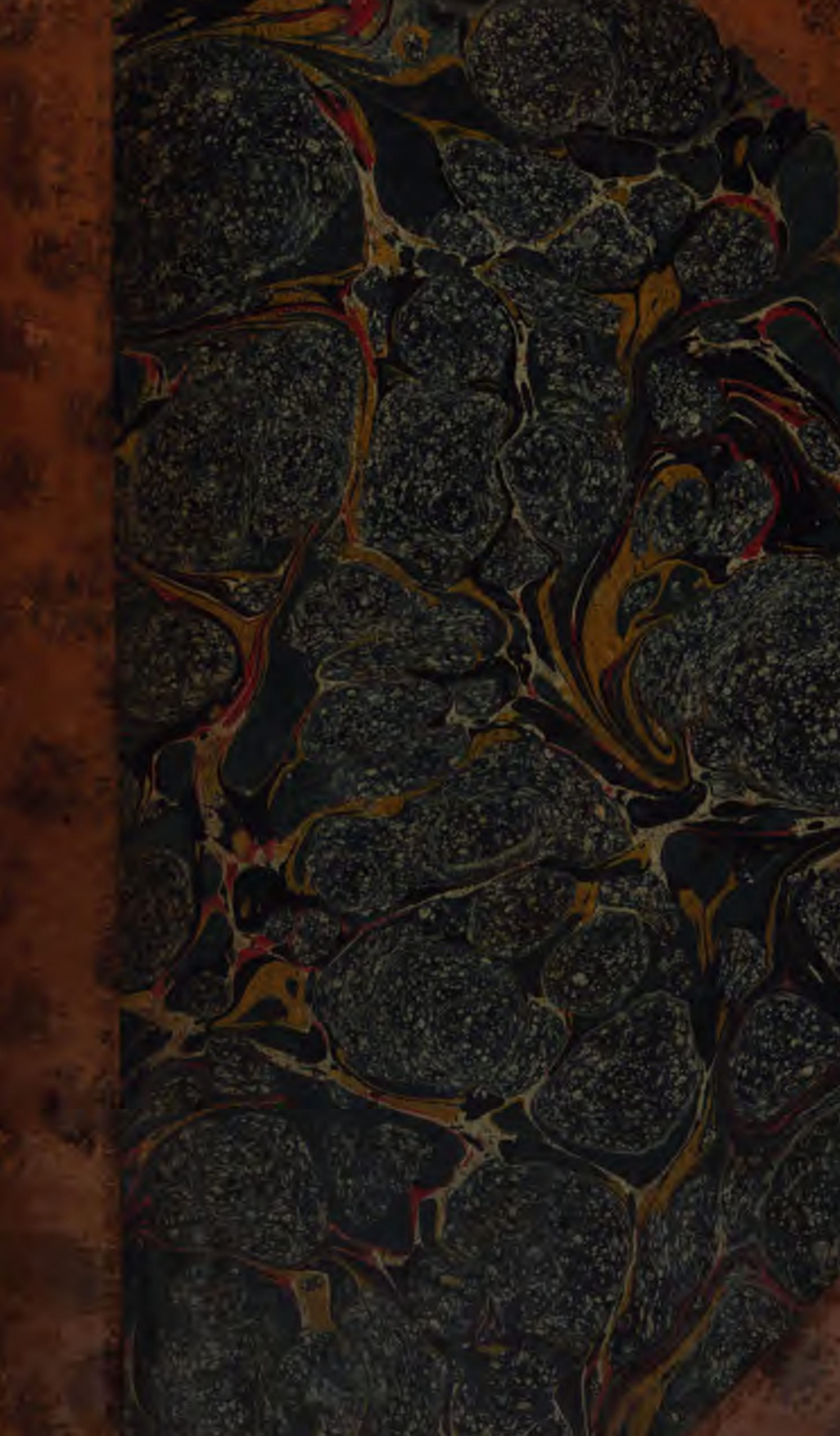
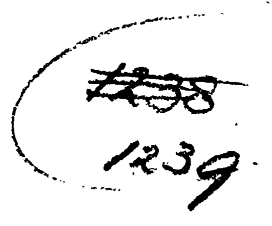



~~1238~~
1239

LE

MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

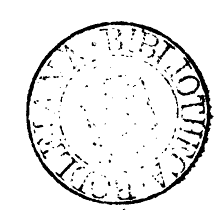
"On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux qui ont bien écrit.......................................
L'uniformité du sublime dégoûte. Sans variété, jamais de beauté."

VOLTAIRE.

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

LA MÉTROMANIE.

TOME TROISIÈME.



A LONDRES:
CHEZ SAMUEL LEIGH, 18, STRAND;
SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL JUN. ET RICHTER;
DULAU ET COMP.; BOSSANGE ET COMP.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS:
CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.
De l'Imprimerie de G Schulze, 13, Poland Street.

1823.

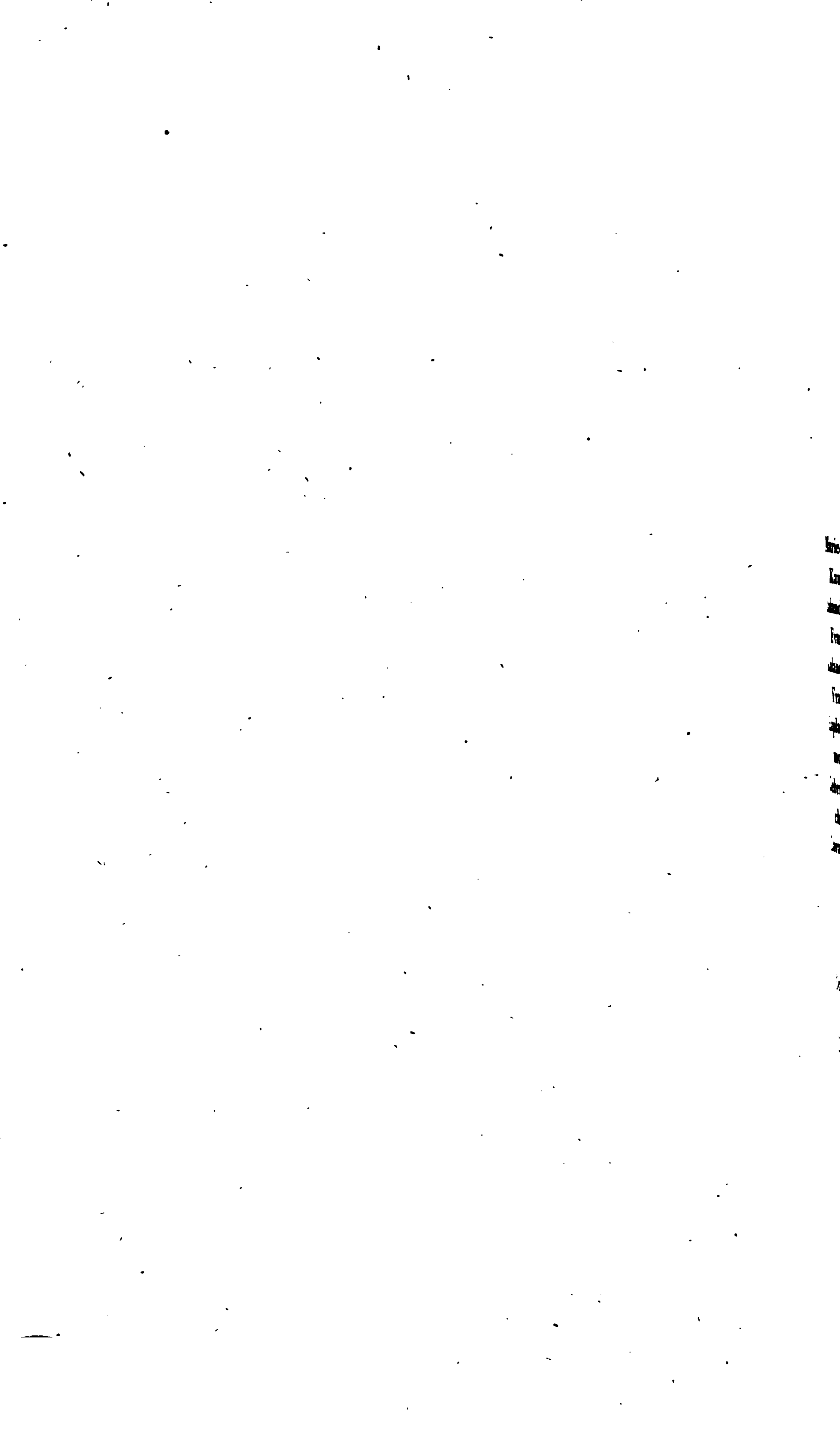


TABLE DES MATIÈRES.

TOME III.

BIOGRAPHIE.

MÉLANGES.

POÉSIE.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 14.] *JUILLET*, 1823. [TOME III.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

MÉLANGES.

POÉSIE.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET C^{nie}.; BOSSANGE ET C^{nie}.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

G. H. Jones del. J. Boosey & Co., Lithog. 310, Strand.

VUE DE LUCERNE.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 14.] *JUILLET,* 1823. [TOME III.

VUE DE LUCERNE.

Lucerne, ville de Suisse, chef lieu du canton de son nom, placée à l'endroit où la Reuss sort du lac de Lucerne. Elle est grande, mais assez mal bâtie, peu animée, et le commerce y est à peu près nul, quoique à portée d'en faire un des plus florissans, cette ville étant le grand passage des marchandises de France, d'Allemagne et de Hollande qui vont en Italie par le Mont St-Gothard; et réciproquement, c'est le grand entrepôt de celles qui, venant d'Italie, et passant le St-Gothard à dos de mulets, sont dirigées sur la France, l'Allemagne et les Pays Bas, par la Reuss, l'Ida et le Rhin.

BIOGRAPHIE.

KAUFFMAN (MARIE-ANNE-ANGELICA-CATHERINE),

L'une des femmes qui ont cultivé la peinture avec le plus de succès, naquit à Coire dans le pays des Grisons, en 1741. Dès son enfance, elle montra les plus heureuses dispositions pour la peinture et pour la musique; néanmoins elle se livra exclusivement à la peinture. Son père, peintre médiocre, mais homme de sens, lui donna les premières leçons de cet art, et la conduisit en Italie, où elle devait achever son éducation, en présence des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres. Dès l'âge de 11 ans, Angelica jouissait, comme peintre, d'une réputation qui détermina l'évêque de Côme ville où son père s'était fixé, à faire faire son portrait par la jeune artiste. Angelica reproduisit si habilement les traits du prélat, que les principaux personnages de la ville de Côme voulurent avoir des portraits de la même main; et Robert d'Este, duc de Modène et gouverneur de Milan, informé du mérite d'Angelica, se déclara son protecteur. Le cardinal de Roth l'appela à Constance, et se fit peindre par elle. Ses succès allaient toujours croissant; mais l'assiduité qu'elle apportait au travail altéra sa santé; et à l'âge de 20 ans, elle fut forcée de cesser momentanément de cultiver la peinture. Elle reprit alors l'étude de la musique, dans laquelle, en peu de tems, elle devint très-habile. Partagée entre ces deux arts, dans un tableau où elle a voulu reproduire son penchant invincible, sa pensée constante, elle s'est représentée entre la musique et la peinture; chacune d'elles s'efforce

de l'attirer : elle cède à la peinture : mais elle laisse en même tems apercevoir le regret d'être forcée de faire un choix. Angelica parcourut l'Italie, et fit à Rome, en 1764, un cours de perspective. Sur l'invitation de quelques seigneurs Anglais qu'elle avait connus à Venise, elle se rendit à Londres. Les plus brillans succès marquèrent son séjour en Angleterre, où elle essuya aussi des chagrins qu'elle n'avait point encore éprouvés. Chargée de peindre les membres de la famille royale, au milieu des principaux seigneurs de la cour, séduits par ses talens et par les grâces de sa personne, elle resta insensible à leurs hommages. Un artiste anglais, dont elle avait refusé de devenir l'épouse, s'en vengea d'une manière bien peu digne d'un galant homme. Il choisit dans la basse classe du peuple un jeune homme bien fait, d'une belle figure, le revêtit d'habits magnifiques, et lui fit étudier, quelque tems, les habitudes, le ton, le langage des personnes d'une haute condition. Le jeune homme, bien instruit de son rôle, se présenta à Angelica sous le titre du comte *Frédéric de Horn*, et parvint à abuser de la confiance et de la candeur de la jeune artiste. Elle l'aima et lui donna sa main. A peine le mariage est-il conclu, que le peintre anglais se hâte de dévoiler l'artifice qu'il a mis en usage. Cette découverte causa à la jeune épouse un chagrin qui lui ôta presque l'usage de la raison. Ses amis parvinrent cependant à la calmer ; ils l'engagèrent à porter plainte devant les juges, et à demander l'annullation de son mariage: elle suivit leurs conseils, et le mariage fut en effet annulé, le 10 Février 1768 par un acte de séparation : mais avec la condition de faire au faux seigneur une pension viagère jusqu'à sa mort, qui arriva peu de tems après. Angelica trouva dans l'exercice de son art de nobles consolations ; elle mérita de nouveau les suffrages du public, et son nom fut inscrit avec solennité sur le registre des membres de la société royale de peinture de Londres. Klopstock et Gessner célébrèrent, dans leurs écrits, le mérite et les grâces de cette aimable artiste. Vivement touchée des tributs flatteurs de deux hommes aussi distingués par leurs talens elle leur envoya quelques tableaux de sa composition. Pressé par toutes les personnes qui lui étaient dévouées de faire un choix digne d'elle, en Juillet 1781, elle épousa Zucchi, peintre vénitien très-estimé. Cette union fut heureuse : elle avait été formée par suite d'une estime réciproque. Angelica désirait depuis long-tems de revoir l'Italie, qu'elle s'était habituée à regarder comme sa patrie d'adoption. Peu de jours après son mariage, elle partit avec son mari pour Ostende ; mais elle s'arrêta quelque tems à Paris, où elle composa, pour un riche amateur anglais, *Léonard de Vinci expirant dans les bras de François Ier*. Elle se rendit ensuite à Naples, puis à Rome, où elle fixa enfin sa résidence. Dans la cité même où Raphaël reçut ses sublimes inspirations, elle exécuta, pour l'empereur Joseph II, qui voyageait alors en Italie, le *Retour d'Arminius vainqueur des légions de Varus*, et la *Pompe funèbre par laquelle Enée honore la mort de Pallas*. Des succès constans, et les témoignages de la plus flatteuse considération, ne purent la consoler de la perte de son époux, qui mourut en 1795. Bientôt l'invasion de l'Italie par les Français la plongea dans une sombre inquiétude. En vain le général L'Espinasse exempta sa maison du logement des gens de guerre, et fit offrir à Angelica sa protection et tous les services qui dépendraient de lui : cette femme célèbre avait perdu son énergie : le charme puissant des beaux-arts avait disparu à ses yeux ; plus d'illusion, plus de bonheur : une inquiétude continuelle l'obsédait, et répandit sur le reste de sa vie la douleur et l'ennui. Elle succomba à un chagrin vague, que nulle cause apparente ne motivait, le 5 Novembre 1807, et fut inhumée dans la chapelle de Saint-André *delle Fratte*. Tous les membres

de l'académie de Saint-Luc assistèrent à ses funérailles, et comme aux obsèques de Raphaël, ses deux derniers tableaux furent portés à la suite de son cercueil. Les ouvrages d'Angelica Kauffmann sont répandus dans toute l'Europe, à Vienne, à Munich, à Londres, à Florence, à Rome, à Paris, etc. Tous se font remarquer par une grâce ravissante, et par un coloris qui était particulier à cette célèbre artiste. Elle avait, comme peintre de portraits, l'habitude d'attendre quelque tems avant d'esquisser ses figures, afin de saisir l'attitude favorite du modèle qu'elle devait peindre. Dans tous ses tableaux, on voit qu'elle s'était efforcée de mettre en pratique le précepte de son père: celui de bien saisir les effets du clair-obscur. Ces mêmes tableaux attestent aussi le soin qu'elle prenait d'éviter la confusion des figures, sa continuelle attention à raisonner les scènes qu'elle retraçait, enfin à dessiner avec goût ses draperies, de manière à ne pas trop envelopper ses personnages. Ce dernier soin fesait dire à un de ses amis, homme de goût et bon juge: « Vos figures angéliques pourraient marcher sans déranger leurs vêtemens." Angelica avait l'habitude de jeter sur le papier les réflexions que ses travaux lui inspiraient quelquefois, et elle gardait ces souvenirs avec soin. A sa mort on les a curieusement examinés. On lisait ces mots sur un de ses cahiers: « Un jour, que je trouvais de la difficulté à exprimer dans la tête de Dieu le père ce que je sentais, je dis en moi-même: Je ne veux plus tenter d'exprimer les choses supérieures à l'inspiration humaine, et je réserve cette entreprise pour le moment où je serai dans le ciel; si cependant au ciel on fait de la peinture." M. G. de Rossi a publié la vie d'Angelica sous ce titre: *Vita di Angelica Kauffmann pittrice*, Florence, 1810.

MÉLANGES.

CONSIDÉRATIONS SUR LE CARACTÈRE DES ARTS DE L'ANTIQUE ÉGYPTE,

Lues par M. RAOUL-ROCHETTE, *dans la Séance générale des quatre Académies, le* 24 *Avril, à Paris.*

S'IL est une opinion généralement répandue, c'est que les arts de l'antique Egypte fournirent à ceux de la Grèce leurs premiers principes et leurs premiers modèles. Bien que cette opinion ne soit qu'un préjugé, et qu'à ce titre, il doive être permis de la combattre, j'aurais peut-être attendu long-tems pour me livrer à cette controverse, si je n'avais eu quelques raisons de me hâter. Depuis la mémorable expédition des Français en Egypte, qui, pour unique résultat ou pour dernier trophée d'une conquête brillante, nous a laissé du moins un beau livre, il s'est établi entre les antiquaires de tous les pays une émulation si vive, à qui dépouillerait le plus habilement cette terre classique de ses vieux monumens, à qui fouillerait avec le plus de succès sous ses immenses décombres, que l'on doit craindre de n'y plus trouver, dans quelques années que la poussière de ses temples, et, pour ainsi dire, que les ruines de ses ruines. A voir, en effet, les monumens de l'Egypte transportés pièce, à pièce, et par fragmens épars, si loin des rivages du Nil, la ville des Pharaons, devenue comme un marché ouvert, où se fournissent tous les cabinets de l'Europe; que dis-je? les anciens Egyptiens eux-mêmes, en-

levés par centaines de leur sépulture, ne plus trouver d'asiles que dans nos musées, et la cupidité aidée de la science, faire plus en quelques mois que ne fit, en plusieurs siècles, la barbarie aidée du tems, on sent qu'il n'y a pas un moment à perdre pour étudier ces monumens, tandis qu'ils conservent encore, sur leur sol antique, leurs formes primitives et leurs traits originaux, tandis que l'Egypte est encore en Egypte.

Une chose qui ne saurait manquer de frapper au premier coup-d'œil dans les productions du ciseau égyptien, et qui éloigne toute idée d'analogie entre ces ouvrages et ceux des Grecs, c'est cette identité de galbes, cette ressemblance de formes, cette symétrie de composition, enfin, cette exécution systématique, qui portent à croire qu'elles n'ont pas seulement été tracées d'après un même modèle, mais en quelque sorte taillées d'après un même patron. Un docte et ingénieux antiquaire a dit, avec beaucoup de raison, que cinquante figures égyptiennes n'étaient que cinquante fois la même figure; comme, en élévant cette progression à l'infini, le résultat sera toujours à peu près le même, il suit déjà de cette observation que les Egyptiens n'ont jamais su ou voulu faire qu'une seule figure; et ce qui semblerait prouver que cette stérilité d'invention tient moins à de l'impuissance qu'à de l'intention, c'est que, cette figure unique, ils l'ont toujours faite de même, ni mieux, ni pis, ni autrement, si ce n'est peut-être sous le rapport de l'exécution mécanique: c'est là, je crois, un des principaux et des plus remarquables caractères de l'art égyptien; et, cela posé, il est peut-être utile et curieux d'en rechercher les causes.

Je crois qu'on peut en assigner deux principales. La première, c'est la nature même et la puissance du système religieux, qui, dans l'antique Egypte, asservissait à des dogmes extrêmement précis, extrêmement arrêtés, toutes les habitudes, toutes les actions des citoyens. L'empire des idées religieuses est certainement très-favorable à la fixité: aussi nul autre pays au monde n'offre-t-il à-la-fois autant de monumens consacrés au culte, et de monumens empreints d'un égal caractère de force et de solidité. Tout ce que nous connaissons de l'histoire et des institutions de ce pays, nous donne l'idée d'une théocratie austère et sombre, qui s'était emparée de l'homme tout entier, pendant sa vie et après sa mort, et qui, après avoir constitué la société d'une certaine manière, l'avait comme rendue inébranlable. A défaut de renseignemens positifs, la vue même des monumens de l'Egypte nous prouve que la civilisation, une fois parvenue au point où l'on voulait qu'elle arrivât, n'avança plus, et que les arts y restèrent stationnaires comme elle. Qu'on examine les ruines immenses des palais et des temples, disséminés sur les deux rives du Nil, jusqu'à la première cataracte, il n'est presque aucun de ces édifices qui n'ait consumé les travaux de plusieurs règnes et de plusieurs générations; quelques-uns offrent les noms d'une douzaine de souverains successeurs les uns des autres; et pendant tout ce long espace de tems où l'art aurait dû plusieurs fois se modifier, on ne remarque presque aucune différence dans le goût ou dans le mérite de l'exécution, presque aucune altération, si ce n'est celle qui résulte des outrages du tems ou de la barbarie; c'est toujours le même système, le même style, et je dirais presque la même main. Tous ces temples, ces statues, ces bas-reliefs, semblent avoir été produits dans le même tems, et comme jetés dans le même moule; et pourtant nous savons par notre propre expérience, combien un même édifice, quand sa construction se continue à travers plusieurs âges, change de caractère, alors même que sa destination ne change pas. Tout ce qui avait rapport à la religion, et en Egypte, presque tout y avait rapport, semblait devenir immuable comme

elle. Elle avait, pour ainsi dire, modelé l'homme lui-même d'après un type convenu ; et c'est ce qui fit sans doute que les Egyptiens ne représentèrent jamais l'homme de la nature, mais toujours cette figure de convention, en sorte que l'on pourrait dire, si l'on ne craignait de s'exprimer d'une manière trop hasardée, que les statuaires égyptiens ne fesaient qu'une seule figure, parce qu'ils ne voyaient dans toute l'Egypte qu'un seul Egyptien. A cet égard, les nombreux cercueils qui sont venus en Europe, ou qui ont été vus par des Européens justifieraient notre idée. Ce sont toujours les mêmes traits, la même physionomie, le même âge, le même sexe; en un mot, c'est toujours le même personnage, et non pas les portraits de personnages divers ; aussi n'ont-ils pas voulu faire des portraits ; car pour cela, il eût fallu voir, étudier et rendre la nature.

On peut former trois grandes classes de peintures ou sculptures égyptiennes, celles qui tiennent directement au culte, à l'enseignement des choses sacrées, à l'intelligence des rites et des symboles religieux, et ce sont de beaucoup les plus nombreuses ; celles qui ont rapport à des sujets domestiques, aux usages de la vie civile, de l'agriculture, de la navigation ; celles enfin qui retracent des événemens réels et des personnages historiques. Il n'est pas étonnant que, dans les sujets de la première classe, l'artiste fût plus rigoureusement asservi à son modèle, attendu qu'il ne pouvait le modifier sans blesser la religion elle-même ; aussi se garde-t-il bien d'y rien changer. Voyez entre autres ce groupe d'Isis allaitant Horus, qui présente une image si gracieuse ; on le retrouve mille fois reproduit sur des monumens de tous les âges, et on le retrouve toujours de même, sans que tant d'artistes divers aient su en corriger le trait, invariablement fixé comme le dogme lui-même auquel il se rapportait. Mais, dans les sujets d'un ordre inférieur, il serait naturel de penser que l'artiste eût pu se donner un peu plus de carrière, varier ses personnages, animer ses figures, se rapprocher enfin de la nature et de la vérité. Cependant il paraît qu'encore ici l'artiste avait sous les yeux des types dont il ne lui était pas permis de s'écarter. Dans les tableaux héroïques, qui représentent certainement les actions de plusieurs rois, le principal personnage est toujours le même ; et soit qu'il honore ses dieux, soit qu'il terrasse ses ennemis, il a toujours la même attitude, toujours le même mouvement ; et l'on pourrait croire, d'après ces tableaux si uniformes, que l'Egypte n'a eu qu'un seul monarque, comme un seul culte, une seule croyance. Enfin, dans les sujets même les plus vulgaires, dans ceux qui nous retracent le labourage, la moisson, la navigation, les processions des morts, on ne retrouve également que des personnages absolument identiques, que des attitudes exactement calquées l'une sur l'autre ; rien ne vit, rien n'est animé dans ces figures ; qu'il soit assis ou debout, l'homme y est toujours immobile ; il ne s'y meut jamais, lors même qu'il danse ; il n'y parle jamais, quoiqu'il dise toujours quelque chose. Le dieu, à cet égard n'a pas plus de privilège que le prêtre, et le héros que le soldat. L'artiste ne s'écarte jamais de la ligne droite, comme la religion ne s'écartait jamais de ses formules. Tout dans ces figures, offre l'image d'un éternel repos et le caractère d'une insurmontable nécessité. Tout y est captif et muet ; on y sent partout l'empreinte du doigt d'Harpocrate ; et les auteurs auraient pu se dispenser de nous apprendre que l'Egypte avait fait un dieu du silence : il semble, en un mot, que l'Egyptien, toujours enchaîné au moral comme au physique, emprisonné dans ses croyances, dans ses habitudes domestiques, dans ses vêtemens mêmes, ne fut jamais libre de sa personne, pas plus que de sa pensée.

Que si nous jetons un coup d'œil sur l'architecture égyptienne dont il

ne nous reste qu'un seul genre d'édifices, des temples ou des palais qui ressemblent à des temples, nous y retrouvons encore le même caractère de fixité, la même unité de plan, d'ordonnance et d'ornement. A mesure que, dans les régions supérieures du Nil, cette architecture se dégage des rochers et des cavernes qui semblent avoir été son berceau, nous la voyons peu-à-peu revêtir les formes qui complètent son ordonnance ; et lorsqu'elle est arrivée à ce point, elle ne change plus, elle n'acquiert ni ne perd plus rien. Elle descend majestueusement le long du Nil, toujours avec son même appareil de pylones, ses mêmes avenues de sphynx, ses mêmes péristyles, ses mêmes cours carrées, ses colosses assis ou debout, en un mot, avec tout ce qui la caractérise : mais ces temples, en si grand nombre, qui ne diffèrent que de proportion et d'étendue, ne sont réellement qu'un même temple éternellement reproduit ; et dans tout ce long espace, de la seconde cataracte aux lieux où fut situé Memphis, on reconnaît avec un étonnement qui ajoute peut-être à l'effet de cette imposante architecture, que, toujours consacrée au même culte, elle a toujours gardé le même caractère ; et l'on sent encore ici que, sous le joug de cette religion inflexible, l'art n'a pas plus avancé que la société elle-même.

Une seconde cause qu'il me reste à indiquer de cette uniformité de goût et de caractère qu'offrent les monumens égyptiens, c'est que les arts étaient moins pratiqués en Egypte, comme des arts proprement dits, que comme des expressions figurées d'une langue emblématique. Dans cette langue singulière, dont la religion avait inventé et tracé elle-même tous les signes, des figures de Dieu, d'homme, d'oiseau, de quadrupède, n'étaient rien moins que ce qu'elles semblaient être ; c'étaient des caractères ou plutôt des mots, dont l'acception une fois fixée ne devait plus chaner. Aussi, pour n'en citer qu'un exemple, la figure d'Osiris, cette grande divinité de l'Egypte, varie-t-elle aussi peu dans les innombrables monumens qui nous la présentent, que le trône et l'œil, qui sont ses signes hiéroglyphiques ; et dans toutes ces images, ce qui est Dieu et ce qui est matière, se présente invariablement de même. Chaque signe avait donc sa forme propre, aussi bien que sa signification déterminée ; et, comme probablement ces signes avaient été choisis et ces formes arrêtées, à une époque fort reculée, on leur conserva toujours la même configuration, pour n'en point altérer, aux yeux du peuple, le sens ou le respect. Il suit de là, qu'en Egypte, les figures étant des mots, et les signes ne pouvant être altérés sans dénaturer la pensée, l'artiste devait reproduire invariablement le modèle qu'il avait sous les yeux ; de même que l'ouvrier, qui grave une inscription, est tenu de copier scrupuleusement le texte qu'on lui donne. Un peintre ou un sculpteur égyptien, qui se fût avisé d'améliorer le style de ses figures, eût péché à la fois contre la religion et contre la syntaxe ; et, dans ce système, tel que je l'imagine, un dessin plus correct, un trait plus pur eût été un solécisme, si même ce n'eût été un sacrilège.

Au reste, en refusant aux Egyptiens toute idée d'imitation dans la représentation des êtres réels et des objets sensibles, nous ne devons peut-être pas en faire contre eux un sujet de reproche. Peut-être des vues profondes étaient-elles cachées sous ce système si grossier en apparence. Il est certain du moins qu'en ne cherchant point à faire illusion par les productions de l'art, ni à tromper les yeux par des images perfectionnées, les prêtres de l'Egypte élevèrent une insurmontable barrière entre leur peuple et l'idolâtrie. Quand le voluptueux Ionien se prosternait aux pieds de la Vénus de Praxitèles, qui sait en quels écarts d'imagination pouvait s'égarer sa croyance ? Mais, devant une statue à tête d'épervier ou de crocodile, ou de taureau, l'Egyp-

tien restait muet, immobile et froid comme elle. Les prestiges mêmes de la peinture, joints aux productions du ciseau, n'ajoutaient rien à l'effet de ces ouvrages, non plus qu'à l'impression qu'en recevait le peuple. Ils ne servaient qu'à faire ressortir aux yeux les caractères ou les symboles sur lesquels devait se fixer l'attention : c'étaient comme les mots peints ou dorés de nos manuscrits gothiques, lesquels n'ont ni plus ni moins de sens que les autres, mais qui brillent davantage. Il ne faut donc pas chercher en Egypte des tableaux, des statues, des bas-reliefs, quoiqu'il y ait beaucoup de tout cela ; mais un livre, et probablement un seul livre, dont les immenses feuillets sont épars sur toute la face du pays, dont les énormes caractères gissent çà et là sur le sable. Les temples mêmes n'y sont pas des temples, mais des rochers creusés, sculptés et peints, où le jour ne pénètre pas, et où règnent l'obscurité, le silence et le mystère, comme aux jours où la religion les occupait.

Il y a cependant, à ce que je viens de dire, une exception qui mérite d'être indiquée, et que j'essaierai d'expliquer : c'est que les Egyptiens qui, dans la représentation des dieux ou des hommes, ne s'élevèrent jamais jusqu'à l'imitation de la nature, ont été généralement plus vrais dans la représentation des animaux. A cet égard, ils ont quelquefois poussé le mérite de l'imitation jusqu'au point de satisfaire nos naturalistes les plus exigeans, jusque-là que l'on reconnaît au premier coup d'œil, dans leurs plus simples ébauches, tous les animaux de leur pays, là où il n'est pas toujours facile de distinguer les dieux entre eux, et les dieux d'avec les hommes, autrement que par leurs attributs particuliers. Généralement, les figures d'animaux, dans les bas-reliefs et les papyrus égyptiens, offrent une ressemblance de formes, un dessin ferme, un trait correct et naïf, et cette sorte de grâce qui tient à la naïveté même. Or, comment peut-il se faire que des artistes qui ne savaient produire qu'un seul Dieu, ou un seul homme, aient si bien représenté un lion, un chakal, une hyène, un crocodile, une oie, un bœuf ? C'est que les Egyptiens, gênés de toute manière par l'observation des règles, intimement liée à celle des rites, et ne pouvant faire l'homme comme il l'est, mais comme leurs prêtres l'avaient fait, devaient nécessairement donner à leurs personnages humains cette roideur obligée, ces formes convenues qui ne sont pas dans la nature, mais qui étaient dans leur système religieux. Or, cette gêne imposée à l'artiste, pour la représentation de ses dieux ou de ses semblables n'existait probablement pas au même degré pour les représentations d'animaux, qui étaient bien aussi des expressions figurées, mais d'un ordre moins élevé et d'une intelligence plus familière. Apparemment que les prêtres, après avoir asservi l'homme à la Divinité, et la Divinité à eux-mêmes, laissaient l'artiste maître de représenter à son gré les poissons du Nil, ou les monstres du désert. Dans cette partie de son travail, il pouvait donc plus librement imiter la nature, ou s'abandonner à son génie ; et de là cette vérité de formes, cette justesse de mouvement et d'attitude qu'on y remarque le plus souvent : mais enfin, comme ces animaux n'étaient, en définitive, que des expressions d'une langue, et que l'habitude d'une éternelle contrainte devait se faire sentir à l'artiste, alors même qu'il devenait libre, ces figures ont encore un air roide et une allure constamment uniforme et régulière : ce sont toujours les mots alignés d'une phrase, ou les termes compassés d'une période.

Si, dans ce peu que je viens de dire, j'ai apprécié exactement le caractère des arts en Egypte, je puis me dispenser d'entreprendre le parallèle que je m'étais proposé de faire de ces arts avec ceux de la Grèce ; car il ne fut jamais rien de plus opposé que le caractère et le génie des deux nations. Ce qui distingue éminem-

ment les productions des Grecs en ce genre, comme dans tous les autres, c'est une inépuisable variété de formes, d'expressions, d'images; et cette variété, quelque prodigieuse qu'elle puisse nous paraître, à nous qui n'avons sauvé du naufrage de l'antiquité qu'un si petit nombre de ses ouvrages, n'a rien de surprenant, quand on considère que les artistes grecs, libres dans l'exercice de leur art, comme dans leur condition sociale, comme dans leur croyance religieuse, pouvaient chercher partout la nature, et dans le domaine de la réalité, qui est immense, et dans celui de l'imagination, qui est infini, et dans celui de leur religion elle-même, qui n'avait pas plus de bornes que l'une et l'autre. En Egypte, deux figures ne sont jamais que deux fois la même figure : en Grèce, on n'eût pu trouver deux figures parfaitement semblables, de même qu'on ne trouve pas dans la nature deux objets parfaitement idêntiques; en Egypte, l'artiste était invinciblement asservi à un seul culte, à une seule croyance, à un seul type, pris dans un système de convention, et immuable comme la religion qui l'avait créé: en Grèce, l'artiste, indépendant comme sa pensée, se créait lui-même ses modèles, ses héros et ses dieux : en Egypte, les Beaux-Arts étaient des élémens d'une écriture sacrée et des énigmes sacerdotales ; en Grèce, c'était un langage familier et populaire, où l'homme et le citoyen reconnaissaient partout leurs traits, leurs penchans, leurs habitudes, et, jusque dans les objets de leurs cultes, une image ennoblie d'eux-mêmes. En Egypte, où tout se rapportait à la religion, la nation trouvait dans ses prêtres, ses peintres, ses sculpteurs, ses historiens ses philosophes; et, pour tout cela, il leur suffisait de savoir lire et écrire : en Grèce, où tout se rapportait à la liberté, chaque art avait son domaine particulier, son langage propre et ses ressources indépendantes. Tout est immobile, silencieux et grave dans les sculptures égyptiennes : tout vit, tout se meut, tout est animé dans les sculptures grecques. L'architecture égyptienne, née sous les rochers des Troglodytes, resta toujours massive, mystérieuse et sombre. L'architecture grecque, avec ses forêts de colonnes, ses élégans portiques, ses pompeux péristyles, dut naître sous le plus beau ciel, au milieu de tout le luxe de la végétation la plus puissante; et, pour conclure en un seul mot ce parallèle qu'on pourrait suivre à l'infini, tout ce que nous retrouvons de l'art des Grecs, nous découvre une forme, une image, une intention nouvelles. Tout ce qu'on nous apporte de l'Egypte peut ajouter à nos connaissances en fait de signes représentatifs des idées, étendre le domaine de la pensée et le vocabulaire de la langue, mais ne fait, sous le rapport de l'art, que reproduire uniformément à nos yeux le même Dieu, le même roi, le même homme, qui n'est pourtant ni un Dieu, ni un roi, ni un homme.

LETTRE A UN AMI,

SUR LE CHATEAU DE LA BRÈDE.

Là Montesquieu vécut avec lui-même, après en être sorti si longtems..... Là, il retrouvait avec joie sa philosophie, ses livres et son repos.

Eloge de Montesquieu, par D'ALEMBERT, 5e vol. de l'*Encyclopédie*.

(*Deuxième Article*).

MAIS à ces souvenirs que nous rendait si naturellement l'aspect de cette salle, succédèrent bientôt d'autres idées, quand on nous apprit que Montesquieu en avait fait sa bibliothèque. Cette bibliothèque ne devait pas être fort considérable ; car, en tout genre, cet homme, si *ménager du tems et des paroles*, ne lisait guère d'ouvrages que ceux qu'il croyait les meilleurs. De grandes armoires de sapin, qu'on y voit encore, lui servaient, nous dit-on, à renfermer ses volumes ; et la simplicité rustique de ces armoires suffirait seule pour faire juger de quel œil il considérait ses livres. C'était entre ses mains comme des *outils* qu'il ne ménageait pas, et pour lesquels il était loin sans doute d'avoir des attentions superstitieuses. Je parierais en effet que, toujours distrait et préoccupé comme on nous le représente, l'auteur de l'*Esprit des lois* ne s'occupait guère de la reliûre et du doré sur tranche, dont il n'avait que faire.

En revanche, les jugemens qu'il a portés de certains auteurs nous apprennent assez quelle sorte de culte il leur rendait. Montagne, son compatriote, avait surtout une grande part à son estime. « Dans la plupart des auteurs, disait-il, je vois l'homme qui écrit ; dans celui-ci, je vois l'homme qui pense.» Il regardait Platon, Mallebranche, Shaftesbury, comme trois grands poètes, et il n'hésitait pas à donner le même titre à Montagne. Comme ce dernier, il aimait Plutarque de prédilection. Il appelait les *maximes* de la Rochefoucault, *les proverbes des gens d'esprit ;* et enfin, voici dans quels termes il s'exprimait sur le compte du savant Rollin : « Cet honnête homme a, par ses ouvrages d'histoire, enchanté le public. On sent, en le lisant, une secrète satisfaction d'entendre parler la vertu. C'est l'abeille de la France.»

A l'extrémité de la grande salle où Montesquieu avait rassemblé ses livres, se trouve la chapelle du château, et sur l'un des côtés, une longue suite d'appartemens et de corridors qui conduisent à la grande tour dont j'ai déjà parlé. Nous montâmes au sommet, d'où l'on découvre une assez vaste étendue de pays. Nous fîmes résonner la cloche du beffroi, et nous nous amusâmes à lire cette foule de noms, les uns obscurs, les autres remarquables, qu'on a de toutes parts gravés sur les murs. Des artistes, des orateurs distingués, des femmes charmantes, se sont disputé l'honneur de couvrir de dates et de souvenirs la terrasse circulaire de cette espèce de donjon ; chacun veut laisser une trace de son voyage au château de Montesquieu, même des gens qui n'ont pas lu peut-être une seule ligne de ses ouvrages. C'est ainsi que plus d'un pélerin se rend à la Mecque, sans avoir jamais compris une page du *Koran*.

Tel est le séjour que ce grand et excellent homme ne quittait jamais qu'avec de profonds regrets, ainsi qu'on peut le voir dans une foule de lettres qu'il écrivait à son ami l'abbé de Guasco. Ces lettres, où son ca-

ractère et son âme se peignent bien mieux que dans tous les éloges qui en ont été faits, ces lettres sont remplies des expressions de son amour pour la Brède. Il y avait possédé cet ami pendant trois ans, et s'y était beaucoup occupé, dans sa compagnie, de littérature et d'agriculture. Ayant gagné, contre la ville de Bordeaux, un procès qui lui porta onze cents arpens de landes incultes, non-seulement il y fit des métairies et des plantations de bois, mais encore il donna cent arpens de ces mêmes terres à l'abbé de Guasco, pour le mettre à même d'exécuter librement ses projets particuliers de culture. Tous deux avaient donc précisément ce qu'il faut pour nourrir une correspondance intime, je veux dire des goûts et des souvenirs qui leur étaient communs.

« Mon cher ami, lui écrivait-il, si vous voyiez l'état où est à présent la Brède, je crois que vous en seriez content. Vos conseils ont été suivis, et les changemens que j'ai faits ont tout développé. C'est un papillon qui s'est dépouillé de ses nymphes." Il ajoute ailleurs : « La Brède est le plus beau lieu champêtre que je connaisse. Enfin, je jouis de mes prés, pour lesquels vous m'avez tant tourmenté ; vos prophéties se sont vérifiées, et le succès va beaucoup au-delà de mon attente."

Ces beaux prés, qu'il avait tant à cœur, étaient en grande partie l'ouvrage de l'abbé de Guasco : aussi l'engageait-il sans cesse à venir les revoir : « Ce sont des enfans, lui écrivait-il, dont vous devez continuer l'éducation." Mais le vin, principal revenu de ses terres, le vin occupait bien davantage son attention, dans les momens qu'il dérobait à l'étude. Fier de l'amélioration de ses vignes, Montesquieu en parle beaucoup à son ami, ainsi qu'au grand-prieur Solar, à qui sont adressées plusieurs de ses lettres familières. Dès qu'il eut terminé son grand ouvrage de l'*Esprit des Lois*, la réputation que ce livre obtint en Europe contribua singulièrement au succès de ses vins, surtout chez les Anglais, qui, manifestant pour lui la plus haute estime, ne négligèrent aucune occasion de la lui témoigner. De toutes parts on lui donnait des commissions ; et, s'il faut en croire ce qu'il écrit lui-même à l'abbé de Guasco, ces bonnes affaires le mirent en position d'exécuter à la Brède plusieurs projets d'embellissemens qu'ils avaient autrefois conçus ensemble.

Au reste, mon cher D...., vous ne sauriez imaginer tout ce qu'a d'intéressant cette correspondance trop peu connue, où Montesquieu, dépouillant, pour ainsi dire, tous les rayons de son génie, se montre excellent ami, sage agriculteur et bon économe, Lui-même nous explique quelque part le véritable motif des soins qu'il prenait ; et cet aveu m'a paru si remarquable, il peint si bien le désintéressement et la vanité ingénue du philosophe, que vous me saurez gré, je crois, de le transcrire ici. « Je n'ai pas laissé, dit-il, d'augmenter mon bien. J'ai fait de grandes améliorations à mes terres : mais je sentais que c'était plutôt pour une certaine idée d'habileté que cela me donnait, que pour l'idée de devenir plus riche."

Il faut bien croire aussi que Montesquieu n'était point insensible à ce charme secret que nous trouvons dans une propriété transmise de père en fils, et qui nous offre à tous les pas, l'œuvre de nos propres mains. A ce sentiment si naturel, se mêlait d'ailleurs un orgueil bien légitime, que foudroie de nos jours l'indignation de quelques esprits faux. En lisant les lignes suivantes, que diront ces grands publicistes, qui se vantent d'avoir passé l'éponge sur tous les préjugés, et qui, dans leur haute sagesse, ne veulent pas voir encore combien certaines supériorités sont nécessaires au maintien de l'ordre social ? « Quoique mon nom ne soit ni bon ni mauvais, n'ayant guère que deux cent cinquante ans de noblesse prouvée, cependant j'y suis attaché, et je serais homme à faire des substitutions."

Ainsi que le beau nom de Mon-

tesquieu, le domaine de la Brède méritait bien sans doute cette affectueuse sollicitude. Heureux de l'habiter, chaque jour l'illustre auteur de l'*Esprit des Lois* se plaisait à l'embellir. Cette vaste maison rustique, élevée en trois corps réunis, et séparée du château par une belle pelouse, c'était lui qui, à son retour d'Angleterre, l'avait fait bâtir. Ces longues promenades, immense labyrinthe de verdure, se coupant en tout sens et formant de majestueux berceaux, lui seul en avait dessiné le plan : beaucoup de choses, en un mot, étaient là son ouvrage. Aussi ne revoyait-il les tours de la Brède qu'avec une indicible volupté. Lorsqu'il se trouvait à Paris, dans cette ville qui, selon ses propres expressions, dévore les provinces, et que l'on prétend donner des plaisirs, parce qu'elle fait oublier la vie, *ô rus, quandò te iterùm aspiciam**, s'écriait-il, à l'exemple d'Horace. Alors, tout en riant de cette science du monde, qui consiste à porter d'une maison dans l'autre une chose frivole, il se hâtait de terminer ses affaires pour revenir bien vite au sein de sa famille. Persuadé que le bon esprit vaut mieux que le bel esprit, c'est là que Montesquieu reposait sa tête des dissipations de la capitale et des tracasseries des gens de lettres. Comment avez-vous pu tant écrire ? demandait quelqu'un à Voltaire. *C'est en ne vivant pas à Paris.* Cette réponse si juste, Montesquieu l'eût faite également. Dans ces lieux qui l'avaient vu naître, cet homme, si vif et si facilement détourné, donna naissance à des ouvrages qu'il n'eût jamais pu composer au sein du grand monde.

Ce n'est pas assurément que la société lui fût insupportable. D'après ce que racontent ses contemporains, il y apportait toujours le désir et le don de plaire. L'auteur du *Temple de Guide* savait sacrifier aux Grâces, et la lecture de ses écrits prouve assez combien il possédait toutes les traditions de la politesse et du goût. Lui-même nous apprend néanmoins qu'il travaillait à la Brède avec plus de plaisir et mieux que partout ailleurs, "Je suis ici dans l'ignorance de tout, écrivait-il à ses amis, et cette ignorance me plaît assez....Mon grand ouvrage* avance à pas de géant, depuis que je ne suis plus détourné par le tumulte de Paris." D'Alembert nous apprend, de son côté, que l'immortel ouvrage sur *la grandeur et la décadence de Rome* fut entièrement composé à la Brède. On a dit ingénieusement que, pour écrire ce livre, Montesquieu avait eu des *mémoires particuliers* sur les Romains ; mais ces mémoires particuliers, n'en doutons pas, ce furent la vigueur de l'esprit et la méditation que favorisait le calme de ces belles retraites, une fréquentation assidue des anciens, dont rien ne venait le distraire, et cette faculté de voir *fort et loin*, comme dit Montagne, qui ne s'exerce jamais aussi bien que dans la solitude.

Quant à celui de ses ouvrages qui, après le *Temple de Gnide*, brille peut-être le plus de grâce et de jeunesse, je veux dire les *Lettres Persanes*, vous n'ignorez pas, mon cher D...., ce que l'auteur lui-même a raconté. Obligé par son père de passer toute la journée sur le code, il s'en trouvait si excédé, que, pour se délasser un peu, il se mettait à composer une lettre persane, et cela coulait de sa plume sans étude comme sans effort. Quelle vigueur d'esprit et que de connaissances acquises annoncent de pareils amusemens ! On a beaucoup cherché ce qui avait pu donner à Montesquieu la première idée de cet ouvrage, si profond sous un air de légèreté. Il existe un conte où Bocace suppose que le sultan Saladin, roi de Babylone, de Damas et d'Egypte, traverse toute la chrétienté,

* O Campagne ! quand te reverrai-je?

* L'*Esprit des Lois*.

déguisé en simple marchand, pour venir connaître par lui-même les Français, leurs usages et leurs mœurs. Je ne sais, mais il me semble qu'on peut voir là l'origine des *Lettres Persanes ;* car les livres, comme les hommes, sont fils les uns des autres, et les enfans quelquefois valent mieux que leurs pères.

Au demeurant, l'auteur, parvenu à un certain âge, était loin de tout approuver dans ses lettres. Il a dit à quelques amis que, s'il les avait publiées plus tard, il en aurait sans doute omis plusieurs, dans lesquelles le feu de la jeunesse l'avait emporté. " Il y a dans ce livre, écrivait-il à l'abbé de Guasco, quelques *Juvénilia* que je voudrais retoucher, quoiqu'il faut qu'un Turc voie, pense et parle en Turc, et non en chrétien, chose à quoi bien des gens ne font point assez d'attention en lisant les *Lettres Persanes*."

Les éditeurs de Montesquieu ont publié, dans ses œuvres posthumes, un très-petit recueil de pensées d'autant mieux faites pour fixer l'attention, que cet homme, si spirituel et si simple en même tems, semble n'avoir eu d'autre but, en les jetant sur le papier, que de se montrer tel qu'il était, à sa famille et à ses amis. Il n'y a là ni soin, ni recherche ; on y sent, au contraire, une sorte d'abandon qui intéresse et une bonne foi qui persuade. Dans ces notes, à peine rédigées, Montesquieu rend compte de ses goûts, de ses répugnances, des idées de son esprit, et de tous les motifs de sa conduite. Il y parle aussi des anciens et des modernes, des Anglais et des Français, de la religion et des jésuites. C'est dans un de ces petits chapitres qu'après avoir nommé Henri IV, il ajoute avec ce goût de précision qui lui était familier : " Je n'en dirai rien ; je parle à des Français." C'est là qu'il dit, à propos de Turenne : " Sa vie est un hymne à la louange de l'humanité." Plus loin, il dit que " Les Français sont agréables et variés ; ils se communiquent, se livrent dans leurs discours, se promènent, marchent, courent, et *vont toujours, jusqu'à ce qu'ils soient tombés.*"

Le même esprit de sagacité semble encore inspirer Montesquieu, lorsqu'il dit dans le chapitre suivant : " La plupart des princes et des ministres ont bonne volonté ; ils ne savent comment s'y prendre."

" Les princes ne devraient jamais faire d'apologies : ils sont toujours trop forts quand ils décident, et faibles quand ils disputent. Il faut qu'ils fassent toujours des choses raisonnables, et qu'ils raisonnent fort peu."

" Lorsque dans un royaume il y a plus d'avantage à faire sa cour qu'à faire son devoir, tout est perdu."

A ces traits détachés, à ces mots heureux, qui mettent si bien la pensée en relief, sans doute on reconnaît encore le génie élevé auquel nous devons tant de beaux ouvrages : *Ex ungue leonem.* Montesquieu cependant était doué d'une telle flexibilité, qu'il excellait, comme il s'en vante lui-même, à parler la langue de ceux avec qui il vivait habituellement. Non-seulement il trouvait de l'esprit à des gens qui passaient pour n'en point avoir, mais encore il les mettait tellement à leur aise, qu'il finissait par leur en donner réellement. " J'aime les paysans, disait-il ; ils ne sont pas assez savans pour raisonner de travers."

Un vieux serviteur qui se vante d'avoir vécu à la Brède en même tems que Montesquieu, nous en parla longuement. Il nous le peignit se promenant dans le village, un bâton sur l'épaule, questionnant celui-ci, riant avec celui-là ; et les jours de fête, arrangeant les différens de ses vassaux, assis sur un banc ou sous un chêne, comme le saint roi Louis. Cette simplicité de mœurs, presque toujours inséparable du génie, ne nous étonna point dans l'auteur de l'*Esprit des Lois* ; mais nous fûmes bien aises d'apprendre qu'il semait les bonnes actions à la Brède, aussi naturellement que les bons mots à Paris.

Ce fut entre nous le sujet d'un assez long entretien, tandis que nous étions arrêtés sous une des belles allées de charmes qui se trouvent en face du château, et dans laquelle lui-même était venu sans doute, plus d'une fois, égarer sa docte rêverie. Bientôt, cependant, l'heure nous rappela vers la modeste voiture qui nous avait apportés. Guidés par le courant d'un joli ruisseau qui traverse le bois, nous nous éloignâmes, en saluant d'un dernier adieu le gothique édifice, dont la girouette, dorée par le soleil couchant, brillait déjà dans le ciel comme une étoile.

Peut-être penserez-vous, mon ami, que, trop esclave de l'impression des lieux, je me suis trop livré aux idées qu'ils réveillent, et ne vous ai pas assez parlé de Montesquieu. Vous me reprocherez sans doute de n'avoir pas mieux caractérisé cet écrivain, qui abrégeait tout, parce qu'il y voyait tout. Mais que dire de lui, que l'on n'ait déjà dit, et que vous ne sachiez ? Si d'ailleurs vous désirez, touchant le lieu de sa naissance, les détails de topographie et de statistique les plus exacts ; si vous voulez des faits intéressans, des anecdotes racontées du ton le plus aimable, lisez sur la Brède la lettre adressée à M. l'abbé Baurein, et qui se trouve imprimée dans le cinquième volume de ses *Variétés Bordelaises*. Cette lettre est de M. Latapie, helléniste profond, littérateur instruit, qui, né lui-même à la Brède, a passé les premières années de sa jeunesse auprès de Montesquieu, et chez qui tout décèle, en effet, un homme de beaucoup d'esprit, élevé pour ainsi dire sous les regards d'un homme de génie.

Si l'on en excepte le château de la Brède, nul autre monument ne consacre encore parmi nous le souvenir du grand Montesquieu. Seulement, en 1765, le prince de Beauveau ayant été nommé, par le roi, commandant de la Guyenne, il parut désirer une place à l'Académie de Bordeaux. Cette place lui fut accordée sur-le-champ; et alors le prince de Beauveau pria l'Académie d'agréer qu'il fît faire un buste en marbre de l'auteur de l'*Esprit des Lois*, pour être placé dans la salle de ses assemblées. Cette offre fut accueillie avec une vive reconnaissance ; et Le Moine, habile sculpteur de cette époque, se chargea de reproduire les traits du célèbre écrivain qui partage avec Montagne la gloire d'avoir illustré nos bords. C'est ce même buste que l'on voit encore dans la principale salle de notre bibliothèque. Il est modelé avec finesse, et rend bien le caractère de ce beau profil, où l'homme qui sait regarder peut voir réunis tant d'esprit et de génie.

CONJECTURE,

SUR L'ORIGINE DU NOM DE LA SOIE, CHEZ LES ANCIENS.

Sans m'arrêter à discuter l'hypothèse de ceux qui voient la *Sérique* ou le *pays de la soie* dans les vallées renfermées entre les glaciers et les plateaux neigeux du Thibet, je crois avoir trouvé l'origine du nom de cette contrée célèbre.

D'après les auteurs grecs, le mot Σὴρ désignait le *ver à soie* et les *habitans de la Sérique* ; or, ce fait permet de présumer que le nom de ces derniers leur venait de la marchandise précieuse que les peuples de l'Occident allaient chercher chez eux. En

arménien, l'insecte qui produit la soie s'appelle *chèram*, nom qui ressemble assez au σὴρ des Grecs. Il est naturel de croire que ces deux mots avaient été empruntés à des peuples plus orientaux. C'est ce que les langues mongole et mandchoue nous donnent la facilité de démontrer. Il en résultera que le nom de la soie, chez les anciens, est véritablement originaire de la partie orientale de l'Asie.

La soie s'appelle *sirkek* chez les Mongols, et *sirghé* chez les Mandchoux. Ces deux nations habitaient au nord et au nord-est de la Chine. Est-il présumable qu'elles eussent reçu ces dénominations des peuples occidentaux? D'un autre côté, le mot chinois *szée* ou *szu*, qui désigne la soie, montre de la ressemblance avec *sirghé* et *sirkek*, et avec le σὴρ des Grecs. Cette analogie frappe d'autant plus que dans la langue mandarinique le *r* ne se prononce pas, tandis que cette finale se trouvait peut-être dans les anciens dialectes de la Chine parlés sur les frontières de l'empire.

Dans les langues septentrionales de l'Europe, la soie s'appelle *silk* ou *silké*. Ce mot offre une conformité frappante avec le mot slave *chelk*, dont le son même n'est pas très-éloigné des termes mandchoux et mongols cités plus haut. Dans le moyen âge, les marchandises de l'Asie orientale passaient par les pays des Slaves, pour être de là transportées dans le Nord. L'adoption de ce mot étranger dans le suédois, l'anglais, est donc facile à expliquer.

Enfin, je dois encore remarquer qu'en thibetain le ver à soie s'appelle *dar-kou*, et la soie *sing* ou *gotchenghi*, mots qui n'offrent aucune ressemblance avec le σὴρ et le σηρικόν des Grecs. Ce n'est donc pas du Thibet que la soie est arrivée chez ce peuple.

M. Klaproth.

LE PORTRAIT DE FAMILLE.

ANECDOTE.

Je voyageais dans le Bas-Vendômois, pays délicieux que les amateurs de la belle nature ne visitent pas assez. Tandis que je me plaisais à contempler les rians paysages, les sites pittoresques et variés que ce vallon charmant du Loir présente sans cesse à l'admiration du voyageur, le jour fuyait insensiblement, et je me vis surpris par la nuit dans un lieu qui m'était inconnu. Je suivis le sentier dans lequel je me trouvais engagé, ne sachant pas trop où il devait me conduire. Je n'eus pas fait un quart de lieue que j'arrivai dans un petit village entouré d'arbres et de prairies, et situé sur le penchant d'une colline. J'avais grand besoin de repos, et je cherchais de tous côtés un asile, lorsque j'aperçus vers le milieu du village une petite maison toute neuve et fort bien bâtie. Je résolus d'y entrer et d'y demander l'hospitalité. Dans une chambre très-proprement meublée, je vis une jeune personne qui, sans être jolie, avait une physionomie franche et heureuse; le coloris de la jeunesse et de la santé brillait sur ses joues, et le sourire du contentement sur ses lèvres vermeilles. Un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans était assis auprès d'elle, et tenait sur ses genoux un petit enfant sur lequel il attachait un regard paternel.

Je racontai mon aventure aux jeunes villageois, et soudain le mari et la femme furent sur pied pour me recevoir. Dans un instant mon souper champêtre fut préparé et servi avec une propreté qui redoublait encore

l'appétit que l'exercice m'avait donné. Bientôt je liai conversation avec le jeune homme qui s'était assis à côté de moi, et qui répondit à toutes mes questions avec une franchise et une ingénuité qu'on ne rencontre plus guère, même au village.

Tout en causant, je promenais mes yeux autour de moi, et je ne pus cacher mon étonnement, lorsque j'aperçus un tableau qui représentait un homme d'un certain âge, décoré de la croix de Saint-Louis.—Ah, ah ! dis-je au jeune homme, voilà un tableau que je ne m'attendais pas à trouver ici.—Il ne devrait pas y être non plus, me répondit-il.—De qui est donc ce portrait ?—C'est celui d'un brave et digne militaire, de M. de Morange, propriétaire d'un château qui n'est pas bien loin d'ici. Hélas ! le pauvre homme ! voilà tout ce qui reste de lui. Il est mort, et c'est bien dommage ; il fesait tant de bien aux malheureux !—Et par quel hasard, mon ami, possédez-vous le portrait de M. de Morange ?—Je m'en vais vous conter cela pendant que vous soupez, Monsieur.

"Je n'avais que douze ans lorsque mon père mourut. Mon père était un pauvre menuisier qui avait bien de la peine à vivre de son travail. Quelques jours après sa mort, j'allai pleurer et demander l'aumône à la porte de M. de Morange ; il prit pitié de moi, et me mit en pension pour me faire apprendre le métier de mon père. J'allais tous les Dimanches chez M. de Morange, il me comblait de bontés, et je ne sortais jamais de chez lui les mains vides. "Julien, me disait-il, sois honnête homme, sois laborieux, et je prendrai soin de ta petite fortune...."

"Je profitai des conseils de M. de Morange, et je cherchai à m'instruire dans mon état.. Lorsque j'eus atteint ma seizième année, ce brave homme me fit venir chez lui ; et, remettant une bourse entre mes mains, il me dit : "Julien, je suis content de toi ; tout le monde dit du bien de ta conduite. Continue à marcher dans le bon chemin, c'est le moyen d'arriver à un bon gîte. Voilà une petite somme que je te donne pour faire ton *tour de France.* Il faut voyager pour te perfectionner dans ton métier. Adieu, reviens honnête homme, si tu veux être un jour un homme heureux, car le bonheur n'est fait que pour les honnêtes gens...."

"Je pris l'argent que ce bon M. de Morange me donna, je fis mon petit paquet, et dès le lendemain je me mis en marche. Je voyageai pendant quatre ans de ville en ville, toujours travaillant de mon mieux et cherchant à devenir bon menuisier. A vingt ans j'eus la maladie du pays. Je voulus revoir le village où j'étais né, et je revins en grande hâte, sans être plus riche que je n'étais avant mon départ, mais honnête homme et propriétaire d'un bon état, qui devait m'assurer du pain pour le reste de mes jours."

"M. de Morange me donna de l'ouvrage, et me recommanda dans les environs. Je vivais assez bien au jour la journée, et fort content de ma situation. Je n'avais pas encore été malheureux ; mais, hélas ! il fallait bien que le chagrin vînt me trouver quelque jour, car l'on dit que la vie ne peut se passer sans cela. Au reste, je ne me plains pas ; ce que Dieu a fait est bien fait, et ce chagrin-là m'a fait plus de bien que de mal. Je devins amoureux de Colette, c'est ma femme, Monsieur, que vous voyez. Elle était jolie....comme aujourd'hui, mais elle était riche ; son père était un gros fermier qui cultivait une ferme à lui, et qui possédait des prairies et des vignes, le tout en bon état. Pour moi, je n'avais que mon métier, je gagnais trente sous par jour, et je logeais dans une petite cave que j'étais obligé de louer. Je ne pensais pas que j'étais pauvre, car Colette m'aimait comme si j'avais été riche. Nous nous voyions souvent, et nous nous fesions l'amour en tout bien tout honneur."

Un jour maître Sébastien, père de Colette, m'aperçut dans le moment où

je donnais un baiser à sa fille. Il me prend à la gorge.—Que fais-tu là? me dit-il.—J'embrasse Colette.—Quoi, scélérat! tu oses te permettre. . . . . .—Sûrement, puisque Colette le veut bien.—Et tu crois que je souffrirai qu'un drôle comme toi fasse la cour à ma fille!—Pourquoi ne le souffririez-vous pas, puisqu'elle en est bien aise? D'ailleurs, je ne lui fais la cour que pour l'épouser.—Toi, l'épouser! Ah oui! on te la garde; c'est tout juste pour toi qu'on l'a faite. Voyez donc ce vaurien, il lui faut une fille riche, à lui qui n'a pas un sillon. Je voulus répliquer; mais Sébastien qui, d'ailleurs, est bien le meilleur homme du monde, n'attend pas ma réponse; il lève son bâton, j'esquive le coup, et je prends bravement le parti de la retraite."

"Rentré dans ma petite cave, je réfléchis sérieusement sur ce qui vient de m'arriver, et je sens que j'ai tort d'aimer Colette. Mais c'était un tort que je ne pouvais réparer. Bientôt, je ne fus occupé que de mon amour. Le chagrin me tourna la tête; je négligeai mon travail; mes pratiques m'abandonnèrent, et je vis le moment où j'allais manquer de tout."

"J'étais réduit au désespoir, lorsqu'il me vient dans l'idée d'aller confier mon malheur à M. de Morange. "Il est si bon, disais-je. Il me veut du bien, il m'en a déjà fait; peut-être prendra-t-il pitié de moi. " J'arrive au château, je demande à parler au maître, et on me répond qu'il est tombé dangereusement malade. Je m'en retourne tristement chez moi, priant Dieu au fond de mon cœur de conserver le protecteur des malheureux. Le lendemain, de très-grand matin, je cours encore au château pour savoir des nouvelles de M. de Morange; on m'apprend qu'il vient de mourir dans la nuit. Je ne vous peindrai pas ma douleur et mes regrets, je perdais tout. Je me retirai chez moi bien affligé, et conjurant l'âme de ce brave homme de prier Dieu pour le pauvre Julien."

"Au bout de quinze jours j'apprends que les héritiers sont arrivés au château, et qu'on fait une vente de tous les meubles qui lui ont appartenu. La curiosité me conduit, comme tant d'autres, à cette vente. Je vois tous les meubles de mon bienfaiteur passer dans des mains étrangères, et des larmes coulent de mes yeux, tandis que la nièce et le neveu de M. de Morange regardent ce spectacle avec la plus froide insensibilité. Cependant il les avait comblés de biens pendant sa vie, et leur laissait vingt mille livres de rente après sa mort. Ils vendaient tout dans la maison; ah! si j'avais eu un oncle aussi bon, j'aurais tout conservé par respect pour sa mémoire."

"Il y avait une demi-heure que j'étais là, et j'allais me retirer, lorsque j'entends crier: a un écu le tableau! à quatre francs! à cinq livres!.... Je regarde ce tableau; que vois-je? le portrait de leur oncle, de leur bienfaiteur! mon cœur se serre, je pleure comme un enfant. Je suis bien pauvre, dis-je en moi-même; six francs, c'est tout ce que je possède; mais, ce portrait, ce portrait de l'homme qui m'a secouru, qui m'a protégé.... non, non, il ne tombera point dans des mains inconnues. Je porte l'enchère à six francs, et le tableau m'est adjugé."

"Je le détache avec transport, et je ne puis m'empêcher de baiser cette bouche qui m'avait tant de fois souri avec bonté, ces mains qui s'étaient tant de fois ouvertes pour me secourir. J'emporte le portrait dans ma petite chambre qu'il doit embellir. Mais, en le portant, je suis étonné de sa pesanteur; je veux le placer à la muraille, mais le clou se brise, et le portrait tombe. Je le relève avec précaution, il s'était un peu déchiré par derrière, et un rouleau sortait de la toile. Je prends ce rouleau, je l'ouvre, et jugez de mon étonnement, lorsque je vois vingt-cinq doubles louis étalés devant moi. J'examine le tableau de plus près, et je vois qu'il est revêtu par derrière d'une seconde toile que je soulève, et sous laquelle je trouve une somme de mille louis, roulés comme les premiers entre les deux toiles."

"Oh ciel ! m'écriai-je en bondissant de joie autour de mon trésor, me voilà donc riche à présent ! J'épouserai Collette ; quel bonheur ! Ce bon monsieur de Morange ; il ne se contente pas de donner pendant sa vie, il donne encore après sa mort. Comme ce portrait lui ressemble ! c'est lui.....

" Cependant une idée me tourmente.—Cet argent est-il bien à moi ? on m'a vendu le tableau, il est vrai, mais l'aurait-on donné pour six francs, si l'on avait su qu'il renfermait une somme de mille louis ? Non, non, cet argent n'est pas à moi, il faut le porter aux héritiers de M. de Morange. Pauvre Julien ! tu n'épouseras pas Collette."

" Tandis que je fais ces tristes réflexions, je vois à terre un petit billet proprement ployé ; je le ramasse, je l'ouvre, et je lis ce qui suit :

" Je connais mes héritiers, ils vendront le portrait de leur bienfaiteur, ils me vendraient moi-même s'ils le pouvaient. S'ils ont l'ingratitude de se défaire de ce tableau, la somme qu'il renferme sera pour celui qui l'aura acheté. Puisse-t-elle tomber en bonnes mains !"

CHARLES DE MORANGE.

" Ce billet me rend la vie. Je puis donc garder tout cela en conscience ! j'épouserai Collette !.... Le lendemain, dès le point du jour, je vole chez Sébastien.—Que viens-tu faire ici ? me dit le fermier d'une voix dure et d'une mine rébarbative. —Je viens vous parler. Je n'ai rien à te dire.—Vous êtes bien fier, maître Sébastien, parce que vous possédez une petite ferme.—Qu'appelles-tu une petite ferme ! un pauvre diable qui n'a pas le sou.....—Vous n'avez pas compté dans ma bourse.—Je le crois bien ; il y a long-tems que tu n'y comptes plus toi-même.—Ça n'empêche pas que si vous voulez me vendre cette ferme qui vous donne tant d'orgueil, je la paierai peut-être aussi bien qu'un autre.—En paroles, sans doute.—En bons louis, père Sébastien, en bons louis.—Eh bien, je te prends au mot, je te la donnerai même à bon marché.—Combien en voulez-vous ?—Une bagatelle, douze mille francs.—Allons, marché fait. —Veux-tu venir chez le notaire ? continue Sébastien en se moquant toujours de moi.—Je le veux bien ; partons."

" Le bonhomme veut s'amuser à mes dépens : nous allons tous deux chez le notaire du village.—M. le notaire, dit Sébastien, voilà un jeune seigneur qui veut m'acheter ma ferme et la payer comptant ; faites-nous le plaisir de dresser l'acte de vente, Monseigneur le paiera. Le notaire ne se fait pas tirer l'oreille ; bientôt il lit l'acte à haute voix, et Sébastien le signe ; je le signe à mon tour, au grand étonnement de Sébastien et du notaire.—Julien, ce n'est pas le tout de signer, dit le notaire, il faut payer maintenant. —Et voilà le *hic*, dit Sébastien, en riant à gorge déployée.—Il est vrai que c'est un peu cher, dis-je à mon tour. — Il faut payer, il faut payer."—Douze mille francs tout de suite ! accordez-moi quelques jours. —Non, non, point de crédit ; il faut de l'argent comptant.—Eh bien, soit ; mais c'est à condition que monsieur le notaire va dresser un autre petit contrat par lequel Sébastien s'engagera à me donner Colette, dès l'instant que j'aurai payé.—Oh ! pour cela je le veux bien, dit en riant le fermier ; je ne risque pas beaucoup."

" Alors, je tire de ma poche les douze mille francs en beaux doubles louis que j'étale fièrement sur la table. Qui fut étonné ? Sébastien et le notaire restent un instant la bouche béante. Je leur raconte l'aventure du tableau, et je leur montre le billet de M. de Morange, qui m'assure la propriété des vingt-quatre mille francs. M. Julien, dit le notaire en m'ôtant son chapeau, je suis vraiment charmé de ce qui vient de vous arriver ; j'avais bien prévu qu'un jour vous feriez fortune : ce jour est arrivé : je suis tout entier à votre service, et j'espère que....—M. Ju-

lien, dit le fermier en me fesant une profonde révérence, j'ai toujours eu beaucoup d'estime et de considération pour vous je vous assure. J'ai toujours dit que vous étiez un brave garçon, que vous feriez quelque chose, et j'espère que.... "

" Le contrat de mariage est dressé tout de suite, et quelques jours après j'épousai Collette. Bientôt cette nouvelle courut tout le pays, et fit plaisir à tout le monde, excepté pourtant aux héritiers de M. de Morange. Ils prétendirent que cet argent ne m'appartenait point, parce qu'ils n'avaient voulu vendre que le tableau. Ils m'intentèrent un procès; mais le billet de mon bienfaiteur me fit gagner ma cause. Le neveu et la nièce furent condamnés aux frais et dépens, et tout le monde se moqua de leur ingratitude et de leur avarice. Voilà deux ans que je suis le mari de Collette, et il me semble qu'il n'y a pas deux jours. Nous avons laissé mon beau-père jouir de sa ferme, et nous avons bâti cette maison, où nous vivons très-heureux des fruits d'un commerce qui s'étend tous les jours, parce que nous sommes honnêtes gens."

" J'ai placé dans cette chambre le portrait de ce bon monsieur de Morange; il y restera toute notre vie. Nous apprendrons à nos enfans à chérir, à respecter l'image de l'auteur de notre petite fortune. Voyez, Monsieur, quelle bonté brille sur sa figure! comme il nous regarde! on croirait qu'il m'entend, et qu'il sourit de plaisir en voyant notre prospérité, ou en écoutant les louanges que lui donne ma reconnaissance."

Tel fut le récit du bon Julien. Cette histoire m'intéressa; je désire qu'elle paraisse agréable à ceux qui la liront, et qu'elle apprenne aux héritiers à regarder derrière leurs portraits de famille avant de les mettre à l'enchère.

LETTRE DE CORFOU.

Corfou, Août.

Mon marinier s'empressa de terminer les affaires qui l'avaient conduit à Sainte-Maure, afin de pouvoir, si le tems le permettait, remettre à la voile dès le lendemain. A minuit il s'éleva un vent favorable, nous levâmes l'ancre et voguâmes vers le sud, parmi des bancs de sable et des groupes d'îles; et, en tournant le cap Ducato, dont les rochers blancs, vus au clair de lune, produisent un effet de lumière réellement magique, il me semblait voir s'élever et glisser sur les ondes, au pied de ces rochers, une multitude de figures aériennes, dont les formes fugitives échappaient sans cesse à mes regards.

Nous aussi nous étions environnés de l'éclat d'une douce lumière, et chaque coup de rame fesait tomber à nos yeux une pluie de diamans. Quel est celui qui, n'étant pas marin, pourrait voir, sans en être ému et enchanté, ces prestiges brillans de l'empire de Neptune?

Près du rocher de Sessola, si dangereux pour les navigateurs, nous fûmes atteints par un courant du nord si rapide, que, malgré tous nos efforts réunis, nous ne pûmes avancer d'une ligne. Déjà notre patron se préparait à gagner un petit port de Sainte-Maure, lorsqu'un sciroco qui s'éleva fit prendre au courant une autre direction, et nous porta avec tant de vitesse en avant, que bientôt Sainte-Maure fut loin de nous. C'est une grande jouissance que celle de voyager ainsi dans une barque, sous un ciel pur, lorsque le vent est favorable; et, dans cette mer, ce plaisir s'augmente encore de tout celui que procurent les

sites variés qu'on rencontre à tout moment. J'espère bien visiter ainsi les côtes peu connues de la Calabre, de la Pouille et de la Sicile.

Mon genre de vie sur la petite barque ionienne était, d'ailleurs, en parfaite harmonie avec cette manière de voyager. Tous les jours, au moment où le soleil dorait de ses rayons le sommet des montagnes, le patron et ses mariniers se tournaient vers lui et fesaient leur prière: on déjeunait ensuite avec du poisson salé, un peu de fromage de Cerigo, du vin, du biscuit et des oignons. A midi, lorsque la chaleur devenait étouffante, le repos du dîner nous convenait parfaitement; on cherchait, en ajustant les voiles, à se procurer autant d'ombre que possible, puis l'on servait un peu de viande froide salée, parfois même de la viande fraîche, prise dans le port voisin, lorsqu'elle n'y était pas trop chère; on ajoutait à ce repas encore du poisson salé, des oignons et un melon d'eau. Le vin ne manquait pas, et passait, dans un broc, de main en main; on dormait ensuite une heure et demie. Si le vent n'était pas favorable, on carguait les voiles, et la barque suivait le courant à l'aventure. Le soir, au coucher du soleil, les mariniers lui adressaient de nouveau leurs prières, puis on procédait à un souper absolument semblable au déjeuner.

La manœuvre, souvent fatigante, se fesait toujours joyeusement, même au moment de la plus grande chaleur.

Depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit, enveloppés dans un vaste manteau, nous dormions tous sur le tillac, à l'exception du pilote. Après minuit, la barque reprenait sa course, soit à la voile, soit à la rame. Nous voguions plus gaîment encore dans ces instans d'agréable fraîcheur.

Je me suis prêté à tout pendant ce trajet; j'ai partagé les inconvéniens comme les avantages de notre position, et me suis convaincu de nouveau d'une vérité souvent répétée, et que l'on ne croit, cependant, guère sur parole: c'est que le travail, uni à la sobriété, est le plus sûr garant du bonheur et de la santé. Je dirai plus, et je m'appuie de tout le poids de mon expérience, ce régime guérit même des maux physiques. En 1820, en allant de Livourne à Naples, je voulus un jour aider à jeter l'ancre, je ressentis aussitôt une vive douleur au côté. D'après les conjectures d'un médecin ignorant, je crus au bout de quelque tems, qu'il était résulté, pour moi, de cet accident, une tumeur anévrismale. A cette douleur se joignit ensuite celle que me laissa au bras gauche le coup de masse que j'avais reçu dans notre combat contre les brigands de la Morée. J'éprouvais encore l'un et l'autre mal en m'embarquant à Zante; mais ils disparurent bientôt entièrement, probablement par suite du régime sobre et réglé et de la vie laborieuse que je menais; peut-être aussi les bains contribuèrent à mon rétablissement, car j'en prenais jusqu'à trois ou quatre par jour. C'est le seul soulagement qu'on puisse se procurer dans les régions brûlantes du midi.

Nous n'avions pas perdu de vue l'Epire, lorsque nous arrivâmes près d'Antipaxo. La nuit était venue et le sciroco favorable hâtait notre course: nous étions tous profondément endormis; notre pilote, le vieux Démétry, comme Palinure, veillait seul au gouvernail; tout-à-coup notre petit bâtiment, ayant touché un banc de sable, se trouva engagé sans pouvoir bouger. Nous fûmes bientôt tous sur pied, et une rumeur épouvantable succéda au calme; le pauvre Démétry fut accusé de négligence; mais tous les reproches possibles ne pouvant nous tirer d'affaire, on songea à prendre d'autres mesures. Tous les efforts des rameurs furent d'abord inutiles, la barque ne bougeait pas, quoique sa quille ne fût enfoncée qu'à moitié. Patron et matelots se jetèrent à l'eau, j'aidai aussi de mon mieux, et enfin, après de longs et infructueux essais, notre Sainte-Madeleine, c'était le nom de la barque, fut remise à flots. Les éclats d'une joie bruyante retenti-

rent au loin, et les rasades furent doublées en l'honneur de la sainte.

Antipaxo est bien mieux cultivée qu'autrefois ; l'huile, le vin, les amandes, les figues y viennent en abondance, par les soins des Paxiotes. Ils passent de leur île dans celle-ci momentanément et uniquement dans l'intérêt de la culture ; car il n'y a, dans toute l'île d'Antipaxo, que trois huttes pour les surveillans.

Notre barque n'aborda point à Paxo, quoique son petit port, au milieu duquel est situé un grand rocher, nous parût fort engageant. Nous aperçûmes sur ce rocher les restes d'un fort que les Napolitains construisirent lorsqu'ils possédaient Corfou. Le port se nomme Paxo, ou bien aussi Gai et Porto-Gai. Il s'y trouve un phare ; c'est le seul dans toutes les îles Ioniennes méridionales.

La petite île de Paxo nourrit un peuple très-laborieux. Le commerce de l'huile, qui y est meilleure même qu'à Corfou, et celui des amandes, forment les branches les plus productives de ses revenus. Son aspect fertile est agréable à la vue, sur-tout lorsqu'elle se reporte des montagnes arides et nues des îles du sud sur celle-ci. La pêche est toujours abondante. On n'y trouve, dit-on, aucune plante vénéneuse, pas un animal nuisible ; enfin mes gens m'assurèrent très-sérieusement que la vue seule de Paxo guérissait les Saints-Mauriotes de certaines maladies.

Il est plus que probable que Paxo a fait, jadis, partie de l'île de Corfou, et que par un tremblement de terre elle en a été arrachée. La nature et la forme des rochers au cap Blanc, à Corfou et à la pointe septentrionale de Paxo, ainsi que la qualité toute semblable des terres, prouvent jusqu'à l'évidence la vérité de cette conjecture.

Homère et Virgile, si exacts dans la moindre description, ne disent rien de Paxo. Cette omission, qui vient encore à l'appui de la tradition générale, prouverait que la séparation n'eut lieu qu'après la guerre de Troie. Pline appelle cette île Ericusa : on ne sait pas à quelle époque elle a changé de nom. Ses premiers habitans lui furent probablement envoyés de Corfou.

Nous aperçûmes distinctement Parga et son rocher escarpé ; nous vîmes l'éclair et la fumée de ses canons et entendîmes leur détonation retentir au loin sur les ondes. On nous dit à Corfou que les Turcs de Parga avaient repoussé, malheureusement avec succès, l'attaque d'un corps franc composé d'Epirotes, ayant à sa tête Perevos. Après avoir doublé le cap Blanc, ancien promontoire de Leucymne nous arrivâmes dans le canal de Corfou.

Corfou, avec ses rochers menaçans, portant de vieilles tour et s'avançant sur la mer, offre l'aspect le plus pittoresque du côté du midi.

Après avoir passé devant la baie riante, située au midi du vieux fort, et d'où l'on entrevoit, à travers de sombres cyprès, une quantité de jolies maisons de campagne, nous arrivâmes à l'endroit où la rade et le port de Corfou étalent leurs majestueuses beautés.

Notre chétive barque passa devant un superbe vaisseau de ligne anglais au moment où celui-ci hissait sa grande voile et où sa musique exécutait, l'ouverture de la Cenerentola, de Rossini. O belle Italie ! m'écriai-je, je te salue..je reconnais tes doux accords !

M.

DES SONGES.

(*Deuxième et dernier Article.*)

Le *premier* songe du *premier* des hommes nous est raconté par deux *Bardes* modernes, dignes de chanter et de peindre les merveilles du ciel, de la terre et des enfers.

Milton, traduit par *le chantre des Jardins et de l'Imagination*, nous dit ainsi le premier songe et le premier *amour* d'*Adam*.

Il s'est endormi sur les fleurs dans ce paradis terrestre, que malheureusement un rêve seul peut encore offrir à nos regards : il a vu l'être presque divin qui, en peuplant avec lui le monde, doit causer à la fois sa félicité et son malheur ; le réveil n'a point dissipé l'extase de ce songe ; il peint ainsi l'objet ravissant qui lui est apparu.

Dieu ! quel charme divin brillait dans sa figure,
Jamais objet si beau n'embellit la nature ;
Ou plutôt, on eût dit que de leurs doux attraits
Les habitans du ciel avaient formé ses traits.
Je la vis ; de ses yeux part un rayon de flamme ;
Des plaisirs tout nouveaux ont inondé mon âme,
Un monde tout nouveaux vient s'offrir à mes yeux ;
Le ciel devient plus pur, l'air plus délicieux :
Tout à coup elle échappe, elle fuit, je m'éveille ;
Où vas-tu, m'écriai-je ; oh ! céleste merveille ?
Reviens, je veux revoir, adorer tes attraits,
Ou, dans ces lieux déserts, te pleurer à jamais !
Et quels plaisirs mon cœur eût-il goûtés sans elle!
Je vole, je l'atteins, et la trouve aussi belle
Que le sommeil l'avait présentée à mes yeux.

Les songes de l'amitié agitent peu, consolent souvent, et cependant inquiètent quelquefois : un véritable ami, tel que La Fontaine dit qu'on en trouve au *Monomotapa*, est une douce chose.

Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même ;
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Dieu, dit-on, a fait l'homme à son image : un philosophe prétend que l'homme le lui a bien rendu. En effet, dans tous les tems nous avons prêté à la Divinité nos passions, notre amour, notre amitié, notre haine, notre colère : tous ceux qui ajoutent foi aux songes et aux avertissemens salutaires qu'on en reçoit, les ont regardés comme preuve d'une prédilection particulière du ciel. *Homère* les disait envoyés par Jupiter à ses amis : plusieurs pères de l'église les ont attribués à la faveur divine.

Monique, mère de *saint Augustin*, vit en songe, la nuit, un jeune homme qui lui prédit que son fils renoncerait au *manichéisme*.

Il est singulier que les ardens ennemis du progrès des lumières et du système de *l'enseignement mutuel* aient négligé de s'appuyer de l'autorité de saint Jérôme. Ce père de l'église raconte qu'il rêva qu'on le fouettait, parce qu'il aimait trop les lettres profanes et particulièrement les ouvrages de *Cicéron* ; à son réveil on trouva encore sur lui les marques des coups qu'il avait reçus du fantôme ignorantin.

Il paraît que dans, cet heureux siècle, les esprits célestes éclairaient par des songes les hommes vertueux sur leurs affaires temporelles comme sur leurs intérêts spirituels !

Saint Augustin dit qu'un citoyen de Milan ayant perdu son père, on

vint lui présenter un billet du défunt, et lui demander le paiement d'une forte dette ; cet embarras imprévu l'inquiétait et le surprenait d'autant plus qu'il n'avait jamais entendu parler de cette créance ; la nuit son père lui apparut en songe, et lui indiqua l'endroit où il trouverait les quittances du créancier, et la preuve que sa créance avait été acquittée : il chercha et trouva en effet cette pièce au lieu désigné.

A cette occasion, *Saint Augustin* assure que les morts n'ont aucune part à ces visions, qui nous arrivent par le ministère des anges.

Dans l'histoire moderne on retrouve sous d'autres formes la même foi aux songes que dans les tems anciens. Un évêque de Naples, mort depuis long-tems, et révéré par le peuple comme un saint, apparut en rêve à un prêtre, et lui ordonna de dire au roi *Ferdinand d'Aragon* de faire une fouille dans un lieu qu'il lui désigna ; on y trouva un livre renfermant des prédictions sur l'invasion prochaine des Espagnols et des Français dans le royaume de Naples.

Il paraît que les esprits du ciel, moins intolérans que ceux de la terre, ne dédaignaient pas plus dans leurs visions les musulmans que les chrétiens.

Le sultan *Osman* rêva que se trouvant sur le chemin de la Mecque son chameau lui échappa, s'envola dans le ciel, et qu'il ne lui était resté que la bride dans la main ; on expliqua ce songe en lui disant que le chameau qui s'était envolé lui annonçait la perte de l'empire : peu de jours après, les janissaires se révoltèrent ; *Osman* fut étranglé.

Instruit par un songe, le roi *Gontran* trouva un trésor.

La veille du jour où le roi Henri second de France périt dans un tournoi, *Catherine*, sa femme, le supplia de ne point entrer en lice, parce qu'elle l'avait vu en rêve pâle et couvert de sang.

Un mois avant le parricide de *Ravaillac*, la reine *Marie de Médicis* se réveilla inondée de larmes et jetant un grand cri. *Henri IV* lui ayant demandé la cause de son effroi, elle lui dit qu'elle avait rêvé qu'il était assassiné. Malheureusement Henri, trop grand pour être crédule, rit de cette vision ; les *songes*, lui dit-il, *ne sont que des mensonges*.

Ce même Henri, dont le nom est inscrit en si beaux caractères dans les fastes de la gloire Française, et si profondément gravé dans le cœur des Français, devait, plus qu'un autre, être l'objet de la prédilection céleste. Et si jamais les songes durent annoncer à la tendresse d'une mère les hautes destinées de son fils, ce furent celles de cet héroïque et bon roi. Aussi, dit-on que, peu de tems avant la naissance de Henri, Jeanne sa mère vit en rêve un coq armé de plumes magnifiques, dont les couleurs étaient aussi brillantes que variées. Une crête éclatante ornait sa tête : en même tems la reine aperçut avec effroi un grand nombre de serpens qui entouraient ce jeune coq, le menaçaient par leurs affreux sifflemens et l'attaquaient avec furie ; le coq combattait vaillamment ; ses plumes épaisses repoussaient les dents des monstres, et il défendait contre eux sa noble crête à grands coups de bec. La reine tremblait en voyant ce combat inégal ; un vieillard vénérable lui apparut : Rassurez-vous, lui dit-il, un pape saint et clément montera sur le trône de saint Pierre, chassera ces serpens et votre coq restera vainqueur.

Si nous en croyons *Marguerite de Navarre*, reine galante et femme de lettres, la Divinité, très-favorable à l'aristocratie, ne prodigue point ses avis au vulgaire.

Dieu protége particulièrement, dit-elle, *les grands et les esprits où il reluit quelque excellence non commune ; il leur donne, par de bons génies, quelques avertissemens secrets des accidens qui leur sont préparés, soit en bien, soit en mal.*

La reine Catherine, ma mère, étant dangereusement malade à Metz, et ayant autour de son lit le roi Charles, ma sœur et mon frère

de Lorraine et force dames et princesses, elle s'écria, comme si elle eût vu donner la bataille de Jarnac : Voyez comme ils fuient ! mon fils a la victoire ! Voyez-vous dans cette haie le prince de Condé mort ?

Tous ceux qui étaient là, la croyaient dans le délire : mais la nuit d'après, M. de Losses, lui en apportant la nouvelle, je le savais bien, dit-elle, *ne l'avais-je pas vu devant hier ? alors on reconnut que ce n'était pas rêverie de la fièvre, mais un avertissement particulier que Dieu donne aux personnes illustres et rares.*

Pour moi, ajoute peu modestement la princesse, *j'avouerai n'avoir jamais été proche de quelques signalés accidens, ou sinistres ou heureux, que je n'en aie eu quelque avertissement ou en songe ou autrement, et puis bien dire ce vers :*

> De mon bien ou mon mal mon esprit m'est oracle.

Si Catherine de Médicis était ainsi avertie et inspirée par des génies, n'en déplaise à la princesse sa fille, la *Saint-Barthélemi* me fait croire que ces songes venaient plutôt de l'enfer que du ciel.

Il paraît que les esprits qui nous portent ou qui nous envoient des songes ont quelque aversion pour la philosophie, car si beaucoup de philosophes modernes ont écrit des rêveries, je n'en connais presque point qui nous aient raconté leurs rêves ; aussi, les accuse-t-on de nous avoir un peu brouillés avec le ciel.

Ce qui est certain, c'est que, depuis qu'ils exercent dans l'Europe une sorte d'empire, on a vu disparaître les miracles, les oracles, les sorciers, les exorcismes, les apparitions et les visions.

La crédulité n'est pas tout à fait détruite, mais c'est une maladie presque honteuse, et qui craint de se montrer au jour : à présent, la mode veut que tout haut les plus superstitieux se moquent des songes, mais la nature s'en dédommage tout bas, et bien des esprits, forts dans le salon, redeviennent faibles dans leur chambre à coucher, frémissent d'un bruit, tremblent d'un rêve, évitent de partir pour un voyage le *vendredi*, et vont, incognito, dans la rue de Tournon, consulter la *devineresse le Normant** sur leurs grands projets, leurs petites intrigues, sur la durée de leurs jours, et sur la couleur de leurs destinées.

Ce qui est singulier, c'est que le patriarche des philosophes†, *Voltaire*, ne semblait pas tout à fait éloigné d'avoir quelque respect pour les songes ; *ils me paraissent,* disait-il, *l'origine sensible et naturelle des premières prédictions.*

Dans le récit qu'il nous a fait de quelques-uns de ses rêves, on voit que, s'il n'avait pas de communication avec les esprits aériens, il conservait la vivacité du sien, qui en valait sans doute beaucoup d'autres.

Une nuit, en rêvant, il composa ces vers :

> Mon cher *Touron*, que tu m'enchantes
> Par la douceur de tes accens !
> Que tes vers sont doux et coulans !
> Tu les fais comme tu les chantes.

Une autre fois, il récita en dormant un chant entier de la Henriade, tout différent de ceux que nous connaissons.

Le même poète dit qu'il crut une fois, en songe, se trouver à souper dans une maison où un homme de lettres lisait des vers ; un des convives y trouva trop d'esprit ; Voltaire, toujours dormant, répondit *que les vers étaient une fête que l'on donnait à l'âme, et qu'on ne devait pas se plaindre de trouver dans les fêtes trop d'ornemens.*

Il tire de ce songe une étrange conséquence, c'est, *qu'ayant eu malgré lui des pensées réfléchies, et*

---

* Devineresse long-tems célèbre à Paris.

† Il s'agit ici, comme de raison, des *philosophes* du 18me siècle.

ayant combiné sans volonté ni liberté des idées où brille quelque sagacité et même quelque génie, cela prouvait qu'il n'était rien qu'une machine.

Il aurait dû au contraire en conclure que son âme était douée d'une telle activité d'intelligence que le sommeil lui-même ne pouvait l'affaisser, ni éteindre le feu de son imagination.

L'exemple que nous venons de citer fait voir trop clairement combien l'erreur est naturelle à l'homme ; de tous les dons de la nature la raison est le plus rare, et chez le génie même elle s'éclipse par fois. Qui ne serait tenté de croire que la brillante clarté de l'esprit de *Voltaire* suffisait pour réfuter l'opinion décourageante de ceux qui rêvent que tout dans l'homme est *matière?* Et voilà ce même *Voltaire* qui se croit *machine* parce qu'il a de l'esprit la nuit comme le jour!

Les erreurs humaines ne meurent point ; elles ne font que changer de formes. Nos docteurs modernes rêvent aujourd'hui le *néant*, comme les anciens rêvaient le *Tartare et l'Elisée*.

La superstition aussi sait trouver de nouveaux masques pour nous tromper : la science enfante des chimères comme l'ignorance. Nous n'avons plus de *sorciers*, ni d'*aruspices*, ni d'*augures ;* mais nous consultons les *magnétiseurs ;* les *somnambules* remplacent les *possédés*, et au prêtre qui exorcisait avec un *goupillon* succèdent les *endormeurs*, qui, armés d'une baguette d'acier, autour d'un immense *baquet*, jettent en crise les cerveaux exaltés, et interrogent les malades endormis pour guérir les malades éveillés.

C'est une folie, ou, si on l'aime mieux, une science renouvelée des *Grecs*, c'est le système de *Démocrite*, c'est la religion des *Gnostiques ;* on part de ce même principe que l'*âme dégagée de ses liens matériels, soit par l'exaltation des idées, soit par le sommeil des sens, voit clairement la vérité, distingue nettement tous les objets de ce monde, passés, présens et futurs, et se trouve ainsi en communication directe, en contact immédiat avec la Divinité.*

On voit sortir de la même source la secte de *Swedenbourg*, environné d'esprits qui lui parlent, et celles des *martinistes* et des *illuminés*, qui suivant les préceptes de l'école d'*Alexandrie*, mêlant ensemble la philosophie de *Pythagore*, celle de Platon et celle des livres sacrés, établissent parmi les hommes une échelle de pureté ou d'impureté, par laquelle on s'approche ou l'on s'éloigne plus ou moins du ciel, selon qu'on se dégage plus ou moins de la matière.

Les esprits, en montant cette échelle, participent à différens degrés aux lumières de la Divinité ; ainsi, dans ce siècle philosophique, nous revenons par une métaphysique subtile aux ténèbres de la doctrine des *manichéens*, et au système des *éons*.

L'Allemagne et le nord de l'Europe, dédaignant la marche *classique* de la raison, suivent avec une ardeur incroyable la course audacieuse et *romantique* de l'imagination ; et les *métaphysiciens* modernes, remplaçant les *magiciens*, les *enchanteurs*, les *druides*, les *fées*, inondent de nouveau ces contrées de prédictions, de miracles, de fantômes et de visions.

Ce qui nourrit, et nourrira toujours notre crédulité, c'est notre peur de la mort et notre curiosité sur l'avenir ; ces deux mines inépuisables feront éternellement la fortune des *charlatans* de toute espèce. On a de tout tems estimé les *astronomes* qui étudient la marche des *astres*, mais on a toujours mieux payé les *astrologues* qui les fesaient parler et prédire.

Une autre cause entretient la foi du vulgaire aux apparitions ou aux oracles des songes. Mille de ces prédictions se trouvent fausses, on en rit et on les oublie ; le hasard en vérifie une seule, elle reste imprimée dans la mémoire, gravée dans l'imagination, la raison travaillerait vainement à l'en effacer.

L'histoire moderne, grâce aux chances infinies de ce hasard, pour-

rait fournir beaucoup de traits semblables à celui du *fantôme de Brutus*. Une apparition de ce genre donna lieu autrefois, dit-on, à un célèbre procès, dont le récit, altéré par le tems, exagéré par la superstition, et enrichi de détails fabuleux, a été avidement adopté par la crédulité.

Un président du parlement de Toulouse, revenant de Paris dans ses foyers, est forcé par un accident de s'arrêter dans une auberge de village; la nuit, un vieillard lui apparaît : je suis, dit l'ombre pâle et sanglante, le père du maître actuel de cette maison : mon fils m'a assassiné ; mon corps coupé en morceaux a été enterré par ce scélérat dans mon jardin. *Dévoile le crime, dénonce le coupable, et venge-moi !* L'ombre disparaît.

Le magistrat, frappé de ce rêve, qu'il attribuait cependant d'abord aux vapeurs du sommeil, se lève de bonne heure, cause avec son jeune hôte, et l'interroge adroitement sur la maladie, sur la mort de son père : l'embarras du parricide le trahit. Le président feint de ne pas s'en apercevoir ; suppose une affaire, sort, va chercher le juge et la maréchaussée, on fouille au lieu désigné, on trouve le cadavre ; l'assassin, convaincu, avoue son crime, est livré aux tribunaux et périt.

Une autre nuit le président revoit encore le même vieillard qui lui demande comment il pourrait lui prouver sa reconnaissance.—*En me fesant connaître, répondit le magistrat, l'heure de ma mort, afin que je puisse m'y préparer.* Eh bien répondit l'ombre, *tu en seras prévenu huit jours avant le terme fatal.*

Quelques années après cette dernière apparition, le président se trouvant à Toulouse, on frappe le soir à la porte de sa maison : le portier ouvre, et ne voit personne, le bruit recommence, un domestique sort et éprouve la même surprise que le portier : un nouveau coup se fait entendre ; les gens, effrayés de cette aventure, vont en prévenir leur maître ; il descend, ouvre la porte, et voit le même vieillard dont il avait vengé le meurtre : *je viens*, dit le fantôme, *accomplir ma promesse : ton heure est arrivée ; dans huit jours tu mourras.*

Le président consterné raconte ses amis cette effrayante prédiction ; ils s'efforcent vainement de le rassurer, et de ramener le calme et la raison dans sa tête troublée, disaient-ils, par des visions chimériques.

Cependant le huitième jour arrive ; le président est en pleine santé tout semble démentir la sinistre prophétie. Il doute lui-même de tout ce qu'il a vu et entendu. Le soir, sa famille rassurée se rassemble ; il soupe avec elle. La joie règne dans le festin ; après le repas, il veut monter dans sa bibliothèque pour chercher un livre dont on avait parlé ; il entre dans un corridor sombre qui y conduisait. Tout à coup on entend le bruit d'une arme à feu ; les convives effrayés courent à ce bruit ; ils trouvent l'infortuné président mort, couché sur la terre, et nageant dans son sang.

L'assassin s'était échappé, on le poursuit en vain, mais on trouve un manteau et un pistolet qu'il avait laissé tomber en fuyant.

Comme on examinait ce manteau et cette arme, quelqu'un les reconnut ; ils appartenaient à un conseiller du parlement. On court chez ce magistrat, on l'arrête, son procès se poursuit ; il se défend avec le courage et le calme de l'innocence ; mais il refuse constamment de dire dans quel lieu il se trouvait au moment de l'assassinat.

Ce refus opiniâtre rend sa culpabilité plus apparente ; les juges sont prêts à le condamner ; tout à coup une dame paraît, et dit qu'aimant mieux sacrifier sa réputation que de laisser périr un innocent, elle se croit obligée de déclarer que l'accusé, à l'heure du meurtre, était chez elle, et y avait passé la nuit. Trop délicat pour sauver sa vie aux dépens de l'honneur de sa maîtresse, il dément sa déclaration ; le tribunal incertain, mais ému par ce combat de générosité, ajourne la cause.

Pendant ce délai, on arrête un homme dont la conduite semblait de-

puis quelque tems suspecte et mystérieuse ; amené devant la justice, il se déconcerte et finit par avouer qu'il a commis le meurtre dont on accusait le conseiller.

Je suis, dit-il, le coiffeur de ce magistrat ; j'étais l'amant de la femme de chambre qui servait l'épouse du malheureux président ; ayant appris que ma maîtresse me trahissait et recevait la nuit un homme chez elle, je devins jaloux, furieux, et je résolus de me venger. Profitant du moment où le conseiller qu'on accuse injustement de mon crime était hors de chez lui, je prends ses pistolets, je me couvre de son manteau, je me glisse furtivement dans la maison du président, je me cache dans le corridor, près de la porte de mon infidèle ; j'entends les pas d'un homme qui s'avance, je crois frapper mon rival, et je tranche ainsi les jours d'un vénérable magistrat, auquel je voudrais, aux dépens de tout mon sang, pouvoir rendre la vie. Le conseiller sortit triomphant de cette affreuse accusation. L'assassin expia par la mort sa méprise et son crime, et personne ne douta de l'apparition du fantôme et de sa prophétie.

Dans ce bon vieux tems qu'on vante et qu'on regrette si emphatiquement, les archives de nos tribunaux* étaient remplies de fables semblables, d'accusations de magie, de contes de sorciers. On n'y voit que trop d'arrêts sanglans qui consacraient de telles chimères. Heureusement la lumière de l'imprimerie a effrayé ces fantômes, que l'enseignement mutuel chassera probablement des villages, comme ils le sont déjà des cités.

Les hommes sont de grands enfans, ils aiment les contes, et se sentent, presque tous, un penchant secret pour le merveilleux. Chacun de nous a son genre et sa dose de crédulité. Pour moi, j'avoue que, si ma raison me met suffisamment en garde contre les fables et les chimères qui plaisent aux imaginations exaltées, elle n'a pas la même force contre les inspirations du cœur ; et je suis parfois tenté de croire aux prodiges opérés par un sentiment profond.

Une de mes voisines, madame de M***, femme aimable et spirituelle, qu'il est difficile de ne pas aimer quand on la voit, et de ne pas croire lorsqu'on l'écoute, me racontait dernièrement que son enfant étant tombé malade, elle avait éprouvé toutes les alarmes, toutes les angoisses que le plus vrai, le plus tendre des amours, l'amour maternel, peut seul sentir et peindre. Elle avait passé plusieurs jours et plusieurs nuits sans repos et sans sommeil ; enfin l'enfant se trouve mieux, les accidens cessent, on le dit hors de tout danger, et madame de M***, cédant aux vives instances de sa famille et de ses amis, rentre chez elle, se couche, et s'endort paisiblement. Tout à coup, au milieu de la nuit, elle croit voir près de son lit son médecin qui l'appelle et qui lui dit : *Que faites-vous, malheureuse mère ? vous dormez, et votre enfant se meurt.*

A ces mots elle jette un cri perçant, se réveille, se lève et court précipitamment dans la chambre qu'elle avait quittée peu d'heures avant avec tant de sécurité ; elle appelle en gémissant la nourrice ; cette femme, qui était couchée, lui demande le motif de cette vive frayeur : votre enfant, dit-elle, est bien et tranquille, il repose à présent sur mon sein ; ces paroles ne peuvent rassurer une mère encore troublée par un rêve effrayant ; elle prend une lumière, s'approche de l'enfant ; sa paleur, la contraction de ses traits, ses yeux tournés et fixes redoublent sa terreur : elle l'arrache des bras de la nourrice, s'asseoit, cherche vainement à le rechauffer, à le ranimer ; l'infortuné meurt sur ses genoux.

Il est facile de concevoir que la tendresse maternelle voie la nuit, dans ses rêves, l'image des périls dont elle a frémi pendant le jour ; mais, quoique l'accomplissement de cet oracle nocturne ne soit qu'un effet singulier du hasard, il remue le cœur, étonne l'esprit et trouble la raison.

* Il faut se rappeler que c'est un Français qui parle.

LETTRE SUR LA SUISSE.

LETTRE SIXIÈME.

Untersêen, ce 17 Août.

Je n'arrêterai pas long-tems les regards sur l'aspect enchanteur qu'offrent les rivages du lac de Thun, et dont je t'ai déjà entretenue. C'est ici, suivant la remarque de M. de Stapfer, que s'ouvre la grande école du paysagiste ; et, pour en recueillir toutes les images, il vaut mieux suivre à pied la rive septentrionale du lac, par un sentier quelquefois escarpé et fatigant, mais qui n'est jamais dangereux, que de traverser directement le lac, comme font la plupart des voyageurs qui se rendent de Thun dans l'Oberland. Ce voyage, de quatre ou cinq lieues, m'a pris toute une journée, mais que j'ai été bien dédommagé de la fatigue de la route, par la multitude et la variété des sites pittoresques que l'on y découvre à chaque pas ! On passe en quelques endroits sur le flanc de rochers calcaires, coupés à pic, au-dessus desquels la vue se porte sur les sommets blanchis des Hautes Alpes. Je vis plus distinctement que je ne l'avais fait encore les cimes de la Jungfrau, des deux Eiger, du redoutable Schrekhorn, et de ce sublime Finsteraarhorn, le plus élevé des pics des Alpes après le Mont-Blanc, et qui de tems en tems semblait s'élancer du milieu des sapins, sous la forme d'une éblouissante aiguille de glace.

Les bords du lac de Thun se recommandent encore par un autre genre d'intérêt. Le charme des souvenirs historiques y ajoute un nouvel attrait aux rians tableaux de la nature. On aperçoit à l'entrée du vallon que domine le majestueux Niéson, les ruines du château de Spièz, qui fut, aux jours de la chevalerie, le siége d'une cour brillante, et qui depuis, occupé successivement par les maisons patriciennes de Bubenberg et d'Erlach, s'ennoblit encore des images de la valeur et de la vertu républicaines. Sur la rive que je suivais, le château d'Oberhofen rappelle le crime et le malheur de ce seigneur d'Eschenbach, l'un des quatre assassins de l'empereur Albert Ier d'Autriche.* Obligé, pour se dérober aux suites de son attentat, d'abandonner l'antique manoir de ses pères, il vit éteindre en lui une race de chevaliers long-tems illustres, et après avoir passé des mains des puissans princes de Kibourg, au pouvoir de la république de Berne, l'asile du meurtrier devint avec le tems le siége d'un baillif. Je ne ferai qu'une réflexion sur ce tragique et célèbre événement. La mort d'Albert Ier, tué au moment où il préparait une expédition contre les trois cantons libres, cette mort si favorable par conséquent à l'affermissement de l'indépendance helvétique, fut reçue, dans la Suisse même, avec une indignation égale à celle qui souleva tout l'Empire. Les assassins ne purent trouver un seul asile parmi leurs compatriotes, si ce n'est aux pieds des autels d'un dieu qui pardonne tout au repentir. En d'autres tems et en d'autres lieux, on eût sans doute prodigué à ces meurtriers d'un prince, les honneurs dus aux héros de l'humanité : mais aussi le quatorzième siècle était encore bien gothique.

D'autres ruines, parmi lesquelles on distingue celles de Ralligen, restes d'un château et d'un village détruits par la chute d'une montagne, excitent encore un genre d'intérêt particulier. Je traversai, un peu plus

* Le lieu où fut tué Albert, le Ier Mai 1308, porte depuis cette époque le nom de Kœnigsfeld, le Champ du Roi. Il est situé au canton d'Argovie, sur le grand chemin, entre Windisch et Bruck. Voyez les détails de ce mémorable événement dans Mallet, Histoire des Suisses, T. I, p. 212 et suiv.

loin, le village de Merligen ; dont les habitans ont une singulière réputation. Ils passent pour les meilleures gens, ce qui en Suisse même signifie les plus niais des hommes. Tous les traits de balourdise et de stupidité qu'on peut citer ou imaginer, sont toujours mis sur leur compte; et dans toutes les farces populaires de ce pays, le personnage dupé est indispensablement un habitant de Merligen. En un mot, ce sont les Béotiens de la Suisse, quoiqu'il soit vrai de dire qu'ils ne peuvent pas, comme ceux de la Grèce, se défendre de la bêtise qu'on leur impute, par les noms d'un Pindare, d'un Epaminondas et d'un Plutarque. Je ne pus au reste, en traversant leur pays, m'assurer si leur réputation est bien ou mal acquise; et je t'avouerai franchement que je me serais bien gardé de provoquer un éclaircissement à cet égard. Ces bonnes gens sont à peu-près les seuls qui ne conviennent pas du genre de mérite qu'on leur attribue; et sans doute, pour démentir leur prétendue bonté, ils entrent dans des accès de fureur épouvantables à la moindre allusion qu'on peut se permettre d'y faire. Des rixes sanglantes ont souvent été amenées par des plaisanteries de cette espèce; et comme on peut être à la fois fort sot et fort robuste, l'avantage à ce dernier combat n'a pas toujours été du côté des rieurs. Cette disposition irascible des habitans de Merligen me rappelle une particularité assez curieuse que j'ai lue dans le voyage de M. de Stopfer, concernant la peuplade aussi énergique que spirituelle de l'Entlibuch, au canton de Lucerne :

" Le dernier Lundi de Carnaval, nommé Hirmonstag, le poëte de chaque village se rend dans la commune voisine, pour y chanter, aux habitans de l'endroit rassemblés, en vers plus ou moins harmonieux, mais qui recèlent souvent des étincelles d'un véritable talent, l'histoire secrète de toutes les folies et de toutes les sottises qu'ils ont faites depuis un an. Le peuple s'y rend en foule ; les personnes mêmes qui sont le sujet des reproches ou des railleries de ces bardes, sont contraintes par l'usage de se trouver à ces réunions, et il n'en résulte jamais des animosités fâcheuses. Cette espèce de magistrature morale, exercée par des chantres rustiques, sans autre mission que celle de leur talent poétique, est une coutume peut-être unique dans l'histoire de la civilisation."

La route que je suivais le long du lac me conduisit à la fameuse grotte de S. Béat, ou Beatenhoehle, dans laquelle, suivant une tradition respectable, mais encore plus romantique, le premier apôtre du christianisme en Helvétie, termina sa longue vie, et reçut, jusqu'à l'époque de la réforme, les hommages de nombreuses générations. La grandeur et la beauté des images dont la nature a décoré ce lieu sauvage, ne peuvent que donner une idée bien touchante de la dévotion du moyen âge. Quel théâtre plus propre, en effet, à être consacré par les fêtes de la religion, que celui où la nature se montre ainsi dans toute sa grâce, dans toute sa majesté primitive ! Et comment ne pas déplorer le zèle austère des magistrats de Berne, qui en dépouillant ce lieu des objets et des souvenirs sacrés qu'il renfermait, abolit pour toujours ces pieux pélerinages, sources à la fois de tant de consolations et de lumières, à une époque où les hommes ne se rencontraient guère que pour se dépouiller ou pour se battre, et ne laissa plus subsister que l'attrait vulgaire de la curiosité, là où les peuples, fatigués de guerres, venaient, dans des réunions religieuses et patriotiques, resserrer les liens de leur commune origine, adoucir la rudesse de leurs mœurs, et chercher d'agréables distractions ou d'utiles allégemens à leurs misères !

Il était déjà nuit, lorsque j'abordai à Newhaus (la Maison Neuve), hôtellerie solitaire, construite à l'extrémité du lac de Thun. Je me vis bientôt environné de plusieurs habitans d'Unterséen, qui s'offraient à me servir de guides, et qui excitaient pour

le moins mon embarras autant que ma confiance, par les emphatiques éloges qu'ils se donnaient les uns aux autres. Ce fut dans leur compagnie que j'arrivai à Unterséen, petite ville située à peu près à une égale distance des deux lacs de Thun et de Brientz, dans un vallon agréable, et dont la surface parfaitement unie est protégée de toutes parts par des montagnes d'une extrême élévation; à droite l'Abendberg et le Morgenberg; à gauche, le Battenberg, et en face le mur perpendiculaire du Harder. Je parviendrais difficilement à rendre maintenant l'impression que fit sur moi l'aspect de ces montagnes, à l'heure où je traversais la plaine qu'elles dominent. Je me voyais pour la première fois resserré entre ces masses prodigieuses, dont les ombres gigantesques remplissaient le vallon et semblaient peser sur ma poitrine. J'éprouvais véritablement un serrement de cœur inexprimable; je ne respirais qu'à peine, et tandis que ma vue mesurait avec effort l'espace du ciel compris entre ces cimes menaçantes, il me semblait que j'étais gêné dans l'espace encore plus étroit qui séparait leurs bases. J'arrivai ainsi à Unterséen, et le premier aspect de ses maisons n'était pas propre à dissiper cette impression pénible. De fragiles habitations de bois, dont les toits chargés d'énormes pierres paraissent prêts à fondre sous le poids qui les protége, m'offraient un asile bien peu rassurant; et je t'avoue qu'il a fallu l'éclat d'un beau jour, pour chasser complètement les images dont mon imagination gardait encore ce matin la redoutable empreinte.

Mais que cette contrée, vue à la clarté du soleil, a bien changé de face à mes yeux! Abrité contre l'haleine glacée des vents qui soufflent des Hautes-Alpes, embelli de la végétation la plus riante, et traversé par l'Aar, dont les eaux ont déjà déposé dans le lac de Brientz une partie du gravier et des pierres qu'elles charriaient depuis leur source, le vallon où est bâti Unterséen est véritablement l'Arcadie de la Suisse. Le tertre arrondi du Petit Ruggen, au pied de l'Abendberg, est la seule élévation que le terrain y forme dans l'espace d'environ une lieue en longueur, aussi bien qu'en largeur. De magnifiques noyers y offrent l'ombrage le plus agréable et le plus frais, et je n'ai encore vu nulle part une pelouse si verte et si unie. L'Aar qui, tout près d'Unterséen, se précipite en cascade du haut d'une longue digue, forme, au même endroit, plusieurs îles; il semble qu'enchanté lui-même dans ce délicieux séjour, le dieu du fleuve veuille l'enlacer de ses bras amoureux; et l'on serait tenté d'expliquer son murmure, au moment où, prêt à l'abandonner, il reprend comme à regret sa course impétueuse. Enfin l'aspect imprévu des glaces de la Jungfrau, qui, par plusieurs interstices des monts, apparaissent de si loin encadrées dans de vertes forêts, et placent ainsi au milieu des plus riantes images du printems, le siége de l'éternel hiver, cet aspect, dont il est impossible de détacher ses yeux et de ne pas sentir à chaque instant son imagination émue, couronne par le contraste le plus extraordinaire, l'un des tableaux les plus gracieux qui soient au monde.

L'isthme nommé Boedelein qui sépare les deux lacs, et qui fut autrefois couvert de leurs eaux, est maintenant l'une des régions les plus habitées de la Suisse. On y trouve en effet, sur un espace très-circonscrit, plusieurs paroisses considérables, et deux préfectures; Unterséen, Interlacken, G'steig Wildershwyl, Bonigen, sans compter une foule de maisons et de chalets disséminés dans la plaine et sur la croupe des monts qui en forment l'enceinte. Aux avantages qu'il tient de la nature, sous le rappport de la fertilité et de l'agrément, ce vallon joint encore celui de sa position à l'entrée des pittoresques vallées de Lauterbrunnen, de Grindelwald et d'Ober-Hasli, les plus célèbres de toute la Suisse. Aussi l'affluence des étrangers est-elle toujours considéra-

ble à Unterséen et à Interlacken; et les agrémens dont on y jouit sont tels, que la plupart des curieux, qui comptaient à peine y passer une journée, y prolongent leur séjour pendant des semaines entières; souvent même des familles étrangères viennent s'y établir pour tout le tems de la belle saison, et trouvent, sous l'humble toit du paysan, un accueil hospitalier, qui à peu de frais fortifie la santé et charme perpétuellement l'esprit et le cœur par le spectacle du bonheur de la vie pastorale et des plus sublimes objets de la nature. M. l'ambassadeur de France passe ordinairement tout l'été à Interlacken. Madame la duchesse de Raguse y occupe également une de ces maisons de bois dont j'ai parlé; et ce n'était pas à mes yeux une des singularités les moins piquantes de ce pays-ci, que de retrouver, au pied des Alpes et en présence des glaces éternelles, quelques-unes des plus jolies Françaises, entourées là, comme au boulevard de Gand, des brillans colifichets de Paris.

C'est à Unterséen que j'ai pu étudier de plus près et avec le plus de plaisir le système de cette architecture rustique, à laquelle les étrangers font généralement si peu d'attention. J'ai trouvé les maisons de ce pays conformes à la description qu'en fait Schiller dans son Guillaume Tell: « Ces maisons nouvellement construites du plus beau bois de nos forêts, dont l'équerre a réglé les jointures, brillent de l'éclat de nombreux vitraux, qui transmettent une vive lumière aux appartemens commodes qu'elles renferment. Des armoiries bigarrées de diverses couleurs sont peintes sur leurs façades, entremêlées de sages maximes, le passant s'arrête pour les lire et en admirer la justesse et le sens. » Et en effet, ce que Schiller a pu dire avec vérité du tems de Guillaume Tell, est encore vrai du nôtre; parce qu'ici l'industrie humaine, asservie à une nature qui ne change pas, suit invariablement le premier modèle qu'elle s'est tracé. Au reste, tout ici offre le même caractère de fixité et de durée. Ces habitations, si fragiles en apparence, et qu'il semble que le moindre souffle doive renverser, durent souvent plusieurs siècles; et j'ai lu sur une des maisons d'Unterséen la date de 1530, et sur une autre, celle de 1650: que de florissans empires ont été détruits dans cet intervalle, tandis que l'humble toit héréditaire du pâtre des Alpes est demeuré debout!

Rien n'est plus intéressant aussi à contempler, même après les imposantes images de la nature, que la population du vallon d'Interlacken. Je n'ai vu nulle part encore des physionomies si agréables, des visages si rayonnans des brillantes couleurs de la santé et de la joie. Les femmes surtout sont si généralement jolies, que je ne crois pas en avoir remarqué une seule de laide; et la blancheur de leur teint, la finesse et la délicatesse de leurs traits, l'expression de leur sourire et de leur regard, feraient sûrement envie à nos plus jolies dames. Leur costume est aussi plus agréable que celui des paysannes de la campagne de Berne. Elles ne portent pas, du moins habituellement, cette espèce de collet de velours noir, qu'on nomme *goeller*, il est remplacé par un mouchoir, ordinairement jaune ou rouge, et négligemment jeté sur les épaules. Leurs bonnets de velours ne sont plus entourés de cette auréole si large et si roide de dentelle noire, qu'on a comparée, avec plus de justesse que de galanterie, aux ailes étendues d'une chauve-souris; et le plus souvent leur tête ne porte d'autre ornement que leur blonde chevelure, dont les longues tresses descendent jusqu'au talon. Ces femmes ont aussi l'esprit plus cultivé et la conversation plus vive, que dans aucune autre peuplade helvétique.

A une petite lieue d'Unterséen, sur une éminence qui semble fermer l'entrée de l'étroit vallon qui conduit à Lauterbrunnen, on distingue des ruines amoncelées de la manière la plus pittoresque; on les dirait placées là tout exprès, pour faire contraster le pouvoir destructif du tems avec l'é-

ternelle durée des œuvres de la nature. Ce sont les restes du château d'Unspunnen, qui ne consistent plus maintenant que dans une tour semi-circulaire, adossée à une autre tour carrée et plus élevée. Dans les crevasses du mur, des sapins, de la plus belle verdure et de la plus haute taille, ont fixé leurs fortes racines et allongent chaque jour leur ombre au-dessus de ces ruines solitaires, dont ils accroissent l'horreur et dont ils hâtent la décadence. Les maîtres de ce château étendaient jadis leur domination sur les vallées d'Interlacken, de Lauterbrunnen et de Grindelwald. Mais bientôt éteinte au sein de l'anarchie dévorante du moyen âge, cette noble race fut remplacée par un baillif impérial, qui de là donnait des lois au peuple énergique et brave du Hasli, et par une suite d'événemens qu'il serait trop long de rappeler ici, ce fut de ce même donjon que partit le signal de l'indépendance qui réunit en un état confédéré les deux républiques de Berne et du Hasli.*

L'intérêt historique qui s'attache à ces ruines, et la beauté unique du paysage qui les environne, firent choisir ce lieu pour le théâtre d'une fête pastorale, instituée par M. de Müllinen, avoyer de Berne, et qui fut célébrée deux fois, en 1805 et en 1808, le 17 Août, jour consacré à la mémoire de Berthold V, fondateur de Berne. Madame de Staël, qui assista à la seconde de ces réunions, en a décrit avec enthousiasme l'effet imposant et le caractère véritablement antique. Des bergers se disputant sous les yeux de leurs magistrats le prix de la lutte, du disque et du chant national; les échos des Alpes retentissant des joyeuses acclamations d'un peuple libre depuis cinq siècles; car par un singulier concours de circonstances, cette année était le cinquième jubilé de la confédération helvétique;* des groupes de jeunes filles, habillées selon le costume ancien et pittoresque de chaque canton; les hallebardes et les bannières des diverses tribus, portées par deux hommes à cheveux blancs, vêtus à la Guillaume Tell, et offrant ainsi dans leur personne un double caractère de la vénérable antiquité: qui n'aurait pas été profondément ému à un spectacle qui mettait pour ainsi dire en présence tous les souvenirs et toutes les espérances de la patrie! L'imagination pleine de ces idées, j'allai m'asseoir sur la colline du château d'Unspunnen; c'était le dix-sept Août; mais, hélas! quel silence régnait alors au pied de ces ruines désolées! Insensible témoin des ravages qu'il opère, le tems seul ne les avait point abandonnées; les jeux, les chants, les femmes et les vieillards, tout avait disparu. Je n'entendais plus autour de moi que le murmure lointain de quelque chanson villageoise, ou le son monotone de la clochette des troupeaux qui regagnaient lentement l'étable. J'étais seul, absolument seul, au milieu des monumens du vieil âge et des regrets du tems présent, et je me disais en soupirant; comment ce lieu, consacré par de si nobles souvenirs, a-t-il pu perdre ainsi tous ses charmes aux yeux de ceux-là même qui avaient entrepris de les lui rendre? Comment le génie qui préside encore aux destinées de Berne, laisse-t-il périr ainsi les fêtes qui en relevaient l'éclat? Et comment, en attachant à ces ruines la nouvelle ère de leurs institutions politiques, des magistrats si sages ne craignent-ils pas de les envelopper dans une indifférence commune? Ah! si la voix d'un étranger pouvait se faire entendre dans le conseil de ces républicains, je leur crierais de toutes mes forces: célébrez vos fêtes nationales; proposez des prix à l'adresse, à l'agilité, au bras nerveux de vos montagnards; exercez-les, s'il le faut vous-mêmes,

* C'est sans doute d'après ce motif, que le sénat de Berne a refusé de consentir à l'aliénation de ces ruines, dont madame la duchesse de Raguse avait offert un prix considérable.

* Le premier acte de la liberté helvétique date du 1er. Janvier 1308.

à chanter dans des refrains rustiques, leur antique gloire et leur sécurité présente. C'est dans ces réunions solennelles, c'est dans ces jeux innocens, que l'amour de la patrie se fortifie par le spectacle du bonheur qu'elle procure ; c'est là que les douces émotions d'un air chéri s'imprimeront au fond des cœurs, et ne laiseront plus désormais, à ceux de vos enfans qu'une fausse politique exile de vos climats, que le dégoût des mœurs et des institutions étrangères.

Je ne m'éloignai qu'avec le jour de ce lieu solitaire ; et pour adoucir l'amertume des regrets qu'il m'avait inspirés, je lui adressai en partant les mêmes vœux qu'à pareil jour, mais dans des circonstances bien différentes, y avait prononcés madame de Staël : " La vie coule dans ces vallées, comme les rivières qui les traversent ; ce sont des ondes nouvelles, mais qui suivent le même cours : puisse-t-il n'être point interrompu ! puisse la même fête être souvent célébrée au pied de ces mêmes montagnes! L'étranger les admire comme une merveille ; l'Helvétie les chérit comme un asile où les magistrats et les pères soignent ensemble les citoyens et les enfans."

NOTICE SUR LES KING,

OU LIVRES CANONIQUES ET MORAUX DES CHINOIS.

Il faudrait, selon les lettrés, remonter à la naissance même de la monarchie des Chinois, à près de 3000 ans avant Jésus-Christ, pour atteindre au berceau de leur littérature ; mais quelque vérité historique ne commence à luire qu'au 12e siècle, antérieur à l'ère chrétienne ; il est vraisemblable que ce fut alors seulement, sous la dynastie patriarchale des *Tcheou*, que les premiers livres chinois furent écrits ; encore cette dernière époque est-elle douteuse, et pour présenter des notions certaines sur les livres classiques, on est obligé de descendre au 5e siècle, toujours avant notre ère, jusqu'à Confucius et ses disciples, qui ont mis en ordre et commenté les uns, et qui sont réputés les auteurs des autres.

Confucius, que les Chinois appellent *Koung-tsée* ou *Koung-fu-tsée*, fut un des plus grands moralistes, un des premiers hommes d'état, et ce qui vaut mieux encore, un des personnages les plus éminemment vertueux qu'aucun siècle ou aucun pays ait vus naître. En lisant sa vie et ses écrits on ne croit pas qu'il soit donné à la sagesse humaine de se manifester avec plus d'éclat par la doctrine et par la conduite, et d'établir entre l'une et l'autre une plus belle harmonie. Mais les actions de cet admirable philosophe, l'influence de sa morale sur la législation et les destinées d'un grand empire, les honneurs dont jouit encore aujourd'hui sa famille, et le culte dont il est l'objet, tous ces détails nous sont trop connus, pour que j'aie besoin de les reproduire. C'est uniquement comme restaurateur ou auteur des King, ou livres classiques, que mon sujet m'appelle à le considérer. Les notions que je vais rassembler ici, sont éparses dans plus de 20 volumes in 4°, dont se composent les *Mémoires* des jésuites *sur la Chine*, et la *Description de la Chine* du P. Duhalde. J'ai pensé que, comme il est difficile de les aller chercher là, on serait bien aise de les trouver ici réunis et classés, avec une méthode à laquelle ces savans missionnaires se sont trop rarement assujettis.

Première partie.—GRANDS KING. —Les grands king qui forment, à proprement parler, les livres canoniques des Chinois, sont au nombre de cinq. L'*Yking*, le *Chouking*, le *Chikin*, le *Liki* et le *Yoking* *. Je vais les passer successivement en revue.

L'*Yking*, ou livre des changemens, le premier dans l'ordre de l'ancienneté, et peut-être le plus antique de tous les monumens littéraires, passe pour être primitivement l'ouvrage de Fou-hi, le fondateur de l'empire chinois et l'Hermès de l'Orient. Il est composé de lignes droites diversement placées, que Fou-hi supposa avoir vues sur le dos d'un cheval-dragon et d'une tortue miraculeuse. Les plus doctes mandarins l'entendent à peine. Confucius lui-même qui avait projeté de l'expliquer, et que la mort arrêta dans cette entreprise, était mécontent de toutes les interprétations des anciens commentateurs †. Chaque dynastie chinoise a eu son Yking: celui dont s'est occupé Confucius, est le seul qui soit conservé. Quelques missionnaires ont cru y trouver l'histoire de la création et la chute du premier homme, et la prophétie de l'avènement de Jésus-Christ ‡. La vérité est que les caractères de ce livre sont totalement inintelligibles, et que ce qui en est enseigné dans les écoles, peut être considéré comme purement conjectural.

Il n'en est pas de même du *Chouking*, précieux monument d'histoire, de politique et de morale, dont nous possédons, soit en français, soit en latin, de savantes interprétations. L'authenticité en a été vivement attaquée; les controverses auxquelles il a donné lieu sont innombrales; et, pour s'en faire une idée, il suffit de dire, d'après un auteur chinois*, que les lettrés de la seule dynastie de Han ont écrit plus de 30,000 caractères pour expliquer les deux premiers mots de ce livre; mais il a triomphé de ses adversaires et surtout de ses enthousiastes, et le sens aujourd'hui n'en est pas moins fixé que l'existence n'en est avérée.

Il a été divisé par Confucius, d'après le travail originairement attribué à d'anciens historiographes, en six parties ou 100 chapitres, qui contiennent les plus vieilles annales de la Chine, et surtout les sages maximes mises en pratique par les anciens empereurs, les philosophes et les grands, de sorte que c'est plutôt un livre de gouvernement que d'histoire. On y trouve un code d'instruction pour les princes et les hommes en place; un recueil de délibérations sur les plus hautes matières d'état, d'avertissemens et de remontrances adressés aux souverains. Il y est dit qu'on exige d'eux neuf vertus; et 18 lettres ou caractères suffisent dans l'original pour les détailler. Ces neuf vertus sont: une grandeur qui ne soit ni fière ni insensible; une noble indifférence qui n'empêche pas l'action; une bonté charmante qui ne soit ni paresseuse ni rustique; une intelligence déliée qui n'affranchisse point de l'application et du travail; une urbanité et une politesse qui soit soutenue de résolution et de courage; une droiture d'âme qui sache, quand il le faut, user de mystère; une étendue de génie qui ne fasse point négliger les petites choses; une fermeté qui n'ait rien de dur ni de farouche; enfin, une magnanimité et une force qui ne cèdent qu'à la justice †.

Les rois dont on exigeait cette réunion de rares qualités étaient les monarques suzerains de tout l'empire,

* L'auteur de cet article nous parait avoir omis le *tchunt-thsieou*, le printems et l'automne, ouvrage historique de Confucius. Au reste, comme le *Yoking* est perdu, les livres canoniques ne sont encore qu'au nombre de cinq.

† W. JONES, *Mémoires sur le second livre classique des Chinois.*

‡ *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages*, etc. *des Chinois;* par les missionnaires de Pékin, T. IX.

* TCIHN-TSEE, cité par Cibot, dans son *Mémoire sur l'antiquité des Chinois.*

† DU HALDE, *Description de la Chine* T. II.

alors féodal, de la Chine. Quant aux princes tributaires qui gouvernaient sous eux les royaumes particuliers, six qualités leur suffisaient, et trois seulement formaient les attributs obligés des grands de la cour.

Il semblerait que Pope eût en vue cette progression hiérarchique de vertus, lorsqu'il a dit, dans une de ses épîtres morales :

On suppose un grand homme où l'on
trouve un grand titre ;
Un saint en capuchon l'est deux fois sous
la mitre :
Le commis en esprit le cède au sous-
fermier ;
Un bailli n'est pas juste autant qu'un chan-
cellier.
Un chanoine est savant ; un abbé, da-
vantage ;
Un prélat, plus encore ; il a tout en
partage.
Un ministre est aimé, grand, sage, *et
cetera* ;
Un roi, plus grand, plus sage, et tout ce
qu'on voudra.

Citons quelques fragmens du Chouking, pour en faire connaître la sagesse et la sublimité. « Oh ! que le bon gouvernement exige de soins ! le ciel voit et entend tout ; mais c'est par la voix du peuple qu'il juge les rois. Le ciel est redoutable ; mais c'est le peuple maltraité qui arme sa colère. Il châtie grands et petits sans distinction ; mais les rois ont mille fois plus à craindre que le reste des hommes.» Et ailleurs : Héritier de *Tching-tang*, ne vous reposez pas trop sur la protection présente du ciel ; il dépend en quelque façon de vous que sa faveur continue. Vous ne devez donc pas trop compter sur elle, comme si ce bonheur devait toujours durer. Si vous pratiquez constamment la vertu, vous conserverez votre couronne ; mais, si vous abandonnez la sagesse, soyez sûr que vous perdrez tout ce que le ciel vous a donné. Vous en avez un bel exemple dans le roi *Kie* : il ne persévéra point dans le chemin de la vertu, il devint impie et cruel, le suprême Tien le rejeta, et, regardant ensuite toute la terre, il chercha quelqu'un qui fût digne de régner à la place de ce malheureux prince. Sitôt qu'il l'aura trouvé, il veut lui-même l'éclairer et le conduire..... Héritier de Tching-tang, l'empire que vous possédez est nouveau ; que votre vertu soit donc aussi nouvelle. Faites en vous renouvelant sans cesse, qu'il n'y ait point de différence entre le dernier jour de votre règne et le premier. Ne donnez les charges qu'à ceux qui ont de la sagesse et du talent ; mais pour votre premier ministre, il vous faut un homme accompli en tout point parce qu'il doit vous rendre solidement vertueux, et faire passer vos vertus dans tout votre peuple.»

Ces conseils sont beaux assurément ; mais, comme les ministres accomplis en tout point, et même les rois avec les neuf qualités, ne sont pas faciles à trouver, le Chouking eût été encore plus beau, si, au lieu de ses rigides préceptes, il eût tracé une bonne constitution de l'état, obligatoire pour les rois et pour les ministres, de même que pour les citoyens. Vainement l'empereur Kao-Tsong y dit-il à son ministre : « Ne cessez point de m'avertir chaque jour et de me reprendre très-souvent, afin de m'aider à acquérir la vraie sagesse. Songez que je suis un morceau de fer brut, c'est vous qui devez me façonner et me polir. Songez que j'ai à passer un torrent large et dangereux ; c'est vous qui saurez me servir de barque et d'aviron. Songez que je suis comme une terre sèche et aride ; il faut que vous soyez comme une douce pluie qui la rafraîchisse et qui la rende féconde.» Il est permis de se défier de la sévérité des ministres à contrarier les passions des rois : La loi, voilà le meilleur marteau pour polir le fer brut, la meilleure pluie pour rafraîchir la terre aride, le meilleur aviron pour franchir les dangereux torrens.

Le Chiking est un recueil de trois cens odes ou pièces de vers de peu d'é-

tendue, formant au total trente neuf mille deux cent trente-quatre caractères, et extraites par Confucius de la grande collection déposée dans la bibliothèque impériale des Tcheou ; car, dès les tems les plus anciens, la poésie a été en grand honneur auprès des Chinois ; leur langue toute figurée, toute métaphorique, l'atteste ; le mot même de poésie, qui signifie en chinois *paroles de la salle ou du temple*, fait voir qu'elle était mêlée aux instructions publiques des prêtres et des magistrats ; enfin la haute vénération dont jouit le Chiking ne laisse aucun doute à cet égard. Si donc les jésuites, et particulièrement le docte P. Cibot, dans les notes de son *Mémoire sur la langue chinoise*, parlent du peu de crédit de la poésie auprès du gouvernement ; si, selon le P. Cibot, « On dit en Chine, qu'un homme de lettres fait bien des vers, comme on dit en France, qu'un capitaine d'infanterie joue bien du violon ;" cela ne peut s'appliquer qu'aux tems tout-à-fait modernes. Il faut bien qu'il en soit à la Chine comme partout ailleurs, où la poésie perd son crédit, à mesure que les mœurs publiques perdent leur énergie et leur simplicité. Mais, sous les vieilles dynasties patriarcales, ces mœurs étaient dans toute leur force, et la poésie dans toute sa splendeur. Aussi, est-ce sur trois mille pièces de vers que Confucius a fait son choix.

« Voici ce que je pense du Chiking, dit l'empereur Chun-Tché, dans la préface qui précède la traduction tartare, exécutée par ses soins. Cet ouvrage est moins une production de l'esprit qu'une peinture des passions faite en vers, et d'après nature. Tous les vers qu'on y chante sont improvisés. Il nous forme à cette politesse qui embellit notre extérieur, et aux vertus qui ornent l'âme. Ce livre nous indique ce que nous devons suivre, ce que nous devons éviter. Il contient des sentences nobles, exprimées d'un style sublime qui nous prescrivent les cérémonies nécessaires pour honorer nos ancêtres et des préceptes pour le gouvernement, et la conduite des princes. Ce qui est utile aux cultivateurs et au peuple, y est exprimé en style simple et vulgaire. Les vers, quels qu'ils soient, et de quelque matière qu'ils traitent, ont toujours pour but de nous inspirer le goût des bonnes mœurs. Le Chiking, dit Confucius, a été composé pour purifier et diriger notre esprit. Ailleurs, le même philosophe déclare que « toute la doctrine des odes peut se réduire à ce grand principe, qu'il ne faudrait pas même avoir la pensée d'une chose basse et criminelle."

Le Chiking est divisé en trois parties. La première intitulée ; *Koue-Fond, mœurs des royaumes*, contient les poésies et les chansons qui avaient couru parmi le peuple, et que les empereurs dans leurs tournées ordonnaient de recueillir, pour juger par le ton et les maximes de ces pièces, de l'état des mœurs publiques, et des dispositions des peuples dans les royaumes fédérés. La seconde, composée de deux sections *Syao-ya et Ta-ya, grande et petite excellence*, renferme des pièces de toute sorte ; odes, chansons, cantiques, élégies, épithalames, etc. Le plus grand nombre est à la louange des empereurs, rois et gouvernemens ; mais il s'y trouve aussi contre eux quelques chansons satiriques : d'autres sont à la gloire de l'agriculture. La troisième partie, nommée *Song*, ou *louanges*, est une compilation de cantiques et d'hymnes qu'on chantait dans les sacrifices et dans les cérémonies en l'honneur des ancêtres. « Il est clair, dit le jésuite Cibot *, qu'on y doit trouver des détails uniques pour la connaissance des mœurs dans cette longue suite de siècles ; détails d'autant plus intéressans, que les poésies qu'on y voit sont plus variées, et embrassent toute la nation, depuis le sceptre jusqu'à la houlette. Aussi, nos historiens en ont fait grand usage, et avec raison. Nous n'insistons pas, ajoute-il, sur

* *Mémoire sur l'antiquité des Chinois.*

les preuves qu'on allègue de l'authenticité du Chiking. Trois cents pièces de vers dans tous les genres et dans tous les styles, ne prêtent pas à la hardiesse d'une supposition, comme les fragmens d'un historien, qui est seul garant des faits qu'il raconte. D'ailleurs, la poésie en est si belle, si harmonieuse, le ton aimable et sublime de l'antiquité y domine si continuellement, les peintures de mœurs y sont si naïves et si particularisées, qu'elles suffisent pour rendre témoignage de leur authenticité.

(La suite au Numéro prochain.)

BAGATELLES.

Un nouvel adepte, qui se vantait d'avoir trouvé le secret de faire de l'or, demandait une récompense à Léon X. Ce Pape, le protecteur des arts, parut acquiescer à cette demande; et le charlatan se flattait déjà de la plus grande fortune. Lorsqu'il revint solliciter sa récompense, Léon lui fit donner une grande bourse vide, en lui disant, *que puisqu'il savait faire de l'or, il n'avait besoin que d'une bourse pour le contenir*.

Un prince d'Italie, à qui les saillies ne réussissaient jamais, parce qu'il y mettait plus d'aigreur que d'esprit, étant un jour sur un balcon avec un ministre étranger, qu'il cherchait à humilier, lui dit: " C'est de ce balcon qu'un de mes aïeux fit sauter un ambassadeur. Apparemment, répondit séchement le ministre, que les ambassadeurs ne portaient point d'épée dans ce tems-là." Répartie un peu vive, mais que le prince s'était attirée; parce qu'en voulant mortifier un seul homme, il avait offensé les représentans de toutes les puissances.

Ce même prince, qui prenait les titres de roi de deux souverainetés où il n'avait pas un pouce de terre, voulant humilier une seconde fois le même ministre, lui demanda en public, où était situé le marquisat dont il prenait le nom? *Entre vos deux royaumes, Monseigneur,* répliqua froidement l'ambassadeur.

Des ambassadeurs de Hollande à la cour de France étaient invités à dîner par un ministre des finances. On servit au dessert du fromage de Hollande; et comme on parlait de ce pays-là, et de ce qu'il produit, ce ministre, en montrant le fromage, dit en s'adressant à ces ambassadeurs, *que c'était du fruit de leur pays.* C'était une espèce de raillerie de la Hollande; les ambassadeurs s'en aperçurent: et l'un d'eux prit une poignée de ducats, et la jeta au milieu de la salle, en disant: *En voilà aussi*.

Une jeune Languedocienne, qui avait été trois mois privée de voir son amant, le rencontre au sortir de chez elle. Celui-ci lui témoignait les plus tendres sentimens, lorsqu'il survint une forte pluie. Le jeune homme en paraissait inquiet, et cherchait à s'en garantir. " Quoi! vous avez été trois mois absent, lui dit son amante avec emportement; vous m'aimez, vous me voyez, et vous songez qu'il pleut?"

Les annales Japonnaises font mention de cet exemple extraordinaire d'amour filial. Une femme était restée veuve avec trois garçons, et ne subsistait que de leur travail. Quoique le prix de cette subsistance fut peu considérable, les travaux néanmoins de ces jeunes gens n'étaient pas toujours suffisans pour y subvenir. Le spectacle d'une mère qu'ils chérissaient, en proie aux besoins, leur fit un jour concevoir la plus étrange résolution. On avait publié depuis peu, que quiconque livrerait à la justice le voleur de certains effets, toucherait une somme assez considérable. Les trois frères s'accordent entr'eux qu'un des trois passera pour voleur, et que les deux autres

le meneront au juge. Ils tirent au sort pour savoir qui sera la victime de l'amour filial, et le sort tombe sur le plus jeune, qui se laisse lier et conduire comme un criminel. Le magistrat l'interroge, il répond qu'il a volé: on l'envoie en prison, et ceux qui l'ont livré touchent la somme promise. Leur cœur s'attendrit alors sur le danger de leur frère: ils trouvent le moyen d'entrer dans la prison; et croient n'être vus de personne, ils l'embrassent tendrement et l'arrosent de leurs larmes. Le magistrat, qui les aperçoit par hasard, surpris d'un spectacle si nouveau, donne commission à un de ses gens, de suivre les deux délateurs; il lui enjoint expressément de ne les point perdre de vue, qu'il n'ait découvert de quoi éclaircir un fait si singulier. Le domestique s'acquitte parfaitement de sa commission; et rapporte qu'ayant vu entrer ces deux jeunes gens dans une maison, il s'en était approché, et les avait entendu raconter à leur mère ce que l'on vient de lire; que la pauvre femme, à ce récit, avait jeté des cris lamentables, et qu'elle avait ordonné à ses enfans de reporter l'argent qu'on leur avait donné, disant qu'elle aimait mieux mourir de faim, que de se conserver la vie au prix de celle de son cher fils. Le magistrat pouvant à peine concevoir ce prodige de piété filiale, fait venir aussitôt son prisonnier, l'interroge de nouveau sur ses prétendus vols, le menace même du plus cruel supplice: mais le jeune homme, tout occupé de sa tendresse pour sa mère, reste immobile. Ah! c'en est trop, lui dit le magistrat en se jetant à son cou, enfant vertueux, votre conduite m'étonne. Il va aussitôt faire son rapport à l'empereur, qui, charmé d'une action si héroïque, voulut voir les trois frères, les combla de caresses, assigna au plus jeune une pension considérable, et une moindre à chacun des deux autres.

Une des anagrammes les plus heureuses et les plus justes, est celle qu'on a mise en réponse à la question que fit Pilate à Jésus-Christ, *Quid est veritas?* Ces trois mots sont rendus lettre pour lettre par cette anagramme, *est vir qui adest.*

On peut encore citer comme une anagramme heureuse celle qu'on a imaginée sur le meutrier de Henri III, roi de France, *Frere Jacques Clément.* Les lettres de ces mots combinées portent, *C'est l'enfer qui m'a crée.*

Un feseur d'anagrammes trouva dans celle d'un archevêque, pour le flatter, qu'il serait cardinal à deux *L* près; quelqu'un mit au bas de l'anagramme, ces paroles: "restent deux L (deux ailes) pour le courrier, afin qu'il aille plus vite à Rome quérir le chapeau."

Un particulier ayant présenté l'anagramme de Henri le Grand à ce prince, dans l'espérance d'en recevoir une récompense, le roi lui demanda quelle était sa profession. Sire, lui dit-il, ma profession est de faire des anagrammes, mais je suis fort pauvre. Il n'est pas étrange que vous le soyez, reprit le roi, car vous faites là un pauvre métier.

Un homme aveugle avait une femme qu'il aimait beaucoup, quoiqu'on lui eut dit qu'elle était fort laide. Un fameux médicin vint dans le pays, et offrit à l'aveugle de lui rendre la vue. Il ne voulut pas y consentir: "Je perdrais, dit-il, l'amour que j'ai pour ma femme, et cet amour me rend heureux."—Homme de Dieu, ajoute le philosophe Sadi qui rapporte ce trait, réponds-moi: Lequel importe le plus à l'homme, le bonheur ou la connaissance de la vérité?

Un catholique, qui avait épousé une jolie protestante, citait en sa faveur ces vers de l'Horace de Corneille:

Rome, si tu te plains que c'est-là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

Les aveugles étant moins distraits par la quantité d'objets que le sens de la vue nous présente à la fois, doivent avoir ceux de l'ouïe, de l'odorat, du toucher, plus fins, plus exquis. C'est aussi ce que plusieurs faits nous confirment. Ajoutons que l'habitude d'exercer un sens au défaut

de l'autre, rend le premier en quelque sorte plus savant. L'Aveugle né de Puiseaux en Gâtinois, estimait la proximité du feu au degré de la chaleur: la plénitude des vaisseaux, au bruit que font en tombant les liqueurs transvasées, et le voisinage des corps, à l'action de l'air sur son visage. Il s'était fait de ses bras, des balances fort justes, et de ses doigts, des compas presque infaillibles. Le poli des corps n'avait guères moins de nuances pour lui, que le son de la voix. Il jugeait de la beauté, par le toucher, et fesait entrer dans ce jugement la prononciation et le son de la voix. Il adressait au bruit et à la voix très-sûrement. On rapporte qu'il eut, dans sa jeunesse, une querelle avec un de ses frères, qui s'en trouva mal. Impatienté des propos désagréables qu'il essuyait, il saisit le premier objet qui lui tomba sous la main, le lui lança, l'atteignit au milieu du front et l'étendit par terre. Cette aventure et quelques autres, le firent appeler devant le tribunal du lieutenant de police de Paris, où il demeurait pour lors. Les signes extérieurs de la puissance qui nous affectent si vivement n'en imposent point aux aveugles. Le nôtre comparut devant le magistrat, comme devant son semblable; les menaces ne l'intimidèrent point. "Que me ferez-vous? dit-il à M. Herault.—Je vous jetterai dans un cul de basse-fosse, lui répondit le magistrat.—" Ah! monsieur, lui répliqua l'aveugle, il y a vingt cinq ans que "j'y suis."

On penserait peut-être qu'un Aveugle-né n'a aucune idée nette de la vision. Que l'on en juge par cette réponse. On demandait à l'aveugle de Puiseaux, ce que c'était que des yeux? "C'est, répondit-il, un organe sur lequel l'air fait l'effet de mon bâton sur ma main. Cela est si vrai, ajouta-t-il, que quand je place ma main entre vos yeux et un objet, ma main vous est présente, mais l'objet vous est absent. La même chose m'arrive, quand je cherche une chose avec mon bâton, et que j'en rencontre une autre."

Il définissait un miroir, une machine qui met les choses en relief loin d'elles-mêmes, si elles se trouvent placées convenablement par rapport à elles. "C'est comme ma main, ajoutait-il, qu'il ne faut pas que je pose à côté d'un objet pour le sentir." Combien de philosophes renommés, dit un auteur moderne, ont employé moins de subtilités pour arriver à des notions aussi fausses.

Un orateur médiocre demandait à un plaisant "N'ai-je pas bien réussi à exciter la compassion? A merveille, reprit celui-ci; car il n'y a personne à qui votre discours n'ait fait pitié."

POÉSIE.

LA TOMBE D'UN ENFANT,

FRAGMENT D'UN POÈME INÉDIT SUR LES TOMBEAUX.

Il faut que, tôt ou tard, l'homme ici-bas jeté,
Sendorme dans les bras de l'immortalité.
Quelquefois elle attend, pour fermer sa paupière
Que le Tems ait blanchi sa tête octogénaire;
Et quelquefois, semblable aux roses du matin,
Les limites d'un jour resserrent son destin.
Alors, comme en passant, effleurant l'existence,
Pour lui, tout à la fois et finit et commence:
Il ne regrette rien puisqu'il n'a rien aimé:
De ses faibles désirs le germe inanimé.
Sur son cœur inactif se replie en silence,
Et comme il est sans crainte il est sans espérance.

A l'amour d'une mère en naissant arraché ;
Dans ce berceau de marbre un enfant est caché.
Pauvre enfant ! de ce monde entrevoyant l'aurore,
Ton œil se ferme au jour qui pour toi vient d'éclore ;
Ton âme fugitive, exempte de douleur,
Détachée un moment du sein du Créateur,
Retourne sur ses pas, et du seuil de la vie
S'envole en souriant vers une autre patrie.
Qu'as-tu donc entrevu sur les rives du tems,
Pour redouter la terre et l'empire des ans ?
Pourquoi t'élances-tu du berceau dans la tombe ?
Pourquoi dans nos climats viens-tu, tendre colombe,
D'un seul gémissement saluer les forêts,
Y laisser un soupir et t'enfuir à jamais ?
Quand tu goûtas du jour l'aliment ordinaire,
Sans doute tu trouvas la coupe trop amère ;
Ta lèvre, frémissant sur le bord incertain,
Pressentit un poison recélé dans son sein ;
Tu détournas la tête et refusas de boire :
Tu nais et meurs ! deux mots contiennent ton histoire.
Aux lueurs d'un éclair, rapide passager,
Déjà ta barque atteint le rivage étranger,
Des fougueux aquilons craignant d'être la proie,
Ta voile blanche et pure à peine se déploie,
Et tout fier d'éviter de lointaines erreurs,
Du port le plus voisin tu cherches les douceurs.

L'enfant paraît et passe..il est heureux, peut-être !
Mais plus heureux, sans doute, ils méritent de l'être,
Ces voyageurs, blanchis sous le poids des travaux,
Qui de leurs compagnons ont adouci les maux,
Et dans leurs longs trajets, laissé, pour héritage,
A ceux qui les suivront, l'exemple du courage.
Mais de ces grands destins, va, ne sois point jaloux !
Ces maux qu'ils ont connus, tu les ignores tous,
Heureux enfant ! ton âge, étranger aux alarmes,
N'a pu sentir encore l'amertume des larmes :
L'innocence a conquis le prix de la vertu ;
La victoire est à toi sans avoir combattu.
Heureux enfant !..pourquoi ta mère désolée
Aux lieux où tu n'es pas se sent-elle exilée ?
Souvent, sans y songer, pleine de son chagrin,
Du triste cimetière elle prend le chemin,
Adore de son fils le sol dépositaire,
Se recueille en son cœur, et se croit encor mère.
Là sur le tertre étroit où des fleurs chaque jour
S'entrouvrent un instant et passent sans retour,
Je vois se balancer la couronne nouvelle
Arrondie en pleurant par l'amour maternelle :
C'est la simple immortelle, aimable et tendre fleur,
Qui flatte l'espérance et charme la douleur ;
Diadême innocent qui jamais ne s'altère,
Et que le ciel forma sur le cœur d'une mère.

DIEU.—ODE.

Dieu est comme un monarque qui a plusieurs nations dans son empire; elles viennent toutes lui porter un tribut, et chacune lui parle sa langue.—MONTESQUIEU, *Pensées.*

Les blasphèmes, les adorations des hommes attestent également un Dieu.—RIVAROL, *Vie politique de La F****

Toi qui comprends le monde, et peux seul te comprendre;
Qui nous donnes le jour que tu dois nous reprendre.
Grand être illimité!
Tu créas la nature à tes lois asservie,
Et ton ordre éternel de lumière et de vie
Remplit l'immensité.

Tu mis un terme au tems, des bornes à l'espace,
Ta main les mesura, ton regard les embrasse
Dans les splendeurs du jour.
Toi-même sur ton front suspendis ta couronne;
Le ciel est ton empire, et le soleil ton trône,
Et les astres ta cour.

Dieu des siècles, pardonne à l'humaine folie,
A ces rois que l'orgueil enivre et déifie,
Terrestres immortels;
Aux superstitions, filles de l'ignorance,
Aux cultes de l'erreur, qui dresse à ta puissance
De profanes autels.

Pardonne, hélas! à l'homme errant et solitaire,
Tel qu'un obscur reptile exilé sur la terre,
Et mourant ignoré,
S'il ose demander à sa propre sagesse
Un secret que ta main dérobe à sa faiblesse
Sous un voile adoré.

Pardonne au malheureux, s'il peut te méconnaître:
A-t-il sollicité l'infortune de naître,
D'échapper au néant?
Quel sera son recours contre le fer du crime,
Qui, de la sombre nuit, monte vers sa victime
Comme un affreux géant?

Toi seul, ton bras puissant terrasse l'injustice.
Saint amour des vertus, secrète horreur du vice,
Vous proclamez un Dieu,
Un Dieu qui, dans leur lit, soumit au frein les ondes,
Enflamma le soleil, et fit rouler les mondes
Sur leurs orbes de feu.

Et l'homme souffre! il voit par-tout sa perte écrite,
Le crime triomphant, et la vertu proscrite,
Fils de l'adversité:

Demande-lui, grand Dieu, s'il attend de la vie,
De peines, de regrets, d'amertume suivie,
Quelque félicité ?

L'homme souffre : ira-t-il, dans sa douleur craintive,
Déployer aux regards de la foule plaintive,
Un deuil infructueux ?
Ira-t-il : étalant des maux irréparables,
Fatiguer d'un long cri les cieux inexorables
Qui rejettent ses vœux.

Des roses du bonheur la tête couronnée,
Un époux va rejoindre, à l'autel d'hyménée,
La vierge qui l'attend ;
Il entre : l'éclair luit, la foudre gronde et roule,
Et du temple ébranlé la voûte qui s'écroule
L'écrase en éclatant.

Unique objet des vœux de la plus tendre mère,
Un fils reconnaissant consolait sa misère,
Et charmait son amour :
La pâle maladie atteint à son aurore
Le jeune infortuné qu'un souffle impur dévore,
Et que pleure le jour.

Ah ! la nature entière est en proie aux désastres.
Là, des monts embrasés lancent jusques aux astres
Leurs brûlantes fureurs :
La terre, découvrant ses ténébreux abîmes,
Etouffe dans son sein d'innombrables victimes
Les cris et les douleurs.

Mais d'un autre fléau l'avidité cruelle
Consume la vieillesse et l'enfance avec elle,
Noir complice du sort.
Les générations dans la tombe descendent,
Et sur nos champs de deuil en silence s'étendent
Les ombres de la mort.

Voici des nations les grandes funérailles :
Le bronze au loin tonnant renverse nos murailles ;
Le sang coule à nos yeux,
L'homme, du nom de gloire honorant le carnage,
Présente aux saints autels son sacrilège hommage,
Et rend grâces aux cieux.

Dieu juste, c'est donc toi !..malheureux ! quel blasphème !
Qu'as-tu dit ? C'est un Dieu qui te créa, qui t'aime,
Qui te tient dans ses mains :
Qui peut, quand il lui plaît, d'un jeu de sa puissance
Rendre au néant muet ta fragile existence
Et tes obscurs destins.

Le soleil qui dessèche et brûle les montagnes,
D'un propice rayon féconde les campagnes,
Riches en blonds épis :

Et le fougueux torrent qui, dans son cours entraîne
Les débris des rochers, baigne la molle arène
De ses flots assoupis.

A l'aspect de ces vents qui roulent sur nos têtes
Les éclairs allumés dans le char des tempêtes,
La foudre aux triples dards,
Fuit de l'air épuré la vapeur ennemie.
Et l'apparent désordre est l'heureuse harmonie
Qui plaît à nos regards.

Adorant de son sort l'autorité fatale,
L'homme peut, à son gré, de la pourpre royale
Revêtir ses bourreaux;
Des rois ses bienfaiteurs avilir la mémoire,
Justifier le crime, et léguer à l'histoire
Ses sinistres héros.

Son Dieu le voit, l'entend, le juge comme un père,
Son Dieu s'arme à regret des traits de sa colère
Contre un fils criminel;
A ses lâches penchans il l'abandonne en proie,
Et punit les erreurs de sa coupable joie
D'un remords éternel.

Et qu'est-il devant Dieu? Père de la nature,
Qu'adore en gémissant ta faible créature
Sous tant de noms divers,
Tu permets que la voix de tout ce qui respire
Élève jusqu'au sein de ton céleste empire
L'hymne de l'univers!

De la terre et des cieux modérateur suprême,
Tu fais tout hors le mal: tu n'es que par toi-même,
Et tout n'est que par toi.
Tu dis: l'ordre renaît, la nature t'écoute,
Et le méchant lui seul s'écarte de la route
Que nous ouvre ta loi.

Malheureux, c'est en vain qu'au bonheur il aspire.
Contre les voluptés dont il chérit l'empire
Il n'a point combattu.
Dans ses chemins trompeurs l'ambition l'engage,
Dieu! fais qu'avec le juste il t'adresse l'hommage
Que te rend la vertu.

C'est à toi d'éclairer l'aveuglement stupide
De celui qui long-tems te refusa pour guide,
O toi qui fis le jour!
N'est-ce pas par toi seul qu'en nous se manifeste
Et le divin génie, et la raison céleste,
Et le sublime amour?

Alors que la vertu succombe sous le crime,
Une foule insensée, accusant la victime,
Applaudit aux destins.

Elle tombe ; on insulte à sa longue souffrance,
Et moi je vois briller l'immortelle espérance
Dans ses regards éteints.

Dieu qui s'est dévoilé dans son sein la rappelle.
Elle dit sans regret, à la race mortelle.
Un éternel adieu.
Le repentir console, et le remords expie,
Voix auguste des tems, répondez à l'impie:
Silence! il est un Dieu!

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

DANEMARCK.

Bienfesance.—Le célèbre sculpteur danois, émule de Canova, M. *Thorvaldsen*, ne se borne pas à faire de beaux ouvrages, il fait encore, ce qui vaut mieux, de belles actions. Tout récemment, pendant son séjour à Copenhague, il apprit qu'un ancien ami, chef d'une nombreuse famille, père de sept enfans en bas âge, et victime de circonstances qui n'ont rien de honteux pour lui, venait d'être privé de son emploi et de sa liberté: M. Thorvaldseu ne pouvant alors disposer d'aucune somme d'argent, lui fit présent d'une de ses plus beaux ouvrages, exécuté en marbre de Carrare, d'un groupe représentant une mère avec ses deux enfans. Ce beau morceau est actuellement entre les mains de M. *Stub*, négociant à Livourne, autorisé par le nouveau possesseur à le vendre. Le malheureux père de famille porte un nom qui n'est pas sans gloire: il s'appelle *Gunnerus*, et il appartient à la famille du célèbre évêque de Drontheim, auteur de plusieurs écrits estimés sur l'histoire naturelle, et président de l'Académie des sciences de la même ville. Nous saisissons avec empressement l'occasion de faire connaître ce noble trait d'un artiste célèbre, dont nous avons souvent parlé dans ce recueil.

CIVITA-VECCHIA.

Antiquités.—En travaillant sur la voie publique, dans le voisinage de Corneto, on a découvert la voûte d'un sépulcre taillé dans le roc, et, dans l'intérieur, un cadavre placé sur un cercueil creusé également dans la pierre, et à côté duquel étaient un casque, deux lances très-longues, une épée et deux boucliers de métal, décorés de bas-reliefs bien travaillés, mais usés ; il y avait également plusieurs vases élégans en cuivre et en terre cuite, dont quelques-uns étaient revêtus d'ornemens. On en a conclu que c'était le tombeau de quelque ancien guerrier étrusque de la célèbre Tarquinie, ville dont l'existence remonte à plus de 25 siècles. Tous ces objets ont été soigneusement recueillis et laissés sous la garde du magistrat de Corneto.

En continuant les fouilles dans les environs de Tormanci, près de Rome, on a trouvé récemment trois statues hautes chacune de neuf palmes. La première, d'un travail médiocre, représente une bacchante qui est assez bien conservée, la seconde un Bacchus d'une très-belle exécution. La tête et le torse n'en sont point endommagés ; mais les bras et la jambe gauche sont en pièces, et la jambe droite ne s'est pas retrouvée. La troisième représente également un

Bacchus très-bien sculpté, en marbre pentélique, et qui semble sortir des mains de l'artiste.

GRÈCE.

Eubée.—Administration.—Le savant ecclésiastique, Théoclète Pharmacide, distingué par ses lumières et par son énergie, qui a long-tems résidé à Vienne, en Autriche, comme archimandrite de l'église grecque, et qui a dirigé dans cette ville un journal littéraire, intitulé : *le Mercure grec*, vient d'être placé à la tête du conseil installé dans l'île d'Eubée ; cette île vient d'être organisée par le gouvernement grec, comme province séparée, et pourvue d'autorités locales, chargées de veiller immédiatement à ses besoins particuliers.

TURQUIE.

Turquie. — *Bibliothèques.* — La Porte a donné l'ordre de vendre au poids toutes les belles bibliothèques qui sont à Constantinople ; on cite entre autres celles des princes Morusi, devenus l'objet de la haine et de la jalousie de ce gouvernement despotique, à cause de leurs richesses, de leur patriotisme et de leurs talens.

PORTUGAL.

Instruction publique.—Sociétés.—Livres.—Ce royaume contient 873 écoles élémentaires On enseigne dans 266 de ces écoles la langue latine, dans 21 la langue grecque et la rhétorique, dans 27 la philosophie naturelle et morale. L'Université et le Collége préparatoire de Coïmbre contiennent annuellement de 1200 à 1600 écoliers. La totalité des jeunes gens instruits dans ces divers établissemens est d'environ 30,000. Il y a, en outre, plusieurs établissemens spéciaux, tels que l'Académie de commerce et de marine de Porto, qui contenait 315 étudians en 1820, celle de Lisbonne qui en avait un nombre égal en 1821. Cette dernière ville possède encore le Collége royal des nobles, l'Académie pour la langue arabe, l'Ecole d'architecture civile et de dessin, l'Ecole royale de sculpture, celle de gravure, l'Institut musical et plusieurs autres de moindre importance. L'Ecole militaire pour l'instruction mutuelle, dans laquelle sont admis les enfans des citoyens, avait, en 1818, 2518 élèves, et ce nombre s'est beaucoup accru depuis cette époque.

L'Académie royale des sciences de Lisbonne a publié annuellement des mémoires qui ont de l'intérêt. D'autres sociétés littéraires se sont formées récemment dans cette ville, entre autres, la *Société littéraire patriotique et la Société d'encouragement.*—Le nombre moyen des livres imprimés en Portugal, de 1805 à 1819, est de 94 ; mais la liberté a donné plus d'activité à la presse. Les publications ont été triplées dans les deux dernières années. Le nombre des journaux s'est aussi beaucoup accru.

PAYS-BAS.—BRUXELLES.

Gravure.—Collection de médailles.—M. Simon a commencé une collection de cent médailles, offrant l'image des hommes illustres des Pays-Bas. Il a déjà exécuté celles qui représentent le roi, la reine, et les princes ; ainsi que Rembrandt, Grétry, Rubens, Boerhave, André Vesal, Quintin Matsys, Lens, Vandyck, l'amiral Tromp, l'amiral Pierre Heyn, Pierre Breugel, Balthazar Moretus, Lucas de Leyde, Pierre Ooeck, Erasme et le dernier duc d'Arenberg. Ces médailles sont remarquables par le fini de leur exécution. Malheureusement, les inscriptions qui les accompagnent présentent des négligences ; les langues latine et française y sont confondues ; nous avons même remarqué un solécisme dans l'indication d'un lieu de naissance. Nous indiquons ces erreurs, parce qu'elles déparent une grande et belle entreprise et qu'elles peuvent nuire à son succès.

Le doyen de l'école flamande de peinture, *André-Corneille Lens*, est

mort dans cette ville, le 30 Mars 1822, dans la 82me année de son âge. Il peignait l'histoire et le portrait. L'histoire sacrée a surtout exercé ses talens, et plusieurs églises sont ornées de ses tableaux. Son ouvrage intitulé : *les Costumes des peuples de l'antiquité prouvés par les monumens*, atteste qu'il réunissait la théorie à la pratique de son art. Les Instituts de France et de Hollande le comptaient au nombre de leurs membres correspondans.

HAUTES-PYRÉNÉES.—TARBES.

Economie rurale.—M. C. H. Thollard, professeur de mathématiques et de physique au collége de cette ville, a publié, en 1822, un opuscule intitulé : *Moyens préservatifs, contre la foudre et la grêle, suivis d'une notice sur le seigle ergoté, etc.* Ce physicien soutient que des *cordes en paille-lin* placées à une certaine hauteur au-dessus des champs et des vignobles, attirent l'électricité des nuages orageux, ce qui empêche la grêle de se former. Ce moyen très-simple produisit, en 1822, les résultats les plus satisfesans. Sur dix huit communes, annuellement grêlées, qui ont été munies de *para-grêles*, trois seulement ont été légèrement atteintes dans les parties voisines de celles qui n'avaient pas fait usage de cet utile préservatif, tandis qu'une vingtaine de communes des environs ont perdu la plus grande partie de leurs récoltes. M. Beltrami, physicien à Milan, se propose de vérifier les expériences de M. Thollard.*

* Nous ignorons la date de l'invention attribuée à M. Thollard. Mais il est certain, ainsi qu'on peut le voir, T. VI, page 234, de la *Revue encyclopédique*, que M. Lapostolle, d'Amiens, avait déjà proposé, dans les premiers mois de 1820, d'employer comme *para-grêle*, une fiche de tilleul, portant une corde de paille surmontée d'une pointe métallique. A. M—T.

Ecole royale et spéciale de chant, établie et dirigée par M. Choron. —Depuis quelque tems les méthodes nouvelles pour l'enseignement de la musique se multiplient, et plusieurs ont fixé l'attention par la bonté des principes qui en font la base, et par les résultats qu'elles produisent. Telle est celle qu'a introduite avec succès M. Choron, dans son Ecole de chant, espèce de succursale du Conservatoire, établie sous la direction du ministère de la maison du roi. Convaincu que plus une méthode est simple, plus elle s'applique facilement et avec avantage, ce professeur, doué d'un goût exquis et d'un zèle infatigable, n'a point cherché à inventer une nouvelle théorie musicale ; il apprend à ses élèves à lire et à chanter la musique par un mode d'enseignement simultané, et gradué, d'après les notes ordinaires, et il s'est borné à composer de nouveaux solféges, à établir une exacte classification entre ses élèves, et surtout à soutenir les commençans par l'aide et le concours des élèves plus avancés. Son école est distribuée en quatre classes, d'après la division naturelle des voix humaines. Ce sont les classes de *basses tailles*, de *tailles*, de *bas-dessus* et de *hauts-dessus*. Chacune de ces classes est ensuite subdivisée en trois sections, dans lesquelles les élèves sont distribués suivant leur force. Dans la première de ces subdivisions, les élèves lisent et chantent des solféges gradués, dont les notes n'ont jamais que la valeur d'un tems ; les solféges que chante la seconde, ne contiennent que des notes d'une mesure ; ceux de la troisième sont écrits en notes de toutes valeurs, et sont, comme les autres, gradués jusqu'à des morceaux d'une extrême difficulté. Pour soutenir la première subdivision dans la lecture de sa leçon, les deux autres chantent avec elle ; puis se taisent, et la laissent chanter seule ; il en est de même de la seconde, de la troisième. Parvenant ainsi très-aisément à chanter

une leçon, avec le secours des sections plus habiles, chaque subdivision est appelée ensuite à remplir une tâche plus difficile, celle de chanter seule. Lorsque chaque section connaît bien sa leçon, les trois sections chantent ensemble chacune sa propre leçon. Il en résulte une habitude de chanter en chœur, qui rend l'élève plus maître de la mesure, objet auquel M. Choron donne, avec raison, beaucoup de soin. Après que chaque classe a ainsi étudié separément, les quatre classes se réunissent pour les exercices, qui consistent en chœurs ou en morceaux détachés. Cette méthode est, comme on voit, extrêmement simple; et cependant, elle atteint parfaitement son but, qui est de donner aux élèves d'excellentes habitudes de chant, et de leur permettre de lire, à livre ouvert, des morceaux de toute espèce. Il suffit, pour se convaincre de sa bonté, d'entendre les élèves de M. Choron exécuter, avec un goût et une précision fort rares, les plus belles et difficiles compositions des auteurs de diverses écoles. Des enfans de quatre, de six ans, ont acquis en peu de tems une facilité très-remarquable. En deux années, un élève ordinaire a terminé le cours de solféges de M. Choron, et se trouve capable de chanter, sans difficulté, un morceau quelconque. Plusieurs de ces élèves sont parvenus, en moins d'une année, à des résultats vraiment étonnans.

ROME.

Clergé.—Population.—Le clergé de Rome consiste en 19 cardinaux, 27 évêques, 1450 prêtres, 1532 moines, 1464 religieux et 332 séminaristes. La population, sans compter les juifs, était, en 1821, de 146,000 âmes.

Moyen d'éteindre les incendies.—Le marquis Joseph Origo, qui commande à Rome les gardes destinées à éteindre les incendies, a essayé publiquement le moyen proposé par M. Cadet de Vaux, et qui consiste à employer la fleur de soufre pour arrêter le feu d'une cheminée. Le peuple a applaudi au succès de l'expérience; et l'on espère que cette méthode se propagera rapidement. On a remarqué en même tems, que cette découverte avait été faite et annoncée, à Rome, dès 1793, par l'avocat Fea, dans le *Dizionario economico rustico*, article *cammino*. Quelques Italiens ont semblé regarder la reproduction de cette découverte comme un plagiat. Nous croyons, au contraire, qu'on doit savoir gré à tous ceux qui s'étudient à rendre d'un usage commun tous les procédés qui demeuraient presque oubliés dans les livres.

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 15.] *AOÛT*, 1823. [TOME III.

TABLE DES MATIÈRES.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET C^nie.; BOSSANGE ET C^nie.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSEE

Des Variétés Littéraires.

No. 15.] *AOUT* 1823. [Tome III.

BIOGRAPHIE.

LALANDE (Joseph-Jérôme le Français de,)

L'un des plus célèbres astronomes de France, naquit le 11 Juillet 1732, à Bourg-en-Bresse, d'une famille honorable. Il eut de bonne heure le goût de la célébrité, et le conserva toute sa vie. Doué d'une imagination vive, il se passionnait pour tous les objets qui le frappaient fortement; ainsi, élevé par des parens pieux, il s'attacha d'abord aux pratiques les plus minutieuses de la dévotion; ainsi, lorsque après d'excellentes études, il fut en rhétorique, l'éloquence seule eut des charmes pour lui, et il voulut être avocat. La comète remarquable de 1744 lui fit porter toute son attention sur les phénomènes du ciel; mais il ne se voua entièrement à l'étude de l'astronomie qu'après avoir suivi les observations du P. Béraud, son professeur de mathématiques au collége de Lyon, sur la grande éclipse du 25 Juillet 1748. Pour se livrer tout entier à cette nouvelle passion, il résolut de se faire jésuite. Ses parens crurent le guérir de cette fantaisie en l'envoyant à Paris, où il fit son droit et fut reçu avocat; mais il y trouve aussi tous les secours propres à seconder son goût favori. Il y fit connaissance de Delisle, qui avait établi un observatoire dans l'hôtel même qu'il habitait, et outre qu'il recevait ses leçons, il assistait avec lui au cours d'astronomie que fesait Messier au collége de France. Lalande en tira d'autant plus d'avantages, qu'étant alors le seul élève qui pût en profiter, Messier sut se mettre à sa portée, et graduer sa marche sur ses progrès. Lemonnier, devenu célèbre, surtout pour avoir mesuré un degré au cercle polaire, ouvrait à cette époque un cours de physique-mathématique, au collége de France: il voulut s'attacher exclusivement l'élève de Messier, et le détourner de suivre les leçons d'un maître trop vieux, disait-il, pour être observateur habile. Lalande sut ménager deux rivaux qui lui étaient également utiles, et profiter des leçons de l'un et de l'autre. Cette conduite adroite lui valut bientôt le moyen de se faire connaître. Il s'agissait alors de déterminer la parallèle de la lune, ou, en d'autres termes, la distance de cet astre à la terre. La Caille, en se rendant au cap de Bonne-

Espérance pour cet objet, avait engagé les savans de l'Europe à le seconder par des observations correspondantes. L'observatoire de Berlin se trouvant, à peu près, sous le méridien du Cap, était le plus avantageusement situé; mais il n'avait ni bon instrument, ni astronomes suffisamment exercés. Lemonnier, qui possédait le meilleur quart-de-cercle qui fût en France, offrit de se rendre dans cette ville avec cet instrument; et quand il en eut obtenu l'autorisation, il ne lui fut pas difficile de se faire remplacer par son élève, assez instruit pour une expérience de cette nature. Lalande arriva à Berlin, et fut présenté au roi par Maupertuis. Frédéric, qui, sur le bruit public, croyait cette mission importante, témoigna d'abord de la surprise, en voyant le jeune astronome. " Mais, ajouta-t-il aussitôt, puisque l'académie vous a nommé, vous justifierez son choix ;" et il donna des ordres pour que rien ne s'opposât au succès des observations. Lalande, reçu membre de l'académie de Berlin, passait les nuits dans son observatoire, les matinées chez Euler, dont il recevait les leçons sur l'analyse, et les soirées avec les philosophes Maupertuis, d'Argens, La Mettrie etc. Il disait dans la suite, au sujet des principes qu'on y professait, et qui durent lui paraître bien différens de ceux qu'il avait puisés chez les jésuites, " qu'on en avait de fausses idées, et que l'incompatibilité n'était pas telle qu'on l'imaginait entre la doctrine des deux écoles." De retour à Bourg, il continua à se conduire comme auparavant, accompagna sa mère dans tous ses exercices de piété, et plaida plusieurs causes pour plaire à son père, plus flatté d'avoir un avocat qu'un académicien dans sa famille. Lalande rendit compte de la manière dont il avait rempli sa mission, dans une notice sous ce titre : *D. de Lalande astronomi regii, de observationibus suis berolinensibus, ad parallaxin lunæ definiendam*, (*act. erud.* augusti, 1752). A l'âge d'environ 21 ans, il fut nommé à une place d'astronome, vacante depuis plusieurs années. Son travail sur la lune le liait avec La Caille, dont il appréciait le mérite ; mais Lemonnier n'aimait pas La Caille, et dès lors il vit de mauvais œil la liaison de son élève avec celui qu'il appelait son ennemi. Un différend s'étant élevé entre les deux astronomes, au sujet du degré d'Amiens, et Lalande s'étant joint à la commission qui avait été contraire à Lemonnier, se l'aliéna encore davantage. Mais un jour qu'il exposait à l'académie ses méthodes pour tenir compte de l'aplatissement de la terre dans le calcul des parallaxes, ayant donné une régle qui se trouvait contraire a une formule d'Euler, Lemonnier, mécontent de son élève, crut avoir trouvé l'occasion de l'humilier, et il l'accusa hautement de s'être trompé. La dispute s'échauffant entre eux, l'académie nomma des commissaires : La Caille fut du nombre et donna raison à Lalande. Dès lors le maître et l'élève furent entièrement brouillés ; et la rancune du premier, comme l'écrivait plaisamment le second en style astronomique, dura pendant une révolution entière des nœuds de la lune, c'est-à-dire pendant dix-huit ans. Il était difficile, en effet, que deux hommes occupés sans cesse à épier ce qui pouvait leur échapper d'assertions hasardées ou d'objections inconsidérées, fussent jamais d'intelligence. Les observations faites au Cap et à Berlin n'avaient pas encore produit le résultat qu'on en attendait, parce qu'on ne connaissait pas, avec la dernière précision, le diamètre de la lune. Lalande, ayant fait construire un héliomètre de 18 pieds, le plus grand qu'on ait fait, parvint, après une longue suite d'observations précises, répétées plusieurs fois et à des reprises différentes, à déterminer ce diamètre, et son rapport constant avec la parallaxe horizontale. Dès lors il s'occupa, plus sérieusement que jamais, de la théo-

vie des planètes, à laquelle il avait déjà travaillé, et qui devint l'étude de toute sa vie. Son héliomètre lui servit d'abord à observer deux passages de Mercure sur le soleil ; ce qui lui fit imaginer de nouvelles méthodes, pour dépouiller ces observations des effets de la parallaxe. L'époque approchait où deux passages de Vénus sur le soleil devaient avoir lieu ; il importait alors de mettre les astronomes à portée de choisir, sur tout le globe, les stations les plus avantageuses : il développa, à cet effet, la méthode de Delisle, et représenta, sur une carte géographique, l'heure de l'entrée et celle de la sortie de Vénus, pour les différens pays de la terre. On pouvait employer, sans doute, une méthode aussi sûre et plus expéditive : mais ce qui prouve en faveur de celle de Lalande, c'est que Lagrange qui, quelques années après, voulut la vérifier, arriva, au moyen de l'analyse la plus savante, aux mêmes résultats ; et confirma ainsi l'erreur dans laquelle Halley était tombé sur le même sujet, et qu'avait déjà signalée Trebuchet, astronome d'Auxerre. Lalande aimait la gnomonique ; le tems qu'il y employait était un délassement qu'il se permettait, pour se reposer de travaux plus importans et plus difficiles : c'est dans cette vue qu'il expliqua un cadran, d'une espèce singulière, qui existait à Bourg même, son pays natal. La démonstration qu'il en donne n'est peut-être pas assez claire, et il eût pu en trouver une plus lumineuse dans ses propres ouvrages. Il expliqua également un cadran, d'une construction tout aussi singulière, placé à Besançon, dont il donna la démonstration dans le *Journal des Savans*, de Juin 1758. Enfin, il a donné l'explication et les calculs d'un autre cadran, assez extraordinaire, que Pingré avait imaginé pour la colonne de la Halle-au-Blé, alors hôtel de Soissons. Lalande s'était surtout appliqué à rendre l'art de construire les cadrans, facile à ceux même qui avaient le moins de connaissances mathématiques. L'histoire de la comète de 1759, dont le retour avait été prédit par Halley, devint extrêmement intéressante sous la plume de Lalande. D'abord il fournit à Clairaut tous les calculs astronomiques dont son analyse avait besoin, pour trouver de combien de jours les perturbations planétaires devaient retarder ce retour ; travail immense dans lequel il fut aidé par Lepaute. Il donna ensuite des renseignemens nouveaux sur la dernière apparition de cette comète, l'histoire détaillée de toutes les apparitions précédentes, et enfin la notice de toutes les recherches qu'elles avaient occasionées. Il y ajouta les tables d'Halley, quelque incomplètes qu'elles fussent, et y joignit les additions et les améliorations qu'il y avait faites. Il devint alors rédacteur de la *Connaissance des tems*, dont Moraldi était forcé d'abandonner la direction, parce qu'il devenait pensionnaire de l'académie des sciences. Il avait pour concurrent Pingré, connu par un *Etat du ciel*, ouvrage du même genre que la *Connaissance des tems*, mais spécialement rédigé pour la marine. Lalande obtint la préférence, et il eut la modestie d'imprimer que, cette fois, l'académie s'était trompée dans son choix. Néanmoins, il porta cette *Connaissance des tems*, à une perfection, où jamais elle ne fût arrivée sans lui. Il en composa 16 vol., depuis 1760 jusqu'à 1775 inclusivement ; il y fit prévaloir pour déterminer les longitudes, la méthode de La Caille, qui voulait qu'on y introduisît les distances de la lune au soleil ou aux étoiles, et il employa les meilleures tables que l'on connût alors, celles de La Caille, pour le soleil et les étoiles ; celles de Mayer, pour la lune ; et celles de Halley, pour les planètes. Lalande n'y omit rien de ce qui pouvait être utile aux navigateurs, piquer leur curiosité, perfectionner l'astronomie, et mettre ceux qui s'intéressaient à cette science au courant de tous les événemens qui y

avaient rapport : en cela il a eu la gloire de tracer une marche que ses successeurs ont constamment suivie. Mais comme les améliorations qu'il avait introduites dans cet ouvrage exigeaient des explications plus étendues, il en fit un volume séparé qu'il publia sous le titre d'*Exposition du calcul astronomique*, Paris, 1762. Ce fut à cette époque que Delisle, presque octogénaire, lui résigna sa place de professeur d'astronomie au collége de France. Lalande se trouvait là sur son propre terrain ; plein de la science qu'il était chargé d'enseigner, il déploya tout le zèle et toute l'activité dont il était capable, et fit briller cette chaire d'un éclat qu'elle n'avait jamais eu. Les soins qu'il donnait à ses élèves ne se bornaient pas à l'enseignement public ; il savait distinguer ceux qui annonçaient d'heureuses dispositions ; il les attirait ensuite chez lui, les prenait souvent en pension à un prix très-modique, et les formait ainsi, à toutes les heures, aux observations et aux calculs. C'est par cette conduite, constamment suivie, que sa maison devint une sorte de pépinière d'où sortirent tant d'élèves célèbres qui peuplèrent les observatoires, et qui introduisirent sur les vaisseaux l'usage des instrumens et des méthodes, astronomiques. Des services aussi éminens furent appréciés ; Lalande, reçu d'abord à l'académie de marine de Brest, obtint ensuite du gouvernement une pension de 1,000 francs. Il ne l'avait pas sollicitée, et il la consacra sur-le-champ à l'instruction d'un jeune élève. Ainsi l'on peut assurer que c'est Lalande qui a formé la plupart des astronomes qui se sont fait connaître depuis qu'il occupa la chaire de professeur, soit qu'ils aient reçu leur première instruction de ses leçons orales, soit qu'ils l'aient puisée dans son grand traité d'astronomie. Il suffit de nommer les Henry, les Barry, les Piazzi, les Burckart, son neveu, Le Français-Lalande, et enfin Méchin, pour juger de ce que lui doit la science astronomique. Dans son *Traité d'Astronomie* dont il a donné trois éditions, et dont la première parut en 1764, en 2 forts volumes in-4°, Lalande s'attacha surtout à réparer les omissions que l'on reprochait aux ouvrages estimables que la France possédait déjà, tels que les *Elémens* de Cassini, les *Institutions astronomiques* de Lemonnier, et surtout les *Leçons élémentaires* de La Caille. La partie pratique, les méthodes du calcul, la description et l'usage des divers instrumens, tous objets négligés, dans ces différens ouvrages, remplissent le second volume de Lalande ; le premier renferme les notions générales, le système du monde, la théorie de toutes les planètes et celles des éclipses. Il y avait rassemblé tout ce qu'il avait appris de ses trois maîtres, tout ce qu'il avait trouvé de mieux dans les anciens, et ce que son expérience lui avait fait découvrir. L'édition de 1770 contenait aussi ses nouvelles tables des planètes, et dans un quatrième volume, publiée en 1780, il avait rassemblé une suite nombreuse d'observations sur les marées, et y avait ajouté un grand mémoire de Dupuis, pour expliquer l'origine astronomique de toutes les fables, dont celui-ci avait puisé l'idée dans les cours de Lalande, au collége de France. Ce mémoire est le germe de l'*Origine des cultes*. L'époque du passage de Vénus sur le soleil approchait (on touchait à l'année 1769) ; Lalande voulut forcer tous les savans astronomes d'y prendre part ; il écrivit à cet effet aux ministres, et même aux souverains des divers états, pour les engager à envoyer ceux de leurs astronomes qui voudraient prendre cette peine, dans les lieux de leur domination les plus propres aux observations jugées nécessaires. Quant à lui, malgré plusieurs invitations qui lui furent faites, il résolut de ne point se déplacer, se réservant le soin de calculer et de comparer les observations qu'il pourrait recueillir, et d'en déduire la dis-

tance du soleil à la terre; et c'est ce qu'il exécuta dans plusieurs ouvrages, et notamment dans celui qu'il intitula : *Mémoire sur le passage de Vénus, observé le* 3 *Juin* 1769, *pour servir de suite à l'explication de la carte publiée en* 1764, Paris, 1772 in-4°. Lalande reçut de tous les astronomes qu'il avait désignés, et de tous ceux avec lesquels il était en correspondance, les observations qu'ils avaient faites. Le P. Hell, astronome de Vienne, fut le seul qui ne lui envoya rien. Lalande soupçonna d'abord des intentions peu honorables au P. Hell, et ensuite traita sévèrement les observations qu'il publia : mais il reconnut bientôt que le P. Hell n'avait fait que suivre, dans sa conduite, les ordres du gouvernement qui l'employait; et quant à son observation, elle fut l'une des plus complètes que l'on ait obtenues de ce passage, ayant été faite sous le ciel le plus pur et le plus serein. Tous les faits se trouvent consignés dans l'appendice aux *Ephémérides* de Vienne, pour 1773, publié par le P. Hell. Au reste, sans entrer dans le détail des suppositions et des calculs de Lalande, ni des objections du P. Hell, il suffit de savoir, pour l'intérêt de l'astronomie, que cette dispute n'avait pour objet qu'un cinquième de seconde, dont Lalande fesait la parallaxe du soleil plus petite que le P. Hell, et que cette erreur a été rectifiée; ainsi, on peut conclure que la distance du soleil à la terre est aussi bien connue qu'il le faut pour les opérations les plus délicates de l'astronomie. Déjà un démêlé avait existé entre ces deux astronomes; tous deux étaient élèves de La Caille, et tous deux le vénéraient également. Lalande qui, comme Hell, se servait continuellement de ses tables du soleil, y apercevait dans la manière dont l'équation du tems y était calculée, une légère erreur qui avait échappé au P. Hell, et qu'il ne voulut pas reconnaître, quoiqu'elle eût été signalée par Lalande dans la première édition de son *Astronomie* en 1764. Sur ces entrefaites, Maskelyne écrivit un mémoire à cette occasion, dans lequel, tout en se déclarant en faveur de l'opinion de Lalande, il s'attribuait l'honneur de la découverte en question. Lalande répondit un peu vivement peut-être à ce nouvel adversaire, qui ne répliqua point, et la bonne intelligence continua à régner entre eux; il paraît qu'elle se rétablit également entre Lalande et le P. Hell, puisque celui-ci étant mort quelque tems après, l'autre fit son éloge, et convint, avec la franchise qui le caractérisait, des torts qu'il avait eus envers lui, en contestant avec passion l'excellence de son observation lors du passage de Vénus sur le soleil, en 1796.

[*La fin au Numéro prochain.*]

MÉLANGES.

DES MARIAGES EN RUSSIE.

Les mariages de la noblesse, dans la Nouvelle Russie, se célèbrent à peu-près comme dans le reste de l'Europe; ce n'est que dans les petites villes et les villages qu'on retrouve l'ancienne manière dont on unissait les époux.

Il y a de vieilles femmes qui font profession de marier; elles songent un peu à elles en assortissant les autres tant bien que mal.

Il y avait à Rome des négociateurs de mariages auxquels on fesait des gratifications illimitées, jusqu'à ce que les empereurs eussent établi que ce salaire serait proportionné à la valeur de la dot.

En Nouvelle Russie, le confident de l'amant, nommé Drouschka, s'adresse aux parens de la jeune fille.

Le paranymphe des Grecs était l'ami de l'époux; c'était aussi lui qui fesait la première demande; les Romains nommaient cet ami *Pronubus*.

D'après la réponse des parens au Drouschka, l'amant se présente, la fille se cache; il sollicite, elle s'obstine; il emploie de tendres expressions, on y répond par des pleurs; il la prend dans ses bras pour la conduire près de ses parens, les larmes tarissent; on se déride, on cause familièrement, et, d'ordinaire, on fixe alors le jour des fiançailles.

A Rome on feignait d'enlever la mariée d'entre les bras de sa mère, pour la livrer à son époux.

Pour la cérémonie des fiançailles, on étend parterre le *chouba* ou pelisse de peau de mouton, sur laquelle les futurs époux sont placés; le père met sur la tête du jeune homme l'image d'un saint, et la mère pose un pain sur la tête de sa fille.

Lorsqu'à Rome la mariée arrivait chez l'époux on la fesait asseoir sur un siége couvert d'une peau de mouton avec la laine.

Le jour qui précède celui de la noce, la jeune fille est conduite au bain par ses amies; puis elles parcourent le village en chantant la chanson d'adieu. Le frère de l'épouse met à l'enchère la tresse de ses cheveux;* des hymnes analogues font retentir l'air et varient avec les cérémonies. Après la bénédiction nuptiale, on défait la tresse qui réunissait les cheveux de l'épouse, et on se rend au festin.

Dans quelques endroits, le mari jette des noisettes que les enfans du village attendent impatiemmsnt, comme le plus beau de la fête.

A Rome, les parens fesaient cortège en chantant *hymen*. Pline et Virgile nous apprennent que l'épouse étant arrivée à la porte de la maison de l'époux, les parens jetaient des noix aux enfans qui accouraient dans la rue.

Le dernier caractère de ressemblance que nous trouvons entre les femmes Romaines et Russes, à l'occasion du mariage, c'est que ces dernières conservent toute leur vie, ainsi que les Romaines, le nom qu'elles avaient porté étant filles.

---

* Les filles de paysans et d'artisans tressent leurs cheveux; c'est un symbole de virginité. Il y a des pays où ce symbole est représenté par une couronne de fleurs blanches que la mariée porte sur sa tête.

DE LA MÉMOIRE.

Chacun sait que sans la *mémoire* l'homme serait privé de toute lumière pour se conduire ; on ne peut se faire une idée d'une sensation qu'en se la rappelant ; il faut se souvenir pour comparer, raisonner et juger ; mais cette faculté, qui développe chez nous toutes les autres, est, comme tout dans le monde, mêlée d'ombre et de clarté ; c'est la colonne moitié obscure, moitié lumineuse, qui marchait devant les Hébreux. On peut dire de la *mémoire* autant de mal que de bien, car si elle se montre à nous d'un côté comme la mère de la science, des talens, de l'expérience et de la douce reconnaissance ; d'un autre côté, elle donne naissance à l'erreur, à l'ingratitude, à la vengeance.

La *mémoire* de certaines fables inventées par l'ambition, adoptées par la peur, retenues par la sottise, fait naître le fanatisme.

Le souvenir des pesans abus, des longues oppressions, produit les ressentimens tumultueux, excite les fureurs populaires.

Les révolutions sont les fruits amers du souvenir des droits violés, de l'orgueil humilié, des intérêts blessés.

Le vulgaire confond toujours, ainsi que le remarque l'auteur de *la Sagesse, la mémoire avec l'entendement*, et cependant la grande *mémoire* se trouve souvent unie au jugement débile. Si elle suffisait pour rendre habile, juste, vertueux, les prédicateurs et les comédiens seraient les premiers hommes du monde.

Un ancien appelait la *mémoire le trésor de l'âme ;* elle mériterait ce nom si l'on n'y gravait que des vérités, si elle n'était que le répertoire des bons principes et des bons exemples ; mais un de nos vieux sages remarque justement qu'on *y plaque sans ordre des mots et des syllabes presque toujours inutiles, quand ils ne sont pas nuisibles.*

Le cerveau humain, au lieu d'offrir l'image d'un appartement bien rangé et bien garni, ressemble à un garde-meuble où se trouvent entassés pêle-mêle le vieux et le neuf, les objets précieux et ceux de rebut ; de sorte que la plupart des hommes feraient peut-être un bon marché en oubliant ce qu'ils ont appris pour apprendre ce qu'ils ne savent pas.

Si l'on en croyait Pythagore, la *mémoire* serait un don funeste : Erasme, nous rappelle *que ce sage, après avoir été successivement philosophe, homme, femme, roi, coq, poisson, cheval, grenouille, et se souvenant de ce qu'il avait éprouvé pendant toutes ses transmigrations, déclara l'homme le plus malheureux des animaux.*

Je suis loin de rêver aussi tristement, mais pourtant il faut convenir que parfois la souvenance est chose assez fâcheuse.

Thémistocle disait *qu'il aimait mieux l'art d'oubliance que celui de mémoire.* Je le crois bien, ce Thémistocle était un émigré vertueux, toujours patriote, quoique ruiné par sa patrie ; toujours citoyen, quoique banni. Il sentait que pour rester fidèle à son pays, et pour résister aux séductions des ennemis d'Athènes, il fallait oublier toutes les injures qu'il avait reçues, toutes les injustices qu'il avait éprouvées.

Loin de vouloir, comme Alcibiade, livrer l'Attique aux étrangers, son âme héroïque regardait toute vengeance contre des compatriotes comme un suicide : et certes, dans une position semblable à la sienne, la première science, et qui rapporte le plus de gloire, est celle qui apprend à *oublier*.

On ne saurait croire en combien de circonstances l'oubli semble préférable à la *mémoire*, et, sans compter les pédans dont les longs et verbeux ré-

cits m'ont fait désirer cent fois dans mon enfance de les voir plongés jusqu'au cou dans le fleuve *Léthé*, connaît-on rien de plus fâcheux que ces gens toujours panégyristes du passé, toujours détracteurs du présent, qui ne peuvent oublier leur jeunesse ?

Comme ils ne brillent plus dans la société, il n'y a plus d'ordre dans le monde, l'amour, la grâce et le bon goût sont exilés parce qu'ils ne peuvent plus aimer ni plaire, tout est décoloré dans l'univers, parce que leurs sens sont affaiblis ; le changement des mœurs, des institutions dérangeant leurs habitudes, tout leur paraît bouleversé.

A leurs yeux l'égalité est injustice, la liberté même leur semble un esclavage, parce qu'elle les soumet à des lois au-dessus desquelles leur rang les plaçait autrefois.

La moitié des causes de nos troubles disparaîtrait, si on voulait, si on pouvait oublier des tems d'abus, d'inégalité, de priviléges, dont il était très-naturel à ceux qui en jouissaient de désirer la durée, mais qui, une fois expirés, ne peuvent plus renaître.

Le présent est la seule partie du tems qui nous appartienne. Le passé n'est plus rien pour nous, et l'avenir ne nous sera peut-être pas donné ; à quoi peut nous servir au bord de la tombe de regretter notre berceau ?

L'envie qu'excite en nous la fortune ou le mérite de nos contemporains, est trop souvent la cause secrête qui nous porte à nous ressouvenir si tendrement de ceux qui ne sont plus, à les exalter, à les placer si haut que leurs successeurs désespèrent de les atteindre ; Horace disait avec raison :

Tel, qui des vieux auteurs défend toujours la gloire,
Ne les entend pas trop, mais veut le faire accroire,
Et montre, en redoublant ses pénibles efforts,
Plus de haine aux vivans que d'amour pour les morts.

On dirait, à voir certaines douleurs exaltées, à suivre des certains deuils, à entendre certains regrets à propos de gens qu'on louait et qu'on aimait médiocrement quand ils vivaient, que la *mémoire* grandit, embellit ces hommes qui ne sont plus, et attendrit tout à coup ceux qui leur survivent.

Je suis bien loin de blâmer les souvenirs qui honorent la tombe, lorsqu'ils viennent de piété et non d'hypocrisie ; mais je suis peu sensible aux larmes d'une femme qui n'a bien aimé son époux qu'après son trépas, aux regrets touchans que prodiguent à un homme célèbre les vivans qui l'ont dénigré pendant sa vie.

Je pense comme Sénèque *que si le deuil des morts est chose triste, il est un pire deuil, le deuil des vivans*. Il entendait sans doute par là le deuil qu'on devait porter pour ces vivans qui, par leurs vices et leur méchanceté, déshonorent eux, leur siècle et leur patrie.

Au reste, on doit convenir que le faux hommage qu'une feinte douleur paie forcément à la *mémoire* d'un homme éminent, lorsqu'il succombe sous les coups de la nature ou de la fortune, a cependant un bon effet, celui d'avertir l'envie que ses coups de dents et de griffes seront inutiles, et que *le génie*, ainsi que le dit un ancien, *paraît grand, même après sa chute. Etendu sur la terre, il n'est pas plus méprisé que les ruines des temples, qu'on vénère encore comme entiers lorsqu'on foule aux pieds leurs débris.*

En tout la *mémoire*, si elle était toujours accompagnée de jugement, serait le premier don du ciel, et le plus précieux pour l'homme. Ce serait le brillant flambeau de sa vie ; elle le porterait aux vertus et l'éloignerait des vices, par les grands exemples de gloire et de honte que présente l'histoire.

Comme on imite plus qu'on n'invente, presque toutes nos sciences, nos lois, nos institutions ne sont que des souvenirs. Les muses, ornement et charme de la terre, ont reçu justement le nom de *Filles de Mémoire*.

Cette *mémoire* que Platon appelle

une grande et puissante *déesse, donne*, suivant Plutarque, *l'être au passé; elle est, dit-il, l'ouïe des sourds et la vue des aveugles.*

Je ne disconviens point qu'elle ne mérite en partie ces éloges; mais je dis que, semblable à la *langue*, elle est pour nous, tour à tour, ce qu'il y a de meilleur et de pire.

La Mémoire, ou *Mnémosyne*, n'est point, comme le dit la fable, une divinité presque égale à la Sagesse. C'est tout simplement un vaste magasin d'où l'on tire au hasard, tantôt des remèdes, tantôt des poisons; tout s'y trouve mêlé, bons et funestes conseils, utiles et pernicieux exemples; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que, pour l'ordinaire, au lieu d'en donner la clef à la raison, ce sont nos passions qui se chargent d'y fouiller et d'y prendre ce qui leur convient le mieux.

Aussi Dieu sait comme elles en rapportent avec empressement des récits de fortune imprévue et rapide pour les joueurs, des exemples de gloire et de puissance pour les ambitieux: un jeune monarque belliqueux n'en tire que les portraits d'Alexandre et de César; l'avare s'admire en voyant l'image de Vespasien, le gourmand rêve à la table de Lucullus, et s'enorgueillit de sa gloutonnerie; la femme voluptueuse n'a plus honte de ses faiblesses, en songeant à la célébrité de Cléopâtre, à la renommée d'Agnès-Sorel. Elle suit la tendre La Vallière, non au couvent, mais dans les rians bosquets de Versailles. La vieille coquette se regarde avec complaisance dans son miroir, en se rappelant le long printems et le florissant été de Diane de Poitiers; le fanatique au lieu d'admirer les douces et royales vertus de Saint-Louis, ne se souvient que de l'édit dans lequel il ordonne de *percer avec un fer chaud* la langue du blasphémateur.

Combien de jeunes courtisans sont plus disposés à imiter joyeusement la galanterie de Henri IV que son infatigable activité!

Combien d'exagérés de nos jours semblent n'avoir puisé dans l'histoire que l'amour de la vengeance qui animait la fureur plébéienne de Marius, la cruauté aristocratique de Sylla, l'impitoyable rigueur du despote Octave.

L'infidèle *mémoire* trace au crayon les bienfaits, et burine les injures; elle rappelle bien bas au débiteur la dette qu'il a contractée, elle parle sans cesse au créancier de l'argent qu'il doit recevoir.

Lorsqu'elle favorise nos vices, elle prend le ton tranchant, dogmatique, hérissé de citations qui nous encouragent; mais nous parle-t-elle de justice, de clémence, de sacrifices à faire de nos ressentimens, des dangers de la rigueur, des avantages de la bonté, des suites funestes de l'arbitraire, elle hésite, bégaie, s'exprime avec doute, et nous dit comme Auguste à Cinna:

> L'un m'invite à le suivre et l'autre me fait peur;
> Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur;
> Et l'ordre du destin, qui gêne nos pensées,
> N'est pas toujours écrit dans les choses passées.
> Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
> Et par où l'un périt un autre est conservé.

C'est surtout dans les tems de révolution que la *mémoire* a une mobilité et une docilité incroyables; on dirait qu'attachée à la roue de la fortune elle tourne avec elle; il n'est point de *kaléidoscope* qui change ses tableaux avec plus de rapidité.

En un instant, elle efface de notre esprit le mérite du vaincu, et y grave celui du vainqueur: elle trompe la vue, altère le langage et dénature la pensée. Tel lapide aujourd'hui l'idole qu'il ne se souvient plus d'avoir encensée la veille; ceux que l'on courtisait, on les fuit; ceux qu'on

dédaignait, on les recherche : les services rendus sont oubliés ; on semble même avoir perdu toute idée de ce qu'on a dit, écrit, fait, sollicité ou obtenu.

Les métamorphoses se font avec impudence, on dirait que ceux qui se transforment si vite croient que tout le monde a perdu comme eux la *mémoire :* on en voit même certains qui non-seulement dénigrent, mais couvrent d'opprobre les personnes et les choses qui ont été pendant plusieurs lustres la source de leur fortune, le soutien de leur existence, l'objet de leur culte, et le sujet de leurs chants.

On dirait à les entendre, si on ne les voyait pas, que tout en eux, hors le visage, est changé, ils sont comme cette *pie d'un barbier romain,* dont parle Plutarque ; « Elle fesait merveille de chanter et de parler, contrefesant la parole des hommes et la voix des bêtes ; il advint que l'on fit les funérailles de l'un des plus riches personnages de la ville ; force trompettes et clairons accompagnaient le convoi et s'arrêtèrent en sonnant bien longuement et à grand bruit, près de la maison du barbier, devant l'oiseau parleur. Depuis cela, tout le lendemain la pie demoura muette, sans siffler, parler, ni faire son ramage accoutumé en ses ordinaires passions, tellement que ceux qui auparavant s'esbahyssaient de sa voix, s'émerveillaient alors de son silence ; on croyait que par la peur sa voix fût demourée esteinte. Mais après une retraite en soi-même, cette voix se réveilla tout soudain, ne disant rien de tout ce qu'elle avait accoutumé auparavant de dire ou de contrefaire, sinon le son des trompettes." On est bien sûr que nos *pies* modernes contreferont toujours le *son* qui domine, et la voix qui fait le plus de bruit.

Ce sont peut-être de semblables observations sur les inconvéniens de la *mémoire* qui portaient Pétrarque à en parler ainsi : « C'est à la vérité une des plus nobles puissances de l'âme, mais d'ailleurs c'est une grande maison d'ennui, une galerie de vieux tableaux, où il y a plus d'objets désagréables que de ceux qui charment la vue."

Que conclure de tout ceci ? qu'on doit cesser de cultiver sa *mémoire* et chercher à tout oublier ? Non, mais qu'il faut se méfier de cette *mémoire,* et ne lire dans ses archives qu'à la lueur du flambeau d'une saine philosophe ; elle rejettera toute souvenance d'illusions détruites, de pouvoirs effacés, de biens perdus, d'injustices éprouvées, toute image d'un passé qui ne peut se reproduire ; elle nous rendra reconnaissans, par le souvenir des bienfaits d'autrui, tolérans, par celui de nos fautes ; elle nous inspirera le désir d'imiter les hommes grands et vertueux, dont la *mémoire* impose encore le respect à notre âme et sanctifie jusqu'à nos pensées le plus secrètes.

Elle nous dira comme Sénèque : « Heureux l'homme dont la mémoire seule suffit pour nous corriger ; heureux encore celui qui vénère assez les grandes vertus pour rentrer dans l'ordre à leur seul souvenir !"

C'est un bon usage à faire du passé que de s'y choisir des juges et des témoins de sa vie, tels que Cicéron, Caton, Marc-Aurèle, Henri IV, Bayard, l'Hôpital, Sully, Turenne, Catinat, d'Aguesseau, &c. Qu'on croie agir ou parler en leur présence, et l'on se permettra peu d'actions et de discours qu'on puisse se reprocher.

Puisqu'on trouve tout dans la *mémoire,* « magasin, nous dit Montaigne, plus fourni de matière que d'invention," laissons-y tout ce qui peut nous nuire et tâchons de n'y prendre que tout ce qui peut être utile à nous et à autrui.

Si l'on était dans la nécessité d'opter, il vaudrait peut-être encore mieux oublier le *bien-être* que se souvenir du *mal-être.* « Je me console, disait Montaigne, d'avoir peu de *mémoire,* parce que je me souviens moins des injustices éprouvées ; il aurait fallu pour me rappeler une injure, qu'un page vînt me répéter

tous les jours trois fois a l'oreille, comme l'officier persan au roi Darius: Sire, souvenez-vous de l'incendie de Sardes et des Athéniens."

J'aime et j'admire cette douceur, mais pourtant je ne me consolerais pas avec une telle facilité de manquer de *mémoire ;* ce que je voudrais pour ma félicité, ce que je conseille aux autres pour leur bonheur, c'est un sage mélange de souvenance et d'oubli.

Oublions nos prétentions, rappelons-nous les droits des autres, perdons la *mémoire* de nos malheurs, gardons celle de nos exploits, souvenons-nous de nos erreurs, de nos faiblesses, de nos inconséquences, pour oublier plus facilement celles d'autrui: jetons dans l'oubli les causes de nos discordes, mais songeons sans cesse à leurs suites funestes.

En gravant dans la *mémoire* de nos enfans les principes de la Charte qui nous lie, honorons la *mémoire* des hommes qui les ont les premiers proclamés; enfin, comportons-nous de sorte que nos actions et nos écrits soient dans l'avenir une mine féconde de bons exemples pour nos neveux et une source de douces jouissances pour nous.

Je l'ai dit autrefois avec assez de raison, quoique dans une chanson:

Si du méchant l'âme embrasée
Cède aux remords qu'il ne peut fuir,
Pour l'homme juste l'Elysée
De sa vie est le souvenir.

C'est là le grand bienfait, l'avantage inappréciable de la *mémoire,* c'est par elle que la conscience nous récompense ou nous punit. Honorons-la donc comme un juge incorruptible, apprécions ses peines et ses charmes. Notre aimable Delille a trouvé dans son cœur tout ce qu'on peut dire de mieux sur la *mémoire :*

L'homme ingrat au passé goûte peu l'avenir,
Non, l'espoir ne vit guère où meurt le souvenir;
Dans le même foyer tous deux ont pris naissance,
Et le cœur sans regret languit sans jouissance.
Et toi, du souvenir le plus noble attribut,
Douce reconnaissance, accepte mon tribut!
Le présent est le Dieu que l'intérêt adore,
Mais toi, vers le passé ton œil se tourne encore.
Si des dettes du cœur il s'était acquitté,
"*Cet homme se souvient,*" disait l'antiquité.

DE LA POÉSIE ANGLAISE EN FRANCE.

Depuis quelques années on s'occupe beaucoup en France de la littérature anglaise. Les romanciers et les poëtes de la Grande Bretagne sont presque autant à la mode à Paris qu'à Londres. Les ouvrages de ses derniers, cependant, sont peut-être moins admirés en France pour leur mérite intrinsèque, que comme plantes exotiques.

On a traduit en français les œuvres poétiques de Lord Byron, de Sir Walter Scott et de Thomas Moore. Le premier des trois est, peut-être, celui qui a été le plus universellement admiré; et cela est assez naturel. Le mérite de Sir Walter Scott tient beaucoup à un intérêt local, qui est nécessairement perdu pour des étrangers; il étonne rarement par la grandeur ou l'originalité de ses idées; ses vers sont jolis plutôt que beaux, et de jolis vers perdent presque tout leur prix dans une traduction.

Le mérite de Moore, quoique d'un genre différent, ne peut guère non plus être apprécié par des étrangers

ni préservé dans une traduction faite par un homme d'un talent inférieur au sien ; et Dieu sait comment se font de nos jours la plupart des traductions !

Moore a plus que tout autre poëte moderne de cette *curiosa felicitas*, de ces expressions heureuses, dont l'élégance et l'harmonie charment l'esprit et flattent l'oreille. Ses images sont pleines de fraicheur et de grâce : son rhythme est souvent la perfection même, et le talent avec lequel il chante les vers charmans qu'il compose, lui a valu, autant que sa traduction du poëte Grec, le surnom de l'Anacréon moderne. Combien il serait à souhaiter que tous ceux à qui on se plaît à donner les grands noms de l'antiquité eussent d'aussi bons titres à cet honneur ! On peut en quelque sorte comparer le traducteur qui cherche à transmettre dans une autre langue les beautés de Moore à celui qui poursuit un papillon pour en admirer de plus près les couleurs ; leurs vains efforts ne font que

" Brush the brightest hues away"

comme l'a si bien dit Lord Byron dont il nous reste à parler. Ses beautés sont d'un genre qui les rend plus susceptibles d'être appréciées par un étranger, et d'être préservées, dans une traduction. L'harmonie ne manque pas à Lord Byron, témoin ce beau morceau du Corsaire.

" Slow sinks ere yet his lovely race be run,
Along Morea's hills the setting sun."

mais son mérite consiste surtout dans la force, la grandeur, et l'originalité de ses idées. De lui on peut vraiment dire, que la nature l'a formé poëte. Il a plus que tout autre de ces morceaux qui sont évidemment le fruit d'une verve brûlante. Il semble s'être saisi, en parcourant le pays d'Apollon, et des Muses de cet esprit poétique qui animait jadis leurs ministres. On peut comparer la poésie de Moore à un tableau dont le copiste s'efforcerait en vain de saisir le brillant coloris ; la poésie de Lord Byron à une belle statue dont une copie, même imparfaite, peut nous donner une idée assez juste.

Il suit de ce que nous avons dit des trois poëtes qui sont le sujet de ces observations, que, quel que soit le mérite de Sir Walter Scott et de Moore, Lord Byron doit être plus généralement admiré par ceux à qui la langue Anglaise n'est pas familière depuis leur enfance et que ses ouvrages occuperont une place plus permanente dans leurs bibliothèques.

NOTICE SUR LES KING,

OU LIVRES CANONIQUES ET MORAUX DES CHINOIS.

(*Deuxième Article*)

Mais on présume que, depuis le tems de Confucius, les copies du Chiking ont été considérablement défigurées par des interpolations et des passages apocryphes. D'ailleurs, le style, quelquefois trop métaphysique, est souvent d'une concision qui nuit à la clarté. " Cependant, selon le témoignage de Sir W. Jones, cette obscurité même a quelque chose de sublime et de vénérable aux yeux de plusieurs Chinois.

Plusieurs morceaux d'une étendue considérable ont été traduits soit par le P. de Premare, soit par d'autres missionnaires, non d'après ce système de littéralité, mais avec une fidélité un peu ornée, dont Confucius lui-même a donné le modèle, lorsque dans plusieurs de ses écrits il a reproduit des fragmens du Chiking. Je vais choisir ceux qui me paraîtront les plus intéressans.

La huitième ode du deuxième livre

intitulée *Avis au roi*, est un avertissement sévère, mis dans la bouche du vertueux *Ven-vang*, père du fondateur de la troisième race.

O grand et suprême seigneur, vous êtes le souverain maître du monde; mais que votre majesté est sévère et vos ordres rigoureux! Le ciel donne, il est vrai, la vie et l'être à tous les peuples de la terre; mais il ne faut pas entièrement compter sur sa libéralité et sur sa clémence. Je sais qu'il commence toujours en père, mais je ne sais pas s'il ne finira point en juge.

Ven-vang s'écrie: Hélas! rois de ce monde, vous êtes cruels, et vos ministres sont des tigres et des loups: vous êtes avares, et vos ministres sont autant de sangsues. Vous souffrez de telles gens auprès de vous; vous les élevez aux premières charges; et, parce que vous avez obligé le ciel à faire tomber sur vous un esprit de vertige, vous mettez ces misérables sur la tête de vos sujets!

Ven-vang s'écrie: Hélas! rois de ce monde, sitôt que vous voulez approcher de vous quelque homme sage, incontinent les méchans jurent sa perte, et répandent mille faux bruits, pour couvrir leur haine de prétextes spécieux. Vous les écoutez, vous les aimez; c'est loger dans votre palais une troupe de brigands; et voilà pourquoi les imprécations du peuple n'ont point de bornes....

Ven-vang s'écrie: Helas! rois de ce monde, les murmures de votre peuple sont comme les cris des cigales, et la colère bouillonne dans le milieu de son cœur. Vous touchez au dernier malheur, et vous ne changez point. La peste est dans le sein de l'empire, et gagne jusqu'aux barbares les plus éloignés.

Ven-vang s'écrie: Helas! rois de ce monde, ce n'est pas le Seigneur que vous devez accuser de tant de maux: ne vous en prenez qu'à vous-mêmes. Vous n'avez point voulu écouter les sages vieillards, vous les avez tous écartés. Mais, bien que vous n'ayez plus auprès de vous de ces hommes respectables, vous avez encore les lois: que ne les suivez-vous pour détourner les fléaux qui sont prêts à vous accabler?

Ven-vang s'écrie: Hélas! rois de ce monde, on le dit, et il n'est que trop vrai: ce qui a fait mourir ce bel arbre, ce n'est point qu'on en ait rompu les branches, ou qu'on en ait abattu les feuilles; c'est que la racine était gâtée et pourrie. Comme vous devez vous regarder dans les rois qui vous ont précédés et qui vous ressemblaient, de même vous servirez un jour d'exemple à ceux qui viendront après vous. Plus le monde vieillit, et plus il a d'exemples fameux pour s'instruire; et il n'en deveint pas meilleur.

Les deux odes qui suivent sont tirées du premier livre.

LA JEUNE VEUVE.

Une barque lancée à l'eau ne remonte plus sur le rivage. Mes cheveux autrefois flottans sur mon front, furent coupés ou relevés sur ma tête. J'appartiens à l'époux qui reçut ma foi; je la lui garderai jusqu'au tombeau. O ma mère! ma mere! pourquoi prétendre vous prévaloir de vos droits? Mon cœur les révère et compare vos bienfaits à ceux du Tien; mais ce cœur ne se souillera jamais d'un parjure.

Une barque lancée à l'eau ne remonte plus sur le rivage. Mes cheveux autrefois flottans sur mon front, furent coupés ou relevés sur ma tête. Mes sermens m'ont donné à mon époux; je lui serai fidèle jusqu'à la mort. O ma mère! ma mère! pourquoi vous prévaloir de vos droits? Mon cœur les révère et compare vos bienfaits à ceux du Tien; mais ce cœur ne se souillera jamais d'un parjure.

LA BERGÈRE.

O *Tchong-tsee*, je t'en prie, ne viens pas dans notre hameau; ne romps plus les branches de nos saules. Je n'oserais t'aimer; la crainte de mon père et de ma mère me retient.

Mon cœur pourrait se tourner vers toi ; mais, puis-je oublier ce que m'ont dit mon père et ma mère ?

O Tchong-tsee, je t'en conjure, ne monte pas sur notre muraille ; ne romps plus les branches de nos mûriers. Je n'oserais t'aimer, la crainte de mes frères me retient. Mon cœur pourrait se tourner vers toi ; mais, puis-je oublier ce que m'ont dit mes frères ?

O Tchong-tsee, je t'en supplie, n'entre pas dans notre jardin ; ne romps pas les branches de nos arbres de sandal. Je n'oserais t'aimer, la crainte de mes parens me retient. Mon cœur pourrait se tourner vers toi, mais puis-je oublier ce que m'ont dit mes parens ?

Voici d'autres odes du Chi-king, que le P. Cibot dit avoir traduites, comme on copie une miniature avec du charbon.*

LE DÉPART DE L'AMIE.

(C'est une femme qui chante.)

L'hirondelle vole d'une aile légère. J'ai accompagné mon amie aussi loin que je l'ai pu. Il a fallu s'en séparer. Je la cherche en vain des yeux dans le lointain le plus reculé ; elle ne paraît plus ; coulez, coulez, mes larmes !

L'hirondelle chante en volant. J'ai appelé mon amie à grands cris ; j'ai fait répéter son nom aux échos, et je n'ai pu m'en faire entendre ; elle était déjà loin de moi. Coulez, coulez, mes larmes ; je succombe à ma douleur.

O chère et tendre amie, tes vertus fesaient les délices de mon âme. Fidèle au vrai, tu aurais rougi du moindre déguisement. Jamais ta belle âme n'a chancelée dans les voies de l'innocence. La bienfesance était ton penchant. La sagesse guida toujours tes pas Oh ! que tu m'exhortais tendrement à rester fidèle à l'époux que la mort m'a enlevé !

* Notes de l'*Essai sur la langue des Chinois.*

PLAINTE D'UNE ÉPOUSE RÉPUDIÉE.

Semblables à deux nuages qui se sont unis au haut des airs, et que les plus violens orages ne sauraient séparer, nous nous étions liés l'un à l'autre par un éternel hymen ; nous ne devions plus faire qu'un cœur. La moindre division de colère ou de dégoût eût été un crime. Et toi, tel que celui qui arrache les herbes et laisse la racine, tu me bannis de ta maison, comme si, infidèle à ma gloire et à ma vertu, je n'étais plus digne d'être ton épouse et pouvais cesser de l'être ! Regarde le ciel et juge-toi. Hélas ! que je m'éloigne avec peine ! mon cœur m'entraîne vers la maison que j'ai quittée. L'ingrat ! il ne m'a accompagnée que quelques pas ; il m'a laissée à sa porte ; il trouvait doux de me quitter. Tu adores donc le nouvel objet de tes feux adultères, et vous êtes déjà comme un frère et une sœur qui se sont vus dès leur enfance ! Va, ton infidélité souillera ton nouvel hymen, et empoisonnera ses douceurs. O ciel ! cet hymen, tu le célèbres avec joie. Je suis devenue vile à tes yeux ; tu ne veux plus de moi ; et moi, je ne voudrai plus de tes repentirs. Quelles ne furent pas mes peines sur le fleuve rapide où je voguais avec toi ? A quels travaux ne me suis-je pas dévouée pour les intérêts de ta maison ? Je me sacrifiais pour te rendre heureux. Tous les cœurs qui sont venus vers toi, c'est moi qui les ai attirés ; et tu ne peux plus m'aimer ! tu me hais même, tu me méprises et tu m'oublies ! Ainsi donc, c'est la fortune que tu aimais dans ton épouse, et j'ai perdu tous mes charmes, dès que je t'ai rendu heureux ! Que de douceurs et de félicités je préparais à notre vieillesse ! un autre t'en dédommagera, et je languirai dans l'opprobre et la douleur ! Hélas ! que tes derniers regards étaient terribles ! Ils ne respiraient que la haine et la fureur. Mes maux sont sans remède. Il s'offense de ma tendresse et rougit de mes bienfaits.

Comment retenir ses larmes, dit le P. Cibot, en lisant l'ode qui commence par ces belles strophes ?

" Ainsi donc, le roi du ciel n'écoute plus sa clémence ? Il désole la terre par la famine et la peste. La pâle mort remplit tout l'empire de deuil et de larmes. O colère ! O vengeance terrible ! le ciel ne choisit plus ses victimes ; il frappe partout à coups redoublés. On ne voit que des morts, on n'entend que des mourans. Il est juste ; il est juste ; point de miséricorde pour des coupables ; qu'ils périssent. Mais les innocens auront-ils le même sort ? Ces enfans pendus à la mamelle desséchée de leurs mères languissantes, expireront-ils de douleur ?

" Pleurons, soupirons, gémissons ; que tout retentisse des cris de notre repentir. O père ! ô père ! notre ingratitude et notre malice vaincront-ils ta miséricorde et ta bonté ? Mais que vois-je ? le sang coule de toutes parts ? on assassine ceux que la famine a épargnés : époux, parens, enfans, amis, tout le monde se craint et s'évite. On passe à travers les cadavres pour courir à des festins. Tremblez, impies, tremblez ; la mort entre dans votre sein avec l'air que vous respirez. Ces yeux pleins d'adultères et d'incestes vont se fermer pour jamais."

Terminons par deux morceaux justement célèbres chez les Chinois, et qui peignent avec charme les plus douces affections de la nature.

LE FILS AFFLIGÉ (*).

Semblable aux tiges brillantes qui sont la gloire et la conservation de la racine qui les a produites, je serai, me disais-je, la joie et le soutien de mes parens. Vaines espérances d'un cœur sensible et reconnaissant ! je ne suis plus que comme ces rejetons stériles qui épuisent la racine qui les a nourris, et lui donnent la mort en se séchant. Mon père et ma mère sont dans le besoin, et je ne puis les aider d'aucun secours. Hélas ! leur vieillesse affligée ne recueillera donc aucun fruit des peines et des travaux que j'ai coûtés à leur amour ! Plus une urne est précieuse et sculptée avec art, plus le vase informe et grossier qui figure avec elle dépare sa beauté. La honte d'un fils est l'opprobre de ses parens. Hélas ! les âmes les moins nobles préfèrent la mort à une vie sans honneur. Comment ne succomberai-je pas, moi, à l'accablante pensée, que je suis comme sans père et sans mère, puisqu'ils ne peuvent pas même songer à leur fils sans rougir ? S'il est affreux de m'abandonner à mon désespoir, il l'est encore plus de lutter contre lui. O mon père ! vous êtes le cher auteur de mes jours ! O ma mère ! ce sont vos tendres soins qui me les ont conservés (*) ; vos bras furent mon premier berceau : j'y trouvais vos mamelles pour m'allaiter, vos vêtemens pour me couvrir, votre sein pour m'échauffer, vos baisers pour me consoler, et vos caresses pour me réjouir ; vous ne m'en tiriez que pour me reprendre avec plus d'empressement. O mon père ! ô ma mere ! vos bienfaits surpassent en nombre les étoiles ; ils sont plus immenses que les cieux, et toute l'impétuosité de ma reconnaissance ne sert qu'à m'accabler du sentiment de ma misère. La grande montagne de Nan-Chan élève jusqu'aux cieux son sommet superbe ; un zéphyr continuel y porte la fraîcheur et l'abondance ; tout le monde y regorge de biens ;

* Une nation se peint dans tout, observe avec raison le même missionnaire. La Chine a plus de pièces de poésie sur la piété filiale, l'amour conjugal, l'amitié fraternelle, l'union des familles, les malheurs de la patrie, etc., que toutes les nations savantes d'au-delà des mers.

* C'est une opinion généralement répandue dans l'Orient, que le père seul est la source de la vie, et que la femme n'en est que le réceptacle et la conservatrice.

Pourquoi suis-je le seul être accablé d'un déluge de maux ? Pourquoi suis-je le seul à me noyer dans mes larmes ? leur source ne tarira-t-elle jamais ? ô montagne de Nan-Chan, que ta vue irrite ma douleur et aigrit mon désespoir ! Ton élévation étonne les regards ; chaque saison te prodigue de nouveaux agrémens et te comble de richesses ; tous ceux qui t'habitent, jouissent à leur gré des douceurs de la vie. Pourquoi faut-il que nul espoir ne suspende mes soupirs ? Hélas ! je suis le seul fils dans l'univers qui ne puisse rendre aucun soin à la vieillesse de ses parens."

LE FRÈRE.

Aucun arbre ne peut être comparé au *Tchang-ti*, que le printems a couronné de mille fleurs. Aucun homme ne peut être comparé, à un frère. Un frère pleure la mort de son frère avec les larmes d'une vraie douleur : son corps fût-il suspendu sur un abîme, à la pointe d'un rocher, ou enfoncé dans l'eau infecte d'un gouffre, il lui procurera un tombeau. La tourterelle gémit seule dans le silence des bois ; mais moi, dans mon affliction, j'ai un frère qui la partage. L'ami le plus tendre ne cherche qu'à consoler ma peine. Mon frère la sent comme moi ; c'est la sienne. Le frémissement de la colère peut bien se glisser dans notre demeure, et flétrir son cœur d'un souffle empoisonné ; mais, sitôt que le péril en approche mon frère me fait un abri de son corps. Quelle joie pour lui de me voir délivré ! Quel plaisir de me voir heureux ! On partage son bonheur avec ses parens ; la présence d'un frère l'augmente. Les fêtes les plus agréables sont celles où je vois le mien. Le festin le plus délicieux est celui où il est assis à mes côtés : sa présence épanouit mon âme ; je la verse tout entière dans son sein. L'amitié fraternelle a toutes les tendresses de l'amour. Une épouse aimable et vertueuse vous comble des douceurs de l'hymen ; des enfans dignes de vous, remplissent vos désirs. Voulez-vous assurer votre bonheur ? Que l'amitié fraternelle le cimente. Elle est dans les familles, comme le *Kin* et le *Ché* * dans les concerts, où ils soutiennent et embellissent toutes les voix. Oh ! amitié fraternelle ! Heureuses les familles où tu règnes ! Tes charmes y attirent toutes les vertus et en éloignent tous les vices.

Ce n'est pas sans doute un peuple vulgaire, que celui qui, bien avant les tems d'*Homère* et de *Salomon*, savait éprouver et peindre en beaux vers de tels sentimens, et qui peut présenter parmi ses livres sacrés, un recueil de chants si doux et si sublimes.

Le quatrième des grands King, le Liki, est composé de 49 chapitres, dont dix-sept seulement sont authentiques, et traitent principalement du rituel chinois, et de diverses obligations morales. Ce livre reçoit un prix extrême des détails qu'il renferme sur la religion, le gouvernement, les lois, les mœurs et les usages des anciens Chinois, depuis le commencement de la monarchie jusqu'au cinquième siècle avant Jésus-Christ. On y trouve surtout des éclaircissemens fort curieux sur l'accomplissement des devoirs de la piété filiale.

" Un fils bien né ne se loge point dans l'appartement du milieu, ne s'assied point au milieu de la natte, ne passe pas par le milieu de la porte. Un fils rempli de piété filiale entend ses père et mère sans qu'ils lui parlent, et il les voit sans être en leur présence. Un fils ne possède rien en propre du vivant de ses parens ; il ne peut pas même exposer sa vie pour un ami. Le meurtrier de votre père ne doit pas rester sous le ciel avec vous ; il ne faut pas mettre les armes bas, tandis que celui de votre frère vit encore, et vous ne pouvez pas habiter un même royaume avec celui de votre ami. Un fils qui va avec son père, demeure un pas derrière

---

* Instrumens de musique.

lui, et ne fait que le suivre ; un cadet a la même attention pour son aîné. Au premier chant du coq, les enfans et les brus viennent dans la chambre du père et de la mère, leur présentent de l'eau pour se laver les mains, leur donnent leurs habits, ramassent le chevet, roulent la natte, arrosent la chambre. ....Quand le père et la mère veulent se coucher, les enfans et les brus viennent pour les servir... C'est l'aîné des fils qui présente la natte et leur demande de quel côté de l'estrade ils veulent reposer ; le cadet déroule les matelas, etc. Un fils qui est en charge et logé séparément de ses père et mère, vient chaque matin leur demander ce qu'ils souhaitent manger. Au soleil levant, il va vaquer à son office ; mais le soir, il revient saluer son père et sa mère.... Quand ils sont à table, leurs enfans et leurs brus sont tous à leurs côtés et restent jusqu'à la fin de leur repas pour les servir......Si le père est mort, le fils aîné est à la tête des autres pour servir sa mère."

Mais, les préceptes suivans vont trop loin, parce qu'ils réduisent en règles ce qui devrait être l'effet volontaire et non calculé des dispositions de l'âme, et peuvent enfanter l'hypocrisie ou l'affectation, bien pires que l'indifférence.

"Quand un père ou une mère sont malades, on est négligé dans sa coiffure, embarrassé dans son maintien et distrait dans ses paroles ; on ne touche à aucun instrument de musique ; on mange sans appétit ; on boit sans goût ; on ne sourit que du bout des lèvres, et on n'a pas la force de se mettre en colère.

"Un fils dont le père vient d'expirer, est comme foudroyé ; il ressemble à un homme absorbé dans ses pensées, qui ne sait ni avancer, ni reculer. Quand on met le cadavre dans le cercueil, ses yeux égarés ne se fixent nulle part ; il est comme un homme éperdu qui cherche avec inquiétude ce qu'il désespère de retrouver ; aux funérailles, il n'a ni maintien ni contenance ; il est comme un homme qui tombe en syncope, en voyant s'anéantir pour jamais toutes ses espérances à la fois."

N'est-il pas à craindre que des pratiques ainsi minutieusement prescrites ne dégénèrent en simagrées, et qu'il n'en soit de cette religion des parens comme de plusieurs autres, d'autant moins pures dans la morale et dans les sentimens qu'elles sont plus chargées de cérémonies religieuses et de rigides observances ? Cependant, le législateur a soin d'imposer des bornes aux macérations et au désespoir. "La rigueur du deuil ne doit pas aller jusqu'à trop maigrir, ou jusqu'à affaiblir, la vue, ni l'ouïe. Si l'on a une blessure à la tête on peut la laver ; si l'on est chauffé, on peut prendre le bain ; si l'on est malade, on peut manger de la viande et boire du vin ; mais on reprend les observances du deuil, dès qu'on est remis ; les négliger, ce serait outrager la nature et abjurer la piété filiale. Quand on atteint cinquante ans, on n'est pas obligé de pousser l'abstinence du deuil jusqu'à maigrir. A soixante ans, il faut l'éviter et ne se retrancher que peu de choses sur son vivre ; à soixante-dix ans, il suffit de porter des habits de deuil, on peut manger de la viande et boire du vin ; on couche dans son appartement ordinaire."

En Chine, le deuil d'un père se porte trois ans ; plusieurs passages du Li-Ki rappellent cet usage.

Tsea-Tchang demanda s'il était vrai, comme il est rapporté dans le Chou-king, que *Koa-Soung* eût passé trois ans sans parler, et n'eût commencé qu'après ce tems expiré, à régler les affaires de l'empire ? "Oui, sans doute, lui répondit Confucius ; et cela devait être ainsi. Dans l'antiquité, quand l'empereur était mort, le prince héritier ne se mêlait point du gouvernement pendant les trois années du deuil, et en laissait le soin à son ministre." Il me semble que la mémoire des bons princes eût été mieux honorée par une conduite tout contraire.

J'ai peu de choses à dire du *Yo-King*, ou King de la musique, le dernier des livres canoniques de première

classe. Ce livre est entièrement perdu; mais il en a été conservé, dans le Li-Ki, un beau fragment que je vais rapporter.

" Dans les temples et dans les salles des ancêtres, la musique doit également inspirer la religion au prince et aux sujets, aux grands et aux petits; dans les fêtes publiques et dans les assemblées de parens, la condescendance et les égards aux vieux et aux jeunes; dans les familles et dans les ménages, l'amour et la tendresse aux pères et aux enfans, aux aînés et aux cadets. Plus on examine la musique, plus on trouve que son unique but, soit dans ce qui en fait l'essence, soit dans ce qui n'en est que l'accessoire, est de resserrer les liens qui unissent le père au fils, le prince au sujet, tous les hommes les uns aux autres."

Tout ce qu'on sait du Yo-King, c'est qu'on l'apprenait dans les écoles qu'on en chantait les cantiques dans les cérémonies religieuses, et que les musiciens étaient obligés de le savoir par cœur. On croit que ce monument de l'ancienne religion de la Chine fut détruit par les sectes de Fo et de Tao-tzee, lorsqu'elles devinrent toutes-puissantes à la cour.

LE CALIFE ALMANZOR.

CONTE.

Fana Kosrou, surnommé *Adhad-Eddoulat*, fut un des plus grands hommes de l'Orient. Fameux guerrier, conquérant noble et généreux, politique adroit, il réunissait presque tous les talens et les vertus, qui portent le nom des rois à la postérité la plus reculée. Après avoir soumis la Perse par la puissance de ses armes, après s'être emparé de Bagdad, séjour des Califes, et s'être assis sur le trône de ces monarques, ministres d'un Dieu et représentans de son prophète, il s'entretenait un jour familièrement avec les principaux personnages de sa cour; il cherchait avec eux les moyens de faire le bonheur des peuples qui lui étaient confiés par la providence, et raisonnait sur l'art qu'un roi devait employer pour n'être point trompé, et pour bien connaître la valeur des hommes dont il était environné.

Les courtisans d'Adhad-Eddoulat donnaient leur avis tour-à-tour; Adhad les écoutait en souriant, car il voyait bien qu'ils lui enseignaient précisément les moyens les plus sûrs pour être dupe. Il y avait parmi eux un sage docteur révéré dans Bagdad, non-seulement pour ses vastes connaissances, mais encore pour sa probité et sa noble franchise. Ce sage se nommait Morad; il gardait un profond silence, et laissait parler ces donneurs de conseils intéressés. Adhad-Eddoulat le regarde et lui dit: " Et toi, Morad, pourquoi ne donnes-tu pas ton avis comme les autres? Refuserais-tu de m'instruire dans la science la plus utile aux rois? Dis-moi donc quel est le moyen le plus sûr pour bien juger la valeur des hommes?—Seigneur, répond Morad, tandis que vos courtisans vous donnaient sur ce sujet des conseils admirables, je pensais au fameux calife Almanzor, créateur de Bagdad, et la gloire de l'Orient. Ce grand homme possédait éminemment cette science, moins difficile peut-être que vous ne l'imaginez; et si votre Hautesse veut bien m'entendre, je lui raconterai de quelle manière il jugeait les hommes qu'il voulait s'associer au gouvernement d'un vaste empire."

" Voyons, dit Adhad-Eddoulat, je t'écoute avec attention, et je brûle d'impatience d'entendre cette histoire, et d'en faire mon profit,—Elle est bien simple.—Tant mieux, si elle

est vrai.—Elle est un peu longue.—Elle sera trop courte, si elle est utile."

Alors Morad prend la parole en ces termes :

"Un jour le calife Abou-Giafar-Almanzor perdit son grand-trésorier. Après qu'on eut examiné la conduite de ce ministre, il se trouva qu'il avait appauvri le trésor, et entassé pour lui-même des richesses immenses aux dépens des provinces désolées par ses rapines et ses concussions sans nombre. Almanzor sentit la nécessité de remplacer ce ministre infidèle par un homme qui n'abusât pas du pouvoir dont il serait investi. Mais où trouver cet homme digne de remplir une charge aussi importante ? Quelle probité ne sera pas séduite à l'aspect de tant de trésors, quand il est si facile de s'en approprier impunément une partie ! Votre Grandeur imagine bien qu'une telle place fut briguée par les premiers seigneurs de la cour. Tous font parler leurs prétentions ; tous emploient l'or et l'intrigue pour réussir ; tous font les plus grandes protestations de zèle et de dévouement. Le calife est toujours indécis, et la place vacante n'est point donnée.

"Cependant tous les yeux se portent sur Agib, dont la fortune est immense, et dont les grands talens sont connus. On le nomme déjà hautement, et lui-même se flatte de l'espoir d'être bientôt revêtu de la charge de grand-trésorier de l'empire. Le calife avait souvent entendu parler d'Agib, mais il ne le connaissait point, et n'en était pas même connu. Il appelle donc un de ses courtisans et lui dit : "Depuis long-tems tu me sollicites pour Agib ; j'ai le projet de le nommer grand-trésorier ; mais avant tout je veux le connaître. Ce soir, je me déguiserai, tu me présenteras chez lui, et tu m'annonceras comme un de tes amis ; tu feras mon éloge, tu exalteras mon mérite, mes connaissances, ma sagesse et surtout ma probité. En même tems tu ajouteras qu'il est bien dommage que le sort m'ait si maltraité, que je sois pauvre et malheureux. Garde-toi surtout de révéler mon secret, de me faire connaître ; il y va de ta vie." Le courtisan se prosterne et fait serment d'obéir à cet ordre absolu.

"Le soir, Almanzor se couvre de vêtemens très-simples, et se fait conduire chez Agib par le courtisan qui, fidèle à sa promesse, dit à son protégé : "Permettez, Agib, que je vous présente un homme qui m'a rendu des services très-importans. Il est rempli d'excellentes qualités, ses connaissances sont étendues et variées. C'est surtout un modèle de probité et de vertu ; mais la fortune ne l'a pas très-bien traité ; c'est un homme du plus grand mérite, mais sans richesse et sans crédit." Agib salue le courtisan, lui parle avec les plus grandes marques de distinction, lui prodigue les éloges les plus flatteurs, et fait un léger signe de tête à l'étranger. Quelques amis d'Agib entrent dans ce moment ; il s'empresse auprès d'eux, il s'agite, il s'épuise en protestations d'amitié. On ne s'occupe plus de l'étranger si mesquinement vêtu ; ne l'a-t-on pas salué ?

"On apporte les glaces et le sorbet ; tout le monde s'assied autour d'une table magnifiquement décorée. La première place est donnée au courtisan, les autres places sont distribuées suivant le rang et les richesses des convives ; le pauvre étranger serait resté debout, s'il n'eût pris le parti de s'asseoir modestement à la dernière. On fait brûler des parfums exquis. Une troupe de jeunes musiciens et de jolies danseuses viennent déployer leurs talens et leurs grâces devant cette brillante assemblée, qui ne cesse de célébrer le mérite d'Agib, d'exalter l'étendue de son esprit, son goût et sa délicatesse. On parle de la place de grand-trésorier.—"C'est vous qui l'aurez, lui dit-on. Le calife pourrait-il faire un meilleur choix ? Où trouverait-il un homme plus habile qu'Agib ?" Alors chacun s'empresse de lui demander sa protection lorsqu'il sera grand-trésorier ; car tous ont des amis, des parens à pla-

cer. Agib jouit déjà de la brillante perspective qu'on lui présente. Il promet tout ce qu'on veut; le courtisan surtout est bien sûr d'avance d'obtenir tout ce qu'il daignera demander. Le pauvre étranger a longtems gardé le silence; mais enfin, avec une timidité affectée, qui paraît cependant naturelle, il dit au grand-trésorier futur; "Seigneur, je vous prie en grace de vouloir bien ne pas m'oublier lorsque vous serez revêtu de cette importante dignité. Je vous servirai avec un zèle à toute épreuve. De grands revers, des malheurs imprévus m'ont fait perdre toute ma fortune, et ne m'ont laissé que mon honneur et ma probité." Agib lui répond par un sourire protecteur qui ne refuse et ne promet rien. Les convives se retirent, et l'étranger sort avec le courtisan qui l'avait introduit.

"Huit jours s'étaient à peine écoulés que le calife appelle encore le courtisan, et lui dit: Ce soir tu me conduiras chez Agib; je paraîtrai richement vêtu, de nombreux esclaves m'accompagneront, et tu lui diras qu'il s'est opéré dans ma fortune le changement le plus extraordinaire; que présenté à la cour du calife, j'en ai été distingué d'une manière toute particulière, et que sur-le-champ il m'a comblé de bienfaits; qu'on assure même qu'avant peu je serai le plus puissant seigneur de Bagdad. Mais je te recommande toujours le plus profond secret. Si tu t'avises de dévoiler ce mystère avant le tems, je te punis comme un traître."

"Le calife s'habille magnifiquement, comme il l'avait dit, monte un cheval superbement enharnaché, se fait escorter d'une suite nombreuse, et marche avec le courtisan vers la maison d'Agib. Quand Agib voit ce brillant cortège entrer dans la cour de son palais, il sort de son appartement avec précipitation, et vole audevant du maître de ces nombreux esclaves. Le courtisan s'approche de lui, et lui dit tout bas: "Voilà cet ami que je vous ai présenté l'autre jour. Sa fortune a bien changé de face; il a trouvé le moyen de s'introduire auprès du calife qui, par un de ces caprices si communs aux princes et aux rois, s'est engoué sur-le-champ du mérite et du talent de cet homme, qui du reste n'est qu'un aventurier, sans autre talent que beaucoup d'esprit d'intrigue. Il est déjà riche et puissant; son crédit est immense. Jamais on n'a vu une fortune aussi rapide. Ce n'est qu'un fripon, mais il est adroit, il m'a trompé sous de fausses apparences de vertu; il en tromperait bien d'autres; je ne serais point étonné si un jour, si même avant peu il était nommé grand-visir. Je l'ai engagé à venir vous revoir, et il y a consenti."

"A ce discours qui peindrait l'étonnement d'Agib? Il a peine à cacher son embarras et sa confusion. Dans les saluts qu'il fait à cet homme qu'il a si mal reçu, il y a huit jours, on croirait qu'il va baiser la terre. Il se confond en félicitations, il est trop heureux de cultiver la connaissance d'un homme de ce mérite. "La fortune est donc juste une fois, dit-il; elle sourit enfin aux vertus et aux talens!" On introduit l'étranger dans un salon magnifique, on ne parle qu'à lui, que de lui. Bientôt une société nombreuse arrive chez Agib; mais il n'est occupé que de l'étranger distingué qui vient l'honorer de sa visite. On apporte le sorbet comme la dernière fois, mais dans des vases bien plus riches; les mets sont bien plus recherchés, l'illumination bien plus belle, les parfums plus rares et plus exquis. La place d'honneur est donnée à l'étranger qu'Agib sert lui-même avec le plus vif et le plus respectueux empressement. On parle encore de la place de grand-trésorier. —"Je vous avais promis l'autre jour, dit Agib à l'étranger, de faire quelque chose pour vous, si je parvenais à mon but; j'espère, seigneur, que vous ne l'avez pas oublié. Mais aujourd'hui, le ciel toujours juste, m'a bien prévenu au-delà de mes désirs; c'est moi qui implore votre protec-

tion, seigneur, et j'ose espérer que vous voudrez bien solliciter pour moi une place dont je ne me crois pas indigne."

" Tu ne l'auras pas, Agib, cette place que tu n'ambitionnes qu'afin de me tromper, dit soudain le calife. Je ne veux point pour mon grand-trésorier d'un homme qui fait plus de cas de l'argent que du talent et de la probité. Reconnais en moi le calife Almanzor que tu as si mal reçu l'autre jour, parce que tu ne me croyais que du mérite. Adieu, je te laisse tes biens, mais je ne te confierai pas mes trésors."

" Au nom d'Almanzor, tous les convives tombent la face contre terre, dans l'étonnement et la stupeur. Ils conservent cette attitude long-tems après que le calife est sorti de la maison d'Agib, et ne se relèvent que pour abandonner le malheureux qui vient d'encourir la défaveur du dispensateur de graces.

" Cependant le calife retournait à son palais, escorté seulement du courtisan qui l'avait introduit chez Agib. Il avait renvoyé un cortège inutile, et voulait faire à pied ce court trajet. Tout en marchant, il pensait à cette aventure, et riait intérieurement de la terreur et de la confusion d'Agib. En même tems il s'occupait du soin de trouver un trésorier honnête homme. Il promenait sa pensée sur tous les gens qui sollicitaient cette place, et pas un seul ne lui paraissait digne de la remplir. Il était enfoncé dans ces réflexions, lorsqu'en passant auprès d'une mosquée, il aperçoit un malheureux assis sur une pierre. Il s'approche de cet homme qui se lève, tend la main et dit: " Prenez pitié, seigneur, d'un infortuné qui meurt de faim.—Laisse-nous tranquilles, répond durement le calife, et va porter ailleurs tes plaintes importunes, je n'ai rien à te donner." Le malheureux soupire, et se remet sur la pierre où il se prépare à passer la nuit. Cependant le calife qui avait son projet, laisse tomber aux pieds du pauvre homme une bourse pleine d'or, et s'éloigne de la mosquée. A peine avait-il fait une centaine de pas qu'il entend une voix qui lui crie: " Seigneur! seigneur! arrêtez". Il se retourne et voit le pauvre.—Que me veux-tu, lui dit-il. Je te répète que je n'ai rien à te donner.—Non, répond le malheureux; mais moi, j'ai une bourse à vous rendre. La voilà. —Comment ne l'as-tu pas gardée?—Ah! seigneur! en la gardant, je perdais beaucoup plus que je n'aurais gagné.—Comment!—Je gagnais ma fortune, mais je perdais ma probité —Réponds-moi, qui est-tu?—Seigneur, je suis le fils d'un honnête marchand de cette ville. Je me nomme Adula. Mon père, par son industrie, fesait vivre une famille nombreuse. Des malheurs imprévus ont détruit ses espérances, et l'ont ruiné sans ressource.—Quels malheurs?—Le grand-trésorier du calife nous avait demandé une quantité considérable de marchandises; nous avons été obligés d'emprunter pour obéir à ses ordres. Il a refusé le remboursement de nos avances, et nous avons tout perdu. Mon père, forcé de vendre sa maison et son magasin pour payer ses créanciers, est mort de douleur, et moi je suis réduit à demander l'aumône, en attendant que quelqu'un veuille bien me donner du travail.—Du travail! dit le calife; tu veux donc travailler? Eh bien, suis-moi: dès demain je trouverai le moyen d'employer ta journée."

Le malheureux suit l'étranger sans savoir où on le conduit, et en formant tout bas de bien modestes espérances.

En entrant dans son palais, le calife dit aux personnes qui l'entourent: " Qu'on donne à cet homme des vêtemens magnifiques, un riche appartement, et vingt esclaves pour le servir!" Cet ordre est ponctuellement executé, et le pauvre Adula change plus vîte de costume qu'il ne revient de son étonnement. " Demain, Adula, dit le calife, tu te présenteras au divan. Va te reposer dans ton appartement; livre-toi sans crainte aux douceurs du sommeil.

Demain je te promets d'employer ta journée." Adula tombe à genoux : il ne trouve point de termes pour exprimer sa reconnaissance et sa joie. Il prend tout ce qui lui arrive pour un rêve, et il a grand peur de se réveiller. On le conduit dans un superbe appartement où vingt esclaves attendent respectueusement un signe de sa volonté.

"Le lendemain de grand matin, il reçoit l'ordre de se rendre au divan, mais dans le costume qu'il avait lorsqu'assis sur la pierre de la mosquée, il implorait la pitié des passans: "Hélas ! dit-il, ma fortune n'a pas duré bien long-tems. On le conduit devant le calife qui, monté sur son trône, donna audience à ses ministres et à tous les grands de sa cour. Le pauvre Adula se prosterne la face contre terre, et reste immobile, semblable à une statue renversée. "Relève-toi, Adula, lui dit le calife, je t'ai promis du travail, et je vais t'en donner." Puis, s'adressant à tous ceux qui l'environnent : "Je cherche depuis long-tems à remplacer mon grand-trésorier ; je voulais, pour remplir cette place importante, un honnête homme qui préférât la probité à la fortune. En vain je l'ai cherché sous des vêtemens tissus d'or et de soie, je l'ai trouvé sous des haillons, et je l'ai choisi. Qu'on lui rende les honneurs qui conviennent à son rang. Je ferai rentrer dans la poussière le premier qui ne respecterait pas cet homme que je respecte moi-même comme la vertu. Et toi, Adula, va prendre des vêtemens conformes à ta fortune et à ta dignité. Reviens ensuite auprès de moi, je t'instruirai des devoirs de ta charge. Ne t'ai-je pas promis d'employer ta journée ?"

[*La fin au Numéro prochain.*]

SYNONYMES.

ATTRAITS, APPAS, CHARMES.

Outre l'idée générale qui rend ces mots synonymes, il leur est encore commun de n'avoir point de singulier dans le sens dans lequel ils sont pris ici ; c'est-à-dire, lorsqu'ils sont employés pour marquer le pouvoir qu'a sur le cœur la beauté, l'agrément, et tout ce qui plaît. A l'égard de leurs différences, il me semble qu'il y a quelque chose de plus naturel dans les *attraits*, quelque chose qui tient plus de l'art dans les *appas*, quelque chose de plus fort et de plus extraordinaire dans les *charmes*.

Les *attraits* se font suivre, les *appas* nous engagent, les *charmes* nous entraînent. Le cœur de l'homme n'est guère ferme contre les *attraits* d'une jolie femme ; il a bien de la peine à se défendre des *appas* d'une coquette, et il lui est impossible de résister aux *charmes* d'une beauté bienfesante.

Les dames sont toujours redevables de leurs *attraits* et de leurs *charmes* à l'heureuse conformation de leurs traits ; mais elles prennent quelquefois leurs *appas* sur leur toilette.

Je ne sais si ce que je vais dire sera goûté de tout le monde, mais je sens cette distinction, que je livre au jugement du lecteur ; et peut-être lui paraîtra-t-il, comme à moi, que les *attraits* viennent de ces grâces ordinaires que la nature distribue aux femmes avec plus ou moins de largesse aux unes qu'aux autres, et qui sont l'apanage commun du sexe ; que les *appas* viennent de ces grâces cultivées que forme un fidèle miroir, consulté avec attention, et qui sont le travail entendu de l'art

de plaire; que les *charmes* viennent de ces grâces singulières que la nature donne comme un présent rare et précieux, et qui sont des biens particuliers et personnels.

Des défauts qu'on n'avait pas d'abord remarqués, et qu'on ne s'attendait pas à trouver, diminuent beaucoup les *attraits*. Les *appas* s'évanouissent dès que l'artifice se montre. Les *charmes* n'ont plus d'effet lorsque le tems ou l'habitude les ont rendus trop familiers, ou en ont usé le goût.

C'est ordinairement par les brillans *attraits* de la beauté que le cœur se laisse attaquer; ensuite les *appas*, étalés à propos, achèvent de le soumettre à l'empire de l'amour; mais s'il ne se trouve des *charmes* secrets, la chaîne n'est pas de longue durée.

Ces mots ne sont pas seulement d'usage à l'égard de la beauté et des agrémens du sexe, ils le sont encore à l'égard de tout ce qui plaît: alors ceux d'*attraits* et de *charmes* ne s'appliquent qu'aux choses qui sont ou qu'on suppose très-aimables en elles-mêmes, et par leur mérite; au lieu que celui d'*appas* s'applique quelquefois à des choses qui sont et qu'on avoue même haïssables, mais qu'on aime malgré ce qu'elles sont, ou auxquelles les rapports secrets du tempérament nous contraignent de livrer nos actions, si la raison n'en défend notre cœur.

La vertu a des *attraits* que les plus vicieux ne peuvent s'empêcher de sentir. Les biens de ce monde ont des *appas* qui font que la cupidité triomphe souvent du devoir. Le plaisir a des *charmes* qui le font rechercher partout, dans la vie retirée comme dans le grand monde, par le philosophe comme par le libertin; dans l'école même de la mortification comme dans celle de la volupté, c'est toujours lui qui fait le goût et décide du choix.

On dit de grands *attraits*, de puissans *appas* et d'invincibles *charmes*. L'honneur a de grands *attraits* pour de belles âmes; la fortune a de puissans *appas* pour tout le monde; la gloire a des *charmes* invincibles pour les cœurs ambitieux.

Les plus grands *attraits* se trouvent toujours dans l'objet de la passion dominante. Les *appas* les plus puissans ne sont pas ceux qui sont établis avec le plus d'ostentation. Les *charmes* ne deviennent véritablement invincibles que par la solidité du mérite et la force du goût.

Attraits, ce qui attire, ce qui tire à soi. Le propre des *attraits* est donc de nous faire pencher, incliner, aller vers un objet. Il est visible que cet effet est le premier degré d'intérêt qu'inspire un objet aimable. Le mépris, la haine, la jalousie, feront dire qu'une femme n'avait d'autres droits au rang ou elle a été élevée, qu'*un peu d'attraits peut-être, et beaucoup d'artifice*.

Appas a beaucoup d'analogie avec *appât*, et elle est fondée sur une origine commune: l'un et l'autre viennent de *pa*, *pat*, manger, nourriture; d'où *pâte*, *pâtée*, *pâture*, etc. Le propre des *appas* est d'exciter, comme l'*appât*; le goût et l'envie de posséder l'objet et d'en jouir. Les *appas* ont donc un plus grand effet que les *attraits*; ils sont plus puissans. Comme l'*appât* trompe, les *appas* peuvent tromper; et l'on est bien fondé à dire, *des appas trompeurs et perfides*.

Appas ne peut jamais être pris en mauvais part qu'autant qu'on y joint une épithète qui le flétrit. Il ne faut pas même imaginer que *des appas trompeurs* soient toujours artificiels ou apprêtés.

Charmes est le même mot que *charme*, enchantement avec une analogie bien sensible. Le propre des *charmes* est de nous frapper et de nous enlever par une force secrète, mystérieuse, toute-puissante, irrésistible.

Ainsi les *attraits* préviennent favorablement, et nous attirent; les *appas* flattent le cœur ou les sens, et nous séduisent; les *charmes* s'emparent en quelque sorte de nous, et nous enchantent.

Les *attraits* inspirent le penchant

ou l'*attrait*; les *appas*, le goût et le désir; les *charmes*, l'amour ou la passion, et l'enthousiasme. Si les *attraits* se font suivre, comme dit l'abbé Girard, les *appas* se font aimer et rechercher; les *charmes* se font aimer, admirer, adorer. Avec des *attraits*, une femme est agréable; même sans être absolument jolie, elle plaît: avec des *appas*, elle est séduisante par un genre de beauté ou par des beautés animées; elle entraîne ou captive; avec des *charmes*, on ne demande pas si elle est belle; elle est plus que belle, elle ravit, elle transporte.

Il ne faut que certains traits intéressans ou piquans pour avoir des *attraits*. Les *appas* consistent dans un assemblage frappant de traits ou jolis ou beaux, qui semblent attaquer le cœur et l'obliger à se rendre. La grâce surtout, plus belle que la beauté, forme les *charmes*: les *charmes* et les grâces sont également des *je ne sais quoi*, tout ce qu'on veut, ce qu'on sent: ce sont les grâces, ce sont les *charmes*.

Ce que nous avons dit des *attraits*, des *appas*, des *charmes*, par rapport à la beauté du corps, est assez clair et assez développé pour que le lecteur l'applique facilement à tout autre objet, ou physique ou moral.

Les *appas* tiennent aux formes; les *attraits* doivent à l'esprit la plupart de leurs agrémens; il n'existe point de *charmes* qui ne prennent leur source dans l'amabilité du caractère.

De beaux bras; une taille parfaite, font la plus grande partie des *appas* d'une femme; des regards vifs, un langage animé, l'expression de la gaîté, le ton de la coquetterie, peuvent ajouter beaucoup à ses *attraits*; le sourire de la bienveillance, le regard de la sensibilité, l'air de la candeur, de la simplicité, de l'abandon, voilà ses *charmes*.

On est ému des *appas* d'une femme, épris de ses *attraits*, touché de ses *charmes*.

Une femme peut tromper sur ses *appas*; on voit des *attraits* étudiés; le naturel est nécessaire aux *charmes*.

Celle qui cherche à plaire doit oublier *ses appas*, se servir de ses *attraits*, et laisser agir ses *charmes*.

Celle qui aime, toujours mécontente de ses *appas*, néglige ses *attraits*, et n'ose compter sur ses *charmes*.

En employant ces mêmes mots au singulier, on dit: l'*appat* du gain, l'*attrait* du plaisir, et le *charme* de l'amour.

Le mot d'*appas* est devenu un peu libre, celui d'*attraits* un peu fade. On n'oserait parler à une femme de ses *appas*; on se garderait bien, excepté en vers, de louer ses *attraits*: le mot de *charmes* devrait appartenir au langage de tous les sentimens du cœur; mais l'amour se l'est approprié, et il n'aime pas à prêter ce qu'il possède.

On dit cependant les *charmes* de la vertu. Le mot de *charmes* exprime une idée plus pure que celui d'*appas*, et plus morale que celui d'*attraits*.

MÉMOIRE

SUR LES RELATIONS POLITIQUES

DES ROIS DE FRANCE, AVEC LES EMPEREURS MONGOLS.

Dans un Mémoirelu à l'Académie, il y a plusieurs années, je m'étais occupé de rechercher qu'elles avaient été l'origine et l'occasion des rapports que St.-Louis et ses successeurs avaient eus avec les princes de la race de Tchinggis-Khan. Des passages oubliés de nos vieilles chroniques, des particularités négligées par nos historiens, des monumens originaux ensevelis dans nos archives, m'avaient appris les motifs de ces négociations que Voltaire, Deguignes et plusieurs autres, ont traitées de fabuleuses. La terreur que l'irruption subite des Mongols avait inspirée depuis la Corée et le Japon, jusqu'en Pologne et en Silésie, s'était propagée en Allemagne, en Italie, et en France même. On voulut savoir quels étaient ces barbares nouveaux, qui menaçaient d'envahir encore une fois l'Europe romaine, après avoir conquis et dévasté l'Asie. On hasarda de leur envoyer des ambassadeurs ; on brava leurs menaces ; on dévora leurs mépris ; et le résultat des courses lointaines et périlleuses entreprises par les envoyés de saint Louis et du souverain pontife, fut d'ouvrir avec les généraux tartares, devenus souverains de la Perse, de l'Arménie et de la Géorgie, des relations qu'on espérait faire tourner au profit du christianisme et de la cause des croisés. Tel fut l'état de ces négociations dans leur première période. Tel était l'objet du premier Mémoire, dans lequel je crus devoir les étudier avec d'autant plus de détail, que les historiens des croisades me paraissaient en avoir tous, sans exception, méconnu la nature et l'importance.

J'ai été pleinement confirmé dans cette idée, par la suite de mes recherches sur cette matière. Il y avait effectivement là, dans notre histoire, un point qui réclamait un examen particulier. Les pièces originales en langue mongole, que j'ai retrouvées dans les Archives royales, et qui ont été ainsi lues et traduites pour la première fois, 600 ans après l'époque où elles avaient été écrites, m'ont fourni la preuve incontestable qu'il avait existé à cette époque un système politique, auquel se rattachaient toutes les opérations diplomatiques de ce genre. J'en ai cherché les traces dans les monumens du tems, et j'en ai consigné les développemens dans le Mémoire que j'ai lu cette année à l'Académie. Voici tout ce qu'il est possible d'en exposer dans une analyse que je désire rendre très succincte, pour ne pas abuser de l'attention qui m'est accordée.

Les restes de la puissance des khalifes avaient disparu devant un petit-fils de Tchinggis-Khan. Le campement des généraux tartares dans la Perse, était devenu une principauté presqu'indépendante du grand empire mongol. Ce nouveau royaume confinait aux états du sultan d'Egypte. Le voisinage, la différence des mœurs et des religions, allumèrent bientôt, entre les Mameluks et les Tartares, une rivalité que les chrétiens d'Orient s'attachèrent à aigrir par tous les moyens possibles.

L'empire des Mongols, étendu d'un bout de l'Asie à l'autre, s'était bientôt divisé ; ceux de la Perse eurent besoin d'auxiliaires. Leurs vassaux, les rois de l'Arménie et de la Géorgie, leur en procurèrent, en les obligeant d'accepter l'alliance des Occidentaux. La haine des musulmans, commune aux Tartares et aux chrétiens, les disposa à combiner leurs efforts. On fut d'autant plus

disposé à agréer leurs propositions, que les Mongols passaient alors pour avoir une grande propension au christianisme. C'était presque être chrétien, dans ces siècles peu éclairés, que d'être ennemi des musulmans. Enfin les Tartares avaient été pris d'abord pour des démons incarnés, quand ils avaient attaqué les Hongrois et les Polonais : peu s'en fallut qu'on ne les jugeât tout-à-fait convertis, quand on vit qu'ils fesaient avec acharnement la guerre aux Turcs et aux Sarrazins. Dans ce moment, la puissance des Francs en Syrie était sur son déclin ; elle ne tarda même pas à tomber sous les coups des sultans d'Égypte. Mais de nouvelles croisades pouvaient la relever en un instant. Les Mongols se mirent à en solliciter dans l'Occident ; ils joignirent leurs exhortations à celles des Géorgiens, des Arméniens, des Grecs, des croisés réfugiés en Chypre. Les premiers Tartares avaient débuté par des menaces et des injures : les derniers en vinrent aux offres, et descendirent jusqu'aux prières. Des ambassadeurs furent envoyés par eux en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre ; et il ne tint pas à eux que le feu des guerres saintes ne se rallumât de nouveau, et ne s'étendît encore sur l'Europe et sur l'Asie. On peut croire qu'ils avaient aisément fait entrer les papes dans leurs vues, et qu'ils trouvaient en eux de zélés auxiliaires. Mais, circonstance aussi singulière que peu remarquée, ce n'était plus de Rome ou d'Avignon, c'était de la cour de ces rois idolâtres que partaient d'abord ces sollicitations, pour engager les rois chrétiens à venir à la délivrance du Saint-Sépulcre ; et lorsque Clément V prêcha cette grande croisade qui devait mettre la Palestine entre les mains des Francs, c'est qu'il avait vu à Poitiers des envoyés mongols, qui lui avaient appris qu'une paix générale venait d'être conclue entre tous les princes de la Tartarie, depuis la grande muraille de la Chine jusqu'aux frontières du pays des Francs. Cette circonstance permettait au roi de Perse de mettre à la disposition de Philippe le Bel, pour une expédition en Syrie, deux cent mille chevaux, deux cent mille charges de blé, et de plus, cent mille cavaliers tartares, que le prince s'offrait à conduire en personne. La lettre en langue mongole, relative à ces propositions, est un rouleau de dix-huit pouces de haut sur neuf pieds de longueur, lequel existe encore aujourd'hui dans les Archives du royaume.

La diplomatie orientale a ses règles de convenance et ses minuties d'étiquette. Elles ne peuvent manquer de nous sembler bizarres ; car, dans ces graves bagatelles, pour qu'un usage nous paraisse simple et naturel, il ne faut pas qu'il diffère trop de ceux auxquels nous sommes accoutumés. Les Asiatiques mettent de l'importance à la forme et à la grandeur du papier, à la grosseur de l'écriture, à la largeur des marges, à la longueur et à la disposition des lignes. Tout cela doit être en proportion, et si je puis le dire, *en raison composée* de la dignité du prince qui écrit, et de celui à qui on écrit ; plus souvent encore, en raison du besoin que le premier a du second et des services qu'il peut en attendre. Sous tous ces rapports, la lettre tartare adressée (en 1305) à Philippe-le-Bel, était aussi honorable qu'on pouvait le désirer ; et un rouleau de neuf pieds de long était le plus grand témoignage de considération qu'un sultan des Francs pût raisonnablement attendre d'un souverain mongol. Les missives des Tartares n'avaient pas toujours été si respectueuses : les premières étaient de simples billets pour enjoindre au pape, au roi de France, à l'empereur, de se soumettre sans délai, et d'apporter en tribut le revenu de leurs états au fond de la Tartarie. La forme de ces orgueilleuses sommations répondait à leur contenu. L'un et l'autre s'adoucirent insensiblement, à mesure que les Mongols eurent appris à mieux

juger les avantages de l'alliance des Francs, dans leurs guerres contre les musulmans. Mais ce ne fut qu'après le partage consommé du gigantesque empire, fondé par Tchinggis-Khan, et quand ses successeurs se trouvèrent soumis aux chances ordinaires de la guerre et de la politique, que leurs lettres aux rois chrétiens acquirent l'honorable dimension dont nous avons parlé.

Leur conduite, à l'égard des ambassadeurs européens, fut soumise aux mêmes changemens. Le premier qui vint trouver un prince mongol de la part du pape ; courut les plus grands dangers : il fut question dans le conseil de l'écorcher et de renvoyer sa peau remplie de paille à *l'Apostole*, c'est-à dire, au pontife romain. Les divers envoyés de saint Louis furent traités avec moins de barbarie, mais reçus avec autant d'orgueil et de mépris. Ces peuples ne croyaient pas encore qu'ils dussent jamais avoir besoin du secours des Occidentaux ; mais quelques victoires remportées par les Mameluks, changèrent ces arrogantes dispositions. Les Mongols de Perse commencèrent à envoyer eux-mêmes des ambassadeurs, et à recevoir avec distinction ceux qui venaient de la part des Francs. Aussi fiers et moins adroits que le thébain Isménias à la cour du grand roi, les envoyés français qui allèrent trouver le roi de Perse en 1288, refusèrent absolument de saluer ce prince en se prosternant devant lui, comme l'étiquette l'exigeait. « Ils eussent, disaient-ils, manqué à ce qu'ils se devaient, en rendant un tel hommage à un roi qui n'était pas chrétien. » Le prince tartare endura sans courroux cette conduite hautaine, et les plaintes qu'il en adressa à Philippe le Bel furent remplies de modération. « Si le roi de France, dit-il, a donné à ses ambassadeurs l'ordre d'agir ainsi, il en est tout satisfait ; car ce qui vous plaît, lui plaît aussi. » Toutefois, si on renvoie les mêmes messagers, ou bien d'autres, on prie Philippe de permettre qu'ils fassent au roi de Perse *telle révérence et honneur comme coutume et usage est en sa cour, sans passer feu.* Ces derniers mots signifient que pour l'amour du roi de France, on dispensera ses envoyés, d'une cérémonie qui était usitée chez les Tartares, et qui consistait à faire passer tous les étrangers, voyageurs, ambassadeurs et rois même, entre deux bûchers allumés, pour les purger des malignes influences qu'ils auraient pu apporter. L'omission de cette sorte de précaution diplomatique, est une nouvelle preuve du crédit dont les Français jouissaient à la cour des Mongols de Perse.

J'ai compté neuf tentatives principales, faites par les princes chrétiens, pour se lier avec les Mongols ; et jusqu'à quinze ambassades envoyées par les Tartares en Europe, et principalement aux papes et aux rois de France. Parmi ces dernières, les historiens n'en avaient guère indiqué qu'une, pour donner à entendre qu'elle était l'œuvre de quelques aventuriers sans mission, qui étaient venus imposer à saint Louis, pendant son séjour en Chypre. On n'imaginait pas ce que des Tartares pouvaient avoir à demander à un roi de France. Or, dans ces matières, ce qu'on ne conçoit pas, on est toujours porté à le révoquer en doute ; il en coûte même fort peu de le nier, sauf à reconnaître ensuite qu'on avait examiné trop légèrement, ou qu'on n'avait pas examiné du tout. Un pareil scepticisme était assez naturel, quand on n'avait pas encore réuni les faits du même genre, et mis en lumière les monumens qui les attestent d'une manière irréfragable ; il serait déraisonnable maintenant, quand on voit que les Mongols n'ont fait autre chose pendant soixante années, qu'ils avaient de bons motifs pour agir ainsi, et que leur conduite s'explique par les règles communes de la raison et de la politique.

Un autre résultat de mes recherches, est de confirmer tout à la fois diverses conjectures précédemment

émises sur l'origine de ces découvertes, qui ont signalé la fin du moyen âge: l'usage de la boussole, l'imprimerie stéréotype, la gravure en bois, l'artillerie. On savait vaguement que toutes ces inventions, ainsi que bien d'autres procédés industriels étaient à la disposition des Asiatiques, longtems avant l'époque où elles se montrèrent en Europe. J'ai fixé avec précision la date de leur commencement dans les contrées orientales, et j'ai tâché d'éclairer la route par où elles ont pu pénétrer chez les Occidentaux. La polarité de l'aimant avait été reconnue et mise en œuvre à la Chine, dès les tems les plus reculés. Il y a 4456 ans qu'un héros s'en servit pour reconnaître la route du Midi, au milieu des ténèbres dont un mauvais génie l'avait environné. Ce récit n'est qu'une fable; mais une fable ancienne est, en pareil cas, une excellente autorité. On avait, dès le dixème siècle, dans le même pays, des *chars à foudre* qui produisaient le même effet que nos canons, et par le même moyen. Le petit-fils de Tchinggis-Khan, marchant à la conquête de la Perse, en 1255, un siècle avant la bataille de Crecy, avait dans son armée un corps d'artilleurs chinois. Les premiers livres tirés d'une planche gravée en bois, véritable édition *princeps* des livres classiques, parurent à la Chine en 952, cinq cents ans avant Guttemberg. Les Tartares orientaux, dès 1154, avaient créé des assignats, avec des bureaux pour les escompter; ce qui avait élevé le prix des denrées d'une manière extraordinaire. Enfin, les cartes à jouer, dont tant de savans ont recherché l'origine, parce qu'elles marquent une des premières applications de l'art de graver en bois; les cartes à jouer furent imaginées par les Chinois en 1120; et ce n'est que plus de deux siècles après (1332), qu'il en est parlé pour la première fois dans les statuts d'un ordre espagnol, auquel l'usage des cartes fut interdit. Remarquons en passant, que les cartes ont été défendues à la Chine, avec la même sévérité qu'en Europe, et précisément avec le même succès.

La conclusion à tirer de ces rapprochemens est si naturelle, que divers auteurs l'ont proposée par conjecture, en devançant l'examen approfondi des faits. Je pense l'avoir fortifiée par des considérations et des indices que le défaut d'espace m'oblige à passer sous silence. Je n'en rapporterai qu'un seul, qui n'exigera pas de trop grands développemens: les canons sont la première arme à feu que les Européens aient employée; c'était aussi la seule que les Chinois eussent connue avant eux. Ceux-ci ont reçu de nous, en retour, la connaissance des fusils et des pistolets, des mortiers et des coulevrines qu'ils nomment encore *Franki*, en mémoire du peuple à qui ils en doivent l'usage. Ainsi s'est perfectionnée, par un heureux échange, cette invention qui a été, dit-on, si profitable à l'humanité. De même, les Chinois imprimaient alors comme aujourd'hui, avec des planches de bois d'un seul morceau, et c'est aussi par là que la typographie a commencé parmi nous. Il y a ainsi, dans les premiers essais de toutes ces inventions, et dans l'imperfection même des procédés primitifs, des particularités qui trahissent leur origine, et des vestiges de la route qu'elles ont suivie, pour arriver jusqu'à nous.

Mais on ne s'en tient pas à ces probabilités, toutes frappantes qu'elles puissent être par leur concours; et l'on atteint un point voisin de la certitude, en fesant voir combien, et quel genre de communications s'ouvrirent alors entre les Chinois qui possédaient toutes ces inventions, et les Européens qui ne tardèrent pas à les acquérir. Les négociations que nous avons étudiées, prolongèrent, étendirent et multiplièrent les rapports que les croisades avaient fait naître entre l'Orient et l'Occident. Ces rapports, bornés d'abord à la Palestine, n'eurent bientôt d'autres limites que la mer du Japon. Par suite du

grand bouleversement des peuples, que produisit l'irruption des Tartares, une foule de particuliers se trouvèrent transportés à d'immenses distances des lieux qui les avaient vus naître. Des Anglais, des Allemands, des Français, des Italiens, des Espagnols, avaient, pour la première fois, traversé l'Asie entière, soit pour s'acquitter de missions diplomatiques, soit pour prêcher la religion, ou pour reconnaître les routes nouvelles qui venaient de s'ouvrir au commerce. D'un autre côté, des Tartares, originaires des frontières de la Chine, étaient venus à Rome, à Barcelone, à Lyon, à Poitiers, à Paris, à Londres. Les envoyés du souverain pontife avaient ordre, en rémission de leurs péchés, d'observer les mœurs et la manière de vivre des peuples lointains qu'ils allaient visiter. Il n'est pas très-étonnant que cette recommandation ait amené des observations utiles ; car au moyen âge, les choses n'étaient pas dans l'état où nous les voyons aujourd'hui, et l'industrie européenne avait tout à gagner à la fréquentation des nations orientales.

Un autre résultat plus général, et tout aussi réel, quoique moins sensible, suivit les grands événemens des XII^e^. et XIII^e^. siècles, et les négociations qui en furent la conséquence. Ce mélange d'hommes de toute race produisit son effet ordinaire. Le cercle des opinions fut agrandi, des préjugés furent effacés, et beaucoup d'erreurs disparurent. On eut une notion plus juste de la forme et de l'étendue des contrées orientales de l'ancien continent : on commença à compter pour quelque chose la plus belle, la plus peuplée, la plus anciennement civilisée des quatre parties du monde : on songea à étudier les arts, les croyances, les idiomes des peuples qui l'habitaient, et il fut même question d'établir une chaire de langue tartare, dans l'université de Paris. On serait embarrassé de supputer ce qu'entraînerait de conséquences une seule idée, retranchée du domaine actuel de l'esprit humain. Qu'on se transporte au XIII^e^. siècle, et qu'on juge, s'il est possible, de ce qu'eussent été les siècles suivans, privés de cette masse imposante d'idées nouvelles, qu'introduisit tout à coup en Europe le commerce de l'Asie orientale, en fait d'histoire et de géographie, d'opinions religieuses et politiques, de procédés scientifiques et industriels ! Si le résultat d'une pareille soustraction, comparé à la marche des époques précédentes du moyen âge, peut être évalué en tems, ce n'est pas trop d'assigner plusieurs siècles au développement spontané des connaissances que soixante années de communications firent éclore. L'ambition d'un conquérant servit donc, bien indépendamment de sa volonté, à éclairer les contrées où n'avaient pu s'étendre ses ravages, et l'on voit ainsi la civilisation s'aider dans ses progrès, des fléaux mêmes qui semblaient destinés à l'anéantir.

ABEL REMUZAT.

VOYAGE AUX ENVIRONS DE PARIS.

Essonne, à trois lieues de Paris, est un village situé dans un fond, sur la rivière de ce nom, qui roule son onde transparente sur un sable doré.

Ce lieu, qui fut jadis florissant et assez considérable, était déjà connu en 480. L'on y battit monnaie sous les rois de la première race; et la légende que portaient les pièces était: *Exsona fisci*, dont il n'existe point d'échantillons au cabinet des médailles.

Je trouve ici de limpides ruisseaux,
Que rarement grossissent les orages;
Là, je vois d'innocens troupeaux
Errer en de gras pâturages;
Et, vers le centre du vallon,
Mon œil aperçoit la maison
Où vit le fabricant habile,
Qui pour servir les arts, a déserté la ville.*
L'un, par des procédés nouveaux,
Fait à la fois rouler cent dociles fuseaux;
Et l'autre, avec son fil, caché dans sa navette,
Imite, à s'y tromper, ce tissu transparent,
Que le luxe autrefois conquit sur l'Orient;
Ce tissu, dont on voit la moindre bergerette,
Qui, de la toison des brebis
Se filait jadis ses habits,
Rehausser aujourd'hui l'éclat de sa toilette.

Quoiqu'ayant peu l'humeur guerrière, je visite la poudrerie, qui remonte à 1668, et dont M. Robin eut la direction pendant vingt ans: elle fut détruite en 1814, à cause de l'approche des Prussiens; mais elle vient d'être rétablie, et c'est M. Grand-Besançon qui en a aujourd'hui la direction.†

De là, je passe dans l'église, qui est en mauvais état: le chœur paraît avoir été rebâti vers la fin du 13e. siècle. On sait que Clotaire III fit donation de ce bourg à l'abbaye de Saint-Denis, et que cette donation fut confirmée par le roi Pepin. L'on ne s'aperçoit plus de l'effet du tonnerre qui tomba dans cette église, en 1417; mais les habitans savent très-bien, par tradition, que les images qui représentaient quelque mystère de la passion, furent noircies et renversées par la foudre.

Me trouvant près d'un traiteur, je dîne. Je ne sais pas si les habitans sont scrupuleux sur l'article de la religion; car je n'ai vu personne à l'église, il est vrai que ce n'était point un jour de fête: toujours est-il certain que l'aubergiste ne se fait aucun scrupule d'écorcher les voyageurs.

Mais si, dans ce charmant pays,
L'on paye aussi cher qu'à Paris,
Du moins a-t-on la certitude
Que le traiteur n'a jamais l'habitude
De vous donner du chat au lieu de lapereau,
Ou du pigeon pour du perdreau,
Puisque toujours, à la sauce ou rôtie,
La bête avec la queue et la tête est servie.

Si l'on doit en croire les géographes, il paraît que les traiteurs d'Essonne ont été chers de tous les tems. On raconte que, sous Louis XV, *un aubergiste y fit payer un œuf frais vingt-quatre livres à un Anglais qui allait à Fontainebleau.*

Ce trait me rappelle que j'ai lu quelque part,* que Colbert ayant

---

* Manufacture d'indiennes appartenant à M. Oberkampf, qui est aussi propriétaire de celle de Joui. La première fut établie en 1763 par M. Basan, négociant à Paris. Il occupait 60 ouvriers. A sa mort elle resta sans activité jusqu'en 1770. M. Oberkampf en fit l'acquisition, et l'on y a vu travailler jusqu'à 280 personnes.

† Dans cette poudrerie on fabrique la poudre qui sert à l'épreuve des belles armes de la manufacture de Versailles.

Le funeste événement arrivé pour la troisième fois à cette poudrerie, le 16 Octobre 1820, à sept heures du soir, fait désirer aujourd'hui qu'elle soit isolée de toute habitation.

* *Siècle de Louis XIV*, par Voltaire.

fait mettre un impôt sur les œufs; était maudit par une vieille femme, toutes les fois qu'elle fesait une omelette.

Le monde littéraire sait que,

Un illustre écrivain, tendre ami de Rousseau,
Enfin, l'auteur touchant de *Paul et Virginie*,
Roman plein d'intérêt et de philosophie,
Durant plus de quinze ans, habita ce hameau.
C'est-là que, contemplant ces rians paysages,
Qu'observant la nature en ses moindres rapports,
Bernardin s'emparait de ses riches trésors,
Pour nous les prodiguer dans ses doctes ouvrages.

La curiosité m'amène dans cette maison, appartenant à M. Pretot, qui reçoit les voyageurs avec les manières les plus polies et les plus aimables. Pour vous donner une idée exacte de cette habitation, je ne saurais mieux faire que de laisser parler Bernardin de Saint-Pierre lui-même, qui en fesait la description en écrivant à son ami M. ***.

" ...... Ma maison...... n'est construite qu'en pierre brute, sans enduit au dehors, et n'a d'autre terrain qu'une île de deux arpens vingt-cinq perches, au milieu de laquelle elle est située, entourée d'un verger, d'un potager et d'une lisière de prairie: elle est telle enfin, par sa simplicité, qu'il convenait à l'étude de la nature, et que Jean-Jacques, mon ancien ami, eût aimé à l'habiter."

Tout est simple, en effet, dans ce lieu, et rien ne pouvait mieux convenir aux goûts d'un homme qui n'aimait que les fleurs, les ruisseaux, ses enfans et *ses livres*, qui fesaient sa plus douce jouissance.* Là, j'apprends avec plaisir que l'acquéreur de cette propriété champêtre n'y a fait aucun changement, si ce n'est un balcon dont la vue domine sur l'ancienne papeterie de M. Didot, qui est aujourd'hui une filature de laine.

Mais lisons plusieurs lettres de Bernardin, qui reçut par excellence l'heureux don de peindre la nature. Elles nous feront connaître ses principes, son caractère et son peu d'ambition pour les honneurs brillans qui lui furent offerts :

" Monsieur,

" Permettez-moi de vous rappeler que vous m'avez promis de me mettre à même d'avoir, à Paris, une habitation un peu spacieuse avec quelques arbres sous mes fenêtres, parce que j'ai des petits enfans, un *Paul* et une *Virginie*, qui ont besoin d'exercice, et que je mets mon bonheur dans l'étude de la nature.

" Je suis convaincu de votre bonne volonté pour moi; mais je ne peux douter aussi de la malveillance de mes ennemis. Ils ont trouvé le moyen de m'écarter de tous les emplois, parce que mes principes en physique ne sont pas tout-à-fait semblables aux leurs. Ils m'ont fait, de ma théorie des mers, une affaire d'état. Ils s'en sont servis pour aliéner de moi le chef de l'Etat, qui m'a honoré de plusieurs témoignages de son estime. Ils peuvent donc vous refroidir à mon égard. Ce n'est pas qu'ils puissent me faire le moindre reproche en politique, si ce n'est de ma modération. Loin des factions, j'ai dirigé toutes mes veilles au seul bonheur des hommes. Je me suis donc d'abord occupé du soin de modérer mes passions, avant de songer à calmer celles des autres; aussi, j'ai eu des amis dans tous les partis. J'ai plu aux orléanistes, aux royalistes, aux patriotes, aux jacobins, sans en flatter et en irriter aucun. Le duc d'Orléans me donna une pension, le Roi ajouta à celles dont il m'avait honoré, la place d'intendant du Jardin des Plantes et du Muséum; le Directoire me nomma professeur de l'Ecole normale et membre de l'Institut; toutes ces faveurs et ces places m'ont été offertes sans que j'aie de-

* Voyez *Vœux d'un Solitaire*, page 27.

mandé autre chose que le tems de délibérer si je les accepterais. C'est ainsi que j'ai refusé deux fois, au commencement de la révolution, la place de représentant du peuple, parce que j'étais sûr que nos éducations ambitieuses feraient bientôt dégénérer nos assemblées nationales en arènes de gladiateurs. Je me bornai à publier quelques vœux pour inviter les citoyens à la concorde. J'ai aujourd'hui la consolation de voir qu'une partie de ces vœux se réalise. Ceux de la nation, qui m'ont porté dernièrement sur la liste des candidats qu'elle présenta aux premières places, prouvent que ma conduite a toujours été aussi pure que mes écrits. Ce n'est point par vanité que je publie ici mon apologie ; Dieu m'en est témoin, c'est par nécessité. Mes ennemis m'ont fait refuser, par le gouvernement, les faveurs légères que les besoins de ma famille m'ont obligé enfin de solliciter, et jusqu'aux services que je m'offrais de lui rendre même hors de ma patrie. Il leur est aisé de circonvenir les dispensateurs de la fortune, et de former entre ceux-ci et un solitaire sans intrigue, une chaîne impénétrable. Ils connaissent l'art perfide de se faire valoir par leur propre censure, et de nuire aux autres par des éloges même. Ce sont eux qui m'obligent aujourd'hui de réclamer auprès de vous une faveur nécessaire à mon âge, à mon bonheur, à celui de ma famille et à ma fortune détruite par la révolution, par des procès interminables et par des contrefacteurs qui m'ôtent jusqu'à l'espoir de la réparer par les fruits de mes travaux littéraires.

« Puissiez-vous être vous-même à l'abri de l'envie où vous exposent, bien plus que moi, vos grands talens et votre place éminente.

« Agréez les témoignages de ma reconnaissance et de mon respect.

« DE SAINT-PIERRE.

23 Février 1802.

AU MEME.

« Je ne peux douter de votre estime par la faveur même que vous m'avez promise. Je cherche à l'accroître par mes travaux, dont la plus digne récompense sera, sans contredit, les suffrages des gens de bien.

« Les circonstances embarrassantes où je me trouve depuis long-tems, m'obligent de donner, par souscription, mes *Harmonies de la nature*, pour servir aux élémens de la morale et aux instituteurs des écoles primaires.

« Cet ouvrage, qui m'occupe depuis plusieurs années, est encore imparfait ; mais j'espère l'achever pendant le cours de son impression, qui doit être au moins de deux ans. Je ne sais si cette mesure doit me priver des subsistances qui m'avaient été accordées pour ma famille, à l'occasion de ce travail, et que vous m'avez promis dernièrement de faire renouveler. Je ne l'ai pas moins dirigé vers l'instruction nationale, et j'espère qu'il excitera, dans le public, une partie des sentimens qui ont fait mon bonheur dans ma retraite. Puisse-t-il un jour contribuer au vôtre au milieu du tourbillon des affaires ! Je vous en destine le premier exemplaire, pour servir de suite à mes Etudes de la nature, que je compte avoir l'honneur de vous présenter, comme un témoignage particulier de mon estime. J'en saisirai l'occasion à mon premier voyage à Paris, et c'est un des plus agréables motifs qui me font y désirer un asile.

« Agréez l'assurance de ces sentimens.

« DE SAINT-PIERRE.

« A Essonnes, 18 fructidor, l'an 4 »

La lettre suivante, qui, ainsi que les deux premières, m'a été donnée par celui à qui elle fut écrite, prouvera que la démarche de Bernardin ne fut point infructueuse, et que la promesse qui lui avait été faite, fut remplie.

« J'ai l'honneur de vous mander, comme à mon savant collègue, que j'ai reçu hier la lettre où vous m'annoncez un bienfait du gouvernement, au même moment où un orage nous

amenait une pluie bien désirée et où ma femme, après un accouchement très-laborieux, me gratifiait d'un garçon bien portant. Parmi les harmonies de la nature qui m'occupent depuis long-tems, celles-ci m'ont paru assez remarquables.

"Il me reste à vous remercier du service que vous m'avez rendu; de celui que vous me promettez, et des choses obligeantes que vous me dites à cette occasion. Vous êtes le premier qui ait su rendre, à un homme de mon âge, l'espérance encore plus chère que la réalité.

"DE SAINT-PIERRE.

"A Essonnes, ce 15 prairial, l'an 5."

NOTICE SUR LE NOUVEL ÉTAT DU PÉROU.

L'organisation de l'AMÉRIQUE avance à grands pas. Les ÉTATS-UNIS, qui présentent le séduisant tableau d'une sage liberté établie par les lois et d'une prospérité toujours croissante, comptent maintenant chez les autres peuples américains, d'heureux imitateurs qui sauront se rendre dignes du noble modèle qu'ils ont devant les yeux. Encore quelques années, et le nouveau continent sera réellement un nouveau monde, plein de vigueur et d'énergie, riche d'espérances, capable des plus hautes conceptions et des entreprises les plus généreuses. Depuis le cap Horn jusqu'au Labrador, partout où l'homme pourra fixer sa demeure, il sera libre, non de cette liberté sauvage et anti-sociale qui retint dans la barbarie les anciens habitans de l'Amérique, mais de celle qui consiste dans le développement et l'exercice de toutes les facultés de l'âme. La majeure partie de ce qui reste encore de la population primitive a quitté la vie errante, et goûte les premiers bienfaits de la civilisation. Les descendans des compagnons de Cortez, de Pizarre et d'Almagro seront bientôt devenus des citoyens, pénétrés du sentiment de leur dignité et de leurs droits, qui ne seront désormais ni oppresseurs ni opprimés. L'indépendance est conquise, l'œuvre de l'affranchissement est accomplie; il ne reste plus qu'à donner aux nouveaux états des institutions et des lois qui leur conviennent. Les constitutions adoptées par quelques-uns de ces états ne sont encore que des essais; elles peuvent et doivent recevoir des modifications importantes, et peut-être même changer de nature. Déjà l'empire éphémère du MEXIQUE a disparu, et fera sans doute bientôt place à un gouvernement représentatif et libre. L'empire du BRESIL paraît fondé sur une base plus solide; cependant, on peut douter qu'il se maintienne long-tems; entouré, comme il le sera, de républiques, gouvernées d'après des principes qu'il repousse, et qui ne pourront elles-mêmes co-exister en harmonie avec lui, son isolement sera pénible, sa tranquillité précaire; de là, un malaise habituel et général, dont les peuples ne méconnaissent point la cause, et qui entretient le mécontentement. Si le Brésil ne s'était pas séparé de la métropole, il aurait pu s'en détacher un jour, sans effort, sans dissentions intestines, et peut-être, sans effusion de sang: mais le passage de l'état monarchique au gouvernement républicain n'est pas aussi paisible; jusqu'à présent il ne s'est point fait sans guerres civiles.

L'origine et les développemens de la constitution du PEROU offrent un phénomène si extraordinaire, que tout ce qui s'y rapporte et peut servir à le faire connaître, mérite d'être recueilli et conservé par l'histoire. Cette constitution n'est pas encore publiée en Europe*: quelques-unes de ses dis-

* D'après des nouvelles reçues dernièrement de Lima, le congrès du Pérou a nommé un comité chargé de présenter un

positions fondamentales, sans convenir à une monarchie, sont peu d'accord néanmoins avec les principes du gouvernement républicain; ce qu'il faut attribuer peut-être à la difficulté des circonstances et aux localités. Si le législateur a fait tout ce qu'il a cru possible, si tous ses actes portent l'empreinte d'un vrai patriotisme, d'une sage modération, d'une scrupuleuse équité, on ne lui reprochera point quelques erreurs peut-être inévitables; on les fera seulement remarquer; on leur ôtera l'appui d'un nom illustre, honoré par la reconnaissance publique, pour les mettre en présence de la raison et de l'expérience. Proclamer l'égalité des droits, et conserver une noblesse et des titres héréditaires, c'est sans doute une contradiction dont l'exemple des Etats-Unis aurait dû préserver toutes les constitutions américaines. L'établissement d'une religion d'état, les droits exclusifs de cette religion, les entraves que l'on met à l'exercice de toutes les autres communions chrétiennes, les peines sévères dont on menace toute attaque, publique ou privée, contre ce qui constitue la religion et le culte de l'état, cette intolérance si contraire à toute idée de liberté, et qui fait craindre que le Pérou ne conserve l'inquisition, avec ses tortures et ses *quemaderos*, voilà une erreur plus grave encore, et un puissant obstacle aux progrès de l'instruction, de la morale, de l'industrie, et du développement social. Enfin, la création d'un ordre du *Soleil*, analogue à cette malheureuse tentative faite aux Etats-Unis d'un ordre de *Cincinnatus*, seule faute que l'on ait reprochée à Washington, semble annoncer, dans le législateur du Pérou, un soldat plus instruit de l'histoire de Bonaparte que des institutions des peuples libres. L'influence de ce dominateur de l'Europe s'est étendue jusqu'aux parties de l'Amérique qu'il n'avait sans doute pas comprises dans ses gigantesques projets. Le schah de Perse, après avoir reçu les envoyés de Bonaparte, établit aussi un ordre du Soleil. Que les anciens péruviens idolâtres et les modernes sectateurs d'Ali eussent conçu la même pensée, on pourrait ne pas s'en étonner: mais, que de zélés catholiques romains rendent cette sorte d'hommage à un culte aboli, ce fait est moins facile à comprendre. Il est à regretter que l'Amérique, puisqu'elle peut élever l'édifice social sur les véritables bases, se borne trop souvent à des imitations, et qu'au lieu de conceptions grandes et fécondes, et de véritables institutions, elle emprunte au monde qui a vieilli, les futiles hochets de l'ambition et de la vanité.

---

projet de constitution, basé sur le système représentatif. Les bases de ce projet sont l'unité de la nation, sous le titre d'*état libre du Pérou ;* la souveraineté de la nation, qui se déclare indépendante de l'Espagne et de toute autre puissance étrangère: la religion catholique est la religion de l'état; le droit d'élection appartient au peuple; celui de faire les lois, à ses représentans: la liberté de la presse, la sûreté des personnes et des propriétés, l'abolition de la confiscation, des peines infamantes, des dignités héréditaires, des priviléges, du commerce des esclaves, sont proclamées et garanties. Le pouvoir législatif est exercé par les députés assemblés qui composent une chambre représentative. Le pouvoir exécutif ne peut être hérédtiaire, ni à vie. Dans les causes criminelles, on a recours au jury. Un sénat est chargé de veiller sur la constitution; il propose au pouvoir exécutif les fonctionnaires civils et ecclésiastiques, et convoque le congrès dans les cas extraordinaires. Enfin, les ministres sont responsables collectivement et individuellement.—D'autres dispositions doivent établir le principe d'une instruction primaire et commune, mise à la portée des enfans de toutes les classes de la société. Un traité particulier d'alliance offensive et défensive vient d'être conclu entre l'*état libre du Pérou* et la *république de Colombie*. Ils s'obligent à se prêter mutuellement des secours sur terre et sur mer pour défendre leur indépendance contre les efforts du gouvernement espagnol et de toute autre puissance étrangère; et lorsque cette indépendance aura été reconnue, ils s'obligent à travailler de concert à la prospérité commune des citoyens de chacun des deux états.—Les Péruviens jouiront, dans la république de Colombie, des mêmes droits que les autres citoyens; et réciproquement, les Colombiens trouveront au Pérou les mêmes avantages que s'*ils* étaient Péruviens.

EGYPTE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU 8 JANVIER 1823.

J'AI visité le pacha Mohammed-Aly ; c'est un homme d'environ 50 ans, d'une physionomie fort expressive. Il m'a fait plusieurs questions sur les forces des Persans en troupes régulières ; il m'a demandé des nouvelles de Bagdad. Le pacha a pour interprète M. Bogos, Américain, qui a beaucoup de crédit sur son esprit, et qui passe pour un homme fort habile. J'ai visité l'arsenal, la manufacture d'étoffes de coton peintes, l'imprimerie, etc. Le pacha a introduit dans ses établissemens et dans d'autres, toutes les machines d'Europe. Il a aussi établi une ligne télégraphique entre le Caire et Alexandrie. Il reçoit et fait parvenir des nouvelles d'une ville à l'autre, dans une heure. Un Anglais a amené ici de Londres une machine à vapeur et une machine à draguer ; mais elles ne sont pas encore montées. Le pacha fait en ce moment construire un nouvel hôtel des monnaies. Rien ne saurait surpasser la libéralité de Mohammed-Aly, ainsi que l'activité de son génie pour les enterprises. Les Européens sont en particulier l'objet de ses encouragemens. Il est au-dessus de tous les préjugés. Sa conduite excite beaucoup de jalousie parmi les beys ; mais il leur a fait dire que, s'ils n'aimaient pas son système, ils pouvaient se retirer. Il lève en ce moment un corps nombreux qui doit avoir pour officiers quelques francs et des mameluks. Ce corps doit être recruté parmi les gens de la campagne et les Arabes du Mont-Liban, dont le chef s'est dernièrement retiré au Caire et s'est mis sous sa protection, en lui promettant de s'employer pour lui procurer quelques hommes de cette tribu guerrière qui n'a jamais été conquise, espèce d'hommes propre par conséquent à faire d'excellens soldats. Le pacha a fait acheter en Europe près de 500,000 fusils. S'il ne succombe pas sous quelque trahison de ses chefs Turcs, il accomplira certainement les grands projets qu'il a en vue. Le canal qu'il a récemment fait creuser près de Foa, sur le Nil, a environ 60 milles de longueur ; c'est un bel ouvrage. Mohammed-Aly a, sur les rives du Nil, un palais fort élégant, dans le genre italien. Il fait en ce moment décorer les fontaines de sa capitale de lions, de crocodiles et de colonnes en marbre apportés d'Italie. La population actuelle du Caire est d'environ 300,000 habitans. Le pacha a érigé, dans cette ville, deux colléges pour l'instruction de la jeunesse ; il s'occupe avec succès de la propagation de la vaccine.

MŒURS DES ORIENTAUX.

LE célèbre orientaliste allemand, de Hammer, a essayé de présenter, sous une forme dramatique, le tableau des mœurs, de la vie ordinaire, et de la croyance des peuples de l'Orient. Son recueil est intitulé *Triple chant de Memnon* (Memnon's Dreiklang), et se compose de trois morceaux. Le premier est une *Pastorale indienne*, intitulée *Devajani ;* le second, qu'il nomme *Anahid*, est un *opéra persan* (Singspeil ;) et le troisième, auquel il a donné le titre de *Sophie*, est une *comédie turque*.—Sept actes ou sept saisons forment la division de la pastorale de *Devajani*. Ainsi, le premier est appelé *Bassan*, le tems des fleurs ; le troisième, *Warsa*, ou la saison de la pluie. Le dernier est encore désigné sous le titre de *Bassan*. Le sujet est historique. Le roi, *chah Akber*, c'est-à-dire, *le plus grand*, désire connaître les secrets de la religion indienne, qui est celle de ses

sujets; le frère de son grand-vizir, le célèbre poète *Feïsi*, lui paraît propre à remplir ses vues. Il l'envoie donc à Illura, résidence du chef des brahmanes. Feïsi est initié à tous les mystères, et parvient, de degré en degré, à l'ordre le plus élevé des prêtres ou brahmanes. Mais il a vu Devajani, la fille du grand-prêtre; il a reçu d'elle les premières instructions, c'est-à-dire, l'explication des dix métamorphoses de *Wichnou*; et l'amour qu'elle lui inspire lui fait entreprendre de dissuader le roi d'exécuter les projets qu'il a conçus pour détruire le culte des prêtres. Le succès de cette tentative de Feïsi est suivi de son mariage avec la belle Devajani; à l'occasion de leur hyménée, le poète donne un tableau magnifique et attrayant des rites et des cérémonies véritablement usitées dans l'Hindostan, en pareille circonstance. Le dialogue est élégant, original, plein de poésie et d'images locales et gracieuses. Dans *Anahid*, M. de Hammer a mis en scène une tradition, très-ancienne, connue chez les Perses. Cette tradition, diversement racontée, a pour fondemens l'arrivée de deux anges sur la terre, leur amour pour une mortelle, et la punition du crime qu'ils ont commis, en lui révélant les secrets du ciel. Le poème de Thomas Moore, intitulé : *les Amours des Anges*, repose sur une fiction du même genre. Dans l'opéra de *Hatut et Marut*, l'un, ange ou génie des vents et poète railleur, l'autre, ange des eaux et philosophe sentimental, descendent sur la terre, à l'époque de la construction de la tour de Babel. Une femme, pleine, d'attraits et de vertus, les charme tous deux, et leur inspire un violent amour. Ils n'épargnent aucun sortilége pour la séduire; mais rien ne peut vaincre sa résistance. Enfin, ils lui découvrent les paroles consacrées qu'on prononce pour entrer dans le paradis gardé par *Risaran*. Aussitôt ils oublient eux-mêmes ces mots, et sont condamnés à un éternel exil, loin de ce paradis. Mais les vertus d'Anahid sont récompensées. Elle va être reçue dans le ciel. Les pléïades et toutes les étoiles, sous des figures d'anges, l'entourent; six planètes, montées sur des canots d'argent la reçoivent et la placent au milieu d'elles, comme le génie de la septième planète, Nénus ou l'étoile du matin : Anahid, montée sur un char de triomphe, brillant de lumière, entonne le chant céleste, et accorde avec sa voix les sons de sa lyre, tandis que des groupes d'anges et de génies forment un chœur de louanges à sa gloire. —La comédie intitulée : *Sophie, ou les Francs à Constantinople*, offre une sorte de *panorama moral* de cette grande capitale. On est tour-à-tour transporté dans le cimetière de Péras et dans le bois funèbre des cyprès, où de simples flèches distinguent les tombeaux arméniens, et d'autres flèches ornées de turbans font connaître ceux des Turcs. Puis, l'on se trouve dans les cafés turcs; bientôt dans l'intérieur du harem d'un marchand; plus loin, sur la belle place de Tophana, qu'embellit une magnifique fontaine. Les personnages sont aussi variés que les lieux où ils agissent. Ici, c'est une Grecque, *Sophie*, accablée d'injures et de coups par les femmes turques du peuple : là, dans une intrigue de harem, un faquir cherche à tromper un mari et sa femme; et c'est la dernière, plus fine et plus rusée que lui, qui les trompe tous deux. Une marchande d'esclaves, chargée de recruter, pour ainsi dire, les harems, est mise en scène avec beaucoup de vérité et de talent. Enfin, un tableau, peut-être burlesque, mais vrai et caractéristique, est celui des maris turcs, qui souffrent patiemment les coups de pantoufles dont leurs femmes se montrent fort souvent prodigues envers eux. Quant à l'action, elle ne peut guère avoir d'unité, vu le grand nombre de scènes différentes, et de personnages dont elle se compose; l'auteur y a introduit beaucoup d'anecdotes et d'usages turcs. Vienne, 1823.

FRAGMENS AUTOGRAPHES.

Le Cardinal de Retz et Mezeray.

Voyez la Planche.

BAGATELLES.

Combien d'extravagances l'étiquette n'a-t'elle pas fait éclore en Espagne? On a lieu surtout de les déplorer, lorsque l'on sait que Philippe III en fut la victime. Ce prince, à peine relevé d'une maladie dangereuse, était assis à côté d'une cheminée dans laquelle le boute-feu de la cour avait allumé une si grande quantité de bois, que le monarque pensa étouffer de chaleur. Sa grandeur ne lui permettait pas de se lever pour appeler du secours; les officiers en charge s'étaient éloignés, et les domestiques n'osaient entrer dans l'appartement. A la fin, le marquis de Probar parut, auquel le roi ordonna d'éteindre le feu; mais celui-ci s'en excusa, sous prétexte que l'étiquette lui défendait de faire une pareille fonction, pour laquelle il fallait appeler le duc d'Usède. Le duc était sorti, et la flamme augmentait: néanmoins le roi soutint la chaleur plutôt que de déroger à sa divinité; mais il s'échauffa tellement le sang, que le lendemain il eut une érésipèle à la tête, avec des redoublemens de fièvre qui l'emportèrent.

A quoi sert l'expérience si on manque d'esprit? Deux enfans, l'un sot, l'autre rusé, trouvèrent quelques noix. Il s'agissait de les partager. Le plus alerte les casse, prend le dedans et donne les coquilles à son camarade qui cherche en vain à quoi pouvait être bon ce qu'il tenait; il vit qu'il était dupe. Mais il ne m'attrappera pas davantage, dit-il en lui-même, et je saurai me venger comme il faut de ce tour, si l'occasion se présente. Quelques jours après ils trouvèrent encore de compagnie des olives. Celui qui avait été trompé, croyant rendre la pareille, dit à l'autre: donnes-moi ce qui est dedans, et garde le dessus pour toi. Son camarade très-content de ce partage, obéit avec joie, prend les molles enveloppes, manger délicat, et remet fidèlement les durs noyaux à l'imbécile.

Deux amis, qui depuis long-tems ne s'étaient vus, se rencontrèrent par hasard. Comment te portes-tu, dit l'un? Pas trop bien, dit l'autre; et je me suis marié depuis que je t'ai vu. Bonne nouvelle! Pas tout-à-fait, car j'ai épousé une méchante femme. Tant pis! Pas trop tant pis, car sa dot était de deux mille louis. Eh bien, cela console. Pas absolument, car j'ai employé cette somme en moutons, qui sont tous morts de la clavelée. Cela est en vérité bien fâcheux! Pas si fâcheux, car la vente de leurs peaux m'a rapporté au-de là du prix des moutons. En ce cas vous voilà donc indemnisé? Pas tout-à-fait, car ma maison où j'avais déposé mon argent, vient d'être consumée par les flammes. Oh! voilà un grand malheur. Pas si grand non plus, car ma femme et la maison ont brûlé ensemble.

Un maquignon vendant un cheval, dit à l'acheteur: Monsieur, *faites-le voir*, je le garantis sans défaut. Ce cheval se trouvant aveugle, l'acheteur voulut obliger le maquignon de le reprendre, mais celui-ci soutint qu'on ne pouvait pas l'y contraindre puisqu'il avait averti que le cheval était aveugle, en disant: Faites-le voir, je le garantis sans défaut.

Un avocat borgne, plaidant un jour avec ses lunettes, dit: Messieurs, je n'avancerai aucune pièce qui ne soit nécessaire. L'adverse partie lui répliqua: Retranchez donc un des verres de vos lunettes.

Un pauvre journalier se procurait tous les jours par son travail cinq pains; il en prenait un, jetait le second, rendait le troisième, et prêtait les deux autres. Voici l'énigme : il prenait un de ces pains pour sa nourriture, jetait le second à sa belle-mère, rendait le troisième à son père qui l'avait nourri, et prêtait les deux autres à ses enfans, qui s'acquitteraient un jour envers lui du même devoir qu'il rendait à son père.

Un Espagnol en voyage, passait un jour d'hiver dans un village du Brabant; plusieurs chiens aboyaient et couraient après lui. Il se baissa pour prendre une pierre et la leur jeter; mais il avait gêlé, la pierre tenait si fortement qu'il ne put l'arracher, Oh! le maudit pays, s'écria-t-il en jurant, où l'on lâche les chiens et attache les pierres.

Un homme de province, qui était venu à Paris dans le tems de carnaval, fit la partie d'aller au bal avec un de ses amis, et se déguisa en *diable*. Ils se retirèrent avant le jour. Comme le carrosse qui les conduisait passa dans le quartier où le provincial logeait, il fut le premier qui descendit. On le laissa le plus près qu'on put de sa porte, où il courut promptement frapper, parce qu'il fesait grand froid. Il fut obligé de redoubler les coups avant de pouvoir réveiller une grosse servante de son auberge, qui vint enfin à moitié endormie lui ouvrir, mais qui, dès qu'elle le vit, referma au plus vîte la porte, et s'enfuit en criant, *Jesus Maria*, de toute sa force. Le provincial ne pense point à son habillement diabolique, et ne sachant point ce que pouvait avoir la servante, il continua à frapper, et toujours inutilement. Enfin mourant de froid; il prit le parti de chercher gîte ailleurs. En marchant le long de la rue, il aperçut de la lumière dans une maison; et pour comble de bonheur, la porte n'était pas tout-à-fait fermée. Il vit en entrant un cercueil avec des cierges autour, et un bon Prêtre qui s'était endormi en lisant son breviaire auprès d'un fort bon brasier. Tout était tendu de noir, et l'on ne sentait pas de froid dans ce lieu-là. Le provincial s'approcha tout le plus près qu'il put du brasier, et s'endormit fort tranquillement sur un siége. Cependant le prêtre s'éveilla, et voyant la figure de cet homme endormi, il ne douta pas que ce fut le diable qui venait prendre le mort; et là-dessus, il fit des cris si épouvantables, que le provincial s'éveillant en sursaut, fut tout effrayé, croyant voir le mort à ses trousses. Quand il fut revenu de sa frayeur, il fit réflexion sur son habillement, et comprit que c'était ce qui avait causé son embarras. Comme il n'était pas loin de la fripperie, et que le jour commençait à paraître, il alla changer d'habit, et retourna à son auberge, où il n'eut pas de peine à se faire ouvrir. Il apprit en entrant que la servante était malade, et que c'était une visite que le diable lui avait rendue qui causait son mal. Le provincial n'eut garde de dire qu'il était le diable. Il sut ensuite qu'on publiait dans le quartier que le diable était venu pour enlever monsieur un tel. Le confesseur attestait la chose : ce qui y donnait le plus de croyance, ajoute madame *Dunoyer*, qui rapporte cette anecdote, c'est que le pauvre défunt avait été maltôtier.

Un Gascon avait perdu son argent au jeu. Comme il couchait avec celui qui le lui avait gagné, il prit le moment que son camarade dormait pour lui dérober sa bourse. Mais celui-ci qui n'avait qu'un sommeil inquiet: parce qu'il songeait à son argent, ayant senti quelque chose, chercha d'abord sa bourse. Il trouva en chemin la main du Gascon. Que faites-vous-là, lui dit-il? Mon ami, lui répondit le Gascon, je prends ma revanche.

POÉSIE.

LE MARIAGE BRÉSILIEN.

Pour consacrer le jour de ma naissance,
Mon père dans nos bois cherchant un arbrisseau,
D'un jeune manglier ombragea mon berceau,
Et l'arbre fraternel crût avec mon enfance.
A peine j'entrevis ses rameaux protecteurs,
Que par un doux instinct je cherchai son ombrage:
Ses beaux fruits qui m'offraient un nourrissant breuvage
Des fruits de nos climats me semblaient les meilleurs;
Et la vive fraîcheur qu'exhâlait son feuillage,
Plaisait plus à mes sens que le souffle volage
Qui répand dans les airs le parfum de nos fleurs.

Quand la mort dans nos bras vint refroidir ma mère
Sous mon arbre natal je posai son cercueil;
Et ses tristes rameaux, penchés vers sa poussière,
Parurent se flétrir, et partager mon deuil.
Arbre dont l'existence à la mienne est unie,
Toi qui dois consacrer les plus chers de mes jours,
Sers à marquer encore une époque à ma vie,
Et prête ton mystère à mes jeunes amours.
Lorsque l'humide nuit sur la terre tranquille
Étendra lentement ses deux ailes d'azur,
Et que le vent léger échappé d'un ciel pur,
Paisible, dormira sous ton ombre immobile,
D'espérance et d'amour Zélabar agité,
Vers ton feuillage épais conduit par le mystère,
Trois fois appellera l'amante qu'il préfère,
Et qui lui doit le prix de sa fidélité:
Alors, si par trois fois sa bouche frémissante
Avec émotion répond à mes accens,
Cache à tous les regards notre ardeur renaissante
L'hymen aura comblé nos désirs innocens.

LE JUGE DE VILLAGE.

Dans un pays où le simple bon sens,
La conscience et la droiture
Suffisaient pour juger les gens,
(J'ignore en quel pays se passa l'aventure).
De ses concitoyens le vieux fermier Simon
Obtint l'honneur de la magistrature,
On avait négligé son éducation,
Mais il avait le cœur droit, l'esprit sage,
Et c'était bien assez pour un petit village.
Revêtu de ses fonctions,
De l'innocence il se crut le refuge:

Pour donner au malheur des consolations,
Le premier soin du nouveau juge
Fut de visiter les prisons.
Un jour, dans ce lieu de détresse,
Passant devant un prisonnier
Dont il remarque la jeunesse,
Il s'informe auprès du geolier
Du criminel qui déjà l'intéresse :
—Pour qu'on le traite avec cette rigueur,
Qu'a-t-il fait?—De sang-froid je ne puis le redire..
Contre votre prédécesseur
L'infâme a fait une satire!
—Que veut dire ce mot qui vous fait tant d'horreur?
—On appelle satire un écrit condamnable
Dans lequel un auteur, inspiré par le diable,
Ose gloser sur les fautes des grands,
Des juges, même, et pour loger céans
Vous conviendrez qu'il est assez coupable.
—Quoi! ce n'est que cela, dit Simon en riant?
De son cachot qu'on le tire à l'instant!
Avec de semblables méprises
La justice bientôt aurait perdu son nom:
Entre nous, mon ami, si l'on met en prison
Ceux qui dénoncent nos sottises,
Nous, comment nous punira-t-on?

ZÉPHYRE ET FLORE.

Il est un demi-dieu charmant, léger, volage,
Il dévance l'aurore, et d'ombrage en ombrage,
Il fuit devant le char du jour :
Sur son dos éclatant, où frémissent deux ailes,
S'il portait un carquois et des flèches cruelles :
Nos yeux le prendraient pour l'Amour.

C'est lui qu'on voit le soir, quand les Heures voilées
Entr'ouvrent du couchant les portes étoilées,
Glisser dans l'air à petit bruit:
C'est lui qui donne encore une voix aux Nayades,
Des soupirs à Syrinx, des concerts aux Dryades
Et de doux parfums à la Nuit.

Zéphyre est son doux nom : sa légère origine,
Pure comme l'éther, trompa l'œil de Lucine,
Et n'eut pour témoins que les airs :
D'un soupir du Printems, d'un soupir de l'Aurore,
Dans son liquide azur le Ciel le vit éclore
Comme un Alcyon sur les mers.

Ce n'est point un enfant, mais il sort de l'enfance
Entre deux myrtes verts tantôt il se balance,
Tantôt il joue aux bords des eaux,
Ou glisse sur un lac, ou promène sur l'onde
Les filets d'Arachné, la feuille vagabonde,
Et le nid léger des oiseaux.

Parfois aux antres creux, palais bizarre et sombre
De la sauvage Echo, du sommeil et de l'ombre,
Du lion il fuit les ardeurs;
Parfois dans un vieux chêne aux forêts de Cybèle,
Dans le calme des nuits il berce Philomèle,
Son nid, ses chants et ses malheurs.

Demi-Dieu, fils des airs, tes grâces et tes charmes,
Ton âge au moins devait te sauver des alarmes
Que verse l'urne du destin!
Vint un jour où volant de prairie en prairie,
Vainement tu cherchas sur l'herbe défleurie
Les blanches perles du matin!

D'une molle langueur tes ailes sont atteintes;
L'orient est en feu, ses roses semblent teintes
Des flots ardens du Phlégéton:
Sous un maître nouveau qu'il brave et qu'il ignore,
Le char du jour bondit du couchant à l'aurore:
Tremblez, humains, c'est Phaéton!

L'Oréade s'enfonce en ses grottes profondes,
La Nayade s'enfuit sous la voûte des ondes
Et Zéphyre aux rives des mers:
Sous les roulans saphirs de leurs berceaux liquides,
Sur leurs lits de corail les vertes Néréïdes
Ont recueilli le Dieu des airs.

Parmi les frais détours d'une grotte secrète
Il gagna l'Elysée, innocente retraite,
Que du juste honorent les pas;
Pour qui les Dieux ont fait de plus vives étoiles,
Où le jour est plus pur, où la nuit a des voiles
Que l'éclair ne déchire pas.

Zéphyre même aux flots donne une voix brillante,
Le Léthé s'éveilla sur son urne indolente
Aux doux concerts de ses roseaux;
La lyre de Linus que son aile balance,
Aux lotos suspendue a rompu le silence,
Et fait ouïr des airs nouveaux.

Cependant Jupiter, que Thémis vient d'absoudre,
Tonne sur Phaéton, il tombe, un coup de foudre
Sauve l'univers du chaos:
L'Olympe s'éclaircit, Cybèle enfin respire,
Bacchus reprend son thyrse, et Flore qui soupire
Fait entendre ces tristes mots:

" Ah! si ton cœur est doux, que ta flamme est légère,
" Beau Zéphyre, quand Flore expire sur la terre,
" Devais-tu chercher d'autres lieux?
" Un Dieu me rend en vain les larmes de l'Aurore,
" C'est le flambeau de Gnide, hélas! qui me dévore,
" Plutôt que le flambeau des Cieux!

" Si l'heureux Elysée, où pénétra ton aile,
" Te doit de ses gazons l'émeraude éternelle,
" Ah! c'est trop faire pour les morts :
" Si Flore me doit sa couronne vermeille,
" Cérès ses blonds épis, Pomone sa corbeille,
" Et la Nature ses trésors !

" Cruel, un seul baiser de ta bouche charmante
" Rendrait la vie au monde, et l'âme à ton amante ;
" Mais tu fuis ma couche et mon sort !
" Tes lèvres pour les ris, pour les amours écloses,
" Craindraient de se ternir et de mêler les roses
" Aux violettes de la mort !

" Mes gazons, mes jardins, tout mon empire en cendre,
" Un ciel de feu, mes maux sont pour mon cœur trop tendre
" Moins affreux que ton abandon;
" Hélas! rappelle-toi ma flamme rougissante,
" Nos hymens prolongés jusqu'à l'aube naissante ;
" Oublierais-tu jusqu'à mon nom !"

Zéphyre est alarmé ; volage mais sensible,
Quand Flore expire, il quitte un séjour trop paisible,
Asile des chastes plaisirs ;
Il fend l'air, il arrive à la couche de Flore ;
Ils ne parlèrent point, mais, jusques à l'aurore,
La nuit entendit leurs soupirs.

Coulez, soupirs charmans, coulez, nuits ravissantes,
Brûlez, flambeaux d'hymen : à vos flammes puissantes
Flore a ranimé ses couleurs !
Aux premiers feux du monde elle parut moins belle,
Lorsqu'Hébé, pour tresser à sa coupe immortelle,
Lui ravit la reine des fleurs !

Soumettons-nous au sort : Thétis à ses naufrages,
Cybèle ses volcans, l'Olympe des orages
Qui rendent son nectar amer ;
Avec Flore attendons que le Zéphyre arrive :
Un jour luira, peut-être, où Vénus sur la rive
Remettra sa conque à la mer !

Puisses-tu, beau Zéphyre, auprès de ton poëte,
Pour seul prix de mes vers, au fond de ma retraite,
Caresser un jour mes vieux ans !
Et si le sort le veut, puisse un jour ton haleine
Sur les bords fortunés de mon petit domaine,
Bercer mes épis jaunissans !

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

GRÈCE.

Iles Ioniennes.—L'Académie grecque, qui devait être fondée à l'île d'Ithaque, va être définitivement établie à Corfou, d'après une décision du philantrope et honorable M. Canning, qui, en même tems, a donné des ordres sévères à Sir Thomas Maitland, pour qu'il traite désormais les Grecs des îles Ioniennes avec toute la justice et les égards qui leur sont dus. Lord Guilford sera le directeur-général de cette Académie. On ne saurait douter que cet homme généreux, qui a bien mérité de la Grèce, et particulièrement de la ville d'Athènes, ne contribue, par son zèle et son activité infatigable, à rendre ce grand et important établissement aussi florissant et aussi prospère que les circonstances peuvent le permettre.

FRANCE.

Bouches-du-Rhône. — Mimet. — Géologie.—On vient de trouver à Mimet, au nord de Marseille, non loin de l'endroit où s'est donnée la seconde bataille de Marius contre les Teutons, une dent d'éléphant fossile. On fait, dans ce moment, des fouilles qui promettent d'autres fossiles, sans doute aussi curieux. Cette dent est parfaitement conservée; elle était dans un grès calcaire très-dur, au-dessus du terrain houiller. On a également trouvé aux Martignes, dans le même département, d'autres grands fossiles.

Antiquités.—M. Toulouzan a trouvé, près du village d'Aurial, dans les ruines d'une *villa*, une table heraire en marbre, qui est du même genre que la table décrite par Palladius, et qui donne une nouvelle force au savant mémoire de M. Letronne, qu'on lit dans la *trente-neuvième livraison des Nouvelles Annales des Voyages*. Cette table porte au piédestal cette inscription: L. VERATIVS FECIT FIRMVS.—M. Toulouzan, qui s'occupe de grandes recherches dans le département des Bouches-du-Rhône, a fait un grand nombre de découvertes importantes, dont plusieurs sont déjà consignées dans la belle statistique de ce département, à laquelle il a travaillé sous les auspices du préfet, M. de Villeneuve.

Physiologie—Expériences sur le système nerveux.—Nous avons inséré le rapport de M. Cuvier sur un mémoire de M. le docteur Flourens, dont l'importance pour les sciences naturelles et philosophiques a été généralement sentie. La justice nous oblige à faire mention d'un article fort intéressant, inséré dans les *Archives générales de médecine* (cahier de Mars), dans lequel un jeune médecin italien, M. le docteur Coster, revendique la priorité des découvertes de M. Flourens, pour le savant Rolando, professeur d'anatomie à l'université de Turin. Ce professeur publia, en 1809, un ouvrage dans lequel il exposait ses nombreuses expériences sur le cerveau et le cervelet. Il résulte de l'extrait fort bien fait de M. Coster, que ces expériences, conformes à celles du physiologiste français, presentent aussi des résultats conformes, c'est-à-dire, pour nous exprimer d'une manière générale, que les *hémisphères du cerveau, sont le siége des forces sensitives et intellectuelles, et le cervelet, le siége de la force locomotrice.* Nous rapportons ceci comme un fait dont nous sommes loin de vouloir tirer aucune induction fâcheuse pour M. Flourens;

ce n'est pas la première fois que deux observateurs se sont ainsi rencontrés sur la même route, et il est probable que de pareilles rencontres deviendront chaque jour plus fréquentes, à mesure qu'on se rapprochera davantage de la vérité. Il nous semble, au surplus, que c'est un nouveau motif pour les savans de porter leur attention sur des observations véritablement remarquables, et dont certaines déductions naturelles nous semblent former la limite et établir le point du contact entre la connaissance des fibres cérébrales et celle des facultés intellectuelles, entre la *physiologie* et la *métaphysique*.

GENÈVE.

Jardin Botanique. — Grâces au zèle et au dévouement de son savant directeur, M. le professeur Decandolle, ce jardin prospère et prend, chaque année, un plus grand développement. On a construit de nouvelles serres; le nombre des plantes s'est considérablement accru; on a distribué des graines, des plantes et des greffes aux personnes qui en ont demandé. L'administration du jardin a reçu, l'année dernière, des legs de deux particuliers, qu'elle destine, ainsi que ceux qui pourront lui être faits dans la suite, à former un fonds de réserve, afin de pourvoir aux réparations et aux constructions extraordinaires. Le public a joui pleinement de ce jardin pendant l'année dernière, sans que le plus léger désordre s'y soit fait apercevoir. Aussi l'administration, voyant l'intérêt que le public met à jouir de cette promenade, et considérant que l'heure actuelle de la clôture journalière en prive la partie la plus laborieuse de la population, a-t-elle décidé qu'à l'avenir, et pendant les jours ouvrables, le jardin serait ouvert toute la journée sans interruption.

Société pour l'avancement des arts. —*Prix proposés.*—*L'union de Genève à la Suisse*, union si long-tems désirée et recherchée par nos pères, si heureusement accomplie sous les garanties les plus solennelles, est un de ces événemens que les beaux-arts aiment à célébrer. Le succès de l'artiste est déjà préparé par l'intérêt que lui montre le public; un sentiment patriotique élève ses pensées; et, au lieu de travailler sur des fictions ou des lieux communs, il a pour lui la vérité de l'histoire et l'importance du sujet.—Dans une séance fort nombreuse de la *classe des beaux-arts*, la proposition de frapper une médaille pour consacrer la mémoire de cet heureux événement obtint une telle faveur, qu'il fut décidé de s'en occuper sans délai. En conséquence, un concours a été ouvert pour le projet de cette médaille, qui sera de vingt-trois lignes. Le dessin de chaque face des plans présentés devra avoir au moins quatre pouces de diamètre. Les premières médailles frappées en argent et en bronze seront offertes à l'auteur dont les projets auront été admis en tout ou en partie. La *classe*, en mettant cet objet au concours, ne s'est pas dissimulé les difficultés de l'exécution. Le sujet en lui-même, cet acte qui, sous les auspices de la loyauté helvétique, unit d'une manière permanente nos intérêts les plus chers à ceux d'un peuple libre, ne laisse rien à désirer, sous les rapports de la dignité et de l'importance. Mais les emblèmes les plus frappans et les plus naturels pour représenter des fédérations ont déjà été mis en œuvre, et il faut éviter, comme deux écueils, les idées communes et les allégories ambitieuses. Beaucoup de choses en peu d'espace, *multum in parvo*, est un problème dont la solution ne peut se trouver que dans une pensée principale, qui réunisse la clarté à la simplicité, et qui, en fixant l'esprit sur le trait dominant, supplée à ce qu'on ne peut pas exprimer. Une scène locale, un fond qui caractérise la nation suisse, un *motto* bien approprié, neuf ou qui le devienne par l'application: voilà des conditions que la classe envisage comme essentielles et

qu'elle a signalées à l'attention des concurrens.—Un grand nombre de projets ont été envoyés au concours, et,quoique plusieurs d'entre eux soient vraiment dignes d'éloges, on peut prévoir qu'aucun n'obtiendra une préférence exclusive, mais qu'on puisera dans les uns le sujet de la médaille tandis que d'autres fourniront les devises.—La même *classe* a encore un autre concours pour les emblèmes des médailles d'argent, qui sont distribuées annuellement, à titre de prix, aux élèves du collége de Genève. On demande deux dessins, l'un pour la médaille consacrée aux prix de littérature, l'autre pour la médaille destinée aux prix de religion. Les revers devra porter les armoiries du canton, et pourra être commun aux deux médailles. Les concurrens ont une entière latitude pour la composition des sujets, la destination de ces médailles étant suffisamment connue. L'auteur des dessins qui auront été admis, recevra une médaille de la valeur de 200 florins, environ 93 francs.

CHAMBERY.

Société académique de Savoie.—Quelques habitans de cette ville, animée du désir de se rendre utiles à leur pays, avaient arrêté le projet d'une société, dont les travaux dirigés vers le bien public, auraient spécialement pour but tout ce qui pourrait tendre à l'avantage et à la prospérité de la Savoie. Autorisés par le gouvernement, ils s'étaient réunis sous le titre de *Société académique de Savoie*, et s'étaient successivement adjoint quelques membres et un certain nombre de correspondans. Plusieurs Mémoires utiles avaient déjà été communiqués à cette Société naissante, lorsque les événemens de Mars 1821, la déterminèrent à suspendre ses réunions. Dans le milieu de l'année dernière, cette Société a été autorisée par le gouvernement à reprendre ses séances et à continuer ses travaux, en conservant son organisation primitive. Le zèle et les lumières de ses membres actuels font espérer que, forte de l'appui du gouvernement, elle rendra des services essentiels à ce pays, en détruisant les préjugés qui s'opposent à la propagation de l'enseignement mutuel.

Ecole de peinture.—Cette école, créée le 1er Mai 1822, par le conseil municipal de notre ville, avec autorisation du ministre de l'intérieur, a été ouverte, le 23 Novembre de la même année, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville. La direction en a été confiée à M. le professeur Moreau, connu par plusieurs beaux ouvrages. Les élèves sont admis, moyennant une légère rétribution annuelle: il y a aussi des places gratuites. Chaque année, il se fait une exposition publique des principaux ouvrages des élèves, à la suite de laquelle on distribue des prix.

LEYDE.

Nécrologie.—Le savant professeur *Herman Tollius*, qui a concouru honorablement à l'éducation du roi régnant des Pays-Bas, est mort à Leyde, le 29 Avril 1822, âgé de 80 ans.

DARMSTADT.

Publications prochaines.--Religion.—Nous avons souvent parlé de l'esprit de tolérance religieuse qui existe en Allemagne; en voici un nouvel exemple. Le docteur Léandre von Ess, professeur à Darmstadt et prêtre catholique, connu par sa traduction allemande de la Bible, vient de faire réimprimer, pour les vendre à bas prix, plusieurs volumes des excellens discours du docteur Reinhard, prédicateur aulique à Dresde, et théologien de la doctrine de Luther. Bien plus, après avoir fait avec succès plusieurs collectes, il vend au plus bas prix possible aux élèves en théologie des communions chrétiennes sans distinction, la collection complète des oraisons de Reinhard, des éditions de la bible en langue hébraïque,

arabe, syriaque, grecque, latine, le dictionnaire hébreu-allemand de Gesenius, etc. Il a répandu déjà plus de 20,000 Nouveaux Testamens. Le bien qui en résultera, et la satisfaction de l'avoir fait, le dédommageront des attaques du *Journal* soi-disant *catholique*, imprimé à Strasbourg ; les facultés théologiques de Breslau, Bonn et Tubingue se sont hâtées de favoriser ses vues philantropiques.

INDES-ORIENTALES.

Progrès de la civilisation.-Liberté de la presse.—Les gazettes de l'Inde nous apprennent que la liberté de la presse, quoique si récemment établie dans ce vaste pays, a déjà produit un excellent effet. Lors de la dernière célébration de la fête de la grande idole Djagrenat, il y avait si peu de pélerins, qu'on eut beaucoup de peine à trouver assez de monde pour traîner le char de ce dieu. Les Bramines s'assemblèrent, après la cérémonie, pour consulter entre eux sur la nécessité de transporter leurs images dans un district plus éloigné du centre des connaissances et des lumières.

SIERRA-LEONE.

Sources du Niger.—Si l'on en croit une gazette de cet établissement, à la date du 2 Novembre dernier, M. Laing, capitaine au régiment Royal-Africain d'infanterie légère, a, dans un voyage en Afrique, reconnu les hauteurs où le mystérieux Niger prend sa source. On appelle ce lieu *sources de Tembley*, latitude nord, 9° 15', longitude ouest, 9° 36'. Le même officier a ouvert des relations commerciales avec plusieurs tribus jusqu'alors inconnues et qui habitent à une très-grande distance de l'établissement anglais.

PAYS-BAS.

Société catholique de la Belgique.—Cette société, formée à Bruxelles, fait imprimer à ses frais et distribuer au prix le plus modique possible, les ouvrages qu'elle croit utile de répandre. Elle a publié depuis peu le *Traité d'éducation des filles*, par Fénélon, et les *Mémoires de* Mme. *de Laroche-Jacquelin*, auxquels l'éditeur, M. de Robiano de Boosbeck, l'un des membres les plus zélés de la Société catholique, a joint des réflexions sur la manière de retirer quelques fruits de l'histoire. La même société va publier les *Pensées de Bourdaloue*.

LIEGE.

Souscription pour un monument qui sera consacré à Grétry.—La Société d'émulation de cette ville vient d'ouvrir une souscription pour élever un monument à la mémoire du célèbre Grétry ; il renfermera son cœur déposé jusqu'ici à l'ermitage de Montmorency, près Paris, où Grétry avait passé les dernières années de sa vie, dans la même retraite que J. J. Rousseau avait consacrée par sa présence, et par la composition de sa Nouvelle Héloïse. La Société annonce que les moindres sommes seront reçus avec reconnaissance, et que les noms des souscripteurs seront imprimés à la suite du procès-verbal de sa prochaine séance publique.

ERRATA.

Page 80, ligne 9, Essonne, à trois lieues de Paris, *lisez*, Essonne sept lieues sud de Paris

Page 92, ligne 4, Si Flore me doit, *lisez*, Si Flore ne te doit

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 16.] *SEPTEMBRE,* 1823. [TOME III.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

MÉLANGES.

POÉSIE.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET C^{nie}.; BOSSANGE ET C^{nie}.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 16.] *SEPTEMBRE,* 1823. [Tome III.

BIOGRAPHIE.

(*Fin du dernier Numéro.*)

LALANDE (Joseph-Jérôme le Français de.)

Nous avons vu que Lalande aimait la célébrité, celle surtout qui se rattachait à l'astronomie. Il avait lu, en 1773, dans les *Elémens de la philosophie de Newton*, par Voltaire, que la rencontre d'une comète qui viendrait choquer la terre pourrait avoir des suites terribles, mais que la Providence avait tout disposé de manière à rendre cette rencontre impossible. Lalande s'éleva contre cette assertion, et s'étayant des calculs de Clairaut qui, à l'occasion de la comète de 1759, avait démontré que les attractions planétaires pouvaient altérer sensiblement une orbite, il se persuada, après avoir examiné sommairement la question, que la chose n'était pas absolument impossible, quoique *extrêmement invraisemblable*; et il avait composé sur ce sujet un mémoire avec ce titre : *Réflexions sur les comètes qui peuvent approcher de la terre*. Ce titre annonçait une question intéressante, et le mémoire n'ayant pas été lu dans la séance pour laquelle on l'avait destiné, on en conclut que la lecture n'en avait été supprimée que pour cacher au public les malheurs qui y étaient annoncés; l'alarme même fut telle, que le lieutenant-général de police se fit remettre le mémoire. Il le lut, et n'y trouvant rien qui pût motiver les craintes qui s'étaient répandues, il en ordonna la publication. Cette précaution, au lieu de calmer les esprits, les agita de plus en plus; on crut que pour faire cesser la terreur, l'auteur avait retranché l'annonce de la catastrophe dont on était menacé; et ce ne fut qu'insensiblement que le public put se rassurer sur les événemens terribles qu'il avait redoutés. La disparition de l'anneau de Saturne, que l'on annonça dans le même tems, fut encore pour Lalande une occasion d'attirer sur lui l'attention publique. Pour mieux saisir l'instant de cette disparition, il se transporta à Béziers, sous le plus beau ciel de la France; mais la faiblesse de sa vue nuisit à son observation, qui fut trouvée moins bonne que celles qu'on avait faites à Londres ou à Paris. Lalande, à cette occasion, fut attaqué à différentes reprises par Cassini de Thury; il finit

par s'en offenser, et répondit par des personnalités piquantes, dont Cassini voulait se venger : des amis se portèrent pour médiateurs. Cassini retira sa plainte, Lalande supprima son écrit, et ils vécurent ensemble comme auparavant. L'écrit de Lalande était intitulé : *Lettre sur l'anneau de Saturne, écrite par M. Lalande à M. Cassini*, au sujet de son avis imprimé dans le *Journal politique* d'Août 1773, Toulouse, in-8°. Lalande continua ensuite les *Ephémérides* de La Caille, et les porta, depuis 1775, où celui-çi les avait laissées, jusqu'en 1800. Cet ouvrage, devenu inutile depuis la publication de la *Connaissance des tems*, et dont Lalande fesait faire tous les calculs par ses élèves, se recommande, comme ceux de La Caille, par les discours préliminaires, les additions et les tables subsidiaires. En 1775, il fit paraître son globe céleste d'un pied de diamètre ; en 1776, il enrichit les supplémens de l'*Encyclopédie* de plusieurs articles curieux ; et en 1789, il refondit, dans l'*Encyclopédie méthodique*, tous les articles de l'ancienne *Encyclopédie*, que d'Alembert s'était contenté d'extraire des institutions astronomiques de Lemonnier. Cette rédaction, plus exacte et plus claire, coûta peu de travail à Lalande : il en trouvait les matériaux dans son *Astronomie*. En 1778, il publia ses *Réflexions sur les éclipses de soleil*, accompagnées de remarques nouvelles, mais encore incomplètes, sur la figure des lignes de commencement et de fin pour les divers endroits de la terre. En 1780, il donna une quatrième édition des *Leçons élémentaires d'astronomie* de La Caille, auxquelles il ne fit qu'ajouter quelques notes. Depuis longtems il fournissait au *Journal des Savans* tous les articles concernant les mathématiques et la physique. Parmi ces articles, on remarque particulièrement ceux-ci : trois *Lettres sur le platine* : c'est le premier écrit qui ait fait connaître ce métal en France. *Remarques sur les monnaies de Piémont* ; (Novembre 1791, pag. 694). Il a aussi travaillé au *Nécrologe des hommes célèbres de France* ; au *Journal de Physique*, auquel il fournit, en 1802, quatre articles sur la planète *Piazzi* (Cérès) ; au *Magasin encyclopédique*, où il a inséré son *Voyage au Mont-Blanc*, fait en Août 1796, et imprimé à part, in 8vo. de vingt pag. Il a aussi publié divers morceaux dans les *Acta eruditorum* de Leipsick, les *Philosophical Transactions*, les *Mémoires de Berlin, de Dijon*, etc. Il donna encore la traduction française de la *Description d'une machine pour diviser les instrumens de mathématiques*, par Ramsden, qui parut à Londres, en 1790. Bailly avait laissé incomplet un excellent travail sur les diamètres des satellites de Jupiter, et sur la portion de leurs disques, qui est encore éclairée à l'instant où ils disparaissent à nos yeux. L'idée en était ingénieuse, et était due à Grandjean de Fouchy. Lalande, en demandant à Bailly son agrément pour compléter le travail qu'il avait commencé sur cet objet, lui disait avec franchise, qu'il fesait plus de cas de lui, pour les trois mémoires dont son ouvrage se composait, que pour les honneurs dont il le voyait environné. Bailly ne balança pas à lui accorder l'autorisation qu'il lui demandait, et, lui rendant confiance pour confiance, avoua qu'il se souvenait à peine d'avoir été astronome : *un torrent avait passé qui avait entraîné toutes ses idées de science*. Malgré cette foule de travaux, Lalande fesait imprimer tous les ans l'*Histoire de l'astronomie* : ce n'est qu'un simple recueil de titres et de dates, recueil utile néanmoins à consulter. Il termina, en 1792, la troisième édition de son *Astronomie*, 3 vol. in-4to ; fit paraître, avec de nouvelles notes, le *Traité de Navigation* de Bouguer, que la Caille avait déjà commenté et refondu en partie, et publia un catalogue des étoiles qu'on ne trouvait plus dans le ciel aux places marquées par les astronomes. En 1793, il publia son *Abrégé de Navi-*

gation historique, théorique et pratique avec des tables horaires, calculées par Mme Lalande, sa nièce, 1 vol. in-4to. Il y a joint le catalogue de tous les bons livres de navigation qui ne se trouvent point dans la *Bibliographie astronomique:* ce livre est devenu rare. L'opération qui donne l'heure par la hauteur observée du soleil ou d'une étoile, dépendait d'un calcul extrêmement simple, mais que les marins trouvaient encore trop long et trop difficile: on avait tenté de l'abréger par des tables, mais elles ne remplirent qu'imparfaitement le but proposé. Lalande remédia à cet inconvénient, en publiant des tables plus complètes, qu'il fit calculer par Mme. Lepaute. En 1794, les circonstances l'obligèrent à reprendre la direction de la *Connaissance des tems*, dont il resta chargé jusqu'en 1807. En 1793, il avait donné une seconde édition de son *Abrégé d'astronomie*, 1 vol. in-8vo, et son *Astronomie des dames*, 1 vol. in-18. En 1795, il publia un *Catalogue de mille étoiles circompolaires*, et un *Mémoire sur la hauteur de Paris au-dessus du niveau de la mer*. Il signala ainsi la 43e année de sa carrière astronomique. Ce mémoire était le 150e qu'il insérait dans le *Recueil académique;* enfin il donna ses dernières tables de Mercure. Il avait pris tant de précautions pour les améliorations de ces tables, qu'il croyait en avoir amené la théorie à un état voisin de la perfection. Le 3 Mai 1789, un passage de Mercure devait avoir lieu; Lalande, suivant sa coutume, l'avait annoncé la veille dans le *Journal de Paris*, et avait désigné la minute et la seconde à laquelle Mercure devait quitter le disque du soleil, parce que l'entrée devait précéder le lever. Il arriva que le ciel fut entièrement couvert. Les astronomes n'avaient abandonné leurs lunettes qu'une demi-heure après le moment indiqué; deux seuls, pour différens motifs, étaient restés à leur poste; mais le soleil, se découvrant tout-à-coup, leur laissa voir Mercure sur le bord dont il était près de se séparer: l'erreur était de plus de quarante minutes. Lalande reconnut qu'il s'était trompé; c'est à cette mésaventure qu'on dut la perfection des tables dont nous avons parlé plus haut; on n'était plus fait à de pareils mécomptes en astronomie, et probablement ils ne se reproduiront plus. En 1798, Lalande publia une nouvelle édition du *Traité de la sphère et du calendrier*, par Rivard; et en 1800, il corrigea les *Mondes*, de Fontenelle, en y ajoutant quelques notes relatives à la théorie des tourbillons, dont l'auteur était toujours resté le partisan. Il donna encore, en 1800, une seconde édition de l'*Histoire des mathématiques*, de Montucla; en 1802, il la compléta, en y ajoutant 2 volumes qu'il avait promis pour la terminer. Il travaillait depuis long-tems à la *Bibliographie astronomique*: cet ouvrage, malgré son utilité, ne pouvait pas faire espérer un débit capable de couvrir les frais d'impression; le ministre de l'intérieur, François de Neufchâteau, la fit exécuter aux frais du gouvernement. Pour faciliter les recherches dans un vol. in-4to. de près de 1,000 pages, contenant environ 5,300 articles rangés par ordre chronologique, le P. Cotte y a joint une table méthodique, extrêmement commode. Lalande prouva dans cet ouvrage qu'il était moins occupé de sa propre gloire que de celle de la science, puisqu'i oublia d'y parler, sous l'année 1792, du volume d'*Ephémérides* de 1793 à 1800, qu'il publia cette même année. Il y a joint l'*Histoire de l'Astronomie* depuis l'an 1781 jusqu'à la fin de 1802, époque de la publication. En 1801, le ministre Benezech avait également fait imprimer, aux frais du gouvernement, son *Histoire céleste française, contenant les observations de plusieurs astronomes français*. Voici comme Lalande, qui ne prend que le titre modeste d'éditeur, parle de cet ouvrage dans sa préface: " Ce recueil, dit-il, pourra renfermer de nombreuses observations des Cassini, de Pierre Lemonnier, de Joseph De-

MÉLANGES.

BEAUX-ARTS.

LETTRE A UN PARISIEN SUR L'ITALIE.

Dulces ante omnia musæ.

Genève, 30 Mai 1823.

Monsieur,

En partant de Paris pour l'Italie, j'ai promis de vous donner quelques détails sur les circonstances de mon voyage. Jusqu'à présent il ne m'est rien arrivé de bien romanesque dans les courses que j'ai entreprises depuis quatre ans, et j'espère qu'avec l'aide du ciel il en sera de même cette fois-ci. Ainsi ne vous attendez pas aux aventures surprenantes. Je vais voir l'Italie, ce pays qui est, dit-on, si beau, ce pays si riche en grands souvenirs, cette terre sur laquelle se sont opérés deux grands phénomènes historiques, la décadence du Monde ancien, et la renaissance de ce monde sous l'influence de la civilisation moderne. Je vais voir ces monumens des arts, témoins éloquens de ces deux époques, et c'est particulièrement de ces importans ouvrages que je me propose de vous entretenir. En conscience, je ne puis promettre de dire *la vérité*, ce serait montrer une présomption puérile ; n'exigez, n'attendez donc de moi que de la sincérité dans mes récits, qu'une transmission consciencieuse de mes impressions, de mes sentimens, de mes réflexions. Peut-être me trouverez-vous encore téméraire en prenant un tel engagement ; mais comme il est contracté de bonne foi, je sens qu'il sera tenu de la même manière.

Il est bien entendu que je vous ferai grâce de cette érudition banale dont les *Touristes* auteurs enflent leurs relations aux dépens des itinéraires imprimés qu'on peut acheter partout. Bon ou mauvais, ce que je vous envoie est *mien* ; tenez cela pour dit.

Mon voyage de Paris ici s'est fait sans autre aventure que la rencontre d'un gros orage, enfant des Alpes, dont nous avons vu les flancs noirs sillonnés d'éclairs, entre Montbard et Sémur. Ce dernier canton a été dévasté complètement par la grêle. Bien des malheureux ont perdu là, en un quart-d'heure, le bien-être de l'année. Il serait à souhaiter que les compagnies d'assurances contre la grêle étendissent dans les campagnes leur influence protectrice. La sécurité des actionnaires serait d'autant plus grande, que les dégâts si funestes à ceux sur qui ils pèsent en particulier, se réduiraient à très-peu de chose dès que le prix de leur évaluation serait réparti sur une grande portion de pays, et que, d'ailleurs, la nature de ce fléau éloigne toute idée de supercherie. Cet orage, dans le même moment où je le voyais à Montbard, s'étendait sur Genève et Grenoble ; ce qui me fait penser que vous aurez ressenti son influence à Paris, car depuis ce jour il pleut presque continuellement. Hier cependant (29 Mai), le tems a été assez agréable, et la ville de Genève a joui d'un spectacle nouveau pour elle. Depuis quelque tems il y avait, sur le chantier, un bateau à vapeur en construction ; hier, à quatre heures après midi, on l'a lancé à l'eau. Depuis le matin, des salves d'artillerie annon-

çaient cette cérémonie, et les bords du lac se garnissaient successivement de spectateurs.

Vers trois heures et demie, un grand nombre d'équipages conduisirent sur la route de Thonon les curieux qui voulaient rester à terre, tandis que les autres, se confiant à de frêles barques, formèrent sur le lac deux lignes d'embarcations, entre lesquelles le bateau à vapeur devait être lancé. On jouissait vraiment d'un spectacle enchanteur à ce moment : le bateau à vapeur était couvert de monde, et sur l'*arrière* qui se présentait vers le lac, étaient des artilleurs qui fesaient feu alternativement avec les fanfares de musique. Derrière et sur les maisons environnantes, une multitude de curieux garnissaient les fenêtres, les toits et les arbres. Du lac, sur lequel j'étais, on embrassait parfaitement cet ensemble, et rien n'était plus singulier et plus gracieux à la fois que cette *foule* de barques remplies de jeunes dames élégantes, dont les cavaliers, devenus rameurs, s'agitaient en cent façons pour faire prendre aux bateaux la position la plus favorable à la vue dont tout le monde voulait jouir. Quatre ou cinq énormes bateaux, qui servent aux approvisionnemens de Genève, chargés de monde, restaient immobiles à l'ancre au milieu de toutes ces petites barques, dont la marche capricieuse décélait l'impatiente curiosité de ceux qui les montaient. Enfin, le dernier signal est donné, tous les yeux sont dirigés vers le bateau, et après quelques secondes d'un silence complet, l'énorme machine glisse dans l'eau au bruit de l'artillerie, à laquelle tous les assistans répondirent par un long applaudissement.

Cependant le bateau prenait sur sa gauche une direction en ligne courbe que l'on remarqua d'abord, et qui bientôt fit naître l'inquiétude : il se dirigeait vers de ces énormes bateaux d'approvisionnement, entre lesquels se trouvait une fourmillière de barques. La peur fit pousser des cris, mit un peu de confusion parmi les navigateurs ; mais le bateau à vapeur, dont la course avait été retardée par l'obliquité de sa marche, arriva assez doucement vers ces embarcations pour que l'on pût prévenir tout choc désastreux. Cette crainte passagère rendit bientôt le plaisir plus vif, et tous ceux qui montaient les petites barques voulurent aller voir de près, toucher même la machine qui avait causé tant d'émoi. Ce bâtiment est fort beau et figurera bien sur l'admirable lac de Genève. Il est destiné à faire le service de cette ville à Vevey *et vice versâ*. On doute si peu ici du succès de cette entreprise qu'il est déjà question de construire un autre bateau pour correspondre avec Lausanne.

Après nous être échappés du milieu de cette foule de barques, M. S***, qui avait eu la bonté de m'offrir une place dans la sienne pour assister à cette fête, me proposa d'aller voir de près les roches qui forment l'entrée du port de Genève. La pierre du *Niton*, dans laquelle est un trou creusé, dit-on, par les Romains, est un bloc de granit dont l'analogue ne se retrouve que sur les Hautes-Alpes ; comme nous fesions nos réflexions sur les bouleversemens extraordinaires qui ont pu causer un pareil déplacement, l'artillerie du bateau à vapeur fit plusieurs décharges, et l'écho des montagnes du Jura en répéta les sons cinquante ou soixante fois à tems égaux et très-rapprochés. La beauté de ce bruit majestueux suspendit nos réflexions géologiques ; nous nous regardâmes tous en souriant de plaisir, et un second coup de canon, en reproduisant le même effet, nous arracha à tous ces mots : *C'est admirable !* Revenus à terre, nous retournâmes chez M. S***. Là, j'eus un nouvel exemple de l'accueil gracieux mais grave que j'ai reçu partout à Genève : la conversation fut intéressante comme en général elle l'est dans cette ville lettrée et décente. Rappelé à la ville par des soins de voyage, je quittai un

hôte que l'on revoit toujours avec plus de plaisir et qu'on n'entend jamais sans apprendre quelque chose.

L'impulsion donnée aux arts en Suisse les dirige en général vers un but d'utilité ou de récréation ; aussi les peintres travaillent-ils toujours de sang-froid. La chose, considérée sous le point de vue politique, peut être bonne, mais ce n'est pas ainsi que je l'envisage dans ce moment, aussi la trouvé-je mauvaise, mon cher Parisien. En parcourant la Suisse l'année dernière, j'eus l'occasion de voir une grande quantité de dessins coloriés de la main des meilleurs artistes en ce genre. On ne conçoit pas pourquoi la vue d'un pays si riche en sites pittoresques ne remue pas davantage l'imagination de ceux qui les copient. On trouve dans leurs ouvrages une exactitude matérielle qui, bien que poussée au dernier point, ne satisfait pas le voyageur qui a visité les mêmes lieux : c'est comme un portrait exactement copié, mais où l'on ne retrouve pas la physionomie du modèle. Tous les peintres suisses, avec les différences de talent, dessinent dans le même style, forment des nuances de la même couleur, et finissent, à force de recopier les mêmes sites, les mêmes accidens, par prendre une pratique machinale qui conduit tout droit à la monotonie et à la manière. Il y en a bien peu qu'on puisse qualifier de *paysagiste*. Si l'on considère ensuite ces ouvrages comme des souvenirs, comme des décorations agréables, on ne peut qu'en faire l'éloge ; mais les *peintres* suisses ne travaillent point en *artistes*, et c'est pour cela que leurs peintures à l'eau ne sont pas des tableaux.

A Genève, il y a deux artistes qui ont de l'originalité : M. Topfer, dont on a vu des dessins à la plume à la dernière exposition du Louvre, et Mme Munier Romilly, qui dessine le portrait d'une manière qui lui est propre. Elle donne une grande vivacité à l'expression sans faire grimacer les traits de la figure : ses ouvrages sont vrais et gracieux, et elle les fait avec une promptitude qui paraît faire partie de son talent. Elle est l'élève de M. Massote, qui fait à l'huile des portraits où l'on trouve les qualités qu'on remarque dans les dessins de son élève.

Il faut observer que cette belle Suisse nourrit peu de poëtes et de peintres. On y est en général lettré ; mais tous les esprits sont entraînés vers les sciences naturelles et mathématiques : on court vers l'utile, et cela doit être dans un pays dont le sol étroit et souvent ingrat ne suffit pas à la nourriture de ses enfans. Si la Suisse ne brille pas au premier rang par les arts, les Suisses sont un peuple sage ; or ce lot en vaut bien un autre, et je me garderai bien de leur conseiller de le troquer.

On a tant dit sur la ville de Calvin, on a tellement épuisé sur elle les critiques et les éloges, que je serai sobre sur cet article. Ce qui me plaît dans cette ville, c'est qu'elle a un caractère et une physionomie bien prononcés ; il y a harmonie entre sa religion, ses lois et ses mœurs ; c'est un tout qui peut bien n'être pas parfait, mais qui est un et complet. L'étude et le travail font la base de l'existence sociale des deux classes qui composent la ville de Genève : on n'y rencontre ni oisifs, ni mendians ; l'ordre y règne partout ; mais ce peuple qui, je le crois, jouit d'un bonheur paisible, à l'air de ne pas savoir ce que c'est que la joie. Il faut être né à Genève, ou avoir quarante ans passés pour s'y plaire.

Deux jours se sont écoulés depuis que j'ai ouvert ma lettre, et le tems est toujours incertain. Cependant je voudrais passer le Simplon de manière à ne pas faire un voyage au milieu des nuages jaloux qui me déroberaient la vue de ces lieux extraordinaires. J'attends donc, mon cher ami, et je prends patience en vous écrivant. Revenons à notre premier propos.

Bon ou mauvais, tout ce que je vous envoie est *mien*, vous disais-je ; en

effet, vous désirez apprendre successivement l'effet que les lieux et les objets produiront sur moi, et je consens à vous le dire, sous la condition que vous voudrez bien prendre la peine de porter quelque attention à ce que je vous écrirai ; car, lorsque je me hasarde à vous parler avec chaleur des statues et des tableaux, je vois, au sourire qui sillonne vos lèvres, combien vous vous amusez intérieurement de l'importance que je mets à ce que vous regardez à peu près comme des jeux d'enfans. Mais je ne désespère pas de vous faire changer d'avis, et de vous démontrer que, si vos sens ou la nature de votre esprit se refusent à admirer ces objets en particulier, votre intelligence au moins peut saisir les rapports intimes que ces productions ont toujours eues avec l'homme et les plus grands travaux de son esprit. S'il est vrai de dire que le caractère d'un peuple est empreint dans sa littérature, cette vérité est tout aussi applicable à la statuaire et à la peinture. Je dirai plus : on doit mieux connaître les nations qui ont employé ce double moyen de rendre la pensée et les sensations ; enfin, il est plus important de les connaître, puisqu'il semble que la sphère de leur activité a été plus étendue, et qu'une certaine surabondance de vie les a en quelque sorte forcés d'animer le marbre et la toile. Vous aimez Homère, vous chérissez Virgile, vous feuilletez sans cesse les écrits de l'antiquité, et la précision de vos études philologiques ne me laisse aucun doute sur la sincérité du doute que vous manifestez pour ces ouvrages ; cependant je crois pouvoir vous assurer que, si vous compreniez les statues, aussi couramment que vous faites usage de vos auteurs, sans peut-être accroître de beaucoup l'étendue de vos connaissances, vous augmenteriez infiniment celle de vos plaisirs. Remarquez qu'en général on sent, on comprend mieux chez nous les Latins que les Grecs. Si, comme on nous l'a dit souvent, nous avons la frivolité de ces derniers, il nous manque le correctif qui nous les fait paraître excusables ; nous n'avons pas comme eux cet instinct profond des beaux-arts, l'un des traits caractéristiques de ce peuple. Comme nous, les Latins avaient peu d'artistes, leur littérature s'en ressent ; et, dussé-je vous mettre de mauvaise humeur, sachez que je la trouve un peu sèche comparativement à celle de ces hommes qui parlaient *ore rotundo*. Sous ce rapport, nous avons quelqu'affinité avec les Romains ; aussi préférons-nous généralement Virgile à Homère, Cicéron à Demosthènes et à Platon. A propos de ce dernier philosophe, je vous engage à le relire dans vos momens perdus ; j'en parlerai sans doute quelquefois, car je ne sais guère traiter des beaux-arts sans le mettre de la partie. Il ne serait pas hors de propos non plus que vous fissiez nouvelle lecture du Dante. Les poésies de cet homme se lient intimement au développement du génie de Michel-Ange, qui parut cent ans après lui. Il y a, parmi les chefs-d'œuvre qui nous restent de l'antiquité, et ceux qui ont été produits dans les quinzième et seizième siècles, beaucoup d'entr'eux qui ont excité une grande admiration dans leur tems et que l'on comprend à peine aujourd'hui. Je chercherai à vous donner une idée de leur mérite véritable, et je ferai tous mes efforts pour découvrir, si la variation progressive des mœurs en Europe n'est pas le seul moyen d'expliquer la vogue et l'indifférence dont tant de monumens précieux ont été l'objet tour à tour. Il est donc important de bien connaître le point, le foyer d'où est partie cette double éruption des arts dans le monde ancien et dans le monde nouveau. Platon vous guidera pour la première époque, le Dante vous donnera le secret de la seconde.

Non, mon cher Parisien, les arts chez les Grecs et chez les Italiens du seizième siècle ne sont point des jeux d'enfans, comme quelques philoso-

phes l'ont donné à entendre et comme vous penchez à le croire ; ils ont été tour à tour chez ces peuples, causes et effets de grandes révolutions morales dont l'accomplissement eût sans doute été beaucoup plus lent sans leur secours, et dont la durée et le souvenir est dû en partie à leur perfection. La statuaire antique, en subtilisant les sens des peuples de la Grèce, les prépara doucement à comprendre Socrate et Platon, et lorsque le Dante eut jeté les bases immenses de la littérature moderne, Michel-Ange revêtit ces idées de formes réelles, et les répandit aussi dans le peuple qui, partout, regarde plus volontiers qu'il ne lit.

Au surplus, nous ne manquerons pas d'occasion de revenir sur ce sujet ; je quitte donc la plume dans ce moment pour aller me promener dans les belles campagnes autour du lac.

Tout à vous, etc. D.

CRANOLOGIE.

Un jour M. C.. de R. qui se trouvait chez la comtesse Fanny de Beauharnais, déplorait, à haute voix, son malheur de n'avoir pu assister aux séances du docteur Gall, alors tant à la mode. M. de Cour.., qui joint à beaucoup d'esprit et d'instruction une malice qui lui a porté quelquefois préjudice, touché des plaintes de R.. s'engagea à conduire chez Mme. de Beauharnais le célèbre docteur allemand. La joie de R.. fut au comble ; car il appréciait la satisfaction de voir M. Gall, et surtout de l'entendre sans rien payer ; aussi pressa-t-il vivement la comtesse d'accepter l'offre de M. de C.. Cette dame, instruite de ce qu'on préparait, hésitait encore par pure bonté ; mais l'auditeur insista avec tant de force que, pour ne pas désobliger le reste de la compagnie, également dans le secret, elle accorda pour le lendemain la permission qu'on lui demandait avec autant d'instance.

A sept heures du soir, le jour suivant, chacun se rend à l'assemblée, mu par divers sentimens il est vrai ; mais pour être témoin de la scène qui va se jouer. La comtesse de Beauharnais noircit un sommelier très-petit de taille, bossu même ; on lui fait quitter la livrée, on l'habille tout en noir, on le poudre à blanc, on lui donne une tête à perruque soigneusement enveloppée dans un linge bien blanc : il reçoit ses dernières instructions ; on lui recommande surtout de peu parler, et de finir son rôle par faire une scène à M. de R..

La chose s'exécute de point en point. Vers les huit heures, au moment où l'impatience était à son comble, et lorsque M. de C.. témoignait la crainte de pas voir venir le personnage qui, disait-il, avait peut-être été enlevé par le prince de B.. grand amateur de cranologie, voilà tout-à-coup que la porte est ouverte à deux battans, et qu'un valet de chambre annonce M. le docteur Gall. A ce nom, un murmure de satisfaction se répand dans l'assemblée ; ce sentiment surtout éclate sur la figure ridée de M. de R... qui frotte ses mains et crache un peu plus vîte, trois ou quatre fois sur le revêtement de la cheminée, suivant son usage solennel ; il se hâte même de se lever et remet précipitamment dans sa poche son mouchoir toujours étendu sur ses genoux, et qu'il fait sécher ainsi, n'importe le lieu ou les personnes avec qui il se trouve. Chacun cependant fait fête au docteur ; il répond avec modestie. R.. n'est pas le dernier à s'approcher de lui ; bientôt même il s'empare de la conversation et ne permet plus à qui que ce soit de placer une parole. Le docteur, très-circonspect, ne dit

pas grand'chose; mais il a l'air d'être flatté des prévenances de notre mystifié, il cause avec lui, n'en est pas reconnu, se laisse conduire dans un angle du boudoir, et là est supplié par R..de vouloir lui tâter le crâne. Il fait d'abord quelques difficultés. Le curieux insiste; enfin le docteur se rend: il annonce qu'il va commencer une séance, et qu'à la suite il développera son systême et exposera aux regards le crâne de la reine Christine de Suède, renfermé dans la serviette qu'il a apportée avec lui. R.., au comble de la joie, s'agenouille sur un tabouret, il engage surtout le docteur à être sincère. L'autre lui répond qu'il a fait ses preuves sur ce point, et que, s'il déguisait la vérité, il ne pourrait inspirer aucune confiance, puisque ses conjectures ne seraient pas à même d'être vérifiées par les personnes de la connaissance de l'individu dont il tâtait la protubérance. Il commence cependant, fait plusieurs grimaces; mais d'une voix forte et assurée, il dit que M. de R.. est avare, méchant et fou. Ces rapports peu flatteurs, et qui excitaient le rire général, mettent l'auditeur de fort mauvaise humeur. Il grogne d'abord, puis se fâche, et enfin éclate. Le docteur lui répond sur le même ton, se plaint de ce qu'on lui manque, propose un cartel à R.. qui le refuse. Alors il s'empare du crâne prétendu de la reine de Suède et s'évade, quoi qu'on puisse lui dire, quoi qu'on fasse pour le retenir.

A peine est-il sorti, que l'assemblée entoure l'auditeur, le blâme de son emportement. Ce concert unanime le trouble; la peur d'avoir mal fait le saisit. Alors on lui insinue qu'il a même manqué à Mme. de Beauharnais; que celle-ci ne pourra plus le revoir, s'il ne répare pas son extravagance d'une manière éclatante.

R.. tenait beaucoup aux dîners de la comtesse de Beauharnais. La crainte d'en être privé l'épouvante; il s'empresse de demander ce qu'il doit faire dans une pareille circonstance. On lui insinue qu'il doit aller sur-le-champ chez le docteur Gall, et, pour l'engager à s'y rendre, le duc de Monteleone, alors ambassadeur de la cour de Naples, lui offre sa voiture. R.. accepte; il part sur-le-champ, et arrive chez M. Gall. Le hasard fit qu'il était chez lui. On lui apprend qu'un auditeur au Conseil d'état (M. R.. ne cachait pas son titre) demande à lui parler. Il donne l'ordre de le faire entrer. Voilà R.. dans le cabinet. Comme il a la vue assez basse, et que d'ailleurs il était troublé, il ne s'aperçoit pas, à la vue du docteur, du tour qu'on lui a joué; il se hâte de lui dire: « Je suis au désespoir, monsieur, de la vivacité que je vous ai témoignée dans cette soirée; mais on ne peut, et vous en conviendrez, en y réfléchissant, s'entendre traiter de méchant, d'avare et de fou, sans se laisser aller au premier mouvement dont on n'est pas le maître; je vous prie de m'excuser et de revenir avec moi dans la voiture de son excellence le duc de Monteleone, rejoindre la société qui brûle de vous posséder et d'admirer le crâne de l'illustre Christine." Ce discours, prononcé avec la vivacité connue du personnage, ne permit pas à M. de Gall de l'interrompre; mais lorsqu'il put parler à son tour, il lui jura qu'il ne comprenait pas un mot de ce qu'il voulait lui dire; que jamais il n'avait eu en son pouvoir le crâne de Christine; qu'il n'était pas sorti de la soirée, et que monsieur l'auditeur au conseil d'état lui avait toute la mine d'avoir été la dupe d'une mystification trop prolongée. Ces mots furent un trait de lumière pour R.. Il comprit le rôle qu'il avait joué, et après avoir gauchement complimenté le docteur, il s'en revint chez lui, tout rouge de colère, et ne reparut chez la comtesse de Beauharnais que le jour où, suivant l'usage, elle l'eut engagé à venir y dîner.

NOTICE SUR LES KING,

OU LIVRES CANONIQUES ET MORAUX DES CHINOIS.

(*Troisième article.*)

De neuf livres canoniques du second ordre, appelés *petits King*, cinq seulement, soit par leur authenticité, soit par l'importance et l'intérêt des matières, méritent de fixer notre attention. Ce sont le *Ta-hio*, ou *grande science;* le *Tchong-yong*, ou *juste milieu;* le *Lun-yu*, ou *livre de sentences;* le *Meng-tsée*, ainsi nommé de son auteur, Meng-tsée ou Mencius, le plus célèbre des disciples de Confucius, et le Platon de cet autre Socrate; et enfin l'*Hiao-king*, ou livre *de la piété filiale*.

Les quatre premiers réunis portent le nom *See-tchou, les quatre livres par excellence*. Ils contiennent la doctrine de Confucius, non écrite par lui-même, mais rapportée par ses disciples. Quelquefois on imprime le See-tchou sans commentaire, et les enfans l'apprennent ainsi par cœur. Quelquefois il y est joint une explication littérale, dont la mémoire des enfans est pareillement chargée. Dans d'autres éditions, la même page présente en regard le texte, et une paraphrase écrite dans le haut style de la conversation, et pour l'usage des hommes du monde. Enfin, pour celui des savans, il existe des éditions de bibliothèques où se trouvent toutes les gloses comparées, à peu près dans le genre de nos *variorum*.

Le Ta-hio, cet éternel objet de l'admiration des Chinois, soit pour l'élégance concise et pittoresque de son style, soit pour la beauté de sa doctrine, a été depuis long-tems apporté en France par les jésuites. Mais leurs versions arrangées et paraphrasées ne peuvent en donner qu'une idée bien imparfaite. Un Anglais, attaché à la dernière ambassade en Chine, et qui a fait une étude profonde de la langue de ce pays, vient d'en publier à Londres une traduction littérale, d'après laquelle je vais essayer de le faire mieux connaître. En voici le début:

La grande science contient une explication lumineuse de la sagesse; *elle enseigne* la régénération d'un peuple et comment on arrive au plus haut terme de la bonté.

« D'abord, connaissez votre objet; ensuite, déterminez-le. L'ayant déterminé, soyez-y ferme et constant. Considérez-le bien, et finalement vous l'obtiendrez.

« Toutes choses ont une origine et une conclusion; chaque affaire a une fin et un commencement. Connaître ce qui vient d'abord et ce qui est en dernier, nous approche de la raison.»

Veut-on savoir comment le Ta-hio a été défiguré par l'ancienne version française? le passage qu'on vient de lire y est rendu comme il suit:

« La vraie sagesse consiste à éclairer son esprit et à purifier son cœur, à aimer les hommes, et à leur faire aimer la vertu, à franchir tout obstacle pour s'unir au souverain bien, et à ne s'attacher qu'à lui.

« Heureux qui sait le terme où tend sa course! Le chemin qu'il doit suivre s'offre à ses yeux tout tracé; la perplexité et le doute s'envolent, dès qu'il y entre; la paix et la tranquillité font naître mille fleurs sous ses pas; la vérité l'éclaire de ses plus brillans rayons; toutes les vertus entrent à la fois dans son âme; et, avec les vertus, la joie et les délices d'une pure félicité. Mais, malheur à qui, prenant les branches pour la racine, les feuilles pour les fruits, confond l'essentiel avec l'accessoire, et ne distingue pas les moyens de la fin. Connaître l'ordre de ses devoirs et en apprécier l'importance, est le commencement de la sagesse.»

Toute cette rhétorique de collége, ces branches et ces racines, ces fleurs et ces fruits, sont, comme on voit, de l'invention des PP. jésuites; ou, si eux-mêmes ne les ont pas imaginés, il faut donc qu'ils aient traduit quelque glose au lieu du texte. Un second

extrait du *Ta-hio* va suffire à notre intérêt de curiosité.

" Pour ce qu'on appelle gouverner une nation, la première chose doit être de régler les familles. N'être pas capable d'enseigner une famille, et être capable d'enseigner une nation d'hommes ! cela ne se peut ; tandis que l'homme éminemment bon, sans sortir de sa maison particulière, et avec les seules doctrines qui s'appliquent à la police d'une famille, sera capable de perfectionner l'instruction d'un peuple. Le devoir envers nos parens est ce que nous devons observer envers le prince ; le devoir fraternel, ce qui convient envers nos supérieurs ; et la tendresse due à nos enfans, ce qui doit être étendu à tout le peuple."

L'ode *Kang-kao* dit : " Un prince doit protéger et nourrir le peuple, comme une mère protége et nourrit son enfant. Quand le cœur ingénu de l'enfant désire ardemment quelque chose, quoique la mère ne puisse pas découvrir précisément ce dont il a besoin, elle n'en est pas loin cependant...

" Quand les familles sont vertueuses, la nation devient vertueuse ; quand les familles sont faciles et polies, la nation est facile et polie. Quand les individus sont avides et pervers, la nation est réduite à l'anarchie. Telles sont les premières impulsions des choses. C'est ce qui est exprimé par ce *proverbe :* Un mot ruine une affaire ; de même : Un seul homme fixe l'état de toute une nation."

Le Ta-hio met ici le doigt sur la plaie de tous les gouvernemens absolus. A chaque règne, bon ou mauvais, toute chose est à recommencer. Voilà dans quel chaos sont plongés les peuples, quand, par le renversement de l'ordre naturel, c'est le caprice d'un homme qui soumet les volontés de tous.

Je voudrais pouvoir m'aider d'une traduction également fidèle pour le *Tchong-yong*, ou *juste milieu*, traité relatif à la modération que le sage doit garder en toutes choses, et pour le *Lun-yu*, recueil des sentimens de Confucius et de ses disciples sur les vertus, les bonnes œuvres, et l'art de bien gouverner ; mais je suis privé d'un si utile secours ; et d'ailleurs, ces traités ne font guère que reproduire la morale et les réflexions des précédens, sauf quelques aberrations reprochées au *Lun-yu*. Je crois donc devoir passer immédiatement au *Ming-tsée*, dont le P. du Halde a donné, dans le second volume de sa *Description de la Chine*, une analyse fort étendue.

Ce livre est une suite de dialogues qui ont pour objet de louer quelques princes, d'en blâmer plusieurs autres ; de faire voir en quoi consiste la bonté de la nature humaine, et de réfuter les dangereuses erreurs de divers sectaires.

Le second chapitre de la première partie renferme les entretiens du roi *Siuen-Vang*, avec Meng-tsee, ou Mencius.

" On rapporte, dit le roi, que le parc du prince Van-Vang avait soixante-dix stades de circuit, et le peuple le trouvait trop petit : le mien n'a que quarante stades, et le peuple le trouve trop grand. A quoi attribuer ces différens jugemens du peuple ?

" Je vais vous l'apprendre, répondit Mencius. Il était permis à tout le monde d'entrer dans le parc du prince Van-Vang, d'y prendre du bois et des légumes, d'y chasser les faisans et les lièvres ; l'entrée n'en était fermée à personne : voilà pourquoi le peuple le trouvait trop petit. Quand je suis entré sur vos terres, je me suis informé des usages de votre royaume.. On m'a répondu que vous aviez un parc de quarante stades de circuit ; que l'entrée en était interdite à tous vos sujets ; et que, si quelqu'un avait été si hardi que d'y mettre le pied, et d'y tuer ou blesser un de vos cerfs, il était puni aussi sévèrement que s'il avait tué ou blessé un homme. Vous étonnez-vous, après cela, que le peuple le trouve trop grand ?

" Une autre fois, le prince ayant admis Mencius dans sa maison de plaisance : Ce lieu si délicieux, lui dit-il, n'a-t-il rien d'incompatible avec la sagesse dont un roi doit faire

profession? Non, répondit Mencius pourvu qu'un roi se fasse un sujet de joie de ce qui réjouit ses sujets, et qu'il s'afflige de ce qui les attriste. S'il partage avec ses peuples leur joie et leur tristesse, ses peuples à leur tour partageront avec lui ses chagrins et ses plaisirs. C'est par-là qu'un royaume est bien gouverné.

"Les anciens empereurs, poursuivit Mencius, fesaient tous les douze ans la visite des royaumes et des rois leurs tributaires, et cette visite s'appelait *inspection*. Tous les six ans, ces rois se transportaient à la cour de l'empereur, pour y rendre compte de leur conduite, et de la manière dont ils administraient leur état.

"De même, les empereurs dans leur district, et les rois dans leur royaume, fesaient deux fois chaque année la visite: la première, au printems, pour examiner si l'on avait soin de semer et de labourer les terres; et lorsqu'en quelque endroit on manquait de grains pour les ensemencer, ils en fournissaient des greniers publics. La seconde se fesait en automne et dans le tems de la récolte; et, si elle n'était pas assez abondante pour fournir à la subsistance de tout le peuple, ils y suppléaient en ouvrant les greniers publics.

"On tient maintenant une conduite bien différente. A la vérité, les princes font la visite de leur royaume; mais comment la font-ils? ils marchent escortés de près de trois mille soldats, qui consomment la plus grande partie des provisions nécessaires à la subsistance du pauvre peuple. On voit ce peuple sans force et languissant de faim. Faut-il s'étonner s'il a la rage dans le cœur, et si, dans l'oppression où il est, il cherche à se consoler par des murmures et par les invectives perpétuelles dont il déchire la réputation de son prince? Je vous remets devant les yeux la conduite des anciens rois, et celle que tiennent les princes d'aujourd'hui: c'est à vous de voir auxquels vous aimez mieux ressembler."

Au quatrième chapitre de la seconde partie, Mencius pose pour principe qu'un sage qui n'a point d'emploi à la cour, ne doit point y aller, quand même le roi l'enverrait chercher. Sur quoi, son disciple lui objecte, qu'un roi qui ordonnerait à un de ses sujets d'aller à la guerre, serait obligé d'obéir; et que, de même, un homme sage que son prince veut entretenir, doit aller le trouver, quand il lui fait l'honneur de l'appeler.

"Il y a de la différence, répond Mencius; car, pour quelle raison croyez-vous qu'un roi souhaite de voir et d'entretenir un sage? C'est pour profiter de ses lumières, pour le consulter dans ses affaires épineuses, pour écouter et suivre ses avis; il le regarde donc comme son maître, et il se regarde lui-même comme son disciple. Les lois de l'honnêteté et de la bienséance permettent-elles qu'un disciple envoie chercher son maître? et par la même raison, le maître ne pécherait-il pas contre ces lois, s'il exécutait un pareil ordre? Un prince ne se dégrade point quand il rend visite au maître de la sagesse, parce qu'il observe les cérémonies prescrites, qui veulent qu'un disciple se comporte de la sorte à l'égard de son maître. Un prince qui veut profiter des entretiens d'un sage, s'il manque à observer cette loi de politesse et de déférence, fait comme s'il l'invitait à entrer dans sa maison, et lui fermait la porte.

"Mais, reprit le disciple, j'ai lu que Confucius, ayant été appelé par le roi de *Lou*, vola aussitôt au palais, sans attendre qu'on apprêtât son char: ce modèle des sages fit-il en cela une action indécente?

"En ce tems-là, répondit Mencius, Confucius était premier ministre du royaume; le roi avait droit de faire venir son ministre, et le devoir du ministre était d'obéir le plus promptement possible. Il n'en est pas de même d'un sage, qui, n'étant revêtu d'aucune dignité, n'est pas sujet à la même loi.

Ce passage fort remarquable a cela de curieux, qu'il montre à découvert la prétention qu'ont eue de tout tems les philosophes de l'Orient

de s'élever au-dessus des rois. L'Inde, avec ses brames, présente le même spectacle ; la Judée nous l'offre également avec ses prophètes.

Il me reste à parler du *Hiao-king*, ou Traité de l'amour filial, ouvrage attribué à Tseng-tsée, l'un des plus fameux disciples de Confucius. Ce sage y est introduit discourant avec son élève, de la même manière que Socrate et Caton dans les traités des deux plus grands philosophes de la Grèce et de Rome. Les jésuites, dans leurs Mémoires, annoncent l'avoir traduit fidèlement et sans paraphrase.

" Confucius, étant assis avec Tseng-tsée, lui dit : Savez-vous quelle fut la vertu suréminente et la doctrine essentielle qu'enseignaient nos anciens monarques à tout l'empire, pour entretenir la concorde parmi leurs sujets, et bannir tout mécontentement entre les supérieurs et les inférieurs ?—D'où pourrais-je le savoir, répondit Tseng-tsée, en se levant par respect, moi, qui suis si peu instruit ?—La piété filiale, reprit Confucius, est la racine de toutes les vertus et la première source de l'enseignement. Remettez-vous ; je vous développerai cette importante vérité."

Après ce début, dont les formes rappellent un peu l'entretien d'Arnolphe avec Agnès, le philosophe poursuit :

" Tout notre corps, jusqu'au plus mince épiderme et aux cheveux, nous vient de nos parens ; se faire une conscience de le respecter et de le conserver, est le commencement de la piété filiale. Pour atteindre à la perfection de cette vertu, on doit prendre l'essor et exceller dans la pratique de ses devoirs, illustrer son nom et s'immortaliser, afin que la gloire en rejaillisse éternellement sur son père et sur sa mère. La piété filiale se divise en trois sphères immenses : la première est celle des soins et des respects qu'il faut rendre à ses parens ; la seconde embrasse tout ce qui regarde le service du prince et de la patrie ; la dernière et la plus élevée, est celle de l'acquisition des vertus, et de ce qui fait notre perfection."

On voit que l'amour filial est la source d'où les Chinois font découler toute illustration et toute vertu. Tout l'ordre public s'attache pour eux à cette chaîne sacrée ; mais, par une fiction aussi touchante que sublime, les générations, fidèlement répétées, y sont suspendues, comme si elles étaient contemporaines, et la puissance mobile du tems est vaincue par la piété. " La piété filiale, dit Confucius, dans un autre endroit du Hiao-king, embrasse tout, depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets ; elle ne commence ni ne finit à personne. Quelque difficulté qu'on trouve à en remplir tous les devoirs, il serait insensé de dire qu'on ne le peut pas.

" O immensité de la piété filiale, s'écria Tseng-tsée, que tu es admirable ! Ce qu'est la régularité du mouvement des astres pour le firmament, la fertilité des campagnes pour la terre, la piété filiale l'est constamment pour les peuples. Le ciel et la terre ne se démentent jamais ; que les peuples les imitent, et l'harmonie du monde sera aussi continuelle que la lumière du ciel et les productions de la terre."

Le plus beau commentaire du *Hiao-king* que possèdent les Chinois, est l'exemple de leurs vertueux empereurs, et de leurs grands hommes des vieux tems. Aucune gloire chez eux n'est admise, si l'amour filial ne lui prête son lustre. " A leurs yeux, dit le P. Cibot, dans son Mémoire *sur l'antiquité des Chinois*, le sauveur même de la patrie ne serait qu'un monstre à étouffer, s'il était un mauvais fils." Ou plutôt, ils regardent avec raison comme impossible que celui qui n'aime pas ses parens ose se vanter d'aimer son pays.

AIGNAN, *de l'Institut.*

DE LA MUSIQUE DES GRECS.

Γνωσις του πρεποντος εν σωμασι και κινησεσιν : *Science des convenances dans les corps et les mouvemens ;* c'est la définition qui, selon Aristide Quintilien*, qui nous en a laissé le traité le plus complet, convient le mieux à la musique des Grecs, quoique ensuite lui-même réduise cette définition, sans doute trop générale, *à l'étude de la voix chantante et des gestes qui l'accompagnent.*

Quoi qu'il en soit, le grand système musical des Grecs était composé de cinq tétracordes et d'une corde qu'ils appelaient προσλαμβανομενος. Les tétracordes étaient de petits systèmes composés chacun de quatre cordes. Les deux extrêmes étaient *stables.* C'est à leur aide qu'on jouait le *diatesseron,* ou l'intervalle de quarte. Les deux moyennes étaient *mobiles,* parce que, différentes des deux premières, on pouvait les changer et les varier dans l'union des tétracordes, la dernière corde de l'un fesait le commencement de la suivante.

Mais, remontant des effets aux causes, on a voulu découvrir les auteurs des proportions des intervalles, fondement de toute musique ; et les uns ont prétendu qu'on les devait à Tubalcaïn†, d'autres à Dioclès l'Athénien* ; le premier ayant dû les trouver en analysant les divers sons des marteaux, le second en frappant sur des vases de Crète. Mais l'opinion la plus probable, comme la plus commune, est que ce fut Pythagore qui le premier assujettit la musique aux lois positives du calcul.†

Ce philosophe ayant établi, au retour de ses voyages, son école à Crotone, ville de la Grande-Grèce en Italie, et passant un jour devant une forge où cinq ou six forgerons frappaient sur l'enclume un fer avec leurs marteaux, remarqua, en écoutant ces marteaux tomber les uns après les autres sur le métal, le même phénomène qui avait déjà attiré l'attention de Tubalcaïn. L'ordre qui résultait de ces sons successifs lui parut harmonique, et dès lors agréable à l'oreille, quoique l'un de ces marteaux ne lui semblât pas frapper d'accord avec les autres. Il entra dans la forge, fit ôter ce cinquième marteau et peser les quatre autres ; il trouva que le plus lourd pesait

* Cet auteur, qui n'est point Quintilien le rhéteur, était d'Adria en Mysie ; c'est l'un des sept auteurs grecs traduits en latin par Meibomius.

† Fils du bigame Lamech et de Sella, inventeur de l'art de battre le fer et de le forger, ainsi que toutes sortes d'ouvrages d'airain. Ce patriarche est le Vulcain de la *Genèse.* Tubalcaïn trouva la musique instrumentale en fesant retentir les métaux, et en méditant sur le système des intervalles des sons entre eux. Cependant, d'après l'autorité de Morio, cette invention doit être attribuée à Jubal, et celle de la musique vocale à Mahalaléel ; mais celle-ci a dû être inventée la première : chez les Hébreux, comme chez toutes les autres nations, l'homme a chanté avant de pouvoir s'accompagner d'un instrument. L'un de ces plaisirs a dû précéder l'autre ; et, comme la nature, l'homme, le plus intelligent de ses ouvrages, s'est élevé dans les premières opérations de la pensée, du simple au composé. D'ailleurs, d'après la chronique de Morio, Mahalaléel est né dans le quatrième siècle de l'ère du monde, tandis que Jubal est né dans le septième : sa chronique s'accorde ici avec la raison. Le nom hébreu de Mahalaléel signifie en français, *un homme qui chante les louanges du Seigneur.* Jubal était père de Tubalcaïn. Nous ignorons ce que son nom veut dire en hébreu.

* Ce Dioclès est sans doute le géomètre connu par l'invention de la courbe cycloïde, qu'il imagina pour la solution du problème des deux moyennes proportionnelles.

† Tout le monde connaît ce grand homme né à Samos.

douze, un autre neuf, un autre huit et un autre six livres. Il s'aperçut bientôt, en unissant le premier avec le dernier des quatre marteaux, c'est-à-dire celui qui pesait six livres et l'autre douze, qu'ils formaient ensemble la proportion double de l'octave; le deuxième avec le troisième marteau, c'est-à-dire ceux qui pesaient ensemble l'un six et l'autre huit, étaient dans la même proportion que ceux qui pesaient neuf et douze livres, et formaient une quinte: que les marteaux pesant neuf et douze livres formaient, de même que ceux pesant six et huit, une quarte, et qu'enfin les marteaux pesant huit et neuf formaient le ton dans la proportion équivalente sesqui-octave.

Non content de cette première expérience, Pythagore prit quatre cordes* toutes égales entre elles, soit en longueur, soit en épaisseur et en élasticité; il fixa ces cordes à un pieu, et attacha à leurs extrémités quatre poids correspondant chacun à ceux que pesaient les marteaux, et, les fesant résonner, il leur trouva les mêmes consonnances que produisaient les marteaux. Le philosophe ne fut point satisfait, il voulait s'assurer encore mieux de sa découverte; il passa à une autre expérience, comme font les hommes de génie, jaloux de découvrir une vérité restée inconnue jusqu'à eux.

Il étendit une corde sur une planche à laquelle il donna la forme d'un instrument appelé par les uns *cordotonoï*† ou *canon*, par d'autres *règle harmonique* ou *monochorde*.

Il divisa cette corde en douze parties; il la frappa d'abord et la fit résonner dans sa totalité, et ensuite seulement dans l'étendue d'une moitié; il eut la satisfaction de retrouver, comme dans ses précédentes épreuves, la consonnance du diapason, c'est-à-dire l'octave en proportion double; ce qui établissait le même rapport de sons qui existent entre six et douze, comme entre un et deux.

Il frappa une seconde fois la corde entière, et ensuite aux trois quarts seulement, et il reconnut le *diatesseron* ou *quarte* dans la proportion sesqui-tierce, c'est-à-dire le même rapport de sons qui existe entre trois et quatre.

Retouchant pour la troisième fois la corde entière, et seulement au tiers, il reconnut la *diapente* ou quinte dans la proportion sesqui-altère, c'est-à-dire le rapport de sons existans entre huit et douze, comme entre un et trois.

Enfin le philosophe observa que le ton était la différence qui se trouve entre le *diatesseron* et le *diapente*, dont le rapport de sons est de huit à neuf.

La série des intervalles du genre diatonique et chromatique, étant ainsi trouvée et fixée au moyen du calcul, ainsi que les consonnances simples et primitives, Pythagore établit ensuite les consonnances composées. Il réduisit également les procédés à la rigueur du calcul, et prétendit que dans les proportions harmoniques, *le sens opère avant la raison;* que celle-ci prenait le principe de son action dans le sens, ce qui pouvait lui servir de stimulant; mais qu'une fois excitée, elle agissait d'elle-même et séparément de lui: d'où il suivait que si la doctrine rationnelle ne s'accordait pas avec le sens, le défaut n'était pas dans la raison, mais bien dans le sens lui-même, qui se trompait; car la raison trouvera toujours par son essence ce qui est vrai, tandis que le sens était sujet à l'erreur*.

Pythagore, quoi qu'on en ait dit, paraît avoir été plutôt le rectificateur

* On ignore quelle était la matière des cordes.

†Nous écrivons désormais, comme nous venons de le faire, les noms techniques de la musique des Grecs en lettres françaises pour en faciliter l'intelligence à ceux de nos lecteurs qui ne sont pas hellénistes.

* Nous ne disons rien de cette métaphysique appliquée à la physique la plus matérielle; car les sons ne sont pas autre chose qu'un ébranlement et

et l'augmentateur, si l'on veut, du système musical des Grecs, que l'inventeur. Bien long-tems avant lui, Amphion et surtout Orphée avaient fait connaître à ce peuple, alors ignorant et grossier, la puissance et le charme de la musique. Ce furent eux qui commencèrent, à l'aide de leurs chants et de leurs lyres, à policer la Grèce, et à faire porter à ses habitans le joug des lois, des mœurs, de la civilisation. Il paraît qu'Orphée, qui est moins enveloppé des voiles de la mythologie que son prédécesseur Amphion, et semble un être plus réel, puisa chez les Égyptiens ses connaissances musicales, et les étendit sans doute par l'ascendant de son génie, et en surpassant ses maîtres ; car il ne paraît pas qu'en musique, plus que dans les autres arts, si l'on en excepte l'architecture, ce peuple, quoique vivant sous le ciel le plus éclatant, ait jamais été doué de cette sensibilité vive sans laquelle on ne produit rien de beau, rien d'admirable. Mais ce qui fait à la fois honneur à ce thaumaturge, comme au peuple qu'il a éclairé par ses talens et par ses leçons, ce sont les fables mêmes inventées à sa gloire. C'est en effet attendrir les pierres, les bois, les lions et les ours, que de soumettre un peuple sauvage au joug des lois. Les mystères qu'il créa, changés en institutions aussi sages que profondes, ont duré dix-huit cents ans consécutifs dans la Grèce, et auraient existé bien plus long-tems, sans la transition malheureuse qu'elle fit de la liberté à l'esclavage sous les Romains. Les pensées d'un grand homme semblent participer de l'éternité comme de la sublimité de la nature.

Ce ne fut qu'après ces nouvelles inventions que les hymnes et les cantiques d'Orphée, dont le système n'était que de quatre cordes, tombèrent ; mais leur chute causa encore plus de mal aux bonnes mœurs chez les Grecs qu'à leur religion*.

Aristoxène de Tarente, qui vint long-tems après Pythagore, ne goûta point son système musical ; il n'admit point comme lui cette espèce de métaphysique des sons qui avait fait de son devancier, le plus savant, mais le plus abstrait des législateurs de l'harmonie. Il mit toute sa théorie dans l'observation et dans l'expérience de l'oreille, afin de déterminer par

---

des modifications plus ou moins harmoniques de l'air ; mais nous sentons que le passage de l'oreille à l'âme est aussi vif, aussi rapide en écoutant de la bonne musique que le sentiment d'une bonne action que l'on voit faire l'est des yeux au cœur qu'elle attendrit en l'électrisant. Parmi les écrivains sur la musique, Marcus Meibomius, en parlant de la découverte des premiers intervalles musicaux, en donne la gloire à l'immortel Galileo Galilei. *Mirandum sanè hanc experientiam tot gravissimorum auctorum assertione confirmatam nostro primùm seculo deprehensam esse falsam. Inventionis gloriam debemus Galileo Galilei.* Meibomius, dans ses Notes à Gaudentius, page 37.

Angelino Bontempi, Hist. Mus. Part, 1 *della Teorica*, page 54, a dit que, pour s'assurer de la découverte de Pythagore, ayant fait lui même l'expérience des marteaux, il a trouvé que le résultat présenté par le philosophe était faux.

* On peut voir les développemens des premier et deuxième petits systèmes qui précédèrent le grand système musical des Grecs dans l'*Histoire de la Musique*, par M. Kalkbrenner (Paris, 1802), ouvrage petit quant au volume, mais qui ne l'est pas quant à la substance, dans lequel la partie consacrée aux Grecs est traitée de main de maître. L'auteur, profondément pénétré de son sujet, et aplanissant des routes que les Burettes et les Meïbomius, avec toutes leurs recherches et leurs efforts, avaient à peine pu ouvrir, saisit avec une sagacité qui n'appartient qu'à lui, les rapports aussi nombreux que compliqués de la musique des anciens, qui pour les modernes a toujours été une espèce de dédale, où les hommes les plus savans, s'épuisant en conjectures, se sont vainement efforcés de trouver le fil pour sortir de ce labyrinthe. Plus heureux et non moins savant, M. Kalkbrenner semble ne marcher dans les ténèbres que le tems a placées entre nous et les Grecs, relativement à leur système musical, qu'armé du flambeau de la raison.

'acoustique seule les rapports des sons entre eux et l'exacte mesure des intervalles ; il réduisit à des proportions égales plusieurs d'entre eux, modifia les autres, et régla la progression de tous. Diamétralement opposé au système de Pythagore, le sien admet le sens *comme principe et comme modérateur de l'intelligence*, de manière que, selon lui, en excluant l'un, l'autre est incapable d'aucune perfection. Ce système parut tellement spécieux, pour ne pas dire vrai, aux Grecs qui rétablirent les écoles dans Alexandrie sous les Lagides, que les plus ardens sectateurs de Pythagore eux-mêmes, convaincus de la justesse des principes du hardi novateur, se virent obligés de se servir de ses expériences pour les concilier avec les calculs de Pythagore ; et comme le système du sage de Samos fut d'abord appelé *immuable* et parfait, celui de son adversaire, également reconnu profond et marqué au coin du génie, balança ces honneurs, et mérita l'honneur d'être appelé système *égal*.

Didyme vint, et voyant que les deux philosophes, entraînés, malgré leur génie et leur amour pour la vérité, vers l'erreur, qui touche souvent de près à l'un et à l'autre, étaient tombés dans deux excès, en ne réfléchissant point que si le sens et la raison ne sont point dans une parfaite harmonieentre eux, il ne saurait y en avoir dans les travaux des hommes, il fit des modifications au système établi. La bonté de ces modifications ne fut point mise en problème. Il trouva dans la gamme des Grecs une discordance sensible qui justifiait la vérité de sa critique ; et ce fut alors que ce système fut rectifié par Ptolomée, et prit le nom de *réformé*.

Après les divers changemens dans la musique arrivés tard chez les Grecs, d'autres philosophes trouvèrent ce qu'ils appelèrent *les combinaisons harmoniques*, en mêlant sans les confondre, les trois principaux genres de musique, le *diatonique*, le *chromatique* et l'*enharmonique*. C'est par l'union ou par la séparation de ces divers modes exécutés sur les tétracordes, qu'ils produisirent ces effets tantôt si profonds et si animés, tantôt si légers et si pleins de grâces, tantôt si ravissans et si sublimes, qui, racontés par les historiens, semblent tenir plus du merveilleux que de la vérité. Les preuves de ces effets étonnans ne sont point venues jusqu'à nous ; il n'existe aucun monument de ce genre qui nous ait convaincus de la réalité d'une foule de prodiges opérés par la musique antique ; d'où il résulte que, lorsqu'il s'agit de cet art chez les Grecs, art dont on vante encore la perfection, malgré tant de siècles écoulés, n'ayant aucun traité pratique, aucun œuvre réel où le système soit rendu sensible, chacun l'interprète selon ses propres idées, plutôt que selon les faits et une expérience que l'on ne saurait avoir.

Ce qu'il y a de certain cependant, c'est que la simplicité, type de tous les arts, et la plus belle inspiration du génie, la simplicité, par laquelle se sont spécialement distingués les Grecs aux yeux de la postérité, présidait à leur harmonie, qu'elle en était l'âme, et fesait le charme et la beauté de leurs chants. Ils furent si persuadés de sa puissance, que dans cet art, plus que dans tous les autres, ils ne souffrirent point qu'on altérât en rien ni leur système, ni leurs modes de musique, une fois qu'ils eurent été consacrés par l'usage et par les lois. Ils ne voulurent point qu'on augmentât le nombre des cordes de leurs instrumens. Terpandre*, comme on sait, osa le premier ajouter une corde à sa lyre, qui chez les Lacédémoniens renouvelait les prodiges de celle d'Orphée : il ne fut garanti ni par l'ascendant d'un talent sublime, ni par sa renommée, ni par les services qu'il avait rendus à la

* Il était de Lesbos, et calma une sédition avec sa cithare. Il remporta le prix aux jeux pythiens.

patrie de Lycurgue, et subit l'arrêt que prononcèrent contre lui les éphores. Timothée*, qui jouissait de la même gloire, fut plus puni que Terpandre, pour avoir enchéri sur lui, et ajouté plus d'une corde au luth avec lequel il chantait la liberté. L'ironie châtie plus souvent que les plus sévères lois : ses concitoyens consentirent bien à l'entendre ; il parut dans l'Odéon ; mais à peine avait-il commencé à toucher son luth, qu'ils lui demandèrent *de quel côté il voulait que l'on coupât les cordes qu'il avait mises de plus à l'instrument avec lequel il charmait autrefois sa patrie.* Ce qui démontre, plus que tout autre fait, combien les Grecs mettaient de prix à la simplicité, c'est que, de leurs trois modes de musique, celui qu'ils aimaient le plus était le *diatonique*, parce qu'il était le plus naturel. Ils renoncèrent pour jamais au genre enharmonique, parce qu'il offrait de la recherche, et ces difficultés qui, tenant à l'affectation, sont la honte et non la gloire du talent, et le véritable fléau du génie ; vérité dont devraient se pénétrer les hommes qui sont, dans les arts, ce que dans les lettres sont les pédagogues. Quant au chromatique, le dernier des trois modes de la musique grecque, interprète de la mollesse qui n'énerve pas moins l'âme que le corps, il fut déclaré *infâme* par les Lacédémoniens† ; et Timothée, le même qui avait été déjà puni pour un délit, à leur avis non moins grave, fut enfin banni de Sparte pour y avoir fait usage d'un mode qui devait en effet être en horreur aux plus austères de tous les Grecs.

Lorsque Orphée commença, par les accens de la lyre et de ses chants, l'éducation politique, la civilisation des Grecs, qu'il réunit du fond des bois où ils étaient dispersés dans l'enceinte des villes, où ils s'agglomérèrent, l'écriture n'était point inventée, et Cadmus n'avait point fait ce présent précieux aux Thébains. Orphée mit en musique des maximes, des vers, des sentences et jusqu'à des lois ; et, chantées sous les formes d'hymnes ou de scolies, les Grecs ne les gravèrent pas moins dans leur esprit que dans leur mémoire. De là vint que tout ce qui attaquait la musique primitive chez ce peuple attaquait son code religieux et civil ; et, vengeurs de la morale comme des coutumes antiques, les magistrats, comme les législateurs, ne souffrirent dans aucun tems qu'on changeât en rien les modes primitifs de la musique. Qu'arriva-t-il du maintien et de la sainteté de ces coutumes ? qu'elles furent nécessairement un obstacle au perfectionnement de la musique. Aussi celle des anciens, comparée à celle des modernes, lui était sans doute très-inférieure sous le rapport du mécanisme, des genres et surtout du nombre des diverses parties. Il passe aujourd'hui pour démontré que les Grecs n'ont pas connu la première des bases de cet art, la musique à diverses parties. Il y a long-tems que cette vérité eût été trouvée et prouvée, si l'on n'eût pas été obligé de la déduire avec des efforts pénibles et de longs travaux, de l'examen et de la comparaison de passages obscurs disséminés dans divers auteurs, et si l'on eût eu quelque traité, quelques compositions autres que le fragment insuffisant de l'*Hymne à Némésis*. Mais lorsque la religion chrétienne eut triomphé de l'ancien culte, les documens qui rap-

* Timothée était de Milet ; il mit jusqu'à onze cordes à sa lyre. Il ne faut pas le confondre avec celui de Thèbes qui calmait ou excitait à son gré, avec la flûte, l'âme d'Alexandre, et le fesait courir aux armes.

† *Cùm sint melodiæ tria genera enharmonicum, diatonum et chromaticum. Primum quidem propter nimiam sui difficultatem ab usu recessit : tertium verò est infame mollitie ; undè medium, id est diatonum mundanæ musicæ doctrinâ Platonis adscribitur.* Macrob. *de Somn. Scip.* Lib. II, Cap. IV. — Celio Rodigino, *Lection. antiquar.* Lib. IX, pag. 442, lit. D. — Bontempi, *Syst. della Music.* Parte I *della Teorica*, Corol. XX, pag. 71, et Parte II, Corol. XVII. pag. 10.

pelaient ou enseignaient cet art, ses monumens, les instrumens qu'il employait, ses systèmes, soumis à la même censure, à la même rigueur, à la même proscription que ceux de l'architecture, de la sculpture et de la peinture antiques, furent écartés, comme tout ce qui rappelait le polythéisme ; en un mot, l'ordre fut donné par les chefs qui présidaient aux succès du christianisme d'anéantir tous ces documens. Les chrétiens ne voulurent qu'un chant aussi austère que simple, sans ornement dans la voix comme sans accompagnement. Voilà pourquoi, malgré leurs pénibles élucubrations, les Burette, les Meibomius, et tant d'autres savans, ne sont parvenus qu'à jeter une lueur pâle à travers les plus épaisses ténèbres.

Aussi n'est-elle pas encore bien résolue, cette question : Les anciens ont-ils connu ce que nous appelons le *contrepoint?* Aux savans qui, tels que les *Medoni*, les *Pérault*, les *Bontempi*, les *Levo*, les *Bougeant*, les *Ducerceau*, les *Rinalti* et les *Provedi*, ont soutenu que les Grecs ne connurent pas la musique à plusieurs parties, qu'ils ignorèrent dès lors le contrepoint, et que leur musique est inférieure à celle des modernes, nous opposerons *Isaac Vossius*, qui attribue l'invention du contrepoint aux Grecs ; *Artusi*, qui prétend prouver par des extraits d'auteurs célèbres dans l'antiquité, et particulièrement de Platon, que les Grecs connurent la musique à plusieurs parties ; l'Anglais *Stillingfleet*, qui partage cette opinion ; le père *Sacchi*, qui, dans ses doctes dissertations harmoniques, insiste sur la perfection de la musique grecque, et sur l'utilité qu'en retirerait la nôtre en l'appliquant à l'éducation de la jeunesse ; le savant *Requeno* et l'abbé *Arnaud*, aidé du savant *Mattei* de Naples, qui tous soutiennent dans leurs ouvrages la supériorité de la musique antique.

Les auteurs qui cherchent à soutenir la supériorité de la musique moderne, disent qu'elle a été réduite en un système parfait, scientifique, qu'elle est redevenue un art proprement dit ; que nous avons un plus grand nombre d'instrumens et plus parfaits que n'étaient ceux des anciens ; que notre mélodie est plus pure et plus étendue que celle des Grecs ; qu'elle se divise en plusieurs parties, et que les modernes ont des notes et une manière de marquer la mesure que les anciens ne connaissaient pas.

Mais de l'autre côté, on réplique que la musique grecque a opéré des effets que la musique des modernes n'a jamais produits ; que, dans plusieurs circonstances, elle avait pour objet de guérir des maladies morales et même physiques ; que la musique des anciens peut, à ce titre, être considérée comme une espèce d'hygiène et de morale, puisqu'elle était appliquée avec succès aux choses les plus utiles, telles que la conservation de la santé et des jours des citoyens, et celle de leurs mœurs.

C'est ainsi que, livré à la controverse et à la polémique, faute d'autorités irrévocables et de monumens authentiques, un des plus grands débats littéraires, un des procès les plus anciens de la république des lettres reste encore à juger, du moins au tribunal d'un assez grand nombre de savans et d'hommes de lettres, quoiqu'au nôtre il soit décidé, comme nous l'avons dit plus haut.

Revenons à notre sujet. En résumant ce que nous avons précédemment exposé, on voit que Pythagore, fixant sa résidence à Crotone, cité des Brutiens, et dont il reste encore des ruines dans la Calabre, y fonda la doctrine musicale la plus célèbre de l'antiquité ; que cette doctrine fut savamment modifiée par Aristoxène, né à Tarente ; qu'enfin Didyme, rectifiant et perfectionnant l'ouvrage des deux philosophes, la musique italienne, transportée et établie sous les Ptolémées à Alexandrie et dans toute la Grèce, devint naturellement l'aînée par son ancien-

neté de tout autre connue jusqu'à ce jour.

Nous avons cru devoir faire cette distinction, notre intention étant d'examiner si cette musique a dignement soutenu sa noble et ancienne origine. On voit en effet que, production de trois philosophes célèbres, elle apparut d'abord sous le plus beau climat, dans le pays le plus fertile et chez le peuple le plus sensible et le plus éclairé alors de la terre; qu'elle eut en naissant pour langage l'idiome le plus harmonieux et le plus expressif qu'aient encore parlé les hommes. Voyons si dans des tems infiniment postérieurs, et après les plus funestes et les plus longues vicissitudes, elle retrouve, conserve, et alimente le feu sacré de l'harmonie. Ensevelie pendant seize siècles dans la tombe, observons par quel prodige s'opère sa renaissance. Le même ciel, la même terre, lui sourient, et, pour comble de bonheur, presque le même langage, du moins pour la douceur et la richesse de la prosodie. Le même génie inspire encore les citoyens qui habitent le sol où nous allons la voir renaître; ils sont vifs et spirituels comme les Grecs leurs ancêtres, et s'ils diffèrent d'eux, c'est dans l'énergie; ce qui causera sans doute une différence dans leur musique. Au lieu de repousser le genre chromatique, proscrit par leurs pères, ils l'adoptèrent trop peut-être, et rien ne surpassa la suavité de leur mélodie. Mais les mœurs du moyen âge sont différentes de celles de l'ancien, comme le sont aussi ses lois. Le même génie préside aux arts, mais ses productions sont différentes: au lieu d'exprimer, dans la peinture, la douleur d'Agamemnon sacrifiant sa fille Iphigénie, il exprimera celle d'un glorieux martyr mourant pour son Dieu; au lieu de donner au marbre l'attitude du Jupiter de Phidias, il lui donnera l'attitude non moins imposante du législateur des Hébreux; enfin, s'il ne consacre pas la musique nouvelle au triomphe des mœurs, des lois et de la liberté, comme l'était l'ancienne, il la consacrera à la religion, dont elle exprimera dignement toute la puissance et la sublimité, et à la nature dont elle peindra tous les caractères, tous les penchans, toutes les passions. Ce vaste champ dignement exploité dans la musique sacrée, comme dans la musique dramatique, ne donnera pas à l'harmonie nouvelle moins d'importance que n'en avait l'antique.

LE CALIFE ALMANZOR.

CONTE.

(*Deuxième Article.*)

Ainsi le pauvre Adula se vit tout-à-coup revêtu de la charge de grand-trésorier de l'empire. Le calife Almanzor ne s'est jamais repenti de son choix. En peu de tems il vit ses coffres se remplir de trésors immenses. Le peuple de Bagdad, le peuple des provinces, tout l'empire, en un mot, ne cessa de bénir l'administration douce et juste du vertueux Adula.

Cependant Almanzor commençait à s'ennuyer de toutes les basses flatteries de ses favoris; il sentait vivement le besoin d'un ami assez courageux et assez fidèle pour lui dire la vérité, dont le langage frappe si rarement l'oreille des rois; mais où trouver un pareil homme? Comment s'assurer de lui, et distinguer la vérité du mensonge, quand celui qui parle, a tant d'intérêt à mentir? Après avoir long-tems réfléchi aux

moyens de parvenir à la découverte de ce phœnix, voilà celui qu'il imagina.

Il y avait à Bagdad un homme qui avait écrit un livre intitulé : *Devoirs des princes et des rois*. Cet homme se nommait Elaïm. Son livre avait excité vivement la curiosité du public, qui aime à juger de loin ceux qui le gouvernent, et qui goûte beaucoup les leçons qu'on leur donne. Le livre d'Elaïm avait fait d'autant plus de sensation, qu'on y remarquait des traits hardis qui semblaient porter directement sur les premières années de l'administration d'Almanzor. On conseillait sans cesse au calife de faire brûler le livre, et empaler l'auteur insolent qui osait ainsi censurer la conduite de son maître. Almanzor avait laissé jusqu'à ce jour tout le monde indécis sur le sort qu'il préparait à Elaïm, qui d'ailleurs n'était point connu à la cour et n'avait jamais eu la fantaisie de s'y présenter.

Le calife fait venir un soir Elaïm dans son palais, et mande en même tems neuf de ses courtisans qu'il croit lui être le plus sincèrement attachés. Il fait briller à chacun de ses doigts un diamant d'une grosseur prodigieuse, et dit : " Je vous ai rassemblés ici tous les dix dans l'espérance que vous me feriez entendre la vérité. Vous voyez ces dix superbes diamans, ils seront aujourd'hui la récompense de votre sincérité. Parlez, que pensez-vous de ma puissance et de ma gloire ? " Les courtisans éblouis de la grosseur et de la beauté des diamans, se flattent tous d'en obtenir un. Ils exaltent donc à l'envi l'un de l'autre la grandeur d'Almanzor ; ils l'élèvent au-dessus de tous les héros qui ont existé avant lui ; ils vantent avec emphase sa générosité, son goût pour les arts, dont ils le nomment le régénérateur ; ils parlent avec enthousiasme des palais somptueux, des mosquées sans nombre qu'il a bâties, et finissent par l'élever si haut, si haut, qu'ils n'auraient plus trouvé d'expressions nouvelles, si le calife leur eût ordonné de parler de la grandeur et de la puissance de Dieu.

Il tire neuf diamans de ses doigts, et les distribue aux neuf courtisans qui avaient si bien parlé. Puis, se tournant du côté d'Elaïm : "Et toi, lui dit-il, pourquoi gardes-tu le silence ? Ne veux-tu pas mériter le dernier diamant qui me reste, en me disant la vérité ?—Seigneur, répond en souriant Elaïm, le mensonge et la flatterie peuvent se payer ; mais la vérité ne s'achète pas, elle se donne. —Eh bien, je te la demande ; que penses-tu de ma puissance et de ma gloire ?—Je pense, répond Elaïm, que vous n'êtes qu'un homme, instrument fragile qu'un Dieu a formé pour le bonheur des autres hommes, et qu'il peut briser d'un souffle, puisqu'il l'a créé de rien."

A ces mots, tous les courtisans se regardent avec le plus grand étonnement ; ils n'osent tourner leurs yeux vers le malheureux qui vient de proférer cet horrible blasphême. Almanzor prend la main d'Elaïm et lui dit : " Je ne te donne pas le dixième diamant ; car, tu l'as dit toi-même, la vérité ne s'achète pas. Mais si la vérité se donne, la confiance et l'amitié doivent se donner aussi. Je te demande ces deux trésors inestimables. Reste toujours auprès de moi ; j'ai trouvé l'ami dont mon cœur sentait depuis si long-tems le besoin." L'étonnement des courtisans redouble. Le calife les congédie et fait donner au sage Elaïm un des plus beaux appartemens de son palais.

Le lendemain, les neuf courtisans viennent, selon leur coutume, présenter leurs hommages au calife. Ils portent tous à leurs doigts les superbes diamans qu'ils ont reçus la veille. " Eh bien, leur dit Almanzor, êtes-vous contens du présent que je vous ai fait ?—Ah ! seigneur ; répondent-ils, ces diamans nous sont plus chers que la vie, puisqu'ils nous viennent de votre générosité. Mais permettez-nous, seigneur, de vous donner un avis important. Le marchand qui

vous a vendu ces diamans vous a trompé.—Comment ?—Ils sont faux. Eh quoi ! répond le calife en riant, croyez-vous que je ne le savais pas ? Vous me donnez de fausses louanges, je vous donne de faux diamans. Je vous ai payé de la même monnaie ; de quoi vous plaignez-vous ?

Quelque tems après, le calife Almanzor, étant en guerre avec le roi de Perse, eut besoin, pour une expédition importante et secrète, d'un homme plein de courage, plein d'honneur, en qui il pût mettre une confiance absolue. Tout le succès de la guerre dépendait de cette expédition, et la moindre trahison pouvait tout perdre. Le calife était depuis huit jours dans une grande indécision, et ne savait sur qui fixer son choix. Dans ce moment on amenait à Bagdad cinq cents prisonniers qui, dans une révolte du Korassan contre le calife, s'étaient déclarés pour le parti des rebelles. Les cinq cents malheureux étaient condamnés à mort, et allaient être passés au fil de l'épée. Il y avait deux cents de ces prisonniers qui avaient pris la fuite dans le combat ; mais ayant été coupés dans leur retraite, ils avaient été conduits enchaînés à la suite du vainqueur ; trois cents n'avaient pas voulu fuir et avaient été pris les armes à la main, après avoir fait une vigoureuse résistance. Le calife, toujours occupé de l'idée qui le poursuivait depuis huit jours, passe par hasard sur le lieu où l'on allait mettre à exécution la sentence cruelle qui condamnait à mort les cinq cents prisonniers. Il s'arrête, il est touché de ce spectacle, et veut leur pardonner, sans que cette grâce cependant puisse tirer à conséquence pour l'avenir. « Je pardonne, dit-il à tous ceux qui ont pris la fuite devant mes étendards. Ainsi, malheureux esclaves, que tous ceux d'entre vous qui veulent profiter de ma clémence passent à ma droite.” A ces mots, tous les prisonniers se précipitent à-la-fois à la droite du calife. Un seul homme reste immobile à sa place. Almanzor le regarde avec étonnement et lui dit : « Pourquoi ne pas imiter tes compagnons d'infortune ? — Je n'imite point des lâches, répond le soldat.—Je pardonne, je te le répète, à tous ceux qui ont pris la fuite.—Cela ne m'est jamais arrivé.—Insensé ! Pourquoi refuses-tu le moyen que je t'offre de sauver ta vie ?—Parce qu'il me ferait perdre l'honneur.—Viens, s'écrie le calife transporté de joie ; je te pardonne, et ta grandeur d'âme ne sera pas sans récompense.” Il emmène avec lui le soldat, il le charge de l'expédition pour laquelle il fallait trouver un chef plein d'audace, et qui préférât l'honneur à tout. Le soldat sut répondre à la confiance du calife ; l'expédition réussit, et la guerre fut terminée à l'avantage d'Almanzor qui, depuis, nomma ce brave homme généralissime de ses armées.

Je pourrais, magnifique seigneur, continue Morad, vous raconter une foule de traits qui prouvent combien le calife Abou-Giafar-Almanzor savait apprécier les hommes à leur juste valeur : mais pour ennuyer votre hautesse le moins qu'il me sera possible, je n'en ajouterai qu'un seul à ceux qu'elle vient d'entendre.

Les minarets de Bagdad retentissent de ces cris perçans : *Allah ! allah ! le grand-iman vient de mourir !* Les mosquées sont tendues de noir, et les molhas se promènent dans toutes les rues, en répétant d'une voix lamentable : *Le grand-iman vient de mourir !* Toute la ville est dans une vive agitation ; chacun se demande quel est celui que le calife va revêtir de cette sublime dignité ? Tous les imans des mosquées se réunissent, presque tous ont des amis à la cour prêts à soutenir leurs prétentions. Le calife écoute les demandes qui lui sont faites, voit les intrigues qui se trament autour de lui, et attend, pour nommer le premier ministre de la religion, que le tems ou une circonstance favorable lui fasse connaître quel est

l'homme le plus digne de remplir une place qui demande toutes les vertus.

Pendant le jour, et même pendant la nuit, il sort souvent déguisé, entre dans les caravanserails, parcourt les lieux publics, questionne tout le monde pour savoir ainsi quel est l'homme désigné par le peuple, et si cet homme réunit toutes les vertus nécessaires pour la place qui vient de vaquer.

Un soir qu'il se promenait sous un de ces déguisemens qui le rendaient absolument méconnaissable, il entend trois pauvres dervis qui s'entretenaient familièrement ensemble. Ils formaient de magnifiques projets, et chacun disait ce qu'il désirerait le plus, s'il était le maître de son choix. Pour moi, disait l'un, j'avoue que je voudrais bien être visir, si cela se pouvait ; c'est une belle place que celle de grand-visir !—Moi dit un autre dervis, si on me laissait le maître de mon sort, je voudrais être tout simplement le calife Abou-Giafar-Almanzor ; c'est une belle place que celle de calife ! —Le troisième dervis ne disait rien. Enfin, pressé par ses camarades : "Mes chers amis, dit-il, vous n'avez pas une grande ambition. La mienne est aussi fort au-dessus de la vôtre que le ciel est au-dessus de la terre. On me donnerait tous les trésors de l'univers ; on me donnerait l'empire du monde entier que je connaîtrais encore quelque chose d'infiniment préférable à tout cela. " Ce discours pique la curiosité des autres dervis. " Quel est donc, disent-ils, quel est ce trésor qui mérite d'être préféré à tous les trésors, à toutes les grandeurs ?—Après la gloire de notre sainte religion, ce que je désire le plus, répond le dervis, c'est de posséder seulement la moitié des vertus, de la sagesse et de la piété d'un saint ermite que je connais, du vénérable Houssaïn.—Voici la première fois que nous entendons parler de cet ermite, disent les deux dervis. —Cela n'est pas étonnant, mes frères, vous êtes étrangers ; Houssaïn s'est retiré du monde, et dès l'âge de trente ans, il a renoncé à tous les vains plaisirs qu'il procure, pour se donner tout entier à Dieu, et se livrer sans relâche à l'étude de notre sainte religion. Tous les jours un grand nombre d'hommes de tout âge vont le visiter dans la grotte qu'il s'est creusée lui-même, au penchant d'une petite colline, à six lieues de Bagdad. Là, il prêche la parole de Dieu, parole dont il est si profondément pénétré, qu'elle semble être devenue la sienne. Déjà le bruit des miracles qu'il opère se répand au loin ; car une vertu semblable ne peut rester long-tems cachée." Les deux dervis manifestent le plus vif désir de voir et d'entendre ce saint homme. " Rien de plus facile, dit leur compagnon. Demain, trouvez-vous, dès la cinquième heure du jour, à la porte de la grande mosquée ; j'y viendrai avant vous, et nous partirons ensemble pour la grotte d'Houssaïn."

Les trois dervis se séparent, après s'être donné rendez-vous pour le lendemain. Le calife rentre dans son palais, fait appeler son grand-visir, et lui dit : " Demain, avant la cinquième heure du jour, tu iras à la porte de la grande mosquée, un bon dervis y viendra, et tu l'amèneras sur-le-champ devant moi."

Cet ordre est exécuté, et le lendemain le grand-visir conduit devant le calife le bon dervis, qui, fidèle à sa promesse, attendait ses deux compagnons de voyage. " Dervis, dit Almanzor, j'ai entendu faire un pompeux éloge d'un saint ermite, nommé Houssaïn. J'étais embarrassé de savoir à qui donner la place de premier iman, et je le crois digne de la remplir. Va donc le chercher de ma part, dis-lui que le bruit de son savoir et de ses vertus est parvenu jusqu'à moi, et quelle est la récompense que je destine à sa piété." En même tems le calife ordonne à son visir d'accompagner le dervis avec une nombreuse et brillante escorte.

Le bon dervis ne se possède pas de la joie que lui cause la nouvelle qu'il est chargé d'annoncer au vénérable ermite, pour lequel il donnerait sa vie, tant les vertus de ce saint homme ont touché son cœur. Il aurait voulu avoir des ailes pour arriver plus vîte

à la grotte. Enfin, il l'aperçoit ce sanctuaire habité par la sagesse et la piété, cet asile où le prophète fait pleuvoir toutes les grâces du ciel. Il voit l'ermite entouré d'un nombreux auditoire qu'il édifie par ses sublimes paroles. Le dervis vole dans ses bras, et, lui montrant le grand-visir, il lui annonce la commission dont il est chargé par le commandeur des croyans. Le saint lève les yeux au ciel et s'écrie: "Que le puissant Allah soit béni! Que sa volonté soit faite!"

Bientôt cette nouvelle se répand parmi la foule nombreuse dont le saint est environné. Des cris de joie retentissent dans les airs, et de tous côtés on entend: Allah soit béni! Le saint ermite est nommé premier iman de Bagdad! Cette multitude se dissipe, et va publier dans les hameaux d'alentour un événement qui remplit tous les cœurs de la plus vive allégresse.

Cependant le cortège de l'ermite entre dans Bagdad, et marche droit au palais du calife. Almanzor s'approche avec bonté du vénérable Houssaïn, et lui dit: "J'ai entendu parler de ta vertu; et moi, représentant du prophète, je me suis chargé de ta récompense. Réponds-moi donc, Houssaïn, quel est l'objet de tes plus ardens désirs? Demande et tu seras satisfait."

Houssaïn tombe aux pieds du calife, et, croisant humblement ses deux bras sur sa poitrine, il dit: "Magnifique seigneur, soleil brillant de lumière et de sagesse! puisqu'il m'est permis de dire devant toi quel est l'unique objet de mon ambition, j'avouerai que je n'ai jamais rien désiré avec autant d'ardeur que la place de premier iman de Bagdad.—Quoi? Voilà tout ce que tu désires? répond le calife en souriant.—Oui, tout. Si je possède une place aussi belle, tous mes vœux seront comblés. —Eh bien! relève-toi, dit le calife avec douceur; cette importante dignité n'est pas pour toi; mais pour celui qui désire par-dessus toutes choses *la gloire de notre sainte religion*, pour ce bon dervis qui eût donné, tous les trésors, toutes les grandeurs de la terre pour posséder une partie des vertus qu'il supposait dans ton cœur."

L'ermite confus est renvoyé dans sa grotte, et le bon dervis proclamé premier iman de Bagdad; grande et sublime fonction dont il s'acquitta toute sa vie avec une piété si vraie, qu'après sa mort aucun iman n'osait le remplacer.

Vous devez voir, seigneur, par le récit que je viens de vous faire, continue le sage Morad, que le calife Almanzor avait une véritable connaissance du cœur humain. "Nos paroles, disait-il, nous sont dictées souvent par la crainte, par la politique, par l'irréflexion ou l'intérêt. Nous ne sommes pas toujours maîtres de nos actions. Ne sommes-nous pas souvent entraînés contre notre volonté par une passion momentanée, par des circonstances impérieuses, par ce pouvoir mystérieux qui semble diriger tout ici bas, et que notre ignorance nomme *hasard*? Ce n'est donc ni par leurs paroles, ni par leurs actions qu'il faut juger la valeur des hommes, mais par le prix réel des choses qu'ils estiment." En suivant cette maxime, on n'est jamais trompé, car elle n'a point d'exception.

LETTRE DE CORFOU.

Corfou, Août.

Je me tiens ordinairement le soir sur la partie de l'esplanade exposée au nord-est. Vis-à-vis s'élèvent les montagnes imposantes de Chimara, celles de Thesprote et d'Epire, que le soleil couchant nuance de mille couleurs variées, et derrière elles les hauteurs de Dodone et la place qui fut le Buthly des Epirotes, des Albanais et des Sulliotes. A mes pieds roule la vague bleuâtre qui se précipite vers les côtes de la Grèce jusqu'à l'ancien Buthrotum (Butrinto); je vois le port rempli de vaisseaux et entouré de montagnes couvertes de verdure, qui vont rejoindre les monts plus élevés dont la base est vers le milieu de l'île. A ma droite s'avance dans la mer et domine sur ses rochers la vieille citadelle (*Aërias Phæacum Arces*, dit Virgile), qu'un puissant cyclope semble avoir placé là comme une garde formidable.

Je ne connais rien de plus admirable que cette vue, celle de la baie de Naples et celle du Phare de Messine.

L'ancienne forteresse se trouve à votre gauche; on jouit aussi d'une vue délicieuse sur la mer, les petites îles, les montagnes d'Epire, qui s'étendent vers Janina et à travers tout le détroit, jusqu'au cap Blanc et à Parga; mais on y est privé de celle du port et des montagnes de Corfou.

Si la nature a beaucoup fait pour Corfou, l'art n'y a point ajouté. Mes lecteurs me permettront donc de ne point leur donner de détails sur les grandes maisons qu'ici on appelle palais, non plus que sur les églises, la citadelle et le reste de la ville. La moindre petite ville d'Italie a plus d'apparence que celle de Corfou, et il est inconcevable que la république de Venise y ait fait construire pour ses agens des bâtimens si mesquins et si pauvres d'architecture, elle qui possède dans son sein des édifices de toute beauté, modèles parfaits d'architecture, soit dans le style teuton, soit dans le style moderne.

Les bâtimens construits en dernier lieu par les Anglais valent seuls la peine d'être cités.

Près du port et derrière la douane, qui doit aussi son existence aux Anglais se trouvent les nouveaux abattoirs et la halle, réunis dans le même bâtiment. C'est une colonnade en forme de carré parfait, avec un petit péristyle au milieu: par une heureuse combinaison, elle joint l'utilité à l'élégance. Mais dans la cour, qui est entièrement entourée de bâtimens, s'élève, le croirait-on? une petite rotonde à deux étages et surmontée d'une coupole. Cette masse lourde et inutile, destinée à servir de fontaine, fait beaucoup de tort à l'ensemble.

Après avoir surmonté la difficulté que vous offre le pavé détestable de toutes les rues de la ville, qui est adossée contre une hauteur, on arrive, sans rencontrer sur sa route le moindre édifice passable, à la grande et belle place, nommée l'Esplanade.

Dans la partie nord s'élève le palais que les Anglais font construire pour leur gouverneur; il est tout-à-fait isolé. Il ne manque plus, pour qu'il soit achevé, qu'une partie du second étage, qui doit être surmonté d'une coupole. Cet édifice, digne d'un souverain, en impose d'abord; mais un œil exercé découvre bientôt des défauts dans son architecture.

Le corps-de-logis principal est un bâtiment carré à deux étages, d'une simplicité noble, et construit sur d'heureuses proportions. Pourquoi l'architecte a-t-il eu la malheureuse idée de placer devant cette masse imposante une galerie de petites colonnes doriques, et formant à-peu-près le fer à cheval; colonnade qu'écrase entièrement le vaste édifice

qu'elle semble supporter? Ce contraste nuit singulièrement à l'ensemble. L'architecte lui-même paraît l'avoir senti, et c'est pour cela qu'à l'endroit où se termine la ligne droite de la colonnade, et où elle s'écarte à droite et à gauche en forme de courbe, il a construit, de chaque côté, des arcs de triomphe très-élevés qui servent d'entrée et de sortie, et qui doivent être ornés de quadriges, de renommées, de statues, etc. Auprès de la colonnade, ces arcs de triomphe paraissent d'une dimension colossale. L'architecte, en les plaçant là, avait l'intention de rendre moins frappant le contraste qui existe entre le bâtment principal et la galerie; mais, comme ils ne sont pas mêmes proportionnés à cette dernière, il a commis une nouvelle faute. Il semble avoir eu en vue la colonnade de Saint-Pierre, à Rome; mais, dans celle-ci, quelle noblesse, quelle grandeur, quelles justes proportions avec l'église!

En revanche, la distribution et la construction intérieures du palais sont ce que j'ai vu de plus parfait en ce genre.

Tout l'édifice est bâti en pierres excellentes qui furent apportées de Malte après y avoir été taillées. J'ignore pourquoi l'on n'a pas fait usage de ce beau marbre gris que produisent les carrières de Corfou.

M. Whitmoore, colonel du génie, est l'architecte de ce palais, qui déjà coûte, dit-on, plus de 83,000 livres sterling; et cependant le second étage, le toit, les statues et les ornemens ne sont pas achevés.

Depuis que les Anglais occupent Corfou, il s'est élevé à l'est de l'esplanade et à la droite du palais une rangée de jolies maisons, ayant vue sur l'esplanade et construites sur des arcades. Là se trouve le *British hotel*, la meilleure et, pour ainsi dire, la seule auberge de Corfou, tout-à-fait dans le genre anglais; là sont aussi les habitations des consuls turc et autrichien. Sous les arcades on a établi des billards, des cafés, des cabinets de lecture.

Sur cette esplanade se voit aussi la statue en marbre du brave comte de Schulembourg. Elle est assez bien sculptée, quoique dans le style maniéré, qui dominait au commencement du siècle dernier.

Si j'étais obligé de parler des fortifications qui ont été construites à Corfou dans les tems anciens et modernes; et enfin, en dernier lieu, s'il me fallait prononcer sur leur degré de mérite et de bonté, je me trouverais fort embarrassé, car je n'y entends rien du tout, et suis même, dans ce genre, un tel profane, que je regrette sincèrement de ne plus voir dans l'île de Vido les jardins, les arbres et la verdure qui l'embellissaient avant que les Français y eussent élevé une forteresse. Tout ce que je puis dire, c'est que Corfou, ce boulevard de l'Italie et de l'Orient, couvert, dans tous les sens, de forts qui, récemment, ont été, dit-on, abondamment approvisionnés, et qui contiennent même une nombreuse cavalerie, que Corfou, dis-je, dont le port est défendu, en outre, par un vaisseau de guerre et plusieurs frégates, me paraît imprenable. Mais il existe des forces contre lesquelles les boulets n'ont aucun pouvoir.

Je n'ai point vu les prisons que les Vénitiens ont pratiquées dans la forteresse, et sans doute qu'on ne m'aurait pas permis de les visiter, car depuis quelques mois elles sont presque remplies.

On appelait autrefois Corfou la limite de l'Orient. Ce nom pouvait lui convenir il y a cinquante ans; mais aujourd'hui la ville est déjà tout-à-fait italienne, et les mœurs orientales n'y paraissent plus que comme une plante exotique, de même qu'à Venise.

Les manières et les usages italiens y dominent partout, dans le langage, dans l'intérieur des maisons, dans les lieux publics; tout ce qui n'appartient pas aux dernières classes les a adoptés.

Que l'on observe seulement les cafés publics qui, en Italie, jouent un rôle

si important. Ne sont-ils pas aussi, à Corfou, jusqu'au milieu de la nuit, le rendez-vous général des deux sexes? Ne voyons-nous pas là, comme sous les arcades de Saint-Marc à Venise, ces longues files d'amateurs, la tasse ou le verre à la main? Enfin, n'est-ce point là le bazar où l'occident et l'orient échangent, au milieu des plaisirs, leurs productions respectives?

Si nous entrons dans l'intérieur des maisons, nous y trouverons, comme en Italie, tout aussi, peu de goût pour les réunions de famille et la même indifférence pour les plaisirs si doux d'un bon ménage. Tous les goûts sont portés vers les plaisirs extérieurs, tels que spectacles, promenades, cafés, etc.

Les maisons particulières semblent entourées, d'un cercle magique, dont il est fort difficile à un étranger de rompre le charme. On supporte dans son intérieur toutes les privations, toutes les peines, pourvu qu'on puisse briller en public, ou au moins s'y soutenir.

Irons-nous dans les lieux de plaisir où le beau monde se réunit le dimanche? Là encore, nous retrouvons l'Italie; seulement, et c'est beaucoup, il y manque ces femmes charmantes et gracieuses de l'Italie. Comme là, il existe ici une étonnante rivalité d'équipages: ainsi qu'à Florence, Rome ou Naples, il en faut un à quelque prix que ce soit, dût-il offrir l'aspect le plus chétif et avoir été acheté par les plus dures privations.

Tout est compensé par la satisfaction d'accorder aux piétons de sa connaissance un salut protecteur *.

La toilette des femmes est bizarre; un mélange mal combiné de toutes les couleurs éclatantes, point de tenue, encore moins de grâces, et surtout un dénuement total de cette coquetterie délicate et aimable, dirigée par le bon goût. Sous ces différens rapports, les dames de Corfou pourraient gagner beaucoup en imitant celles de Venise, Milan ou Florence.

Les Anglais, encore moins indulgens pour les habitans de la ville que pour les autres insulaires, en font des portraits peu flattés, et cherchent surtout à déverser le ridicule sur la noblesse de Corfou. Cette noblesse, cependant, a rendu jadis de grands services à sa patrie, et montré autant de courage que de patriotisme. Toutes les pages de l'histoire du pays prouvent cette vérité. Il est possible sans doute que cette noblesse ait dégénéré, je crois même que l'administration vénitienne a beaucoup contribué à effacer le lustre dont elle s'était couverte; mais assurément il se trouve encore parmi elle des hommes et des familles très-respectables et de l'esprit le plus cultivé.

Cependant, sous plus d'un rapport, Corfou a gagné depuis le séjour des Anglais. Elle est beaucoup plus propre et mieux aérée; il s'y est élevé des maisons, des halles et des palais; des jardins, des parcs, des maisons de campagne, ornent les environs; beaucoup de marchands anglais s'y sont établis et en payant bien on peut se procurer tous les objets de luxe et d'agrément désirables.

Il règne encore dans les premières familles de Corfou beaucoup d'affection pour les Russes; sentiment qui s'est beaucoup accru par le séjour qu'y fit récemment un homme d'état célèbre, corfiote d'origine, actuellement au service de la Russie.

Corfou peut aussi se glorifier d'avoir donné naissance à une femme très-instruite et bon auteur, la signora Isabelle Taotochi Albrici. On lui doit des observations excellentes sur divers ouvrages de Canova, des statues et des bas-reliefs.

Parmi les savans et artistes modernes de Corfou, méritent d'être cités signor Mustoxidi auteur de la dernière histoire de l'île; le pro-

* J'ai vu sur l'esplanade un comte de Corfou dans un vieux batard (petit chariot), traîné par un mulet harnaché d'une manière pompeuse; le cocher, faute de siége, courait à côté de la voiture.

fesseur Bondioli, médecin et littérateur distingué, dont la mort a été pour sa patrie une perte irréparable et enfin signor Brossolendi, excellent statuaire.

Il n'y a rien à observer sur les théâtres; on ne s'en occupe qu'en automne et pendant le carnaval, et on ne donne alors que quelques opéra-comiques italiens.

Les accords mélodieux de Rossini ont ici le même sort que l'air de Marlborough eut dans son tems: on les entend à tous les coins de rue.

VOYAGE AUX ENVIRONS DE PARIS.

Le premier village qu'on rencontre à la sortie de Paris, en allant à Saint-Germain-en-Laye, est celui de Neuilly, voisin des rives de la Seine, et qui doit son origine à un port établi à la place où se trouve le pont. Il s'appelait *Portus de Lulliaco*, en 1222; et de ces mots, on en fit celui de Nully, et dans la suite, Neuilly*. En 1606, il n'y avait encore qu'un bac, appartenant aux religieux de Saint-Denis, à l'aide duquel on traversait la Seine; mais l'accident qu'y éprouva Henri IV, étant dans son carrosse avec la reine qui faillit périr, en 1606, détermina ce monarque à faire construire cette année même un pont en bois, nommé le *Pont-Henri*, en y établissant un péage. Trente-deux ans après, le pont ayant croulé, on y replaça des bateaux pour le réparer; et puis Louis XIII fit don du péage, durant trente ans, à la demoiselle de Hautefort. Louis XIV continua cette jouissance à la même demoiselle, qui fut duchesse de Schomberg. Ce ne fut que le 22 Septembre 1772, qu'on acheva, sur les dessins de Perronet, le superbe pont que l'on y voit aujourd'hui et qu'on vit traverser, pour la première fois, par S. M. Louis XV. Les pierres y sont d'une longueur extraordinaire; il y en a même une qui a trente-quatre pieds.

Non loin du pont est, sur la droite, le château de Neuilly, élevé sur plusieurs terrasses qui descendent vers les bords de la Seine. Il est d'un goût romain, couronné d'une balustrade interrompue par des piédestaux qui portent alternativement des vases et des groupes d'enfans. Le ministre d'Argenson, qui choisit cette situation, pensa très-judicieusement, que l'art n'étale jamais mieux ses richesses que lorsqu'il est secondé par la nature. Il appartint à Sainte-Foy, puis à la princesse Borghèse, et aujourd'hui à S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans.

Mais c'est surtout du pont de Neuilly qu'on aperçoit, sur la droite, et qu'on jouit agréablement du village de Courbevoye, assis sur des collines qui bordent la rive gauche de la Seine. Il est ainsi nommé du latin *curva via*, parce que, en effet, le chemin qui y conduit, est tourtueux. La superbe caserne, bâtie sous Louis XV, qui se présente d'abord à l'œil du voyageur, est d'un très-bel effet. Nul village des environs de Paris n'a peut-être autant de jolies maisons de plaisance bâties en pierre, et qui toutes ont de fort beaux jardins avec des charmilles qui forment des masses de verdure et servent de fond aux divers tableaux. Le château, au bas de la côte, appartenait à M. le marquis de Fontanes, dont le vaste jardin descend jusque sur les bords de la Seine, et la maison non moins belle que la sienne, est à madame la duchesse d'Aumont.

Sortant de Neuilly et laissant Courbevoye sur notre droite, nous allons

---

* Voyez une charte de l'abbaye de Saint-Denis.

à Puteaux. Ce village, à une lieue et demie de Paris, se trouve dans les chroniques de Saint-Denis*, sous le nom d'*Aiguepainte*, qu'on aura substitué à *Aqua-Putta*, du moins c'est ainsi qu'on lit ce nom dans les gestes de Dagobert Ier, chapitre 37. Mais il ne faut pas croire que cela signifie *mauvaise eau ;* au contraire, *put*, en celtique, veut dire *bon;* ainsi ces deux mots signifieraient *bonnes eaux*.

Cependant, il paraîtrait plus naturel de penser que Puteaux vient du latin *puteoli* (petits puits), attendu que les puits ne peuvent point y être profonds à cause du voisinage de la Seine.

En lisant l'histoire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés †, on voit que Guillaume Briconnet, qui en fut abbé, permit aux habitans du Puteaux de construire une chapelle qui fut érigée en 1523, et dédiée à Notre-Dame-de-Pitié. Mais quoiqu'elle n'ait été originairement que très-petite, elle fut agrandie par la suite, comme il est facile de le remarquer. Entre autres sujets qui se trouvent peints sur les vitraux, on distingue la résurrection d'un enfant, opérée par Saint-Maurice ; et une inscription apprend que les diverses peintures ont été exécutées en *mil cinq cent cinquante-huit*.

Le tableau du maître-autel qui appartint jadis à l'église Saint-Laurent de Paris, représente le baptême de N. S. : c'est peut-être le meilleur ouvrage de Dumont, qu'il exécuta à Rome.

Parmi les personnages illustres qui ont eu de jolies maisons de campagne à Puteaux, où l'on cultive avec grand soin les rosiers, dont les habitans vendent les fleurs aux parfumeurs de Paris, on doit citer celle de la duchesse de Guiche et du duc de Grammont, qui appartint dans la suite au duc de Penthièvre. Cette dernière existe encore sous le nom de Faventine, parce qu'un personnage de ce nom la posséda. Elle fut acquise bien plus tard par le duc de Feltre *. Voici un petit billet à M. B * *, qui prouvera combien cet officier chérissait les arts :

« Paris, 13 Frimaire, an 4.

« CITOYEN,

« Les amis des arts voient avec peine les statues de marbre qui étaient placées jadis sur les autels de l'intérieur du dôme des Invalides, exposées aux injures de l'air et au vandalisme des passans dans la cour qui avoisine le dôme. Vous donnerez sans doute des ordres pour empêcher cet abus que je vous dénonce.

« Salut et respect,

« Le général de brigade, directeur du cabinet topographique et historique militaire,

« CLARKE. »

En face du village, se trouve l'île de Puteaux, où M. de Bourges, correcteur des comptes, donna jadis tant de fêtes brillantes sur l'eau, à des gens moins beaux-esprits, mais peut-être plus aimables qu'aujourd'hui ;

Car dans cet agréable lieu,
Où l'œil avec plaisir s'égare,
Se rendaient le galant Chaulieu,
Courtin, Bachaumont et la Fare ;
Vrais disciples d'Anacréon,
Qui, tous s'élançant sur ses traces.
Dans l'art badin de la chanson,
Sont arrivés, suivis des Grâces,
Jusqu'au sommet de l'Hélicon †.

Derrière cette île se trouvaient aussi la maison et les beaux jardins de M. de Saint-James, qui offraient des beautés très-remarquables. Le bâtiment était décoré d'un porche composé de quatre colonnes ioniques, et les jardins étaient dessinés dans le genre anglais.

* LV, chap. 15.

* P. 177.

* Elle a été vendue dernièrement à un Irlandais.

† Cette propriété appartint ensuite à madame de Coaslin, et maintenant à M. Seillières.

Poursuivant notre route et cotoyant toujours la Seine, nous trouvons en peu d'instans Suresne, village dans une position des plus pittoresques. On pourrait croire que, par une étymologie assez naturelle, son nom vint de sa situation sur les bords de la Seine, dont on aurait fait, par corruption, Suresne. Cependant, je ne dissimulerai point que l'orthographe de ce mot, que l'on trouve écrit *Surisnæ* dans plusieurs chartes, à compter du commencement du 10e siècle, puis *Sorenæ*, au 13e, ne vient point à l'appui de cette étymologie.

Il est plus probable que ce lieu doit son nom à quelque mot celtique, dont nous ne connaissons plus la signification. Ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'est que la terre de Suresne appartenait, en 918, à Charles-le-Simple, qui la donna à Robert, abbé de Saint-Germain-des-Prés, et grand-père de Hughes-Capet.

L'église, dédiée à Saint-Leufroy, fut brûlée par les Huguenots en 1577. L'inscription *M.DCC.LVIII*, qu'on lit sur le clocher, relate sans doute l'époque de la restauration. François Vatable, professeur d'hébreu au collége royal, connu principalement par une bible qui porte son nom, en fut curé en 1524.

C'est dans ce lieu que, le 29 Avril et le 3 Mai de l'année 1593, se tinrent des conférences pour déterminer Henri IV à embrasser la religion catholique. Son abjuration eut lieu à Saint-Denis entre les mains de l'archevêque de Bourges; et, le 27 Février de l'année suivante, il fut sacré à Chartres.

En 1633, Colbert, secrétaire du roi, y avait une maison de plaisance, et M. de Lyonne en 1669. Mais la plus remarquable, était celle du duc de Chaulnes, qui l'avait acquise de madame la marquise de Flamanville.

Une chose surtout, que je ne dois point passer sous silence en parlant de Suresne, c'est le couronnement de la Rosière, qui se fait chaque année, le 27 août, dans l'église de ce village, avec toute la pompe et l'appareil en usage pour cette cérémonie, qui attire toujours un nombreux concours de spectateurs *.

Suivant la fondation, due à M. Héliot, secrétaire de la feuille des bénéfices, le curé choisit trois jeunes personnes et notifie son choix au maire et aux marguilliers, qui se réunissent pour procéder, par la voie du scrutin, à l'élection de la Rosière. Ce prix, décerné à la vertu, consiste en une somme de 300 liv., et en une couronne de roses posée sur le front virginal par un archevêque, qui, le plus souvent, officie ce jour-là.

Il n'est pas rare de voir une mère qui fut *Rosière*, apprendre à sa fille les vertus qu'elle doit mettre en pratique pour être *Rosière* à son tour.

Laissant notre leste équipage au bas de la côte, nous nous acheminons vers le Mont-Valerien dont la pente est si rude, qu'on y a pratiqué des marches en plusieurs endroits pour en faciliter l'accès. Nous arrivons enfin sur le sommet, de ce mont fameux, qui majestueusement domine des plaines immenses, et dont les points de vue offrent un mélange heureux de collines et de vallons.

Le Mont-Valérien, qui n'est qu'un hameau situé sur la montagne la plus élevée des environs de la capitale, et couverte de vignes, a pris son nom, selon les uns, d'un Gaulois d'origine romaine, appelé *Valerianus Severus*; et selon d'autres, moins fondés peut-être, de Valérien, père de l'empereur Gallien.

En consultant les lettres d'Odon de Sully, évêque de Paris en 1204, on voit que ce mont était déjà appelé *Mons-Valeriani*; et en lisant du Breul, on apprend qu'un pénitent, nommé Antoine, qui vivait sous Charles IV, s'y était renfermé dans une

---

* On attribue à Saint Médard, évêque de Noyon, qui vivait sous Clovis, l'institution de la fête de la Rose. Cet évêque, qui était seigneur de Salency, donnait tous les ans 25 liv. et une couronne de roses à celle des filles qui jouissait de la plus grande réputation de vertu. Le premier prix fut décerné à une de ses sœurs.

cellule fort étroite, qui fut détruite du tems des guerres civiles entre les ducs d'Orléans et Bourgogne.

Plus tard, on y bâtit une chapelle que la sœur Guillemette fit ériger du produit des aumônes qu'elle recevait. L'on donna à cette chapelle le nom de *Saint-Sauveur*, parce que la fondatrice, qui y fut inhumée, était née à Paris, rue Saint-Sauveur.* Le frère Jean de Haussay, natif de Chaillot, près Paris, lui succéda en 1561. Il y vécut quarante-six ans, et fut inhumé près de Guillemette.

Dans la suite, plusieurs anachorètes furent mis tour à tour en possession de cet ermitage par Henri de Gondi, cardinal de Retz; et Séraphin de la Noue, quatrième anachorète, fut entretenu par les aumônes de Marguerite de Valois, première épouse de Henri IV.

En 1634, il s'y établit une congrégation sous le nom de *Prêtres du Calvaire*, qui y vivaient sous un régime très-austère. Ce fut Louis XIII qui engagea un ecclésiastique nommé Hubert Charpentier, à ouvrir cet établissement. Les lettres-patentes furent expédiées au mois d'Août 1633, et confirmées par Louis XIV.

La dévotion y introduisit une espèce de pélerinage que l'on y fesait la nuit du Jeudi au Vendredi-saint, en portant des croix; mais des abus qui s'ensuivirent engagèrent le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, à supprimer ces pélerinages, le 27 Mars 1697, en conservant toutefois ceux du mois de Mai et de Septembre.

La loi du 18 Août 1792, vint détruire la congrégation des ermites comme toutes les autres; et ce n'est que depuis le concordat de 1810, que le cours de cette piété a été repris.

Après avoir descendu le Mont-Valérien par la seule route que les voitures puissent pratiquer, et qui est bordée de jeunes tilleuls*, nous nous trouvons à Nanterre, qui n'est remarquable que pour avoir donné naissance à Sainte Geneviève.

Il n'est pas douteux que ce village ne soit un des plus anciens des environs de Paris. Son nom, en latin *Nemptodorum*, a la plus noble étymologie. *Nem*, en celtique, signifiait temple†, et *Tor* était la principale divinité des Gaulois. Aussi Nanterre eut-il un temple païen qui fut détruit dans le courant du 5e siècle.

Comme tout le monde sait que Saint Germain, évêque d'Auxerre, et Saint Loup, évêque de Troyes, distinguèrent, en passant par ce village où il n'était plus question de paganisme, une simple bergère, fille de Sévère et de Géronce, je m'abstiendrai de faire l'analyse de l'histoire de la vierge de Nanterre. Je dirai seulement que l'on voyait, avant la révolution, plusieurs chapelles qui rappelaient les différens événemens de sa vie. L'une se trouvait érigée sur les ruines de la maison qu'occupaient ses parens, et qui remontait au 11e siècle. Il existe encore aujourd'hui un puits qui servait au ménage de cette pieuse famille, et dont l'eau a la réputation d'opérer des miracles.

Une autre chapelle, non loin de ce lieu, au centre d'un petit bosquet sur le chemin qui conduit à Chatou, retraçait l'endroit où la Sainte gardait les troupeaux. Là, chaque passant déposait une petite pièce de monnaie. Ce monument religieux ayant été détruit, un particulier qui a voulu rester inconnu, a placé à l'endroit même une croix pour en perpétuer le souvenir.

L'église paroissiale de Nanterre, dédiée à Saint Maurice, fut construite vers l'an 1300; et le portail, décoré de pilastres doriques, paraîtrait avoir été refait en 1699. On voit dans

---

* J'ai cru voir parmi les décombres entassés non loin du Calvaire, la pierre qui recouvrait les restes de la sœur Guillemette.

* C'est aux soins de M. le maire de Nanterre qu'est due cette route.

† D'après Fortunat.

l'intérieur du monument, près de la chapelle de Sainte Geneviève, un petit mausolée élevé à la mémoire de Charles le Roi, horloger et fils du célèbre Julien le Roi.

Pendant que nous poursuivons notre voyage vers Ruel, village à une très-petite distance de Nanterre, ces lieux me rappellent la catastrophe arrivée à le Tellier, frère de Louvois, si bien racontée par madame de Sévigné, et que voici:

"L'archevêque de Reims revenait fort vite de Saint-Germain: c'était un tourbillon... Il passait au travers de Nanterre, tra, tra, tra; il rencontre un homme à cheval, gare, gare; ce pauvre homme veut se ranger; son cheval ne veut pas; et enfin le carrosse et les six chevaux renversent cul par dessus tête le pauvre homme et le cheval, et passent par dessus, et si bien par dessus, que le carrosse en fut versé et renversé: en même tems, l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque et le cocher et l'archevêque même, se mettent à crier: arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups. L'archevêque, en racontant ceci, disait: Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles*."

Le premier monument qu'on aperçoit à la sortie de Nanterre, est la superbe caserne bâtie sous Louis XV, en même tems que celle de Courbevoye, et occupée aujourd'hui par la garde royale.

Selon Adrien de Valois, Ruel vient d'un mot celtique *roto* ou *roth* (rouge), à cause de la couleur rouge du terrain.

Grégoire de Tours et ses continuateurs, qui font souvent mention de ce lieu sous la dénomination de *Villam Rigoialensem*, ou bien *Rioilum*, ou enfin *Rotoialum*, nous apprennent que ce lieu, au bas d'une colline, fut habité par la première race de nos rois.* Ce ne fut qu'à l'époque où Charles-le-Chauve le donna à l'abbaye de St.-Denis, à condition qu'elle entretiendrait sur son tombeau et ceux de ses parens un beau luminaire, qu'il cessa de faire partie du domaine royal; et dans la suite, les abbés de Saint-Denis en furent reconnus les seigneurs. Mais ce ne fut principalement que vers le commencement du 17e siècle, que Ruel devint un lieu fameux, qui se rattache à notre histoire, par le séjour du cardinal de Richelieu, et les grandes résolutions qui y furent prises.† Le château de cette Eminence, dont on ne voit plus aujourd'hui de vestiges, et qui, dans l'origine, n'était qu'une maison de plaisance bâtie par Moiset, riche propriétaire de Paris, fut tellement embelli par les ordres du cardinal, que les châteaux royaux mêmes, n'offrirent point autant de curiosités que le sien. Les jardins, les cascades, les grottes surtout, étaient admirables, comme nous le verrons dans la suite, si nous devons en juger d'après les dépenses qui y furent faites.

A la mort du cardinal,‡ Son Eminence légua par son testament du 23 Mai 1642, le château de Ruel à la duchesse d'Aiguillon, sa nièce. Elle en jouissait déjà depuis quelques années, lorsque la cour, menacée par la Fronde, s'y retira en 1648, et y resta plus d'un an.

En 1666, Louis XIV ayant le désir de posséder ce château, Colbert en fit la demande à la duchesse d'Aiguillon, qui lui envoya une lettre que je crois devoir joindre ici comme très-curieuse pour l'histoire :§

* 345e lettre.

* Dans une Charte du roi Louis-le-Gros, de 1113, Ruel est nommé *Ruellium*.

† Le maréchal de Marillac y fut jugé à mort le 8 Mai 1632.

‡ Un doigt annulaire et une pincée de la moustache du cardinal de Richelieu, ont été recueillis par feu M. Petit-Radel, architecte, et ils existent entre les mains de M. son frère, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

§ Voyez les lettres manuscrites de

Ce d'Avril, 1666.

" Je ne puis jamais tesmoigner mon obéissance au Roy dans une occasion qui luy marque mieux mon respect infiny pour les volontés de S. M. qu'au sujet dont il s'agist, n'aiant jamais pensé à vendre Ruel ny pensé aussi qu'il se feust iamais vendu.

" J'avoue qu'il m'est cher, par bien des considérations, et vous pouvez iuger, Monsieur, vous qui estes si reconnessant, les dépenses excessives que i'y ay faites font connestre l'afection et l'attachement que i'y ay tousiours eu ; mais le sacrifice que ie feray en sera plus grand; j'espère qu'estant présenté par vos mains, vous en ferez valoir le mérite.

" Le Roy est le maistre; et celui qui m'a donné Ruel a si bien apris à toute la France l'obéissance qu'il luy doit, que S. M. ne doit pas douter de la mienne.

" Permettez-moy de redire encore, Monsieur, " qu'excepté le Roy et la Reyne," Ruel n'aurait point de prix à mon égard.

" Faites-moy, s'il vous plaît, l'honneur de me croire votre tres humble servante autant que ie la suis.

" La Duchesse d'Aiguillon."

L'acquisition n'eut pas lieu, et le château de Ruel passa au duc de Richelieu. Plus tard, un héritier de ce nom le vendit à un homme d'affaires de Paris, qui, préférant l'utile à l'agréable, mit en valeur ce qui était consacré au luxe. Devenu propriété nationale, en 1793, tout fut vendu, et le château moderne qu'on y voit aujourd'hui, appartient à madame la princesse d'Essling.

La première pierre de l'église de Ruel fut posée en 1584, par Antoine 1er, roi titulaire de Portugal, connu dans l'histoire sous le nom de *Prieur de Crato*. Le grand portail, dû à la munificence du cardinal de Richelieu, dessiné par Mercier, ressemble beaucoup à celui de la Sorbonne, exécuté par le même architecte, d'après les ordres de ce cardinal. Ce n'est que depuis la révolution qu'on ne remarque plus, dans l'intérieur du monument, le tombeau de Zaga-Christ, qui vint en France sous le ministère de Richelieu. Par les uns, il fut regardé comme roi d'Ethiopie, par d'autres, comme un imposteur; ce qui fit qu'on grava sur sa tombe la singulière épitaphe dont voici deux versions :

" Ci-gist le roi d'Ethiopie,
Soit original ou copie.
La mort a fini les débats
S'il l'était ou ne l'était pas."

" Ci-gist du roi d'Ethiopie.
L'original ou la copie.
La mort a vuidé les débats
S'il fut bien roi, ou s'il ne le fut pas."

On y voit aujourd'hui le mausolée en marbre blanc que Joséphine a fait ériger à M. Tascher de la Pagerie, et sur lequel on lit l'inscription suivante :

Roberto. Margar. Tascheiro
de la Pagerie
domo arce Regia in insula Martinica tribuno
in legione honoratorum ornamentis aureis donato
qui vixit a. P. M. LXVI.
Josephina
Patruo meritissimo
poni jussit.

Les dépouilles de Joséphine, qui reposent non loin de là, ne sont recouvertes d'aucun monument.

ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

M. Irving.—Massillon.

Dans une ville comme Londres, la vaste capitale d'un pays où la civilisation et les arts, qui en sont le fruit, ont été portés si loin, chaque jour a, pour ainsi dire, sa merveille. Tantôt c'est quelque production sublime du ciseau ou du pinceau, tantôt quelque chef-d'œuvre littéraire ou scientifique. La merveille du jour est un prédicateur presbytérien Ecossais du nom d'Irving, dont l'éloquence a réuni autour de sa chaire des auditeurs de toutes les classes. Il vient de publier un volume de sermons, et comme auteur donne aux critiques le droit de faire des remarques dont autrement il voudrait peut-être mieux s'abstenir.

M. Irving semble, sous quelques rapports, avoir pris pour modèles les prédicateurs Français du siècle de Louis XIV, dont les discours sont généralement regardés comme les plus beaux monumens de l'éloquence chrétienne chez les modernes.

Nous fonderons les observations que nous allons faire sur un passage du prédicateur écossais qu'on a beaucoup vanté dans les papiers publics et qui nous fournira l'occasion de mettre en parallèle un morceau de Massillon sur le même sujet; le châtiment des impies par le Dieu des vengeances.

Nous donnerons le morceau de M. Irving dans l'original, nous contentant de traduire les passages qui seront le plus immédiatement l'objet de nos remarques. Pour plus d'une raison nous craindrions de faire une grande injustice à l'orateur en cherchant à les traduire en entier.

" Obey the Scriptures or you perish. You may despise the honour done you by the Majesty above, you may spurn the sovereignty of Almighty God, you may revolt from creation's universal rule to bow before its Creator, and stand in momentary rebellion against his ordinances; his overtures of mercy you may cast contempt on, and crucify afresh the Royal Personage who bears them; and you may riot in your licentious liberty for a while, and make game of his indulgence and long suffering. But come at length it will, when Revenge shall array herself to go forth, and Anguish shall attend her, and from the wheels of their chariot Ruin and Dismay shall shoot far and wide among the enemies of the king, whose desolation shall not tarry, and whose destruction, as the wings of the whirlwind, shall be swift—hopeless as the conclusion of eternity and the reversion of doom. Then around the fiery concave of the wasteful pit the clang of grief shall ring, and the flinty heart which repelled tender mercy shall strike its fangs into its proper bosom; and the soft and gentle spirit which dissolved in voluptuous pleasures, shall dissolve in weeping sorrows and outbursting lamentations; and the gay glory of time shall depart; and sportful liberty shall be bound for ever in the chain of obdurate necessity. The green earth, with all her blooming beauty and bowers of peace, shall depart. The morning and evening salutations of kinsmen shall depart, and the ever welcome voice of friendship, and the tender whisper of full hearted affection shall depart, for the sad discord of weeping and wailing and gnashing of teeth. And the tender names of children, and father, and mother, and wife, and husband, with the communion of domestic love, and mutual affection, and the inward touches of natural instinct, which family compact, when uninvaded by discord, wraps the live-long day into one swell of tender emotion, making Earth's lowly scenes worthy of Heaven itself. All,

all shall pass away! and instead shall come the level lake that burneth, and the solitary dungeon, and the desolate bosom, and the throes and tossings of horror and hopelessness, and the worm that dieth not, and the fire that is not quenched.

La première sentence finissant par ces mots, "*indulgence and long suffering*" est belle, si nous en exceptons l'expression "*Make game of &c.*," que nous regardons comme peu digne du style oratoire et dont la bassesse, n'est point compensée par son énergie.

Dans la phrase suivante la vengeance et la douleur sont personnifiées, et d'une manière tellement indépendante que nous perdons de vue l'idée principale, la seule idée autour de laquelle tout le reste devrait se concentrer; celle d'un Dieu éternel et tout-puissant. Nous verrons comme Massillon a su se garder de cette faute. Toutefois, la période finit par une expression qui nous paraît originale et dont personne ne disputera la beauté; "*Hopeless as the conclusion of eternity and the reversion of doom.*" (Châtiment auquel on ne peut pas plus espérer d'échapper *qu'on ne peut compter sur la fin de l'éternité et la révocation des décrets du Tout-Puissant.*)

Mais hélas! il faut ici mettre un terme à nos éloges. Nous n'avons plus qu'une suite de métaphores incohérentes plus faite pour embarasser l'esprit que pour émouvoir le cœur ou remplir l'âme du pécheur d'une frayeur salutaire. Nous le demandons, non pas à ceux qui jugent d'un morceau d'éloquence comme d'une proposition d'Euclide, mais à l'admirateur le plus décidé du langage métaphorique de l'orient; que pense-t-il de l'image suivante? "*The flinty heart shall strike its fangs into its proper bosom.*" (*Un cœur de roc qui se déchire le sein de ses propres mains.*)*

Ce qui suit immédiatement "*The soft and gentle spirit which dissolved ...... shall dissolve,* ..." est vraiment absurde; en un mot, nous le répétons; nous n'avons plus qu'un tissu de métaphores incohérentes qui ne prouvent que la richesse stérile d'une imagination déréglée.

Au passage que nous venons de citer comparons un passage de Massillon sur le même sujet.

L'orateur s'adresse à la cour de Louis XIV:

"Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui; une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène: les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs: ce sont de nouveaux événemens, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu, comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques: un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçu sur les débris du premier: tout passe avec vous et, comme vous: une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité: nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent; la figure du monde passe sans cesse, les morts et les vivans se remplacent et se succèdent continuellement; rien ne demeure; tout change, tout s'use, tout s'éteint; Dieu seul demeure toujours le même; le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux; et il voit, avec indignation, de faibles mortels emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant; vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur; et tomber, au sortir de-là, entre les mains de sa colère et de sa vengeance."

Certes en lisant ce morceau, personne n'accusera Massillon de stérilité d'imagination; mais comme la

---

* Nous ne fesons pas à M. Irving l'injustice de le traduire littéralement.

gradation des idées est bien observée ! comme elles sont bien subordonnées à l'idée principale ! d'abord l'orateur parle à ses auditeurs des changemens qui se sont passés sous leurs yeux; du monde tel qu'ils l'ont vu et tel qu'ils le voient; il leur rappelle ensuite "Que les *âges* se renouvellent. Que la figure du monde passe sans cesse,. que les morts et les vivans se remplacent et se succèdent continuellement;" enfin il fait ce résumé d'une énergie terrible, "Rien ne demeure, tout change, tout s'use, tout s'éteint. . . . . . Dieu seul est toujours le même" (reprend l'orateur) et il développe le contraste dans une période où l'harmonie du langage correspond à la grandeur et à la justesse des images. Massillon y parle, il est vrai, de *colère* et de *vengeance,* mais il en parle comme d'attributs de la Divinité; il se garde bien d'en faire des personnages isolés: non, rien ne nous détourne un moment du contraste imposant, et terrible qui nous est offert: la scène toujours changeante du monde, sa gloire et ses pompes d'un jour,—et l'immuable éternité de Dieu.

Nous nous contenterons d'ajouter deux ou trois observations. Les sermons de Massillon tels que nous les avons aujourd'hui ne furent publiés qu'après sa mort; il passa donc probablement toutes les dernières années de sa vie à les retoucher. M. Irving est jeune encore, nous lui conseillons (s'il ne peut suivre un tel exemple) d'observer au moins le précepte d'Horace "*Nonum prematur in annum,*" et alors sans doute il sera convaincu que les élans déréglés d'une imagination fougueuse ne constituent pas l'éloquence; et que si une métaphore introduite à propos et bien suivie est un des plus beaux ornemens du discours et une arme puissante entre des mains habiles; une suite de métaphores incohérentes ne peut se comparer qu'à ces images bizarres que produisent des objets réfléchis dans une glace dont la surface est inégale.

BAGATELLES.

La figure, dans un acteur, fait la moitié de son jeu. Celui qui représente un premier personnage dans une tragédie, avec une figure ignoble, ou même commune, paraîtra moins jouer son rôle, que le parodier. On peut ici se rappeler l'aventure d'un acteur débutant au théâtre français par le rôle de *Mithridate,* dans la tragédie de ce nom. Il n'était point dépourvu de talens; il avait même beaucoup d'intelligence et de feu: mais son extérieur n'était rien moins que héroïque. Dans la scène où Monime dit à Mithridate: *Seigneur, vous changez de visage!* un plaisant cria à l'actrice: *Laissez le faire.* Le parterre perdit de vue aussitôt les talens du nouvel acteur, pour ne penser qu'au peu de convenance qui se trouvait entre son rôle et sa personne.

Un plaisant du parterre se trouvait à la première représentation d'une pièce nouvelle, et applaudissait à tout rompre en criant: *Ah! que cela est mauvais!* Ceux qui se trouvèrent à ses côtés, surpris de ce procédé bizarre, lui demandèrent pourquoi il disait que la pièce était mauvaise dans le tems même qu'il l'applaudissait. "J'ai reçu, répondit-il, un billet pour applaudir, je l'ai promis et je tiens parole; mais je suis honnête homme, et je ne puis trahir mon sentiment; c'est pourquoi, tout en battant des mains, je dis et répète que la pièce ne vaut rien." La sensation de ce personnage devint générale, et les spectateurs se mirent comme lui à battre des mains et à siffler.

Un astrologue se tira ingénieusement d'un grand danger du tems de Louis XI. Cet astrologue avait prédit qu'une dame, que le roi aimait, mourait dans huit jours. La

chose étant arrivée, le prince fit venir l'astrologue, et commanda à ses gens de ne pas manquer à un signal qu'il leur donnerait, de se saisir de cet homme, et de le jeter par les fenêtres. Aussitôt que le roi l'aperçut : "Toi qui prétends être un si habile homme, lui dit-il, et qui sais précisément le sort des autres, apprends-moi dans ce moment quel sera le tien, et combien tu as encore de tems à vivre?" Soit que l'astrologue eut été secrètement averti du dessein du roi, ou qu'il s'en doutât : "Sire, lui répondit-il, sans témoigner aucune frayeur, je mourai trois jours avant votre majesté." Le roi n'eut garde, après cette réponse, de donner aucun signal pour le faire jeter par les fenêtres ; au contraire, il eut un soin particulier de ne le laisser manquer de rien.

Un empereur, irrité contre un astrologue, lui demandait avec menaces : "De quel genre de mort, malheureux, comptes-tu mourir?... "Je mourai, dit-il, de la fièvre." Tu en as menti, répondit l'empereur ; tu périras tout à l'heure d'une mort violente." On allait saisir ce pauvre malheureux, lorsqu'il dit à l'empereur: "Seigneur, ordonnez qu'on me tâte le pouls, et l'on verra que j'ai la fièvre." Cette saillie le tira d'affaire.

Un bourgeois de Lyon, fort riche, ayant fait dresser son horoscope, mangea, pendant le tems qu'il croyait avoir encore à vivre, tout ce qu'il avait. Mais ayant été plus loin que l'astrologue ne lui avait prédit, il se vit obligé de demander l'aumône ; ce qu'il fesait, en disant : "Ayez pitié d'un homme qui a vécu plus longtems qu'il ne croyait."

Un boiteux voyant venir à lui un bossu, lui dit aussi par forme de gausserie : "Eh bien ! n'as-tu rien de nouveau dans ta valise?" *C'est toi*, repartit le bossu, *qui doit savoir les nouvelles, puisque tu vas toujours de côté et d'autre.*

Un prédicateur prouvait en chaire que tout ce que Dieu a fait est bien fait. Voilà, disait en lui-même un bossu qui l'écoutait attentivement, une chose bien difficile à croire. Il attend le prédicateur à la porte de l'église et lui dit : "Monsieur, vous avez prêché que Dieu avait bien fait toutes choses, voyez comme je suis bâti." *Mon ami*, lui répondit le prédicateur en le regardant, *il ne vous manque rien ; vous êtes bien fait pour un bossu.*

Dominique arlequin du théâtre Italien, se trouvant au souper du roi (Louis XIV,) avait les yeux fixés sur un certain plat de perdrix. Ce prince qui s'en aperçut, dit à l'officier qui desservait : que l'on donne ce plat à Dominique. Quoi, sire ! et les perdrix aussi? Le roi, qui entra dans la pensée de Dominique, reprit : et les perdrix aussi. Ainsi Dominique, par cette demande adroite, eut avec les perdrix, le plat qui était d'or.

Mezetin autre acteur Italien voulait dédier un ouvrage de sa façon à un duc protecteur zélé des talens ; mais pour parvenir jusqu'à lui, il fallait avoir l'agrément d'un portier, d'un laquais, et d'un valet-de-chambre, dont les oreilles, suivant l'expression d'un auteur moderne, étaient dans leurs mains. Mezetin tenta de les fléchir, mais inutilement. Voici comme il s'y prit pour s'en venger. "Monsieur, dit-il fort respectueusement au portier, je dois être récompensé d'un ouvrage que j'ai dédié à M. votre maître, laissez-moi entrer, je vous promets, foi d'homme d'honneur, le tiers de ce qu'il me donnera." Le portier devenu plus humain à ce discours, lui dit : "Vous pouvez passer, je vous en crois sur votre parole." Il fallut faire la même promesse au laquais de garde pour entrer dans l'appartement. Restait un troisième tiers qu'il pria le valet-de-chambre, placé à la porte du cabinet, de vouloir bien accepter. Le voilà entré ; il fait son compliment, et présente son ouvrage. Le duc charmé de cet hommage de la part d'un acteur fêté partout, lui promet de lui accorder ce qu'il pourra désirer. "Monsieur,

répondit Mezetin, puisque vous avez cette bonté, je vous demande cent cinquante coups de bâton"....Quelle est donc cette plaisanterie, reprit le duc? Mezetin lui raconta aussitôt à quel prix il a humanisé le portier, le laquais et le valet-de-chambre. "Vous voyez-bien, Monseigneur, poursuivit-il, que n'ayant aucune part dans la récompense, je n'en aurai aucune aux coups de bâton, et j'aurai le plaisir de voir punir ceux qui m'ont mis à contribution." Le duc ayant ri de tout son cœur, fit la mercuriale à ses gens, et envoya un présent à la femme de ce comédien, afin qu'il en profitât sans violer sa parole.

La meilleure recommandation. Il y a long-tems que l'on a dit que la meilleure recommandation était l'argent; c'est ce que fit bien sentir un jour à ses amis, *Arlotto*, curé Italien, célèbre par ses bons mots et par ses plaisantes réparties. Ce curé s'embarquant pour un voyage, fut prié par plusieurs de ses amis de leur faire diverses emplettes au pays où il allait: Ils lui en donnèrent des mémoires; mais il n'y en eut qu'un qui s'avisa d'y joindre l'argent nécessaire pour payer ce qu'il demandait. Le curé employa cet argent de son ami conformément à son mémoire, n'acheta rien pour les autres. Lorsqu'il fut de retour, ils vinrent tous chez lui pour y recevoir leurs emplettes; et *Arlotto* leur dit: "Messieurs, lorsque je fus embarqué, je mis tous vos mémoires sur le pont de la galère, à dessein de les ranger par ordre, mais il s'éleva un vent qui les emporta tous dans la mer; ainsi, je n'ai pu me souvenir de ce qu'ils contenaient." ......"Cependant, lui dit un d'entr'eux, vous avez apporté des étoffes à un tel".....,"Il est vrai répliqua le curé, mais c'est qu'il avait enveloppé dans son mémoire un nombre de ducats, dont le poids empêcha le vent de l'emporter avec les autres qui étaient légers, ce qui a fait que je ne me suis souvenu que de ce qu'il m'a demandé."

Il est d'usage, dans plusieurs villes de la marche d'Ancône, d'inviter son voisin quand on a tué un cochon. Un bourgeois d'une de ces villes, qui aurait bien voulu éviter cette dépense alla prendre avis d'un de ses compères, qui lui conseilla de dire qu'on lui avait volé son cochon. Le donneur d'avis alla lui-même, la nuit, l'enlever. Le pauvre bourgeois ne le trouvant plus, courut aussitôt faire ses condoléances chez le compère, et jura ses grands dieux que son cochon lui avait été enlevé. "Vous faites bien de parler ainsi, lui dit le voleur; c'est ce que je vous avais conseillé."

Un jour que le comte de Soissons était au jeu, il aperçut derrière sa chaise, dans une glace, un homme dont la mine ne lui disait rien de bon. Cette défiance le rendit attentif. Effectivement, peu de temps après il sentit couper le cordon de son chapeau; il feignit de ne s'être aperçu de rien; et prétextant quelque besoin, il se tourne vers le filou, et le prie de vouloir bien tenir son jeu: ce que celui-ci ne put refuser. Le comte descend à la cuisine, et se fait donner le tranchelard le mieux affilé qu'on pût trouver: il le cacha sous son habit, et rentra dans la salle. Le filou, impatient de s'esquiver, se lève pour rendre le jeu qu'il tenait; mais le prince lui fit signe de continuer. En même temps il s'approche le plus doucement qu'il peut de ce filou, se saisit d'une de ses oreilles, qu'il coupe; et la tenant à sa main: "Monsieur, lui dit-il, quand vous me rendrez mon cordon, je vous rendrai votre oreille."

POÉSIE.

ÉLOGE DU TEMS.

On a beaucoup médi du Tems ;
Il m'a vieilli, mais je l'encense.
S'il nous amène des tourmens,
Il amène aussi l'espérance :
Produit-il un malheur affreux
Qui nous abat, qui nous désole,
Il conduit à l'instant heureux,
Qui le finit et nous console.

Nous lui devons tous les talens,
Leur éclat et leur récompense ;
Il fait naître les sentimens,
Il ajoute à la confiance.
A notre oeil, long-tems abusé,
Il montre, dans notre naufrage,
Le faux ami qui l'a causé,
Et l'ami vrai qui le partage.

Pour tous les genres de bonheur,
Il nous sert avec complaisance ;
L'employer est une douceur,
Et le perdre, une jouissance:
L'amant oppose sa lenteur,
A la beauté qui le refuse ;
Veut-il ravir une faveur,
Sa rapidité nous excuse.

D'un vol léger, prêt à nous fuir,
Le Tems nous échappe sans cesse ;
Mais il permet que le plaisir
Soit l'émule de sa vitesse :
C'est le Tems qui, dit-on, un jour
En calculant comme un vieux sage,
Donna des ailes à l'Amour,
Pour qu'il pût suivre son voyage.

Tendres amans, constans amis,
Du passé naît votre espérance ;
Quand vous fûtes long-tems amis,
Votre sécurité commence :
Par un long et constant effort,
Soumettant tout à son empire,
Le Tems sait affermir encor
Ce que sa main n'a pu détruire.

ÉLOGE D'UNE AMIE QUI N'EST PLUS.

La mort me ravit Eliza ;
Sa cendre est tout ce qui me reste.
Dieu jaloux ! une ame céleste,
D'un corps céleste s'élança.
Ici, je finirai ma vie,
Et ma main y grave aujourd'hui :
"Dieu retira son souffle à lui,
Mon Eliza me fut ravie."

Un charme subit, attrayant,
A tous les coeurs la rendait chère :
La plus jalouse, la plus fière,
Cessait de l'être, en la voyant,
Jamais la noire calomnie
Ne put l'atteindre d'un seul trait ;
Tant de vertu qui s'ignorait
Devait échapper à l'envie.

L'attrait qui vers elle, à son tour,
Entraînait tout mortel sensible,
Plus vif que l'amitié paisible,
Etait bien plus pur que l'amour ;
Et voulait-elle nous défendre,
De ses yeux, de leur doux poison?
Elle égarait notre raison,
En essayant de nous la rendre.

Le désir, timide et discret,
Sur ses pas marchait en silence :
Unir la grâce à la décence,
C'était son charme et son secret.
L'Albane aurait peint, d'après elle,
La pudique et chaste beauté ;
Mais, en peignant la volupté,
Il l'eût prise encor pour modèle.

Toutes les grâces, les vertus,
Dans Eliza furent placées ;
Tel, de cent beautés dispersées,
Apelle forma sa Vénus.
Hélas ! faut-il de tant de charmes
Perdre l'assemblage éclatant ?
Elle eut notre hommage un instant
A jamais elle aura nos larmes.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

POLYNÉSIE.—OTAHÏTI.

Législation. — Le gouvernement d'Otahïti vient d'adopter une nouvelle organisation, fondée sur l'Evangile; et cet exemple paraît devoir être promptement imité par les autres îles du même Archipel. Voici quelques extraits du nouveau code de lois que le roi POMARE a fait imprimer et afficher dans chaque district de ses états, afin que les habitans de l'île, qui, pour la plupart, savent lire, puissent s'instruire de leurs devoirs, comme citoyens et comme pères de famille.—Dans le préambule de ce Code, après la salutation royale adressée au peuple, Pomare s'exprime de la sorte: " Dieu, dans sa grande miséricorde, nous a envoyé sa parole. Nous avons reçu cette parole pour être sauvés. Notre intention est d'observer ses commandemens. Afin donc que notre conduite puisse devenir celle de gens qui aiment Dieu, nous vous faisons connaître que les lois suivantes seront observées à l'avenir dans Otahïti."—Cette première promulgation comprend dix-neuf chefs de lois: 1° sur le meurtre; 2° sur le brigandage; 3° sur les déprédations commises par les porcs; 4° sur les objets volés ou perdus; puis, sur l'observation du Dimanche, la provocation à la guerre, le mariage, la bigamie, l'adultère, etc.—L'un des articles nomme quatre cents juges, établit des cours de justice dans les divers districts des îles d'Otahïti et d'Eiméo, et enjoint aux chefs de veiller à l'exécution de leurs arrêts. La peine de mort est infligée aux meurtriers.—L'expérience amènera sans doute plusieurs changemens dans ces lois; mais, telles qu'elles sont, elles peuvent donner une idée de la condition actuelle de ces peuplades, jadis si peu morales, et chez lesquelles les missionnaires protestans ont opéré tant de bien en peu d'années. Nous allons rapporter trois de ces lois. *Loi sur les ventes et achats.*—Si quelqu'un veut faire un achat, c'est à lui de bien examiner ce qu'il fait, avant de consommer l'échange. Une fois que l'échange est conclu, et les objets livrés, le marché ne peut être annulé que par le mécontentement réciproque des deux parties. Si l'un des objets échangés se trouve avoir quelque défaut qui n'avait pas été aperçu avant l'échange, on peut rompre le marché; mais, si le défaut était connu, le marché subsiste. Si l'échange est fait au nom d'une personne malade, il n'est consommé qu'après que le malade a vu et accepté l'objet acquis en son nom: s'il ne l'accepte pas, cet objet peut être rendu.—Personne ne doit chercher à déprécier la propriété d'autrui: c'est une méchante action. On ne doit pas non plus se mêler d'intervenir dans les marchés où l'on n'a rien à faire. *Loi sur la sanctification du Dimanche.*—C'est un crime aux yeux de Dieu que de travailler le Dimanche. Que tout ce qui est conforme à la parole de Dieu soit observé, et que tout ce qui ne l'est pas, soit abandonné. En conséquence, personne, au jour du Seigneur, ne pourra bâtir des maisons, construire des canots, cultiver la terre, ou faire quelque autre ouvrage, pas même voyager. Si quelqu'un désire aller entendre, ce jour-là, un missionnaire dans un lieu éloigné, qu'il le fasse; mais que cela ne lui serve pas de prétexte pour d'autres affaires: en cela, il se conduirait mal. Cependant il serait bon que l'on se rendît, dès le Samedi soir, dans le lieu où l'on désire passer le Dimanche. —Une première transgression de ce délit sera suivie d'un avertissement, et si le coupable persiste à l'enfreindre, il sera condamné à certains travaux publics, qui lui seront assignés par les juges.—*Loi sur les fausses dé-*

lations.—La personne qui en accuse faussement une autre de meurtre, de blasphème, de vol, ou de quelque autre crime, commet un grand péché. Elle sera condamnée, en punition de sa faute, à travailler aux chemins publics, et à ouvrir une route de quatre milles de longueur et de quatre verges (douze pieds de largeur) : elle en enlèvera toute l'herbe, etc., et en fera un chemin en bon état. La personne dont le faux rapport portera sur des objets moins graves que ceux ci-dessus mentionnés, devra construire un chemin de deux milles de longueur et de quatre verges de largeur. Le chemin une fois construit, le propriétaire des terres qu'il traverse sera tenu de le maintenir en bon état, et de conserver le milieu du chemin relevé, afin que, dans les tems humides, l'eau s'en écoule facilement. Il sera permis aux parens du condamné de l'aider dans son travail, s'ils le désirent. Le chef du district où se construira le chemin, sera tenu de nourrir le condamné : il ne pourra ni le maltraiter, ni le forcer à travailler sans relâche. Enfin, lorsque les fausses délations ne porteront que sur des bagatelles, il ne sera pas imposé de punition. Les missionnaires assurent que les avantages de cette dernière loi se font déjà sentir d'une manière frappante.

SÉNÉGAL.

Culture.—Les établissemens de culture, situés sur les bords du Sénégal, donnent des résultats satisfesans. Les plantations de cotonniers, commencées par des gens qui pour la plupart n'avaient aucune expérience des cultures coloniales, ont cependant réussi. Tous les légumes d'Europe y sont parfaitement acclimatés et se reproduisent à un tel point, que plusieurs espèces y sont à la deuxième ou troisième génération. Ces végétaux nourrissans, qui étaient presque inconnus dans le pays, croissent maintenant en abondance dans les établissemens. A l'égard des plantes coloniales, le succès a dépassé les espérances. Au bout de huit mois, du manioc de sept pieds de haut, des cannes à sucre magnifiques, des ananas en fruits, des bananiers montrant leurs régimes, plus de deux mille jeunes citroniers, des cafeyèrs surtout, semés, levés, croissant admirablement sans abri, et promettant ainsi de riches résultats ; voilà ce qu'a produit en si peu de tems le jardin royal de Richard Tol, dont l'emplacement, couvert de bois, n'était pas même fixé il y a un an.

PÉTERSBOURG.

Cabinet de médailles anciennes.—L'Académie des sciences, d'après l'autorisation de l'empereur, a fait l'acquisition du magnifique cabinet de médailles anciennes du général Suchtelen. Ce cabinet est composé de plus de 11,000 pièces, tant en or et en argent qu'en bronze, et choisies avec le goût et les soins d'un amateur éclairé. Depuis l'acquisition des manuscrits orientaux appartenant à M. Rousseau, consul de France à Alep, collection que l'Académie dut, en 1818, à la munificence de l'empereur, celle des médailles du général Suchtelen est la plus importante qu'ait faite l'Académie.

Institut pour les langues orientales.—Un Institut spécial pour l'étude des langues orientales vient d'être adjoint au collége des affaires étrangères ; on y admettra vingt jeunes gens, qui seront destinés à servir d'interprètes auprès des légations russes, dans le Levant. Les deux professeurs de cet Institut sont MM. Demanges et Charmoy, élèves de l'école royale des LL. OO. de Paris ; leur traitement annuel est de 6,000 roubles.

POLOGNE.

Culte hébraïque.—Voici un nouvel exemple des progrès de la civilisa-

tion parmi les Juifs: l'assemblée des rabbins et anciens de la waywodie de Plascko a permis dernièrement aux Juifs de célébrer leur sabbath le Dimanche. En général, les Israélites polonais surpassent de beaucoup, en instruction, leurs frères des autres pays, et s'associent de plus en plus au progrès des lumières. Aussi, voyons-nous qu'ils tiennent bien moins au talmud et à la cabale, qu'à un enseignement moral et vraiment utile.

Littérature polonaise.—Outre les traductions d'ouvrages français, il a paru, dans différens recueils périodiques, publiés en Pologne, des morceaux traduits de l'anglais, et particulièrement du *Spectateur*. Ces extraits ont été suivis d'ouvrages entiers, tels que le *Rasselas* de Johnson, les *Nuits* d'Young, le *Tom Jones* de Fielding, le *Paradis reconquis*, les *Essais* de Pope *sur l'homme*, la *Boucle de Cheveux enlevée*, etc. Les Polonais possèdent aussi plusieurs traductions des *Poésies d'Ossian*. Depuis le tems ou Krasiki et Thymieniecki les ont fait connaître à leurs compatriotes, les éditions en ont été extrêmement multipliées. Le théâtre de *Shakspeare* est fort admiré en Pologne. On joue ses principales pièces, traduites presque littéralement, à Varsovie, Vilna, Cracovie et Léopold. L'étude de la langue anglaise est généralement répandue dans la Pologne. Il y a même des chaires publiques pour l'enseigner dans les Universités. Plusieurs poètes modernes de l'Angleterre ont été également traduits en polonais.

Journal.—Depuis le commencement de cette année, il paraît à Varsovie un journal destiné spécialement aux dames, sous le titre de *Courrier, ou Journal de littérature, des arts, modes et nouvelles.*

RATISBONNE.

Longévité.— M. Neumark vient de publier un livre curieux *sur les moyens d'atteindre à un âge avancé.* Les exemples cités par l'auteur, de personnes qui ont vécu entre 90 et 100 ans, sont, pour chacune de ces années, au nombre de 12 à 20. Ceux des centenaires, jusqu'à 115 ans, sont plus nombreux; mais ce nombre diminue pour ceux qui ont atteint l'âge de 116 à 123 ans: il n'est plus que de 4 à 9. Les exemples de personnes âgées de plus de 123 ans sont naturellement beaucoup plus rares. M. Neumark n'en cite qu'une seule de 200, deux de 297 et une de 360; le vieillard qui a atteint ce dernier âge, est, dit l'auteur, un nommé Jean de Temporibus*, qui est mort en Allemagne, en 1128; il était écuyer de Charlemagne. Il est remarquable que, parmi les centenaires, on compte peu de gens d'une haute classe et peu de médecins. Hippocrate et Dufournel, ce dernier mort à Paris, en 1805, à l'âge de 115 ans, sont presque les seuls. Parmi les monarques, excepté Frédéric II qui avait 76 ans, peu ont passé l'âge de 70 ans; parmi trois cents papes; sept seulement ont atteint 80 ans; parmi les philosophes d'un grand âge, on compte Kepler, Bacon, Newton, Euler, Kant, Fontenelle, etc.; parmi les poètes, Sophocle, Pindare, Young, Haller, Voltaire, Bodmer, Goethe, etc. Le plus grand nombre d'exemples de longévité est fourni par la Russie, la Suède, la Norvége, le Danemarck, la Hongrie et la Grande-Bretagne.

WURTEMBERG.

Société Biblique.—La Société biblique privilégiée du Wurtemberg a répandu, depuis le 24 Octobre 1820 jusqu'au 14 Septembre 1821, 42,949 Bibles entières et 25,235 Nouveaux-Testamens, dont 7,510 Bibles et 4,822 Nouveaux-Testamens pour l'étranger. On les a distribués en partie *gratis*, en partie à un prix très-modique; celui de la Bible entière est à peu près de 1 franc 50 cent.

---

* M. Neumark trouvera beaucoup d'incrédules qui n'admettront pas, sans des preuves bien positives, l'âge si extraordinairement avancé de M. Jean de Temporibus.

MUNICH.

Nécrologie.--La Bavière a fait le 12 Août 1822, une grande perte dans la personne de M. *Jean-Adam-Cristophe-Joseph*, baron d'ARETIN, ministre plénipotentiaire de cette cour auprès de la diète germanique et de l'électeur de Hesse. Né à Ingolstad, le 24 Août 1769, M. d'Aretin fit des études si brillantes qu'à dix-neuf ans il était déjà conseiller aulique. Homme d'état éclairé, il a rendu à sa patrie d'éminens services dans toutes les branches de l'administration, et a successivement rempli avec distinction les fonctions les plus élevées. Son nom se rattache à tous les traités importans dans lesquels la Bavière est intervenue.—L'étude de l'histoire fut long-tems son occupation favorite; doué de connaissances très-étendues dans cette branche des sciences, il fut un des membres les plus actifs du comité central institué à Francfort-sur-le-Mein, par la *Société pour la publication d'une édition générale des ouvrages originaux du moyen âge sur l'histoire d'Allemagne*; il s'acquit alors des droits à la reconnaissance des Allemands par les services qu'il rendit à cette entreprise si importante pour l'histoire de leur pays. —Protecteur des artistes, il cultivait lui-même avec succès les beaux-arts. Dès sa jeunesse, il prit soin de former une collection de gravures, et recueillit celles qu'on regarde, en quelque sorte, comme classiques. Il l'avait disposée d'après un système particulier et tellement étendue avec le tems, qu'elle est d'après les connaisseurs, une des plus précieuses qui existent. Sa belle collection de tableaux à l'huile, composée d'ouvrages de toutes les écoles, ne mérite pas moins d'éloges.—M. d'Aretin se distinguait encore par une philantropie éclairée et par une bienfesance active: on peut dire de lui, sans exagération, qu'il emporte les regrets de tous ses compatriotes.

ROME.

Edition palimpseste.—M. Angelo Mai, préfet de la bibliothèque du Vatican, vient de publier une seconde édition des fragmens des *Œuvres de Fronton*, qu'il avait découverts dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan, mais qu'il a considérablement augmentés par les découvertes nouvelles qu'il a faites parmi les trésors du Vatican. Le monde littéraire apprendra sans doute avec plaisir que, parmi ces augmentations, se trouvent plus de cent lettres de Marc-Aurèle, de Fronton, etc. Cette édition est dédiée au pape.

Beaux-arts.—Projet d'établissement d'une académie Anglaise.—On se propose d'établir ici, l'hiver prochain, une *Académie Anglaise des beaux-arts.—L'Académie de peinture*, de Londres, dont le président, Sir TH. LAWRENCE, s'intéresse vivement à la réussite de ce projet, a déjà alloué une certaine somme pour ce nouvel établissement, qui sera entretenu par des souscriptions annuelles.

HARLEM.

Fête séculaire de l'invention de l'imprimerie.—Cette fête a été célébrée, le 10 Juillet, dans cette ville, avec la plus grande solennité. Toutes les maisons et les rues étaient décorées; un brillant cortége se rendit, à dix heures et demie, à la grande église, où s'étaient réunies plus de cinq mille personnes. Une symphonie et des cantiques commencèrent la cérémonie; M. le professeur Vander Palm prononça ensuite un discours, dans lequel il démontra que Harlem avait été le berceau de l'imprimerie, et développa tous les avantages qui étaient résultés de cette importante découverte. Le poète Tollens lui succéda à la tribune, et le cortége se rendit ensuite à la maison-de-ville, d'où il partit vers deux heures après midi pour le Hout, où devait se faire l'inauguration du monument consacré à Laurens Koster. Ce monument portait deux inscriptions, qui en fesaient connaître l'objet: l'une en latin et l'autre en langue nationale. L'on y avait placé également les armes de la ville

de Harlem et celles de la famille de Koster. Le poète Arntzénius récita un fort beau poème sur cette fête, inaugurale. Les principaux personnages qui avaient pris part à la fête furent invités à un banquet royal chez M. le gouverneur de la Hollande septentrionale; des médailles et des relations de cette journée leur avaient déjà été remises de la part de la régence. La journée du 11 a été consacrée à de nouvelles fêtes, qu'a terminées une illumination générale.

BAS-RHIN.

Commission des prisons.—La ville de Strasbourg se distingue par un zèle philantropique, qui a donné naissance à divers établissemens, dignes de servir de modèles. Déjà une commission, formée pour l'amélioration morale des prisonniers, avait obtenu les plus heureux résultats. Mais elle regrettait de ne pouvoir les suivre dans la société, lorsqu'ils y avaient été rendus. L'association nouvelle dont nous annonçons la création, se propose de compléter les travaux de la commission des prisons; son but est d'offrir aux jeunes gens libérés, qui, pendant leur détention, auraient donné des marques d'un vrai repentir, et qui, en sortant de prison, se trouveraient sans état, les moyens d'achever leur régénération morale et de résister aux nouvelles sollicitations de la misère et du besoin, en les plaçant comme apprentis auprès d'honnêtes artisans, en leur procurant des occasions de s'instruire, et en exerçant sur eux, jusqu'au moment de leur émancipation, une surveillance à la fois paternelle et sévère. Elle espère par ces moyens rendre à la société ces intéressantes victimes de l'ignorance, de la séduction et d'une éducation vicieuse, et en faire des hommes vertueux et des citoyens utiles.

Déjà, des dons nombreux ont mis la Société en état de faire les premiers essais; et deux jeunes gens, placés par ses soins, donnent les meilleures espérances.

Voici l'*Extrait du règlement de la Société :*

ART. 2. La Société se propose d'atteindre son but, en suivant avec soin la conduite des jeunes détenus dès leur entrée en prison; en distribuant des prix d'encouragement à ceux dont les mœurs auront mérité le plus d'éloges; en plaçant, après leur mise en liberté, d'une manière convenable aux progrès de leur moralité, ceux qui auront répondu aux soins de la Société, ou en fournissant les moyens d'apprendre un métier à ceux qui n'auront pas encore, à leur sortie, les connaissances ou les forces nécessaires pour gagner leur vie.

ART. 5.—Pour être reçu membre de la Société, il suffira de souscrire annuellement une somme quelconque: pour avoir voix délibérative, il faudra souscrire pour la somme de cinq francs au moins.

ART. 7.—La Société se réunira régulièrement, une fois par année, en assemblée générale. Dans l'intervalle d'une assemblée à l'autre, elle confiera les soins de l'administration à un Comité composé d'un président, d'un secrétaire, d'un trésorier et de six autres membres.

Les personnes qui voudront faire partie de la Société, sont priées de s'adresser à l'un des membres du Comité, dont les noms suivent :

MM. *Herrenschneider*, professeur, président : *Charles de Turckheim*, banquier, trésorier, *Rauter*, professeur; *Ulrich*, négociant; *Richard*, professeur; *Schneegaus*, négociant; *Frantz*, pasteur; *Bruch*, professeur; *Hessel*, aumonier protestant de la maison de correction; *Willm*, secrétaire.

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 17.] *OCTOBRE,* 1823. [Tome III.

TABLE DES MATIÈRES.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET C^nie.; BOSSANGE ET C^nie.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 17.] *OCTOBRE*, 1823. [TOME III.

BIOGRAPHIE.

LAPLACE (LE MARQUIS, PIERRE-SIMON),

Pair de France, l'un des plus célèbres géomètres de notre époque, né à Beaumont-en-Auge, département du Calvados, le 28 Mars 1749, est le fils d'un simple cultivateur. Le goût ardent que dès sa jeunesse il montra pour les sciences, triompha des difficultés qui naissaient d'une éducation sans doute peu proportionnée aux vastes connaissances qu'embrassa son génie. Après avoir professé quelque tems les mathématiques à l'Ecole Militaire, établie dans le bourg où il prit naissance, il se rendit à Paris, où les progrès qu'il avait déjà faits, et ses heureuses dispositions, lui procurèrent de puissans protecteurs. Ayant dédié le premier de ses ouvrages au président Saron, celui-ci le fit imprimer à ses frais, et cette publication commença avantageusement la réputation de M. Laplace, que ses connaissances dans la géométrie transcendante et dans l'analyse ne tardèrent pas d'achever. Il obtint la place d'examinateur du corps-royal d'artillerie, occupée précédemment par Bezout; devint membre de l'académie des sciences, et par suite, de l'institut et du bureau des longitudes. Ayant terminé son *Exposition du système du monde*, il en fit hommage, en 1796, au conseil des cinq-cents, et vint à la tête d'une députation, le 26 Septembre de la même année, présenter à ce conseil un exposé des travaux de l'institut depuis sa création. Dans le discours qu'il prononça à cette occasion, en rappelant les noms des hommes dont le savoir avait honoré la France, il s'empressa de payer un juste tribut d'hommage à la mémoire du président de Saron, son bienfaiteur. Quoique M. de Laplace se soit montré, dès le commencement de la révolution, partisan des principes d'après lesquels elle s'opérait, il n'a rempli aucune fonction publique avant le 18 Brumaire. Nommé ministre de l'intérieur à cette époque, il occupa cette place plutôt qu'il n'en remplit les fonctions, jusqu'à l'époque où Lucien Bonaparte y fut appelé. Napoléon caractérise ainsi les talens de M. de Laplace,

comme administrateur: « Géomètre du premier rang, il ne tarda pas à se montrer administrateur plus que médiocre. Dès son premier travail, les consuls s'aperçurent qu'ils s'étaient trompés: Laplace ne saisissait aucune question sous son vrai point de vue; il cherchait des subtilités partout, n'avait que des idées problématiques, et portait enfin *l'esprit des infiniment petits* dans l'administration." Après avoir porté six semaines le titre de ministre, M. de Laplace, dans la personne duquel Napoléon se plaisait à honorer les sciences, fut appelé au sénat-conservateur, en Décembre 1799. Vice-président de ce corps en Juillet 1803, il en fut nommé chancelier le mois suivant, puis grand-cordon de la légion-d'honneur. Ce fut lui qui, en Septembre 1805, fut chargé de faire au sénat, un rapport sur la nécessité d'abandonner le calendrier de la république, pour reprendre le grégorien. Il devint président de la société maternelle en 1811; reçut, en Avril 1813, le grand-cordon de l'ordre de la Réunion; antérieurement, il avait été créé comte de l'empire. Tant de faveurs n'enchaînaient point son indépendance. En 1814, il vota la déchéance de Napoléon et l'établissement d'un gouvernement provisoire. Son courage fut récompensé. Le 4 Juin suivant, il fut admis par le roi au nombre des pairs, et reçut le titre de marquis. Fidèle à sa nouvelle obligation, on ne le vit pas reparaître aux Tuileries pendant les *cent jours*. En 1816, ce géomètre fut nommé membre de l'académie française. Il est un des fondateurs de la *société d'Arcueil*, à laquelle appartenait aussi le modeste Berthollet, société composée de plusieurs savans qui consacrent aux progrès des sciences physiques, leurs travaux et même une partie de leur fortune. Parmi les ouvrages de M. de Laplace, on distingue les suivans: 1° *Théorie du mouvement et de la figure elliptique des planètes*, 1784, in-4°; 2° *Théorie des attractions des sphéroïdes et de la figure des planètes*, 1785, in-4°; 3° *Exposition du système du monde*, 1796, 2 vol. in-8°; 1799, in-4°, 4^{me} édition; 4° *Traité de mécanique céleste*, 1799, 2 vol. in 4°; tomes 3 et 4, 1804-1805; 5°, *Théorie analytique des probabilités*, 1812, in-4°; 1814, in-4°; 3^{me} édition, 1816; 6° *Essai philosophique sur les probabilités*, 2 éditions; 3^{me} édition, 1816, in-8°. Un grand nombre des mémoires de M. de Laplace se trouvent dans le *Journal de l'École Polytechnique*, et dans la collection des mémoires de l'académie des sciences et de l'institut. Pour bien apprécier ce savant, qui, par l'immensité de ses travaux, a beaucoup contribué à reculer les bornes d'une science sur laquelle tant d'hommes de génie s'étaient déjà exercés, il est nécessaire de lire le rapport de M. Delambre *sur le progrès des sciences*, du 6 Février 1808. M. de Laplace est membre de presque toutes les sociétés savantes du monde civilisé.

tesmoigner que ie suis Vostre affectionné
A Monsieur Serviteur.
Compiegne ce 18 febvrier 1662. Le Cardinal de Retz

Le Treshumble, tresobeyssant
& tresobligé Serviteur
Mezeray Historiographe,

De paris ce 16 mars 1672.

MÉLANGES.

VOLTAIRE ET MOLIÈRE,

CONSIDÉRÉS SOUS LE RAPPORT DU COMIQUE, DANS L'ART DRAMATIQUE.

Me trouvera-t-on trop hardi d'oser croire que j'ai considéré ces deux génies sous des rapports nouveaux, et que j'en ai tiré quelques preuves de l'influence des sentimens sur la pensée, et du caractère sur les productions de l'esprit.

Comment *Monsieur de Voltaire*, l'homme de la meilleure compagnie, dont l'esprit était le plus gai, le plus piquant, et qui maniait si légèrement l'arme de l'épigramme; comment, dis-je, n'a-t-il jamais saisi le véritable comique dans ses comédies? Comment, en le cherchant, n'a-t-il produit sur la scène que des caricatures, telles que *Fierenfat*, madame de *Croupillac*, et d'autres que je pourrais citer; personnages hors de nature, dont le monde n'offre aucuns modèles, et qui sont plutôt le fruit d'une imagination tourmentée, que la copie fidèle des ridicules dont la société abonde, et qui devaient frapper un esprit observateur?

Comment se peut-il, au contraire, que *Molière*, homme peu répandu dans le monde, d'un caractère triste, porté à l'humeur, à la misanthrophie, malheureux dans son intérieur, ait offert sur la scène les tableaux immortels du comique le plus vrai, de la gaieté la plus naturelle, qui frappent à la fois tous les esprits, tous les âges, et causent également l'admiration de l'homme du peuple le moins instruit, et du moraliste le plus profond?

Voilà la question que je me propose d'examiner. Etablissons d'abord un point. Quelle est la manière dont on doit considérer *Molière*? Etait-il simplement un célèbre auteur dramatique, ou bien un des plus grands philosophes dont la France ait pu s'honorer? Cette question ne devrait pas en être une; et tout ce qui a réfléchi sur ses ouvrages, place *Molière* à un si haut degré sous ce rapport, qu'on ne peut lui comparer que Montaigne, La Bruyère et La Fontaine, penseurs profonds et grands scrutateurs du cœur humain.

Comment classerons-nous *Monsieur de Voltaire*? Son génie n'avait-il pas trop d'étendue et d'éclat pour avoir de la profondeur? Embrassant trop d'objets dans son vol rapide, il les effleurait; la vivacité pénétrante de ses regards le trompait lui-même dans ses observations fugitives; et lorsque d'un seul coup-d'œil il avait vu plus que mille autres, il n'avait pas assez approfondi pour lui: sa sagacité perçait bien des voiles, développait quelques replis des âmes; mais il devinait trop souvent, et ne méditait pas assez.

On pourrait donc penser que Molière observait le monde presque involontairement, et que Voltaire ne l'examinait qu'en passant; que Molière était vivement affecté des vices ou des ridicules qu'il voyait, et que Voltaire ne les apercevait que pour s'en moquer.

Maintenant, sans décider d'après le fait connu, cherchons sous cet aspect le point de vérité. De qui doit-on attendre, sur la scène, des situations

comiques, ou de l'auteur qui ne remarque les vices que pour en rire, ou de celui qu'ils affectent assez pour qu'il ose entreprendre de les corriger ?

N'en doutons pas, celui qui ne voit les vices de la société que du côté plaisant, s'en amuse trop lui-même pour méditer sur eux : ils deviennent, en quelque sorte, pour lui, un spectacle piquant, dont il lui coûterait de se priver; occupé de saisir le ridicule, il n'en juge pas les effets. Il peut être gai dans son style, fin dans ses saillies ; mais il n'atteindra pas les situations comiques, parce qu'elles ne sont jamais que le fruit d'une tête vaste, qui a pu concevoir à la fois l'ensemble et les détails, et qui s'attache moins encore aux ridicules des folies qu'elle attaque, qu'aux dangereux effets qui en sont les suites inévitables.

Il n'est que trop facile de se moquer des hommes !......Combien il est rare d'avoir le génie nécessaire pour leur donner de grandes et sublimes leçons, par les tableaux frappans de leurs faiblesses, qu'un pinceau vigoureux et hardi peut seul tracer sous leurs yeux, en sachant adoucir ses couleurs, et réunir le prestige de l'art au charme de la vérité.

Une faute essentielle que commettent presque tous les auteurs dramatiques d'un talent médiocre, est de chercher, en composant un ouvrage, à y placer un personnage comique, par le simple désir de jeter sur leur pièce une teinte plus vive et moins uniforme. A peine un auteur a-t-il formé ce projet, que l'on peut dire d'avance que son personnage nouveau sera peut-être gai, mais d'autant moins comique qu'il paraîtra plaqué ; qu'à peu près étranger à l'action, il ne deviendra qu'un être épisodique, qui doit nuire à la marche de la pièce sans en augmenter l'intérêt.

En lisant les modèles, on s'aperçoit bien vite que les personnages sont comiques sur la scène, bien moins par ce qu'ils disent que par ce qu'ils font ; qu'en les plaçant dans un ouvrage comme ornement, on n'est maître que de leur langage; mais que s'ils tiennent essentiellement au sujet, ils sont alors si naturellement en jeu, que l'auteur, entraîné par la vérité de la situation que lui-même a conçue, les fait agir et parler presque malgré lui-même, avec autant de naturel qu'ils le feraient dans le monde.

Dans l'immortel ouvrage des *Femmes savantes*, Molière a-t-il cherché à introduire tel ou tel personnage plaisant ou ridicule pour animer sa pièce ? Non ; pas plus que dans la sublime exposition de *Tartuffe*, où chacun est tellement à sa place, qu'il dit toujours ce qu'il doit dire, et qu'en dix minutes le spectateur est non-seulement au fait du caractère principal, et voit l'intérieur d'une famille malheureuse tourmentée par la faiblesse du chef et par l'adresse du scélérat qui s'en empare, mais qu'il connaît de plus tous les caractères qu'il va voir se développer, comme s'il avait passé sa vie avec eux ; tout attache, parce que tout est vrai, et, jusqu'au dialogue inimitable de cet ouvrage, n'est que le résultat de la force des situations.

Molière attaque l'abus de l'esprit, et de l'amour exagéré des sciences chez les femmes ; mais, en homme raisonnable, plus frappé de l'inconvénient fâcheux qui suit cette manie, que du côté plaisant d'un travers qu'il veut corriger, que nous présente-t-il ? Deux femmes tellement entichées de ce sot amour de bel esprit, que pour s'y livrer, elles abandonnent tout, oublient tout, jusqu'aux devoirs les plus sacrés, jusqu'aux soins les plus essentiels de leur famille. Une mère assez abandonnée à cette folie pour sacrifier une fille intéressante et aimable, aux vues adroites d'un pédant qui se sert de sa manie pour la dominer et l'amener à son but.—Mais tout le monde n'est pas fou dans cette maison ; on voit un vieux mari plein de sens, un beau-frère rempli de raison et d'excellentes vues ; un homme de la cour qui joint un esprit juste et fin à l'élégance de mœurs la plus recher-

chée.—D'un autre côté, des pédans dont il se joue et qui déraisonnent à plaisir, montrent encore plus de vanité que de talent et de savoir.—Une jeune personne pleine de naïveté, de grâce et de raison, qui déroute souvent par les réponses les plus simples, le fatras d'érudition que veulent étaler sa mère, sa tante, et même sa sœur que l'auteur a su mettre en opposition avec elle, pour en faire une dupe au dénoûment.—Enfin, une servante Martin, qui, par son *gros bon sens*, et la raison simple et droite dont elle est douée, fait la critique la plus gaie, mais la plus juste, des ridicules de ses maîtresses.

Que doit-il naître d'un plan aussi bien conçu?.... Des scènes toujours piquantes, parce qu'elles sont vraies; un dialogue toujours attachant, parce qu'il est naturel; des situations toujours comiques, parce qu'elles naissent du fond du sujet et du choc inévitable des caractères.

Qu'on ne s'abuse point, Molière n'a point voulu nous faire rire dans cet ouvrage. En homme probe et sensible, il a peint à grands traits les effets dangereux d'une manie trop répandue de son tems. Ce n'est qu'en attaquant sévèrement une maladie de l'esprit, qu'il rencontrait et dévoilait le ridicule: les scènes comiques naissaient sous sa plume comme des conséquences nécessaires de sa première conception; et loin de n'être qu'un auteur célèbre qui s'amuse à faire des comédies, c'est sa moralité autant que son goût qui le conduisent à l'immortalité.

Supposons un moment que Voltaire, cet esprit prodigieux, qui, pareil aux éclairs, semblait ne lancer mille traits de flammes que pour en annoncer de plus éclatans encore; supposons, dis-je, qu'il eût voulu s'amuser dans une satire des *Femmes savantes* de son tems: voit-on d'ici quelle aimable folie, quelle brillante fécondité de mots piquans, de saillies dans ses épigrammes, de sarcasmes malins d'autant plus dangereux, que cachés sous des formes aimables et gracieuses, le trait, pour être détourné, n'en eût été que plus déchirant et plus acéré.—Mais, si l'idée d'attaquer le ridicule des *Femmes savantes* dans une comédie lui fût venue, tout l'éclat de sa critique à l'instant se serait éteint: on peut le dire d'après ce que l'on connaît de lui dans ce genre. Dans ce nouveau cadre, on n'eût trouvé rien de vrai, rien de juste, rien de naturel; l'esprit seul eût ébloui: sorti de la sphère de son talent. Voltaire disparaissait.—Nous aurions pu tout au plus espérer un ouvrage semblable à l'*Ecossaise;* et, certes, cette pièce est plutôt une satire personnelle qu'une comédie. C'est le plus grand tort que l'on puisse reprocher à un auteur dramatique, que de se tromper sur ces deux genres. La critique est un miroir, et la satire n'est qu'un portrait: l'un peut servir à tout le monde, si l'on veut s'y reconnaître;* l'autre afflige quelqu'un et n'est utile à personne.—La comédie la plus passable de Voltaire est donc une satire, et presque aucun ouvrage de Molière ne peut porter ce titre.†

C'est ici que l'on retrouve l'influence inévitable du caractère sur les productions de la pensée. Le caractère exerce son pouvoir sur notre esprit comme sur nos jugemens; il est rare que différentes personnes voient les

---

* C'est ici le lieu de rappeler ce joli couplet d'*Harlequin afficheur*:

La comédie est un miroir
Qui réfléchit le ridicule;
Mais l'homme qui devrait s'y voir,
Est aveugle ou bien incrédule.
A se flatter on est enclin:
Dans les portraits qu'on voit paraître
On reconnaît bien son voisin,
On ne veut pas s'y reconnaître.

† S'il a mis quelques personnages connus sur la scène, c'est par juste indignation contre leurs vices, et non par animosité particulière contre eux: c'est tout ce qu'on peut reprocher à Voltaire.

mêmes objets avec les mêmes yeux. Cette diversité tient moins aux regards qu'à la réaction de notre moral sur la chose qui nous frappe : il y a toujours un peu de *nous* dans les jugemens que nous portons. Molière rencontre-t-il un avare ? il s'en affecte et le plaint ; Voltaire en sourit et s'en moque. Molière l'observe pour en tirer des leçons utiles aux hommes ; Voltaire trace son portrait pour les amuser ; mais en se jouant de ce qu'il écrit, il ne laisse qu'une faible esquisse, qui manque de comique ; et Molière grave à grands traits pour la postérité.

Nous devons l'avouer avec peine, le tort réel de Voltaire est de s'être joué de *tout* dans ses écrits ; de la religion, de la morale, de l'histoire, de la politique, des devoirs des rois et des peuples.

Quand on l'a lu, on est enivré ; si on se laissait entraîner, on finirait par douter de tout ; en un mot, il est inoui que le talent de cet *enchanteur* soit de *désenchanter* tout ce qui nous entoure.

Ne pourrait-on pas conclure de ces réflexions, que pour produire de ces ouvrages dramatiques du premier genre, il ne suffit pas d'avoir du génie, il faut encore être guidé par de bonnes et sages intentions.

DE LA MUSIQUE CHEZ LES ITALIENS

DE L'ANCIEN AGE ET PARTICULIÈREMENT CHEZ LES ÉTRUSQUES ET LES ROMAINS.

De tous les arts, celui qui touche de plus près à la nature de l'homme, celui qu'il tient le plus immédiatement d'elle, c'est, sans contredit, la musique. Il suit de là, que tous les peuples ont dû nécessairement avoir une musique qui leur a été propre ; ainsi les nations autocthones de l'Italie, qui se trouvèrent placées sous un beau ciel, dont le sol était fertile et le langage harmonieux, cultivèrent-elles cet art, avant celles que le sort avait moins favorablement placées.

Cependant, assigner l'époque précise de l'existence de la musique chez les Aborigènes de la péninsule, avant les Etrusques, devient une chose impossible. L'antiquité de ces peuples, qui se perd dans la nuit des tems, y met un invincible obstacle : dans des siècles plus rapprochés même, une difficulté non moins grande vient encore nous arrêter : partout les monumens historiques manquent ; et sans cela, comment prouver que tel ou tel art a existé ? On sait, par le terrible exemple de Carthage, que les Romains détruisaient tout ce qui aurait pu survivre à leurs ennemis vaincus, dont ils anéantissaient jusqu'aux plus faibles traces. De là, l'impossibilité de rien savoir de la musique des nations italiennes, qui, descendues des Aborigènes, ont succombé dans leur lutte avec Rome.

Tout ce que l'on peut dire, c'est que toute la partie de l'Italie appelée la Grande-Grèce possédait le système musical des Grecs, puisque, comme nous l'avons vu, Pythagore, qui avait créé et enseigné les premières règles de ce système, résida long-tems à Crotone, et se fixa à Métaponte, et qu'Aristoxène, né à Tarente, le perfectionna. Mais les trois nations samnites, qui possédaient une grande partie du littoral de l'Adriatique, et s'étendaient jusque vers celui de la

mer Tyrrhénienne, occupé par les Etrusques, parlaient une autre langue, et avaient peut-être, quoique voisines de la Grande-Grèce, une musique nationale, proprement dite. Ces peuples belliqueux devaient, avoir adopté surtout des instrumens et des chants propres à entretenir et à exciter leur ardeur dans les combats. Quant aux Etrusques, un monument impérissable de l'existence de l'harmonie chez eux existe dans ce vers de l'*Enéide* de Virgile, qui apprend à la postérité la plus reculée, qu'ils furent les inventeurs de la trompette :

Tyrrhenusque tubæ mugire per æquora clangor.*

Les vers fescenniens, écrits en langue osque, une des mères de la langue latine, et contemporaine de celle des Etrusques, ces vers chantés et accompagnés d'instrumens, comme les vers grecs, prouvent encore l'existence de la musique avant la fondation, ou du moins les victoires de Rome, chez les nations qui environnaient son territoire, et qui se fondirent dans son sein après la guerre de l'Etrurie, et après la guerre Sociale ; guerres où elle détruisit tout chez ces peuples, comme elle détruisit tout à Carthage.

Ainsi l'on ne peut révoquer en doute l'existence de la musique en Italie dans les tems antérieurs aux Romains, quoiqu'il ne nous soit parvenu aucun traité de cet art écrit en langue osque ou étrusque. Quand on considère le nombre et l'éclat des villes que possédait la dernière de ces deux nations, le luxe de leurs citoyens, l'habileté des artistes, surtout dans la plastique et dans l'art de fabriquer ces vases dit étrusques, qui égalent en beauté les fameux vases *murrhins ;* quand on jette les yeux sur Capoue, qui portait le nom de *Caput urbium*, parce qu'elle était la première des douze colonies étrusques ;* sur Pouzzol, dont l'amphithéâtre immense qui existe encore, a servi de modèle au fameux Colisée de Flavien ; sur Naples et sur Cumes, l'aïeule de toutes ces villes, pourrait-on croire que dans un tel pays, c'est-à-dire, dans tout le midi de l'Italie, l'art seul de la musique n'ait pas été porté à son plus haut degré de perfection ?

Si ces témoignages ne suffisaient pas, nous en appellerions, pour augmenter leur nombre, à une autre autorité (la fable) que son nom pourrait bien faire récuser, mais où l'érudition et la philosophie ne dédaignent pas toujours d'aller chercher des preuves.

Bacon n'a point balancé à dire que la mythologie *était la sagesse de l'antiquité*, d'où il suit que la fable peut, dans le besoin, servir de supplément à l'histoire ; il ne s'agit que de savoir convenablement et l'interroger et l'interpréter. Dès lors nous oserons demander ce que signifient ces êtres aussi dangereux qu'ils étaient aimables, qui, moitié femmes, moitié poissons, exerçaient également leur puissance sur les eaux comme sur la terre ; et, sous le nom mélodieux de *sirènes* étaient à la fois l'effroi des sages, et l'objet des désirs des imprudens, c'est-à-dire, de tous ceux dont le cœur était trop sensible peut-être au pouvoir réuni de la mélodie et de la beauté ! Les nautoniers et les passagers sur les mers, les voyageurs sur le littoral du beau golfe de Naples, qui alors s'appelait *Parthénope* (du nom d'une de ces sirènes, lequel signifie *figure de vierge*,) tous couraient les plus grands dangers en les écoutant ; et l'on sait ceux auxquels s'exposa le héros favori du père de la poésie épique chez les Grecs, lorsque

* Æneid. VIII.

* Tite-Live croit que Capi, commandant des Samnites, donna son nom a Capoue, Mais Virgile, en parlant de Capys, compagnon d'armes d'Enée, dit, au Liv. X :

Et Capys. Hic nomen Capuanæ dicitur urbis.

passant près de ces beaux rivages il entendit ces attrayantes femmes. Prudent et rusé, il eut sagement recours à l'artifice pour combattre un art funeste à la vertu : il se boucha les oreilles avec de la cire, se fit attacher au mât de son vaisseau, et faillit, malgré toutes ces précautions, à succomber à des périls semblables à ceux qu'il rencontra chez Circé, autre magicienne de ces bords célèbres. Quels étaient donc ces êtres surnaturels, sortes de fées antiques, qui présidaient à la musique dans l'Ausonie, comme Erato dans la Grèce à la poésie lyrique, si ce ne sont les femmes de cette Ausonie doublement dangereuses, et parce qu'elles inspiraient la mollesse par des chants efféminés, ct parce que ces chants ajoutaient au charme de leur beauté ? Oui, dépouillée de son enveloppe allégorique, la fable des sirènes devient un monument historique qui atteste en même tems et l'éclat et l'abus peut-être de la musique en Italie, dès la plus haute antiquité.*

Rome, quelque austères que fussent ses lois, reconnut aussi, même dans son berceau, le pouvoir de la musique ; mais elle consacra ses naissantes institutions dans cet art à son dieu favori, à Mars. Le plus pacifique de ses rois, celui qu'on doit regarder comme son législateur religieux, Numa, ordonna que les prêtres de ce dieu chanteraient en portant en procession l'*ancile*, ou le bouclier sacré tombé du ciel pour servir d'égide à la ville éternelle. Plus tard, on voit le napolitain Andronicus, affranchi de Livius Salinator, dont il élevait la famille, composer, pour apaiser les dieux irrités contre les Romains, une hymne qui fut solennellement chantée par un chœur de jeunes vierges,† dont la beauté ajoutait au charme de la poésie et de la musique réunies.*

Les jeux scéniques furent enfin institutés dans Rome à l'instar de ceux des Grecs, ils eurent pour cause la religion. La population romaine, dévorée par une peste sous le consulat de Sulpitius Peticus et de Licinius Stolon, eut recours à des prières, des sacrifices et des cérémonies extraordinaires pour fléchir l'inclémence des dieux. Elle n'avait point de chanteurs ou déclamateurs ; elle en fit venir de l'Etrurie pour établir des fêtes funèbres. On ne sait pas si ces fêtes apaisèrent le courroux des dieux, et si on leur doit la cessation du terrible fléau ; mais ce que l'histoire ne laisse pas ignorer, c'est que la jeunesse romaine goûta beaucoup ces jeux qui étaient *scéniques*, puisque ceux qui y figurèrent se montraient en public sur un théâtre, et qu'ils représentaient des pièces qui furent considérées comme satiriques, à cause des vérités souvent amères que renfermaient les vers qu'on y débitait, et dont l'harmonie était soutenue par les sons des flûtes ou de la lyre.†

* Que l'on entende un chœur de jolies femmes chanter à l'ombre des beaux ormeaux du Pausilippe, près de la tombe de Virgile, un air de Pergolèse ou de Cimarosa, sur des paroles de Métastase, et l'on verra, de nos jours encore, se changer en réalité la fable des sirènes.

† *Voyez* Salluste.

* Dans les sacrifices particuliers, comme dans les sacrifices publics, la musique à Rome jouait un rôle important ; la flûte était, comme en Grèce, l'instrument dont on se servait dans les cérémonies du culte, pour accompagner la voix des prêtres. Les flûtes des temples étaient en buis ; celles qui étaient destinées aux théâtres, et aux jeux publics, étaient en argent. La trompette et le lituus retentissaient pendant les hécatombes, usage venu des Grecs.

Ce qui atteste le plus l'existence de la musique à Rome dès l'enfance du peuple-roi, c'est l'anecdote par laquelle nous apprenons que les musiciens, qui formaient un collége dans Rome, se retirèrent à Tibur, lorsqu'on supprima le dîner qu'on leur donnait journellement au Capitole. Le seul moyen qu'il y eut pour les faire revenir dans la ville, ne fut pas seulement de leur restituer leur repas quotidien, mais de les traiter avec magnificence. Préalablement, on leur donna un repas où ils s'enivrèrent, et lorsqu'ils furent endormis, on les transporta à Rome. On voit que dans tous les tems Bacchus fut aimé d'Euterpe.

† Tite-Live, XXXI, chap. II.

Vers l'an 553 de Rome, Licinius composa également sous le consulat de Publius Sulpicius une autre hymne pour obtenir la protection des dieux envers la cité de Mars. Vingt-sept jeunes filles chantèrent ces vers sacrés.*

Sept ans après cette auguste et touchante cérémonie, on voit, sous le consulat d'un des descendans de Paul Emile, la musique admise jusque là dans Rome comme une simple étrangère, à laquelle, en récompense de ses talens, on accorde l'hospitalité, acquérir enfin les nobles droits de cité dans la ville éternelle. Ce fut dès ce moment en effet qu'on l'appela à l'honneur de célébrer la naissance, le mariage et même la mort des maîtres du monde; elle vint mêler sa joie à la gaîté de leurs festins, un éclat de plus à leurs triomphes, et prêter le charme de la mélancolie à leurs funérailles. Ce dernier usage, les Romains l'avaient emprunté des Grecs, qui toujours cherchaient à se distraire par d'agréables sensations, des sombres idées qu'inspirent le souvenir de la mort et tout funèbre appareil.

Enfin parurent les jours si beaux pour les arts et si funestes à la liberté, où commença le règne d'Auguste.†

Ce fut dans cette même période que Rome ordonna que le poëme qu'Horace avait composé en l'honneur de Diane serait chanté par deux chœurs, l'un de jeunes filles, l'autre de jeunes garçons, tous fils de patriciens. Les beaux vers de l'héritier de la lyre de Pindare furent encore embellis par une musique dont on ignore les auteurs; mais cette circonstance montre que cet art étendant son empire sur le peuple romain, et suivant les progrès du luxe dans Rome, allait jouir de plus d'honneurs encore sous les empereurs que pendant la république.

Dès cette époque le chant était accompagné par des instrumens, et devait l'être bien auparavant, si l'on s'en rapporte à Cicéron qui cite une loi des XII Tables, ainsi conçue : *Popularem lætitiam in cantu et fidibus et tibiis moderanto, eamque divum honore junganto.* Ainsi la musique ne tarda pas à se perfectionner à Rome, la mélodie à être connue, et l'on voit que, malgré l'austérité des mœurs romaines, la science des accords, qui ajoute tant à la mélodie, avait fait dès lors des progrès surprenans.

Horace lui-même dit dans son ode à Mécène :

Sonante mistum tibiis carmen lyra
Hac Dorium, illis barbarum.

---

* La musique militaire fut naturellement celle à laquelle le peuple, qui n'était que cultivateur et guerrier, accorda la préférence. Dans les entrées triomphales, les soldats chantaient, avec enthousiasme, les hauts faits de leurs généraux, et ne craignaient pas d'y joindre leur propre éloge; car la gloire est solidaire, elle est en communauté entre le chef et le soldat, dans une bataille. Cependant, si le triomphateur n'était pas aussi généreux qu'il avait été habile, s'il n'avait pas su dignement récompenser les compagnons de sa gloire, ceux-ci, en suivant son char de triomphe, mêlaient à leurs chants populaires des épigrammes sur ses mœurs, si elles n'étaient pas irréprochables, et surtout sur sa parcimonie. Pendant cette sorte de saturnales militaires, tout était permis, jusqu'aux mauvaises plaisanteries qui restaient impunie.

† Avant ce grand événement, il venait de s'en passer un non moins important, l'assassinat de Jules César, et ses funérailles si remarquables par la douleur du peuple, et l'artificieux et éloquent discours d'Antoine.

Ce fut dans cette circonstance qu'un nombre considérable de musiciens, attachés au dictateur par leur emploi, et par l'admiration qu'inspiraient ses talens et son génie, jetèrent, après s'en être servis pendant les funérailles, leurs instrumens dans le bûcher, dont les flammes venaient de consumer les restes d'un grand homme, comme si après avoir célébré sa gloire et ses triomphes, ces organes de la mélodie ne devaient plus avoir aucun autre emploi. Malgré leur affreux despotisme, les Romains semblent avoir quelques droits au pardon de la postérité, car la grandeur accompagna long-tems toutes leurs actions.

Valère Maxime nous révèle l'existence d'un collége ou école de musique fondé dans la métropole du monde.

Enfin Sénèque, après avoir dit de quelles voix et de quels instrumens se composaient les chœurs des musiciens, semble donner à entendre qu'on fesait déjà à cette époque usage des dissonances.

Et le père de l'éloquence, Cicéron, en parlant de la concordance qui doit résulter de l'union de tous les ordres des citoyens d'une ville, en fait la comparaison avec l'harmonie à plusieurs voix, accompagnée d'instrumens.

Il faut convenir pourtant que ces deux passages ne prouvent pas clairement que les anciens connussent ce que nous appelons *l'harmonie ;* le contre point. Quand les auteurs cités disent que dans un concert il ne résulte qu'un son d'un mélange de voix dissonantes, ils ne veulent peut-être désigner que des voix différentes, qui ne rendent pas des sons semblables : telles par exemple les voix d'hommes et de femmes, qui sont presque toujours à l'octave les unes des autres, et qui, bien que dissemblables, peuvent parfaitement s'accorder.

Sous le règne sombre de Tibère, la musique dut nécessairement être atteinte de ce marasme qui paralyse tous les arts sous un tyran : ils cessent alors de verser leur baume consolateur sur les peines de la vie ; et cependant sous Caligula, digne héritier du monstre qui lui avait légué l'empire, la musique semble s'éveiller de sa longue léthargie : c'est que le nouveau despote avait pour cet art du penchant et presque une passion. Caligula aimait la musique autant qu'il aimait le sang, et cette réunion dans un même homme, d'un goût aimable à une fureur sanguinaire, n'est pas de tous les mystères de l'esprit humain le moins difficile à expliquer. Suétone nous dit que le successeur de Tibère appelait la musique à tous ses plaisirs. Heureux, si le plus doux, le plus noble des arts, celui qui parle si facilement et si profondément au cœur, eût pu adoucir le sien !

Sous le règne de Claude, qui fut celui de la débauche, comme le prouve l'infâme conduite de Messaline, et celui de la sottise et de la stupidité, puisque Claude était empereur, la musique languit comme elle avait langui sous Tibère, qui ne l'admettait que dans ses mystérieuses orgies. Ce ne fut que sous le règne de Néron qu'elle reprit momentanément dans Rome l'éclat dont elle avait brillé dans Athènes.

Cet empereur cultiva lui-même la musique en homme de l'art. Peu après qu'il fut revêtu de la pourpre, il consacrait une grande partie de son tems non aux affaires de l'empire, mais à l'exercice de son art favori ; tous les jours s'enfermant avec Terpnum, le joueur de lyre et de cithare le plus renommé qu'il y eût alors, il prenait des leçons de chant qui se prolongeaient jusque dans la nuit.* Quoique sa voix fût grêle et voilée, il fit de tels progrès, que, dès la troisième année de son règne seulement, il ne balança point à chanter en public sur le théâtre ; il débuta sur le théâtre de Naples, et y acquit, soit par artifice, soit par un mérite réel, tant de réputation, que des musiciens accoururent de toutes les contrées pour l'entendre et admirer ses talens. Il en retint, comme on sait, cinq mille qui, dès ce moment, restèrent attachés à son service : il leur donna un costume uniforme, et leur apprit même (chose incroyable, si Suétone ne l'attestait !) de quelle manière il entendait être applaudi.† Le peuple romain, aussi corrompu que son maître, le pria un jour de chanter dans une des rues de Rome où il passait, et Néron, qui lui aurait refusé la vie de Thraséas s'il la lui avait demandée, ne refusa point de lui faire entendre sa voix divine. Des applaudissemens

* Suétone, *Néron*, §. 20.
† Suétone, *Néron*, §. 20.

furent la récompense d'une complaisance aussi honteuse qu'inouïe. Dès ce moment, le maître du monde se mit lui-même dans l'ignoble rang des histrions et des farceurs ; il accepta sa part des rétributions publiques destinées à payer leur talent, et regarda comme honorable l'état que le peuple romain avait, aux jours de sa liberté et de sa gloire, flétri comme ignominieux. Non content des applaudissemens donnés à sa voix comme chanteur, il brigua les suffrages du public comme compositeur ; il voulut traiter le sujet de la *Prise de Troie*, et l'on prétend même qu'il fit mettre le feu à Rome, afin de pouvoir imiter avec plus de vérité les voix et les cris déchirans des victimes de l'incendie. C'est à l'aspect du plus affreux tableau que puissent contempler les yeux de l'homme, et qui pour lui n'était qu'un brillant modèle, qu'il eut, dit-on, le plaisir, en jouant sur sa flûte, de composer ce que l'on appelle *d'après nature*.

A la mort de ce tyran parricide, le peuple romain, dont la vengeance ne fut pas moins excessive que ne l'avait été sa lâche obéissance, prétendit mettre au rang des complices de Néron la musique, et, comme telle, la bannit de Rome, ainsi que tous les musiciens. Singulier exemple de justice qui confond parmi les coupables, de malheureux artistes qui, s'ils n'eussent obéi, auraient payé de leur vie leur résistance, et proscrit comme un art malfaisant celui qui, lorsqu'il est dignement cultivé, peut le plus efficacement adoucir et polir les mœurs.

Quoi qu'il en soit, la musique, partageant le sort honorable des proscrits, fut, comme nous l'avons dit dans l'introduction, obligée de se réfugier dans le sein de l'église naissante, qui, en lui donnant un asile, l'épura, la rappela à sa primitive et antique destination, la chargea du soin de célébrer les œuvres d'un Dieu clément et rémunérateur. Jusque là cet art, égaré par la fausse application qu'on en avait faite à Rome, sous les empereurs, avait cessé d'être consacré, comme il l'était dans la Grèce, à embellir et fortifier à la fois les vertus, la morale et même les facultés physiques de l'homme. Mais une nouvelle ère s'ouvre ; l'art musical paraîtra de nouveau dans toute sa splendeur, et remplira sa destination la plus honorable, jusqu'à ce que d'autres tems le rappellent encore à d'autres usages. Nous le verrons alors se corrompre, se dégrader, dévier des principes qui le guidaient à son origine.

DÉTAILS SUR L'INCENDIE

DE L'ÉGLISE DE SAINT-PAUL, HORS DES MURS, A ROME.

Le *Diora di Roma* contient une longue relation de l'incendie de la basilique de Saint-Paul, hors des murs. Le Mardi 15 Juillet, dit-il, on était occupé à faire quelques réparations à la basilique Saint-Paul, sous la direction de l'abbé et des moines du monastère ; deux plombiers avaient à replacer des canaux aux gouttières du toit de la grande nef, située à l'ouest, et précisément à la troisième travée placée en face du jardin du monastère, près de la façade de la basilique.

Aussitôt que les plombiers eurent terminé leur travail, ils reprirent le chemin de Rome entre sept et huit heures du soir. Il est bon de savoir que le monastère, à l'époque de la station des moines dans Saint-Paul et dans la saison des fièvres, ne renferme que deux prêtres et deux clercs pour la garde de la basilique, chacun des-

quels est journellement, et par tour, obligé de faire la garde aussi bien pour le service des étrangers, que pour être prêt à tout autre événement. Le sacristain, D. Isidore Ferri, qui était de garde, alla sonner l'*Angelus* entre huit et neuf heures, et il fut obligé de parcourir toute la nef pour arriver à la cloche située au fond de l'église ; et, n'ayant aperçu aucun indice de feu ni de fumée dans l'intérieur, il se retira tranquillement dans sa cellule. Vers la nuit, un marchand laïc passa sous Saint-Paul ; il a déclaré n'avoir aperçu aucune trace d'incendie sur le toit de la basilique.

Plus tard, le curé D. M. Testa, et le clerc M. Catoguali, accompagnés de quelques autres personnes, revenaient à Rome, et n'aperçurent pas la moindre trace d'incendie sur la basilique ; ils devaient cependant s'en apercevoir, puisqu'ils se dirigeaient vers la partie où le feu a commencé. Le jardinier du monastère, qui avait arrosé le jardin dans la nuit, répète la même chose. Les six domestiques du monastère se retirèrent ensuite sans la moindre crainte de danger ; seulement à quatre heures un quart, un jeune garçon qui gardait les bestiaux dans la grande prairie, sous les murs du monastère, aperçut une lueur sur le toit de la basilique, et, sans retard, il alla frapper à la porte du monastère, et il avertit tous les domestiques du danger qu'ils couraient. Le jardinier courut sur-le-champ au jardin pour vérifier le fait, et envoya de suite avertir les moines et appeler au secours.

Cependant il se porta lui-même, avec les deux prêtres et les deux clercs, pour arrêter l'incendie. Deux d'entre eux se transportèrent à la cloche pour y sonner le tocsin. Pendant ce tems, on était allé avertir la garde de la cité. Vers trois heures du matin, six pompiers arrivèrent avec une pompe, et se mirent à l'œuvre ; d'autres compagnies de pompiers, de cavalerie, d'infanterie et de carabiniers arrivèrent bientôt après ; mais, malgré tous les efforts, on ne parvint qu'à sauver les deux chapelles du Saint-Sacrement, celle du Crucifix, le monastère et quelques autres restes d'une si célèbre basilique, dont la perte donnera tant de regrets.

Un des plus grands mérites de cette antique basilique, était d'avoir conservé sa forme primitive et de n'avoir été ni restaurée ni changée par l'architecture moderne, ce qui n'était encore arrivé à aucun temple.

La catastrophe est toujours ignorée de Sa Sainteté. On s'occupe incessamment de l'enlèvement des décombres et de la conservation des parties qui restent ; mais les architectes sont d'avis qu'il est même dangereux d'appuyer des échelles sur les lambeaux des murs qui sont encore debout ; cependant, comme il existe des mosaïques précieuses, on a essayé de placer quelques épontilles ; et, dans les creusemens qu'on a faits, on a découvert plusieurs morceaux remarquables d'antiquité, et entre autres une tête de Méduse de beau rouge-antique, et de forme tellement colossale, que plusieurs hommes avaient de la peine à la mouvoir. Cette circonstance peut donner l'envie de pousser les recherches plus loin, et peut-être de fouiller tout le local, qu'on abandonnerait ensuite comme un des plus malsains des environs de la ville, et de bâtir au saint apôtre un nouveau temple dans l'intérieur des murs. Probablement toutes les puissances chrétiennes seront appelées à la pieuse réédification de cet édifice.

EXTRAIT D'UN MÉMOIRE SUR LAO-TSEU,

PHILOSOPHE CHINOIS DU SIXIÈME SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE, QUI A PROFESSÉ LES OPINIONS ATTRIBUÉES À PLATON ET À PYTHAGORE.

Peu de sujets, dans le domaine de l'histoire ancienne, sont propres à faire naître plus de curiosité que les antiques rapports et les liaisons maintenant presque oubliées qui doivent avoir existé entre ces nations, dont l'origine remonte aux premiers âges du monde. A l'intérêt déjà si vif qu'inspire tout ce qui tient aux mœurs, aux arts, au génie des Egyptiens, des Assyriens, des Perses, des peuples de l'Inde et de la Chine, se joint une sorte d'étonnement quand on croit apercevoir quelques traces de communications qu'on est accoutumé à regarder comme impossibles. Une seule particularité de ce genre, quand elle est bien constatée fournit matière à une foule de questions piquantes et à un plus grand nombre de conjectures. Telle est la cause de l'empressement que les savans ont toujours mis à les rassembler et à les expliquer. Souvenirs fugitifs, traditions presque effacées, analogies dans les usages et dans les opinions, tout a été recueilli avec avidité. Les faits les plus minutieux ont acquis de l'importance par le but qu'on se proposait, et qui n'était autre, en réalité, que de retrouver, en marquant les relations des peuples, l'origine et la succession des sciences, des arts, et de la civilisation.

C'est aussi là le motif qui a engagé tant d'hommes judicieux à rechercher l'histoire des fables et des erreurs : vaste et importante partie de l'histoire de l'esprit humain. Car, s'il ne s'agissait pour nous que de prendre une idée plus juste et plus précise des écarts auxquels notre entendement est exposé, nous pourrions bien, sans aller si loin et sans remonter si haut, en trouver autour de nous, et dans nous-mêmes, les preuves les plus satisfaisantes et les exemples les plus multipliés. Pour l'objet qui l'occupe, l'antiquaire laisse de côté ces méprises communes dans lesquelles notre raison se laisse naturellement entraîner, en tout tems et en tout lieu, par un effet de sa faiblesse et de son orgueil ; mais il s'attache de préférence à ces erreurs si singulières, à ces imaginations si bizarres, ou à ces subtilités tellement raffinées, qu'il est difficile de croire qu'elles aient été trouvées deux fois. Pour lui, les plus fortes absurdités sont les meilleures, parce qu'elles sont mieux caractérisées, et que les conclusions qu'il en déduit sont plus rigoureuses. C'est ainsi qu'on peut tirer parti des erreurs mêmes en faveur de la vérité, et faire tourner les fables au profit de l'histoire. Car enfin, la vérité est une, et peut se trouver partout sans rien prouver ; mais le champ du mensonge est immense, et, quand on s'y rencontre, il faut bien qu'il y ait quelque raison pour cela. Que deux hommes raisonnent juste à trois mille lieues l'un de l'autre, cela n'a rien d'extraordinaire, et peut s'attribuer au bon usage qu'ils font de leurs facultés. Mais s'ils se trompent tous deux sur le même sujet, et précisément de la même manière, il y a à parier que leur méprise vient d'une source commune, et qu'ils ont eu le même instituteur.

Il y a ainsi telle erreur grossière qui a fait le tour du monde plus vite que n'aurait pu faire une vérité, et dont on est bien embarrassé de suivre la marche et de tracer l'itinéraire. Comment se fait-il, par exemple, que ces notions fantastiques par lesquelles les anciens savaient si bien suppléer au dé-

faut de connaissances géographiques, aient été portées à l'autre extrémité du continent ? Les hommes sans tête, qui ont les yeux sur la poitrine ; ceux dont les oreilles sont si grandes, que l'une leur sert de matelas quand ils sont couchés, tandis qu'ils s'enveloppent de l'autre comme d'une couverture ; les amazones, les pygmées et leurs combats avec les grues, les cyclopes et tous ces monstres dont l'imagination des Grecs avait peuplé les régions qui leur étaient inconnues, reparaissent chez les Mythologues de l'Asie orientale. Les mêmes attributs, les mêmes aventures les caractérisent. On a seulement été contraint de changer le lieu de la scène, et, par une sorte de réciprocité, l'Occident est devenu pour les anciens Chinois ce que l'Orient était pour les Grecs, le séjour ordinaire des monstres et la région des êtres chimériques. Du reste, on a mis à conserver ces folies une scrupuleuse exactitude, qu'on souhaiterait de rencontrer souvent dans des sujets raisonnables. Les Calmouques connaissaient peut-être avant nous les héros de ces contes puérils dans lesquels Perraut n'a pas même eu le mérite de l'invention. Il importe peu que ces rapports roulent sur des circonstances frivoles ou de futiles absurdités. Ce n'est pas de leur plus ou moins de valeur qu'il s'agit. L'analogie existe : elle ne saurait être attribuée au hasard. En l'expliquant, on résoudrait des problèmes historiques dignes de toute notre attention.

Si des erreurs populaires on passe à celles des hommes instruits, je veux dire aux anciens systèmes de philosophie, on y trouve des marques non moins caractéristiques, et la matière de rapprochemens tout aussi concluans. Ceux-ci offraient à l'érudition une matière intéressante et digne de l'exercer. Aussi ont-ils été remarqués depuis long-tems. Mais si l'on ne manque pas de faits de ce genre recueillis dans les écrits des philosophes grecs et orientaux, on manque moins encore de systèmes imaginés pour en rendre raison. Toutefois, l'explication des rapports qu'on observe dans les opinions philosophiques des divers peuples de l'antiquité, laisse encore beaucoup à désirer. Comme il n'y a pas de meilleur moyen d'éprouver les hypothèses et de simplifier les explications, que de multiplier les aperçus en augmentant le nombre des faits, j'ai entrepris d'en ajouter un à tous ceux qu'on avait déjà réunis, et, dans cette vue, j'ai soumis à un examen approfondi la doctrine d'un philosophe très-célèbre à la Chine, fort peu connu en Europe, et dont les écrits très-obscurs, et, par conséquent, très-peu lus, n'étaient guère mieux appréciés dans son pays, où on les entendait mal, que dans le nôtre où on en avait à peine ouï parler.

Les traditions qui avaient cours au sujet de ce philosophe, et dont on devait la connaissance aux missionnaires, n'étaient pas de nature à encourager des recherches sérieuses. Ce qu'on savait de plus positif, c'est que ce sage, qu'une des trois sectes de la Chine reconnaît pour son chef, était né il y a environ 2,400 ans, et qu'il avait fait un ouvrage qui est venu jusqu'à nous, sous le titre de *Livre de la Raison et de la Vertu*. De ce titre est venu celui de ses sectateurs, qui s'appellent eux-mêmes *Docteurs de la raison*, et qui justifient par mille extravagances cette pompeuse dénomination. C'est d'eux qu'on avait appris que la mère de leur patriarche l'avait porté 81 ans dans son sein, qu'il était venu au monde avec les cheveux blancs, ce qui lui avait valu le nom de *Lao-tseu*, *vieil enfant*, sous lequel on a coutume de le désigner. On savait encore que vers la fin de sa vie ce philosophe était sorti de la Chine, et qu'il avait voyagé fort loin à l'Occident, dans des pays où, suivant les uns, il avait puisé ses opinions, et où, suivant les autres, il les avait enseignées.—En recherchant les détails de sa vie, j'ai rencontré beaucoup d'autres traits merveilleux qui lui

sont attribués par les sectaires ignorans et crédules, qui s'imaginent pratiquer sa doctrine. Ainsi, comme ils ont admis le dogme de la transmigration des âmes, ils supposent que celle de leur maître, quand elle vint animer son corps, n'en était pas à sa première naissance, et que déjà précédemment elle avait paru plusieurs fois sur la terre. On sait que Pythagore prétendait avoir régné en Phrygie sous le nom de Midas, qu'il se souvenait d'avoir été cet Euphorbe que blessa Ménélas, et qu'il reconnut dans le temple de Junon, à Argos, le bouclier qu'il avait porté au siége de Troie. Ces sortes de généalogies ne coûtent rien à ceux qui les fabriquent. Aussi celle qu'on a faite à *Loa-tseu* est-elle des plus magnifiques. Entre autres transformations, son âme était descendue bien des siècles auparavant dans les pays occidentaux, et elle avait converti tous les habitans de l'empire romain plus de 600 ans avant la fondation de Rome.

Il me parut que ces fables pouvaient se rapporter à l'origine des principes enseignés par *Lao-tseu*, et peut-être offrir quelque souvenir des circonstances qui les avaient portés jusqu'au bout de l'Asie. Je trouvai curieux de rechercher si ce sage, dont la vie fabuleuse offrait déjà plusieurs traits de ressemblance avec celle du philosophe de Samos, n'aurait pas avec lui par ses opinions quelque autre conformité plus réelle. L'examen que je fis de son livre confirma pleinement cette conjecture, et changea du reste toutes les idées que j'avais pu me former de l'auteur. Comme tant d'autres fondateurs, il était sans doute bien loin de prévoir la direction que devaient prendre les opinions qu'il enseignait; et s'il reparaissait encore sur la terre, il aurait lieu de se plaindre du tort que lui ont fait ses indignes disciples. Au lieu du patriarche d'une secte de jongleurs, de magiciens et d'astrologues, cherchant le breuvage d'immortalité, et les moyens de s'élever au ciel en traversant les airs, je trouvai dans son livre un véritable philosophe, moraliste judicieux, théologien disert et subtil métaphysicien. Son style a la majesté de celui de Platon et, il faut le dire aussi, quelque chose de son obscurité. Il exprime des conceptions toutes semblables presque dans les mêmes termes, et l'analogie n'est pas moins frappante dans les expressions que dans les idées. Voici, par exemple, comme il parle du souverain Etre : « Avant le chaos qui a précédé la naissance du ciel et de la terre, un seul être existait, immense et silencieux, immuable et toujours agissant. C'est la mère de l'univers. J'ignore son nom ; mais je le désigne par le mot de Raison.. L'homme a son modèle dans la terre, la terre dans le ciel, le ciel dans la raison, la raison en elle-même.» La morale qu'il professe est digne de ce début. Selon lui, la perfection consiste à être sans passions pour mieux contempler l'harmonie de l'univers. « Il n'y a pas, dit-il, de plus grand péché que les désirs déréglés, ni de plus grand malheur que les tourmens qui en sont la juste punition.» Il ne cherchait pas à répandre sa doctrine. « On cache avec soin, disait-il, un trésor qu'on a découvert. La plus solide vertu du sage consiste à savoir passer pour un insensé.» Il ajoutait que le sage devait suivre le tems et s'accommoder aux circonstances ; précepte qu'on pourrait croire superflu, mais qui sans doute devait s'entendre dans un sens un peu différent de celui qu'il aurait parmi nous. Au reste, toute sa philosophie respire la douceur et la bienveillance. Toute son aversion est pour les cœurs durs et les hommes violens. On a remarqué ce passage sur les conquérans : « La paix la moins glorieuse est préférable aux plus brillans succès de la guerre. La victoire la plus éclatante n'est que la lueur d'un incendie. Qui se pare de ses lauriers, aime le sang, et mérite d'être effacé du nombre des hommes. Les anciens disaient : Ne rendez aux vainqueurs que des honneurs funèbres; accueillez-les avec des pleurs

et des cris en mémoire des homicides qu'ils ont faits, et que les monumens de leurs victoires soient environnés de tombeaux."

La métaphysique de *Lao-tseu* offre bien d'autres traits remarquables, que je me suis attaché à développer dans mon Mémoire, et que, par divers motifs, je me vois contraint de passer sous silence. Comment en effet donner une idée de ces hautes abstractions et de ces subtilités inextricables où se joue et s'égare l'imagination orientale ? Il suffira de dire ici que les opinions du philosophe chinois sur l'origine et la constitution de l'univers, n'offrent ni fables ridicules ni choquantes absurdités ; qu'elles portent l'empreinte d'un esprit noble et élevé, et que dans les sublimes rêveries qui les distinguent, elles présentent une conformité frappante et incontestable avec la doctrine que professèrent un peu plus tard les écoles de Pythagore et de Platon. Comme les pythagoriciens et les stoïciens, notre philosophe admet pour première cause la raison, être ineffable, incréé, qui est le type de l'univers, et n'a de type que lui-même. Ainsi que Pythagore, il prend les âmes humaines pour des émanations de la substance éthérée, qui vont s'y réunir à la mort, et de même que Platon, il refuse aux méchans la faculté de rentrer dans le sein de l'âme universelle. Comme Pythagore, il donne aux premiers principes des choses les noms des nombres, et sa cosmogonie est en quelque sorte algébrique. Il rattache la chaîne des êtres à celui qu'il appelle *un*, puis à *deux*, puis à *trois* qui ont fait toutes choses. Le divin Platon qui avait adopté ce dogme mystérieux, semble craindre de le révéler aux profanes. Il l'enveloppe de nuages dans sa fameuse lettre aux trois amis ; il l'enseigne à Denys de Syracuse, mais par énigmes, comme il le dit lui-même, de peur que ses tablettes venant, sur terre ou sur mer, à tomber entre les mains de quelque inconnu, on ne puisse les lire et les entendre. Peut-être le souvenir récent de la mort de Socrate contribuait-il à lui imposer cette réserve. *Lao-tseu* n'use pas de tous ces détours ; et ce qu'il y a de plus clair dans son livre, c'est qu'un être *trine* a formé l'univers. Pour comble de singularité, il donne à cet être un nom hébreu à peine altéré, le nom même qui désigne dans nos livres saints celui qui a été, qui est, et qui sera. Ce dernier trait confirme tout ce qu'indiquait déjà la tradition d'un voyage de *Lao-tseu* dans l'occident, et ne laisse aucun doute sur l'origine de sa doctrine. Vraisemblablement il la tenait ou des Juifs des dix tribus que la conquête de Salmanazar venait de disperser dans toute l'Asie, ou des apôtres de quelque secte phénicienne, à laquelle appartenaient aussi les philosophes qui furent les maîtres et les précurseurs de Pythagore et de Platon. En un mot, nous retrouvons dans les écrits de ce philosophe chinois les dogmes et les opinions qui fesaient, suivant toute apparence, la base de la foi orphique, et de cette antique sagesse orientale dans laquelle les Grecs allaient s'instruire à l'école des Egyptiens, des Thraces et des Phéniciens.

Maintenant qu'il est certain que *Lao-tseu* a puisé aux mêmes sources que les maîtres de la philosophie ancienne, on voudrait savoir quels ont été ses précepteurs immédiats, et quelles contrées de l'occident il a visitées. Nous savons par un témoignage digne de foi qu'il est venu dans la Bactriane. Mais il n'est pas impossible qu'il ait poussé ses pas jusque dans la Judée, ou même dans la Grèce. Un Chinois à Athènes, offre une idée qui répugne à nos opinions, ou, pour mieux dire, à nos préjugés sur les rapports des nations anciennes. Je crois, toutefois, qu'on doit s'habituer à ces singularités ; non qu'on puisse démontrer que notre philosophe chinois ait effectivement pénétré jusque dans la Grèce, mais parce que rien n'assure qu'il n'y en soit pas venu d'autres vers la même époque, et que les

Grecs n'en aient pas confondu quelqu'un dans le nombre de ces Scythes qui se fesaient remarquer par l'élégance de leurs mœurs, leur douceur et leur politesse.

Au reste, quand *Lao-tseu* se serait arrêté en Syrie, après avoir traversé la Perse, il eût déjà fait les trois quarts du chemin, et la partie la plus difficile. Depuis qu'on s'attache exclusivement à la recherche des faits, on conçoit à peine que le seul désir de connaître des opinions ait pu faire entreprendre des courses si pénibles. Mais c'était alors le tems des voyages philosophiques; on bravait la fatigue pour aller chercher la sagesse, ou ce qu'on prenait pour elle; et l'amour de la vérité lançait dans des entreprises devant lesquelles l'amour du gain eût reculé. Il y a dans ces excursions lointaines quelque chose de romanesque qui nous les rend à peine croyables. Nous ne saurions nous imaginer qu'à ces époques reculées, où la géographie était si peu perfectionnée et le monde encore enveloppé d'obscurité, des philosophes pussent, par l'effet d'une louable curiosité, quitter leur patrie, et parcourir, malgré mille obstacles et en traversant des régions inconnues, des parties considérables de l'ancien continent. Mais on ne doit pas nier tous les faits qui embarrassent, et ceux de ce genre se multiplient chaque jour, à mesure qu'on approfondit l'histoire ancienne de l'orient. Ce qu'on serait tenté d'en conclure, c'est que les obstacles n'étaient pas si grands que nous les supposons, ni les contrées à traverser si peu connues. Des souvenirs de parenté liaient encore les nations de proche en proche. L'hospitalité, qui est la vertu des peuples barbares, dispensait les voyageurs de mille précautions qui sont nécessaires parmi nous. La religion favorisait leur marche, qui n'était en quelque sorte qu'un long pélerinage de temple en temple et d'école en école. De tout tems aussi le commerce a eu ses caravanes; et, dès la plus haute antiquité, il y avait en Asie des routes tracées qu'on a suivies naturellement jusqu'à l'époque où la découverte du cap de Bonne-Espérance a changé la direction des voyages de long cours. En un mot, on a cru les nations civilisées de l'ancien monde plus complètement isolées, et plus étrangères les unes aux autres qu'elles ne l'étaient réellement, parce que les moyens qu'elles avaient pour communiquer entre elles et les motifs qui les y engageaient nous sont également inconnus. Nous sommes peut-être un peu trop disposés à mettre sur le compte de leur ignorance ce qui n'est qu'un effet de la nôtre. A cet égard, nous pourrions justement nous appliquer ce que dit, par rapport à la morale, un des disciples les plus célèbres du sage dont nous venons de rechercher les opinions: "Une vive lumière éclairait la haute antiquité; mais à peine quelques rayons sont venus jusqu'à nous. Il nous semble que les anciens étaient dans les ténèbres, parce que nous les voyons à travers les nuages épais dont nous venons de sortir. L'homme est un enfant né à minuit; quand il voit lever le soleil, il croit que *hier* n'a jamais existé."

ŒUVRES DE GŒTHE.

GŒTHE commença sa carrière à une époque où l'Allemagne reçut la triple influence, à la fois morale et littéraire, du roman de Jean-Jacques, du drame de Diderot et de la tragédie de Shakspeare. Le hasard seul avait étendu sur la Germanie l'influence de trois esprits d'une trempe si diverse. Jean-Jacques, sentimental et voluptueux; Diderot, boursoufflé, mais avec des éclairs de génie, écrivant d'ailleurs ridiculement des drames essentiellement plats; Shakspeare, profond, et ironique. Machiavel et La Fontaine à la fois dans ses grands tableaux, simple comme l'enfance, passionné comme l'amour, politique et historien à l'instar de l'âge mûr : tout cela se *cahotait* dans l'esprit des Allemands. Gœthe saisit ces élémens d'imitation, dans sa tendre jeunesse, avec un talent original et surtout avec un génie éminemment populaire.

L'illustre poëte ne s'en est jamais défendu : il a reçu la majeure partie de ses inspirations de ses contemporains, mais la nature était tellement riche et féconde en lui, qu'il couvrait impunément d'un style enchanteur les maximes mêmes les plus frivoles, quoique Gœthe, livré à lui-même s'élevât d'ordinaire au-dessus de son siècle par l'énergie de sa pensée.

Trois époques de développement éclatent dans toutes les œuvres du Racine de l'Allemagne. Il est malade dans *Werther;* c'est la misanthropie de Jean-Jacques, c'est le dégoût qu'éprouve du monde un esprit agité, faible et incertain. Ni Werther, ni Charlotte, ni Albert, n'intéressent; mais ce qui frappe fortement à la fois le cœur et l'imagination, c'est le profond sentiment des beautés tendres et sauvages de la nature, sentiment que nulle part Rousseau n'a égalé; c'est l'inspiration soudaine, c'est la facilité du style qui s'élève de beaucoup au-dessus de l'éloquence diffuse dans les pages de la *Nouvelle Héloïse,* quelque brûlante, quelque voluptueuse, quelque inspirée qu'elle paraisse. Rousseau, même dans la peinture des égaremens et des folies de sa jeunesse, n'a dépeint rien d'aussi vrai, d'aussi profond, d'aussi vivant, que l'égarement de ce paysan, devenu fou par amour de Charlotte. Il y éclate, sous des formes rustiques, une *grâce terrible,* comme chez les peintres qui rendent le mieux les passions de l'amour.

Si Werther a été inspiré par Rousseau sans que le poëte ait abdiqué son caractère original, Gœtz de Berlichingen l'a été par les vieilles chroniques et par Shakespeare. Il y a, même dans le rude tableau de M. Gœthe, des traces de la misérable mollesse qui fait honte au siècle dans *la Nouvelle Héloïse* et qui fait rougir dans *Werther.* Weisslingen, indigne par sa lâcheté et la corruption de son cœur; Franz, l'écuyer de ce chevalier, ne vaut guère mieux, et la coupable Adélaïde sort du quinzième siècle par la criminelle volupté et la honteuse faiblesse de son esprit; mais le brave chevalier Gœtz, mais son excellente femme Elisabeth, sa noble sœur Marie; le groupe de ses généreux amis; Lerse surtout, si loyal et si piquant d'originalité; les dignitaires, les chevaliers, les soldats, les paysans, les Bohémiens, tout cela vit, se meut, s'agite, existe dans ce grand tableau. Quoiqu'il soit en esquisse, il n'en révèle pas moins un Raphaël par la force de la conception; malgré son désordre, *Gœtz* est loin d'être un modèle : mais ce drame dialogué est tout ce que le *génie fragmentaire* a produit de plus merveilleux.

Les lâches compositions de *Clavigo* et de *Stella* dénotent, en Gœthe, jeune encore, un copiste égaré du dramaturge Diderot. Il y a, dans tout cela, des passages d'un naturel

et d'une fraîcheur remarquables, car un génie ne s'abdique jamais lui-même ; Gœthe le premier a passé condamnation non-seulement sur ces drames, qu'il a qualifiés de pitoyables, mais encore sur *Werther* et même sur *Gœtz*. Abordons maintenant la gloire littéraire de la première époque poétique de Gœthe dans toute sa pureté.

Faust ; quelques drames satiriques dans le genre de *Hans Sachs*, dramaturge allemand, du tems de la réforme, et d'autres drames dans l'esprit qui inspira Aristophane ; des vaudevilles d'une touche délicate et, pour ainsi dire, aërienne ; surtout des poésies lyriques, odes, romances, ballades, chansons d'amour, madrigaux, tout cela caractérise la fleur des plus beaux jours de l'immortelle jeunesse de Gœthe.

Il y a dans Faust des parties modernes que le poëte a postérieurement retouchées, et on n'observe plus la fraîcheur du reste de ce drame. Faust, d'ailleurs, n'est pas un héros marquant, et le diable de Gœthe est trop français et trop civilisé ; on voit que le poëte a eu Voltaire en vue, lorsqu'il en traça le tableau. Faust, inventeur présumé de l'imprimerie, enlevé par le diable, selon la tradition populaire, se dégoûte de la science et se livre à la fois à la superstition et à l'incrédulité, sans cesser de trembler de loin, dans son for intérieur, devant la Divinité : donnée profonde, que le grand poëte a mieux aimé indiquer que de l'achever. Le diable est moqueur, railleur, homme de bon ton et de bonne composition, mais, pour le fond, d'une indécence révoltante, d'un cynisme qui contraste avec ses manières composées et froidement élégantes.

Ce qui est admirable dans Faust, c'est le style de la poésie qui, avec une souplesse prodigieuse, naïve et profonde à la fois, passe du genre sublime au grotesque, de la folie haineuse aux ravissemens de l'amour, de la plus touchante simplicité au ton lyrique le plus exalté. Marguerite, simple et bornée, comme l'a observé Mad. de Staël, mais délicieuse par sa franchise et par sa timidité, dont la simplicité nous inspire un sourire et un sentiment pénible, dont le délire nous cause une terreur profonde, Marguerite est dessinée de main de maître ; il n'y a rien de pareil dans la poésie du siècle ; on ne peut la comparer qu'aux portraits de femmes qui apparaissent dans les tableaux antiques, à une époque antérieure à Raphaël, lorsque la Flandre, l'Italie et l'Allemagne se distinguaient par une école de peintures des plus religieuses et des plus naïves.

Les sorcières, les étudians, le sabbat, le peuple, les chœurs religieux, tout cela ressemble aux compositions du Dante, quoique Gœthe soit resté en arrière de ce divin modèle pour ce qui regarde l'ensemble.

Les drames satiriques dans le genre de *Hans Sachs* tiennent du génie naïf et populaire qui éclate si souvent dans Faust, et de la malice d'Aristophane, tempérée par l'inimitable bonhomie de La Fontaine. Tout cela est intraduisible, il faut en convenir. Quant aux drames satiriques que Gœthe a déployés comme un nouvel Aristophane, ils sont destinés à mettre à nu les *hommes à lumières*, les *industriels*, les *gens du siècle*, les esprits de la trempe des Condorcet et consorts, qui apparaissaient, en Allemagne, sous d'autres noms et avec des formes moins élégantes. Gœthe les fouette avec une verve incomparable et un cynisme audacieux ; on dirait un Voltaire ou un Diderot *illibéral*. En effet, ces derniers écrivains ont manqué leur vocation en se prostituant au culte du grand nombre ; Gœthe méprise la foule, et il la châtie sans devenir jamais ni lourd, ni diffus, ni déclamateur ; car, ce qui est surtout remarquable dans ce poëte, c'est qu'il n'est nulle part rhétoricien.

Dans ses vaudevilles, Gœthe folâtre à l'instar des poëtes les plus aima-

bles du moyen âge. On sent bien qu'il serait impossible de traduire une poésie aussi légère, qui n'en sera pas moins comptée au nombre des ouvrages vraiment inspirés.

Gœthe est surtout grand comme poëte lyrique. Dans ses odes intitulées *Prométhée et Ganymède*, il lutte, pour le style et le genre de composition, avec les chœurs d'Eschyle et de Sophocle, sans la moindre trace d'imitation. Ses ballades, ses romances sont, tour à tour, pathétiques, terribles, mystérieuses ou remplies des plus doux sentimens, présentés avec abandon, sans exclure l'élégance d'un genre de grâce qui cherche à se dérober, pour ne pas paraître avoir la conscience de son existence. Les chansons d'amour de Gœthe sont exquises de tendresse et de sensibilité; rien de plus aimable, de plus malin, de plus doux : nulle part la moindre nuance du génie du siècle, rien de prétentieux, rien d'affecté, rien qui vise à l'effet.

La suite au Numero prochain.

ASMOLAN.

CONTE.

Scha-Nessir régnait sur la Perse. Schiras, cette ville superbe, alors le séjour des rois, lui devait en partie sa splendeur et sa gloire. Scha-Nessir avait de grandes qualités, mais ternies par de plus grands défauts; il était courageux, mais quelquefois cruel et féroce; il aimait et estimait la vertu, mais refusait de la reconnaître quand elle était en opposition avec son despotisme sans bornes. Ce roi puissant avait, comme tous ses sujets, comme tous les hommes, le désir d'être heureux. Couvert de lauriers acquis par sa valeur, maître d'un empire vaste et florissant, environné de flatteurs qui semblaient l'adorer comme un Dieu, enivré de leur encens, possesseur du plus beau sérail du monde, Scha-Nessir croyait avoir plus qu'un autre des droits au bonheur; cependant il ne le connaissait pas. L'ennui et le dégoût, compagnons des jouissances où le cœur est compté pour rien, s'étaient assis sur son trône et sur ses tapis de pourpre tout resplendissans d'or et de perles. Vainement on cherchait à varier ses plaisirs; ils changeaient de forme, mais conservaient toujours pour lui la même physionomie. Enfin, les louanges intéressées de ses flatteurs, l'éclat de sa gloire, les caresses des plus belles femmes de l'Asie, ne pouvaient lui dissimuler qu'il n'était point heureux.

Son caractère devint sombre et farouche, et la Perse gémit bientôt sous le joug d'une affreuse tyrannie. Ce beau pays fut désolé par d'odieuses vexations; le plus léger murmure fut puni de mort, et des espions gagés s'insinuaient jusques dans le sein des familles, pour y pénétrer les plus secrètes pensées des cœurs. On gémissait dans le silence, on redoutait de laisser apercevoir des larmes. Scha-Nessir semblait s'être dit : « Puisque je suis malheureux, je veux que tout le monde le soit. Il ne sera pas dit qu'un seul de mes sujets puisse se vanter de posséder un trésor qu'il n'est pas en mon pouvoir d'obtenir. » Mais plein d'orgueil, il ne voulait pas que cette honteuse pensée fût devinée par ses victimes; il eût rougi de laisser voir l'état de son cœur, et, tout en se vengeant de son malheur sur ses sujets innocens, il eut la manie de vouloir passer pour le plus heureux des hommes. Ne pouvant se tromper lui-même, il crut pouvoir tromper les autres. Voilà pourquoi il fesait tant

de malheureux, il punissait jusqu'à l'apparence du bonheur, et si l'on n'osait gémir en public, il fallait concentrer aussi tous les mouvemens d'une joie innocente.

Cependant un jeune homme nommé Asmolan, comblé de tous les dons de la nature et de la fortune, possédait la plus belle maison de Schiras; il y rassemblait de nombreux amis que lui attiraient sa libéralité, ses manières franches et nobles, sa gaieté, la bonté de son cœur, sa douceur inaltérable, et toutes les qualités qui nous font aimer. Un jour Asmolan donnait un repas somptueux à ses amis, et, vers la fin du repas, entraîné par sa gaieté naturelle, par le plaisir de se voir entouré d'hommes dont il se croit tendrement chéri, il s'écrie: "Oui, mes amis, je suis le plus heureux des enfans d'Adam." Cette parole imprudente est avidement recueillie par un homme qui s'est introduit dans la salle du festin. Cet homme se nomme Abdérab; depuis long-tems jaloux de la prospérité d'Asmolan, il ne cherchait que les moyens de le détruire.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le bon Asmolan est arrêté et conduit devant le terrible monarque, qui lui dit: "Jeune imprudent, tu te crois donc plus heureux que moi qui suis le favori du ciel, et que le saint prophète comble de ses faveurs; que moi qui tiens dans ma main la destinée de la Perse, et qui peux d'un seul mot te faire rentrer dans la poussière et le néant? Il ne tiendrait qu'à moi, vil insecte, de t'arracher la vie, mais pour la première fois je veux bien épargner ton sang et rejetter ton crime sur ta jeunesse. Je veux voir si tu auras l'imprudence et la folie de te croire encore plus heureux que ton maître."

Asmolan avait entendu ce discours avec le plus grand calme; il quitte le palais du roi, et retourne précipitamment à sa maison pour rassurer ses amis; mais le tyran avait ordonné qu'elle fût rasée, et déjà cet ordre funeste était exécuté.

Tous les biens d'Asmolan venaient aussi d'être confisqués au profit de son dénonciateur. Il alla demander un asile à ses amis; on ne vit pas le plus léger changement dans sa physionomie, dans son caractère et dans ses habitudes. Son front parut toujours conserver la même sérénité et porter l'empreinte du bonheur.

Huit jours s'étaient écoulés depuis cette terrible catastrophe, quand le roi fit venir de nouveau le jeune Persan et lui dit: "Eh bien, jeune insensé, te vanteras-tu encore d'être plus heureux que moi? Te voilà plongé dans la misère; il ne te reste rien dans le monde, rien que le repentir et l'humiliation.—O roi! tu te trompes, répond Asmolan avec douceur, je n'étais point orgueilleux de mes richesses: comment donc serais-je humilié de ma pauvreté? Tu crois m'avoir tout ravi quand je viens te remercier de tes bienfaits. Tu m'as fait connaître, ô Scha-Nessir, que j'étais possesseur du plus rare, du plus précieux des trésors après la vertu. Grâces à toi, je viens d'apprendre que j'avais des amis indépendans de la fortune. Ils ne m'ont point traité comme elle; j'ai retrouvé dans leur cœur bien plus que tu ne m'as ôté; et tu n'as fait qu'augmenter mon bonheur en voulant le détruire."

A ce discours Scha-Nessir reste indécis; il est étonné de tant de grandeur d'âme et de désintéressement; son orgueil est humilié; il s'indigne de voir un jeune audacieux braver sa puissance et sa colère; mais en même tems, cette vertu, ce calme, cette douceur, cette noble résignation le subjuguent. Il va céder et renvoyer Asmolan; mais un courtisan perfide réveille son courroux, et lui fait voir dans Asmolan un jeune orgueilleux qui entreprend de le braver jusques sur le trône; il conseille au tyran de sévir contre cet insensé, de le jeter en prison, ne fût-ce que pour voir jusqu'où peut aller son audace, et pour dompter ce courage qu'il appelle rébellion. Le roi se laisse persuader; il rougit d'avoir éprouvé un instant d'émotion, et regarde le sentiment

vertueux qui l'a fait balancer quelque tems, comme une victoire qu'Asmolan vient de remporter ; il veut l'en punir, et il ordonne que le jeune homme soit traîné dans une prison obscure ; il veut épuiser sur lui tous les tourmens, lasser sa constance, et lui faire avouer enfin qu'il est malheureux.

On jette le jeune Persan dans un horrible cachot, et, pour comble de barbarie, on lui donne pour compagnon d'infortune son ennemi, son dénonciateur, cet Abdérab, l'auteur de tous ses maux. Ce malheureux avait été long-tems favori du prince, et venait d'encourir sa disgrâce. Condamné à passer sa vie au fond de ce cachot, il le fesait retentir de ses cris de désespoir.

Asmolan regarde avec calme sa nouvelle demeure. "J'aimerais mieux, dit-il, être chez moi, ou bien assis à la table de mes amis. Mais conformons-nous à la volonté du ciel. Changerai-je ma situation en me livrant à la douleur ? Me rendrai-je Mahomet plus favorable en murmurant contre les décrets de la Providence ?" Puis s'approchant de son compagnon : "Abdérab, lui dit-il, le tyran n'est pas si méchant qu'il le croit, puisqu'il a bien voulu nous réunir tous les deux dans le même cachot. Le malheur que l'on partage n'est qu'un demi-malheur, et je ne me plaindrai pas de mon sort si je puis te consoler." A la voix d'Asmolan qu'il reconnaît, à ce discours où respire tant de bonté lorsqu'il mérite de si justes reproches, Abdérab pousse de nouveaux cris ; il tombe aux pieds d'Asmolan, il le conjure de le punir, d'assouvir une vengeance légitime et de le délivrer du poids de ses malheurs et de ses remords. Asmolan le relève et lui dit : "Pauvre Abdérab ! pourquoi rappeler le souvenir du passé ? Pour désoler le présent et empoisonner l'avenir ? Ce qui est passé n'est plus, et le ciel ne donne à l'homme que le présent pour en jouir, et l'avenir pour espérer. Voilà tout ce que nous possédions en réalité avant d'entrer ici ; voilà tout ce que nous possédons encore. Nous sommes en prison tous les deux ; notre prison n'est pas belle, il faut l'avouer ; mais les reproches et la haine, loin de l'embellir, la rendraient plus affreuse encore. Pardonne-moi tes torts comme je te les pardonne ; je n'en ai pas souffert. Voyons ce que nous avons de mieux à faire pour rendre notre sort le moins désagréable qu'il sera possible !"

Les remords d'Abdérab l'empêchent de répondre ; il fond en larmes et tombe aux genoux d'Asmolan, qui le relève et l'embrasse en souriant. Bientôt les deux prisonniers cherchent à adoucir leur captivité ; ils inventent une multitude de moyens pour abréger le tems ; mais Abdérab retombe souvent dans une profonde mélancolie. Le souvenir du passé le poursuit toujours, et son avenir se présente à ses yeux sans espérance et sans consolation. Asmolan relève son courage, et lui montre que ce qu'il regarde comme son avenir, n'est qu'un instant rapide qui ne s'étend point au-delà des bornes de la vie ; il lui prouve que l'avenir de l'homme n'est point sur cette terre, où toutes nos espérances sont trompeuses, où le jour de la prospérité est souvent la veille du jour de l'infortune ; il lui parle des vertus, lui enseigne à les connaître, et par conséquent à les aimer. L'âme d'Abdérab se remplit d'une force nouvelle ; le tumulte de ses passions s'apaise, et ses regrets perdent insensiblement leur amertume. Il ne conçoit pas comment il a pu si long-tems ignorer ces vérités si sublimes, si consolantes et si simples ; il offre au ciel tous les malheurs qu'il vient d'éprouver, comme une expiation de sa fortune passée ; il va jusqu'à remercier le tyran ; c'est à lui qu'il doit une autre âme, des jouissances qu'il n'avait pas même soupçonnées, et des trésors que toutes les puissances de la terre ne peuvent ravir à celui qui les possède. Ces jours si longs, si terribles avant l'arrivée d'Asmolan, s'écoulent maintenant avec rapidité dans les doux entretiens de la confiance, de la sagesse, de l'amitié et quelquefois de la gaieté.

Un mois s'était passé depuis le jour de la captivité d'Asmolan, Scha-Nessir veut voir jusqu'où peut aller l'obstination du jeune Persan; il se le fait amener devant toute sa cour, lié comme un criminel; puis il lui dit avec un sourire amer et dédaigneux: " Eh bien! Asmolan, es-tu heureux maintenant?—O roi! s'écrie Asmolan, faut-il que je te doive tous les jours de nouveaux bienfaits? J'avais un ennemi cruel, et je puis, grâces à toi, le compter au nombre de mes amis les plus chers et les plus fidèles. Tu m'avais donné pour compagnon d'infortune un malheureux qui ne pouvait me regarder sans rougir; il était coupable, et je l'ai rendu vertueux; je lui ai donné, pour supporter sa destinée, la plus noble, la plus sublime espérance de l'homme. O roi! c'est toi qui m'as procuré les moyens de faire tant de bien, et je t'en remercie ....Eh! bien! dit le roi avec fureur, que cet insensé soit conduit au supplice, qu'il meure par la main des bourreaux, à l'aspect de tout mon peuple. Nous allons voir, jeune orgueilleux, si tu me braveras jusque sur l'échafaud et sous le glaive de la mort. —Je ne te brave point, dit Asmolan, je cède au pouvoir que le ciel irrité t'a donné de faire le mal. J'adore un Dieu jusques dans les fléaux que sa colère envoie aux hommes pour les punir. Je ne te brave point, mais tu me demandes si je suis heureux, et je te dis la vérité."

L'échafaud est dressé; tout le peuple de Schiras, attiré par une curiosité cruelle, se précipite sur les pas de la victime. Asmolan paraît au milieu des gardes du roi qui, monté sur son trône, domine la place publique. Asmolan a conservé toute sa sérénité; ce n'est point ce courage affecté de l'orgueil, qui combat la nature dans ce moment terrible où l'homme devrait être bien loin de l'orgueil; il marche sans fierté comme sans crainte. Il monte enfin sur l'échafaud. Le bourreau lève le bras et va frapper, lorsque Scha-Nessir s'écrie avec ironie: " Eh bien! Asmolan, es-tu plus heureux que moi maintenant?—O roi, dit Asmolan, si tu voulais me rendre malheureux, il fallait employer tout ton pouvoir à me faire commettre un crime ou une bassesse. Qu'ai-je fait qui puisse me rendre malheureux? Crois-tu donc que la justice d'un Dieu ait remis le bonheur d'un homme entre les mains d'un autre, et que le calme de la vertu puisse être un moment troublé par les caprices d'un tyran? Je vais mourir, et tu me demandes si je suis plus heureux que toi? Oh! si tu pouvais lire dans mon cœur, tu envierais ma félicité. J'ai employé le peu de tems que j'ai vécu à faire le bien, et tu employes tous les instans de ton existence à faire des malheureux; je touche au moment de recevoir la récompense que le ciel promet à l'homme juste, et le tems n'est pas loin où tu recevras la peine due aux méchans. Ton cœur est sans cesse déchiré de remords; dévoré de soupçons et d'ennuis; le mien vole vers son Dieu, pur et rempli d'espérances. Réponds moi, Scha-Nessir, dans ce moment solennel où l'homme n'a plus rien à espérer sur la terre, plus rien à redouter des méchans: réponds, c'est moi qui t'interroge, c'est moi qui te demande: Scha-Nessir, es-tu plus heureux qu'Asmolan?"

A ces mots, à cette question inattendue, le roi se lève de son trône. Le plus grand silence règne dans cette immense assemblée; tout le peuple, toute la cour sont dans l'attente. Scha-Nessir s'avance vers Asmolan, et lui dit: " Jeune homme, descends de ce vil échafaud où t'a conduit mon aveugle fureur; ton courage m'a vaincu, ta vertu m'a subjugué. Sois mon ami, sois mon conseil; je ne veux plus me séparer de toi; le bonheur est avec toi, auprès de toi, en toi. Je vois maintenant qu'il consiste dans la grandeur de l'âme, dans cette force de caractère plus puissante que toutes les puissances humaines, et qui nous élève au-dessus de toutes les destinées, sans effort et sans nous faire sortir de ce calme inaltérable de la vertu.

Viens à ma cour, tu seras mon premier visir; ta sagesse sera mon égide, tu partageras ma puissance; puisses-tu me faire partager ton bonheur !"

" J'accepte le rang que tu m'offres, lui répond Asmolan. Peut-être ne serai-je plus malheureux dans la grandeur que dans mon cachot. Nous travaillerons ensemble au bonheur de tes sujets, ce sera travailler au tien. O roi, le bonheur est bien facile à trouver; il est par-tout. S'il n'existe pas sur un trône, c'est la faute de celui qui règne."

Le premier soin d'Asmolan fut d'ouvrir la prison d'Abdérab qu'il regarda toujours comme un ami, et qui ne cessa jamais de mériter sa confiance et son estime. Quoique revêtu d'un grand pouvoir, le visir ne changea point de caractère; il conserva le même enjouement et fut entouré dans sa grandeur des amis qui ne l'avaient point abandonné dans l'infortune. Au comble de la gloire et de la prospérité, il sut jouir de sa puissance et de sa richesse. Un jour, dans une fête splendide, où le sage Asmolan avait réuni tout ce que le luxe asiatique peut offrir de plus rare et de plus précieux, tout ce que les arts ont de plus exquis, et où, le front rayonnant de plaisir et de gaieté, il recevait les hommages de tous les cœurs, un de ses amis s'approche de lui et lui dit en souriant: " Eh bien! Asmolan, es-tu heureux maintenant?—Oui, répond le visir, oui, je suis heureux, à-peu-près comme en prison."

NOTICE EXPLICATIVE

DES TABLEAUX EXPOSÉS AU DIORAMA DE PARIS ET RÉCEMMENT ARRIVÉS À LONDRES.

MR. SMITH, Anglais de naissance qui a résidé plusieurs années à Paris ou il s'est fait avantageusement connaître comme imprimeur a fait l'acquisition de ces deux tableaux qui viennent d'arriver à Londres pour être exposés dans une salle spacieuse construite pour l'occasion à l'entrée du *Regent's Park* vis-à-vis *Portland Place*.

Les artistes se sont engagés à transmettre à M. Smith les nombreux tableaux qu'ils ont le dessein d'exposer au Diorama à Paris. Ils doivent être envoyés à Londres au bout de six mois d'exposition dans la capitale de la France. Il y aura donc à Londres comme à Paris une suite régulière de deux nouveaux tableaux tous les six mois.

L'emplacement du Diorama à Londres est choisi à merveille. L'accès de l'édifice sera également facile pour les habitans de la cité et ceux qui demeurent à l'autre extrémité de la capitale. Nous pouvons ajouter que les tableaux auront l'avantage d'une lumière parfaite, avantage inappréciable et que n'aurait pas offert une salle construit dans l'intérieur de la ville.

Ayant vu le Diorama à Paris nous pouvons assurer nos lecteurs qu'il présente des effets de perspective extraordinaires et pour ainsi dire magiques; et dont rien de ce qui a été offert dans ce pays à la curiosité du public ne peut donner une idée.

En un mot nous ne doutons pas du succès de M. Smith dans une spéculation dont les frais ont dû être énormes tant nous sommes convaincus du mérite de son entreprise.

OBSERVATIONS DÉTACHÉES.

L'art de reproduire dans de grandes proportions les aspects de la nature et les monumens pittoresques, semble avoir été ignoré de nos pères. Quelques tableaux exécutés sur de petites échelles, et par conséquent très-inexacts dans les détails de localité et d'architecture, se prêtaient seulement aux illusions de l'optique et donnaient des notions trompeuses aux spectateurs, qui ne pouvaient ensuite les rectifier par la comparaison des objets représentés avec les objets eux-mêmes.

Une invention importante, et qui doit occuper une place mémorable dans l'histoire des arts du dessin, donna à notre siècle, sur celui qui l'avait précédé, cet avantage de pouvoir léguer au siècle à venir un système complet de perfectionnement dans les principes de l'imitation. Cette invention, connue sous le nom de PANORAMA, étonna beaucoup par ses résultats séduisans; on ne comprit pas d'abord par quel prestige, l'œil attaché sur une surface plane et se portant circulairement sur tous les points de cette surface, trouvait de la profondeur, des divisions de plans, une continuité de lignes et d'effets, et par dessus tout, une vérité frappante dans ce que l'ensemble d'un pays offre d'original, dans ce qu'on pourrait appeler *les habitudes* de telle ou telle nature, *la physionomie* de telle ou telle localité.

Les hommes de l'art furent surpris eux-mêmes des enchantemens que le pinceau avait enfantés par cette réunion de mensonges à la perspective et à la couleur, qui, formant un système d'une foule de déceptions, était parvenue à produire l'illusion du vrai.

Aux illusions assurées par le genre du panorama, ajouter les prodiges de l'*animation*, qui n'appartiennent qu'à la mécanique, serait résoudre ce problème dès long-tems proposé, et jusqu'alors demeuré sans solution: trouver et réunir les moyens de rendre, par l'imitation, les aspects de la nature, tels qu'ils se présentent à la vue, c'est-à-dire, avec les impressions des changemens divers qu'y apportent pendant un tems donné, les vents, la lumière, les vapeurs, et leurs modifications.

C'est à la solution de cette grande difficulté qu'ont travaillé les auteurs du DIORAMA. Leur projet n'a point été de reproduire des vues génerales, mais seulement des points de vues intéressans, tant pour la mémoire des faits historiques, que pour le pittoresque des situations locales.

Les tableaux qui représentent les aspects choisis par les artistes, sont au nombre de deux. Cette modification au système des panoramas, doit être agréable au public, qui n'estime rien tant que la diversité dans ses plaisirs. Ces deux tableaux sont de genres différens, l'un est du genre *intérieur*, l'autre du genre *paysage*. Ceux qui succéderont aux ouvrages exposés maintenant suivront le même mode de diversité, c'est-à-dire, que jamais ils ne seront tout-à-fait du même genre. Ils ne pourront cependant procéder de l'un et de l'autre; mais l'intention de MM. Bouton et Daguerre n'est pas d'abuser de ce moyen, ils n'en useront dans leur composition que pour rendre sensible aux amateurs, la différence qu'il y a entre la nature morte et la nature animée.

Les tableaux du *Diorama* sont peints à l'huile. Ils sont exécutés sur les proportions de 80 pieds de largeur sur 45 de hauteur; de telle sorte qu'il vise du point perspectif qui est supposé être le centre de la salle ronde qui reçoit les spectateurs, tous les objets des tableaux affectent la forme et les dimensions de la nature.

Les auteurs du *Diorama* ont donné pour la perfection de leurs tableaux, à la forme plane, la préférence sur la

forme circulaire adoptee dans les panoramas. Celle-ci n'est utile que dans la représentation d'une étendue de pays considérable, surtout quand on a intérêt à rendre dans tous les sens l'horison du lieu qu'on veut figurer.

Plusieurs changemens apportés au genre des panoramas, et dont il serait trop long d'énumérer ici les conséquences avantageuses, ont été pratiqués avec un grand bonheur par MM. Bouton et Daguerre dans la conception du *Diorama*. Le public appréciera leurs résultats, sans s'informer des causes qui les ont assurés, et les connaisseurs les goûteront en analisant des moyens qu'ils devineront sans doute facilement.

L'exécution des tableaux est fort soignée. Ce fini, quand il est apporté avec discernement et par une main habile dans la facture d'un grand ouvrage, est un mérite réel. Les panoramas ont toujours un peu manqué de ce genre de mérite; aussi quelquefois la perspective aérienne a-t-elle pu y paraître négligée.

Tous les procédés d'*animation* mis en usage au Diorama sont d'une grande simplicité. Les auteurs ont rejeté tout ce qui pouvait avoir l'apparence du charlatanisme. Un appareil peu compliqué, et qui produit les effets les plus extraordinaires, donne le mouvement apparent à la lumière et produit, dans les formes des objets éclairés, les changemens désirés.

MM. Bouton et Daguerre n'ont pas même voulu isoler le spectateur dans un espace privé de clarté. La salle est éclairée par un plafond transparent chargé d'ornemens de différentes couleurs, dont des tableaux, faits autrement que ne le sont ceux du Diorama, pourraient craindre le voisinage. La vivacité de ces tons brillans n'est point nuisible à l'effet des ouvrages exposés, c'est une grande preuve en faveur de la bonté du système des auteurs.

La salle du *Diorama* reçoit, d'un mécanisme ingénieux, la faculté d'un déplacement nécessaire, pour passer d'un aspect à un autre. Elle tourne sur elle-même sans que le spectateur s'en aperçoive autrement que par l'observation d'altérations successives dans les couleurs des ornemens du dôme de la salle. Le mécanisme appliqué à la rotonde est d'ailleurs d'une telle solidité qu'il pourrait supporter trois fois autant de personnes que la salle en pourrait contenir. Les dames n'y verront donc pas un motif d'appréhension, peut-être y trouveront-elles un agrément.

La salle est décorée avec goût. On a placé dans la grande loge qui est près du centre de perspective, des lentilles concaves qui prêtent aux tableaux une physionomie particulière, en diminuant les proportions des objets et en les éloignant par l'apparence.

Les tableaux qui vont être exposés au *Diorama* sont :

1°. Une vue Intérieure de la Chapelle de la Trinité. (Cathédrale de Canterbury. *Angleterre.*)

2°. Une vue de la Vallée de Sarnen. (*Suisse.*)

LE JARDIN DU ROI.

TOUT l'univers connaît le Jardin du Roi. Ce riche et magnifique établissement est un des premiers que les étrangers visitent en arrivant à Paris. Il est en possession d'attirer les gens du monde comme les savans; les simples curieux parcourent avec admiration les galeries et les différens parcs où sont classés, dans l'ordre le plus parfait, les trésors si variés des trois règnes de la nature; les personnes qui ont du goût pour l'étude suivent avec assiduité les cours publics et gratuits où les plus habiles professeurs savent rendre l'instruction si attrayante et si aimable. Les femmes mêmes ne sont effrayées ni par les heures, ni par l'éloignement; elles s'arrachent gaiement au sommeil, elles franchissent avec zèle des distances considérables pour aller entendre des leçons d'agriculture, de botanique, de chimie et de minéralogie. Qui n'a pas voulu jouir plusieurs fois du coup d'œil imposant que présente le kioske placé au haut du labyrinthe? Qui ne s'est pas souvent reposé sous ce superbe cèdre du Liban, qu'on dirait le souverain de l'empire végétal? Qui n'a pas pris plaisir à s'égarer dans les détours sinueux de cette charmante vallée suisse et à suivre les mouvemens divers de cette foule d'animaux dont les caractères sont si opposés, dont les mœurs et les habitudes sont si différentes? Enfin, qui n'a pas été frappé du contraste qu'offre avec ces êtres ou sauvages ou timides, mais innocens, la vue de ces bêtes féroces dont la figure est si terrible, dont les forces sont si menaçantes?

Et lorsqu'on approche des hommes qui gouvernent ce vaste établissement; lorsqu'on voit réunies aux connaissances les plus profondes et les plus étendues des manières si simples et si hospitalières, une complaisance et une aménité de tous les momens et pour tous les âges et pour toutes les conditions; lorsqu'on suit dans leur vie patriarchale la plupart de ces administrateurs qui entretiennent des relations fréquentes avec tous les savans de l'Univers, qui ont commerce avec les souverains et les grands de la terre, ne se sent-on pas pénétré tout à la fois d'attendrissement, de respect et de vénération?

Mais si l'ensemble du tableau est familier à presque toutes les classes de la société, son origine, ses progrès, ses développemens restaient généralement inconnus. Les administrateurs ont eu l'inspiration la plus heureuse et la plus utile en songeant à publier l'*Histoire et la Description du Muséum d'histoire naturelle*, dénomination récente, employée à désigner la réunion de trois établissemens principaux : le Jardin du Roi, le Cabinet du Roi et la Ménagerie du Roi. Ils ne pouvaient confier la rédaction de cette histoire à une plume plus exercée et plus correcte que celle de M. Deleuze, distingué déjà dans la république des Lettres par une foule d'ouvrages d'un grand mérite, entre autres par la traduction la plus fidèle et la plus élégante des *Saisons de Thomson*.

L'auteur a divisé l'*Histoire du Muséum* en trois époques:

La première commence à la fondation et se prolonge jusqu'en 1739;

La deuxième date de l'entrée de Buffon au Jardin du Roi, jusqu'à sa mort, en 1788;

La troisième, de la mort de Buffon jusqu'au tems actuel et à la nouvelle organisation.

Ce fut Louis XIII qui créa et institua le Jardin du Roi par un édit enregistré au Parlement, au mois de mai 1635.

Il consistait alors en une maison et un terrain de vingt-quatre arpens, et avait pour but la démonstration de l'intérieur des plantes et toutes les opérations pharmaceutiques néces-

saires à l'instruction des élèves en médecine. Bouvard, premier médecin du Roi, fut nommé surintendant et Guy de la Brosse, médecin ordinaire, intendant du Jardin. Pour fournir aux honoraires et aux diverses dépenses, le Roi fit un fonds de vingt et un mille francs, qui représenterait maintenant cinquante-deux mille cinq cents francs. Il est à remarquer que l'augmentation de la dépense n'est point en rapport avec celle du Muséum.

La mort de Guy de la Brosse fut un malheur pour le Jardin du Roi ; ceux qui lui succédèrent n'eurent ni le même zèle ni la même activité. L'établissement ne commença à prendre quelque importance que lorsqu'en 1671, Colbert réunit la surintendance du Jardin à celle des bâtimens du Roi, laissant au premier médecin le titre d'intendant avec la direction des cultures. C'est ainsi qu'on retrouve le nom de ce grand ministre dans toutes les parties de l'administration qui contribua si puissamment à la splendeur du règne de Louis XIV.

Un autre nom célèbre, quoique dans une position inférieure, est celui de Tournefort, qui, en 1683, obtint la chaire de botanique, devint, dix ans après, premier médecin du Roi, et eut en cette qualité, d'abord l'intendance, puis la surintendance du Jardin. La réputation que Tournefort s'était acquise par ses leçons, s'accrut encore, en 1693, par la publication de ses *Elémens de Botanique*. Il fit plusieurs voyages pour se procurer des plantes ; en 1700, il alla au Levant, accompagné du peintre Aubriet, attaché au Jardin, et qui devait dessiner les espèces nouvelles. A son retour, en 1702, il introduisit beaucoup de plantes inconnues jusqu'alors. Il mourut en 1708, laissant à l'établissement sa collection d'histoire naturelle et un herbier précieux.

Très-peu de tems après la mort de Tournefort, il vint, de Lyon à Paris, un jeune homme dont le nom est devenu si recommandable par les progrès que lui-même, ses deux frères et son neveu ont fait faire à la botanique. Antoine de Jussieu n'avait que vingt-trois ans ; appelé par Fagon à la place de professeur, il justifia bientôt un pareil choix, fut élu à l'Académie des Sciences, parcourut l'Espagne et le Portugal, accompagné de son frère Bernard, âgé de dix-sept ans, et en rapporta une riche moisson de plantes. On ne saurait oublier que ce fut Antoine de Jussieu qui, en 1720, remit au *Chevalier Declieux*, enseigne de vaisseau, un pied de café, que celui-ci conserva presque religieusement, se privant, pour l'arroser, d'une portion de l'eau nécessaire à sa propre vie, et transporta heureusement, à la Martinique, où il a produit tous les cafés que l'on cultive aux Antilles.

Plusieurs intendans se succèdent sans avantage pour le Jardin du Roi ; mais les progrès qu'il n'a cessé de faire jusqu'à nos jours sont principalement dus au choix que le Gouvernement fit de Dufay pour occuper cette place. Avec lui finit la première époque historique du Muséum.

La seconde s'ouvre et est remplie tout entière par l'intendance de l'immortel Buffon. Quel bien ne devait pas faire un si beau et si vaste génie pendant une administration de quarante-neuf années ? La manière dont M. Deleuze en retrace les commencemens donnera une idée du style de l'historien.

« Buffon, dit-il, était connu par plusieurs Mémoires de mathématiques, de physique et d'économie rurale, qui lui avaient ouvert l'entrée de l'Académie des Sciences ; mais il ne l'était pas comme naturaliste. Doué de cette capacité d'attention qui fait découvrir les rapports les plus éloignés, et de cette imagination brillante qui appelle l'attention des autres sur les résultats auxquels on n'est soi-même parvenu qu'à force de travail, il pouvait se distinguer également dans tous les genres, mais il ne s'était pas encore décidé sur le choix de la science à laquelle il appliquerait la force de son esprit et les connaissances exactes qu'il avait acquises. Sa nomination à la place d'intendant du Jardin du Roi, le détermina à

s'attacher à l'histoire naturelle; et, comme les progrès de cette science tenaient à la prospérité de l'établissement qui leur était consacré, il mit sa gloire à le rendre en tout digne de sa destination. A mesure que sa réputation s'étendit, il profita des avantages que lui donnaient son crédit et sa célébrité pour enrichir le monument auquel il avait lié son existence. C'est à lui que le Jardin du Roi doit ses accroissemens jusqu'à la nouvelle organisation, et c'est à cause de l'étendue qu'il lui avait donnée et de la variété des objets qu'il y avait réunis, que cette nouvelle organisation est devenue nécessaire.

" Lorsqu'on veut construire un vaste palais, un seul architecte doit en concevoir l'ensemble, en ordonner la distribution, en tracer le plan, en diriger les premiers travaux. Mais une fois que les fondemens sont jetés, il faut que d'habiles artistes soient chargés chacun d'une partie, qu'ils s'attachent à en perfectionner les détails, et qu'ils se concertent entre eux pour mettre de l'accord dans leurs opérations. L'attention du même individu ne saurait se porter à la fois sur plusieurs objets, et des choses essentielles seraient négligées pour d'autres qui le seraient moins.

" Si le Jardin et le Cabinet du Roi doivent à Buffon la splendeur à laquelle ils sont parvenus, c'est à l'existence de ce magnifique établissement que Buffon doit toute sa gloire. S'il n'eût été placé au centre des collections, si le gouvernement ne lui eût fourni les moyens de les augmenter, s'il n'eût pas été en relation avec tous les naturalistes, il n'aurait jamais conçu le plan de son *Histoire naturelle*, et, l'eût-il conçu, il n'aurait pu l'exécuter. Le génie, qui peut seul embrasser à la fois un grand nombre de faits pour en tirer des conclusions générales, serait continuellement exposé à l'erreur, s'il n'avait à sa portée tous les élémens de ses spéculations."

De ces observations judicieuses, l'auteur passe au récit des opérations successivement entreprises par Buffon pour l'augmentation du Cabinet, pour l'agrandissement du local, pour l'embellissement du Jardin. De nouvelles salles sont destinées aux différentes parties de l'histoire naturelle; de nouvelles serres sont construites, de nouvelles allées sont plantées. Aux soins que demandent ces objets matériels, se joint le choix des hommes qui doivent aider l'intendant de leurs travaux, de leurs lumières et de leur zèle. Il appelle auprès de lui son compatriote Daubenton, le charge de l'arrangement du Cabinet dont il le fait garde et démonstrateur, se l'associe pour la partie descriptive de son *Histoire naturelle*. Bientôt on voit paraître auprès de lui et Lemonnier, membre de l'Académie des Sciences; Antoine-Laurent de Jussieu, neveu de Bernard, et Jean-André Thouin, chef de cette famille devenue depuis si précieuse par les services qu'elle a rendus à tous les établissemens consacrés à la culture des végétaux, et particulièrement au Jardin du Roi; et son fils André Thouin, né, comme ses trois frères, et élevé dans ce jardin, au milieu des plantes de tous les pays, instruit par les leçons des grands-maîtres, passionné pour l'étude, porté par son mérite et ses connaissances à l'Académie des Sciences à côté de l'homme de génie qu'il secondait, moins comme jardinier que comme professeur de culture. On voit encore se grouper successivement autour de l'illustre intendant Rouelle, Bourdelin, Macquer, Brongniart, Fourcroy, pour la chimie; Winslow, Ferrein, Petit, Portal, pour l'anatomie; Lacépède, pour l'histoire naturelle; Desfontaines, pour la botanique; Vanspaendonck, pour l'iconographie; Faujas de Saint-Fond, pour la géologie.

" Ce ne fut, ajoute M. Deleuze, qu'après s'être assuré les moyens de réaliser ses projets, que Buffon en commença l'exécution. Dès lors aucun obstacle ne fut capable de l'arrêter, aucun travail ne put lasser sa patience; son entreprise fut couronnée par le succès le plus éclatant;

et, sur la fin de sa vie, il eut lieu de s'applaudir des sacrifices qu'il avait faits. Le Jardin et le Cabinet du Roi furent, avec raison, cités, comme son ouvrage, comme la plus belle institution qu'on eût jamais formée pour le progrès des Sciences, comme un point central où devaient se rendre de diverses contrées tous ceux qui se livrent à l'étude de la nature. Si les Français se glorifiaient d'un tel monument, les étrangers l'admiraient sans jalousie, parce qu'il était également utile aux hommes de toutes les nations."

Nous voici à la troisième époque de l'histoire du Muséum. Le marquis de la Billarderie, frère du comte d'Angivillier, avait succédé à Buffon dans l'intendance du Jardin. Il continuait les travaux commencés par son prédécesseur, lorsque la révolution, qui venait d'éclater, fit prendre une nouvelle forme à l'administration de cet établissement. Déja M. Bernardin de Saint-Pierre avait remplacé M. de la Billarderie; celui-ci avait obtenu la translation de la Ménagerie de Versailles au Jardin du Roi. L'assemblée législative ayant supprimé toutes les corporations savantes, le Jardin du Roi craignait d'être enveloppé dans la proscription de tout ce qui rappelait les souvenirs de la monarchie. Il se trouva pourtant, même dans la Convention, quelques hommes de courage qui, reconnaissant enfin l'abîme dans lequel ils étaient entraînés, cherchèrent à préparer un retour vers le bien en conservant les institutions utiles aux Sciences et aux Arts. On voit avec un sentiment de consolation sortir du milieu des ruines révolutionnaires une loi conservatrice.

Par cette loi, rendue au mois de juin 1793, l'établissement reçoit le nom de Muséum d'Histoire naturelle. Ses officiers prennent le titre de professeurs, et élisent chaque année un directeur et un trésorier. Douze cours sont établis, savoir:

1° Minéralogie,
2° Chimie générale,
3° Arts chimiques,
4° Botanique dans le Muséum,
5° Botanique dans la campagne,
6° Culture,
7° et 8° Deux cours de Zoologie,
9° Anatomie humaine,
10° Anatomie des animaux,
11° Géologie,
12° Iconographie naturelle.

On laisse aux douze officiers le soin de distribuer les fonctions de ces douze chaires : enfin, une bibliothèque est attachée au Muséum.

Mais cette organisation n'empêcha pas l'établissement de courir de grands dangers jusqu'à la fin du siècle. Un des principaux fut le projet d'établir, sous le titre d'administrateur comptable, un directeur-général ou intendant nommé par le Ministre de l'Intérieur. Ce projet fut proposé par le frère du premier consul. M. Chaptal, ayant succédé dans ce ministère à Lucien Bonaparte, fit sentir au chef du Gouvernement l'inconvénient de centraliser une autorité qui n'a nulle relation avec les affaires politiques, dont les dépenses sont fixées par le budget de l'État dont la gloire et la prospérité sont pour tous les professeurs-administrateurs une propriété commune. Il faut rendre également justice au désintéressement que montrèrent, dans une telle circonstance, et M. Daubenton, à qui ses collègues offrirent vainement la place de directeur perpétuel, et M. de Jussieu, qui refusa le même titre dont le ministre Lucien voulut l'investir.

Nous ne suivrons pas M. Deleuze dans le détail des accroissemens qu'a reçus le Muséum, des différentes constructions qu'ils ont nécessitées, des traités conclus pour l'amélioration et l'agrandissement du cabinet, des voyages maritimes entrepris pour enrichir la zoologie et la botanique. C'est en lisant cette intéressante histoire qu'on peut apprécier tant de recherches curieuses, tant de travaux importans, tant de trésors qui font l'admiration du monde savant, tant d'hommes célèbres qui rivalisent de zèle dans l'application des connaissances les plus exactes, les plus étendues et en

même tems les plus aimables et les plus utiles à l'humanité. C'est là qu'on voit avec quelle sollicitude et quelle habileté l'administration actuelle a su échapper aux nouveaux dangers dont la seconde invasion, en 1815, menaça le Muséum. L'empereur d'Autriche mérita particulièrement sa reconnaissance par les visites qu'il fit à l'établissement, par l'intérêt dont il l'honora. Dès l'année précédente, ce monarque, l'empereur de Russie, le roi de Prusse étaient venus admirer les richesses que renferme le Muséum, et prendre des renseignemens sur son organisation, afin de former chez eux des établissemens analogues. La protection que lui accorde le Roi n'étonnera personne: Louis XVIII cultive les Lettres; il est le bienfaiteur des Sciences et des Arts, comme le restaurateur de la monarchie.

Laissons parler M. Deleuze, et citons cette espèce de résumé qui termine l'histoire de la troisième époque:

"Deux mille élèves suivent chaque année les cours du Muséum; quelquesuns seulement deviennent des naturalistes distingués; mais il n'en est pas un qui n'apprenne des choses utiles, et qui n'acquière le talent de l'observation. Bacon disait qu'en philosophie l'ignorance était préférable au demi-savoir, et cela est vrai; car un esprit faux peut employer des notions superficielles d'histoire ou de philosophie pour attaquer les principes fondamentaux de la morale et de la politique; mais il n'en est pas de même de la connaissance de la nature: dans cette science illimitée tout est immédiatement utile, depuis les notions les plus simples jusqu'aux recherches les plus profondes, depuis les plus petits détails jusqu'aux vues générales. L'étude des sciences naturelles convient également à toutes les époques de la vie, à tous les états de l'âme, à toutes les professions: elle s'associe à tous les autres genres d'études; elle a de l'intérêt dans toutes les circonstances, au milieu du luxe des villes comme dans la solitude de la campagne; elle amuse l'enfance, et procure à la vieillesse des jouissances paisibles; elle offre des secours à l'agriculture, à la médecine et aux arts, et contribue puissamment à la richesse des nations. Comme elle a pour but de constater les faits et de les coordonner, et non d'en chercher l'explication, elle n'est point hypothétique; et si l'observation est quelquefois incomplète, la nature est toujours là pour dissiper les doutes et rectifier les erreurs. Mais pour que cette étude ait les résultats qu'on en doit attendre, il faut qu'elle soit bien dirigée, il faut épargner à ceux qui commencent les recherches pénibles qu'ont faites ceux qui nous ont précédés, il faut qu'il y ait un dépôt de toutes les connaissances acquises, où chacun aille puiser, pour ensuite l'enrichir à son tour.

"Ce dépôt existe chez nous: formé d'abord par nos Rois, illustré dans la suite par des hommes de génie, et dirigé par des administrateurs éclairés, il a été organisé de manière que l'ordre n'y fût jamais troublé; on l'a vu résister à toutes les secousses, échapper à toutes les dévastations, exciter l'admiration des étrangers; il a pris un nouvel accroissement depuis que la paix nous est rendue; son utilité garantit sa durée; et s'il nous fallait un motif de plus pour compter sur sa prospérité, nous le trouverions dans notre confiance en un Monarque protecteur des Sciences, et dont le progrès des lumières doit à jamais assurer la gloire, en fesant mieux sentir le prix des institutions qu'il a données à son peuple."

Avant de passer à la description des diverses parties du Muséum, M. Deleuze compare l'établissement tel qu'il est aujourd hui avec ce qu'il était à la mort de Buffon. Le Jardin du Roi contenait en 1780, 47 arpens. Le Muséum en contient 79.

Les galeries d'histoire naturelle ont été augmentées d'un étage, et la longueur en a été presque doublée. On y a joint une bibliothèque qui renferme plus de douze mille volumes. Parmi les constructions nouvelles s'élèvent la

grande serre tempérée, deux serres chaudes, la rotonde au centre de la ménagerie, le bâtiment destiné à loger les animaux féroces, un laboratoire de zoologie, le cabinet d'anatomie comparée, les laboratoires d'anatomie, les galeries de botanique et une salle d'administration. Le nombre des bâtimens du Muséum est avec celui des anciens bâtimens du Jardin, dans le rapport de 7 à 1; et les cultures actuelles sont avec les anciennes dans le rapport de 9 à 1.

Le nombre des plantes vivantes est doublé. Les herbiers contiennent six fois plus de plantes. La collection de quadrupèdes et d'oiseaux est vingt fois ce qu'elle était; celle des poissons, aujourd'hui la plus considérable que l'on connaisse, n'était presque rien auparavant. Celle d'insectes ne contenait que quinze cents individus, elle en offre actuellement plus de quarante mille appartenant à vingt-deux mille espèces. La collection d'anatomie comparée, celle des ossemens fossiles, celle de géologie, si riches aujourd'hui, n'existaient pas.

Le Muséum occupe cent soixante-une personnes, dont soixante-deux sont payées à l'année, et quatre-vingt-dix-neuf au mois.

Si, prenant pour base les frais que coûtait le Jardin du Roi, on évaluait ceux que doit exiger l'entretien du Muséum on supposerait que ces frais sont au moins quatre fois plus considérables; et cependant la dépense du Muséum ne surpasse que d'un tiers ce que coûtaient jadis le Jardin et la Ménagerie du Roi. En effet, les fonds pour le Jardin du Roi, d'après les états de 1789,

étaient de.....	104,269 fr.
Ceux de la Ménagerie de Versailles, de..	100,000
	204,269
Les fonds fixés aujourd'hui par le budget pour l'entretien du Muséum et le paiement des employés, sont de..	300,000 fr.

"Au milieu de l'agitation d'une grande ville, ajoute M. Deleuze, c'est vraiment une belle chose qu'un établissement où sont réunies cinquante familles vivant en paix, occupées de travaux utiles, contentes de leur sort, attachées au lieu qu'elles habitent pour la vie, et s'enorgueillissant de sa prospérité, soumises volontairement à une hiérarchie qui maintient l'ordre sans blesser l'amour-propre, étrangères aux rivalités de professions comme aux dissensions politiques, et bénissant à la fois le gouvernement qui les protège et l'administration qui les régit. Les savans qui se livrent aux recherches les plus difficiles, aux théories les plus élevées pour pénétrer les secrets de la nature, rapprochent d'eux les ouvriers, et ceux-ci s'éclairant par le reflet des connaissances qui les environnent, jouissent du résultat des travaux qu'on leur fait exécuter. Tous concourent au même but, et c'est ici que se trouvent ensemble les deux sources de bonheur dont parle Virgile :

"Felix qui potuit rerum cognoscere causas....

"Fortunatus et ille deos qui novit agrestes."

Il était difficile d'appliquer à la description d'un si vaste et si riche monument, une méthode qui servit de guide commode et sûr aux curieux empressés de le parcourir dans toutes ses parties. Le plan adopté par l'auteur nous a semblé tout à la fois simple, clair et ingénieux. Il suppose, d'abord, une promenade au jardin; il parcourt les allées, les parterres, les pépinières, l'orangerie, les deux collines plantées d'arbres verts; il s'arrête un moment à la colonne qui couvre le tombeau du patriarche de l'histoire naturelle, Daubenton, mort au Muséum le 31 décembre 1799; il entre ensuite dans les différentes écoles consacrées aux plantes, dans les serres, dans la galerie de botanique, examine l'amphithéâtre, et ramène ses pas dans cet immense cabinet qui contient les collections de géologie, de minéralogie, de mammifères, d'oiseaux, de

reptiles, de poissons, d'animaux articulés, de coquilles, de polypiers ; de là il passe au cabinet d'anatomie comparée, d'où il arrive immédiatement à la ménagerie ; il décrit ces parcs et ces fabriques si pittoresques, ces animaux d'espèces si variées, et termine son intéressant voyage par l'examen de la bibliothèque. Cet aperçu rapide suffit pour donner une idée du magnifique tableau que l'historien déroule à nos yeux. Des gravures parfaitement exécutées ajoutent un charme de plus à l'agrément de ses récits et à l'exactitude de ses explications.

En parlant, dans un dernier chapitre, des changemens survenus au Muséum pendant l'impression de cet ouvrage, M. Deleuze pouvait-il garder le silence sur deux pertes bien douloureuses que l'établissement a éprouvées dans l'espace d'un mois ? pouvait-il ne pas rendre un juste hommage à la mémoire de deux illustres professeurs dont le nom fera toujours la gloire du Muséum ? Aussi sans entreprendre une tâche qui a été bien remplie par les Académies dont ils étaient membres, l'auteur a cru devoir se borner à exprimer des regrets, et à rappeler quelques-uns de leurs services. Nous ne saurions mieux faire excuser notre insuffisance qu'en empruntant une dernière fois la plume élégante de l'historien.

« M. Van-Spaendonck semble avoir posé la limite que l'art de peindre les fleurs ne saurait dépasser. Ses tableaux fixent pour nos yeux tous les charmes d'une nature fugitive. Jamais en ce genre on ne porta plus loin la richesse de la composition, la beauté de la couleur, et l'exactitude des détails. Mais les titres qui, depuis cinquante ans, ont établi sa réputation, ne sont pas ceux qui lui donnent le plus de droits à notre reconnaissance. Il n'était pas moins distingué comme professeur que comme peintre, et c'est aux artistes qu'il a formés qu'on doit l'élégance des ornemens qui font la supériorité de plusieurs des manufactures françaises, et surtout la perfection des figures qui ajoutent encore plus à l'utilité qu'à la beauté de nos livres d'histoire naturelle. Les progrès que l'art a faits par ses leçons ne sont pas moins dus à son caractère qu'à son talent. Jamais aucun maître n'eut plus d'affection pour ses élèves, et ne prit plus de soin pour cultiver leurs dispositions : il eût voulu que chacun d'eux pût aller aussi loin que lui. Pendant les dernières années de sa vie, il n'exécuta plus de grands tableaux ; il employait son tems à faire des modèles qui pussent aplanir graduellement les difficultés à ceux qu'il avait introduits dans la carrière. Parvenu à l'âge de soixante-seize ans, il avait conservé toutes ses facultés, et il aurait pu rendre encore de grands services, lorsqu'il fut enlevé presque subitement le 11 mai 1822.

« Vingt jours s'étaient à peine écoulés, lorsque M. Haüy, à qui on avait caché la mort de son collègue, le suivit au tombeau.

« M. Haüy avait professé vingt ans au Muséum, et ses leçons avaient fondé l'Ecole française et modifié les méthodes adoptées dans d'autres pays. Il n'a peut-être été fait, dans le dernier siècle, aucune découverte plus remarquable.. Elle place la minéralogie au rang des sciences exactes, en déterminant par une mesure rigoureuse la forme du noyau primitif de tous les cristaux, et, par le calcul, toutes les formes secondaires qui peuvent en résulter.. M. Haüy ne se bornait point à donner des leçons dans son cours ; il réunissait chez lui les jeunes gens qui se livraient à l'étude ; il proportionnait ses instructions au degré de force de chacun de ses élèves.. Il a été enlevé aux sciences au moment où sa réputation était universellement établie ; il a eu le bonheur de terminer l'édifice dont il avait posé les premiers fondemens.

« Il avait passé quarante ans à former une collection de cristaux qui offre une série complète. Cette collection est unique et entièrement étiquetée de sa main. Il serait à désirer qu'elle fût acquise pour le Muséum, et

qu'elle y restât dans l'ordre où elle est arrangée, comme moyen d'étude, et comme un monument de la grandeur et de la généralité de la découverte."

Si nous avons donné quelque étendue à l'analyse de cette histoire, nous le devions à l'estime qu'inspire son auteur, à la gloire et à l'utilité de l'établissement qui en est le sujet, aux doux souvenirs d'une habitation de plusieurs années; enfin, aux sentimens particuliers d'attachement et de reconnaissance que nous conserverons toujours pour la respectable famille à laquelle nous avons le bonheur d'être allié.

C. J.

L'ABOLITION DE LA TRAITE DES NÈGRES.

PARIS.

Séance publique annuelle du 25 Août 1823, présidée par M. de Frayssinous, *évêque d'Hermopolis.*

Les concours de l'Académie française offrent depuis quelques années un heureux choix de sujets qui mérite d'être remarqué. On sait que le prix d'éloquence, fondé primitivement par le célèbre Balzac, devait être et fut long-tems une matière de piété ou de morale, et que le prix de poésie, fondé par M. de Clermont-Tonnerre, un des quarante, devait avoir pour objet l'éloge de Louis XIV. On avait déjà senti plusieurs fois le besoin de rajeunir ces exercices littéraires, lorsque l'Académie française disparut dans la tourmente de la révolution. Depuis la réorganisation de cette Société célèbre, les concours ont eu constamment pour but d'éclairer l'opinion, de suivre le progrès des lumières, de propager les institutions utiles qui se rattachent à la liberté publique et au bonheur du peuple; en un mot, ces concours n'ont plus été bornés à l'éloge d'un seul, ils ont embrassé tous les objets qui peuvent offrir des leçons ou des exemples profitables. C'est ainsi que, tout récemment encore, on a vu l'Académie française demander aux concurrens de célébrer l'*Institution du jury en France* et les bienfaits de l'*enseignement mutuel*. Cette année, elle avait proposé l'*abolition de la traite des nègres.*

Depuis long-tems, la courageuse indignation des philosophes modernes avait réclamé, au nom de la miséricorde et de la pitié, contre ce trafic immoral et barbare de l'espèce humaine, condamné par la nature et par la religion, et que la vraie politique avait intérêt à réprouver. Enfin, l'abolition de cet infâme commerce a été proclamée par les princes de l'Europe, et c'est cette convention de justice et d'humanité que l'Académie française a cru devoir proposer pour sujet de son concours de poésie.

"Sans doute, comme l'a observé M. le secrétaire perpétuel, dans son rapport plein de vues nobles et profondes, exprimées avec une éloquence remarquable; sans doute, ce sujet présentait des inconvéniens et de grandes difficultés. On pouvait craindre que la juste indignation qu'excitent les crimes de la traite, et les malheurs qui en sont la conséquence inévitable, n'inspirât aux concurrens des lieux communs et des déclamations que la raison et le goût eussent également désavoués. Mais cette crainte pouvait-elle arrêter l'Académie? La littérature a ses convenances: l'art de les connaître, le mérite de les observer, font une des conditions du talent appelé à s'exercer sur de hautes questions de morale ou de politique; et, s'il arrivait une époque où la tendance des esprits fît présumer que cet art des convenances

fût moins connu et moins observé, il serait sans doute également utile pour les lettres et honorable pour l'Académie française, qu'elle préférât ces sortes de sujets qui, pour être traités avec un succès durable, exigent le talent, disons, le courage de la modération. Ce goût moral qui devine les convenances, ce mérite de régler ses pensées et ses expressions n'est pas assez commun pour que l'Académie doive négliger les occasions de l'exciter, de l'applaudir et de le récompenser."

"Une des principales difficultés du sujet, a dit aussi M. Raynouard, c'était d'en renfermer les vastes détails dans un cadre heureux, d'établir et de graduer habilement l'intérêt que ce sujet excite à un haut degré, quand on le considère tour-à-tour sous le rapport des principes de la religion, de la morale et de l'humanité, et qu'il exciterait encore très-vivement par le seul tableau des infortunes qui sont le résultat déplorable de la violation de ces principes. En général, selon l'expression de M. le secrétaire perpétuel, les concurrens ne se sont pas assez attachés à la partie philosophique et morale du sujet. Il était sans doute convenable de faire ressortir la manière coupable et barbare dont la traite s'exécute, les tourmens des victimes, les maux de leur esclavage, dernier résultat de ce trafic honteux; mais il n'était pas moins nécessaire, et surtout il était plus intéressant de consacrer en beaux vers ces maximes généreuses, ces principes sacrés qui ont fait proscrire cet odieux commerce de l'espèce humaine. Il eût été beau de prouver que, même en admettant que les effets de la traite fussent moins cruels pour ses victimes, elle serait encore, aux yeux de la religion et de la philosophie, un véritable attentat envers le genre humain."

Nous ne suivrons pas plus longtems M. Raynouard, dont le rapport, justement applaudi, a offert tour-à-tour des considérations historiques du plus grand intérêt, et un modèle parfait de cette critique judicieuse et éclairée que le goût et le savoir peuvent seuls inspirer au talent. Hâtons-nous de parler de la pièce couronnée, qui, lue par M. Picard, a été souvent interrompue par de vifs applaudissemens. L'auteur, M. Chauvet, a su éviter avec beaucoup d'art les nombreux écueils du sujet. Un cadre ingénieux qui, en fixant l'intérêt sur un petit nombre de personnages, les présente dramatiquement dans un épisode bien lié au sujet; un style brillant et soutenu, des images poétiques, une versification harmonieuse et savante, qui exprime avec un égal succès les grandes pensées et les détails les plus rebelles à la poésie, telles sont les qualités qui distinguent cette composition, où l'on remarque aussi un heureux emploi des couleurs locales. Après une introduction pleine de verve et de mouvement, l'auteur continue ainsi:

Voyez-vous ce vaisseau qui sur les mers profondes,
Vogue du Sénégal vers ces îles fécondes,
Où pour nous des roseaux coule un miel savoureux?
Il emporte à l'exil des captifs malheureux.
Dans ce cachot flottant, l'avarice inhumaine,
Plus serrés qu'au tombeau, les presse et les enchaîne;
L'air mugit, la mer s'enfle, et leurs membres heurtés
Sur le bois déchirant roulent ensanglantés.
Un vertige inconnu, triste enfant des tempêtes,
Promène ses douleurs dans leurs flancs, dans leurs têtes;
Et l'amour du pays, en fléau transformé,
Fièvre avide, s'attache à leur sein consumé.
A chaque instant, la mort au fond de cet abîme
Descend silencieuse, et marque sa victime.
Ah! ne les plaignez pas! Dans leur adversité,
La mort, c'est l'espérance, et c'est la liberté.

Ce tableau réveille l'avare sollicitude du négrier; il rend, pour quel-

ques instans, à ces malheureuses victimes la lumière du jour.

Il voudrait par les jeux ranimer leur tristesse;
Mais, ces infortunés que la douleur oppresse
Au doux bruit des concerts qui charmaient leurs beaux jours,
Sur leur chaîne étendus, restent muets et sourds;
Alors, un fouet cruel, que la fureur déploie,
Inflige à leur misère et la danse et la joie.

Cependant, une jeune africaine a fixé les yeux du farouche Belmar; c'est le nom du capitaine.

Les captives pleuraient. Calme dans sa douleur,
Elle seule opposait le courage au malheur....
Et l'héroïque orgueil qui réprimait ses larmes,
De sa beauté sauvage ennoblissait les charmes.

L'auteur poursuit :

O vous, dont les attraits, brillans comme les fleurs,
De la rose à l'albâtre unissent les couleurs,
Blanches filles d'Europe, excusez mon langage:
L'ébène pâlirait auprès de son visage;
Mais qu'importe qu'il soit ou d'ébène, ou de lys?
D'un sentiment divin tous ses traits embellis,
Révèlent un cœur tendre; en ses yeux, en son âme.
L'astre qui la brunit a répandu sa flamme.
Jadis le voyageur, à l'aspect du palmier
Qui signalait au loin son chaume hospitalier,
Oubliait le désert et la soif importune.
Ce généreux penchant qui charmait sa fortune
La suit dans sa misère, et pour d'autres malheurs
Sa pitié trouve encor des secours et des pleurs.
Oui, ce don d'alléger les peines qu'on partage,
De grâce et de pudeur ce touchant assemblage,
Cet instinct des bienfaits par nos maux excité.
Femmes, c'est votre empire, et voilà la beauté.

Ce morceau, véritablement neuf en poésie et si remarquable par la fraîcheur toute gracieuse du coloris, a produit une vive sensation. L'impétueux Belmar, épris de la jeune captive, l'obsède, essaie tour-à-tour, mais en vain, les présens, la douceur, les menaces. Néali oppose un dédaigneux silence à ces fougueux transports.

Vile esclave, dit-il, te verrai-je à la fois
Repousser mes bienfaits, insulter à mes droits?
Un blanc souffrira-t-il ton mépris ou ta haine?
—Tes droits et tes bienfaits! lui répond l'Africaine,
Où sont-ils? est-ce donc mon pays désolé?
Mon époux malheureux, de tes fers accablé?
Nos tourmens, notre exil sur un lointain rivage?
Et mon sein désormais fécond pour l'esclavage?

C'est dans ce discours, un peu trop long sans doute parce qu'il manque quelquefois de mouvement et de rapidité, que l'auteur place la peinture de l'exécrable traite des Nègres. Ecoutons Néali :

Tout-à-coup le bruit court que, d'esclaves avides,
Les Blancs, fils de la Mer, sont venus sur nos bords
De leurs arts séducteurs déployer les trésors.
Les Blancs! ce cri fatal en cent partis contraires
Arme les nations, les familles, les frères..
L'un au sein des combats, où l'a trahit le sort,
Trouve la servitude en méritant la mort.
L'autre, en son champ natal qu'a moissonné la guerre
Pour un vil aliment est vendu par son père.
Avec tous ses enfans celui-là condamné,
A ses accusateurs par les lois est donné;

Les lois qui, grâce à vous, sur ce fatal rivage,
N'ont qu'un mot : L'esclavage, et toujours l'esclavage !

Les cruautés des Blancs terminent ce tableau :

Tout subit leurs liens, ou tombe sous leurs coups,
Leur avare fureur saisit jusqu'à l'enfance,
Nuit de crime et de deuil ! les vieillards sans défense
Pressaient, les yeux en pleurs, ces bras ensanglantés ;
On les égorgea tous..Qui les eût achetés !
Ainsi, marche à l'exil la nation plaintive ;
L'incendie et la mort restent seuls sur la rive.

Forcés de borner nos citations, nous ne pouvons qu'indiquer le dénoûment que l'auteur a choisi pour ce terrible drame. Néali est impitoyablement attachée au mât du vaisseau ; son époux, tous ces captifs se soulèvent, brisent leurs fers et fondent sur les oppresseurs. Vains efforts, il périssent tous :

......Infortunés ! Vainement leur vertu
S'élève à ces exploits que notre orgueil publie.
Morts pour la liberté, la gloire les oublie.

La pièce est terminée par une imprécation contre le vaisseau négrier. L'auteur, après avoir applaudi aux conventions généreuses des monarques de l'Europe, qui ont aboli de droit la traite des Nègres en réclame ainsi l'abolition de fait :

Achevez vos desseins. Rois, au milieu des mers,
Quel que soit leur drapeau, poursuivez ces pervers.
Quoi ! de vos pavillons au meurtre, au sacrilége,
Les lois prostitûraient l'auguste privilége !
Ah ! frappez : la patrie étouffera ses pleurs;
Le sang de leur bannière effaça les couleurs.
Liguez-vous, sur les flots prêtez-vous le tonnerre.
Quelle union plus sainte aux trônes de la terre
Peut du trône céleste attirer les bienfaits?
Que l'Afrique, par vous ravie à leurs forfaits,
Puisse adoucir ses mœurs repeupler son rivage,
Et du bandeau des arts ceindre son front sauvage....
Alors, ô liberté, sous ta loi fortunée,
Joyeux, viendront s'unir d'innombrables mortels ;
Le maître conduira l'esclave à tes autels;
Et le dieu qui pour tous répand ses dons prospères,
Bénira ses enfans dans des peuples de frères.

De tels vers n'ont pas besoin d'éloges; il suffit de les transcrire.

BAGATELLES.

M. Martiny, célèbre médecin, homme d'esprit, habile dans son art, était quelquefois d'une simplicité étonnante. Un malade auquel il s'intéressait vivement, et qu'il espérait guérir avec le tems, las de souffrir et de n'éprouver aucun changement sensible dans son état, lui envoya ses honoraires, et se mit entre les mains d'un autre docteur qui fut bien moins heureux. Quelques jours après, M. Martiny, piqué d'avoir perdu sa confiance, en demanda des nouvelles à l'un de ses amis: "Hélas, lui répond-on, il est mort; j'en reçois la nouvelle à l'instant.—Ah, répliqua-t-il, il est mort ! Cela lui apprendra à changer de médecin."

Un jour se promenant avec quelques amis, il vit passer un équipage très-brillant, et demanda à qui il appartenait. On lui nomma le comte de N***. "Eh bien, dit-il, vous voyez cet homme-là qui prodigue son bien : il me doit encore, depuis trois ans, la mort de son père."

Il arriva un soir accablé de fatigue, chez un de ses malades, et après avoir bien examiné son état, il passa dans un cabinet pour écrire son ordonnance. Le sommeil le surprit au milieu de ce travail; il s'endormit profondément, et pendant ce tems-là le malade mourut. Comme il s'agissait d'un magistrat dont les papiers étaient importans, la justice s'y transporta aussitôt. On ferma à double tour la porte du cabinet où l'on savait qu'étaient les titres précieux: les scellés furent apposés sur la serrure, sans qu'on s'imaginât qu'il y eût en cet endroit autre chose que les effets du défunt. Cependant, après quelques heures de sommeil, le docteur se réveille; il était presque nuit: il se hâte d'achever son ordonnance, veut sortir, et est fort étonné de trouver la porte exactement fermée. C'est en vain qu'il frappe, personne ne répond, le corps ayant été transporté dans un appartement éloigné; enfin, il est obligé d'appeler par la fenêtre dont on ne s'était point occupé, parce qu'on la savait bien barrée, et de demander qu'on lui ouvre. Ce ne fut qu'avec bien de la peine, et long-tems après, qu'il parvint à se faire entendre; mais il lui fallut encore éprouver toutes les lenteurs de la justice qu'on alla requérir pour lever les scellés, et les réapposer après sa sortie.

Dans une société composée de gens très-religieux, Fontenelle prétendait que la grâce divine opérait souvent des miracles de conversion par des moyens qui, aux yeux des hommes, paraissent le plus éloignés de la conviction, et pour preuve il cita la conversion que lui même avait faite, sans s'en douter, d'un brave marchand calviniste, extrêmement attaché à sa religion, et non moins à son souverain, avec des argumens qui n'étaient nullement ceux d'un casuiste. " Comment lui disait cet excellent homme, croirai-je au pape, qui originairement tient des rois toute sa puissance temporelle et veut à présent disposer des couronnes? Eh, que vous importe, mon ami, lui répondit Fontenelle, pourvu qu'il ne veuille pas disposer des boutiques; laissez les se débattre entr'eux et croyez que les rois sauront bien se défendre.—Mais la présence réelle, la transsubstantiation.........,il m'est impossible de croire à ce que je ne conçois pas.—Sans doute, répliqua Fontenelle; ce sont des mystères que des gens plus habiles que vous et moi ne comprennent pas et auxquels cependant ils soumettent leur raison. Le roi même n'en sait pas plus que nous à cet égard, et cependant il fait profession d'y croire, il désire que tous ses sujets y croient, et un sujet aussi fidèle, un aussi bon royaliste que vous refuserat-il d'avoir cette complaisance pour le roi?...." Le bon marchand ne put résister à une raison aussi forte; il se convertit et vécut depuis en zélé catholique.

Au milieu du mois de Juillet, on jouait à Bordeaux l'opéra comique connu sous le titre *des Chasseurs et de la Laitière*. Pendant la représentation, il survint un violent orage, et un coup de tonnerre si fort que toute la salle en fut ébranlée. L'ours qui se trouvait en scène en ce moment, en fût tellement épouvanté qu'il se leva sur ses pieds et fit le signe de la croix, ce qui changea subitement en éclats de rire l'effroi des spectateurs.

M. Duf..qui plaisantait lui-même sur son avarice, se trouvant à la campagne chez un de ses amis, eut envie d'aller à la chasse. Le garde s'offrit très-obligeamment à l'accompagner, et le mena dans les cantons les plus abondans en gibiers de toute espèce. Cette course se répéta plusieurs fois, et lorsque M. Duf....qui avait tué beaucoup de pièces, et qui les fesait empaqueter pour les emporter, fut prêt à partir, voyant à côté de lui le garde à qui il n'avait rien donné et qui attendait quelque gratification, " Mon ami, lui dit-il, la première fois que je reviendrai, fais moi souvenir de te......, *promettre* quelque chose.

Le Marquis d'Argenson, ministre et secrétaire d'état, auteur d'un ouvrage estimé sous le titre *d'observation sur le gouvernement actuel de la France*, était grand partisan des abonnemens particuliers concernant les impôts. Il fit part de son projet à Louis XV, qui lui dit de le communiquer au contrôleur général. Celui-ci l'ayant écouté avec attention, lui dit: " Cela est fort bien, Monsieur le Marquis: mais si l'on adopte votre plan, que devien

dront les receveurs des tailles?—Apparemment, Monsieur, répliqua le Ministre, en lui tournant le dos, si l'on trouvait le moyen d'empêcher qu'il y eut des scélérats, vous seriez inquiet de ce que deviendraient les bourreaux."

L'histoire en parlant des grandes qualités du Czar, Pierre 1er., n'a point dissimulé ses défauts, et particulièrement celui de la violence à laquelle il se laissait aller, soit dans l'ivresse, soit même dans les momens où le vin n'avait pas troublé sa raison : mais il est quelques traits particuliers qui dénotent son caractère et méritent d'être plus connus.

Dans une contestation qu'il eut avec Catherine son épouse, il s'emporta, cassa une glace de Venise, et dit à sa femme par une allusion cruelle à son premier état: "Tu vois qu'il ne faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer cette glace dans la poussière dont elle est sortie. "—Catherine, levant vers lui ses yeux mouillés de larmes," hé bien, lui ditelle, vous avez brisé ce qui fesait l'ornement de votre palais : trouvezvous qu'il en soit devenu plus beau?" Ces paroles l'apaisèrent. La querelle était venue de ce que Catherine avait demandé avec trop d'instance la grâce de sa dame d'atours, condamnée à recevoir onze coups de knout. Le Czar voulut bien accorder qu'elle n'en recevrait que cinq, et crut avoir fait un grand trait de modération.

Un Boyard avec lequel il traversait une rivière dans un bateau, ayant osé le contredire dans la conversation, le Czar le saisit par le corps pour le jeter dans l'eau. "Tu peux me noyer, s'écria le Boyard, mais ton histoire le dira." Le Czar frappé de ce mot, l'embrasse et lui rend son amitié.

Honteux lui-même de ses excès, il disait à son favori Lefort, j'ai réformé ma nation, et je n'ai pu me réformer moi-même.

On assure que Frédéric II, roi de Prusse, si renommé par ses talens militaires, perdit la tête au point de s'enfuir au milieu de la première bataille qu'il donna; ses généraux la gagnèrent. Quelque-tems après il dit à un général hollandais, pour se moquer de lui, Monsieur le général, avez-vous quelquefois assisté à une bataille? Oui, sire, et jusqu'au bout.

Monsieur le duc d'Aiguillon envoyé en qualité de commandant en Bretagne s'y était conduit de manière à s'attirer l'animadversion générale. A cette époque où une plaisanterie équivoque était souvent la vengeance la plus cruelle, on envoya chez lui un dégraisseur, auquel on avait fait croire qu'il était sourd et qui s'adressant à lui-même, selon qu'il en avait reçu l'ordre, au moment, où il était entouré d'une nombreuse société, lui dit d'un ton de voix fort élevé: "Monseigneur, je me rends à vos ordres; on m'a dit que vous me demandez pour lever les taches qui sont sur votre cordon bleu." Le duc sentit toute l'amertume de ce sarcasme, et fit arrêter à l'instant le malheureux qui en était l'organe: mais il fut prouvé qu'il était de bonne foi et qu'il ne connaissait pas les personnes qui lui avaient donné cette commission.

Un négociant venait de mourir de mort subite; il se trouva qu'une lettre écrite à un de ses correspondans était restée sur son bureau sans être cachetée. Son commis crut devoir l'expédier à son adresse, mais avant de la fermer, il jugea à propos d'ajouter le *post-scriptum* suivant au nom du défunt: *Depuis ma lettre écrite, je suis mort.*

Un marchand de meubles apporta un jour à l'archichancelier une table pour soixante couverts, qui lui avait été commandée par le prince. S. A. S. la fit de suite dresser dans sa salle à manger afin de voir si elle était bien conditionnée. Lorsque le marchand eut ajusté toutes les alonges, C...., qui cherchait sans doute de mauvais prétextes pour rabattre du prix, prétendit que la table n'était pas assez grande pour que soixante personnes pussent y tenir à l'aise Le tapissier soutient le contraire; enfin, après une assez vive discussion, le prince consent à en venir aux preuves. Il envoie un de ses valets vers des tail-

leurs de pierres ou maçons, dans ce moment occupés à des démolitions sur la place du Carrousel, pour leur porter de sa part l'ordre de venir à l'hôtel au nombre de soixante. Ces ouvriers, d'abord surpris de cette invitation dont ils ne peuvent deviner le motif, prennent leurs habits, se lavent la figure et les mains, et se préparent à paraître dans l'état le plus propre qu'il leur est possible devant S. A. S. Le valet les introduit dans la salle à manger. Le prince leur avait fait préparer des chaises, et avait même fait placer des assiettes sur la table; il ordonne de se placer. Quelques-uns d'entre eux, gens bien élevés et connaissant le monde, se font des civilités, et tous croient que monseigneur, ayant sans doute reçu de bonnes nouvelles des armées, veut, par un beau mouvement de popularité, qu'ils boivent les premiers à la santé de l'empereur. Ils étaient en fort bonnes dispositions, lorsque l'archichancelier, au lieu de les faire servir, leur commande les évolutions suivantes: *Faites semblant de boire*, *Faites comme si vous découpiez quelque chose sur votre assiette*, etc., etc. Les pauvres diables exécutèrent ainsi tous les exercices de bouche avec la plus grande précision, et S. A., après avoir acquis la certitude que sa table était assez vaste pour y réunir soixante convives, les renvoya à jeun comme ils étaient venus, et sans même les récompenser par la plus légère gratification de la peine qu'ils avaient prise.

La cuisse d'un cheval de bronze, artistement sculpté, ayant été trouvée dans la Saône, à l'extrémité de la ville de Lyon, on douta d'autant moins de découvrir une belle statue de quelque Empereur Romain, que plusieurs fragmens précieux, qu'on avait tirés de ce même lieu semblaient en annoncer l'existence. L'érudition des antiquaires s'exerça sur un objet aussi intéressant. On prétendit prouver dans de savantes dissertations, lues à l'académie des sciences, que ce ne pouvait être que les débris d'une statue équestre de Jules César, érigée sur la montagne voisine: on supposa des tremblemens de terre, des éboulemens successifs, qui l'avaient entraînée jusqu'à la rivière, où elle avait été engloutie: Enfin on ne douta pas de faire en cet endroit, les découvertes les plus précieuses, et une société d'amateurs opulens, souscrivit pour les frais d'une recherche qui devait être fort dispendieuse. M. de Varrax de Gage, se mit à la tête des souscripteurs. On construisit un énorme bâtardeau! on y établit des pompes pour dessécher jusqu'à fond, une partie du lit de la rivière, et cette opération ne produisit aucune autre découverte, que celle du sable. On demandait à M. de Gage, quel avait été le fruit de ce grand travail, auquel il avait sacrifié beaucoup de tems, de peines et d'argent, il répondit par ces deux vers:

Mon espérance, hélas! a bien été trompée;
Je croyais voir César, et n'ai vu que Pompée. *(Pomper.)*

POÉSIE.

A MADEMOISELLE DE M***,

QU'ON REPROCHAIT A L'AUTEUR DE NE PAS TROUVER JOLIE.

On sait que la beauté de l'Amour est la mère.
Mais il est deux beautés, comme il est deux amours.
Toutes deux ont le droit de plaire,
L'une un moment, l'autre toujours.
Mais, laquelle à ce point sait l'emporter sur l'autre?
Laquelle a droit à tous nos vœux?
C'est à vous de juger, cette cause est la vôtre,

Vous qui les avez toutes deux !
Sur un miroir jetez vos yeux,
Ces yeux charmans, qu'un feu céleste anime ;
Tant d'attraits, dont le Ciel fut pour vous généreux,
Sans les animer, les voir serait un crime !
Car ce serait tromper l'intention des dieux !....
Mais, ces attraits (faut-il le dire?)
Dont les charmes sont si puissans,
Quelque grand que soit leur empire,
Ne sont pas à l'abri des ravages du tems.
Le tems ! rien ne l'arrête en sa course cruelle !
Il va tout ravageant, et son souffle empesté,
Comme il emporte la beauté,
Emporte aussi l'amour qui repose sur elle !
Rassurez-vous ; j'ai lu dans votre cœur ;
J'y vois cette beauté que n'atteint pas l'outrage,
Qui ne vieillit pas avec l'âge,
Dont chaque jour accroît le pouvoir enchanteur !
Cette beauté n'est pas comme sa sœur.
L'une souffre de tout, l'autre rien ne l'altère :
Je rends justice à la première,
Mais la seconde est sans prix à mes yeux,
Et l'Amour, dont elle est la mère,
Ne périra point sur la terre,
Il me survivra dans les cieux.
Ainsi, ne croyez pas qu'aveugle en ma folie,
J'ignore des attraits dont l'aspect est si doux !
Mais je verrais bien mieux que vous êtes jolie,
Si je ne voyais pas ce qui vaut mieux en vous !

LE ROCHER ET LES ENFANS.

Le long d'un blanc Rocher qui menaçait les cieux,
Un montagnard, adroit non moins qu'audacieux,
Se glissait, en grimpant, vers un nid de corneille.
Surpris d'une telle merveille,
Trois Enfans, de leur mère ayant trompé les yeux,
Voulurent s'essayer au périlleux voyage.
A quatre pieds de terre en sa course arrêté,
Le moins hardi de tous admire le courage
Du second, qui plus haut s'arrête épouvanté.
Un seul, par son orgueil trompé sur sa faiblesse,
S'éloigne du point de départ.
Rival jaloux du montagnard,
Et luttant avec lui de courage et d'adresse,
Le faible est sur les pas du fort.
Affrontant un péril qu'il eût mieux fait de craindre,
Il touche au but, il va l'atteindre ;
Mais son pied mal assis, trahissant son effort,
Il se repent trop tard, il tombe, il était mort.

Mettez bien à profit cet exemple terrible,
Vous qui vers les grandeurs tâchez de parvenir :
C'est peu d'atteindre au but, il faut s'y maintenir ;
Plus on tombe de haut, plus la chute est horrible.

LE TIGRE.

FABLE.

Viser à l'immortalité,
C'est une ambition fort belle,
Quand on prend pour marcher vers elle
Le chemin des vertus, chemin peu fréquenté.
Mais autant cet honneur offre un but qui me flatte,
Autant j'ai toujours peu compris
Le désir d'avoir à tout prix
L'immortalité d'Erostrate.
L'effroi des animaux, un Tigre redouté,
De son mérite l'âme imbue,
Vint, du Tems qui la distribue,
Réclamer l'immortalité.
Il dit : J'ait fait trembler la terre !
Le loup, la hyenne, la panthère,
Auprès de moi sont des agneaux ;
Et je m'étonne
S'il en survit un seul de l'espèce moutonne,
Tant j'ai fait périr de troupeaux !
Je n'ai respecté rien, ni l'âge, ni l'espèce,
Ni la force, ni la faiblesse :
J'ai peuplé les champs de tombeaux.
Je viens au temple de mémoire
Réclamer une place à côté des Césars.
J'ai livré des combats dont parlera l'histoire :
J'ai fait pendant quinze ans la guerre aux léopards,
Et dans nos bois sanglans leur ossemens épars
Sont là pour attester leur honte et ma victoire !
Du roi des animaux j'ai méconnu les lois :
Méprisant le respect dont l'amour l'environne,
J'ai même usurpé sa couronne !
Je veux être immortel, et je t'ai dit mes droits.
Le Tems répondit : Je te crois !
Tu n'as fait de bien à personne !
Tu portes un nom détesté,
Et tu veux l'immortalité ?
Pour te punir, je te la donne !

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Description et usage d'un petit peson à ressort appelé BROMAMÈTRE, pour régler facilement le poids des alimens nécessares à la nourriture des vieillards et des personnes délicates qui veulent suivre un régime régulier pour conserver leur santé; inventé par *E.* REGNIER, chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de plusieurs Sociétés savantes.—" Au premier abord, quelques personnes pourraient douter de l'utilité de cet instrument, mais déjà l'expérience parle en sa faveur. Cette espèce de peson est montée sur un pied de flambeau en bois d'ébène, pour être placée sur la table où le dîner est servi. La partie supérieure porte une portion de cercle en cuivre graduée, sur laquelle se meut une aiguille qui marque au cadran le poids des alimens servis sur l'assiette. Cette assiette, dont la pesanteur est déterminée, se place ordinairement sur un petit plateau qui la soutient; si elle est vide, l'aiguille du cadran marque *zéro*; et si on sert une soupe ou un morceau de viande, on voit de suite par l'indication de l'aiguille, le poids de la chose mise sur l'assiette. L'arc de division ne donne pas plus de douze onces; car ordinairement la pesanteur de la chose servie n'excède pas une demi-livre. Ainsi cet instrument, d'une forme agréable et peu embarrassante sur la table, peut également convenir aux convalescens. Ce mécanisme, comme on voit, est bien éloigné du mérite de la balance de Sanctorius, qui voulut connaître ce que l'on perd par l'insensible transpiration en se pesant sur son fauteuil: mais nos médecins les plus distingués voient néanmoins dans le *bromamètre* un moyen simple et commode pour l'usage des personnes qui, après avoir fait un choix d'alimens convenables, veulent en régler la quantité selon leur tempérament. Sanctorius, dans ces Aphorismes, dit: Si vous savez combien chaque jour vous devez prendre d'alimens, vous pouvez vous conserver très long-tems les forces et la vie. C'est dans cette vue que j'ai composé le *bromamètre* pour mon usage personnel; étant âgé de 72 ans et d'un tempérament délicat, j'ai bientôt reconnu, par ce moyen, le régime convenable à ma santé. Voici l'exemple de celui qui m'a été favorable:

Ordinaire du déjeûner:

Alimens sains d'une digestion facile, compris le pain........	13 onc.
Le boire..........	7
Pour le déjeûner .	1 liv. 4 onc.

A dîner.

Le manger est de..	1 liv. 3 onc.
Le boire	1 2
Total du dîner..	2 liv. 5 onc.

Ainsi, dans le courant de la journée, ma consommation ordinaire est de 3 liv. 9 onc. Cette quantité pourrait être trop forte pour certaines personnes, et trop faible pour d'autres; mais bientôt, avec cet instrument, chacun pourra apprécier la quantité d'alimens qui lui sera convenable pour se bien porter. C'est ainsi que l'esprit d'observation nous conduit à des conséquences utiles. On n'a pas besoin de peser l'eau et le vin que l'on consomme, deux flacons gradués par onces font remarquer facilement à l'œil la quantité des liquides qu'ils renferment."

N. B. M. le docteur Marc trouve que cet instrument serait très-utile aux hôpitaux, pour l'usage des convalescens, dont on règle les portions suivant l'état de santé; par ce moyen on éviterait l'arbitraire dans le service.

Le prix du *bromamètre* sera de 25 à 30 fr. On peut s'adresser, pour se le procurer, à l'inventeur, M. Régnier, mécanicien, rue de l'Université, n° 4.

KIEL.

Météore remarquable.—Le 23 mai dernier, sur les dix heures du soir, on a observé ici un météore lumineux, qui avait une grande ressemblance avec les phénomènes appelés autrefois *dragons volans*. Ce qui rend celui-ci digne d'attention, c'est qu'il a été observé presque en même tems à Copenhague, qui est à la distance de près de 60 lieues en ligne directe de Kiel. On peut par-là se faire une idée de son volume considérable, et de sa vitesse réelle, qui, quoique sensible, n'était pas très-grande en apparence. A Kiel, il paraissait avoir une direction du S. O. au N. O., et avoir une élévation de 30.° Ce météore a été visible pendant dix secondes ; il a disparu en jetant un tourbillon d'étincelles, et en laissant une trace lumineuse dans l'espace qu'il avait parcouru.

HALLE.

Université.—Education de deux jeunes Chinois—Voici les nouveaux renseignemens qui nous sont parvenus sur les deux jeunes Chinois entretenus à Halle par le roi de Prusse, dans la vue d'obtenir des moyens de communications scientifiques pour l'étude du chinois. L'un d'eux, As-Sing, âgé de 30 ans, est né a Heong-San, à peu de distance de Canton ; son père, prêtre et astrologue, mourut avant qu'As-Sing eut dépassé sa cinquième année. Sa mère le fit élever chez son oncle, employé de la douane à Canton. As-Sing y reçut une éducation soignée, et eut quelques notions de l'anglais ; il fit bientôt le voyage de Macao, de l'Inde et enfin de Sainte-Hélène, où il fut plus de trois ans cuisinier dans la maison de Napoléon. Après la mort de celui-ci, il fut employé pendant quelque tems dans la marine anglaise comme interprète entre les Anglais et ses compatriotes. Il vint à Londres, et ce fut là qu'il fit la rencontre de son compatriote Ha-Ho qui est âgé de 25 ans, et est né aussi dans les environs de Canton, d'un marchand de soie. Ces deux jeunes Chinois firent, avec le Hollandais Lasthausen, un traité qui l'autorisait à les faire voir pour de l'argent sur le continent ; c'est de cet état d'abjection que les a tirés la munificence royale. Ils commencent à balbutier un peu d'allemand, et sont d'un grand secours aux jeunes orientalistes de l'université, qui assistent, ainsi que les missionnaires, aux leçons que reçoivent les deux Chinois, sous la surveillance du célèbre professeur Gesenius, secondé par deux de ses élèves.

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.

LE MUSÉE
DES
VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 18.] *NOVEMBRE,* 1823. [TOME III.

TABLE DES MATIÈRES.

A LONDRES:
CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;
SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET C^nie.; BOSSANGE ET C^nie.; ET BOOSEY ET FILS.
A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 18.] *NOVEMBRE*, 1823. [Tome III.

BIOGRAPHIE.

LEBRUN (Ponce-Denis Ecouchard,)

Poète célèbre, qui reçut de son vivant le surnom de *Pindare français*, naquit en 1729. La nature l'avait fait poète. Il versifiait au collége : à 14 ans, il avait fait une ode, où l'on trouve déjà les indices de son talent. Dès son enfance, il reçut du prince de Conti (le grand-prieur), dans la maison duquel il était né, des preuves d'une assez vive affection, pour qu'on l'ait attribuée à un intérêt plus tendre, mais non moins pur, que celui de protecteur. Il serait étrange que le sang des Bourbons eût réellement circulé dans les veines d'un homme qui a célébré avec tant d'enthousiasme l'établissement d'une république nouvelle sur les débris de l'ancien trône de cette famille. Quoi qu'il en soit, Lebrun, nommé très-jeune secrétaire des commandemens du prince de Conti, conserva jusqu'à la mort de son protecteur cette place, qui lui procurait de l'aisance, et ne lui imposait aucun travail ; condition excellente pour un poète qui n'était que cela. Lebrun avait été initié dans les secrets de l'art qu'il idolâtrait par le fils même de l'incomparable Racine. C'étaient les préceptes du prince des poètes qui lui avaient été transmis par la plus fidèle des traditions. Une liaison très-tendre se forma entre l'élève et le fils du maître, et fournit à son talent plus d'une occasion de se manifester. Le jeune Racine, désespérant de pouvoir suivre les traces de son aïeul, avait quitté la carrière des lettres pour celle du commerce. Cette espèce d'apostasie lui fut reprochée par Lebrun, dans une ode étincelante de beautés, et cependant inférieure à celle dans laquelle le même poète déplora, quelque tems après, la mort du même ami, englouti à Cadix dans un débordement de la mer, désastre occasionné par le terrible tremblement de terre qui renversa une partie de la ville de Lisbonne en 1755. A 26 ans, Lebrun avait déjà pris place au premier rang des poètes lyriques. L'amitié l'avait conduit sur les traces d'Ho-

race. Il se crut appelé par l'amour sur les traces de Tibulle, et chanta ses peines, ses plaisirs dans des élégies qui portent en effet l'empreinte d'un grand talent, mais où il gronde encore plus souvent qu'il ne soupire. Plus d'une de ces pièces a le caractère de la diatribe, et, en dépit du titre, n'est qu'une véritable satire. Si ces élégies ont été dictées par son cœur, ce cœur était plus irritable que sensible, et son amour ressemblait plus aux fureurs d'Alcée qu'à la tendresse de Sapho. Il fit un plus noble usage de son talent, et fut bien mieux inspiré dans cette ode fameuse où il intercède auprès de Voltaire, en faveur de la nièce des Corneille. Le génie qui soutenait la gloire du théâtre français adopta la fille du génie qui l'avait fondé. Ingénieux jusque dans sa bienfesance, c'est avec le produit d'une édition des Corneille que Voltaire dota leur fille. Il la fit rentrer dans un bien de famille, bien qu'auparavant il voulut étendre et améliorer. Il avait enrichi les chefs-d'œuvre des deux frères d'un commentaire, où le goût le plus sain préside aux jugemens de la censure la plus impartiale, de l'admiration la plus éclairée : mélange de critiques et d'éloges, qui forme la poétique dramatique la plus complète qui existe, en quelque littérature que ce soit. Honneur à Lebrun, dont les beaux vers ont cette fois provoqué un bon ouvrage et une belle action. Voltaire mourut : les quatre vers que Lebrun fit à ce sujet, sont aussi beaux que cette perte était grande.

O Parnasse! frémis de douleur et d'effroi!
Pleurez, Muses, brisez vos lyres immortelles!
Toi dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure et repose-toi.

Lebrun n'avait pas toujours, il est vrai, traité Voltaire avec tant de justice. Il suffit, pour s'en assurer, de lire le portrait qu'il essaya d'esquisser de ce grand homme dans le poëme de la Nature, portrait plutôt tracé par le dénigrement que par l'admiration. En général, Lebrun, en donnant des éloges, semblait sortir de son caractère. Il était impérieusement porté vers l'épigramme : aussi fit-il des épigrammes toute sa vie : aussi en fit-il sur tout et partout ; aussi en fit-il un si grand nombre, qu'on en compte 636 dans le recueil de ses œuvres, où la délicatesse de l'éditeur n'a cru devoir admettre ni celles qui blessaient les mœurs, ni celles qui portaient sur des faits ou des opinions révolutionnaires, ni celles enfin où sont nommées des personnes vivantes : délicatesse qui ne sera pas toujours imitée, et qui n'a fait que mettre en réserve la matière d'un nouveau recueil, non moins nombreux peut-être, mais plus piquant, sans doute, que le premier, d'après la manière de juger aujourd'hui, puisqu'il sera plus scandaleux. Lebrun avait tenté d'employer aussi son talent dans un genre plus étendu que ceux dans lesquels il s'était d'abord exercé. Il conçut le plan d'un poëme sur les *Avantages de la campagne*, poëme qu'il intitula depuis *de la Nature*, et dont il ne reste que des fragmens. Des malheurs domestiques l'empêchèrent de terminer cet ouvrage. Sa femme se sépara de lui, et l'appauvrit par les reprises qu'elle se crut en droit d'exercer. Appauvri, d'un autre côté, par la mort du prince de Conti, qui lui avait laissé un traitement définitivement converti en pension, dont il était mal payé, il fut ruiné absolument par la faillite du prince de Guémenée, chez lequel il avait placé 18,000 francs, seuls débris qu'il eût sauvés du naufrage. Une épigramme, juste cette fois, et dans laquelle il appelle le banqueroutier *escroc sérénissime*, vengea le poète et ne le dédommagea pas. C'était à un grand seigneur qu'il était réservé de réparer le dommage qu'un grand seigneur avait fait. Le comte de Vaudreuil, sensible à tant de malheurs comme à tant de talent, fit partager à M. de Calonne le double intérêt que Lebrun lui avait inspiré ; et cet homme d'état, qui était aussi homme d'esprit, obtint du roi Louis XVI une

pension de 2,000 francs pour le poëte.

Larmes que n'avait pu m'arracher le malheur,
Coulez pour la reconnaissance!

s'écria Lebrun. Il est malheureux pour lui qu'il n'ait pas toujours conservé ces sentimens envers un bienfaiteur, ou qu'il n'ait pas dissimulé au moins ceux qui bientôt les remplacèrent. Les torts de Lebrun en ce genre ont été d'autant plus grands, qu'ils ont eu tout l'éclat qu'ils pouvaient recevoir d'un grand talent. Ses odes révolutionnaires, où l'enthousiasme poétique est encore exalté par l'enthousiasme de la liberté, révoltèrent parmi ses contemporains le plus grand nombre de ceux même qui l'admiraient: on y trouvait souvent le délire d'un factieux. Il est juste de dire cependant, que si Lebrun a fait l'apologie de quelques actes de la révolution réprouvés par les amis de la liberté, il n'en faut pas conclure qu'il ait fait l'éloge du régime révolutionnaire. En 1793 même, il déplorait le sort de la France; il gémissait en vers harmonieux sur l'anéantissement de la liberté et de l'humanité, étouffées sous la plus désastreuse des tyrannies. Des tems moins malheureux ayant enfin succédé à trois années sanglantes, les lettres, les arts dédaignés par les proscripteurs, reprirent quelque faveur auprès d'un gouvernement qui voulait réconcilier la France avec les nations civilisées. Les académies ressuscitèrent en recevant une orginisation plus heureuse, sous le nom d'*Institut national*, et Lebrun, dont le génie indépendant s'était tant de fois égayé au sujet de l'esprit académique, fut un des premiers membres de la nouvelle académie. Cet honneur, loin de le convertir, ne fut pour lui que l'occasion de nouvelles épigrammes. Cette époque fut aussi celle du rétablissement de la fortune de Lebrun, que la révolution avait une seconde fois renversée. Un logement au Louvre, un traitement de mille écus, l'avaient mis, sous le directoire, à l'abri de l'indigence: plusieurs gratifications du premier consul, et définitivement 6,000 francs de pension ajoutés à ces avantages par Bonaparte, lui assurèrent enfin une aisance qu'il a conservée jusqu'à la fin de ses jours. Dans les dernières années de sa vie, il avait perdu la vue, que l'habileté du docteur Forlenze ne lui fit recouvrer qu'imparfaitement. Ce miracle, de peu de durée, inspira à M. de Cournand les jolis vers suivans:

D'un nuage fatal tes yeux étaient voilés;
Forlenze, par son art, te rendit la lumière.
En des siècles plus reculés,
Ce qu'il fit pour Pindare, il l'eût fait pour Homère.

Lebrun mourut, le 2 Septembre 1807, à l'âge de 78 ans. Une notice biographique, où la véracité est d'obligation première, ne saurait être toujours un éloge, et les devoirs de l'historien sont plus graves que ceux du panégyriste. Nous avouerons donc que Lebrun était moins estimable sous le rapport des qualités du cœur que sous celui des facultés de l'esprit, et que si l'on ne peut se refuser de l'admirer sans être injuste, on a pu, sans injustice, ne pas l'aimer. De là, le peu d'accord qui existe dans l'opinion à son sujet. Bien des gens font encore payer à son génie les torts de son caractère, et se vengent sur les productions les plus sublimes, des blessures faites par tant d'ouvrages satiriques. Quand les haines poétiques, quand les haines politiques, nouvellement suscitées, auront été amorties sans retour, la France jugera Lebrun, comme l'Angleterre juge aujourd'hui Milton. Elle ne verra plus en lui qu'un poète égal au moins à Jean-Baptiste Rousseau dans l'épigramme et dans l'ode, et plus fécond que ce poète en morceaux supérieurs dans l'un et dans l'autre genre. Les belles odes de Lebrun réunissent à tel point la force de la pensée à la hardiesse souvent heureuse de l'expression, elles sont animées d'un enthousiasme si sublime, que l'on ne croit pas rabaisser le premier lyrique fran-

se saisit d'un coursier de Naples ou d'un genet d'Espagne ; un autre qui est cruel, se jette à corps perdu dans un tigre ou dans un lion ; et un qui est folâtre et badin, va gîter dans un singe ou dans une guenon.

" Chaque esprit anime et chérit la machine qu'il a prise en gouvernement, travaille nuit et jour à sa conservation, et à lui faire jouer parfaitement son personnage sur le théâtre de l'univers ; et c'est en cela que consiste l'instinct qu'on attribue aux bêtes. Tant que les principaux organes des bêtes sont en bon ordre, les esprits demeurent fermes dans leurs machines, et font leur devoir; mais quand une fois ces organes sont corrompus et tombent en désordre, les esprits se retirent et vont loger ailleurs, laissant à de moindres esprits le soin d'animer les vers qui naissent de la corruption de leurs cadavres. Avant cela ils apportent tous leurs soins pour redresser la machine, la conservant le plus long-tems qu'ils peuvent, et se lamentant quand ils sont contraints de l'abandonner, comme il arrive dans les cygnes, qui chantent des airs languissans la mort dans le bec.

" Quand il se forme des monstres dans la nature, ce sont des esprits bizarres qui s'y fourent pour l'effroi du genre humain ; comme ce sont des esprits têtus qui animent les hydres à sept têtes.

" Les esprits de la plus petite espèce ne s'attachent qu'aux insectes ; mais ils n'en sont pas moins glorieux pour cela, surtout depuis qu'on a trouvé les microscopes, et que l'on connaît à l'œil leur savoir faire ; prétendant bien qu'il y a encore plus de ressorts à manier dans ces petites machines que dans les grandes, et qu'il faut plus d'industrie pour faire jouer la machine d'une fourmi, d'une mite ou d'un ciron, que pour faire jouer la machine d'un éléphant, d'une autruche ou d'une baleine. Or c'est de ce fond de jalousie entre les esprits de la grande espèce et ceux de la plus petite, que naissent les guerres sans fin que les insectes exercent contre les plus grosses bêtes. Un moucheron qui n'est presque rien

Fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou,
Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;
Il rugit ; on se cache, on tremble à l'environ,
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron."

Quand notre philosophe eut dit ces choses, et encore d'autres plus agréables qui me sont échappées, il pria la compagnie de lui pardonner s'il avançait des sentimens si extraordinaires ; jurant qu'il s'y trouvait poussé par l'impossibilité de pouvoir expliquer autrement, comment les bêtes n'ayant point d'âme, elles agissent aussi parfaitement que si elles avaient de la raison et de la connaissance. Qu'au reste son système n'était pas improbable, puisqu'enfin de grands philosophes et des théologiens même avaient cru que les anges gouvernaient les sphères des cieux, conduisaient le soleil, la lune, les planètes ; en un mot, tous les astres et toute la machine du monde, et suppléaient par leur sagesse et leur industrie à l'âme qui manque à ces grands corps.

Il ajouta en s'adressant à quelques péripatéticiens qui étaient présens, qu'il ne se disculperait pas d'avoir soutenu que les bêtes ne sont que de pures machines ; qu'il avait été toujours libre dans la philosophie de prendre les opinions mêmes les moins soutenables ; et qu'il n'y avait pas plus de hardiesse à prétendre aujourd'hui, que les bêtes ne sont que des automates, qu'il y en avait du tems de Sénèque à vouloir que *la justice, la force, la prudence et les autres vertus fussent des animaux*.

Ce discours fini, MM. Rohault et Clercelier, qui entendaient raillerie, prenant la chose du bon côté, remercièrent le philosophe d'avoir si ingénieusement réjoui la compagnie ; et M. Pecquet, enchérissant sur ces Messieurs, par ses caresses et par ses louanges, dit que si cet agréable système n'était pas vrai, qu'au moins il était *bene trovato*.

ŒUVRES DE GŒTHE.

(Fin du dernier Numéro.)

Nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur la seconde partie de la carrière littéraire de ce grand poëte, où il apparaît avec l'intime conviction de ses forces, où il semble être en parfaite harmonie avec lui-même, quoiqu'il reste toujours quelque chose de fragmentaire, d'abrupt et d'incomplet même dans les plus nobles productions de son génie.

Le Tasse, *Egmont et Iphigénie*, le roman de *Guillaume Meister*, des élégies tendres et voluptueuses, dans le genre de Tibulle et de Properce, de mordantes épigrammes contre le genre vulgaire de littérateurs et contre les compilations volumineuses où chaque petit poëte se trouve loué pour telle ou telle rime élégante, pour telle ou telle tournure de phrases, sans mérite intrinsèque et sans véritable poésie, des morceaux en prose, contes détachés ou amères effusions d'une indignation noble et élevée contre la fureur des niveleurs, véritables iconoclastes de l'ordre social, voilà les travaux qui figurent au premier rang dans la seconde époque de la carrière littéraire du premier poëte de la Germanie.

On a reproché à Gœthe d'avoir déserté le moyen âge pour se faire païen vers le milieu de sa carrière. Ce n'est pas que Gœthe ait jamais été l'ennemi du christianisme; au contraire, il a baffoué les philantropes et les garçons philosophes, les illuminés de Bavière et les *hommes à lumières* de Berlin, avec la verve d'un nouvel Aristophane; cette race froide et raisonneuse, sans entente du génie et des choses sacrées, lui a toujours semblé souverainement odieuse: il se permit de jouer, en les plaisantant, avec tous les avortons du libéralisme. Mais Gœthe était malheureusement devenu spinosiste et idolâtre jusqu'à un certain degré. Né protestant, il rejeta la doctrine négative de ses coréligionnaires; le catholicisme qu'il respecte, qu'il loue toujours, eut pour lui un puissant attrait. Il était prêt à rentrer, comme Winkelmann et le peintre Müller, poëte comme lui et ami de sa jeunesse, dans le giron de l'église, mais son âme avait d'autres penchans; elle adorait un Olympe pour lequel l'Anglais Gibbon, homme d'une trempe très-différente, venait de déclarer une honteuse faiblesse.

Cependant Gœthe, dont le goût classique et la diction noble et pure, ne souffrent de comparaison qu'avec Sophocle et Racine, Gœthe, dis-je, revient toujours, dans une notable partie des poésies de son âge mûr, vers les inspirations populaires, puisées au sein du christianisme, de la chevalerie et du moyen âge. Doué d'une raison éminente et d'une faculté d'abstraction peu commune, le merveilleux n'en est pas moins de son domaine. Il le recherche dans les cabalistes du XV^{e} siècle, parmi les rose-croix théosophes, chez son ami Lavater, dans les actions, les pensées et les écrits de Jung Stilling, dont Gœthe écrivit la vie, dans un style d'une délicieuse simplicité et avec des grâces presque enfantines. On peut, il est vrai, reprocher à ce poëte de nous avoir suspendus entre le ciel et la terre, mais il ne nous a jamais poussés dans les enfers, comme lord Byron, il ne nous a jamais matérialisés comme les philosophes français du dernier siècle.

Dans la tragédie d'*Iphigénie* l'auteur n'est jamais prolixe, ni déclamateur, il est toujours pur et harmonieux. Là, comme dans *le Tasse*, il a voulu éviter tout effet théâtral, il n'a écrit que pour les cercles élevés, que pour les âmes les plus distinguées. On peut blâmer ce genre de composition; mais, en se plaçant sous le point de vue de l'auteur, il faut en admirer l'exécution.

Egmont tient, pour le genre de

composition, le milieu entre la manière de Gœthe dans *Goetz* et dans *Iphigénie*. Il y a, dans l'amour de Braxembourg de malheureuses traces de la faiblesse honteuse qui déshonore Stella comme Clavigo, Werther comme Weisslingen et Frang, son écuyer. En revanche, Claire est charmante et touchée de ce pinceau délicat par lequel le poëte rend intéressantes presque toutes les femmes dont il nous offre le séduisant tableau, même les plus coupables. Les scènes populaires d'Egmont sont des chefs-d'œuvre dans le genre de Shakespeare et dignes d'entrer en parallèle avec ce grand maître ; le héros ressemble un peu trop à tous les héros de Gœthe, Gœtz excepté ; il est faible et incertain, on le voit avec plaisir, mais sans qu'il inspire un vif intérêt. Les autres personnages politiques n'offrent aucun mérite de composition en grand : l'auteur n'a voulu, en les dépeignant, faire nul effort sur lui-même pour s'élever jusqu'à la hauteur du sujet.

Rien de plus frais et de plus voluptueux que les Elégies romaines de Gœthe, où il n'a été que trop fidèle disciple de Properce. Plusieurs autres élégies sont touchantes par la simplicité et j'oserais dire par la modestie de l'expression ; peu d'auteurs se servent de termes plus heureux, plus choisis, de tournures plus noblement élégantes. A part le style, les poésies lyriques et les romances de la première époque de Gœthe auront toujours, pour le fond du sujet, la préférence sur les poëmes du tems de sa maturité.

J'arrive au roman de *Guillaume Meister*, espèce de pasticcio littéraire, où il ne règne aucun véritable ensemble, mais dont le style supérieur et les charmans épisodes rachètent la faiblesse et les longueurs du fond. Mignon est, avec Margueritte, le triomphe de Gœthe, dans la peinture des femmes. Cette fille, être extraordinaire, semble une énigme, elle vous fait frissonner, elle vous touche jusqu'aux larmes, elle vous égaye jusqu'à la folie. Le joueur de harpe est aussi mystérieux que la pauvre Mignon ; sa raison est égarée sans qu'il perde jamais le fil de ses discours ; il est grave, silencieux, et, quoique peu expansif, ses accords résonnent jusqu'au fond de l'âme. Seulement la fin du roman de Gœthe, où se donne l'énigme de la folie du harpiste et du caractère bizarre de Mignon, est au-dessous de toute critique, et indigne, par la nullité de l'invention, d'un génie comme celui de l'auteur de *Guillaume Meister*.

Les caractères subalternes sont, en partie, sans intérêt, le héros surtout, qui n'a qu'une physionomie effacée. D'autres prouvent l'inspiration du cœur, le génie, l'exaltation fantastique et la finesse d'observation de leur créateur. A cet égard, Mariane et sa bonne, la vieille Barbara, Philine, l'enfant Eugène, Laertes, les comédiens, les seigneurs sont des chefs-d'œuvre pour ce qui concerne la vérité des aperçus et l'originalité du tableau dans lequel ils se meuvent. Mais les personnages d'un caractère un peu plus sérieux et plus élevé, comme Jarno et spécialement Lothario n'offrent aucun mérite et sont dessinés d'une manière vague et décolorée. Il ne faut pas oublier les confidences d'une belle pénitente, qui font partie du roman, et où Gœthe a su atteindre au plus haut ton de la mysticité, sans exagérer ni le sentiment ni l'expression.

Les épigrammes de Gœthe, qu'il publia de concert avec Schiller, et dans lesquelles il se permit de faire pirouetter sur elle-même toute la petite littérature, lui ont été imputées à crime : c'est comme si l'on se permettait de faire exécuter en France tant d'auteurs célèbres qui figurent jusques dans les cours de littérature de Labarpe et dont les noms semblent être de véritable convention.

Un troisième et dernier article nous initiera dans les ouvrages de la vieillesse de Gœthe.

BARON D'ECKSTEIN.

LETTRE SUR LES FEMMES.

« Me voilà presque à la fin de ma tournée d'Europe, mon ami. Vous savez quel était l'intérêt principal qui me conduisait. Après avoir bien examiné les femmes de tous les pays, je finis par conclure qu'à quelques nuances près, qui tiennent aux lois, aux usages de leur patrie, elles sont partout les mêmes. Autant les hommes diffèrent entre eux, autant les femmes se ressemblent. Certes, rien n'est plus opposé qu'un Anglais et un Italien, tandis qu'une Italienne et une Anglaise, bien qu'elles diffèrent, se rapprochent mille fois davantage. D'abord dans les qualités essentielles, vous trouvez chez les femmes de différentes contrées des points de ressemblance presque généraux. Humanité, patience, tendre pitié, douceur, courage, inspirés par le sentiment dans les grandes circonstances : voilà de ces vertus que l'on est sûr de rencontrer partout chez les femmes. C'est plutôt dans leurs différences que dans leurs qualités, qu'elles varient entre elles. La raison en est simple; leurs qualités leur viennent de la nature ; leurs défauts sont communément le fruit des vices d'éducation, des lois, des usages ; c'est plutôt à nous qu'à elles qu'il faut nous en prendre, puisque les hommes gouvernent ; ainsi, l'Angleterre étant mieux régie que l'Italie, les femmes y valent mieux ; mais, quelle que soit l'influence du gouvernement, vous êtes sûr de trouver dans une Italienne, comme dans une Anglaise, les qualités principales qui sont le caractère distinctif de son sexe. C'est par la douceur naturelle des femmes et l'habitude de soumission dans laquelle elles rappellent à nos regards ces marbres purs, qui sortent de la terre, pour prendre les formes que nous voulons leur donner. Le ciseau d'un artiste maladroit peut en faire un mauvais usage, sans avoir le pouvoir d'altérer les qualités qui leur sont propres. Les femmes sont donc partout, en quelque sorte, ce que nous les fesons. Sous ce rapport, rien ne les distingue dans les pays que j'ai parcourus ; cependant, en les observant avec une attention suivie, j'ai cru remarquer que les gouvernemens avaient plus d'action sur elles que le caractère des hommes.

« Dans la France seule, où la société est un art, il s'est fait un tel amalgame de l'esprit, des goûts et des passions des hommes et des femmes, que le caractère des hommes agit directement sur elles.

« Un Anglais, par ses habitudes, par son goût pour les affaires, a soumis sa femme aux détails sérieux de la direction de son ménage, et par là, il a donné plus de gravité apparente à ses formes. Plus penseur que dissertant, surtout avec les femmes, il a établi entre son épouse et lui plus de rapports de puissance que de tendresse, plus d'abandon que de confiance, plus de passion secrète que d'union de pensées, d'attrait et d'opinion.

« En France, au contraire, où le caractère plus léger des hommes les porte à réfléchir presque tout haut sur leurs projets, même devant ceux qui dépendent d'eux, un époux, par le besoin continuel de communiquer ses idées, d'en recevoir d'autres, d'en faire un échange perpétuel, identifie sa femme, sans le vouloir, à tout ce qu'il pense. Son but est bien de commander, d'être le maître ; mais il a mis l'esclave dans sa confidence. Soit qu'elle soit du même avis, soit qu'elle s'y trouve opposée, elle est dans son secret. S'aiment-ils tous deux, l'union de leurs âmes, de leurs pensées, est parfaite. Ne s'aiment-ils pas, il y a eu au moins une communication d'idées qui ressemble à la confiance. Le Français avertit

sa compagne de sa puissance, la discute avec elle; par ce moyen, il peut l'altérer sans doute; du moins, elle s'établit avec plus de forme. Il en est de même des opinions de tout genre. En France, il existe entre les deux sexes une communication habituelle. Aussi les femmes parlent, réfléchissent, décident de tout, des choses les plus frivoles comme des plus importantes. Elles sont plus associées à la pensée des hommes, qui finissent toujours par faire les lois de leurs maisons; mais, comme ce n'est que par le souvenir de la force qu'ils y parviennent, l'instant de lutte renouvelée, qui s'établit sans cesse entre les deux sexes, laisse à l'esprit des femmes l'empreinte du caractère que les hommes leur ont communiqué. Je le répète, ce n'est qu'en France que cette réaction se remarque, parce qu'il n'existe aucun point d'isolement entre les hommes et les femmes, tandis qu'autre part, et surtout en Angleterre, il y en a mille. De plus, en France, les femmes étant les arbitres de la mode, les usages leur sont presque soumis, et l'on a vu souvent avoir recours à elles dans des tems de crises, comme *la Fronde*, pour faire recevoir des choses que la puissance ne pouvait établir. Dans tous les tems, les femmes ont suivi en France l'impulsion donnée par les hommes, de s'identifier avec leurs systèmes comme avec leurs passions. Elles ne s'amusent pas plus des affaires que des plaisirs, et si elles ont besoin d'être mêlées à tout, les hommes ont la même impossibilité de se passer d'elles.

« Voilà ce que l'on ne remarque dans aucun autre pays de l'Europe, même dans ceux où elles montent sur le trône à leur tour.

« Il est encore un autre pays distingué par une nuance particulière; c'est la Pologne. Là, les femmes, conduites par une volupté plus raffinée, plus aimables qu'en Italie, mais, moins soumises, que partout ailleurs, soit à raison de leurs richesses, soit par le propre de leur caractère, ont un rôle plus indépendant, une existence personnelle qui tient à leur charme particulier. Elles ont en général de la grâce et de l'imagination : la grâce captive d'abord, et l'imagination fait faire ensuite aux têtes qu'elle embrase, tout le chemin qu'elles veulent. Une étincelle de ce don céleste est venue tomber sur leur froide patrie, et la plus charmante partie des habitans s'en est emparée. En Pologne, il n'y a point de poëtes, il n'y a point d'artistes; mais il y a des femmes qui rêvent aux arts, qui chantent avec une voix charmante les stances du Tasse, et qui récitent les vers de Delille. Elles se sont dit que l'amour était pour les femmes ce que la gloire était pour les hommes. Se faire aimer est leur plus doux penchant et le premier besoin de leur vie. C'est plutôt de l'enivrement qu'elles inspirent que de vifs sentimens. Le privilége d'allumer de grandes passions n'appartient qu'aux âmes fortes qui peuvent donner tout ce qu'elles peuvent recevoir. Cette véritable passion, dont il court tant de parodies dans la société, appartient à tous les pays, et peut se trouver dans tous les climats; mais elle n'est sentie que par les âmes nées avec une sensibilité exquise, susceptibles d'enthousiasme et de profondes émotions. Les femmes qui n'ont que de la grâce, de l'esprit, quelques charmes et de la coquetterie, inspirent des goûts qui prennent la couleur de l'amour, et qui s'effacent aussi rapidement que les fleurs éphémères. Quant aux femmes à imagination, elles aident d'un autre charme un sentiment d'une nature différente, qui ne vit que d'enthousiasme; et voilà pourquoi le sentiment qu'inspirent les Polonaises ressemble à de l'amour; mais peut-être est-il plutôt de la volupté. Elles savent tout embellir de cette magie qui a quelque chose de vague, d'indéterminé; elles aiment la nature, sans être naturelles; mais

leur art devient presque simple par sa perfection. Il y a un abandon charmant dans leurs manières ; elles accordent avec une grâce qui n'est pas celle des Françaises, qui semble leur avoir été révélée par la nature, source inaltérable de tout ce qui est bien, de tout ce qui doit plaire. Elles n'ont pas dans leurs salons cette monotonie de convenances qui tyrannise la conversation par des règles formelles, et prescrit à peu près les mêmes mots comme les mêmes usages, une fois adoptés. Mollement couchées sur leurs divans, elles ont autant d'attitudes différentes que de costumes. Leur conversation n'est peut-être pas aussi spirituelle que celle des Françaises, mais elle est plus piquante par son originalité. Une femme dont la pensée voyage sans cesse, qui laisse errer ses idées d'un objet à un autre, qui voit au même moment, des yeux de l'imagination, les sites enchantés de l'Italie, et les effrayantes beautés de la Suisse ; qui a l'art ou la bonne foi de mêler l'enthousiasme à tout ce qu'elle dit, cette femme-là a mille moyens de plus que les autres de plaire et de charmer. C'est par toutes ces sources de séductions que les maisons des Polonaises deviennent des habitations ravissantes, et leurs jardins, des féeries. Tout ce que l'imagination embrasse s'embellit à l'instant ; ces enchanteresses ont le talent de faire penser et sentir ceux qui les écoutent, sous mille et mille rapports différens. C'est à la fois l'art d'enivrer et l'âme et les sens. Les oppositions piquantes viennent ajouter encore au charme. Quoi de plus délicieux que d'entendre une jolie femme dans des bosquets qu'elle a créés, s'entourant d'art, parler de la nature ; dans le même moment enrichir son salon de chefs-d'œuvre divers, s'embellir elle-même de mille talens aimables, et tout cela avec des formes destinées naturellement à l'élégance ! Sans cesse elles sont parées de leur négligence même, et n'ont l'air de se servir de la fortune que pour se jouer de ses présens.

« Une certaine mollesse, une grâce calculée, et surtout un accord intime du moral au physique, se remarquent également en Pologne et en Russie ; les Courlandaises particulièrement ont un attrait distinctif.

« Les différentes secousses du gouvernement ont fort influé sur les femmes, en Russie. Sous Pierre I^er elles se sont ressenties de la rudesse d'un gouvernement absolu, qui avait besoin d'une extrême sévérité. Pierre voulait changer les mœurs, et faire fléchir sous de nouvelles coutumes une nation superstitieusement attachée à ses usages, et d'autant moins accessible à la civilisation, qu'elle avait tous les préjugés de l'ignorance, et toute la barbare férocité, effet nécessaire de ses sanglantes révolutions.

« Les femmes, si bien faites pour adoucir les mœurs, vivaient environnées d'esclaves et l'étaient elles-mêmes. Elles tremblaient sous la domination d'un époux ou d'un maître farouche. Quelquefois elles étaient reléguées avec lui dans de vastes déserts, d'où était exilé tout ce qui ennoblit la vie, les lettres, les sciences, les arts, doux présens de la société qui font contracter à l'âme des habitudes généreuses, et la mettent sans cesse en présence des témoins qui la jugent.

« Quelquefois appelées à la cour de ce même Pierre, elles y assistaient à de honteuses orgies ; elles voyaient tomber les têtes de leurs amis, ou subissaient elles-mêmes de honteuses punitions. On sait que Pierre-le-Grand, cet homme de génie, par un contraste cruel, en tirant les Russes de la barbarie, couvrit son pays d'échafauds, et fit périr une partie de la noblesse de l'empire. Catherine I^re, montrant ce que pouvait l'âme héroïque d'une femme, prépara les Russes à la domination heureuse de Catherine II, dont les grâces et le génie ne contribuèrent pas peu à

faire chérir et respecter les femmes dans ce pays. Les mœurs s'adoucirent, le beau sexe y reprit un place digne de lui.

" Les femmes russes sont, en général, très-jolies ; peu instruites, elles apprennent avec facilité. Elles ont des talens, de la grâce et de la noblesse dans le maintien ; et si on remarque dans quelques-unes une gravité qui les distingue des Polonaises, presque toutes se livrent à une indolence orientale qui les en rapproche. Leur vie s'écoule entre le jeu qu'elles aiment beaucoup. La paresse, le luxe et la magnificence la plus recherchée sont un besoin pour elles. Presque toutes crédules, superstitieuses, elles aiment tout ce qui parle à leur imagination. Eprises du merveilleux, elles passent quelquefois des soirées entières à entendre leurs femmes leur répéter des contes qui les amusent, et les attachent comme des enfans.

" Telles sont mes observations sur les femmes des différens pays que j'ai parcourus ; et, pour peindre en deux mots les nuances que je remarque entre elles, je crois que, s'il m'était permis de choisir, je prendrais pour ma femme une Anglaise, une Française pour mon amie, et une Polonaise pour ma maîtresse."

CARACTÈRE DES MÉDECINS.

C'est une chose remarquable que de tous les gens de lettres qui s'attachent à de certaines professions, il n'y en a point qui s'en écartent plus volontiers pour écrire sur d'autres matières que les médecins. Jules Scaliger, médecin, a écrit de la critique et de la poétique. Vignier, médecin, a composé plusieurs gros volumes de l'histoire universelle. Le médecin Arnaud de Ville-neuve, s'est mêlé de dogmatiser et d'écrire de la théologie. Averroës, médecin arabe, a traduit Aristote en sa langue et l'a commenté. Fabius Niphus, médecin d'Italie, s'est appliqué aux mathématiques. Cæseus, médecin anglais, a écrit de la musique. Marcile Ficin, qui était médecin et curé tout ensemble, a traduit Platon de grec en latin, et a expliqué sa philosophie. Guillaume Capel médecin, a donné au public les mémoires de messieurs du Bellay, et a fait une traduction française de Machiavel. Copernic, médecin et chanoine, a traité de l'astronomie et du mouvement de la terre. Nostradamus, médecin de profession, s'est jetté à corps perdu dans l'astronomie judiciaire. Et le médecin Cardan, qui tenait un peu de la doctrine de Nostradamus, laquelle consiste à mentir hardiment et à dire la vérité par hasard, a écrit ses livres de la subtilité, l'éloge de Néron, et d'autres matières assez écartées de sa profession. Lazius, médecin allemand, a traité de l'histoire Romaine. Philippo Cauriana, médecin de la reine Catherine de Médicis, a commenté six livres de l'histoire de Tacite. Paul Jove, médecin et depuis évêque, a composé les éloges des hommes illustres de son tems et plusieurs histoires. Aloysius Lilius, médecin à Rome, s'est appliqué à la réforme du calendrier romain ; et Cornelius Amalthée, de la même profession, a mis en latin la catéchisme du concile de Trente. Le médecin Raynerius Snoius, a mis au jour des paraphrases sur les pseaumes de David, avec l'opuscule de S. Athanase sur les mêmes pseaumes, et a donné, au public l'histoire de Hollande en treize livres. Jean-Jacques Chiflet, médecin du roi d'Espagne, a remué divers points de critique touchant notre histoire, pour les intérêts de son maître. Sorbière, médecin assez connu,

a traduit de latin en français l'eutopie de Thomas Morus, le traité de Crellius, *de causis mortis Christi*, et a fait plusieurs sortes d'ouvrages sur diverses matières curieuses. Brachet de la Milletière, médecin de Paris a traité des controverses. Thomas Reinesius, médecin et philosophe, a donné au public un recueil d'anciennes inscriptions et un autre de *variarum lectionum*. Marin Cureau de la Chambre, médecin du roi, a mis sous la presse les caractères des passions, le traité de l'iris, et d'autres ouvrages de physique et de morale. Spon, médecin de Lyon, a écrit ses voyages et divers traités d'érudition curieuse. Charles Patin qui enseigne aujourd'hui la médecine à Padouë, a écrit de la science des médailles. Petit, médecin de Paris, a publié un traité de *furore poëtico* et un recueil de ses poésies. Perrault, médecin et depuis architecte, a traduit Vitruve de latin en français, et a donné des leçons publiques de géométrie et d'architecture.

Il serait trop long de nommer ici tous les médecins qui se sont en quelque sorte dégradés de leur profession pour traiter de toute autre chose. Onuphre Panvini, parlant du grand Fracastor dit, qu'il ne le compte pas entre les médecins de Veronne d'où il était ; parce que s'attachant aux recherches curieuses de la physique, il avait négligé la pratique de son art.

Il y a de certains traités composés par des médecins qui paraissant ne pas appartenir à la médecine, ont néanmoins de grands rapports avec elle, comme le traité *de arte gymnasticâ* de Mercurialis, d'autant qu'il s'y agit de la santé du corps, qui est l'objet de la médecine.

Après tout, si l'on me demande pourquoi les médecins s'écartent si aisément de leur profession ? Je répondrai qu'il s'en faut prendre à leur érudition, qui étant d'une grande étendue, fait qu'en avançant toujours dans la diversité des connaissances, ils prennent le change d'autant plus aisément, qu'étant employés assez tard, l'amour du cabinet prend le dessus, et ne leur laisse plus la liberté d'exercer la médecine, qui demande l'homme tout entier sans nul partage.

ABDÉLAZI,

OU

LE NOUVEAU DORMEUR ÉVEILLÉ.

CONTE.

Le calife Mahmoun-ebn-Haroun régnait tranquillement sur le trône de Bagdad, que le lâche et perfide Amin, son frère, avait perdu pour n'avoir pas voulu abandonner une partie d'échecs. Un jour Mahmoun prenait le sorbet avec le fameux Kadel-Heristan, connu dans tout l'Orient, par la profondeur et la prodigieuse variété de ses connaissances. Des esclaves de toutes les nations leur servaient des conserves et des confitures exquises. Un essaim de jeunes et belles Géorgiennes formaient des danses voluptueuses au son de mille instrumens divers, et employaient tous leurs moyens de séduction pour plaire au calife et pour le mettre de bonne humeur ; ce qui ne leur arrivait pas souvent, car Mahmoun était d'un caractère sombre, inquiet et soupçonneux.

Après le repas, il dit au docteur : « Kadel-Héristan, vous avez vécu à la cour de mon père, le grand Haroun-al-Rashid ; racontez-moi donc

ce soir quelques-unes des aventures qui lui sont arrivées." Le docteur, pour entretenir la gaîté du calife, lui raconta l'histoire *du dormeur éveillé*, telle à-peu-près que nous la lisons dans les *mille et une nuits*. Mahmoun rit beaucoup; et comme il était tard, il congédia le docteur et alla se coucher.

Les vins qu'il avait bus, la chaleur du jour qui avait été très-vive, les grâces des jeunes filles qui avaient dansé devant lui, et dont les riantes images remplissaient encore son imagination de pensées voluptueuses, l'empêchèrent pendant quelque tems de se livrer aux douceurs du sommeil. L'histoire *du dormeur éveillé* lui revient sans cesse à l'esprit. Plus il rêve à cette aventure, plus il la trouve plaisante. "Mon père, dit-il en lui-même, a bien dû s'amuser de la surprise de ce pauvre homme, qui se trouve, à son réveil, salué du beau nom de commandeur des croyans. Quel effet prodigieux ces grandeurs, cette pompe, cette magnificence qui m'environnent, durent produire sur l'esprit de ce pauvre dormeur! Quelle joie! quelle ivresse! comment n'en est-il pas devenu fou? J'aurais bien voulu jouir de ce spectacle....; mais, il me vient une idée......; je veux tenter une expérience d'un autre genre. Oui, je suis curieux de connaître ce que penserait, ce que sentirait, ce que dirait un homme qui, du faîte des grandeurs, se trouverait, à son réveil, non dans une pauvreté absolue, mais dans la médiocrité. Je veux faire cet essai sur mon grand-visir; c'est après moi, le premier personnage de l'empire; il ne manque pas d'orgueil et d'ambition. Il sera, je crois, bien humilié de se trouver tout-à-coup déchu de sa grandeur, sans s'être douté de ce changement, sans même avoir pu le prévoir. Il faut que je m'amuse à ses dépens." Cette idée raffraîchit le sang du calife, qui s'endormit en s'occupant de ce projet.

Abdélazi (c'était le nom du grand-visir) était un des hommes les plus spirituels de la cour, et même de l'empire. Dès sa première jeunesse, il avait annoncé des talens extraordinaires; ses connaissances étaient très-étendues, et il avait déployé un grand courage et beaucoup d'habileté dans les combats que Mahmoun avait livrés aux généraux de l'imbécile Amin qu'il avait détrôné. Ce visir, âgé de trente ans tout au plus, n'avait jusqu'ici connu d'autre passion que l'ambition; passion qu'avaient alimentée les circonstances difficiles dans lesquelles il s'était trouvé, le caractère capricieux du calife, la crainte de perdre sa faveur toujours incertaine, et les intrigues de rivaux nombreux et redoutables.

Le lendemain, à l'heure où le calife prenait le sorbet, il fait appeler Abdélazi; il le fait asseoir à ses côtés. La conversation s'anime par degrés; le calife, enchanté du projet dont il voit l'exécution approcher, n'a jamais été d'aussi bonne humeur. Abdélazi l'imite en tout pour lui plaire, mange quand il mange, boit quand il boit, rit quand il le voit rire. Vers la fin du repas, le calife laisse tomber sa pipe d'or; Abdélazi se précipite pour la ramasser, et Mahmoun profite de ce moment pour jeter dans la coupe du visir une certaine dose de poudre soporifique, dont l'effet devait être subit. Quand le visir se remit à sa place, le calife remplit sa coupe d'un excellent vin de Schiras; Abdélazi l'imita, et bientôt s'endormit d'un sommeil si profond, que le bruit de toute la musique de Bagdad ne l'aurait pas réveillé. Aussitôt on le déshabille, on le place dans une voiture extrêmement douce; quelques esclaves l'accompagnent. Le calife et le docteur s'unissent à ce petit cortège, pour être témoins du réveil d'Abdélazi, que l'on conduit dans une humble maison située à deux lieues de Bagdad, au milieu d'un vallon solitaire.

Le soleil était parvenu au tiers de sa course, lorsque le visir se réveilla. Sa première pensée fut de se lever pour aller au divan. Il appelle ses esclaves, et en voit deux qui s'avan-

cent vers lui; l'un porte une bêche, et l'autre un arrosoir. Ils sont l'un et l'autre couverts d'habillemens grossiers, comme tous les esclaves qui se livrent aux occupations champêtres. "Que veut dire cela? s'écrie Abdélazi, dans le plus grand étonnement. Où suis-je? où sont mes eunuques? Et vous, répondez-moi, vils esclaves; pourquoi paraissez-vous devant mes yeux?" Les deux esclaves se prosternent, et lui disent: "Pardonnez-nous, seigneur, de nous être rendus si tard auprès de vous; nous n'avons pas voulu troubler votre sommeil; mais puisque vous êtes réveillé, nous venons vous demander à quel travail vous désirez employer notre journée. —J'ai déjà arrosé vos belles platebandes de tulipes et de jonquilles, dit l'un des esclaves:—et moi, dit l'autre, je viens de nétoyer les allées de votre jardin." Ils allaient continuer à l'entretenir de ses fleurs et de ses bosquets, lorsqu'un troisième esclave se présente: "Mon cher maître, dit-il au visir étonné, voici le prix des quatre bœufs et des douze béliers que vous m'avez ordonné de vendre. Vous m'avez commandé de donner le tout pour quarante dinars d'or, et je vous en apporte cinquante. Puisse mon zèle plaire à mon maître, et faire descendre sur moi un regard de sa bonté!"

A l'instant, un quatrième esclave paraît avec une corbeille pleine de provisions. "Mon cher maître, dit-il, j'ai vendu fort cher vos tulipes de Teflis et vos belles roses du Korassan. Je me suis introduit dans ces lieux publics où les plus riches marchands et les plus grands seigneurs de Bagdad se rassemblent tous les jours, pour prendre le sorbet et fumer des aromates. Ils ont acheté toutes mes fleurs. Voilà trois dinars que je vous rapporte, avec ces provisions qui ne m'ont coûté qu'un demi-dinar." Les deux derniers esclaves déposent leur argent sur le lit d'Abdélazi.

"Que signifie tout cela? s'écrie encore le visir, dans un étonnement facile à concevoir, mais difficile à peindre. Pour qui ces vils esclaves me prennent-ils? Appelez sur-le-champ mes eunuques, et dites-leur qu'ils viennent m'habiller. Je veux aller au divan tout-à-l'heure." Les quatre esclaves se mettent à sourire et ne répondent rien. "Entendez-vous? répète Abdélazi d'une voix menaçante. Obéissez, ou je vais vous écraser du poids de ma colère." Alors un des esclaves s'approche; et, se prosternant au pied du lit de son maître: "Seigneur, dit-il, vous pouvez nous immoler dans votre fureur; mais nous ne comprenons rien aux ordres que vous nous donnez. Vous demandez vos eunuques, et vous n'en avez jamais eu. Vous voulez aller au divan, et vous ne vous y êtes encore jamais présenté. Quelle affaire importante pourrait conduire mon maître au divan, lui qui vit sans ambition dans cette délicieuse retraite?"—"Eh quoi! dit Abdélazi, ces vils esclaves prennent plaisir à m'insulter! Ont-ils donc oublié que d'un seul mot je puis les faire tomber dans la poussière? Quoi! malheureux! vous ne tremblez pas devant le grand-visir du calife?" "Vous, grand-visir! s'écrient ensemble les quatre esclaves. O puissant Mahomet! notre bon maître est devenu fou!" A ces mots, Abdélazi ne se possède plus; il cherche son cimetère pour exterminer ces esclaves, mais il ne le trouve point. Sa colère ne peut se dépeindre, et les esclaves prennent la fuite en s'écriant: "O Mahomet! Mahomet! quel charme a donc troublé la raison de notre bon maître!"

Cependant le calife était témoin de toute cette scène: caché dans un cabinet dont lui seul connaissait l'entrée, il voyait, entendait tout sans être vu, et prenait un grand plaisir à ce spectacle.

Lorsqu'Abdélazi se vit seul, les flots de son courroux commencèrent à se calmer; il regarde autour de lui. "Où suis-je? dit il. Certainement, ce n'est point là mon appartement accoutumé; je ne suis point ici dans mon palais. Je ne comprends rien à

ce changement subit ; il y a dans tout cela quelque mystère que je veux approfondir." Il cherche ses vêtemens pour s'habiller ; mais quel est son étonnement ! au lieu de son riche manteau de cachemire écarlate, garni de perles précieuses et semé de pierreries, au lieu de son beau turban d'une mousseline éblouissante de blancheur, et surmonté d'une aigrette de topaze, il ne voit qu'un costume de la plus grande simplicité ; un manteau de laine, un cafetan de coton et un turban de toile. Il repousse avec dédain ces vêtemens grossiers, qu'il ne voudrait pas même donner à ses esclaves. Cependant comme il n'en trouve pas d'autres sous sa main, il en fait usage et s'habille lui-même, en murmurant contre cette dure et honteuse nécessité.

Il commence d'abord par examiner, avec soin, l'appartement dans lequel il a si bien dormi. Tout y est d'une grande simplicité, mais aussi d'une propreté recherchée, qui vaut bien l'élégance et le luxe. Ce ne sont point les vases d'or et de vermeil auxquels il est accoutumé, mais de simples aiguières de procelaine ; il ne retrouve point les brocards d'or et de soie, qu'il foulait sous ses pieds dans son palais de Bagdad, mais des tapis de laine, sans broderies et sans magnificence. Il s'approche d'une armoire de bois de cèdre ; elle est entr'ouverte, et lui présente une jolie bibliothèque, peu nombreuse, mais bien choisie, et composée précisément de tous les livres qu'il aime.

« Ah ! ah ! dit Abdélazi, mais tout ici me paraît fort commode. Ce petit appartement me plaît beaucoup. Il est bien simple, mais il renferme toutes les choses nécessaires à la vie, et je conçois qu'un honnête homme puisse être fort heureux ici." A ces mots, il prend un livre dans la bibliothèque ; c'est le *Gulistan*, ou l'*Empire des roses*, ouvrage du fameux Saadi, qu'Abdélazi préfère à tous les autres poëtes persans. Il ouvre le livre au hasard et tombe sur cette parabole *du lion et du schiacos :*

On demandait au schiacos :
Du puissant rois des animaux
Pourquoi faire ta compagnie ?
Je lui dois, répond-il, le repos et la vie.
Je me nourris des alimens
Que dédaigne sa faim, lorsqu'elle est assouvie,
Et je ne crains point les méchans.
—Rapproche-toi donc de ton maître ;
Contemple de plus près sa gloire et sa splendeur,
Et les portes de sa faveur
S'ouvriront devant toi, peut-être.
—Quel perfide conseil ! des coups de sa fureur,
Si j'étais près de lui, qui pourrait me défendre ?
Lorsque l'adorateur du feu
S'approche trop près de son dieu,
Ce dieu cruel le brûle et le réduit en cendre.

Souvent le favori gonflé de son pouvoir,
Le matin à côté du maître qu'il encense,
Etale son orgueil et sa magnificence,
Et sa tête tombe le soir.

Abdélazi reste plongé dans une profonde méditation. Il lit et relit cette parabole qu'il trouve si conforme à sa situation. « Ah ! dit-il, elle semble faite tout exprès pour moi. Quels sentimens nouveaux pénètrent en foule dans mon cœur ! Je ne puis encore définir tout ce que je sens, débrouiller tout ce que je pense ; mais il me semble qu'un nuage épais a, jusqu'à ce jour, enveloppé mon existence, et que je viens, pour la première fois, d'entrevoir un rayon du soleil de la vérité. Voyons, visitons cette demeure dans laquelle je me vois transporté comme par enchantement. Je puis bien me dispenser d'aller ce matin au divan.

La visite est bientôt faite ; la maison n'était ni vaste, ni magnifiquement meublée, mais distribuée avec goût. Des fenêtres on découvrait une campagne fertile, couverte d'arbres de toute espèce, et la vue s'étendait au loin sur de riantes prairies traversées par le *Tigre*, et peuplées de nombreux troupeaux.

Abdélazi reste un moment dans l'extase devant ces sites charmans;

qu'il ne peut assez admirer. Il descend ensuite dans le jardin qui touche à la maison. Il n'est pas d'une grande étendue, mais il est planté d'un nombre infini d'arbustes odoriférans qui se dessinent en groupes et mêlent leurs parfums et leurs couleurs. Mille oiseaux y font retentir de leurs chants de petits bosquets de myrtes, de jasmins, de lilas et d'orangers ; un ruisseau, dont les bords sont tapissés de gazons et de fleurs innombrables, y répand la fertilité, la fraîcheur et la vie.

« Quel séjour délicieux ! dit Abdélazi. Je marche de surprise en surprise. Ce lieu semble créé pour être la demeure d'un des élus du prophète. Quelle différence entre l'air qu'on respire ici, et celui que l'on respire à Bagdad ! Que l'humble propriétaire de cette jolie maison doit être heureux, s'il sait apprécier son bonheur ! Il n'est point tourmenté par les soucis de la grandeur ; il ne craint point de perdre, à chaque instant, la faveur d'un prince jaloux, soupçonneux, inconstant. Il n'est point l'esclave d'un maître absolu. O sage Saadi ! je vois bien que le bonheur est en nous, et non dans la fortune."

Il dit et soupire avec amertume. Le calife n'a point entendu ce discours. Caché dans le cabinet d'où il a pu voir le réveil de son visir, il n'a pu le suivre dans le jardin. Déjà même il a repris le chemin de Bagdad, après avoir chargé un esclave d'observer avec soin Abdélazi, et de venir lui rendre un compte exact de toutes les actions et de tous les discours du visir.

Cependant, Abdélazi continue sa promenade. Il jouit de sa situation nouvelle, s'abandonne à toutes les réflexions qu'elle fait naître en lui, et ne songe même plus à chercher par quels moyens il se trouve transporté tout-à-coup dans ce lieu de paix, de simplicité et d'innocence. Soudain il s'arrête ; une voix pure et mélodieuse se fait entendre, elle s'accompagne d'un luthe, et chante sur le mode *uzza*, ce mode favori d'Abdélazi. Il craint d'interrompre des accens si doux, et reste immobile. Son cœur se remplit des plus voluptueuses sensations. Cette voix charmante célèbre des plaisirs simples, et fait entendre ces paroles :

Sous ces voûtes d'un verd feuillage,
Oiseaux qui chantez vos amours ;
Vous ne redoutez point l'orage.
Et vous jouissez des beaux jours.
Que votre douce mélodie
Célèbre les bienfaits des cieux,
Et dise à la terre attendrie :
Il faut aimer pour être heureux.

Ainsi que l'humble violette,
Le bonheur dérobe au grand jour
Sa fleur délicate et discrète
Qui naît au soufle de l'amour ;
Jamais auprès de la richesse
On ne la voit s'épanouir ;
O vous qui la cherchez sans cesse,
Il faut aimer pour la cueillir.

Sultans qui gouvernez le monde
Soumis, tremblant à vos genoux,
Cette fleur, que le ciel féconde,
N'a jamais de parfums pour vous.
Rose du bonheur est flétrie
En approchant de ce séjour
Qui, gardé par la jalousie,
N'est jamais ouvert à l'amour.

Sous ces voûtes de verd feuillage,
Oiseaux qui chantez, etc. etc.

Abdélazi ne peut plus contenir son émotion. Souvent il a entendu les plus excellentes musiciennes de Bagdad, mais une voix si pure n'avait jamais fait battre son cœur. Il ne se possède plus, il s'avance vers le bosquet qui dérobe à ses yeux la musicienne inconnue. Il est près d'elle, et reste un moment sans pouvoir lui adresser une parole. Il voit une jeune fille charmante ; elle a tout au plus atteint son quinzième printems : sa beauté n'est point régulière, mais sa physionomie annonce une âme angélique. Le sentiment de toutes les vertus se peint dans ses regards qu'elle baisse et relève tour-à-tour. « O toi ! s'écrie le visir enchanté, qui es-tu ?

d'où viens-tu ? je te crois descendue des cieux, car la terre ne peut produire tant de perfections à la fois." La jeune personne sourit et répond: "Je me nomme Azélaïs; je suis fille du sage Mohamed, qui demeure à quelque distance de cette habitation. Pardonnez-moi, seigneur, si, pour la première fois de ma vie, j'ai osé porter mes pas jusqu'à ce jardin qui vous appartient. J'ai voulu jouir du plaisir de me reposer sous ces roses. Je vais retourner à l'habitation de mon père." En même tems elle se lève, et se dispose à partir. "Quoi ! s'écrie Abdélazi, charmante Azélaïs, vous voulez déjà quitter ce lieu que vous aimez ? vous voulez me fuir ? Ah ! restez, restez encore un moment avec moi.—Non, seigneur, je ne le puis: mon père serait inquiet de mon absence.—Eh bien, vous ne partirez pas seule ; je ne vous ai vue qu'une fois, qu'un seul instant, et je ne puis plus me séparer de vous. Il faut que je vous voie toujours, où je serai malheureux. Je vous accompagnerai, je ferai connaissance avec l'heureux Mohamed, heureux de posséder une telle fille."

Azélaïs sourit, baisse les yeux, et une aimable rougeur colore ses joues. Elle accepte le bras d'Abdélazi, et tous deux prennent le chemin de la maison de Mohamed.

Abdélazi est dans l'enchantement, dans l'ivresse. Jusqu'à ce jour, les plus belles esclaves de l'Asie étaient rassemblées dans son sérail, où tout le luxe oriental était déployé. Mais il n'avait vu en elles que des esclaves ; il n'avait jamais aimé. Dans ce moment son cœur s'ouvre à ce sentiment, si délicieux lorsqu'il entre dans l'âme pour la première fois. Un seul regard d'Azélaïs le trouble, un seul mot échappé de sa bouche le fait tressaillir de volupté. De tems en tems Abdélazi presse contre son sein le bras de la jeune fille, et se dit en lui-même : "Non, jamais je n'aurais cru que le cœur de l'homme fût susceptible d'éprouver tant de félicité ! Azélaïs, ajoutait-il en soupirant, *il faut aimer pour être heureux*, et depuis que je vous ai vue, je commence à connaître le bonheur."

Ils arrivent à la demeure champêtre de Mohamed. Le vieillard vient au-devant de sa fille qui vole dans ses bras, et s'avançant ensuite vers le jeune homme ; "Jeune étranger, lui dit-il, je te remercie d'avoir ramené jusqu'ici ma chère Azélaïs. Tu m'offres l'occasion de remplir le plus doux et le plus sacré des devoirs, celui de l'hospitalité. Viens dans ma retraite, elle n'est pas brillante, mais si les présens offerts par le cœur ont quelque prix à tes yeux, tu ne nous quitteras pas sans reconnaissance."

Abdélazi entre dans la maison de Mohamed. La table hospitalière est préparée. Azélaïs la couvre de mets simples et des fruits de la saison. Le visir avait grand appétit ; les fruits cueillis par Azélaïs, les mets apprêtés et servis par elle, lui, parurent délicieux. "Non, se dit-il à lui-même, je n'ai jamais fait un repas plus exquis; la table de Mohamed vaut cent fois mieux que la table du calife."

Pendant le dîner, le bon vieillard se garde bien de lui faire des questions indiscrètes, de lui demander d'où il vient, quel rang il occupe; mais il l'entretient du plaisir d'une vie douce, tranquille et dégagée des chaînes de l'ambition. Il lui parle de la véritable indépendance de l'homme, et lui montre qu'elle est toute entière dans la vertu: que sans la vertu tout est peine dans la vie, tout est mêlé d'amertume et de regrets, même les choses qui paraissent si brillantes aux yeux du vulgaire, telles que les richesses, la gloire et la grandeur.

Abdélazi ne peut se lasser d'écouter le sage vieillard qui mêle à ses discours des citations savantes de l'Alcoran, des paraboles ingénieuses tirées des meilleurs poëtes, et des traits d'histoire curieux et instructifs. Le jeune homme n'avait jamais entendu une éloquence si douce, si naturelle, si persuasive, et dans son opinion, comme dans son cœur, la noble simplicité du discours de Moha-

med l'emporte de beaucoup sur tout l'esprit du fameux docteur Kadel-Héristan et de tous les docteurs de Bagdad. Il ne peut revenir de son admiration, de son ravissement, soit qu'il écoute Mohamed, soit qu'il regarde Azélaïs.

Il prend la parole à son tour et dit : " O Mohamed ! plus je t'écoute, et plus je sens le besoin de t'entendre. Ta voix est comme celle de la vérité. Le miel de la sagesse découle de tes lèvres, et la persuasion sort de ton cœur pour entrer dans le mien. O le plus sage des hommes ! pourquoi nous dérober tant de trésors ! pourquoi n'avoir pas fait briller au milieu de nous les lumières d'une raison toute divine ! Allah, en donnant des rayons au soleil lui dit : *Tu dissiperas les ténèbres, tu chasseras les nuages devant toi, et tu éclaireras l'univers.* Quitte cette humble retraite ; viens à Bagdad ; les plus savans docteurs de cette superbe cité ne sont pas même dignes d'essuyer la poussière de tes pieds, et bientôt le monde entier parlera de ta gloire. Les plus grands, les plus riches seigneurs de la cour, le premier visir lui-même se disputeront l'honneur de plaire à ton Azélaïs, et brigueront le titre de son époux. Pourquoi la cacher à tous les yeux ? Le ciel a créé la rose pour en faire l'ornement et l'amour de l'univers : s'il eût voulu qu'elle se cachât, lui eût-il donné d'aussi vives couleurs et des parfums si doux ?"

" Jeune homme, répond Mohamed, cette science que tu vantes en moi, se réduit à bien peu de chose. Ma sagesse est dans mon cœur, et les rayons qu'elle répand ne sont que des sentimens. Ce que je sais, je l'ai senti, et voilà toutes mes études. Que dirais-je aux hommes qu'ils ne sachent déjà ? Ce n'est point la science du bien et du mal qui leur manque ; ils la possèdent depuis la chute de nos premiers parens. Mais leurs passions parlent plus haut que la vérité ; en voulant les corriger on les blesse. La voix de la vertu n'est éloquente que pour les cœurs vertueux ; les autre n'admirent l'éloquence que lorsqu'elle flatte leurs penchans dépravés. Ne pouvant faire du bien aux hommes, qu'irais-je donc chercher parmi eux ? La gloire ? ah mon fils ! je sais trop ce qu'elle vaut pour lui sacrifier le repos de ma vie. Que peut-elle ajouter au bonheur? Existe-il une autre félicité que celle que nous donnent les vertus ?"

" Tu me demandes pourquoi j'ai privé ma fille de la brillante perspective que lui offraient ses grâces, ses talens et ses vertus modestes ? Ma fille est trop sensible pour être ambitieuse ; elle aime mieux être libre dans son obscurité, que d'être la première esclave d'un esclave de la fortune. La rose, dis-tu, est faite pour briller aux yeux du jour. Oui, sans doute, mais elle n'a qu'un éclat passager. La perle royale se cache au fond des mers ; l'or et le diamant se dérobent aux regards du soleil qui les féconde. Ainsi la vertu se cache aux mortels, mais le soleil de la sagesse pénètre dans sa retraite ignorée, féconde son âme, et mûrit dans son cœur les trésors d'une félicité toujours durable."

Ainsi parla ce bon vieillard, il prend ensuite Abdélazi par la main, et le conduit dans le petit enclos qui touche à sa demeure. " Voilà, lui dit-il, tout ce que je possède. Je ne changerais pas cet enclos pour tous les palais du sultan. C'est là, mon fils, que mes pères ont vécu dans la paix et l'innocence ; c'est là qu'ils ont pratiqué toutes les vertus que nous recommande notre sainte religion. Regarde cette petite futaie de palmiers qui lèvent vers les cieux leurs branches glorieuses et triomphantes, et forment une voûte épaisse au-dessus de nos têtes. Chacun de ces arbres antiques et chéris est un souvenir bien précieux pour mon cœur ; il n'en est pas un seul qui ne soit planté sur la tombe d'un de mes aïeux. Bien des siècles se sont écoulés depuis le jour où le premier propriétaire de cette petite maison alla recevoir dans les cieux la juste récompense de sa vie. Les fils qu'il laissa dans la douleur,

voulurent consacrer à jamais sa mémoire, et placèrent un palmier sur sa tombe. Les enfans de ces fils pieux imitèrent cet exemple de tendresse filiale, et depuis ce jour un palmier s'élève toujours sur la tombe du père et de la mère de famille que la mort enlève à leurs enfans."

A ces mots, le vieillard s'approche d'un palmier, qui semble n'appartenir que depuis peu de tems à ce petit Elysée. Il le regarde dans une profonde méditation, et levant sur Abdélazi des yeux baignés de larmes : "Ce jeune palmier est seul, dit-il; depuis le jour où je l'ai planté, il n'a point grandi, sa sève est arrêtée, il en attend un autre....Là, sont déposés les restes de la mère d'Azélaïs; c'est près de-là que seront bientôt déposés les miens. Alors ces deux palmiers; plantés sur notre tombe, s'élèveront ensemble vers le ciel, et mariant leurs branches flexibles, présenteront après notre mort l'image de l'heureuse et sainte union de nos vies. O chère Azelaïs! ajoute-t-il en pressant sa fille contre son cœur vivement ému; là, tu viendras souvent nous donner un souvenir, une larme...... là, nous te couvrirons encore de notre ombre paternelle, nous te défendrons contre la fureur des orages et contre les rayons du midi, et nous te serons utiles encore lorsque tu ne nous verras plus."

Chaque parole qui sort de la bouche de Mohamed entre comme un trait de lumière dans le cœur d'Abdélazi; bientôt le vieillard et sa fille reprennent le chemin de la chaumière, et le visir les accompagne. Le soleil touche à son déclin, il va se perdre dans les flots; Abdélazi voit arriver avec regret le moment qui doit le séparer de ses hôtes. Il prend la parole et dit : "Sage Mohamed! je voudrais toujours être auprès de toi, toujours t'entendre : mon âme, long-tems flétrie par des passions mensongères, a soif de tes paroles, comme la fleur desséchée par les rayons du soleil a soif d'une goutte de rosée. Hélas! le jour qui vient de passer, ne m'a paru qu'un instant fugitif. Il faut me séparer de toi, de ta fille. O Mohamed! permets-moi de revenir te voir, j'ai besoin de tes conseils; tu m'as fait connaître tout le prix de la sagesse et de la vertu. Mon bonheur serait dans ton amitié. Je n'ose te la demander encore, mais je brûle du déisr de la mériter et de l'obtenir."—"Jeune homme, répond Mohamed, viens souvent nous visiter, non pour recevoir mes leçons, tu n'en as pas besoin; il est déjà sage celui qui aime la sagesse; mais viens jouir auprès de moi du trésor d'une confiance et d'une amitié mutuelles." Le jeune homme l'embrasse, et jetant sur la modeste Azélaïs un regard plein d'expression et d'amour, il quitte lentement cet asile, qui renferme tant de charmes et de vertus.

Bientôt il arrive à sa maison; les esclaves qu'il a vus le matin se présentent encore à ses yeux et le conduisent sous un joli berceau de son jardin, où ils ont dressé une petite table couverte de fruits et de fleurs. Il prend le repas du soir; et, comme il avait fait de l'exercice, il le trouve excellent. Après le souper, il rentre dans son appartement: la vive émotion de son cœur l'empêche de se livrer au sommeil, l'image d'Azélaïs le poursuit; elle se présente à ses yeux comme un ange consolateur qui a revêtu la forme humaine, pour embellir les vieux jours du sage Mohamed. "Azélaïs, se disait-il, quel sera l'heureux mortel qui possédera ton cœur? Ah! si je pouvais être aimé de toi, je n'aurais plus rien à désirer sur la terre!....Mais que dis-je? n'est-ce pas une chimère que je me plais à caresser? ne suis-je plus le visir du calife? ne faut-il pas que je retourne à Bagdad, pour reprendre mes chaînes? Cette réflexion l'arrache au songe qui le berçait depuis le matin; il se demande comment il est sorti de Bagdad, comment il a été transporté de son palais dans ce modeste asile où il repose; il se rappelle enfin que la veille, soupant avec le calife, il a bu du vin de Schiras;

qu'il a ensuite perdu connaissance, et ne l'a recouvrée que dans ce même lit, où il essaye en vain de s'endormir. Il croit avoir trouvé le mot de l'énigme ; il a déplu au calife, il est disgracié, dépouillé de ses honneurs, de ses richesses, et relégué dans cet ermitage. "Ah ! s'il était vrai ! s'écriait-il, je n'aurais pas perdu au change. Heureuse disgrace ! ce que les vils courtisans qui me portaient envie, nommeraient le comble de l'infortune, serait pour moi le suprême bonheur."

Bercé par ces douces réflexions, il finit par s'endormir paisiblement. Il n'est point tourmenté dans son sommeil par les hurlemens de l'envie ; il ne voit point le cimetère briller audessus de sa tête, les muets qui lui portent le fatal cordon. Bagdad, le calife, la cour, les courtisans, son sérail, ses esclaves, ses richesses, tout a disparu, il ne voit qu'Azélaïs et Mohamed.

Il se réveille aux chants harmonieux des oiseaux. Ses esclaves viennent prendre ses ordres comme la veille, et l'on imagine bien qu'il les traite un peu mieux. Il se lève, s'habille lui-même sans honte, et prend ses vêtemens, sans penser s'ils sont de soie ou de coton. Bientôt il part pour l'habitation du bon Mohamed. Azélaïs rougit en le voyant, et le sage vieillard l'accueille avec sa bonté, sa bienveillance naturelles, auxquelles se joint un sentiment plus vif. On voit qu'il commence à lui tenir la promesse qu'il lui a faite de lui donner son amitié. Abdélazi trouve ce jour encore plus charmant que le premier qu'il a passé dans cet asile de bonheur. Mohamed lui parle avec plus de confiance. Azélaïs, moins craintive, ose quelquefois se mêler à la conversation, et sa candeur, son ingénuité donnent à ses discours un charme inexprimable.

Plusieurs fois Abdélazi est prêt à tomber à ses genoux; l'aveu du plus tendre amour est sur ses lèvres : un respect qu'il connaît pour la première fois, contient l'impétuosité de ses transports, et cette contrainte en augmente encore la violence. Ce visir si fier, qui donnait des lois au sérail le plus nombreux, tremble maintenant devant une jeune fille de quinze ans; il retourne chez lui sans avoir osé lui parler.

Retiré dans son appartement, il ne cherche plus à s'expliquer le changement arrivé dans sa fortune, mais celui qui s'est opéré dans son cœur. Persuadé de sa disgrace, il s'étonne de n'en être point abattu ; il jette un coup d'œil sur Bagdad ; il y voit ses ennemis se réjouir de son abaissement, se partager ses dépouilles, et il n'en est point offensé. L'amour et la vertu ont fermé son cœur à l'ambition il ne connaît plus l'envie et la haine. Sa petite fortune présente lui semble mille fois préférable à toute celle qu'il a perdue, pourvu que la main d'Azélaïs lui soit accordée ; et il se promet de la demander dès le lendemain à Mohamed.

Il courut en effet chez lui au lever de l'aurore. "Vénérable Mohamed, lui dit-il, venez avec moi, j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur......" Le vieillard le suit, et tous deux marchent vers le bois sacré. Assis au pied du plus antique de ces arbres respectés, ils gardent quelques momens le silence. Abdélazi tremble, et le vieillard est dans l'attente ; enfin, ce dernier prend une des mains du jeune homme, la presse dans les siennes et dit : "Parle, mon fils ; ton cœur est vivement agité, ne crains point de l'ouvrir tout entier devant moi : la confiance fait tant de bien!—Mohamed, répond Abdélazi, je tremble devant toi, car un seul mot de ta bouche peut détruire ma plus chère illusion. Mon sort dépend de toi.—Ah ! s'il dépend de moi, sans doute il doit être heureux, mon fils !—Vous m'appelez votre fils ! Ah Mohamed ! que ce nom a de charmes pour moi ! J'en prends à témoin les cendres de vos aïeux, qui reposent dans ce bocage, élevé par la piété reconnaissante; je préfère le titre de votre fils à toutes les richesses de l'univers. Votre amitié me le donne, mais je

serai le plus malheureux des hommes si l'amour me le refuse. A ces mots le bon vieillard sourit, il se lève, et dit au jeune homme : « Attends-moi sous ce palmier ; je vais chercher l'être qui doit prononcer sur ton sort. Ton bonheur ne dépend pas de moi." Abdélazi attache sur lui ses regards inquiets, jusqu'au moment où un groupe d'arbres le dérobe à sa vue ; alors il tombe à genoux, et, levant les yeux vers le ciel : « O vous, dit-il, vous qui, du séjour de la divinité, protégez cette demeure hospitalière, où vous avez trouvé le bonheur! Vénérables et modestes aïeux de Mohamed et d'Azélaïs, exaucez ma prière ; protégez l'amour le plus tendre et le plus pur, un amour digne de celle qui l'a fait naître. Ne me rejetez pas du sein de votre famille ; permettez-moi d'habiter ce petit coin de terre que vous avez occupé ; rendez Azélaïs sensible à ma tendresse ; que l'arrêt qu'elle va prononcer soit celui de ma félicité! Je jure de ne jamais l'enlever à son asile, de ne point désirer auprès d'elle d'autre bien que son amour, d'autre bonheur que le sien, d'autre grandeur que la vertu."

A peine il achevait ces mots, qu'il aperçoit le vieillard rayonant de joie et conduisant sa fille par la main. Abdélazi vole à leur rencontre, et, se jetant aux pieds d'Azélaïs : « Ah ! lui dit-il, mon sort est prononcé.—Oui, dit le vieillard, remercie Allah ; cet ange d'innocence et de vertu est à toi. Voici la compagne de ta vie." En même tems Mohamed place la main de sa fille dans celle d'Abdélazi, et, les pressant tous deux sur son cœur : « Chers enfans, dit-il, soyez unis devant Allah qui m'entend, et sous l'ombre protectrice du bosquet de mes pères. Jeune homme, je te choisis pour placer le palmier sur ma tombe."

Abdélazi ne contient plus les transports de sa joie : une longue perspective de bonheur se présente à ses yeux ; il entend la voix d'Azélaïs prononcer l'aveu du plus tendre amour. Mais soudain un grand bruit vient frapper son oreille ; une troupe nombreuse et brillante environne l'habitation de Mohamed, et pénètre dans le jardin, Mohamed est étonné, Azélaïs effrayée baisse son voile. Abdélazi s'avance vers ces étrangers magnifiquement vêtus, et tout resplendissant d'or et de pierreries. Il veut savoir quel sujet les attire dans cette demeure ignorée ;....il s'avance et reconnaît........le calife escorté du docteur Kadel-Héristan et de tous les seigneurs les plus riches et les plus puissans de la cour.

Abdélazi se prosterne aux pieds du calife, et lui dit : « Qu'exige encore de moi mon seigneur et mon maître ? Ne suffit-il pas à sa colère de m'avoir banni de sa présence ? Vient-il encore me demander ma vie ?" A ces mots le calife le relève en riant, et luir épond : « Abdélazi, c'est prolonger trop long-tems une plaisanterie innocente ; j'ai voulu m'amuser et renouveler en toi, mais dans un autre sens, l'histoire *du dormeur éveillé*. J'ai voulu voir comment tu supporterais ta nouvelle destinée, et jouir de ton étonnement, lorsqu'à ton réveil tu te trouverais un simple particulier, sans puissance et sans richesses. Quitte cet asile obscur et ces vêtemens indignes du personnage que tu dois remplir auprès de moi. Tu n'as jamais perdu la faveur de ton maître ; viens donc reprendre à ma cour un rang que tu conservas toujours dans mon cœur."

Abdélazi se prosterne encore aux pieds du calife, et lui dit : « Ah, seigneur ! s'il est vrai que votre bonté pour moi ne s'est point démentie, je ne vous demande qu'une seule grâce.—Parle, dit Mahmoun, et avant de savoir ce que tu vas me demander, je jure par le saint prophète de ne rien te refuser aujourd'hui.—Seigneur, dit Abdélazi, ne m'arrachez point de ces lieux. Laissez-moi couler une existence paisible dans cette retraite que vous m'avez choisie vous-même. C'est-là que se bornent tous les désirs de mon ambition. Reprenez tous les biens dont vous m'avez comblé, je ne veux conserver

que ma reconnaissance.—Qu'entends-je ? s'écrie le calife ; est-il possible ? Abdélazi, à la fleur de ses ans, renoncerait à la gloire, aux honneurs, aux richesses, à la suprême puissance qu'il partage avec moi ! Sa raison est égarée ; le malheureux est devenu fou.—Non, seigneur, non, ma raison n'est point égarée. Ma vie jusqu'ici n'était qu'un pénible sommeil, tourmenté par les rêves de l'ambition et de l'orgueil ; je suis vraiment *le dormeur éveillé*.—Ce que tu dis me surprend et me désole, répond le calife ; j'ai promis, j'ai juré de ne te rien refuser, je ne violerai pas mon serment ; je te laisse dans ces lieux que tu préfères à ma cour ; je te donne cette petite maison, pour laquelle tu veux abandonner ton superbe palais, je ne te demande qu'une seule chose. Nomme-moi celui qui peut dignement remplir auprès de moi le haut rang que tu viens d'abdiquer. A quel homme puis-je donner ma confiance ? Sur quels talens puis-je me reposer du poids des affaires dont je suis accablé ?—Seigneur, répond Abdélazi, je vais vous étonner encore ; mais la vérité va sortir de ma bouche ; je n'ai plus d'intérêt à la cacher, et puisque vous me demandez quel est l'homme le plus digne de votre confiance, je nomme *Zéangir*."

Tous les courtisans qui entourent le calife, se regardent avec la plus grande surprise, tous s'écrient à la fois : Zéangir ! son plus cruel ennemi ! " Oui, seigneur, reprend Abdélazi, Zéangir est digne de partager votre puissance ; il était mon ennemi, j'étais le sien dans le tems où je craignais qu'il ne s'élevât sur mes ruines. Je le haïssais parce que je le redoutais ; ma haine s'éteint lorsque je ne le crains plus. Je vois maintenant avec les yeux de la justice et de la vérité, celui que je voyais avec les yeux de l'ambition et de la jalousie ; je rends un hommage éclatant à ses talens et à ses vertus. Je jure donc par le tombeau du prophète que je ne connais personne qui soit plus digne de me remplacer que Zéangir. —" Il suffit, dit Mahmoun ; j'ajoute foi à tes paroles, et dès ce moment je le nomme mon grand-visir."

Le calife reprend à ces mots le chemin de Bagdad, suivi de tous ses courtisans, qui sont bien persuadés que le pauvre Abdélazi est devenu fou. Ce dernier retourne promptement auprès de Mohamed et d'Azélaïs ; il les rassure, et leur dit pour la première fois le rang où la faveur et la fortune l'avaient élevé ; il leur raconte tout ce qui s'est passé entre le calife et lui, quelle est la plaisanterie heureuse qui tout-à-coup l'a fait descendre du faîte des grandeurs à l'état modeste d'un simple particulier. " Ah ! leur dit-il, pardonnez-moi de vous avoir caché un titre qui ne m'aurait point élevé à vos yeux ; près de vous je ne me souvenais plus de mon rang ; je ne pensais qu'au bonheur de vous voir, de vous entendre, de vous aimer ; les rêves de mon orgueil se sont pour jamais dissipés. Près de vous, mon père, près de vous, ma chère Azélaïs, je pourrai dire jusqu'au dernier instant, de ma vie :

Je suis le dormeur éveillé."

LETTRE DE BALZAC.

Si ce qu'on dit ordinairement, est vrais, qu'à l'égard des grands hommes, comme à l'égard des sybilles, il faut recueillir jusqu'aux moindres feuilles qui leur tombent des mains ; je rapporterai ici une lettre de Balzac, laquelle ne se trouve peut-être dans aucun des recueils de ses ouvrages. Elle est de lui assurément, cela se connaît par l'original écrit de sa main en assez méchant caractère et mal proprement, selon la coutume de messieurs les beaux esprits de ce tems-là. Cette lettre est une de ses premières ; elle s'adresse à M. de Bernières, président à Mortier au parlement de Normandie, pour le remercier d'un présent de cidre et de vin d'Espagne qu'il lui avait fait.

Monsieur,

" Le mauvais compliment que je m'en vais vous faire, est le premier effet du breuvage que j'ai reçu de vous. Il n'y a point moyen que je trouve ma raison pour vous entretenir ; elle s'est perdue dans l'excellente liqueur que vous m'avez envoyée ; et il faudrait être plus vaillant que je ne suis, pour se défendre contre l'Espagne et la Normandie, quand elles ont joint leurs forces ensemble. Je pense en effet que ce qui se devait boire ici à pâques en votre pays, s'est débordé en ma chambre ; et si mes amis ne viennent à mon secours, je suis tout prêt de faire naufrage, et cours fortune de ne me desenivrer que l'année prochaine. Néanmoins vous voulez qu'en cet état-là je joue le personnage d'un homme sobre, et que mon esprit fasse ses fonctions que vous avez toutes suspendues. Il n'est pas possible que n'étant plus celui que j'étais, je parle mon langage ordinaire. Je ne saurais vous faire deux mots de remercîment, sans en prendre l'un pour l'autre ; et votre cidre et votre vin d'Espagne ne laissent dans ma tête aucune place à mon éloquence. Je me contenterai, donc de vous dire avec le peu de raison et de bon sens qui me restent, que quand votre amitié serait aussi stérile qu'elle est fructueuse, je l'estimerais toujours pour l'amour d'elle-même, et trouverais en vous assez de choses à priser, encore que la libéralité n'en fût pas. Mais certes il ne manque rien à un homme que la nature acheva, lorsqu'elle le fit, et qui a seulement appris de la philosophie que ses inclinations étaient des vertus, et qu'il avait tout ce qu'elle donne. En conséquence, monsieur, vous me gagnâtes entièrement dès la première fois que j'eus l'honneur de vous voir, et je dis en moi-même, que puisque vous étiez assez riche pour acheter une souveraineté en Italie, si vous faisiez jamais ce marché, vous étiez assez honnête homme pour mériter que j'allasse vivre sous votre règne, et que je fusse.

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et sujet,

Balzac.

A Paris, le 6 mars.

SYNONYMES

PESANTEUR, POIDS, GRAVITÉ.

La *pesanteur* est dans le corps une quantité qu'on sent et qu'on distingue par elle-même. Le *poids* est la mesure ou le degré de cette qualité ; on ne le connaît que par comparaison.

La *gravité* est précisément la même chose que la *pesanteur*, avec un peu de mélange de l'idée du *poids;* c'est-à-dire, qu'elle désigne une certaine mesure générale et indéfinie de *pesanteur*. Ce mot, pris dans le sens physique, est un terme dogmatique de science, qui n'est guère d'usage que dans l'occasion où l'on parle d'équilibre, et lorsqu'on le joint avec le mot de CENTRE : ainsi l'on dit que pour mettre un corps dans l'équilibre, il faut trouver le centre de *gravité;* mais on s'en sert plus fréquemment au figuré, lorsqu'il il s'agit de mœurs et de manières.

On dit absoulment, et dans un sens indéfini, qu'une chose a de la *pesanteur ;* mais on dit relativement et d'une manière déterminée, qu'elle est d'un tel *poids*, de deux livres, par exemple, de trois, de quatre, etc.

Mille raisons prouvent la *pesanteur* de l'air, et le mercure en marque le *poids*.

Au siècle d'Aristote, la *pesanteur* des corps était une qualité occulte qui les fesait tendre vers leur centre : et de notre tems, elle est une impulsion ou un mouvement inconnu qui les envoie dans les places que la nature leur a assignées. Le *poids* seul a d'abord réglé la valeur des monnaies ; ensuite l'autorité les a fait valoir par l'empreinte du coin.

Dans le sens figuré, la *pesanteur* se prend en mauvaise part ; elle est alors une qualité opposée à celle qui provient de la pénétration et de la vivacité de l'esprit. Le *poids* s'y prend en bonne part ; il s'applique à cette sorte de mérite qui naît de l'habileté jointe à un extérieur réservé, et qui procure à celui qui le possède, du crédit et de l'autorité sur l'esprit des autres.

Rien n'est si propre à délivrer l'esprit de la *pesanteur* naturelle, que le commerce des dames et de la cour. La réputation donne plus de *poids*, chez le commun du peuple, que le vrai mérite.

L'étude du cabinet rend savant, et la réflexion rend sage ; mais l'une et l'autre émoussent quelquefois la vivacité de l'esprit, et le font paraître *pesant* dans la conversation, quoiqu'il pense finement.

VOYAGE AUX ENVIRONS DE PARIS.

MALMAISON, ETC.

Si l'on se bornait à consulter les titres de l'abbaye de Saint-Denis, la Malmaison, non loin des bords de la Seine, ne remonterait qu'à 1244. Mais, comme on sait que ce lieu tire sa dénomination de l'arrivée des Normands, on peut, sans crainte, lui assigner une antiquité qui date au moins du 9e siècle ; car ces insulaires débarquèrent dans ce canton à cette époque, et leur séjour y fut tellement fatal, par les ravages qu'ils y com-

mirent, que de là lui vinrent les noms de *Malus portus*, *Mala mansio*, qui lui restèrent.

Vers le milieu du 13e siècle ce n'était encore qu'une simple grange appelée *Mala domus* et dépendante de Ruel. Mais, au 16e, il faut croire que la maison avait changé d'aspect, puisque nous savons qu'en 1622 Christophe Perrot, conseiller au Parlement, fut seigneur de ce lieu.

Conduit par sa muse fertile,
C'est ici qu'autrefois Delille,
Poëte élégant et facile,
Fuyait et la cour et la ville.
L'amitié, dans ce doux asile,
D'un œil riant, d'un pas agile,
Le guidait, de son domicile,
Vers les bords d'un ruisseau tranquille,
Qui, roulant sur la molle argile,
Réflétait l'image mobile
Des arbres, dont l'ombre vacille.
Tandis que du monde il s'exile,
Et qu'il se croit au Lucrétile,
Apollon, à sa voix docile,
Dirigeant son crayon habile,
Le fait asseoir près de Virgile.

Si quelque main par trop civile
De ce grand homme un peu débile,
Qui fut toujours exempt de bile,
N'eût pas donné le codicile,
Je trouverais moins difficile
De citer ici quelque idylle
Du traducteur, brillant de style,
Qui sut, sans paraître servile,
Mêler l'agréable et l'utile.

Ainsi, pour n'être point stérile,
Je dirai que son cœur fragile
Fut épris de mainte pupille...
Ici finit ma rime en ile(*)

Lettre de Delille à M. Dureau, au château de Champite en Anjou, près Craon.

« Je trouve, mon ami, ta charmante lettre à mon retour de la campagne ; elle m'a fait un bien infini, car tu sauras, mon ami, que je suis malheureux : tu me plaindras sûrement, et cela par deux raisons, tu m'aimes et tu as été malheureux aussi, et malheureux dans le même genre. Je suis amoureux et vaporeux, ce qui s'accorde assez bien ensemble.

« J'ai perdu le sommeil ; mes nerfs, car je parle aussi de mes nerfs, sont dans un état horrible; combien te voilà cruellement vengé de mon incrédulité à tes maux, de mes mauvaises plaisanteries. Je serai donc moins malheureux que toi ; car tu croiras à mes maux et tu les plaindras. Viens donc, mon ami, le plutôt possible ; viens, ton cœur me manque, je n'avais pas besoin de malheur pour apprécier ton amitié. Mais si quelque chose me console, c'est qu'en ayant plus besoin j'en jouirai davantage. Je te verrai plus souvent et nous joindrons le souvenir de tes maux passés avec le sentiment de mes maux présens. Peut-être en résultera-t-il un peu de bonheur. Mais je ne t'ai pas dit encore un mot de ton excellente traduction. Mon ami, les bons esprits en ont été enchantés. Il ne lui a manqué que ses prôneurs, et ton projet de traduction de Tacite pourrait fort bien lui en avoir enlevé plusieurs. Tu m'entends. La Harpe vient d'en rendre un compte très-avantageux dans le journal jadis de Linguet, aujourd'hui le sien.

« Pomme, ton sauveur depuis qu'il a guéri ton corps, s'intéresse vivement aux productions de ton esprit, et les regarde en tout comme son ouvrage. Il a montré plusieurs de tes lettres à Mme. la Comtesse de Boufflers, qui m'a beaucoup et très-bien parlé de toi, et qui m'a paru désirer te connaître ; elle a lu ta traduction avec le plus grand plaisir. Je lui parlai de tes maux de nerfs, des remèdes que Pomme t'avait faits ; je ne te nommai pas, elle l'a désiré, et m'a cité plusieurs traits de tes lettres.

« Adieu, mon cher ami, travaille à ton *Tacite*. Voilà qui est digne de toi. La Harpe l'annonce, et fais plus que ce grand et gros enfant-là.

« Adieu, je t'embrasse un million

* Ceci n'est point une fiction. L'abbé Delille allait souvent se promener dans une allée d'érables, divisée dans sa longueur par un petit ruisseau. Il traduisait alors les *Géorgiques*.

de fois. Présente mes respects à Mme. Dureau. Je te serai redevable à ton retour, tu me trouveras prêt à payer les dettes d'honneur et celles de l'amitié."

En 1792, la Malmaison, vendue, comme propriété nationale, fut acquise par M. le Coulteux-Canteleux, qui, l'année suivante, la céda à Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve Beauharnais et épouse de Bonaparte. Ce fut elle qui surtout embellit cette retraite, et en fit un des plus rians séjours des environs de Paris. C'est là qu'on voyait les peintures, les vases et bronzes antiques les plus précieux; la ménagerie la plus curieuse qui existât peut-être en Europe; des cygnes noirs, et enfin des jardins botaniques qui renfermaient les plantes les plus rares que le botaniste ait jamais pu entretenir dans nos climats.

Pour convaincre le lecteur des soins que Joséphine prenait à embellir cette riante habitation, je crois devoir présenter ici une lettre autographe manuscrite qui m'a été confiée, et qu'on ne pourra révoquer en doute, comme certains mémoires que sa famille a cru devoir désavouer:

" M. de Ch**, vous seriez très-aimable de donner ordre aux administrateurs du jardin des Plantes, d'envoyer à Malmaison les arbres et arbustes portés dans la liste que je joins ici ; je vous fais cette demande d'autant plus volontiers que je ne la crois pas indiscrète, et qu'elle ne fera aucun tort au jardin des Plantes, où il y a beaucoup d'arbres et d'arbustes de la même espèce.

" Vous connaissez tous mes sentimens pour vous.

" JOSÉPHINE.

" Ce 5 août."

Cette femme célèbre ne se bornait point à donner des soins à sa maison de plaisance ; les billets suivans prouveront que les savans et les artistes étaient aussi les objets de ses sollicitudes :

PREMIER, *à Lucien.*

" Vous savez, mon cher petit frère, l'intérêt bien vif que je prends au citoyen Frédéric. Vous m'obligerez beaucoup de lui être utile.

" JOSÉPHINE BONAPARTE."

SECOND.

" Je recommande à vos bontés la demande du citoyen Redouté. Je prends à cet artiste le plus vif intérêt.

" LAPAGÉRIE BONAPARTE."

" A Paris, ce 14 ventose

A l'époque où Napoléon se sépara de Joséphine, cette femme se retira à la Malmaison. La postérité dira que le Monarque du Nord se fit un devoir, dans plusieurs visites, de lui donner le témoignage du plus grand attachement. Il accepta, le 26 mai 1814, le dîner qu'elle lui offrit. Le 30 du même mois, les habitans de Ruel perdirent pour toujours leur bienfaitrice, et la Malmaison passa au prince Beauharnais.

Depuis cette époque, de grands changemens ont eu lieu dans l'intérieur. La bibliothèque seule, où l'on remarque des modèles de vaisseaux de tous genres, est restée telle qu'elle était.

A peine sortis du parc de la Malmaison, nous nous trouvons au bas du charmant pavillon de la Jonchère, situé sur le penchant d'une colline, qui appartint au général Bertrand, et aujourd'hui à M. Ouvrard. De là, nous entrons dans la Chaussée, connue dès le 9e siècle sous le nom de *Charlevanne*, et dépendante de Bougival. C'est ici, me dit mon ami, que les Normands abordèrent en 846, et que Charles-le-Chauve se rendit pour les mettre en fuite.*

La première maison qu'on voit bâtie en brique, peu remarquable, si ce n'est par son antiquité, fut habitée par la charmante Gabrielle, du

* Serait-ce en mémoire de ce prince que Charlevanne aurait été nommé la Pêcherie (*vanna*, en latin du moyen âge) de Charles, *Charlavanna*?

tems de ses amours avec le père des Français, et dont voici une lettre à la duchesse de Nevers :

" A madame la duchesse de Nevers.

" MADAME

" Nous avons esté, ces jours pacés en une extreme peyne de la malladye du Roy, non tant pour y voir Dyeu mercy nul peryl, que parce que ceus quy comme moy ne doyvent salut quen sa vye ne luy saurait voir nulle incomodit que laprehencyon quelle augmente ne lheur face souhoyter la fin de la lheur nous somes, Dyeu mercy hors de ces inquyetudes ayant depuis sinc ou cys jours recouvert son entyere santé Je nay point manqu a luy représenter le deplaisyr que vous et monsieur v^re fys en avyes resentys ce quyl la creu byen facyllement ayant tant de sujayt destre asseuré de lentyere affectyon de lung et de lautre, que je vous puys asseurer Madame sans flaterye ny avoyr personne de vos callytes en son royaume de quy yl ait pareylle satisfactyon yl sera byen ayse que M^r v^re fys après sa dyeste le vyene trouver et quyl soit aupres de luy le plus souvent que sa santé et ses affayres luy pourront permettre. Quant a moy Madame, je vous jure que je ne desyre ryen avec pareylle pacyon que de vous pouvoir tesmougner l'extreme affectyon que j'y a v^re tres humble servyse, sur laquelle jay esté convyee doser vous parler avec peut estre trop de franchyse an ce que je croyes y estre important mays je vous suplye Madame croyez que tout ce quy vous sera agréable maportera tousiours du contentement et que je nauray jamais austres lois que celles de vos commandemens que je vous suplye me despartyr et me permetre après vous avoyr bayse les mains en toute humyllyte que je vous asseure que je seray toute ma vye

Votre très humble et tre affectionnée servante

" Madame,

" G. DESTRÉES."*

Tout près de la Chaussée est, dans le fond d'un vallon des plus pittoresqnes également sur la gauche, le village de Bougival à trois lieues de Paris. Ce lieu tire son étymologie du mot *Boi* ou *Bog*, qui signifiait anciennement des concavités. En effet, après qu'on eut extrait la craie et les pierres des montagnes voisines, il dut rester des creux ou concavités qui firent surnommer ce lieu *la Vallée des Boges*. Ces cavités servirent sans doute dans l'origine à la retraite des pauvres et c'est probablement par où commença le village. Quoiqu'on y remarque encore des carrières et des fours à chaux, il y a de fort jolies maisons, dont celle de l'auteur de l'*Essai sur la vie, les écrits et les opinions de Malesherbes*, n'est pas la moins belle.*

L'église, dédiée à la Sainte Vierge, qui paraît remonter à la fin du 12^e siècle, a deux ailes terminées par des chapelles. Dans le bout occidental de l'aile méridionale, était jadis le tombeau de Rennequin Sualem, qui, sans savoir lire, inventa l'étonnante machine de Marly. Il serait d'autant plus facile d'y replacer la pierre qui recouvrait les restes de Sualem, que la veuve Philibert de Marly eu fit l'acquisition lorsqu'on la vendit dans la révolution ; l'épitaphe que voici est très-bien conservée.

" *Cy gissent honorables personnes sieur Rennequin Sualem, seul inventeur de la machine de Marly, décédé le* 29 *Juillet* 1708, *âgé de* 64 *ans, et dame Marie-Nouvelle, son épouse, décédée le* 4 *Mai* 1714, *âgée de* 84 *ans*."

En face du lieu où se trouvait ce monument, est la chapelle de Saint-Avertin, que l'on invoque contre les maux de tête. On y voit encore la petite figure du Saint en bois doré.†

* Le château de Gabrielle appartenait en dernier lieu au marquis de Mesme, dont la veuve vient d'y finir ses jours à l'âge de 90 ans. Il avait été vendu à M. Ouvrard, à condition d'en laisser la jouissance à Mme. la marquise de Mesme.

* M. le comte Boissy-d'Anglas.

† Le nom d'Avertin vient sans doute du latin *avertere*, détourner.

MÉMOIRE SUR LES KHAZARS.

Les *Khazars* sont une des nations les plus remarquables de celles qui, à l'époque du moyen âge, ont fondé de puissans empires dans l'occident de l'Asie et dans la partie orientale de l'Europe. Leur domination s'étendait sur une grande portion de la Russie actuelle ; ils possédèrent la Crimée et le nord du *Daghestân*. Leur gouvernement était régulier, fixe et bien organisé. Ce n'étaient pas des barbares farouches comme les *Huns* et les *Avares*. L'influence de plusieurs croyances religieuses, telles que le *judaïsme* et le *christianisme*, et vraisemblablement une des innombrables branches de la religion de l'Inde, répandues à-la-fois parmi eux, avait adouci leurs mœurs. Plus tard, l'*islamisme* trouva aussi de nombreux sectateurs chez les *Khazars*.

Le nom de ce peuple se trouve dans l'histoire à une époque assez reculée. Moïse de Khorène les appelle *Khazirs*. Il parle d'une irruption qu'ils firent en Arménie, avec les *Basiliens*, en passant par la porte de *Soura* ou de *Derbend*. Cette invasion eut lieu sous le règne de *Vagharsch*, roi d'Arménie, entre 178 et 198 de notre ère. Cent ans plus tard *Tiridate* II les attaqua dans leur pays. Quand les *Huns* arrivèrent dans les contrées caucasiennes, les *Khazars* se rangèrent au nombre de leurs alliés. En 449, toutes leurs tribus, à l'exception d'une seule, se trouvèrent sous la domination des *Huns ; Attila* leur donna son fils aîné pour roi. La mort de ce conquérant leur rendit leur indépendance; mais ils furent bientôt soumis par les Hongrois, les Bulgares et les Sarogures. Vers le milieu du 6e. siècle les *Khazars*, étant devenus très-puissans au nord du Caucase, firent des guerres sanglantes aux Persans, Cependant *Qobad*, roi de Perse, les contraignit à cesser les hostilités, et mit un terme à leurs déprédations, en fermant les défilés du *Daghestân* par la célèbre *muraille caucasienne*, dont on voit encore les ruines dans le voisinage de *Derbend*.

Les écrivains Byzantins font, pour la première fois, mention de *Khazars* l'an 626. Ils les appellent aussi *Turcs* ou *Turcs orientaux*. Quoique la puissance des *Khazars* se soit accrue rapidement, ils restèrent cependant presque toujours en bonne intelligence avec les empereurs de Constantinople. Ce fut par les soins de ces princes que le christianisme fut prêché à ce peuple vers l'an 860, et il y fit des progrès considérables. A l'époque de la fondation de la monarchie Russe, par les *Warèghes*, commença le déclin de la puissance *khazare*. Dans les premières années du onzième siècle ils perdirent la Crimée; alors ils ne dominèrent que sur les bords orientaux de la Mer Caspienne, et sur le pays arrosé par le Wolga inférieur. Ils y restèrent jusqu'au moment où leur nom disparut de l'histoire.

Les écrivains du moyen âge qui parlent des *Khazars*, ne nous ont laissé aucun monument sur l'origine de ce peuple. Cependant les historiens modernes se sont cru en droit de supposer qu'il appartenait à la *race turque*. Exposons les raisons qui les ont amenés à cette conclusion.

1° Chez les historiens de *Byzance*, les *Khazars* sont souvent appelés *Turcs*, et *Turcs orientaux*.

2° Suivant les mêmes auteurs, les rois des *Khazars* portaient le titre de *Khaghan*, et leurs princes celui de *Pekh*. Ces deux titres sont turcs, de même que *Khathoun*, qui était celui de leur reine, comme le dit la cosmographie arménienne, attribuée à Moïse de Khorène.

3° Dans la géographie persane attribuée par erreur à *Ibn-Hhauqal*, écrivain arabe du Xe. siècle, et dans la version anglaise faite sur cette traduction par sir W. Ouseley*, on lit le passage suivant, qui paraissait décisif: "*Their language (of the Khazars) is like that of the Turks, and is not understood by any other nation.*" (Leur langue est comme celle des Turcs, et elle n'est comprise par aucun autre peuple.)

Ces trois points semblaient démontrer évidemment que les *Khazars* étaient une nation turque, et moi-même je me suis autrefois rangé de cette opinion. Des recherches ultérieures me font abandonner cette hypothèse.

La première raison alléguée pour faire regarder les *Khazars* comme un peuple turc, est de bien peu de poids, puisque les historiens Byzantins confondent presque toujours ensemble les nations d'origines très-différentes.

Quant aux titres des rois et des personnages éminens chez les *Khazars*, il n'est pas difficile d'en découvrir la source, si on se rappelle que les Turcs de l'intérieur de l'Asie avaient déjà, au milieu du VIe. siècle, étendu leur puissance jusque dans l'occident de l'Europe. Il n'est donc pas invraisemblable, qu'à l'exemple d'Attila, les empereurs turcs aient installé une branche de leur famille comme *Khaghans* des *Khazars*, et que ces derniers, quoique d'origine différente, aient obéi pendant plusieurs siècles à une dynastie turque. De cette manière, les titres de *Khaghan*, *Khathoun* et *Pekh*, usités chez les *Khazars*, paraissent faciles à expliquer. Un passage de *Masoudi* auteur arabe qui écrivait vers l'an 947 de notre ère, nous apprend qu'alors les *Khazars* étaient gouvernés en même tems par un *roi* et par un *Khaghan héréditaire*. Ce dernier n'avait dans la réalité aucun pouvoir. Le roi s'arrogeait même le droit de le sacrifier à la première demande du peuple, quand celui-ci croyait que le *Khaghan* portait malheur au pays. Il est donc à présumer que l'autorité des *Khaghans* d'origine turque s'était considérablement affaiblie dans les derniers tems de la monarchie *khazare*. Des espèces de *maires du palais*, après avoir usurpé le titre de roi, étaient devenus les véritables souverains du pays, et tenaient les *Khaghans* dans une dépendance absolue.

Le troisième argument en faveur de l'opinion que les *Khazars* étaient des Turcs, ne peut se soutenir depuis que nous savons qu'il n'est fondé que sur une faute de la géographie persane, citée plus haut. *Ibn-Hhauqal* dit justement le contraire; car il nous apprend *que la langue des Khazars différait totalement de celle des Turcs*. Il avait puisé ce qu'il dit sur les *Khazars*, dans un petit ouvrage d'*Ahhmed ben Foslan*. Celui-ci avait été envoyé en 309 de l'hegire (921 de J. C.) par le khalife *Moktadir billah* au roi de Bulgares, pour l'affermir dans la croyance musulmane. La relation du voyage de cet ambassadeur, extraite dans le dictionnaire géographique de *Iaqouti*, a été publiée par mon savant ami M. Fræhn de Saint-Pétersbourg*. J'en emprunte le passage suivant:

"La langue des *Khazars* diffère de celle des Turcs et des Persans, et la langue d'aucun autre peuple ne correspond avec elle. *Les Khazars* ne ressemblent pas aux Turcs. Ils ont des cheveux noirs, et sont de deux

* *The Oriental geography of Ebn-Haukal, an arabian traveller of the tenth century.* Translated by Sir *W. Ouseley*, Knt. LL. D. London 1800. 4o. pag. 186. D'après les Recherches de M. *Uylenbroek* l'ouvrage persan dont il s'agit ici est antérieur de cinquante ans environ à l'ouvrage arabe d'*Ibn Hhauqal*,—Voyez le *Journal des Savans*, 1822, janvier, p. 21.

* *De Chasaris.* Excerpta ex *scriptoribus* arabicis. Interprête C *M. Fraehnio.* Petropoli 1822. 4o.

races; l'une appelée *Qarâ-khazar** de couleur jaune tirant sur le noir, de sorte qu'ils paraissent être une espèce d'Hindous; l'autre est blanche et remarquable par sa beauté et par sa stature".

Quant à la langue des *Khazars*, *Ibn-Hhauqal* en parle en termes plus précis :

« La langue des *véritables Khazars*, dit-il, diffère de celle des Turcs et des Persans".—Ceci semble indiquer que de son tems ce peuple était mêlé avec d'autres tribus qui avaient un idiôme différent, mais qui passaient pour *Khazars*.

Dans un autre endroit, le même auteur ajoute:

« La langue des *Bulgares* est aussi celle des *Khazars*. Les *Berthas* ont une autre langue, et celle des *Russes* diffère entièrement des idiômes des *Khazars* et des *Berthas*." On voit donc qu'il y avait dans le X^{e}. siècle de notre ère trois langues différentes dans le pays arrosés par le *Wolga* et le *Kama* inférieur; savoir, 1°. celle des *Khazars* et des *Bulgares*; 2°. celle des *Berthas*, et 3°. la langue des *Russes*.

Malheureusement les auteurs Byzantins ne nous ont conservé que deux mots *khazars*, qu'on trouve dans le passage suivant de Constantin Porphyrogenète : « Près du Danube inférieur, vis-à-vis de *Dristra*, dit l'auteur couronné, commence le pays des *Petche-nèghes*, et leur domination s'étend jusqu'à *Sarkel*, forteresse des *Khazars* dans laquelle il y a une garnison qu'on change de tems en tems. Chez eux *Sarkel* signifie *habitation blanche* ὕπρον ὀπίτιον.

Plusieurs savans, dans la conviction que les *Khazars* étaient originairement des Turcs, ont cherché d'expliquer le nom de *Sarkel* par le turc. Mais dans cette langue *blanc* est rendu par *aq*, et *kel* n'y signifie pas *habitation*. Ce dernier mot ressemble plutôt à *qala'h*, d'origine arabe et usité dans les langues turques, pour désigner une forteresse. Feu M. *Lehrberg*, auquel nous devons un mémoire très-intéressant sur la véritable position de *Sarkel*, a proposé de traduire le nom de cet endroit par *forteresse jaune* (*sari-qala'h*). Cette explication ne paraît pas satisfaisante, car elle diffère trop de celle que Constantin a donnée; et d'ailleurs le mot *qala'h* ne s'est introduit chez les tribus turques que par l'islamisme. Mais la plus grande difficulté se montre dans le mot *sar* qui doit signifier *blanc* et non pas *jaune*.

Je propose donc pour le nom de *Sarkel* une autre explication qui me paraît plus naturelle. Dans les dialectes Wogouls de la Sibérie occidentale, *sar*, *sarni*, *sorni* et *sairan*, signifient *blanc*. La racine en est *s-r*, avec une voyelle entre ces deux consonnes. Elle se retrouve avec la même signification chez plusieurs tribus samoièdes dans les mots *syr*, *sirr* et *siri*.

Une *maison* ou une *habitation* s'appelle dans les différens dialectes Wogouls *kell*, *kella*, *kuel*, *koual*, *kol*, et dans la langue des Tchouwaches *kil*.

Les *Wogouls* sont de la race des Finnois orientaux, et les parens des Hongrois de nos jours. Les *Khazars* (et avec eux les *Bulgares*) appartenaient donc à cette même race, puisque leur langue était identique avec celle des *Wogouls*. Ce fait établi doit nécessairement changer notre manière de voir dans le système ethnographique, adopté jusqu'à présent pour la grande migration des peuples. Il démontre aussi que *Schlœtzer* et *Thunmann* ne se sont pas trompés en supposant que les *Hongrois blancs* cités dans la Chronique russe de Nestor, n'étaient autres que les *Khazars* des *Byzantins*.

KLAPROTH.

---

* *Khazars* noirs (*en turc*)

BAGATELLES.

Un moine, qu'une trop longue abstinence impatientait, s'avisa un jour, dans sa cellule, de faire cuire un œuf à la lumière d'une lampe. L'abbé, qui fesait sa ronde, ayant vu, par le trou de la serrure, le moine occupé de sa petite cuisine, entra brusquement, et l'en reprit avec aigreur. De quoi le bon religieux s'excusant, dit que c'était le diable qui l'avait tenté, et lui avait inspiré cette ruse. Tout aussitôt parut le diable lui-même, qui était caché sous la table, en disant: "Tu en as menti, chien de moine; ce tour n'est pas de mon invention, et c'est toi qui viens de me l'apprendre."

Un pauvre meunier, qui était sur son âne, fut surpris d'une grosse procession, qui le pressait fort; et lui, ayant son bonnet à la main, dandinait regardant la bannière et les beaux joyaux. Deux ou trois fripons approchant de lui, coupèrent les sangles de son bât, et soutinrent le bât assez long-tems, portant le drôle, tandis qu'un autre arrêta le mulet, le tirant par la queue comme une anguille. Quand ils l'eurent assez porté, ils le plantèrent-là, et le pauvre meunier de crier et bucher: eh? où est mon âne?

Un religieux montrait les reliques de son couvent devant une nombreuse assemblée: mais la plus rare, selon lui était un cheveu de la sainte Vierge, qu'il semblait présenter à l'assemblée, en écartant les mains. Un paysan ouvrant ses deux grands yeux, dit, en s'approchant: Mais, mon révérend père, je ne vois rien. Parbleu! je le crois, reprit le religieux; il y a vingt ans que je le montre, et je ne l'ai point encore vu.

Le grand Condé devait passer par une petite ville de Bourgogne. Le jour venu, la ville s'étant mise sous les armes, le maire, en robe, à la tête des échevins, alla recevoir M. le Prince à la porte: "Monseigneur, lui dit-il, de toutes les villes qui ont l'honneur d'être dans le gouvernement de votre Altesse Sérénissime, la plus petite serait ravie de vous faire connaître qu'il n'y en a point qui ait un si grand zèle. Elle sait qu'un moyen infaillible de plaire au guerrier le plus grand de notre siècle, c'est de le recevoir au bruit d'une nombreuse artillerie; mais il nous a été impossible de faire tirer le canon, par dix-huit raisons. La première, c'est monseigneur, qu'il n'y en a point, et qu'il n'y en a jamais eu en cette ville...." *Je suis si content de cette raison*, dit M. le prince, *que je vous quitte des dix-sept autres.*

Trois députés des états de Bretagne, étant venus pour haranguer le roi de France, l'évêque qui était le premier, oublia sa harangue, et ne put en dire un seul mot. Le gentilhomme qui le suivait, se croyant obligé de prendre la parole, s'écria: Sire, mon grand-père, mon père, et moi, sommes tous morts à votre service. Le roi se retourna en disant qu'il n'entendait pas les harangues des morts.

Le père *Chatenier*, Dominiquain, rappelait dans la chaire les parades des siècles d'ignorance. Ce prédicateur prêcha à Paris, vers les années 1715, 1716, et 1717. Un jour qu'il était en colère contre les jeunes gens qui venaient à ses sermons pour y rire, il dit à ses auditeurs, après une leçon très-vive sur leur indécence: "Après votre mort, où croyez-vous que vous irez? au bal, à l'opéra, dans des assemblées où il y aura de belles femmes? Non, au feu, au feu." Il prononça ces dernières paroles d'une voix si forte et si effrayante, qu'il épouvanta l'auditoire, et que plusieurs se précipitèrent pour sortir, croyant que le feu était dans l'église.

Un jeune ecclésiastique demandait à son évêque la permission de prêcher : Je vous le permets, lui répondit le prélat, mais la nature vous le défend.

Un prédicateur avait ennuyé tout son auditoire, en prêchant sur les béatitudes. Une dame lui dit malignement, après le sermon, qu'il en avait oublié une ...Laquelle, reprit le prédicateur?....Celle ci, ajouta la dame : Bienheureux ceux qui n'étaient pas à votre sermon.

POÉSIE.

LA SOLITUDE DU POÈTE.

Dans sa course immense et féconde,
L'astre du jour, flambeau du monde,
Resplendit sur un trône d'or;
Mais à la fin de sa carrière,
Il jette un sillon de lumière
Dont l'Olympe jouit encor.

Cependant la rosée humide
Distille son trésor liquide
Sur l'émail riant des gazons,
Et du sol brûlant des vallées
Déjà les vapeurs exhalées
Blanchissent la cime des monts.

Vénus paraît et va répandre
Cette lueur paisible et tendre
Qui semble caresser les eaux,
Tandis que dans la grotte antique,
La naïade mélancolique
Soupire au fond de ses roseaux.

Loin des murs bruyans de la ville,
Je cours chercher un sûr asile
Dans le sein profond des forêts ;
Là, tout sourit à la nature ;
Et le cristal d'une onde pure
Et des ombrages toujours frais.

Le front ceint de jeunes guirlandes,
De mes poétiques offrandes
Muses, j'embellis vos autels ;
C'est là que mon libre génie,
Loin du vice et de la folie,
Médite des chants immortels.

Les ruisseaux, les fleurs, le feuillage,
Les chants des hôtes du bocage,
Tout dans ces lieux plaît à mon cœur,
Et sur ce tertre de verdure,
Toujours l'aurore la plus pure
Préside aux jours de mon bonheur.

Là, sans remords et sans envie,
De ma douce et paisible vie
S'écouleront les derniers jours ;
Là, près du marbre funéraire,
Zirphé, plaintive et solitaire
Viendra rêver à nos amours.

LA PARODIE.

Un censeur pédant m'attriste ;
Mais j'aime le joyeux parodiste,
Dont la muse
Qui s'amuse,
En chansons
Nous donne des leçons.

Au talent le plus fertile
Son malin aiguillon est utile
D'une verve
Qui s'enerve,
Par ses jeux
Il ranime les feux.

Souvent sa grotesque allure
En riant nous guérit de l'enflure :
La nature,
Simple et pure,

A sa voix,
Sur nous reprend ses droits.

Ne craignez point son atteinte
Jamais de fiel sa plume n'est teinte
Ceux que pique
Sa critique,
L'ont tous mis
Au rang de leurs amis.

Rassurez-vous, Melpomène ;
Il sait respecter votre domaine :
A vos charmes,
A vos larmes,
Par ses ris
Il donne un nouveau prix.

De ses mains, lorsque Thalie,
Prenant le masque de la Folie,
Vous épie,
Vous copie
Sans regrets
Souriez à ses traits !

C'est la plus douce des guerres ;
Les Muses ne s'en alarment guères ;
Le mérite
Seul l'excite :
Othello
Fit naître Cruello.*

Une froide tragédie
Jamais ne craignit la parodie ;
Elle tombe
Dans la tombe :
Ce qui plaît
Prête seul au couplet.

* Parodie française d'Othello.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

HUDSON.

Carrières de marbre. Le territoire des Etat-Unis est riche en marbres, que leur beauté et leur solidité rendent propres aux ornemens d'architecture. Le plus remarquable se tire d'une carrière située aux environs de la ville d'Hudson. Il est d'une couleur grisâtre, avec une teinte légère de rouge; semi-cristallin, et entièrement cristallisé autour des corps organisés qui s'y trouvent. Lorsque le marbre est poli, ces substances étrangères, enchâssées dans une brillante couche calcaire, et souvent plus éclatantes que leur enveloppe, font un très-bel effet.

POMFRÈD.

Médecine.—Efficacité de l'acide prussique contre l'asthme.—Le président de la Société royale de médecine de Connecticut, s'étant procuré, il y a trois ans, une fiole d'acide prussique, préparée à Paris par M. Robiquet, d'après les indications du docteur Magendie, en fit usage dans plusieurs occasions ; l'acide prussique lui a paru surtout propre à combattre l'asthme. Il l'a ordonné à des malades dont rien ne calmait les douleurs, et qui ont de suite éprouvé un grand soulagement. Ce médicament peut être pris, trois, quatre, cinq, ou même six fois, dans les vingt-quatre heures, en doses proportionnées à l'état du malade, et à l'intensité de la maladie.

PHILADELPHIE.

Hydraulique.—Cette belle ville est abondamment pourvue d'une eau excellente par la rivière de Schuylkill, et un magnifique établissement vient d'être terminé sur le mont Fair, au-dessus de la ville, aux chutes de la Schuylkill. La dépense est de 426,330 livres sterl. et les résultats sont admirables. A ses chûtes, la rivière a environ 900 pieds de large, sa profondeur est de 30 pieds quand l'eau est haute. Au moyen de huit roues et de huit pompes, on élève dans le réservoir plus de dix millions

de gallons par jour. Il y a deux réservoirs dont l'un est de cent trente-neuf pieds de large, trois cent soixante deux de long, et douze de profondeur, et qui peut contenir trois millions de gallons : il communique à un second réservoir, qui contient quatre millions de gallons. L'eau qui y est portée se trouve à 56 pieds au-dessus du plus haut terrain de la ville, elle est ensuite distribuée dans des tuyaux de fonte, et parcourt une longueur de trente-cinq mille deux cent cinq pieds ; tous ces tuyaux sont fondus en Amérique.—Le comité, chargé d'un rapport sur cette nouvelle fondation d'utilité publique, remarque avec justesse qu'il est impossible d'estimer l'usage et l'importance de cette abondance d'eau. La propreté de la ville qui contient avec ses faubourgs environ 120 à 130,000 habitans, l'arrosement des rues et des districts voisins, les secours en cas d'incendie, l'utilité des fontaines publiques qui embellissent les places et les marchés, le service des usines et des manufactures, sont au nombre des bienfaits de cet établissement ; mais il faut placer au premier rang son effet salutaire sur la santé d'une population nombreuse, résultat qui justifierait seul une dépense plus élevée.

BRESIL.

Instruction publique.—L'empereur constitutionnel du Brésil annonce, dans un discours adressé le 3 mai à l'assemblée législative, sur la situation morale et politique, financière et commerciale du pays, qu'il vient d'augmenter le nombre des colléges, qu'il a pris des mesures pour établir au Brésil des écoles d'enseignement mutuel, d'après la méthode lancastérienne, dont l'excellence lui est démontrée, et qu'il a fait acheter une grande quantité de livres pour la bibliothèque nationale.

INDOSTAN.

Mœurs des Indiens.—Hommages au Marquis de Hastings.—Les habitans des différens établissemens britanniques de ce pays ont tous adressé leurs adieux et leurs remercîmens au Marquis de Hastings, gouverneur des Grandes-Indes, rappelé en Angleterre au mois de Décembre 1822. Les Indiens se sont également assemblés pour rédiger une adresse. La majorité voulait d'abord le remercier d'avoir fait disparaître les entraves de la presse ; mais la minorité, composée de gens riches et puissans, ne voulut pas qu'on fit mention de cet acte du gouverneur, non pour la chose même, mais pour des différences d'opinions. L'assemblée convint presque unanimement qu'il fallait remercier lord Hastings d'avoir permis aux veuves de se brûler sur le corps de leurs maris. Mais deux Indiens respectables et instruits, Ram Comol Sein et Russomoy Dutt, s'y opposèrent fortement, et parlèrent avec horreur de cette affreuse coutume. Ils furent les seuls de toute l'assemblée qui semblèrent la considérer sous son véritable aspect, et ils la nommèrent un usage barbare, dont la continuation était dégradante pour la nation. Ils soutinrent qu'on ne pouvait remercier le gouverneur d'avoir laissé subsister un usage aussi révoltant. Ils ne l'emportèrent pas tout-à-fait, mais ils obtinrent qu'on ferait au Marquis de Hastings un remercîment général pour la tolérance qu'il avait eue à l'égard de leurs rits religieux, en y comprenant les superstitions de Jaggernaut, et la coutume de brûler les veuves, sans qu'il fût besoin d'en faire une mention particulière.

SENEGAL.

Agriculture.—Au 1er Septembre 1822, il y avait, sur la rive gauche du Sénégal, des plantations contenant 800,000 pieds carrés de terrain planté de cotonniers, qu'on s'attend à voir bientôt doubler. L'on défriche six nouvelles plantations. L'indigo et d'autres plantes équinoxiales ont éte cultivées avec beaucoup de suc-

cès, et l'administration équitable des fonctionnaires français encourage les naturels à offrir leurs services comme ouvriers libres. On calcule que la flotte anglaise a délivré, dans une année, 2,810 Nègres, trouvés dans les vaisseaux fesant voile pour les Indes-Occidentales.

SAINT-LOUIS.

Instruction primaire.—L'école d'enseignement mutuel commence à exercer dans ce pays une influence bienfesante. Plusieurs élèves sortis de cette école sont employés dans des maisons de commerce, ou établis pour leur compte, ou remplissent différentes fonctions dans lesquelles ils se font estimer par leur conduite. Aujourd'hui surtout qu'il est bien reconnu que le sol de la Sénégambie peut dédommager amplement les cultivateurs de leurs soins, l'école fournira des chefs d'habitations éclairés, qui adouciront beaucoup le sort des Nègres, et qui, par une industrie active, contribueront à la prospérité de leur patrie. Les progrès des élèves sont très-satisfesans. Deux jeunes princes, venus de Galam, ont été admis à suivre le cours élémentaire. L'un d'eux a mérité, par son instruction et sa bonne conduite, d'être nommé *moniteur* de la seconde classe.—Pendant que nous avons été privé d'un ministre de la religion, le catéchisme se fesait régulièrement à l'école, trois fois par semaine. Depuis, les enfans se rendent ensemble dans la chapelle, aux heures désignées, et y reçoivent, avec tout le recueillement possible, les instructions religieuses que leur donne le pasteur. Tous ceux qu'on a jugés suffisamment instruits ont fait leur première communion.—Les naturels du Sénégal paraissent avoir beaucoup plus d'aptitude pour les choses d'imitation que pour celles d'invention. Leur caractère est docile et susceptible de recevoir les impressions qu'on lui donne. M. Daspres, fondateur et directeur de l'école d'enseignement mutuel, a retiré de grands avantages de la formation d'un jury parmi les enfans, et des livrets indiquant leur bonne ou mauvaise conduite.

LIVONIE.

Affranchissement des serfs.—Dans le gouvernement de Livonie, y compris la province d'Oesel, on a rendu, pendant le premier trimestre de cette année, la liberté personnelle à 39,043 hommes, et à 38,483 femmes. A l'occasion de ces affranchissemens et de ceux qui ont eu lieu dans la Courlande et l'Esthonie, l'empereur a adressé, le 27 du mois dernier, à M. le gouverneur civil la lettre suivante: « J'ai appris avec une vive satisfaction, par votre rapport, le bon ordre dans lequel le nombre des paysans destinés d'après les ordonnances à être affranchis dans les provinces de la Baltique, a recouvré la liberté. L'activité, l'exactitude et le zèle qu'ont montrés les juges des cercles et des paroisses (suivent leurs noms), dans l'exécution des mesures que vous avez prises à cette occasion, ont attiré particulièrement mon attention, et je vous ordonne de les assurer de ma bienveillance. Vous chargerez les maréchaux de la noblesse, le comte Medem et le baron de Rosen, de la témoigner également à la noblesse du gouvernement de Courlande et d'Esthonie, en reconnaissance de la bonne volonté qu'elle a montrée pour le bien des paysans et des bons traitemens qu'elle leur a fait éprouver.

RUSSIE.

Variété des langues.—Pour donner quelque idée de la grande diversité des idiomes employés par les différens peuples qui habitent ce vaste empire, il suffira de rapporter que la société biblique a fait imprimer la bible dans les langues suivantes: *slavon, russe, hébreu, grec ancien, grec moderne, allemand, français, polonais, finois, estonien du dialecte de Dorpat, estonien du dialecte de Revel, lithuanien, géorgien, arménien, samogitien, carélien, tchéré-*

missien, mordowien, ossétinien, moldave, bulgare, zyrénien, persan, calmouk, mongol des Bouriates, turcotatar, tatar, tatar du dialecte d'Orenbourg, tatar-hébreux ; en tout 20 langues ou dialectes. On s'occupe maintenant de la traduction de l'Évangile dans la langue des *Votiaks et des Vogoulitches du Dialecte de Perm ;* ainsi que dans celle des *Ostiaks des dialectes de Bérézow;* dans la langue des *Kirghis* et dans celle des *Yakouts.*

ODESSA.

Découverte d'un vase antique.— Les recherches d'antiquités, faites jusqu'à ce jour, sur les bords de la Mer Noire, ont eu des résultats très-satisfesans, et ont jeté beaucoup de lumière sur l'histoire des colonies grecques qui ont existé dans ces contrées. De tous les ports de cette mer qui appartiennent à la Russie, Odessa seule n'avait encore que faiblement fixé les regards des savans : on pensait bien que l'emplacement de cette ville nouvelle devait avoir été occupée par quelque colonie ancienne, mais ce n'était qu'une conjecture. Le hasard vient de prouver assez clairement que les Grecs y ont eu un établissement, et que des recherches plus suivies pourraient procurer des découvertes qui seraient peut-être aussi intéressantes que celles qu'on a faites ailleurs.—Au mois de Mars dernier, un ouvrier qui creusait un fossé dans la cour de la maison de M. *Vladimir Telesnitzky,* située entre le théâtre et le bord escarpé de la mer, découvrit, à environ 4 pieds de profondeur, des ossemens humains, recouverts de pierres brutes grossièrement rangées, et à côté, un vase en terre cuite, posé à gauche du mort. Ce vase sortit de terre presque entier ; mais l'ouvrier le brisa, comme un objet inutile et de nulle valeur. Le même jour, un amateur d'antiquités se trouva par hasard sur les lieux où la découverte du vase a été faite. On lui en parla, et il fut curieux d'en voir les débris. Malgré les matières calcaires qui les couvraient, il reconnut qu'ils devaient appartenir à l'antiquité grecque: ce qui l'engagea à recueillir soigneusement les morceaux dispersés dans la cour ; après les avoir nettoyés et rajustés autant qu'il était possible, il trouva les formes élégantes d'un vase antique, à deux anses, dans le genre de ceux qu'on appelle ordinairement *étrusques,* orné de peintures en rouge sur un fond noir. Ces peintures représentent d'un côté, un homme et une femme, couverts de longs manteaux, figures, qu'on trouve répétées sur beaucoup de vases semblables, et qui font, comme on croit, allusion aux purifications. L'autre côté offre un beau profil de femme, coiffée d'une espèce de bonnet parsemé de fleurs, et en face, une figure, qui paraît être celle d'un griffon à mi-corps. Cet animal fabuleux a déjà été remarqué sur des vases de même nature, trouvés dans les ruines de *Panticapée,* et l'on sait qu'il est quelquefois reproduit sur les médailles de cette ville, ainsi que sur celles de la *Chersonnèse Taurique :* allusion au culte d'Apollon, à qui le griffon était consacré, et pour qui les Grecs du Pont-Euxin originaires en grande partie de Milet où ce dieu avait un temple fameux, devaient avoir une vénération particulière. Quelques débris grossiers d'amphores en terre cuite, semblables à ceux qu'on trouve si fréquemment dans les ruines d'*Olbia,* et ailleurs, ont été découverts à Odessa, il y a quelques années, et dans un endroit voisin de celui où le vase décrit plus haut était enterré : ce qui avait déjà fait croire à M. de Blaramberg, dans son ouvrage sur les médailles d'Olbia que l'emplacement actuel d'Odessa pouvait avoir été occupé dans l'antiquité par quelque établissement grec. En combinant les distances, données par les géographes anciens, il a conjecturé que ce ne pouvait être que le

port des Istriens, mentionnée dans le *périple* d'*Arrien*, et dans celui de l'Anonyme. Le vase découvert aujourd'hui, et qui est d'autant plus précieux qu'il est le premier monument de ce genre sorti du sol d'Odessa, confirme l'idée de M. de Blaramberg, et ne permet plus de former des doutes sur l'existence d'un ancien établissement grec, à l'endroit même où est batie la moderne Odessa.

ODESSA.

Théâtre.—Le goût de la musique se répand de plus en plus à Odessa. Depuis plusieurs années, cette ville possédait une troupe italienne ; elle a été renouvelée depuis quelque tems, et renferme plusieurs sujets qui ne seraient déplacés sur aucun théâtre de l'Europe. Cette troupe est dirigée par M. *Bonavoglio*, auteur des paroles de l'*Agnèse*. Le répertoire est assez varié, et Rossini, à Odessa comme ailleurs,est le favori du public: son *Barbier de Séville*, sa *Pie voleuse*, sa *Cendrillon*, *etc.*, attirent toujours beaucoup de monde. La *Clotilda*, le *Mariage secret*, la *Griselda*,l'*Agnèse* sont aussi donnés avec beaucoup de succès. Outre le spectacle, une *Société philharmonique*, que plusieurs amateurs ont formée depuis quelque tems, donne aussi des soirées musicales, qui sont très-fréquentées par les habitans de la ville, et les étrangers qui viennent à Odessa dans la saison des bains de mer.—On a célébré le 24 Août, par un grand bal, dans la salle du *club*, où se trouvaient réunies plus de 800 personnes, l'arrivée du comte de Woronzoff, nommé depuis peu gouverneur général des provinces de la Nouvelle Russie et de la Bessarabie, et digne, sous tous les rapports, d'occuper une place qui fut si honorablement remplie par le duc de Richelieu, dont les habitans de la Nouvelle-Russie pleureront long-tems la mort prématureé.

OLBIA.

Inscription grecque.—Les ruines d'*Olbia*, ancienne colonie milésienne, située sur le Bourg, non loin d'Otchakow, offrent une mine inépuisable d'antiquités en tout genre. On y a découvert tout récemment un fragment d'inscription grecque sur marbre, en très-beaux caractères. Autant qu'on peut en juger d'après les mots isolés qu'on y lit, ce fragment fesait partie d'un décret en faveur de quelque citoyen qui avait rendu des services à la patrie, mais dont le nom malheureusement ne s'y trouve pas ; il y est parlé de *partage de dépouilles*, *de reconstruction d'édifices écroulés*, *etc.* L'on ne saurait assez regretter que cette importante inscription ne nous soit point parvenue en entier ; elle aurait pu servir, comme tant d'autres tirées des ruines d'Olbia, à éclaircir plusieurs points de l'histoire et de l'économie intérieure de cette célèbre cité.

STOCKHOLM.

Législation.—Parmi les résolutions adoptées depuis peu par la diète, se trouve l'abolition des lois somptuaires qui établissaient un impôt sur plusieurs objets dont il était difficile de se passer. Ainsi, les hommes payaient un impôt pour faire usage de tabac, d'eau-de-vie, de cartes à jouer, de meubles d'acajou, et les femmes en payaient un pour l'usage des étoffes de soie, etc.

Progrès des Sciences et de la Littérature, depuis trente ans.—L'on a avancé et l'on a voulu prouver que, pendant les 30 ans qui se sont écoulés depuis la mort de Gustave III, les sciences, les arts, la littérature et le bon goût, ont continuellement décliné en Suède. Mais cette assertion, comme beaucoup d'autres, est fausse, parce qu'elle est trop généralisée.

Quel chimiste pourrait prétendre que M. *Berzelius* n'est pas un digne élève de ce Bergman, dont M. Vicq-d'Azir a fait l'éloge ? et qui ne conviendrait pas, au contraire, que l'élève a surpassé le maître ? Qui voudrait refuser à M. *Nordberg* le mérite d'être l'un des premiers savans, en Europe, pour la connaissance des langues orientales ? Qui oserait soutenir que l'astronome *Wargentin*, célébré par la plume de l'illustre Condorcet, n'a pas été remplacé et même surpassé en Suède ? Les essais infructueux du brave M. *Cardel* ne prouvent nullement que la science de l'artilleur ait dégénéré, puisque les campagnes de 1813 et 1814 attestent le contraire. L'*Histoire générale* peut s'honorer d'un *Fant*, et l'*Histoire diplomatique*, des travaux du comte *d'Engeström*, ministre des affaires étrangères ; ni l'un ni l'autre n'ont été surpassés en Suède. Les *Sciences* n'ont donc point décliné dans ce pays, surtout celles qui s'appliquent directement à des objets d'utilité publique. L'*Eloquence* n'a pas conservé cette profusion d'ornemens qui la distinguait, sous le règne de Gustave III ; mais, aux grâces des orateurs grecs, elle a su allier la profondeur et la concision des orateurs anglais. Les membres de la diète présente en font foi. Si le parti ministériel ne peut citer, comme orateurs, que M. de *Wetterstedt*, plus élégant que profond, et M. de *Lagerbielke*, déjà connu par quelques *éloges* très-remarquables, l'opposition offre, en revanche, un *Ankarowerd* qui paraît avoir puisé son talent dans les auteurs classiques anciens, et ses principes dans un cœur aussi noble que pur : un *Posoé* (mort depuis peu subitement) qui, dans ses voyages, a eu l'art de s'approprier la présence d'esprit des meilleurs orateurs des chambres françaises ; un *Schwerin*, moins véhément, moins adroit que Mirabeau, mais souvent irrésistible comme l'anglais Brougham : un prêtre, *Stenhammar*, dont l'éloquence brûlante et victorieuse ne produit pas moins d'effet à la tribune que dans la chaire ; un paysan, *Danielson*, moins érudit, moins correct peut-être, mais plus mâle et plus naïf que son collègue *Berg*.—La *Poésie*, influencée par la nouvelle école allemande, a produit, dans les derniers tems, beaucoup d'ouvrages réprouvés par le bon sens et par le bon goût. Cependant, on ne saurait soutenir qu'elle ait dégénéré dans un pays qui possède M. *Tegner*. Ce poète, surpassant ses devanciers, a su donner une couleur nationale à la poésie suédoise, sans violer les règles d'Aristote et de Boileau. Quoiqu'imbu des préceptes de la nouvelle école, quoique voulant absolument faire époque par une poésie originale, M. *Atterbom* a fait admirer plus d'une fois l'étendue et la force de son génie. Mais, il faut l'avouer, la Suède n'a plus qu'un très petit nombre de bons poètes ; elle est peut-être à la veille de n'en avoir aucun.—*Les Beaux-Arts* sont dans un état encore plus déplorable ; le tems de leur prospérité est entièrement passé. En fait *d'Architecture*, la capitale n'offre pas un seul bâtiment dans le beau style dont le plan ne date du siècle dernier ; et les peintures, les futiles décorations dont on a chargé les anciens bâtimens, ne prouvent nullement le règne du bon goût. La *Sculpture* n'a plus de *Sergel ;* et si la Suède compte encore le célèbre M. *Dystrom* parmi ses enfans, le court séjour qu'il a fait dernièrement en Suède, et le peu d'ouvrages qu'on lui a confiés, annoncent assez que ce n'est plus la bonne sculpture qu'on y recherche. En rendant compte d'une exposition de l'Académie de *peinture*, on fera connaître l'état de décadence de cet art, dont il ne faut cependant pas désespérer, puisque plusieurs nouveaux portraits révèlent de véritables talens. L'*Art dramatique*, la *musique*, le *goût*, ont dû naturellement se montrer dans tout leur éclat, aux fêtes

qu'on a données à l'occasion du mariage du prince Oscar avec la princesse Joséphine fille du prince Eugène, et petite-fille du général français Beauharnais, dont la mémoire est chère aux amis de la liberté en France. On donna, dans la belle salle de l'Opéra, deux spectacles de gala : le premier eut lieu, le 23 Juin, précisément le jour anniversaire de l'entrée triomphale de Gustave Wasa à Stockholm, il y a trois siècles; plus d'une raison fesait espérer que, dans une fête nationale si marquante, on donnerait l'opéra qui porte le nom chéri du libérateur de la Suède ; il aurait été si doux, pour l'élite de la nation, de prouver au fondateur de la nouvelle dynastie que des siècles ne sauraient diminuer la gratitude et l'enthousiasme des vrais suédois pour les bienfaiteurs de la patrie.. Quiconqne a lu l'analyse de cette pièce dans l'*esprit des journaux* du mois de Décembre 1790, sentira combien elle est nationale, combien elle était applicable à la circonstance.. . . Néanmoins, on donna la *Clémence de Titus*, qui n'avait aucun rapport à la solennité avec un prologue si insignifiant, qu'on ne saurait même en dire du mal. Le défaut de bons acteurs est la seule cause à laquelle on puisse attribuer cette détermination. En considérant la *littérature* proprement dite, on ne saurait nier que M. *Rosenstein*, qui occupe une place si éminente comme littérateur, date du siècle de Gustave III ; mais M. *Tegner*, également familier avec l'ancienne et la nouvelle littérature, M. *Lagerbielke*, dont le tact est si sûr, l'expression si juste, la mémoire si riche ; M. *Geyer*, dont la vue pénétrante saisit complètement son sujet, et dont le style le développe avec tant de clarté, nous ont fait voir que la Suède n'a encore, dans cette partie, rien à envier à ses voisins. Un Suédois a fait, l'hiver passé, un cours de littérature française àCopenhague; c'est à nos correspondans du Danemarck à nous apprendre s'il a réussi.

COPENHAGUE.

Economie domestique.—Le savant M. Œrstedt a démontré récemment que, de tous les fruits qui croissent en Danemarck, la pomme est celui dont on obtient la boisson la plus analogue au vin, en la mêlant avec une grande quantité de sucre. Les cérises, les groseilles, et plusieurs autres fruits dont on avait voulu tirer des boissons vineuses, ne sont nullement propres à cet usage.

ÎLE DE BORNHOLM.

Statistique. — Un voyageur, qui vient de visiter cette île, a communiqué quelques détails relatifs à l'état de cette province qui est située dans la Baltique, à 40 lieues de Copenhague et à 9 lieues de la côte de la Suède.—L'instruction publique, y étant généralement assez négligée, on a pensé que l'enseignement mutuel, dont le besoin ne se fait pas autant sentir dans les autres provinces du Danemarck pourrait y être introduit avec succès. Le premier essai a été fait par M. Nielsen, maître d'école du village d'Allinge, et déjà les efforts salutaires de cet homme zélé se font remarquer.—Les mines de charbon de terre et la poterie seraient les ressources principales de l'île, si elles étaient mieux administrées. Les premières ayant été exploitées depuis long-tems par des Anglais, le gouvernement a commencé d'y porter son attention. M. Oersted y fut envoyé, il y a environ deux ans, dans le but de reconnaître la qualité du minerai, de sorte qu'il y a lieu d'espérer que le gouvernement en tirera tous les avantages possibles.—De tous les arts industriels, il n'y a que l'horlogerie qui soit dans un état florissant. M. Espersen, à Ronne, ville principale de l'île, fait d'excellentes pendules, dont toutes les parties sont travaillées dans ses ateliers, à l'exception des cadrans, et

du mouvement qu'il fait venir de Genève. Le gouvernement a contribué à ce résultat, en prêtant au fabricant des machines et des ustensiles d'horlogerie.—Le naufrage récent d'un vaisseau hollandais, destiné à Saint-Pétersbourg, a fourni aux habitans de l'île un bel assortiment d'ouvrages en acier, sortis des ateliers français. On a remarqué que ce n'est pas la première fois qu'un pareil accident arrive aux bâtimens destinés à porter des produits de l'industrie française en Russie.

WURTEMBERG.

Progrès de l'agriculture et des arts industriels.—Le premier service que le roi a rendu à l'agriculture, a été de rapporter les lois sur la chasse, véritable code barbare qui était exécuté sous le règne précédent avec une rigueur déplorable. Les paysans ont eu la permission de détruire le gibier, et surtout les sangliers qui ravageaient leurs récoltes. Actuellement, le roi consacre à la visite des établissemens utiles le tems que ses prédécesseurs perdaient à la chasse.—Une superbe ménagerie, composée des animaux les plus rares, avait été formée à grands frais par le feu roi, et coûtait, pour son entretien, des sommes considérables. S. M. l'a remplacée par des animaux utiles, et les parcs royaux sont actuellement peuplés des plus belles espèces de vaches, de porcs, de moutons, etc., dont les produits sont distribués gratuitement aux propriétaires et aux fermiers du royaume. —Les magnifiques haras de Stuttgart et de Weilen, et l'institut agricole de Hohenheim, dirigé par le célèbre Wertz, excitent l'admiration des étrangers ; et, en assistant lui-même à presque toutes les expériences nouvelles qui ont lieu dans l'intérêt de l'agriculture et des fabriques, le roi augmente l'activité et le zèle de ceux qui améliorent, par leurs utiles travaux, ces deux sources de la prospérité publique.

BERLIN.

Société littéraire.—*Goethe.*—On lit, dans le 8me numéro du *Courrier littéraire* de Strasbourg, l'annonce suivante : « Nous apprenons, dans le premier volume de *Poloeophron et Néoterpé* (ouvrage semi-périodique consacré aux arts) que les admirateurs de Gœthe, résidant à Berlin, viennent de fonder dans cette capitale une Société, dont le but est de recueillir et de conserver tout ce qui est relatif à ce grand poète. Elle s'occupera d'abord de réunir la collection la plus complète possible de toutes les éditions de ses ouvrages, y compris les moindres productions échappées à sa plume, et de comparer ces éditions entre elles ; elle fera des recherches sur l'historique de chaque ouvrage en particulier ; enfin, elle examinera l'influence que le génie de Gœthe a eue sur les différens genres de littérature, dans lesquels ils s'est exercé. De tous les écrivains modernes, Voltaire seul a joui de sa propre gloire aussi pleinement que Gœthe jouit de la sienne. On érige à ce poète des autels, dès son vivant, et cet enthousiasme est sans doute légitime ; mais il devrait avoir des bornes. La flatterie gâte les hommes de génie, comme les princes. D'ailleurs, tout enthousiasme exagéré devient exclusif. Aussi beaucoup d'adorateurs de Gœthe parlent-ils avec indifférence, si ce n'est avec mépris, de Lessing et de Schiller, de Wieland et de Klopstock, et de tous ces grands hommes qui ont préparé les voies à Gœthe, ou qui, s'ils ne lui sont pas supérieurs quant à l'étendue du génie, l'égalent cependant quelquefois, chacun dans son genre, et dont plusieurs le surpassent en pensées généreuses, en conceptions sublimes. Ordinairement on exalte les morts pour se dispenser d'être juste envers les vivans ; les enthousiastes de Goethe le célèbrent seul, aux dépens des morts. Sachons enfin être justes envers les uns et envers les autres.»

S.... L.... de Strasbourg..

(N. du R.) Nous adoptons volontiers ce jugement littéraire, avec cette restriction néanmoins, que nous croyons le génie de Gœthe plus vaste et plus profond que n'était celui de ses rivaux justement célèbres.

BERLIN.

Voyage scientifique.—Deux naturalistes prussiens, MM. Ehrenberg et Hemprich, qui voyagent dans l'Orient aux frais du roi, ont fait un premier et riche envoi de trente caisses, contenant tout ce qu'ils ont recueilli dans leur voyage de Nubie, et des notes intéressantes sur ces contrées. Un second envoi est attendu à Berlin, vers la fin de cette année. D'après la dernière lettre de ces deux voyageurs, datée de Suez du 8 Juin, ils se proposaient de visiter toutes les côtes de la Mer Rouge, de s'arrêter à Tor et Akaba, de se rendre ensuite à Moka; de là, dans l'Abyssinie, la Nubie et le Sennaar, et de revenir au Caire par Kosseyr et Gizeli.

GŒTTINGEN.

Université.—Le nombre des étudians a été, l'hiver dernier, de 1420, parmi lesquels il y avait quatre princes: celui de Brunswick, celui de Linanges, et les deux princes de Solm. La théologie occupait 270 élèves; le droit, 730; la médecine, 225; enfin, la philosophie et la philologie, 195. Le grand nombre des jeunes gens n'a troublé en rien l'ordre public, et les études seules ont été le sujet des réunions.

DARMSTADT.

Instruction des Israélites.—D'après une ordonnance qui a paru le 1er Août, les Israélites sont tenus d'envoyer leurs enfans aux écoles publiques. Il sera libre néanmoins à toutes les communes de la religion mosaïque d'avoir des écoles particulières, ou d'organiser celles qu'elles pourraient déjà avoir, suivant le mode d'instruction établi par les écoles de Darmstadt. Elles se règleront, à cet égard, sur ce qui a été prescrit pour les écoles populaires. Dans les endroits où les Israélites n'auront point leurs propres écoles, ou n'en auront que pour les écoles religieuses, leurs enfans fréquenteront les écoles du lieu, pour prendre part à toutes les branches d'instruction qui n'ont pas la religion pour objet. La direction des écoles israélites sera, en attendant qu'il y ait quelque autre disposition réglée à cet égard, confiée aux autorités qui ont la surveillance et la direction générale des écoles.

GRAND-DUCHÉ DE BADE.

Publication nouvelle.—Il vient de paraître à Stuttgardt un écrit très-remarquable par l'importance et la singularité de l'évènement auquel il se rattache; il est intitulé: *Worte der Liebe und des Trostes*, *etc.* (*Paroles de paix et de consolation aux habitans de la seigneurie de Gemmingen, de la part de leur seigneur, à l'occasion de sa conversion à l'église protestante.*) Dans cet écrit, qui n'a qu'une feuille d'impression, M. le baron de Gemmingen explique les raisons qui l'ont déterminé à se faire protestant, avec quarante-quatre familles et un curé catholique, nommé Henhœfer. Ce curé a, de son côté, rédigé et publié une profession de foi adressée à ses anciens paroissiens et à ses amis, il est aujourd'hui pasteur d'une nouvelle communauté protestante fondée à Mulhausen, où il exerçait d'abord les fonctions du sacerdoce.

LEIPSICK.

Nécrologie.—Ludike, mathématicien.—M. Auguste Ludike est mort à Wilsdrift, où il s'était retiré, après avoir exercé pendant 51 ans la fonction de professeur de mathéma-

tiques. Voici par quels ouvrages il s'est acquis des titres à l'estime des savans. En 1779, il donna une dissertation, sous le titre de *Commentatio de attractionis magnetum naturalium quantitate*. Il traduisit ensuite cette dissertation en allemand, et elle reparut une seconde fois dans le 3e cahier du *Wittemberger Magazin*, en 1783. M. Ludike donna aussi une traduction du traité de M. Fabre, sur les machines hydrauliques, et une autre de l'introduction à l'histoire naturelle par William Nicholson ; il enrichit l'une et l'autre de notes et d'additions. Enfin, en 1819, il publia un traité sur les parallèles. Tous ces ouvrages jouissent d'une réputation méritée. M. Ludike était âgé de 75 ans.

Wenzel Amédée Bochm, artiste célèbre, est mort à Leipsick le 1er Mai de cette année. Né à Prague en 1771, c'est dans cette ville qu'il étudia les principes du dessin et de la gravure, sous la direction de Schumzer, directeur de l'école du dessin, et du graveur Kuhl. Son portrait du roi de Danemarck, et le saint Paul, d'après Screta, montrent ce qu'il aurait pu faire, si une inquiétude vague ne l'avait sans cesse porté à de nouvelles entreprises, sans lui permettre d'achever rien de grand. En 1786, il vint s'établir à Leipsick, où il consacra son talent à embellir diverses publications. (Extrait du *Kunstblatt*.)

Brockhaus.— L'Allemagne vient de perdre un de ses libraires les plus actifs, les plus intelligens et les plus estimables ; M. *Brockhaus*, éditeur d'un grand nombre d'ouvrages périodiques et autres, est mort à Leipsick, le 20 Août dernier. Il était véritablement né libraire, quoiqu'il eût d'abord embrassé une autre branche de commerce. Natif de la Westphalie, il était allé s'établir en Hollande et s'y occupait de la draperie, lorsque son goût pour les lettres lui fit quitter cette partie, pour ouvrir, à Amsterdam, une maison de librairie, sous le nom de *Comptoir d'industrie*. C'était dans le tems où la Hollande avait perdu tout son commerce maritime par sa réunion à l'empire français et par le blocus continental. Les premiers essais de Brockhaus ne furent pas heureux. Des conjonctures fâcheuses le forcèrent de susprendre ses paiemens ; mais lorsque, dans la suite, il eut réparée les échecs de sa fortune, il acquitta jusqu'aux intérêts de ses dettes. Il vint s'établir à Altenbourg, en Saxe. L'Allemagne ne se trouvait pas dans une position beaucoup plus heureuse que la Hollande ; cependant, Brockhaus, connaissant davantage sa nation et son pays, fit quelques spéculations assez heureuses. Il entreprit le *Dictionnaire des conversations*, qui devint la source de sa fortune. Il existait une petite *Encyclopédie*, portative sous ce nom. Brockhaus la refondit, la porta à dix volumes, et y fit entrer tout ce qui était propre à intéresser le public, comme l'histoire du jour, la biographie des hommes marquans de l'époque, quelques articles de littérature assez bien choisis, etc. Il a paru cinq éditions de cet ouvrage, et la plupart des volumes ont été réimprimés, en outre, à diverses reprises, sans changemens ; en sorte qu'il paraît que, dans un espace de 10 à 12 ans, Brockhaus a imprimé environ 50,000 exemplaires de cette Encyclopédie ; succès inouï dans l'histoire de la librairie allemande. Après la paix de 1814, il conçut le projet d'établir un recueil de biographies très-étendu, à peu près dans le genre des *Public characters* de l'Angleterre. Son idée était d'y peindre la vie des hommes les plus célèbres de l'époque, et de donner des mémoires peu étendus, écrits par les personnages eux-mêmes. Comme il n'existait alors aucun dictionnaire biographique de nos contemporains, cette entreprise était à la fois ingénieuse et utile. Il en a paru jusqu'à présent environ 36 parties, où plusieurs hommes fameux, tels que Fuoché et d'antres hommes d'état, n'ont pas dé-

daigné d'insérer un exposé de leur vie publique. Brockhaus entreprit encore, sous le titre d'*Hermès*, un recueil littéraire trimestriel, dans lequel il s'était proposé pour modèle le *Quarterly Review* et l'*Edinburgh Review*. Quoique l'Allemagne ne manque point de journaux critiques, l'*Hermès*, écrit avec indépendance et fesant des excursions dans la haute politique, a pris rang parmi les meilleurs recueils littéraires de ce pays, et des écrivains distingués y consacrent leurs talens. Le développement qu'avait pris l'esprit public en France et en Allemagne, en 1817 et 1818, inspira à Brockhaus le désir de contribuer à l'amélioration de la condition humaine dans sa patrie ; il sentit l'importance de propager des idées généreuses, par le moyen d'une feuille journalière. Il vint à Paris, en 1819, étudia alternativement l'esprit des journaux, et fit connaissance avec ceux qui les rédigeaient. Il rechercha surtout avec soin le fondateur et les principaux rédacteurs de la *Revue Encyclopédique*, qui venait d'être établie, et dont il apprécia toute l'importance et prédit le succès. De retour en Allemagne, il acheta la propriété de la fameuse feuille littéraire établie par Kotzebue, et se proposa d'y parler le langage de la vérité, et d'y défendre intrépidement les droits sacrés de l'humanité. Mais déjà de toutes parts des entraves avaient été mises à la liberté de la presse ; son courage eut à lutter contre des obstacles infinis : en Prusse, on soumit à une censure particulière tous les ouvrages quelconques sortis de sa presse ; à Leipsick, où il avait transféré son établissement, on lui donna des censeurs. Il crut que des gouvernemens qui veillaient avec tant d'inquiétude sur la presse, protégeraient au moins la librairie, et leur adressa un mémoire imprimé, sur la nécessité d'arrêter la piraterie des contrefacteurs dans les États de la Confédération Germanique ; mais cette piraterie s'exerce encore, sans qu'il ait été pris aucune mesure générale pour la faire cesser. La feuille journalière que Brockhaus avait mise en circulation eut du succès et en a encore ; mais l'éditeur dut malheureusement se convaincre que, dans les circonstances actuelles, il est impossible, en Allemagne, ou du moins dans la plus grande partie de cette contrée, de rendre la presse journalière vraiment utile à ses concitoyens. Il serait trop long de citer ici toutes les entreprises littéraires auxquelles Brockhaus se livra, depuis la paix de 1815. Il suffira de dire qu'aux foires de Leipsick sa maison était toujours du petit nombre de celles qui fournissaient le plus de nouveautés et d'ouvrages intéressans, et que tous les hommes à talent trouvaient dans ses entreprises de quoi exercer leur plume et émettre leurs pensées, et s'assurer une existence honorable. Brockhaus, marchant sur les traces de Nicolaï à Berlin, et de feu Panckoucke à Paris, savait stimuler le zèle et l'amour propre des littérateurs, provoquer leur activité, et leur suggérer souvent les idées des ouvrages auxquels ils étaient les plus propres. Il avait assez de littérature et de connaissances pratiques pour distinguer le mérite de ses collaborateurs, et pour coopérer lui-même aux entreprises qu'il avait conçues. Ainsi, tout en dirigeant une maison de librairie très-considérable, en correspondant avec les gens de lettres, en allant dans le monde, il trouvait encore le tems de travailler à son Encyclopédie, à sa feuille journalière, et à d'autres ouvrages qu'il mettait sous presse. Un des élémens de ses succès, fut de se tenir constamment au courant de la littérature du jour, en France et en Angleterre, et de présenter aux lecteurs allemands, dans leur nouveauté, ce que ces deux pays produisaient d'intéressant. La mort d'un libraire aussi laborieux et aussi lettré, est une grand perte, tant pour les gens de lettres que pour le public d'Allemagne ; et quoiqu'on se propose de continuer

toutes ses grandes entreprises, on regrettera long-tems, dans ce pays, un libraire de ce caractère prononcé et indépendant, qui ne tremblait point devant le pouvoir, et qui regardait l'estime de ses concitoyens comme la récompense la plus digne de ses travaux.

CANTON DE VAUD.

Avenches.—Maison d'aliénés.— Parmi les institutions philanthropiques dont la Suisse s'honore, on distingue l'établissement médical formé à Avenches, en 1812, par M. le docteur *Schnell*, pour la guérison des personnes atteintes d'aliénation mentale. Nourri d'études approfondies dans le traitement des maladies morales, secondé par une longue expérience et par des talens reconnus, M. Schnell joint à ces avantages la présence d'esprit et la persévérance, la force de volonté et la bonté du cœur. La confiance dont il a été constamment honoré vient d'acquérir un nouveau degré de force par le suffrage *du conseil de santé*, qui, après avoir fait visiter les divers établissemens qui existent dans ce genre, a déclaré " que les rapports des médecins chargés de ces visites, sont tous en faveur de M. Schnell; que son local est très-vaste, salubre et convenablement distribué; que les soins qu'il donne aux malades sont conformes aux principes raisonnés d'humanité, et qu'il a obtenu des succès qui attestent la bonté de sa méthode et doivent lui mériter la confiance du public."

FRIBOURG.

Instruction élémentaire.—Depuis le 4 juin, le sort des écoles perfectionnées a été décidé. *L'enseignement mutuel* a été aboli par le grand conseil, à une majorité de 79 voix contre 35; immédiatement après les écoles ont été fermées, et le R. P. GIRARD, ainsi que ses cinq collaborateurs, MM. les professeurs *Chappuis*, *Jager*, *Thurler*, *Berchfold* et *Rauch*, ont donné leur démission; de sorte qu'à Fribourg il n'existe plus d'école publique pour les garçons. Celles des filles sont dirigées par des Ursulines, d'après la méthode de l'*enseignement simultané*, suivie par les frères de l'école chrétienne.

VILLARS-SOUS-YENS.

Antiquités.—Des habitans de ce pays, en labourant une pièce de terre qui avait fait partie d'un pâturage communal, ont trouvé quelques centaines de médailles d'argent des empereurs Gordien-le-Pieux, Q. Herennius, Philippe Volusien, Trebonien, Trajan-Dèce, etc.; des impératrices Ottacilie, Etruscille, etc. La cassette de cuivre qui les renfermait était entièrement corrodée. D'après l'invitation que les conservateurs des antiquités nationales avaient fait circuler dans le canton, pour être instruits de tout ce qui serait découvert, les personnes qui ont trouvé ces médailles les leur ont apportées, et le conseiller d'état en a ordonné l'acquisition pour le musée cantonnal.

PALERME.

Volcan de boue.—Il existe à *Terrapilata*, dans le voisinage de *Caltanisetta*, en Sicile, deux petits volcans, dont les émanations de gas hydrogène ressemblent à celles du volcan de même espèce appelé *Maccalubba*, qu'on voit près de *Girgenti*. Ces deux premiers présentent un phénomène singulier. Chaque fois qu'on éprouve, en Sicile, un tremblement de terre, il se forme dans ces volcans une fente de la largeur de deux à plusieurs pouces, qui s'étend au travers du pays et vient se terminer au couvent *della Grazia*. C'est à ce phénomène que les habitans de *Caltanisetta* attribuent l'avantage dont ils jouissent de n'avoir, à aucune époque, éprouvé les désastres que causent ordinairement les tremblemens de terre. La circonstance de ce phénomène donne un dégré de plus d'intérêt au rapport fait par don *Grégoire*

Barnabé Livia, religieux du Mont-Cassin, sur le dernier tremblement de terre qui s'est fait sentir si violemment en Sicile. En voici un extrait: « Le 5 Mars 1823, à 5 heures 25 minutes après midi, le vent du nord soufflait par raffales, le ciel était serein; un petit nombre de nuages épais, formant de longues bandes découpées et aiguës, paraissaient à l'occident; le thermomètre de Réaumur indiquait—9°, lorsque cinq secousses de tremblement de terre se firent sentir, dans l'espace de neuf secondes, dans la direction du sud-est au nord-ouest. Le mouvement de la première était continu, tandis que celui des autres était ondulatoire. Aucun édifice n'éprouva de dommages je me transportai de suite au volcan hydro-argileux de *Terrapilata*, avec MM. le *duc de Villarosa, Louis Bazile* et l'abbé *Salvatore Rivolsi*, et nous trouvâmes que toute la partie élevée de ce volcan présentait plusieurs fentes, de dix à dix-huit pouces de France de largeur; que les volcans avaient beaucoup augmenté de volume; qu'au lieu de rejeter, en bouillonnant, de l'eau, de la craie, et de gaz hydrogène, comme on l'observait ordinairement, les uns lançaient de la boue à la distance de sept pieds, et exhalaient du gaz; que d'autres fesaient entendre un sifflement, et donnaient du gaz hydrogène seul, tandis que quelques-uns, qui n'avaient pas plus de cinq pieds de profondeur sur environ un pied de vide en diamètre, vomissaient diverses matières semblables à celles dont se composent les éruptions ordinaires. Nous avons examiné avec soin la principale fente, et nous avons reconnu qu'elle part de l'endroit où l'on voit réunies le plus grand nombre de ces bouches volcaniques; qu'elle coupe la vallée du Balayeur (*del Scopatore*) et les flancs de la montagne, par une ouverture de quatre pouces; que de là elle traverse le district de *Pic di grotta* s'élève jusqu'à l'église de *Santa Flavia*, où elle a encore quinze lignes de largeur; et que, traversant le couvent *della Grazia*, elle se termine, en se rétrécissant peu à peu, auprès de l'église de *Sainte-Pétronille*. Après cinq jours de fortes et continuelles éruptions, les volcans se calmèrent insensiblement, et se trouvèrent réduits à leur état ordinaire.»

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.

LE MUSÉE
DES
VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 19.] *DÉCEMBRE,* 1823. [TOME III.

TABLE DES MATIÈRES.

A LONDRES:
CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;
SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER;
DULAU ET C^nie.; BOSSANGE ET C^nie.; ET BOOSEY ET FILS.
A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES
LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 19.] DÉCEMBRE, 1823. [Tome III.

BIOGRAPHIE.

LAVATER (Gaspard.)

Naquit à Zurich, en Suisse, le 15 Novembre 1741, c'est-à-dire, vers le milieu du 18e siècle, et mourut le second jour du 19e, âgé de 59 ans. C'était un de ces hommes rares, dont les facultés ne sont pas sans influence sur le tems qui les voit naître. Lavater a donné un nouveau cours aux idées ; il a créé presque entièrement une science conjecturale dans ses applications et réelle dans ses principes : il a porté la poésie dans la théologie ; le platonisme dans l'étude du corps humain ; la rêverie mélancolique dans les abstractions, et l'ardent patriotisme dans les croyances superstitieuses. Ami, comme Diderot, des observations de détail, des expériences et des faits ; comme lui passionné pour les beaux-arts ; comme lui capable d'en analyser les principes les plus profonds ; moins fort, moins ardent, moins logicien, moins rigoureux, mais plus onctueux dans son éloquence, et plus consolant dans ses doctrines que le philosophe français : irritable comme J. J. Rousseau ; patient comme un apôtre : crédule et enthousiaste comme Swedenborg ; inspiré comme Isaïe, Lavater semble avoir épuisé toutes les nuances et tous les contrastes du caractère, de l'imagination et du talent. Le goût du merveilleux, qui se développa chez lui dès l'enfance, le suivit jusque dans la vieillesse : le besoin de l'observation qui éclaira son adolescence, ne s'éteignit point dans ses dernières années. Jamais homme ne fut doué (comme il le dit lui-même) d'une élasticité de talent et de caractère, capable de s'étendre à plus d'objets, d'atteindre à des vertus et à des défauts, à des erreurs et à des découvertes, plus opposés et plus bizarres. Lavater était destiné à l'état ecclésiastique ; au moment où il fesait ses études, un double prestige enchantait l'Allemagne et surtout la Suisse. Deux hommes de génie, Klopstock et J. J. Rousseau, venaient d'ébranler les imaginations. L'âme du jeune Lavater s'ouvrit avec délices aux inspi-

rations religieuses de l'un, aux sublimes cantiques de l'autre. Il lut aussi avec avidité les vers de ses compatriotes, Bodmer et Breïtinguer, qui jouissaient alors d'un succès populaire. Les sentimens patriotiques de ces poètes fermentant dans le sein de l'étudiant en théologie, et s'y mêlant aux idées philosophiques du Genevois, et aux chants du pieux Homère du christianisme, il résulta, de cette alliance nouvelle, ce caractère, ce talent, cet homme si étrange, si singulier, Lavater enfin. Le premier acte de Lavater au collége fut celui d'un citoyen. Il osa, dans un pamphlet religieux, attaquer un bailli suisse, dont l'injustice était reconnue. Toute l'aristocratie helvétique se souleva : en luttant contre la persécution, que son courage avait attirée sur lui, le noble jeune homme montra autant de dignité et de calme, qu'il venait de déployer de force et d'énergie. Lavater resta signalé à l'autorité comme un homme dangereux, et au public comme un audacieux réformateur. On le fit voyager pour le distraire, et pour donner le tems à cette impression de s'affaiblir : il partit, visita l'Allemagne, résida à Berlin, connut particulièrement le vertueux Spalding, chez qui il demeura longtems ; Sulzer, auteur de la *Théorie des beaux-arts*, Hess et le peintre Fuseli. Ce dernier, l'un des premiers peintres de l'Allemagne, rappelle quelquefois Michel-Ange, dont il exagère le genre terrible, et à la vigueur duquel il a joint ces touches sombres et cette vapeur lugubre, dont a littérature et les arts sont prodigues en Angleterre, où il avait choisi son séjour. Spalding et les philosophes de Berlin tempérèrent un peu la ferveur du zèle de Lavater. Fuseli exalta cette partie fantastique de son imagination, à laquelle ils aimaient à se livrer tous deux. Hess et Sulzer lui inspirèrent du goût pour la métaphysique. Il revint, modifié par ses liaisons ; zélé, enthousiaste, poète, philosophe et orthodoxe à la fois. Lavater, dès son retour, se livra à des discussions théologiques, d'abord soutenues avec modération, mais enfin poussées jusqu'à l'intolérance, et qui dégénèrent, trop souvent, en personnalités cruelles. Le doux Lavater finit par oublier les principes de Spalding : il se montra inexorable en orthodoxie ; il fit même exiler quelques hommes, entre autres, M. Meister, le plus ingénieux de ses panégyristes, et qui se vengea plus tard, en couvrant de fleurs la tombe de l'homme vertueux qui s'était trompé une fois, et que sa victime elle-même n'avait pu haïr. Triste exemple de l'influence que de fausses idées, en matière religieuse, peuvent exercer sur les plus excellens hommes : noble exemple d'un panégyrique tracé par le seul homme, peut-être, qui eût le droit d'accuser son ancien persécuteur. Heureusement pour la gloire et pour la vertu de Lavater, une science nouvelle vint distraire le chrétien rigide de ce fanatique emploi de sa charité. Depuis sa jeunesse, il avait été singulièrement frappé de l'antipathie ou de la sympathie que lui causaient les physionomies de tels ou tels hommes, et certains traits de chaque physionomie. A force de réfléchir sur ce double mouvement, attractif et répulsif, il crut y voir une révélation du caractère intime de l'individu, un instinct secret qui l'avertissait des qualités, des défauts, des différentes facultés de ses semblables ; enfin, la base d'un système *Physionomique*. Son imagination s'allume, Il s'arme de patience ; il dessine, il étudie, il compare. Son observation continuelle augmente chaque jour la masse de ses idées, et finit par éclairer une théorie tout entière. Un jour, chez le médecin Zimmermann, il aperçoit un homme dont l'aspect physionomique était remarquable : il le regarde, et appliquant pour la première fois, en public, des règles qu'il a depuis long-tems méditées en silence, il juge l'inconnu, communique à Zimmermann son jugement qui se trouve parfaitement exact en tout point, et finit par avouer la vérité au

médecin frappé d'une surprise profonde. Dès-lors il consacra sa vie à cette étude nouvelle. Il n'épargna ni observations, ni recherches, ni tems, ni soins. Il absorba son existence dans cette science, qu'il parvint à asseoir sur des bases non pas sûres, non pas inébranlables, mais du moins spécieuses. La publication de cette doctrine, d'abord en 2 vol. (1772), puis en 4 gros vol. (1775-1778), frappa vivement tous les esprits, et même elle les épouvanta. Les hommes n'aiment pas qu'on les dévoile. Lavater prétendait arracher tous les masques ; il prétendait arriver, par l'inspection des seuls traits physionomiques, à la connaissance du cœur humain, des habitudes, des erreurs, des vices, des facultés, des vertus ; enfin, ouvrir l'âme de ses semblables comme un livre, et le feuilleter à loisir. Il trouva des partisans, des admirateurs, des contradicteurs, des ennemis acharnés, des critiques acerbes, et des prosélytes fanatiques. Tel est le sort de ces esprits qui veulent commander avec empire, et qui apportent d'autorité des croyances nouvelles. On se servit, suivant le précepte bref et singulier d'Aristote, de la *plaisanterie* et du ridicule, pour combattre les parties sérieuses de ses écrits, et du sérieux pour repousser ce qu'ils avaient de nouveau, de problématique et de bizarre. Nicolaï, Muscus, Lichtenberg, se distinguèrent parmi ses antagonistes. Tous lui reprochèrent cette violation du sanctuaire du cœur, cette audace de porter la lumière dans ce que Bacon appelle si bien *la caverne*. A ces reproches il répondit, comme eût répondu Fénélon : " qu'au moyen de connaître les hommes, il voulait joindre ceux de les aimer davantage." Devenu l'homme de l'observation, Lavater se vit bientôt exposé à la célébrité. On vint le consulter de toutes les parties du monde; et la solitude du pasteur de Zurich devint un bureau central de physionomie. Il supportait cette contrainte avec patience, avec plaisir; elle amenait sous ses yeux tant de sujets d'observation, on fesait circuler devant lui tant d'originaux et de caractères de tous les genres, elle lui fesait passer en revue tant d'hommes de tous les pays, que son dévouement à la science qu'il avait créée, fit oublier au philosophe les inconvéniens de la position où il s'était placé. Sollicité par des milliers de personnages, et rendant, pendant un quart de siècle, les oracles de sa doctrine, il se trompa souvent dans ses décisions : lui-même l'avoua; mais plus souvent encore il jugea avec une sagacité merveilleuse, devina avec une précision qui semblait un miracle, et prophétisa quelquefois l'avenir, avec une vérité qui eût pu passer pour surhumaine en des siècles moins instruits. S'il prit un jour pour le profil du grand Heller le profil d'un scélérat rompu vif, il devina Mirabeau sur une simple silhouette, il devina Necker et Mercier au premier aspect. Un tacte extrêmement délié, une espèce d'instinct social, une coup d'œil plein de pénétration, une multitude d'expériences, aidaient infiniment Lavater dans cette espèce de divination, dont le vulgaire contemplait avec étonnement les résultats. Il était parvenu à classer les traits de chaque visage en une espèce d'alphabet, dont la clef lui était connue, et dont les caractères combinés lui expliquaient tous les phénomènes, et tous les mystères de la conduite de l'âme et de l'intelligence. D'autres, avant Lavater, avaient jeté des éclairs de lumière sur cette science de la connaissance des hommes par leur physionomie. Aristote, ce vieux philosophe qui, par la sévère pénétration de son génie, s'arrogea le sceptre de toutes les idées humaines pendant 30 siècles ; Marc-Aurèle, Montaigne, Buffon, Bacon avaient essayé de fonder cette doctrine sur de vagues données; enfin des hommes plus ou moins raisonnables, plus ou moins crédules, Porta, Lachambre, Pernetti, Claramontius, Cardan, Poersen, le peintre Lebrun avaient plutôt montré ce que l'on pouvait faire, qu'ils ne l'avaient tenté

eux-mêmes. Lavater vint : et tout ce qu'il dit sur cette science, que les autres écrivains avaient montrée de loin seulement, il le tira de ses observations, de ses expériences, de son propre fonds ; nul secours, nulle érudition, nulles recherches, nul travail antécédent ne le secondèrent dans son travail. Dans son grand ouvrage, soit que l'on adopte ou repousse les doctrines qu'il renferme, on ne peut qu'admirer cette foule d'aperçus vrais, d'idées ingénieuses, d'observations fines ; ces pages à la fois exaltées et spirituelles, où le mauvais goût de quelques expressions n'empêche pas d'entrevoir une immensité de rapports nouveaux, et qui procurent un plaisir trop vif, pour ne pas servir de compensation aux traits nombreux réprouvés par la critique. Lavater sacrifia sa fortune à son amour pour la science, dont il était le créateur. Il mourut pauvre. La fin de sa vie fut une des plus belles qui pussent couronner la vie d'un philosophe ; l'énergie et la pureté de son caractère, le patriotisme et l'exaltation de son âme se développèrent avec une rare grandeur, au milieu des malheurs de sa patrie. Les Français, conquérans de la Suisse en 1795, conquis par l'Europe en 1814 et 1815, doivent rendre justice à cette noblesse et à cette grandeur de courage avec lesquelles Lavater opposa sa résistance individuelle à l'invasion de son pays. Partout où il y avait des réclamations à faire contre l'injustice et l'oppression, des infortunés à secourir, des vertus à exercer, des droits à défendre, Lavater se montra. Il déploya et le courage de l'esprit qui pourvoit à tout, qui cherche partout des ressources ; et le courage de l'âme, que les menaces, les injures, les outrages, les événemens n'abattent pas ; et même ce courage physique que tant d'hommes, grands par leurs pensées, n'ont pu trouver en eux-mêmes. Ce philosophe, jeté par la destinée au milieu d'une époque sanglante et bizarre, osa, comme l'immortel Malesherbes, défendre les droits du peuple contre le despotisme, et les dépositaires du pouvoir contre le despotisme du peuple. Après s'être exposé volontairement à tous les dangers en défendant les malheureux et en combattant les tyrannies de tous les partis, il tomba victime de ce dévouement généreux. Un coup mortel atteignit Lavater dans une des rues de sa ville natale ; il vécut, ou plutôt il languit quinze mois encore : long supplice auquel on ne peut comparer, pour la douleur réelle, ni la mort de Socrate, ni celle de Barnevelt, mais pendant lequel une douce gloire, une admiration générale, et la résignation la plus patiente aux peines du corps les plus aiguës, environnèrent de leur consolante auréole Lavater descendant au tombeau. Pendant cette mort douloureuse et lente, il travaillait, il écrivait, il prêchait ; on voyait ce vieillard, beau comme la vertu et doux comme la charité, recommander aux hommes, du bord de sa tombe, cette vertu, cette charité, pour lesquelles il périssait, et dont les feux célestes animaient ses regards mourans. Entre les bénédictions patriarcales, celle qu'un ami de la liberté, de la patrie, celle qu'un homme sensible aux nobles et vertueuses pensées aimerait le mieux avoir reçue, c'est la dernière bénédiction de Lavater. Comme écrivain, il serait difficile de lui assigner une place, si l'on se contentait de le soumettre aux lois ordinaires de la critique et du goût. Mais si dans ses ouvrages on cherche seulement l'empreinte des facultés de son esprit, on ne peut que lui assigner un rang très-distingué pour la variété, la sensibilité, l'étendue et l'imagination. Poète, il a composé des vers d'une philosophie douce et consolante, mais négligés pour le mécanisme et diffus pour le style. La *Nouvelle Messiade*, *Josephe d'Arimathie*, le *Cœur humain*, sont des esquisses imparfaites où se trouvent des germes de beautés. Une foule de drames religieux et de poésies détachées offrent une facilité rare et peu de correction. Ses *Vues*

sur l'Eternité et ses *Chansons helvétiques*, se détachent du reste de ses poëmes. Ces dernières surtout, par cette naïveté, par ce charme inconnu à nos poètes d'athénées, et que Lavater retrouva dans les vallées de la Suisse pour l'imprimer à ces hymnes patriotiques et nationales, aujourd'hui répétées par tous les pâtres du Jungfrau, de Lucerne et de Morat. Huit éditions de ces chants populaires font désirer qu'une main habile les fasse passer dans notre langue. En littérature comme en politique, le siècle ne veut plus que ce qui intéresse les nations en masse, et s'efforce de prouver que la source de toutes les beautés dans les arts, de toutes les émotions dans la poésie, comme de tout le bonheur réservé aux nations, se trouve non dans les supériorités sociales, mais dans ce qui fait la base, le cœur, la force, le nerf et la vie des sociétés, dans le peuple. Il a consigné dans deux ouvrages, ou plutôt deux recueils, *Ponce-Pilate* et la *Bibliothèque manuelle*, ses opinions particulières en théologie et en morale, opinions sur lesquelles nous ne dirons rien, sinon qu'elles réunissent l'ascétisme de Mme. Guyon, le doux style de Fénélon, le paradoxe de J. J. Rousseau et l'illuminisme de Boëhme. Lavater, amoureux du mystère et de l'infini, de l'obscurité sainte des doctrines, finit par éteindre sa raison dans ces ténèbres, et par égarer son génie dans ces extases. Le monde et la nature ne suffisaient pas à l'activité de son esprit. Il demandait à la vie une vie plus merveilleuse. Il croyait surtout à l'incroyable, et l'observateur le plus sagace fut un véritable thaumaturge, un enthousiaste illuminé. Qui ne voudrait connaître les traits de cet homme étonnant ? D'un tempérament ardent et sec, il paraissait glisser sur la terre qu'il touchait à peine; sa tête un peu allongée, son large front courbé avec une grâce qui semblait annoncer la molle fléxibilité et la facilité de son talent, s'entouraient de cheveux si fins qu'ils semblaient rares, et que l'on eût dit de la soie tournée en boucles. Ses longues paupières voilaient une prunelle douce et pénétrante, dont le brun-clair semblait respirer la bienveillance et l'amour. Ses lèvres étaient minces; sa bouche très-fendue souriait avec une délicatesse inexprimable. Son nez, assez fort et parfaitement en harmonie avec la belle forme de son front, paraissait indiquer une sagacité vive et un homme, comme il le dit lui-même, toujours aux aguets. Cette belle tête, où la sincérité, la pénétration et la pureté respirent, justifie seule la devise du physionomiste, *la Vérité dans la philantropie*.

MÉLANGES.

EXTRAIT DES MÉMOIRES DE M. LE DUC DE ROVIGO,

CONCERNANT LA CATASTROPHE DE M. LE DUC D'ENGHIEN.

Paris, Octobre, 1823.

En répondant à l'article inséré dans l'*Oriflamme* du 9 de ce mois, au sujet de la mort de M. le duc d'Enghien, j'ai demandé quelques jours pour éclaircir ce qui me concerne dans cette catastrophe, et je tiens ma parole.

Je ne viens pas soulever les passions, ni faire réagir l'opinion dans un sens agitateur; je ne veux que faire connaître la part que j'ai prise à cet événement, et démontrer qu'elle n'était que la conséquence du devoir militaire que je remplissais.

Tous les pamphlets qui ont été écrits sur cette funeste affaire en ont dénaturé la cause et les faits; tous m'ont donné un caractère qui n'est pas le mien, et se sont efforcés de chercher, jusque dans une origine qu'ils me supposent, les dispositions naturelles qui servaient le mieux leurs passions.

S'étant ainsi établis sur des erreurs, ils en ont fait adopter les conséquences.

J'appartiens à une famille dont je puis m'honorer; mon père avait, par une longue carrière à la guerre, obtenu un rang supérieur dans la cavalerie; et à l'âge de quinze ans j'entrai dans le régiment de *Royal-Normandie*, cavalerie, où il avait servi. M. le prince de Chalais était mon colonel, et j'avais été fait officier, comme ayant été six ans élève du Roi au collége royal de Saint-Louis, à Metz; c'était de droit alors. Cela, et le vieil honneur héréditaire que dans les familles on se transmettait d'âge en âge, formaient tout mon patrimoine.

La révolution me prit donc dans cette situation, trop jeune pour être son instrument, et déjà assez mûr pour faire un choix entre le bien et le mal: aussi ai-je été assez heureux pour la traverser en restant étranger aux calamités dont elle nous a si longtems accablés.

La révolution du 18 brumaire venait d'éclater. J'arrivais d'Egypte avec le général Desaix, dont j'étais le premier aide-de-camp, lorsqu'à sa mort, sur le champ de Marengo, le premier consul m'attacha à sa personne avec le même titre (mais non pas comme premier). Je lui avais dévoué mon existence entière en retour des bienfaits dont il m'avait comblé; et si ce petit écrit, en purgeant une odieuse calomnie déversée injustement sur moi, peut effacer le nuage dont la malveillance, en propageant un mensonge, a obscurci sa gloire, ce ne sera qu'une faible reconnaissance de tout ce que je lui dois.

Il n'aimait pas l'anarchie; il avait arrêté en France l'écroulement du reste de l'ordre social: et c'eût été lui faire mal sa cour que de vouloir donner des gages à un parti qu'il comprimait de toutes ses forces.

Pendant les dix-huit ans que je l'ai servi, je n'ai reçu de lui aucune commission dont je ne puisse me trouver flatté: peut-être même aurais-je droit de me prévaloir de quelques actions qui ne sont pas sans honneur; et j'ai eu plus d'une fois l'oc-

casion de me convaincre que l'envie avait plus de part dans les animosités qui m'ont poursuivi, que mes propres actions n'y avaient donné lieu.

On peut se rappeler que l'époque du gouvernement consulaire fut féconde en complots et conspirations de tout espèce : témoins la machine infernale du 3 nivose, le projet d'assassinat du premier consul à l'Opéra, les conjurations de B....te, à l'occasion du concordat, etc., etc.

Les républicains ne pouvaient lui pardonner d'avoir brisé les faisceaux de la république et du directoire, et les royalistes voyaient dans sa destruction le moyen de rétablir sur ses ruines le trône des Bourbons.

De toutes ces conspirations, la plus célèbre et la plus dangereuse pour lui fut celle de Georges Cadoudal, parce qu'il comptait au nombre de ses complices deux généraux dont l'un surtout pouvait exercer une grande influence sur l'armée.

Je n'entreprends point ici d'examiner s'il avait le dessein de tuer le premier consul, ou simplement de le renverser, comme il l'a prétendu : mais la conspiration existait ; c'est un fait qu'il est impossible de révoquer en doute. Que cette conjuration ait été le principe et la cause du malheur du duc d'Enghien, c'est ce que je vais démontrer et soumettre au jugement du public.

A l'époque où la conspiration de Georges fut découverte, le premier consul était au plus haut degré de sa puissance morale. L'éclat de ses victoires, le retour de l'ordre public, les grandes créations politiques qui lui devaient leur existence, le rétablissement de la religion, la sécurité de l'Etat, tous ces grands avantages de l'ordre social qui succédaient au chaos de l'anarchie, inspiraient un véritable enthousiasme. L'armée, qui était toute campée, professait pour lui un dévoûment sans bornes. De toutes parts le premier consul recevait des adresses qui le pressaient d'en finir avec ses ennemis. Le général Moreau avait été arrêté le 15 Février, sur un rapport du grand-juge : la France entière était dans l'attente de plus grands événemens.

On instruisait le procès de Georges avec la plus grande solennité. On avait établi le juge instructeur au Temple pour lui faciliter les nombreuses confrontations qu'il avait à faire. Ce siége extraordinaire de la justice était ouvert au public ; on en avait rendu l'accès très-facile.

La police poursuivait ses recherches avec une ardeur extrême. On ne voyait dans Georges qu'un agent propre à exécuter, qu'un instrument mis en action par une main plus puissante que la sienne. On se demandait quel était le chef de l'entreprise, quelle tête élevée viendrait recevoir la couronne le jour où le premier consul aurait perdu la vie. On multipliait les interrogatoires ; on pressait de questions tantôt les gens de Georges, tantôt ses complices, tantôt les personnes qui avaient habité les mêmes maisons qu'eux. Toutes les recherches étaient infructueuses.

Enfin deux subordonnés de Georges déclarèrent que, tous les dix ou douze jours, leur maître recevait la visite d'un personnage dont ils ignoraient le nom, mais qui devait être d'une haute importance.

Il paraissait âgé de trente-six ans ; ses cheveux étaient blonds, son front dégarni, sa taille et sa corpulence moyenne, sa mise soignée ; on lui témoignait beaucoup d'égards ; et lorsqu'il entrait dans l'appartement, tout le monde se levait et ne s'asseyait plus, même MM. de Polignac et de Rivière. Il s'enfermait habituellement avec Georges, et l'un et l'autre étaient toujours seuls.

Ces révélations excitèrent une attention particulière. Quel pouvait être ce personnage mystérieux ? Ce n'était pas un homme d'un rang ordinaire ; tant d'égards ne pouvaient s'adresser qu'à quelqu'un d'une haute considération. L'imagination remplit alors son rôle. Georges était muni de sommes considérables, ainsi que

tous ceux qui avaient été débarqués comme lui par le capitaine Wright. Cette circonstance démontrait assez que l'entreprise avait un point de départ très-élevé. On joignait à cela les dépositions de quelques subordonnés de Georges, qui rapportaient ce qu'on leur avait dit en leur remettant les poignards que l'on trouva sur eux. La révolution pouvait à la vérité profiter du coup porté par Georges ; mais il était évident que ce n'était point au profit de la république que la conjuration avait été formée. La maison de Bourbon se présentait naturellement à tous les esprits. On imagina donc que le personnage mystérieux de la recherche duquel on s'occupait, ne pouvait être qu'un de ceux qui étaient particulièrement intéressés à la réussite du projet. On disait au premier consul, et le premier consul se disait à lui-même, qu'il n'était pas probable qu'on se fût engagé dans une pareille entreprise sans avoir sur les lieux un Prince de la famille qui pût rallier tout à lui aussitôt que le coup serait porté. On fortifiait ce raisonnement de l'observation que c'était chez Georges seulement, et non chez le général Moreau, que s'était montré le personnage mystérieux.

On fit alors l'appel des Princes de la maison de Bourbon ; ce n'était pas MONSIEUR, comte d'Artois : son âge s'y opposait ; ce n'était pas M. le duc de Berri : les gens de Georges le connaissaient personnellement, et ils affirmaient que ce n'était pas lui. On ne pouvait arrêter sa pensée sur M. le duc d'Angoulême : il était à Mittau, auprès du Roi. M. le duc de Bourbon était à Londres, et son signalement ne pouvait s'accorder avec celui du personnage inconnu. On s'arrêta donc naturellement à M. le duc d'Enghien.

La mauvaise fortune sembla rassembler alors une masse de circonstances et de conjectures qui devaient l'accabler. Il était dans les Etats de Bade, près du Rhin. Les détails donnés sur l'étranger mystérieux s'appliquaient assez bien à sa personne ; son courage et la résolution de son caractère le rendaient propre à une entreprise décisive et périlleuse.

Il est bon de faire observer qu'à cette époque les ramifications de la police ne s'étendaient pas au-delà des frontières : c'était uniquement par le ministère des relations extérieures que le gouvernement recevait toutes les informations qui lui venaient du dehors.

On avait fait part au premier consul de la révélation des deux subordonnés de Georges et des conjectures dans lesquelles on s'était jeté, et auxquelles on s'arrêtait faute de plus amples renseignemens. Le premier consul ordonna sur-le-champ d'envoyer quelqu'un sur les lieux, pour s'informer de ce qu'avait fait le duc d'Enghien depuis six mois. Il chargea de ces informations le conseiller d'Etat Réal, qui ne perdit point de tems, et se rendit lui-même chez le prémier inspecteur-général de la gendarmerie (c'était alors le général Moncey), lui traça la marche qu'il avait à suivre, et lui déclara que le premier consul voulait que l'on partît sur-le-champ.

Le général fait aussitôt choix d'un officier de ses bureaux, lui fait part des instructions qu'il vient de recevoir, et le presse de se rendre sur les lieux. Cet homme n'était pas sans capacité, mais son imagination avait sur lui plus d'empire que la raison. Voilà tout à coup qu'il se laisse surprendre par l'idée que le duc d'Enghien est infailliblement le personnage que l'on cherche, qu'il s'occupe beaucoup plus de l'importance de sa mission et de son rapport, que des recherches auxquelles il doit se livrer.

Il part en toute diligence, il arrive à Strasbourg ; là il a pu apprendre que le duc d'Enghien venait presque toutes les semaines au spectacle dans cette ville. C'est une particularité qui m'a été assurée par une personne qui lui était attachée à l'époque de

son enlèvement. On ajoutait même qu'il était venu jusqu'à Paris sous le gouvernement du directoire, et lorsque Bernadotte était ministre de la guerre. On concluait de là que, s'il s'exposait à de si grands dangers pour l'amour du spectacle, il ne craindrait pas pour de plus grands intérêts.

Plein de ses premières idées, l'officier se rend de Strasbourg à Ettenheim, observe, questionne, et conclut de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend, que la complicité du duc d'Enghien avec Georges est un fait démontré.

Le Prince vivait le plus simplement du monde; les émigrés réunis aux environs d'Offenbourg venaient lui offrir leurs hommages: il les recevait à sa table, peut-être leur donnait-il quelques secours; l'exercice de la chasse, une liaison de cœur avec une dame française qui partageait son exil, c'étaient là tous ses plaisirs. Allait-il à la chasse; il y passait plusieurs jours: ce qui est facile à concevoir, quand on aime ce genre d'amusement, et que l'on connaît les montagnes de la Forêt-Noire.

L'agent observateur voyait les choses d'une toute autre manière: il n'était pas en état de comprendre que les absences du Prince, quand elles n'avaient pas la chasse pour but, étaient la conséquence de son respect pour l'objet de ses affections. Il se hâte de rédiger son rapport et de se rendre à Paris.

« Le duc d'Enghien menait disait-il, une vie mystérieuse; il recevait un grand nombre d'émigrés, qui d'Offenbourg se réunissaient chez lui; il fesait des absences fréquentes qui duraient huit, dix, douze jours, sans qu'on pût en pénétrer le secret: c'était donc à Paris qu'il allait."

Le premier inspecteur de la gendarmerie reçoit ce rapport, et le porte lui-même au premier consul, au lieu de le remettre à M. Réal.

Celui-ci arrive à la Malmaison; on lui demande comment il est possible que la police ne sache pas un mot de ce qui se passe à Ettenheim. « J'attends, dit M. Réal, le retour d'un officier de gendarmerie qui a été envoyé sur les lieux, et chargé de me faire un rapport.—Ce rapport, le voici, réplique le premier consul: c'est par lui et par le préfet de Strasbourg (alors M. Shée, oncle du duc de Feltre) que je viens de savoir tout ce qui concerne le duc d'Enghien; mais cela ne durera pas; j'ai donné ordre de l'enlever avec tous ses papiers: ceci passe la plaisanterie. Il serait par trop absurde qu'on vint d'Ettenheim organiser un assassinat contre moi, et qu'on se crût en sûreté parce qu'on est sur une terre étrangère."

Des conseillers officieux avaient fait au premier consul ce calcul: Soixante heures pour venir d'Ettenheim à Paris, en passant le bac de Rhinau; soixante heures pour retourner, voilà cinq jours; cinq jours pour rester à Paris, voilà les dix jours d'absence observés par l'officier de gendarmerie, et les dix ou douze jours de distance indiqués d'une visite à l'autre par les agens de Georges. Ce calcul pouvait être facilement réfuté; car il aurait fallu, pour l'admettre, que le duc d'Enghien repartît d'Ettenheim presqu'aussitôt qu'il y serait arrivé. Mais quand on est prévenu, il est rare que l'on se soumette à une objection raisonnable. Il m'a été assuré depuis qu'aussitôt et après le départ de l'officier de gendarmerie, le premier consul avait tenu un conseil privé, à la suite duquel le ministre de la guerre avait donné au colonel des grenadiers à cheval l'ordre de se rendre à Neuf-Brisach, de s'y aboucher avec la gendarmerie qu'on mettait à sa disposition, de prendre dans la garnison le nombre d'hommes qu'il croirait nécessaire de passer le Rhin, et de se porter rapidement sur Ettenheim, d'y enlever le duc d'Enghien, et de l'envoyer à Paris avec tous ses papiers.

On attachait un grand prix à ses papiers, parce que l'on se rappelait les rapports qui avaient eu lieu autre-

fois entre le prince de Condé, Pichegru et plusieurs officiers de son armée; et comme le général Moreau était impliqué dans cette affaire, on eut la pensée que les auteurs du projet auraient essayé de recommencer par Moreau ce qui autrefois avait été tenté par Pichegru. Or, il n'y avait pas dans cette partie des frontières moins de dix régimens de cuirassiers, et les deux de carabiniers qui avaient servi en dernier lieu sous Moreau s'y trouvaient aussi*.

Le colonel de grenadiers partit, et s'acquitta ponctuellement de ses ordres; mais il pouvait survenir un obstacle qu'il était bon de prévoir. On était prévenu de l'idée que le duc était chef de parti, et que les émigrés réunis autour d'Offenbourg étaient une troupe toute prête à servir sous ses ordres. Il pouvait donc arriver que le colonel éprouvât de la résistance, et qu'il restât lui-même prisonnier. Dans ce cas, la cour de Bade serait intervenue sans doute, et il aurait fallu nier l'entreprise; ce que le caractère de l'officier ne permettait pas, ou bien il fallait l'abandonner à son sort, et, dans tous les cas, manquer son but.

Pour obvier à cet inconvénient, on avait remis à un aide-de-camp du premier consul une lettre pour le margrave de Bade, dans laquelle, en cas de besoin, on justifiait l'hostilité apparente que l'on venait de commettre; mais tout ayant réussi comme on le désirait, elle ne fut pas remise, et cet aide-de-camp resta à Strasbourg et aux environs. Le margrave se plaignit aux Tuileries par son ministre à Paris; en lui donnant satisfaction, on lui intima l'ordre d'éloigner sur-le-champ de son territoire cette réunion d'émigrés qui avaient reparu sur les bords du Rhin, n'importe à quel titre ils y fussent. La cour obéit, et il ne fut plus question de l'enlèvement du duc d'Enghien.

Le Prince fut amené à Strasbourg; le télégraphe annonça son départ de cette ville; il fut transféré à Paris. Le colonel des grenadiers et l'aide-de-camp du premier consul arrivèrent séparément, et non avec l'escorte, comme on l'a dit. Il n'entra point chez le duc d'Enghien; il cerna la maison avec les troupes qu'il avait amenées. C'est la gendarmerie qui procéda en dedans, et qui fit son procès-verbal. Le colonel des grenadiers ne fit que la protéger.

Je venais d'arriver d'une mission qui avait duré près de deux mois, et pendant laquelle j'avais appris l'arrestation du général Moreau, de Georges et de Pichegru. J'étais chez M. Beugnot, alors préfet de Rouen, quand les feuilles publiques en rendirent compte, ainsi que le jour où l'on partit pour aller enlever M. le duc d'Enghien.

Ma mission en Normandie avait deux objets; l'un relatif au passage des flotilles qui se rendaient le long de la côte depuis l'embouchure de la Seine jusqu'à Boulogne, l'autre d'observer si de nouveaux débarquemens clandestins s'effectuaient encore depuis Abbeville jusqu'au Havre, et j'avais l'ordre d'envoyer à Paris tout ce qui y avait pris part.

J'étais parti de Paris le lendemain des premières révélations de l'homme qui fit connaître l'existence de ce projet.

Si mon voyage avait duré deux jours de plus, je n'aurais rien à dire aujourd'hui sur la mort du Prince; et il serait absurde de supposer qu'elle dépendît de mon retour.

Jusque-là j'étais resté étranger à tout ce qui venait d'avoir lieu, lors-

* Le premier consul n'eut jamais l'esprit net des soupçons qu'on y avait fait entrer à ce sujet; car après la mort du duc d'Enghien, il fit partir quatre régimens de cuirassiers pour l'Italie, et les deux de carabiniers pour le camp de Saint-Omer, où à coup sûr ils n'étaient pas destinés à être embarqués, comme les chasseurs et hussards. Enfin, on ne se tranquillisa tout à fait qu'en remaniant à neuf la tête de tous ces corps, et qu'après que la campagne de 1805 leur eut donné des idées nouvelles.

qu'étant de service à la Malmaison, je fus, à cinq heures du soir, appelé dans le cabinet du premier consul, qui me remit une lettre cachetée, avec ordre de la porter au général Murat, gouverneur de Paris.

Je partis à cheval; j'arrivai chez lui vers les six heures du soir, et me croisai sous la porte avec le ministre des relations extérieures, qui en sortait.

Comme je l'avais vu le matin à la Malmaison, et que je savais le général Murat malade au point de garder son appartement, je ne m'arrêtai pas à la réflexion que cette heure n'était pas l'heure ordinaire du ministre, et je mis cette visite sur le compte de la maladie.

Le général prend la lettre, la lit, et me dit qu'on me fera part incessamment des ordres qui me concernent dans ceux que je viens de lui remettre.

Je déclare ici dans toute la sincérité de mon cœur, et sous la garantie de l'honneur militaire, que j'ignorais entièrement qu'il fût question de M. le duc d'Enghien, que je n'avais nullement connaissance de son enlèvement au-delà du Rhin, ni de son arrivée à Paris; on ne m'en avait pas dit un mot à la Malmaison, si ce n'est vaguement, au moment de mon départ, et, je crois, parce que la dépêche télégraphique qui annonçait son départ de Strasbourg venait d'arriver, et que l'on en chuchotait dans le salon de service. J'étais, en partant du château, dans la ferme persuasion que je devais y retourner après avoir rempli ma mission. Le mot seul du général Murat me porta vers d'autres pensées.

Je reçois l'ordre de prendre sous mon commandement une brigade d'infanterie qui occupait les extrémités du faubourg Saint-Antoine, et qui devait se réunir à Vincennes à dix heures du soir,*

Comme ma légion de gendarmerie était à la proximité de ce corps (elle occupait l'Arsenal), j'avais été chargé d'observer si l'on ne cherchait point à le détourner de ses devoirs; quand je dis moi, c'est ma légion; car j'étais le plus souvent absent. La découverte de la conspiration de Georges, où Moreau se trouvait compromis, excitait la sollicitude du gouvernement jusque dans les moindres choses.

La gendarmerie d'élite, dont j'étais colonel, ne fesait point encore partie de la garde; elle appartenait à la garnison de Paris; elle se composait d'un petit bataillon et de quatre escadrons de cavalerie choisis sur le corps entier de la gendarmerie.

Elle avait reçu ordre du gouverneur de Paris d'envoyer son infanterie et un fort détachement de cavalerie tenir garnison à Vincennes, et le double de cet ordre m'avait été expédié.

Vers huit heures du soir, je me rendis moi-même sur les lieux pour y rassembler la brigade.* J'étais oc-

* Il s'en trouvait aussi plusieurs autres qui, dans cette circonstance, avaient été rapprochées de Paris, sans que cela fût ostensible. C'était des troupes pour la plupart en mauvais état, que le premier consul fesait venir, habiller, équiper et diriger sur Boulogne. On avait à cette occasion fait mettre celle-ci sous les armes.

* Elle était formée de six cents hommes environ; la plupart avaient été sergens et sergens-majors dans l'armée; je les aimais comme on doit aimer des braves gens, et je n'avais pas de plus grand plaisir que de me servir des avantages de ma situation pour leur faire du bien. Les marques de leur attachement pour moi m'ont aidé à supporter toutes les tracasseries auxquelles m'exposait un commandement objet de beaucoup de jalousies. Je leur avais communiqué tout le zèle dont je me sentais animé; et je dois dire à la face du monde, que je n'ai pas connu un seul d'entre eux auquel on aurait osé proposer une mission équivoque, et si on l'eût fait, celui auquel on se serait adressé aurait été aussitôt éloigné de cette troupe.

On a tenu sur le compte des gendarmes d'élite beaucoup de propos injustes et calomnieux; mais on ne se serait pas exposé à les insulter, on savait trop de quelle manière on aurait été reçu.

cupé à disposer ce corps et la gendarmerie à toutes les issues de la place, lorsque je vis arriver les membres de la commission militaire. Jusqu'au moment où l'on m'apprit à Vincennes que le duc d'Enghien y était arrivé à quatre heures du soir, venant de Strasbourg, sous l'escorte de la gendarmerie, je croyais fermement qu'il avait été trouvé dans une cachette de Paris, comme les compagnons de Georges, tant je m'étais peu arrêté à ce que l'on croyait savoir de la dépêche télégraphique. Il était impossible que ces circonstances n'excitassent pas en moi une vive curiosité. J'étais impatient de connaître les détails d'une affaire si extraordinaire. On aurait pu former une commission d'hommes exaltés ; mais celle-ci fut, comme tout le monde sait, composée des divers colonels dont les régimens formaient la garnison de Paris, et le général commandant de la place en devenait naturellement le chef. Cette commission ne savait pas un mot des révélations qu'avaient faites les gens de Georges sur le personnage mystérieux ; elle n'avait pour toute pièce du procès que le rapport de l'officier de gendarmerie envoyé à Ettenheim, et les documens envoyés par M. le préfet Shée. Les hommes qui la composaient n'étaient pas d'une opinion exagérée ; ils étaient, comme toute la France, indignés d'un projet dont le but était l'assassinat du premier consul ; ils étaient persuadés, comme tout le monde, que Georges n'opérait que sous la direction d'un prince intéressé au succès de l'entreprise, lequel devait ou être à Paris ou s'y rendre quand sa présence y serait nécessaire. On ne voyait que M. le duc d'Enghien qui, par sa position, pût jouer ce premier rôle. C'était sous ces couleurs qu'on le représentait.

La commission s'assembla dans la grande salle de la partie habitée du château ; sa séance ne fut point mystérieuse, comme on l'a dit dans quelques pamphlets ; elle avait été convoquée, non d'après un ordre du premier consul seulement, mais d'après un arrêté du gouvernement, contresigné par le secrétaire d'Etat, et adressé au gouverneur de Paris, qui le remit au président.

Chacun des membres qui la composaient avait reçu séparément sa nomination avant de se rendre à Vincennes, et cela sans avoir vu personne : car le tems qui aurait été physiquement nécessaire pour pratiquer quelques menées près d'eux n'avait pu exister, si leur caractère personnel d'ailleurs n'avait pas repoussé l'emploi de ce moyen. Les portes de la salle étaient ouvertes et libres pour tous ceux qui pouvaient s'y rendre à cette heure.

Il y avait même assez de monde pour qu'il m'ait été difficile, étant arrivé des derniers, de pénétrer derrière le siége du président, où je parvins à me placer, car il me tardait d'entendre les débats de ce procès.

J'arrivai trop tard pour voir entrer le Prince. La discussion était déjà entamée et d'une manière fort vive ; le duc d'Enghien repoussait avec indignation les imputations qu'on lui opposait de participation à un assassinat ; et d'après ce que j'ai appris sur les lieux, il venait d'avouer qu'il ne devait rentrer en France que les armes à la main. A la chaleur avec laquelle il parlait à ses juges, il était aisé de voir qu'il ne se doutait nullement de l'issue que devait avoir ce procès.

La commission le laissa parler autant qu'il le voulut ; et quand il eut fini, on lui fit observer ou qu'il ne connaissait pas sa situation, ou qu'il ne voulait pas répondre aux questions qu'on lui adressait ; qu'il se renfermait dans sa naissance et la gloire de ses ancêtres ; qu'il ferait mieux d'adopter un autre système de défense. On ajouta qu'on ne voulait point abuser de sa situation ; mais qu'il n'était pas probable qu'il ignorât aussi complètement qu'il le disait ce qui se passait en France, lorsque non-seulement le lieu qu'il habitait, mais la France et l'Europe entière

en étaient occupés; qu'il ne parviendrait jamais à faire croire qu'il fût indifférent à des événemens dont toutes les conséquences devaient être pour lui; qu'il y avait en cela trop d'invraisemblance pour qu'on ne lui en fît pas l'observation; qu'on l'engageait à y réfléchir, et que cela pouvait devenir sérieux.

M. le duc d'Enghien, après un moment de silence, répondit d'un ton grave:

" Monsieur, je vous comprends très-bien; mon intention n'était pas d'y rester indifférent. J'avais demandé à l'Angleterre du service dans ses armées, et elle m'avait fait répondre qu'elle ne pouvait m'en donner, mais que j'eusse à rester sur le Rhin, où j'aurais incessamment un rôle à jouer, et j'attendais. Monsieur, je n'ai plus rien à vous dire."*

Telle fut exactement la réponse du Prince. Je l'écrivis aussitôt; je la cite aujourd'hui de mémoire; mais elle y était gravée si profondément, que je ne crois pas en avoir oublié une seule syllabe. D'ailleurs elle doit se trouver parmi les pièces du procès; et si elle n'y est pas, c'est assurément parce qu'on l'en a soustraite.†

Ces dernières paroles décidèrent du sort de M. le duc d'Enghien. Il avait précédemment parlé des secours pécuniaires qu'il recevait de la cour de Londres: c'était une pension que lui fesait l'Angleterre; mais il s'était exprimé d'une manière à faire croire qu'au lieu d'une pension alimentaire, ce pouvait être un argent corrupteur destiné, comme celui de Georges, à payer la conjuration; et aucun de ses juges ne connaissant sa situation financière, cette particularité ajouta aux préventions qu'on avait déjà contre lui. La fatalité conduisait ce prince.

La commission se croyant suffisamment éclairée, ferma la discussion, et fit évacuer la salle pour délibérer en secret. Je me retirai avec les officiers de mon corps, qui, comme moi, avaient assisté aux débats, et j'allai rejoindre les troupes qui étaient sur l'esplanade du château.

La commission délibéra fort longtems: ce ne fut que deux heures après l'évacuation de la salle, que l'on connut son jugement.

L'officier qui commandait l'infanterie* de ma légion vint me dire avec une émotion profonde, qu'on lui demandait un piquet pour exécuter la sentence de la commission militaire. " Donnez-le, répondis-je.—Mais où dois-je le placer?—Là où vous ne pourrez blesser personne" (car déjà les habitans des populeux environs de Paris étaient sur les routes pour se rendre aux divers marchés.)

Après avoir bien examiné les lieux, l'officier choisit le fossé, comme l'endroit le plus sûr pour ne blesser personne: il n'y eut pas d'autre motif de préférence. M. le duc d'Enghien y fut conduit par l'escalier de

* En quittant *le Bellerophon* dans la rade de Plymouth, en 1815, je fus transféré à bord de la frégate *l'Eurotas*, pour être conduit prisonnier à Malte. Le capitaine de cette frégate était M. Lylycrap. Pendant la traversée, il m'a raconté qu'il avait été employé près de M. Drake, sur les bords du Rhin; qu'il avait été envoyé dans toutes les petites cours d'Allemagne, à Offenbourg et à Ettenheim, chez M. le duc d'Enghien; il pestait encore de rage contre Méhée, qui, disait-il, les avait si indignement trompés.

† Pendant mon ministère, j'ai acquis par moi-même la preuve que l'on avait enlevé des archives du Palais-de-Justice les pièces du procès criminel sur lesquelles on avait été condamner la Reine de France, au point que le dossier de ce procès se réduit à quelques chiffons dérisoires; et j'ai su que, dans les premiers jours de la restauration, en 1814, l'un des secrétaires de M. de T.... n'a pas cessé de faire des recherches dans les archives sous la galerie du Muséum. Je tiens ce fait de celui qui a reçu l'ordre de l'y laisser pénétrer. Il en a été fait de même, au Dépôt de la guerre, pour les actes du procès de M. le duc d'Enghien, où il ne reste que la sentence.

* Je crois que c'était alors M. Delga tué depuis à Wagram.

la tour d'entrée du côté du parc, y entendit sa sentence, qui fut exécutée*.

A quelles épreuves la fortune ne se plaît-elle pas quelquefois à nous réserver, soit que l'on commande, soit que l'on obéisse! Je viens de raconter tout ce qui s'est passé dans ce funeste événement; je n'ai pas caché un seul mot de ce qui me regarde. Cent témoins peuvent attester ce que je viens de dire: après dix-neuf ans, la mort n'a pas tout moissonné. Que tous ceux qui vivent parlent, et qu'ils se lèvent pour m'accuser si je mérite de l'être; qu'ils déclarent si j'ai rien fait de plus que ce que je viens d'exposer. Et cependant, on s'est plu à amasser sur ma tête les bruits les plus odieux; on m'a désigné à la haine publique, que je n'ai jamais méritée; on m'a imputé des actes que je n'aurais jamais pu commettre quand je l'aurais voulu, mais auxquels mon caractère, qu'on a cherché à calomnier, se serait invinciblement opposé. Il ne peut y avoir que des hommes capables de les commettre eux-mêmes qui soient assez vils pour les imputer aux autres. Examinons ces diffamations.

On m'a accusé d'avoir attaché une lanterne sur la poitrine du duc d'Enghien; des méchans ont répandu le bruit aussi absurde qu'exécrable, que j'avais fait trophée de ses dépouilles, que je m'étais paré de sa montre, que je me plaisais à la faire voir.

Je vais répondre à ces perfides imputations, et j'y répondrai en interrogeant mes propres accusateurs. A quelle époque, dans quel mois, à quel jour a eu lieu le jugement de M. le duc d'Enghien? En 1804, au mois de mars, le 21 de ce mois. A quelle heure a eu lieu l'exécution de ce fatal jugement? A six heures du matin; le fait est attesté par des pièces irrécusables. A quelle heure le soleil se lève-t-il dans cette saison? A six heures. Eh bien! fallait-il à l'heure où se lève le soleil, en plein air, fallait-t-il une lanterne pour voir un homme à six pas (ce n'est pas que le soleil fût clair et serein; comme il était tombé toute la nuit une pluie fine, il restait encore un brouillard humide qui retardait son apparition)? De plus, m'a-t-on vu dans le fossé? était-ce ma place? étais-je ailleurs qu'en tête des troupes, sur l'esplanade où se trouve aujourd'hui le poligone de l'artillerie?

Pouvais-je, quand le Prince a été frappé, prendre ma part de ses dépouilles, m'emparer de sa montre ou de tout autre objet? A-t-on jamais imputé une pareille indignité à un officier supérieur? La pensée pouvait-elle seulement m'en venir? Mais voici un fait qui répond à tout ce que je dois citer plus encore pour l'honneur des gendarmes que pour le mien: on a exhumé le corps du duc d'Enghien, on en a dressé procès-verbal, et ce procès-verbal constate que l'on a retrouvé les débris de sa montre et les breloques de la chaîne; ainsi, loin que quelqu'un se soit souillé d'une mauvaise action, les gendarmes du piquet n'ont fait que leur devoir.

Que répondre à de pareils faits? Mais voici de nouveaux détails. Arrivé à Vincennes, le duc d'Enghien fut confié à la garde d'un officier de gendarmerie d'élite nommé M. *Noirot;* ce militaire avait servi autrefois au régiment *Royal-Navarre*, cavalerie, dont le colonel était alors M. le comte de Crussol, chez lequel M. le duc d'Enghien était allé quelquefois. Dans la conversation, M. Noirot raconta au Prince quelques circonstances qui lui étaient particulières; il en résulta de la part du prince une grande confiance en lui; il le pria de ne pas le quitter; et prêt à mourir, il le chargea de remettre à madame de R...R. des bagues et d'autres gages de tendresse. Cet officier vint

* Entre la sentence et son exécution, on avait creusé une fosse: c'est ce qui a fait dire qu'on l'avait creusée avant le jugement.

le lendemain me consulter, et demanda ma permission : il était bien sûr de l'obtenir.

M. Noirot vit encore, je crois ; il jouit de l'estime et de la considération de tous ceux qui le connaissent ; il peut dire si quelque main cruelle est venue attacher une lanterne sur la poitrine de M. le duc d'Enghien, si quelqu'un lui a enlevé sa montre ou quelqu'autre partie de ses dépouilles. Il ne l'aurait pas souffert, ni lui ni les autres officiers présens à ce cruel moment.

Que n'a-t-on pas imaginé pour rendre odieux cet événement ! On a dit que le Prince avait sollicité, à ses derniers momens, les secours de la religion, qu'on les lui avait refusés; c'est une particularité dont je n'ai aucune connaissance. Qui que ce soit ne m'en a jamais parlé ; mais si elle est vraie, ce n'est pas à moi que cette demande devait être adressée ; je n'avais qualité ni pour accorder ni pour refuser.

Je le répète, que chacun prenne la part qui lui revient : j'ai dit quelle était la mienne. Si le Prince a invoqué les secours de la religion, on a dû les lui accorder. Je sais seulement qu'à cette époque les ecclésiastiques étaient encore fort rares, et qu'il eût été probablement impossible de trouver un prêtre à Vincennes ou aux environs.

J'ai vu à l'armée plusieurs des juges du duc d'Enghien ; tous m'ont dit que ses aveux l'avaient perdu ; que jamais ils n'auraient trouvé sans cela dans les pièces qu'on leur avait remises, des moyens suffisans pour le condamner.

Le capitaine-rapporteur m'a écrit plusieurs fois depuis : " Pût-il dépendre de moi de me trouver à cent batailles ; et jamais à un jugement !"

J'ai commandé les troupes dont la présence avait été jugé nécessaire à Vincennes. C'est un piquet de ce corps qui a été chargé de l'exécution du jugement ; voilà tout ce que l'on peut dire contre lui et contre moi. Que ceux qui veulent m'imputer cela à crime me disent de quels moyens je pouvais disposer pour sauver M. le duc d'Enghien ; c'est-à-dire, qu'en admettant que j'eusse eu cette pensée, il eût fallu faire révolter les troupes et les tourner contre leur devoir, suivant toute probabilité, me faire fusiller moi-même sans avoir sauvé le duc d'Enghien. J'en appelle à tous les militaires de tous les pays.

Mais ce piquet a-t-il agi sans en être requis ? La sentence n'avait-elle pas été rendue par un tribunal ? Etait-ce à moi qu'il appartenait d'examiner l'incompétence du tribunal et la validité de la sentence ?

Les commissions militaires sont des tribunaux avoués par les lois. Il n'est pas en Europe un seul gouvernement qui ne fît punir exemplairement un officier qui se constituerait juge des juges. La responsabilité n'atteint jamais celui qui exécute, mais celui qui ordonne. J'ai fait ce qu'aurait fait tout autre officier placé dans les mêmes circonstances.

N'avons-nous pas vu, en 1815, le maréchal Moncey mis comme prisonnier au château de Ham, pour avoir refusé de présider le conseil de guerre par lequel on voulait juger le maréchal Ney ?

Lorsqu'un jugement capital frappa le maréchal Ney, si le gouverneur de Paris eût refusé de fournir le piquet pour l'exécution du jugement, n'aurait-il pas encouru lui-même la peine prescrite par les lois ?

Le maréchal Ney avait de nombreux partisans dans l'armée, et cependant qui que ce soit n'a jamais fait à ce sujet le moindre reproche à M. le vicomte de Rochechouart.

Ne nous écartons pas des principes ; car le jour où la force armée délibérera, c'en est fait de la sûreté des Etats.

Après l'exécution du jugement, je renvoyai les troupes dans leurs casernes et leurs cantonnemens respectifs. Moi-même je repris le chemin de Paris. J'approchai de la barrière, lorsque je rencontrai M. Réal qui se

rendait à Vincennes, en costume de conseiller-d'Etat.

Je l'arrêtai pour lui demander où il allait. « A Vincennes, me répondit-il ; j'ai reçu hier au soir l'ordre de m'y transporter pour interroger le duc d'Enghien. »

Je lui racontai ce qui venait de se passer, et il me parut aussi étonné de ce que je lui disais, que je le paraissais de ce qu'il m'avait dit.

Je commençai à rêver ; la rencontre du ministre des relations extérieures chez le général Murat me revint à l'esprit ; je commençai à douter que la mort du duc d'Enghien fût l'ouvrage du premier consul.

M. Réal retourna à Paris, et moi j'allai à la Malmaison rendre compte au premier consul de ce que j'avais vu : j'arrivai à onze heures.*

Le premier consul ne pouvait concevoir que l'on eût jugé avant l'arrivée du conseiller Réal ; il me fixait avec ses yeux de lynx, et répétait :

« Il y a là quelque chose que je ne comprends pas. Que la commission ait prononcé sur l'aveu du duc d'Enghien, cela ne me surprend pas ; mais enfin on n'a eu cet aveu qu'en commençant le jugement, et il ne devait avoir lieu qu'après que M. Réal l'aurait interrogé sur un point qu'il importait d'éclaircir. » Et il me répétait encore : « Il y a là quelque chose qui me passe ; voilà un crime qui ne mène à rien, et qui ne tend qu'à me rendre odieux. »

En effet, dès que la nouvelle de ce qui venait de se passer fut répandue à Paris, il n'y eut qu'un cri d'improbation. On qualifia ce jugement d'assassinat ; les plus modérés disaient : « Mais à quoi bon, pour la puissance du premier consul, faire périr un innocent ? » Chaque jour l'opinion se manifestait plus ouvertement.

Le gouvernement se contenta de publier dans le *Moniteur* la sentence de la commission militaire. Il s'abstint de toute autre explication, soit qu'il le fît par fierté, soit que, prêt à faire la guerre, il craignit d'apprendre à l'Europe que tous les germes de discorde n'étaient pas encore étouffés en France, et qu'ils pouvaient encore fournir à des esprits actifs les moyens de tourmenter l'intérieur. J'ai lieu de croire que ce motif prévalut ; mais le silence était une faute, parce que la malveillance s'en fit un prétexte, et nuisit plus au gouvernement que toutes les conséquences de la publicité.

Moi-même j'ai long-tems partagé l'opinion générale. Ce ne fut qu'en 1810 qu'étant ministre, je priai M. Réal de m'expliquer cette énigme dont je n'avais pu jusqu'alors découvrir le mot. Il me déroula alors tout le tissu de cette affaire, en m'expliquant comment, en suivant l'instruction de ce procès, on avait quitté la trace de Georges, pour courir sur celle du duc d'Enghien, qui n'était nommé par personne.

Ce fut lui qui m'apprit ce que j'ai déjà raconté des dépositions des deux subordonnés de Georges. Ce fut lui qui me parla de l'inconnu qui se rendait mystérieusement chez Georges, du respect qu'on lui portait, des conjectures que l'on forma à ce sujet, et de la résolution qu'on prit d'enlever le duc d'Enghien. On voulait le confronter avec les agens de Georges, et s'assurer qu'il était réellement le personnage qui se rendait chez ce chef de conjuration. Ce ne devait être que dans le cas où il aurait été reconnu qu'il devait être jugé. M. Réal lui-même soupçonnait une intrigue, et se montrait disposé à croire qu'on n'avait hâté la catastrophe que pour empêcher que la vérité ne fût connue.

« On ne songeait point, me dit-il, au général Pichegru, lorsque l'on découvrit que le petit général boiteux

* Je crois qu'après l'exécution, j'ai écrit au premier consul que j'irais à la Malmaison pour lui rendre compte de ce que j'avais vu, et c'est la rencontre de M. Réal qui me décida à y courir de suite, sans m'arrêter chez moi, à Paris.

qui avait accompagné le général Moreau au rendez-vous du boulevard, était le général Lajollais. On l'arrêta; on le confronta avec un des domestiques de Georges, qui le reconnut. Un mot qui lui échappa sur la maison où il était descendu servit à faire connaître la présence de Pichegru à Paris. On chercha aussitôt à se saisir de sa personne: 100,000 francs promis à celui qui le livrerait eurent bientôt fait d'un ami un traître. Vingt jours s'étaient écoulés depuis son arrestation, lorsque le duc d'Enghien fut enlevé; il fallait quelque tems pour réunir des matériaux contre le général Pichegru, dont il n'avait pas encore été question. Il fut d'abord interrogé seul; et comme il se renfermait dans un système de dénégation absolue, on prit le parti de le confronter successivement avec tous les individus compromis dans la même affaire. Ce fut dans une de ces confrontations qu'il fut reconnu pour le personnage mystérieux qui se rendait chez Georges tous les dix ou douze jours, et devant lequel tout le monde se tenait dans une attitude respectueuse."

M. Réal, en apprenant ces particularités, fut frappé de stupeur; il courut chez le premier consul pour lui en faire part; il devint rêveur; et après quelques momens de silence il s'écria: "Ah! malheureux T...., que m'as-tu fait faire!"

Mais il était trop tard, le duc d'Enghien était mort victime de cette méprise. Néanmoins on ordonna le secret; il était difficile de faire autrement.

On a prétendu que le premier consul s'était obstiné dans ce crime, malgré les larmes de l'impératrice Joséphine (alors madame Buonaparte); on a dit qu'elle s'était jetée à ses genoux pour obtenir la grâce du duc d'Enghien: tout cela a été imaginé pour le rendre odieux. Madame Buonaparte ne connaissait nullement le résultat du jugement de la commission militaire; elle n'a pu l'apprendre qu'à mon retour à la Malmaison, et alors il n'y avait pas de grâce à demander.

Il est possible que madame Buonaparte, instruite du danger qui menaçait le duc d'Enghien, ait d'avance cherché à fléchir son époux, et cette conjecture s'accorde facilement avec la bonté connue de son cœur. Mais je crois pouvoir dire que telle était dans ces sortes d'occasions sa persévérance pour faire des bonnes actions, qu'elle n'eût pas cessé ses instances avant d'avoir obtenu ce qu'elle sollicitait.

Quant au premier consul, en observant de sang-froid la part qu'il eut à ce tragique événement, on ne saurait se refuser à des considérations qui diminuent beaucoup l'odieux qu'on s'est efforcé de répandre sur lui.

Est-ce le premier consul qui le premier a porté ses pensées au-delà du Rhin, sur le malheureux duc d'Enghien? Non, il en connaissait à peine l'existence; il ignorait complètement le lieu de sa résidence.

Qui donc pouvait diriger ses vues de ce côté? Le ministre chargé des informations au-dehors, celui des relations extérieures.

Le premier consul a-t-il, pour connaître ce qui concernait le duc d'Enghien, employé des moyens particuliers à lui? Non, il n'a eu recours qu'aux seuls fonctionnaires publics chargés de la surveillance de tout ce qui intéresse la sûreté générale.

A-t-il tronqué, falsifié les pièces du procès, substitué quelque chose aux documens qui ont servi de base à l'acte d'accusation? Non, ils ont été remis en originaux à la commission militaire.

Si le premier consul eût été tourmenté de la pensée de se défaire du duc d'Enghien, avait-il besoin de l'enlever de sa résidence, de le faire venir à Paris, de préparer sa mort par l'appareil d'un jugement, de le livrer à une commission qui pouvait tromper son attente? Ne pouvait-il pas s'autoriser de ce qu'on fesait contre lui-même, pour recourir à des moyens plus prompts et plus sûrs? Manque-

t-on de scélérats pour frapper le cœur d'un ennemi ? et quand un homme est capable d'un assassinat, ira-t-il préférer le grand jour et s'entourer de témoins plutôt que de porter ses coups dans les ténèbres, et de se réserver le moyen de nier le crime ou de livrer le scélérat ?

D'un autre côté, si l'on sépare le duc d'Enghien de la conspiration de Georges, de quelle importance sa vie était-elle pour le premier consul ? Il n'était point l'héritier du trône ; et dans aucun cas il ne pouvait y être appelé. Il fallait donc, pour fixer l'attention du premier consul, et le faire entrer dans les vues que l'on se proposait, le frapper par des considérations d'une autre nature ; il fallait compromettre le duc d'Enghien en l'associant à la conspiration de Georges.

J'ai dit, et je suis convaincu que le premier consul ne songeait nullement au duc d'Enghien, qu'il ignorait et sa filiation et le lieu de sa résidence *, et que les premières notions à ce sujet ne lui sont venues que par ces intrigans à qui rien ne coûte lorsque l'apparence de dévoûment peut leur rapporter quelque chose : et à cette époque, c'était à qui trouverait plus vîte le chef véritable de la conspiration de Georges. Si le premier consul eût voulu perdre le duc d'Enghien le jour même où il venait d'arriver, il n'aurait pas donné l'ordre à M. Réal d'aller l'interroger ; et c'est un fait incontestable qu'il l'avait donné. Loin d'avoir intérêt à précipiter la catastrophe, le premier consul avait, au contraire, un intérêt immense à ce qu'il vécût au moins huit jours. S'il eût été reconnu pour le personnage mystérieux qui se rendait chez Georges, nul doute que sa perte n'eût été certaine. L'envoi du conseiller d'Etat Réal à Vincennes prouve invinciblement que c'était par la vérification de ce fait que l'instruction devait commencer.

L'examen des papiers du Prince était encore au préable indispensable ; car il importait de savoir s'il y avait eu quelques rapports entre lui et les officiers des troupes restées sur le Rhin, et l'on pouvait avoir besoin à ce sujet des explications du Prince. Mais l'intrigue avait fait un autre calcul : on craignait que si M. le duc d'Enghien n'était pas reconnu pour le chef du parti, il n'échappât. Alors il aurait connu les circonstances et les auteurs de son enlèvement ; les conséquences pouvaient en être fâcheuses ; pour s'en garantir, et jouir en sécurité des fruits d'un zèle odieux, l'intrigue le précipita dans la fosse. Voilà ce qu'ont toujours pensé ceux qui, comme moi, ont été les témoins de ce malheureux procès. On s'est constamment dit qu'il fallait nécessairement que quelqu'un de considérable se fût interposé entre le premier consul et le gouverneur de Paris, pour déterminer celui-ci à agir promptement, et lui persuader que le premier consul n'avait pas voulu donner l'ordre précis de faire disparaître le duc d'Enghien, mais qu'il en serait bien aise quand la chose serait faite.

Pourquoi donc l'opinion a-t-elle dévié de cette route, pourquoi s'est-elle fixée sur des personnes étrangères, et par caractère et par position, à tous ces artifices de l'intrigue ? Si le premier consul eût cru avoir besoin de moi dans cette affaire, s'il m'eût cru capable de seconder ses vues mieux qu'un autre, pourquoi ne

* Pendant le cours de mon administration, j'ai eu occasion d'entendre dire souvent qu'un baron d'Al....n'avait pas été étranger à cette catastrophe, par les rapports officieux qu'il avait donnés alors au ministère des relations extérieures, qui probablement avait été sa dupe.

Ce M. d'Al....étranger, né avec l'esprit remuant, trouvait son pays trop petit pour lui, et cherchait à s'attacher à la fortune de la France ; le ministre se l'appropria en entier, et tellement qu'on fut obligé de le prendre *au service de France*, pour qu'il retrouvât une patrie. S l'empereur, qui en était fort mécontent en 1813, n'en a point fait un exemple, c'est parce qu'il s'est rappelé ses antécédens avec sa politique d'alors.

me fesait-il pas nommer de la commission militaire ? Je pouvais même la présider, puisque j'étais du même grade que l'officier supérieur chargé de cette fonction.

J'ai réfléchi mille fois aux circonstances de cette catastrophe, et je me suis confirmé de plus en plus que le ministre des relations extérieures était le seul qui pût expliquer comment et pourquoi la commission avait jugé et fait exécuter son jugement avant que M. Réal eût pu remplir la mission qui lui était confiée. Il est bon d'observer qu'aucun des juges ni le président lui-même ne se doutaient que M. Réal devait venir à Vincennes.

On m'a laissé calomnier à dessein dans des salons dont on formait le langage. Il est tems que chacun reste le père de ses œuvres. On a vu quelle a été ma part dans ce drame sanglant ; je n'en veux pas d'autre, et je ne souffrirai pas que d'odieuses préventions pèsent sur ma tête, tandis que les vrais coupables se pavanent sous les hautes dignités dont ils sont revêtus.

Ici finit le récit que j'ai écrit à Malte en 1815, et je passe à l'examen des imputations qu'on pourrait déduire de la manière dont le *Mémorial de Sainte-Hélène* s'est énoncé au sujet de ce grand procès.

Je passe donc à l'article qui a suscité cette discussion. Si je nomme les individus, ce n'est ni par méchanceté ni par ressentiment. Je suis la route tracée par le *Mémorial*. L'auteur renvoie aux ouvrages de MM. O'Meara et Warden, pour les faits qu'il n'aurait pu, dit-il, que répéter, puisqu'ils sont puisés à la même source.

Le comte de Las-Cases n'a à se justifier de rien, et je ne suis pas aussi heureux que lui ; mais, simple rapporteur, je cite et n'accuse pas ; et si je n'étais persuadé que la personne désignée par MM. O'Meara et Warden, a toutes sortes de moyens de se justifier, je ne répéterais même pas les assertions de ces deux auteurs, malgré l'autorité du témoignage qu'ils invoquent, et à laquelle M. de Las-Cases en ajoute une nouvelle, puisqu'il y renvoie. Je viens maintenant au récit de M. de Las-Cases, dans son *Mémorial de Sainte-Hélène*.

« L'empereur, dit-il, avec nous, et dans l'intimité, disait que la faute *en dedans* pouvait être attribuée à *un excès de zèle autour de lui*, ou à des *vues privées*, ou enfin à des intrigues mystérieuses. »

Examinons chacun de ces motifs séparément.

1°. *A un excès de zèle.* Ceci pourrait s'appliquer à plusieurs des personnes qui entouraient le premier consul, car alors il y avait beaucoup de zélés ; mais ce zèle pouvait-il provenir de moi ? Non, assurément, car j'étais absent depuis plus de deux mois, et il y avait à peine deux jours que j'étais arrivé, lorsque le duc d'Enghien fut amené à Paris. J'étais étranger à son enlèvement, à la résolution du conseil qui l'avait ordonné. Le jour même de son jugement, j'ignorais encore toutes les particularités qui le concernaient ; ce n'est donc pas à l'excès de mon zèle que la maison de Condé peut imputer son malheur.

2°. *A des vues privées.* Ces vues privées, qui pouvaient-elles regarder ? Ceux qui avaient intérêt à engager le premier consul assez avant dans les intérêts de la révolution, pour qu'il lui fût impossible de s'en détacher ; ceux qui exerçaient autour du premier consul des fonctions purement civiles et administratives ; car nous autres militaires, nous n'avions rien à démêler avec les combinaisons politiques, les calculs adroits et ténébreux, ni avec les ambitions de cabinet. Mes vues privées ne pouvaient avoir d'autre objet que de bien servir le chef de l'Etat, à la tête du corps dont il m'avait confié le commandement ; il est rare qu'un militaire ait d'autres *vues privées* que celles-là. *Ces vues privées* dont parle l'empereur ne peuvent pas me regarder.

3° Ou enfin à des *intrigues mystérieuses.* Cette phrase elle-même est un peu mystérieuse. Essayons d'en pénétrer le sens.

Quoique le premier consul dût son élévation à la révolution ; quoique dans l'origine de sa fortune guerrière il en eût affecté le langage et quelquefois les principes, on savait néanmoins qu'il avait la démagogie en haine, qu'il détestait ces idées anarchiques de liberté et d'égalité, avec lesquelles il est impossible de constituer un Etat ; il sentait le besoin de régulariser la révolution et d'en faire un pouvoir unique et fort, capable d'enchaîner et de faire taire les factions.

Les royalistes, toujours prêts à se flatter, se berçaient de l'espoir qu'un jour, peut-être, il s'arrangerait avec le Roi légitime, et que si ses intérêts l'exigeaient, il pourrait remettre en ses mains le sceptre qu'il avait perdu. Quoique ces idées fussent tout-à-fait chimériques, elles ne laissaient pas que d'inquiéter certaines personnes. Une foule d'hommes frémissaient à la seule pensée du retour de la maison de Bourbon. On consentait à élever le premier consul au trône, mais on ne voulait pas qu'il pût jamais le céder à un autre ; et pour lui en ôter la pensée, on voulait l'engager si avant dans la révolution, le compromettre si fortement avec la dynastie légitime, qu'il ne pût jamais y avoir de paix entre elle et lui. On ne voyait pas de moyen plus propre à cimenter cette alliance entre la révolution et lui, que le sang d'un Bourbon. Il fallut donc tourner ses regards vers le duc d'Enghien, le seul que l'on peut atteindre, le lui présenter comme un coupable, et le mettre sous sa main. Mais le premier consul, en consentant à toutes ces propositions, voulait que l'on observât des formes ; que la culpabilité du duc d'Enghien fût démontrée ; car si ce prince succombait dans cette malheureuse affaire, le premier consul pouvait au moins se justifier aux yeux de l'Europe ; mais il pouvait arriver aussi que le prince se justifiât, et cette chance n'aurait pas satisfait ceux qui avaient noué *des intrigues mystérieuses.* Il fallait donc précipiter la catastrophe, et se mettre en garde contre ces principes de justice qui pouvaient sauver la victime. Il n'est guère d'autre moyen d'expliquer la phrase du premier consul. Ce qu'il me dit en apprenant les circonstances de la mort du duc d'Enghien, la surprise qu'il en témoigna à M Réal, et cette parole mémorable: *Malheureux T. . . ., que m'as-tu fait faire !* tout cela me semble résoudre suffisamment l'énigme ; et dans cette explication, il n'y a pas un mot qui puisse s'appliquer à moi.

Je l'ai déjà dit, je n'avais rien à démêler avec la révolution ; j'avais alors vingt-huit ans ; je n'avais aucun besoin d'associer le premier consul aux intérêts révolutionnaires ; il lui convenait mieux qu'on les haït que de les aimer ; mais d'autres personnes qui entouraient le premier consul (et l'entourage était grand) n'étaient pas dans une si heureuse position.

Continuons le récit de M. de Las-Cases :

" L'empereur disait qu'il avait été poussé *inopinément :* on avait, pour ainsi dire, *surpris ses idées, précipité ses mesures, enchaîné ses résultats.*"

Ces mots sont assez vagues, et n'expriment pas d'idées précises ; mais prenons-les tels qu'on nous les donne. Ce n'est pas moi qui ai pu *surprendre les idées du premier consul,* puisque je n'étais pas à Paris quand il fut décidé qu'on enleverait le duc d'Enghien ; puisqu'il y avait à peine deux jours que j'étais arrivé lorsqu'il fut amené et jugé à Paris.

Ce n'est pas moi *qui ai précipité ses mesures ;* car je n'entrais pas alors dans son conseil privé ; je n'appartenais pas encore à son ministère ; je n'étais pas membre de la commission militaire ; je ne conseillais pas, je ne commandais pas : j'obéissais.

Enchaîné ses résultats. Je ne pouvais rien enchaîner, rien contrarier ; je n'étais pas initié aux vues

du premier consul ; je n'avais aucun intérêt à m'en écarter ; je n'étais pas, comme je l'ai dit, une créature des principes révolutionnaires : aucun remords, aucun souvenir, aucune crainte ne pouvaient me troubler. Ainsi, jusqu'à présent je ne trouve rien, dans le récit de M. de Las-Cases, qui puisse s'appliquer à moi. Voyons si la suite est de nature à me compromettre davantage.

" Tout avait été prévu d'avance," continue l'empereur, " *les pièces se trouvèrent toutes prêtes : il n'y avait plus qu'à signer !*"

Il n'y avait plus qu'à signer ! Et qui donc avait disposé les pièces d'avance ? qui donc avait tout prévu ? Etait-ce moi, colonel de cavalerie, absent depuis deux mois ? Avais-je quelque chose de commun avec des délibérations de conseil, des pièces d'administration ? Avais-je, dans cette affaire, quelque chose à présenter à la signature du premier consul ? Assurément ces fonctions regardaient d'autres que moi.

Mais voici quelque chose de plus décisif encore. L'empereur, après avoir parlé des motifs qu'on lui a supposés, les repousse et dit : " *Ces motifs ont pu exister peut-être dans l'esprit et pour les vues particulières* des acteurs subalternes qui concoururent *à cet événement*. De ma part il n'y eut que la nature du fait en lui-même, et l'énergie de mon naturel." Il ajoute ensuite : " Assurément, si j'eusse été instruit à tems de certaines particularités concernant les opinions et le naturel du Prince ; *si surtout j'avais vu la lettre qu'il m'écrivit, et qu'on ne me remit (Dieu sait par quel motif) qu'après qu'il n'était plus*, bien certainement j'eusse pardonné."

Ce passage offre deux parties bien distinctes ; l'une une peu ambiguë, sur les motifs que le premier consul impute aux acteurs subalternes qui concoururent à cette catastrophe ; l'autre bien claire, sur la lettre écrite par le duc d'Enghien, et gardée par quelqu'un.

Je crois avoir expliqué suffisamment les motifs des acteurs subalternes. Ils se trouvent naturellement dans l'intérêt qu'ils avaient à faire donner au premier consul des gages à la révolution. Ce sens est le seul qu'on puisse prêter aux paroles du premier consul.

Mais cette lettre, cette lettre qu'on n'a remis au premier consul qu'après la mort du duc d'Enghien, à qui a-t-elle été adressée ? Serait-ce à moi, par l'intermédiaire de l'officier de gendarmerie dont j'ai déjà parlé ? Ici j'ai besoin d'autres preuves que de simples dénégations ; il me faut plus que des raisonnemens ; il me faut des faits ; je vais les produire. Je déclare d'abord n'avoir entendu parler de cette lettre que par le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

1° Je n'ai point approché du duc d'Enghien ; je n'ai eu aucune relation avec lui ; je suis resté, pendant et après la délibération de la commission militaire, à la tête du corps que je commandais ; c'est un fait public, incontestable ; j'ignore si M. le duc d'Enghien a obtenu la permission d'écrire à Vincennes avant ou après son jugement ; j'ai lieu de présumer que non ; mais dans tous les cas, j'adjure ici la véracité, l'honneur de M. Noirot : qu'il dise s'il a fait autre chose que de me consulter, que de me demander ma permission ; qu'il dise s'il m'a remis le moindre papier. Je pourrais donc déjà, sur le simple témoignage de ce recommandable officier, affirmer que ce n'est pas à moi que cette lettre a été remise ; mais voici des preuves plus précises, des argumens plus péremptoires que tout ce que je pourrais dire.

M. de Las-Cases, en fesant le récit de l'événement qui nous occupe, renvoie, pour les faits, à l'ouvrage du docteur O'Meara, à celui du docteur Warden ; j'ai suivi ses indications, et voici ce que j'y trouve ; je commence par l'ouvrage d'O'Meara :

" Je demandai à Napoléon s'il était vrai que T.... eût gardé une lettre écrite par le duc d'Enghien, et qu'il

ne l'eût remise que deux jours après son exécution.—C'est vrai, répondit Napoléon ; le duc avait écrit une lettre dans laquelle il m'offrait ses services, et me demandait le commandement d'une armée ; et ce scélérat de T.... ne m'en donna connaissance que deux jours après que le prince eut été mis à mort." (Tome Ier, page 321.)

Je passe à la page 430, et je lis:

" Le duc d'Enghien se comporta devant le tribunal avec une grande bravoure. A son arrivée à Strasbourg, il m'écrivit une lettre ; cette lettre fut remise à T.... qui la garda jusqu'à l'exécution."

Ce passage contient deux faits remarquables ; la lettre a été écrite non à Vincennes, mais à Strasbourg. Elle a été adressée, non à moi, mais à un personnage dont le nom commence par un T....Or, le mien commençait alors par un S. Ce n'est donc pas à moi qu'elle a été remise, ce n'est donc pas moi qui l'ai interceptée. En effet, à qui le duc d'Enghien, arrivé à Strasbourg, devait-il s'adresser pour faire remettre sa lettre au premier consul ? Etait-ce à moi, qu'il ne connaissait pas, ou à M. de T....,ministre des affaires étrangères, portant un grand nom monarchique, et connu en Europe ? Mais peut-être le docteur O'Meara s'est-il trompé.

Consultons donc une autre autorité. Me voici avec le recueil des pièces authentiques sur le captif de Sainte-Hélène, écrites par les généraux Gourgaud, Montholon et le docteur Warden, et je trouve, tome II, page 226 :

" Mon ministre représenta fortement qu'il fallait se saisir du duc d'Enghien, quoiqu'il fût sur un territoire neutre. Mais j'hésitais encore, et le prince de Bénévent m'apporta deux fois, pour que je le signasse, l'ordre de son arrestation. Ce ne fut cependant qu'après que je me fus convaincu de l'urgence d'un tel acte, que je me décidai à le signer."

Ceci commence à s'éclaircir: *mon ministre ;* je n'étais pas ministre, et j'étais absent. *Le prince de Bénévent.* Le prince de Bénévent est assez connu pour que je n'aie pas besoin de dire que ce n'est pas moi ; tout ce paragraphe ne saurait donc me regarder.

Je ne saurais donc être le coupable désigné dans cet écrit. Si celui qu'on y désigne est victime d'une noire calomnie, il se pourvoira sans doute contre le calomniateur. Quant à moi, je ne suis ici que simple rapporteur ; j'ai cité mes autorités : c'est un devoir que ma position m'impose. J'avais à cœur de démontrer que l'on n'a jamais pu m'imputer la catastrophe de M. le duc d'Enghien ; et j'attache du prix à prouver que jamais mon nom n'a été prononcé par l'empereur dans les conversations confidentielles qu'il a eues à ce sujet.

Quels que soient les monumens historiques que je consulte, je vois des noms indiqués uniformément, et ces noms ne sont pas les miens ; ni la *Revue chronologique de l'histoire de France pendant la révolution,* ni le *Correspondant de Hambourg,* ni le *Courrier de Leyde,* qui que ce soit ne me nomme : et cependant en France on n'a cessé de me corder autour de cet événement.

" Le ministre des relations extérieures, Talleyrand, dit la *Revue chronologique,* a fait connaître cette arrestation au ministre de l'électeur de Bade, par une lettre en date du 11." (Voyez le *Correspondant de Hambourg, le Courrier de Leyde.*)

" Le premier consul, dit le ministre français, a cru devoir donner à des détachemens l'ordre de se rendre à Offenbourg et à Ettenheim, pour y saisir les instigateurs des conspirations inouïes qui, par leur nature, mettent hors du droit des gens tous ceux qui manifestement y ont pris part."

J'ai délibéré long-tems avant d'exposer au grand jour cette partie de mes Mémoires ; je sentais que je ne pouvais me laver pleinement qu'en imprimant à d'autres les taches dont on a voulu me flétrir ; et cette néces-

sité, toute légitime qu'elle est, répugnait à mon caractère. Il fallait une provocation décidée pour me faire rompre le silence, et cesser de me reposer dans le témoignage de ma conscience.

Mais enfin, puisque le *Mémorial de Sainte-Hélène* n'a rien éclairci, puisque l'auteur de cet écrit a cru devoir couvrir la vérité d'un voile officieux, et laisser les choses dans l'état où elles étaient précédemment, puisqu'à l'occasion de ce *Mémorial* on a rappelé publiquement les rumeurs mensongères dont on n'a cessé de m'assiéger, pourquoi aurais-je tardé encore à m'expliquer ? Quels ménagemens, quels égards dois-je à ceux qui n'en ont jamais eu pour moi ? On a dénaturé avec intention toutes les circonstances de ce tragique événement pour lui donner le caractère d'un assassinat commis dans une caverne de voleurs.

Puissant comme je le suis devenu depuis, j'aurais pu me venger ; j'ai mieux aimé respecter mon caractère ; et si aujourd'hui je lève sans ménagement le voile qui couvre cette scène d'horreur, c'est que, fatigué de me voir constamment accusé, il ne m'a plus été possible ni permis de me taire.

Je devais à ma famille, à mes compatriotes et à mes amis, cette publication ; je tenais à leur démontrer que ce n'était pas par des crimes que je m'étais élevé ; et que si mon étoile avait été pour quelque chose dans ma carrière, la plus grande grâce que j'ai à lui rendre, c'est de m'avoir conduit comme acteur à cent combats, et pas encore à un seul jugement.

Maintenant, après avoir épuisé tout ce que j'avais à dire à ce sujet, je n'en parlerai plus. Que chacun établisse ses conjectures à son gré : il sera toujours vrai que l'on ne pourra pas en conclure que si, au lieu d'avoir été moi-même l'auteur de ma fortune, j'avais reçu avec le jour les avances d'une grande illustration, on ne m'aurait pas vu la souiller pendant tout le cours de ma vie. Je ne donnerai plus d'explication sur cette matière ; je ne pourrais d'ailleurs que renvoyer à ce que j'ai dit.

LE SIÈGE D'AMASIE.

CONTE.

Les hommes se plaisent aux récits, des combats ; ils aiment à voir leurs fureurs érigées en vertus. Et moi, tantôt riant de leurs folies, tantôt gémissant sur leur faiblesse et leur orgueil, je cherche dans leur histoire quelque trait qui fasse honneur à l'humanité. J'y trouve beaucoup de sang versé, peu de grandes et belles actions, beaucoup de conquérans fameux, peu de grandes âmes, beaucoup de fumée et peu de gloire. Heureux celui qui peut, au milieu de tant d'erreurs et de forfaits, rencontrer une vertu ! Il se repose doucement à côté d'elle, il la contemple avec admiration ; des larmes délicieuses baignent sa paupière. Tel est un voyageur, égaré dans les déserts de l'Arabie ; long-tems il n'a parcouru que des plaines arides et dépouillées, long-tems il n'a vu que des lions et des tigres ; soudain, il aperçoit une caravane ; son cœur palpite d'espérance et de joie ; il vole, il s'élance vers des êtres de son espèce, vers des êtres qu'il ne croyait plus revoir, et il s'écrie avec transport : « Grand Dieu ! Je retrouve donc des hommes ! »

Le fameux conquérant *Moèz-Ed-doulat* s'était emparé de toute la Caramanie, malgré les efforts d'Ali-Mohamed, le plus généreux, le plus brave et le plus vertueux des hommes. Ali ne possédait plus que la belle

ville d'Amasie où Moèz le tenait assiégé depuis six mois. La ville était bien fortifiée, pourvue de toutes les choses nécessaires pour soutenir un siége. Ali-Mohamed avait juré de s'ensevelir sous les ruines de son dernier asile, plutôt que de l'abandonner à ses ennemis : et quel serment qu'un serment d'Ali-Mohamed !

Moèz pressait le siége avec la plus grande vigueur ; le calife Moctafi aidait de toute sa puissance l'homme qui devait un jour s'emparer de son trône, et lui avait envoyé une armée de cent mille combattans. Ali-Mohamed avait repoussé tous les assauts de cette armée formidable, et tous les jours il apprenait à Moèz quelles ressources un roi courageux trouve dans l'amour de ses peuples.

Déjà les vivres de Moèz étaient épuisés ; ses soldats pressés par la famine, commençaient à murmurer, et le sultan se voyait réduit aux dernières extrémités. Il assemble son conseil composé de tous ses généraux. " Fidèles compagnons de mes travaux et de ma gloire, dit-il, laisserons-nous notre ouvrage imparfait ? Une seule ville résiste à ma puissance, et ses remparts orgueilleux insultent à votre courage indigné. Abandonnerons-nous la victoire ? Nous couvrirons-nous d'une honte immortelle ? Abandonner Amasie, c'est rendre à Mohamed tout le pays dont nous l'avons dépouillé, c'est fuir devant un ennemi tant de fois vaincu. Cependant, guerriers, le plus horrible des fléaux, la famine menace de dévorer mon armée : elle fait de rapides progrès, j'entends autour de moi les cris de la révolte, mes soldats languissans n'ont plus la force de combattre. Quel parti dois-je prendre ?...."

Le conseil garde un morne silence, Aucun des généraux de Moèz n'ose ouvrir un avis ; l'un craint d'être accusé de lâcheté, l'autre d'imprudence. Le seul Nervan, jeune guerrier plein d'audace, Nervan, intime confident de Moèz et son ami dès l'enfance, se lève et dit : " Moèz, je ne connais qu'un seul parti, celui de l'honneur." Moèz embrasse le jeune guerrier. " Je suivrai ton conseil, lui dit-il, ton langage est celui de l'amitié. Oui, plutôt mourir que de nous déshonorer !"

Le lendemain, au lever du soleil, il fait la revue de son armée. Quel est son étonnement ! Les soldats, loin de murmurer, poussent au ciel des cris de joie. Vive notre jeune sultan ! disent-ils avec transport ; vive le protégé du Prophète ! A l'assaut ! Volons à l'assaut ! Moèz demande d'où vient cette joie extraordinaire, cette ardeur nouvelle dans ces hommes qui, la veille, étaient en proie aux horreurs de la faim. Il apprend que pendant la nuit des anges sont entrés dans le camp, chargés de vivres de toute espèce, et n'ont disparu qu'après l'avoir généreusement approvisionné pour un jour. Moèz dissimule son étonnement ; il veut laisser à ses troupes une croyance si utile à ses desseins, et que, dans sa surprise, il est lui-même tout prêt à partager.

Il profite de ce moment d'enthousiasme, et conduit ses soldats à l'assaut. La ville est attaquée avec un courage extraordinaire, mais elle est défendue avec encore plus d'intrépidité. Moèz est obligé de se retirer dans son camp, après avoir essuyé une perte considérable. Cependant ses soldats fatigués des travaux du jour, et voyant leurs vivres épuisés, recommencent à murmurer de nouveau ; mais à peine le ciel est parsemé d'étoiles, que ces prétendus anges, qui la veille leur avaient apporté des vivres, reviennent encore conduisant mille chameaux chargés de toutes les choses nécessaires à la vie. Moèz averti de ce nouveau miracle, ordonne que leur chef soit arrêté et conduit dans sa tente.—Homme généreux, lui dit Moèz, d'où viens tu ?—D'Amasie.—Quel est celui qui t'envoie ?—Ali-Mohamed. —Qu'entends-je ? Mon ennemi !—Lui-même, seigneur !—Quel motif peut l'engager à me secourir ?—L'humanité et la justice. Va, m'a-t-il dit, va conduire ces

vivres au camp de Moèz; si tu ne peux cacher au sultan la main qui la lui donne, réponds-lui : Vous nous attaquez pendant le jour, alors nous vous regardons et vous combattons comme des ennemis. Pendant la nuit, Moèz, vous nous laissez tranquilles, nous vous regardons comme des voyageurs, comme des frères qui nous demandent l'hospitalité ; nous avons pitié de vos souffrances, et nous venons à votre secours.* — Esclave, répond Moèz, après un moment de silence, l'âme de ton maître est noble et généreuse, mais apprends que celle de Moèz ne ne lui cède ni en noblesse, ni en générosité. Je l'ai vaincu par les armes, je veux le vaincre encore par la vertu. Trois mille prisonniers sont dans mon camp, je les rends à ton maître sans exiger de rançon ; qu'ils prennent de nouveau les armes contre moi, ils sont libres et je ne les crains pas. Demain matin, au lever de l'aurore, tu les conduiras toi-même à celui qui t'envoie, et les mille chameaux qui m'ont apporté des vivres, rentreront dans Amasie chargés de riches présens.

Le lendemain cet ordre est exécuté. Les trois mille prisonniers sont renvoyés, leurs armes leur sont rendues, et des richesses immenses, des tapis de Perse de la plus grande beauté, des vaisselles d'or et d'argent, les objets les plus rares et les plus précieux sont transportés dans la ville assiégée, comme une offrande et non comme le prix d'un bienfait.

Cependant Moèz fait de nouvelles dispositions pour attaquer Ali. La garnison d'Amasie se prépare à soutenir un nouvel assaut. Les échelles sont plantées, et les soldats de Moèz, encouragés par la présence du jeune sultan qui les commande, font des prodiges de valeur. Le brave Nervan surtout se distingue au milieu de tous ces guerriers, par son courage et par sa beauté : il combat auprès de son maître ou plutôt de son ami. Bientôt entraîné rapidement par l'ardeur impétueuse de son zèle, il arrive sur les remparts, il oublie qu'il n'est suivi que d'un petit nombre des siens ; il renverse long-tems tout ce qui s'oppose à son passage, mais enfin il se voit entouré ; il combat seul contre une multitude d'ennemis ; ses forces épuisées l'abandonnent, il tombe, et les soldats, témoins de la chute du jeune héros, poussent vers le ciel des cris de douleur. La nouvelle de la mort de Nervan porte la consternation dans l'armée ; mais qui peindrait la fureur de Moèz lorsqu'il apprend le malheur de son ami ? Il vole de rang en rang, il excite le zèle de ses soldats par l'éloquence de ses discours et de son exemple ; il ne respire que la vengeance. Mais hélas ! ses efforts sont impuissans. Les échelles sont brisées ; les soldats du sultan sont précipités du haut des remparts. Ali poursuit ses avantages ; il fait sortir une partie de sa garnison, et fond avec la rapidité de l'éclair sur ses ennemis fatigués. Moèz désespéré se retire en lançant sur Amasie des regards étincelans de fureur, mais il ne rentre dans son camp qu'après avoir forcé Mohamed à se réfugier derrière les murailles de la ville assiégée.

La nuit arrive, et ses ténèbres bienfesantes viennent suspendre les combats. L'air est pur et silencieux ; les étoiles brillent dans l'immensité, et la lune éclaire de ses doux rayons cette région délicieuse, cette contrée favorisée du ciel, où la nature se plaît à prodiguer les trésors de ses fruits et de ses fleurs, où la paix devrait établir son trône éternel si elle pouvait régner toujours dans les lieux habités par des hommes. Moèz est sorti de sa tente ; il se promène lentement sur les bords du *Casalmach* dont les eaux fraîches et limpides roulent auprès de son camp. Il pense à son ami. « Hélas ! dit-il, je l'ai perdu pour jamais. Cher Nervan, je t'ai vu tomber sous les coups de l'ennemi, et je n'ai pu te venger ! Ah ! que

* Fait historique.

ne suis-je mort avec toi ! Nos pensées, nos sentimens étaient les mêmes, pourquoi n'avons-nous pas eu le même destin ! Je t'aimais...... comme la gloire, Zoraïde, la seule Zoraïde partageait avec toi les affections de Moèz. Gloire, amour, puissance, vous ne me consolerez jamais de la perte de mon ami." Il dit et tout-à-coup il croit apercevoir dans l'obscurité un jeune homme dont la taille, l'attitude et la démarche retracent à ses yeux étonnés l'image de Nervan. " Malheureux ami, s'écrie Moèz, est-ce ton ombre que je vois ?—Non, non, c'est Nervan lui-même.—Nervan ! Juste ciel ! Par quel prodige ?........ Oui, c'est Nervan, c'est mon ami que je presse sur mon cœur."

Ce dialogue est interrompu par l'arrivée d'une escorte nombreuse. Un envoié de Mohamed s'approche du sultan, et lui dit : Brave sultan, Ali-Mohamed m'envoie vers toi pour te dire: Je te remercie, Moèz, du présent inestimable que tu m'as fait : tu m'as renvoyé trois mille prisonniers qui languissaient dans ton camp, loin de leurs familles et de leurs amis. Ce sont mes enfans que tu m'as rendus ; car je regarde tous mes sujets comme mes enfans. Ah ! si tu avais pu voir le transport de leur joie lorsqu'ils ont embrassé leurs pères, leurs frères, leurs épouses, les gages chéris de leur amour. J'ai été témoin de ce spectacle, et mon cœur a été touché. Malheur, ai-je dit, malheur aux hommes qui déclarent la guerre aux plaisirs les plus délicieux de la nature. Moèz est mon ennemi parce qu'il a voulu l'être ; mais je ne combats que son ambition : car c'est elle qui m'attaque, et non son amitié. Que Nervan, l'ami de Moèz, retourne donc auprès de lui. Paix aux hommes qui s'aiment : ne leur enlevons pas le plus grand bienfait du ciel, ce serait un grand crime. En même tems, Moèz, je te renvoie les richesses immenses dont tu veux me faire présent. Que m'importent à moi tous les trésors de l'univers ? Si je dois conserver Amasie, ne serai-je pas assez riche ? et si je dois perdre Amasie, n'ai-je pas juré de m'ensevelir sous ses ruines, avec le peuple que le ciel m'a confié ?....

Esclave, dit Moèz, comment puis-je récompenser la générosité de ton maître ?—Sa récompense n'est pas en ton pouvoir, seigneur.—Se croit-il donc plus grand que moi ?—Il est grand et ne croit pas l'être.—J'admire sa vertu, mais elle ne peut m'étonner ; je l'imiterai, je le surpasserai peut-être.—La surpasser ! Non, seigneur, car vous êtes un homme.—Ton maître me redoute.—Il ne craint que le ciel.—Il cherche à me désarmer.—Vous êtes trop grand pour le croire.—Que ne consent-il à devenir mon sujet ?—Il ne doit l'être que du dieu qui tient dans sa main la destinée des rois.—Esclave, dit Moèz, j'aime tes réponses, elles sont nobles, elles sont dignes de celui qui t'envoie. Viens célébrer avec nous le retour de mon ami : et toi, cher Nervan, livrons-nous à tous les transports de la joie la plus pure. J'ai retrouvé le plus grand de tous les biens : que tout ce qui m'environne partage ma félicité....

Le Sultan ordonne les apprêts d'une fête magnifique. Ses tentes sont illuminées, les mets les plus exquis s'offrent aux regards des convives. Cent musiciens habiles font entendre les accords les plus mélodieux. La belle Zoraïde préside à cette fête qu'elle embellit ; elle en fait les honneurs avec autant de grâce que de noblesse. Moèz, entre sa maîtresse et son ami, jouit de tout ce que l'amitié a de plus tendre et l'amour de plus délicat.

Lorsque le repas est fini, la belle Zoraïde se lève ; elle donne le signal ; un groupe de jolies danseuses s'avance et voltige au milieu d'un nuage de parfums. Zoraïde prend un luth, et, dans le moment où ses jeunes compagnes se reposent, elle chante ce *gazel* qu'elle vient de composer :

Tendre amitié, vierge céleste,
Tout ici chante tes faveurs,
Et l'amour timide et modeste
Te dit, les yeux baignés de pleurs :
" Je ne demande point l'empire
" De ce cœur, à tes lois enchaîné sans retour.
" Permets, tendre amitié, qu'auprès de toi respire
" Le dieu d'amour.

" Mes doigts tresseront la couronne
" Qui doit parer ton front charmant,
" Si tu veux garder sur ton trône
" Une place pour un enfant.
" Je ne demande point l'empire, etc,

" Souvent, amitié consolante,
" Ta douce voix sécha mes pleurs ;
" Souvent, d'une main caressante,
" Sous tes pas j'ai semé des fleurs.
" Je ne demande point l'empire, etc.

" Je suis léger comme l'enfance ;
" Toi, constante comme le tems.
" Chaque jour accroît ta puissance,
" Et la mienne dure un printems.
" Je ne demande point l'empire, etc.

" Le jeune oranger que l'aurore
" De ses larmes vient d'embellir,
Près de son fruit qui se colore
" Laisse des fleurs s'épanouir.
" Je ne demande point l'empire
" De ce cœur à tes lois enchaîné sans retour ;
" Permets, tendre amitié, qu'auprès de
" toi respire
" Le dieu d'amour."

C'est ainsi que la belle Zoraïde exprime sa tendre inquiétude. Elle craint que l'amitié ne remplisse l'âme toute entière de Moèz. Le sultan la rassure, et, pressant tour-à-tour contre son cœur sa maîtresse et son ami : " Ne crains rien, dit-il, chère Zoraïde, ce cœur peut suffire à vous aimer tous les deux. La plus forte des passions peut y régner, avec le plus doux et le plus pur de tous les sentimens."

La fête est terminée, et les convives fatigués se retirent dans leurs tentes pour jouir des douceurs du repos. Moèz veut que l'envoyé d'Ali reste dans son camp jusqu'au lendemain. Il ordonne à ses esclaves de lui préparer un lit de l'édredon le plus délicat, et le couvrir des tapis les plus précieux.

Ses ordres sont exécutés. Tout sommeille autour de lui, et lui seul ne peut fermer la paupière.

La vertu de son ennemi le tourmente ; il cherche en vain dans son cœur les moyens de surpasser Mohamed en générosité. " Quoi ! se dit-il, il existerait dans l'univers un homme plus grand que moi, et cet homme serait Ali-Mohamed ! lui que j'ai vaincu, lui que j'ai presque dépouillé de ses états ! On écrirait un jour sur sa tombe : *Ici repose un homme bien plus grand que son vainqueur*...... Pourquoi fais-je la guerre ? Pour immoler des hommes ? Non, c'est pour obtenir la gloire, digne récompense des actions nobles et généreuses. Cherchons donc à la mériter. Un nouveau combat s'élève entre mon ennemi et moi. Il triomphe. O ciel! Fais que je puisse triompher à mon tour."

Les premiers rayons du soleil viennent d'éclairer les remparts d'Amasie. Déjà les troupes de Moèz sont en mouvement ; ses généraux viennent prendre ses ordres, et l'envoyé de Mohamed lui demande la permission de rentrer dans la ville. Moèz lui dit en rougissant : " Je te renvoie auprès de ton maître. Dis lui que j'admire sa vertu, et que mon plus grand supplice est de ne pouvoir l'imiter."

L'ambassadeur s'éloigne. Tout-à-coup un homme d'une physionomie sombre et farouche s'approche du sultan, et demande à lui parler en secret. Moèz ordonne à sa suite de s'éloigner, et l'étranger, se prosternant à ses pieds, lui dit : " Sublime sultan, que la victoire suive toujours tes étendards ! Je suis un habitant d'Amasie. Ton ennemi m'a donné depuis long-tems sa confiance, mais je suis las de le servir. Le bruit de ta générosité m'a conduit à tes pieds. Je veux être le plus dévoué de tes esclaves.—Quoi ! s'écrie Moèz avec étonnement, tu pourrais abandonner

Mohamed !—Non seulement je le quitte, mais je veux le livrer entre tes mains.—Comment ? Par quel moyen ?—Je connais une sécrète issue pratiquée au fond d'un rocher ; elle conduit dans la ville, et même jusqu'au palais de Mohamed. Il m'a confié ce secret important, connu d'un petit nombre de ses sujets.—Juste ciel ! s'écrie Moèz avec une joie inexprimable, que ne te dois-je pas ? Tu as lu dans mon cœur, tu viens à mon secours. Attends, attends, dit-il à l'inconnu, je vais te récompenser comme tu le mérites. Tu ne sais pas quel service tu viens de me rendre." Il sort de sa tente ; il ordonne que l'ambassadeur d'Ali soit rappelé sur-le-champ et il lui dit : "Prends ce traître, et dis à celui qui t'envoie : Tu as généreusement rendu à Moèz l'ami de son cœur ; Moèz reconnaissant remet entre tes mains ton plus cruel ennemi, un homme qui voulait abuser de ta confiance pour te trahir. Demain, si Moèz l'eût voulu, tu tombais en sa puissance, mais il dit : Opprobre éternel à ceux qui, pour vaincre leurs ennemis, se servent de la bassesse et de la perversité des hommes. La perfidie ne peut être l'instrument du courage, la lâcheté seul peut se servir du lâche. Accueillir le traître, c'est descendre aussi bas que lui ; employer la trahison, le plus infâme de tous les crimes : ce n'est pas combattre, c'est assassiner."

A peine l'ambassadeur est rentré dans Amasie, que les trompettes annoncent le moment des combats. Au sommet des hauteurs qui couronnent la ville, le sultan voit étinceler des armes et flotter des étendards. Il apprend qu'une armée de dix mille hommes est venue au secours d'Ali-Mohamed, et qu'elle s'est emparée des montagnes. Il sent la nécessité d'enlever à son tour ce poste avantageux. Quelque difficile que soit une telle entreprise, Moèz n'hésite pas un instant ; il dirige presque toutes ses forces de ce côté, et ne laisse qu'un petit nombre de soldats pour la garde de son camp.

L'armée ennemie défend les passages avec autant de valeur que de constance ; cependant elle est forcée de ployer. Moèz domine une partie des hauteurs, mais la nuit vient suspendre une entreprise à demi couronnée. Il revient dans son camp ; mais qui peindrait son étonnement et sa douleur ! Les gardiens de ses tentes sont immolés, les tentes sont pillées. Une horrible terreur s'empare de son âme, un sinistre pressentiment glace son sang dans ses veines. Qu'est devenue Zoraïde ?.. Il l'appelle en vain ; Zoraïde ne lui répond point. Il ne voit qu'un vieil esclave couvert de blessures, qui se traîne auprès de lui et lui dit : "O mon seigneur et mon maître ! Celle que tu cherches est tombée entre les mains de tes ennemis. Tandis que tu étais occupé à l'attaque des montagnes, ils sont venus fondre sur nous ; ils ont immolé ou emmené prisonniers tes fidèles soldats, trop peu nombreux pour défendre ton camp. Ils ont enlevé la belle Zoraïde et les jeunes esclaves destinées à la servir. O mon maître, j'aurais préféré la mort à la douleur de t'annoncer une nouvelle qui doit déchirer ton cœur.—Quoi ! s'écrie Moèz, avec une fureur inexprimable ; Zoraïde entre leurs mains, et je ne pourrais l'en arracher ! Tout ce que j'ai de plus cher, Zoraïde, mon amante, mon épouse est au pouvoir d'Ali-Mohamed et j'existe encore ! Que n'ai-je plutôt perdu tous mes états ! Je pourrais recouvrer mon trône ; mais Zoraïde.... Ah barbares ! vous payerez cher ce triomphe d'un moment. Vous faites couler une larme, je ferai couler des flots de votre sang. Oui, le jour où j'entrerai dans cette ville abhorrée, je veux la réduire en cendres sur les cadavres de ses habitans....

C'est ainsi que Moèz s'abandonne à la violence de son désespoir. Ses généraux, ses courtisans le regardent en tremblant. Le seul Nervan ose s'approcher de lui, et cherche à calmer sa douleur. Moèz le repousse, et, promenant à l'entour des regards

sombres et farouches : " Allez, dit-il, allez ; j'ai perdu tout ce que j'aimais, je n'ai plus besoin de vous."

Cependant les flots de sa colère s'apaisent par degrés, et l'espérance vient un instant verser un baume consolateur sur la profonde blessure de son âme. " Ne connais-tu pas Mohamed ? se dit-il à lui-même. Que de preuves ne t'a-t-il pas données de sa générosité ! Il tenait en sa puissance le brave Nervan, un de ses plus redoutables ennemis, il a su quels liens t'unissaient à Nervan, et il te l'a rendu. Peut-être quand il saura que Zoraïde.... Mais que dis-je, insensé ? Quand il aura vu Zoraïde, sera-t-il encore le maître de me rendre un trésor si précieux ? Pourra-t-il se défendre de brûler pour elle du plus ardent amour ? Peut-être, dans ce moment, il est auprès d'elle, il lui parle avec une douceur perfide, il cherche le chemin de son cœur pour en bannir mon image. Il emploie toutes les séductions, toutes les promesses, toutes les menaces.... Ah ! que ne puis-je pénétrer dans son palais, arriver jusqu'à lui : et plonger ce poignard dans son cœur !

Le soleil se lève, et Moëz n'a pas fermé l'œil. Il se promène avec une sorte d'égarement autour de ses tentes. Personne n'ose l'approcher ; on connaît trop, et l'on redoute avec raison l'impétuosité des passions de cette âme indomptée. Toute l'armée attend des ordres qui ne sont point donnés. Moëz oublie son armée, son ambition, sa gloire. Plusieurs passions satisfaites peuvent exister à-la-fois dans une âme tranquille : mais quand une de ces passions est irritée, son domaine n'est pas assez grand pour la contenir. Tel est un fleuve grossi par les orages ; il s'enfle se déborde et rejette avec fureur tout ce qui vivait dans son sein, lorsque ses flots paisibles ne s'élevaient point au-dessus de ses rivages.

Le soleil a parcouru sa carrière, et le sort de Moëz n'a pas changé. Une nouvelle ambassade de son ennemi n'est point venue remettre entre ses mains l'objet de son amour. S'il s'est un instant flatté que Mohamed serait assez généreux pour lui rendre Zoraïde, il a perdu cette espérance. Il s'abandonne à toute sa fureur, et ne respire plus que la vengeance. Il forme la résolution d'entrer lui-même dans Amasie pendant la nuit. Il quitte les riches vêtemens qui pourraient le faire reconnaître des ennemis, prend le costume d'un marchand Arménien, et se fait suivre par deux esclaves et quatre chameaux chargés de précieuses marchandises. Après un long circuit, il parvient à la route qui conduit de Bagdad à la ville, et bientôt il arrive aux portes d'Amasie. Les sentinelles le laissent entrer. Conduit par un de ses esclaves qui connaît parfaitement la ville, il dirige ses pas vers un superbe *caravanseraïl*, voisin du palais de Mohamed.

A peine entré dans ce lieu, il brûle d'en sortir pour errer autour du palais qui renferme Zoraïde, résolu à périr ou à l'arracher des mains de son rival. Mais bientôt il voit entrer un officier de Mohamed, escorté d'une suite nombreuse. L'officier s'approche du sultan et lui dit : " Mon maître vient d'apprendre qu'un étranger est arrivé dans Amasie. Ali-Mohamed sait tout ce qu'on doit aux étrangers ; il s'empresse de remplir, envers eux les devoirs de l'hospitalité, quels que soient leur rang et leur fortune. Il m'envoie vers vous, seigneur, pour vous prier de venir honorer son palais de votre présence.— Si telle est la volonté de ton maître, dit Moëz étonné, j'y souscris ; marche, je vais te suivre."

Le sultan monte les degrés qui conduisent au palais. Il traverse de vastes appartemens décorés avec la plus grande magnificence, et il arrive dans le lieu que Mohamed a choisi pour donner audience aux étrangers. Il s'avance vers le trône où siége son ennemi, et cherche à dissimuler la fureur qui le dévore. Il lève les yeux sur cet homme qu'il déteste et qu'il voit pour la première fois ; mais à peine l'a-t-il aperçu, qu'il sent sa

colère s'éteindre par degrés; il reste immobile; un respect religieux entre dans son cœur. Il est prêt à ployer les genoux devant celui que tout-à-l'heure il voulait immoler. Il ne peut s'empêcher d'admirer cette noble figure où respirent à-la-fois le courage et la douceur, la grandeur et la simplicité, la sensibilité d'une belle âme, jointe au calme inaltérable de la force.

Mohamed l'aperçoit: il descend de son trône, et s'approchant de lui avec bonté, il lui dit, avec un gracieux sourire: "Etranger, sois le bien venu. Je ne demande ni ton nom, ni ta patrie. Tu es un homme, et je suis ton frère. Sans doute les projets qui te conduisent dans cette ville où je règne, sont des projets innocens, car je ne t'ai jamais fait de mal, et je ne te veux que du bien."

Moèz interdit et confus garde un profond silence. Mohamed ordonne à une troupe d'esclaves de le conduire dans un riche appartement et de le revêtir d'habits somptueux; en même tems, il l'invite à partager son repas du soir. Moèz se retire un instant, et bientôt, dans un costume plus conforme à son rang, il arrive dans une salle magnifique où Mohamed entouré des grands de sa cour, est prêt à s'asseoir avec eux autour d'une table couverte des mets les plus exquis. La place d'honneur est donnée à l'étranger dont la figure noble, l'attitude imposante fixent tous les regards et font naître l'étonnement et l'admiration.

Bientôt la gaieté la plus douce et la plus franche préside au festin. L'esprit se montre avec cette noble indépendance qui lui donne tant de charmes. Les courtisans de Mohamed ne ressemblent en rien à des courtisans. Ce sont des amis à qui des vertus éprouvées donnent le droit de dire tout ce qu'ils pensent, tout ce qu'ils sentent.

Mohamed remarque l'étonnement de l'étranger. Il prend la parole et lui dit: "Tu es surpris de voir la franchise et l'amitié s'asseoir à la table d'un roi? de me voir, sur le trône, aussi heureux que si je ne régnais pas?—Tu es heureux, Ali! s'écrie Moèz; tu es heureux, lorsqu'un ennemi redoutable est à tes portes; lorsque dans peu de jours, peut-être, ton trône va tomber, et t'entraîner dans sa chute; lorsque ton sort dépend de Moèz!—Etranger, dit Mohamed, mon sort est entre les mains de Dieu. Ce Dieu pouvait, il y a dix ans, renverser mon trône d'un souffle, et cependant j'étais heureux. Mon destin n'a point changé, je suis toujours sous la dépendance du même maître, et Moèz est, comme Mohamed, soumis aux décrets éternels de celui qui peut tout. Mais crois-moi, éloignons un sujet de conversation qui, sans troubler la paix de mon âme, ne me semble pas fait pour égayer un festin."

A l'instant la table est couverte des fruits les plus exquis et des fleurs les plus brillantes. Des vases d'une forme élégante et d'un cristal éblouissant sont remplis des vins les plus délicieux. Au milieu de la table, un paon artificiel montre aux yeux étonnés les richesses de son beau plumage tout parsemé d'émeraudes. Tout-à-coup, par une ingénieuse mécanique, l'oiseau développe une roue majestueuse, et tous les parfums de l'Arabie jaillissant de chacune de ses plumes, tombent en pluie sur les fleurs et sur les fruits embaumés. Une harmonie enchanteresse se fait entendre, et les plus charmantes danseuses viennent déployer toutes les grâces au milieu d'une fête où Mohamed étale toute la magnificence du luxe asiatique. La gaieté des convives s'anime de plus en plus, et Mohamed, sans rien perdre de sa dignité, se livre sans contrainte à l'enjouement le plus aimable et le plus naturel. Moèz le considère dans un morne silence. Il pense à Zoraïde; sa fureur renaît par degrés, et sa main presse avec force le poignard qu'il tient caché sur son sein. Alors Mohamed lui adresse la parole.

« Etranger, lui dit-il, c'est pour toi que cette fête est donnée, et tu refuses de participer à nos plaisirs. Pourquoi cette sombre tristesse empreinte sur le visage de mon hôte ?— Ali, répond Moèz, une passion terrible règne dans mon cœur, et le dévore. Mon ennemi m'a ravi l'objet du plus tendre amour, une femme dont j'étais aimé et que j'allais élever au rang de mon épouse. Il la tient captive dans son sérail. Elle gémit de mon absence, et sans doute des persécutions de son ravisseur. Je viens dans Amasie, conduite par la vengeance. Je viens pour plonger un poignard dans le cœur de l'ennemi qui m'outrage, pour mourir ou délivrer celle que j'aime.—Quoi ? dit Mohamed, tu prétends te faire justice toi-même ! As-tu pensé qu'Amasie était gouvernée par un barbare, et que les lois qui défendent le faible contre les usurpations du fort nous étaient inconnues ? Ne viens point usurper le plus beau de mes droits ; si les tiens sont justes, je te rendrai ta maîtresse, et je punirai le ravisseur du bien d'autrui.—Toi, Mohamed, s'écrie Moèz avec la plus vive émotion, toi me rendre justice, lorsqu'après avoir enlevé à Moèz une femme adorée, la belle Zoraïde, tu la tiens enfermée dans ton sérail, comme une esclave destinée à tes plaisirs ! — Moi ? dit Mohamed.— Toi-même, tu brûles pour Zoraïde, tu veux usurper un cœur où Moèz règne tout entier.—Etranger, dit Mohamed en rougissant, j'ignore comment tu as découvert le secret d'une passion naissante que je me cachais à moi-même. Oui, je n'ai pu voir Zoraïde sans l'aimer. Pour la première fois mon cœur s'est senti troubler à l'aspect d'une femme. J'ai même formé le projet d'unir Zoraïde à mon sort.—Tu ne l'exécuteras pas ce projet insensé. Moèz viendra lui-même t'arracher ta proie. Il n'est pas loin, et la vengeance le suit.—Je ne le crains pas, répond Mohamed avec calme, il le sait bien. S'il vient comme ennemi, je saurai le combattre ; comme ami, je lui ouvrirai mon cœur et mes trésors...... Mais je ne lui rendrai pas Zoraïde. —Te voilà donc, homme noble et généreux ! Voilà ces vertus dont tu cherches à te parer.—Pour me tenir un semblable langage, dit Mohamed en souriant, il faut bien que tu comptes sur elles. Mais toi qui prétends me donner des conseils de noblesse et de désintéressement, réponds-moi sans détour. Si Moèz, après m'avoir enlevé une esclave aussi belle que Zoraïde, en était devenu éperdument amoureux, eût-il été assez généreux pour me la rendre ? Tu gardes le silence. Réponds encore. Moèz a-t-il cru que je lui rendrai Zoraïde ?—Un moment il l'a pensé, mais bientôt cette espérance est sortie de son cœur.—Eh bien, il était injuste. Apprends à me connaître, et ne me crois pas un vil esclave de mes passions, tout prêt à leur sacrifier la justice et la vertu. J'ai aimé Zoraïde, je l'aime encore, et maintenant elle est sous la tente de Moèz.—Juste ciel ! Qu'entends-je ? Zoraïde !......Oh le plus grand, le plus généreux des hommes ! Quel nom te donner ? Es-tu un ange, es-tu un Dieu ? Connais-tu celui que tu viens de recevoir à ta table ? Sais-tu bien que je suis Moèz ?—Je le savais. —Comment ?......—Un homme tel que Moèz ne peut se déguiser. Il n'a pas besoin de s'entourer des marques de sa puissance, pour montrer qu'il est fait pour commander aux autres hommes. Un de mes officier t'a reconnu, et sans lui, je t'aurais reconnu moi-même. Cependant la nuit est avancée ; tu ne peux retourner aujourd'hui à ton camp. Demain, au lever du soleil, tu sortiras d'Amasie ; une escorte fidèle te conduira jusqu'aux postes avancés de ton armée. Permets que, pour cette nuit, mon palais soit ton asile. Dors tranquillement sous le toît de Mohamed. La bonne foi va veiller à ta porte ; je n'ai jamais eu d'autre garde.

On conduit le sultan dans l'apparte-

-ment le plus riche du palais. Il se couche sur un lit somptueux, et s'endort avec cette douce sécurité que l'on goûte sous le toît d'un ami. Le lendemain, à son réveil, une nombreuse et brillante escorte le conduit hors des murs d'Amasie, et ne l'abandonne qu'à l'entrée de son camp.

Moèz trouve son armée dans la plus violente agitation. Les chefs inquiet du sort de leur sultan, ont tout préparé pour un assaut général. Ils ne doutent pas que Moèz ne soit retenu prisonnier par Mohamed, ou n'ait péri dans Amasie. Ils brûlent du désir de le délivrer ou de le venger. Cinquante mille hommes envoyés par le calife Moctafi, viennent d'arriver sous les remparts d'Amasie, et quel que soit le courage des habitans de cette ville assiégée, il est impossible qu'elle résiste plus long-tems à tant de forces réunies contre elle. Moèz en voyant ce nouveau secours, sent palpiter son cœur d'une noble joie. Il rassemble tous les chefs, et s'adressant au jeune Nervan: « Demain, dit-il, demain je veux, entrer dans Amasie. Mais je veux Nervan, que tu pénètres avant moi dans les murs de cette ville. Va trouver Mohamed de ma part et dis-lui: Le sultan Moèz est venu t'assiéger avec une armée formidable, mais tu l'as vaincu avec ta seule vertu. Il avoue sa défaite, et proclame ta victoire! il se croyait grand, parce qu'il était fort: il reconnaît que tu es plus grand que lui, parce que tu es vertueux; sa grandeur est hors de lui, elle est dans l'armée qui le seconde; la tienne est en toi, dans ton âme. Elle ne dépend ni des hommes, ni des événemens, et Mohamed, sous le chaume, serait plus grand encore que le plus puissant des rois. Moèz te demande la paix et ton amitié. Faire la guerre à Mohamed, c'est la déclarer au Dieu dont il est l'image. Qu'il conserve la ville d'Amasie et toute la contrée délicieuse qui porte ce nom: heureux, mille fois heureux les peuples soumis à sa puissance!...... »

Qui peindrait l'étonnement des chefs? Quel est celui qu'ils doivent le plus admirer, ou de Moèz ou de Mohamed? ou de l'homme qui vient de remporter cette sublime victoire, ou de celui qui publie si hautement la gloire de son vainqueur?

Nervan part pour Amasie, et dès le soir même, les portes de la ville sont ouvertes aux soldats de Moèz. A l'accueil qu'ils reçoivent, on croirait qu'ils rentrent dans leur patrie, après une longue absence. La ville est illuminée pendant quinze jours de suite; les fêtes les plus variées succèdent aux combats, et les font oublier. Moèz et Mohamed se jurent une éternelle amitié. Ils sont trop grands tous deux, pour ne pas tenir ce serment; car lorsque deux belles âmes se haïssent, c'est qu'elles ne se connaissent pas.

SYNONYMES

DÉCOUVRIR, TROUVER.

« Ces mots, dit M. d'Alembert, signifient en général acquérir par soi-même la connaissance de ce qui est inconnu aux autres.

« Voici les nuances qui les distinguent. En cherchant à *découvrir*, en matière de sciences, ce qu'on cherche, on *trouve* souvent ce qu'on ne cherchait pas. Nous *découvrons* ce qui est hors de nous; nous *trouvons* ce qui n'est proprement que dans notre entendement, et qui dépend uniquement de lui: ainsi on *découvre* un phénomène de phy-

sique, on *trouve* la solution d'une difficulté.

« *Trouver* se dit aussi de ce que plusieurs personnes cherchent : et *découvrir*, de choses qui ne sont cherchées que par un seul. C'est pour cela qu'on dit *trouver* la pierre philosophale, les longitudes, le mouvement perpétuel, et non pas les *découvrir*. On peut dire en ce sens que Newton a *trouvé* le système du monde, et *découvert* la gravitation universelle ; parce que le système du monde a été cherché par tous les philosophes, et que la gravitation est le moyen particulier dont Newton s'est servi pour y parvenir.

« *Découvrir* se dit aussi lorsque ce que l'on cherche a beaucoup d'importance ; et *trouver*, lorsque l'importance est moindre. Ainsi, en mathématiques et dans les autres sciences, on doit se servir du mot *découvrir*, lorsqu'il est question de propositions et de méthodes générales ; et du mot *trouver*, lorsqu'il est question de propositions et de méthodes particulières dont l'usage est moins étendu. On dit aussi, tel navigateur a *découvert* tel pays, et il y a *trouvé* des habitans. »

Il ne faut pas dire que les choses doivent être inconnues *aux autres*, pour les *découvrir* ou pour les *trouver*. Je *découvre* mon chapeau que mes amis ont *caché*; je le *trouve*, si un domestique l'a ôté de la place où je l'avais mis : or, mes amis ou le domestique savaient où il était ; moi seul je l'ignorais. Le mot *découvrir* n'a ce sens que quand il est question de *découvrir* à quelqu'un ; et ce sens est étranger à *trouver*, car on ne *trouve* pas à quelqu'un.

Découvrir signifie, à la lettre, comme on l'a vu dans l'article précédent, ôter de dessus une chose ce qui la couvre ; et *trouver*, c'est porter ses regards, mettre la main sur une chose qu'on ne voyait pas. Ce mot vient du celte *trou*, demeure, habitation, et il marque l'action de parvenir au lieu, à la chose. Il revient au latin *invenire*, venir dans, parvenir à ; comme *découvrir*, au latin *detegere*, ôter le couvercle, la couverture, le *toit*.

On *découvre* ce qui est caché ou secret, soit au moral, soit au physique : on *trouve* ce qui ne tombe pas de soi-même sous les sens ou dans l'esprit. Ce que vous *découvrez* n'était pas visible ou apparent : ce que vous *trouvez* était visible ou apparent, mais hors de votre portée actuelle ou de vos regards. Une chose simplement égarée, vous la *trouvez*, quand vous arrivez à la place où elle est ; mais vous ne la *découvrez* pas, car elle est manifeste et sans enveloppe.

La terre a dans son sein des mines et des sources, on les *découvre* ; sur sa surface, des plantes et des animaux, on les *trouve*. On *découvre* un voleur qui se cachait ; on *trouve* un voleur qui fuyait. Colomb et Cook ont *découvert* de nouveaux mondes ensevelis ; pour le reste de l'univers, dans un immense Océan : ils ont *trouvé* dans ces contrées un nouveau règne végétal, un nouveau règne animal, mais la même espèce d'hommes.

On *découvre* des conspirations, des conjurations, des trames secrètes, et on ne les *trouve* point, parce qu'elles ne sont pas apparentes.

On *trouve* une personne chez elle, un ami à la promenade, des denrées au marché ; et on ne les *découvre* pas, car ils y sont à *découvert*.

Les ruines curieuses d'Herculanum ont été *découvertes* ; et on y *trouve* des monumens précieux des arts et de l'histoire ancienne de l'Italie. En *découvrant* on *trouve* : on *trouve* sans *découvrir*.

L'usage, fondé sur le sens étymologique de ces mots, observe particulièrement la distinction suivante. *Découvrir* se dit proprement des choses qui existent toutes formées ; et *trouver* se dit particulièrement des choses dont il n'existe, à proprement parler, que des élémens ou des matériaux à combiner. Le mérite de *découvrir*, est de lever les obstacles qui empê-

chent de voir ou de connaître la chose telle qu'elle est dans la nature ou en elle-même. Le mérite de *trouver* est surtout d'employer des moyens particuliers pour former la chose qui n'existait pas, ou qui n'existait, s'il faut ainsi parler, qu'en puissance. Il faut de la subtilité, de la pénétration, de la profondeur pour *découvrir ;* il faut de l'invention, de de l'imagination, de l'industrie pour *trouver.* Les exemples rendront cette distinction plus sensible.

Hervé. *découvrit* la circulation du sang : Toricelli, la pesanteur de l'air ; Huyghens, l'anneau de Saturne ; Newton, la gravitation universelle; l'allemand Herschel vient de *découvrir* une nouvelle planète ; toutes ces choses existaient, mais cachées, et la *découverte* n'a fait que les mettre au grand jour. Mais la poudre à canon, l'imprimerie, la boussole, le moyen de ressusciter les asphyxiés, le secret de s'emparer de la foudre, ou plutôt de la matière fulminante et de la dissiper ; l'art de résoudre des vapeurs en pluie, en neige, en grêle, en givre ; les arts bienfesans de suppléer à l'ouïe, à la parole, à la vue ; le don de la parole transmis à des automates ; toutes ces curieuses créations de l'intelligence humaine ont été *trouvées,* et non *découvertes* : elles n'existaient pas dans la nature ; il a fallu *trouver* ces choses ou les moyens de les exécuter.

Ainsi l'on dit et l'on doit dire, *trouver* les longitudes, la pierre philosophale, le mouvement perpétuel, la quadrature du cercle, parce qu'il est là question de choses qui ne sont pas, et c'est à l'esprit à les créer en quelque sorte : mais on dit et on dira *découvrir* de nouvelles terres, de nouvelles constellations, de nouvelles lois physiques, de nouveaux phénomènes, parce que tous ces objets existent indépendamment d'aucune opération de l'esprit.

La géométrie a *découvert* les propriétés des différentes figures ; la chimie *découvre* différentes propriétés des corps : ces propriétés sont dans les objets mêmes. Mais le géomètre *trouve,* par le raisonnement, la solution d'un problème : le chimiste *trouve,* par des combinaisons nouvelles, de nouveaux remèdes : la démonstration et le remède sont le fruit de leur travail.

On *trouve* les raisons d'un fait ; elles consistent dans l'idée ; on *découvre* les causes d'un effet, elles existent dans la réalité. Enfin la chose qu'on *découvre* existait, elle n'était que cachée ; mais il y a de l'invention à *trouver.*

Enfin, il paraît très-indifférent, soit pour *trouver* soit pour *découvrir* qu'une chose soit cherchée par une personne ou par plusieurs. Le navigateur qui ouvrira le passage de la mer du Nord, le *découvrira,* tout comme Magellan a *découvert* le passage du Sud, quoiqu'on cherche le premier depuis plus de deux siècles ; et l'on dit très-bien que Newton a *découvert* le système du monde, après que tant de philosophes l'ont eu vainement cherché. Un artiste qui parviendrait à rendre le verre malléable, *trouverait* certainement un beau secret, que d'autres le cherchent ou non : et l'on dit fort bien que Leibnitz et Newton ont *trouvé* de belles méthodes de calcul, sans égard à aucune sorte de concours. Je ne sais sur quoi cette distinction peut-être fondée.

VOYAGE AUX ENVIRONS DE PARIS.

MALMAISON, ETC.

(*Voyez le dernier Numéro.*)

Du vallon de Bougival nous montons à Louveciennes, appelé au 9e siècle, *Mons Lupicinus*, et aujourd'hui *Luciennes*.

Ce village, situé sur la pente d'une montagne très-élevée, est embelli par plusieurs maisons de plaisance, dont la vue se repose agréablement sur les eaux de la Seine.

Des écrivains ont pensé que sa dénomination venait de ce que le lieu aurait peut-être servi de retraite aux loups. Mais comme il n'est pas sans exemple que les monts et les collines aient pris le nom des personnes qui y avaient des propriétés, il me semble qu'il serait plus vraisemblable de croire, avec Valois, qu'il vient de quelque homme appelé *Lupicius*, ou pour mieux dire *Lupicinus*, nom très-commun dans les 4e et 5e siècles, si ce n'est toutefois de *Lupicin*, officier des chasses du roi Chilpéric III.

Ce qui a fait surtout la gloire et l'agrément de Luciennes, est un pavillon construit en trois mois, sur les dessins de Ledoux, pour la fameuse madame Dubarry. Ce pavillon, dont tous les arts concoururent à embellir l'intérieur, était un modèle de goût et d'élégance. Les peintures, les sculptures, en firent à la fois un temple pour les Grâces, et un palais pour le Prince. Aussi fut-il toujours regardé comme un assemblage de chefs-d'œuvre. De loin il produit un effet réellement aérien et magique ; et ce n'est que des rives de la Seine, qui coule pour ainsi dire à ses pieds, qu'on voit que ce pavillon est assis sur le sommet d'une montagne entourée de masses imposantes de verdure.*

Mais, si l'on ne vit jamais rien de plus riche ni de plus élégant que l'ameublement de ce séjour enchanteur, on ne peut que déplorer d'avoir vu acheter par des étrangers tout ce qui pouvait se déplacer, et des mains mercenaires dégrader et détruire ce qui ne pouvait s'emporter.†

Tout près se trouve Marly-le-Roi, ainsi désigné pour le distinguer de deux autres Marly non loin de Paris.

L'étymologie de ce nom est presque aussi difficile à fixer qu'il est difficile de déterminer l'antiquité du lieu. Tantôt on le lit en latin *Marliacum*, tantôt *Marleium* et *Marlacum*. Pourquoi en viendrait-il pas *de marla*, qui signifie, dans Pline, *terre-grasse*, et que l'on voit en effet dans le bas de Marly ?

Quoiqu'il en soit, on peut toujours assurer que ce bourg était déjà connu au 7e siècle, puisqu'il en est fait mention dans deux chartes du roi Thierry, de 678, datées de ce lieu. On lit pareillement un titre dans le cartulaire de l'abbaye de Colombs, de 1148, par lequel Mathieu de Montmorency, qui avait déjà un château à Marly, affranchit l'église et le bourg *de toute coutume et exactions séculières*, ainsi que Hervé, son aïeul, et Bouchard, son père, l'avaient déclarée franche. Cette terre appartenait de tems immémorial à cette famille. Thibaud de Montmorency, fils du connétable Mathieu Ier, eut cette seigneurie en partage dès l'an 1160 ; mais, s'étant rendu à

* La façade de ce pavillon présente quatre colonnes montées sur un stylobate.

† Cette propriété appartient à M. Laffite, banquier.

L'église non loin de là dédiée à Saint-Martin, a un aspect antique ; cependant le chœur et le sanctuaire ne m'ont paru appartenir qu'au 13e siècle.

l'abbaye de Notre-Dame du Val, Mathieu, son frère puîné, en devint seigneur, et c'est ainsi que se forma la branche des seigneurs de Marly.* Cette terre passa dans la suite à la famille de Lévis, puis à celle de Fumée, et enfin à celle de Bossuet, la même que celle du célèbre évêque de Meaux, à laquelle Louis XIV l'acheta.

Ce n'est toutefois que depuis la construction du nouveau château, qui ne le cédait en rien aux plus beaux édifices de France, bâti par ce monarque dans le bas du bourg, dont l'église est sur le faîte, que ce lieu devint l'asile des rois, des plaisirs et des jeux.

Au bas du village, contre la route qui conduit à Saint-Germain-en-Laye, se trouve la fameuse machine de Marly, située sur un bras de la rivière de Seine, entre Marly et le village de la Chaussée. Elle fut commencée en 1676 et terminée en 1682. On a donné la description de cette machine, qui fait suffisamment connaître le génie de l'inventeur. Mais tout extraordinaire qu'elle était avec ses quatorze roues, elle vient d'être remplacée par une autre plus admirable dans sa simplicité. Deux roues rendent le service des quatorze et font marcher deux pompes à quatre branches qui, par leur jeu successif, fournissent plus d'eau que n'en donnait l'ancienne machine. C'est à M. Martin que la France est redevable de ce beau travail. Elle lui devra plus encore : il a proposé de construire une pompe à feu sur le modèle de sa pompe hydraulique, et ses plans ont été acceptés. Un avantage inappréciable qu'on retirera de la pompe à feu, sera de rendre à la navigation, dans le bras principal de la rivière, l'eau qui lui était nécessaire, et dont on avait été forcé de s'emparer pour faire marcher les quatorze roues de l'ancienne machine.

Après avoir traversé le Port-Marly, qui n'offre de remarquable que le château de M. Besuchet, nous entrons dans Saint-Germain-en-Laye, à quatre lieues de Paris, ville située sur une montagne, au pied de laquelle coule la Seine, et peuplée d'environ 9,000 habitans. Elle doit son nom à l'évêque Saint-Germain, qui vivait dans le 5e siècle, et l'épithète *en Laye* lui vient de la forêt *silva Ledia* ou *Lea*, dont il est fait mention dans un ancien cartulaire de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés.

En remontant à l'origine de cette ville, qui sera toujours célèbre, tant par le séjour qu'y ont fait nos princes que par son magnifique château, on voit que, sous le roi Robert, on y érigea une chapelle dédiée à Saint-Germain, puis un petit monastère, près duquel se forma un village qu'on appela tout simplement *Saint-Germain*.

Sous le règne de Louis-le-Jeune, on y bâtit une maison de plaisance ; et dès-lors nos Rois continuèrent à s'y plaire et par suite à l'habiter.

Christine de Pisan, qui fut élevée à la cour de Charles V, nous apprend que ce monarque à juste titre surnommé le Sage, fit *moult notablement réédifier le chatel de Saint-Germain* en 1370. Il fut pris par les Anglais sous Charles VI. Charles VII le reprit des mains d'un capitaine anglais, et Louis XI son fils, qui n'aimait point la campagne, mais qui n'épargnait rien pour la conservation de ses jours, en fit présent à Jacques Coitier, son premier médecin, qui en fut dépouillé à la mort du prince. Néanmoins Charles VIII et Louis XII le négligèrent beaucoup. Ce ne fut qu'à l'époque où François Ier, qui avait beaucoup de goût pour la chasse, et s'était pris d'affection pour Saint-Germain, que le château fut augmenté d'un étage, ce que l'on reconnaît facilement à la couleur grise du moëllon, décoré par des dessins en brique. Louis XIII y fit faire en-

* Ce Thibaud, s'étant fait religieux, est reconnu comme un Saint, appelé *Saint Thibaud de Marly*. Il est à remarquer que ce prénom est conservé dans la famille de Montmorency, comme celui de Mathieu.

core de grands embellissemens, et durant le règne de son fils, les cinq pavillons qui flanquent les encoignures, furent élevés par J. H. Mansart ; du reste, les lettres initiales sur les diverses constructions, rappellent les règnes sous lesquels elles ont été faites.

Ce que l'on appelle le château neuf, sur le faîte de la montagne plus près de la Seine, fut commencé sous Henri IV et Marie de Médicis, qui n'épargnèrent rien pour la perfection des ouvrages. Il fut embelli par Louis XIII qui y fut élevé ; et Louis XIV, qui y naquit le 5 Septembre 1638, en fit sa principale habitation jusqu'à la construction de Versailles. Mais, de tout cet édifice, au bas duquel est le village du Pec,* il n'existe plus aujourd'hui que la tour où est né Louis-le-Grand, et qui tombe en ruines.

Marie de Médicis aimait tellement ce séjour, un des plus agréables qui soit en France et où l'on a remarqué qu'on vivait long-tems, qu'elle disait au maréchal de Bassompierre : " Je me plais ici, quand j'y suis ; j'ai un pied à Saint-Germain, l'autre à Paris."

On ne peut douter non plus que Henri IV ne l'aimât aussi, puisque, pour donner aux habitans une marque de l'intérêt qu'il leur portait, il les affranchit de tout impôt, le 10 Juillet 1598, privilége dont ils jouirent jusqu'en 1789.

La lettre suivante inédite, qui se rattache à mon sujet, écrite à la duchesse de Verneuil, prouvera qu'il y venait souvent :

" Mon cher cœur yls ont bien fayt le diable vers ma fame, je vous voyrré demayn au matyn et vous conterré tout, je veus fayre des myenes, cest pourquoy je ne desyre pas, qu'an ce tamps là vous soyes ycy, afyn que l'on ne vous acuse de ryen. Je manvoys demayn a S[t] Germayn. Prepares vous à partyr demayn, car mardy je joueré mes jeus et vous voyrres si je suys le mettre. Je te donne le bon soyr mes cheres amours et un mylyon de besers.

H."

En 1689, le roi Jacques II, ayant perdu sa couronne, se retira à Saint-Germain, où il fut accueilli avec une générosité digne des princes français. Il y mourut le 16 Septembre 1702, et la reine son épouse, de la maison d'Est, y termina aussi sa carrière le 7 Mai 1718.

Les belles masses de verdure de la forêt, l'une des plus belles du royaume puisqu'elle a cinq mille sept cent quatorze arpens, me rappellent que les rois de la première et seconde races s'appliquèrent peu au gouvernement des forêts, précisément peut-être parce que la France en était alors remplie. Ce ne fut que sous Philippe-Auguste que l'on commença à en tirer parti. Philippe III, Charles V et Charles VI rendirent sans doute des ordonnances pour leur conservation, mais ce fut François I[er], qui surtout les regarda comme un précieux trésor pour l'Etat ; aussi consacra-t-il tous ses moyens à leur entretien.

En causant ainsi, nous arrivons au bout de la grande route où se trouve le joli château des Loges, enclavé dans la forêt, et qui doit son nom au mot latin du moyen âge *Logiæ*, qui signifie *habitation au milieu des bois*.

Le petit pavillon qu'on voit fut construit par ordre d'Anne d'Au-

* Le Pec devrait s'appeler *Aupec*, puisque son nom latin est *Alpicum*, qui vient du mot *Alp*, qui, en celtique, veut dire *montagne*. En effet, ce village est situé sur la pente d'une montagne très-escarpée. Il n'est pas douteux que ce lieu ne soit très-ancien, puisque dans des chartes de Childebert III, de 704, on voit que ce roi donna Aupec à l'abbaye de Saint-Vandrille en Normandie; et les moines de cette abbaye en conservèrent la jouissance avec d'autant plus de soin, qu'ils y recueillaient tous les ans environ 350 muids de vin. Charles-le-Chauve confirma la donation de Childebert, en 845, etc.

triche, qui s'y rendait toutes les fois qu'elle allait à Saint-Germain.*

Ce lieu aussi célèbre par la foire qui s'y tient,† que par les divers établissemens auxquels il servit a résisté aux destructions opérées par le vandalisme. En 1624, des ermites s'y établirent. Plus tard, c'est-à-dire en 1685, Louis XIII y plaça des religieux, Augustins ; et c'est ainsi qu'après avoir servi à d'autres établissemens de ce genre, une succursale de la maison royale d'Ecouen y fut établie dans la révolution. Enfin une ordonnance de Mai 1816, en a subordonné l'organisation à la maison royale de Saint-Denis.

En montant dans le pavillon des Loges, on aperçoit parfaitement le village de Maisons, et surtout le château dû au génie de François Mansart, que fit bâtir René de Longueil, surintendant des finances. Il n'est pas douteux que ce ne soit un des plus beaux châteaux qu'on trouve dans les environs de Paris. Trois superbes avenues disposées en croix, conduisent dans ce lieu isolé situé dans la position la plus avantageuse. On ne peut mieux donner l'idée de ce château qu'en rappelant que Voltaire, qui y eut la petite vérole, feint, dans son *Temple de Goût*, de faire allusion au château de Maisons, lorsqu'il s'exprime ainsi :

" Simple en était la noble architecture ;
Chaque ornement, à sa place arrêté
Y semblait mis par la nécessité :
L'art s'y cachait sous l'air de la nature ;
L'œil satisfait embrassait sa structure,
Jamais surpris et toujours enchanté."

Parmi les hommes de mérite qui ont habité ce lieu depuis Voltaire, on doit remarquer Guillard, dont la gloire littéraire repose principalement sur son imitation d'*Œdipe à Colone*, le meilleur opéra français moderne que nous ayons, et dont la musique répond heureusement au poëme, ce qui est fort rare.

* C'est là que fut exilée madame Dubarry, pendant la dernière maladie de Louis XV.

† La foire a lieu le 1er dimanche qui suit le 30 Août.

La suite au Numero prochain.

BAGATELLES.

Soupe au Caillou. Deux moines passant dans un village de Normandie, entrèrent, à l'heure du dîner, dans la maison d'un paysan. Ils n'y trouvèrent point de cuisine. Le père et la mère étaient aux champs ; et les enfans qui étaient de garde au logis ne pouvaient être d'un grand secours à ces religieux. Ils leur allumèrent pourtant du feu et leur présentèrent du cidre ; mais ce n'était pas assez pour des gens qui avaient envie de dîner. De peur d'effrayer les petits paysans, les moines n'osèrent pas demander tout d'un coup ce dont ils avaient besoin ; mais pour commencer par quelque chose, ils proposèrent d'abord une soupe. On leur répondit qu'il n'y avait rien pour la faire.... Quoi dirent les moines, vous ne savez donc pas que nous fesons nos soupes avec un caillou?....Un caillou, répondirent ces pauvres enfans : cela doit être curieux. Vraiment sans doute, dirent les religieux, et très-curieux. Si vous voulez, nous vous enseignerons notre secret. Vous n'avez, pour cela, qu'à nous donner de l'eau, et un caillou bien propre. Ce qui fut dit, fut fait : on leur porta des cailloux à choisir ; et après qu'on en eut bien lavé un, et mis dans une marmite pleine d'eau, et que la marmite eut été posée sur le feu, on s'assit pour attendre qu'il fût cuit. La marmite bouillait à force, et le caillou ne cuisait point ; ces enfans y regardaient à tous momens de la meilleure foi du monde. Enfin nos religieux, que la faim pressait, commencèrent à s'impatienter. Ils accusèrent l'eau de ce retardement, et dirent

qu'il fallait qu'elle ne fût pas bonne, et qu'on ne pourrait y remédier qu'en jettant du sel dedans. On leur en donna; mais comme l'effet n'en fut pas assez prompt, ils crurent qu'il serait à propos d'y joindre aussi du beurre. Ces enfans attentifs à cette nouvelle façon de faire de la soupe, donnaient tout ce qu'on leur demandait; si bien que les moines, après avoir obtenu le sel, le beurre, les envoyèrent au jardin cueillir des choux, des oignons, et toutes sortes de légumes, qui furent plutôt cuits que le caillou. C'est assez, dirent-ils alors, il n'y a qu'à dresser le potage. On leur apporta du pain, ils firent une soupe excellente; le caillou fut servi dessus en guise de chapon, un peu dur à la vérité: aussi n'y touche-t-on point. Les moines dirent qu'il fallait l'enfermer bien proprement et qu'on pouvait encore en faire une autre soupe. Cependant celle-là fut trouvée bonne au grand étonnement des pauvres enfans qui ne fesaient point attention au sel, au beurre, ni aux choux qu'ils avaient apportées pour faire cuire le caillou. Plusieurs personnes riront de la simplicité de ces enfans, et comme eux se laisseront attraper par le premier aigre fin qui connaîtra la tournure de leur esprit.

Pour se venger d'une parleuse impitoyable, femme d'esprit d'ailleurs, on s'avisa un jour de lui présenter un homme qu'on lui disait très-savant. Cette femme le reçoit à merveille; mais pressée de s'en faire admirer, elle se met à parler, lui fait cent questions différentes, sans s'apercevoir qu'il ne répondait rien. La visite faite: *Etes-vous*, lui dit on, *contente de votre* présent! *Qu'il est charment!* répondit-elle: *Qu'il a de l'esprit!* A cette exclamation, chacun se mit à rire; ce grand esprit, c'était un muet.

Le cardinal de Richelieu s'amusait volontiers à de petits jeux d'exercice, pour se délasser des pénibles travaux de son cabinet. Antoine de Grammont, mort en 1678, le surprit un jour qui, tout seul, en veste, s'exerçait dans son cabinet à sauter contre un mur. Un courtisan moins délié que lui, eût été sans doute fort embarrassé de se trouver avec un ministre du caractère de M. de Richelieu, témoin d'une occupation si contraire au sérieux de sa dignité: mais il s'en tira en homme d'esprit. Je parie, dit-il au cardinal, que " je saute aussi-bien que votre éminence." Aussitôt, " quittant son habit, il se mit à sauter avec le ministre. Ce trait d'adresse fit sa fortune, et ne contribua pas peu à son avancement.

Le calife Almansor avait consulté deux astrologues sur son horoscope. Le premier lui prédit que les prétendans au califat *mourraient* avant lui; le second, qu'il *vivrait* beaucoup plus long-tems que ceux qui pouvaient prétendre au califat. Ce dernier astrologue annonçait la même chose que le premier. Sa prédiction néanmoins fut la seule bien reçue et bien récompensée, parce qu'il avait habilement évité le terme de mourir, qui laisse toujours une idée fâcheuse dans l'esprit. Ceci rappelle ce mot de la reine Parisatis, qui voulait qu'on n'eût que des paroles de soie pour les grands.

Des moines étaient venus demander à un jeune seigneur de la cour une somme d'argent pour les aider à finir un de leurs bâtimens. Combien, leur dit-il, y avez-vous mis de grues? Monseigneur, répondirent les moines, il y en a deux. Eh bien, répartit le jeune seigneur, je ne veux pas être la troisième.

Si vous voulez vous conserver au service d'un grand, ayez l'art de cacher la supériorité d'esprit que vous pouvez avoir. *Noli videri sapiens coram principe*, a dit le prophête Salomon. Amelot de la Houssaie, dans ses notes sur la maxime VII. de l'homme de cour de Gracian rapporte cette anecdote. Un roi de Portugal voulant écrire au pape, dit à un de ses courtisans d'écrire de son côté pendant qu'il écrirait aussi du sien, et que la dépêche qui se trouverait la

meilleure serait envoyée. Les deux lettres achevées, le roi ne put se dissimuler que c'était celle de son courtisan : il le lui dit. Le courtisan ne lui répond que par une profonde révérence, et court prendre congé du meilleur de ses amis. "Il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour, lui dit-il, le roi sait que j'ai plus d'esprit que lui."

Le mot *au contraire* pour *non* est très-usité par les Gascons. Les députés des états de Languedoc étant à Versailles à l'audience du roi, un Gascon du cortège trébucha et tomba. Comme tout le monde lui demandait s'il s'était fait mal en tombant, il dit gaîment en se relevant, *au contraire*. Cette manière de parler fit rire ceux qui étaient présens. Les uns prétendaient que c'était un gascomisme, les autres une gasconade. C'était l'un et l'autre.

Un mousquetaire Gascon, passant dans une revue devant Louis XIV, fit faire à son cheval un mouvement si brusque, que le chapeau du cavalier vola à terre. Un de ses camarades le lui présenta à la pointe de son épée, Sandis, s'écria, le Gascon, j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez percé le corps que mon chapeau. Le roi, ayant entendu cette réponse, lui demanda la raison : Sire, dit-il, j'ai crédit chez un chirurgien, mais je n'ai pas la même faveur chez un chapellier.

On citait dans une compagnie deux braves officiers dont on fesait l'éloge. Ne soyez pas surpris de leur valeur, dit un Gascon ; l'un est de Gascogne, et l'autre mérite d'en être.

Un Normand et un Gascon furent condamnés à être pendus pour des vols. Comme il s'agissait de leur prononcer leur sentence, le greffiier lut d'abord celle du Normand, qui marquait qu'il serait pendu pour avoir volé un sac de clous. Le Gascon en l'entendant, dit : Peste soit du maraut ! se faire pendre pour des clous ! Et quand on lut la sienne, qui portait qu'il serait pendu pour avoir volé dix mille écus, il se tourna vers le Normand, et lui dit : Sont-ce là des clous ?

Pendant qu'on achevait de bâtir le Pont-neuf, un homme qui avait entendu les entrepreneurs parler d'un bon repas qu'ils devaient faire, se mit à toiser le long du pont sans rien dire à personne. On le croit connaisseur, il est prié à dîner. Après le repas les entrepreneurs lui dirent qu'ils voyaient bien qu'il avait quelque pensée sur leur ouvrage qui pourrait le perfectionner. Je songeais, leur dit notre gascon, en sortant de table, que vous avez très-bien fait de vous y prendre en large ; car si vous vous y fussiez pris en long, vous n'en fussiez pas venus à bout de la même manière.

POESIE.

CONSACRÉS A LA MÉMOIRE DE M. L'ABBÉ SICARD.

Qui nous rassembla tous ? C'est ce don précieux
Que la bouche a reçu de l'ordre exprès des cieux,
La parole, ces sons miroirs de la pensée
Que le destin refuse à la brute insensée.
Elle prête un accent à nos réflexions,
Communique notre âme et nos sensations,
Discute un fait, unit à nos faibles lumières
Celles qu'en leurs travaux recuìllirent nos frères,

Sème dans l'analyse et l'ordre et la clarté,
Et proclame en tous lieux l'auguste Vérité.
Si de ce don enfin tant de biens ont pu naître,
Plaignons l'infortuné qui n'a pu le connaître,
Qui n'entendit jamais le discours maternel,
Et ne sait pas que l'homme est fils de l'Eternel.
Mais sa peine finit ; son destin déplorable,
Sicard, cède aux efforts de ta main secourable,
Par tes soins assidus, par tes sages leçons,
La main de la parole a remplacé les sons :
Les yeux t'ont entendu ; si l'oreille frappée
Dans un morne sommeil demeure enveloppée,
Le sourd à lu ta voix et surpris ton secret,
Le muet va m'instruire et fixer dans un trait
Les divers sentimens que grava la nature
Dans son âme encor vierge et que fuit l'imposture.
Triomphe, homme immortel, l'ouvrage est accompli ;
Le succès te couronne et ton but est rempli :
J'en atteste le Dieu que ton élève adore,
Qu'il aurait ignoré, que son hommage honore ;
J'en atteste le jour où cet aveugle-né
Lui parla, l'entendit et revint étonné ;
J'en atteste ton siècle et la voix de la France,
Et Massieu* ton chef-d'œuvre, et la Reconaissance !
Massieu ! quel nouveau jour a frappé ses esprits ?
De quel ravissement ses sens furent surpris,
Quand il put méditer les sublimes ouvrages
Dans le grand Bossuet sanctifia les pages,
Où Corneille et Racine excitèrent nos pleurs,
Où la philosophie a calmé nos douleurs !
Sur les pas de Newton il mesure les mondes :
Il sait quel poids soulève et balance les ondes ;
Le scapel, affermi dans ses savantes mains,
Lui montre quels ressorts font vivre les humains ;
Et, prodige plus grand, plus étonnant peut-être,
Celui de tous les arts qu'il devoit moins connaître,
Cet art que Vaugelas† enrichit autrefois,
Lui dut un nouveau lustre et de nouvelles lois.

Mais, ô Sicard ! tes soins également utiles
Ne sauraient te tromper, ni devenir stériles ;
Tous ceux que l'Infortune amène à tes côtés
De la Science un jour connaîtront les beautés.
Tous. par quelque talent répondent à ton zèle :
L'un, domptant avec peine une langue rebelle,
L'œil fixé sur ta lèvre en suit tous les essais,
Et répète des sons qu'il n'entendit jamais.

---

* L'élève le plus distingué de M. Sicard.

† L'Art du Lexicographe.

L'autre, assemblant les traits qu'offre un airain mobile,
Fixe sur le papier les beaux vers de Delille;
Là, je vois le burin reproduire à nos yeux
Des Rubens, des Gérard les tableaux précieux,
Ou, rival de Gérard et de Rubens lui-même,
Ton élève enchanté peint le maître qu'il aime.
Dans ce tableau, rendue au bonheur pour toujours,
La jeune fille épie et redit tes discours,
Et Massieu dit encor, en sa mâle éloquence:
" La mémoire du cœur, c'est la reconnaissance."

LA FILLE D'OTAITI.

" Oh! dis-moi, tu veux fuir! et la voile inconstante
Va bientôt de ces bords t'enlever à mes yeux?
Cette nuit j'entendais, trompant ma douce attente,
Chanter les matelots qui repliaient leur tente;
Je pleurais à leurs cris joyeux."

" Pourquoi quitter notre île! En ton île étrangère,
Les cieux sont-ils plus beaux? a-t-on moins de douleurs?
Les tiens, quand tu mourras, pleureront-ils leur frère?
Couvriront-ils tes os du plane funéraire,
Dont on ne cueille pas les fleurs."

" Te souvient-il du jour les vents salutaires
T'amenèrent vers moi pour la première fois?
Tu m'appelas de loin sous nos bois solitaires.
Je ne t'avais point vu jusqu'alors sur nos terres,
Et pourtant je vins à ta voix."

" Oh! j'étais belle alors; mais les pleurs m'ont flétrie.
Reste, jeune étranger, ne me dis pas adieu;
Ici, nous parlerons de ta mère chérie,
Tu sais que je me plais aux chants de ta patrie
Comme aux louanges de ton Dieu."

Tu rempliras mes jours, à toi je m'abandonne.
Que t'ai-je fait pour fuir? demeure sous nos cieux,
Je guérirai tes maux, je serai douce et bonne,
Et je t'appellerai du nom que l'on te donne
Dans le pays de tes aïeux."

" Je serai, si tu veux, ton esclave fidelle,
Pourvu que ton regard brille à mes yeux ravis;
Reste, ô jeune étranger, reste, je serai belle;
Mais tu n'aimes qu'un tems comme notre hirondelle;
Moi je t'aime comme je vis."

" Hélas ! tu veux partir. Aux monts qui t'ont vu naître.
Sans doute quelque vierge espère ton retour,
Eh bien! daigne avec toi m'emmener, ô mon maître,
Je lui serai soumise, et l'aimerai peut-être
Si ta joie est dans son amour."

" Loin de mes vieux parens qu'un tendre orgueil enivre,
Du bois, où dans tes bras j'accourus sans effroi,
Loin des fleurs, du palmier, je ne pourrai plus vivre;
Je mourrais seul ici. Va, laisse-moi te suivre.
Je mourrai du moins près de toi."

" Si l'humble bananier accueillit ta venue,
Si tu m'aimas jamais, ne me repousse pas:
Ne t'en va pas sans moi, dans ton île inconnue;
De peur que ma jeune âme, errante dans la nue,
N'aille seule suivre tes pas."

Quand le matin dora les voiles fugitives,
En vain on la chercha sous son dôme léger.
On ne la revit plus dans les bois, sur les rives;
Pourtant la douce vierge, aux paroles plaintives,
N'était pas avec l'étranger.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

CALCUTTA.

Un *nouveau journal* va être publié dans cette ville. Il paraîtra tous les trois mois, sous le titre de l'*Observateur asiatique*, ou *Mélanges religieux, littéraires et philosophiques*

SIERRA-LEONE.

La *vaccine* vient enfin d'être introduite dans cette colonie, et l'on a pris des mesures pour en répandre l'usage jusque dans l'intérieur de l'Afrique.

Isle Maurice, ci-devant Isle de France.

Traite des Noirs.—L'abolition de l'infâme traite des Noirs est l'objet des efforts les plus énergiques. Sir T. Farquhar gouverneur de l'île de France, vient de conclure, avec l'iman de Muscat, un traité, par lequel ce dernier s'engage à prohiber la traite dans l'île de Zanzibar et dans tous les pays soumis à sa domination. A l'île de Bourbon, le commerce des Nègres est très-considérable, malgré tous les efforts du gouverneur, malheureusement mal secondés, pour le réprimer. La frégate l'*Andromaque*, qui se trouvait dernièrement à l'île Sainte-Marie, possession française, y a découvert des traces très-étendues du même commerce. Une dépêche du capitaine Leake à Sir H. Mends, datée de l'embouchure de la rivière Bonny, dans la baie de Biafra, rend compte de la prise de deux vaisseaux espagnols, dans la rivière de Nutony, ayant ensemble à bord 284 esclaves. Six vaisseaux français se trouvaient

aussi dans ces parages pour le même but. Du commencement de Juillet 1822 à la fin du mois de Novembre de la même année, il a paru sur cette côte 126 vaisseaux négriers, dont 86 français et 40 espagnols. Six d'entre eux étaient de gros navires, dont une frégate montée par 200 matelots anglais, américains et espagnols, et armée de 28 pièces du calibre de 24, outre plusieurs caronnades et couleuvrines. Les équipages des cinq autres bâtimens, tous très-bien armés, étaient en général composée de Portugais et d'Espagnols. Cette année (1823) le nombre des vaisseaux, qui ont déjà complété leurs chargemens et mis à la voile, est immense ; et le captaine Leake a appris que l'on en attendait un bien plus grand nombre. Depuis 18 mois, on compte 424 navires, dont la plupart portaient pavillon français, arrivés sur la côte septentrionale de la baie de Biafra, pour cet infâme trafic, et repartis avec des chargemens d'esclaves très-considérables, dont quelques-uns de 500 jusqu'à 1,000 Noirs. Une évaluation très-modérée porte à 106,000 esclaves le nombre des malheureuses victimes qu'ont exportées ces négocians d'hommes, dans un espace de tems aussi court.

CRACOVIE.

Fête patriotique.—On a célébré ici, le 11 de ce mois, avec la plus grande solennité, une double fête : celle de l'anniversaire de l'introduction de la constitution dans notre état libre, et celle de S. M. l'empereur Alexandre.

VARSOVIE.

Mission pour les Juifs.—Il est arrivé ici, le 24 Septembre, de Londres, par Paris, Berlin et Posen, deux nouveaux missionnaires de la Société formée en Angleterre, pour répandre le christianisme parmi les Juifs. L'un est M. Mac'Knight, prêtre, et l'autre, un candidat nommé O'Neil. Varsovie est le siege d'un des principaux établissemens de cette société ; elle y entretient cinq missionnaires.

Publication nouvelle.—Il vient de paraître un nouveau roman en deux parties, intitulé : *Heldwige, reine de Pologne,* et dont l'auteur est, dit-on, une dame d'un rang élevé.

Beaux-arts.—On a commencé, le 16 Septembre, dans le nouveau pavillon du palais Kazymirowski, l'exposition de peinture, sculpture, etc. ; il y avait 71 tableaux à l'huile, 48 dessins, 14 plans d'architecture, et 13 ouvrages de sculpture ; mais ce n'est pas encore la moitié de ce que doit offrir cette exposition. On remarque déjà beaucoup d'ouvrages dont les auteurs sont des femmes, ce qui prouve que le goût de la peinture fait des progrès aussi sensibles que celui de la musique.

ISLANDE.

Physique.—Un ancien volcan, le Koetlugan (district de Nyrdal), qui, depuis 68 ans, n'avait point eu d'éruption, a lancé des masses d'eau, de cendre, et de boue considérables, depuis le 1er jusqu'au 15 Juillet dernier. Cette éruption aqueuse a cessé tout-à-fait le 19 ; et le 25, la fumée du cratère ayant disparu, on a pu apercevoir le sommet de la montagne. Les cendres et la boue ont couvert un terrain de quatre à cinq milles danois (9 à 10 lieues de France) ; mais c'est un bonheur que l'éruption se soit dirigée vers la mer ; elle aurait causé sans cela de bien plus grands désastres.

FIN DU TOME TROISIÈME.

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.

LE

MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

> " On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux qui ont bien écrit.................................
> L'uniformité du sublime dégoûte. Sans variété, jamais de beauté."
>
> VOLTAIRE.
>
> La mère en prescrira la lecture à sa fille.
>
> LA MÉTROMANIE.

TOME QUATRIÈME.

A LONDRES:
CHEZ SAMUEL LEIGH, 18, STRAND;
SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL JUN. ET RICHTER;
DULAU ET COMP.; BOSSANGE ET COMP.; ET BOOSEY ET FILS

A PARIS:
CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
DES PAYS ÉTRANGERS.
De l'Imprimerie de G. Schulze, 13, Poland Street.

1824.

De l'Imprimerie de G. Schulze, 13, Poland Street.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

MÉLANGES.

POÉSIE.

TABLE DES MATIÈRES.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 20.] *JANVIER*, 1824. [Tome IV.

TABLE DES MATIÈRES.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET C^{nie}.; BOSSANGE ET C^{nie}.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 20.] *JANVIER*, 1824. [Tome IV.

BIOGRAPHIE.

LESAGE (Georges-Louis),

Savant Génois, membre de la société royale de Londres et correspondant de l'académie royale des sciences de Paris, naquit le 13 Juin 1724, d'une famille originaire de France. Son père, qui professait à Genève les mathématiques et la physique, lui enseigna lui-même le latin, et lui rendit très-familiers les principaux passages de Lucrèce, ceux qui ont plus particulièrement trait à la physique. Le jeune Lesage profita rapidement des leçons de son père, esprit singulier qui ne pouvait supporter de méthodes régulières; mais il ne put jamais adopter la marche qu'il lui avait prescrite pour étudier l'histoire moderne, et qui consistait à lire simplement le dictionnaire de Moreri. Le père de Lesage aimait à se livrer à la solution des problèmes de toute espèce; il l'entretenait souvent des agens secrets des choses qui s'offrent à la méditation sous les formes les plus simples, et détermina de cette manière le goût de ce jeune homme pour les découvertes. Il étudia la physique sous Calandrini et les mathématiques sous Cramer. Il se lia étroitement avec J. A. Deluc, qui s'est rendu célèbre par ses hautes connaissances en physique. Par les conseils de sa famille, qui voulait lui voir un état assuré, il se détermina à étudier la médecine sous Daniel Bernoulli, à Bâle. Il vint ensuite à Paris, où il suivit les cours des plus célèbres professeurs. Cette étude était contre sa vocation. Il reprit ses occupations favorites et parvint à résoudre deux problèmes. Dans son enthousiasme, il écrivit à son père, le 15 Janvier 1747: " J'ai trouvé! j'ai trouvé! Jamais je n'ai eu tant de satisfaction que dans ce moment où je viens d'expliquer rigoureusement, par les simples lois du simple rectiligne, celles de la gravtiation universelle qui décroît dans la même proportion que les carrés des distances augmentent... Peut-être cela me procurera-t-il le prix proposé par l'académie des scien-

ces de Paris sur la théorie de Jupiter et de Saturne." Ses espérances ne se réalisèrent pas. Voici comment il était parvenu à opérer ces importantes découvertes. Les *Leçons élémentaires d'Astronomie* de Lacaille lui étant tombées sous la main, il les lut avec avidité. La conclusion lui parut surtout admirable. Il l'étudiait sans cesse, et se convainquit de la vérité des principes de ce savant, qui démontre avec force que le physicien peut expliquer mécaniquement toute l'astronomie. Dès-lors Lesage n'abandonna pas son travail; il y passait même des nuits entières et arriva ainsi au but qu'il s'était proposé. Il retourna ensuite à Genève, où quelques formules qu'on exigeait de lui et qu'il ne put remplir l'empêchèrent d'exercer la médecine. Il se livra alors librement aux études pour lesquelles il s'était senti une vocation invincible, et composa pour le prix académique un *Essai sur les forces mortes*; le succès ne couronna point encore sa tentative. En 1750, il devint professeur de mathématiques, et se procura de cette manière une existence honorable et indépendante: il fut l'ami de Charles Bonnet, qui parle de lui avec beaucoup d'éloges dans sa *Contemplation de la nature*. Ne négligeant rien pour les progrès des sciences, et ayant appris de Cramer que Nicolas Fatio avait depuis long-tems conçu l'idée d'un mécanisme propre à produire la pesanteur, il fit aussitôt des démarches près de ce dernier pour en obtenir des renseignemens; Nicolas Fatio lui donna toutes les instructions qu'il désirait, et lui confia même son manuscrit, que Lesage a légué à sa mort à la bibliothèque publique de Genève. En 1756, il fit insérer dans le *Mercure de France* une *Lettre à un académicien de Dijon*, dans laquelle il s'élevait avec force contre la manière d'expliquer alors la pesanteur. Peu de tems après, il composa pour le prix proposé par l'académie de Rouen sous le titre d'*Essai de chimie mécanique*, un *Mémoire* qui obtint les suffrages unanimes de cette société. Ces nombreux travaux lui causèrent des insomnies qui, par intervalles, le privaient de la raison. En 1762, il devint presque aveugle. Lesage a beaucoup écrit et fait imprimer peu d'ouvrages. Une extrême timidité paraît en être la cause. Dès 1753, il écrivait à d'Alembert qu'il avait dans sa bibliothéque 38 mémoires fruits de ses méditations sur les mathématiques, la géométrie et la physique. Il est fâcheux que tous ces écrits aient été perdus pour les sciences. On connaît de lui: 1° *Fragmens sur les causes finales*; 2° *Extraits de la correspondance de Lesage*; 3° *Sur les alvéoles des abeilles*; 4° *Loi qui comprend toutes les attractions et répulsions* (dans le *Journal des savans*, 1764); 5° *Suffrages britanniques relatifs à la physique spéculative* (dans la *Bibliothéque britannique*, vol. 8 et 9); 6° Remarques sur différentes méthodes de préserver les édifices des incendies, in-8°, 1778; 7° Différens autres *Mémoires* insérés dans le *Journal helvétique* et dans l'*Encyclopédie*. 8° Il a paru à Genève, en 1818, deux *Traités de physique mécaniques*, publiés par Prévost. Le 1^{er} est rédigé sur les notes de Lesage; le 2^{me} est de l'éditeur. Lesage mourut à Genève le 20 Novembre 1803, âgé de près de 80 ans, regretté de tous les savans et de toutes les personnes qui avaient été à même d'apprécier ses excellentes qualités. Il fut en correspondance suivie avec les savans de tous les pays, entre autres, les Mairan, les d'Alembert, les Bailly, les Frisi, les Boscowich, les Euler, les Lagrange, etc. Parmi ses élèves on distingue Sennebier, H. B. de Saussure et M. Lhuilier, professeur à Genève. On regrette que son *Traité des corpuscules ultra-mondains* n'ait pas été mis au jour.

MÉLANGES.

COURONNEMENT DE LÉON XII.

Cette cérémonie s'est faite, à Rome, le Dimanche 5 Octobre, dans la basilique de Saint-Pierre.

Dès l'aube du jour, le canon du château Saint-Ange annonça cette fête. D'abondantes aumônes avaient été distribuées la veille. Le pape a voulu convertir en bonnes œuvres les frais qu'on eût consacrés à l'illumination du dôme et à la *girandole*.

A huit heures du matin, les cardinaux s'étaient rendus dans la salle des *Ornemens*. Le pape y arriva une demi-heure après; les cardinaux Ruffo et Gonsalvi lui ôtèrent le rochet et la mosette, et le revêtirent de ses habits pontificaux. Sa Sainteté passa ensuite dans la salle *Ducale*; elle monta sur un trône porté par douze hommes, vêtus et armés à l'antique. Devant les cardinaux marchaient les prélats assistans du trône pontifical, les prélats de la rote et ceux de Saint-Pierre, les protonotaires, les chapelains de Sa Sainteté, et tous les officiers de sa Cour.

Ce beau cortége se rendit sous le vaste portique de la basilique de Saint-Pierre, où un trône avait été dressé vis-à-vis la *Porte-Sainte*. Vis-à-vis le trône étaient des banquettes où les cardinaux prirent leurs places.

Le pape étant assis, le cardinal Galeffi lui demanda de vouloir bien admettre au baisement des pieds les membres du clergé.

Après cette cérémonie, le cortége entra dans la basilique; le pontife fut transporté dans la chapelle de Saint Grégoire, où il reçut du cardinal-doyen l'anneau pontifical. Après qu'on eut chanté *l'Heure de tierce*, les assistans s'avancèrent vers la chapelle papale; au fond de la chapell était le trône.

Les chapelains et les prélats non assistans, marchaient les premiers. Les évêques assistans avaient à leur tête un prélat de l'Eglise grecque-unie, avec ses diacres et sous-diacres. Un des maîtres des cérémonies brûla par trois fois devant le Saint-Père une étoupe, en lui disant: *Pater sancte, sic transit gloria mundi.*

Après le *Confiteor*, le premier cardinal diacre donna au pape le pallium, en lui disant: *Accipe pallium, scilicet plenitudinem pontificalis officii, ad honorem omnipotentis Dei; et gloriosissimæ virginis Mariæ, matris ejus, et BB. apostolorum Petri et Pauli, et S. R. E.* Pendant le *Kyrie* de la messe, les cardinaux et les prélats rendirent un nouvel hommage au Saint-Père. A la communion, le Saint-Père se rendit à son trône, et l'un des cardinaux-diacres lui porta la communion sous les deux espèces.

La messe étant finie, le Saint-Père remonta sur son trône portatif, et le cardinal archi-prêtre de Saint-Pierre lui présenta une bourse où étaient vingt-cinq pièces d'or, selon l'ancien usage, *pro missâ bene cantatâ.*

Pendant la messe, trois mitres enrichies de pierreries étaient exposées sur l'autel, du côté de l'Evangile, deux thiares du côté de l'Epitre. Après la messe, une des mitres et une des thiares ont été portées sur le bord de la tribune du portail de la basilique qui donne sur la place de Saint-Pierre. Bientôt on y vit paraître le souverain pontife lui-même. On chanta à son arrivée: *Corona au-*

rea super caput ejus. Le cardinal-doyen chanta: *Omnipotens sempiterne Deus dignitatis sacerdotii;* le second cardinal-diacre ôta la mitre au Saint-Père, et le premier lui posa la thiare sur la tête, en disant: *Accipe thiaram tribus coronis ornatam, et scias te esse patrem principum et regum rectorem orbis, in terrâ vicarium Salvatoris N.S.J.C. cui est honor et gloria in sæcula sæculorum.*

Après une courte prière, le pontife se leva, et donna la bénédiction *urbi et orbi.* Ensuite les deux cardinaux-diacres lurent un bref d'indulgence accordée en cette occasion par le nouveau pape, et laissèrent tomber sur les assistans le papier où ce bref était écrit. Le pontife donna encore une fois la bénédiction. Le moment du couronnement et de la bénédiction papale fut annoncé par des salves d'artillerie du château Saint-Ange et par le son de toutes les cloches. La vaste place de Saint-Pierre était couverte d'une multitude immense, qui témoigna par ses acclamations, la joie que lui causait l'élection du pontife. Le soir, la ville a été illuminée.

ŒUVRES DE SCHILLER.

Le génie de Schiller diffère en tout de celui de Gœthe. Le dernier poëte est lyrique par excellence, l'autre ne possède pas même l'ombre du talent lyrique; il est constamment rhétoricien. Ce n'est qu'à force d'étude et de conception que Schiller est parvenu à dessiner quelques caractères qui sont dans le vrai, qui se retrouvent dans une nature idéale. Gœthe, au contraire, à force de se négliger et de peu soigner ses Œuvres dramatiques, a fini par dépeindre quelques caractères factices, quoiqu'il possédât spontanément et nativement le don divin de la création. Sous le rapport du style encore, les deux amis ne se ressemblent pas davantage; le style de l'auteur de Faust et du Tasse a été constamment à la hauteur de tous ses sujets; Racine n'est pas plus élegant, Shakespeare n'est pas plus énergique, Sophocle n'est pas plus pur. Quant à Schiller, sa manière d'écrire fut, d'abord, lourde, monotone et extravagante; elle s'ennoblit en s'épurant, mais il lui resta toujours quelque chose d'emphatique et de peu harmonieux, de redondant dans le genre du prosateur Thomas.

Il y a deux époques marquantes dans la vie littéraire de Schiller. D'abord, on le voit armé d'une éloquence grotesque, déclarer la guerre à la société, comme s'il eût été poëte de *la Constituante*, ensuite il revient à pas de géants vers la route sociale; sa poésie, d'abord vaguement déiste, ensuite médiocrement protestante, finit par se reposer avec force dans le catholicisme. La muse de Gœthe ne fut ni déiste, ni protestante; elle alterna constamment entre le catholicisme et le panthéisme. Schiller est né avec plus de sérieux dans l'âme que Gœthe, et ce dernier avec plus de profondeur dans l'esprit que son rival de gloire. Schiller, né inquiet, et ne pouvant se contenter de son propre génie, creusa les questions, si non à une grande profondeur, au moins avec une ardeur extrême. Gœthe, né positif, et clairvoyant par nature, dissipa un peu les dons du génie ramassés dans son esprit, se livra trop aux impulsions du dehors, et ne s'établit pas assez dans les questions, pour pouvoir rapidement les parcourir toutes.

Schiller leva, dans sa première jeu-

nesse, son bouclier contre la société par son drame extravagant *des Brigands*. Il est hideusement écrit, le style en est tantôt pompeux jusqu'à la folie, tantôt plat jusqu'à l'excessive trivialité. Les caractères sont tracés avec une extrême grossièreté, et se prononcent sur leurs opinions et sur leurs intérêts avec une brutale franchise. Le sujet intéresse par lui-même, c'est la parabole du *Fils perdu ;* mais l'auteur allemand l'a trop fait descendre dans la sphère bourgeoise moderne, et l'époque du moyen âge, que le titre indique, n'y est nullement caractérisée. On voyait, néanmoins, s'énoncer par cet horrible mélodrame, un jeune homme de grandes espérances, d'un talent marquant, qui visait partout à la profondeur, soit dans la peinture des caractères, soit dans la conception du sujet. Le génie dramatique de Schiller y est déployé dans son germe, et plusieurs scènes pourraient être terribles et vraiment pathétiques, si le style n'en était constamment ou burlesque ou dégoûtant.

Fiesque, drame historique, et *Amour et Intrigue,* tragédie bourgeoise, ne valent pas mieux que *les Brigands,* quant au style, et leur sont très-inférieurs, sous le rapport du génie. Il y a de la force dans ces deux tableaux; mais l'auteur s'y montre avec moins d'enthousiasme et de verve, il approfondit moins son sujet. L'intention dramatique des caractères est très-marquée ; mais tout est outré jusqu'à l'incroyable, et devient risible à force de vouloir atteindre au grand. La tragédie bourgeoise est, à mon avis, le pas le plus rétrograde que Schiller ait jamais fait dans la carrière des Lettres.

Les poésies lyriques de notre poëte, à cette première époque de sa carrière littéraire, sont dignes d'un forcené qui chercherait des extases au sein de l'ivrognerie. Il a voulu se faire dithyrambique, mais il n'a rien compris à la véritable nature de ce genre de poésie. Quelques chansons d'amour indiquent déjà suffisamment, par leur excessive médiocrité, que Schiller n'a jamais su peindre ce sentiment, dans le tableau duquel Gœthe excelle.

Les compositions historiques que Schiller fit sous la même inspiration antisociale que les Œuvres dont nous venons de parler, sont ce qu'il y a de moins approfondi en histoire. Le récit de la révolution des Pays-Bas, contre le pouvoir espagnol, est faux d'un bout à l'autre, et nulle part puisé dans les sources ; je n'ai pas besoin de dire qu'il est écrit de ce style inconcevable, dont les échantillons éclatent dans *les Brigands, Fiesque, Amour et Intrigue, etc.*

Nous arrivons à une époque intermédiaire, où Schiller est encore tout ce qu'il fut dans sa première jeunesse, mais où il commence déjà à s'épurer et à aspirer à l'*idéal.* Ce changement est marqué par le total abandon de la prose, pour ses compositions dramatiques. *Don Carlos* est en vers. Le grotesque des caractères, marqués avec une rigueur excessive, existe, comme par le passé, mais le style s'est amélioré ; sans cesser d'être bouffi et emphatique, il est devenu plus éloquent ; les accens en sont plus nobles et plus dignes de la muse tragique. Le héros de la pièce est le marquis de Posa, être imaginaire, sous le masque duquel Schiller a voulu peindre le prototype d'un *vertueux révolutionnaire.* Ce marquis de Posa est d'une bizarrerie qui n'a pas d'égal au théâtre. C'est un enthousiaste de phrases, comme on en a pu étudier dans la faction girondine, seulement l'auteur allemand y a mêlé sa couleur fantasque, son vague et son incohérence.

Dans ses *Lettres sur Don Carlos,* Schiller commence déjà à *raisonner* son système dramatique, et à entrer dans la carrière de la haute critique. Il n'y a jamais été ni profond ni éminent ; à cet égard, les Allemands possèdent des chefs-d'œuvre de critique, vrais morceaux de haute litté-

rature, tracés par Lessing et les deux frères Schlegel. Schiller, qui voudrait être subtil, est toujours pénible et torturé. C'était l'époque où commença la célébrité de la philosophie de Kant; Schiller l'embrassa avec ardeur, mais avec peu de succès; son esprit n'était pas classé pour les cathégories et le génie mathématique du sage de Kœnigsberg, qui renversa la philosophie du siècle, pour ne rien lui substituer. Le seul profit que Schiller retira de ses études philosophiques et critiques, fut d'acquérir insensiblement l'intime persuasion des fausses routes dans lesquelles il s'était égaré en poésie, en histoire et en morale. Il se rapprocha de Gœthe, et ce puissant génie le purifia à sa lumière.

Quand Schiller vit s'évanouir les rêves creux de sa jeunesse et tout l'échafaudage de sa philanthropie révolutionnaire, une profonde mélancolie s'empara de son âme, et il exhala sa crainte de tomber dans le doute par un poëme tendre et touchant; il chercha *la Foi*, ce bel enfant de l'Amour, comme le dit le poëte; mais il n'était pas encore destiné à la trouver desitôt.

Schiller, las des orgies révolutionnaires, goûta les avis de Gœthe, qui constamment s'était montré adversaire des principes de la révolution. Les deux amis entreprirent de la combattre conjointement dans le domaine de la littérature. Ils publièrent, sous le titre de *Xénies*, une suite d'épigrammes où ils firent mainbasse sur tous les petits grands hommes du jour. Une insurrection universelle éclata contre eux sur tout le Parnasse allemand; *hommes à lumière* de Berlin, et *illuminés de Bavière*, jetèrent feu et flammes contre les audacieux qui osèrent se moquer de la révolution triomphante. Çà et là, quelques jugemens iniques, dictés par une inimitié personnelle, se sont glissés dans les *Xénies*, mais leur effet général fut salutaire; il prépara la voie au vaste système de critique des deux frères Schlegel: depuis lors, les Allemands se sont préservés du ridicule des autres nations de l'Europe qui encombrent le Panthéon des grands hommes d'une foule de noms inutiles. La Harpe eût été obligé, par exemple, de retrancher de son fameux ouvrage les trois quarts des célébrités qu'il y proclame.

Gœthe, ayant entraîné Schiller dans une réaction contre le siècle, le fit *payen* à sa suite. De là le sujet de leur guerre contre l'illustre comte de Stollberg, qui venait d'embrasser le catholicisme. On ne saurait nier que plusieurs des poésies lyriques de Schiller, écrites dans cet esprit, ne soient infiniment remarquables sous le double rapport de la pensée et de l'exécution; mais c'était une poésie morte, qui ne résonnait pas au cœur du peuple allemand.

Il faut que nous disions un mot d'un *Roman* et d'une *Nouvelle* de Schiller, publiés à la suite de *Don Carlos*. Il règne, dans le premier ouvrage, une sorte de terreur vague, de sombre profondeur, de mysticité exaltée, dont Schiller jusqu'alors n'avait fourni aucun exemple, dont il n'a plus retracé la peinture. Lavater, Cagliostro et les Rosecroix avaient passagèrement frappé son âme. La *Nouvelle* est d'un effet terrible; c'est la peinture très-dramatique d'un meurtrier, homme du peuple, qui parvient par gradation jusqu'au crime. Malheureusement le style en est encore grossier et boursoufflé.

Nous abordons maintenant la gloire littéraire de Schiller dans tout son éclat. *Wallenstein* fut l'œuvre de la force, si nous le comparons aux avortons dramatiques de sa première époque. Il y préluda par son *Histoire de la Guerre de Trente Ans*, ouvrage d'une excessive faiblesse, sous les rapports de l'érudition historique, mais écrit de ce style fleuri qui gagne à l'écrivain un grand nombre de lecteurs, peu capables de juger avec discernement et de voir jusqu'au fond des choses.

La tragédie de Schiller est, par un bizarre contraste de l'imagination du

poëte, plus réellement historique que sa pompeuse narration. Je m'explique : Il y a deux manières d'être *vrai* en histoire; ou, comme les historiens latins et leurs modernes imitateurs, on insiste sur la chronologie la plus exacte, ou l'on présente le génie d'une époque, le tableau mouvant de ses mœurs et les grands caractères qui y dominent. Le poëme du Dante nous conduit ainsi bien plus en avant dans la *véritable* histoire du moyen âge, que l'éclatante introduction de Robertson à son *Histoire de Charles Quint ;* peu d'historiens le sont à tel degré que le vieil Homère, quoique la guerre de Troie manque probablement de base historique et que le sujet en soit décidément mythologique; Thucydide, présentant la guerre du Péloponèse comme un drame dans le style énergique d'Eschyle, est plus vrai, quelque licence qu'il se soit permise avec les combinaisons des faits dans la forme de sa composition, que Tite-Live, qui note les époques avec toute l'exactitude dont on était capable de son tems; ainsi Schiller nous a donné, dans sa tragédie de *Wallenstein*, un tableau plus réel de la guerre de Trente Ans, que dans la composition historique où il a voulu la retracer. On voit qu'il a eu en vue les pièces historiques de Shakespeare, où ce grand poëte, tout en bouleversant la chronologie et les faits, nous introduit si vivement jusqu'au cœur des grandes actions de la guerre sanglante des deux roses.

Schiller, vivant dans un siècle raisonneur, et n'étant pas doué de ce tact prodigieux qui distingue Gœthe entre tous les contemporains, et qui lui fait dire tant de choses en paroles aussi simples et presque inaperçues, Schiller, dis-je, n'a pas su se rendre totalement maître de sa matière, et il lui a fallu un énorme espace pour approfondir le sujet de sa tragédie. Le camp de *Wallenstein* est surtout manqué. Schiller n'a pas su dépeindre le peuple et le soldat avec cette vérité; cette force et cette naïveté dans lesquelles Shakespeare et Gœthe excellent; il y a un peu de monotonie causée par l'isolement de ce camp, placé comme prologue à la tête des deux autres tragédies dont *Wallenstein* est le héros. L'habile traducteur du poëte allemand a déjà remarqué que la pièce eût gagné en intérêt et en vivacité si la peinture du camp eût fait partie du poëme dramatique lui-même; mais Schiller croyait ainsi *épurer* le genre de Shakespeare, prouvant par là qu'il n'en connaissait pas encore le véritable esprit.

Le caractère du héros est, d'ailleurs, grandement tracé; c'est bien le Wallenstein historique, avec son âme de fer, sa cruelle ambition, sa sombre rêverie; sa foi dans les astres et son irrésolution finale quand il s'agit pour lui de poser la main sur la couronne impériale. Ses généraux sont pris dans la nature et groupés avec beaucoup d'art et de vivacité autour de lui. Piccolomini le père est un politique astucieux; son fils a toute l'impétuosité d'une noble jeunesse; sa hauteur, ses défauts mêmes se rapprochent trop de ses qualités pour ne pas attacher. Thecla, fille de Wallenstein, est la seule jeune fille que Schiller ait jamais dépeinte, pour laquelle il soit capable de prendre un véritable intérêt; son amour est chaste et sévère, mais rien ne lui coûte, et l'âme de son père passe tout entière en elle, dès qu'elle a reçu la nouvelle des désastres de son amant.

Les longueurs, les disproportions et la manie de vouloir refaire le genre de Shakespeare pour l'*ennoblir*, d'après une *fausse* idée du genre, ne sont pas les seuls défauts qui caractérisent Wallenstein en particulier et les œuvres dramatiques de la plus belle époque de Schiller en général; le poëte mêle encore à tout cela des conceptions tirées du système d'ailleurs très-tragique de la *fatalité* chez les anciens. Il en résulte un manque d'harmonie dans l'ensemble de ses meilleurs drames. Vouloir confondre le génie du moyen âge avec celui des premiers tems du paganisme est une chose aussi fausse que monstrueuse;

aussi cette combinaison glace-t-elle souvent le spectateur dans les scènes les plus pathétiques de la muse du poëte allemand. D'ailleurs Schiller ne devient jamais plus rhétoricien qu'avec le mot de fatalité en bouche. Shakespeare, tout en l'ignorant, s'est bien plus rapproché que son imitateur, du théâtre d'Eschyle, par son terrible *Macbeth*, quel que soit aussi le luxe de poésie que Schiller déploie.

Marie Stuart fut jouée après *Wallenstein*. Nulle part notre auteur n'a été plus dramatique, mais aussi nulle part n'a-t-il mis plus d'intention et, si j'osais m'exprimer ainsi, plus d'*antithèses* dans l'arrangement des scènes, défaut qu'on est d'ailleurs plus habitué à reprocher à la tragédie française qu'à celle des autres nations : c'est cependant le défaut constant de Schiller, quoique certainement il ne visât jamais à l'imitation du théâtre français.

On a blâmé avec raison le dégoûtant épisode de Mortimer et la querelle trop prolongée des deux reines, quoique l'effet de la dernière scène soit dramatique et remue fortement l'âme. Le caractère d'Elisabeth est approfondi dans le genre de celui de Wallenstein ; les infortunes de la royale Marie sont dépeintes d'une manière touchante et le dévoûment de ses serviteurs est représenté sous des traits sublimes.

La Pucelle d'Orléans est un grand sujet qui a manqué sur la palette de Schiller, parce qu'il a cherché un effet *ultra-poétique* hors des limites de la tragédie historique. La vérité eût été bien plus tragique que le roman forgé par l'auteur allemand. Quoi qu'il en soit, il y a de nobles sentimens, de beaux passages, des scènes même d'un genre très-élevé dans cette pièce intitulée par l'auteur lui-même *romantique*. Jeanne est sublime jusqu'à son emprisonnement, où elle perd tout à coup son caractère et devient un être totalement fantasque. Son introduction près du Dauphin et la scène du couronnement sont d'un grand effet ; les scènes militaires sont faibles, et Schiller est bien loin d'y avoir atteint au pathétique de son modèle Shakespeare, qui nous raconte d'une manière si déchirante les infortunes du terrible Talbot et de son héroïque fils.

Schiller, nuançant ses couleurs avec peu d'art et parlant constamment d'un ton un peu trop emphatique et trop solennel, prête malheureusement, par beaucoup de ses vers (surtout si on les lit dans l'original), à la *parodie ;* quelques-uns de ces traits défigurent *Wallenstein* et *Marie Stuart*, mais surtout *la Pucelle*.

La Fiancée de Messine est une autre tragédie de notre auteur où il dépeint un sujet semblable à celui des *Frères ennemis* et tout aussi dramatique. Par malheur, Schiller a surchargé sa pièce de morceaux lyriques, qui forment le côté faible de son talent. Il n'était pas né avec des dispositions pour la poésie lyrique ; son ton n'était pas assez simple ; c'était d'ailleurs une malheureuse idée que de vouloir fondre, comme il a prétendu le faire, les couleurs et les idées de la religion chrétienne, du paganisme et de l'Alcoran. La religion chrétienne a bien adopté des rites et des institutions païennes, mais en les *métamorphosant*, en les absorbant dans son essence, tandis que Schiller veut leur laisser le coloris de l'antiquité. Pour ce qui est de la foi de Mahomet, rapprochée de nos saints mystères, ces deux croyances ont toujours *hurlé* de se trouver ensemble, selon l'expression d'un homme de génie.*

Je ne nie pas que *la Fiancée de Messine* ne renferme de grandes beautés et une poésie très-élevée. Mad. de Staël, avec ce tact propre à son sexe, a déjà remarqué la délicatesse de sentiment qui a inspiré au poëte la peinture des mouvemens de jalousie de Don César à l'aspect des larmes que Beatrice voue au corps as-

* M de Maistre, dans son ouvrage du *Pape*.

sassiné de Don Manuel. Il y a, dans cette tragédie, d'ailleurs longue et un peu monotone, des mouvemens de terreur qui jettent sur tous les personnages comme un voile funèbre et attestent le génie du poëte.

Guillaume Tell est le chef-d'œuvre dramatique de Schiller. La Suisse du moyen âge, telle que le grand historien Jean de Müller nous en a retracé le tableau, semble revivre sous le pinceau animé de notre dramaturge. Ce sont bien là ces paysans patriarches, ces gentilshommes agriculteurs, ces chevaliers superbes, ces hommes vertueux et ces grands criminels, tels qu'ils apparaissent dans les siècles encore neufs, voisins du berceau des nations. Là, Schiller a deviné le secret d'être *populaire*, ce qu'il ne prouve nulle part ailleurs. En quelques endroits même, il semble s'être élevé jusqu'à la sombre hauteur de Shakespeare, témoin la scène de la mort de Gessler, ouverte par une noce, et terminée d'une manière vraiment effrayante par le convoi des Frères de la Miséricorde, venant chercher le corps du criminel, qui voulait interdire aux pâtres des Alpes les accens même de la joie la plus innocente.

Le dernier acte de *Guillaume Tell* est un hors-d'œuvre inconcevable. On voit que Schiller a été conduit à l'ajouter au reste de la pièce, pour nous montrer Tell, l'innocent meurtrier de l'assassin de ses enfans et du tyran de son pays, en opposition systématique avec le régicide Eschenbach, rejeté avec horreur par les bergers des montagnes. En général, le caractère de Tell, déjà péniblement *étudié* et *apprêté*, dans les premiers actes, se montre d'une manière tout-à-fait intolérable sur la fin, avec un jargon métaphysique, qui jamais n'a retenti dans l'âme du héros.

L'amour de Bertha et de Roudens est encore un épisode manqué dans ce beau poëme, qui mérite d'ailleurs toute l'admiration et l'enthousiasme universel avec lequel il a été reçu dans sa patrie. C'était le chant du cygne ; car on ne possède, après ce grand drame, d'autres poëmes tragiques de Schiller que quelques scènes détachées d'œuvres auxquelles la parque a empêché l'auteur de mettre la dernière main. Que n'aurait-on pas, d'ailleurs, dû attendre d'un tel poëte mort à la fleur de l'âge ? Il aspirait de plus en plus au vrai et au beau, et sa muse devenait constamment plus religieuse. Nul poëte protestant n'a aussi dignement retracé les mystères du catholicisme, et on dirait que Marie Stuart a exercé sur lui ce charme tout-puissant qu'elle exerça, d'après son peintre éloquent, sur tous ses alentours.

OBSERVATIONS SUR BALZAC.

Balzac florissait au commencement du dix-septième siècle. Né en 1594, il avait publié presque tous ses écrits avant l'âge de trente ans, et sa réputation était à son apogée lorsqu'en 1624, il quitta la Cour et abdiqua la souveraineté de la littérature, qu'on lui avait unanimement déférée, pour goûter en paix les douceurs de la retraite.

Cette résolution, provoquée par les injustices, les outrages et les persécutions, dont les grandes renommées ne furent jamais à l'abri, suffirait pour nous révéler la fierté du caractère, la noblesse et l'élévation des sentimens de cet écrivain, et pour accroître l'intérêt que ses productions sont faites pour inspirer.

En 1655, époque de la mort de Balzac, la scène française commençait à s'illustrer par quelques belles

productions de Corneille; mais Molière, La Fontaine, Boileau, n'avaient rien publié, et la France attendait encore les grands prosateurs, auxquels Balzac avait ouvert la route. Ce ne fut que vingt ans plus tard que brillèrent les Bossuet, les Fénélon, les La Bruyère, les Bourdaloue, etc. Un seul homme les avait précédes. Son premier pas dans la carrière fut marqué par un chef-d'œuvre de prose, publié en 1650 (*). Mais cet homme était Pascal. Ce génie transcendant, auquel nul autre ne peut être comparé, n'avait pas besoin de modèles, sans doute. Mais, sans nuire à sa gloire, il est juste de faire remarquer que les productions de Balzac étaient antérieures aux siennes de plus de trente ans, et que rien d'aussi beau n'avait encore paru dans la langue française. Or, n'est-il pas permis de croire que Pascal s'est pénétré de ces beautés nouvelles, et que, sans songer à les imiter, il a su se rendre propres ces formes pleines de majesté, ces periodes harmonieuses, ces tours et ces mouvemens hardis, éloquens, ingénieux, qui abondent dans les écrits de Balzac?

Cet auteur a presque toujours été jugé avec une excessive sévérité, parce que l'on ne s'est pas suffisamment attaché aux qualités supérieures qui le distinguaient dans le siècle où il brilla seul et sans rivaux. Ce qui fait sa gloire, ce qui justifie l'admiration universelle dont il fut l'objet, c'est d'avoir été un écrivain original, un véritable créateur. Voilà ce qu'il fallait reconnaître en lui, ce qui devait être le sujet d'éloges bien autrement mérités que tant d'autres, prodigués avec un si grand faste et si peu de discernement.

Voltaire, dont les productions offrent un si grand nombre de jugemens contradictoires, ne s'est jamais démenti avec moins de pudeur qu'au sujet de Balzac. Voici ce qu'on lit dans sa notice des écrivains du siècle de Louis XIV.

" Balzac, homme éloquent, et le premier qui fonda un prix d'éloquence. Il eut le brevet d'historiographe de France et de conseiller d'Etat, qu'il appelait de magnifiques bagatelles. La langue française lui a une très-grande obligation. Il donna le premier du nombre et de l'harmonie à la prose."

Si cet éloge n'est point magnifique, il ne contient rien du moins que de conforme à la vérité. Mais Voltaire semble s'être repenti d'avoir été juste envers Balzac, et, dans un autre écrit inséré dans le soixante-troisième volume de l'édition in-12 de ses œuvres, il le signale sans aucun ménagement " comme un littérateur sans goût, sans pureté et sans philosophie, qui ne trouvait plus de lecteurs parmi les gens instruits."

Ailleurs, il le frappe encore d'une autre espèce de réprobation, en le mettant sur la même ligne que le bel esprit Voiture, des œuvres duquel il serait impossible d'extraire quelque chose de solide et de substantiel.

Parmi les divers jugemens qui ont été portés sur Balzac, il en est où non-seulement la censure est bien moins rigoureuse, mais où cet écrivain reçoit les témoignages éclatans d'une admiration bien sentie et solidement justifiée. Tous s'accordent, il est vrai, sur ses défauts, et nous ne prétendons pas les nier; mais nous pensons qu'aucun des critiques (hors un, que nous hésitons encore à nommer), ne s'est suffisamment abstenu de s'appesantir sur les inévitables écarts d'un génie vigoureux, fier et indépendant, qui s'est élancé le premier dans une route inconnue.

Balzac était jeune encore, lorsque Malherbe prédit de lui qu'il serait *le réformateur de sa langue.* L'événement justifia la prédiction, et ses plus sévères censeurs ne lui ont point contesté cette gloire. Mais la réformer, ce n'était pas la fixer et la circonscrire tout à coup dans ses

* *Les Provinciales.*

j ses limites : ce prodige était impossible. S'il est vrai qu'une langue puisse arriver au dernier degré de la perfection, le tems seul peut accomplir lentement une pareille tâche. Balzac fit tout ce qu'il pouvait faire; disons mieux, il fit plus que l'on ne pouvait attendre de lui dans le siècle où il écrivit, et les fragmens que nous ne tarderons pas à citer, mettront les lecteurs à portée de juger si notre assertion est fondée.

Les règles du goût sont très-respectables, sans doute. Eviter la recherche, l'exagération, les antithèses, les faux brillans, donner à chaque pensée le tour qui la fait le mieux ressortir, à chaque sentiment l'expression la plus vraie et la plus touchante, varier les couleurs et les mouvemens de son style, donner à chaque chose enfin sa juste mesure, tel est l'abrégé des préceptes à l'aide desquels on parvient, dit-on, au *beau idéal* des productions de l'esprit.

Balzac n'est pas toujours fidèle à ces préceptes, il faut en convenir; mais il l'est souvent, et alors il est majestueux, imposant et quelquefois sublime. Est-il beaucoup de grands écrivains français qui aient constamment respecté ces règles rigoureuses? Parmi ceux qui l'ont précédé, on ne comptera pas probablement Rabelais, Amyot, Montaigne, ni Charron. Combien d'autres, parmi ceux qui l'ont suivi, offrent d'éclatans exemples de la violation des lois du goût, et n'en sont pas moins de grands hommes? Corneille et Molière ont-ils jamais été cités comme des modèles de goût? S'est-il jamais soumis à ses règles, ce grand Bossuet, dont aucun rhéteur n'a osé mesurer le vol audacieux? Que de fautes contre le goût ne pourrions-nous pas signaler dans beaucoup d'autres écrivains, dont personne ne conteste le génie?

Nous ne prétendons pas conclure de ces observations qu'il faille abjurer les préceptes du goût, mais nous serions disposés à penser que les rhéteurs font un peu trop grand bruit de ces préceptes. Nous préférons, s'il faut enfin le dire, les écarts et les imperfections du génie à la stricte observation des lois du goût. Il nous semble même que l'alliance du vrai génie et du goût est beaucoup plus rare qu'on ne le pense assez généralement. La raison nous en paraît simple. Le génie ne veut aucune contrainte; il aime à courir sans guide et sans frein, comme le torrent qui roule impétueusement l'or et le limon tout ensemble. Le goût, au contraire, ne peut marcher qu'à l'aide d'une discussion et d'une analyse continuelle, dont l'effet est d'intimider et de refroidir le génie, d'émousser le sentiment, de réprimer ces mouvemens hardis, impétueux, qui frappent l'imagination et la terrassent, sans lui donner le tems de réfléchir si les règles sont suivies ou violées.

Si ces considérations paraissent de nature à diminuer l'importance que l'on attache aux fautes contre le goût, il en est d'autres non moins puissantes qui nous semblent ajouter aujourd'hui un grand prix au recueil dont nous nous occupons.

Balzac écrivait à une époque où fermentait encore le levain des guerres intestines. Peu de tems s'était écoulé depuis qu'un monstre exécrable avait frappé le meilleur des monarques. La mort d'Henri IV avait laissé le sceptre entre les mains d'un Roi plein de vaillance, mais incertain dans ses projets et dépourvu de la fermeté et de la persévérance nécessaires à leur exécution. Tous les liens de l'Etat étaient relâchés, et Richelieu n'avait pas encore eu le tems de les resserrer et de les fortifier. L'intrigue marchait le front levé, obstruait toutes les avenues du pouvoir, et en fermait l'accès au mérite et à la fidélité. Tous les emplois étaient prodigués aux artisans de révolte, dont on avait la faiblesse de redouter les menaces et de ménager les influences. Balzac vivait à la cour, au milieu de ce désordre et de cette confusion déplorable. La force de carac-

tère et la profondeur des vues du cardinal-ministre ne pouvaient échapper à un esprit aussi pénétrant que le sien. Loin de se faire illusion sur son crédit, il sentit combien ce qu'un homme tel que Richelieu appelait sa confiance, lui commandait de prudence et de discrétion, et, appréciant à leur juste valeur les titres brillans d'historiographe de France et de conseiller d'Etat dont on l'avait décoré, il ne les considéra que comme de *magnifiques bagatelles*. Mais le tems que sa politique habile lui interdisait d'employer à l'exercice de ces vaines fonctions, ne fut point perdu pour son pays. Modèle de la plus austère probité, observateur profond, vrai philosophe au milieu de la cour, Balzac y recueillait en silence une foule de faits et de documens, propres à nourrir ses méditations. C'est avec ces matériaux précieux qu'il a composé tant de beaux discours, remplis de portraits si frappans, pour ne pas dire si effrayans de vérité, et qu'il a signalé tous les vices d'un gouvernement débile et d'une cour corrompue, en dédaignant toutes personnalités, et en ne fesant usage que de ces grands traits dont l'empreinte ineffaçable révèle la main du génie.

AMÉDAN ET ZÉILA,

OU LES MARIS BRILLANS.

CONTE ORIENTAL.

La belle Zéila était mariée depuis deux ans au bon et modeste Amédan. Ce mariage avait été fait sous les plus heureux auspices ; Amédan satisfait de la possession de Zéila, s'était bien promis de ne jamais lui donner de rivales, et Zéila, maîtresse absolue du cœur de son mari, l'était aussi de toutes ses volontés. Amédan ne lui refusait jamais rien ; pour lui, les caprices mêmes de sa femme étaient des lois. Il n'était point jaloux ; aussi ne voulait-il point que l'objet de sa tendresse fût entouré de ces gardiens méprisables d'une vertu qui n'est vertu que lorsqu'elle est libre. Zéila escortée de ses femmes, ou seule quand elle le désirait, allait visiter ses compagnes sans en demander la permission, et parcourait les bazars où se trouvaient rassemblées les plus riches marchandises de l'Europe et de l'Inde. Elle achetait tout ce qui lui fesait plaisir. Amédan, sans être riche, avait une fortune aisée, et jamais il ne demandait à sa femme : Combien cela vous a-t-il coûté ? Il pensait que tout ce qui fixait un instant les désirs de Zéila ne coûtait jamais assez cher. Tel était le caractère d'Amédan. Combien y a-t-il de maris qui lui ressemblent ?

Toutes les jeunes femmes d'Ispahan étaient jalouses du bonheur de Zéila, qui cependant n'était point heureuse. Depuis quelque tems une sombre mélancolie s'était emparé de son cœur. Elle versait des larmes, et l'ennui couvrait de deuil les riches tapis de ses appartemens. Le bon Amédan avait fait de vains efforts pour dissiper les chagrins de cette femme adorée, et pour lui rendre cette douce gaîté qu'elle avait perdue, et qu'il regardait comme le signe du bonheur. Chaque jour il se montrait plus attentif et mettait en œuvre, pour lui plaire, les soins les plus tendres et les plus délicats d'un amour ingénieux. Tout était inutile. Comment contenter les désirs de Zéila ? Elle n'en forme plus, hors un seul qu'elle n'ose avouer, et qu'elle voudrait se cacher à elle-même.

Un jour qu'elle était plongée dans une rêverie profonde, Amédan s'ap-

proche d'elle et lui dit : " Zéila, une affaire très-importante pour mon commerce va m'éloigner de vous pendant huit jours. Je pars pour Téflis, et j'espère qu'à mon retour je vous trouverai plus heureuse. Puisse Mahomet ramener le sourire sur vos lèvres ! Ah ! je donnerais toute ma fortune pour un sourire de Zéila." Il dit, l'embrasse tendrement et part.

Il y avait alors à Ispahan une femme très-âgée, qui passait pour posséder de grandes connaissances dans la magie et dans l'art de prédire l'avenir. Elle habitait cette ville depuis trente ans, et avait eu d'abord beaucoup de vogue. Mais peu à peu la foule l'avait abandonnée, parce qu'à des prédictions rarement flatteuses, elle joignait, tantôt des réprimandes, tantôt des plaisanteries, et toujours des conseils dont elle était plus prodigue que des merveilles de son art. Ce qui l'avait encore décréditée, c'est qu'elle ne recevait aucun salaire de ceux qui venaient la consulter, d'où l'on avait conclu que ses réponses n'avaient aucun prix, puisqu'elle n'osait pas les vendre. Toutes ces raisons avaient empêché Zéila d'avoir recours à elle, quoiqu'elle y eût songé plus d'une fois ; mais l'absence de son mari lui fit entrevoir huit jours à passer dans un ennui si insupportable, qu'elle se résolut à aller trouver la vieille, et à lui ouvrir son cœur.

C'était dans les faubourgs d'Ispahan et près des jardins de Zurfa que demeurait la magicienne. Zéila s'y rendit dès que la nuit fut close, couverte d'un voile épais, et accompagnée d'une seule esclave. Elle fut introduite dans une petite chambre, simplement mais proprement meublée, et fut étonnée de voir que la vieille n'avait rien dans ses traits ni dans son ajustement, qui inspirât cette espèce d'effroi qu'elle avait craint d'éprouver. La vieille s'en aperçut et profita de cette heureuse disposition pour gagner, par des questions pleines d'intérêt, la confiance de la belle affligée. Bientôt Zéila, tout en rougissant, lui révéla la cause de ses chagrins. " Je suis bien à plaindre, lui dit-elle, j'ai le meilleur de tous les maris, et c'est lui qui fait mon malheur. Il possède toutes les vertus, c'est la bonté personnifiée, mais il n'a point assez d'éclat. Son caractère est d'une uniformité qui me fait mourir d'ennui ; jamais il ne s'élève au-dessus du commun des hommes. Jamais je n'entends vanter son esprit ; aussi son esprit n'a-t-il rien de saillant. Il est vrai que son jugement est parfait, qu'il ne manque point d'une certaine instruction ; mais qu'est-ce que l'instruction et le jugement sans l'esprit ? C'est un jardin sans roses. Enfin, ma bonne, je vois avec douleur que mon mari ne jouera jamais un rôle brillant dans le monde.—Ma fille, vous avez bien raison de vous plaindre, dit la vieille. Voilà un mari détestable, et je ne conçois pas comment vos parens ont pu vous sacrifier ainsi. Les parens sont bien durs dans le siècle où nous vivons. Une jeune personne douée, comme vous, de tous les agrémens, devrait être l'épouse d'un homme supérieur, d'un très-bel homme, d'un homme de beaucoup d'esprit, qui ferait des vers charmans à votre louange, ou d'un homme enfin qui, par son rang et ses richesses, vous environnerait des rayons de sa gloire et de sa grandeur. Je veux réparer l'injustice de vos parens. Vous désirez un autre mari, un mari de votre choix ? —Vous l'avez dit.—Eh bien, ma fille, je n'ai qu'à dire un seul mot, et dans l'instant vous allez apprendre la mort d'Amédan.—O Ciel ! plutôt mourir moi-même ! Non, non, je n'acheterai point le bonheur à ce prix. Amédan mérite toute mon amitié, toute mon estime, toute ma reconnaissance; qu'il vive et que je sois à jamais malheureuse ! —Non, dit la vieille, il vivra et vous serez heureuse. Il faut, ma fille, que vous restiez avec moi pendant quinze jours seulement. Vous allez voir que ma maison est aussi belle et aussi bien meublée pour le moins que la vôtre. Tous les jours, le matin et le soir, nous irons nous promener sur la place publique, nous parcourrons les bazars, nous

entrerons dans les lieux où les jeunes gens se rassemblent. Vous serez invisible pour tous, mais vous pourrez les voir, les entendre, les apprécier et choisir. Lorsque l'un d'eux aura touché votre cœur, vous regarderez ce petit miroir que je vous donne, et vous y verrez l'objet de votre préférence, tel qu'il sera pour vous après deux ans de mariage. Si cette épreuve ne vous détourne pas de l'épouser, vos vœux seront satisfaits ; il vous verra, vous aimera et demandera votre main."

A ces mots la vieille ouvrant une porte secrète, conduit Zélia dans de magnifiques appartemens, lui fait voir de vastes jardins dont les arbres et la clôture cachaient aux regards du public cette superbe habitation ; et Zélia ne doute plus de la puissance et de la sincérité de la magicienne, en voyant l'opulence dont elle jouit.

Le lendemain, très-empressée de faire l'expérience du miroir, elle sort de bonne heure avec la vieille. Il y avait à peine un quart-d'heure qu'elles se promenaient sur la place de l'Atméidan, lorsqu'elles virent passer devant elles un jeune homme d'une taille superbe, haute, svelte, élancée. Ce jeune homme se tourne de leur côté, et leur montre la plus belle figure du monde, un teint de lys et de roses, une belle moustache noire comme du jais, des dents blanches comme de l'ivoire. Son costume relève encore ses agrémens extérieurs : car il est habillé avec une recherche et une élégance extraordinaires. Zéila le compare au bon Amédan, qui n'est ni bien ni mal ; elle sent palpiter son cœur.—"Oh mon dieu ! le bel homme ! dit-elle à la vieille. Voilà comme je voudrais un mari.—Eh bien, répond la vieille, consultez votre miroir. Zéila prend aussitôt le miroir, l'ouvre et voit ce beau jeune homme tel qu'elle l'aurait vu après deux ans de mariage. —Oh ma bonne ! s'écrie-t-elle avec étonnement, voyez donc, il a des oreilles d'âne ! des oreilles d'âne ! quel dommage ! un si bel homme ! comment n'ai-je pas vu cela tout de suite ?—Ma fille, c'est qu'après deux ans de mariage on voit les choses telles qu'elles sont. Les oreilles d'un mari ne poussent pas, mais après deux ans de mariage, s'il les a longues, elles se montrent."

A chaque bel homme qu'elle voit passer, Zélia consulte le miroir magique. Elle est étonnée de la quantité d'oreilles d'âne qu'elle rencontre. "C'est bien malheureux, dit-elle, que tant de beaux hommes portent ce triste et singulier attribut. Est-ce qu'on ne peut être beau et avoir de l'esprit ?—Je ne dis pas cela, ma fille ; mais les beaux hommes sont rares, les gens d'esprit très-rares, il n'est donc pas étonnant que la réunion de l'esprit et de la beauté soit d'une extrême rareté."

La pauvre Zéila était presque dégoûtée des beaux hommes, lorsqu'elle en aperçut un beaucoup plus beau que tous les autres. Elle laisse échapper un cri d'admiration, et consulte bien vite le miroir fidèle. Quel est son étonnement et sa joie ! Ce bel homme n'a point d'oreilles d'âne comme les autres. Elle le voit assis nonchalamment sur un sopha : il est en contemplation devant un autre jeune homme qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau ; il le regarde avec amour, avec orgueil. Dans ce moment une jeune femme charmante, et dont les traits sont ceux de Zéila, s'approche de lui ; elle a l'air de lui parler avec tendresse, et cherche à fixer son attention par le manége aimable d'une innocente coquetterie. Mais l'ingrat est insensible à tant de charmes ; à peine daigne-t-il la regarder, tant il est occupé de son idole, qui semble absorber toutes ses affections.—"Voilà un homme bien maussade et bien impertinent, dit Zéila impatientée. Il n'a point d'oreilles d'âne, mais il n'en est pas plus aimable.—Non, dit la vieille, j'aime autant la bêtise que la fatuité. Ce beau jeune homme qu'il regarde avec tant de complaisance, c'est son image, c'est lui-même. Il s'aime, il s'admire, il s'adore, et le reste n'est rien pour lui.

Le lendemain, Zéila, revenue de l'idée d'épouser un bel homme, continue ses promenades avec la vieille. Elles entrent dans un de ces lieux publics magnifiquement décorés, où les hommes les plus distingués de la ville se rassemblent pour prendre des glaces et le sorbet. Un groupe est réuni autour d'un homme qui parle à haute voix avec emphase, et gesticule avec beaucoup de vivacité; de nombreux applaudissemens interrompent souvent l'orateur. Zélia l'écoute avec un vif intérêt, en voyant l'effet qu'il produit sur ce nombreux auditoire. Elle entend répéter de tous les coins du salon: Que cela est beau! qu'il a d'esprit! c'est un génie!—" Voilà, dit-elle à la vieille, voilà le mari qu'il me faut. C'est un homme d'un esprit brillant, d'un esprit supérieur. Voyez comme on l'admire! quel bonheur que celui d'être la femme d'un tel mari!" Cependant elle jette les yeux sur la glace merveilleuse, et voit cet homme extraordinaire en contemplation devant une espèce de petit monstre qui n'a ni queue ni tête. Il l'admire avec une sorte d'enivrement: il le caresse de l'œil, et ne peut s'en détacher. Une jeune femme, image encore de Zéila, cherche à le distraire de cet objet bizarre, mais il la repousse avec humeur, et revient toujours à son petit monstre. "Oh! quelle singularité! s'écria Zélia, voyez donc, ma bonne, de quel objet ridicule cet homme d'esprit est amoureux!—Ma chère fille, cet homme d'esprit est un poëte; ce petit monstre, qui n'a ni queue ni tête, est un poëme de sa composition. Il en a déjà fait une demi-douzaine de semblables; il en fera peut-être encore une vingtaine; mais le dernier est toujours celui qu'il trouve le plus beau et qu'il aime le mieux. Il le préfère à tout, et si quelqu'un s'avisait de lui dire que ce petit monstre-là n'a ni queue ni tête, il se mettrait dans une fureur dont vous n'avez pas d'idée...." Zéila ne peut s'empêcher de rire aux éclats.—"Quel singulier aveuglement! dit-elle; quoi! ne peut-on trouver des gens d'esprit qui ne soient pas poëtes?—On peut en trouver, dit la vieille, il y a des gens d'esprit qui ne sont pas poëtes, comme il y a des poëtes qui n'ont point d'esprit.—Eh bien! je veux épouser un homme d'esprit qui ne fasse point de vers.—Cela est cependant assez rare, ma fille; dans le siècle où nous vivons, tout le monde s'en mêle. Mais cherchons bien, peut-être finirons-nous par trouver ce que vous désirez."

Elles cherchent en effet pendant quelques jours, et finissent par rencontrer un homme d'un esprit très-brillant, et qui ne fait point de poëmes. Zéila est d'abord dans l'enchantement; cet homme fait l'admiration de tout les cercles d'Ispahan; il est accueilli partout, et toutes les sociétés se le disputent. Il sait prendre tous les tons, parle hardiment sur tous les sujets; il paraît tantôt léger, tantôt profond, et sa conversation étincelle de traits qui éblouissent. Zéila sent le désir d'avoir un tel homme pour époux: mais auparavant elle veut lui faire subir l'épreuve du miroir. Quel est son étonnement! elle voit cet homme entouré d'une suite nombreuse de petites personnes fort laides, fort maussades, excessivement guindées et grimacières, qui toutes paraissent ne pas avoir le sens commun. Les unes le battent, l'égratignent, le mordent, tandis que les autres le flattent et le caressent. Chacune s'empare de lui tour-à-tour, et il se laisse conduire où bon leur semble, sans opposer la moindre résistance. Il les écoute comme des oracles, fait exactement tout ce qu'elles lui conseillent; enfin elles exercent sur lui un empire absolu.—" Ah! bon Dieu, dit Zéila, comme ces vilaines petites créatures traitent ce pauvre homme d'esprit! Comment peut-il se laisser ainsi mener par des femmes aussi désagréables et aussi sottes?—Ma fille, répond la vieille, ces petites personnes, si impérieuses et si acariâtres, se nomment *prétentions*. Elles le

suivent partout; il n'essaie pas même de s'en défaire. Il trouve qu'elles ont toujours raison, et il met tout son bonheur à suivre leurs moindres caprices. Il n'y a rien qu'il ne fasse pour leur obéir. Elles le brouillent avec ses meilleurs amis; elles lui font dans le monde une multitude d'ennemis par leur exigence et leur susceptibilité, et le rendent très-ridicule aux yeux des gens qui le connaissent. —Je ne veux point d'un tel mari, s'écrie Zéila; je ne veux point être l'esclave d'une douzaine de femmes dont le caractère ne me semble pas très-sociable. Si j'avais le malheur d'en contrarier une seule, sans le vouloir, mon mari me sacrifierait à celle que j'aurais innocemment offensée. Mais quoi! n'existe-t-il pas un homme d'un esprit très-brillant, et qui ne soit pas soumis aux caprices de ses prétentions? " Nouvelles recherches; mais hélas! elles sont infructueuses. Sans doute, il existe dans Ispahan des hommes qui joignent à beaucoup d'esprit beaucoup de modestie, mais Zéila n'a pas le bonheur d'en rencontrer un seul, ce qui la dégoûte un peu du désir d'épouser ce qu'on appelle dans le monde un homme de beaucoup d'esprit.

Cependant elle veut à toute force un mari qui satisfasse son amour-propre, un mari qui, jouant un grand rôle dans le monde, fasse rejaillir sur elle une partie de sa gloire. Elle voit un jour un courtisan, jeune encore, descendre les degrés qui conduisent au palais du grand-roi. Le courtisan est escorté d'une foule nombreuse; son costume est magnifique; les personnes qui l'entourent lui parlent avec respect, avec l'humilité la plus profonde. Son regard est doux et caressant, et le sourire du bonheur brille sur ses lèvres. Zéila est bien tentée d'épouser ce grand seigneur. Quel rôle doit jouer la femme d'un tel homme! Quel éclat! Quelle pompe! Sa tête est à demi tournée lorsqu'elle regarde son miroir. Soudain le spectacle change; le courtisan ne sourit plus; son front est plissé; il promène autour de lui des regards inquiets et soupçonneux, et cet homme qui, tout-à-l'heure, semblait si gai, lui paraît maintenant le plus triste et le plus malheureux des hommes. Zéila voit auprès de lui un gros serpent dont la gueule est toujours béante. Le courtisan n'est occupé que de ce serpent, et tente vainement de le rassasier. Plus le serpent engloutit, et plus il a faim. Quelques amis du courtisan arrivent; il les reçoit de la manière la plus gracieuse et la plus amicale; il leur fait les offres de service les plus désintéressées en apparence, et tout-à-coup, au moment où ils s'y attendent le moins, il les précipite dans la gueule de son serpent qui les dévore. Le monstre tourne alors ses yeux enflammés du côté de Zéila, il semble demander encore cette nouvelle victime. Le courtisan n'hésite pas un instant, il va sacrifier sa femme comme il a sacrifié ses amis, lorsque Zéila pousse un cri d'horreur et cesse de regarder le fidèle miroir que lui représente cet affreux spectable. " Grand Dieu! dit-elle; est-il possible qu'il y ait des hommes assez dépravés pour sacrifier ainsi tous les liens de l'amour et de l'amitié à la voracité d'un serpent? —Hélas! oui, ma chère fille, répond la vieille. Ce serpent a toujours faim, et malheur à ceux qui tentent de le rassasier! il finit tôt ou tard par les dévorer eux-mêmes.—Quoi! tous les courtisans ont-ils un serpent aussi gourmand que celui-là?—Hélas! oui, ma fille.—Je me garderai donc bien d'épouser un courtisan. Cependant je vous avoue, ma bonne, que j'ai le plus grand désir d'être une dame de la cour."

Comme elle achevait ce discours, elle aperçoit le grand-visir qui environné d'une foule immense, traversait la rue de Scéarbach. Il montait un coursier superbe tout couvert d'or et de pierres précieuses. Les esclaves, les officiers de sa suite étaient magnifiquement vêtus, et cette escorte brillante déployait aux yeux de Zéila toute la pompe asiatique. Elle en est d'autant plus éblouie que le grand-visir joignait à cet éclat emprunté

tous les agrémens de la nature.—"Ne pourrais-je pas épouser le grand-visir ? dit soudain la jeune ambitieuse.—Vous le pouvez sans doute, si vous le désirez, répondit la vieille. Regardez votre miroir, et faites moi part ensuite de votre volonté. Zéila interroge la glace prophétique qui doit lui montrer son mari tel qu'il sera dans deux années, et elle voit le grand-visir....étranglé "Ah ! grand Dieu! dit-elle ; quel spectacle affreux ! Non, non, je ne veux point épouser un visir."

L'impression de ce dernier tableau fut si forte que la pauvre Zéila pria la vieille de la ramener aussitôt à la maison. Restée seule dans son appartement, elle se livra aux réflexions que tant d'essais infructueux avaient naturellement fait naître dans son esprit. "Hélas ! dit-elle, qu'ai-je fait ? Pourquoi ai-je quitté la maison de mon mari? Pauvre Amédan ! Quel aura été sa douleur, lorsqu'à son retour il aura vainement cherché sa chère Zéila ! S'il en était tems encore !.... Oui, je reconnais à présent tout ce que vaut le mari que j'ai perdu par mon imprudence et par mon orgueil. L'expérience m'a guérie du désir d'un bonheur brillant, et me ramène aux regrets du bonheur solide dont j'aurais pu jouir toute ma vie sans ma ridicule vanité. Cher Amédan, si je pouvais revenir auprès de toi, je tomberais à tes pieds, tu me pardonnerais un instant d'égarement. Oui, tu me pardonnerais, car je connais la bonté de ton cœur.—Oui, ma chère Zéila, je te pardonne, s'écrie tout-à-coup Amédan." Zéila se retourne et voit en effet Amédan lui-même qui la serre dans ses bras. Elle ne peut revenir de sa surprise.—"Tu me croyais encore à Téflis, lui dit son époux ; mais je n'ai pas même poussé mon voyage jusqu'à cette ville. L'esclave qui t'avait suivie jusqu'ici, me fut bientôt dépêché par la bonne vieille. Je revins sur mes pas, je vins loger dans cette même maison, et tous les soirs j'étais informé des épreuves de la journée,—Oui, dit la vieille qui se montra dans ce moment ; je savais, Zéila, que votre cœur était bon que votre esprit seul était attaqué d'une ridicule manie. J'étais sûre de le guérir, parce qu'il est naturellement juste ; mais je ne l'aurais pas entrepris, si vous eussiez ressemblé à tous ceux qui venaient autrefois me consulter et qui n'apportaient que des vœux criminels ou une curiosité fatale. Je n'ai pas besoin du secours des hommes ; et ils n'ont pas reconnu le prix des miens."

La vieille en aurait peut-être dit davantage, si elle n'eût été interrompue par Amédan et Zéila, qui ne trouvaient pas d'expressions assez fortes pour lui témoigner leur reconnaissance. La conversion de Zéila fut durable ; elle n'eut plus la fantaisie d'être la femme d'un homme brillant. Elle sentit qu'Amédan possédait les seules qualités qui puissent assurer la félicité d'une femme, la bonté, la délicatesse de l'âme, une aimable et douce indulgence, une confiance fondée sur l'estime qu'un cœur tendre et noble garde toujours pour l'objet de ses affections, et ce qu'on appelle le sens commun, trésor bien plus précieux et qui devient tous les jours bien plus rare que l'esprit. Enfin, Zéila chérit d'autant plus les simples et modestes qualités d'Amédan, qu'elle avait appris par expérience qu'une femme achète presque toujours un mari brillant plus cher qu'il ne vaut. C'est aux maris à nous apprendre à leur tour s'il n'en est pas ainsi des femmes brillantes.

LA PIÈCE D'OR *.

Je me trouvais un jour dans une assemblée composée d'hommes aussi spirituels qu'aimables. Parmi eux le briquet du génie ne manquait jamais de donner des étincelles, et le feu de la dispute n'élevait point ses flammes dévorantes. La conversation roulait sur des objets littéraires, lorsque tout à coup un boiteux, portant la livrée de la misère, pénètre dans la salle où nous étions. Il s'avance vers nous, nous fait avec la plus rare éloquence le récit des malheurs auxquels il était en proie, et finit par implorer notre générosité †.

A ces paroles, touché de compassion pour lui, je voulus soulager sa misère ; et, frappé de la manière dont il nous avait tracé le tableau de son infortune, et du choix heureux de ses expressions, il me vint dans l'idée d'essayer s'il serait en état d'improviser des vers. Je tirai donc de ma bourse une pièce d'or, et la fesant briller à ses yeux, tiens, lui dis-je, si tu te sens capable de faire à l'instant même en vers l'éloge de cette pièce, elle est à toi. Je n'avais pas achevé ma proposition, que ces vers, semblables à des perles, découlèrent de sa bouche.

« Quelle agréable couleur ; qu'une pièce d'or est une jolie chose! L'or traverse tous les pays, il a partout la même valeur ; il donne le contentement, il fait réussir l'homme dans toutes ses entreprises : sa vue seule réjouit, et l'amour violent qu'il inspire ne peut s'exprimer ; aussi celui dont il remplit la bourse est-il fier et superbe, car l'or peut lui tenir lieu de tout. Que de gens, qui, par son moyen trouvent partout des esclaves prêts à exécuter leurs ordres, seraient sans lui condamnés à se servir eux-mêmes. Que d'affligés dont il dissipe l'armée des noirs chagrins ; que de beautés il parvient à séduire ; que de colères il appaise ; que de captifs dont il brise les chaînes et dont il sèche les larmes. Oui, si je n'étais retenu par les sentimens religieux, j'oserais attribuer à l'or la puissance de Dieu même."

Après avoir proféré ces vers, le poète tendit la main demandant la pièce d'or. « Celui qui est bien né, dit-il, tient ce qu'il a promis, de même que le nuage envoie la pluie après avoir fait entendre le tonnerre" Je m'empressai de lui remettre aussitôt le *dinar*. Notre étranger se disposait à partir après m'avoir remercié ; mais j'étais si content de la manière dont il avait fait l'éloge que je lui avais demandé, que tirant de ma bourse une nouvelle pièce d'or, je lui dis : « Pourrais-tu faire actuellement des vers contre cette pièce, et je te la donnerai." Il improvisa alors sur-le-champ ces nouveaux vers ;

« Fi, de cette pièce trompeuse qui a deux faces comme le fourbe, et présente à la fois et la couleur brillante des belles étoffes qui parent la jeune amante, et celle du visage hâlé de son ami, que l'amour a décoloré. La malheureuse envie de posséder l'or entraîne l'homme à commettre des crimes qui attirent sur sa tête l'indignation de Dieu. Sans l'or la main du voleur ne serait point coupée * ; sans

---

* Le sujet de ce morceau est encore oriental.

† Je n'ai pas besoin d'avertir que, dans le texte, cet homme tient un long discours, plein de jeux de mots et de métaphores intraduisibles, qui finit par ces mots : « Oui, j'en jure par celui qui m'a fait venir de la tribu de *Caïla*, je suis le frère de la pauvreté." De là vient que *Hariri* a donné à cette séance le titre de *Caïla*. On lit, dans plusieurs manuscrits, *Séance de la pièce d'or*.

* « Autrefois on coupait (chez les Arabes) la main à un homme qui avait volé quatre pièces de monnaie d'argent ou

l'or plus d'oppression, plus d'oppresseur; l'avare ne froncerait point le sourcil, lorsque, durant la nuit, on vient lui demander l'hospitalité; le créancier ne se plaindrait point des retards de son débiteur. On n'aurait point à craindre l'envieux qui attaque avec les flèches acérées de la médisance. D'ailleurs j'aperçois dans l'or un défaut palpable et bien propre à le déprécier, c'est qu'il ne peut être utile dans le besoin qu'en sortant des mains de celui qui le possède. Honneur à l'homme qui le méprise! Honneur à celui qui résiste à ses perfides appâts * "

Lorsque notre improvisateur eut cessé de parler, je lui exprimai ma vive satisfaction. De son côté, il demanda avec empressement cette seconde pièce. Je la lui donnai, et lui dis: " Récite en actions de grâce la première surate du Coran *." Il s'en retourna alors ne pouvant contenir sa joie, et je m'aperçus que c'était *Abou-zéid*, et qu'il ne boitait que par feinte.

M. Garcin de Tassy.

---

une somme plus considérable. Pour un second larcin, il devait perdre le pied gauche, ensuite la main gauche, enfin le pied droit. Cette loi n'est guère en usage parmi les Turcs. La bastonnade est la peine ordinaire du vol. Souvent aussi on tranche la tête au voleur. Ce crime est bien rare dans les villes de Turquie; mais le défaut de police le rend fréquent sur les grands chemins, et surtout dans les déserts. " *Savary*, traduct. du Coran, t. I. p. 105.

* Voici la traduction de quelques vers sur le même sujet, qu'on trouve dans *l'Anvari soheili*. On s'apercevra, en les lisant, de la différence qui existe entre la littérature arabe et la littérature persane.

" Acquiers de l'or à quelque prix que ce soit; car l'or est ce qu'on estime le plus au monde. On prétend que la liberté est préférable; ne le crois pas; c'est l'or seul qui renferme la vraie liberté....

" La pièce de monnaie de ce beau métal a les joues riantes comme le soleil, et brillantes de pureté comme la coupe de Gemschid (*a*); c'est une beauté estampée au visage vermeil, un objet de bon aloi précieux et agréable. Tantôt l'or entraîne dans le crime les belles au sein d'argent; tantôt il les arrache à la séduction. Il réjouit les cœurs affligés; il est la clef de la serrure des événemens fâcheux du siècle."

* *Ebn-Rachik* a dit aussi en parlant d'une jeune fille:

Vers.

" Sa taille est régulière, l'ensemble de son corps est bien proportionné. Ses joues sont d'une couleur de rose si parfaite, que, si l'on y mettait des feuilles de rose, on ne pourrait pas les distinguer de celles de son teint. Que celui qui est émerveillé de sa beauté, récite la première surate du Coran."

(*a*) L'ancien roi *Gemschid*, le Salomon des Perses, avait une coupe, disent les auteurs orientaux, par le moyen de laquelle il connaissait toutes les choses naturelles, et quelquefois même les surnaturelles. Herbelot, *Biblioth. or.* au mot *giam*.

ŒUVRES DE WIELAND.

Wieland commença, jeune encore, par l'imitation des poésies de Klopstock et de Bodmer, poésies que la muse épique de Milton avait fait éclore. Ces premiers essais ne se distinguent par aucune espèce de mérite littéraire.

Bientôt après, Wieland fit connaître aux Allemands les pièces de théâtre de Shakespeare, qui, jusqu'alors, leur avaient été totalement inconnues. Il acquit par là, et sans qu'il s'en doutât, une immense influence sur la marche littéraire adoptée depuis lors dans sa patrie, influence salutaire sous plusieurs rapports, parce qu'elle donna un tour indépendant aux accens poétiques des enfans de la Germanie: ceux-ci, ayant été précédemment, presque

sans exception, serviles copistes des chefs-d'œuvre du grand siècle.

Cependant le même homme qui avait marché avec les anges de Klopstock au sein des nuages, pâle et décoloré comme eux, et qui semblait s'être réveillé au milieu du monde réel, en se transportant parmi les créations du plus grand poëte dramatique qu'aient possédé les Anglais, retomba, de la hauteur de ses imitations, dans le style de boudoir de Crébillon fils, et s'égara dans la voie du roman prétendu philosophique de Voltaire. Après quelques légers tâtonnemens, ce fut là décidément que la muse de Wieland chercha à se reposer de toutes ses fatigues.

Il serait, néanmoins, d'une extrême injustice de nier que le peintre d'Obéron ait eu des inspirations vraiment indépendantes. Il se rencontrait quelque chose dans son imagination de l'ironie, si gaie et si divertissante de l'Arioste ; mais, ce *je ne sais quoi*, est ce qu'il y a de plus intraduisible dans toutes les langues, et causera constamment le désespoir des traducteurs du chantre de Roland. Le langage poétique de Wieland est plus faible et plus prolixe que celui du favori des muses de l'Ausonie ; il ne manque pas cependant de tours riches et pittoresques, d'une grâce molle et d'un *laissez aller* qu'on croirait étranger aux idiômes de la Germanie. La connaissance que Wieland possédait de quelques poëmes chevaleresques du moyen âge, ne fut pas non plus d'un médiocre secours pour son imagination enjouée, mais peu étendue et peu énergique. Malgré ses défauts et ses faiblesses, cet auteur est né poëte ; on croit déjà l'apercevoir à la multiplicité des sujets qu'il a traités durant le cours d'une longue vie ; on le remarque mieux encore, lorsqu'on porte ses regards sur les agréables fictions dont il est abondamment pourvu.

Le défaut capital de Wieland, dans ses meilleurs ouvrages, lui paraît être commun avec l'Arioste, auquel nous sommes, d'ailleurs, bien loin de le comparer. Il manque quelque chose de fort et de sérieux pour donner du relief aux tableaux d'une gaîté quelquefois piquante, et souvent licencieuse : l'imagination de l'auteur se joue de tous les sujets, mais ne les épuise nulle part. Cette merveilleuse harmonie d'un ensemble profondément médité, manque aux contes épiques et aux poésies chevaleresques de genre bouffon, par lesquelles s'est illustré le chantre d'*Obéron* et de *Géron le Courtois*. C'est cependant cette harmonie qui à jamais distinguera de tous ses rivaux l'auteur du *Don Quichotte*. Cervantes n'est pas seulement fou, il est encore profond : le héros de la Manche est un symbole frappant de tout ce que le genre humain renferme de noble et d'élevé, joint à toutes les fragilités humaines, qui rendent les qualités les plus précieuses souvent ridicules, sans jamais les avilir ; le fidèle Sancho est un tableau, tracé à grands traits, des qualités inférieures du genre humain et de notre nature subalterne, réuni à tout ce que le bon sens et la raison droite du grand nombre peuvent y apporter d'heureuses modifications. Nulle part, une aussi grande pensée ne se développe dans l'Arioste, et encore moins dans son imitateur Wieland.

Les romans prétendus philosophiques de Wieland présentent des parties très-disparates. Tantôt l'auteur a la prétention d'être Grec, dans le genre de Lucien, en y mêlant les doctrines d'Epicure, les systèmes de l'Ecole de Cyrène et de celle des Cyniques ; tantôt il nous délaye du Swift, du Sterne, du Rabelais, du Crébillon et du Voltaire, le tout sans que l'imitation soit servile, mais aussi sans que l'originalité se montre frappante. Il y a, dans ces nombreux ouvrages, des pages remplies d'une ironie réellement remarquable et d'une force de tête peu commune ; mais il faut les chercher au milieu d'une foule de déclamations rebattues

et de verbiages inutiles. Le style prosaïque de Wieland est, d'ailleurs, aussi lourd et pénible que son style poétique est vif et heureux, lorsque l'auteur se livre à des inspirations réellement dignes de son talent, lorsqu'il ne reste pas au-dessous de lui-même.

Si le nom de Wieland a acquis une grande célébrité dans sa patrie et au dehors de l'Allemagne, il est, malgré cela, très-peu populaire, et l'on finit par ne plus le lire, parce que sa poésie n'est pas véritablement nationale. Sa polémique littéraire fut insignifiante, regardé comme un transfuge, par l'école poétique de Klopstock et de ses jeunes amis, rassemblés à l'université de Gœttingue, il ne les ménagea pas, et fut foudroyé par leurs poétiques anathêmes. Gœthe se rapprocha un peu de celui qui avait applaudi aux premiers accens de sa lyre ; néanmoins il ne se trouva jamais d'accord avec lui. En revanche d'autres hommes de lettre cherchèrent à ériger à Wieland des autels, comme à une espèce de Voltaire allemand : mais le vieux poëte n'a trempé dans aucun complot honteux, et n'a souillé sa mémoire par aucune intrigue clandestine.

VOYAGES AUX ENVIRONS DE PARIS.

MALMAISON, ETC.

(*Voyez le dernier Numéro.*)

Des Loges revenant sur nos pas, nous rentrons dans Saint-Germain, et nous nous arrêtons à la place d'Armes devant l'église, en face du château. Ce monument était si peu remarquable, que Louis XV conçut le projet d'en faire ériger un nouveau sur le même emplacement, et donna dans cette intention cent mille francs. Ne pouvant assister à la cérémonie de la pose de la première pierre, ce fut le duc de Noailles qui remplaça le monarque. Malheureusement pour la ville, à peine les six belles colonnes d'ordre toscan, qui devaient former le portail et soutenir le frontispice, furent élevées, que l'édifice en resta là. Je ne sais si les amis des arts n'auraient pas trouvé qu'il était trop près du château pour l'effet de la perspective.

Nous descendons la montagne de Saint-Germain ; et, traversant en sens inverse le port Marly par une fort belle route qui conduit à Versailles, nous trouvons Roquencourt, hameau d'où l'on découvre l'immense vallée dans laquelle sont situés Versailles et son parc, quoiqu'à trois-quarts de lieue.

Ce hameau tire son nom d'un seigneur nommé *Roccon*, qui était un des principaux personnages de la cour de Thiéry, en 678. Après lui les moines de l'abbaye de Saint-Denis en devinrent les seigneurs ; et quoiqu'il y en eût de particuliers, tels que Barthélemi-le-Poilu, en 1120, les religieux néanmoins conservèrent toujours leurs droits.

Le joli château qu'on y voit, et d'où l'œil plonge sur celui de Versailles, appartint en 1783 à madame de Provence, qui, plus tard, ne le trouvant pas assez beau, le vendit à un certain M. Dubois, lequel à son tour le céda à M. Doumerc, qui le possède encore aujourd'hui. Le goût avec lequel il est bâti, sa belle situation, ses jardins, ses promenades et les bois dont il est environné, en rendraient le séjour plus agréable encore s'il y avait de l'eau.

Un peu plus bas, sur la gauche et

moins loin de Versailles, on aperçoit le Chesnay, petit hameau, ainsi nommé à cause de la grande quantité des chênes qu'on y voyait il y a neuf siècles environ. Aussi Valois n'hésite pas d'avancer que *Casn* signifiait, chez les Gaulois, la même chose que *quercus* en latin. L'on aurait donc fait de *Casn*, chaisne, dont le dérivé forme Chesnay.

Le *Pouillé parisien* du 13e siècle, qui marque que c'était au chapitre de Saint-Benoît qu'appartenait la nomination de la cure de Chesnay, le désigne par *Ecclesia de Chesneto*.

En 1683, Louis XIV acheta cette terre aux Bénédictins de Saint-Germain; et lorsque les écoles du Port-Royal eurent été détruites, une partie des maîtres se retira dans ce lieu chez Bernières, conseiller d'état, qui y possédait une fort belle maison. Le beau château qu'on y voit, entouré de jardins délicieux et de promenades toujours fraîches, rendent des plus agréables cette habitation, dont le propriétaire est M. Caruel.

Nous arrivons enfin à Versailles, qui n'était encore, au 16e siècle, qu'un lieu très-peu considérable. On croit que ce nom lui vient de *Versalæ* ou *Versaliæ*, à cause des moissons, dont les grains étaient souvent versés.

La plus ancienne charte où il en soit fait mention, est de 1037, donnée par Odon, comte de Chartres, dans laquelle figure *Hugo de Versaliis*. Une seconde de 1065, une troisième de 1095, nous apprennent qu'il y avait déjà à cette époque une église desservie par des moines dépendans de Marmoutier. Un autre titre de 1275, fait mention d'un seigneur qui s'appelait *le chevalier Gilet*; et enfin, en 1561, de Martial de Loménie, compris en 1572, dans le massacre de la Saint-Barthélemy. Ce ne fut qu'en 1627 que Louis XIII acheta cette terre 20,000 écus, de Jean de Soisy, afin d'y faire bâtir un très-petit château pour ses chasses, ce qui commença à donner quelqu'importance à ce lieu, quoique le maréchal de Bassompierre l'appelât *le château chétif de Versailles*. En 1662, Louis XIV le prit en affection et conçut le projet d'y élever un nouveau château, en respectant toutefois l'ouvrage de son père. Ce fut alors que les feseurs d'anagrammes s'aperçurent qu'en retournant le nom, on y trouvait : *Villeseras*.

J. H. Mansart, le Nôtre et Lebrun, premiers artistes du siècle, sont appelés par le monarque. Mansart est chargé du plan du château, le Nôtre, du dessin des jardins, et Lebrun, des peintures*. Aussitôt les courtisans, suivant l'exemple du grand écuyer *Cinq-Mars*, pour mieux faire leur cour au roi, font bâtir des hôtels, des maisons, etc.

A peine le Nôtre a-t-il tracé ses idées sur ce terrain ingrat, qu'il engage Louis XIV à venir sur les lieux pour juger de la distribution des principales parties. Il commence par les deux pièces d'eau qui sont sur la terrasse au pied du château; ensuite, il explique son dessin pour la double rampe, etc., etc. Le roi, à chaque grande pièce, dont le Nôtre lui marque la position et décrit les beautés, l'interrompt en lui disant : "Le Nôtre, je vous donne vingt mille francs." A la quatrième interruption, cet artiste, aussi désintéressé que Louis se montrait libéral, dit au roi, d'un ton assez brusque : "Sire, Votre Majesté n'en saura pas davantage, je la ruinerais.†

Le monarque repart pour Saint-Germain. Plusieurs années s'écoulent. Plus de 180 millions sont em-

* On lit dans un mémoire manuscrit de l'origine de l'Académie de peinture, de sculpture et d'architecture que lorsque Lebrun entreprit les peintures de Versailles, il demanda à Colbert quelque homme de lettres, pour consulter sur ses dessins et lui fournir les lumières dont il aurait besoin, et que ce fut l'abbé Tallemant qui fut choisi.

† Voyez la Galerie de l'ancienne cour.

ployés pour édifier, dans un désert de ving lieues de circonférence, le plus beau palais du monde, et les plus beaux jardins de l'Europe.*† Versailles se trouvant bâti, comme par enchantement, Louis arrive.....

D'obéissantes eaux, de Marly descendues,
En colonnes d'azur s'élancent dans les nues.
Là, le bronze et le marbre, animés à grand frais,
Qu'un treillis de verdure ou qu'un lac emprisonne,
Lui retracent Vénus, Mars, Cérès et Pomone.
Plus loin, sont des bergers sous des bocages frais,
Peuple silencieux d'une grotte champêtre,
Que Puget, Girardon, Coyzevox ont fait naître.
Des bosquets enchanteurs, des myrtes toujours verts,
Lui laissent parcourir mille sentiers divers;
Et le dieu des Beaux-arts, sortant du sein de l'onde
Sur un char, entraîné par des coursiers fougueux,
Du plus grand de nos Rois éblouissant les yeux,
Lui montre en ce palais la merveille du monde.
Saint-Germain, jusqu'alors asile de la Cour
Voit Louis délaisser son antique séjour.
Le superbe Versaille obtient la préférence‡
Là, se trouve assemblé tout ce qu'on voit en France
D'illustre, de brillant et d'aimable à la fois
Racine, Bossuet, Colbert, Boileau, Louvois,
Y portent tour-à-tour les fruits de leur génie.
La douce la Vallière, au trop sensible cœur
Qu'amour fit pénitente au printems de la vie,
Pour la première fois y trouve son vainqueur.
N'écoutant que l'orgueil qui la guide et l'enflamme,
La fière Montespan, oubliant son devoir,
Sans connaître l'amour usurpant son pouvoir,
Au prince fait sentir qu'elle règne en son âme.
Maintenon, tu brillas, dans un rang bien plus haut,
Toi dont le cœur pieux, innocent et modeste;
Des beautés de la cour éclipsant tout le reste,
Méritas le surnom de *vertu sans défaut**
On te vit rapprocher le Roi de son épouse;
Et ce fut quand la mort, de leur bonheur jalouse,
A la Reine eut ouvert les portes du tombeau,
Que l'amour, réparant les rigueurs de la Parque,
Et d'un hymen secret rallumant le flambeau,
Te vit passer enfin dans les bras du Monarque†.

Les événemens du 5 et 6 Octobre 1789, vinrent ôter au palais de Versailles son ancienne splendeur; et, depuis cette époque, ce séjour a perdu de ses charmes.

Après avoir visité l'intérieur des appartemens, qui ne sont point encore remeublés, nous descendons dans le parc qui, avec ses environs, présentent les points de vue les plus pittoresques et les plus riches détails. Des sites, tour à tour sévères ou gracieux, majestueux ou champêtres, s'offrent à l'œil du paysagiste. Aussi la plupart des artistes viennent-ils y passer l'automne, saison propre aux études du paysage. S'il reste quelque regret à l'ami des beaux-arts, ce ne

* Il n'est pas douteux que ce lieu, avant la construction du château, ne fût très-malsain, d'après ce que rapporte madame de Sévigné, qui assure que, durant les travaux, on emportait toutes les nuits des chariots pleins d'ouvriers morts. (Lettre 65, 2e édition de Blaise.)

† C'est un Français qui parle.

‡ En 1672 il y transporta sa cour, et ce ne fut qu'en 1713 que Louis XIV lui donna le titre de ville. On lit dans les Mémoires de cette cour, qu'une jeune dame visitant le château de Versailles pendant l'absence du Roi, quelqu'un lui fesant observer que ce palais était un lieu enchanté: Oui, répondit-elle, mais il faut que l'enchanteur y soit.

* Voyez la VIe lettre de Boileau à Racine, édition stéréotype de Mame.

† Par le conseil du Père de la Chaise, Louis XIV épousa secrètement madame de Maintenon, en 1686.

peut être que celui de n'y point trouver les statues de le Nôtre, de Mansart* et de Lebrun, qui, par leur sublime génie, ont fait de ce palais un lieu enchanteur.

Pour nous reposer un peu de nos courses, nous nous asseyons, mon ami et moi, près d'un groupe de dames, de demoiselles et de jeunes officiers qui partagent leur tems entre leurs devoirs et leurs plaisirs. Nous écoutons, et d'après leurs discours, nous concluons que les dames y sont indulgentes, sans médisance, les demoiselles fort modestes et les cavaliers très-galans. Sais-tu, dit mon ami, que ce séjour est encore agréable, puisqu'il ne se passe point de semaine où l'on ne compte au moins deux bals. Ces plaisirs, joints aux souvenirs qui se rattachent à Versailles, y attirent tous les étrangers qui visitent la capitale; car personne n'ignore que cette ville a produit un nombre considérable de personnages célèbres, tels que Pélisson, ami de Fouquet; Charles-Michel de l'Epée, apôtre de l'humanité, fondateur de l'institution des Sourds-Muets, dont le mérite et la vertu, loin d'être descendus avec lui dans la nuit du tombeau, resteront impérissables. Ducis enfin, qui mourut au même âge que l'homme étonnant dont il fut le successeur à l'Académie française, Ducis qui, la première fois qu'il fut présenté à Louis XVIII, également né dans ce lieu, s'entendit dire par Sa Majesté, qui avait à ses côtés S. A. R. Madame:

"Oui, tu seras un jour chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modèle;
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux."

Sans doute il était impossible de citer plus à propos, comme l'a fort bien dit un journaliste "et d'une manière plus flatteuse pour le poëte, qui, ne croyant faire que de beaux vers, avait, sans le prévoir, fait une prophétie."

Nous poursuivons notre voyage; et, descendant le parc, nous trouvons sur la droite le grand Trianon*, qui successivement fut occupé par plusieurs monarques.

Il est difficile d'exprimer les diverses sensations qu'éprouve le voyageur à la vue de ce château, aussi élégant que magnifique, qu'on ne peut se lasser d'admirer, et qui suffirait pour prouver le génie de J. H. Mansart†.

Deux ailes, terminées par deux pavillons, sont unies par un péristyle, formé de colonnes ioniques de marbre de Languedoc; à l'exception de celles qui se trouvent sur la cour, qui sont de marbre vert de Campan. Sur l'entablement de ce palais est une balustrade chargée de vases, qui produisent un effet merveilleux et magique.

La galerie et la salle de billard sont ornées de vues des jardins de Versailles. La statue de l'Amour, de Chaudet, dont toutes les parties sont rendues avec beaucoup de sentiment, se trouve placée dans la galerie, et a pour pendant l'Hyacinthe de M. Bosio, figure pleine d'innocence, et dont les extrémités, la chevelure tombant en anneaux sur le cou et le torse, ne laissent rien à désirer.

J'ai beaucoup connu Chaudet, qui était plein des grâces d'Anacréon, me dit mon ami. Sachant que je cultivais la littérature grecque, il venait me voir souvent, quoiqu'il fût d'une santé délicate. J'ai même,

* Coysevox avait élevé à Mansart un monument dans l'église de Saint-Paul, à Paris, que de mains sacriléges voulurent détruire à l'époque où la France fut couverte d'échafauds.

* Appelé au 13e siècle TRIANUM, nom d'une ancienne paroisse, qui était divisée en trois villages dépendant du diocèse de Chartres. Cette terre, qui appartenait aux moines de Sainte-Geneviève, fut achetée par Louis XIV pour agrandir le parc de Versailles, et plus tard il y fit construire le château.

† Il fut élevé d'après les dessins de J. H Mansart, par Robert de Cotte.

dans mon porte-feuille, une lettre qu'il m'écrivit le 22 Décembre 1801, pour me demander, si le choix du sujet qu'il voulait traiter, plairait. Lisons-la, puisque nous sommes en présence de l'ouvrage dont il parle.

" Une indisposition, qui me retient chez moi, me prive du plaisir de vous aller voir aujourd'hui, comme je m'en étais flatté. Je vous prie de vouloir bien recevoir par écrit ce que j'espérais vous dire de vive voix.

" Le sujet, que je me propose de traiter, serait une statue de grandeur naturelle, représentant l'Amour, qui, d'une main, présenterait des fleurs à un papillon, et de l'autre serait prêt à s'en saisir.

" Cette espiéglerie, considérée matériellement, me paraît conforme au caractère que les Anciens ont donné à l'Amour; et, prise moralement, cette idée me paraît offrir l'emblême des jouissances dont l'Amour flatte l'âme pour s'en emparer.

" Pour donner à cette statue l'ensemble qui lui convient, le socle serait orné de divers sujets, bas-reliefs emblématiques des victoires de l'Amour sur l'âme, et de celles de l'âme sur l'Amour. Je m'occuperai avec soin des bas-reliefs qui orneraient le socle.

" On a malheureusement attaché, depuis très-long-tems, trop peu d'importance à ce genre, que les artistes de l'antiquité et les Jean Goujon n'ont pas dédaigné. Ils nous ont laissé de beaux modèles, que je consulterai; et si mes faibles moyens ne me laissent pas l'espoir de les atteindre, au moins est-il certain que le monument y gagnera sous les rapports de l'ensemble.

" Ce sujet a l'avantage, pour mon étude, d'être tout-a-fait étranger aux sujets que j'ai traités jusqu'à ce jour; ensuite c'est une divinité, ce qui nécessite l'étude de la perfection des formes, sans lesquelles il ne peut y avoir de bonnes statues.

" C'est votre avis que je réclame mes idées se soumettront entièrement aux vôtres."

" CHAUDET. *"

La mort ayant enlevé Chaudet aux arts, la statue de l'Amour, qui est digne des beaux siècles de la Grèce, a été terminée sous la direction de M. Cartelier, statuaire très-distingué et plein d'indulgence envers ses confrères; ce qui est fort rare parmi les artistes. Mais, tant il est vrai que, plus on a de talent, plus on sent la difficulté d'en acquérir. C'est par cette raison-là même qu'on est peut-être plus indulgent.

De la galerie passant au péristyle, et du péristyle descendant dans les jardins, qui, primitivement, furent plantés par le Nôtre, puis distribués sur un nouveau plan de l'architecte le Roy, en 1776; nous jouissons d'abord d'un parterre de fleurs orné de deux bassins, au milieu desquels Girardon a sculpté de petits groupes d'enfans.

Plus loin la salle de verdure, dite *des deux Vases*, parce qu'en effet on en voit deux, offre des bas-reliefs

---

* Voici une petite anecdote inédite, qui m'a paru trop bizarre pour ne pas être rapportée:

En l'an.... Chaudet exposa au salon un modèle en plâtre de grandeur naturelle, représentant le jeune Cyparisse. Cette figure fut distinguée par l'Institut et mérita un premier prix d'encouragement à son auteur. Chaudet, toujours modeste et toujours amant de son art, regardait cet ouvrage comme très-imparfait. Il pensait que, par de nouvelles études sur l'exécution en marbre, il parviendrait à donner à la France une belle statue sur laquelle il fondait sa gloire. Il fit des démarches pour parvenir à ce but. Ses moyens pécuniaires ne lui permettant pas d'acheter du marbre, il en sollicita. Des gens puissans alors s'opposèrent à ce qu'on lui en accordât, en disant: *Le sujet de cette statue, n'ayant aucun rapport avec l'esprit républicain qu'il est essentiel d'introduire dans les beaux-arts, on a le regret de ne pouvoir accueillir ce projet.*

Heureusement pour les arts, ces mêmes personnes furent plus tard rappelées à la raison, et la France compta dans son sein un chef-d'œuvre de plus.

sculptés par le même artiste, dont la composition, le fini et la délicatesse font admirer le ciseau et le génie de son auteur. Enfin, la multitude infinie de fleurs de toute espèce, les bosquets, que des morceaux de sculpture décorent, et les cascades, font de ce lieu un jardin vraiment enchanteur.

A l'une des extrémités du parc, nous trouvons le petit Trianon, pavillon à la romaine, d'une forme carrée, tout décoré de pilastres et de colonnes cannelées d'ordre corinthien et couvert d'une balustrade.

Ce fut Louis XV qui *, se plaisant au grand Trianon, fit construire le petit, pour s'isoler encore davantage. Le goût le plus délicat présida à la confection de ce séjour de féerie, exécuté sur les dessins de Gabriel et enrichi d'ornemens de sculpture, par Guibert.

C'est ici que les jardins y sont réellement délicieux. On les distingue en jardins français et anglais. Dans ce dernier se trouve un temple à l'Amour, de forme octogone, offrant quatre entrées. De l'une, on aperçoit une colline couverte d'arbres toujours verts. Plus loin, des rochers d'où sortaient en gros bouillons des napes d'eau qui allaient se perdre dans un lac ; et, d'un autre côté, les sites les plus variés sont si heureusement imaginés, que l'art ne le cède en rien à la nature.

Ce petit palais, où la richesse fut employée par le goût, fut donné par Louis XVI à Marie-Antoinette. C'est là que cette princesse, dont la simplicité fesait le premier ornement, préférant la nature au luxe des arts, venait se délasser du fracas et du fardeau de la cour. Ce fut elle qui embellit le parc et principalement les jardins, en complétant toutes les collections végétales que Louis XV avait commencées, d'après l'inspiration d'un capitaine de ses gardes, qui était passionné pour la botanique, et dont le premier directeur fut l'illustre Bernard de Jussieu.

Ce jardin ayant pris le nom de *Jardin de la Reine*, inspira les deux vers suivans au Virgile français:

" Semblable à son auguste et jeune déité.
Trianon joint la grâce avec la majesté."

Mais, hélas ! privé de la plus modeste comme de la plus infortunée des princesses, ce lieu de délices eut le même sort, que tant d'autres, et fut dévasté durant la révolution.

Au moment de sortir, je demande au gardien de Trianon, quel chemin je dois prendre pour aller au château de Clagny. Monsieur, me dit-il, il y a long-tems qu'il est détruit ; il n'en reste pas même de vestiges. C'est un hameau aujourd'hui, ou, si l'on veut, un faubourg de Versailles. Je sais, reprend mon ami, qu'au 16e siècle, il avait pour seigneur Pierre Lescot, célèbre architecte de Catherine de Médicis, qui fit construire, quelques bâtimens sur ce terrain. En 1634, il appartenait à l'hospice des Incurables de Paris, auquel l'acheta Louis XIV, qui y fit élever, en 1676, pour madame de Montespan, un superbe château par J. H. Mansart, où il donna les plus grandes preuves de la beauté de son génie. Ce château étant détruit, nous n'eûmes rien de mieux à faire que de lire ce qu'en dit madame de Sévigné, dans sa lettre du 7 Août 1675 ;

« Nous fûmes à Clagny; que vous dirai-je ? c'est le palais d'Armide. Le bâtiment s'élève à vue d'œil. Les jardins sont faits. Vous connaissez la manière de le Nostre. Il a laissé un petit bois sombre qui fait fort bien. Il y a un bois entier d'orangers dans de grandes caisses ; on s'y promène ; ce sont des allées où l'on est à l'ombre ; et pour cacher les caisses, il y a des deux côtés des palissades à hauteur d'appui, toutes fleuries de tubéreuses, de roses, de jasmins,

* On croit que ce fut dans ce château qu'il commença à être atteint de la maladie dont il mourut en 1774.

d'œillets; c'est assurément la plus belle, la plus surprenante et la plus enchantée nouveauté qui se puisse imaginer: on aime fort ce bois."

Après avoir ainsi disserté sur Clagny, nous remontons en voiture et allons à Saint-Cyr, village sur la gauche, à une petite lieue de Versailles.

Le superbe édifice qu'on y remarque, exécuté sur les dessins de J. H. Mansart, fut commencé au mois de Mai 1685, et achevé le 1 du même mois l'année suivante. Il consiste en trois grands corps-de-logis dont le principal est flanqué de deux ailes, qui forment les deux autres.

Ce fut en 1686, qu'à la sollicitation de madame de Maintenon, Louis XIV fonda cette maison, en lui donnant de grands revenus*, pour l'entretien de deux cent cinquante filles de pauvres gentilhommes, dont la fortune ne répondait point à la naissance. Elles y étaient reçues depuis l'âge de sept ans, et élevées gratuitement jusqu'a vingt. Quand le tems de ces demoiselles était expiré, la maison leur donnait une somme de 3,000 liv., qui leur servait de dot pour se marier ou pour se faire religieuses. C'est ce qui inspira à madame Deshoulières les jolis vers suivans adressés à madame de Maintenon, première institutrice de cet admirable établissement:

"Tes soins ont prévenu les tristes aventures.
Où l'extrême besoin jette les jeunes cœurs.
Ah! que ces soins pieux chez les races futures
T'attireront d'admirateurs?
Contre la cruauté des fières destinées
Ils donnent ces soins généreux,
Un asile sacré, vaste, durable, heureux,
A d'illustres infortunés."

Afin que cette maison prospérât davantage, madame de Maintenon choisit M. de Chamillart pour administrer les revenus et toutes les affaires temporelles.

En 1793, cette maison fut supprimée sans nul respect, et devint un hôpital militaire; puis on y logea des invalides et des troupes. Mais une loi du 1er mai 1802 fonda à Fontainbleau une école militaire, qui, dans la suite, fut transférée à Saint-Cyr. Plus tard, la paix régnant de toute part, Louis XVIII, changeant le mode d'institution des écoles militaires, rendit une ordonnance, le 26 Juillet 1814, portant qu'il n'y en aurait plus qu'une seule dans le royaume, établie sur les mêmes bases que celle que Louis XV avait fondée en 1751.

En attendant que les bâtimens de l'ancienne école du Champ-de-Mars soient rendus propres à recevoir les jeunes gens, elle est provisoirement à Saint-Cyr.

* Entre-autres cent mille francs sur les revenus de l'abbaye de Saint-Denis.

SYNONYMES.

ASTRONOME ASTROLOGE.

L'astronome connaît le cours et le mouvement des astres; *l'astrologue* raisonne sur leur influence. Le premier observe l'état des cieux, marque l'ordre des tems, les éclipses, et les révolutions qui naissent des lois établies par le premier mobile de la nature, dans le nombre immense des globes que contient l'univers; il n'erre guère dans ses calculs. Le second prédit les événemens, tire des horoscopes, annonce la pluie, le froid, le chaud, et toutes les variations des météores; il se trompe souvent dans ses prédictions. L'un explique ce qu'il sait, et mérite l'estime des sa-

vains. L'autre débite ce qu'il imagine, et cherche l'estime du peuple.

Le désir de savoir fait qu'on s'applique à *l'astronomie*. L'inquiétude de l'avenir fait donner dans *l'astrologie*.

La plupart des gens regardent *l'astronomie* comme une science inutile et de pure curiosité, parce qu'apparemment ils ne font pas réflexion qu'ayant pour objet l'arrangement des saisons, la distribution du tems, la diversité et la route des mouvemens célestes, elle aide à l'agriculture, met de l'ordre dans toutes les choses de la vie civile et politique, et devient un fondement nécessaire à la géographie et à l'art de la navigation. L'astrologie est à présent moins à la mode qu'autrefois, soit parce que le commun des hommes est plus déniaisé, soit parce que l'amour du vrai est plus du goût des habiles gens que l'envie d'éblouir et de duper le monde, soit enfin parce que le brillant de la réputation ne dépend pas aujourd'hui du nombre des sots, mais du discernement des sages.

RECREATION, AMUSEMENT, DIVERTISSEMENT, REJOUISSANCE.

Ces quatre mots sont synonymes, et ont la dissipation ou le plaisir pour fondement. *Récréation*, désigne un terme court de délassement ; c'est un simple passe-tems pour distraire l'esprit de ses fatigues. *Amusement* est une occupation légère, de peu d'importance et qui plaît. *Divertissement* est accompagné de plaisirs plus vifs, plus étendus. *Réjouissance* se marque par des actions extérieures des danses, des cris de joie, des acclamations de plusieurs personnes.

La comédie fut toujours la *récréation* ou le délassement des grands hommes, le *divertissement* des gens polis et *l'amusement* du peuple : elle fait une partie des *réjouissances* publiques dans certains événemens.

Amusement, suivant l'idée que je m'en fais encore, porte sur des occupations faciles et agréables qu'on prend pour éviter l'ennui. *Récréation* appartient plus que *l'amusement* au délassement de l'esprit, et indique un besoin de l'âme plus marqué. *Réjouissance* est affecté aux fêtes publiques du monde et de l'église. *Divertissement* est le terme générique, qui renferme les *amusemens*, les *récréations* et les *réjouissances* particulières.

" Les *divertissemens* de ce pays, dit à son cher Aza une Péruvienne si connue par la finessé de son goût et par la justesse de son discernement, les *divertissemens* de ce pays me semblent aussi peu naturels que ses mœurs. Ils consistent dans une gaîté violente, excitée par des ris éclatans auxquels l'âme ne paraît prendre aucune part ; dans des jeux insipides, dont l'or fait tout le plaisir : dans une conversation si frivole et si répétée, qu'elle ressemble bien davantage au gazouillement des oiseaux qu'à l'entretien d'une assemblée d'êtres pensans ; ou dans la fréquentation de deux spectacles, dont l'un humilie l'humanité, et l'autre exprime toujours la joie et la tristesse indifféremment par des chants et des danses. Ils tâchent en vain, par de tels moyens de se procurer des *divertissemens* réels, un *amusement* agréable ; de donner quelque distraction à leurs chagrins, quelque *récréation* à leur esprit : cela n'est pas possible. Leurs *réjouissances*, mêmes n'ont d'attraits que pour le peuple, et ne sont point consacrées comme les nôtres, au culte du soleil ; leurs regards, leurs discours, leurs réflexions, ne se tournent jamais à l'honneur de cet astre divin. Enfin, leurs froids *amusemens*, leurs puériles *récréations*, leurs *divertissemens* affectés, leurs ridicules *réjouissances*, loin de m'égayer, de me plaire, de me convenir, me rappellent encore avec plus de regret la différence des jours heureux que je passais avec toi,"

PORTRAIT DE LA POÉSIE.

Si je voulais esquisser ici les traits de celle dont tu méconnais les charmes et l'empire, je te dirais que la Poésie, cette fille de l'imagination, cette aimable sœur de la peinture et de l'harmonie, ses compagnes fidèles, est une enchanteresse dont la puissance n'a point d'égale.

Nouveau Prométhée, elle a comme lui ravi le feu sacré: l'aigrette qui brille sur son front est le symbole de ce feu dont ses chants sont animés.

Plus hardie dans son vol que l'oiseau de Jupiter, elle franchit, d'un trait, des espaces dont l'étendue effraie l'imagination; de même qu'elle pénètre, par sa seule volonté, dans des régions à jamais interdites aux mortels.... Eh, ne la voit-on pas s'élever, à son gré, jusque dans l'Olympe, ou descendre dans les sombres royaumes? Là, elle arrête la foudre entre les mains de Jupiter; ici, elle attendrit Pluton, et fait fléchir ses rigueurs. Admise tour à tour, soit au conseil, soit au banquet des dieux, elle nous confie leurs amours les plus secrètes, leurs rivalités, leurs haines et même leurs vengeances. Tantôt elle s'assied avec Vénus ou Galathée sur le lit d'Amphitrite; tantôt elle habite son palais de cristal. Elle provoque, suspend ou apaise les fureurs de Neptune. Le dieu des vents l'impétueux Borée, lui est soumis. Qui le croirait? sans guide, et sans flambeau elle parcourt les entrailles de la terre. Assez téméraire pour visiter Vulcain et son brûlant empire, elle l'unit à la déesse de la beauté par les nœuds de l'hymen. Quel autre nous a fait connaître le palais du soleil, où jamais nul mortel n'a porté ses pas? O prodige! elle change en un jour serein les ténèbres de la nuit, et les rend protectrices de l'amour. Apollon! n'en sois point jaloux; si la Poésie invoque constamment tes faveurs, elle invoque aussi parfois ta chaste sœur, Phébé. qui lui inspire des chants mélancoliques comme la lumière de son flambeau.

Non contente de prescrire à l'Aurore d'atteler les coursiers du Soleil, et d'ouvrir les barrières du jour à son char radieux, elle lui fait semer des fleurs devant les premiers pas de cet astre-roi, qu'accompagnent les Heures au pied léger, à la marche régulière et paisible. Qui ne sait combien elle se plaît à chanter sa beauté, sa fraîcheur et jusqu'aux pleurs qu'elle répand? Heureux Titon, qui a éternisé la tendresse qu'éprouvait pour toi cette jeune et brillante immortelle!

Prodigue en ses dons, c'est d'elle que la Fortune et l'Amour tiennent leurs bandeaux symboliques; la Renommée, ses cent voix et ses ailes; le tems, ses attributs redoutables. Iris lui doit son écharpe; Morphée, son cortége; Mercure, ses ailes et son caducée. Sache que les premiers législateurs et les oracles eux-mêmes ont emprunté son langage pour mieux séduire et persuader: sache aussi, sache qu'elle a osé faire chanter les Parques....

Porte-t-elle ses pas dans les Enfers, ni les marais du Styx, ni le fleuve Achéron ne l'intimident. Elle impose à Cerbère, et ne craint pas d'interroger Caron. Qui a vu, si ce n'est elle, et les châtimens infligés par les furies, et les tourmens d'Ixion, et le supplice de Tantale, et les travaux des Danaïdes? Quel autre a entendu les cris lamentables des habitans de cet affreux séjour? Quel autre a parcouru ce lieu de délices où reposent en paix les mânes des hommes vertueux? Seule, elle a divulgué la révolte des Titans contre les dieux de l'Olympe; seule, elle a permis à l'Innocence et à la Vérité de se montrer nues à nos yeux; seule, elle a doté les Vertus et les Vices des signes symboliques qui les caractérisent; seule, enfin, elle a expliqué la naissance des dieux, des hommes et des choses....

Mais tant de merveilles ne bornent pas son pouvoir.

La Poésie ajoute aux charmes de Vénus, en nous révélant les trésors cachés de sa ceinture. Elle associe la Pudeur aux Grâces: elle unit Psyché avec l'Amour par un lien impérissable: elle embellit ce dieu même, lorsqu'elle chante ses attraits, ses désirs, ses ruses, ses combats, ses caprices, ses langueurs. Elle fait frémir aussi quand elle retrace ses égaremens, ses transports, son délire, ses fureurs.... Elle désarme ou enchaîne ce dieu malin, caressant et rebelle; elle seule fixe son inconstance. Sainte Amitié! la Poésie chante aussi tes douceurs.

Dis, qui jette des fleurs sur le berceau de l'enfance? qui prédit la destinée des maîtres de la terre? qui place la couronne de l'Immortalité sur le front des héros? qui leur décerne les honneurs de l'apothéose? et, pour signaler le plus noble de ses priviléges, quels hymnes, autres que les siens, retentissent chaque jour dans les temples des dieux?

Chère aux enfans de Mars, la Poésie amène et double leur courage en les remplissant de son ivresse salutaire. Plus calme, elle dicte des préceptes, répète les maximes de la morale, ou décrit avec pompe les merveilles de la nature. Moins timide, n'a-t-elle pas essayé, chose incroyable, de soumettre à son langage harmonieux, les lois qui régissent l'univers!......

Bientôt, s'armant du poignard, et le front ceint du diadême, elle devient, en nous peignant des malheurs imaginaires, une source de pleurs délicieux. Elle n'en sourit pas moins avec Thalie. Comus la recherche comme l'âme de ses plaisirs; Bacchus lui-même serait sans gaieté, si elle ne chantait ses bienfaits.

Multiforme et flexible dans son langage, avec quel succès ne s'unit-elle pas aux accens de la douleur? Qui ne sait quelle force elle ajoute aux traits de l'épigramme? qui ne sait tout ce que lui doit la satire, vengeresse de la morale, de la raison et du goût? qui ne sait enfin quelles leçons elle nous donne, ou quelles vérités elle nous expose, sous le voile transparent de l'allégorie?

Dirai-je avec quel art la poésie soupire, aux accords de la flûte, l'éloge des bergers? Leurs jeux, leurs amours, leurs plaintes, leurs regrets, lui doivent l'intérêt qu'ils inspirent. Palès et Pomone sont également l'objet de ses chants. Mais Flore, mais Hébé, déesses au front éclatant, à l'haleine parfumée, font plus souvent résonner les cordes de sa lyre. Si elle s'amuse à répéter, au son du chalumeau, les louanges innocentes de Pan, avouerai-je qu'elle s'est permis, dans ses écarts, de brûler quelques grains d'encens en l'honneur de Silène, et jusque sur les autels déshonorés du dieu des jardins?

Par un caprice singulier, la Poésie fait parler la brute, et lui prête les leçons de la sagesse. La tendre Volupté chérit son langage: la Gloire l'invite à célébrer ses triomphes: Hymen l'admet à ses fêtes. Elle règne au Parnasse; et Muse, elle brille entre les Muses, d'un éclat particulier. Ce n'est pas tout: familiarisée avec les horribles mystères d'Hécate, elle évoque les ombres, et rappelle les morts à la vie. Inépuisable en prodiges, on la voit arrêter le cours des fleuves, attendrir les rochers, ébranler le ciel et la terre, forcer les astres à retourner sur leurs pas, et peupler les cieux de constellations nouvelles. Habile à réaliser les songes, elle ne l'est pas moins a créer des êtres fantastiques. Elle fait plus: elle donne une âme aux êtres insensibles, un corps au néant. Elle rapproche les espaces, les tems; enfin, par sa magique puissance, elle déplace la nature entière, obéissante à sa voix.

IDÉE DE LA MÉTHODE RHYTHMI-HARMONIQUE,

DE M. G. NÉZOT.

La *Méthode Rythmi-harmonique* est ainsi nommée, tant à cause du principe sur lequel elle est fondée, que, pour la distinguer de toutes les autres méthodes nouvelles ou prétendues telles, avec lesquelles elle n'a aucun rapport, ni par son but, ni par ses moyens, ni par ses résultats. Elle consiste essentiellement dans un genre nouveau de composition musicale, et dans une réunion de moyens ingénieux, à l'aide desquels un seul et même maître peut enseigner simultanément la musique vocale et la plupart des instrumens en usage à beaucoup d'élèves, sans que leur nombre ni la diversité de leurs talens ou de leurs études, troublent l'harmonie produite par leur réunion.

On voit, du premier coup d'œil, et sans entrer dans de grands détails, que l'auteur de cette méthode, loin de suivre les traces de ses prédécesseurs, et peu satisfait du succès de leurs essais, a pris une toute autre route, et s'est créé des moyens nouveaux pour arriver au but qu'il se proposait. Ce but est évidemment l'économie et l'agrément que présentent des leçons simultanées qui ont la forme d'un concert, outre l'aplomb imperturbable, la fermeté d'exécution, l'habitude de l'ensemble et de l'harmonie que l'on y acquiert. Mais il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de réunir à volonté des élèves capables d'exécuter, à la première vue, des morceaux d'ensemble, quelque faciles qu'on les suppose; et, pour leur faire exécuter à tous la même partie, il faudrait non seulement, que tous apprissent le même instrument, mais encore qu'ils fussent à peu près de la même force; il n'y avait donc pas moyen d'établir un enseignement simultané, agréable et peu dispendieux, avec la musique existante.

On se convaincra de cette vérité, si l'on réfléchit que la chose n'a jamais été tentée ni même crue possible; que, dans les conservatoires d'Italie, l'étude incohérente des divers élèves forme une horrible cacophonie*; que, dans celui de Paris, on ne fait jamais exécuter ensemble que le très-petit nombre d'élèves les plus habiles; que, malgré leur subdivision en plusieurs classes, malgré l'emploi d'un grand nombre de professeurs habiles et d'un plus grand nombre de répétitions, chaque élève ne reçoit que quelques minutes de leçon; de sorte que, dans une classe de quinze élèves, il y en a constamment quatorze qui restent à ne rien faire : enfin, que les auteurs des méthodes nouvelles se sont tous bornés à la musique vocale, et que cependant leurs élèves, avec le secours seul de ces méthodes, ne dépassent point les premiers élémens, c'est-à-dire ce qu'un enfant intelligent peut apprendre en trois ou quatre mois.

Une idée heureuse, simple, mais féconde en résultats, se présenta, vers la fin de l'année 1815, à l'auteur de la Méthode rhythmi-harmonique, au moment où il y pensait le moins : cette idée était celle d'un nouveau genre de composition, à l'aide duquel tous les degrés de l'enseignement musical pourraient être réunis dans une même classe, sans se nuire réciproquement; d'un genre de composition dont tous les autres moyens, qui facilitent l'exécution, peuvent être des auxiliaires utiles, mais dont ils n'eussent jamais pu se passer. Après un petit nombre d'essais qui

* Voyez les articles *Conservatoire* dans l'*Encyclopédie méthodique*, et dans le *Dictionnaire des Musiciens*.

avaient pour but de s'assurer s'il ne rencontrerait point d'obstacle insurmontable dans la pratique, l'auteur, qui, à ce qu'il paraît, ne se laisse point rebuter par les difficultés, ni décourager par la longueur du travail, employa une année à méditer le sien, et sept autres années à le réaliser.

Plus de mille pages de musique, tant instrumentale que vocale, sont déjà le fruit de sa persévérance ; et ce nombre, que l'on peut considérablement multiplier par la transposition, est plus que suffisant pour apprendre la musique. Mais il entre dans son plan d'avoir des morceaux de toute espèce et de différente difficulté, tels que solo, duo, trio quatuor, etc., dans tous ces tons, modes et mouvemens usités ou praticables. Aussi se propose-t-il de consacrer à ce travail le reste de sa vie, ayant la conviction qu'il laissera un monument utile à la postérité.

L'auteur, également animé du désir d'être utile à ses contemporains, et particulièrement à la classe indigente ou peu aisée, a, dès la deuxième année de sa découverte, ouvert à ses frais une école gratuite, dans laquelle il a reçu les élèves qui se sont présentés ou qui lui ont été adressés par les autorités auxquelles il avait fait part de sa découverte et de ses intentions bienveillantes.

Au résumé, la méthode Rhythmi-harmonique nous semble le produit d'un esprit d'anaylse rare, joint à beaucoup d'imagination, ainsi qu'à des connaissances étendues dans la théorie et la pratique de la musique. Elle doit faire époque dans l'histoire de l'art, aux progrès duquel son adoption dans les écoles publiques contribuerait puissamment. En effet, quelques mois de leçon, d'après cette méthode, suffiraient pour donner la précision de mesure et la justesse d'intonation dont l'absence se fait si souvent sentir dans les chants du peuple français : l'harmonie même s'y introduirait bientôt, sans qu'il fût nécessaire d'en faire un objet d'étude, parce que les airs *rhythmi-harmoniques* d'un même auteur peuvent s'exécuter en même tems, et former par leur réunion fortuite des duo, des trio, des quatuor, etc.

M. G. Nézot, auteur de cette méthode, l'est aussi de plusieurs autres inventions, qui tendent toutes à simplifier, à faciliter l'usage de la musique, mais dont l'étendue de cet article ne nous permet point de nous occuper en ce moment. Les principales sont une sténographie musicale, un jeu de composition, une manière d'écrire la partition, sans avoir l'habitude des différentes clefs ; plusieurs instrumens nouveaux ; enfin, une nomenclature et une notation beaucoup plus simples et plus régulières que celles qui sont en usage *.

* G. Nézot a ouvert, le 2 Novembre, à une heure, rue de Bussy, n°. 15. à Paris, une cours analyti-pratique de musique instrumentale et vocale, qu'il continuera les dimanches à la même heure, pendant tout l'hiver. Les douze ou quinze premières leçons seront en partie consacrées à l'exposé de sa méthode, à ses démonstrations d'acoustique dont il fera l'application à l'harmonie ; enfin à divers autres objets curieux et intéressans. *Ce cours est gratuit.*

Extrait d'un Rapport sur les matériaux recueillis par M. Cailliaud, pendant son dernier voyage en Ethiopie, par une commission composée de MM. le comte de Chabrot, Quatremère de Quincy, Abel Remusat, et Letronne, membres de l'Institut, et désignée par S. E. le ministre Secrétaire-d'État de l'Intérieur.

La commission chargée d'examiner les matériaux recueillis par M. Cailliaud, de Nantes, dans son dernier voyage en Ethiopie, et de donner un avis sur les moyens les plus convenables pour en assurer la prompte publication, a fait une revue exacte et détaillée de tous les objets qui composent la collection de ce voyageur, et a reçu de lui tous les renseignemens qu'elle a cru nécessaires pour éclairer son jugement. Ce sont les résultats de cet examen qui font l'objet du rapport qu'elle adresse à S. E. Le ministre de l'Intérieur.

Les circonstances qui ont permis à M. Cailliaud de remonter le cours du Nil, jusqu'à un point plus reculé que ceux où se sont arrêtés tous les voyageurs qui l'ont précédé dans ces contrées, sont de nature à ne pouvoir se renouveler de long-tems. A la faveur de l'expédition qu'Ismaël Pacha, fils du gouverneur d'Egypte, fit en Nubie, dans l'année 1821, M. Cailliaud, sur les connaissances duquel on comptait pour la découverte des mines d'or, a pu suivre l'armée et atteindre avec elle le terme où elle s'arrêta. Il a eu toutes les facilités nécessaires pour faire des observations astronomiques, noter la direction des routes, tenir compte des distances, prendre des vues, dessiner des monumens, lever des plans, copier des inscriptions ; et, comme il s'était préparé par des études spéciales à ce second voyage, les résultats qu'il en a tirés sont d'un haut intérêt pour la géographie, les arts et la connaissance de l'antiquité.

Pour apprécier l'importance de ses matériaux géographiques, il faut se rappeler que M. Gau, dont le bel ouvrage sur les antiquités de la Nubie a ajouté tant de faits nouveaux à ceux dont l'expédition d'Egypte a procuré l'acquisition, s'est arrêté sur le Nil, à Ouadi-Halfa, à la hauteur de la seconde cataracte ; que Kobbé, dans le Darfour, à 14° de latitude nord, est le lieu le plus méridional où le voyageur anglais Browne ait pu pénétrer, en 1793 ; et que Bruce partant de Sennar et traversant le désert pour se rendre sur les bords de la mer Rouge, ne s'est pas élevé au-delà de 13°. Or, M. Cailliaud est parvenu jusqu'au 10°, 130 lieues plus loin que Sennar, et dans la direction de la branche principale du Nil, sur laquelle, par conséquent, il a pu recueillir des renseignemens précis et se procurer des notions depuis long-tems désirées des géographes. Cette partie de sa route est donc entièrement nouvelle, et ne saurait manquer de fixer l'attention des savans. M. Cailliaud paraît n'avoir rien négligé pour répondre dignement à leur attente. Il a tenu, pendant tout son voyage, un journal exact de sa marche, et marqué avec soin la direction d'après la boussole, et en tenant compte de la déclinaison. Il n'a pas mis moins d'attention à évaluer les distances, en notant la différence des journées d'homme, de cheval et de chameau. Indépendamment de cet itinéraire détaillé, plus de cinquante points ont été relevés astronomiquement par M. Cailliaud, ou par son compagnon, M. Letorzec, et serviront à lier ensemble les différentes parties de la route et à contrôler les énoncés des distances. Les cahiers contenant le journal et les

observations astronomiques ont été mis sous les yeux de la commission, qui pense, qu'après qu'ils auront été vérifiés et soumis de nouveau au calcul, ils pourront offrir les élémens d'une bonne carte. Cette carte acquerra même un prix particulier, par la précaution que M. Cailliaud a prise, après avoir recueilli les noms des lieux qu'il a visités ou dont il a eu connaissance, de les faire écrire en arabe par les naturels du pays. La table de ces noms préviendra bien des incertitudes et des mal-entendus auxquels donnent souvent lieu les relations des voyageurs qui ont parcouru des contrées peu connues. L'issue définitive de l'expédition d'Ismaël Pacha, le massacre d'une partie de la garde de ce prince par les naturels, la révolte de toutes les tribus barbares de la haute Ethiopie, opposeront désormais d'insurmontables obstacles aux Européens qui voudraient pénétrer aussi loin dans le sud, et cette circonstance augmente encore le prix des renseignemens géographiques dont on est redevable au voyageur français.

M. Cailliaud a pris soin de recueillir aussi des observations météorologiques en notant trois fois par jour l'état du thermomètre. Les tables qu'il a formées de cette manière, et dont la commission a pris connaissance, peuvent étant rapprochées des renseignemens du même genre qui sont épars dans les autres parties de la relation, donner une juste idée du climat des pays parcourus, lequel paraît différer considérablement de celui des contrées situées plus au nord. On sait que M. Cailliaud s'est occupé de rassembler aussi des plantes, des animaux et des minéraux, dont la collection aidera à compléter la description physique des pays qu'il a visités.

Mais les objets qui ont surtout fixé son attention, et qui, dans la direction actuelle des recherches en Europe, exciteront peut-être un intérêt plus général, ce sont les monumens et les ruines d'édifices antiques; tels que temples, pyramides, colosses, bas-reliefs, inscriptions grecques ou hiéroglyphiques, etc. La limite des pays où l'on supposait que devaient se trouver ces précieux vestiges d'antiquités, a successivement été reculée par les progrès des découvertes. Mais, nul voyageur ne l'avait encore portée si loin que M. Cailliaud, et l'on peut à peine se flatter de rien trouver en ce genre au-delà du terme qu'il a atteint. Le précieux ouvrage de M. Gau sur les antiquités de la Nubie, ne contient rien au-dessus de Ouadi Halfa, et c'est précisément le point où commencent les investigations de M. Cailliaud. Ainsi, les deux relations se compléteront l'une par l'autre; et en y joignant le grand ouvrage publié par la commission d'Egypte, on possèdera la série non interrompue et presque complète des monumens placés dans la vallée du Nil, depuis les rivages de la Méditerranée jusqu'au fond de l'Ethiopie. Le nombre de ceux que M. Cailliaud a décrits est d'environ cent; plusieurs se distinguent par des caractères particuliers, et la comparaison qu'on en peut faire avec les monumens de l'Egypte et de la Nubie inférieure, touche à d'importantes questions sur l'histoire des arts et les antiquités. Du nombre des plus remarquables sont les temples de Naga et de Soleb, les pyramides de Barkal et de Chendy, lieu où toutes les probabilités se réunissent pour placer la célèbre presqu'île de Meroé. Tels sont encore, sous un autre rapport, les ruines qui se trouvent à Soubah, au 15e degré de latitude, à l'embouchure du Rahad et du fleuve Blanc, le point le plus méridional où l'on ait trouvé des monumens antiques, et le lieu le plus reculé, suivant toute apparence, où les anciens aient formé, des établissemens durables.

La méthode suivie par le voyageur pour représenter les ruines qu'il a explorées, est celle d'un observateur attentif et judicieux. Il ne s'est point borné à tracer des vues perspectives prises dans différentes directions, et des élévations des parties

d'édifices qui sont encore debout; il y a joint des plans détaillés, où les mesures sont cotées avec le plus grand soin, et, quand l'occasion s'en est offerte, des dessins particuliers d'ornemens, des détails de sculpture, des inscriptions hiéroglyphiques, etc. Cette attention scrupuleuse est d'un grand prix aux yeux des antiquaires et des artistes: elle est un motif de confiance et offre une base solide aux recherches ultérieures. On reconnaît, dans les productions du crayon de M. Cailliaud, sinon ce degré d'élégance et de perfection qui caractérise le dessinateur de profession, au moins ce soin minutieux qui est une garantie plus sûre d'exactitude et de fidélité. La commission ayant occasion de comparer quelques dessins de monumens qui ont été pris en Egypte et en Nubie par le voyageur français d'une part, et par MM. Waddington et Belzoni, de l'autre, doit déclarer qu'elle a remarqué, dans les premiers, une supériorité incontestable en ce qui concerne l'expression du style de l'art égyptien, l'énoncé des mesures et la représentation des détails.

Enfin, la relation de M. Cailliaud, le récit de ses aventures personnelles et de ses observations journalières, celui de l'expédition d'Ismaël Pacha dans un pays situé à 400 lieues au sud des frontières de l'Egypte, les renseignemens de divers genres que le voyageur a recueillis sur les mœurs, les productions et le commerce des vastes contrées où s'est étendue son excursion, pourront sans doute assurer à son ouvrage l'estime du public éclairé, et justifieront la protection que le gouvernement a déjà accordée à ce zélé et courageux observateur.

Il est donc d'une incontestable utilité pour la géographie, les sciences historiques, les antiquités et l'histoire naturelle, que les matériaux rassemblés par M. Cailliaud soient mis au jour. Il est même à désirer que la publication soit aussi prompte que possible, pour éviter qu'un voyageur français ne soit devancé par des étrangers qui ont pu avoir connaissance d'une partie des faits qu'il a étudiés, ou parcourir après lui quelque-unes des contrées qu'il a visitées. La commission ne peut qu'applaudir aux vues bienveillantes que le ministre a déjà manifestées à cet égard. L'intérêt de la science et l'honneur national se réunissent pour faire souhaiter que notre compatriote reçoive la récompense qu'il a méritée par ses travaux, et s'assure, en publiant son ouvrage, l'estime et la considération qui sont dues à ses efforts*

---

* Trois volumes in 8vo. accompagnés de 140 planches, suffiront pour comprendre tous les résultats vraiment neufs et importans que les sciences doivent retirer du voyage de M. Cailliaud.

L'ouvrage dont il est fait mention dans ce Rapport, paraît sous le titre de *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, au-delà du Fazôgl dans le midi du royaume de Sennâr, à Syouah et dans cinq autres Oasis;* fait dans les années 1819, 1820, 1821, et 1822, par M. Frédéric Cailliaud; de Nantes. Dédié au Roi. Ouvrage publié par l'auteur, rédigé par le meme et par M. Jomard, membre de l'Institut royal de France, correspondant de l'Académie des sciences de Berlin, etc.; accompagné de cartes géographiques, de planches représentant les monumens de ces contrées, avec des détails relatifs à l'état moderne et à l'histoire naturelle.

Cet ouvrage, dont l'impression est confiée à M. Rignoux, formera deux volumes de planches, format in-fol., et trois volumes de texte format in 8vo.

La partie in-folio est divisée en 28 livraisons, de cinq planches chacune.

Le texte in 8vo paraîtra sous peu de tems; il sera orné d'une carte et de gravures représentant les costumes de différentes peuplades, et comprendra: 1o la Relation du Voyage et l'explication des planches; 2o les Observations astronomiques et météorologiques, et l'Extrait du journal de route; 3o la Description des objets d'histoire naturelle; 4o des renseignemens sur le pays de Dinka, situé sur le fleuve Blanc, et sur les noirs de Chelouk lis avec la liste des rois de Sennâr, de Chendi etc.; 8vo le Récit de l'expéditiond'Ismaël-Pacha en Nubie.

On se propose de publier uniquement un ouvrage de faits et d'observations: c'est un vaste champ que M. Cailliaud va ouvrir aux recherches et aux discussions scientifiques.

LETTRES PHILOSOPHIQUES SUR LES PHYSIONOMIES.

LETTRE PREMIÈRE.

Vous voulez donc que je réponde à vos questions sur les physionomies? J'y consens, quoi qu'il puisse m'en coûter; mon amitié pour vous est plus forte que ma raison; je me livre à tout ce que vous exigez de moi: je vais passer pour Magicien dans l'esprit des uns, pour mauvais Philosophe dans celui des autres, au moins pour Visionnaire aux yeux du grand nombre; la connaissance des Physionomies est assez merveilleuse pour faire ces impressions-là. Promettez-moi par reconnaissance, (car de pareils sacrifices en méritent une), que, quelque jugement qu'on porte de moi, vous en porterez un bon; que vous rejetterez sur l'envie que j'ai de vous plaire, l'espèce d'excès où mon esprit va s'emporter en traitant une matière si nouvelle; et que vous me dédommagerez du mauvais succès de mon entreprise, par une augmentation de cette amitié, qui fait déjà le bonheur de ma vie.

On cherche les sujets nouveaux quand on écrit; celui des physionomies l'est beaucoup, et cette nouveauté ne me séduit point. Les arts les plus utiles, et les sciences les plus estimées, doivent leur origine à la hardiesse et peut-être à la témérité de leurs inventeurs. Plusieurs de ceux qu'on regardait de leur tems comme des hommes fols ou dangereux, passent aujourd'hui pour des modèles de sagesse et de courage; et cette pensée ne m'enhardit point: l'espérance d'un nom, écrit un jour au Temple de Mémoire, ne me console pas de le voir effacé de mon vivant du nombre des gens sensés: j'aime mieux la gloire dont je puis jouir, que celle qu'on peut me promettre; et toute obscure qu'est ma réputation, je la préfère à l'éclat incertain de celle qu'on me fait espérer; c'est vous dire assez que vous êtes le seul objet de mon travail; n'en parlons plus. Je vous plairai, si j'écris sur les physionomies; me voilà décidé à hasarder bien des propos.

Il faut vous avertir d'abord, que je renonce à tout ce qui s'appelle divination; que je n'ai jamais compris que des gens qui raisonnent, pussent croire à ces prédictions vagues, fondées sur les traits du visage et de la main; à ces relations supposées nécessaires entre ceux qui naissent, et ce qui se passe dans le Ciel à leur naissance; à ces conformités avec les animaux, établies sur une ressemblance extérieure de figure: votre esprit et le mien sont assez d'accord sur la vanité de ces prestiges, qui font de vrais malheureux de ceux qu'ils affligent, et des dupes de ceux qu'ils flattent. Je fuirai le merveilleux dans tout ce que je vous dirai; et si je parais vous y conduire quelquefois, ce ne sera pas parce que je m'écarterai de la vraie nature, mais parce que je dévoilerai à vos yeux quelques-unes de ses productions qui vous sont inconnues.

Je ne sais si la seule magie n'est pas cette espèce de découverte qu'on regarde comme surnaturelle, jusqu'à ce qu'on en connaisse le principe. Tout ce que j'ai à vous dire est simple, clair et naturel: un vrai physionomiste ne prédit jamais ce qu'on sera, mais ce qu'on devrait être: il ne saurait deviner les circonstances où l'on se trouvera; mais il devinera la manière dont on s'y conduira, si l'on s'y trouve: il ne peut découvrir que ce qui dépend de celui qu'il con-

sidère; il ne sait rien de ce qui lui est étranger; il s'assure du caractère inséparable de l'homme; il ne prononce jamais sur sa fortune; il dira si l'on a des talens, sans pouvoir en prédire l'usage; il connaîtra ce qu'on pourrait en faire; il ne saura pas précisément ce qu'on en fera.

De tous les livres modernes que j'ai lus où il est parlé des physionomies, le seul où j'ai trouvé quelques phrases raisonnables est celui de *Porta:* vous savez sans doute, que sous le titre de la physionomie humaine, qui ne convenait point à son sujet, il ne s'est appliqué qu'à traiter des ressemblances des animaux avec les hommes; et que donnant beaucoup à l'autorité des anciens philosophes, qui se sont servis le plus souvent du mot de Physionomie dans un sens bien différent, il s'est amusé à entasser les passages de ces auteurs, et en a conclu que ceux qui ont quelque chose de l'air des animaux, tiennent aussi quelquefois de leur caractère: était-il besoin de faire un livre pour le prouver? Au reste, dans ce nombre de philosophes anciens, je ne comprends pas Aristote leur maître; sans avoir voulu traiter à fond ce sujet, il en a plus dit qu'eux tous. J'aurai occasion de le citer quelquefois, et je serai fâché de ne pouvoir pas le citer toujours. Il est question ici de quelque chose de plus singulier et de plus détaillé.

Il faut faire voir que les hommes ont dans leur physionomie (sans comparaison avec les autres êtres) une preuve claire et animée de ce qu'ils sont en effet; que, par leur extérieur, on peut juger de leur intérieur; que l'assemblage de ce qui forme leur visage, suffit, sans d'autre recherche, pour assurer quelle est leur âme. Cette connaissance, si l'on pouvait la rendre solide, ne serait-elle pas bien essentielle? En avons-nous qui lui soit comparable? On ne désirerait plus cette fenêtre du cœur, pour découvrir ce qui s'y passe de plus secret. Vous êtes flatté de cette espérance, et vous doutez que je la remplisse; vous me reprochez déjà de vous faire espérer un bien dont vous ne jouirez jamais; vous bornez ma science à juger des hommes par leurs discours et par leurs actions; vous croyez que j'ai l'art d'ajuster à leur physionomie ce que je sais d'eux d'ailleurs, pour pouvoir me vanter d'y avoir lu, du premier coup-d'œil, ce que j'ai trouvé dans une règle plus sûre; vous me faites encore la grâce de penser que tout cela se fait en moi sans que je m'en apperçoive, et que je suis dans l'erreur de très-bonne foi.

Tout le monde ne me traite pas avec tant de douceur: j'en mérite de votre part; je veux quelque chose de plus encore. Il y a dans tout cela un fanatisme que j'abhorre; je n'aime pas qu'on me trompe, ni même à me tromper: ne vous déterminez point sur ce que vous devez penser de mes promesses, que je n'aie fait ce que je puis pour les tenir: vous serez toujours à tems de me traiter d'insensé, et d'avoir pour moi ce sentiment de pitié, dont on est touché pour les erreurs de l'esprit, quand elles se terminent à celui qui en est atteint.

Chacun a sa folie; et peut-être que si on l'examinait bien, on trouverait que c'est par leur folie que les hommes valent le plus: celle des physionomies est la mienne; elle n'est point dangereuse; les bons caractères y gagnent encore plus que les mauvais n'y perdent; si on loue les uns, on se tait sur les autres; je jouis souvent seul des découvertes que je fais. Le chymiste, le plus heureux dans ses recherches ne cache pas avec plus de soin le secret qui doit l'enrichir: j'en connais mieux les hommes; je me corrige de les vouloir parfaits; on fait comparaison de leurs défauts; on excuse les plus pardonnables: qui sait mieux qu'un physionomiste ceux qui le sont? Il a le secret de la nature: il ne juge que d'après les éclaircissemens qu'il tient d'elle; il ne demande à ceux qui l'environnent que les vertus dont ils sont

capables ; souvent il trouve à les faire valoir ; il leur apprend à s'estimer, il élève leur courage, il tire d'eux plus qu'ils n'auraient osé en espérer eux-mêmes ; il les connaît mieux qu'ils ne se connaissent.

Il vous revient une définition ou une explication de ce qu'on appelle physionomie ; je ne sais trop comment m'y prendre ; ce que je sais bien, c'est que la physionomie n'est point seulement ce qu'on appelle air, figure, mine, traits. J'ai vu des gens qui se ressemblaient, et qui avaient des physionomies très-différentes : on balbutie quelque tems sur une matière aussi neuve que celle-ci. Si je me mêlais d'étymologie, j'aimerais assez celle qu'on peut tirer des deux mots Grecs qui composent le mot Français *physionomie :* ils me paraissent rendre ma pensée : ces deux mots Grecs signifient *Règle de la Nature ;* et, selon le système que je me suis fait, la physionomie n'est autre chose que la Règle que la Nature nous a donnée pour juger des hommes.

Vous me demanderez quelle est cette règle, où elle est, de quoi elle est composée : je vous répondrai qu'elle est sur le visage, qu'elle est faite des différentes parties de ce visage, que je la saisis aisément dès que j'en vois un, et que je l'aperçois mieux que je ne puis la faire apercevoir aux autres. J'espère qu'à mesure que nous avancerons, je découvrirai quelque chose qui éclaircira ce que je ne puis à présent vous dire autrement. Ma lettre est assez longue : je la finis, en vous assurant que je suis, &c.

BAGATELLES.

C'ETAIT un usage autrefois dans plusieurs cours souveraines, d'avoir un fou ou une manière de bouffon, qui, par ses bons mots, ses plaisanteries, et même ses impertinences, servait de jouet et de passe-tems à l'héritier présomptif. L'histoire du neuvième siècle fait mention que l'empereur Théophile avait pour fou un nommé *Daudery*, qui par son indiscrétion, pensa causer bien des chagrins à l'impératrice Théodora. Il était entré brusquement dans le cabinet de cette princesse, lorsqu'elle était à genoux devant un petit oratoire orné de très-belles images qu'elle avait grand soin de dérober aux yeux de l'empereur qui était iconoclaste. Daudery qui n'avait jamais vu d'images, s'avisa de demander à la princesse ce que c'était. Ce sont répondit Théodora, pour éloigner tout soupçon, des poupées que je prépare pour donner à mes filles. Daudery se rendant quelques heures après au dîner de l'empereur, n'eut rien de plus pressé que de lui dire qu'il avait trouvé l'impératrice occupée à baiser les plus jolies poupées du monde. Théodora eut toutes les peines du monde à se tirer de ce mauvais pas ; et pour n'y être plus exposée, elle fit si bien châtier le fou de l'empereur, qu'elle le corrigea pour toujours de parler de tout ce qui pourrait la regarder.

Nicolas III, marquis d'Est et de Ferrare, avait à sa cour un fou ou bouffon nommé *Gonelle*, qui se rendit célèbre par ses facéties, Ce maître bouffon savait toujours tirer un parti avantageux de ses gageures. Un jour qu'il se trouvait au dîner du marquis, on vint à demander, quelle était à Ferrare la profession la plus nombreuse ? Les sentimens se partagèrent. Le marquis ayant adressé la parole à Gonelle : Monseigneur, lui répondit le bouffon, ne doutez point que ce ne soient les médecins qui forment dans cette ville le corps le plus nombreux. Tu as bien peu de connaissance lui répondit le marquis, de ce qui se passe dans la ville : car à peine y a-t-il trois ou quatre médecins. Gonelle soutint son opinion : on parie. Que fait-il pour gagner la ga-

geure? Il va chez lui, s'enveloppe la tête d'un bonnet de laine, et porte à sa bouche un mouchoir plié, comme un homme qui souffrait beaucoup des dents: il se met dans l'antichambre du prince. Tous ceux qui vont et viennent lui demande en passant ce qu'il a, et lui enseignent un remède. Gonelle a soin d'écrire les noms de tous ces prétendus médecins, et les différens remèdes qu'ils lui indiquent. Le marquis étant venu à passer, le plaint aussi sur son mal, et lui conseille de faire telle et telle chose. Gonelle le remercie, et dit qu'il va chez lui pour cela. Le lendemain il vint, comme s'il avait été guéri, faire sa cour au marquis, et lui dit qu'il croyait avoir gagné la gageure. En même tems, il lui présente une grande liste de tous ceux qui lui avaient donnés des remèdes pour son mal de dents. Le marquis prenant cette liste, et se voyant à la tête, ne put s'empêcher de rire, et d'avouer que c'étaient les médecins qui étaient en plus grand nombre à Ferrare, et peut-être par-tout ailleurs. Il fit en conséquence donner à son bouffon le prix de la gageure.

L'usage ridicule d'avoir un fou passa aussi à la cour de France; cet emploi y fut même érigé en titre d'office, comme on le voit par l'histoire de Charles V.

Le fou de Henri II s'appelait *Brusquet*. Il avait d'abord exercé la médecine: mais n'y fesant rien, et voulant faire fortune, il ne conçut pas, comme Memnon le projet insensé d'être sage; mais au contraire, il forma le projet sensé d'être fou, emploi qui lui valut beaucoup d'argent. Ce n'était pas seulement auprès de Henri qu'il fesait valoir ses bouffonneries; il s'en servait encore pour mettre à contribution les princes, les ambassadeurs, et jusqu'aux moindres gentilshommes. Lorsqu'il entrait dans une maison, et qu'il apercevait un flambeau, ou quelques vases d'argent, il les saluait comme si c'était des personnes de sa connaissance, entamait la conversation, leur fesait des questions plaisantes, et ne manquait jamais de se faire répondre des sottises. Alors entrant dans une fureur comique, il tirait son épée; et sous prétexte d'avoir reçu un démenti ou quelqu'autre injure, il frappait dessus ces vases d'estoc et de taille, et les mettait en pièces. Il les fourrait ensuite sous son manteau, et chargé du butin, il gagnait la porte: c'était-là le dénouement où il avait toujours soin d'amener ses farces. Il en joua une à Bruxelles qui lui valut beaucoup d'argent. Le Cardinal de Lorraine l'avoit amené avec lui dans cette ville, où il était appelé pour jurer la paix au nom de la France. Un jour que Philippe II, roi d'Espagne donnait un grand repas, notre bouffon entra dans la salle, et s'y plaça derrière le fauteuil du roi qu'il amusa de ses contes. Comme on allait déservir, Brusquet, après quelques pantomimes facétieuses, saute légèrement sur la table, se saisit d'un bout de la nappe, s'entortille dedans, et roulant pêle-mêle les assiettes, les couteaux, les corbeilles et les plateaux d'argent, emporte le tout sans se blesser ni rien répandre, Tandis que chacun riait de cette bouffonnerie, Brusquet allant son petit chemin, mit en sûreté sa prise que le roi lui abandonna.

La distraction nous fait tenir tant de discours déplacés, et commettre tant d'actions ridicules, qu'on ne peut être trop en garde contre ce libertinage d'esprit. Menalque, dit la Bruyère, se trouve par hasard avec une jeune veuve; il lui parle de son défunt mari, lui demande comment il est mort. Cette femme à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglotte, et ne laisse pas de reprendre tout le détail de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de la fièvre qu'il se portait bien, jusqu'à l'agonie. *Madame*, lui demande Menalque, qui l'avait apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celui là?*

Un négociant à qui on fesait signer l'extrait baptistaire d'un de ses enfans, signa *Pierre*....et *compagnie*. Il ne s'aperçut de sa sottise que par la risée générale qu'elle excita.

POESIE.

ÉLOGE ET PORTRAIT D'UN AMI.

Jetez les yeux sur le Portrait
Du tendre ami que je regrette,
Et vous verrez, dans chaque trait,
L'affreuse perte que j'ai faite.
De tels amis qu'on a perdus,
Hélas ! ne se retrouvent plus.

Beau sans orgueil, doux et vaillant,
Sensible, complaisant, aimable,
Il était gai, bon, mais bouillant,
Et pour les fripons implacable ;
Son esprit, sans être méchant,
Pour les méchans était mordant.

Toujours vêtu du même habit,
Méprisant et fortune et gloire,
Le pain calmait son appétit,
Et l'eau lui suffisait pour boire.
Des philosophes d'à-présent,
Je doute qu'on en dise autant.

Tendre et constant en amitié,
Quoiqu'aimant la brune et la blonde :
Sans intérêt, il m'eût à pié
Suivi jusques au bout du monde :
Quand la Fortune me quitta
A mon dîner, seul, il resta.

Mais des amis tel est le sort :
Quelquefois ils sont en querelle.
Je le grondais souvent à tort ;
Il redoublait alors de zèle.
Sur mes désirs réglant son goût.
C'est à moi qu'il rapportait tout.

Le voilà peint tel qu'il était,
Des amis ce parfait modèle,
Toujours égal, toujours discret,
Au même ami toujours fidèle ;
Etait-ce un homme...? mon dieu ! non ;
C'était mon pauvre chien Pluton.

ÉLOGE DE LA FOLIE,

CHANSON.

Amis, croyez-moi, la raison
Ne fait que hâter la vieillesse ;
Son triste et dangereux poison
Fane les fleurs de la jeunesse.
Sa glace, funeste aux désirs,
Eteint le flambeau de la vie ;
Il n'est ni talens, ni plaisirs ;
Sans un peu de Folie.

L'Amant heureux rêve toujours
Que sa maîtresse est la plus belle ;
Couvert du bandeau des amours,
Il la voit parfaite et fidelle :
C'est à ce songe séducteur
Qu'il doit le charme de sa vie
On ne croirait pas au bonheur,
Sans un peu de Folie.

Le guerrier qui brave le sort,
En suivant le char de la gloire,
Joyeusement cherche la mort,
Afin de vivre dans l'histoire.
Dans les dangers, dans les travaux,
Il perd les beaux jours de sa vie ;
On ne verrait point de héros,
Sans un peu de Folie.

Quand, malgré nous, le noir chagrin
Flétrit notre cœur et l'oppresse,
Bacchus, avec son jus divin,
Vient dissiper notre tristesse.
La Raison, c'est là mon refrain,
Cause tous les maux de la vie ;
Noyons-la vîte dans la vin,
Et chantons la Folie.

LA VEUVE DU SOLDAT FRANCAIS.

Aux murs de la cité bruyante,
Voici qu'une étrangère en pleurs,
Sous les lambeaux même attrayante,
Egarait un soir ses douleurs.
Beau de ses grâces ingénues,
Dans de vieux drapeaux enlacé,
Sur ses épaules demi-nues
Dormait un enfant renversé;
Et tristement la jeune mère
S'écriait en sa peine amère:
" Français, touchés de notre état,
" Donnez du pain, je vous en prie,
" A l'enfant d'un pauvre soldat
" Qui pour vous a donné sa vie!

" Devant les fières pyramides
" Il chargea l'Arabe indompté;
" Comme vos aïeux intrépides,
" Au capitole il a monté.
" Du Tage aux rives de la Drave,
" A lui seul il dut son renom;
" Partout où l'on parlait d'un brave,
" Les braves proclamaient son nom!
" Mais, quoiqu'en sa mâle vaillance,
" Vingt ans il ait servi la France,
" Français, touchés de notre état,
" Donnez du pain, je vous en prie,
" A l'enfant d'un pauvre soldat
" Qui pour vous a donné sa vie!

" Dans la détresse qui m'accable,
" Nous faudra-t-il, contre un peu d'or,
" Changer cette croix honorable,
" Notre unique et commun trésor?
" Mon fils la gardera, j'espère,
" Puisqu'au sein du brave elle a lui;
" Qui l'entretiendrait de son père,
" Quand Dieu m'éloignera de lui..?
" Ah! si du modique héritage
" Vous approuvez ce digne usage,
" Français, touchés de notre état,
" Donnez du pain, je vous en prie,
" A l'enfant d'un pauvre soldat
" Qui pour vous a donné sa vie!"

L'hôtel aux opulens portiques
Ne l'accueillit point toutefois,
Et le seuil des temples antiques
Refusa l'aumône à sa voix....
Cependant déjà la nuit sombre
Voilait ce spectacle outrageant,
Lorsqu'un vétéran, seul dans l'ombre,
S'approcha du groupe indigent....
Emu, mais dévorant ses larmes,
Du héros il baisa les armes,
Et, pauvre, il donna, sans éclat,
Aux mains de la veuve attendrie,
Son pain pour l'enfant du soldat
Qui nous avait donné sa vie!

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES

ETATS-UNIS.—NEW-YORK.

Mécanique.—Transport de maison.—Dans le but d'agrandir et de régulariser une des rues de la ville de New-York (Maidenlane), il fallait qu'une des maisons de cette rue fût ou démolie, ou portée de 21 pieds et demi en arrière. Cette maison a trois étages, 25 pieds de face et 45 de profondeur; elle est couverte en ardoise, et d'une valeur assez considérable. Le projet de la transporter a été conçu par M. Siméon Brown, qui a déjà réussi précédemment à charrier une vingtaine de bâtimens construits en partie en briques, plusieurs fois sans déranger aucunement les habitans des maisons, ni même exiger qu'on en ôtât les meubles. Celle dont il est question, construite entièrement en briques, et dont le poids était d'environ 350 tonnes (7,000 quintaux), a été transportée dans toute son intégrité, les cheminées, fenêtres, portes, demeurant en place, sans le moindre dommage. On commença par l'établir sur les cadres destinés au transport, et, le 3 Juin, elle fut mise en mouvement au moyen de trois vis parallèles établies per-

pendiculairement au front de la maison, et dont chacune était mise en action par deux ou trois hommes. Ce qu'on avait considéré comme la partie la plus difficile de l'opération, avait été la nécessité d'élever tout l'édifice d'environ deux pieds au-dessus du niveau de ses fondations. On en vint à bout au moyen de deux vis seulement placées en dessous et qui soulevèrent doucement la maison tout entière, jusqu'au degré requis. Dans le courant de la journée, on lui fit parcourir seize pieds, sans qu'il s'y fît de lézardes, ni aucun dérangement quelconque; on a dû terminer l'opération le 4 au matin. On la considéra comme tellement sûre et à l'abri de tout danger, que, pendant le transport, le propriétaire reçut chez lui environ cent cinquante personnes, auxquelles il fit servir une fort belle collation. La dépense occasionnée par cette entreprise s'est élevée à environ un cinquième de la valeur totale de l'édifice.

POLOGNE.

Travaux publics.—Le gouvernement a entrepris de curer et de rendre navigables les rivières de Pilica, du Niémen, de Kaminka et de Rodomka; il fait aussi raffermir les bords de la Vistule, près de Vinnicia, Iffianowice et Brzyscam, dans les districts de Sandomir et de Radom.

Monument élevé à Cracovie, à la mémoire de Kosciuszko, en Juillet 1823.—Le monument qu'on élève à Kosciuszko, à Cracovie, est un tertre de 46 toises de diamètre à sa base, et de 20 toises de hauteur. C'est, sans contredit, le plus grand de tous ceux qui aient jamais été faits de main d'hommes. Pausanias, dans sa description de l'ancienne Grèce, liv. II, VI et IX, n'a point marqué les dimensions de ceux dont il parle. Mais, nous savons par les recherches savantes de notre compatriote Edouard Raczynski, consignées dans son superbe ouvrage sur la Turquie, que le tertre d'Ajax, sur le promontoire Rhetée, ne mesure que 100 toises de pourtour, et 6 toises d'élévation verticale (*Journal d'un voyage en Turquie en* 1816, pag. 122, édit. in folio) ce qui ne fait pas même le tiers de celui de Kosciuszko; et ceux qu'on voit jusqu'à présent dans les plaines immenses et désertes de l'Ukraine, et qu'on dit être des tombeaux d'anciens rois scythes, ne sont guère plus grands. Cette manière antique de perpétuer la mémoire des grands hommes et des grands événemens, en donnant un sujet indestructible à la tradition du peuple, a paru d'autant plus propre en cette circonstance, qu'on en avait déjà deux modèles remarquables, dont l'origine se perd dans la nuit des tems. Le tertre de *Wanda*, sur la gauche, et celui de *Cracus*, sur la droite de la Vistule, vus à plusieurs milles par ceux qui s'approchent de Cracovie, rappelaient les commencemens de l'histoire du pays et de la nation. Un troisième, élevé pour Kosciuszko, complettant un triangle, liait le présent au passé. L'emplacement de ce tertre a été très-heureusement choisi sur la butte, dite de la *Bronislawa*, située à un quart de lieue, à l'ouest de la ville, sur la gauche de la Vistule. Le nom de cette butte vient d'un petit ermitage, placé sur son sommet avec une chapelle et la demeure d'un ermite, entourées d'un bosquet. La tradition raconte qu'une jeune personne, de famille noble, fuyant les dangers du monde, s'y était réfugiée, à une époque très-reculée, et avait fondé cet ermitage, qui appartient aujourd'hui au couvent des Filles de Saint-Horbert, placé à une petite distance. Le nom de *Bronislawa* signifie *celle qui défend la gloire*. La butte est à 59 toises au-desssus du niveau de la Vistule. Sur cette élévation, le tertre s'élève à 20 toises de hauteur; et l'on ne saurait s'imaginer l'étendue et la beauté de la vue qui déjà maintenant, à celle de 15 toises, charme les yeux surpris du spectateur. On se sou-

viendra que Cracovie se trouve placé près du point où les montagnes de la Silésie se joignent à la grande chaîne des monts Carpates, dans un bassin formé par les chaînons et les contreforts de ces montagnes; la Vistule est déjà navigable et le pays très-peuplé et cultivé. Au coucher du soleil d'un jour serein, ces chaînes et ces chaînons se voient d'ici dans tout leur développement, et les pics et les aiguilles, quoique éloignés de 25 à 30 lieues, brillent de leurs éternelles glaces, non pas aussi distinctement, mais d'une manière plus grandiose et plus imposante qu'à Berne. Il n'y avait autrefois qu'un mauvais petit sentier que les curieux et les personnes pieuses gravissaient péniblement pour arriver à la chapelle. On a depuis tracé un chemin plus commode, qui sera nivelé et pavé pour les voitures, avec des allées d'arbres pour les piétons. Car, depuis l'automne de 1821, où l'on a commencé à construire ce tertre, ce lieu est devenu un but de promenade. On va acquérir le terrain nécessaire autour du tertre, pour y établir quatre familles villageoises, choisies parmi celles des Polonais qui ont servi sous Kosciuszko. Elles seront chargées de veiller à la conservation du monument. Les maisons construites pour ces familles, avec les jardins et les champs qui en dépendront, entreront dans un plan de promenade. Le monument se construit sous la direction d'un comité particulier, choisi par le sénat de la ville libre, parmi les habitans du pays et par les seuls fonds provenant des souscriptions faites dans toute la Pologne. On en a déjà détaché la somme de 18,000 florins, qui a été aussitôt augmentée de 12,000 par la générosité du comte Arthur Potocki, pour doter trois pauvres orphelines, filles d'un cousin-germain de Kosciuszko, que l'on a découvertes en Wolhynie.

ARNSTADT.

Nécrologie.—G. C. B. *Busch*, conseiller-ecclésiastique, est mort à Arnstadt, le 18 Mars, 1823 à l'âge de 63 ans. Il était connu par plusieurs bons ouvrages, entre autres par son *Manuel de l'histoire des découvertes.*

BERLIN.

Formey.—Le 20 Juin dernier, l'un des plus célèbres médecins de la Prusse, M. Louis Formey, a terminé sa carrière, à l'âge de 57 ans. Il était professeur à l'Académie militaire de chirurgie et de médecine, et occupant encore plusieurs emplois distingués. M. Formey, qui appartenait à la colonie française dans laquelle il donnait ses soins aux pauvres, était membre de la Légion-d'Honneur et de plusieurs autres ordres.

ITALIE.

—*Encouragement aux lettres.*—L'empereur de Russie a envoyé à M. *Melchior Gioja*, auteur du *Nuovo projetto delle scienze economiche*, une lettre de change de 20,000 f. en lui demandant cent exemplaires de son ouvrage, qui a 8 vol. in 4o.—C'est avec une telle munificence que les monarques peuvent contribuer puissamment aux progrès de l'esprit humain, lorsque leurs faveurs tombent sur des ouvrages qui les méritent.

NAPLES.

Antiquités.—Les *fouilles de Pompeï* ont été continuées, cet été, avec très-peu de zèle; vingt ouvriers, qui, avec cinq charrettes, sont chargés de déblayer une ville entière, ne doivent pas faire de grands progrès; et malheureusement les cendres tombées au mois d'Octobre 1822 ont couvert de nouveau des endroits déjà déblayés, et rendent les travaux plus pénibles; aussi marche-t-on avec difficulté dans les rues de la ville antique. On remarque avec peine que les objets d'art, surtout les peintures, souffrent beaucoup de l'exposition en plein air. Les peintures de l'ampithéâtre ont presque

toutes disparu. Quelque agréable qu'il soit de voir ces ornemens sur place, on sera obligé, pour les conserver, de les détacher, et de les transporter au Musée, ou bien de les mettre à l'abri sous des toits. On a récemment mis à découvert un grand édifice, auquel les antiquaires ont donné le nom de *Panthéon*. C'est un carré oblong, dont un des côtés les plus étroits sert d'entrée. Dans le fond, il y a trois petites chambres; celle du milieu contient des niches où l'on a placé les statues de Tibère et de Livie, qui ont été trouvées sur le sol. Les bras manquent, et on n'a pu les trouver jusqu'à présent: la draperie est belle et traitée avec beaucoup de soin: on voit des traces d'une couleur rouge dont a été enduit le vêtement de Tibère. Il paraît que cette statue tenait une lance. Un tableau assez bien conservé décore le mur principal; il a évidemment rapport à l'histoire de Romulus et Rémus, qui sont allaités par la bergère Lupa, tandis que le berger, assis auprès d'elle, regarde avec complaisance les enfans entre lesquels est couchée une louve. Dans l'espèce de corridor qui y conduit, un petit mur forme une séparation, qui paraît avoir été un vestiaire. On suspendait vraisemblablement les vêtemens aupres de tablettes de marbres, où les chiffres sont marqués dans l'ordre et de la manière suivante: IIX. IX. X. XI. IIIV. IIV. IV. V. VI. III. II. I.; au-dessus de chaque tablette il y a un trou rond, où l'on reconnaît des débris de crochets ou clous de fer oxidés. Tous les murs de l'édifice sont ornés de peintures. Ce sont ordinairement des figures isolées sur un fond d'un rouge foncé, et séparées par des paysages ou des fleurs et d'autres ornemens; une des petites chambres représente des chasses, des monstres marins et d'autres animaux. L'édifice est précédé d'une cour qu'entourait un portique; les bases des colonnes sont en marbre blanc, on dirait qu'on vient de les poser; mais les colonnes n'ont point été trouvées. Au milieu de la cour, on voit encore huit piédestaux, qui ont dû supporter une petite rotonde, comme dans le temple de Sérapis à Pouzzoles. Auprès de l'entrée, les ouvriers ont découvert une petite cassette, garnie de bronze, et renfermant 347 médailles de cuivre, 47 d'argent et une d'or, ainsi qu'une bague d'argent; le bois de cette cassette était entièrement réduit en charbon. Dans une autre maison, que les fouilles de l'été de 1823 ont mise à découvert, on a trouvé, dans une chambre, un grand nombre d'amphores de vin; l'une d'elles portait des étiquettes en petites caractères qu'un voyageur a voulu copier; mais on ne le lui a pas permis. Une maison du voisinage a dû être une savonnerie; du moins, on y a trouvé tous les objets nécessaires à cette fabrication, ainsi qu'un amas de chaux d'une blancheur éclatante. Enfin, on a retrouvé un puits, qui, dans une profondeur de cent *palmes*, donne une eau fraîche, mais d'un goût un peu piquant, et que l'on n'a pas encore analysée.

CORFOU.

L'*Université* de cette ville devra encore à lord Guilford un nouveau bienfait. Ce protecteur généreux et éclairé, outre les livres qu'il fait venir de Paris, vient d'acquérir, pour cette université, une belle suite de 20,000 empreintes de médailles grecques, avec leur description par M. *Mionnet*, premier employé du cabinet des médailles de la bibliothéque du roi. Ces pièces, recueillies jadis sur le sol de la Grèce, et transportées en France par les voyageurs, vont retourner dans leur patrie primitive, en effigie seulement; mais elles y reporteront la trace des arts que le tems et l'esclavage avaient presque effacée. Les habitans de Corfou n'y reverront pas sans intérêt les monnaies frappées par leurs ancêtres, avec l'ancien nom de *Corcyre*, plus poétique que le nouveau: la

représentation de leur *Jupiter-Casios*, et les *jardins d'Alcinoüs* célébrés par Homère. Rendons grâce, en passant, à cette heureuse correspondance universelle de la république des lettres, qui ne permet pas que le feu sacré qui leur sert d'aliment s'éteigne jamais, et qui a fait trouver un asile dans l'Athènes moderne aux arts exilés de la Grèce antique.

ATHENES.

On a ouvert une souscription pour ériger un monument à l'immortel *Marcos* BOTZARIS, mort si glorieusement pour la sainte cause de sa patrie, Il vient aussi de paraître plusieurs pièces de vers en l'honneur de ce héros, dont la plus remarquable est celle d'un jeune poëte thessalien. C'est une ode pleine de sensibilité et d'énergie: en voici quelques passages: « La voix terrible de ce grand guerrier retentit dans les plaines, abat le courage fanatique des hordes musulmanes et disperse leurs phalanges; elle seule vaut trois mille combattans. Mais soudain le sang pur du héros coule en bouillonnant, et arrose les vertes prairies: la blessure est mortelle. Il appelle son frère, et lui tient, pour la dernière fois, ce discours:" Cher Constantin, reçois mon épée: frappez les barbares et vengez la patrie. Que ma mort serve d'exemple à toi et à mes enfans, dont tu seras le père. Ah! puisse la Grèce recouvrer son entière indépendance par le sang de ses guerriers intrépides! etc."

CRETE.

Nécrologie.—M. Kanélos, jeune savant, plein de mérite, ancien élève des universités d'Allemagne, qui occupait auprès de M. Tombase, notre illustre gouverneur, une place éminente, vient de mourir de la peste. Sa mort est pour toute la Grèce une perte difficile à réparer. Tous ceux qui ont connu cet homme si recommandable, ont versé des larmes en apprenant sa fin prématurée.

RHONE—LYON.

Antiquités. — Dernièrement, en creusant les fondemens d'une maison à la droite du Jardin des Plantes, non loin de l'enceinte où l'on a reconnu les vestiges d'une naumachie, on a découvert trois pavés en mosaïque, établis successivement les uns au-dessus des autres. Le premier et le plus profond se trouvait à dix pieds au-dessous du sol actuel; il posait sur un lit de cailloux légèrement incliné, dans un terrain rempli de roches; il offrait, à sa surface, une réunion de cubes de différens marbres brisés, *opus incertum*, liés par un ciment, dans le genre de ce qu'on appelle mosaïque à la vénitienne. Le second, fondé à deux pieds au-dessus de celui-ci, était une véritable mosaïque, *opus tesselatum*, composée avec des cubes de diverses couleurs. On y voyait des tableaux et des compartimens carrés, madrés par des entrelacs, unis par des ornemens en forme de labyrinthe. Dans le milieu, paraissait un fragment historié où l'on reconnaissait le combat de l'Amour et du dieu Pan, sujet souvent répété sur les mosaïques de Lyon. De chaque côté étaient, ou devaient être, les quatre saisons, si l'on en juge par les deux qui restent, Bacchus et Cérès, vus à mi-corps et de grandeur naturelle. Le troisième pavé, à trois pieds au-dessus de ce dernier, et à cinq pieds au-dessus du sol d'aujourd'hui, était aussi en mosaïque, combinée seulement avec des cubes noirs et blancs, formant des losanges et divers compartimens. Ces trois pavés, chose fort remarquable, et que nous avons observée dans plusieurs quartiers de la ville, présentaient les mêmes traces d'incendie, c'est à-dire, une couche de charbon de trois à quatre pouces d'épaisseur, et par-dessus des débris de tulles et de briques; ce qui, d'accord avec l'histoire, prouve clairement que Lyon, du tems des Romains, a été

brûlé au moins trois fois : d'abord, sous Néron, 60 ans après Jesus-Christ; puis, par Septime-Sevère; enfin, par Attila, en 443. Le style de ces mosaïques semble se rattacher à ces époques désastreuses, bien qu'elles puissent leur être antérieures. La première, plus simple, annoncerait le commencement de cet art dans les Gaules ; la deuxième, plus historiée, indiquerait le tems où le luxe de ces peintures était en vogue : et la troisième, plus grossière, sans variété de couleurs, conviendrait très-bien au tems de la décadence de l'Empire. Sur cette dernière, on a rencontré plusieurs objets intéressans, entre autres, deux bustes en marbre grec, de style romain, grands comme nature, l'un avec une longue barbe, l'autre sans barbe tous deux d'un âge avancé. Ils sont maintenant sous les portiques du Musée lapidaire. C'étaient vraisemblablement les images de deux Lyonnais qui avaient fondé quelque établissement, ou qui avait choisi leur sépulture en cet endroit. A côté de ces portraits, on a rencontré des plaques de marbre de couleur, contre lesquelles ils avaient été adossés ; des ferrures de porte recouverts de lames de cuivre, et plus loin, une médaille de Sévérina, femme d'Aurélien. Ce bronze nous a donné l'idée que ce lieu aurait pu commencer à être bouleversé sous cet empereur qui vivait pendant les guerres des trente tyrans. Près de la mosaïque de l'Amour et du dieu Pan entourée des saisons, on voyait trois réservoirs revêtus en béton de six pieds en carré, et le long d'une muraille, un canal en pierre de choin de fay, de 18 pouces de large. Tous les deux recevaient les eaux d'une source voisine encore existante : il paraît que ce pavé et d'autres qui fesaient suite, appartenaient à des bains ; nous en jugeons par la mosaïque du gourguillion, représentant *Pan et l'Amour*, qui, destinée au même usage, avait aussi près d'elle un canal alimenté jadis par les eaux de la conserve des Ursulines ; nous en jugeons encore par la mosaïque de M. Michoud de Sainte-Colombe, offrant la même composition, et qui fesait partie d'une salle de bains dont nous avons levé le plan. Tout porte à croire que l'emplacement de la déserte, où l'on a trouvé, en différens tems, de riches fragmens d'antiquités, renfermait les bâtimens dépendans de l'amphithéâtre naumachique, c'est-à-dire, les salles de réunion pour les autorités et les députés des soixante nations ; les logemens des inspecteurs, les jardins publics, les thermes, etc. Ce qui fortifie cette opinion, c'est la découverte récente d'un aviron en bronze doré qu'un maçon a déterré dans ce local et qu'il a vendu, à l'insu de son maître. Cet instrument, de trois pieds quatre pouces de long sur six pouces de large dans sa partie inférieure, a été préservé d'une destruction totale par un jeune homme passionné pour les arts, M. Carrond, à l'instant où un orfèvre allait en détacher la dorure ; mais, ce qui donne beaucoup de regrets, et qui devrait exciter en ce moment la sollicitude des magistrats, c'est que cet aviron paraît avoir été fixé par deux tiges à une statue de fleuve ou de Neptune qui était sans doute d'une grande richesse, et qu'on découvrirait vraisemblablement dans le même terrain, s'il était possible de reconnaître l'ouvrier qui l'a exhumé. Quant à la peinture allégorique de l'Amour et du dieu Pan dont nous avons parlé, ce sujet était sans doute particulièrement consacré aux pavés des thermes, dont les eaux salutaires excitent les forces et inspirent la volupté ; nous croyons que ces deux divinités athlétiques, placées dans l'enceinte d'un gymnase, représentent la nature aux prises avec un sentiment dont on ne peut se défendre.

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 21.] *FEVRIER,* 1824. [TOME IV.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

MÉLANGES.

POÉSIE.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET C^{nie}.; BOSSANGE ET C^{nie}.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 21.] *FEVRIER*, 1824. [TOME IV.

BIOGRAPHIE.

LIGNE (CHARLES-JOSEPH, PRINCE DE.)

Naquit à Bruxelles, en 1735, d'une ancienne famille des Pays-Bas; son père et son aïeul étaient tous deux feld-maréchaux au service d'Autriche. Il embrassa l'état militaire, avant d'avoir la force d'en supporter les fatigues; dès l'âge de huit ans, il avait été témoin d'une bataille, et s'était trouvé dans une ville assiégée. Impatient de signaler son courage, et ne voulant surtout devoir sa fortune qu'à son propre mérite, il était convenu, à quinze ans, avec un capitaine du régiment français de Royal-Vaisseaux, en garnison à Condé, que, dans le cas où la guerre éclaterait, il s'échapperait de la maison paternelle, et s'enrôlerait dans sa compagnie. Enfin, en 1752, on lui permit d'entrer au service; il obtint d'abord un drapeau dans le régiment de son père, et quatre ans après, le brevet de capitaine. Le jeune officier donna des preuves éclatantes de valeur, dès sa première campagne en 1757, et notamment à Breslau et à Leuthen, où il prit le commandement de son bataillon, en l'absence du major. Il contribua, en 1758, à la victoire de Hochkirchen, en s'emparant d'un poste important, ce qui lui valut le grade de colonel. Jamais sa valeur ne fut plus brillante que dans les dernières campagnes de la guerre de *sept ans*. Il s'y fit une réputation méritée, et l'impératrice Marie-Thérèse, en lui annonçant sa nomination à un nouveau grade, lui dit: "En prodiguant votre vie, vous m'avez fait tuer une brigade, la campagne dernière; n'allez pas m'en faire tuer deux pendant celle-ci; conservez-vous pour l'état et pour moi." A l'époque du couronnement de Joseph II, il devint général-major et sut plaire à ce prince, qu'il accompagna à son entrevue avec Frédéric II, en 1770. Il en parle dans sa correspondance, et donne des détails très-curieux sur le caractère des deux souverains, et sur les différentes circonstances de leur entrevue. L'année suivante, il fut élevé au grade de lieutenant-général, et devint propriétaire d'un régiment d'infanterie. Dans la guerre de la succession de Bavière, en 1778, il commanda l'avant-garde de Laudon, et quoique cette guerre ait été peu féconde en événemens, il y déploya de nouveaux talens militaires. A la paix, il tourna du côté des lettres l'activité de son esprit; des voyages en Italie, en Suisse et surtout en France l'occupèrent alors tout entier.

Il avait déjà paru avec éclat dans ce dernier pays, en 1759, lorsqu'il y fut envoyé pour faire part à Louis XV de la victoire de Maxen. Dans ce nouveau voyage, il fut encore mieux accueilli, et la reine Marie-Antoinette l'accueillit elle-même avec beaucoup de bonté. Ce fut alors qu'il connut la marquise de Coigny, l'une des femmes les plus spirituelles de ce tems-là. Elle laissa dans l'esprit du prince de Ligne des souvenirs qui le suivirent jusqu'aux rives du Borysthène, d'où il lui adressa des lettres, formant une des parties les plus remarquables de la correspondance imprimée dans ses Œuvres. Le regret qu'il éprouve de vivre loin des Français, y est exprimé à chaque ligne. Mais lorsqu'il est instruit de leurs premiers troubles politiques, c'est alors qu'il s'afflige sincèrement, et que sa prévoyance lui fait redouter pour eux des malheurs encore plus grands. Le prince de Ligne remplissait alors une mission importante en Russie. Dès l'année 1782, il avait été envoyé auprès de Catherine II, et jouissait à la cour de la plus grande faveur. Il obtint de Catherine le titre de feld-maréchal, et une terre en Crimée ; elle lui accorda encore la permission de l'accompagner, lorsqu'elle se rendit dans cette contrée avec Joseph II. Le prince de Ligne a fait de ce voyage une description remarquable, et où les portraits d'un grand nombre de personnages distingués par leur haute naissance ou par des qualités supérieures, sont tracés d'une manière aussi originale qu'ingénieuse et piquante. En 1788, il reçut de Joseph II le grade de général d'artillerie, et fut envoyé, muni d'instructions militaires et diplomatiques, auprès du prince Potemkin, occupé du siége d'Oczakow. Cette opération difficile, à laquelle il prit une part très-active, l'exposa aux plus grands dangers ; et aucune partie de ses écrits n'offre peut-être plus d'intérêt, que les rapports qu'il en transmit à son souverain. L'année suivante, il partagea avec Laudon la gloire de la prise de Belgrade, à la tête d'un corps de l'armée autrichienne dont il avait le commandement. La révolte des Pays-Bas qui eut lieu à cette époque, le priva un instant de la confiance de l'empereur : on savait que sa fortune et ses affections devaient l'attacher à cette contrée, l'un de ses fils ayant embrassé le parti des insurgés ; mais malgré les raisons qu'il pouvait avoir d'abandonner la cause de son prince, il lui resta constamment fidèle, et Joseph II, qui d'abord l'avait mal jugé, appréciant enfin son généreux dévouement, lui dit, à son lit de mort : « Je vous remercie de votre fidélité ; allez aux Pays-Bas ; faites-les revenir à leur souverain, et si vous ne le pouvez, restez-y : ne me sacrifiez pas vos intérêts ; vous avez des enfans. » Le prince de Ligne était loin de céder à de pareils conseils ; outre l'éloignement qu'il avait pour les révolutions, les idées religieuses qui fesaient agir les Brabançons n'exerçaient pas sur lui le même empire. Néanmoins les insurgés essayèrent de l'attirer dans leur parti. Le prince répondit à Vandernoot, leur chef, qu'il se hâtât de se soumettre, pour éviter une *mauvaise fin*. Lorsque après la répression des troubles il se rendit dans cette contrée pour présider les états du Hainaut, il leur parla d'une manière plus claire encore. Il rend compte lui-même d'une séance qu'il présidait. « Je trouvai, dit-il, un reste d'aigreur et d'indépendance qui me donna de l'humeur ; j'en témoignai un jour plus qu'à l'ordinaire dans une assemblée de mes *Pères conscrits* ; et voyant qu'on me la rendait, je leur dis que, si je n'avais pas été en Crimée avec l'empereur Joseph et l'impératrice de Russie, lorsque leur sotte rébellion éclata, je l'aurais arrêtée, d'abord en leur parlant en concitoyen fidèle, zélé et raisonnable ; et ensuite, si je n'avais pas réussi, en général autrichien, à coups de canon sans boulet, mais qui les eussent fait

mourir de peur." Nous ne déciderons pas si ces moyens auraient produit le résultat qu'il s'en promettait, mais on reconnaît dans ce peu de lignes son caractère original. N'importe, sa carrière militaire finit avec Joseph II, et jamais il ne monta au poste qu'il eût dû occuper si le rang, l'expérience et la valeur étaient toujours des titres suffisans pour l'obtenir. Les regrets que le prince de Ligne témoigna de la perte de ce monarque, contribuèrent sans doute aussi à la disgrâce qu'il éprouva sous Léopold. Ce prince paraissant avoir pour système d'éloigner de sa personne tous ceux qui avaient joui de la faveur et de l'estime de son prédécesseur. Au reste, il rentra dans la jouissance de ses biens, dont le priva bientôt après une seconde fois l'invasion des Français. Cette perte lui fut d'autant plus sensible, que ses prodigalités avaient beaucoup altéré sa fortune ; mais un chagrin beaucoup plus violent, la mort de son fils aîné, qui eut lieu à la même époque, l'absorba tout entier. Ce jeune homme, distingué par sa valeur, la noblesse et l'amabilité de son caractère, venait de périr sur le champ de bataille, dans la fameuse expédition des Prussiens en Champagne, le 14 Septembre 1792. La douleur qu'il en ressentit ne s'affaiblit jamais ; tout sembla concourir alors pour l'accabler. Laudon et Lascy étaient morts ; il se trouvait au premier rang de l'armée autrichienne, et personne ne méritait plus que lui la confiance de son souverain ; il ne l'obtint pas, et les événemens qui suivirent, ne justifièrent pas la préférence qu'on accorda à des personnages plus en crédit. L'inaction à laquelle on le condamna, lui causa un chagrin qu'il ne pouvait ni surmonter ni dissimuler. "Je suis mort avec Joseph II," disait-il souvent. Cependant, l'empereur François le nomma, en 1807, capitaine des trabans de sa garde, et feld-maréchal en 1808. On le consultait quelquefois sur les opérations militaires, et il ne cessa pas de présider le conseil de l'ordre de Marie-Thérèse, dont il avait été nommé commandeur après la prise de Belgrade. Il éprouva, dans le même tems, quelque amélioration dans sa fortune ; lors du règlement des indemnités germaniques, il obtint pour dédommagement de la seigneurie de Fagnolles, près de Philippeville, l'abbaye d'Edelstetten, dont le revenu rapportait plus de 16,000 florins, tandis que Fagnolles n'en produisait que 5,500 ; et il dut cet avantage à son mérite personnel, et à l'intervention de la France, qui voulut récompenser la prédilection qu'il avait toujours eue pour elle. Réduit à l'inactivité la plus complète, ne pouvant faire usage sur les champs de bataille de ses longues observations à la guerre, il se mit à composer des mémoires où les militaires pussent puiser des leçons utiles. On y chercherait en vain de l'ordre et de la méthode ; car, ainsi qu'il le dit lui-même, " il écrit les choses à mesure qu'elles lui viennent dans la pensée ;" mais comme ses pensées sont souvent irrégulières et incohérentes, que son style est aussi incorrect que prolixe, et que ses principes de tactique ne sont ni assez positifs, ni assez déterminés, on serait tenté d'en abandonner la lecture si la multiplicité des événemens, la forme piquante et originale sous laquelle il les décrit, ne soutenaient l'attention. Il savait, plus qu'aucun autre général, inspirer à ses troupes l'enthousiasme guerrier. La cour de Vienne sentit enfin cet avantage, et fut sur le point de lui donner le commandement de l'armée d'Italie, en 1796 ; mais le ministre Thugut fit changer ces dispositions, et crut se venger ainsi des épigrammes dont le prince de Ligne n'avait pas toujours été avare envers lui. La collection de ses Œuvres, malgré les défauts que nous avons signalés, se fait lire avec plaisir, parce qu'on y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses, relatives soit aux événemens dont il fut le témoin, et auxquels il a pris part, soit aux grands personnages

qu'il a vus de si près. Qui se serait, en effet, permis de dire comme le prince de Ligne: « Les bontés paternelles du bon, du respectable empereur François I^er^, maternelles de la grande Marie-Thérèse, et quelquefois presque fraternelles de l'immortel Joseph II; la confiance entière du maréchal Lascy, et presque entière du maréchal Laudon; la société intime de l'adorable reine de France; l'intimité de Catherine *le Grand*, mon accès chez elle presque à toutes les heures; les bontés distinguées du grand Frédéric, rendraient mes mémoires bien intéressans." Ainsi, ses œuvres militaires et sentimentaires, comme il les appelle, ne sont pas, selon lui, des mémoires. Il a fait beaucoup de vers dans différentes circonstances, et surtout pour des aventures galantes qui, quelquefois, compromirent sa dignité: mais il eût été prudent de ne pas les publier; ils n'ont rien ajouté à sa gloire comme écrivain. Le caractère du prince de Ligne fut apprécié partout, même en Autriche, où l'on trouvait moins alors les qualités qui le distinguaient, et il se fit des amis dans tous les pays qu'il parcourut. La prévention toujours favorable qu'il montre pour les Français, le fit surtout rechercher par eux. Les étrangers qui ne manquaient jamais de le visiter, séduits par les grâces de son esprit et par la politesse de ses manières, éprouvaient une sorte d'admiration en sa présence. Quand les rois se réunirent à Vienne en 1814, ils se firent tous un devoir de l'accueillir avec distinction, et furent enchantés de la vivacité de son esprit et de son intarissable gaieté, qui, malgré ses infirmités et son grand âge, ne l'avaient pas encore abandonné. Ses saillies et ses bons mots étaient, comme autrefois, répétés partout. Voyant les souverains occupés de bals et de fêtes de tous les genres, il disait: « Le congrès *danse*, il ne *marche* pas; quand il aura épuisé tous les genres de spectacles, je lui donnerai celui de l'enterrement d'un feld-maréchal." Il mourut, en effet, le 13 décembre 1814. Le prince de Ligne voulant, selon l'usage, faire un legs à sa compagnie de trabans, il crut lui laisser 100,000 florins en lui donnant la collection de ses manuscrits: ses héritiers, qui en jugeaient autrement, les vendirent, à vil prix, à un libraire; mais le comte de Colloredo, qui le remplaçait dans le commandement des trabans, réclama contre cette vente en faveur de sa compagnie, et cet incident n'empêcha pas, comme on le craignit d'abord, la publication des manuscrits; ils parurent en 1817, à Dresde et à Vienne, en 6 vol. in-8°. Il avait lui-même publié la collection de ses œuvres dans les mêmes villes, en 1807, 30 vol. in-12, divisées en 2 parties. La première comprend: 1° l'*Essai sur les jardins et sur la terre de Bel Œil, ou coup d'œil sur Bel-Œil et sur une grande partie des jardins de l'Europe*; c'est la partie la plus soignée de ses écrits. 2° *Dialogues des morts*; 3° *Lettres à Eulalie sur les théâtres*; 4° *Mes Ecarts, ou ma Tête en liberté*; 5° *Mélange de poésies; Pièces de théâtre*; 6° *Mémoire sur le comte de Bonneval, sur la correspondance de Laharpe*, etc. La seconde partie ayant pour titre: *Œuvres militaires et sentimentaires*, comprend: 1° *Préjugés et Fantaisies militaires*; 2° *Mémoires sur les campagnes du prince Louis de Bade, sur les campagnes du comte de Bussy-Rabutin, sur la guerre des Turcs, sur les deux maréchaux de Lascy, sur Frédéric II*; 3° *Instruction du roi de Prusse à ses officiers*; 4° *Journal de la guerre de sept ans, de sept mois en* 1778, *et de sept jours aux pays-Bas, en* 1784; 5° *Mémoire sur les généraux de la guerre de trente ans*; 6° *Relation de ma campagne de* 1788 *à* 1789; 7° *Catalogue raisonné des livres militaires de ma bibliothèque.* Il publia aussi, en 1809, un ouvrage de sa composition, sous le titre de: *Vie du prince Eugène de Savoie*,

écrite par lui-même, petite supercherie qui avait sa source dans l'espèce de culte qu'il professait pour la mémoire de ce prince. Ceux qui connaissaient la manière du prince de Ligne ne purent s'y méprendre. Cet ouvrage parut d'abord en Allemagne, et fut ensuite imprimé deux fois à Paris dans la même année. Le prince de Ligne a été l'objet d'une foule d'écrits, même de son vivant. M^me^ de Staël, dès 1809, avait publié : *Lettres et Pensées du maréchal prince de Ligne,* 1 vol. in-8°. C'était un hommage qu'elle rendait aux grâces de son esprit ; mais elle aurait dû retrancher d'un recueil que ne lui avait coûté que la peine de l'extraire de la correspandance de l'auteur, les opinions et les jugemens qu'il avait dès-lors rétractés. MM. de Propiac et Malte-Brun n'ont pas été plus heureux dans les extraits qu'ils ont donnés des ouvrages du prince de Ligne. Ils lui déplurent tellement, qu'il manifesta l'intention d'en faire imprimer un extrait lui-même; la mort le surprit au milieu de l'exécution de ce projet.

MELANGES.

LETTRES PHILOSOPHIQUES SUR LES PHYSIONOMIES.

LETTRE SECONDE.

J'EN étais resté à trouver qu'il était difficile de définir la physionomie, selon l'idée que j'en ai. On dit communément, qu'on n'est obscur avec les autres, que parce qu'on l'est encore avec soi-même. Cette maxime, qui est vraie en général, ne l'est pas ici : je vois clairement ce que je veux dire, et je sens beaucoup de peine à le faire entendre. Un artisan habile trouve dans un ouvrage qu'il examine, des grâces et des défauts qu'il n'a pas la facilité de faire sentir à ceux qui l'écoutent. Il faut être initié dans un art, pour entendre ceux qui en parlent.

N'avez-vous jamais vu des gens juger si pitoyablement d'un tableau, qu'ils vous ôtaient l'espérance de les convaincre de leur tort ? Il est vrai aussi qu'on n'est pas long-tems à entendre parfaitement les choses dont on a déjà quelque idée, ou pour lesquelles on a seulement de la disposition : ceux qui sont dans un de ces deux cas à l'égard des physionomies, adoptent sur-le-champ une découverte qu'on leur communique, sans qu'il soit besoin de leur en expliquer les raisons : ceux qui n'y entendent rien, (et c'est le plus grand nombre,) ou s'en moquent, parce qu'ils ne comprennent pas ce qu'on veut dire, ou sont humiliés d'être incapables de penser de même.

Il me semble qu'il est incontestable que chaque chose a sa physionomie ; et j'en juge ainsi par cette raison : Ceux qui excellent dans un art, décident à la première vue, des bonnes ou des mauvaises qualités de l'objet qui est de leur ressort : leur talent naturel, aidé de l'habitude qu'ils se sont faite, ne leur permet pas de se tromper. Un bon jardinier connaît la qualité et la maturité des fruits à les voir; il n'a que faire de les ouvrir pour en juger; il n'a pas recours alors à cette maxime dont il se sert en d'autres occasions, et qui est si fort accréditée, qu'il ne faut pas juger sur la mine.

Si chaque être a sa physionomie pourquoi les hommes n'auraient-ils

pas là leur? Si celle des êtres inanimés est si infaillible, pourquoi celle des hommes ne le serait-elle pas? Et, pour me servir de la comparaison d'Aristote, qui avait sur cette matière, comme sur beaucoup d'autres, des connaissances qu'il ne devait qu'à lui; si les chasseurs connaissent la bonté des chiens par l'inspection de leur figure, pourquoi un physionomiste ne jugera-t-il pas des qualités des hommes par l'assemblage des traits de leur visage?

Si l'on convient qu'il y a une physionomie, il faut qu'elle soit sensible; si elle est sensible, il peut dépendre de nous de la trouver : la nature, qui ne fait rien en vain, ne l'aurait pas faite pour la tenir cachée; et quand même elle l'aurait voulu, elle ne l'aurait pas pu. La physionomie étant une représentation extérieure et nécessaire; ou, si l'on aime mieux, une expression de tous les principes qui constituent chaque homme en particulier, il est tout naturel qu'elle soit sensible, et qu'elle se dévoile tout-à-fait à des yeux qui la cherchent.

Il en est du composé de l'homme comme de ces baumes qu'il faudrait détruire, pour les empêcher d'exhaler l'odeur qui leur est propre : à moins qu'on ne mette en poudre une glace, elle représentera toujours celui qui s'y regarde.

La physionomie est un miroir à l'abri de toutes les altérations que la vanité ou les autres passions pourraient inventer : on y aperçoit jusqu'aux efforts qu'on fait pour se cacher, jusqu'au voile dont on s'enveloppe : ce qui est naturel ne s'y confond point avec ce qui n'est qu'artificiel; un accident, une altération momentanée, un chagrin passager, un caprice, une mauvaise humeur, tout y paraît dans le plus grand jour : les yeux capables de cette sorte de vue, ne sont point trompés par les stratagêmes qu'on emploie pour se farder; et ils distinguent un homme faux d'avec celui qui ne l'est pas, comme une femme qui met du rouge d'avec celle qui n'en met point.

Je crois même avec assurance, que ce n'est que par les physionomies qu'on peut juger des hommes : ils varient leurs discours comme il leur plaît; leurs actions dépendent des circonstances; la physionomie seule décèle leur caractère. Les changemens qui arrivent dans la plupart des hommes avec la fortune, ne sont qu'extérieurs; leur caractère est toujours le même; on n'est étonné de leur métamorphose apparente, que parce qu'on n'avait pas jugé d'eux sur leur physionomie, qui les aurait peint ce qu'ils étaient.

Je croirais avoir jugé très-mal de la physionomie de quelqu'un, si j'apprenais de lui des choses qui pussent m'étonner. Je n'augmente presque jamais d'estime ou de mépris, pour ceux que je connais par leur physionomie.

Il y a beaucoup de gens à qui je sais gré de ce qu'ils ne feront jamais : leur disposition m'est connue : je n'en exige pas davantage; je ne dois pas leur imputer ce qui ne dépend pas d'eux, ni les rendre garans des effets du hazard, qui passe leur pouvoir.

Je ris quelquefois tout seul des arrangemens que je donne à certaines personnes; et j'ai eu le plaisir de les faire convenir qu'elles auraient fait tout ce que je leur fais faire, si elles s'étaient trouvées dans les circonstances où je les place. Des événemens marqués ont souvent confirmé mes jugemens; et l'expérience venant au secours de la bonne opinion que j'avais déjà de mes idées, je me suis fait une habitude de me fier aux physionomies, dont je ne puis revenir.

Je ne me hazarde jamais à juger des hommes sur les récits qu'on m'en fait : on s'épuise en vain à louer ou à critiquer devant moi quelqu'un que je n'ai pas vu; j'attends toujours son visage, pour prononcer sur son caractère. Et dans ce visage même, me direz-vous, qu'y voit-on, que des traits communs à tous les hommes, et qui ne varient que par les couleurs et par les proportions? J'en conviens :

convenez aussi qu'il résulte de cette variété de couleurs et de proportions, quelque chose, non seulement de particulier à chacun, puisqu'il n'y a jamais eu deux hommes parfaitement semblables, mais qui est encore tellement l'expression de son caractère, qu'on ne doit pas s'y méprendre, lorsqu'on a des yeux.

N'en serait-il point du talent des physionomies, comme de ceux dont la nature favorise certaines personnes? On en cherche inutilement la source: ceux qui les possèdent en ignorent souvent la réalité; et ils font, sans avoir rien appris, ce que le travail ne peut procurer aux autres. La vérité est, que ceux qui raisonnent juste sur les physionomies, ne l'ont appris de personne; qu'ils ne sauraient y former ceux qui n'y ont point de disposition; que cette disposition ne s'acquiert pas. Plusieurs ont ce talent sans avoir la hardiesse de s'en servir, leurs préjugés ne leur permettant pas de croire qu'ils pensent vrai, lors même qu'ils pensent le mieux. Le hazard m'a fait croire que je l'avais: je ne l'ai pas négligé; j'ai cherché à le perfectionner, et je crois avoir réussi.

Quoique ce soit un présent de la nature, il est suceptible d'art et de travail: les découvertes qu'on ne doit qu'à la nature guident pour beaucoup d'autres; il suffit presque d'avoir réussi une fois, pour se faire une sorte de règle qui ne trompe guères: cette règle au reste, n'est point arbitraire; c'est une espèce d'instinct, que la nature donne, et auquel il est assez inutile de résister: ce que l'art et le travail peuvent donner de mieux en cette matière, c'est une facilité à juger, qui étonne les sots.

Il y a dans cette connaissance des plaisirs infinis, tirés de la diversité des caractères, qui varient peut-être encore plus que les visages: ce qu'on voit aujourd'hui, ne ressemble point à ce qu'on avait vu hier, ni à ce qu'on verra demain.

La nature, considérée physiquement, est en quelque sorte infinie: que n'est-elle point considérée moralement? On ne voit pas seulement ce qui existe dans ce vaste champ; on y voit ce qui arrive à chaque instant, ce qui peut y arriver. Rappellez-vous le plaisir que vous eutes à.... lorsque vous voulutes savoir ce que je pensais de toutes les personnes qui s'y trouvèrent: vous m'avouâtes votre admiration sur la justesse de mes réponses, à l'égard de celles que vous connaissiez, et que je voyais pour la première fois.

On ne s'ennuie jamais avec ce goût là: quoique je sois peu empressé de faire des découvertes, je vais sans peine chez des gens que je ne connais point, dans l'espéranee d'y trouver de quoi exercer mes yeux; et j'en sors quelquefois enchanté, quoiqu'on n'ait pas pris garde à moi.

Je ne vous parle pas des découvertes qui n'ont pour objet que passions accidentelles aux caractères; des distinctions que je fais, et qui sont inconnues à ceux chez qui je les trouve, entre les vivacités de l'esprit et celles du corps; entre les gens qui ont fait leur esprit, et ceux que leur esprit a faits; entre ceux qui n'ont que de l'étude, et ceux qui n'ont que de l'esprit; entre ceux qui ont fait un mauvais mélange de l'un et de l'autre, parce qu'ils ont commencé trop tard à les mêler, ou qu'ils s'y sont mal pris; entre ceux qui cachent leurs passions, et ceux qui les laissent voir; combien est injuste, et l'estime qu'on a pour les premiers, et le mépris qu'on a pour les seconds. Je m'abandonne au plaisir de vous parler de ce que j'aime; et je ne m'aperçois pas que je pourrais vous ennuyer, vous que j'aime encore plus que les physionomies que j'aime tant.

DE L'ÉDUCATION CHEZ LES CHINOIS,

PAR M. FULGENCE FRESNEL.

LE morceau suivant est extrait d'un long article du Dictionnaire par Clés, formant la première partie du Dictionnaire Chinois-Anglais du docteur Morrison. C'est véritablement un petit traité sur l'éducation, tiré des divers auteurs chinois dont le savant anglais rapporte les textes, pour ainsi dire phrase par phrase, et à mesure qu'il les traduit. La première partie de cet article est relative à l'éducation primaire; la seconde aux études privées; la troisième offre l'ensemble des réglemens sur les examens publics, et la quatrième et dernière renferme un abrégé des règles de la composition suivant les rhéteurs chinois.

Première Partie.

Kiao-hio (enseigner, apprendre) est l'expression par laquelle les Chinois désignent l'éducation en général. On trouve dans le *Li-ki* un chapitre consacré à ce sujet; il se nomme *Hio-ki*, et l'on peut conclure de ce qu'il renferme que les Chinois ont reconnu, à une époque très-reculée, l'importance de l'éducation; car dans ce chapitre, écrit cinq cents ans avant l'ère chrétienne, il est question de l'ancien système d'instruction *Kou-tchi-kiao-tche*, d'après lequel chaque famille* devait avoir une salle d'étude nommée *cho;* chaque hameau (*tang*), une école appelée *siang;* chaque village (*chu*), une école appelée *siu*, et chaque principauté ou *koue*, une institution nommée *hio*.

Les Chinois recommandent, comme une chose nécessaire, de commencer de très-bonne heure l'éducation des hommes. Ils exhortent les mères « à instruire l'enfant dès le sein, » en se tenant droites sur leur chaise, en évitant tout ce qui peut nuire à leur fruit, etc. Toutefois, *Tching-tseu*, célèbre écrivain de la dynastie des *Soung*, passant cette exhortation sous silence, dit que les anciens commençaient l'éducation des enfans dès qu'ils pouvaient parler et manger seuls.

« Comme les enfans n'ont point *ce qui sert à déterminer, à asseoir les pensées,* » c'est-à-dire, *le jugement*, le même auteur recommande de leur représenter journellement les maximes et les vérités essentielles, « d'en remplir leurs oreilles *et d'en bourrer leur ventre,* » c'est-à-dire, *leur esprit*, afin de les prémunir contre la séduction des faux principes.

Tchou-fou-tseu veut qu'on les familiarise avec le *siao-hio* (l'étude des petits), afin de les préparer au *ta-hio* (la grande étude *ou* l'étude des adultes), qui traite de la morale et de la politique.

On trouve encore dans un chapitre du *Li-ki* appelé *Neï-tse* (règle intérieure *ou* domestique), des renseignemens sur les opinions des anciens relativement à l'éducation. Il y est enjoint d'apprendre aux enfans à se servir de leur main droite aussitôt qu'ils peuvent manger seuls et de les faire compter à l'âge de six ans.

L'objet d'une éducation hâtive est selon *Tchou-fou-tseu*, de réprimer la tendance à la dissipation et de nourrir (cultiver) la disposition à la vertu. Dans l'énumération des occupations journalières des enfans, il commence toujours par l'aspersion et le balayage du plancher.

On inspire de bonne heure aux Chinois une haute estime pour leurs maîtres, dont on leur représente la di-

* Je ne sais pourquoi le docteur Morrison a traduit *kia*, famille, par *a few families*. Il y a dans le texte *kia yeou cho, tang yeou siang*, etc., littéralement : *famille eut* cho; *hameau eut* siang, etc.

gnité comme très-honorable.* Cela n'empêche pas que quelques-uns de ces maîtres ne soient accusés de se livrer à la paresse, de négliger leurs devoirs, de perdre leur tems et de faire plus de mal que de bien à leurs élèves.

Il n'y a rien en Chine qui réponde aux grandes écoles européennes ou aux académies instituées chez nous pour les classes moyennes. Les gens riches de ce pays confient à des maîtres particuliers l'éducation de leurs enfans et de ceux qui tiennent à leur famille. Les colléges nationaux ou *Hic-koung*,† institués dans chaque district pour les *sieou-tsaï*, ou *lettrés*, dont le grade correspond exactement à celui de bachelier, sont si mal tenus, que personne ne suit les cours si ce n'est à l'époque des examens publics. Les *lao-sse*, ou professeurs de ces colléges, louent quelquefois leurs chaires à d'autres lettrés.

Les écoles particulières, que l'on appelle *hio-kouan*, sont principalement suivies par les enfans pauvres; les maîtres de ces écoles, ou *sian-seng*, expriment leurs fonctions par les mots *kiao-kouan*. Pour y être admis, les enfans paient un droit que l'on nomme *tchi-i* (offrande d'introduction), le jour où ils voyent leur maître pour la première fois. Le montant de ce droit varie depuis 200 aches, ou 1 f. 50 c., jusqu'à un dollar ou 5 f. 40 c. Du reste le maître ne fait aucune demande d'argent, bien qu'il compte sur une rétribution. Il y a deux jours fériés dans l'année, l'un à la cinquième et l'autre à la huitième lune, où les enfans paient une petite somme de la même manière que le droit d'entrée. On appelle ce paiement *tsieï-i* (offrande du terme). A ces deux époques les enfans ont congé, et au nouvel an il y a des vacances d'un mois ou six semaines.

Outre les écoles appelées *hio-kouan*, il y a des écoles de charité, ou *i-hio* ouvertes par les autorités locales aux étudians du second âge; mais ces établissemens ne sont point commandés par le gouvernement suprême. Du reste, il n'y a en Chine ni écoles publiques, ni écoles gratuites particulières, à l'usage des enfans pauvres.

Il y a dans les grandes villes des écoles du soir (*ye-hio*), à l'usage de ceux qui sont obligés de travailler dans la journée.

C'est ordinairement pour un an que les enfans des Chinois entrent dans une école; ils ne s'abonnent pas pour un trimestre ou pour un mois, mais les Tartares prennent leur abonnement au mois. Quand un enfant est entré pour un an dans une école, il lui faut payer la totalité de la rétribution annuelle, soit qu'il suive ou qu'il ne suive pas les leçons. Cette rétribution varie de deux à six dollars. Trois dollars sont regardés comme le prix moyen de l'instruction publique pour un an.

Dans l'ouvrage intitulé *Kia-p'hao-tsiouan-tsi*, « Collection complette des Joyaux de famille », ou « Trésor domestique », par *Thian-ki-chi-tching-kin* de *Yang-tchheou*, dans le *Kiang-nan*, on trouve, à la page 12 du deuxième volume, un réglement d'école en 100 articles, dont voici un extrait.

Art. 1er. Tous les élèves se rendront à l'école dès la pointe du jour.

2. En entrant à l'école, ils salueront d'abord le saint homme *Khoung* (Confucius), et ensuite leur maître.

Les articles 3, 4, etc. jusqu'au 8e, sont relatifs à leurs études. Le 8e leur enjoint la régularité dans ces études.

9. Tous les soirs au moment de quitter l'école, on récitera une ode ou un passage de l'histoire ancienne ou moderne, en choisissant de préférence les morceaux les plus clairs, les plus touchans ou les plus féconds en conséquences importantes. On défendra toute causerie frivole ou obscène.

10. A la sortie de l'école, on salue-

---

* Le docteur Morrison traduit *tsoui-tsun*, par *the most honourable*, et fait ainsi de *tsoui*, l'indice d'un superlatif absolu.

† On les nomme encore *fou-hio*, écoles de département; ou *hian-hio*, écoles d'arrondissement.

ra Confucius et le maître d'école comme au matin. Nul ne s'en dispensera quelque âgé qu'il soit.

11. Si l'école est nombreuse, on renverra les écoliers par détachemens, en fesant partir les premiers ceux qui demeurent le plus loin de l'école, et ensuite ceux qui demeurent plus près, ou bien les plus jeunes d'abord et les plus âgés ensuite. Ils iront droit chez eux et ne devront point s'arrêter en chemin pour faire des parties de jeu.

12. En rentrant au logis, ils salueront premièrement les esprits domestiques, puis leurs ancêtres, et immédiatement après leur père et leur mère, leurs oncles et leurs tantes.

13. Si, en rentrant au logis, un élève trouve un hôte dans le salon de ses parens, après avoir salué les esprits domestiques et les tablettes de ses ancêtres, il inclinera sa tête devant l'hôte d'une manière aisée et respectueuse, en tenant son corps droit, et appellera l'hôte par son titre. Après l'avoir salué et s'être assis, il évitera également de parler beaucoup par excès de hardiesse, ou de se cacher par excès de timidité.

14. L'écolier, au logis, lira tous les soirs à la lampe, excepté en été quand le tems sera chaud; alors il pourra interrompre ses lectures du soir; mais il les reprendra en automne quand le tems sera frais.

15. L'écolier doit aimer son livre et le préserver de tout dommage.

21. Cet article recommande le concours de trois choses *san-tao*, à l'élève qui apprend une leçon par cœur. Les trois choses qui doivent tendre au même but sont les yeux, l'esprit et la bouche. Il doit éviter soigneusement de réciter une chose de la bouche, tandis que son esprit est occupé d'une autre.

L'art. 23 veut qu'on lise à voix basse de peur de fatiguer ses poumons, et de se mettre ainsi hors d'état de continuer.

26. Si les élèves sont nombreux, ils tireront au sort l'ordre suivant lequel ils devront réciter leurs leçons, et ne se presseront point autour du maître.

Les art. 28—38 donnent des règles pour écrire, comme de ne point tâcher ses doigts en broyant de l'encre ou en écrivant; de se tenir droit devant son pupitre, etc.

40. Les enfans s'examineront intérieurement sur les passages que le maître leur expliquera; ils se feront l'application des avertissemens et des bons exemples; cet exercice est profitable pour le corps et l'esprit.

Voici comment l'auteur du réglement exprime le devoir mental de l'écolier: « Que l'écolier s'applique ce qu'il entend et se dise: Cette phrase me concerne-t-elle? Ce chapitre m'offre-t-il un modèle à suivre?"

Quant au maître, il discutera, sous deux rapports, le trait d'histoire ou la maxime en question; il fera remarquer d'une part ce qu'il faut imiter, de l'autre ce qu'il faut éviter, de manière à produire une impression profonde sur l'esprit de ses élèves, et, s'ils commettent ensuite quelque faute, il les reprendra d'après les principes tirés du texte précédemment expliqué.

41. En écoutant les leçons du maître, l'écolier doit contenir *son âme* dans une attention profonde, et se défendre toute divagation mentale.

43. Si le sens d'une leçon n'est pas suffisamment expliqué dans le livre, allez au maître et demandez-lui tous les éclaircissemens dont vous avez besoin. Il ne vous est pas permis de conserver vos doutes ou de vous contenter de notions confuses.

45. En composant des phrases sur un modèle donné*, l'écolier saura

---

* Pour ce premier membre de phrase il y a *deux* mots en chinois, *tso-toui*; *quatre* en anglais, *in composing parallel lines*; et *huit* dans ma traduction. J'ai cru devoir suppléer ici au vague de la traduction anglaise

distinguer le ton égal des tons inégaux, les particules des mots pleins, les noms des verbes. Il ne lui sera pas permis de s'y tromper.

49. En sortant de l'école pour prendre son thé ou ses repas, chaque élève s'en ira de son côté. On ne permettra pas les rendez-vous pour des parties de jeu.

61. Dans l'éducation des enfans, on commencera par des leçons de propreté. On veillera à ce qu'ils ne laissent point l'encre et la poussière s'accumuler dans leurs écritoires, et à ce que leurs pinceaux *ne dorment pas dans l'encre*, mais soient lavés tous les soirs.—Ils tiendront leur livre à trois pouces de leur corps : on ne leur permettra ni de le frotter, ni de le gâter, ni de le ployer sur les angles, ni de le marquer à l'encre, ni d'écrire dessus.

63. Les choses dont on se sert dans l'école se bornent aux livres d'étude et à leurs accessoires, le papier, l'encre, les pinceaux et les écritoires. Tout livre d'amusement est un obstacle aux bonnes études et doit être proscrit de l'école, ainsi que l'argent superflu et les jouets de toute espèce.

64. Les élèves observeront les règles de la politesse dans leurs paroles et leurs actions; ils ne tiendront ni le langage, ni la conduite des gens qui fréquentent le marché et les puits publics.

65. Un jeune homme doit être doux et traitable. La rudesse et l'emportement lui sont défendus.

66. L'écolier, sur son siége, conservera une attitude grave; il n'aura pas les jambes croisées et ne s'appuyera ni à droite ni à gauche. Dans les rues il s'abstiendra de lancer des tuiles, de sauter et de gambader ; mais il marchera tranquillement et d'une manière uniforme. Les écoliers marchant ensemble ne se parleront point à l'oreille, ne se tireront point par leurs habits, ne se donneront point de coups de pied ; ils n'iront point bras dessus bras dessous, regardant à droite et à gauche, causant d'affaires civiles et militaires.

L'art. 70 veut qu'un jeune homme qui rencontre en son chemin un supérieur ou une personne de sa famille, s'arrête aussitôt dans une posture régulière, et ensuite courbe sa tête, croise les mains sur sa poitrine et fasse une révérence profonde. Si la personne qui passe lui adresse une question, il répondra avec une aisance respectueuse, et il attendra qu'elle soit passée pour se remettre en marche.

71. En marchant avec un garçon de son âge, il prendra la droite et cédera le côté d'honneur à son compagnon, mais il *suivra* ses supérieurs ou ses parens.

72. Dans la conversation, ses discours seront polis, faciles et conformes à la vérité ; il ne marmottera point d'une manière stupide et confuse. Il ne mentira point ; il parlera à voix basse et sans s'échauffer : il évitera la dispute et le bruit ; il ne se vantera point ; il ne dira point de facéties.

L'art. 73 donne des règles pour faire la révérence. Elle doit être facile, lente, profonde et arrondie, et non pas écourtée, roide, indécise ou précipitée.

74. Un jeune homme debout doit être grave, tranquille et ferme sur ses jambes ; il ne doit pas s'appuyer sur une hanche à la manière d'un boiteux.

77. Ses vêtemens, son bonnet et sa chaussure doivent être unis et simples, mais propres, comme il convient à un lettré ; les broderies et les ornemens lui sont interdits.

79. En hiver, quand les écoliers apportent des brasiers à l'école, ils ne doivent pas jouer avec le feu ou les cendres, ni se presser autour du feu.

80. A l'école, les élèves seront placés par rang d'âge.

81. Quand une personne viendra visiter l'école, tous les écoliers descendront de leurs siéges sans quitter leurs rangs et salueront l'étranger; ils s'abstiendront de se parler à l'oreille, de rire et de faire du bruit en sa présence.

82. S'il arrive que le maître reçoive

une invitation du père d'un de ses élèves, ou soit obligé de sortir pour affaires, les écoliers observeront en son absence les règles et les usages de l'école ; les grands n'insulteront point les petits ; on ne se battra point, on ne brisera point les pinceaux et les écritoires.

83. Les écoliers n'apprendront point de choses inutiles, comme les jeux de cartes ou de dés. Ils ne joueront ni au volant ni au ballon, ni aux échecs ; ils ne lanceront point de cerfs-volans ; ils ne nourriront point d'oiseaux, ni de quadrupèdes, ni de poissons, ni d'insectes. Ils n'apprendront point à jouer sur des instrumens à vent ou à cordes, non plus qu'à chanter. Toutes les occupations de ce genre sont interdites comme inutiles ; non-seulement elles mettent obstacle aux bonnes études, mais elles disposent le cœur à la dissipation et aux voluptés ; il faut s'en défendre avec la plus sérieuse attention.

84. Le jeu qui a l'argent pour mobile est un vice dont les jeunes gens doivent se garder par-dessus toute chose. Il fatigue l'esprit, provoque la colère, cause la perte du tems et fait négliger les affaires. Rien ne produit ces mauvais effets à un plus haut degré ; si l'on ne s'en abstient pas dans la jeunesse, il aura pour conséquence dans l'âge mûr la dissolution de la famille et la perte du patrimoine.

86. Les contes obscènes, les comédies licencieuses, les romans et les chansons dissipent les facultés de l'âme et compromettent gravement les affaires ; ces ouvrages ne doivent jamais tomber sous les yeux des jeunes gens.

87. Les compositions poétiques n'appartiennent qu'aux hommes consommés dans les lettres et dont la réputation est établie ; elles sont le produit de leur verve et le jeu de leur esprit*. Mais un jeune homme ne saurait se livrer à la versification sans négliger ses études principales.

88. Les liaisons amicales et tout ce qui s'en suit, comme les allées et venues, les causeries, les visites, sont encore un obstacle aux études sérieuses. Les maîtres et les camarades d'étude ne doivent pas perdre cela de vue.

89. Le choix des alimens ne doit dépendre que des convenaces personnelles. Le sage s'occupe de morale non de cuisine.

90. En mangeant, un enfant doit s'accoutumer à la mastication complète, à la déglutition lente et facile. Il ne doit pas avoir l'air de dévorer ce qu'il mange, ni chercher les morceaux qui lui conviennent dans la partie la plus reculée du plat, ni remettre sur son assiette (suivant Morrison *sur le plat*) ce qu'il a déjà attaqué.

91. L'écolier admis à un banquet commencera par demander respectueusement la permission de s'asseoir. Une fois assis, il ne promènera point ses regards à droite et à gauche. Il ne coudoiera point ses voisins, il ne trépignera point sur sa chaise, il ne causera point trop haut, il ne babillera point. En levant sa tasse ou ses spatules, en commençant ou en finissant de boire, il observera la compagnie pour faire coincider ses mouvemens avec ceux des autres. Il ne mangera pas à pleine bouche, il ne boira pas à longs traits ; enfin il ne répandra ni son vin ni sa soupe. Toutes ces choses sont des infractions à la bienséance.

95. Les écoliers ne doivent point s'absenter sans en prévenir respectueusement leur maître ; ils ne doivent point chercher de prétextes ou dire de mensonges pour se soustraire à leur tâche.

96. Quand les écoliers profitent de l'enseignement, se conforment aux règles de l'école, apprennent bien leurs leçons, écrivent bien leurs copies, le maître peut les louer ou leur donner des bâtons d'encre ou des pinceaux d'honneur, afin d'encourager

* Je ne saurais admettre le sens que le docteur Morrison a donné à ce passage : *Poetry*, dit-il, *consists of metaphors suggested by famous literary men*. *Hing* ne signifie pas ici *métaphore*, mais *verve*. *Ki* ne veut pas dire *suggested*, mais *diversari cum delectatione*.

leurs efforts, et d'engager les autres à faire des progrès.

97. Quant à ceux qui ne s'instruisent pas, qui violent le règlement, qui ne savent pas leurs leçons et qui écrivent mal, on les reprendra d'abord deux ou trois fois ; s'ils ne se réforment point, on les punira en les mettant à genoux à leur place, afin de leur faire honte. Si cela ne réussit point, on les mettra à genoux à la porte de l'école pour leur faire encore plus de honte ; dans l'un et l'autre cas, la durée de la peine sera déterminée par celle de la combustion d'une baguette d'encens. Enfin, si ces punitions ne les déterminent point à se corriger, frappez-les, mais gardez-vous de leur infliger ce châtiment après leurs repas, de peur de les rendre malades, ou de les frapper rudement sur le dos de peur de les blesser.

98. Les honoraires du maître doivent être présentés aux époques fixées par l'usage. Alors point de ces évasions ni de ces mauvaises excuses qui indiquent le peu de cas que l'on fait du maître.

99. L'enseignement des enfans est de toutes les bonnes choses celle qui intéresse le plus la société. « Il y a des parens stupides qui n'apprennent point à lire à leurs enfans, et il y a des enfans stupides qui ne se servent point de leurs livres.» C'est ainsi que les cœurs se dépravent et que les meilleures dispositions demeurent inféccondes ; les hommes qui n'ont point étudié dans leur enfance, sont ceux qui dans l'âge mûr se livrent au mal et finissent par violer les lois et encourir les châtimens publics. Mais combien il est rare que les hommes qui savent lire et comprennent l'excellence de la justice, soient entraînés à mal faire.—Les cultivateurs eux-mêmes, dont les travaux ne souffrent point de retard, devraient chaque année envoyer leurs enfans à l'école vers la dixième lune, et ne les rappeler qu'au printems vers la troisième ; par ce moyen leurs enfans pourraient faire leurs humanités en quatre ou cinq ans.

Le 100e. et dernier article s'adresse aux précepteurs et maîtres d'école ; il est ainsi conçu : Ceux qui enseignent les autres doivent être d'une sagesse consommée, et se respecter eux-mêmes ; ils ne doivent s'occuper que de l'enseignement de leurs élèves ; ils ne doivent point être paresseux à leur donner des explications ; enfin ils ne doivent se permettre aucune intermittence dans l'accomplissement de leurs fonctions. Par là ils amasseront un trésor de vertu, et se concilieront le respect *des maisons de l'Orient*, c'est-à-dire des parens de leurs élèves. —Mais on voit depuis peu des maîtres d'école qui joignent à leurs fonctions la pratique de la médecine, qui disent la bonne aventure et vendent des horoscopes, qui rédigent des placets pour le public, qui s'entremettent dans les marchés et entreprennent des assurances. Toutes ces choses partagent leur attention ; occupés d'affaires extérieures à l'école, comment trouvent-ils le tems d'enseigner ? Cette conduite est très-préjudiciable aux écoliers qui, sous de pareils maîtres, ne peuvent atteindre à la perfection. Elle est encore préjudiciable au maître, en ce qu'elle nuit à sa réputation et lui attire le mépris des *parens de ses élèves*.—Maîtres et précepteurs, félicitez-vous des reproches que je vous adresse ! changez de *corde*, c'est-à-dire, de ton, de conduite, et respectez votre caractère ; c'est ce que j'attends de vous avec la plus vive impatience.

(*La suite à un prochain numéro.*)

SUR LES AMBASSADES EN CHINE.*

La Russie a conclu, en 1728, un traité avec la Chine par lequel la frontière entre les deux empires se trouve définitivement fixée, et le commerce réciproquement établi sur des bases solides. Après la lecture de ce traité, qui ne contient rien d'humiliant pour la Russie, on se tromperait si l'on supposait que cette puissance est regardée par la Chine comme son égale. Dans le traité même, il n'y a rien qui puisse faire présumer que la Chine s'arroge une suprématie sur la Russie, mais qu'on lise la description de cet empire, dans la géographie officielle des Mandchoux ; on y verra que la monarchie des czars est traitée comme un état soumis au prince qui gouverne *l'empire du Milieu*. Le chemin même par lequel on doit recevoir les ambassadeurs et le *tribut russe* y est indiqué par le réglement chinois.

Les diplomates répondront peut-être, que puisque la Chine n'a jamais reçu la moindre marque de soumission de la Russie, on doit traiter la vanité ridicule de la première, avec le mépris que mérite toute prétention insoutenable. Ces diplomates auront tort aux yeux des Chinois, et aux yeux des Européens en état de juger la question.

D'après les idées reçues en Chine, *toute puissance étrangère qui y envoie une ambassade, se reconnaît par le fait soumise à l'empereur.*

En chinois cet acte de soumission est désigné par les mots *lai tchhao*, « venir rendre hommage. » Cette expression ne s'applique ordinairement qu'à la première ambassade du même peuple ; pour les suivantes on se sert des mots *lai koung*, « venir porter le tribut. » Qu'on ouvre les annales chinoises, et on verra qu'en l'an 166 de notre ère, l'empereur romain *Antonin* (Marc-Aurèle) envoya une ambassade qui offrit le *tribut* à *Houon ti*, de la dynastie des *Han* ; qu'en 284 une autre l'apporta aux *Tsin*, et que la même chose eut lieu en 637 et 719. On trouvera que l'*Espagne* est soumise depuis 1576, la *Hollande* depuis 1653, et le Pape depuis 1725.

Dans l'explication d'une mappemonde publiée en 1794, à Peking, on lit : « A la cinquante-huitième année de *Khian loung* (1793), les Anglais, qui se trouvent à l'extrémité du nord-ouest du Monde, et qui dans les anciens tems n'avaient jamais pénétré en Chine, traversèrent les deux Océans pour *venir rendre hommage* à l'empereur. » La seconde légation anglaise sera traitée dans les annales de l'empire comme ayant *porté le tribut.*

On voit donc que l'envoi d'une ambassade est une marque de soumission, et que les présens qu'elle apporte sont regardés comme une chose due à l'empereur. Aussi sont-ils appelés *koung*, « vectigalia tributa. » *Koung* est en général *tout ce qu'un inférieur offre à son supérieur naturel.*

Je sais bien que plusieurs personnes ont jugé que, pour des intérêts politiques ou commerciaux, on pourrait facilement fermer les yeux sur l'arrogante vanité des Chinois pourvu que l'ambassade remplisse le but proposé. On serait tenté de se ranger de cette opinion, si ce n'était pas un fait constant, que jamais une ambassade en Chine ne peut remplir son but. Les Chinois, loin de négocier avec les envoyés des puissances étrangères, ne les regardent que comme des gens venus de la part de

* Voyez, sur le même sujet, un article de M. Abel Rémusat sur l'ambassade de lord Amherst, inséré dans le *Journal des Savans*, année 1821, page 259—269.

leur maître, pour présenter son respect et le tribut dû à son supérieur.

La manière fixe et immuable de traiter avec le gouvernement Chinois, est celle de faire remettre par écrit les demandes à faire, au gouverneur de la province où l'on aborde. Celui-ci l'envoie à Peking, au *Li fan youan* (Collége des affaires étrangères), qui ne manque jamais d'y faire réponse. Mais il n'y a pas d'exemple que les Chinois aient traité avec un ambassadeur, s'il ne vient pas à la tête d'une armée. Les Mandchoux ont fait quelques concessions à la Russie, parce qu'ils la craignirent dans le tems, et parce qu'ils prévirent que le commerce à la frontière de la Sibérie, et les caravanes russes qui se rendraient à Peking, feraient du bien aux Mongols *Kalka*, ruinés par les longues guerres avec *le Galdan des Euleuts*. Dans d'autres circonstances et dans un autre tems, la cour de Peking ne se serait peut-être pas montrée si traitable.

La chose la plus inutile qu'on peut faire est donc d'envoyer des ambassades en Chine, puisqu'elles doivent toujours rester sans résultat, et ne servent qu'à mettre les gouvernemens Européens dans une position humiliante. Que les ambassadeurs fassent ou ne fassent pas les cérémonies prescrites par les lois du *céleste empire*, cela n'est d'aucune importance. Le mal qu'on veut éviter en refusant de s'assujétir aux neuf génuflexions devant l'empereur ou devant son trône, est déjà fait par l'arrivée même de la mission.

KLAPROTH.

DES DIFFÉRENS GENRES DE MUSIQUE

INVENTÉS DANS LE MOYEN ÂGE, ET SPÉCIALEMENT DE LA MUSIQUE DE THÉÂTRE.

LES lois de l'harmonie sont trouvées, les principes de la mélodie fixés, des écrits didactiques nombreux, aussi bien pensés qu'habilement tracés, les propagent et les perpétuent à l'aide de l'imprimerie, dont la découverte assure à jamais l'empire des sciences et des arts ; la musique va renaître plus riche et non moins florissante qu'au tems de Rome et de la Grèce ; et si elle ne se lie pas aussi immédiatement qu'à Sparte et à Athènes, à nos mœurs, à notre éducation, à nos habitudes et à nos lois, c'est que nous n'avons ni les mœurs, ni l'éducation, ni les habitudes, ni les lois des Grecs : mais pour être moins nationale, moins identique, elle n'en sera pas moins puissante sur le cœur humain ; elle produira des effets moins profonds peut-être, mais qui ne seront pas moins unanimes ; enfin elle embellira l'existence et charmera l'homme, qu'autrefois elle sut perfectionner.

Lorsque, sortant de sa seconde enfance, cet art reparut dans le moyen âge, nous avons vu que sa nouvelle existence fut due à la religion, le sentiment le plus dominant de l'homme dans les grandes crises de la société et de la nature. Exilée de Rome païenne, la musique, en effet, se réfugie dans le sein de Rome chrétienne, d'où à l'aide des Augustins, des Ambroises et des Grégroires, elle remonte au rang qu'elle est appelée à occuper dans les temples, et aide aux hommes à exprimer les hommages de leur reconnaissance envers la Divinité. Elle n'eut alors ni moins de simplicité, ni moins de puissance, ni moins de popularité que chez les Grecs ; et ce fut encore le mode diatonique qu'elle

employa pour exercer son empire : ce mode, elle l'avait reçu des Grecs ; mais le genre chromatique, consacré par ce peuple éclairé et sensible aux arts, au théâtre, aux plaisirs de la vie, fut long-tems ignoré ou oublié à la renaissance de la musique; car dans les tems d'affliction et de douleur où l'Europe, et surtout l'Italie, se trouvèrent quand les Barbares parurent, le sentiment qui dominait l'âme accablée des peuples vaincus, n'était ni celui de la joie ni celui du plaisir.

Cependant les invasions des Barbares cessent. Tout inépuisables que paraissaient être les contrées d'où ils roulaient sur les nations voisines, leur torrent décroît; ils s'arrêtent, se fixent, se mêlent, se confondent parmi les vaincus. La religion chrétienne plus que toute autre cause, concourt à opérer cette fusion ; et la musique, introduite dans les églises, est un des plus puissans auxiliaires de la religion. Des cathédrales sont fondées, des chapitres dotés, et le clergé, non moins puissant que la noblesse, et plus opulent peut-être, s'efforce de faire fleurir avec lui celui de tous les arts qui lui est le plus efficacement utile. Bientôt il ne le borne point au chant grégorien et à l'orgue dont il le fait accompagner, dans les *Te Deum*, les motets, les vèpres et les messes ; mais il imagine d'honorer plus solennellement encore le Seigneur en fesant représenter en musique la passion du Christ, les adorations de la Vierge, celle des anges, et les martyrs les plus célèbres ; de là le retour de la musique dramatique et du genre chromatique des Grecs, également dus à l'Eglise.*

Dans les règlemens établis par une société ou plutôt une académie, fondée dès le treizième siècle dans Trèves, il est dit que les chanoines de cette ville fourniraient à cette société, chaque année, deux clercs très-instruits dans le chant, pour représenter l'ange et la Sainte-Vierge dans la fête de l'Annonciation, que célébrait cette société, dont les membres, appelés les *Battus*, leur devaient procurer les costumes. Ce fait historique est attesté par Tiraboschi dans son savant ouvrage sur la littérature italienne ; et le comte Avogaro, auteur de Mémoires intéressans écrits en italien, ajoute à l'authenticité de la citation de Tiraboschi, en publiant les règlemens mêmes de l'académie des *Battus* établis dans Trèves.

Villani,* historien du quatorzième siècle, et l'Amirato,† rapportent que le cardinal Riario fit représenter *la Conversion de Saint-Paul* dans Rome, pièce dont la musique fut composée par Francesco Baverini.

Au rapport du Quadrio,‡ dès l'an 1480, l'on commence à représenter dans cette ville, sur la scène, des sujets profanes ; mais on y jouait déjà depuis deux siècles des sujets sacrés.

Dès cette époque, la noblesse ne brigue pas moins que le clergé, en Italie, l'honneur d'instituer, de fonder la musique dramatique. Albertino Muffato de Padoue dit qu'en 1300 on récitait déjà en musique, sur les théâtres, les faits et les gestes des grands capitaines, écrits en langue vulgaire, mais versifiée.§

* On est fondé à croire que, malgré les dévastations des Barbares, le genre chromatique ne fut pas entièrement anéanti pendant leurs invasions si funestes et si répétées. Saint-Ambroise parle de ce genre de musique, comme s'il existait encore au quatrième siècle. L'auteur d'une chronique de Milan écrite au douzième, dit qu'il y avait des comédiens dans cette ville qui chantaient les aventures des grands et des princes, et qu'après ces chants, l'on commençait des danses ; mais la distance de l'une à l'autre de ces deux époques, en prouvant l'existence de cette musique, en prouve aussi l'extrême rareté. *Voyez* Gerbert et Muratori, *De Ital. Antiq.*

* Liv. VIII. chap. VII.

† Stor. Liv. IV.

‡ *Stor. d'ogni Poesia*, tome III, page 2, Liv. III.

§ *Prolog.* Liv. x, *de Gestis ital.*

Ange Politien, cet élégant écrivain dans une langue qui déjà n'était plus parlée que par les savans en Europe, compose en 1475 son drame intitulé *Orfeo* (Orphée.) En 1480, on représente en musique une tragédie à Rome, et neuf ans plus tard, le noble Borgonzio Botta, de Tortone en Piémont, s'immortalise par la plus éclatante des fêtes, qu'il donne dans son palais à Milan, à l'occasion des noces de Jean Galéas Visconti, souverain de ce duché, et d'Isabelle d'Aragon, fille d'Alphonse, duc de Calabre. La description de cette fête intéressa toute l'Europe étonnée de sa magnificence; mais ce qu'il y eut de plus remarquable, sans doute, fut le drame en musique qu'on y représenta, et dans lequel les auteurs de l'*Encyclopédie* ont cru trouver l'origine du grand opéra.*

En 1555, Alfonso Viola met en musique pour la cour de Ferrare, *il Sacrifizio*, drame pastoral dont Agostino Beccari fait les paroles; et en 1574, Venise, jalouse de célébrer le jour où elle recevait dans ses murs un roi de France,† fait répéter en son honneur cette pièce estimée la meilleure de ces tems. Mais il convient d'observer que le drame lyrique n'avait réellement encore pour musique qui lui fût propre, que celle de l'Église, qu'on lui appliquait tant bien que mal, ou bien le madrigal et les chansons vulgaires, et telles autres compositions dans le genre chromatique, il est vrai, mais on ne peut plus imparfaites.

L'époque historique de la naissance de la musique dramatique fut celle de l'invention du *récitatif*, ou musique parlée, la seule qui devait donner à la tragédie lyrique son véritable langage, et sa constitution spéciale et positive. Cet événement est trop important dans l'histoire des arts scéniques et de la musique, pour ne pas le rapporter dans les plus grands détails.

Florence fut, comme on sait, la première des villes de l'Italie qui dès la renaissance des arts signala son goût et son zèle pour leur culture. Malgré ses dissensions et ses guerres intestines, les Médicis même, lorsqu'ils parurent, n'ajoutèrent que peu d'intènsité à cette ardeur: car déjà elle existait dans la plus grande énergie depuis le Dante, Pétrarque et les autres grands hommes que vit naître dans son sein dès le treizième siècle cette Athènes de l'Italie.

Mais dans le seizième siècle trois gentilshommes florentins, dont les noms doivent être à jamais célèbres,* aimant les arts avec enthousiasme, et le théâtre avec passion, non satisfaits des essais tentés jusqu'alors pour perfectionner la poésie dramatique, se proposèrent de faire composer un drame lyrique par le meilleur poëte de ce genre, et le meilleur compositeur de musique qu'on pût trouver dans un tems où cet art n'avait pas encore fait des progrès bien sensibles.

Octave Rinuccini† et Jacques Peri‡ furent choisis, non parce qu'ils étaient Florentins, mais parce qu'ils avaient des talens incontestables et précoces pour ces tems. Le premier fit sans délai le poëme de *Daphné*, auquel le second appliqua une déclamation notée qui n'avait pas tout le soutien et la mesure de la musique, mais qui en avait ce qu'on appelle la *tonalité*. La pièce

* *Encyclopédie*, art. Danses théâtrales.

† C'était Henri III, retournant de Pologne, et allant succéder à son frère Charles IX, qui venait de mourir, et qu'il devait bientôt suivre, mais en périssant plus tristement encore que lui.

* Ces noms sont: J. Bardi, P. Strozzi, et Jacques Corsi.

† Ottavio Rinuccini, gentilhomme et poëte dramatique, suivit Marie de Médicis en France; Henri IV le nomma gentilhomme de sa chambre.

‡ Giacomo Peri était au service de la cour de Ferrare en 1600. *Voyez* son article dans le *Dictionnaire historique des Musiciens*.

fut exécutée en 1597, tems où dans Naples on pouvait déjà aussi prévoir le triomphe qu'obtiendrait bientôt la musique dramatique: représentée dans le palais de Corsi, elle y reçut le plus favorable accueil.

Le succès encourage toujours ceux qui méritent de l'obtenir, et Rinuccini, qui pouvait justement réclamer une grande part dans le triomphe, ne balança pas à écrire deux autres opéra, *Ariane* et *Eurydice*, qui n'obtinrent pas moins d'applaudissemens.

Tandis que Florence préludait si heureusement à l'invention du grand opéra, Rome suivait son essor; mais ne se relâchant en rien du caractère de sévérité qu'elle croit devoir imprimer aux cérémonies du culte catholique, elle fesait exécuter en forme d'oratorio un opéra composé par un de ses citoyens nommé *Emilio del Cavaliere*,* et qui portait pour titre le nom singulier, pour ne pas dire barbare, de *l'Anima ed il corpo*.† Après Peri à Florence, et Emilio à Rome, Caccini, jeune chanteur de cette ville, composa la musique de l'*Enlèvement de Céphale*. De tous ces ouvrages, l'*Eurydice* de Peri est celui qui fut représenté le premier publiquement sur le théâtre de Florence, à l'occasion du mariage de Henri IV et de Marie de Médicis. Rinuccini dit qu'à en juger par cette production, il espérait voir renaître la déclamation chantante des Grecs. Mais l'*aria*,* cette espèce de composition sans laquelle il n'est point d'opéra, et qui devait seul le compléter, est bien indiquée dans cette pièce, mais ne s'y trouve réellement pas, du moins telle que nous la reconnaissons aujourd'hui. Ce fut dans le siècle suivant qu'on va la voir avantageusement figurer sur la scène.

Cavalli† et Cicognini‡ font ensemble, en 1649, l'opéra de *Jason*. C'est là que se font entendre pour la première fois des airs différens des simples récitatifs. Ces airs sont monotones sans doute; ils ne sont qu'une sorte de menuets écrits dans une mesure sujette à des variations. Mais Cesti§ écrit sa *Dorce* en 1668, et il introduit enfin des chants qui vont faire ressortir le talent des chanteurs.

Nous touchons à l'époque de la fondation et de l'illustration simultanée de la musique dramatique à Naples. Cette époque, une des plus

---

* Il est compté parmi les compositeurs qui les premiers se sont efforcés de relever l'art en Italie. Sa musique tenait du genre de celle des madrigaux.

† Cet ouvrage, ainsi que celui de Peri, a été imprimé en 1608: les auteurs réclament chacun dans leur préface, l'honneur de l'invention du récitatif; ils le regardent comme un renouvellement de la déclamation chantante des Grecs. Mais selon Doni, cette invention appartient au père du grand Galilée, grand homme lui-même, qui frappé des défauts de la musique de son tems, déjà remplie de recherches artificieuses, s'efforçait de la rappeler par d'heureux exemples à la belle simplicité des Grecs. Il appliqua sa méthode à l'épisode du comte Ugolin, tiré de l'*Enfer* du Dante, aux Lamentations de Jérémie, qu'il composa et chanta lui-même dans le même style, en s'accompagnant d'une viole; et partout il produisit, malgré la contagion du mauvais exemple, l'effet le plus heureux comme le plus surprenant.

* Chaque acte de cette opéra, qui en avait cinq, se termine par un chœur, et des stances anacréontiques ressemblant assez à ce qu'on appelle aujourd'hui *Aria*. C'est ainsi que furent tous composés les opéra de ce siècle; mais dans le suivant, ce genre de spectacle ne laisse rien à désirer, comme on va le voir.

† Cavalli composa les premiers grands opéra à Venise; il était maître de chapelle de Saint-Marc; il a fait beaucoup d'ouvrages estimés.

‡ Cicognini, compositeur italien du dix-septième siècle, fit *Jason*, et a cru inventer les airs *(arie)*; mais Peri l'avait en quelque sorte devancé, comme on vient de le voir.

§ Cesti, de la patrie de Guido, et moine comme lui; il fut maître de la chapelle de l'empereur Ferdinand III, et disciple auparavant du grand *Carissimi*; il contribua, comme on voit, aux progrès de l'opéra italien, en réformant la psalmodie, en y appliquant les cantates divines de son maître Carissimi.

glorieuses sans contredit de la musique en général, et de celle de l'Italie en particulier, ne rappelle presque plus l'enfance de l'art, mais bien son adolescence par les grands maîtres qu'elle a produits et les chefs-d'œuvre qu'ils ont laissés. L'opéra à peine né était déjà dégénéré de ses principes constitutifs ; on en connaissait à peine les poëtes et les compositeurs dès la fin du dix-septième siècle. Ce spectacle semblait n'avoir été inventé que pour le plaisir des yeux, et non pour celui des oreilles, lorsque Alexandre Scarlatti créa le récitatif obligé.

Ce grand homme sentit la nécessité de ramener la mélodie à l'expression de la parole, de laquelle déjà une foule de compositeurs sans génie s'étaient écartés. Ses essais, dans cette louable entreprise, furent couronnés du plus grand succès ; et ses efforts admirablement secondés par les *Vinci*, *Sarro*, *Hasse*, *Porpora*, *Feo* et *Abos*, ses immortels élèves, et surtout par *Pergolèse*, auxquels on doit ce grand perfectionnement qui se consomma dans le siècle suivant. A de grands musiciens il faut toujours de grands poëtes : Apostolo Zeno et Métastase parurent, et leurs poëmes écrits avec élégance et pureté, et remplis de situations intéressantes, firent ressortir davantage des compositions aussi belles qu'elles étaient savantes, une musique aussi expressive qu'elle était vraie. Trois générations de ces brillans compositeurs se succèdent les unes aux autres, marquées chacun par de nouvelles inventions musicales dans la voix ou les instrumens, dans le chant ou dans l'orchestre, et toutes hâtant le perfectionnement de l'école et de l'art. Aux hommes étonnans que nous venons de nommer se réunissent les *Jomelli*, les *Terradeglia*, les *Traetta*, les *Piccini*, les *Sacchini*, les *Guglielmi* et les *Anfossi*, également brillans par leur génie et leur fécondité ; et enfin à ses derniers, deux hommes qui les surpassent peut-être, parce que nul n'a porté plus loin qu'eux les charmes de la mélodie et de l'originalité, les grâces de l'exécution et celles de l'invention, et cette heureuse facilité qui presque toujours accompagne le génie. Ces hommes sont *Cimarosa* et *Paisiello*.

Avec ces deux compositeurs dans Naples, Gasparini et Lotti dans Rome, Marcel et Galuppi dans Venise, le grand opéra fut porté à un aussi haut degré qu'il le fut en France par *Gluck*, en Angleterre par *Handel*, et par *Hasse* et *Mozart* en Allemagne.

Six époques sensibles marquent la naissance, les progrès et le perfectionnement de la musique dramatique.

La première date de l'invention du récitatif sous Peri et Monte-Verde ;

La deuxième des airs sous Cavalli et Cesti ;

La troisième, du récitatif obligé et de la science sous Scarlatti et Peri ;

La quatrième, de l'expression et de la vérité sous Vinci, Porpora et Pergolèse ;

La cinquième de la force et de la profondeur sous les grands maîtres de l'école d'Allemagne ;

Enfin la sixième est celle où Haydn et Cherubini introduisent les piquans effets de la symphonie appelée aussi dramatique.

Mais la musique dramatique se divise en opéra sérieux et en opéra comique. Certes, si le premier de ces spectacles a fait des progrès, l'autre a dû les suivre dans l'Italie et surtout dans Naples, dont le peuple est aussi gai que les compositeurs d'opéra bouffons sont nombreux et féconds. Mais avant que de signaler les progrès de l'opéra comique dans cette ville, tâchons de faire l'histoire de sa naissance et de ses développemens, comme nous avons fait celle de l'opéra sérieux. Elle sera beaucoup plus courte.

Les premiers opéra dans ce genre, qui aient été représentés en Italie, sont les suivans : *I Pazzi amanti*, *La Poesia representativa*, *La Tra-*

gedia di Frangipana, *Il re Salomone*, *Pace e Vittoria*, *Pallade* et l'*Anti-Parnasso* d'*Orazio Vecchi*, tous joués à Venise dans les années 1569, 1574, 1578, 1579, 1580, 1581 et 1597.

Le style des madrigaux ne fut pas moins appliqué à ces ouvrages qu'il l'avait été aux grands opéra. On y fesait usage des monologues que l'on chantait à plusieurs voix, parce qu'on manquait d'instrumens pour les accompagnemens. Cette musique, quoique belle à plusieurs égards, lorsqu'elle est bien placée, devenait, ainsi appliquée, aussi choquante qu'elle paraissait peu naturelle. Mais l'école de Naples sut bientôt perfectionner la comédie lyrique, et lui créer une harmonie et une mélodie dignes d'elle.

Pergolèse écrit sa *Serva Padrona*, qui n'enchante pas moins la France que l'Italie. On ne sait point quel est le compositeur qui introduisit dans le nouvel opéra, comme on l'avait fait dans le grand, le récitatif qui fut simple d'abord et obligé ensuite; mais il est certain que ce fut Logrosino, grand maître napolitain, et le premier en ce genre de cette école, qui inventa les *finales* qui sont aujourd'hui un des premiers ornemens des pièces bouffonnes. Enfin l'immortel *Piccini*, en composant *la Buona Figliuola*, créa, ainsi que Pergolèse, un chef-d'œuvre qui est et sera toujours le plus beau et le plus vrai modèle du genre.

A cette école nouvelle sont venues s'unir successivement celle de France, immortalisée par plus d'un compositeur français, et surtout par ce fécond *Grétry*, que l'on peut considérer comme le Cimarosa de cette nation, et celle d'Allemagne qui ne l'est pas moins, par Mozart qui l'a enrichie de la symphonie dramatique.

Nous venons de faire le plus brièvement possible l'histoire de la musique dramatique, parce qu'elle marche immédiatement après la musique d'église, dont nous avions tracé les progrès dans les chapitres précédens. Maintenant nous passerons à celle de la musique instrumentale, qui sera sans contredit plus courte, faute d'écrits authentiques et de documens propres à nous éclairer dans notre marche.

L'absence de ces titres, indispensables pour écrire toute histoire, se fait sentir en effet davantage pour ce genre de musique, que pour la musique vocale.

En vain l'éloquent et savant abbé *Arteaga* nous dit-il que les poëtes provençaux, sous le nom de ménestrels, de troubadours, de cantères et de giullares, vinrent dans le royaume de Naples et dans la Sicile pendant que la dynastie des Angevins possédait cette belle partie de l'Italie, et qu'ils introduisirent la musique instrumentale sous Bérenger d'abord, et ensuite sous Charles, le frère de Saint-Louis. Nous ne connaissons que quelques-uns des chants informes et simples de ces chanteurs nomades, et nous n'avons point, ou nous ne connaissons que fort peu les instrumens avec lesquels ils s'accompagnaient. Quels que fussent dans ces tems les malheurs de l'Italie, il est probable, à en juger par les chanteurs qu'elle possédait dès le tems de Boëce et de Théodoric, qu'il lui restait encore assez de notions musicales pour n'être pas obligée d'avoir recours à des musiciens étrangers. Le moine Donigone, cité par l'écrivain dont nous parlons, dit que les Italiens fesaient un fréquent usage, dès le règne de la fameuse comtesse Mathilde, de la musique instrumentale; et l'on sait que cette princesse devance d'un siècle en Italie les Angevins et les Provençaux : mais toutes ces diverses allégations n'en prouvent que mieux l'indigence de documens pour l'histoire de la musique instrumentale en Italie, où, malgré les Barbares et leurs dévastations, les changemens de mœurs, de lois et de langage, elle n'a toutefois pas cessé d'exister.

ALLOCUTION

DE S. S. LE PAPE LÉON XII,

DANS LE PREMIER CONSISTOIRE SECRET TENU, À ROME, LE 17 NOVEMBRE 1823.

« Vénérables frères,

« Ayant à vous parler du haut de ce trône sublime, nous avons douté, pendant quelques instans, si nous devions vous rendre grâce pour la dignité pontificale à laquelle vous nous avez élevé, ou nous plaindre plutôt de ce que vous nous avez imposé le joug si pesant de la servitude apostolique. N'auriez-vous donc voulu nous faire succéder à Pie VII, dont l'éloge sera consacré par les âges à venir, que pour faire ressortir davantage notre faiblesse comparée avec ses héroïques vertus? Vous aviez des collègues doués de toutes les qualités et dignes de recevoir de vos mains l'administration de l'église universelle.

« Pourquoi, malgré notre résistance, nous avez-vous préféré, nous qui n'avons aucun mérite? Occupé de ces pensées, nous avons reconnu que notre élection vient réellement de celui qui, des pierres même, a coutume de susciter des enfans à Abraham et qui choisit ce qui est faible dans le monde pour confondre ce qui est fort; vous avez été les interprètes et les ministres de la volonté divine. Aussi, comme vous avez suivi avec empressement, avec amour et célérité, et dans un admirable accord, les inspirations de l'esprit divin, au lieu de nous plaindre, nous reconnaissons que nous vous devons d'éternelles et sincères actions de grâce.

« Ayant rempli notre premier devoir envers celui qui nous a élevé au-dessus de la terre, tout pauvres que nous sommes, pour nous placer sur le plus haut dégré, nous avons convoqué aujourd'hui vos fraternités pour nous acquitter envers elles, dans la sincérité de notre cœur, du tribut d'actions de grâce dont nous leur sommes redevables. En vous rendant ce témoignage, nous désirons que vous soyez persuadés que nous le réaliserons par des effets lorsque l'occasion pourra s'en présenter.

« Ainsi, tout ce qui pourra contribuer à orner, à augmenter votre imposante dignité, tout ce qui se rapportera aux honneurs, aux avantages, aux bienfaits que chacun de vous aura le droit de réclamer, nous vous promettons que, de notre part, rien ne sera omis pour répondre à vos désirs. Mais en échange, vénérables frères, nous vous demandons que cet empressement, cet attachement sincère, cet accord que vous nous avez témoignés, en nous déférant le souverain pontificat, vous nous en donniez aussi des preuves en nous aidant à supporter le pesant fardeau du suprême ministère.

« Vous n'ignorez pas, vénérables frères, quelles cruelles blessures a reçues, dans les derniers tems, l'église de Jésus-Christ, quels ennemis combattent contre la foi ortodoxe, combien est grande la dépravation des mœurs qui règne partout, quels sont les entraves, les difficultés, les obstacles qui arrêtent de tous côtés les affaires de l'Eglise. Pour nous, nos soins, nos travaux seront, et le jour et la nuit, consacrés à détourner ce déluge de maux; mais si, dans cette grande et difficile entreprise, nous ne sommes point aidés de vos conseils, de vos secours, nous ne nous flattons pas de retirer de notre administration ces

fruits abondans que nous ne cessons de demander à Dieu.

" Courage donc, vénérables frères, travaillez avec nous à la vigne du Seigneur ; il faut en arracher les plantes stériles et nuisibles ; il faut la féconder par des germes salutaires, selon que le tems et les circonstances pourront le permettre. Vous obtiendrez cette récompense infinie que le céleste laboureur a promise à l'activité et au zèle de ses fidèles ouvriers. Nous ne cesserons cependant de lui adresser d'instantes prières pour qu'il daigne diriger nos travaux et nous accorder les forces dont nous avons besoin ; car ce n'est pas celui qui plante qui est quelque chose, c'est celui qui donne l'accroissement."

LE SPLEEN,

OU

LA VALLÉE DE LAUTERBRUNN.

NOUVELLE ANGLAISE.

C'ÉTAIT à la suite d'un grand dîner qu'il donnait à ses amis, et dans le moment où les femmes venaient de se retirer, que le jeune sir Thomas Wentworth, cédant aux pressantes sollicitations de ses convives, prit la parole et leur dit : " Vous désirez apprendre, mes chers amis, par quels moyens je me suis guéri de cette funeste maladie qui dévorait insensiblement mes jours, et qui, dans le printems de mon âge, me privant de tous les charmes de la vie, ne me laissait plus qu'un seul désir, celui de la mort : je vais vous satisfaire ; mais je vous préviens d'avance que cette histoire n'est point hérissée d'aventures et d'événemens romanesques; si elle peut offrir quelque intérêt, c'est principalement aux hommes qui se plaisent à suivre et à étudier les divers mouvemens du cœur humain.

" Il était dix heures du matin, je venais de me lever, lorsque le docteur Elliot, que j'avais fait appeler pour la première fois, entra dans mon appartement, et vint s'asseoir auprès de moi ; à peine le docteur s'est-il nommé que, soulevant languissamment ma tête, je lui dis d'une voix affaiblie ; " Hélas ! M. Elliot, vous voyez un pauvre jeune homme qui va bientôt descendre au tombeau. Environné de tous les agrémens que procure une immense fortune, je me sens miné sourdement par le dégoût et l'ennui ; à vingt-cinq ans, M. Elliot, j'ai perdu toutes les illusions de la jeunesse ; mon âme est vide et refuse même des désirs à mes sens émoussés ; mon existence m'accable de son poids, et ressemble moins à la vie qu'à un sommeil pénible et tourmenté par de lugubres songes ; toutes mes idées se portent vers la mort ; je l'attends, je la désire, et cependant je tiens encore à cette vie qui n'a plus de charmes pour moi ni dans le présent, ni dans l'avenir. J'ai consulté sur mon état les plus habiles médecins de Londres, ou du moins les plus renommés ; leurs remèdes n'ont fait qu'augmenter mon mal, et ils ont fini par m'abandonner. Je suis arrivé, disent-ils, au dernier degré du spleen.—Ils ont raison, me répond brusquement le docteur.—Il faut donc que je meure !—Oui, sans doute, il le faut, mais à quatre-vingt-dix ans.—Ciel, m'écriai-je, vous connaîtriez quelque remède ?....—Peut-être, peut-être. Voyons, sir Thomas, continue le docteur en attachant sur moi des regards attentifs, voyons, parlez-moi franchement : avez-vous abusé des plaisirs que

donnent la fortune et la jeunesse ?—J'en ai usé, lui dis-je, mais abusé, jamais.—Quelles sensations éprouvez-vous à votre réveil ?—La sensation pénible d'un ennui profond.—Quelles sont vos premières pensées ?—Elles sont vagues, indéterminées, et ne se portent sur aucun objet.—De tous les plaisirs quel est celui qui flatte le plus vos sens et vos sentimens ?—Je n'en connais aucun.—Quoi ! l'amour !.....—Hélas ! je n'ai la force ni d'aimer ni de haïr !—Le spectacle ?—Je n'ai plus d'illusions.—La table ?—Je n'ai plus d'appétit.—Les tableaux variés de la nature?—Hélas, Monsieur ! je ne les vois plus qu'à travers un nuage de larmes !—Vous êtes bien malheureux, Sir, me dit le docteur ; mais il ne tient qu'à vous de guérir.—Ciel !—Rien n'est plus vrai ; mais il faut faire un grand sacrifice.—Quel sacrifice exigez-vous de moi ?—Le voilà : il faut renoncer à votre patrie, à vos liaisons, à vos habitudes, à toutes les jouissances de votre fortune ; il faut oublier ce que vous êtes, ce que vous avez été, que vous possédez cinquante mille livres sterling de revenu ; il faut enfin partir pour la Suisse, n'emporter avec vous qu'une centaine de guinées, pour acheter quelques chèvres et une petite cabane de chevrier. Vous vivrez pendant un an sous un ciel pur, dans un air vif, et vous travaillerez à la sueur de votre front pour gagner une existence que tout l'or de l'Angleterre et tous les diamans de l'Inde ne peuvent racheter.—Vous n'y pensez pas, m'écriai-je, moi, voyager ? j'ai perdu mes forces.—Elles reviendront. Votre maladie, Sir, continue le docteur, est inhérente au climat que vous habitez ; il faut donc chercher un climat où elle soit étrangère.. Une immense fortune fait naître la satiété, et la satiété le dégoût. Les désirs de notre âme et de nos sens s'éteignent par la facilité que nous avons de les satisfaire, et il faut que l'homme éprouve des besoins physiques et moraux, sans quoi, les ressorts de son âme, de ses sens et de sa pensée, finissent par se relâcher et s'affaiblir. Il existe dans la société une classe d'hommes chez qui votre maladie est extrêmement rare ; c'est celle des pauvres. C'est donc dans cette classe que vous devez vous ranger. Partez donc, et le plus tôt possible ; entendez-vous, Sir, le plus tôt possible. Ne revenez que dans un an, et vous reviendrez guéri." Je veux faire quelques objections ; mais le docteur s'approchant de moi, me dit avec beaucoup de véhémence : " Sir, il ne vous reste qu'une planche dans le naufrage; si vous ne renoncez pas à tout pour la saisir, vous êtes un homme perdu." A ces mots il prend son chapeau, et me salue en me souhaitant un bon voyage.

" Je réfléchis pendant quelque tems aux conseils de l'habile médecin. Un rayon d'espérance brille au fond de mon cœur. S'il était vrai! me dis-je, si je pouvais revenir à la vie, connaître encore le bonheur d'exister, contempler avec quelque plaisir les rayons du soleil dont l'éclat importune mes yeux et fatigue mes nerfs ! s'il était vrai qu'un air plus pur chassât de mon cœur les pénibles sentimens qui l'oppressent ! Oui, c'en est fait, je suis décidé. M. Elliot n'a point voulu me tromper ; la franchise était dans ses yeux comme dans ses discours ; il était persuadé.

" Je fais appeler sur-le-champ mon intendant William, dont vous connaissez la probité. " William, lui dis-je, je vais vous donner une grande preuve de mon estime et de ma confiance. Je pars demain ; je quitte l'Angleterre, et je n'emporte avec moi qu'une somme de cent guinées. Vous ignorerez le lieu de mon exil volontaire, ne cherchez point à le découvrir, je vous le défends ; tous mes parens, tous mes amis d'ailleurs l'ignoreront comme vous. Pendant mon absence, vous régirez ma fortune comme si elle était à vous ; si je vous demande de l'argent avant qu'une année entière se soit écoulée, vous ne m'en enverrez pas, et vous

protesterez même toute lettre de change que j'aurais la faiblesse de tirer sur vous." William est surpris et profondément affligé de cette résolution; il veut employer toute l'éloquence de son attachement pour me retenir, ou pour savoir au moins le lieu de mon exil. Ne m'interrogez pas, lui dis-je, c'est un parti pris, William; il y va de ma vie.

" Les préparatifs de mon voyage sont bientôt faits, et dès le surlendemain je m'embarque à Douvres.

" Je supportai la traversée un peu mieux que je ne l'avais imaginé. A mesure que je m'éloigne de l'Angleterre, je sens ma poitrine se dilater et mes nerfs se détendre; mon cœur est un peu moins oppressé, et ma tête se dégage des nuages qui, depuis si longtems, semblaient envelopper ma pensée. Mais cette situation plus douce et plus calme ne fut pas de longue durée. Je réfléchis au nouveau genre de vie que je suis forcé d'adopter, au milieu d'un peuple dont les manières, les habitudes, les mœurs et le langage me sont absolument étrangers. Mon imagination s'épouvante et recule au tableau qu'elle se fait d'avance de la misère que je vais chercher si loin. Je pense à mes parens, aux amis que je laisse derrière moi. Je jette encore un regard douloureux sur ma patrie, et je crois entendre au fond de mon cœur une voix secrète qui me dit: Tu ne la reverras plus!

" J'arrive en France au moment où la révolution venait d'éclater. Je traverse rapidement ce beau pays, que l'anarchie la plus cruelle devait bientôt désoler. Ainsi, mes amis, je mourais faute de passions en parcourant un royaume où toutes les passions déchaînées devaient bientôt porter sur le globe entier la dévastation, le désespoir et la mort!

" Après un voyage de trois semaines, je vois les montagnes de la Suisse élever leurs sommets couverts de verdure et de neige. A cette vue qui devrait porter la joie dans mon cœur, une tristesse profonde s'empare de mon âme; je verse un torrent de larmes, et je me dis: Voilà donc mon tombeau!

" En arrivant à Berne, je descends dans une auberge excellente, située sur la terrasse de la cathédrale. Je forme le projet de m'y reposer pendant deux jours, non pour visiter tous les objets que cette ville charmante offre à la curiosité des voyageurs, je n'en avais ni la force, ni la volonté; mais, ne sachant encore quelle partie de la Suisse je devais choisir pour le lieu de mon exil, je pensais que je n'aurais pas trop de deux jours pour me déterminer dans un choix de cette importance. Je ne sortais point de mon appartement; appuyé sur ma fenêtre, je jettais un regard vague sur une contrée où la culture déploie tous ses trésors, où la nature a rassemblé de riantes collines, des prairies, des eaux et des bois. Je regardais machinalement les magnifiques perspectives que me présentaient dans l'éloignement, le *Methemberg*, le *Wetter-Horn*, la *Vierge* et le *Grimsel*, dont les sommets couverts de glaces resplendissantes, semblaient partager avec les nuages dont ils étaient couronnés, les brillantes couleurs du soleil couchant; mon cœur, dévoré par une douleur sans objet, ne pouvait s'ouvrir à l'admiration, car l'admiration est un plaisir. En voyant la rivière de l'Aar qui fuyait avec rapidité au milieu de cette contrée délicieuse, et baignait les chaînes sourcilleuses des Alpes, je me sentais entraîné par un violent désir de me précipiter dans ses flots, et je me disais: Tout serait fini!

" Après avoir pris tous les renseignemens sur le lieu que je devais habiter, je me décidai pour la vallée de *Lauterbrunn* qui, me disait-on, était la partie la plus pittoresque et la plus sauvage du canton de Berne. Je pris un guide, et je me mis en marche dès le lever du soleil. La route de Berne à Lauterbrunn était extrêmement pénible; souvent il me fallait gravir des rochers escarpés, et traverser des mers de glace. Je me vis forcé de

me reposer un jour entier dans la vallée de *Grindelwald.* L'air était frais, le ciel sans nuages, et le soleil, dont les rayons avaient toute la journée donné à plomb sur les glaciers et sur les monts couverts de neige, avait fatigué mes yeux. Ces tableaux tantôt si rians et si gracieux, tantôt si imposans et si sauvages, n'étaient point en harmonie avec mes forces physiques; j'étais trop faible pour éprouver des émotions vives et variées, et cependant je ne pouvais rester indifférent à ces scènes brillantes de la nature. Ainsi ce qui eût été pour tout autre une source de plaisirs, devenait pour moi une source de souffrances.

" Cependant le lendemain matin, à mon réveil, je sens pour la première fois depuis bien long-tems renaître l'aiguillon de l'appétit. Après un déjeûner frugal, je me remets en chemin, et je traverse, non sans éprouver quelque plaisir, la riante vallée de *Grindelwald*, environnée de hautes montagnes; à chaque pas je rencontre des vallons fertiles et des collines verdoyantes. De petits monticules couverts d'arbustes en fleurs et de gazons, séparent les habitations des bons paysans de la vallée, et devant chaque maison jaillit une fontaine qui répand autour d'elle la fertilité et la vie. La santé brille sur le front des hommes, une riante fraîcheur colore le teint des femmes. Les grâces naïves, la candeur, l'innocence, et la gaîté, semblent avoir choisi ce séjour pour leur asile. Bientôt je quitte la vallée de *Grindelwald*, et traversant les gorges du *Scheideg*, qui sépare cette vallée de celle de *Lauterbrunn*, je marche au milieu des glaces, des sapins, des torrens et des rochers suspendus au-dessus de ma tête. J'étais enfoncé dans de profondes et tristes réflexions; le soleil commençait à se coucher derrière les sommités de la *Vierge;* j'entendais de loin les mugissemens des troupeaux et les chants des bergers, répétes par tous les échos des montagnes, quand tout-à-coup mes regards sont frappés par la fameuse cascade du *Staubbach* qui, se précipitant à grand bruit du sein d'un rocher taillé à pic, ressemble à une vaste nappe qui se déploye du ciel jusqu'à la terre. L'eau tombe avec une telle impétuosité qu'elle se résout en pluie, long-tems avant d'arriver au terme de sa chute. Je ne m'attendais point à ce spectacle; je recule d'étonnement, et mes yeux sont éblouis à l'aspect du magnifique arc-en-ciel qui s'élève majestueusement au-dessus de la cascade, et dont chaque goutte d'eau réflète les brillantes couleurs.

" J'entre dans la première maison qui se présente, et j'y demande une hospitalité que l'on m'accorde avec cette cordialité et cette franchise qui caractérisent les bons habitans de la Suisse. On me sert du laitage et des fruits que je mange avec quelque plaisir, et l'on me prépare un lit dont j'avais grand besoin, car ces deux jours de marche m'avaient accablé. A peine étais-je couché que je m'endormis, tandis que mon hôte, accompagné d'une famille nombreuse, chantait quelques-uns de ces airs simples et touchans qui remplissent l'âme de douces émotions, parce qu'ils expriment des sentimens purs et naturels.

" A mon réveil, je revêts un costume de pâtre que j'avais fait faire à Berne; je charge mon guide de m'acheter une petite cabane et un petit troupeau de chèvres, et je sors de la maison de mon hôte, non pour jouir des charmes d'une nature toute nouvelle pour moi, mais pour promener dans les prairies, sur le bord des ruisseaux, les sombres pensées qui me poursuivent.

" A peine ai-je fait quelques pas que j'entends les airs retentir des sons de plusieurs instrumens. Je vois le village se peupler insensiblement de tous les habitans de la vallée, qui viennent entendre le service divin. A chaque instant la multitude augmente. Les musiciens champêtres, continuant leur concert, marchent

avec gravité vers l'église ; la mélodie de leurs instrumens, les airs religieux et touchans qu'ils exécutent, donnent à cette solennité un charme inexprimable. Je me crois transporté dans cet âge tant célébré par les poëtes, où tous les plaisirs de l'homme étaient innocens, où tous ses désirs étaient purs. Je suis ces bons paysans qui vont remercier l'Eternel de leur avoir conservé les premiers de tous les biens, des mœurs simples, la paix de l'âme et la santé. Le peuple entre dans l'église, les vieillards se placent d'un côté, les jeunes gens de l'autre, les mères de famille sur une tribune en face de leurs filles, et les musiciens au centre de l'église. On attend en silence et dans un recueillement profond, l'arrivée du pasteur, et, quand il paraît, tous les regards sont attachés sur ce vieillard vénérable dont tous les traits respirent le bonheur et la vertu.

" Le service divin était achevé, quand tout-à-coup les flûtes et les hautbois se font entendre de nouveau, leur chant est moins imposant, mais la mélodie en est plus douce et plus touchante. Un jeune homme et une jeune fille, suivis de leurs familles respectives, viennent se mettre à genoux devant l'autel, et reçoivent la bénédiction nuptiale. Une joie naïve brille dans leurs regards : on lit sur leurs traits l'expression d'un bonheur qui doit durer toujours ; car ils sont bien sûrs d'avance de trouver toujours dans les jouissances de leur tendresse, de nouvelles raisons de s'aimer.

" Oh ! mes amis, j'essayerais en vain de vous peindre les sensations que ce tableau touchant me fit éprouver. Tandis que la gaîté se montre sur tous les visages, retiré à l'écart dans un angle de l'église, je sens ma poitrine se gonfler et des larmes s'échapper de mes yeux. " Oh bonheur ! bonheur, dis-je en moi-même, ton image me fait mourir. Je ne te goûterai donc jamais !"

" Je lève mes yeux baignés de pleurs sur la tribune où sont rangées toutes les jeunes filles de la vallée ; elles regardent la cérémonie dans un modeste recueillement ; une seule cependant a les yeux attachés sur moi. Sa beauté a quelque chose de plus doux, de plus délicat et de plus noble que la beauté de ses compagnes ; elle est triste, rêveuse, et quelques larmes aussi viennent de tems en tems baigner ses paupières. Je ne peux me lasser de la regarder : sa tristesse lui donne à mes yeux un charme de plus. Elle est malheureuse comme moi, disais-je en moi-même, mais un jour, peut-être, le bonheur lui sourira, tandis que la mort sera le seul terme de mes souffrances !

" Tout le peuple était sorti de l'église ; et plongé dans mes tristes réflexions, je ne m'apercevais pas qu'elle était déserte. Je sors enfin de ma rêverie, et je rentre au village où plus de deux cents jeunes gens des deux sexes dansaient au son de ces mêmes instrumens dont tout-à-l'heure la touchante mélodie leur inspirait la piété. Les jeunes filles, en voyant un jeune pâtre étranger, qui, couché à l'ombre d'un vieux sapin, jetait un triste regard sur leurs plaisirs, s'approchent de moi, m'invitent à partager leur gaîté, et me font mille agaceries innocentes, auxquelles je ne réponds que par un sourire mélancolique. Elles finissent par m'abandonner, et me regardant avec pitié, elles semblaient me dire: Pauvre jeune homme! il pleure peut-être celle qu'il aime ; ne troublons point sa douleur.

" Je cherche en vain la jeune personne dont les larmes avaient rencontré les miennes pendant le service divin, et je ne la vois point au milieu de ses compagnes. J'éprouve une jouissance barbare en pensant que je ne suis pas le seul malheureux dans cette riante vallée où tout semble respirer le bonheur. Le malheureux cherche le malheur, comme un étranger, qui vient de faire naufrage sur une plage inconnue, cherche un être qui puisse l'entendre et lui répondre.

" Après le bal champêtre, je vois toutes les jeunes filles, animées d'une gaîté folâtre, se prendre par la main

et s'avancer en chantant jusqu'au pied d'une colline élevée, dont la pente rapide est couverte de glace. Tout-à-coup elles gravissent, en courant, jusqu'au sommet de la colline; je croyais voir de loin une troupe d'anges qui remontaient vers le ciel. Mais quel est mon étonnement, lorsque tout-à-coup elles se disposent à descendre! Elles se prennent de nouveau par la main, et s'élancent sur le talus glissant. Leurs cheveux s'étaient dénoués, et flottaient au gré du vent. De tems en tems, elles suspendaient en cadence la rapidité de leur course, et fesaient languir leurs amans qui, rangés au bas de la montagne, leur tendaient les bras avec une vive impatience. Soudain elles y volent, elles s'y précipitent, mais non sans décence, et reçoivent sans rougir les baisers d'un amour innocent.

“ Ces tableaux animés, cette gaîté franche et naïve, l'image de la vie, de la jeunesse et de la santé, font vivement palpiter mon sein. “ Heureux pâtres ! m'écriai-je, que je vous porte envie! Je conçois, en voyant vos plaisirs, que l'homme puisse chérir l'existence. Que suis-je auprès de vous ? Affaibli par un mal dont le principe est inconnu, je m'éteins avant d'avoir vécu. Charmantes illusions de l'amour et de l'amitié, tendres affections qui attachez l'homme à l'homme, vous n'existez plus pour moi ! Les liens par lesquels je tenais à la société sont brisés. Isolé dans le monde, il semble que je n'y sois venu que pour y paraître et mourir !

“ Je rentre chez mon hôte, aussi fatigué que si je m'étais livré moi-même à tous les exercices dont je venais d'être le témoin. Mes génoux fléchissent sous moi, et mon émotion est aussi vive que celle d'un homme qui vient d'éprouver un grand malheur, auquel il n'était point préparé. Mon guide arrive quelques momens après le coucher du soleil ; il a fait pour moi l'acquisition d'une petite cabane, située sur le penchant du Breit-Lauvenen, l'une des hautes montagnes qui enveloppent la vallée de Lauterbrunn. D'énormes rochers couverts de sapins, couronnent l'habitation du pauvre Tom ; c'est ainsi que désormais je vais être appelé. A quelque distance de ma demeure, une jolie cascade jaillit de la montagne, et se déploye en nappe dans un pâturage qu'elle fertilise Je me vois aussi possesseur d'un troupeau d'une douzaine de chèvres, que je dois conduire sur les éminences couvertes de verdure, avec les autres bergers qui mènent joyeusement le genre de vie auquel me voilà condamné. Cette acquisition m'a enlevé presque tout l'argent que j'avais apporté d'Angleterre. Si je veux vivre, il faut que je travaille à la sueur de mon front comme mes nouveaux compagnons, aussi riches que moi. Ma demeure est propre, comme toutes les habitations de la Suisse. J'y trouve toutes les choses de première nécessité ; un petit banc pour m'asseoir, une table pour prendre mes repas, et un lit, un peu dur, il est vrai, pour un homme accoutumé à toutes les recherches de l'opulence et de la mollesse, mais assez doux pour reposer les membres robustes d'un pâtre que l'exercice a fatigué, et qui n'a pas besoin de solliciter le sommeil.

“ Les premiers jours sont affreux pour moi. L'isolement qui nourrit encore le noir chagrin dont je suis dévoré ; ce pain grossier que j'arrose de mes larmes, et auquel mon tempérament délicat n'est pas accoutumé; l'exercice violent que je me donne ; mes efforts pour suivre mes chèvres sur des hauteurs escarpées, au milieu des rochers, des précipices et des glaces; tout dans ce nouveau genre de vie contribue à précipiter le moment de ma destruction, moment que j'attendais avec l'impatience du désespoir. Bientôt je n'ai plus la force de sortir de ma cabane ; une fièvre brûlante s'allume dans mes veines ; une grande maladie se déclare, et mes pensées se perdent dans un affreux délire. Je n'ai de raison que ce qu'il

en faut pour sentir l'aiguillon des plus vives douleurs. Je restai, pendant quinze jours entiers, dans cet état mitoyen entre la vie et la mort, sans connaître mes dangers, sans savoir dans quels lieux j'existais; tantôt me croyant au sein de ma patrie et appelant mes amis, tantôt me croyant au milieu d'un désert sauvage, et poursuivant des fantômes qui fuyaient sans cesse devant moi. Quelquefois il me semblait voir à mes côtés cette jeune personne dont la tristesse m'avait si profondément touché au milieu du bonheur dont semblaient jouir ses compagnes. Tantôt elle était assise au pied de mon lit, et pleurait sur ma destinée; tantôt elle me prodiguait tous les soins d'une tendre pitié; mais bientôt cette douce image s'évanouissait comme mes autres songes. Enfin, après un sommeil léthargique, image du sommeil éternel dans lequel on me croyait plongé, mes yeux se rouvrent à la lumière, je les promène autour de moi, et ma première pensée est de me demander: Où suis-je? lorsque j'entends une voix qui s'écrie: Il est sauvé! il est sauvé! J'aperçois deux femmes, dont l'une est d'un certain âge; c'était elle qui s'était écriée: il est sauvé! l'autre, jeune comme le printems, douce comme la bienfesance, belle comme une fleur qui vient de naître, me regardait en silence; mais je vis bien dans ses regards qu'elle partageait le bonheur de sa mère. « Quoi! m'écriai-je, voilà les deux anges qui m'ont sauvé la vie! Je les ai vus dans mon sommeil, je les ai vus dans mon délire, et cette image n'était point une illusion!" Ces mots étaient prononcés en anglais; mes deux bienfaitrices ne purent les comprendre; mais elles devinèrent ma reconnaissance, car l'expression d'un sentiment vrai et profond est un langage universel.

« Laure et Marie (c'est ainsi qu'on les nommait dans la vallée) étaient adorés de tous les habitans de Lauterbrunn. Leur bienfesance était toujours en activité. Souvent elles gravissaient les montagnes et portaient sous le toit des bergers pauvres ou malades des secours ou des larmes. Leur demeure n'était pas éloignée de mon petit chalet; elles avaient appris, par mes compagnons, le danger dont j'étais menacé; soudain elles étaient accourues; et comme les soins réitérés de la pitié avaient donné à la bonne Marie quelques connaissances en médecine, elle avait deviné que j'étais la proie d'une fièvre maligne. Elle avait placé auprès de moi un vieux pâtre pour me soigner; et, tous les jours accompagnée de sa fille, elle m'apportait elle-même le suc des plantes salutaires qu'elle allait recueillir sur les montagnes.

« Grâces aux soins de Marie et de Laure, je me vis bientôt en pleine convalescence. Tantôt je promenais en chancelant mon petit troupeau dans le pâturage qui se déployait devant mon chalet, tantôt, appuyé contre un rocher, prêtant l'oreille au murmure d'une cascade, je méditais en silence sur ma destinée; une foule de sentimens que j'avais depuis long-tems oubliés, renaissaient par degrés dans mon cœur. Quand le matin je sortais de ma chaumière, mon âme se dilatait aux premiers rayons du soleil qui planait majestueusement au sommet des montagnes, et mes yeux s'accoutumaient insensensiblement au reflet des glaciers. Le soir, lorsque la brise s'élevait, je montais sur une petite éminence, et je savourais avec une délicieuse volupté les parfums qu'elle moissonne sur les monts tapissés de mille plantes aromatiques. Je laissais flotter mes pensées inconstantes comme les nuages légers qui passaient au-dessus de ma tête; et, plongé dans une rêverie toute sensuelle, je m'écriais: grand Dieu, je respire enfin!

« Un sentiment plus doux se mêlait encore à celui de mon existence. Descendu dans la plaine, j'allais me cacher dans le petit bois qui touchait à la cabane de Laure; là, j'attendais le moment où je verrais Laure pa-

raître. Mon cœur tressaillait au moindre bruit, et je me disais : c'est elle ? Si je la voyais de loin, je la suivais de l'œil tant que je pouvais encore l'apercevoir, et je retournais chez moi avec un sentiment de bonheur, et en me disant tout bas ; je l'ai vue! Mon attente était souvent trompée ! souvent je rentrais dans mon chalet sans avoir aperçu Laure ; mais je ne pouvais regretter des momens remplis d'espérance."

" Quelquefois je la voyais s'asseoir au bord d'un petit ruisseau ; elle y restait long-tems plongée dans de profondes méditations, regardait couler l'eau, et pleurait. Oh ! que n'aurais-je pas donné pour pouvoir voler près d'elle, et la consoler ! Mais je ne connaissais point les peines de Laure ; une secrète jalousie me disait que l'amour était la cause de ses larmes. Quels chagrins en effet peut-on éprouver dans cet âge où toutes les pensées sont des illusions, où toutes les illusions sont des jouissances, où toutes les jouissances sont pures, comme le cœur qui en est la source ?"

" J'allais souvent visiter Laure et Marie ; la reconnaissance m'en fesait un devoir et l'amour m'en fesait un besoin ; mais je n'entendais point leur langage, elles ne pouvaient comprendre le mien : cette ignorance doit-elle me séparer pour toujours de deux êtres que j'ai tant de raisons d'aimer ? Je ne puis supporter cette pensée, et je sens vivement la nécessité d'apprendre la langue des pâtres avec qui ma destinée me force de vivre. Je me livre donc à ce travail avec assiduité. Mes compagnons se chargent de mon éducation ; j'emploie toutes les forces de mon intelligence et de ma mémoire pour retenir les leçons qu'ils me donnent. Cette étude remplit tous mes instans, et, dirigeant mes pensées vers un but que mon cœur brûle d'atteindre, éloigne de mon esprit les idées funestes qui jusqu'à ce jour avaient empoisonné tout mon bonheur ; tant il est vrai que le travail de l'esprit est le spécifique le plus sûr pour les blessures de l'âme !"

(*La fin au prochain Numéro*).

MARVILLIANA

OU EXTRAITS DE VIGNEUL DE MARVILLER.

A voir M. Corneille, on ne l'aurait pas pris pour un homme qui fesait si bien parler les Grecs et les Romains, et qui donnait un si grand relief aux sentimens et aux pensées des héros. La première fois que je le vis, je le pris pour un marchand de Rouen : son extérieur n'avait rien qui parlât pour son esprit ; et sa conversation était si pesante, qu'elle devenait à charge dès qu'elle durait un peu. Une grande princesse qui avait désiré de le voir et de l'entretenir, disait fort bien qu'il ne fallait point l'écouter ailleurs qu'à l'hôtel de Bourgogne. Certainement M. Corneille se négligeait trop, ou pour mieux dire, la nature qui lui avait été si libérale en des choses extraordinaires, l'avait comme oublié dans les plus communes. Quand ses familiers amis, qui auraient souhaité de le voir parfait en tout, lui fesaient remarquer ces légers défauts, il souriait, et disait ; Je n'en suis pas moins pour cela Pierre Corneille. Il n'a jamais parlé bien correctement la langue française, peut-être ne se mettait-il pas en peine de cette exactitude ; mais peut-être aussi n'avait-il pas assez de force pour s'y soumettre. Quand il avait composé un ouvrage, il le lisait à madame de Fontenelle sa sœur, qui en pouvait bien juger. Cette dame avait l'esprit fort juste ; et si la nature s'était avisée d'en faire un troisième Cor-

neille, ce dernier n'aurait pas moins brillé que les deux autres: mais elle devait être ce qu'elle a été, pour donner un neveu à ses frères, digne héritier de leur mérite et de leur gloire.

Les premières pièces de théâtre de M. Corneille, ont été plus heureuses que parfaites; les dernières ont été plus parfaites qu'heureuses, et celles du milieu ont mérité l'approbation et les louanges que le public a données aux premières, moins par lumière que par sentiment.

La critique que cet excellent poëte a faite de ses propres ouvrages, est une entreprise sur lui-même, qui lui a gagné le cœur et l'estime de tous les honnêtes gens. Un homme fait comme l'auteur des réflexions morales, qui rapporte tout ce que nous fesons de bien aux ressorts de l'amour propre, ne manquerait pas de lui appliquer cette maxime, " que nous n'avouons de petits défauts, que pour persuader que nous n'en avons pas de grands." Mais il faut penser autrement de M. Corneille, qui ne consultait pas l'amour propre, quand il s'agissait d'exercer les vertus dont sa belle âme était ornée.

J'ai ouï dire à un homme sage, que le plus grand défaut des gens qui sont accoutumés à avoir toutes leurs aises, c'est de s'imaginer qu'ils ne sauraient rien entreprendre de pénible sans intéresser leur santé. Il me rapportait à ce propos l'histoire de l'abbé Rucellay que M. Girard a insérée dans la vie de M. le duc d'Espernon.

Cet abbé, petit-neveu de *monsignor Giovani della Casa*, si connu par ses ouvrages, était passé de la cour de Rome, où il avait reçu un affront, à celle de France, qui le considérait à cause de la beauté de son esprit, de sa grande dépense, ou pour mieux dire, de ses profusions; car on a vu servir à sa table et à celle de l'abbé Francipani, qui était de son humeur, des basins de vermeil tout chargés d'essences de parfums, de gants, d'éventails, et même de pistoles pour le jeu, après le repas. Il est facile de juger par-là quel homme c'était que M. Rucellay; sa délicatesse en toute chose allait à l'excès; il ne buvait que de l'eau; mais d'une eau qu'il fallait aller chercher bien loin, et pour ainsi dire, choisir goutte à goutte. Un rien le blessait; le soleil, le serein, le moindre chaud, ou la moindre intempérie de l'air, altérait sa constitution. La seule appréhension de tomber malade, l'obligeait à garder la chambre et à se mettre au lit. C'est à lui que nos médecins sont obligés de l'imagination des vapeurs; cette maladie sans maladie, qui fait l'exercice des gens oisifs, et la fortune de ceux qui les traitent. Ce bon abbé gémissait doucement sous le poids de ces bagatelles, n'osant rien entreprendre où il y eût tant soit peu de fatigue et de peine. A la fin, piqué d'ambition ou plutôt du désir de se venger de ses ennemis, il entreprit de servir la reine Marie de Médicis dans des intrigues fort mêlées, et qui demandaient beaucoup d'activité. La vue du travail, qui lui paraissait un monstre, pensa lui faire quitter prise; mais se surmontant, il devint si robuste et si actif, que ses amis qui le voyaient travailler tout le jour, ne point reposer la nuit, courir la poste sur de méchans chevaux, boire et manger chaud ou froid comme il trouvait, lui demandaient des nouvelles de l'abbé Rucellay, ne sachant point ce qu'il était devenu, ni quel autre homme avait pris sa place, ou dans quel autre corps son âme était passée.

Le duc d'Orléans, qui fut depuis roi de France sous le nom de Louis XII, ayant été pris à la bataille de S. Aubin et renfermé dans la tour de Bourges, s'appliqua à la lecture des bons livres qu'il avait négligée jusqu'alors, et devint un fort habile prince. M. de Montmorency, fils aîné

du connétable Anne de Montmorency, fait prisonnier au siége de Therouanne, par le prince de Piémont, lieutenant général de l'empereur, ne sachant à quoi s'occuper, demanda des livres, sans trop penser à ce qu'il demandait; car ayant été élevé par un père qui n'aimait pas les lettres, il ne connaissait point d'autre livre que son épée: cependant il prit tant de goût à la lecture, qu'il y mit dans la suite toute son affection, et en tira beaucoup d'utilité. Le vicomte de Turenne étant tombé par sa faute entre les mains du duc de Parme, qui le retint long-tems en prison pour le punir de sa fierté, passait ses tristes journées à s'instruire à fond de tout ce qui regarde la politique et la guerre. On a de ce seigneur un traité de l'art militaire, et de fort bons mémoires, qui sont le fruit de sa prison et de ses veilles. Le marquis de Pescaire, après la bataille de Ravenne où il fut pris, composa, durant sa détention, un livre d'amour, qu'il dédia à sa femme Vittoria Colonna, qu'il aimait passionnément. La reine Marguerite, première femme de Henri IV, arrêtée au Louvre, où elle avait son appartement pour prison, se forma aux sciences par la lecture des bons livres; et ce fut dans sa retraite au château de Carlet en Auvergne, qu'elle écrivit ses mémoires, qui sont une fine apologie des irrégularités de sa vie et de sa conduite. Charles I, roi d'Angleterre, composa durant sa cruelle prison au château de Holmby le beau livre intitulé, *portrait du Roi*, qu'il adressa à son fils, dont les réflexions politiques (comme l'a dit un auteur) sont dignes de Tacite. Le maréchal de Bassompierre, détenu à la bastille, employait le tems à lire de bons livres, et à faire des remarques et des mémoires qui lui sont glorieux.

La prison n'a pas nui aux gens d'étude; car sans parler de Démosthène qui s'enferma volontairement dans une prison pour étudier la morale; ce fut dans une prison que Boëce composa son excellent livre de la consolation de la philosophie. Grotius fit dans la prison son commentaire sur S. Mathieu, le chef-d'œuvre de ses livres sur la sainte écriture. Bucanam, dans les cachots d'un monastère de Portugal, composa sa belle paraphrase des pseaumes de David, que le fameux poëte Nicolas Bourbon préférait à l'évêché de Paris. M. Pelisson de l'académie française, durant cinq ans de prison, reprit ses études de la langue grecque, de la phiosophie et de la théologie, avec un soin qui a produiti beaucoup de fruit. Jérôme Magius, dans les fers chez les Turcs, a écrit deux traités, l'un des cloches et l'autre du chevalet, sans d'autre secours que celui de sa mémoire: en quoi il a montré autant de force d'esprit que de profonde érudition. Estienne Zegedin, durant sa captivité à Constantinople, écrivit des livres de théologie. On prétend que ç'a été sur les galères de Barbarie, que Michel Cervante composa son dom Quixchotte, qui est celui de tous les livres que M. de S. Evremont dit qu'il aimerait mieux avoir fait, parce qu'à son avis, il n'y en a point qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût de toutes choses.

La reine d'Angleterre, Henriette de France, avait l'esprit vif et heureux en jolies réparties. A son arrivée à Londres, le roi son époux lui montrant son cabinet, qui était l'un des plus riches de l'Europe, lui fit remarquer entr'autres un parfaitement beau portrait de Calvin, peint par Vandik, la plume à la main sur un livre, et les yeux attachés au ciel. La reine le regarda long-tems sans rien dire. A la fin le roi la voyant si appliquée, lui demanda à quoi elle pensait. Je pense sire (répondit cette princesse) que ce n'est pas merveille, si Calvin n'a rien fait qui vaille, puisqu'il ne regardait pas à ce qu'il fesait.

DE QUELQUES USAGES RUSSES

COMPARÉS À CEUX DES ANCIENS,*

PAR LE MARQUIS DE CASTELNAU.

De l'Hospitalité.

L'Hospitalité est un devoir plus strictement rempli par les Russes, qu'il ne l'était autrefois à Athènes et à Rome; ailleurs on cite des exemples d'hospitalité, ailleurs c'est une vertu que l'on admire; en Russie c'est un usage d'autant plus honorable pour cette nation qu'elle n'a point de rivale en ce genre.

Les Egyptiens regardaient les devoirs de l'hospitalité comme sacrés. Héliodore nous représente les Ethiopiens convaincus de ce même principe. Les Grecs firent de l'hospitalité un point essentiel de leur religion, et l'établirent sur la fable de Jupiter descendu sur la terre pour châtier Lycaon qui égorgeait ses hôtes; chaque Grec voyait dans le voyageur étranger Jupiter déguisé, et la crainte d'être désagréable au dieu fesait redoubler les soins et les attentions qu'on avait pour l'inconnu.

Le principe d'hospitalité est plus noble en Russie, il est dépouillé de toute idée de crainte: non-seulement on accueille les étrangers de bon cœur, avec plaisir, mais même avec reconnaissance; chose unique, admirable et pas assez admirée, on les remercie de la préférence qu'ils ont accordée.

C'est un beau trait de la vie d'Alexandre de Macédoine, que l'édit par lequel il déclara "que les gens de bien de tous les pays étaient parens les uns des autres, qu'il n'y avait que les méchans qui fussent exclus de cet honneur."

Les Romains dans les beaux jours de la république, enchérissaient sur tout ce qui leur paraissait noble et vertueux; reconnaissant l'hospitalité comme le plus saint des devoirs, ils reconnurent aussi des dieux qui présidaient à son exécution; Jupiter, Hercule, Castor, Pollux, Minerve, Vénus, furent les divinités hospitalières. Cette vertu de l'hospitalité passa bientôt de la capitale dans les villes de l'empire; les colonies imitaient leur métropole; on accourait au-devant du nouvel arrivé, on le fêtait, on l'obligeait à se regarder comme de la maison. Il n'y a qu'un peuple en Europe qu'on puisse comparer aux anciens, et c'est le peuple Russe. Offrons maintenant les usages des uns et des autres, et nous y trouverons les mêmes principes et la même pratique.

Anciennement "Lorsqu'on était averti qu'un étranger arrivait, celui qui devait le recevoir allait au-devant de lui, et après l'avoir salué et lui avoir donné le nom de père, de frère ou d'ami, plutôt selon son âge que par rapport à sa qualité, il lui tendait la main, le menait dans sa maison, le fesait asseoir et lui présentait du pain, du vin et du sel."

Il semble que cet article ait été copié d'après les usages Russes, il ne faut en excepter que le vin qui est suppléé par de l'eau de vie. "Ce n'était ordinairement qu'après le repas qu'on s'informait du nom de ses hôtes et du sujet de leurs voyages."

Souvent le paysan Russe fait des

* On ne peut peindre les mœurs d'un rassemblement d'autant de nations différentes, que la nouvelle Russie en renferme. Le seul gouvernement de Catherinoslaw, et une partie de celui de Kerson, réunissent beaucoup de Russes; nous nous contenterons de faire un rapprochement entre les usages de ces Russes, et ceux des Grecs et des Romains.

questions pendant le repas; mais l'habitude de servir l'*ante cœnium* des Romains existe et chez le noble et chez l'artisan; ainsi on présente quelque chose avant le repas dans toute la Russie. A Rome c'était le plus souvent des huîtres; en Russie ce sont des viandes salées, du poisson séché, ou des œufs de poisson.

"Il était de l'usage et de la décence de ne point laisser partir ses hôtes sans leur faire des présens, qu'on appelait *xenia;* ceux qui les recevaient les gardaient soigneusement, comme un gage d'une alliance consacrée par la religion. On rompait aussi une pièce de monnaie ou plus communément on sciait un morceau d'ivoire dont chacun des contractans gardait la moitié, c'est ce qui est appelé par les anciens *tessera hospitalitatis*."*

Le voyageur Russe salue en sortant l'image qui est placée au haut du mur, comme il l'a saluée en entrant. S'il est pauvre, la maîtresse de la maison lui donne une pièce de monnaie et met du pain dans son sac, en le remerciant et lui souhaitant un heureux voyage au nom de Dieu.

Les droits de l'hospitalité étaient si sacrés parmi les anciens, qu'on regardait le meurtre d'un hôte comme le crime le plus irrémissible, et quoiqu'il fût involontaire, on croyait qu'il attirait la vengeance de tous les dieux."

Un paysan Russe, non-seulement repousse toute insulte faite à son hôte, mais il s'en trouve personnellement offensé.

Hospitalité de Russie, je te bénis! puisse l'hommage de la reconnaissance de tous ceux qui t'ont éprouvée, être digne de toi! Liée aux vertus héroïques, tu ajoutes à leur sacré caractère; tu es dans le sein de ton pays le complément de cette gloire si répandue au dehors.

* Le *tessera hospitalitatis* ne doit point être confondu avec *xenia* des Grecs: ce dernier était un présent donné par le maître de la maison, selon les circonstances où le voyageur se trouvait.

Des Surnoms.

L'usage d'ajouter au nom d'une personne celui de ses qualités, de ses exploits, ou le nom de son père, remonte à la plus haute antiquité.

Les Hébreux portaient le nom de leur père, de la même manière que les Russes le pratiquent aujourd'hui; ils disaient *Atchi-ben-Notti,* Atchi fils de Notti; les Russes disent *Gabriel Petrowitch,* Gabriel, fils de Pierre.

Les divinités du paganisme eurent des surnoms; ils se rapportaient ou à des goûts qui leur étaient particuliers, ou aux lieux consacrés pour leur culte: on disait Jupiter *Ammon,* Neptune *Poseïdon,* ou brise-vaisseaux, etc.

Les Romains adoptèrent cet usage: le nom d'un pays conquis était ajouté à celui du vainqueur; c'est ainsi que Scipion fut surnommé *l'Africain.* Les Russes pratiquent cet usage, qui est la distinction la plus flatteuse qu'une famille puisse recevoir.

Préjugés.

On ne peut s'empêcher de jeter quelques ombres défavorables sur un tableau renfermant un précis des usages qui s'unissent aux mœurs; mais en reprochant de légères imperfections, on avoue de même que les préjugés s'effacent tous les jours; à peine les retrouve-t-on dans la classe où l'éducation fait des progrès. Ce n'est que dans la portion la moins fortunée de la société, chez laquelle les lumières parviennent plus lentement, qu'on retrouve la racine des préjugés, qui ne pourra être entièrement extirpée qu'après une lutte longue et pénible.

La fascination nommée par les Grecs *bazeania,* et à laquelle un grand nombre de femmes Grecques ajoutaient foi, conserve encore beaucoup de partisans parmi les femmes Russes. On entend par fascination, le maléfice produit par une âme forte sur une plus faible; il est dans la nature que ce préjugé se déracine

plus difficilement, parce qu'il tient aux affections les plus chères. Le nouveau-né présente à sa jeune mère un intérêt si vif, si puissant, que tont ce qui se rapporte à lui fait vibrer la corde des sensations de l'âme; dans cet état, où trouver assez de force pour mépriser le prejugé ? Si le raisonnement l'emporte, on a beau faire, le cœur souffre encore un peu. Mercurialis a pensé,* que les corps des enfans et des femmes étaient plus exposés à la fascination, parce que les corps des enfans ne sont point défendus par leurs âmes, et que ceux des femmes le sont par des âmes faibles et timides.

Que de ménagemens ne faut-il pas à l'égard d'une bourgeoise accouchée depuis peu ! que d'art faut-il employer sur les questions qui regardent le nouveau-né ! Si par malheur, lorsque la nourrice présente cet enfant, on témoigne du plaisir de le voir frais et bien portant, la mère fait un mouvement d'improbation, et la fausse honte qui l'empêche d'éclater n'atteint point la nourrice; elle se retire furieuse, en jetant un regard d'indignation sur le sorcier, qui s'avise de trouver le nourrisson en bon état; viennent ensuite les contorsions, les simagrées, pour détruire le maléfice.

Les femmes Romaines étaient persuadées du pouvoir malin de la fascination. Dans leur sollicitude maternelle, elles demandaient des dieux protecteurs des enfans, et on leur fabriquait des dieux avec bien plus de facilité que les statuaires ne représentaient leurs images : Fascinus devint le génie protecteur de l'enfance, et les déesses Cuba et Cumina lui furent adjointes dans son ministère. Cumina les fesait dormir, Cuba présidait au berceau, Fascinus garantissait des sortilèges.

Les symboles de ce dieu et de ces déesses prouvent le délire du culte religieux des Romains.

* Mercurialis l. 1, c. 3.

Divination.

La divination a beaucoup perdu de son crédit dans les grandes villes; il n'y a plus que quelques paysans qui pensent de bonne foi qu'il n'est pas indifférent de jeter dans l'eau des figures de plomb ou de cire.

Le sort des cartes amuse encore quelques graves personnages, ce n'est pas qu'il faille les accuser de consulter le sort, c'est uniquement un délassement un peu difficile à concevoir; mais s'il délasse, son but est rempli. Ce but n'est pas le même pour tous: nous avons vu des dames de village interroger les cartes pour savoir si la récolte serait abondante, si un voyage serait heureux; à leur exemple, de jeunes personnes cherchent à s'instruire, par le même moyen, du destin qui les attend durant l'année: si l'hymen leur sourira, quel sera leur époux, et d'autres sujets mystérieux dont les arrêts devaient dépendre d'un as venu trop tôt ou trop tard, et qui donnaient à leur figure une impression gaie ou triste, suivant que les cartes en décidaient.

La crédulité excitée par la crainte ou par l'espérance, a été de tous les tems; et si les femmes Russes qui n'ont pas reçu d'éducation, croient aux devins, si elles expliquent les songes, si l'inspection des mains leur promet des pronostics assurés, si elles sont persuadées de la mort, dans l'année, d'un des treize convives assis au même banquet, si une salière renversée est pour elles le signal d'un événement sinistre, convenons que ces puérilités ont eu des partisans dans tous les pays.

Les Hébreux expliquaient les songes; les Grecs et les Romains consultaient le sort; ils ouvraient leurs livres au hasard, et le passage qui se présentait le premier passait pour l'arrêt des destinées : ce fut ainsi que Brutus, ouvrant l'*Iliade* à l'endroit où Patrocle dit : « Le cruel destin et le fils de Latone lui ont ôté la vie » en conclut qu'il succomberait. Au rapport de Spartien Adrien ouvrit l'E-

néide et y trouva qu'il parviendrait à l'empire. Lampride en dit autant d'Alexandre Sévère.

L'esprit de superstition est l'enfant contrefait d'une imagination égarée; c'est lui qui a créé les vertus accordées à certains jours, et les dangers qui en accompagnent d'autres; c'est lui qui a établi le pouvoir innocemment accordé à certains nombres; c'est aussi lui qu'une éducation soignée détruira.

Politesse.

Chaque pays est poli à sa manière: la politesse tient plus aux bienséances qu'aux affections du cœur; c'est une monnaie reçue dont on paie et dont on est payé: ceux qui sont trop généreux dans ce genre de paiement sont des flatteurs.

A juger de la politesse d'une nation par ses révérences et ses saluts, la Russie l'emporterait sur toutes les autres: à considérer la politesse sous les rapports des bienséances à remplir, elle est adaptée en Russie aux mœurs et aux usages; ainsi il y aurait de l'injustice d'exiger que les Russes fussent polis précisément de la même manière que ceux qui ont d'autres usages et d'autres mœurs.

Les Italiens sont plus démonstratifs, les Russes plus vrais; les Français l'emportent par les attentions délicates, les Russes les surpassent par les attentions solides. La politesse française a tout l'extérieur de l'abandon, du dévouement noblement exprimé; la politesse russe a beaucoup pris de cette expression parmi les grands; mais chez les petits, les démonstrations tiennent trop à l'humilité.

On voit qu'en France cette politesse a pris son origine dans un état habituel de pétulance, dans cet honneur pointilleux prêt à se cabrer pour peu de chose; d'où il résulte qu'on doit poliment excuser la plus petite inadvertance. La politesse russe est moins assujettie à ces nuances; on les admettra avec le tems, car l'exemple des grands devient partout la règle des petits.

La politesse des anciens a plus de rapport avec celle des Russes; elle était de même plus réservée, mieux adaptée à l'âge, au rang, à la dignité des personnes, et dégagée de cette inquiétude de personnalité qui gâte ailleurs les agrémens de l'affabilité.

La politesse, considérée sous l'aspect des devoirs qu'un homme doit à un autre, est un acte de justice: la Russie l'observe comme les Grecs et les Romains l'ont observée.

Envisagée sous le rapport de l'amabilité, la politesse du midi de l'Europe a donné le bon ton au reste du monde.

Un Romain d'un rang supérieur ne laissait jamais apercevoir sa supériorité; il semblait l'oublier lui-même pour mettre les autres à leur aise. Cette manière d'être poli a d'autant plus d'avantages réels, qu'indépendamment de la considération qui en augmente, on se fait des amis de tous ceux qui vous approchent. Il est hors de doute que les seigneurs de la Nouvelle Russie voudront imiter aussi les Romains dans cette dernière manière d'être poli.

Bains publics.

C'est un des usages qui rapproche le plus les Russes des anciens. Le bain de vapeur, qu'on nommait à Rome *Tepidarium*, est préparé en Russie d'une manière très-simple; elle consiste à faire rougir des pierres sur lesquelles on jette de l'eau, ce qui remplit la chambre de vapeur. Dans la Nouvelle Russie on ne se roule point dans la neige; mais on reçoit de l'eau froide sur le corps lorsqu'il est en sueur.

Les Romains, imitateurs des Grecs, adoptèrent l'usage des bains du tems de Pompée.* Mécenne fit bâtir, sous Auguste, le premier bain à l'usage du peuple; Agrippa, pendant qu'il

* Pline.

fut édile, en fit construire cent soixante-dix.

Dans la Nouvelle Russie, les sexes ont des bains séparés. On aurait tort de conclure que lorsque les Russes prenaient les bains en commun, l'honnêteté publique en souffrît. La plus grande preuve de l'innocence des mœurs, était sans doute de n'être pas scandalisé de ce qui révolterait d'autres peuples et d'autres mœurs.

Table de Pythagore.

Ce serait une omission que de passer sous silence, dans un rapprochement des usages anciens avec ceux des Russes, la table de Pythagore, qu'on nomme en Russe *chtchoty*.* C'est un cadre long, divisé par plusieurs cordes d'airain parallèles ; dans chacune de ces cordes sont passées une certaine quantité de petites boules d'ivoire, d'os ou de bois, toutes mobiles, et que l'on déplace à volonté dans toute l'étendue de la corde. D'après le rapport des nombres entre les parallèles supérieures et inférieures, on obtient sur-le-champ la résolution d'un compte.

Cet instrument, adopté dans la Nouvelle Russie, était en usage chez les Romains ; *Fulvius Ursinus* et *Ciaconius* l'ont décrit d'après d'anciens monumens. On calcule dans les comptoirs de la Chine avec le même secours.

Poêles ou Fourneaux.

L'usage des poêles est commun aux Romains et aux Russes ; mais il est surprenant que ses derniers n'aient pas adopté les *fornaces vaporariæ :* c'étaient des fourneaux construits sous terre, ayant leurs ouvertures placés de manière qu'elles communiquaient à des tuyaux dans chaque mur, et qui se fermaient près du toit. Ces longs tuyaux correspondaient à de plus petits qui traversaient dans les moindres murs : la disposition était tellement ordonnée que chaque pièce pourrait recevoir à volonté la chaleur par trois ou quatre ouvertures.

Nous ne confondons pas ce qu'on nomme tuyaux de chaleur, avec les *fornaces vaporariæ*. Les tuyaux de chaleur, connus en Nouvelle Russie, ne chauffent que quelques pièces, et sont des accessoires aux autres fourneaux, tandis que ceux dont nous parlons suffisaient pour chauffer toute une maison.

Habillement.

Rome, dans les premiers tems de la république, n'aspirait point à porter les vêtemens de la mode ; ses armes composaient tout son luxe. C'est à ce tems reculé que se rapporte d'avantage le costume du paysan Russe avec celui des conquérans d'une partie du monde. Comme les Russes, ils avaient des peaux de brebis pour vêtemens et pour lit ; comme les Russes, ils fabriquaient des étoffes de laine grossière, et en formaient de longues tuniques fermées par une ceinture ; comme les paysans Russes, ils avaient la chaussure ouverte depuis le coude-pied et fermé par un lacet ; le bas de la jambe était enveloppé de même, avec des bandes d'étoffes, connues sous le nom de *vincula*.*

Lorsque la mode de penser, de parler, de se vêtir comme les Grecs,

---

* Il faut distinguer cette table de Pythagore de celle de multiplication qu'on lui attribue aussi : cette dernière ne sert uniquement qu'à multiplier un nombre par un autre, au lieu que l'*abacus pythagoricus* est une table de nombres par laquelle on peut trouver beaucoup de solutions arithmétiques. Les marchands Russes s'en servent avec la plus grande falicité.

* Dans les *Métamorphoses*, Ovide dit : *Vincula duo pedibus demunt ;* Virgile, dans l'Enéïde l, 8. *et tyrrena pedum circumdit vincula plantis.*

s'empara des Romains, réforma une partie de leurs opinions, changea l'énergie de leurs expressions, en les adoucissant par les séductions de l'éloquence, le costume eut aussi ses variations. Dès lors, plus de ressemblance entre la manière de se vêtir à Rome, et celle dont le paysan Russe est vêtu depuis des tems immémoriaux.

Aussi, est-ce très-improprement qu'on a assimilé les *anutchi* des Russes au cothurne: Eschyle fut l'inventeur de ce dernier, pour grandir les acteurs qui représentaient les héros de ses tragédies. Un paysan Russe marcherait mal avec des talons hauts de trois pouces.

La noblesse, une grande partie de la bourgeoisie ont quitté en Nouvelle Russie le costume national; les dames adoptent aussi celui du reste de l'Europe, que leurs grâces naturelles savent embellir.

Il est dans la bourgeoisie une classe de gens dont le luxe doit principalement éclater sur les vêtemens de leurs femmes: le beau sexe, le même dans tous les pays, quant au vœu de plaire, a, dans celui-ci, le talent de persuader aux époux que leur honneur est lié à la mise de leurs épouses.

Il n'est pas possible de trouver d'objet de comparaison entre le vêtement des femmes Russes et celui des Grecques et des Romaines: elles n'ont entre elles de commun que le fard, mais avec des restrictions à l'honneur des femmes Russes.

Les Romaines avaient deux visages: celui de la maison, pour l'époux, c'était le visage domestique; il était couvert d'une pâte que Popée inventa. Juvénal nous apprend que les lèvres de l'époux s'y prenaient à la glu. *Hinc miseri viscantur labra mariti.*

Le second visage était pour les amans. La femme Russe, au contraire, n'a enlaidi sa figure avec du blanc, du noir et du rouge, que pour payer le tribut à l'usage; rendue chez elle; sa figure est toute à la nature, un seau d'eau la débarbouille.

Sous Auguste, il n'y avait que les femmes de qualité qui osassent mettre du rouge; mais après lui, ce fut l'usage général. En Russie, au contraire, il paraît que de tout tems les femmes se sont fardées.

Danse.

La danse Russe a un caractère qui lui est particulier; c'est une action où l'on distingue l'exposition, le nœud et le denoûment.

De bonne foi, convenons qu'il y a une distance énorme entre cette danse et ces froides contre-danses, ces anglaises, &c., où, aux ordres d'un orchestre, on saute pour le plaisir de sauter, où l'on recommence la même figure jusqu'à ce que la fatigue termine la monotonie de la danse.

Dans la danse Russe, au contraire, tout est jeu, motif, action. Une pantomime décente* est l'interprète de vos sentimens; c'est vous qui subordonnez l'orchestre, qui trompez à votre gré l'attente du spectateur, en introduisant une scène nouvelle; qui terminez quand il vous plaît, qui jouissez, en un mot.

Sont-ce les Grecs qui ont fourni aux Russes ce genre de danse? Un pédant écrira des volumes pour le prouver; je l'ignore. Eh! pourquoi cette fureur de vouloir trouver à toutes choses une origine fixe, comme s'il n'était pas permis à un peuple gai et spirituel d'être lui-même l'auteur de ce qui nous frappe dans la manière de varier ses plai-

---

* On abuse de tout, mais la décence m'a paru le plus strictement observée dans la bonne compagnie.

Chez le peuple, on y retrouve l'âme, le sentiment, le jeu, la diction même la mieux exprimée. Un paysan ne serait pas aussi éloquent dans ces discours qu'il l'est dans sa danse; l'éducation lui manque dans le premier cas, son âme lui suffit dans le second.

sirs? Je ne fais ici que des comparaisons entre les usages anciens et les usages Russes; je me garde bien de perdre mon tems à établir ce qui ni d'autres ni moi, ne saurions prouver; ainsi quoi qu'il en puisse être, cette danse fesait les délices des Ioniens avec cette différence que l'Ionie étant le pays le plus voluptueux de l'Asie, " sa musique, sa danse, sa poésie, se sentaient de sa mollesse." Il serait aussi indécent que déplacé de décrire la danse de Samos, elle avait à Milet un caractère piquant, parce qu'il y régnait plus de décence.

Les Romains avaient pris des Grecs la danse nuptiale, les Grecs la tenaient des Egyptiens; mais ni les Egyptiens, ni les Grecs, ne se permirent les obscénités que Tibère autorisait à Rome.

Chez les Russes, dont les mœurs étaient pures, la danse des noces participa de ces mœurs, et conserva la décence que les Romains avaient négligée.

Il ne faut pas confondre ce genre de danse avec la *khorovodi*, ou danse nuptiale Russe, qui s'exécute en dansant en rond.

A Rome, la fureur de la danse nuptiale alla si loin, que les jeunes gens de qualité remplaçaient les acteurs à gages, et Domitien chassa du sénat des pères conscrits qui s'étaient avilis au point d'exécuter en public ces sortes de danses.

Ainsi la danse nationale Russe remonte à l'antiquité la plus reculée, sans avoir altéré les mœurs, sans avoir provoqué ce goût de libertinage qui perdit Athènes et Rome.

Danses Champêtres.

" Pan, qui les inventa, voulut qu'elles fussent exécutées dans la belle saison, au milieu des bois. Les Grecs et les Romains avaient grand soin de les rendre très-solennelles dans la célébration des fêtes du dieu qu'ils en croyaient l'inventeur. Elles étaient d'un caractère vif et gai: les jeunes filles et les jeunes garçons les exécutaient avec une couronne de chêne sur la tête, et des guirlandes de fleurs qui leur descendaient de l'épaule gauche et étaient rattachées sur le côté droit."

Ce que je viens de transcrire est littéralement observé par les paysans Russes: au lieu de couronnes de chêne ils se servent, en Nouvelle Russie, de fleurs jaunes, également disposées en couronnes, et les guirlandes sont remplacées par des gâteaux qui ne gâtent rien à la fête.

Danses Militaires.

Les danses militaires sont très-anciennes en Russie; elles nous rappellent celles des Spartiates qui, braves comme les Russes, allaient en dansant à la rencontre de l'ennemi. De nos jours ces danses sont tombées en désuétude; en changeant les armes on a nécessairement rendu la danse armée difficile et dangereuse; une baïonnette bien affilée n'est point propre à cet exercice. On se contente, dans la cavalerie, de frapper les éperons l'un contre l'autre, d'agiter les garnitures des sabres de manière que leur cliquetis marque la mesure.

La danse des Romains consacrée au dieu Mars ne peut être considérée comme une danse militaire, puisque c'étaient douze prêtres qui dansaient en chantant des hymnes en l'honneur du Dieu des combats.

La danse des Kozaks appartient en propre à la Nouvelle Russie; elle a été répandue dans tout l'empire; les étrangers la connaissent aussi.

BAGATELLES.

GUSTAVE Adolphe, le conquérant du Nord, regardait les combats particuliers, comme la ruine de la discipline. Dans le dessein d'abolir dans son armée cette coutume barbare : il avait prononcé la peine de mort contre tous ceux qui se battraient en duel. Quelque tems après que cette loi eût été portée, deux officiers supérieurs qui avaient eu quelque démêlé ensemble, demandèrent au roi la permission de vider leur querelle l'épée à la main. Gustave fut d'abord indigné de la proposition; il y consentit néanmoins ; mais il ajouta, qu'il voulait être témoin du combat, dont il assigna l'heure et le lieu. Il s'y rend avec un corps d'infanterie qui environne les deux champions. Ensuite il appelle le boureau de l'armée, et lui dit : " *Un tel,* dans l'instant qu'il y en aura un de tué, coupe devant moi la tête à l'autre." A ces mots les deux officiers restèrent quelque tems immobiles ; mais reconnaissant bientôt la faute qu'ils avaient faite, ils se jetèrent aux pieds du roi, lui demandèrent pardon, et se jurèrent l'un à l'autre une éternelle amitié.

Commissaire embarassé.—Une duchesse était accusée de magie. On nomme un commissaire pour lui faire subir interrogatoire, La laideur affreuse du magistrat, et la gravité concertée, auraient pu effrayer toute autre que cette dame. Cependant elle le laissa tranquillement s'acquitter de sa commission. Elle avoua le désir qu'elle avait eu de lier conversation avec le diable, et qu'elle avait même vu cet ange infernal, Comment était-il fait, lui demande le commissaire ?—Ma foi, répondit la duchesse, si vous voulez que je vous le dépeigne au naturel, tenez, Monsieur, il vous ressemblait comme deux gouttes d'eau : puis s'adressant au greffier : Ecrivez ma réponse, lui dit-elle. Le commissaire qui vit que cette procédure apprêterait à rire à ses dépens, jugea à propos de supprimer le procès-verbal.

Vers l'an 1650, il y eut à Tunis une peste qui donna lieu à un fait assez particulier. Un prêtre de la mission française, nommé *Levacher,* qui demeurait dans cette ville, avait avec lui un autre prêtre de la même mission, nommé *Guérin.* La peste ayant frappé le premier, il fut en peu de tems tenu pour mort, et on se mit en devoir de l'ensevelir. M. Guérin écrivit en conséquence à M. Vincent, supérieur général de la mission en France, qu'il avait plu à Dieu de disposer de M. Levacher, et qu'il allait le faire porter en terre. La lettre fut aussitôt remise à un capitaine de vaisseau, qui était près de partir pour la France. Comme on était sur le point de mettre M. Levacher dans la bierre, il fit quelques mouvemens qui indiquèrent qu'il n'était pas mort, Aussitôt on le tire de son suaire, et on le remit dans son lit, cependant M. Guérin fut aussi frappé de la peste avec tant de violence qu'elle le tua véritablement en peu d'heures; et il fut enterré. Quelques jours s'étant passés, et M. Levacher bien rétabli, ne sachant pas ce que M. Guérin avait écrit de lui, manda aussi à M. Vincent que Dieu avait disposé de M. Guérin, envoya sa lettre au capitaine prêt à partir. C'était le même qui avait reçu la première, et qui attendait pour son départ un vent favorable. Le voyage ayant été heureux, le supérieur général de la mission reçut en même tems les deux lettres, dont la date ne différait pas beaucoup. On peut juger qu'elle fut la surprise de ce supérieur, de recevoir deux lettres de deux hommes qui mandait la mort l'un de l'autre, de la même manière, et avec les mêmes circonstances. On ne pouvait méconnaître leur écriture, ni le cachet de la mission. On ne savait enfin que penser de cette aventure, dont le mystère ne fut éclairci que quelques mois après.

Le duc de Roquelaure n'était pas beau. Un jour ce seigneur rencontrant un Auvergnat fort laid, qui avait des affaires à Versailles, il le présenta à Louis XIV, en lui disant,

qu'il avait les plus grandes obligations à ce gentilhomme. Le roi voulut bien accorder la grâce qui lui était demandée, et s'informa du duc quelles étaient les obligations qu'il devait à cet homme.—Ah! Sire, repartit M. de Roquelaure, sans ce magot-là, je serais l'homme le plus laid de votre royaume. Le roi sourit à cette saillie, et l'Auvergnat en homme d'esprit; ne fit pas semblant d'y prêter attention, et ne parut occupé que de sa reconnaissance.

Le duc d'Ossone, vice-roi de Naples, était allé sur les galères du roi d'Espagne le jour d'une grande fête, pour exercer le droit qu'il avait de délivrer un forçat. Il en interrogea plusieurs, qui tâcherent, tous de s'excuser et de le convaincre de leur innocence. Un seul avoua naïvement ses crimes, en disant qu'il méritait encore une plus grande punition. *Qu'on chasse*, dit le duc, *ce méchant homme, de peur qu'il ne pervertisse ces honnêtes gens-là.* Il récompensa ainsi la sincérité de ce galérien.

Le Sultan Amurath, avait défendu le tabac. Se trouvant un jour déguisé à Scutaret, il se plaça dans la barque qui passe à Constantinople. Il y avait un Spahis qui se mit à prendre du tabac; le grand Seigneur lui demanda s'il n'avait pas peur des défenses; il répondit que personne ne pouvait l'empêcher d'en prendre, que c'était son pain et lui demanda s'il en voulait. Le grand Seigneur ayant pris sa pipe, se mit dans un coin de la barque pour fumer, comme s'il eût appréhendé d'être vu. Lorsqu'ils furent à terre, il invita le Spahis à venir boire du vin en un lieu où il y en avait de bon. Celui-ci y ayant consenti, le grand Seigneur le mena vers le lieu où ses gens l'attendaient; et en étant assez proche, il crut, comme il était très-fort, qu'il pourrait lui seul arrêter cet homme; c'est pourquoi il le prit par le collet. Le Spahis, étonné de cette hardiesse, soupçonna que c'était le grand Seigneur, et se voyant perdu, il prit vitement sa masse qui pendait à sa ceinture, et lui en donna un si grande coup sur les reins, qui le jeta par terre et s'enfuit. Ce prince piqué d'avoir manqué son coup, fit publier qu'il tenait pour brave celui qui était l'auteur de cette action, et que s'il se présentait il lui donnerait une grande récompense; mais le Spahis qui ne se fiait pas à sa parole, demeura inconnu.

Ceux qui gouvernent l'éléphant ont observé qu'il connaissait bien ceux qui se moquaient de lui, et qu'il s'en vengeait lorsqu'il pouvait en trouver l'occasion. Un peintre voulait dessiner un éléphant en une attitude extraordinaire, qui était de tenir la trompe levée et la guenle ouverte. Le domestique du peintre, pour le faire demeurer en cet état, lui jetait des fruits dans la gueule et, le plus souvent, fesait semblant d'en jeter. L'animal en fut irrité; et, comme s'il eût reconnu que l'envie que le peintre avait de le dessiner était la cause de cette importunité, au lieu de s'en prendre au domestique, il s'adressa au maître et lui jeta, par la trompe, une quantité d'eau dont il gâta le papier sur lequel le peintre dessinait.

Voici deux autres faits relatifs à l'éléphant. Un éléphant maltraité par son cornac, (c'est ainsi qu'on appelle son conducteur), s'en était vengé en le tuant, Sa femme témoin de ce spectacle, prit ses deux enfans et les jeta aux pieds de l'animal encore tout furieux, en lui disant: " Puisque tu as tué mon mari, ôte-moi aussi la vie, ainsi qu'à mes enfans. L'éléphant s'arrêta tout court, s'adoucit, et comme s'il eût été touché de regret, prit avec sa trompe le plus grand de ses deux enfans le mit sur son cou, l'adopta pour son cornac et n'en voulut point souffrir d'autre.

Si l'éléphant est vindicatif, il n'est pas moins reconnaissant. Un soldat de Pondichéri, qui avait coutume de porter à un de ces animaux une certaine mesure d'arac chaque fois qu'il touchait son prêt, ayant un jour bu plus que de raison, et se voyant poursuivi par la garde, qui voulait le conduire en prison, se réfugia sous l'éléphant et s'y endormit. Ce fut en vain que la garde tenta de l'arracher de cet asile, l'éléphant le défendit avec sa trompe. Le lendemain le soldat, revenu de son ivresse, frémit à son réveil de se voir couché sous un animal d'une grosseur si énorme. L'éléphant, qui sans doute poursuit l'historien, s'aperçut de son effroi, le caressa avec sa trompe pour le rassurer, et lui fit entendre qu'il pouvait s'en aller.

POÉSIE.

LE TOMBEAU DE MON FRÈRE.

Les champs ont revêtu leur parure brillante ;
L'oiseau long-tems muet a retrouvé sa voix ;
Sur les coteaux, dans la plaine riante,
De bonheur et d'amour tout se rit à la fois.
Mais dans ces beaux jours d'espérance,
Quel souvenir amer réveillant mes douleurs,
Sur ma paupière humide appelle encor des pleurs ?
Hélas ! quand tout renaît à la douce existence,
Toi seul ne reviens point de la nuit du trépas !
Trop cher Auguste, et les larmes d'un frère
Baignent sans animer ta fragile poussière :
L'homme une fois tombé ne se relève pas.

Jeune arbrisseau, vers cette vie
Tu t'élançais riche d'espoir :
Nous t'avons vu tomber, comme dans la prairie
Tombe la fleur sous l'haleine du soir.
A peine encor ta paupière tremblante
Avait vu douze fois la pompe des saisons,
Et sur la plaine étincelante
Se balancer l'or des moissons.

Adieu donc, ô mon jeune frère !
Nous n'irons plus jamais folâtrer sous l'ormeau :
Nous n'irons plus dans le bois solitaire
Chercher le nid du jeune oiseau ;
Et quand des nuits l'étoile radieuse
Rappellera chaque troupeau
Désertant du vallon l'horreur silencieuse,
Je regagnerai seul le calme du hameau :
Seul sur la tombe d'une mère
Morne et pensif j'irai m'asseoir,
Et seul aussi de la bouche d'un père,
Je recevrai le doux baiser du soir.

Mais pourquoi te pleurer? Agité par l'orage,
A travers les douleurs l'homme marche au tombeau.
La mort n'est que la fin d'un pénible voyage,
Et l'aurore d'un jour plus durable et plus beau.
Repose en paix sous cette pierre
Où finirent tes maux, où sont nés mes malheurs ;
Fidèle au souvenir d'un frère,
J'y porterai souvent le tribut de mes pleurs.
Et si l'orage un jour s'amassait sur ma tête,
Je viendrai près de ce tombeau
Réclamer un asile aux coups de la tempête,
Et d'une triste vie abdiquer le fardeau.

FÉNÉLON.

Oh, qu'il a bien fondé ses droits à mon amour,
Qu'il a bien des humains mérité le retour,
Celui dont le nom seul m'attendrit, me soulage,
Ce Fénélon, si cher à l'enfant comme au sage !
O que de la bonté le pouvoir est charmant !
La vertu plairait moins sans son enchantement,
Que j'aime à retrouver sous sa plume éloquente
D'un père affectueux la morale touchante !
Souvent de ses écrits savourant la douceur,
J'ai dit : C'est un ami qui me livre son cœur,
C'est un consolateur envoyé dans mes peines
Qui m'allège le poids des misères humaines ;
C'est un ange de paix apparu dans la nuit
Dont le flambeau prudent m'éclaire et me conduit.
Vous, dont l'âme insensible, à l'amitié fermée,
Contre les maux d'autrui reste toujours armée,
Vous qui méconnaissez le plaisir d'être humains,
Puisse son livre aimable un jour orner vos mains ?
Alors s'amollira votre rigueur farouche :
La douce aménité sera sur votre bouche ;
Par un lien céleste à leur sort attaché,
De vos frères bientôt tendrement rapproché,
Vous connaîtrez alors la noble jouissance
Compagne de l'amour et de la bienfesance ;
Et, fier de vous trouver un cœur sensible et bon,
Vous bénirez le Dieu qui créa Fénélon.

LE CURIEUX.—FABLE DE M. KRILOFF,

D'où sortez-vous, Damis ? vous êtes hors d'haleine !—
Je viens du Muséum ; et ce n'est pas sans peine
Que j'ai quitté cet endroit merveilleux,
Tout, en effet, y captive les yeux ;
En abrégé l'on y trouve le monde
Fort proprement dans des cases rangé :
Sans avoir du tout voyagé,
On voit combien la nature est féconde,
Et variée en ses proportions ;
Que d'insectes, de limaçons,
De gros oiseaux, pendus à des ficelles ;
Que de mouches, de papillons,
Dont l'arc-en-ciel semble avoir peint les ailes !
On y voit tout ; même des pucerons,
Des singes empaillés, des serpens en bouteilles ;
On ne tarirait pas sur toutes ces merveilles,
Quoi qu'il en soit, me voilà bien campé :
J'ai tout vu, Dieu merci ! rien ne m'est échappé :
Je suis content de ma journée,—
Et l'éléphant, comment vous a-t-il plu ?—
L'éléphant, dites-vous ? En fesant ma tournée,
J'aurai passé devant, sans l'avoir aperçu.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

MONTS-OURALS.

Voyage scientifique.—M. le sénateur Soïmonof, et le docteur Fuchs, professeur de médecine à l'Université de Casan, viennent de faire, aux Monts-Ourals, un voyage qui sera aussi utile aux intérêts de la science qu'à ceux du gouvernement. Ces deux savans ont visité les mines d'or qui ont été découvertes pendant ces trois dernières années. Ils ont reconnu que les mines, situés à l'est de l'Oural, sont très-riches et d'une exploitation facile. Ce métal s'y trouve sous la forme de grains d'or dans une terre glaise qu'on rencontre presque immédiatement sous le gazon. Des enfans suffisent pour faire le lavage de cette terre aurifère. On y a découvert des pierres précieuses, parmi lesquelles une, qui ressemble au saphir, a reçu le nom de *Soïmonite*.

SAINT-PÉTERSBOURG.

Société patriotique des Dames.—En 1812, plusieurs dames russes se réunirent, sous les auspices de l'impératrice Elizabeth, pour soulager les malheureuses victimes de la guerre. Elles s'occupèrent d'abord de secourir les pauvres les plus nécessiteux. Les malades et les infirmes furent placés dans des hôpitaux, où tous les soins leur furent prodigués. On procura un abri à ceux qui en manquaient, et du travail à ceux que l'on jugea capables d'exercer quelque profession, enfin, les orphelins furent recueillis dans des maisons d'éducation, et une tendre sollicitude veilla sur leurs besoins. Cette réunion de Dames bienfesantes prit le nom de *Société patriotique des Dames de Saint-Pétersbourg*, et, pour se former un capital, résolut que chaque membre verserait une somme de 200 roubles, par année, dans la caisse. Des dons de plusieurs personnes généreuses, entre autres ceux des membres de la famille impériale, contribuèrent à donner à la Société patriotique les moyens d'atteindre son noble but. Depuis 1812, elle a employé à divers objets de bienfesance une somme de 880,133 roubles (environ 880,000 francs). La Société a fondé un établissement d'éducation pour trente demoiselles nobles qui avaient perdu leurs parens, pendant la guerre de 1812. On y enseigne la religion, la littérature, et l'histoire russes; la géographie, l'histoire universelle, la langue et la littérature françaises: l'allemand, le dessin, la danse, la musique instrumentale et le chant d'église; enfin, les espèces d'ouvrages faits à la main qui peuvent convenir aux femmes. Plusieurs autres écoles ont été fondées par la Société patriotique, dans différens quartiers de Pétersbourg, et sont ouverte aux filles pauvres. Enfin, des secours annuels et accidentels sont accordés aux familles ruinées, aux vieillards qui ont passé l'âge de 65 ans, à des individus infirmes; des fonds sont envoyés dans différentes villes pour soulager les victimes de l'invasion.

COPENHAGUE.

Société des Sciences.—*La classe d'histoire* a proposé, pour sujet d'un prix qui sera décerné le 1er. Juin, 1824, une partie intéressante et peu approfondie de l'histoire: il s'agit de l'empire grec de Trébizonde, depuis 1204 à 1461. On sait qu'après la prise de Constantinople par les Latins, les Grecs, souffrant impatiemment la domination de ces derniers, refluèrent dans l'Asie-Mineure; mais l'empire de Trébizonde qui a duré 250 ans, est peu connu. C'est dans les écrivains de Byzance, dans quelques voyages et jusque dans les annales turques qu'il faut puiser des rensei-

gnemens. L'Académie ne veut pas que l'on néglige les expéditions chevaleresques et merveilleuses, sur lesquels il nous est parvenu quelques récits fabuleux.

GOTHA.

Société d'encouragement pour l'industrie nationale.—Il vient de se former, à Gotha, une association de plusieurs habitans, pour l'encouragement et le perfectionnement de l'industrie. Cette association fera faire, chaque année, une exposition publique des objets d'art du pays.

HALLE

Université.—Le nombre des élèves, pendant le semestre d'été, a été de plus de 1,100. Le gouvernement n'épargne rien pour notre université; il vient de faire agrandir le bâtiment de la bibliothèque et de donner un nouveau local pour le musée zoologique, qui, grâce aux soins de M. le professeur Nitzsch, offre maintenant un coup-d'œil aussi intéressant qu'instructif. Des négociations sont ouvertes pour acquérir une collection qui ajouterait beaucoup de prix à notre musée minéralogique; enfin, l'institution des accouchemens a reçu aussi des accroissemens considérables.

HONGRIE.

Polémique religieuse —Les esprits sont fort agités maintenant par un écrit dirigé contre les protestans, et qui a pour auteur M. *Hohenegger*. Cet écrit intitulé: *Zeichen der Zeit*, et qui tend à réunir toutes les communions chrétiennes en une seule, inquiète d'autant plus que, s'il en faut croire les journaux d'Allemagne, il a paru sous la protection du prince archevêque Rudnay, auquel il est dédié. L'auteur, en conservant les apparences de la politesse, fait entendre que les protestans sont ennemis des monarchies, et, pour le prouver, il donne des extraits des écrivains les plus marquans de cette religion; mais on lui reproche d'avoir isolé ces extraits et de les avoir même altérés, pour leur prêter un sens coupable. Peut-on, après cela, s'écrier avec présomption: *sapite reges! intelligite et erudimini qui judicatis terram!* Ce sont les docteurs du genre de M. Hohenegger qui entravent les bons effets de la sagesse des rois; et lorsque ceux-ci ont accordé une loi salutaire à une classe nombreuse de leurs sujets, s'il ne se trouvait pas entre les peuples et le prince d'imprudans et de malveillans interprètes, toutes choses en iraient mieux, et les protestans de Hongrie ne verraient pas dans leurs frères catholiques un esprit de prosélytisme, qui sans doute n'existe que dans quelques têtes exaltées.

LIÉGE.

Etablissement pour les sourds-muets.— C'est à une association d'hommes éclairés et bienfesans, formé en 1820, que la province et la ville de Liége doivent cette utile fondation. Réunissant leurs efforts à ceux d'un homme simple et modeste, comme l'abbé de l'Epée, plusieurs souscripteurs ont voulu contribuer, par des secours pécuniaires, aux bienfaits que ses leçons et son dévouement procurent aux sourds-muets. M. Pouplin se trouvait à la tête d'une école d'enseignement mutuel, lorsque la vue d'un tableau des signes à l'usage des sourds-muets le frappa, et lui inspira le désir d'être utile à quelques-uns de ces infortunés. Il en admit d'abord deux dans son école, et commença leur instruction. Cet essai réussit; il étendit ses soins à plusieurs autres malheureux, condamnés jusqu'alors à une complète ignorance. Aujourd'hui il est sur le point d'obtenir la récompense de ses travaux. L'école des sourds-muets va être entièrement séparée de l'école d'enseigne-

ment mutuel, et le respectable instituteur pourra consacrer uniquement aux sourds-muets le tems et les soins que, jusqu'à présent, il a été obligé de partager entre les deux établissemens qui lui étaient confiés.

DORDOGNE.—DOMME.

Action curative de la vaccine pour d'autre cas que la variole.—M. Lassère, D. M. P., déterminé à faire participer au bienfait de la vaccine un enfant de quatre ans, que ses parens refusaient constamment de soumettre à cette salutaire application, profita de la circonstance d'une tumeur que cet enfant avait à la première phalange du doigt médius de la main droite, et qui inquiétait cruellement la mère, pour la déterminer à permettre la vaccination sur la tumeur même, en lui en fesant espérer la guérison. Deux pustules vaccinales se développèrent; et, quelque tems après la disparition de l'inflammation, on vit le volume de l'os du doigt diminuer très-sensiblement, la tumeur s'amoindrir de jour en jour, au point que, trois semaines après, le doigt avait repris ses dimensions naturelles; et depuis, il est resté complètement guéri. Le mal dont cet enfant était atteint est le *spina ventosa*, de l'espèce à laquelle M. Boyer a reconnu que les enfans lymphatiques étaient sujets; il occupait toute l'étendue de la phalange, sans attaquer les extrémités articulaires. Ce premier succès détermina le médecin à essayer la vaccine sur une jeune fille de quatorze ans qui avait au col quatre tumeurs de nature *scrophuleuse*, et contre lesquelles on avait infructueusement tenté l'usage d'un grand nombre de moyens, dits *anti scrophuleux*. Dix piqûres de vaccin furent pratiquées à un pouce des tumeurs: huit boutons se manifestèrent; leur marche et leur dessication furent régulières. Après la chute des croûtes, les tumeurs présentèrent les caractères de l'inflammation sanguine. L'application réitérée des sangsues fut prescrite, on y joignit des purgatifs, au régime approprié au tempérament de la jeune fille fut suivi; les symptômes de scrophule disparurent, et depuis lors ne se sont plus manifestés.

SUISSE.

Académie de Lausanne.—La retraite de M. Comte, chargé par le conseil-d'état de l'enseignement du droit naturel, a laissé cette chaire vacante, à la veille de l'ouverture des cours. Ses leçons intéressantes, fécondes en vues neuves et justes, avaient constamment rassemblé un nombreux auditoire autour de ce professeur. Son noble caractère, sa vie sage, entièrement consacrée dans la retraite à sa famille et à la science, semblaient l'avoir placé sous l'égide du respect public et de l'hospitalité. En partant, il a emporté les suffrages honorables de beaucoup d'hommes éclairés et l'estime générale. Le tems et les épreuves exigés par la loi pour la nomination d'un professeur n'ont pas permis de songer à donner un successeur à M. Comte; l'enseignement du droit naturel est confié *ad interim* à M. Pidou, jeune jurisconsulte, dont les talens, les excellentes études et les connaissances étendues rappellent le souvenir d'un père qui fut l'honneur de notre magistrature, l'instituteur et l'ami de son fils. Un autre jeune jurisconsulte, M. Porchet, vient d'être nommé professeur de droit romain: une chaire aussi importante, confié à un homme de son âge, fait l'éloge de ses talens et de ses premiers travaux. —Le plus ancien de nos professeurs, M. Dutoit, latiniste profond, qui joint le goût au savoir et le talent de faire admirer les grands classiques de Rome à l'art de parler leur langue avec éloquence, a obtenu un suppléant, M. Bridel; le nom de ce jeune ecclésiastique, cher aux muses et aux sciences, les talens héréditaires dans sa famille, son mérite personnel, le guide sous lequel il a le bonheur d'entreprendre ses

travaux académiques, sont du plus heureux augure. Depuis quelques années, plusieurs jeunes gens ont été introduits au sein de notre académie, ou admis à suppléer des professeurs. On aurait tort de leur supposer un esprit d'innovation, ou la légèreté de la jeunesse : l'amour du bien et des lumières n'est pas nouveau dans notre académie ; et rien ne garantit mieux la stabilité du caractère que l'attachement aux vérités éternelles et au bon sens. Les vingt dernières années ont changé la face de l'académie de Lausanne. Elle fut fondée, à l'époque de la réformation, pour donner à l'église évangélique des pasteurs dignes d'elle, des pasteurs pieux et savans. Peu considérable d'abord, elle reçut des accroissemens successifs ; mais toutes les sciences, même les mathématiques n'y furent considérées que comme des sciences auxiliaires de la théologie. Pendant une période de trois siècles, elle produisit un grand nombre d'hommes dont les noms sont encore en vénération dans l'église ou dans la science ; mais elle ne fût qu'un séminaire en grand. L'indépendance de notre canton et notre attachement à cette indépendance ont progressivement changé le séminaire en institution nationale. De nouvelles branches d'enseignement, ajoutées aux anciennes, offrent une instruction plus variée au jeune théologien et présentent des ressources à toutes les autres classes. A la faveur de notre position topographique, de nouveaux bienfaits du gouvernement changeraient aisément cette institution nationale en académie ou université européenne ; malgré les sacrifices considérables qu'exigerait une telle entreprise, l'intérêt de la science et de la vérité se trouverait d'accord, cette fois, avec l'intérêt pécuniaire. Quels que soient les changemens qu'on a déjà introduits dans l'organisation de notre Académie, les institutions et les habitudes du séminaire n'ont pas encore pu se renfermer dans les limites de la faculté de théologie. Quoique la majorité de ses membres puissent être laïques, l'académie en corps confère l'imposition des mains aux théologiens qui se consacrent au saint ministère ; l'académie en corps est chargée de l'inspection sur les ecclésiastiques qui n'ont pas de cure, du placement des *suffragans* ou vicaires, et, outre cela, d'une minutieuse administration en sous-ordre. De là, des occupations fastidieuses sans nombre, une correspondance sans limites, des assemblées sans fin. Ces dernières fonctions transforment le corps enseignant en une sorte de bureau administratif, et accablent les professeurs de travaux ennemis de l'étude ; bien qu'elles puissent être considérées comme des droits, les amis des sciences ne sauraient y voir que des corvées. Les seuls droits que nous devions être jaloux d'avoir ou de conserver, sont le loisir de chercher la vérité et la liberté de la dire.

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 22] *MARS*, 1824. TOME IV.]

TABLE DES MATIÈRES.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET C^nie^.; BOSSANGE ET C^nie^.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 22.] *MARS*, 1824. [TOME IV.

BIOGRAPHIE.

LLORENTE (D. JEAN-ANTOINE),

Naquit le 30 Mars 1756, à Rincondelsoto, village aux environs de Calahorra, patrie du poète Prudence, dans la Vieille-Castille. Sa famille était pauvre, mais considérée par elle-même et par ses alliances. Orphelin à l'âge de 10 ans, il fut élevé par deux ecclésiastiques respectables, l'un, son oncle maternel D. Gonzalès de Mendizabal; l'autre, D. Manoel de Medrano, qu'il suivit à Tarrascone. Ce fut dans cette ville qu'il fit tous ses cours, et avec une telle distinction, qu'à l'âge de 14 ans il obtint la tonsure cléricale, qui le rendait habile à posséder des bénéfices patrimoniaux. Son protecteur l'envoya, en 1773, faire son droit à Sarragosse, et compléter ses études à Madrid. Reçu bachelier en 1776, il obtint un bénéfice patrimonial, et reçut les ordres mineurs, et enfin, deux ans après, le diaconat par dispense d'âge. En 1780, il prit tous ses grades, fut reçu docteur à Valence, et concourut avec succcès pour un canonicat de la cathédrale de Tarrascone. L'année suivante, il reçut à Madrid le titre d'avocat au conseil suprême des Antilles, et de membre de l'académie canonique de Saint-Isidore; en 1782, il fut nommé procureur-fiscal, proviseur et vicaire-général de l'évêché de Calahorra. L'année suivante, la rencontre qu'il fit d'un savant étranger opéra une révolution complète dans ses études. Ce savant lui prouva qu'il n'avait suivi que des maximes erronées, des principes faux, de mauvais préceptes. Il l'engagea à brûler tous ses auteurs, lui en indiqua d'autres, et M. Llorente eut le courage de suivre ces conseils sévères, auxquels il doit la juste réputation qu'il s'est acquise parmi les écrivains de cette époque. En 1805, il fut nommé commissaire du saint-office de Logrogno. Pour occuper cet emploi, il fut obligé de faire de singulières preuves, de démontrer que ni lui, ni ses aïeux paternels et maternels jusqu'à la 3[me] génération, n'avaient point été châtiés, par conséquent, pas brûlés par l'inquisition, et ne descendaient ni de Juifs, ni de Maures, ni d'hérétiques. De telles preuves seraient à présent aussi barbares en Espagne qu'elles le paraissaient alors au reste de l'Europe. Il fut ensuite nommé, par son évêque, examinateur syndical des prêtres qui demandaient des licences pour prêcher et pour confesser. C'était vraiment accepter une terrible responsabilité. A cette époque, M. Llorente, qui voyait au-delà, et peut-être au-dessus de tant de fonctions et d'exercices ecclésiastiques, conçut le grand projet de substituer un corps de jurisprudence nationale à l'étude des lois romaines. C'était devancer l'avenir.

Le ministre Florida-Blanca, consulté par M. Llorente, devina peut-être cet avenir, et le fit renoncer à son projet. Plusieurs mémoires ou discours, sur des sujets de localités ecclésiastiques, occupèrent les loisirs du vicaire-général de Calahorra. Il composa aussi un singulier ouvrage, dont l'intérêt eût été peu aperçu à l'époque de la révolution française, laquelle le fit renoncer à le publier. Il était intitulé : *de la Prééminence des ambassadeurs d'Espagne sur ceux de France, auprès des conciles généraux, de la cour de Rome et des autres assemblées diplomatiques.* Le talent de M. Llorente devait passer encore par quelques épreuves d'une nature vraiment bizarre : gothiques témoignages de la barbarie du passé et de l'ignorance du présent. En 1788, il fut appelé à Madrid pour être consul du cabinet de la duchesse de Soto-Mayor, première dame d'honneur, et bientôt après nommé un de ses exécuteurs testamentaires ; il fut chargé, par le roi, de la tutelle du jeune duc, neveu et héritier de la défunte. En raison de cette fonction, car tout était officiel à la cour d'Espagne, M. Llorente fut condamné, malgré sa répugnance, à se livrer à l'étude des généalogies, et à composer, sur l'antiquité de la maison de Soto-Mayor, dont l'origine remonte au 11^{me} siècle, un ouvrage qui fut intitulé : *Histoire du procès de la maison de Soto-Mayor concernant plusieurs droits seigneuriaux depuis le* 13^{me} *siècle.* Cette branche de littérature est languissante en France depuis plusieurs règnes ; mais le terrain monarchique est si fertile qu'il ne faut pas désespérer de la voir reverdir. Le nouveau nobiliaire de MM. de Saint-Allais et de Courcelles est, sous ce rappport, un monument plein d'espérances. Un mémoire sur une noblesse plus antique, sur un cirque romain à Calahorra, fut dédié par M. Llorente au comte de Florida-Blanca. En 1789, il fut nommé secrétaire de l'inquisiteur de la cour, emploi probablement d'une nature fort étrange ; puis, chanoine de la cathédrale de Calahorra ; et en sa qualité de membre honoraire de l'académie de Séville, il donna une bonne dissertation sur la situation géographique de l'ancienne Segobria. Pendant les années 1790 et 1791, le chanoine Llorente remplit les fonctions peu accréditées en France à présent, de censeur littéraire, et donna au public une nouvelle édition des lois promulguées en Espagne par les rois goths. Une intrigue de cour lui fit quitter Madrid et repartir pour sa résidence de Calahorra, où il rendit les plus grands services à une foule de prêtres français réfugiés. En 1793, M. Llorente fut nommé juge du tribunal de la Croisade dans son diocèse. C'était là que se jugeait tout procès relatif aux subsides que le clergé payait à l'état en vertu des bulles pontificales. Il conserva cette place jusqu'en 1805, et fut assez heureux, la même année, de prouver sa reconnaissance à D. Medrano, en contribuant à faire réussir, par un mémoire habile, les prétentions que le neveu de ce protecteur de sa première jeunesse avait au marquisat de Bellamazan. Il était occupé d'un grand travail sur le saint-office, par ordre du grand-inquisiteur, quand l'armée française envahit les provinces basques. Il fut chargé, par son chapitre, d'aller réclamer auprès du général en chef la levée du séquestre mis sur les propriétés ecclésiastiques de son diocèse, et il réussit pleinement. Il fit paraître un ouvrage considérable sous le titre de *Notices historiques sur les provinces de Alava Guipuscoa et Biscaye.* Cinq vol. in-4to, étaient déjà imprimés, et d'autres allaient l'être quand éclata la révolution d'Espagne. En 1801, M. Llorente fut arrêté par ordre de l'inquisition, en raison de différentes lettres adressées par lui à des personnes poursuivies par le saint-office. Il fut enfermé pendant 10 jours au couvent de Saint-Dominique, dépouillé de ses titres de commissaire et de secrétaire du saint-office, condamné à une amende pécuniaire et à un mois de retraite au désert de Calahorra, dans le couvent des Récollets. On garda tous ses papiers relatifs à

l'inquisition, à la politique et aux affaires ultramontaines. Rendu à la liberté, M. Llorente obtint encore diverses fonctions et dignités dans son chapitre. En 1804, il reçut le titre de correspondant de l'académie royale d'histoire de Madrid, qui, par un privilége peu analogue, donnait en même tems celui de valet-de-chambre ordinaire du roi. Les places s'accumulaient sur sa tête: il devint, de plus, chanoine de Tolède, écolâtre de cette cathédrale, et chancelier de son université, et en 1807, il reçut le cordon de Charles III. Nommé, par le grand-duc-de Berg, membre de l'assemblée des notables chargés de donner une constitution à l'Espagne, M. Llorente partit pour Bayonne, et revint à Madrid avec le roi Joseph, qui le nomma conseiller-d'état. Peu après, il publia un *Mémoire héraldique sur les armes d'Espagne, avec un nouveau projet d'armoiries*. Il y avait alors autre chose à faire. Son projet fut goûté et oublié. Le roi Joseph ayant, par le plus noble exercice de sa royauté, supprimé, en 1809, le trop fameux saint-office, confia à M. Llorente la garde des archives de la suprême, et fit mettre à sa disposition celles des autres provinces, afin d'écrire une histoire complète de ce redoutable tribunal. C'est à cette disposition que le public doit l'excellent ouvrage de M. Llorente sur l'inquisition. Il ne prévoyait pas alors que ce serait en France que, proscrit, il le publierait, et en retirerait, indépendamment d'avantages lucratifs, la réputation d'un bon écrivain et d'un homme de bien. D'après les ordres confidentiels du roi Joseph, qui voulait préparer les esprits à la suppression des droits onéreux de la cour de Rome, M. Llorente publia une *Collection diplomatique de plusieurs écrits anciens et modernes sur les dispenses matrimoniales*. Chargé aussi de la direction des domaines, après avoir exécuté, avec autant de ménagement qu'il lui fut possible, les dispositions relatives à la suppression des couvens, il se livra exclusivement, en 1810, à ses fonctions de commissaire de la Croisade, et rendit d'éminens services aux établissemens de bienfesance. Un écrit de M. Llorente fixa alors l'attention du public. Il avait un titre dont l'intérêt était dans toute sa force: *Quelle a été l'opinion nationale sur l'inquisition?* Il prouva que l'opinion l'avait toujours repoussée. Le roi Joseph ayant dû quitter Madrid pour la seconde fois, M. Llorente le suivit à Valence, où il publia, par son ordre, plusieurs brochures, dans le but d'accoutumer la nation espagnole au gouvernement de ce prince, et de prouver que la guerre contre Napoléon était aussi onéreuse qu'inutile. Un autre écrit établissait que la régence de Cadix n'était que l'instrument du cabinet de Londres, qui exploitait l'Espagne à son profit. Cependant, il prêchait dans le désert, et il dut se réfugier en France après l'expulsion du roi Joseph. Une traduction inédite des *Animaux parlans de Casti*, occupa ses derniers loisirs dans sa patrie. Arrivé en France, il visita nos provinces méridionales, et se rendit à Paris. A peine Ferdinand fut-il remonté sur le trône, que M. Llorente reçut la notification qu'il ne pouvait rentrer en Espagne, et qu'il était dépouillé de ses biens. Le chapitre de Tolède le dépouilla également de ses dignités, et alors il dut songer à remplir, à Paris, son rôle, de la manière la plus honorable et la plus utile. Il commença par y publier: *Mémoire pour servir à l'histoire de la révolution d'Espagne*, en 2 vols. in-8vo., par D. J. Nellerto, anagramme de Llorente. L'auteur assure, pag. 158 de sa notice biographique, que M. de Pradt, auteur des *Mémoires sur la révolution d'Espagne*, en a puisé les quatre cinquièmes dans son ouvrage. M. Llorente fit un voyage à Londres à la fin de 1814, et revint s'établir à Paris où il publia, en l'honneur de l'antiquité de la maison de Bourbon, un in-folio, sous le titre d'*Illustration de l'arbre généalogique du roi d'Espagne Ferdinand VII*, lequel prince se trouve être le 34me descendant en ligne directe de Sigerdus, roi des

Saxons, mort en 633. Le secrétaire du conseil suprême de Castille ayant donné ordre aux évêques du royaume de remplacer les ecclésiastiques réfugiés en France, et d'instruire leur procès, M. Llorente publia, à cette occasion, plusieurs mémoires justificatifs, qui n'eurent pour lui aucun résultat. On se rappelle, car il est impossible de l'oublier, l'étrange discours dans lequel M. Clauzel de Coussergues s'attacha à prouver, le 28 Février 1817, à la tribune de la chambre des députés, que l'inquisition était à présent le plus doux des tribunaux, le modèle de modération, borné à la censure des livres; que la tolérance régnait dans ses décrets, et que depuis la cessation des auto-da-fés, on se doutait à peine, en Espagne, de l'existence d'un tribunal. M. Llorente, qui en savait plus long sur ce chapitre que M. Clauzel de Coussergues, eut la politesse de lui prouver dans une lettre imprimée le 30 Mars, qu'il était très-mal informé: "Que ce bénin tribunal avait fait périr dans les flammes 1,578 personnes, depuis 1700 jusqu'en 1808, ce qui fait plus de 15 victimes par année: plus, 788 brûlées en effigie. Que 11,998 avaient été condamnées à des peines plus ou moins graves: en tout, 14,364 victimes dans l'espace de 108 ans; et que, comme aucune loi de l'inquisition n'était révoquée, l'assertion de M. Clauzel de Coussergues était d'autant plus mal fondée, qu'enfin, si en raison de la maturité des lumières, les supplices rigoureux n'étaient plus infligés publiquement, une foule de malheureux étaient condamnés à vivre, pendant une longue suite d'années, entre quatre murailles, sans aucune communication avec les vivans, et à y mourir sans avoir connu l'accusation, sans avoir pu se défendre, sans avoir eu un procès." Cette circonstance décida M. Llorente à publier en français les 4 vol. in-8vo., intitulés; *Histoire critique de l'inquisition d'Espagne*. Cet ouvrage distingué a été traduit en anglais, en allemand, en italien, et justement recommandé au public par les journaux et les ouvrages périodiques de France. Il a été donné abrégé en un joli petit vol. in-18mo., Paris, 1823, sous le titre de: *Histoire abrégée de l'Inquisition d'Espagne*, par Léonard Gallois. Différens ouvrages honorent encore la vie littéraire de M. Llorente: de ce nombre sont: 1°. *Dictionnaire topographique de l'Espagne, avec les noms anciens et modernes;* 2° *Histoire d'Antoine Perez, premier secrétaire-d'état du roi Philippe II*; 3° *Dissertation sur la division des évêchés en Espagne sous le roi Wamba dans le 7^{me} siècle.* Plusieurs ouvrages manuscrits de M. Llorente sur les droits politiques et les intérêts de l'Espagne, seront sans doute un jour donnés au public. Il a publié, en 1822, un petit volume très-intéressant, intitulé: *Observations critiques sur le roman de Gilblas*, dans lequel il prouve que l'ouvrage de Lesage, loin d'être original, est tiré du *Bachelier de Salamanque*, ouvrage inédit espagnol. L'*Histoire de D. Barthélemi de Las Casas*, précédée de la vie de cet illustre prélat, par M. Llorente, en 2 vol. in-8vo., est le dernier service que cet écrivain laborieux et éclairé ait rendu aux lettres. Jamais un plus homme de bien ne fut l'historien d'un homme plus vertueux. Le respectable Llorente mourut, dans le mois de Février 1823, à Madrid, peu de tems après son arrivée dans cette ville, par suite de son expulsion politique de la France; il était âgé de près de 70 ans. On ne peut douter que les fatigues d'un voyage forcé au milieu d'un hiver des plus rigoureux, n'aient hâté la fin de cet homme estimable, qui, ainsi qu'on l'a dit précédemment, avait rendu, pendant l'émigration française, au commencement de la révolution, des services de tout genre aux prêtres obligés de fuir en Espagne. Les amis de l'humanité et les amis des lettres regretteront également l'homme vertueux et le bienfaiteur des prêtres français, et le savant auteur de l'*Histoire de l'Inquisition* et des *Portraits des papes*.

MÉLANGES.

NOTICE SUR Mlle. CLAIRON,

NÉE A SAINT-WANON DE CONDÉ, EN 1723, MORTE A PARIS LE 31 JANVIER 1803.

De tous les témoins nécessaires, celui qu'on est le moins obligé de croire, est sans contredit l'enfant qui raconte les détails de sa naissance. Ainsi, nous nous permettrons de douter, malgré le récit de Mlle. Clairon, que née avant terme pendant le carnaval, elle ait été baptisée à la hâte au milieu d'une salle de bal, par le curé et son vicaire, déguisés en arlequin et en gille. Il n'était pas besoin de cette fable pour signaler la vocation qui la fit comédienne. Ni la misère, ni les coups, ni l'ignorance ne purent l'en détourner, et sa volonté eut à cet égard la ténacité de l'instinct. En général, depuis le berceau jusqu'à la tombe, Mlle. Clairon n'a dû qu'à elle-même tout ce qu'elle a valu.

Cependant, elle trouva un premier obstacle dans l'espèce de contradiction que la nature avait mise entre ses dispositions morales et ses formes extérieures. Cette jeune flamande portrait dans sa petite et délicate stature, un caractère énergique et passionné, et sous les jolis traits d'une physionomie vénitienne, cachait *une grande cervelle d'homme*, comme on le disait de la reine Elisabeth. Elle subit d'abord la loi des apparences; et née avec la mine d'une soubrette, force lui fut d'en accepter les rôles. Elle y débuta, dès l'âge de treize ans, à la Comédie-Italienne, et continua de les remplir dans des troupes de province, à Rouen, à Lille, à Gand, à Dunkerque, en figurant aussi, selon l'usage, dans des divertissemens de chant et de danse. Sa voix acquit une telle étendue, qu'elle fut appelée à l'Opéra pour doubler Mlle. Lemaure, première cantatrice du tems. Mais, son inexpérience en musique la fit rentrer, malgré ses succès, dans la classe des soubrettes. Un ordre de débuter à la Comédie-Française, sous le tablier de Marton, fut donné à celle qui ne devait bientôt être connue dans les coulisses que par le sobriquet pompeux de *reine de Carthage;* elle payait pour sa jolie figure, comme Philopœmen pour sa mauvaise mine.

Ses débuts au Théâtre-Français eurent tout le merveilleux des métamorphoses. Quoique désignée pour doubler Mlle. Dangeville dans l'emploi des soubrettes, elle devait, à la forme des réglemens, de se montrer aussi dans quelques personnages tragiques. Or, la néophyte, substituant l'accessoire au principal, n'exigea pas seulement que son premier début se fît dans la tragédie, mais choisit le rôle de Phèdre, qui était le triomphe de Mlle. Dumesnil. Son droit et son opiniâtreté firent taire les réclamations, et l'on n'attendit plus qu'une issue burlesque de cet acte de démence, où Lisette devait soutenir, aux yeux d'un public prévenu, le poids de la couronne et les feux de l'inceste. Le jour de l'épreuve justifia l'audace de l'entreprise. Le succès fut complet, et l'admiration universelle. Une autre Clairon sembla naître. On n'avait connu que son masque; c'est son âme qui débuta. Cha-

cun fut frappé du grandiose de sa petite taille; et sa physionomie piquante étonna par sa majesté. Cette illusion était due à deux qualités de l'actrice, un organe plein, sonore, le plus beau qui eut retenti sur la scène française, et une âme de feu, que dirigeait une profonde intelligence. Les hommes de notre tems se feront une idée de ce prestige, s'ils ont vu cette infortunée Maillard, qui débuta, il y a quinze ans, au Théâtre-Français, où bientôt elle s'éteignit, consumée par ses passions; et s'il se rappellent comment cette jeune fille, si petite et si jolie, s'élevait par enchantement à la taille héroïque de Roxane et d'Hermione, et d'une voix tonnante, que je crois encore entendre, envoyait Bajazet à la mort, et foudroyait l'assassin de Pyrrhus. Mlle. Clairon soutint par d'autres rôles l'enthousiasme qu'elle avait excité dans *Phèdre*. Sa réception se fit sans obstacle et sans délai. Pendant vingt-deux années qu'elle occupa la scène, sa réputation alla toujours croissant, et le public fut constamment de l'avis de Voltaire, lorsqu'il écrivait: ***Je suis Claironien.***

La postérité reconnaîtra les services que Mlle. Clairon a rendus à l'art théâtral. La première, elle en fit une science, et tendit toujours à la perfection, c'est-à-dire, à l'expression de la vérité par des moyens nobles et de vives émotions. Secondée par Lekain, elle abolit les costumes de fantaisie, qui confondaient dans une commune mascarades les personnages de tous les tems et de tous les pays. On ne vit plus se mêler, dans la même pièce, telle que *Cinna* ou *Andromaque*, les acteurs vêtus en courtisans de Louis XIV, aux actrices parées en maîtresses de Louis XV*, et dès-lors les couleurs locales plus respectées invitèrent les

* Voici quelques particularités inconnues sur cette révolution des costumes. La représentation de l'*Orphelin de la Chine*, au mois d'Août 1755, en offrit la première idée. La manie des productions chinoises en étoffes, en meubles, et en quincailleries, avait rendu si populaire la connaissance des vêtemens de cette nation, qu'il parut également impossible de montrer sur la scène des Chinois habillés en français ou en magots. Joseph Vernet venait d'exposer ses premières *marines*, et la variété des costumes étrangers qu'il avait peints sur les ports de Marseille et de Toulon, était surtout admirée. Les amis de Voltaire, qui déjà vivait sur le territoire de Genève, engagèrent ce peintre à dessiner pour la nouvelle tragédie des costumes mixtes, juste assez chinois et assez français pour ne pas exciter le rire. Vernet eut cette complaisance, et Mlle. Clairon fit, dans son personnage d'*Idamé*, quelque altération à l'ancienne routine. La décoration présentait un superbe palais d'ordre corinthien, dont chaque colonne portait sur son chapiteau de feuille d'acanthe, le magot accroupi d'un mandarin occupé à lire. Cette tentative n'eut point alors de suites; mais une autre épreuve de l'année suivante fut décisive. Mlle. Clairon était venue donner quelques représentations à Marseille, lorsque le maréchal de Richelieu y débarqua, tout couvert des lauriers de Mahon. Le jour que le vainqueur se rendit au spectacle, elle l'embrassa et le complimenta au haut de l'escalier, dans le costume d'*Alzire*, c'est-à-dire, en belle robe de soie mordoré, avec un soleil appliqué en larmes d'or sur la poitrine, et un petit panier circulaire ou tonnelet chargé de pompons *jonquille*. Le jour suivant, elle joua *Zaïre* dans une parure non moins ridicule, et fut poignardée sur un canapé français, et fort embarrassée après sa mort dans un énorme panier de cour chamarré d'or et d'argent. Le soir elle soupait, suivant son usage, chez le duc de Villars, gouverneur de la province, avec le maréchal de Richelieu et son état-major; elle se trouva placée à table, à côté d'une dame grecque, que M. Guys, riche négociant, et auteur de *Voyages* en Italie et en Grèce, avait épousée à Constantinople. Après les éloges que méritait son jeu, cette dame témoigna à Mlle. Clairon ses regrets de ne pas lui avoir proposé pour le rôle de Zaïre un des habillemens grecs qu'elle avait apportés de son pays. L'actrice fut vivement frappée de cette idée; et comme elle devait jouer la pièce une seconde fois non-seulement Mme. Guys lui envoya un de ses costumes byzantins, mais elle vint elle-même l'habiller. Le public applaudit cette nouveauté avec transport, et Mme. Guys en prit occasion de faire présent à Mlle. Clairon d'un ajustement oriental complet dont une magnifique pelisse fesait partie. De retour à Paris, Mlle. Clairon s'empressa de renouveler une expérience dont le bon sens et la nécessité furent si fortement sentis, que la réforme devint générale pour

acteurs et les écrivains dramatiques à moins s'écarter du naturel. Mlle. Clairon elle-même changea son premier jeu trop emporté, et y substitua une manière raisonnée, où de plus grands effets naissaient de causes plus simples, comme ces liqueurs généreuses qui s'adoucissent en vieillissant, et perdent leur âpreté en gardant leur force. Cette réforme était le fruit d'études opiniâtres qui décelaient du jugement, de la sagacité, et une contention d'esprit peu commune. Chacun de ses rôles fut confronté par elle à l'histoire, à la philosophie morale, à la connaissance du cœur humain, et lui fit découvrir dans les pièces des effets et des intentions dont les auteurs étaient eux-mêmes les plus étonnés. Une tête naturellement poétique, une oreille sensible à l'euphonie, un débit fidèle aux moindres beautés, la rendaient précieuse aux gens de lettres. Le goût des arts du dessin et de la statuaire antique présidait à sa démarche, à ses attitudes, à l'expression de ses traits. Elle poussa l'amour de l'exactitude jusqu'à s'assurer, par des leçons d'anatomie, du mouvement des muscles faciaux et des règles du jeu muet ; et telle fut son ardeur scientifique, qu'elle dédaigna de s'apercevoir que de loin comme de près, le plus parfait des épouvantails doit être une femme anatomiste.

Par le soin, la profondeur et la perfection de son jeu, Mlle. Clairon fut l'actrice des connaisseurs, des lettrés, des gens de goût, tandis que Mlle. Dumesnil entraînait la multitude par quelques éclairs admirables qui jaillissaient d'un débit nu, précipité, incorrect et sans couleur. Celle-ci est, disait-on, l'interprète de la nature, et l'autre est l'enfant de l'art. Mais il faut laisser à Dorat ces antithèses de rhéteur. Ce n'est pas sans art que Mlle. Dumesnil donnait, par ses négligences, plus de relief aux élans de son âme ; et l'art n'était, chez Mlle. Clairon, que la règle et l'ornement d'une nature non moins riche qu'énergique. Aussi remarque-t-on, comme un témoignage de la franchise de son jeu, qu'elle excella surtout dans les rôles analogues à son propre caractère, vain, enthousiaste, altier et véhément. Ce caractère lui fit presque autant d'ennemis que ses talens. Mais, si elle en eut les torts et les ridicules, elle en recueillit aussi les avantages : le respect de soi-même, l'amour de la gloire, le désintéressement, la véracité, le goût du noble et du beau ; enfin, comme elle l'a écrit elle-même, *la force, le courage, et le cœur d'un galant homme.* On peut dire d'elle, et c'est un assez rare éloge, que, dans le cours entier de sa vie, toutes les fois qu'elle eut un parti à prendre, elle choisit le plus généreux. Ne soyons donc point surpris si elle eut des amis enthousiastes, non-seulement dans les hommes, mais parmi les femmes, entre lesquelles on peut citer la duchesse de Villeroi, la femme de l'intendant de Paris, Berthier de Sauvigny, et la princesse de Gallizin, qui la fit peindre par Wanloo dans un tableau magnifique, que Louis XV voulut enrichir d'une bordure de cinq mille francs, et que le comte de Valbelle fit graver. Une médaille fut aussi frappée en son honneur. La sculpture modela ses traits ; et deux charmantes épîtres de Voltaire lui assureront l'immortalité mieux que le marbre et le bronze.

Mlle. Clairon, énivrée de ces hommages, s'indigna du contraste de sa gloire avec l'abaissement de sa profession, et résolut d'abord de soustraire les gens de théâtre à l'excommunication religieuse. Il est vrai que cette rigueur n'a pas lieu dans les autres pays catholiques, et l'on re-

---

les deux sexes. La poudre, les mouches, les chignons, les paniers, les fontagnes, et mille autres fantaisies modernes, furent bannis du costume tragique ; les héroïnes de la Grèce et de Rome, les reines de Carthage et de Babylone, les sauvages du Pérou et de la Scandinavie, n'eurent plus rien à démêler avec l'almanach des modes.

marque que les mœurs des comédiens y sont infiniment meilleures qu'en France, résultat qui prouve, d'un côté, l'avantage des pratiques du culte, et de l'autre, le danger de la sévérité gallicane. Notre église avait des prélats d'un esprit assez élevé pour apprécier cette considération, si elle leur eut été soumise. Il paraît que Mlle. Clairon voulut l'emporter par d'autres voies. Elle inspira si mal un jurisconsulte inhabile, appelé *Hüerne de La Motte*, que son Mémoire fut lacéré par la main du bourreau, et l'auteur rayé du tableau des avocats. Un siècle indifférent ne vit, dans la démarche de l'actrice, qu'une bouffée d'orgueil; et ses camarades se rirent d'un zèle qui les touchait peu. Je crois cependant qu'au milieu de sa vanité, Mlle. Clairon écoutait aussi quelques pieux scrupules, dont les femmes, d'un cœur droit et d'une imagination vive, ne s'affranchissent jamais entièrement. Aujourd'hui, les gens de théâtre, mus de sentimens religieux, trouvent un refuge dans les communions évangéliques, qui n'étaient pas alors autorisées par les lois de l'état, comme elles le sont maintenant.

Mlle. Clairon échappa aux censures ecclésiastiques autrement qu'elle ne l'avait prévu. Un acteur du Théâtre-Français s'étant donné un spectacle par un procès scandaleux contre son chirurgien, ses camarades payèrent sa dette, et arrêtèrent de ne plus communiquer avec lui. Cette résolution fit manquer une représentation de la tragédie du *Siége de Calais*, et causa un assez grand tumulte, à la suite duquel les principaux acteurs furent emprisonnés au *Fort-l'Evêque*. Mlle. Clairon y resta durant cinq jours, et tint pendant vingt-un les arrêts chez elle. Révoltée de ce traitement, elle donna sa démission, et l'autorité, alarmée de sa perte, vint négocier avec elle. Mais l'héroïne, plus inflexible dans son repos qu'Achille sous sa tente, ne se laissa point apaiser, et la levée de l'excommunication des comédiens, qu'elle avait bien voulu mettre pour condition à sa rentrée, n'ayant pu s'accomplir, elle quitta le théâtre à l'âge de quarante-deux ans, dans le plus grand éclat de son talent, et laissant un vide qui ne fut pas rempli; car les inspirations de Mlle Dumesnil se bornaient à peu de rôles, et lui étaient trop personnelles pour servir de modèle. Mlle. Clairon, devenue indépendante, fit le pélerinage de Ferney; et le petit théâtre du patriarche fut ébranlé de ses accens. Elle consentit à reparaître deux fois sur le théâtre de la cour, à l'occasion du funeste mariage de Louis XVI. On la vit aussi, dans une nombreuse assemblée réunie chez elle, se montrer sous le vêtement d'une prêtresse d'Apollon, et couronner le buste de Voltaire, en récitant un hymne de Marmontel. Le public se fût probablement moins moqué de cette fête prétentieuse, si l'ode eût été meilleure. Le soin que prit Mlle. Clairon de former pour la scène Larive et Mlle Raucour, fut le dernier service de sa carrière théâtrale. Elle donna aussi quelques leçons à l'avocat-général Hérault de Sechelles, mais sans pouvoir animer l'idole; car je ne me souviens pas d'avoir connu de plus bel homme, ni de plus mol orateur.

La vie privée d'une actrice touche par trop de points aux actes de sa profession, pour qu'elle n'en partage pas souvent la publicité. On sait déjà quels tributs la jeunesse de Mlle. Clairon paya dans les provinces aux séductions de son métier, et peut-être aux causes premières de son talent. Des indiscrets ont trahi les faiblesses moins excusables qui la suivirent dans une situation plus indépendante. Marmontel, Guymond de la Touche, Du Belloy, reçurent la part qu'elle fit aux muses dans les affections de son cœur.

Le comte de Valbelle, plus jeune qu'elle de sept à huit ans en fut si éperdument épris, qu'il la sollicita

pendant treize ans d'accepter sa main, et obtint même le consentement de la marquise de Valbelle, sa mère. Mais Mlle. Clairon, qui l'aimait avec tendresse et sincérité, se refusa constamment à cette haute fortune par des motifs qui honorent la fierté et la délicatesse de son caractère. Ce jeune officier, d'un grand nom et d'une rare beauté, mêlait aux grâces brillantes d'un courtisan une âme efféminée, un esprit frivole, et les goûts magnifiques d'un grand seigneur. Dans un moment de gêne, où ses dissipations le compromettaient, Mlle. Clairon vendit ses effets les plus précieux, et lui prêta pour dix années une somme de 90,000 fr. Devenu, par la mort de son frère aîné, le chef de sa famille et possesseur d'une immense fortune, il retourna en Provence, où, dégagé des conseils de son amie, il afficha une dissolution effrénée. Son superbe château de Tourves fut un théâtre si fameux de faste, de corruption et de galanterie, que les bourgeois de la contrée n'en prononçaient le nom qu'en rougissant. Mais, à Paris, *où tout se peint en beau*, on publiait que ces orgies et ces fêtes, si mortelles aux bonnes mœurs, n'étaient que les simples jeux d'un troubadour opulent et spirituel, jaloux de restituer à la terre galante des Provençaux l'ancienne institution des *cours d'amour*. Je ne tairai pas que, du sein de ce désordre, M. de Valbelle fit à l'Académie française le fonds d'un prix annuel pour l'encouragement des gens de lettres, et qu'à ce noble réveil on reconnut l'ancien ami de Mlle. Clairon, et tout ce qu'elle avait pu semer de littéraire dans un cœur aussi léger.*

Plusieurs traits de la conduite de cette actrice, rentrée dans la vie commune, avaient trahi ce besoin d'occuper le public, dont ne se guérissent jamais les âmes qui ont une fois goûté l'ivresse des applaudissemens. Depuis la désertion du beau commandant de la Provence, elle cultivait quelques branches de l'histoire naturelle, lorsque la conquête d'un prince souverain vint la distraire de ce loisir philosophique, plus convenable à la maturité de son âge. Le margrave d'Anspach, de retour dans ses états, ne put supporter l'absence de son amie, et la conjura de venir habiter sa cour. Mlle. Clairon se rendit à ses prières réitérées, et lui sacrifia toutes les habitudes de son existence. Elle avait cinquante ans, lorsqu'elle partit,

* M. de Valbelle avait été nommé commandant de la Provence. Ce que j'ai dit de sa magnificence et de la dépravation de ses mœurs, est confirmé par le témoignage des habitans du pays. Voici d'ailleurs ce que lui écrivait Mlle. Clairon, dans une lettre datée d'Anspach, le 20 février 1774 : *Pourquoi rester dans des lieux où vous avez le faste le plus ruineux, où tout le monde vous hait au fond de l'âme ! Espérez-vous que des maris outragés, des amans négligés pour vous, puissent jamais être vos amis ? .. Renoncez à des chimères d'ostentation qui dégradent votre grandeur réelle ; ayez dans vos affaires l'ordre dont votre âge, votre esprit, votre honneur vous font un devoir : quittez des lieux où vous ne pouvez faire que des fautes funestes au repos de vos vieux jours et à la gloire de tous vos momens. Prenez une compagne qui vous honore, etc.* Une triste fatalité détruisit tout cet enchantement. Le comte de Valbelle mourut, à 46 ans, usé par les plaisirs ; son corps fut entreposé dans une écurie ; son beau château de Tourves a été rasé ; la révolution a confisqué la somme de 24,000 fr. qu'il avait léguée à l'Académie française, par son testament du 6 Février 1779, pour que le revenu en fût, chaque année, assigné par elle à un homme de lettres qui aurait fait ses preuves, ou qui donnerait seulement des espérances. Il n'était resté du nom de Valbelle qu'un fils naturel du frère aîné, dont la naissance avait été voilée par son introduction dans une famille étrangère. A la suite d'un procès célèbre au parlement d'Aix, il fut mis en possession de la plupart des grands biens que les Valbelle lui avaient légués ; mais ce jeune homme, d'une extrême beauté, d'un caractère facile, d'un esprit médiocre, et qui avait quitté son nom de Cossigny pour celui de ses bienfaiteurs, fut cruellement immolé sous le règne de la terreur.

et soixante-sept, lorsqu'elle revint en France, d'où l'on peut raisonablement conclure que si leur union avait admis dans son berceau quelque chose de terrestre, le tems avait dû l'élever à la dignité platonique.

Christian-Frédéric-Charles-Alexandre, margrave d'Anspach et de Bayreuth, qui possédait quatre noms et deux principautés, n'avait pas un seul enfant pour en hériter. L'aigle prussien dévorait de ses regards cette proie qui devait lui écheoir. Le margrave découragé, faible, mélancolique, tâchait de s'étourdir par les plaisirs, et menaçait de s'éteindre, comme le dernier des Médicis, dans une honteuse apathie. Mlle. Clairon osa rajeunir ce règne expirant, et rendre au prince abattu le sentiment de ses nobles devoirs. Il voyait en elle son philosophe et son premier ministre. Née treize ans avant lui, elle eût presque été sa mère, et il lui en donnait le nom; ce qui n'empêcha pas Mlle. Clairon, tant que la margrave vécut, d'en essuyer des accès de jalousie. Des tracasseries et des noirceurs de cour ne purent l'arrêter dans le plan qu'elle suivit avec courage, lumières, et persévérance. Les dettes anciennes et nouvelles furent acquittées, les impôts adoucis, l'agriculture utilement protégée; la ville d'Anspach s'embellit d'une fontaine monumentale, et l'*hospice Clairon* éternisa le nom de sa fondatrice. Jamais une telle sollicitude de l'avenir et du bonheur des peuples n'avait illustré les adieux d'une dynastie mourante. Mais, le cabinet de Berlin, qui avait d'autres vues, ne songea qu'à terminer ce drame de dix-sept ans, où l'actrice française l'importunait, depuis surtout que le margrave devenu veuf, pouvait se remarier convenablement à sa dignité, ainsi que Mlle. Clairon le lui conseillait, et se donner des héritiers directs. Des femmes séduisantes eurent la mission d'attaquer par les voluptés le cœur du prince, et n'y réussirent que trop bien. L'Egérie, aux cheveux gris, fut rassasiée de dégoûts, et céda la place aux coquettes diplomatiques; elle rendit fièrement au margrave le peu qu'elle avait consenti à en recevoir, et rentra dans sa patrie, moins riche qu'elle n'en était sortie. Cependant, au bruit de la prochaine abdication du prince, Mlle. Clairon, qui ne pouvait souffrir le déshonneur de ceux qu'elle avait aimés, lui écrivait, pour l'en détourner, une lettre toute romaine, et telle que le vieux Corneille l'aurait dictée. Ce fut en vain; le margrave, privé de l'amie sincère, qui seule fesait son âme et sa force, vendit ses états pour une pension, et, devenu l'époux de lady Craven, cacha dans Londres un front dépouillé d'honneur et de couronne. Ce lâche dénoûment fut le plus bel éloge de Mlle. Clairon. Son souvenir est resté cher aux pays qu'elle gouverna; car le peuple de Franconie ne s'est pas cru obligé de payer des épigrammes les bienfaits d'une favorite, et ces bonnes gens n'ont pas eu l'esprit d'être ingrats.

Mlle. Clairon revit Paris aux approches d'une révolution qui commençait à en bouleverser les habitudes; elle chercha dans la tourmente à s'entourer de quelques-uns de ces débris d'anciennes amitiés, si précieux à la vieillesse. Plus tard elle publia un livre, qu'elle appelle improprement *ses Mémoires*. Ce qu'on y remarque le plus, c'est un style plein d'âme, de mouvement, de conscience, un style qui est bien à elle, et honore singulièrement une femme à qui la première éducation avait manqué. Ce qu'elle y dit de son art, quoique bien incomplet, sera lu avec fruit, et annonce du sens, de la sagacité, de la précision. Elle juge autrui sévèrement, mais avec bonne foi; elle a une grande idée de ses talens et de ses succès; mais, comme elle s'en forme une bien plus grande encore de l'étendue et des difficultés de son art, il y a dans sa vanité même une sorte de modestie qui fait qu'elle intéresse et ne choque pas. Quant aux événemens per-

sonnels à l'auteur, la curiosité publique n'a pas été satisfaite : un petit nombre de faits tronqués et décousus ne sont pas le récit piquant et varié qu'on attendait d'une vie si pleine et si agitée, d'un caractère si supérieur à ceux qui l'entouraient, d'une observatrice douée d'un esprit si vif et si indépendant ; mais on y trouve en revanche ce qu'on n'attendait pas, des réflexions nobles et touchantes ; une morale pure, raisonnable, religieuse ; des conseils sur l'éducation des femmes, qui soutiendraient le parallèle avec les meilleurs écrits de la marquise de Lambert ; et comme la prêcheuse fait en même tems d'assez bonne grâce l'aveu de ses torts, le langage de la vertu n'est dans sa bouche ni sans attrait, ni sans naturel.

Cependant, je dois le dire, ce qui fit le plus de bruit dans son livre, fut l'histoire de son revenant ; elle y raconte les tours malicieux que lui a joués, durant quelques années, l'ombre d'un jeune Breton qu'elle avait sans pitié laissé mourir d'amour. On reconnut, dans ce récit, fait sérieusement et de bonne foi, l'effet naturel de ces visions que la physiologie a si bien expliquées de nos jours ; et, comme en même tems elle citait des témoins, on ne douta pas que ses amis, s'amusant de sa faiblesse, n'eussent été bien aises de lui persuader que le décès d'un pauvre amoureux ne suffit pas pour en débarrasser une cruelle. Elle écrivait d'ailleurs cinquante ans après l'événement, et ne pouvait que traduire les impressions d'une jeunesse irréfléchie. Je crois enfin qu'elle n'eût point mis au jour cette billevesée, si, à l'époque où parut son écrit, les contes de voleurs et de revenans n'eussent été le passe-tems favori des sociétés de la capitale. Un salon presque obscur, ou un pavillon de jardin éclairé par la lune, contenait l'auditoire ; alors, tour-à-tour et avec l'accent de la conviction, quelques personnes racontaient les aventures les plus étranges et les plus terribles. Au milieu de ces douteuses ténèbres, j'ai entendu des hommes et des femmes à la mode exceller dans ces narrations fantastiques ; et un cercle de jolies têtes, tout récemment échappées au glaive de l'anarchie, goûtait le plaisir nouveau d'avoir peur sans danger.

Outre ses Mémoires, Mlle. Clairon a écrit une énorme quantité de *lettres ;* le comte de Valbelle en avait pour sa part reçu quinze cents. La perte de ces lettres est fort regrettable, si l'on en juge par le petit nombre de celles qui nous restent, où la critique la plus difficile ne saurait méconnaître la pureté de la diction, la hauteur des sentimens, et surtout une verve entraînante.

L'épreuve du malheur confirma la sincérité de la morale que Mlle. Clairon tenait de l'expérience et de la réflexion. Dépouillée de sa fortune par les violences révolutionnaires, sa vieillesse soutint avec dignité un état voisin de l'indigence, et y conserva ces formes théâtrales qui étaient devenues pour elle une seconde nature.* On sait que, dans la vie privée, elle resta en effet toujours reine et actrice, et que, dans son livre, elle recommande aux comédiens cette bizarre illusion, comme une précaution essentielle de l'art, imitant par-là beaucoup de beaux esprits qui ont composé des poétiques à l'usage de leurs défauts. Je me souviens d'avoir fait, avec quelques personnes, une visite à Mlle. Clairon dans l'année qui précéda sa mort ; je trouvai une très-petite vieille, sèche, ridée et maladive ; sa personne offrait tous les signes de la caducité, à l'exception de sa voix

* Les habitudes de Mlle. Dumesnil étaient, au contraire, prodigieusement bourgeoises. Mlle. Clairon aimait dans ses propos railleurs à dépeindre sa rivale quittant le sceptre de Cléopâtre *pour donner à manger à ses poules.*

grave, ferme et sonore, sans aigreur et sans dureté. Elle s'exprima avec lenteur et majesté, en termes purs et bien choisis, sur les détails domestiques dont nous avions à lui parler. Ayant aperçu un enfant qui était venu avec nous, elle prononça ces paroles avec solennité: *Faites approcher cet enfant; il sera bien aise un jour de dire qu'il a vu Mlle. Clairon, et qu'elle lui a parlé.* J'avais peine à cacher le sourire que provoquait le contraste entre le ton et la matière de ses discours; mais comme tout ce qui est extraordinaire, sans être affecté, finit par intéresser, l'accent ingénument dramatique de la petite vieille m'assaillit de mille souvenirs, et me reporta malgré moi au tems de sa gloire. Enfin, mon imagination se mit à retirer Mlle. Clairon de ses ruines; alors (j'avoue mon illusion), dans cette petite machine décrépite et octogénaire, je ne crus pas voir, je vis la sublime actrice telle que Wanloo l'a peinte sur le char de Médée, et je l'entendis telle que Paris l'admirait proclamant l'amour d'Aménaïde pour Tancrède, ou prophétisant les malheurs de Troie par la bouche de Cassandre.* J'avais fait précisément comme les peintres voyageurs qui, à l'aspect de quelques pans de murailles grecques ou romaines, rebâtissent des temples et des palais.

* Dans la tragédie des *Troyennes*, par M. de Châteaubrun.

LETTRES PHILOSOPHIQUES SUR LES PHYSIONOMIES.

LETTRE TROISIÈME.

Le philosophe, à qui vous avez lu mes deux lettres, est donc étonné de mes propositions; il en demande la preuve avec impatience. Faites-moi son portrait; j'essayerai, en attendant, de tirer sa physionomie; il ne serait pas le premier dont j'aurais connu le caractère, sans avoir vu autrement la figure. J'ai assez bonne opinion de vos yeux, pour croire que vous me rendrez son visage tel qu'il est; c'est tout ce que j'exige de vous: je serais flatté, s'il s'y reconnaissait: ce serait une preuve qui le convaincrait. Je ne fais pas métier de ces sortes de portraits, parce que le point de vue d'un homme échappe ordinairement aux meilleurs yeux et qu'il y en a de plus difficiles à saisir les uns que les autres.

Je tenterai toujours; je ne crains pas de me tromper une fois: je suis comme quelqu'un qui a coutume de faire bonne chère à ses amis; il ne craint pas de les voir arriver chez lui, lorsqu'il ne s'attend pas à les recevoir: la surprise qu'ils lui font, excuse son défaut de prévoyance; et l'injustice de leurs sentimens, s'ils en avaient de désavantageux à son égard, le tranquillise sur sa conduite. Ne lui communiquez point votre dessein, de peur qu'il ne s'y oppose, ou qu'il ne se contrefasse: dans ce dernier état, il pourrait vous tromper, et votre sagacité naturelle tiendrait peut-être encore moins contre un masque de philosophe, que contre un autre.

La philosophie, toute éloignée qu'elle est de ce qui a l'air de fausseté, se trouve quelquefois placée chez des gens qui ne s'en servent que pour tromper mieux. Je vous avoue-

rai ingénument, que je sais gré à ceux qui se donnent pour ce qu'ils sont: je leur passe alors des défauts, que je ne leur passerais point, s'ils s'efforçaient de me les cacher. Un homme, à qui je pardonne ses passions, quoiqu'il en ait beaucoup, me devient odieux, et ne me paraît pas pardonnable, quand il prend soin de les dérober à la connaissance de ceux qu'il appelle ses vrais amis.

Personne n'est sans passions: il faut avoir mauvaise opinion des autres, pour croire qu'on leur persuadera qu'on n'en a point; c'est donner à penser qu'on en a de bien mauvaises, que de craindre si fort de laisser apercevoir les siennes: ce caractère là inspire de la défiance; ce sont des gens avec qui il faut être continuellement en garde; mon plaisir est de me les développer à moi-même, et de les mépriser beaucoup, quand je sais une fois ce que je dois en penser. Ce plaisir là n'efface pas les chagrins qu'ils me causent en trompant les autres: la faute en est au peu de connaissance qu'on a des physionomies, qui ne laisseraient pas long-tems les hommes dans la malheureuse habitude d'être si souvent trompés.

J'ai éprouvé que ces habiles menteurs me craignent: ils ont avec moi un embarras, qu'ils ne peuvent surmonter, et qui produit infailliblement la haine: j'en ai ressenti des effets terribles, qui ne m'ont cependant jamais fait repentir de les avoir connus, quoique je ne puisse attribuer qu'à cette connaissance les maux qu'ils m'ont faits. Il y a bien de la noirceur à vouloir du mal à quelqu'un, parce qu'on ne se trouve pas avec lui aussi faux qu'on voudrait........J'interromps la lettre que je vous écris, pour en lire une qui m'arrive: il y aura quelques questions sur les physionomies; si elles méritent une réponse, je vous la dirai avant que de finir....

J'ai deviné juste; on me demande s'il est à propos de perfectionner la connaissance des physionomies. On trouve trois raisons essentielles, capables d'en détourner, et auxquelles on me prie de répondre, s'il est possible. La première et la plus forte raison est celle-ci: il y a infiniment plus d'hommes méchans, qu'il n'y en a de bons. De quel avantage peut être une connaissance qui les développe, et qui ne sert qu'à mieux découvrir leur malice? On n'y gagne que du chagrin: on est attristé de voir son espèce si méprisable; et le fruit le plus ordinaire de cette belle science, est de faire des misanthropes, des hommes extraordinaires, qui craignent leurs semblables, et qui les fuient, par la juste appréhension qu'ils ont d'être la victime de leurs passions funestes.

La seconde suit de la première: il y a du danger, dit-on, à connaître si bien les hommes. Rien ne leur inspire tant d'éloignement: ils n'aiment point à être pénétrés; ils vivent tout au moins gênés avec ceux qu'ils croient capables de discerner leur caractère: ils haïssent ceux dont ils n'espèrent pas être estimés.

Enfin, la troisième est l'inutilité de cette connaissance pour ceux qui la possèdent, qui soumis comme tout le monde aux événemens que le hasard produit, et qui en produit beaucoup, sont dans l'impossibilité de les prévenir, ou de les tourner selon leurs vues. En un mot, l'étude des physionomies n'est, ni honorable au genre humain qu'elle décrie, ni favorable aux particuliers qu'elle chagrine, ni utile à ceux qui l'ont en partage, qui n'en tirent aucun bien.

Celui qui m'écrit, est si prévenu en faveur de ses raisons, qu'il ne doute pas que je n'abandonne le goût qu'il me connaît pour cette espèce de science: son air de triomphe pourrait en imposer à quelqu'un moins aguerri que moi contre tout ce qui s'appelle lueur et apparence de vérité. Je vous fais part de ma réponse: elle servira à vos amis, si elle vous est inutile. La voici:

Les hommes sont plus fous que méchans: leurs mauvaises qualités n'é-

clatent pas plus que leurs bonnes, par l'examen qu'on en fait. S'ils y perdent d'un côté, ils y gagnent de l'autre : les meilleurs connaisseurs en chaque genre sont les juges les moins sévères ; ceux qui connaissent le mieux les hommes, leur pardonnent le plus volontiers leurs faiblesses. La philosophie, qui est la base de cette connaissance, leur apprendra à compenser les défauts par les grâces, et les vices par les vertus ; à tirer d'eux le meilleur parti, qui n'est pas de s'en éloigner absolument, ou de s'en défier toujours ; mais de profiter de ce qu'ils ont de bon, sans s'irriter inutilement de ce qu'ils ont de mauvais, et en prenant de justes mesures pour n'être pas l'objet de leur malice.

On devient misanthrope, dit-on, en connaissant si bien les hommes. Y a-t-il un grand mal de l'être un peu ? Ne l'est pas qui veut. Quant au mépris qu'on prend pour la race humaine à force de la connaître, il doit en être de la physionomie qui découvre le caractère des hommes, comme de l'histoire qui raconte leurs actions. Si l'histoire en rapporte de mauvaises, elle en rapporte aussi de bonnes ; et si l'on ne lui a pas encore objecté qu'elle nuit aux hommes qu'elle instruit, et qu'elle forme en les instruisant, pourquoi reprocherait-on à la connaissance des physionomies, qui est bien plus certaine, puisqu'elle représente les hommes en eux-mêmes, et indépendamment de ce qui les environne, qu'elle ne leur est pas honorable ?

Comme la seconde objection suivait de la première, la réponse que j'y donnerai suivra aussi de celle que je viens de faire.

Je croirai, quoi qu'on en puisse dire, que, toute compensation faite, il y a plus à gagner pour les particuliers d'être connus parfaitement, que de ne l'être pas : dans ses particuliers, il n'y en a aucun sans vertus ou sans talens. Nous sommes ainsi faits, que, lorsque nous avons à juger de quelqu'un, ses défauts se présentent plutôt à nous que ses vertus ; que nous jugeons plus volontiers en mal qu'en bien, et qu'il n'y a enfin qu'un jugement réfléchi et approfondi qui puisse nous faire trouver la vérité.

Il y a des hommes décriés dans le monde, sans qu'on sache pourquoi. J'éprouve qu'on estime plus de gens, quand on ne juge que par soi-même : j'ai trouvé dans plusieurs des vertus dont on ne m'avait jamais parlé, quoiqu'on eût pris grand soin de m'instruire de leurs défauts.

Un physionomiste sage se tait d'ailleurs sur ce qui est blâmable ; il ne parle que de ce qui est bon. Je crois à ceux qui ont ce talent en partage, plus de penchant à louer ce qui est louable, qu'à blâmer ce qui ne l'est pas. Quel avantage trouve-t-on à s'afficher pour le censeur des autres ? En général, les hommes s'aiment ou se haïssent, se craignent ou ne se craignent pas, sans raisonner : on ne renonce point à ses amis, parce qu'ils ont des défauts ; on les plaint même quelquefois d'avoir des vices, sans cesser de les aimer : combien de personnes assez parfaites, pour qui l'on n'a que de l'indifférence ?

La troisième objection est si fausse, que j'ai honte d'y répondre.

Les physionomistes ne se proposant pas de deviner les événemens à venir, il n'est pas question qu'ils puissent, ou qu'ils ne puissent pas s'en garantir. Il suffit qu'ils connaissent les gens avec qui ils vivent, qu'ils se préservent des effets de leurs passions folles ou méchantes ; et c'est encore la chose dont ils s'occupent malheureusement le moins : ils se servent de cette connaissance comme d'un plaisir qui les satisfait, par la vérité qui l'accompagne ; ils s'en amusent même, plutôt qu'ils ne s'en occupent. C'est, dans un autre sens, une étude comparable à celle de la géométrie ; le plaisir de se démontrer des vérités, ne laisse pas le tems de penser à se les rendre utiles. J'attends le portrait que je vous ai demandé : vous n'aurez pas de lettre de moi, que vous ne me l'ayez envoyé. Je suis, &c.

DE L'ÉDUCATION CHEZ LES CHINOIS.

[*Deuxième Article.*]

Seconde Partie.

1. La base de nos études, dit l'auteur chinois, est la résolution d'apprendre, et cette résolution ne vaut qu'autant qu'elle est ferme et persévérante. Lorsqu'elle est telle, on devient nécessairement savant. Si cette résolution est fortifiée par l'espoir d'égaler les sages de l'antiquité, elle n'en est que meilleure. L'auteur appuie son opinion de trois traits d'histoire qui font voir la puissance d'un ferme propos, et termine par une maxime qui revient à celle-ci : " Une volonté arrêtée commande aux choses."

2. Ce qu'il appelle " Le véritable secret pour apprendre, consiste à tenir un journal d'étude que l'on repasse tous les dix jours ou tous les vingt jours. C'est par ce moyen, dit *Tseu-kia* dans le *Lun-yu*, qu'on acquiert journellement des connaissances nouvelles, et qu'on prévient chaque mois l'oubli de ce qu'on a précédemment appris. De toutes les bonnes manières d'étudier, il n'y en a point de meilleure que celle-là.

3. Que l'étudiant qui ne fait pas tout son possible pour s'instruire, se demande comment il remplira sa tâche lorsqu'il sera enfermé dans la salle des examens. Qu'il songe combien amère sera sa douleur, dans quel embarras cruel il se trouvera, quand un sujet lui sera proposé dont il n'entendra pas le sens. Que l'étudiant paresseux réfléchisse encore au rôle qu'il joue dans la compagnie de ses amis ; tandis que ceux-ci conversent dans un style élégant, le sien est grossier et vulgaire, et si par fois on dit un bon mot devant lui, il y demeure étranger et n'en comprend ni le sens ni le sel.......................

6. Notre auteur recommande aux étudians de ne point passer d'une section à une autre dans la lecture d'un livre, avant d'avoir approfondi la première. En se conformant à ce précepte, dit-il, ils auront le tems de distiller la pure essence du savoir. Que si on lit à l'aventure, sans laisser au cerveau le tems nécessaire pour opérer la décoction de ce chapitre-ci, ou la distillation de celui-là, la lecture reste sans fruit. Que l'étudiant ait un étui bien fermé pour les livres qu'il ne doit pas encore lire ; qu'il ne laisse qu'un volume à la fois sous ses yeux, et qu'il attende pour en prendre un autre que la décoction du premier soit opérée dans son esprit.

En distillant ainsi par ordre les principes de la science, il atteindra par le cours naturel des choses le but de ses études. Car dans toutes les affaires du siècle, il n'y a rien de plus funeste que le mélange et la confusion. Si l'on ne se tient pas en garde là-contre, on aura toutes les peines du monde à venir à bout d'un ouvrage quelconque, et quand même on en viendrait à bout, il n'aurait pas ce fini qui constitue l'excellence.

7. Quand vous lisez une section d'un livre, donnez-y toute votre attention, et ne vous permettez point de songer à une autre. Une chaudière d'eau, après avoir été long-tems exposée au feu, finit par bouillir. Mais si avant que le liquide ne soit entré en ébullition, vous l'ôtez pour en mettre d'autre à la place, quel que soit la quantité d'eau que vous fassiez chauffer ainsi, vous n'en ferez jamais bouillir une goutte. C'est ainsi que les hommes qui aspirent à des connaissances universelles, font une grande dépense de chaleur, mais ne mûrissent rien.

8. J'ai toujours remarqué que l'homme qui veut tout embrasser, compte trop sur la vivacité et la pénétration de son esprit. Les chapitres et

les volumes lui passent sous les yeux, et coulent de sa bouche comme l'eau d'un torrent; mais applique-t-il jamais son esprit à extraire l'essence d'un sujet? et s'il ne le fait pas, que lui sert d'avoir beaucoup lu? *Un peu* d'une qualité supérieure vaut mieux que *beaucoup* d'une qualité grossière. L'ancien règlement militaire portait que la force des armées consiste dans la discipline, non dans le nombre. Je crois cette maxime applicable à l'étude.

9. La première chose à faire quand on veut étudier avec fruit, est de chasser les pensées étrangères à ce qu'on étudie. Alors seulement on peut comprendre un sujet à fond et s'en souvenir long-tems. Supposez l'estomac d'un homme rempli d'herbes et de légumes de toute espèce; quand on lui présenterait les mets les plus exquis, il ne pourrait pas les absorber; il faut auparavant qu'il digère et rejette en partie les mets grossiers dont il s'est chargé le ventre. Il en est ainsi des pensées étrangères à l'étude, et ces pensées ne nous viennent pas seulement de la poussière du monde, mais aussi des livres où il y a tant de choses inutiles.

10. Pour faire des progrès dans l'étude, une faculté importante est requise, et c'est celle en vertu de laquelle nous appliquons nos connaissances. Cette faculté dépend de l'aptitude à voir toutes les faces et à saisir tous les rapports des diverses parties d'un sujet, de telle sorte qu'en entendant ceci, on en conclut cela. Pour arriver à ce point, il faut classer les choses que l'on apprend d'après leur nature, et trouver les rapports des classes collatérales. Cette condition remplie, lorsqu'on possédera une section on en saura dix, et lorsqu'on en saura dix on en possédera cent ou mille. Mais il y a de gens qui, après avoir lu un grand nombre de livres, s'en tiennent stupidement aux mots et aux phrases. Ceux-là sont incapables de profiter des trésors qu'ils amassent, et de les employer à propos dans une circonstance donnée. Aussi valent-ils moins que ceux qui, sans avoir lu autant qu'eux, à beaucoup près, possèdent les qualités dont j'ai parlé.

11. Un usage profitable pour les personnes qui ont des occupations étrangères aux études littéraires, est de faire un bon choix de deux volumes pris, l'un dans la littérature ancienne, l'autre dans la littérature moderne, et de les avoir constamment sur leur table pour les étudier dans leurs momens de loisir. Si au lieu d'adopter cet usage, ces personnes attendent pour se livrer à l'étude qu'elles soient tout-à-fait libres pendant plusieurs mois de suite, il arrivera que la multiplicité et la complication des affaires humaines mettront sans cesse un nouvel obstacle à leur envie. Mais le tems fuit comme la flèche. En un clin d'œil, un mois s'est écoulé, puis un autre, et voilà que l'année touche à sa fin. Cependant on n'a point encore ouvert un livre. Tel est l'effet de l'habitude du retard.

12. Il est deux obstacles principaux au succès des études, la diminution journalière de la mémoire, et l'accroissement journalier des affaires. Voilà ce qui fait que la vie se passe en vain, et que les cheveux blancs surprennent des têtes vides; cela est déplorable, cela est digne de tous nos regrets et de tous nos soupirs.

13. Que l'étudiant commence sa journée à la cinquième veille (entre 3 et 5 heures du matin). Cette première partie de la matinée est bien des fois plus avantageuse que la seconde (depuis 7 jusqu'à 11), et que tout le reste du jour.

14. En étudiant, il faut se tenir en haleine ou dans un état d'excitation continue; il faut être tout yeux et tout attention, comme un général d'armée en un jour de bataille, ou comme un juge criminel siégeant sur son tribunal. On ne doit pas se permettre le moindre assoupissement ou la plus petite négligence.

15. Qui veut faire de bonnes études doit redouter les causeries, les affaires triviales, et surtout se défendre de celles qui ne le regardent pas:

Ces sortes d'occupations dissipent les facultés de l'âme, et l'écartent de sa voie. Elles ne sont pas seulement inutiles, mais dangereuses.

16. Il faut travailler sans intermittence pendant dix jours ou cinq jours au moins.

17. En général

Pou pa chao, pou pa hoan;
Tchi pa i pou, chi han.

Ce qui veut dire:

Ne craignez point le feu non plus que la lenteur,
Mais bien dix jours de froid contre un de grande ardeur.

La bonté de ce précepte est prouvé par l'expérience de tous les peuples. Car on sait qu'en voyage, il vaut mieux marcher doucement et d'une manière continue, que d'aller très-vite pendant un tems, pour s'arrêter ensuite. De là le proverbe:

Pou pa man
Tchi pa tchan.

Ne craignez point d'aller doucement; craignez seulement de vous arrêter.

Que ce proverbe a raison! s'écrie l'auteur chinois.

18. Quand après avoir étudié long-tems on se trouve abattu, il faut fermer son livre, puis se dissiper un peu, afin de récréer les esprits animaux, et avec eux la vue et l'esprit. Par ce moyen on rétablira le ressort du travail, et l'on se trouvera bientôt en état d'embrasser son sujet. Que si l'on s'obstine à labourer stupidement et tristement, l'intellect s'obscurcira, et si l'on est faible de corps on se rendra malade.

19 *Tchou-wen-koung* a donné cet avertissement:

« Ne dites pas: si je n'apprends ceci aujourd'hui, je l'apprendrai demain; si je n'apprends ceci dans l'année, je l'apprendrai l'année prochaine; car quand les jours et les mois se sont écoulés, l'année n'est plus à votre disposition, et quand un ignorant s'écrie: « Hélas me voilà vieux!" à qui la faute? Voilà ce qu'a dit *Tchou-wen-koung*, et moi je dis: Les deux mots *faites toujours* expriment la seule condition des bonnes études, au lieu que ces quatre mots *attendez jusqu'à demain* empêchent tout le succès de la vie. Sachez donc apprécier le tems.

20. L'étude des lettres avait originairement pour objet d'acquérir une connaissance exacte des principes de la raison, afin d'en faire la règle de sa conduite. Pour remplir cet objet, il faut se faire mentalement l'application de chaque précepte, et s'y conformer dans les affaires journalières. Alors seulement on peut dire que l'étude est avantageuse. Mais si l'on n'a pour but que de battre la science, comme un chasseur bat la plaine, ou de passer pour savant et de faire des provisions pour la conversation, on demeure bien loin du terme des études. Que si l'on étudie pour usurper une réputation littéraire, et à l'aide de cette réputation, des richesses et des honneurs, avec le dessein bien arrêté de mettre de côté les principes puisés dans les bons livres, aussitôt qu'on aura obtenu un poste élevé, et même de se conduire d'une manière toute opposée, cela est encore pis.

21. Bien qu'on ne doive ni interrompre ni différer ses études, encore ne doit-on pas s'y livrer avec trop d'ardeur ou d'empressement. Car en supposant qu'un homme puisse faire dix lieues par jour, il pourra fournir un long voyage, à raison de sept ou huit lieues par jour; tandis que s'il dépasse ses forces, et fait plus de dix lieues en partant, il se trouvera incapable de continuer; c'est ainsi que les personnes qui lisent du matin au soir, finissent par se rendre malades à force de lire. « J'ai étudié sans succès, dit l'auteur chinois, depuis l'âge de six ans jusqu'à l'âge de seize ans, c'est-à-dire, pendant une période de dix années, car mon esprit était obtus, et j'oubliais à mesure que je lisais; alors je m'indignais contre moi-même, et je fis des efforts véhémens, et je travaillai plus dur que jamais. Mais au bout de peu de tems je tombai

malade, et après une année de langueur, ma vie fut en danger; enfin je ne parvins à me rétablir qu'à force de soins. Que ceux qui pèchent par un excès de diligence, apprennent de moi à se tenir dans de justes bornes."

22. Quand on s'est fatigué à lire, il faut donner de l'exercice au corps en remuant les épaules de haut et de bas, de droite et de gauche, de l'avant et de l'arrière et à plusieurs reprises. Par ce moyen, la circulation du sang se rétablit, les esprits animaux reprennent leur activité, et l'on sentira un bien-être et une hilarité capables de prévenir les maladies. C'est ce que l'on appelle en termes de médecine gymnastique chinoise, *Lo-lou-chouang-kouan*, c'est-à-dire, *le double mouvement du vire-vaut*. Cet exercice est très-propre à préserver le corps de toute influence froide et maligne alors qu'on s'est exténué par une lecture trop prolongée.

23. Si en jetant les yeux sur un livre, soit de grand matin, soit à la chute du jour, vous ne distinguez pas bien les caractères, attendez pour lire, la lumière du jour dans le premier cas, ou celle de la lampe dans le second. De cette manière vous ne vous gâterez pas la vue. Mais si vous faites violence à vos yeux en cherchant à lire à une lumière faible, vous leur ferez par là beaucoup de mal, et vous perdrez peut-être avant l'âge la netteté de perception visuelle.

Quand vous ne lisez pas et n'avez rien à faire, laissez tomber vos paupières et fermez les yeux; c'est le moyen de les fortifier. Après cela, si vous voulez lire ou faire quelque chose, il n'y aura point d'inconvénient à exercer votre vue; vous la conserverez ainsi dans toute sa force jusque dans un âge avancé. Mais gardez-vous d'employer la lumière céleste à des choses inutiles.

C'est sans doute un moyen assuré de faire de grands progrès dans la science morale, que de lire tous les soirs à la lampe; mais si l'on pousse ses lectures trop avant dans la nuit, les esprits animaux en souffriront. Le lendemain on se trouvera encore plus fatigué que la veille, et l'on reconnaîtra (contrairement à ce qu'on avait cru) que l'excès de diligence est préjudiciable aux études. Si dans ces circonstances on s'obstine à faire sa tâche, on tombera malade. Quand on ne se couche point à minuit, le sang ne retourne point au foie, et quoique on ne s'en aperçoive pas, tant que le sang et la force vitale sont dans un état prospère, on s'en ressent plus tard d'une manière cruelle.

25. L'étudiant, quelque pressantes et nombreuses que soient ses occupations domestiques, lira chaque jour quatre ou cinq sections écrites dans le style moderne, afin que l'élégance littéraire soit toujours présente à ses yeux et à son esprit. Cela sera pour lui d'un grand avantage.

26. En approchant du tems des examens, un étudiant doit éviter particulièrement de travailler avec trop d'ardeur. Qu'il choisisse vingt ou trente sections de la meilleure composition, et les ressasse doucement dans sa tête, jusqu'à ce qu'il en saisisse l'esprit et en goûte les beautés. Cela lui donnera des forces pour l'examen.

27. En ce qui concerne une collection de livres, la chose importante n'est pas leur nombre, mais l'aptitude à les choisir et à les étudier. J'ai rencontré souvent dans le monde des gens qui avaient accumulé dix mille volumes dans leur bibliothèque, sans en avoir jamais lu plus de dix. Ces gens-là se contentent d'acheter des livres et de les placer sur des rayons ou dans des étuis comme autant de curiosités faites pour amuser les yeux. Ils ont des livres fraîchement reliés que la main n'a jamais touchés, que l'œil n'a jamais lus. Mais que sont-ils auprès d'un pauvre lettré qui, pour quelques pièces de cuivre, achète un livre qu'il emporte chez lui, et ne le quitte plus qu'il ne s'en soit pénétré?

DIORAMA A PARIS.

Jusqu'ici, les auteurs du *Diorama* avaient établi entre eux une sorte de solidarité de talent et de succès : les tableaux exposés paraissaient être le résultat de leurs efforts communs ; du moins, rien n'indiquait le contraire. Maintenant, chacun d'eux veut obtenir, séparément, la part de louange et de critique qui lui appartient en propre, et le dernier programme fait connaître que M. Bouton est l'auteur de la *Vue intérieure de la Cathédrale de Chartres*, et que celle de *la Chapelle en ruines du château d'Holy-Rood*, le dernier tableau exposé, est due au pinceau de M. Daguerre. La fondation de ce château, situé près d'Edimbourg, et du monastère qui y attenait, remonte à une époque où les miracles, les visions, les apparitions venaient encore soutenir la foi chancelante de nos bons aïeux. Dans le commencement du XII^{e} siècle, le Roi David I^{er}, grand chasseur, selon l'usage de cet heureux tems, renversé, ainsi que son cheval, par un cerf d'une grandeur et d'une force prodigieuses, se voyait, disent les auteurs de la notice, en danger de périr, lorsqu'un bras divin, sorti d'un nuage épais, plaça, entre le monarque et le cerf, une croix de l'éclat le plus éblouissant. L'animal effrayé s'enfuit, comme l'on peut bien croire, et le roi revint chargé de la relique céleste. La nuit suivante, il entendit, en songe, une voix qui lui ordonnait d'élever *une abbaye* au lieu même où il avait été si miraculeusement délivré, et c'est pour obéir à cet ordre qu'il fit bâtir le monastère d'Holy-Rood (Sainte-Croix), dans lequel la croix divine fut, pendant des siècles, selon l'annaliste que je transcris, une source de prospérité et de consolations pour les âmes pieuses. Si l'origine de ce monument a un caractère un peu fabuleux, les événemens dont il a été le théâtre ont une triste et douloureuse authenticité. C'est dans la chapelle dont le peintre a mis les ruines sous nos yeux, que l'infortunée Marie Stuart épousa successivement, et contre son gré, son cousin Darnley, aussi beau qu'il était féroce et stupide, et le comte Bothwell, aussi stupide et féroce qu'il était laid. C'est encore dans le château d'Holy-Rood que Rizzio fut poignardé, sous les yeux et à côté même de cette princesse. Depuis ce tems, le château, le monastère et la chapelle étaient tombés en ruine ; mais les débris en furent relevés en 1816. Il faut féliciter les Anglais de ce que, non-seulement ils élèvent et *terminent* de nouveaux édifices, lorsque l'utilité publique l'exige, mais encore de ce qu'ils mettent du prix à conserver les monumens légués par leurs ancêtres. C'est avant cette restauration que M. Daguerre a visité les ruines d'Holy-Rood, et c'est dans leur état de ruines qu'il les a mises sous nos yeux. Eclairées par la lueur vague et incertaine de la lune, dont le disque est successivement recouvert de nuages légers qui viennent en diminuer l'éclat, on éprouve, au premier aspect, une impression mélancolique dont il est impossible de se défendre ; les souvenirs que réveillent ces débris, sont bien de nature à entretenir l'âme dans une sorte de disposition rêveuse, qui n'est pas sans charmes. Indépendamment du moyen employé pour varier l'état apparent du ciel et l'intensité de la lumière de la lune, l'artiste a imaginé plusieurs épisodes pour augmenter, s'il est possible, l'impression que produit l'aspect général de son tableau. Ainsi, il a représenté, au milieu de ces ruines, une femme vêtue d'une robe blanche attachée avec une ceinture noire, priant près d'un tombeau sur lequel elle a déposé sa lumière. Quel est

le sentiment qui l'amène, pendant la nuit, au milieu de cette solitude? Pendant que chaque spectateur s'interroge ainsi, et se dispose à répondre selon sa disposition particulière, une flûte, qui semble partir également des mêmes lieux, fait entendre un vieux chant écossais et complète l'illusion. Il y aurait bien quelques observations à faire sur l'emploi de tous ces moyens, qui ne sont pas avoués par l'art, et qui tiennent un peu de la fantasmagorie; mais, quand on a éprouvé du plaisir, il serait malséant de critiquer l'artiste qui a fait tant d'efforts et développé tant de talens pour vous le procurer. Dans quelques mois ce nouveau Diorama sera transporté à Londres, pour y remplacer celui qui, après avoir fait l'admiration des habitans des capitales de la France et de l'Angleterre, est destiné à recueillir dans quelque autre ville célèbre le tribut d'éloges si bien mérité par MM. Bouton et Daguerre.

LE SPLEEN,

OU

LA VALLÉE DE LAUTERBRUNN.

NOUVELLE ANGLAISE.

[Fin].

« Bientôt je pus converser librement avec les pâtres de la montagne. Obligé, comme eux, à gagner mon existence, j'apprends à connaître leurs ressources; je fais usage pour moi-même de ces arts innocens qui pourvoient aux premiers besoins de l'homme, et j'oublie chaque jour qu'il existe d'autres besoins.

« Après avoir travaillé toute la journée, je savourais avec délices, le pain que j'avais payé de mes sueurs, et que je trempais dans le lait de mes chèvres. Mon tempérament s'accoutume par degrés à cette nourriture substantielle; mon sommeil est paisible, plus de songes funestes qui l'agitent; la seule image de Laure l'accompagne sans le troubler.

« Je croyais que Laure et Marie étaient nées à Lauterbrunn; elles portaient le costume et parlaient le langage du pays: cependant je ne pouvais m'empêcher de remarquer une grande différence entre leurs manières et celles des simples bergères de la Suisse; les grâces de ces dernières sont pleines de charmes et de naturel, mais elles conservent quelque chose d'une nature un peu sauvage, et de cette liberté dont l'éducation n'a point modéré les mouvemens et tempéré l'essor; les grâces de Laure et de Marie avaient aussi tout le charme du naturel, mais d'un naturel plus noble. Qu'on les transporte, me disais-je, au milieu des cercles les plus brillans d'une capitale; leur ton, leurs manières annonceront une éducation soignée. On ne croira jamais qu'elles sont nées, qu'elles ont été élevées dans les montagnes de la Suisse; qu'elles y ont toujours vécu du travail de leurs mains avec des pâtres dont les mœurs sont douces, il est vrai, mais dont les manières ont toute la rudesse de leur état.

« Cependant l'activité, le travail, l'air pur des montagnes, les sentimens que Laure m'avait inspirés, de nouvelles habitudes, me donnaient insensiblement une existence toute nouvelle. Je m'accoutume à gravir avec mes compagnons sur les rochers les plus élevés, sur les pics les plus glissans. J'ai déjà parcouru plus d'une fois les glaciers, et monté sur les sommités de la *Vierge* et du *Grin*-

sel. Je poursuivais le chamois dans les retraites les plus inaccessibles, et je franchissais, à l'aide de mon bâton ferré, les rocs les plus aigus, les abîmes les plus profonds. Je me familiarisais de jour en jour avec ces travaux pénibles, et souvent je trouvais un charme inexprimable dans ce développement de mes forces physiques. Après avoir été si faible, j'étais fier de ma puissance. Mon âme acquérait en même tems une énergie dont je ne me croyais pas susceptible: ma sensibilité, plus vive et plus variée, se portait sur une multitude d'objets à-la-fois, et ma pensée suivait les élans de mon cœur.

“ Jusqu'à ce jour, j'avais montré une grande indifférence pour les vérités de la religion ; entraîné par la légèreté de mon âge, par le tourbillon de la mode, ma pensée ne sortait point du cercle borné de mes plaisirs, et ne s'était jamais élevée vers le Créateur du monde. Mais lorsque je me trouve au sommet de ces immenses pyramides qui me rapprochent des cieux, mon âme, transportée d'une joie sublime, s'élève jusqu'au trône de cet être incompréhensible qui fit sortir du chaos toutes les merveilles de la création. Je m'éloignais de mes compagnons pour méditer en silence au milieu de ces masses imposantes de glaces et de rochers que la main du tems précipite sans cesse les unes sur les autres, et je me livrais à toutes les idées nouvelles qui m'étaient inspirées par ces effrayantes, mais sublimes images de la destruction.

“ Un jour, après avoir long-tems erré dans cet empire éternel des hivers, j'étais parvenu jusqu'au sommet du Scheideg ; je contemplais autour de moi des abîmes de neiges et de rochers, au milieu desquels s'élevaient quelques chalets épars, situés dans des pâturages verdoyans, ou bâtis sur le bord d'un précipice. La Vierge se perdait dans les nuages, et devant elle le mont Eiger présentait le magnifique tableau de ses glaciers, qui, frappés par les derniers rayons du soleil, ressemblaient à d'immenses colonnes de feu remontant vers leur source. Sous mes pieds se dessinaient en miniature la gracieuse vallée de *Lauterbrunn*, de *Grindelwald* et d'*Hasli*, ainsi que les lacs de *Thoun* et de *Brientz*, dans lesquels l'Aar vient se précipiter, après avoir long-tems promené ses eaux à travers des prairies qui, à cette distance, ressemblaient à un tapis de verdure traversé par un réseau d'argent ; quelques nuages bornaient l'horizon et parcouraient le ciel azuré, comme des montagnes flottantes. A l'aspect de tant de beautés, je me livrais au sentiment d'une admiration profonde ; toutes les facultés de mon âme et de mon intelligence se portaient vers le ciel, et je me sentais attiré vers Dieu, comme tous les êtres le sont vers leur centre. Je pensais qu'il avait voulu laisser ainsi sur le globe quelques images du chaos pour mieux faire sentir à l'homme la sublime harmonie de l'univers.

“ Je me perdais dans ces grandes méditations, lorsque tout-à-coup un roulement semblable à celui du tonnerre et plus terrible encore, se fait entendre dans les montagnes et retentit dans les vallées ; ce bruit effrayant augmente par degrés, et mille échos le répètent. Je crois toucher au moment où toutes ces montagnes vont s'ébranler et se précipiter les unes sur les autres ! Glacé d'épouvante, je me lève et je descends avec rapidité, pour éviter la chute des avalanches. J'étais hors de danger, lorsque, tout-à-coup, j'entends pousser des cris : je me retourne, et je vois sur une éminence une jeune femme éplorée qui tend vers moi des bras supplians. M'oubliant moi-même, je reviens sur mes pas, je vole, j'arrive auprès de l'infortunée qu'un moment plus tard l'avalanche allait engloutir, et qui tombe évanouie dans mes bras. Quel spectacle, grand Dieu ! l'avalanche arrive et roule avec un épouvantable fracas ; elle est déjà suspendue sur ma tête, et c'est Laure, c'est Laure qu'il faut

sauver! Je me trouve doué d'une force surnaturelle; j'emporte Laure, sans m'apercevoir du poids d'un si précieux fardeau, précipitant mes pas avec la vélocité du chamois, franchissant des crevasses d'une immense profondeur, et des abîmes qui tremblent sous mes pieds, je ne m'arrête qu'au moment où, descendu dans la vallée, je touche à la demeure de Marie. Alors je dépose mon fardeau sur le gazon, et je tombe sans connaissance, accablé par la fatigue d'une si longue course et par la terreur que le danger de Laure m'a fait éprouver.

" Le bruit de l'avalanche avait été si terrible et si menaçant, que les troupeaux avaient quitté leurs chalets pour descendre dans la plaine; les oiseaux de proie même avaient déserté leurs rochers, et les villages de Grindelwald et de Lauterbrunn s'étaient vus au moment d'une totale destruction. Laure, invitée par la trompeuse sérénité du ciel, avait voulu faire une excursion dans les montagnes, pour y chercher des plantes salutaires, et elle avait été surprise par l'avalanche au milieu de ces douces occupations.

" Cependant la bonne Marie, une foule de pâtres descendus des montagnes, me prodiguèrent leurs secours. Je reviens à la vie, et je vois Laure en pleurs, assise à mes côtés, tenant une de mes mains dans les siennes et me nommant son libérateur. " Ah, Laure! lui dis-je, ne pleurez pas sur le pauvre Tom; il est trop heureux.

" Depuis ce jour, je ne quitte plus la cabane de Marie. Je conduis son troupeau avec le mien; je cultive de mes mains le champ qu'elle possède, et je me charge seul du soin de sa récolte; je me donne toutes les peines que je puis éviter à Laure: mais un sourire, un remerciement de Laure, me donne tous les plaisirs. Les Dimanches et les fêtes, c'est moi qui la conduis au village. Après le service divin, je me mêle aux jeux de mes camarades; je danse comme eux, j'imite leurs attitudes et leurs pas, et le soir je ramène Laure dans les bras de sa mère.

" C'était ainsi que s'écoulaient les plus heureux instans de ma vie. Je ne demandais au ciel d'autre bonheur que celui de voir Laure tous les jours; je nourrissais mon cœur et mon imagination de la douce espérance d'être aimé; mais cet espoir s'éteignait et renaissait tour à tour. Tantôt Laure fuyait ma présence pendant des semaines entières; tantôt elle se rapprochait de moi, et semblait prendre un vif intérêt à ma conversation. Quelquefois ses regards semblaient attendre l'aveu de mon amour, et au moment où cet aveu était prêt à s'échapper de mes lèvres, ils m'imposaient silence et forçaient mes sentimens à se cacher au fond de mon cœur. Je ne pouvais l'accuser de coquetterie dans cet asile de la simplicité et de la franchise, et je ne comprenais rien à l'inconstance d'une conduite qui me paraissait pleine de caprices. Je voyais, avec une profonde inquiétude, sa santé décliner de jour en jour; son teint perdait sa fraîcheur et son éclat: des larmes baignaient souvent ses paupières, et je cherchais vainement à ramener le sourire sur ses lèvres.

" Suis-je aimé de Laure? me demandais-je souvent à moi-même. Ses regards, ses larmes, son trouble lorsque je lui parle, le soin qu'elle prend de m'éviter, tout devrait me faire croire à mon bonheur. Pourquoi donc serait-elle forcée de combattre un penchant si doux, dans un état où le plaisir de pouvoir se livrer sans contrainte aux sentimens naturels, dédommage de toutes les privations? Laure serait-elle étrangère? Ce séjour ne serait-il pour elle qu'un lieu d'exil? Elle parle le même langage que ses compagnes, mais elle n'a pas le même accent; son organe est plus doux et plus flatteur; et ses idées, malgré leur simplicité, me semblent d'un ordre plus élevé. L'état qu'elle a pris n'est peut-être pour elle et pour sa mère qu'un état pas-

sager. Peut-être est-elle née dans un rang qu'elle regrette, et elle rougirait de n'aimer qu'un simple pâtre. L'orgueil de son éducation et de sa naissance combat des sentimens qui peut-être feraient son bonheur, si les lois de la société lui permettaient de s'y livrer sans honte et sans remords.

« Il ne tenait qu'à moi, sans doute, de sécher les larmes que je fesais couler et de ramener le calme dans ce cœur agité ; mais, c'était comme un pauvre pâtre que je voulais être aimé. Toutes mes illusions, toutes mes espérances de félicité reposaient sur cette pensée. Je voulais inspirer un amour pur et vrai, dégagé de tout intérêt particulier, et de ces préjugés nécessaires à la conservation de l'ordre social, mais étrangers aux simples lois de la nature. Cette raison, ou plutôt ce sentiment seul m'empêchait de découvrir à Laure le secret de ma naissance et de ma fortune. J'avais sous les yeux l'exemple des bons paysans de Lauterbrunn ; ayant vécu comme eux, je voulais être aimé comme eux, sans autre intérêt que celui de l'amour.

« Cependant l'année de mon exil était révolue. Ma santé était entièrement rétablie et se fortifiait de jour en jour : un sang pur et vif circulait dans mes veines. A mes sombres idées de destruction avaient succédé toutes les illusions, toutes les espérances de l'amour et de l'amitié. Je pensais à vous, mes chers amis ; je désirais vous revoir ; mais je ne pouvais me décider à quitter un pays auquel je devais le premier de tous les biens. D'ailleurs, comment abandonner Laure, Laure malheureuse et souffrante ? J'aurais plus facilement renoncé à la vie. Oui, si Laure m'avait dit : Tom, je consens à partager ton sort, et je veux vivre avec toi dans cette douce et paisible obscurité, oui, j'aurais fait sans hésiter le sacrifice de ma fortune pour une existence à laquelle j'étais accoutumé : et dont la tendresse de Laure eût doublé les charmes.

« Mais la plupart des événemens de notre vie sont indépendans de notre volonté. Nos projets sont ballottés par les circonstances, comme une feuille légère est le jouet des vents. J'entre un soir sous la cabane de Laure et de Marie. Je les vois toutes deux en larmes. Marie pressait Laure contre son cœur, et s'écriait : « Oh, ma fille ! ma chère fille ! qu'allons-nous devenir ? où nous réfugier, où reposer notre tête ? Encore si j'étais seule, je traînerais avec résignation le peu de jours qui me restent. Après avoir vu ton père immolé sous mes yeux, je pourrais braver tous les malheurs, excepté les tiens, ma fille." Les caresses de Laure répondent aux caresses de sa mère ; et cherchant à ranimer le courage de Marie, elle lui dit, avec un doux sourire démenti par ses larmes : « Ne désespérons pas de la bonté du Ciel ; partout nous pourrons travailler, et le travail de mes mains fera vivre ma mère, jusqu'au jour où des événemens plus heureux nous permettront de retourner dans notre patrie et de rentrer dans nos droits. Ce moment viendra bientôt peut-être. Consolez-vous donc, mère adorée ; que votre tendresse soit sans inquiétude sur mon sort ; pourrai-je me plaindre lorsque je partagerai le vôtre, et ne serai-je pas trop heureuse si je puis l'adoucir ? Vous savez bien que Laure n'a pas d'autre ambition.

« Ce tableau fait sur mon cœur une impression dont je ne suis pas le maître ; et sans penser à l'indiscrétion d'un zèle que je ne puis contenir, je m'élance entre Laure et Marie, je les conjure de me faire part du nouveau malheur qu'elles viennent d'éprouver ; je leur offre tous mes secours, et jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Je peindrais difficilement l'émotion de Laure à mon aspect. Appuyant ses deux mains sur son visage pour cacher ses larmes,

elle s'écrie: Oh, pauvre Tom! il faut nous quitter pour jamais.—Pour jamais, Laure? Ah! plutôt mourir cent fois. Non, non, je ne vous abandonnerai qu'avec la vie.—Il le faut, continua-t-elle avec cette vivacité d'une âme qui n'a plus la force de contenir ses sentimens, il le faut; tout nous sépare, et le Ciel et les hommes. Je suis obligée de fuir cette contrée paisible, où je commençais à trouver un peu de bonheur. Oh, Tom! puisque je dois me séparer de vous pour toujours, je l'avoue devant ce Dieu qui connaît le fond de mon cœur, vous êtes l'unique objet de mes regrets." A ces mots, je tombe aux pieds de Laure; et pressant une de ses mains contre mes lèvres, je m'écrie hors de moi-même: Laure, je te suivrai partout, je partagerai ta destinée; reçois le serment que je fais de t'aimer toujours.—Arrêtez, dit Marie, en jetant sur Laure et sur moi un regard sévère; Tom, ma fille, ne peut être à vous. Le rang que sa famille occupait en France ne lui permet pas de répondre à votre amour. Plût au ciel, ajoute-t-elle avec plus de douceur, plût au ciel que nous fussions nées dans cette vallée riante, où la même fortune, la même éducation rapprochent toutes les familles. Mais il n'en est pas ainsi, Tom. Laure est fille du comte de Blanville: le sang qui coule dans ses veines est un sang illustre qu'elle déshonorerait, si elle voulait unir son sort à celui d'un pauvre pâtre. Les malheurs d'une révolution terrible nous ont expatriés et nous ont enlevé tous nos biens. J'ai vu massacrer M. de Blanville par des brigands qu'il avait comblés de ses bienfaits, et j'ai quitté la France, non pour sauver une vie où je n'avais plus que des larmes à répandre, mais pour arracher ma fille au glaive des bourreaux. J'avais cru qu'en me retirant dans cette partie de la Suisse, au milieu des glaces et des rochers, je pourrais attendre en paix le moment où l'orage viendrait enfin à se calmer. Mais il grossit de jour en jour, il étend partout ses ravages, et semble poursuivre ses victimes jusque dans leurs retraites les plus obscures. Un décret de la république de Berne enjoint à tous les émigrés français de quitter la Suisse, et ne leur donne que trois jours pour chercher un autre asile. Hélas! quelle partie du monde pourra nous mettre à l'abri de nos persécuteurs!

" A ces mots, elle versa un torrent de larmes; je m'approchai d'elle avec respect, et je lui dis: Pardonnez, madame, à un pauvre pâtre des sentimens qu'il croyait légitimes. Le pauvre Tom se rend justice, il n'est pas digne d'être l'époux de Laure; mais, quel que soit le lieu de votre nouvel exil, n'oubliez pas un jeune infortuné qui va penser à vous jusqu'au dernier soupir."

" Je m'éloigne, n'osant jeter sur Laure un regard où mon âme se serait dévoilée toute entière. Mon cœur était dans la joie; il m'avait fallu réunir toutes les forces de ma raison pour contenir mon bonheur dans de justes bornes. Dès le lendemain, au lever du soleil, je pars, je m'embarque sur le lac de *Thoun*, et remontant la rivière de l'*Aar*, j'arrive le soir même à Berne où mes projets me retiennent deux jours.

" Quand je revins à Lauterbrunn, je volai à la cabane de madame de Blanville, pour lui offrir de nouveau tous mes secours et lui faire mes adieux. Madame de Blanville vient à moi; la joie brille dans ses regards; elle me montre et me lit une lettre qu'elle vient de recevoir de Berne, et qui était conçue en ces termes:

" MADAME,

" Un homme à qui, sans le savoir, vous avez rendu le service le plus important, vient d'apprendre votre situation cruelle, et son cœur en est profondément touché. Permettez-lui, madame, de vous offrir un asile dans sa patrie. Partez sur-le-champ pour Londres: n'y cherchez pas d'autre

maison que celle de Sir Thomas Wentworth ; cette maison vous appartient ; vous y trouverez tous les secours que la plus vive reconnaissance peut offrir au malheur et à la vertu ; vous y trouverez de plus tous les soins, tous les égards que le plus respectueux des fils doit avoir pour la plus tendre des mères."

THOMAS WENTWORTH.

"Quel coup du ciel! s'écrie madame de Blanville ; oh, Providence ! comment ai-je pu douter un moment de ta bonté! je cherche vainement à me rappeler ce bon Sir *Thomas Wentworth*, à qui j'ai rendu un service si important, et qu'il récompense d'une manière si généreuse et si délicate. J'ai vu beaucoup d'Anglais en France, mais je n'ai point entendu parler de Sir *Thomas Wentworth*. Il y a quelque chose de bien extraordinaire dans cette aventure! Qu'en pensez-vous, Tom? que nous conseillez-vous?—Si vous daignez prendre conseil d'un pauvre pâtre qui n'a vu que ses montagnes, lui dis-je, vous profiterez des offres de Sir Thomas Wentworth. Les circonstances sont pressantes, vous n'avez pas d'autre parti à prendre ; d'ailleurs quel intérêt aurait-il à vous tromper? Je crois qu'il mérite votre confiance. C'est un honnête homme, et un honnête homme tient toujours ce qu'il promet.—Nous ne le connaissons point.....—Quand vous l'aurez vu, vous le reconnaîtrez peut-être, et si vous avez oublié le service que vous lui avez rendu, sa présence peut-être vous en fera ressouvenir.

"Pendant cette scène, je jetais un regard sur Laure : elle ne partageait point la joie de sa mère, et seule, à l'écart, elle versait des larmes, sans prononcer un seul mot: je m'approche d'elle, et pressant une de ses mains contre mon cœur, Oh, Laure! lui dis-je : que Sir Thomas Wentworth est heureux ! il peut vous offrir un asile et vous consoler !—Me consoler ! dit Laure; ah! Tom! la mort de mon père et notre séparation sont deux malheurs dont je ne me consolerai jamais."

"Ce language porte au fond de mon âme la félicité la plus pure. Je fais mes adieux à Laure et à madame de Blanville qui doivent partir le lendemain. Je mêle des larmes de joie aux larmes de Laure, et je lui laisse croire que je pleure comme elle de regret et de douleur.

"L'instant où elles quittèrent la vallée de Lauterbrunn fut aussi le moment de mon départ. Nous prenions deux routes différentes. Ne pouvant rentrer en France sans courir les plus grands dangers, elles avaient formé le projet de traverser une partie de l'Allemagne, et de s'embarquer dans un des ports de la Hollande. La vente qu'elles avaient faite de leur petit chalet et de leur troupeau, leur donnait tout l'argent nécessaire pour leur voyage. Pour moi, comme étranger, n'ayant encore rien à redouter de la hache révolutionnaire, et désirant arriver le plus promptement possible dans ma patrie, je traversai de nouveau la France, et j'arrivai à Londres long-tems avant elles, attendant avec une impatience inexprimable le moment où je pouvais presser sur mon cœur deux êtres qui m'étaient devenus si chers.

"Un matin que j'étais seul dans mon cabinet pensant à Laure, et commençant à regretter vivement qu'un excès de délicatesse m'eût empêché de la suivre, William vient enfin m'avertir que deux étrangères demandent à me parler, et qu'il les a fait entrer dans le salon. Je me lève pour voler vers madame et mademoiselle de Blanville ; mais j'éprouve une émotion si vive que mes genoux fléchissent ; mon cœur palpite avec violence, et je suis obligé de m'appuyer un instant sur le bras de William.

"Lorsque j'entre dans le salon, madame de Blanville et Laure s'approchent de moi avec autant de grâce que de noblesse ; les yeux de Laure étaient modestement baissés, et je voyais sur son front l'empreinte d'une

tristesse profonde. Le trouble dont madame de Blanville ne peut se défendre, la différence de mon costume, ce luxe dont ma fortune me permet de m'entourer, tout enfin l'empêche de me reconnaître. Elle remet entre mes mains la lettre qu'elle a reçue de Berne; je prends cette lettre, et après avoir feint de la lire: Oui, madame, lui dis-je, c'est moi qui ose vous offrir un asile. Ma maison, ma fortune, ma vie, tout ce que je possède est à vous. J'ai promis d'avoir pour vous tous les soins, tous les égards d'un fils pour la plus tendre des mères, et je tiendrai ma parole, lors même que mademoiselle votre fille refuserait d'unir son sort à celui du pauvre Tom.... A ce nom, une vive rougeur s'étend sur les joues de Laure; elle lève sur moi des yeux étonnés, et s'écrie: Ah grand dieu! c'est Tom! c'est Tom lui-même! Sa surprise, celle de madame de Blanville et les transports de ma joie ne peuvent se décrire, et j'aime mieux, mes chers amis, laisser votre sensibilité deviner tout mon bonheur, que de chercher en vain des couleurs pour vous peindre des sentimens qu'aucun langage ne pourrait exprimer.

"Quelques jours après son arrivée à Londres, Laure devint Lady Wentworth. Depuis trois ans je suis le plus heureux des époux. Les plus tendres et les plus vives affections de l'homme sont entrées dans mon cœur, et n'en sortiront jamais. Deux enfans sont les fruits d'une union si chère; je forme pour leur bonheur à venir des projets que je veux réaliser. Ma vie est occupée par des espérances, tout me sourit dans la nature, et grâce au savant docteur Elliot, je remercie tous les jours le ciel de m'avoir conservé une existence dont mon cœur apprécie tous les charmes."

Les convives avaient écouté ce récit avec beaucoup d'attention; et comme ils aimaient Sir Thomas Wentworth, ils avaient pris quelqu'intérêt, moins à l'histoire de ses aventures, qu'à celle de ses sentimens. Leurs âmes avaient été doucement émues à la peinture des sensations nouvelles d'un être qui, entraîné par le dégoût et l'ennui sur le bord de sa tombe, et transplanté comme une jeune fleur sous un ciel plus pur, dans un sol plus vigoureux, remonte par degrés de la mort à la vie, et du désespoir au bonheur. La conversation s'anime, le vin coule à grands flots; les *toasts* répondent aux *toasts;* on boit à la santé de Lady Wentworth, de madame de Blanville, du bon Tom, de tous les habitans de Lauterbrunn, et surtout à celle du docteur Elliot. L'habile médecin se trouvait présent à cette fête, dont il était le héros, et répondit de si bonne grâce à tous les *toasts* des convives, qu'il fut, dit-on, le lendemain hors d'état d'aller visiter ses malades.

DE LA MUSIQUE INSTRUMENTALE.

La musique instrumentale n'offre pas à l'écrivain un sujet moins fécond que la musique vocale; les peuples civilisés, comme ceux qui ne le sont point, firent un constant usage des instrumens dans leurs jeux, dans leurs fêtes, et surtout dans leurs guerres. Si l'homme se console par des chants, il se réjouit avec un instrument sonore qui les accompagne; cet instrument soutient sa voix, la modère ou la fortifie à son gré, l'imite même; et l'on sent que, destinée à flatter l'un de ses goûts les plus vifs, et produit de son industrie, cet heureux accessoire de ses plaisirs doit lui être d'autant plus cher, qu'il en double la jouissance, et la renouvelle à volonté.

La musique instrumentale fut riche et bruyante chez les Hébreux et chez tous les peuples orientaux, d'où nous avons tiré de nos jours plus d'un instrument de percussion, lesquels sont, de tous, les plus retentissans.* Elle fut simple et en même tems savante chez les Grecs, et adaptée à leur brillant système musical.†

La lyre, dont l'invention est attribuée à Mercure, fut découverte par ce dieu dans une promenade qu'il fit sur les bords du Nil: il heurta de ses pieds ailés une tortue desséchée dont les fibres vibrèrent dans la carapace. Frappé de ce phénomène, le dieu, qui, comme on voit, ne créait pas les événemens, mais savait en tirer parti, conçut l'idée de faire une lyre en forme de tortue, et de la monter avec des fibres d'animaux. Il lui donna le nom de *lyre*, qui, comme on sait, signifie en grec *attraits*, *appas*, et est appelée par les Latins *dulcisona lyra*. Mercure fit présent de l'instrument qu'il avait inventé à Apollon. Il ne pouvait tomber en meilleures mains. Apollon, le perfectionnant encore, en forma la cithare, qui ne différait de la lyre qu'en ce qu'elle avait un manche sur lequel on posait les doigts comme sur le violon.

Le luth réunit ces deux inventions, mais il ressembla beaucoup à la cithare, que les poètes appelaient tantôt *garrula*, tantôt *strepitans cithara*, cithare bruyante, à cause du son qu'elle rendait, et qui ressemblait au murmure du vent. Le *psaltérion*, instrument à dix cordes, se joignit au luth; il fut long-tems en usage dans Rhodes.

Le *phénix*, autre organe de l'harmonie, fut inventé par les Phéniciens, dont il porte le nom. Son excessive douceur causait, au rapport de Quintilien, des impressions souvent dangereuses.

La *pandore*, ou *pandure*, paraît ensuite comme un produit de la

---

* *In cymbalis concrepantes, clangebant tibiis.... sonitu buccinæ.... sacerdotes canere, tubâ, jugiter coràm arcâ fœderis Domini.*— 1 *Paralip.* cap. xv, v. 19, 24; cap. xvi, v. 6.

† The different claimants among the Greeks to the musical discoveries, prove that music was cultivated in different countries; and that the inhabitants of each country invented and improved their own instruments; some of which, happening to resemble those of other parts of Greece, rendered it difficult for historians, to avoid attributing the same inventions to different persons. Thus the single flute was given to Minerva and to Marsyas; the syrinx or fistula, to Pan and to Cibele, and the lyre or cithara, to Mercury, Apollon, Amphion, Linus and Orpheus. Indeed the mere addition of a string or two, to an instrument without a neck, was so obvious and easy, that it is scarce possible not to conceive many people to have done it at the same time.—Burney's *general Dictionary of Music*, *Vol.* 1, *pag.* 399.

civilisation brillante des Assyriens. La *pectis* fut imaginée par les Lydiens : elle n'avait que deux cordes. On dut le *barbitos* à l'Orphée de Lesbos, au sublime Terpandre. La *clepsiambe* servait pour accompagner certains chants des Grecs, très-renommés. La *skindapse* à quatre cordes de métal rappelle nos guitares. La *sambuca* n'est que la harpe montée sur un même nombre de cordes d'un ton aigu ; et la *magadis*, due aussi aux Lydiens, qui étaient en musique les Napolitains de l'Asie, se pinçait avec un onglet, et accompagnait en même tems et la voix et la flûte. En joignant à tous ces instrumens celui qui s'appelait du nom de *trepied de Pythagore* de Zante, parce qu'il fut inventé par ce philosophe, nous aurons la nomenclature générale des instrumens à cordes des Grecs, dont ce dernier était le complément ; car il formait à lui seul trois cithares qui se présentaient chacune de son côté. On jouait avec la première dans le ton dorien ; sur la seconde, dans le ton phrygien, et sur la troisième, dans le ton lydien ; et c'est ainsi qu'en tournant habilement cet instrument, Pythagore jouait alternativement avec la plus rare adresse dans ces trois modes ou tems, et, variant son talent autant que le permettait l'art, on croyait entendre successivement les trois plus fameux citharistes de la Grèce.

Si nous passons des instrumens à cordes aux instrumens à vent, nous trouvons d'abord le *cornet*, qui n'est que le petit cor des Hébreux ; le cor et buccin, ou buccina, qui est le lituus ou la tuba. Les premiers étaient spécialement employés aux fêtes de Bacchus ; ils étaient, les uns de métal, et les autres faits d'une corne de bélier ou de bœuf sauvage ; les seconds, consacrés à Mars et à Bellone, retentissaient dans les combats, les siéges, les batailles, ainsi que les salpins ou trompettes, ou tyrrhennis, dont les Hébreux leur contestent l'invention.

Les Grecs distinguaient six trompettes : 1° La trompette *droite*, ou la chasosra des Hébreux, appelée *argienne*, attribuée à Minerve ; 2° la trompette *égyptienne* appelée *chnoue*, qui servait aux sacrifices ; 3° la *carnyx*, ou trompette *courbée*, qui rendait des sons aigus et perçans : on l'appelait aussi *celtienne* ou *galatienne ;* 4° la *paphlagonienne*, qui avait un son désagréable ; 5° la *médienne*, qui rendait un son grave ; et 6° la *tyrrhénienne*, qui en avait un clair et argentin.

La flûte des Grecs était à bec. Une jambe fut, dit-on, son premier modèle, et de là vint, chez les Latins, le nom de *tibia*. Elle n'était point, comme les flûtes traversières chez les modernes, composée de plusieurs pièces, mais elle variait de forme, de grandeur, et fut long-tems faite de roseaux. La flûte *simple* (monaule) avait été, dit-on, inventée par Osiris. Il y en avait une autre qui était double, qu'on jouait avec le *périthète*, espèce de bandage dont on se serrait les joues. Ensuite venait la flûte de Pan *(syringa Panos,)* qui portait chez les Latins les noms de *fistula* ou *syrinx ;* puis la flûte oblique, appelée par les Egyptiens *photinx*, et par les poètes *lybis*, parce que Syrites, son inventeur, était Lybien ; et enfin la flûte *gyngrine*, inventée par les Phéniciens, qui rendait un son plaintif, et servait aux funérailles.

Tibiæ pares, *tibiæ impares*, *tibiæ dextræ*, *tibiæ sinistræ*, *tibiæ saranæ*, *tibiæ phrygiæ*, étaient les divers noms de ces instrumens, soit qu'elles fussent simples ou doubles, soit qu'on en jouât à droite ou à gauche. Les unes étaient faites de roseaux, d'autres d'ivoire ; les unes servaient pour accompagner les danses des jeunes filles, et prenaient le nom de *tibiæ partheniæ*, et les autres pour accompagner les jeunes garçons, et s'appelaient *tibiæ pueriles ;* enfin, celles qui accompagnaient les hommes faits, s'appelaient *tibiæ viriles*. Les *hemiopes*, les *élyms*,

les *scytales*, les *diopes* et les *mécops*, etc. rendaient les unes des sons tendres, les autres des sons énergiques; les unes étaient destinées à accompagner les *parænii*, chansons à boire, et les autres les scolies de Steichore ou les odes de Pindare.

Quant aux instrumens de percussion, nous trouvons chez le même peuple les *cymbales*, dont se servaient les femmes et surtout les bacchantes: elles étaient d'airain doré, et retentissaient à la fois en l'honneur du dieu du Gange et de Diane. Les Grecs avaient deux espèces de *tympanons*, le grand et le petit. Le *triangle* ou *trigone* fut inventé par les Lydiens. Les *castagnettes*, faites de cannes fendues, marquaient la mesure aux fêtes du dieu des jardins, en s'accordant avec les bruyantes *crotales*. On donnait le nom lascif de *crotalistriæ* aux femmes qui s'en servaient, lesquelles abjuraient souvent la décence et la pudeur, ce charme de la beauté.

Le *sistre*, dû aux Egyptiens, fait de forme ovale, et d'une lame de métal, était l'instrument des prêtres d'Isis aux lieux où il fut inventé, et celui des solennités nocturnes consacrées à Hécate.

Mais ces instrumens réunis servaient également et à la *cordax*, danse comique des Grecs, et à leurs *pyrrhiques*, ou danses martiales, et à *l'emmélie*, ou danse de Bacchus.

La *carye*, danse usitée dans la Laconie, et la *memphitique*, étaient encore des danses militaires; la première inventée par Castor et Pollux, et la seconde par Minerve, qui, par les figures qu'elle représentait, rappelait la guerre des dieux contre les Titans. L'*orsite* et l'*épicrédios*, danses de l'île de Crète, se rapprochaient des unes et des autres; et nous voyons dans l'ingénieux ouvrage de Cahusac*, que toutes étaient occompagnées par des instrumens à vent, à cordes, et de percussion, tantôt séparés, tantôt réunis.

Nous ajouterons à cette nomenclature des instrumens grecs l'abrégé de celle des instrumens des Hébreux, quoique nous en ayons déjà dit quelque chose. En instrumens à cordes, ce peuple comptait le *kinnor*, fait en forme d'un Δ, lequel était monté de vingt-quatre cordes†. Le *nebel* avait vingt-deux cordes, et se jouait avec les doigts; l'*assor* en avait dix, et se pinçait avec le plectre; le *minnim*, le *michol*, le *schelasim*, en avaient trois qui résonnaient sous une espèce d'archet.

Quant aux instrumens à vent, la grande flûte s'appelait *nekabhim*, et la petite *chalil*: toutes deux étaient de roseau; le *keren*, le *schopar* ou *takoa* étaient des trompettes de cuivre ou d'argent; le *zinken* était le cornet à bouquin; l'*abub* servait aux lévites dans leurs sacrifices; la *chasora*, inventée par Moïse, était une trompette longue de deux pieds; le *sumphoneia* était la cornemuse; l'*ugabh* ressemblait à la flûte de Pan des Grecs: la grande se nommait *migrepha*, la petite *maschrokita*: la première avait deux soufflets.

Dans les instrumens de percussion on comptait le *toph*, orné d'anneaux ou de grelots de métal; il avait la forme d'un demi-globe, et était de fer. Il y en avait de cinq formes différentes, tous se frappant comme des timbales. Le *tseltselim* et le *methsiloth* ne différaient entre eux qu'en ce que l'un avait des clochettes, et l'autre des grelots, qui aidaient à leur harmonie retentissante. Les Hébreux avaient aussi des cymbales de cuir très-dur, et l'on ne conçoit pas trop quel parti ils pouvaient en tirer.

Les Latins adoptèrent le système de la musique instrumentale des Grecs, en la mariant aux instrumens des Etrusques, créateurs de l'harmo-

* La Danse ancienne et moderne; 3 vols. 8vo. *La Haye*, 1754.

† Kalkbrenner, *Hist. de la Musique*, pag. 42, tom. I.

nie, comme de plus d'un autre art*. Rome avait à la tête de ses légions des musiciens qui en partageaient la gloire, puisque bravant la mort comme des guerriers, ils méritaient de plus les récompenses dues à des artistes. Bannie de cette ville, après la mort de Néron, la musique vocale et instrumentale du théâtre ne vit point sa sœur, la musique militaire, partager son exil ; et toujours l'Italie, malgré ses longs malheurs et les Barbares, conserva ce genre précieux de l'harmonie.

Dès le règne de la comtesse Mathilde, cette souveraine qui posséda une des plus grandes comme des plus belles parties de l'Italie, on retrouvait des traces bien sensibles de l'existence de la musique instrumentale dans cette péninsule ; le chant était accompagné d'instrumens à sa cour, une des plus brillantes de l'Europe.† Mais à peine le quinzième siècle eut-il commencé, à peine cette époque à jamais glorieuse pour les arts et les sciences fut-elle arrivée, que la musique instrumentale ne fit pas moins de progrès que la musique vocale en Italie.

De toutes parts des sociétés philarmoniques, des académies d'instrumens et de chants se fondent et s'établissent rivales de celles des lettres, des sciences et des autres arts. Le pape Nicolas V fonde celle de Bologne, la plus célèbre de toutes, et qui fleurit encore de nos jours dans cette opulente et savante ville*. Florence vit briller l'académie des *Rozzi* ou des *Grossiers*, dont elle n'avait sans doute que le nom, car elle était une des plus savantes de l'Italie.

Cette académie musicale s'occupait aussi de la musique dramatique. Vérone et Vicence briguent et obtiennent la même faveur; et déjà l'on voit dans ces deux villes, les plus belles des états de Venise, deux sociétés comme celles de Florence et de Bologne, consacrant leurs loisirs et leur savoir à l'harmonie.†

Mais l'époque classique du retour et du triomphe de la musique instrumentale, comme de la vocale en Italie, est sans contredit celle qui vit la création des divers conservatoires qui ont été successivement fondés, dotés, établis, et se sont perpétués pendant une longue série d'années dans cette péninsule.

Jusque là, le génie des Italiens

---

* On attribue aux étrangers l'invention de la trompette; quant aux Romains, les dix mille musiciens consacrés par Néron à la musique instrumentale prouvent combien ils avaient fait de progrès dans cette partie de l'art.

† Mathilde portait le titre de comtesse de Toscane. Elle était fille de Boniface, marquis de ce pays. Née en 1406, elle possédait en outre Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, une partie de l'Ombrie, le duché de Spoletto, Vérone, et presque tout ce qui est appelé aujourd'hui le patrimoine de Saint-Pierre, depuis Vitterbe jusqu'à Orvietto, avec une partie de la Marche d'Ancône.

* S'il est un spectacle imposant en musique, c'est celui que présente la fête de sainte Pétronille, patronne de Bologne, et que célèbrent, assemblés, tous les membres de la société philarmonique dans la cathédrale de cette ville. On y voit réunis jusqu'à six cents musiciens: qu'on juge du premier coup d'archet d'un semblable orchestre! Quoique l'Italie ne se pique pas de briller dans la symphonie, nous avouons que nous l'avons trouvée digne de la cultiver comme toutes les autres branches de la musique, dans ce concert religieux un des plus imposans, sans doute, dont on puisse être témoin, et que l'oreille puisse entendre dans aucun pays de la chrétienté.

† Outre ces sociétés, ces académies philarmoniques, il y avait en Italie des couvens d'hommes et de femmes dans lesquels on exécutait non seulement de la musique vocale, mais de la musique instrumentale à grand orchestre. L'Artusi cite entre autres celui des religieuses de San-Vito à Ferrare, où un pareil institut existait. Il assista lui-même à un concert de voix et d'instrumens, dont s'acquittèrent avec le plus grand art ces religieuses: d'où il suit que la musique à grand orchestre était connue en Italie avant le seizième siècle.

pour l'harmonie, livré à lui-même, et, pour ainsi dire, abandonné par les divers gouvernemens qui cependant protégeaient, encourageaient et récompensaient avec magnificence les peintres, les statuaires et les poètes, semblait n'être point appelé à jouir de la même faveur, ou plutôt des mêmes droits. La musique dramatique avait dû sa renaissance à de simples particuliers, celle d'église à des pontifes, auxquels elle était nécessaire, puisqu'elle l'était au culte catholique. Un collége en ce genre avait été fondé dès le quatrième siècle, ainsi que nous l'avons vu, par un de ses plus grands papes; et dix siècles plus tard, lorsque toute l'Italie brillait du double éclat des sciences et des arts, lorsque Léon X dans Rome, les Médicis ses parens dans Florence, Charles-Quint dans Naples, et la liberté dans Gênes et dans Venise, fesaient de toutes parts fumer l'encens sur l'autel des arts, la mélodie, un des plus doux, comme un des plus utiles, n'avait encore pour asile assuré que l'école fondée dans Naples, sous Ferdinand d'Aragon, qu'elle devait en partie à des étrangers.* Un pareil oubli devait être réparé; il le fut enfin par les conservatoires dont nous parlons.

Quatre de ces établissemens furent d'abord fondés successivement dans Venise; de jeunes filles en furent les seuls élèves; leur étude unique était le chant, et elles exécutaient elles-mêmes, dans ces colléges, de la musique à grand orchestre.

Naples ne tarda pas à imiter un exemple que l'on est surpris qu'elle n'ait pas donné, mais dont le retard provient peut-être de la différence de son gouvernement avec celui de Venise. Mais ce qui sans doute est digne d'être remarqué, comme une preuve de la sagacité du peuple italien, et du goût qui l'entraînait à s'emparer de l'empire de la musique, c'est que, sans que les deux nations se fussent entendues entre elles, sans qu'elles eussent fait aucune convention, tandis que Venise fonde quatre conservatoires de femmes, Naples en fonde quatre d'hommes; de sorte que dès ce moment un vaste système d'enseignement musical est organisé en Italie, et lui assure des cantatrices et des chanteurs, des musiciens et des musiciennes, non seulement pour tous ses concerts, ses chapelles, ses théâtres, mais encore pour tous ceux de l'Europe.

Le premier des conservatoires établis dans Naples fut appelé *Sainte-Marie de Loretto*, d'où sont sortis une foule de compositeurs tous célèbres, et surtout l'inimitable Pergolèse. Cet établissement date de l'an 1537: il est bon d'observer qu'on lui agrégea de jeunes demoiselles qui étudiaient la musique dans un corps de logis séparé.

En 1565, les deux écoles furent séparées sans que l'on en connaisse la cause.

Le second de ces établissemens est celui qui s'appelait *I poveri di Christo*, les pauvres de Jésus-Christ, fondé en 1589, et supprimé en 1715.

Le troisième est appelé *La pietà de' Turchini*, titre intraduisible en français, si ce n'est par une longue périphrase. Il fut fondé en 1583; un moment supprimé, et rétabli en 1592.

Le quatrième enfin de ces établissemens porte le nom de *Saint-Onuphre;* il fut fondé dans la même année que le précédent.

A ces établissemens se joignent ceux de Milan, de Bologne et de plusieurs autres villes de l'Italie, dont on trouve les noms et les statuts dans l'*Histoire de la Musique* par le père Martini, et dans les écrits de Bontempi, de l'Aretusi, de Ceretti, de Gerbert, de Doni, de Maffei, de

---

* On se rappelle que Jean Tinctor de Nivelle vint fonder cette école à la honte de l'Italie, qui sans doute jusque là avait donné partout des maîtres de musique à l'Europe, comme elle lui en donna depuis.

Signorelli, du savant Marpurg, et dans la Dramaturgie d'Allaci.

On sent que ces établissemens une fois fondés, rien ne devait plus arrêter l'essor de la nation italienne vers un art que lui enseigne pour ainsi dire la nature elle-même, qui lui a donné une langue si douce et si harmonieuse. Déjà au cinquième siècle, et malgré les dévastations des Barbares, on cherchait encore dans ce pays des musiciens, que demandait au roi Théodoric le premier roi des Francs; dans le sixième, le pape Agathon reçut du roi d'Angleterre la même prière; au huitième, le pape Etienne en envoya au roi Pépin; et au neuvième, le pape Adrien à l'empereur Charlemagne; événement duquel date l'établissement des maîtrises des cathédrales en France. Cette suprématie se soutient et s'augmente dans les siècles suivans.

En 1530, François Ier appelle auprès de lui dans ce royaume messire Alberti, le premier professeur de violon dans ce tems. En 1581, Catherine de Médicis, mariée à Henri II, successeur de François, y appelle également Balthazar Beljioso, Florentin, professeur non moins célèbre sur le même instrument, et qui, de plus, grand chorégraphe, introduisit pour la première fois les ballets sur le théâtre de la cour; et enfin sous le règne à jamais mémorable de Louis XIV, puisqu'il s'unit dans l'opinion de la postérité à ceux de Périclès, d'Alexandre, d'Auguste et de Léon X, on voit Jean-Baptiste Lulli, également né en Toscane, réformer le premier la musique et les opéra français. Mais aussitôt que les divers établissemens que nous venons de citer sont en activité, la nation italienne, cultivant avec méthode un art que jusque là elle n'avait cultivé que par une sorte d'instinct, des essaims nombreux de maîtres et de musiciens de tous genres naissent dans ses villes, et jusque dans ses moindres bourgs: tant l'éducation publique a d'influence sur le goût et les mœurs d'un peuple!

La musique instrumentale brille de toutes parts, ainsi que la vocale, en Italie; elle s'unit à elle dans les opéra sérieux et comiques, dans les chants de l'église et dans les madrigaux.*

Si les écoles de Naples, de Milan, de Rome, de Bologne et de Venise, comptent de grands compositeurs, et produisent les chanteurs les plus fameux, elles n'enfantent pas moins de grands instrumentistes. Corelli† a

---

* *Madrigal*, sorte de pièce de musique travaillée et savante, qui était fort à la mode en Italie au seizième siècle, et même au commencement du précédent. Les *madrigaux* se composaient ordinairement, pour le vocal, à cinq ou six parties, toutes obligées à cause des fugues et dessins dont ces pièces étaient remplies. Mais les organistes composaient et exécutaient des *madrigaux*, aussi sur l'orgue; et l'on prétend que ce fut sur cet instrument que le *madrigal* fut inventé. Ce genre de contrepoint, qui était assujetti à des lois très-rigoureuses, portait le nom de *madrigalesque*. Plusieurs auteurs, pour y avoir excellé, ont immortalisé leurs noms dans les fastes de l'art: tels furent, entre autres, *Lucas Merentio*, *Luigi Prenestino*, *Pomponio Nenna*, *Tommaso Pecci*, et surtout le fameux prince de *Venosa*.—Rousseau, *Dictionnaire de Musique*, à l'art. MADRIGAL.

† Corelli (Archangelo), né près d'Imola en Italie, en 1658. Son maître de contrepoint fut Simonelli, celui de violon fut Bassani de Bologne; il voyagea successivement dans l'Italie et en Allemagne, et charma partout ses auditeurs, et par le rare talent qu'il déployait sur cet instrument, et par ses admirables compositions. A Rome, il conduisit l'orchestre composé de cent cinquante musiciens, qui accompagnait un opéra que fit jouer dans son palais la reine Christine de Suède. Il était l'ami des fameux peintres Cignani et Maratti, qui lui donnèrent plusieurs de leurs tableaux. Son chef-d'œuvre est la troisième de ses sonates, qui sont, disent les maîtres, le rudiment des jeunes violonistes. Tout s'y trouve, disent les savans auteurs du *Dictionnaire historique des Musiciens*, l'art, le goût et le savoir: ses adagios sont parfaits, ses fugues divines, et ses gigues charmantes. Il a été le premier à ouvrir la carrière de la so-

pour élèves Locatelli* et Geminiani†, tous deux célèbres violonistes comme lui. L'un va faire admirer son talent à la Hollande, et l'autre à l'Angleterre. Ce maître fixe et perfectionne la sonate, et Boccherini‡ le trio. Torelli* invente le *concerto grosso*, et Tartini† trouve le son fondamental. Frescobaldi‡ excelle dans le clavecin; Besozzi‖ sur le hautbois; et Viotti§, encore vivant, enseigne le violon à toute l'Europe, qui n'a pas encore entendu un maître qui lui soit supérieur.

Cependant les Italiens laissent à d'autres nations les prétentions à la symphonie; ils s'adonnent plus au chant, objet essentiel de la musique; l'exécution instrumentale est moins cultivée chez eux qu'ailleurs, et surtout qu'en France et en Allemagne. Ils ne considèrent les instrumens que comme nécessaires pour l'accompagnement et pour l'exécution de leurs partitions.

Albinoni, *Alberti*, *Tessarini*, *Vivaldi*, ne sont que les troupes légères de cette élite de grands instrumentistes italiens; mais *Nardini*, *Pu-*

---

nate, et en a posé la limite. On lui a érigé un buste au Vatican, ayant pour suscription ces mots:

Corelli, princeps musicorum.

* Locatelli (Pietro), né à Bergame en 1690; il se retira en Hollande après avoir beaucoup voyagé, et dirigeait à Amsterdam un concert public. La société des amateurs prit le deuil à sa mort pour témoigner ses regrets de la perte d'un musicien, l'honneur de son art par ses talens et ses bonnes mœurs. Il a écrit plusieurs ouvrages didactiques pour le violon, ainsi que Geminiani, et son maître Corelli.

† Geminiani (Francesco), né à Lucques en 1680. Alexandre Scarlatti fut son premier maître de musique. Le célèbre Dubourg fut son meilleur élève; il vécut en Angleterre et mourut à Dublin en 1762. Ses ouvrages comme ses travaux sont nombreux.

‡ Boccherini (Luigi), né comme Geminiani à Lucques, en 1740, tems qui, comme on voit, se rapproche beaucoup du nôtre. Son maître de musique et de violoncelle fut l'abbé Vannucci. Des dispositions éclatantes signalèrent de bonne heure un des premiers talens qu'ait produits la nature. Tout le peuple de Lucques fut ravi, lorsqu'au retour de ses voyages, Boccherini fit entendre, accompagné de Manfredi, élève de Nardini, et son compatriote, son violon et ses sonates. Il cueillit dans toute sa pureté la double gloire d'un bon violoniste, et d'un habile compositeur. Les deux compatriotes devinrent désormais des amis inséparables, et se rendirent en Espagne, l'un pour amasser beaucoup d'or (c'était Manfredi, qui aimait excessivement ce métal;) l'autre, beaucoup de célébrité, c'était Boccherini: aussi celui-ci se fixa dans ce pays, où il est mort âgé de soixante-six ans, chéri, respecté et regretté des Espagnols, de leur monarque et de sa cour. Cet artiste a précédé Haydn dans sa brillante carrière; il a le premier fait des quatuors, fixé leur genre et leur caractère. Castier, que nous avons déjà cité, a dit de lui et de Haydn: "*Si Dieu voulait parler aux hommes, il se servirait de la musique de Haydn, et s'il voulait entendre de la musique des hommes, il se ferait jouer celle de* Boccherini."

Un autre homme d'esprit, enthousiaste de l'harmonie, a apprécié à sa valeur cette musique divine, en disant que *Boccherini est la femme de Haydn.*

* Torelli (Gasparo), né en 1570; il est célèbre, comme compositeur, par ses madrigaux.

† Nous avons déjà parlé de Tartini, considéré comme violoniste célèbre, et compositeur également célèbre

‡ Frescobaldi (Girolamo), célèbre organiste de Saint-Pierre, né à Ferrare en 1601, et l'un des premiers compositeurs de son tems Il fut le premier parmi les Italiens qui joua les fugues et mérita le surnom de *Maestro de' suoi tempi*, que lui donna Penna.

‖ Besozzi eut des frères, tous musiciens célèbres comme lui; tous ont illustré le hautbois, comme les Corelli, les Tartini et les Viotti, le violon. Leur père naquit à Parme.

§ Viotti (Jean-Baptiste) est né en Piémont en 1745: le plus digne éloge que l'on puisse faire de ce grand violoniste et de cet admirable compositeur, se trouve à l'article qui le concerne, dans le *Dictionnaire des Musiciens* de MM. Choron et Fayolles, sages et justes appréciateurs de son rare talent, comme de tous les artistes qui ont honoré l'art de la mélodie: nous ne pouvons qu'y renvoyer nos lecteurs.

gnani, et plusieurs autres, peuvent être joints à Tartini et à Viotti. Nulle nation, nulle école de l'Europe n'a d'aussi grands violonistes et en plus grand nombre que l'Italie : elle réunit donc la double gloire de la musique vocale et instrumentale, de la mélodie et de l'harmonie : la langue musicale qu'elle possède n'est donc pas son unique moyen pour briller dans la musique ; elle doit aussi sa prééminence à un goût, à un tact exquis, à son enthousiasme soutenu et prolongé pour cet art.

OUVERTURE DE DEUX MOMIES

Appartenant à M. Cailliaud,

A PARIS.

ENTRE autres objets précieux que M. Cailliaud a rapportés de son dernier voyage en Egypte, et qui composent son riche cabinet égyptien, les curieux et les antiquaires avaient distingué une belle momie d'un volume et d'un poids extraordinaire ; la tête portait une couronne formée de lames de cuivre dorées et de boutons, imitant la feuille et le jeune fruit de l'olivier. Elle se recommandait encore à l'attention des savans par la caisse qui lui sert d'enveloppe. Au fond est peint un zodiaque dont les figures ressemblent beaucoup à celles du zodiaque de Denderah, et le dessus de la boîte porte une petite inscription grecque presque effacée ; le nom de Petemenôn qui est en tête, se lit aussi en grec cursif, à la marge d'un petit papyrus hiéroglyphique, qui paraît avoir été déposé sur la momie entre les bandelettes extérieures. Enfin, la largeur de la tête et celle des pieds étaient démesurées. Tant de circonstances neuves et singulières fesaient regarder cette momie comme un des plus précieux objets d'antiquité qu'on eût découverts, et donnaient lieu d'espérer que l'ouverture de la momie présenterait des manuscrits et des particularités encore plus importantes ; on conjecturait même, d'après le poids du corps, qu'il devait renfermer quelque masse métallique.

Après avoir hésité long-tems sur le parti qu'il devait prendre, M. Cailliaud s'est rendu généreusement au désir des savans et des curieux. Le 30 Novembre dernier, il a procédé à l'ouverture de la momie, dans son cabinet de la rue de Sèvres, en présence d'un grand nombre de personnes distinguées, parmi lesquelles on ne citera que M. le duc de Blacas, M. le duc de Rauzan, M. le baron de Humboldt, M. le marquis de Marbois, M. le comte Orlof, sénateur de Russie, M. Denon, M. Abel Rémusat, M. le baron Larrey, M. le comte de Forbin, etc. La vive curiosité qu'a excitée ce spectacle, neuf pour la plupart des personnes présentes, et l'extrême empressement avec lequel on s'y est porté, font en quelque sorte un devoir de décrire l'opération avec quelques détails.

On a commencé par peser et mesurer exactement la momie avec toutes ses enveloppes. Le poids a été trouvé de 106 kil. la longueur totale de la momie de 1 m. 90 c.; largeur de la tête, 0 m. 42 c., et circonférence 1 m. 38 c. ; largeur aux épaules, 0 m. 49 c., et circonférence 1 m. 39 c. ; largeur aux extrémités des mains, 0 m. 47 c., et circonférence, 1 m. 25 c. ; largeur aux malléoles, 0 m. 40 c., et circonférence 1 m. 16 c. ; largeur aux pieds, 0 m. 40. c. ; longueur des

pieds, 0 m. 46 c.; circonférence des talons et des pieds, 1 m. 60 c.

Après cette opération, l'on a enlevé la bandelette étroite qui fixait, autour du corps, une toile couverte de peintures et d'hiéroglyphes, avec des ornemens qui sont peu communs en Égypte; au-dessous étaient plusieurs toiles grossières, mais solides, formant la première enveloppe, que l'on a enlevée facilement. La deuxième enveloppe était maintenue autour du col à l'aide d'un nœud que les marins appellent nœud plat; au-dessous, plusieurs bandelettes de toile un peu moins grosse, et trois petites serviettes ou écharpes pliées en plusieurs doubles. La troisième enveloppe, disposée de même manière, et formée de bandelettes, de serviettes et de pièces longues, servant à soutenir les côtés. Dans la quatrième enveloppe, on a trouvé des bandelettes de linges plus grands, mais vieux et grossiers; quatre tuniques égyptiennes ou sans-manches, et décousues, pour s'appliquer sur le corps: la grande pièce enveloppant tout le corps est fixée par un bitume noir, avec d'épaisses couches de ce bitume autour de la tête et des pieds. Ces tuniques ont environ 3 p. 8 po. de large sur 3 p. de haut, avec une ouverture de 10 po. pour passer la tête, et deux semblables pour passer les bras. La cinquième enveloppe présentait des bandelettes placées en longueur, liant les pieds à la tête, des bandes transversales, quatre grandes pièces entourant le corps, le tout de toile un peu plus fine. La sixième enveloppe était formée 1° de bandes transversales teintes en jaune pour avoir été pénétrées d'un bitume de cette couleur, ou y avoir été trempées; 2° de quinze pièces de toiles semblables. La septième et dernière enveloppe était pénétrée de bitume noir, et formait six pièces adhérentes* ensemble par le baume; après quoi il ne restait plus qu'une couche mince à ôter pour arriver à la peau. On a remarqué, comme à l'ordinaire, les orteils enveloppés séparément; les bras et les mains sont étendus le long des cuisses; le sujet est du sexe masculin, et paraît être un homme de quarante-cinq à cinquante ans au plus. La longueur du corps est de 1. m. 73 c. (5. p. 3 p. 9 l.). La poitrine et une partie de l'abdomen sont dorés inégalement sur l'épiderme. L'abdomen ayant été ouvert, on y a trouvé beaucoup de baume noir; mais aucun objet étranger; point de manuscrit entre les cuisses ni sous les bras; le long des jambes étaient de fortes masses de baume noir, d'une belle qualité. L'enlèvement de ces innombrables bandelettes et enveloppes, a duré près de trois heures; encore a-t-on fait souvent usage d'outils tranchans; mais cette longue opération n'a rien produit que du baume et des toiles, et aucune des espérances qu'on avait conçues ne s'est réalisée.

Cependant, M. Cailliaud ne s'est point découragé; quelques jours après il a enlevé la dernière couche de linge et de bitume, immédiatement appliquée sur la peau. Il a trouvé sept à huit épaisseurs d'une toile assez fine. Plusieurs parties des bras sont dorées par place comme la poitrine. Les mains sont longues et très-bien conservées, les doigts bien faits et même potelés; les oreilles sont intactes, et le nez, quoique brisé (pour l'extraction de la cervelle par les fosses nasales) est peu déformé. On remarque que le profil est plus droit, et le front moins incliné que dans les momies ordinaires. Les cheveux, conservés parfaitement, sont fins et légèrement frisés. Sur le côté gauche est une ouverture de cinq pouces de diamètre, par où le baume a été introduit à la place des viscères.

Mais ce qui dédommage un peu des recherches infructueuses faites sur le corps de la momie, c'est qu'en

* Les autres linges pouvaient s'isoler facilement. On a mesuré 380 mètres de bandelettes de 2 et 3 pouces de largeur et 250 mètres carrés de toiles diverses (environ 2800 pieds carrés).

enlevant la dernière toile appliquée sur le visage, M. Cailliaud a découvert, au-dessous de chacun des yeux, et sur la pommette des joues, une lame d'or, représentant la figure d'un œil avec les cils; sur la bouche il a trouvé encore une autre lame d'or, assez semblable pour la forme à une langue, et posée perpendiculairement à la commissure des lèvres, lesquelles sont parfaitement closes : c'est une double singularité dont nous ne connaissons aucun autre exemple. Il est remarquable que la forme de l'œil est une imitation de convention et non pas la ressemblance de l'objet naturel. Cette image peut être relative à la possession du mort, ou bien elle indique la consécration à Osiris, dont l'œil était l'emblème; dans le premier cas, on pourrait faire plus d'une conjecture assez plausible, mais prématurée. La plaque d'or, trouvée sur la bouche, rappelle la feuille de *persea*, arbre consacré à Isis chez les Égyptiens, parce que, disaient-ils, elle ressemblait à une langue. Nous nous abstiendrons encore ici d'émettre une opinion. En examinant de près les langes de la momie, on a trouvé une tunique raccommodée avec des pièces rapportées adroitement; une autre contenant plusieurs caractères écrits à l'encre; enfin une belle écharpe avec des franges et un galon marqué des lettres AM, initiales du nom grec du personnage : cette marque est faite avec le point de la broderie au crochet.

Une seconde momie, ouverte par M. Cailliaud, présente un intérêt particulier par le mode d'embaumement, qui diffère de tous ceux que l'on connaît; il n'entre dans la préparation ni bitume, ni soude minérale, ni aucun sel. Les bandes et les toiles ont été roulées autour du corps sans aucune adhérence; aussi les a-t-on enlevées avec la plus grande facilité; mais entre tous les doubles de toile, on a trouvé une couche très-épaisse de sciure de bois ou d'écorce, qui avait certainement pour objet d'absorber l'humidité, et cet effet a été produit complètement. Le corps renfermait aussi une grande quantité de cette poudre au lieu de bitume. Il est digne de remarque que les chairs ont été conservées intactes par ce simple procédé. La couleur de la peau est jaune au lieu d'être noire. Les chairs, telles que l'oreille et le cartilage du nez, sont encore très-flexibles; toutes reçoivent l'impression du doigt; on a même retrouvé le blanc des yeux.

Le personnage ainsi embaumé est un vieillard. On a trouvé trois petites bretelles ou étoles, croisées autour de son col : elles sont en cuir ou maroquin brun, marquées d'empreintes hiéroglyphiques, à peu près comme les impressions formées par l'application d'un timbre sec. Ces sortes d'empreintes étaient déjà connues à Paris, grâces au même M. Cailliaud, qui en apporta de semblables en 1819 (l'éditeur de son premier voyage les a fait graver); mais on ignorait la place que ces banderolles occupaient, soit sur les momies, soit ailleurs. Une de celles-ci est en forme de spatule comme les broderies placées au-dessous des épaules, sur la tunique égyptienne découverte par le général Regnier, et déposée à la bibliothèque de l'Institut à Paris.

M. Cailliaud possède encore plusieurs autres momies très-bien conservées, parmi lesquelles on en remarque surtout deux qui sont renfermées dans des étuis de carton, enrichis de peintures et cousus sur le dos. D'autres détails ont déjà été donnés dans *la Revue Encyclopédique* sur cette intéressante collection, formée à grands frais par ce zélé voyageur.

BAGATELLES.

Trois habitans de Balk, qui voyageaient ensemble, avaient trouvé un trésor. Ils le partagèrent, et continuèrent leur route, en s'entretenant de l'usage qu'ils feraient de leurs nouvelles richesses. Comme les vivres qu'ils avaient emportés étaient consommés, il fallut envoyer à la ville la plus prochaine en chercher. Le plus jeune fut chargé de cette commission, et partit. Il se disait en chemin : Me voilà riche ; mais je le serais bien davantage, si j'avais été seul quand nous avons trouvé le trésor ; mes compagnons de voyage m'ont enlevé deux parts ; ne pourrais-je pas les reprendre ? Cela me serait facile ; je n'aurais qu'à empoisonner les vivres que je vais chercher. A mon retour, je dirais que j'ai dîné à la ville ; mes compagnons mangeraient sans défiance, et ils mourraient. Je n'ai que le tiers du trésor, et j'aurais le tout. Cependant les deux autres voyageurs étaient assis à l'ombre d'une plâne, et ils se disaient : Nous avions bien affaire que ce jeune homme vînt s'associer avec nous ? nous avons été obligés de partager le trésor avec lui ? sa part aurait dû nous appartenir, et c'est alors que nous serions riches. Il reviendra dans peu nous avons de bons poignards.....Le jeune homme revint : ses compagnons l'assassinèrent ; ils mangèrent ensuite des vivres empoisonnés ; ils moururent, et le trésor n'appartint à personne.

Pendant une horrible tempête, on ordonna à chacun de jeter à la mer ce qu'il avait de plus pesant : un mari y jeta sa femme.

Un homme qui venait de perdre sa femme, redoutait les incommodités et les fatigues des complimens de condoléance. Pour les éviter, il dit à son cocher de s'envelopper d'habits de deuil, et de le représenter. Le cocher curieux de bien jouer son rôle, s'était affublé de façon qu'on ne lui voyait que les yeux. Il soupirait et sanglottait aussitôt que qu'un entrait. Un ami intime de l'homme veuf, s'approche plus près que les autres, et s'épuise vis-à-vis ce personnage feint, à lui donner les meilleures raisons pour le consoler. Le nouveau Sosie ne répond toujours que par des soupirs. A la fin, se voyant pressé de parler : Je ne suis que le cocher de Monsieur, dit-il à cet ami. Celui-ci alors changeant de ton, lui demande : Combien vaut l'avoine ?

Un pauvre diable qui passait par un village, alla, pressé par la faim, heurter à la porte du seigneur. On lui dit : Qui êtes-vous ? Je suis un pauvre musicien qui demande la passade. Entrez, Monsieur. Entré qu'il fut, le seigneur le fit dîner avec lui. Or ce seigneur était amateur de musique, et l'avait fait apprendre à ses enfans, garçons et filles. Après dîner, il fit apporter des livres de musique, en distribue un à l'étranger, et les autres à ses enfans. Ceux-ci se mirent à chanter ; et le seigneur qui n'entendait rien dire au passant, croyait qu'il voulait écouter un moment. A la fin, comme ce silence continuait, il lui dit : Vous ne chantez point ?—Non, Monsieur.—Hé ! pourquoi ?—Monsieur, je n'y entends rien N'ai-je pas dit que j'étais un pauvre musicien ? Certes, je suis un si pauvre musicien que je n'y entends rien du tout.

Les femmes passent pour être plus peureuses que les hommes. Voici néanmoins un trait assez hardi d'une servante de Lille. Elle avait gagé d'aller pendant la nuit sans lumière prendre une tête de mort dans le cimetière de sa paroisse. Celui qui avait fait la gageure s'était caché sous le charnier. Comme elle tenait une tête dans ses mains, il lui cria d'une voix sépulchrale : *Laisse-là ma tête*. La servante la lui jetta, en lui disant : *Tiens la voilà*, et en prit une autre. Elle entendit une seconde fois le même commandement ; mais s'apercevant que c'était la même voix qu'elle avait déjà entendue, elle

emporta tranquillement la tête qu'elle tenait, et dit, dans son patois : *Va-t'en, va-t'en, t'en n'a mie deux.*

Un fameux traitant fut assez vain pour faire élever dans ses jardins une statue équestre qui le représentait. Deux paysans la considéraient; l'un demande à l'autre, d'où vient que le traitant n'avait point de gants: Hélas ! dit l'autre, il n'en porte point, parce qu'il a toujours les mains dans nos poches.

Un homme qui allait entrer dans les fermes, montrait à plusieurs personnes une maison fort spacieuse qu'il venait de faire bâtir, au moins, dit-il, on ne me reprochera pas que je l'ai gagnée sur le peuple. Patience, lui répondit quelqu'un, elle n'est pas encore meublée.

POÉSIE.

L'AMITIÉ,

CHANSON.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver ?*

En cherchant le bonheur parfait,
A quel prestige on s'abandonne !
On suit l'erreur qui le promet,
On fuit l'amitié qui le donne.
Pour le trouver, c'est notre cœur
Qui doit seul nous servir de guide ;
Lui seul m'apprit que le bonheur
C'est l'amitié d'Adélaïde.

L'inconstante faveur des cours,
Du monde l'hommage frivole,
Le myrte trompeur des amours,
La gloire qui brille et s'envole,
Voilà les biens délicieux
Dont chacun suit l'appât perfide ;
Mais ce que j'aime cent fois mieux,
C'est l'amitié d'Adélaïde.

A mes desseins ambitieux
J'ai vu la fortune sourire ;
J'ai fait pleurer d'assez beaux yeux ;
Souvent on applaudit ma lyre :
Le plaisir partout me suivit,
Mais il laissait mon âme vide :
Le sentiment qui la remplit,
C'est l'amitié d'Adélaïde.

Ce qui répand toujours des fleurs
Sur les épines de la vie,
Ce qui verse mille douceurs
Sur ma tendre mélancolie,
Ce qui rend la marche du tems
Toujours pour moi douce et rapide,
Ce qui charme tous mes instans,
C'est l'amitié d'Adélaïde.

LES ADIEUX.

Vous me quittez pour aller à la gloire,
Mon triste cœur suivra partout vos pas.
Allez, volez au temple de mémoire.
Suivez l'honneur ; mais ne m'oubliez pas.

A vos devoirs comme à l'Amour fidèle,
Cherchez la gloire, évitez le trépas :
Dans les combats où l'honneur vous appelle,
Distinguez-vous ; mais ne m'oubliez pas,

Que faire, hélas ! dans mes peines cruelles,
Je crains la paix autant que les combats ;

Vous y verrez tant de beautés nouvelles,
Vous leur plairez ; mais ne m'oubliez pas,

Oui, vous plairez et vous vaincrez sans cesse :
Mars et l'Amour suivront partout vos pas.
De vos succès gardez la douce ivresse.
Soyez heureux ; mais ne m'oubliez pas.

ODE,

SUR LES VICISSITUDES DES EMPIRES.

Quel foudre a renversé ce colosse de gloire ?
Que sont-ils devenus ces enfans de l'orgueil ?
Regarde, ils ne sont plus !..... du roi de la victoire
Le génie a plané sur leur vaste cercueil.
De cris de mort retentissait leur route ;
Tels qu'un torrent fougueux, ils marchaient à grand bruit.
L'heure a sonné ; le colosse est détruit.
Ils vont conter leur sanglante déroute
Aux pâles habitans de l'infernale nuit.

O des grandeurs du monde inconstance éternelle !
Les voilà donc tombés ces guerriers si fameux !
Combien leur fin terrible et prompte et solennelle
A dû frapper les Rois.... jouets du sort comme eux !
Ils égalaient les flots de la Baltique ;
Leur nom portait l'effroi de l'Atlas au Couban.*
Chéris de Mars, et vainqueurs du Turban,
Ils s'élevaient, pareils au cèdre antique
Que l'œil mesure à peine au sommet du Liban.

Le soleil qui, du haut de sa marche éthérée,
Contemplait leur empire incessamment accru,
De mon cours, disait-il, *il aura la durée.*
Mais un jour qu'il revint, ils avaient disparu.
Ainsi, veillant du séjour de la foudre,
Sur ce vaste univers que son soufle acheva,
Le Dieu des Dieux, l'éternel Jéhova,
Brise à son gré, fait rentrer dans la poudre,
Les peuples passagers que lui-même éleva.

Vers l'un d'eux, quelquefois inclinant sa balance,
Il dit ; et tout à coup sort un peuple géant ;
Et tantôt, sa colère allumée en silence,
Vient les précipiter de la gloire au néant.
" Venez me voir, accourez à mes fêtes,
" S'écriait Babylone aux jours de sa splendeur ;
" Foulons aux pieds les lois de la pudeur ;
" N'écoutez point ces insensés Prophètes
" Dont les cris importuns menaçaient ma grandeur.

---

* L'Hypanis des Anciens, rivière considérable qui se jette daus la Mer Noire.

" Eh! que me fait le Dieu qu'enfanta leur démence?
" S'il peut m'anéantir, que ne vient-il enfin!
" Mais non; de ma grandeur de mon empire immense,
" Le Tems, quoiqu'immortel, ne verra point la fin."
Au noir séjour qui donc t'a fait descendre?
Pourquoi n'entends-je plus tes profanes concerts?
Je t'ai cherchée au fond de tes déserts....
Pas un débris, pas seulement la cendre
De ces palais pompeux qui fatiguaient les airs.

Attiré vers l'Euphrate, où jadis tu fus Reine,
Je t'appelle, et tu dors au-dessous des sillons,
Et tes murs sont mêlés à la mouvante arène
Que l'ardent Africus roule en noirs tourbillons.
Ton dieu, lui-même a partagé ta tombe;
La terre a dévoré les temples de Bélus;
Tes successeurs comme toi ne sont plus.
Semblable au flot qui grandit et retombe,
Chaque Etat, tour à tour, a son flux et reflux.

Là, régnait ta rivale*; ici l'herbe remplace
Les remparts que Palmyre élevait jusqu'aux cieux;
Plus loin mourut Balbec; là, j'ai foulé la place
Où Memphis, autrefois, attirait tous les yeux.
" Fendez les mers, affrontez la fortune,
" Partez, disait Sidon à ses mille vaisseaux;
" Que tous les Rois deviennent mes vassaux;
" Qu'à votre aspect le superbe Neptune
" Abdique le pouvoir qu'il avait sur les eaux."

Et cependant l'oubli la couvre de son aile!
Et cependant ses ports sont muets d'abandon!
Et cependant, la mort, livide sentinelle,
Est debout, pour jamais, sur les murs de Sidon!
Voilà, voilà, magnifiques atômes,
Conquérans trop fameux, foudroyans potentats,
Comme le ciel se rit de vos Etats,
Et fait passer, tels que de vains fantômes,
Vos peuples souvent grands par de grands attentats.

De pleurs, de flots de sang vous inondez la terre;
Votre char roule au bruit des malédictions....
Jusques à quand, cruels, le droit du cimeterre
Sera-t-il en vos mains le droit des nations?
Fuyez, Pasteurs, désertez vos campagnes,
Laissez là vos troupeaux, votre toit fortuné:
Bellone accourt; la trompette a sonné.
Fuyez.... bientôt vos enfans, vos compagnes
Vont subir la fureur du vainqueur effréné.

---

* Ecbatane.

Non, vous ne verrez plus vos cabanes rustiques !
Au foyer paternel adressez vos adieux !
Il va périr l'asile où, tels qu'aux jours antiques,
Vous cultiviez en paix l'innocence et les dieux !
Que tardez-vous ? la guerre et l'incendie
Ont ligué leurs fureurs, réuni leurs tisons.
Entendez-vous ces lamentables sons ?
Tout est perdu.... De la flamme agrandie
Le courroux se déploie à travers vos moissons.

Que d'horreurs ! Et pourquoi dévaster ces rivages ?
Insensé conquérant, quel peut être ton but?
Crois-tu que ton grand peuple, après tant de ravages,
Au néant, à son tour, ne paiera point tribut ?
Sors du tombeau, sors, géant politique,
Rome, viens l'effrayer du bruit de tes revers,
Toi qui jadis, insultant l'univers,
Voyais fléchir sous ton joug despotique
Tant de fronts couronnés, tant de peuples divers.

Jusqu'où n'ont point volé tes aigles intrépides ?
Quel moyen d'envahir n'as-tu pas inventé,
Quand, la flamme à la main, tes légions rapides
Couraient annoncer Rome au monde épouvanté?
Des bords du Tigre aux colonnes d'Alcide,
Lançant tous les fléaux que l'enfer déchaîna,
Tu ressemblais au turbulent Etna,
Lorsqu'entr'ouvrant son sommet homicide,
Il vomit la terreur dans les vallons d'Enna.

En vain dans ses déserts, en vain la Nigritie*
T'opposait tous les feux de son ciel dévorant;
En vain le fils glacé de l'âpre Sarmatie
Croyait dans ses marais échapper au torrent:
Comme à la voix du maître des tonnerres,
Un océan vengeur, dans les airs enfanté,
Couvrit soudain le globe dévasté;
De même on vit tes bandes sanguinaires
Inonder de leurs flots tout l'univers dompté.

Levez-vous ! accourez insulter à son ombre,
Peuples qu'elle a plongés dans la nuit du cercueil :
Des règnes effacés Rome a grossi le nombre ;
Elle a perdu sa gloire et courbé son orgueil ;
La ronce avide a percé ses murailles :
Ses thermes, ses palais, dans la poussière épars,
Sont là semés, jetés de toutes parts ;
Tandis que l'if, amant des funérailles,
S'est emparé du sol où brillaient ses remparts.

---

* *Les* Romains ont poussé leurs conquêtes jusqu'aux bords du Niger.

Tel ce fleuve échappé des flancs du mont Adule,
Le Rhin, gros de tributs, terrible, impétueux,
S'avance, imaginant, dans sa fierté crédule,
Qu'il va rouler sans fin ses flots tumultueux.
  Hélas ! ses flots sont des flots périssables !
Vainement de son cours la terre a retenti ;
  Déjà, moins fier, son cours s'est ralenti ;
  Décroît encore, et dans des mers de sables,
Comme un humble ruisseau, disparaît englouti.

Ainsi tout passe, ainsi, ma patrie elle-même,*
Après avoir dompté cent peuples belliqueux,
Precipitée un jour de sa grandeur suprême,
S'en ira dans l'oubli se confondre avec eux ;
  Et quand le Tems, ce Dieu de la vitesse,
Aura mis au tombeau notre règne expiré,
  Peut-être alors quelque Barde inspiré,
  Touchant sa harpe aux lieux où fut Lutèce,
N'entendra que le chant qu'il aura soupiré.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

POSSESSIONS ANGLAISES.—KALLY-GHANT.

Pont suspendu sur le Tolly's Nullah.—Cette nouvelle construction est faite d'après le même système que les ponts suspendus de l'Amérique et de l'Angleterre (système qui a été simplifié en France, surtout par M. Navier, et mis à exécution par MM. Séguin, du département de l'Ardèche: Le lieutenant Schalch a seul dirigé les travaux, sans le secours d'aucun ouvrier européen. Il lui a fallu autant d'industrie que de patience, pour faire exécuter des opérations aussi difficiles par des artisans du pays, qui n'en avaient ni l'habitude ni l'expérience. On a fait passer sur le pont, des troupes, des bestiaux, des voitures, etc., sans qu'il y ait eu aucune vibration inquiétante. Le gouverneur-général des Grandes-Indes était présent à ces épreuves.

CALCUTTA.

Société Asiatique.—Séance du 8 *Mars.*—M. *J. H.* HARRINGTON est élu vice-président. On lit: 1° une lettre de M. de Hammer, annonçant que quelques nouveaux monumens mithriaques, encore plus remarquables que ceux qui étaient déjà connus, ont été découverts en Transylvanie; il offre d'en donner une description. 2° Une lettre du docteur Carey, dans laquelle il transmet à la société quelques détails envoyés par M. Nisbet sur l'aérolite qui tomba dernièrement dans le *Zillah* d'Allahubad. M. Nisbet promet d'envoyer au musée de la Société, un échantillon de cette pierre météorique. Il en possède six fragmens, pesant plus de vingt-une livres. 3° La note d'un envoi de M. Moorcroft, en députation à Tourkistan Osbeck, datée de Leh, capitale du Ladakiou. Cette note annonce une peau de lynx, des peaux de léopards mâles et femelles, une peau d'ours, une peau de renard, la peau d'une espèce d'écureuil volant; ces peaux diffèrent, dit-on, considérablement d'aspect et de couleur, avec celles des mêmes espèces d'animaux dans les autres parties de l'Asie où les Européens ont pénétré.—M. Bayley a présenté

* C'est un Français qui parle.

à la Société, pour le musée, au nom de M. Hodgson, quelques échantillons de tissus de laine, de cristaux d'ores métalliques, de pierres de Salagram, de siva lingas, et un cylindre à prière (*prayer-cylinder*), de Nepaul. Les tissus de laine sont fabriqués par les femmes de Bhote. Selon les naturels de Katmandoo, *Bhote* est ce vaste pays montagneux, borné à l'est par l'Indus, à l'ouest par le Burhampouter, et au nord par les monts Himalaya, couverts de neiges éternelles. Au sud, il ne semble pas y avoir de bornes naturelles. Le mouton, dont la toison fournit les matières propres à la fabrication des tissus dont nous avons parlé, est natif de Bhote; c'est un animal grand et fort. C'est la seule bête de somme qui puisse traverser ces effroyables régions ; il vaut, dans la vallée de Nepaul, environ deux roupies ou huit anas. Sa toison diffère de qualité, suivant les climats variés de ce pays montagneux : elle est commune dans la partie méridionale, et augmente de finesse et de douceur en remontant vers le nord. Dans le voisinage immédiat des neiges, cette laine est peu inférieure à la toison des chèvres de Cachemire. — Un très-joli modèle d'une voiture construite dans le pays, a été offert à la société par des parens de feu Miss Tytter, qui a enrichi le musée d'une multitude d'objets curieux, et qui, par ses connaissances étendues en sciences et en littérature, a contribué au progrès de la civilisation dans les Indes.—Les deux premiers cahiers du Journal Asiatique, publié par la Société Asiatique de Paris, ont été reçus et communiqués à la Société. Enfin, le secrétaire a lu un mémoire géographique, statistique, politique, historique et archéologique sur Orissa proprement dite, ou Cuttack, par Andrew Stirling. Ce travail se divise en trois parties : la première contient une description générale de la province, et fait connaître ses limites anciennes et modernes, son sol, ses productions, sa géologie, ses rivières, ses villes, son commerce, sa population, ses revenus, ses institutions politiques, etc. La seconde partie traite de sa chronologie et de son histoire. La troisième, de sa religion, de ses antiquités, de ses temples, de son architecture civile.

SÉRAMPOUR.

Collége.—On se rappelle que le but de cette louable institution est de répandre les lumières dans l'Inde, et de contribuer à la prospérité du pays, en perfectionnant les facultés morales et intellectuelles de ses habitans. Le troisième rapport sur ce collége, pour l'année 1822, nous apprend que l'édifice est assez avancé pour être bientôt habité. Les douze salles du centre sont presque toutes achevées, ainsi que la salle des cours et la bibliothèque; mais on ne peut terminer les constructions qu'après l'arrivée des deux escaliers de fonte qui ont été commandés en Angleterre. Des quatre suites d'appartemens destinés aux professeurs, deux sont finies: chaque suite contient huit chambres de différentes grandeurs, quatre en bas et quatre en haut. M. Johnmack, qui a fait récemment un cours de chimie dans la salle appartenant à la Société Asiatique, a été nommé surveillant du département des sciences dans le Collége. Le nombre des élèves, mentionnés dans le dernier rapport, était de 45; il s'élève aujourd'hui à 50. Le comité a admis deux jeunes musulmans de Delhi, dont l'éducation sera payée sur les fonds faits par le capitaine Gowan, pour cet objet : l'un étudie le persan, l'autre le samskrit : un troisième, nouvellement admis, est un brahmane mahratte, d'environ vingt ans, que le capitaine Gowan a placé au Collége, à ses frais, pour trois ans. Il étudie l'anglais, le samskrit, la géographie et le système d'astronomie de Newton. Ces trois élèves, avec les six brahmanes qui étudient l'astronomie, reçoivent une certaine somme par mois pour leur

nourriture, attendu que les règles de leur caste ne permettent pas de manger dans le Collége. Le quatrième examen des élèves, qui se fait tous les trois mois, a eu lieu dans la grande salle du Collége, en présence du gouverneur de Sérampour. A la suite de cette cérémonie on a décidé qu'à l'avenir on donnerait aux jeunes gens qui étudient l'anglais, quelques notions sur la chimie. Le comité a proposé d'ajouter à l'établissement un professeur de théologie. Le salaire de chaque professeur est fixé à 250 roupies par mois. Le comité propose aussi un professeur de médecine. La nécessité d'avoir un observatoire pour faciliter l'étude de l'astronomie, n'a point échappé à l'attention du comité : la hauteur et la solidité du centre de l'édifice permettra d'en élever un à peu de frais. Les missionnaires de Sérampour ont offert à la bibliothèque du Collége environ trois mille volumes, qu'ils ont rassemblés depuis vingt ans.

SUEZ.

Voyage scientifique.—Le docteur Ehrenberg et le docteur Hemprich, naturalistes prussiens, qui ont fait un voyage en Égypte, sont sur le point d'entreprendre une nouvelle expédition que la libéralité du Roi de Prusse les met à même de faire. Dans une lettre de Suez, datée du 8 Juin, ils donnent un exposé de leur plan. Ils comptent visiter d'abord les côtes de la Mer Rouge, et faire un assez long séjour à Tor et à Akaba. Ils s'embarqueront ensuite pour Moka, d'où ils feront des excursions sur les côtes d'Abyssinie et les îles voisines de Bab-el-Mandeb ; ils iront ensuite à Puakem, et, si les circonstances le leur permettent, ils tenteront de pénétrer en Nubie jusqu'à Sennan, afin de mieux connaître les contrées fertiles qu'ils ont vues lors de leur premier voyage, et dont ils n'ont visité que les limites. Ils se proposent de retourner au Caire par Cosseir et Sineh. Un riche convoi de trente grandes caisses, renfermant les résultats de leur expédition en Nubie, est arrivé en Allemagne il y a quelques mois. Ce sont des specimens de toutes les productions naturelles de ce pays, si imparfaitement connu en Europe. Ce qu'ils ont recueilli depuis a été embarqué pour Trieste, et arrivera en Prusse vers la fin de l'année. Le zèle infatigable de ces deux savans et l'étendue de leurs connaissances, rendront ces voyages d'une haute importance pour l'histoire naturelle.

VIENNE.

Bateaux à vapeur.—Les feuilles allemandes ont déjà fait mention à plusieurs reprises, des expériences qui ont eu lieu sur le Danube pour remonter ce fleuve au moyen des bateaux à vapeur. Le résultat de ces expériences est tel, que les actionnaires n'ont pas hésité à fournir, de leur plein gré, le double de la somme pour laquelle ils s'étaient primitivement engagés. Il n'y a plus maintenant à douter que cette entreprise ne fasse époque dans l'histoire de notre commerce, et ne soit de la plus grande utilité pour l'échange des produits du royaume de Hongrie. C'est encore à M. le conseiller intime Ferdinand de Palfy, généralement connu par son zèle pour toutes les conceptions grandes et utiles, que l'on est redevable de cet important succès. Les premières difficultés que l'on a rencontrées dans cette entreprise avaient paru insurmontables, soit à cause de la rapidité du fleuve, soit à cause des bas-fonds qui s'y trouvent en beaucoup d'endroits ; et il fallait un homme du génie et de l'activité de M. Palfy, pour ne pas se laisser décourager.

HEIDELBERG.

Nous avons entretenu souvent nos lecteurs de cette université, qui continue à être l'une des meilleures de l'Allemagne. Nous avons sous les yeux le programme de ses cours pour le semestre présent. Quelle branche

de sciences ne s'y trouve pas enseignée par les hommes les plus marquans ? quelle partie des connaissances humaines n'y est pas portée au plus haut degré d'érudition ? S'agit-il de théologie ? les noms de MM. Schwarts et Paulus présentent la garantie de leur juste réputation ; —d'histoire ? deux auteurs se présentent : l'un, le célèbre M. Schlosser, fait connaître les *annales du moyen âge ;* l'autre, M. Mone, qui vient de publier la *Mythologie du Nord*, donne une *théorie des constitutions politiques de l'antiquité.* M. Creutzer répand toujours l'éclat de son nom sur cette université, où il traite maintenant des *antiquités romaines.* La *jurisprudence* s'honore des travaux de MM. Thibaut et Zachariæ, qui attirent par leur présence un concours nombreux d'étudians. La *minéralogie* et la *géologie* ont pour professeur un homme cher à la science, M. Leonhard ; et l'*anatomie* est confiée à un savant justement apprécié, M. Tiedmann. Nous n'avons point encore parlé de la philologie. Un jeune professeur, avantageusement connu par une édition de l'*Alcibiade de Plutarque*, M. Bæhr, auteur de plusieurs savantes dissertations, explique *Aristophane* aux jeunes hellénistes, et les *Philippiques de Cicéron* aux amis de la littérature latine. Le défaut d'espace nous oblige à passer sous silence beaucoup d'autres noms, dont la plupart appartiennent à la littérature par des ouvrages recommandables.

HESSE-DARMSTADT.

Instruction des Israélites. — Un édit astreint tous ceux qui professent la religion Israélite à envoyer leurs enfans aux écoles publiques. Ils peuvent choisir celles de leur culte, ou profiter de l'instruction donnée dans les écoles chrétiennes.— A Weimar, les Juifs ont été également invités à prendre part à l'éducation publique. L'enseignement dans les écoles de leur religion devra se faire en allemand, mais une disposition du décret leur accorde l'entrée des gymnases et de l'université, et les déclare admissibles aux places entretenues par l'état pour les élèves. Les mariages mêmes viennent d'être permis entre juifs et chrétiens, sous la condition néanmoins que les enfans seront chrétiens. Ces mesures, bien plus que les proscriptions et les lois d'exception, ramèneront à un meilleur état cette portion de l'humanité, que la méfiance dont elle a été jusqu'ici l'objet, tient seule séparée du reste de la société.—Nous avons déjà fait remarquer que les états de l'Amérique, où les Juifs jouissent des mêmes droits que les autres citoyens, n'ont jamais eu à se plaindre d'eux.

BERLIN.

Nouveau Journal.—Il a paru dans cette ville, au mois de Mai dernier, le premier numéro d'un journal intitulé: *Palacphron et Neoterpe.* On fait l'éloge de l'impartialité et du goût avec lequel ce journal, destiné surtout à la critique littéraire, est rédigé. M. Schubart en est l'éditeur et le principal rédacteur.

Nécrologie.—*Joh. H. Voigt.*—Ce professeur, l'un des plus anciens et des plus distingués de ceux dont s'honore l'université de Iéna, est mort dans cette ville, le 6 Septembre dernier: né à Gotha, le 27 Juin 1751, il fut d'abord attaché au gymnase de sa ville natale, d'où il vint à Iéna. Il y exerça, pendant 34 ans, avec un zèle infatigable, les fonctions de professeur, et mérita par ses leçons ses exemples et ses écrits, l'estime générale. M. Voigt était conseiller intime du grand-duc de Weimar, professeur de physique et de mathématiques, et doyen de la faculté de philosophie. Il a laissé une riche collection d'appareils, qu'il avait ras-

semblés à ses frais, et que chaque année il augmentait afin de rendre ses leçons plus claires et plus profitables.

FLORENCE.

Traduction du grec.—On trouve de tems en tems, dans l'*Anthologie* de Florence, des odes de Pindare, traduites en Italien, par le marquis César Lucchesini, avantageusement connu dans le monde littéraire. Si, d'après ce qu'on a vu jusqu'à présent, il est permis de juger du reste, ce nouveau traducteur a beaucoup de verve et d'exactitude, ou, pour mieux dire, une sorte d'originalité par laquelle il devient presque l'émule de son modèle. Nous espérons qu'il pourra publier le plus tôt possible son travail, et qu'il justifiera nos éloges. Nous exprimons aussi le vœu que le chevalier André Maffei continue à traduire le poème héroïque de Jean-Ladislas Pirker, intitulé *La Tunisiade*. La *Bibliothèque italienne* a publié la traduction d'un épisode de cette nouvelle épopée; c'est la mort de Mathilde, après avoir mis au monde un enfant, dans une grotte. En lisant ce morceau, on ne sait décider si le charme est dû plutôt au sentiment de l'auteur qu'au talent du traducteur. Plusieurs Allemands ont jugé les vers de Pirker supérieurs aux hexamètres de Klopstock, de Gœthe et de Voss: nous pouvons assurer aux étrangers que les vers de Maffei ne le cèdent pas à ceux des plus grands versificateurs italiens.

ROME.

Population.—Le journal intitulé *Le notizie del Giorno*, publie un tableau de la population de Rome, d'après lequel cette capitale du monde chrétien comptait, en 1823, à Pâques, 136,269 habitans; elle n'en avait, en 1814, que 120,505. Le nombre des décès continue, depuis 1817, à surpasser celui des naissances: l'année dernière, il y a eu 5,480 morts, et seulement 4,365 baptêmes. Les décès sont à la population, comme 1 à 24¾; les naissances comme 1 à 21½. On compte à Rome 27 évêques, 1,395 prêtres, 1,565 moines et religieux, 1,370 religieuses, et plus de 400 séminaistes.

BRUXELLES.

Société de bienfesance des provinces méridionales des Pays-Bas.—La commission centrale s'est réunie, le 6 Août dernier, sous la présidence du prince Frédéric des Pays-Bas. Elle s'est associée un grand nombre de membres dont les noms rappellent des services signalés rendus à cette Société, ou qui, par leurs connaissances et leur philanthropie, cherchent à améliorer le sort des malheureux livrés au fléau de la mendicité. Elle a admis, au nombre de ses membres honoraires, plusieurs philanthropes étrangers, qui se sont acquis des titres honorables, en employant leurs talens pour soulager la classe indigente; tels que MM. le duc *de la Rochefoucault-Liancourt*, président de plusieurs établissemens fondés dans l'intérêt des pauvres, à Paris; le duc *de Bedford*, à Londres; le comte *Batowski*, à Saint-Pétersbourg; le comte *de Lasteyrie*, à Paris; de *Fellenberg*, en Suisse; le chevalier de *Gruner*, à Munich; le comte Alexandre *De la Borde*, à Paris; *Pictet* rédacteur de la bibliothèque universelle à Genève; *Pestalozzi*, en Suisse, *Owen*, fondateur des établissemens de New Lanark, en Ecosse; le comte François de *Neufchâteau*, à Paris; *Lainé*, ministre d'état à Paris; Joham Daniel *Lawaetz*, directeur de la colonie de Frédériks Gabe, dans le Holstein.

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 23] *AVRIL*, 1824. TOME IV.]

TABLE DES MATIÈRES.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET C^nie.; BOSSANGE ET C^nie.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 23.] *AVRIL*, 1824. [Tome IV.

BIOGRAPHIE.

MALESHERBES (Chrétien-Guillaume Lamoignon de),

Naquit à Paris le 6 Décembre 1721. La simplicité, la grandeur, les lumières et la bonté, réunies dans ce caractère, le rendent unique parmi les modernes. Descendant des Lamoignon, il tenait de sa famille la sévérité des mœurs et l'inaltérable probité. Son aïeul était l'Ariste du *Lutrin;* son grand-père était le célèbre président auquel est due l'abolition du congrès; et son père, le chancelier de Lamoignon, placé à la tête de ces magistrats vénérables, dont la vertu traversa sans être souillée toute la corruption de l'époque la plus honteuse de la monarchie. Le même jour qui vit naître Malesherbes, vit mourir Cartouche; singulière coïncidence, que lui-même rappelait assez gaiement. L'éducation de Malesherbes, cette première éducation dont toute la vie dépend, fut confiée à une femme aimable, Mme Boujault, dont les soins lui inspirèrent ces sentimens d'humanité tendre, et cette aménité du cœur, qui, toute sa vie, répandirent autour de lui la confiance, et lui valurent le bonheur d'être toujours aimé. A ces douces leçons d'une femme, un neveu de Catinat, l'abbé Pucelle, joignait des leçons plus sévères, et le P. Porée des préceptes de goût. Ainsi s'éleva le Socrate de notre tems; l'abbé Radonvilliers fut aussi l'un de ses précepteurs. Son intelligence, lentement développée et mûrie avec soin, plutôt que hâtée dans ses progrès, adopta, par devoir et par goût, l'étude de la jurisprudence, et par passion, celle des sciences naturelles. On ne cite de Malesherbes, dans sa jeunesse, aucun trait brillant; il ne dissipait pas en saillies les grandes vues de son esprit, et ne prodiguait pas dans leurs germes ces talens qu'il nourrissait de connaissances positives. En 1741, il fut nommé substitut du procureur-général; charge modeste, où les jeunes magistrats entraient comme les jeunes nobles dans le corps des chevau-légers ou des mousquetaires. C'était une espèce d'apprentissage. Conseiller-d'état à 24 ans, il succéda six ans après à son père, comme président de la cour des aides. Là s'ouvrit pour lui cette carrière de simplicité, de vertu, de dévouement aux intérêts de l'humanité, qui devait remplir sa vie entière. Chef de cette cour, qui opposa toujours des résistances sages aux déprédations des finances, il sut, dans cette position difficile, être juste, intrépide et pourtant modéré dans la guerre qu'il faisait aux ministres; clairvoyant et infatigable dans sa défense du

peuple. Il fallait arrêter cet horrible accroissement des impôts, qui fesait peser sur une nation, déjà accablée, des oppressions toujours nouvelles. Philosophe avant que le mot *philosophie* eût frappé l'attention publique, Malesherbes commença par de grandes actions sa vie, qui devait en offrir une si longue suite. Sans passions, sans faiblesse, sans irrévérence et sans flatterie, approfondissant chaque sujet, et éclairant tous les détails obscurs de la matière fiscale, dévoilant toutes les fraudes de la répartition des impôts, tous les petits crimes de la cupidité appuyée par le pouvoir, toute la tyrannique insouciance de l'autorité qui épuisait la substance du peuple, il fut, pour ainsi dire, le bouclier de sa patrie: cette première partie de sa vie politique suffirait pour lui mériter la reconnaissance éternelle de la France. Son langage doux et austère, plein de respect et de fermeté, forçait les princes eux-mêmes à lui prêter leur attention; et quand ils venaient de la part du roi faire enregistrer les édits, on voyait la grandeur du rang et la légèreté habituelle des mœurs parlementaires, s'abaisser devant la vertu parlant en faveur de l'humanité. En 1768, le prince de Condé fut chargé d'aller imposer silence à cette chambre redoutée. Malesherbes lui dit: « Prince, la vérité doit sembler bien terrible, puisqu'on lui oppose tant d'obstacles, et qu'on la repousse du trône avec tant de rigueur." Profond sentiment de la liberté, sentiment non moins vif des convenances et du devoir, tels étaient les caractères de ces précieuses remontrances, monumens éternels de sagesse et de dévouement. La cour, que les paroles effrayaient encore, lorsqu'elle n'y fesait aucun droit, finit par regarder l'éloquence vertueuse de Malesherbes comme un ennemi à craindre. Il s'était servi de cette puissance de la parole pour arracher aux cachots de Bicêtre Monnerat, qui y était resté deux ans enseveli, « par une méprise," dit la Biographie universelle. Une méprise! Un nommé Varenne, protégé par la cour, et payé pour harceler les parlemens, fut condamné par eux et par Malesherbes; le roi abolit la peine; Varenne, à genoux devant les magistrats, entendit les paroles suivantes sortir de la bouche de Malesherbes: « Le roi vous accorde des lettres de grâce; la cour les entérine: retirez-vous; la peine vous est remise, mais le crime vous reste." Nommé directeur de la librairie, Malesherbes exerça ce ministère d'esclavage, destiné à l'asservissement de la pensée, avec toute la philosophie et la tolérance de son caractère. Il ne pouvait détruire les mauvaises lois; il sut du moins comprimer ou neutraliser leur force oppressive, et ouvrir passage aux lumières à travers ce chaos. Sous son administration parut l'*Encyclopédie*: monument littéraire qui suffirait à la gloire de plusieurs siècles. Les gens de lettres trouvaient en lui un père; la littérature lui devait une tendance utile, forte et courageuse. Placé entre tous les partis et exposé à les mécontenter tous, il échappa à leur haine par l'ascendant de sa bonté: c'est le dernier triomphe de la vertu; vaincre les intérêts des hommes est souvent au-dessus de son pouvoir. Les jésuites et les jansénistes, les philosophes et les dévots, les gens de cour et les théistes, tous, en murmurant contre la modération de Malesherbes, se soumettaient à l'influence de son âme. Il chercha à préparer la liberté de la presse, et parvint à rendre respectables les fonctions des censeurs. Il défendit souvent lui-même les écrivains dont on inculpait ou les intentions ou les paroles. On peut juger si cette conduite parut horrible à la cour. Maupeou, l'immoral chancelier, qui avait réclamé la peine de mort contre les écrivains séditieux, fit sentir tout le danger d'une telle conduite. Il se ligua avec la courtisane en faveur, Mme de Pompadour, que les gens de lettres effrayaient, et qui avait toutes les faiblesses et toute la terreur du

vice devenu puissant : la perte des parlemens, l'exil de Malesherbes, furent préparés. A des coups d'autorité on joignait des ruses puériles, et pour abattre une vertu et un courage si redoutables il n'est pas de basse intrigue, de folles inventions et de tours d'écolier, dont la favorite et le favori ne s'avisassent. Tantôt on jetait le trouble dans la compagnie dont Malesherbes était chef ; tantôt on lui assignait des heures incommodes pour venir rendre ses comptes : un jour on força cette compagnie de poursuivre le roi dans son voyage, et on lui donna si peu de tems, que sans l'esprit et l'adresse de Malesherbes ces magistrats en course n'eussent jamais pu l'atteindre. L'homme simple déjouait sans cesse le courtisan. Cependant la cour avait pris son parti : et comment le sage n'aurait-il pas succombé ? la marquise l'avait destitué dans sa pensée. Le 6 avril 1770, Malesherbes fut retenu en exil, dans sa terre de Malesherbes. La cour des aides fut cassée par des soldats ; et les parlemens, dernière ressource de la nation, brisés par un mot de quelques favoris. Louis XV mourut...... ; quatre ans d'exil s'étaient passés, pendant lesquels Malesherbes n'avait obtenu que trois jours de répit, après la mort de son père. Les cris du peuple redemandent les parlemens : Malesherbes reparaît à la tête de sa cour des aides. Son triomphe fut le plus doux et le plus touchant de tous les triomphes ; il était, comme Titus, l'amour et les délices de la nation : il jouit de sa gloire avec cette sérénité d'âme qui le caractérisait, et ne chercha à en profiter que pour l'intérêt de sa patrie. L'avenir de la France se découvrit à ses yeux ; il avait cette sagacité profonde qui lit le futur dans le passé : l'âge des révolutions approchait. La réforme était dans les esprits ; le trône et la cour restaient isolés au milieu d'un peuple entièrement métamorphosé. Il fallait, ou qu'ils tombassent, ou qu'ils se prêtassent à cette révolution qui s'empara de la pensée publique. Malesherbes voyait cette nécessité terrible : il l'indiqua dans ses célèbres remontrances de 1774, peignit la France avec une effrayante vérité, dévoila ses besoins, son malheur, ses craintes. Par prodige, il fut écouté ; et le ministère fut une fois la récompense de la franchise, de la philanthropie et de la sagesse. Le roi Louis XVI fit signifier à Malesherbes qu'il était choisi d'avance pour successeur du duc de La Vrillière : le magistrat répondit que cette place importante convenait peu à ses goûts. Il fallut un ordre exprès qui le forçât à accepter. Ministre malgré lui, et par lettre de cachet, si l'on peut s'exprimer ainsi, il ne reçut le ministère qu'à condition de le quitter promptement. Il le garda neuf mois, et fit de grandes choses ; il vida les prisons de cette foule de malheureux que l'autorité y avait entassés, établit une commission pour juger l'utilité des lettres de cachet, poussa le gouvernement dans la route de l'humanité et de la morale ; quitta une première fois le ministère en 1776, et suivit Turgot dans sa disgrâce, plutôt que d'approuver les mesures de rigueur que l'on voulait employer ; rentra au conseil en 1787, et l'abandonna bientôt. La chute du trône approchait ; le sauver était impossible ; et Malesherbes ne devait reparaître sur la scène que pour protéger les victimes et les suivre. Libre, après ces glorieux et inutiles services, Malesherbes rentra dans la vie privée. Il cultiva ses jardins ; il y rassembla des plantes de toutes les contrées, hôtes charmans qui n'ont pas les passions cruelles des hommes, et qui font quelquefois oublier leurs vices. Dans l'intervalle de ses deux ministères, il voyagea sous un déguisement vulgaire, jouit souvent de cette gloire qu'il fuyait, et entendit plusieurs fois son nom prononcé avec des larmes de reconnaissance, par des inconnus qui ne voyaient en lui qu'un bourgeois nommé M. *Guillaume*. C'est sous ce nom qu'il visita la Suisse,

l'Allemagne, la Hollande. Les trois grandes académies de Paris l'avaient admis au nombre de leurs membres. Il possédait le goût, le style, la pensée; il savait beaucoup, comparait avec justesse, raisonnait avec force, et mêlait à ses argumens une onction pleine de douceur, qui est le partage de bien peu d'écrivains, et qui caractérise particulièrement le style de ce Fénélon des ministres. Aimé des littérateurs et des savans, il passa au milieu d'eux le tems de sa retraite; sans regret, sans envie, et plus grand que tous les philosophes orgueilleux, dont l'antiquité se vante. J. J. Rousseau l'aima: et cet esprit trop clairvoyant, ou si l'on veut trop ombrageux, ne trouva, dans toute cette époque, que la candeur de Malesherbes et la droiture de Duclos, qui ne lui présentassent aucun alliage. Malesherbes entretint, avec ce malheureux et immortel écrivain, une correspondance sur la botanique; époque de calme pour Malesherbes: elle ne fut troublée que par le choix de Louis XVI, qui de nouveau l'appela au conseil: il y entra, s'aperçut que sa présence ne servait à rien, que sa voix n'était jamais utile, et obtint sa retraite. La solitude de Malesherbes recueillit le sage. Hélas! quelle force et quelle bonté, quelle retraite assez profonde peuvent préserver l'homme vertueux dans les malheurs publics? Malesherbes devait couronner une admirable vie par une mort sublime, et, après avoir consacré toute son existence à la sagesse et au dévouement, la terminer par le dernier degré de l'héroïsme. On ne l'avait pas écouté; ses prédictions fatales étaient accomplies. Le trône, lâchement soutenu, était tombé dans le gouffre de la dette publique, creusé par la corruption. Louis XVI était traduit à la barre de la convention. Les grands avaient fui, le peuple était muet; le plus imminent danger menaçait les défenseurs du roi. Malesherbes, que jamais on n'avait daigné entendre; Malesherbes, dont les conseils avaient été rejetés, et que sa philosophie et son dévouement avaient rendu odieux sous les deux règnes; Malesherbes, ignoré, enseveli dans la retraite, en sort tout-à-coup et se constitue le défenseur du monarque près de périr. Il fit cette action avec la simplicité qu'il mettait à tout: il fut introduit au Temple, il vit Louis XVI, et lui dévoua sa vie. Son conseil, son consolateur, son ami, à 70 ans, il trouva, pour être encore un héros, l'activité, la force et l'énergie d'une âme de 20 ans: l'univers sait le reste. Malesherbes porta son désespoir dans sa terre de Malesherbes, où bientôt la mort, qu'il avait bravée, vint le chercher. En Décembre 1793, il fut arrêté et conduit à Paris où, après une courte détention, il mourut sur le même échafaud que sa fille, sa petite-fille et le mari de cette dernière. Comment tracer, sans une douleur profonde, la fin de cette admirable vie: cette douceur, cette bonté, cette égalité d'humeur, cet esprit toujours occupé des autres hommes et du bien de l'humanité entière; redire ces mots cruels, simples et touchans, derniers accens d'une âme si tendre? "Que voulez-vous? je suis devenu mauvais sujet sur la fin de ma vie, et je me suis fait mettre en prison!" Avant de monter dans le char funèbre, son pied heurta contre une pierre. "Voilà, dit-il, un mauvais présage! un Romain serait rentré!" Cette mort ne peut être comparée qu'à celle de Socrate. Ce grand homme était simple dans son costume, distrait dans ses manières, affable dans son accueil, malin sans avoir recours à cette triste ironie qui n'est qu'un mépris. Un jour, un chirurgien insolent l'aborde à la cour, frappe sur son gros ventre, et d'un ton de familiarité ridicule, lui dit: "Bonjour *pater!* — Bonjour, *frater!*" répond le ministre. Ami de l'agriculture, il lui fit faire de grands progrès. Tout respirait autour de lui la joie, l'abondance et le bonheur. Simplement simple, comme disait

Mme Geoffrin, il fut, pendant qu'il vivait, l'objet du culte de ceux avec lesquels il vivait. Sa conversation était facile, brillante, longue, souvent diffuse; c'était une promenade au hasard: toutes les divagations y avaient place et y apportaient leur utilité, surtout leur plaisir. Gaillard et M. Lacretelle aîné (qui prépare un ouvrage précieux sur ce grand homme) ont joui du bonheur de l'entendre, dans ses promenades solitaires, se livrer à tout l'épanchement de sa philanthropie: suivant eux, il n'était pas d'entretien plus ravissant dans sa liberté naïve. Malesherbes possédait un trésor inépuisable de connaissances, un ressort puissant d'imagination, de la malice dans l'esprit, une bonté sans égale dans le cœur, la facilité du langage, et l'assemblage de tous les talens sans vanité et de toutes les vertus sans orgueil. Qui le croirait cependant? on a calomnié sa vie. Il était réservé aux tems, où l'on excuse tous les crimes, de calomnier Malesherbes! On a beaucoup écrit sur Malesherbes; un homme digne de le louer, M. Boissy-d'Anglas, a donné un excellent *Essai* sur sa vie: la vertu louant la vertu, a trouvé des détracteurs; et chose inconcevable, la famille de Malesherbes a réclamé solennellement contre les éloges donnés à ce martyr. Avant M. Boissy-d'Anglas, M. Gaillard, ami intime du ministre pendant 50 années, avait publié, sous le titre de *Vie*, ou Eloge historique, un morceau remarquable et curieux pour l'histoire; et M. J. B. Dubois avait rassemblé, dans une notice bien faite, les principaux traits de cette admirable vie. M. Lacretelle aîné possède aussi, sur Malesherbes, un ouvrage inédit d'une haute importance. Le livre de Delisle de Salles, intitulé *Malesherbes*, contient des faits curieux, mais peu d'exactitude et du désordre. Malesherbes lui-même a beaucoup écrit sur l'histoire naturelle, sur quelques parties des sciences, et surtout sur la morale administrative. Le recueil de ses remontrances et de ses mémoires sur divers points de politique, ou spéciale, ou générale, est un des plus beaux héritages que le 18me siècle a laissés, comme le souvenir de Malesherbes est une des plus nobles gloires que la France ait léguées à l'avenir. A cet article, où nous avons cherché à renfermer les principaux traits d'une vie si sublime, nous joignons une lettre écrite de Paris, le 22 Novembre 1790, par ce grand homme à l'homme vertueux qui devait retracer ses vertus, M. Boissy-d'Anglas: elle offre le plus fidèle témoignage et l'image la plus naïve des pensées qui dirigèrent toujours Malesherbes. "Je suis très-flatté, Monsieur, du prix que vous voulez bien mettre à ma façon de penser; et comme j'en mets beaucoup à la vôtre, j'ai à cœur de vous faire voir que la mienne est la conséquence de celle que j'ai toujours eue, et par laquelle j'avais obtenu quelque part dans votre estime et dans celle de vos amis. Pour cela, il faut exposer quelle a été ma conduite depuis que j'existe; il faut entreprendre d'évaluer moi-même à quels titres et jusqu'à quel point j'ai pu me rendre digne de la faveur publique, dont j'ai reçu plusieurs fois des témoignages très-flatteurs. Cela sera un peu long; et dans un autre tems, il y aurait eu un orgueil ridicule à parler si souvent de moi. Mais aujourd'hui ce n'est pas mon éloge pour le passé que j'entreprends, c'est la justification de mes sentimens actuels, et je crois me la devoir. Vous nous avez dit, avec grand raison, qu'il y a bien des gens dont les intérêts personnels influent sur le parti qu'ils prennent au sujet des affaires publiques. Je serais sensible à ce reproche s'il m'eût été adressé. Il m'est aisé de prouver jusqu'à l'évidence qu'il ne peut tomber sur moi; c'est ce que vous allez voir. Dans le tems que la magistrature était l'idole de la nation, on m'a donné, ainsi qu'à plusieurs de mes confrères, des éloges dont je n'ai jamais été engoué, parce que je les trouvais exagérés. On exaltait nos talens, on allait jusqu'à les com-

parer à ceux de Cicéron et de Démosthènes. On m'a couronné moi-même de la palme académique, au retour de notre exil, avec une sorte d'acclamation. J'ai toujours pensé et toujours dit que nos talens, qui brillaient beaucoup sur notre théâtre où nous étions les seuls, se trouveraient très-inférieurs à bien d'autres quand nous aurions pour concurrens tous les citoyens qui seraient admis comme nous à plaider la cause du peuple. On exaltait le courage avec lequel nous nous exposions à des actes du despotisme, et on ne songeait pas que ce courage était peu de chose en comparaison de celui de deux ou trois cent mille citoyens, dont l'état est de sacrifier leur vie pour la défense de la patrie. A présent, je disai aussi que ceux dont le devoir est de dire hautement la vérité, avaient besoin de beaucoup moins de courage pour braver les lettres-de-cachet qu'il n'en faut aujourd'hui pour s'exposer aux assassinats et aux incendies. Je déclare donc que je renonce sans regret aux éloges excessifs dont on nous a comblés ; je me restreins à ce que je crois qui m'est dû. Si j'ai quelques droits à l'estime publique, c'est pour avoir été le défenseur des droits du peuple, dans un tems où ce rôle ne conduisait pas, comme à présent, à devenir une des puissances de l'état ; c'est pour avoir combattu, le plus fortement que j'ai pu, le despotisme ministériel, lorsque, par ma position, je pouvais aspirer aux faveurs du roi, promises par les ministres. On m'a rendu la justice que, dans cette espèce de combat, je m'étais toujours conduit avec franchise, et que je n'avais pas mêlé aux attaques publiques des négociations secrètes. On m'a su gré particulièrement de ce qu'étant magistrat, je n'ai jamais réclamé pour la magistrature aucune prérogative qui pût faire ombrage aux autres citoyens ; de ce que je n'ai insisté pour l'inamovibilité des charges de juges, pour leur faire conserver l'intégrité de leurs fonctions et la liberté de leurs suffrages, que parce que je regardais ces droits, et que toute la nation les regardait alors, comme la sauve-garde des propriétés, de la liberté et de la vie des citoyens ; de ce qu'en revendiquant pour les cours de justice la prérogative de porter au souverain les plaintes du peuple, j'ai toujours observé que cette éminente fonction n'était réservée aux magistrats que parce que la nation n'avait pas de représentans choisis par elle. Enfin, la popularité que j'ai pu acquérir pendant cette période de ma vie est venue, surtout, de ce que j'ai eu le bonheur de parler au nom d'une cour qui, depuis bien long-tems avant les autres, a demandé au roi d'entendre la nation elle-même sur ses plus grands intérêts. Lorsque des circonstances singulières m'ont fait parvenir malgré moi au ministère, on m'a encore su gré de n'avoir pas changé de principes en changeant d'état ; et de ce qu'après avoir dénoncé les lettres-de-cachet comme le plus grand abus du pouvoir arbitraire, j'ai cherché à y mettre ordre dans la partie du pouvoir qui m'était confiée. J'avais dit aussi, comme citoyen, *que la justice est la vraie bienfesance des rois.* Devenu ministre, j'ai insisté auprès du roi pour que sa bienfesance fût soumise aux règles de la justice ; et quand, après plusieurs années, j'ai été appelé une seconde fois au conseil, non-seulement j'y ai dit, mais j'ai consigné, dans un mémoire qui existe, que les dépenses occasionnées par la bonté du roi étant payées du produit des impositions, la nation était en droit de demander au roi de mettre des bornes à sa bienfesance. Pendant ce second ministère, je n'avais aucune fonction active ; je n'avais que le droit de parler, et ce que j'y ai dit n'a pas été publié. Mais le secret du conseil n'est pas assez bien gardé pour qu'on ait ignoré que ni les égards pour ceux qui étaient plus puissans que moi, ni l'amitié, ni les liens du sang, ni aucun autre motif ne m'ont empêché de m'opposer de toute ma force à des actes d'autorité

qui ont indisposé la nation. Dans plusieurs occasions, je ne m'en suis pas tenu à parler; j'ai remis des mémoires au roi, après les avoir communiqués à ceux qui étaient d'un autre avis que moi. Il en existe des copies en différentes mains, qui peuvent faire foi de ce que j'avance; et si je voulais me prévaloir de ce qui est écrit dans ces mémoires, je m'exposerais au démenti le plus humiliant. Si on les publie un jour, ou si on fait le récit de ce que j'ai dit quelquefois avec assez de force pour qu'on puisse l'avoir retenu, on saura que, dans le tems où il fut aisé de prévoir qu'il allait y avoir une convocation d'états-généraux, j'ai averti le roi que l'ancienne forme des états ne devait pas subsister, parce qu'elle introduirait une aristocratie également funeste à lui et au reste de la nation. Permettez-moi d'insister un peu longuement sur cet article, parce que c'est celui qui concerne l'objet de notre discussion. Je suis le premier qui me sois élevé contre cette aristocratie, dont le nom est devenu si odieux, que la haine contre les aristocrates est devenue le prétexte dont on se sert pour commettre tous les crimes. J'observe encore que quand j'ai voulu combattre les différentes aristocraties dont la France était menacée, et j'avais des raisons personnelles, et j'aurais pu avoir des préjugés de naissance et d'état, pour m'intéresser à cette forme de gouvernement. Dans le tems que j'avertissais qu'en réservant exclusivement aux parlemens, comme on a fait depuis près de deux siècles, la fonction de stipuler les droits du peuple, on avait établi une aristocratie parlementaire, je parlais contre des corps dans lesquels ma famille, celle de ma fille et beaucoup de mes parens occupent, depuis long-tems, les premières places, et où j'ai passé moi-même une partie de ma vie. J'ai averti aussi que notre ancienne constitution d'états-généraux introduirait une autre aristocratie encore plus dangereuse, celle de la noblesse et du clergé, qui, au fond, sont le même corps, puisque le haut clergé est principalement composé de la haute noblesse. J'ai observé que ce vice de constitution, peu important lorsque les assemblées nationales ne fesaient que des doléances, serait la perte de l'état, lorsqu'elles auraient acquis une autorité réelle. Or, je suis né dans l'ordre de la noblesse; ma famille y a toujours été depuis qu'elle est connue; mes pères de mon nom venaient de quitter la magistrature, et d'entrer dans la carrière presque générale de toute la noblesse: tous ceux à qui j'appartiens et la plupart des amis avec qui je vis, sont aussi de cet ordre. Qu'il me soit permis d'ajouter que, m'étant retiré du conseil immédiatement après avoir donné cette déclaration de mes sentimens, et n'ayant jamais songé à entrer dans aucune assemblée nationale, on ne peut pas dire de moi, comme on l'a dit de quelques autres, que j'aie abandonné les prétentions, d'un ordre où je serais confondu dans la foule, pour entrer dans une carrière où j'espérais de jouer un rôle plus brillant. C'est très-injustement qu'on ferait ce reproche à plusieurs membres de la haute noblesse que je connais; je peux répondre de la pureté de leurs intentions, parce que je connais leur façon de penser bien long-tems avant la convocation de l'assemblée nationale. Mais pour ce qui me regarde, ce reproche n'a jamais pu m'être fait. Il est important, pour la question que nous avons à traiter, de faire bien connaître dans quel esprit j'ai toujours été l'ennemi de l'aristocratie...... Cela ne peut être rendu bien sensible que par des contrastes; et pour n'offenser personne, je prendrai mon exemple dans le dernier tems de la république romaine, dans le siècle que tout le monde connaît aussi bien que celui de Louis XIV ou celui de Louis XV. Clodius, le fameux ennemi de Cicéron, patricien d'une race illustre, renonça aux prétentions de sa famille pour devenir chef du peuple. Il le fut réellement; car la populace de Rome, ce qu'on nomme *fex Romuli*, s'y

méprit pendant toute sa vie, et le regarda comme un vertueux citoyen. La postérité en a jugé autrement ; sa mémoire est en exécration, et de son tems même, tous les gens raisonnables et éclairés ne s'y trompaient pas. Clodius était un ambitieux et un scélérat. Né avec de grandes vices et peu de grandes qualités, il n'aurait pu jouer qu'un rôle médiocre dans son ordre, où il y avait de grands hommes. En se rangeant du côté des plébéiens, en leur sacrifiant une hauteur qui était héréditaire dans sa famille, il se trouva tout d'un coup à la tête d'un parti puissant, dont la faveur lui fit commettre avec impunité les plus grands crimes : c'est ce qu'il désirait. Il détruisit dans Rome la puissance publique, qui fait la tranquillité et la sûreté des citoyens ; il s'associa tous les hommes perdus de dettes et de crimes, qui ne pouvaient subsister sans que tout fût renversé. Il y joignit des troupes de gladiateurs payés par lui. Quelques assassinats exécutés par ses ordres, et les menaces d'un même sort faites aux plus honnêtes citoyens, le rendirent souvent maître des délibérations. Rome était asservie, puisque les suffrages n'y étaient plus libres, et qu'on était soumis au pouvoir du poignard, et cependant le peuple, d'autant plus malheureux qu'il est plus ignorant, plus stupide, plus susceptible de croire toutes les fables qu'on lui débite, croyait toujours voir en lui le défenseur de sa liberté. Clodius est l'homme dont l'exemple doit mettre en garde contre ceux qui, sous prétexte d'être amis du peuple ne songent qu'à troubler les républiques et les empires. Finissons cette digression, puisque je n'ai à parler que de moi, qui suis bien loin de Clodius. Je crois avoir le droit de dire que celui qui s'est contenté de manifester les dangers de l'aristocratie pour se livrer ensuite à la retraite, ne peut pas être soupçonné d'une semblable politique ; qu'il est évident que ses sentimens ont toujours été purs, et que l'ambition n'a jamais influé sur son patriotisme. Après le compte que je viens de vous rendre, monsieur, de ma vie passée, il ne me reste qu'à demeurer le même tant que je vivrai. Je n'aspire point à la gloire d'être le législateur, le réformateur, le restaurateur de ma patrie ; je m'en tiens, au mérite que je crois avoir de m'être jamais écarté de la route que doit suivre un homme de bien, et dans cette route, de n'avoir jamais reculé par faiblesse. J'ai été le premier ennemi de toute aristocratie; mais je ne me servirai point de cette expression devenue si redoutable, sans la définir. J'entends par aristocratie injuste (car il y a des pays où elle est la loi de l'état), ou par oligarchie, un gouvernement où un certain nombre d'hommes s'emparent d'une autorité qui ne leur a pas été conférée par la nation ou d'une plus grande autorité que celle qui leur a été conférée. Quand je vois une telle puissance s'élever en France, je ne peux ni l'approuver, sans être inconséquent à mes principes, ni refuser de dire ce que j'en pense, sans être inconséquent à mon caractère. Je ne m'en suis pas expliqué au public, et j'espère que j'en serai toujours dispensé, parce que la passion populaire est à un tel point, que tout ce que je dirais, et même le martyre, si je le subissais pour avoir dit la vérité, ne serviraient de rien. Quand cette passion sera amortie, d'autres diront mieux que moi ce que j'aurais à dire, et je n'aurai pas autant d'empressement que M. de Calonne à m'emparer de la dispute ; ainsi j'espère finir mes jours dans le silence et l'obscurité. Mais si l'on me sommait de dire aujourd'hui ce que je pense, il faudrait le dire sans ménagement et dans les termes les plus clairs, sans quoi je serais traître à ma patrie ; et quand un député de l'assemblée nationale m'interroge, ce serait lâcheté de garder le silence ; ainsi je ne profiterai pas de la permission que vous me donnez de ne pas vous répondre."

MÉLANGES.

VIE DE BOUDDHA

D'APRÈS LES LIVRES MONGOLS.*

Aucune autre religion, excepté celle de Jésus-Christ, n'a autant contribué à rendre les hommes meilleurs, que celle de *Bouddha*. Originaire de l'Hindoustan, elle s'est répandue dans la plus grande partie de l'Asie. Sa domination s'étend depuis les sources de l'Indus jusqu'à l'Océan pacifique et même jusqu'au Japon. Les farouches nomades de l'Asie centrale ont été changés par elle en hommes doux et vertueux, et son influence bienfesante s'est fait ressentir jusque dans la Sibérie méridionale.

Comme toutes les croyances qui tirent leur origine de l'Inde, le *Bouddhisme* est fondé sur le grand principe, " que l'univers n'est animé que d'un même esprit, individualisé sous d'innombrables formes, par la matière qui n'existe que dans l'illusion."

Bouddha apparut comme réformateur de la religion dominante de l'Inde. Il rejeta les *Vadas*, les sacrifices sanglans et les distinctions des castes. Du reste, les principes philosophiques de sa doctrine sont les mêmes que ceux qui se retrouvent dans les autres branches de la religion des Hindous.

Bouddha est regardé par les Brahmes comme la neuvième incarnation de *Vichnou*. Les Mongols l'appellent *Chakia-mouni*†, c'est-à-dire le pieux pénitent de la maison de *Chakia*, et ordinairement *Chigemouni* et *Bourkhan-bakchi* (l'instituteur divin). Ils lui donnent aussi le nom de *Chakia-ïin arslan* ou *lion de Chakia*; c'est la traduction du sanskrit *Chakia sinha*. Ses autres noms et titres honorifiques en sanskrit, tibetain, mandchou, mongol et chinois, ont été donnés par M. Abel-Rémusat dans les *Mines de l'Orient*.*

Dans une chronologie mongole, traduite par *J. Jaehrig* et publiée par Pallas,† on lit : " Depuis la conception du *Bourkhan-Chakia-mouni*, qui eut lieu le 15e jour du dernier mois d'été d'une année du *mouton-terrestre* (choroï khoïn), on compte jusqu'à la présente année du *mouton-terrestre* 2640 ans (et non pas 2649 comme on le lit dans Pallas).—Depuis la naissance de son incarnation dans l'année du *singe de fer* (temur metchin) 2639 ans se sont écoulés." Cette chronologie a été composée en 1679 de notre ère, qui est une année du *mouton-terrestre*, ou la 56e d'un cycle sexagénaire ; elle met donc la naissance de *Bouddha* en l'an 961 avant Jésus-Christ. Ce calcul se rapproche de celui des Chinois qui font naître *Foe* ou *Bouddha* à la 51e année *(kiay yn)* du XXVIIe cycle de soixante, qui correspond à l'an 1027 avant Jésus-Christ, qui fut la 46e du roi *Tchao-wang* des *Tcheou*.

---

* Cette vie de *Bouddha*, traduit de l'allemand, est tirée de l'*Asia Polyglotta* de M. Klaproth. Voyez cet ouvrage, page 385.

† Les Kalmuks prononcent ordinairement *Chaktcha-mouni*.

* Tome III, page 183

† Sammlung historischer Nachrichten über die Mongolischen Völkerschaften volume II, page 11.

D'après *Kaempfer* les Japonais adoptent le même calcul. Cependant, la grande Encyclopédie japonaise,* diffère d'eux en mettant la naissance de *Foe* au 8e jour de la quatrième lune de la 24e année de *Tchao-wang*, ou en 1029, et sa mort au 5e de la seconde lune de la 52e année du *Mou-wang*, c'est-à-dire en l'an 960 avant notre ère.

Ma-touan-lin, auteur chinois du XIIe siècle, qui a composé l'excellente bibliothèque historique, intitulée *Wen-hian-thoung-khao*, donne deux dates pour l'époque de la naissance de *Bouddha*; la première est l'an 1027 avant Jésus-Christ, et la seconde est la 9e année du règne de *Tchoung-wang* des *Tcheou*, qui tombe en l'an 668 avant Jésus-Christ.

Abd-allah Beidhawy, auteur Persan, qui nous a laissé une histoire générale, intitulée *Enfilade des perles de l'histoire*, donne, dans la huitième section de cet ouvrage, une chronologie des rois de la Chine (*Khatai*) d'après *Khodja Raschid*. Il y place la naissance de *Bouddha* sous le règne du 134e empereur chinois *Djai-wang* (Tchao-wang) en disant: "Dans le tems de ce roi naquit *Chigemouni-Bourkhan*, qui est regardé comme un prophète par les peuples de l'Inde, de Kichmir, du Tibet, du Kharai, du Tangout et d'Igour, et dont les sectateurs ont répandu la croyance avec beaucoup de zèle. La première nouvelle de lui, arriva au *Khatai* (en Chine), dans la 24e année du roi mentionné. *Chigemouni-Bourkhan* atteignit l'âge de soixante-dix-huit ans. Depuis sa naissance jusqu'au moment actuel, ou jusqu'à la 717e année de l'hégire (1317 de Jésus-Christ), 2339 ans se sont écoulés."—*Abd-allah-Beidhawy* place donc la naissance de *Bouddha* en 1022 avant Jésus-Christ.

Les *Bouddhistes* des différens pays de l'Asie méridionale diffèrent sur l'époque de la naissance du fondateur de leur croyance. Les Peguans la placent en 638 avant notre ère. M. *J. Davy** nous apprend que les Cingalais l'appellent *Boudhou*, et qu'ils le font naître en l'an 619 avant Jésus-Christ. Ils disent que dans l'époque (*Maha kalpa*) actuelle du monde, cinq *boudhou*, ou sauveurs divins du genre humain, doivent paraître. *Gooutama Boudhou* est le quatrième d'entre eux et le dernier qui ait paru, de sorte qu'il n'en reste plus qu'un seul qui doit venir; c'est *Nitrè Boudhou* (le *Maitari* des Mongols). Si l'on excepte la différence dans la chronologie, leurs traditions sont conformes à celles qui se sont conservées chez les Mongols.

Les Siamois placent la mort de *Bouddha* en 744 avant Jésus-Christ; ils commencent à cette époque leur *sonkrad* ou chronologie religieuse.

Abou'lfazel, ministre du grand mogol *Akbar*, prétend dans son *Ayin Akbari*, que 2962 ans se sont écoulés depuis la naissance de *Bouddha* jusqu'à la 40e année du règne de son souverain. Par ce calcul l'événement en question aurait eu lieu 1366 ans avant l'ère chrétienne.

Le *Bagwad Amrita*, ouvrage sanskrit, cité par Sir W. Jones, met l'apparition du législateur indien en l'an 1002 du *Kali-youga*, ou 2099 ans avant Jésus-Christ.—Ceci paraît être une erreur.

Toutes ces dates diffèrent considérablement; cependant il paraît que celle des Chinois, qui place la naissance de *Bouddha* en 1027 avant notre ère, mérite le plus de confiance, parce qu'elle correspond avec la chronologie des successeurs de ce législateur, conservée dans les livres chinois.†

Les livres mongols divisent l'histoire de *Bouddha* en douze époques principales, savoir:

---

* *Wo-han-san-thsai-thou-hoei*, XIV, pag. 21, recto.

* *Account of the interior of Ceylon*. London, 1821, in-4o

† Voyez à ce sujet un article très-intéressant inséré par M. Abel Rémusat dans le *Journal des Savans*, 1821, page 6.

1. Son origine de l'empire des dieux.

2. Sa conception divine dans le sein d'une mère mortelle.

3. Sa naissance.

4. Sa croissance et ses progrès dans la sagesse.

5. Son mariage et sa splendeur royale.

6. Sa retraite du monde.

7. Sa vie d'ermite.

8. Son apparition sous le figuier, où, après avoir accompli ses pénitences, il est reconnu pour le saint par excellence.

9. Le commencement de sa prédication dans le temple de *Warnachi* (Benares), où avaient vécu les premiers instituteurs du genre humain.

10. La victoire remportée sur les six chefs des terres, ou adorateurs du feu.

11. La fin de sa carrière terrestre.

12. La sépulture de son corps.

A l'époque de la naissance de *Chakia-mouni*, le puissant royaume de *Magada* existait dans le *Bahar* méridional; toutes les provinces situées sur le Gange lui étaient soumises. Comme aujourd'hui, les Brahmes (*Birman* en mongol), formaient alors la première caste parmi les Hindous. Une de leurs principales races était celle de *Chakia* (ou *Chaktcha*). Elle se composait de cinq cents familles. *Soudadani* (Saodouaodani),* roi de *Magada*, était de cette race. Il fesait résidence dans la ville de *Khoberchara*. Il épousa *Maha-mai* (Mahamaya), qui, quoique vierge, conçut par l'influence divine, un fils, le 15 du dernier mois d'été, et le mit au monde le 15 du second mois du printems de l'année suivante, à *Lum-ba* maison de plaisance royale. Elle l'avait donc porté pendant dix mois dans son chaste sein. Pendant qu'elle se divertissait avec ses compagnes dans le jardin, elle sentit sa prochaine délivrance, s'appuya contre un arbre, et donna sans douleur le jour à un fils, qui était une incarnation divine. A la naissance, elle prit l'enfant sous le bras droit, sans lui laisser toucher la terre, et le remit à un roi, né aussi d'une incarnation d'*Esronn tèngri* (en sanskrit *Brahma*), qui le soigna et qui l'enveloppa d'une étoffe précieuse. Un autre roi, né comme incarnation de *Khourmousta tèngri* (en sanskrit *Indra*), baptisa l'enfant avec l'eau divine, et lui donna le nom d'*Arda chidhi.*

Dans la race de *Chakia* on observait l'ancienne coutume de porter les mâles nouveaux nés dans un lieu sacré, entouré de rochers, pour les présenter à une image divine. A cette occasion, le peuple y célébra des mystères religieux. Le petit *Arda-chidhi* arriva accompagné par les grands du royaume, et pendant qu'il adorait l'image divine, cette image s'inclina devant lui. Alors les spectateurs furent convaincus que l'enfant était un être miraculeux, et prédirent qu'il surpasserait en sainteté toutes les incarnations précédentes. Tout le monde l'adora en le saluant du titre de *dieu des dieux* (en sanskrit *devatï deva*, et en mongol *tèngriïn-tèngri*). Ses gouverneurs et instituteurs mêmes lui montraient toujours cette vénération qu'on doit à une incarnation de la divinité. Trente-cinq vierges étaient chargées de l'amuser par leur musique, sept le baignaient tous les jours, sept l'habillaient, sept le berçaient, sept étaient chargées de le tenir propre, et sept l'amusaient.

Lorsque *Arda-chidhi* eut atteint l'âge de dix ans, on lui donna le sage *Ba bourenou bakchi* pour précepteur. Celui-ci lui enseigna la poésie, le dessin, la musique, la médecine et les sciences mathématiques. Le prince montra une extrême facilité pour toutes ces sciences, et devint en peu de tems si habile, qu'il proposa à son maître des problèmes que celui-ci était incapable de résoudre; *Arda-chidhi* les lui expliqua. Il demanda à apprendre toutes les langues,

* Ce mot signifie celui qui *mange proprement*. Les Chinois l'ont traduit par *Thsing fan-wang*. La mère de *Bouddha* est nommé chez eux *Moye*.

comme instrument indispensable pour répandre la véritable religion parmi les peuples de l'univers. *Ba boure-nou bakchi* ne connaissait que les idiomes et les alphabets de l'Inde, et son élève, qui avait déjà fait des progrès étonnans, lui apprit cinquante langues étrangères, avec leurs caractères particuliers. Son désir d'apprendre n'avait pas de bornes, et il ne pensait qu'à augmenter ses connaissances.

Arda-chidhi surpassait en beauté tout le genre humain. Quand il se promenait seul à l'ombre des figuiers et des orangers, le peuple se réunissait en foule pour admirer ses trente-deux similitudes en beauté (*lakchan*), et ses quatre-vingts appas (*naïrak*). Chacun était ravi de pouvoir s'approcher de lui, de l'adorer et de lui présenter des fleurs magnifiques, des joyaux et des bijoux en or et en pierreries. Arrivé à l'âge de puberté ses parens voulurent le marier. On sonda ses inclinations; mais il refusa toujours de prendre une femme. Cette résolution consterna tout le monde, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à lui faire changer d'idée. Il céda sous la condition qu'on lui trouverait une vierge parfaite, possédant les trente-deux vertus et perfections principales.

Par là il espérait d'éviter le mariage, parce qu'il ne croyait pas qu'on pût trouver une femme aussi accomplie. Cependant on fit dans tout le royaume des recherches si actives, qu'on parvint à la fin à découvrir une princesse de la race de *Chakia*, qui possédait toutes les qualités requises. *Dewa-dath*, un oncle et ennemi d'*Arda-chidhi*, avait aussi recherché la même beauté. Le père fit en conséquence des difficultés, et déclara qu'il ne la donnerait pour épouse qu'à celui qui mériterait réellement la préférence. *Dewa-dath* était si inférieur à son neveu sous tous les rapports que celui-ci remporta le prix. A l'époque de son mariage, *Bouddha* avait vingt-ans. Il vécut avec son épouse dans la meilleure union, et engendra l'année suivante un fils qui reçut le nom de *Rakholi*. Plus tard il eut encore une fille.

Quoique *Arda-chidhi*, pour se conformer à la volonté de son père et de la famille royale, eût consenti à cette alliance, son esprit était toujours occupé de la contemplation de la divinité. Il renonça à toute occupation mondaine, et dirigea plus particulièrement ses observations sur la dépravation du genre humain. Sa pitié compatissante était à chaque instant offensée par la misère de ses semblables, elle lui fit haïr la splendeur de la royauté. C'est avec des sentimens douloureux, qu'il déclara que les quatre degrés de la misère humaine, savoir : les *peines de la naissance, de la vieillesse, de la maladie* et *de la mort*, détruisaient pour lui tous les plaisirs de la vie, parce qu'elles étaient inévitables, et que nul homme ne pouvait y remédier. Voyant un jour une femme dans les douleurs de l'enfantement, des vieillards dans l'état de la plus grande faiblesse, des malades réduits à la dernière extrémité par la douleur, et des mourans entourés de leurs amis attristés, il demanda à són principal gouverneur *Chari* ce que cela signifiait, et si ces personnes étaient les seules qui fussent assujetties à ces calamités? *Chari* lui répondit, que non-seulement ceux-ci, mais tous les hommes étaient soumis à de pareilles misères, mais que lui-même encourait de semblables dangers.—*Arda-chidhi* continua à demander : Comment supporterai-je tant de peines, et quel est le meilleur moyen pour échapper à un pareil danger? *Chari* reprit : Nul homme ne peut l'éviter, tous y sont assujettis, si la force et l'exercice de la foi ne les en délivre et ne les en préserve. Depuis ce tems, *Arda-chidhi* prit la résolution de renoncer à son épouse et aux vanités mondaines. Il communiqua cette résolution à sa femme et à ses parens; tous furent consternés. Son père le pria instamment de ne point l'abandonner, étant son fils unique, et les parens craignirent que

l'empire et le trône ne restassent par là sans souverain. On lui représenta qu'en administrant les affaires pendant le règne de son père, il pourrait de même mener une vie pieuse; mais tout ce qu'on lui dit pour le faire renoncer à son idée fut vain, et redoubla son zèle. On s'épuisa en conjectures sur l'inclination particulière du prince; les uns l'appelaient une folie; d'autres croyaient en entrevoir l'origine, dans un mécontentement contre son épouse, ou dans une passion nouvelle et plus forte pour une autre femme. Son père, le roi *Soudadani*, le fit surveiller dans le palais, et lui donna une garde considérable, entièrement composée de membres de la race de *Chakia*. On proclama dans tout le royaume une ordonnance qui défendit aux grands de recevoir le prince chez eux, s'il arrivait sans être attendu, parce qu'il avait déclaré que, malgré les précautions de ses gardes, il s'échapperait du palais. *Arda-chidhi* fit en présence de son frère et de toute la cour, la déclaration suivante: « Adieu mon père, je vais entrer dans l'état de pénitent, je renonce donc à vous, à l'empire, à mon épouse et à mon fils chéri, j'ai des raisons suffisantes pour suivre ma vocation. Ne m'empêchez point de l'accomplir, c'est un devoir sacré pour moi." Après ces paroles, il embrassa son père en versant des larmes, et le pria de lui pardonner, ne pouvant changer sa résolution. Plusieurs jeunes gens de sa famille se décidèrent alors à lui procurer un cheval et à l'accompagner ouvertement; mais la vigilance de ses gardiens empêcha toujours l'exécution de ce projet. Enfin, *Khourmoustatèngri* (Indra), le même qui l'avait baptisé, lui amena un cheval sellé, sur lequel il échappa du palais et quitta sa résidence.

On apprit bientôt qu'il s'était rendu dans le royaume d'*Oudipa*, aux bords de la rivière *Narasara*. Il y vivait avec ses disciples, qui ne l'avaient jamais quitté. Son lit était un endroit pavé, et couvert de la sainte herbe de *Goucha*. Sa vie d'ermite commença le 8e jour du premier mois d'été de l'année *Dongnan*. Il se donna lui-même l'ordination sacerdotale, coupa ses cheveux, se revêtit de l'habit propre à son nouvel état. C'est alors qu'on fonda *la place sainte du dépouillement de tout ornement*.

Arda-chidhi changea son nom en celui de *Goodam* (c'est-à-dire *gardien des vaches*). Pendant six ans il resta dans la solitude et en contemplation continuelle. Quelques-uns de ses disciples, qui étaient ses proches parens, le servirent pendant ce tems. Sa nourriture était celle de tous les ermites indiens; il ne vécut que de grains, de chardons, de miel, de figues et d'autres fruits; encore il en usa le moins possible pour ne point être interrompu dans ses méditations sur la nature divine. Cette vie austère l'affaiblit considérablement.

Goodam reçut beaucoup de visites de ses amis qui prirent le plus grand intérêt à sa persévérance. Il poussa l'humilité si loin qu'il ne permit à aucun d'eux de l'assister ou de le servir dans la moindre des choses. Une brahmine, sa proche parente, lui porta souvent de l'herbe *goucha* pour renouveler sa couche; ce qu'il ne permit qu'avec difficulté. Il céda à la fin aux prières qu'on lui adressa pour lui faire changer sa manière de se nourrir; car il permit que la famille de *Chakia* fit conduire dans son voisinage un troupeau de cinq cents vaches, dont le lait était destiné à lui et à ses compagnons. *Goodam*, qui peu avant avait affligé ses amis par son grand affaiblissement, se remit si bien par l'usage du lait, que, selon l'expression de l'original mongol, il ressembla bientôt *à une enclume polie et dorée*.

Pendant que ce saint était dans le désert, il eut les visites les plus singulières. *Khâkho-Mansou*, le prince des grands singes, habitué à son voisinage, vint souvent le voir accompagné de sa suite. Voyant que l'on portait souvent à *Goodam* des présens consistant en mets et en boisson, il recueillit des gauffres de miel des

abeilles sauvages et des figues, et les présenta un soir au saint pour son repas. Celui-ci les arrosa, selon sa coutume, avec de l'eau bénite et en mangea. Ravi de joie, le prince des singes fesait des sauts extraordinaires, de sorte qu'il tomba par mégarde dans un puits qui se trouva derrière lui et se noya. En mémoire de cet accident, on y fonda *la place sainte des alimens offerts par le singe.*

Dewa-dath, l'oncle de *Goodam* lui fit ressentir de nouveau sa haine, en conduisant dans son voisinage un éléphant dompté, auquel il fit boire une si grande quantité de vin de coços, qu'il assouvit totalement sa soif. Alors il attacha aux défenses de l'éléphant deux sabres tranchans, et lâcha l'animal ivre près de *Goodam*, croyant que sa rage tournerait contre l'ermite ; mais celui-ci ne fit que lever les cinq doigts de sa main, que l'éléphant le prit pour un lion et s'apaisa. Cet événement donna occasion à la fondation de *la place sainte de l'éléphant furibond et dompté.*

Quelque tems après, *Goodam* se retira dans un endroit encore plus solitaire et sauvage. Il n'y fut accompagné que de deux de ses disciples, dont l'un était le fils de son premier précepteur *Chari*, l'autre se nomma *Molon-Toïn.* Ici deux de ses antagonistes se présentèrent, *Labaï-Eriktou* et *Ousoun-debèltou.* Ils lui demandèrent avec une modestie affectée: "*Goodam*, quelle est ta croyance? qui est ton instituteur et de qui as-tu reçu l'ordination sacerdotale?" *Goodam* leur répondit: "Je suis saint par mon propre mérite. Qu'ai-je à faire avec d'autres précepteurs? La religion m'a pénétré. Si vous voulez d'autres réponses, adressez-vous à mes deux disciples, ils vous instruiront." Alors une dispute violente s'éleva entre eux, et les deux adversaires furent vaincus. Pour preuve qu'ils avaient perdu le champ de bataille, ils se levèrent et étendirent un tapis en invitant leurs vainqueurs à s'asseoir.

Après avoir vécu pendant six ans dans la retraite, *Goodam* termina son état d'ermite au crépuscule du quinzième jour du mois moyen du printems, dans l'année du *bœuf de fer.* Il annonçait alors à ses cinq disciples qu'il avait triomphé de toutes les tentations mondaines. A minuit, il termina ses dévotions et les exercises spirituels qu'il avait pratiqués pendant six années consécutives, et le lendemain il redit encore qu'il avait atteint le plus haut degré de la glorieuse perfection qui convient à un véritable saint, et que le tems était venu où il devait répandre sa doctrine, et la connaissance de la divinité dans le monde.—La nouvelle de ce changement de l'état de *Goodam* se répandit bientôt partout ; elle excita l'attention générale, et le peuple se persuada facilement de sa sainteté. Cependant une partie de ses adversaires prétendait que le fils du roi de *Magada* était tombé dans un délire complet. D'autres disaient qu'il avait des regrets d'avoir renoncé au trône de son père, et qu'une nouvelle inclination amoureuse était la cause de l'état dans lequel il se trouvait. Mais le plus grand nombre se déclara pour la sainteté miraculeuse de sa personne, et lui donna les titres de *Bourkhanbakchi* (instituteur divin), et de *Chakia-mouni* (pénitent de la race de *Chakia*). Il réunit ses cinq disciples et leur dit: "Le trésor précieux de ma sainteté et de ma nouvelle loi ne peut faire une impression subite sur l'esprit des mortels; modérez donc encore votre zèle de conversion; il faut avant tout accomplir un jeûne spirituel." Dès-lors il se rendit de nouveau dans le désert, et il passa quarante-neuf jours constamment occupé de prières nocturnes et de jeûnes continuels.

A la fin de cette dernière expiation, le puissant *Esrouwa-Tangri* le visita dans son ermitage, et lui présenta une *kurda*, ou roue à prières en or de mille rais. Par le discours suivant il chercha à disposer *Chakia-mouni* à commencer son état de pré-

cepteur divin du genre humain : " Sans doute tu ne t'es pas soumis au pénible état de pénitent pour ta propre personne, c'est pour le bonheur de l'humanité que tu l'as choisi ; daigne donc à présent commencer à répandre le salut parmi les peuples de l'Univers." Malgré cela le saint ne prit encore aucune résolution après cette première exhortation, et *Esrou-wa-Tangri* se retira sans avoir atteint son but.

(*La suite au Numéro prochain.*)

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. DELAPORTE,

VICE-CONSUL DE FRANCE À TANGER, À M. LE BARON SILVESTRE DE SACY, EN DATE DU 3 SEPTEMBRE 1823.

.... Vous désirez savoir ce que sont les *Yssaouis*, dont je vous ai parlé dans une de mes lettres précédentes. Les *Yssaouis* forment ici une espèce de congrégation, dont les membres sont répandus dans toute l'Afrique et même en Asie. J'en ai trouvé dans mes voyages, partout où il y a des serpens, des scorpions et autres animaux malfaisans. Ils remplacent les anciens Psylles et les Ourophages. Le commandeur de l'ordre se trouve à Méquinez, et la confrérie tire le nom d'*Yssaoui*, qu'elle porte, non de *Yssa*, c'est-à-dire, Jésus, fils de Marie, mais d'un certain Africain nommé *Yssa*, ou *Seid-ben-Yssa*, qui l'a fondée. Les frères *Yssaouis* enchantent les serpens, prennent les scorpions à la main, et sucent le venin de ces animaux. Outre cela, ils entrent en extase, à force de répéter en hurlant et en fesant de grandes et fréquentes contorsions de droite à gauche, et de gauche à droite, en avant et en arrière (ce qu'ils appellent *Jadaba*, *iajdoub*), le nom de Dieu. Les mouvemens qu'ils font et les hurlemens qu'ils poussent les mettent dans une telle extase qu'ils écument, deviennent tout violets, perdent, ou semblent avoir perdu connaissance ; ils ont cependant la prudence de respecter leurs frères, et surtout les soldats qui les accompagnent dans les diverses processions qu'ils font à différentes époques de l'année, ordinairement aux fêtes du Ramadhan, du Sacrifice et de la Noël mahométane*. Malheur aux Chrétiens, et principalement aux Juifs qui se trouvent sur leur passage ; ils en ont bon marché. J'ai vu à Tripoli deux matelots français qui eurent les épaules emportées par les baisers un peu trop vifs de deux de ces *Yssaouis* en belle humeur ; heureux encore d'en avoir été quittes pour si peu. Ils se jettent, à défaut de Juifs et de Chrétiens, sur les poules, les chats, les chiens, les ânes, les chameaux, et ne dédaignent même pas les charognes. Les soldats qui les accompagnent, ont le plus grand soin d'empêcher que quelques frères, un peu trop *Yssaouis*, ne sortent de la procession. Cette congrégation, qui est purement religieuse, se divise en diverses branches qui se battent quand elles en trouvent l'occasion. Voilà à peu près tout ce que j'ai vu ou appris, et ce que je sais de ces *Yssaouis*.

* M. Delaporte veut sans doute parler du *Mevloud*, ou anniversaire de la naissance de Mahomet.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE DOCTEUR JENNER,

INVENTEUR DE LA VACCINE.

On dit souvent que le hasard préside aux destinées du monde et que nous devons lui attribuer l'honneur de toutes nos découvertes, au lieu d'en faire hommage au génie de quelques hommes privilégiés. Cette idée, peu consolante, ne repose heureusement que sur les préventions de l'ignorance : le *hasard* n'est qu'un mot vide de sens pour le philosophe qui connaît la marche de l'esprit humain, et l'histoire des sciences et des arts vient démentir cette origine fortuite donnée à nos plus belles inventions. Mais il faut le dire aussi, les vérités d'observation n'appartiennent pas exclusivement à un seul homme : elles sont toujours le produit du concours de plusieurs. Elles marchent d'abord lentement au milieu des erreurs et des préjugés ; bientôt elles se développent par une série de recherches plus ou moins heureuses : enfin, un homme paraît qui fixe tous les doutes, féconde l'observation et enrichit le monde d'une grande découverte*. Tel fut Jenner ; et son influence a été si grande sur la découverte de la vaccine, qu'il peut en être considéré comme le seul et le véritable inventeur : toute la gloire en appartient à cet illustre médecin, dont nous avons à déplorer la perte récente : c'est à la reconnaissance publique à immortaliser sa mémoire.

Edward Jenner, né à Berkeley, dans le comté de Gloucester, le 17 Mai 1749, était le plus jeune des enfans d'une famille nombreuse et très-considérée dans le pays. Presque tous ses parens appartenaient à l'état ecclésiastique, qui, dans la religion anglicane, offre le tableau le plus vrai de l'union des familles et des vertus patriarchales. Sa mère était fille d'un ministre de Bristol, et son père était recteur de Rockhampton et vicaire de Berkeley. A peine âgé de huit ans, il fut inoculé, comme c'était alors l'usage, depuis que lady Montague avait apporté cette pratique de l'Orient ; la maladie affreuse qui en fut la suite resta toujours présente à sa pensée. Il est même possible que cette cruelle épreuve ait influé sur la direction de ses recherches, et l'ait déterminé à les poursuivre avec autant d'ardeur, lorsqu'il crut entrevoir un moyen de préservation. Sans être esclave des préjugés populaires, on peut bien admettre ce rapport entre deux circonstances que lui-même aimait à

* L'auteur de l'*Essai sur la philosophie des sciences*, dont la seconde édition, qui est sous presse, sera probablement publiée dans le courant de cette année, signale *trois causes principales* qui paraissent avoir produit les inventions et les découvertes de tout genre : 1o le *hasard*, ou plutôt une réunion de circonstances indépendantes de la volonté de l'homme, dont il ne peut analyser ni calculer avec précision les chances infiniment variables et indéterminées ; 2o l'*observation*, qui épie et recueille les chances et les produits du hasard, ou les phénomènes qu'un heureux concours de circonstances peut lui fournir, et qui les confie aux deux grandes facultés intellectuelles de l'homme, à l'*érudition* destinée à rassembler et à conserver les faits lumineux et instructifs ; à la *méditation* chargée de les mettre en valeur ; 3o le *concours* ou la combinaison bien ordonnée d'efforts individuels dirigés vers un même but, qui permet d'appliquer d'une manière générale, par des expériences mises en rapport entre elles, les faits en quelque sorte bruts, présentés par le *hasard*, puis fécondés par l'*observation* et la *méditation*, d'où résultent des inventions ou des découvertes. (*Essai sur la Philosophie des Sciences* par M. A. Jullien. de *Paris*, seconde édition, 1re partie, chap. IV, pag. 40, 41.)

rappeler. Ce fut l'événement le plus remarquable de son enfance, pendant laquelle on observa un penchant décidé vers l'étude de l'histoire naturelle par les soins qu'il prenait à recueillir des papillons, des insectes, et à connaître leurs mœurs et leurs habitudes. On verra plus tard combien cette disposition naturelle de son esprit influa sur sa destinée.

Ayant eu le malheur de perdre son père, le jeune Jenner termina ses études classiques à Cirencester, et fut confié aux soins de MM. Ludlow, chirurgiens distingués de Sodbury, près de Bristol, qui consacrèrent six années à lui donner les premiers principes de l'art de guérir. Il fut alors envoyé à Londres pour se perfectionner et acquérir les connaissances qu'on ne peut trouver que dans une grande capitale. Là, devenu l'élève de John Hunter, il fut bientôt remarqué par cet illustre maître : soit que les grands hommes fassent développer le talent, soit qu'ils sachent le reconnaître dans la foule, il est certain que le propre du génie est de discerner promptement ce qui peut s'élever jusqu'à lui. Le célèbre chirurgien s'empressa de s'attacher Jenner, dont il présageait l'heureuse directiou ; et les soins assidus de cet élève chéri lui furent très-utiles pour recueillir toutes les pièces de son Muséum anatomique. Plus tard, Hunter voulut l'associer à ses travaux scientifiques, en le nommant professeur de l'école de physiologie qu'il était occupé à fonder ; il le destinait même à devenir son successeur dans la pratique de la chirurgie à Londres. Presqu'en même tems comme pour le soumettre à tous les genres d'épreuves, on lui offrit aux Indes une association fort avantageuse ; et il fut désigné, en qualité de naturaliste, avec sir Joseph Banks, pour accompagner le capitaine Cook dans un de ses voyages. Mais, ni la fortune, ni les honneurs, ni son attachement pour Hunter ne purent l'emporter sur le charme qu'il trouvait à cultiver les sciences et l'histoire naturelle dans son pays natal au sein de sa famille : c'était là le terme de ses vœux. Il était loin de penser que cette détermination serait la source des plus grands avantages pour la science, pour l'humanité et pour sa propre gloire.

Il se retira à Berkeley pour y exercer la chirurgie ; et c'est pendant ce tems qu'il publia un nouveau procédé pour la préparation du *tartre émétique*, qu'il adressa comme un hommage de reconnaissance à l'illustre J. Hunter. Bientôt après, ayant épousé miss Catherine Kingscote, sœur du colonel Robert Kingscote, il vint s'établir à Cheltenham, et prit le grade de docteur en médecine, afin d'abandonner l'exercice trop fatigant de la chirurgie, et se livrer aux recherches qu'il affectionnait le plus. Dans sa nouvelle retraite, il s'occupa de vérifier un point d'ornithologie assez singulier, et qui n'avait pas été assez bien observé par les naturalistes. Le coucou est peut-être le seul de tous les oiseaux qui ne prépare pas un nid pour ses petits ; mais, par un acte d'injustice inhérent à sa nature, il devient usurpateur et s'empare de la manière la plus illégitime du nid des autres oiseaux. Les observations recueillies par Jenner établissent que réellement la femelle va faire adroitement sa ponte ordinairement dans le nid des moineaux des haies et les abandonne aux soins d'une autre mère, tandis que les jeunes coucous à peine éclos parviennent à expulser les œufs ou les petits moineaux pour usurper leur domicile. Voici comment Jenner raconte lui-même la manière dont s'y prend le jeune animal : « Le coucou, peu d'heures après sa naissance, en s'aidant de son dos et de ses ailes, tâche de se glisser sous le petit oiseau dont il partage le berceau et de le placer sur son dos où il le retient en élevant ses ailes. Alors, se traînant à reculon au bord du nid, il se repose un instant, puis fesant un effort, il jette sa charge hors du nid. Il reste après cette opération un peu de tems, tâtant avec l'extrémité de ses ailes

comme s'il voulait se convaincre du succès de son entreprise."

Ce mémoire de Jenner réunissait beaucoup d'originalité à une grande exactitude d'observation, et la Société royale des sciences de Londres, à laquelle il fut présenté, s'empressa de recevoir l'auteur au nombre de ses membres. C'est pour répondre à cette marque d'estime qu'il s'occupa encore de quelques autres recherches d'histoire naturelle, et notamment de l'*émigration des oiseaux*, travail qui n'a jamais été imprimé.

Les diverses observations qu'il fit en médecine offrent aussi un grand fonds d'intérêt et de nouveauté. Il chercha à déterminer la cause de l'*angine de poitrine*, qu'il fit dépendre de l'ossification ou de l'altération des principaux vaisseaux, comme le docteur Parry, son ami, l'a consigné dans son livre. M. le docteur Valentin rapporté qu'il crut reconnaître cette maladie chez son illustre maître John Hunter; et ce soupçon trop bien fondé fut pour lui un motif puissant pour chercher les moyens de guérir cette terrible affection. D'après quelques observations anatomiques, Jenner avait aussi annoncé que les tubercules qui existent dans les poumons et dans d'autres parties, pourraient bien n'être souvent, à leur début, que des hydatides: cette idée, que M. le docteur Baron a développée dans son ouvrage, n'a point reçu la sanction des observateurs; mais comme Jenner n'a rien donné de positif sur ce dernier sujet, il faut attendre, pour le juger, que la publication de ses manuscrits nous ait offert l'ensemble de ses recherches.

Nous voici arrivés à l'époque la plus brillante de la vie de Jenner, au moment où, conduit par quelques données vagues et encore incertaines, il parvint à découvrir, dans la vaccine, l'antidote assuré de la petite vérole. On lui a contesté le mérite de cette belle invention et l'on a cherché dans de vieilles chroniques ou d'anciennes coutumes des traces de l'inoculation du vaccin. Mais, quand il serait vrai que ce ne fût pas une chose nouvelle, la vérité appartient à celui qui sait l'entourer de toutes les preuves et l'embrasser dans ses applications. Jenner a toujours le grand mérite d'avoir démontré l'utilité de cette pratique, de l'avoir défendue, popularisée, répandue dans le monde entier; et lorsqu'on songe à la ténacité des préjugés et des habitudes, je ne sais si cette victoire n'est pas plus glorieuse que la découverte même. "Ce n'est pas ce qu'on entreprend, c'est ce qu'on achève et qu'on affermit qui fait la gloire," disait l'illustre Washington.

On verra combien est mal fondée l'opinion publiée par M. le docteur Husson sur l'origine française de cette découverte. On a dit que la première idée d'inoculer l'éruption de la vache sur l'homme pour le préserver de la variole avait été émise par Rabaut Pommier, ministre protestant de Montpellier, devant un médecin anglais qui devait en faire part au docteur Jenner. Ces détails ont été certifiés par M. le comte Chaptal, qui, étant alors professeur à l'Ecole de Montpellier, a lu les lettres de M. Irland de Bristol, dans lesquelles cet Anglais rappelait à M. Rabaut ses conversations sur l'inoculation de la *picotte* de la vache, en 1781. Il lui parlait aussi de la promesse faite par le docteur Pew, son compagnon de voyage, de communiquer cette idée à son ami le docteur Jenner, qui publia son procédé en 1798. Mais une connaissance approfondie des faits prouve que Jenner s'était occupé de la vaccination vers l'année 1776 (Lettsom); et déjà en 1780, il avait parlé à M. Gardner de la propriété antivariolique de cette éruption. D'après M. Valentin, on retrouverait plutôt les traces de cette découverte dans un journal allemand intitulé, Allgemeine Unterhaltungen. On voit en effet qu'en 1768, un savant de Goettingue décrit avec beaucoup d'exactitude cette maladie des vaches, parle de l'opinion qu'ont les laitiers sur sa propriété

antivariolique, et indique des recherches qu'il a faites pour la vérifier.

Mais la vaccination a encore une origine plus ancienne. Elle était connue de tems immémorial dans l'Inde et dans la Perse. Un savant a trouvé dans le *Sancteya Grantham*, ouvrage samscrit attribué à Hauvantory, et par conséquent très-ancien, une description très-exacte de l'inoculation vaccinale. En voici le texte un peu abrégé: « Prenez le fluide du bouton du pis de la vache sur la pointe d'une lancette, et piquez-en le bras entre l'épaule et le coude jusqu'à ce que le sang paraisse. Le fluide se mêlant avec le sang, il en résultera la fièvre et la petite vérole. L'éruption produite par ce fluide sera plus bénigne que la maladie naturelle; le malade pourra être inoculé une seule fois ou bien plusieurs fois: on ne doit pas craindre alors d'être attaqué de la petite-vérole pendant le reste de sa vie.» Telle est la description pleine de vérité qui est renfermée dans cet ancien ouvrage de l'Orient. Mais ces notions étaient entièrement inconnues, et n'ont été trouvées qu'après coup. Ainsi, Jenner n'a eu d'autre guide dans ses recherches que les bruits vagues répandus parmi les habitans de la vallée de Gloucester, qui est véritablement le nouveau berceau de la vaccine.

Depuis long-tems, Jenner avait entendu parler de la propriété que la communication d'une éruption qui survenait au pis des vaches et appelée *cow-pox, picotte des vaches*, avait pour préserver de la petite vérole. C'était une opinion populaire admis dans plusieurs comtés, et surtout dans le Gloucestershire. Jenner était si loin de vouloir cacher la véritable origine de cette découverte, qu'il rapportait plusieurs histoires pour prouver son ancienneté. M. le docteur Valentin lui a entendu raconter que la duchesse de Cleveland, femme très-jolie et favorite de Charles II, répondit à plusieurs personnes qui lui donnaient des craintes pour sa beauté, au milieu d'une affreuse épidémie de petite vérole: « Qu'elle n'avait rien à redouter de ce fléau, parce qu'elle avait eu dans son pays une maladie qui en préservait.»

Toutes les pensées de Jenner se dirigèrent vers la vérification de ce fait extraordinaire, qui était regardé comme un préjugé par les hommes instruits, et surtout par les médecins du pays. Les premiers essais qu'il tenta n'eurent aucun succès, parce qu'il fut trompé par les pâtres, qui eux-mêmes ne connaissaient pas très-bien la véritable éruption. Cependant, ramené vers cette recherche par une sorte d'instinct, il acquit une grande expérience dans l'observation de cette maladie, et il ne tarda pas à obtenir d'excellens résultats de cette pratique. Qu'on juge de quelle joie fut enivrée son âme pure et bienfesante, lorsque, sortant des étables de Gloucester, il put s'écrier, comme autrefois Archimède: *Je l'ai trouvé!* On a parlé des transports du philosophe Syracusain découvrant la pesanteur spécifique des corps; mais qu'elle différence entre ces deux découvertes, considérées dans leurs rapports avec le bonheur des hommes!

C'est en 1798 que Jenner, après avoir multiplié les expériences, publia sa découverte dont le secret lui aurait procuré des richesses immenses. Il aurait cru commettre un crime envers la société, s'il avait voulu lui dérober ou lui faire payer chèrement un moyen aussi précieux de conservation. Dans son ouvrage, Jenner présenta une série d'observations très-concluantes, dans lesquelles il montre que les enfans inoculés avec le *cow-pox* n'avaient pas pu prendre la petite vérole, que le bouton vaccinal de chaque enfant pouvait fournir à de nouvelles inoculations, sans que la vaccine perdît dans cette transmission aucune de ses vertus préservatrices, etc. Il publia encore plusieurs autres mémoires, soit pour confirmer ces faits.

primitifs et indiquer la véritable cause de cette maladie des vaches * ; soit pour réfuter les objections nombreuses qui avaient été faites contre la nouvelle pratique. Car le premier mouvement de l'homme est de craindre et de rejeter toute innovation contraire à ses habitudes et aux idées reçues. Les passions se réveillèrent contre Jenner. La malveillance et la jalousie prirent le masque de la prudence pour écarter un procédé qui contrariait de vieilles opinions et qui humiliait l'amour-propre par la gloire de son inventeur. On commença d'abord par nier que ce moyen fût un préservatif assuré ; on prétendit que la vaccine ne préservait que pour peu de tems ; on lui attribua tous les accidens qui accompagnent le développement des premières années de la vie ; on poussa même le délire jusqu'à répandre que cette humeur animale donnait aux individus des goût analogues à ceux de la vache dont elle provenait. Il est inutile de rapporter tout ce qu'imaginèrent la mauvaise foi et l'ignorance pour arrêter la propagation de la vaccine. Mais la constance, la véracité et la force persuasive de Jenner triomphèrent de tous les obstacles. Il répondit aux clameurs de ses adversaires avec calme et dignité, opposant toujours les expériences et les faits aux raisonnemens et aux sophismes. Il apprit aux vaccinateurs à distinguer la fausse et la véritable éruption, et leur traça tous les moyens qu'ils devaient prendre pour assurer le succès de leur opération.

Le tems a confirmé tout ce que la sagacité de cet observateur avait établi ; aujourd'hui les incertitudes ont cessé, et nous jouissons pleinement de ce bienfait : que le spectacle de notre population augmentée et embellie serve du moins à confondre les détracteurs de la vaccine. Ont-ils donc oublié qu'une grande partie de l'espèce humaine était victime de la petite vérole ou conservait les traces hideuses de cette maladie, qui, suivant l'expression de La Condamine, décimait la population. Ainsi, la vaccine rend à la patrie tous ceux que ce fléau lui aurait enlevés ; et en France seulement elle peut, dans un siècle, sauver la vie à trois millions d'individus, dont l'influence sur la prospérité et la force de l'Etat ne saurait être appréciée. Parlerai-je encore de l'avantage de prévenir les effets désastreux de cette contagion qui défigure souvent les traits les plus aimables : la beauté est aussi l'un des résultats d'une bonne civilisation, puisqu'elle contribue au bonheur social.

Jenner fut obligé de sacrifier l'affection et les douces habitudes qui le fixaient dans son pays natal, à l'intérêt de sa découverte ; il se transporta à Londres pour en suivre avec plus de facilité les nouveaux essais, et répéter les expériences que rendaient nécessaires des objections imprévues. Le ciel récompensa son zèle, et lui accorda la douce satisfaction de voir tous les pays adopter l'inoculation de la vaccine. Des médecins instruits par ses avis la répandirent presque en même tems en Allemagne, en Italie, en Amérique, dans les Indes. La France fut la première à accueillir cette heureuse pratique ; et en 1800, une souscription fut faite à Paris par M. de La Rochefoucault pour l'établissement d'un Comité central de vaccine chargé de favoriser et de répandre cette invention bienfesante.* M. Cuvier,

* Dans un mémoire, Jenner cherche à démontrer que l'éruption vaccinale provient d'une maladie des chevaux appelée *eaux des jambes*, en anglais, *the grease*, et qui était inoculée par les bergers qui trayaient leurs vaches, après avoir soigné les chevaux malades. De nouvelles expériences ont paru confirmer que l'inoculation de la *grease* était aussi efficace pour préserver de la variole que lorsqu'on prenait le fluide sur la vache.

* Le gouvernement continue d'encourager en France la propagation de la vaccine. S. Exc. le ministre de l'intérieur a décerné en dernier lieu des mé-

organe de l'Institut de France, dit dans son rapport : " Quand la découverte de la vaccine serait la seule que la médecine eût obtenue dans la période actuelle, elle suffirait pour illustrer à jamais notre époque dans l'histoire des sciences, comme pour immortaliser le nom de Jenner, en lui assignant une place éminente parmi les principaux bienfaiteurs de l'humanité." L'Angleterre surtout, fière de compter Jenner parmi ses enfans, s'empressa d'honorer son mérite par des distinctions flatteuses. Une *Société Jennérienne* fut établie pour l'extinction de la petite vérole ; toutes les Académies l'accueillirent dans leur sein ; des médailles furent frappées en son honneur ; et lorsque le Parlement voulut lui décerner une récompense nationale, le Chancelier de l'Echiquier, l'illustre fils de lord Chatham, s'exprima ainsi : " La Chambre peut voter pour le docteur Jenner telle récompense qu'elle jugera convenable : elle recevra l'approbation unanime, parce qu'elle a pour objet la plus grande ou l'une des plus importantes découvertes que la société ait faites depuis la création du monde *." . . . . . .

Au milieu de tous ses travaux, Jenner entretenait une correspondance très-active avec plusieurs médecins étrangers, pour connaître et leur communiquer les nouvelles observations médicales. En France, il honorait de son amitié particulière M. le docteur Valentin et lui écrivait souvent pour le consulter sur divers sujets. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, le médecin français fut accueilli par Jenner avec la plus grande affabilité, et il ne peut assez louer la candeur et la franchise de ses manières, la justesse et la sagacité de son esprit. C'était principalement les qualités de son cœur qui le fesaient aimer et estimer de tous ceux qui approchaient de lui. La bienveillance de son caractère avait toujours dirigé ses actions, et son plus grand désir était de faire le bien. On était heureux de pouvoir converser avec lui, dit M. Valentin, tant sa douceur et son mérite inspiraient de confiance et d'admiration.

Quand il crut avoir assuré le succès de sa découverte, et l'avoir entourée de preuves évidentes, il revint à Cheltenham ; mais, en 1815, ayant perdu son épouse, il se retira à Berkeley, avec son fils et sa fille. Là, tous ses instans furent encore consacrés à la rédaction de quelques mémoires importans sur l'art de guérir. Il cherchait à étendre les applications de la vaccine à d'autres maladies, comme à la coqueluche ; et tout occupé qu'il était des bons effets des éruptions artificielles, il publia, en 1822, une lettre adressée à son ami le docteur Parry, de Bath, dans laquelle il lui fesait part de quelques observations heureuses sur les éruptions déterminées à la peau par l'application de l'émétique dans les aliénations mentales et dans plusieurs autres maladies des organes internes. Ce fut là son dernier travail : étant dans sa bibliothèque, il fut soudainement frappé d'apoplexie et expira, le 26 janvier 1823, à l'âge de 74 ans.

D'après une délibération unanime de ses amis et des principaux habitans du Gloucestershire, un monument doit être élevé à sa mémoire, dans le lieu de sa naissance. Une souscription ouverte pour cet objet dans tous les pays doit être considérée comme un devoir pour la génération actuelle. Dans les tems anciens, le

dailles d'argent à plusieurs médecins des départemens, en récompense du zèle avec lequel ils ont propagé la vaccine pendant les deux années précédentes. Le Comité de vaccine, dont M. le docteur Husson a été pendant très-long-tems le secrétaire, vient d'être réuni à l'Académie royale de médecine, qui a nommé une commission de plusieurs membres pour surveiller cette partie intéressante de l'hygiène publique, soit à Paris, soit dans les départemens.

* On lui accorda cette fois 10,000 liv. st. ; le Roi, 500 liv. st. ; et, en 1807, on ajouta 20,000 liv. sterl. ; ce qui fait en somme 762,000 fr.

sauveur de l'enfance et de la beauté aurait obtenu des autels.

Le docteur Baron, l'ami de Jenner, est chargé de recueillir et de publier ses divers ouvrages; cet honorable médecin a bien voulu m'envoyer la note exacte de ses écrits, avec leurs dates.

LISTE DES OUVRAGES DU DOCTEUR JENNER.

1. *A Process for preparing pure emetic tartar by recristallisation.*—Procédé pour préparer le tartre émétique par la recristallisation. Ce mémoire a été inséré dans le 1er volume des *Transactions de la Société établie par Hunter pour l'avancement des sciences médicales et chirurgicales;* 1793.

2. *The Natural History of the Cuckoo.*—Histoire naturelle du Coucou. Imprimé dans les *Transactions de la Société royale des sciences de Londres;* 1798.

3. *An Inquiry into the causes and effects of the variolæ vaccinæ, a Disease discovered in some of the western counties of England, particularly Gloucestershire, and known by the name of the* Cow-Pox—Recherches sur les causes et les effets de la variole, maladie découverte dans quelques contrées de l'Angleterre occidentale, particulièrement dans le comté de Gloucester, et connue sous le nom de *Picotte des vaches;* Juin 1798.

4. *Further observations on the variolæ vaccinæ or* Cow-Pox.—Autres observations sur la vaccine ou *Cow-Pox;* 1799.

5. *A Continuation of facts and observations relative to the variolæ vaccinæ or* Cow-Pox—Suite des faits et observations relatifs à la vaccine ou *Cow-Pox;* 1800.

6. *The Origin of the vaccine inoculation.*—Origine de l'inoculation de la vaccine; 1801.

7. *On the varieties and modifications of the vaccine pustule occasioned by an herpetic state of the skin.*—Sur les variétés et les modifications des pustules de vaccine occasionnées par l'état dartreux de la peau; 1806.

8. *Observations on the distemper in dogs.*—Observations sur la maladie des chiens. —*Two cases of small pox infection communicated to the fœtus in utero, under peculiar circumstances, with additional remarks.*—Deux cas de petite vérole communiquée au fœtus dans la matrice, avec des circonstance particulières, suivis de remarques.—Ces deux écrits ont été publiés, en 1809, dans le 1er volume des *Transactions de la Société medico-chirurgicale.*

9. *Facts for the most part unobserved or not duly noticed, respecting variolous contagion*—Faits relatifs à la contagion de la variole, la plupart non observés jusqu'à présent, ou du moins sur lesquels on n'avait point de notions exactes; 1806.

10. *In reference to the influence of herpes in modifying the vaccine pustule.*—De l'influence des dartres pour modifier les boutons de vaccine.—Cet écrit fut envoyé par Jenner au docteur Willan, qui le plaça dans son *Traité sur l'inoculation de la vaccine.* On trouve aussi des observations analogues que Jenner avait communiquées au docteur Wilson Philip, de Worcester, dans l'appendice de l'ouvrage de ce dernier *sur les maladies fébriles.* Jenner avait encore appelé l'attention des médecins sur ce point, dans une Lettre publiée en 1821.

11. *Letter to Ch. Henry Parry M. D., F. R. S. on the influence of artificial eruptions in certain diseases incidental to the human body, with an inquiry respecting the probable advantages to be derived from further experiments*—Lettre à Ch.-H. Parry, D.M., sur l'influence des éruptions artificielles dans quelques maladies du corps humain; avec des recherches sur les avantages probables qui doivent résulter de nouvelles expériences; 1822.

Jenner écrivait aussi quelquefois sur des sujets qui étaient étrangers à la Médecine; on trouve dans un ouvrage périodique intitulé l'*Artiste*, plusieurs articles de lui.

LES DEUX VEUVES.

NOUVELLE

Madame de Valcé, femme intéressante et vertueuse, bonne mère de famille, veuve depuis un mois d'un époux qu'elle avait tendrement aimé, habitait encore une terre assez belle que M. de Valcé possédait dans la Touraine, et qu'elle n'avait pas quittée depuis son mariage. Elle avait une fille âgée de seize ans, d'une figure charmante, et dont le caractère aimable avait encore été perfectionné par une sage éducation. Madame de Valcé, entourée de voisins opulens, tenait une fort bonne maison, voyait beaucoup de monde, se fesait adorer du pauvre et considérer du riche. Le jeune Henri de Pernillac ne quittait presque pas le château de Valcé. On se doute sans peine qu'il y était attiré par l'amour : comment aurait-il pu voir Amélie sans l'aimer ? Henri n'avait que vingt ans ; sa figure était noble comme son âme ; les qualités qui nous font aimer, celles qui nous rendent estimables, il les réunissait toutes. Le cœur d'Amélie et celui de Henri se ressemblaient trop pour ne pas s'entendre ; ils s'aimaient depuis leur enfance, et se le disaient avec l'ingénuité de cet heureux âge où l'âme ne sait rien dissimuler. Et pourquoi se seraient-ils caché leurs sentimens mutuels ? D'accord avec toutes les convenances, leur amour semblait ne leur promettre que la plus pure félicité.

Le jour du mariage d'Amélie et de Henri était déjà désigné. Il n'était plus question que des intérêts, article ordinairement confié au soin des parens ; car deux amans ne connaissent qu'un seul intérêt, celui de leur amour. M. de Pernillac, père de Henri, était arrivé au château, et, le soir, tandis que les jeunes gens s'entretenaient de leur tendresse mutuelle, il eut avec madame de Valcé une conversation moins agréable, mais non moins importante.—Pour moi, dit M. de Pernillac, je donne en mariage à mon fils la terre que j'habite. Elle vaut bien au moins vingt mille livres de rente.—Moi, dit madame de Valce, je ne puis rien donner à ma fille ; je n'avais rien lorsque j'épousai M. de Valcé ; mais mon Emilie aura pour dot la terre que mon mari possédait en Alsace. Je n'en connais pas au juste la valeur ; mais M. de Valcé m'a toujours assuré qu'elle rendait vingt-cinq mille livres de rente au moins.—L'habitation est-elle belle ?—Non, le château n'est pas même habitable, du moins M. de Valcé me l'a toujours dit.—Comment, madame, vous ne l'avez jamais vu ?—Jamais. Vous savez que M. de Valcé allait tous les ans y passer six mois. Cette terre, me disait-il, est une terre de détail ; elle exige ma présence pendant une moitié de l'année. Je ne puis vous y conduire ; vous n'y seriez pas logée convenablement. Une seule chambre est meublée, c'est celle que j'occupe. J'insistais quelquefois pour le suivre, mais il s'y refusait constamment, et je finis par me soumettre aux volontés d'un homme à qui je devais tout. Il est vrai que pendant son absence il me donnait souvent de ses nouvelles. L'éducation de ma fille abrégeait pour moi un tems qui m'eût paru bien long, s'il n'avait été rempli par une occupation aussi douce.—Et puis, dit en riant M. de Pernillac, un mari qui s'absente six mois de l'année a bien son mérite ! il revient plus tendre, plus empressé.— Oh ! monsieur, interrompt madame de Valcé, je vous assure qu'il m'a toujours rendue fort heureuse.

Tout-à-coup une voiture se fait entendre dans la cour du château, et bientôt une femme d'une quarantaine

d'années, belle encore, et vêtue de deuil, entre dans le sallon. Henri tenait sur son cœur la main d'Amélie. A l'aspect de cette femme inconnue, tout le monde se regarde en silence. L'étrangère s'avance vers madame de Valcé, et lui demande un entretien particulier pour une affaire de la plus grande importance. « Je n'ai rien de caché pour les personnes qui sont ici, madame, lui répond madame de Valcé ; me parler devant mes amis, c'est me parler en particulier.—Eh bien, madame, dit l'étrangère, je viens vous apprendre une nouvelle qui frappera douloureusement votre cœur. C'est moi qui suis Madame de Valcé, c'est moi qui suis la femme légitime de l'homme dont vous portez le nom."

A ce discours inattendu, madame de Valcé ne peut s'empêcher de sourire.—Voilà une plaisante nouvelle, dit M. de Pernillac.—Fort plaisante en effet, dit Henri.—Taisez-vous, Henri, lui dit Amélie à voix basse, ne voyez-vous pas que cette pauvre femme est folle ? Il ne faut jamais se moquer du malheur, car il peut nous atteindre au moment où nous nous y attendons le moins.—Oui, madame, continue l'étrangère sans faire attention aux propos qui se tiennent autour d'elle, oui, je suis madame de Valcé ; je viens réclamer mon nom et mes droits, et je porte avec moi les preuves de ce que j'avance.—Les preuves, dit M. de Pernillac, les preuves ! ah ! c'est où je l'attends. Voyons, voyons les preuves.—Les voilà, monsieur, dit l'étrangère en montrant une liasse de papiers. Voici toutes les lettres que j'ai reçues de mon mari. Tandis qu'il passait une moitié de l'année dans cette terre, il m'écrivait à sa terre d'Alsace où je vivais confinée depuis vingt-ans.

Madame de Valcé prend les lettres d'une main tremblante, et reconnaît l'écriture de son mari ; elle pâlit, une terreur secrète s'empare de son cœur. —Voici, ajoute l'étrangère, mon contrat de mariage, fait il y a vingt ans ; il doit être antérieur au vôtre, madame ; nous avons été trompées toutes les deux, mais je suis la première femme de M. de Valcé, et par conséquent la seule reconnue par les lois.—A l'aspect de tant de preuves multipliées, la mère d'Amélie n'a pas la force de répondre, les papiers tombent de ses mains. M. de Pernillac prend le contrat de mariage, le lit d'un bout à l'autre en répétant sans cesse : voilà un contrat fort bien fait, il est dans les formes, il n'y a rien à dire à cela.—Sa malheureuse amie est hors d'elle-même, et s'écrie avec l'accent de la plus profonde douleur : Quoi ! c'est là madame de Valcé ! et moi, grand Dieu ! qui suis-je donc ? quel nom dois-je porter ? quel nom donner à ma chère Amélie ? ma chère enfant ! vous êtes perdue !... A ces mots elle tombe sans connaissance.

Amélie et Henri volent à son secours et lui prodiguent tant de soins qu'ils la rappellent à la vie. Son premier mouvement est de la presser contre son cœur. « Oh, ma fille ! dit-elle, est-il vrai que les lois te rejettent ? Te voilà donc privée de ton nom, de ta fortune, comme ces infortunées, fruits et victimes du vice ou de la faiblesse de leurs mères ! Les héritiers avides de celui qui t'a donné le jour vont venir te dépouiller ; et moi, malheureuse mère, qui ne respirais que pour ton bonheur, je n'ai pas même du pain à te donner. Mais, non. . non. . cela est impossible. M. de Valcé était honnête homme, il était incapable de commettre un tel crime. Ces lettres sont fausses, ce contrat est supposé. . . C'est une horrible imposture, inventée pour déchirer le cœur d'une mère.—Madame, répond l'étrangère avec beaucoup de dignité, je pardonne à votre juste douleur des expressions que vous désavoueriez sans doute, si vous connaissiez mon caractère et mes principes. Je vous le répète, madame, nous avons été trompées toutes les deux. Nous avons cru M. de Valcé incapable d'un si grand crime ; il n'en est pas moins vrai qu'il l'a commis.—Mais comment avez-vous pu ignorer un mariage contracté depuis dix-huit ans ?—Je pourrais vous faire la même question avec plus de

justice encore; j'étais mariée deux ans avant vous. C'est à Strasbourg que M. de Valcé me connût et m'épousa. Quelques jours après mon mariage, il me conduisit dans la terre qu'il possédait à quatre lieues de cette ville. Pendant les deux premières années, il ne s'absenta que deux mois, pour visiter les biens qu'il possédait dans la Touraine. Son troisième voyage dura beaucoup plus long-tems. A son retour je me plaignis d'une si longue absence; il me dit que sa terre de Touraine exigeait sa présence pendant six mois de l'année; que malheureusement elle n'était pas habitable pour moi, et qu'il ne pouvait m'y mener avec lui. Tous les ans il avait le projet de réparer le château; mais l'énorme dépense que devait, disait-il, entraîner cette entreprise, était le motif dont il se servait pour la reculer. Il fallut donc me soumettre à une séparation de six mois tous les ans. D'abord elle me parut cruelle; mais je finis par m'y habituer en pensant qu'elle était nécessaire. D'ailleurs il m'écrivait fort régulièrement; je puis produire toutes ses lettres. Enfin, madame, un mois entier s'écoule, et je ne reçois point de ses nouvelles. J'écris; point de réponse. J'envoie dans la Touraine un homme de confiance, qui bientôt m'apprend que M. de Valcé vient de mourir dans ce pays, laissant une veuve douée de toutes les vertus. Vous pouvez juger de mon étonnement par celui que vous avez éprouvé, madame. Si une explication ne suffit pas pour vous inspirer quelque confiance dans la légitimité des mes droits, demain, je remettrai mon contrat de mariage entre les mains d'arbitres nommés par vous; ils prononceront sur mon sort et sur le vôtre."

L'étrangère sort du salon, remonte dans sa voiture, et s'éloigne, laissant cette malheureuse famille dans une consternation difficile à peindre. Madame de Valcé semble frappée de la foudre. Ses regards expressifs se portent sur sa fille; elle ne verse point de larmes, sa douleur est encore toute entière dans son cœur. Henri et Amélie sont près d'elle, et tiennent chacun une de ses mains, en se regardant avec l'expression d'un amour qui, pour la première fois, redoute le malheur. Cette scène muette n'est interrompue que par les exclamations de M. de Pernillac qui se promène dans le salon, et ne cesse de répéter: "Mauvaise affaire!..très-mauvaise affaire!....Cela tournera mal....Ce contrat de mariage est excellent... Cette femme est bien la femme de M. de Valcé, elle a la jouissance de la terre d'Alsace..Pas le moindre doute à cela."

Il était tard; madame de Valcé avait grand besoin de repos; elle rentre dans son appartement, et donne un libre cours à ses larmes. Avant de quitter Amélie, Henri s'approche d'elle, lui serre tendrement la main, et lui dit tous bas: "Amélie, vous êtes malheureuse, raison de plus pour vous aimer toujours."

Cependant M. de Pernillac appelle son fils; "Parbleu, mon cher Henri, lui dit-il, nous sommes bien heureux! Heureux! mon père, heureux, lorsque le malheur vient accabler les personnes qui nous sont les plus chères? Tu as raison, mon ami, tu as raison, mais avoue du moins que cet éclaircissement est venu bien à propos.—Pour troubler ma félicité.—Pour t'empêcher de commettre une faute irréparable.—Qu'elle faute?—Celle d'épouser une jeune personne sans état et sans bien, une fille illégitime... Eh! que nous importe? n'est-elle pas toujours Amélie, celle que mon cœur a choisie, celle que vous m'avez permis d'aimer? Sa mère a-t-elle commis un crime en lui donnant le jour? Non, mon père, non, l'honneur, la confiance, toutes les vertus accompagnaient madame de Valcé à l'autel, son cœur était pur comme le ciel qu'elle prenait à témoin de ses sermens. Doit-elle donc être punie dans ses affections les plus chères d'une faute qu'elle n'a point commise? Les lois humaines la condamnent; mais le ciel la reconnaît et l'absout.—Ce que vous dites-là, mon fils, est fort

beau ; mais nous ne sommes pas au ciel ; nous vivons avec les hommes, et nous devons nous conformer aux lois qu'ils ont faites pour le maintien de l'ordre et des bonnes mœurs. Vous devez sacrifier à leur opinion et au rang que vous occupez dans la société, des opinions que vos passions couvrent d'un vernis de justice pour mieux vous tromper, et des inclinations qui blessent toutes les convenances sociales. Il ne sera pas dit que mon fils, mon unique héritier, pouvant faire un mariage avantageux, aura renoncé à tout pour épouser une fille naturelle.—Quoi, mon père ! vous prétendez ?—Que vous abandonniez Amélie.—Ce serait renoncer à l'honneur.—L'honneur, mon fils, consiste à tout sacrifier à l'opinion publique, et pour obéir à l'honneur vous voulez vous déshonorer ! La passion vous égare, c'est votre père qui doit vous guider. Dans ce moment, vous n'êtes pas en état d'apprécier les raisons qu'il vous donne, et les motifs qui le font agir. Confiez-vous à sa prudence. Demain matin nous quitterons cette maison. Je vais écrire à madame de Valcé dont je plains sincèrement le malheur, et je vais retirer ma parole. Ecrivez à la jeune personne, instruisez-la de ma volonté ; écrivez-lui, si vous le voulez, une lettre bien tendre, bien pathétique; plaignez-vous du sort cruel qui vous sépare, au moment où les plus doux liens allaient vous unir, rien de plus naturel ; jetez feu et flamme contre moi, je vous le pardonne, mais écrivez-lui, je l'exige." Henri ne répond rien à cet ordre absolu. Il se retire et va s'affermir dans la résolution d'aimer toujours celle qu'on lui ordonne d'abandonner.

Dans ce moment la jeune infortunée est auprès de sa mère qu'elle cherche à consoler par l'éloquence de sa tendresse ; elle ne soupçonne pas encore tout son malheur : " Pourquoi pleurer ? lui dit-elle. Votre fille vous reste et ne vous quittera jamais. Lorsque je serai la femme de Henri, vous viendrez demeurer avec nous ; il est riche, nous mettrons tout en commun. Vous serez sa mère, n'êtes-vous pas la mienne ? Ah ! vous savez combien Henri vous aime, combien son cœur est noble et délicat !"

Le lendemain, de très-grand matin, M. de Pernillac envoie à Madame de Valcé la lettre qu'il vient de lui écrire. Cette lettre est polie, mais froide: les expressions sont mesurées; mais, en dernier résultat, il annonce à cette mère infortunée, que l'alliance projetée ne peut plus avoir lieu. Madame de Valcé n'avait pas besoin de cette nouvelle secousse. " O ma chère Amélie, se dit-elle, tu te berçais d'une fausse espérance ! Ton amant t'abandonne avec la fortune ; tu le jugeais d'après ton cœur généreux. Henri au comble du malheur, réprouvé par son père, par les lois, par la nature entière, serait toujours Henri pour toi. Il n'est plus pour lui d'Amélie !. . . ."

Dans cet instant Amélie paraît; elle sourit à sa mère avec l'expression d'une profonde tendresse. Madame de Valcé fond en larmes, et fesant asseoir sa fille sur son lit : " Que tu dois me haïr, lui dit-elle ! pourquoi t'ai-je donné le jour ? pauvre enfant, tu ne connais pas encore tous tes malheurs.—Eh quoi ! dit Amélie d'un air consterné, vous me cachez donc encore quelques-unes de vos peines ?—Je voudrais pouvoir te cacher la dernière et la plus cruelle de toutes. Pauvre Amélie ! . . rassemble tout ton courage. . lis cette lettre si tu le peux. ." Amélie prend la lettre, elle la déploie, elle est prête à la lire, lorsque la porte s'ouvre et laisse voir l'étrangère de la veille, accompagnée de M. de Pernillac et de Henri. Madame de Valcé tremble à cet aspect, et s'adressant à l'étrangère : " Vous venez sans doute m'annoncer, madame, l'arrêt décisif de mon malheur. Il eût été plus généreux et plus délicat peut-être de ne pas venir si matin.—J'ai cru, madame, répond l'étrangère, que dans une affaire aussi importante, je ne devais pas perdre un seul instant. J'ai rencontré ces messieurs qui se dis-

posaient à vous quitter; je les ai rappelés, ils sont vos amis, ils ont été témoins de la scène d'hier, et j'ai désiré qu'ils en vissent le dénouement. Eh bien! madame, hâtez-vous donc de m'apprendre devant eux qu'il ne me reste plus que la pitié.—Calmez votre douleur, madame, et daignez m'écouter. Je suis la seule femme légitime de M. de Valcé, mes droits ne peuvent être contestés; quand j'ai appris son second mariage, j'ai cru devoir réclamer un titre qui m'appartenait exclusivement. Je vous ai vue au milieu de votre famille, je me suis mise dans votre situation, et vos larmes maternelles sont descendues jusqu'au fond de mon cœur; vous avez des enfans; je n'en ai point; je jouis d'une fortune indépendante, vous ne possédez rien. Si M. de Valcé vivait encore, et s'il était obligé de faire un choix entre nous deux, c'est à la mère de ses enfans qu'il donnerait la préférence, c'est vous qu'il reconnaîtrait pour sa femme légitime. Ne déshonorons point la mémoire d'un homme qui nous fut cher à toutes deux; qu'un voile impénétrable soit jeté sur sa faute! Je vous fais l'abandon de tous mes droits: je remets entre vos mains mon contrat de mariage et les lettres de M. de Valcé. Souffrez seulement que je conserve, dans mon pays, un nom que j'ai porté si long-tems; vous y êtes intéressée, et si j'en prenais un autre, je ferais soupçonner peut-être une partie de la vérité."

Qu'entends-je? s'écrie madame de Valcé avec l'accent d'une joie presque convulsive. Est-ce un ange qui vient de descendre du ciel pour me rappeler du désespoir à la félicité? Ah! madame, quelles expressions pourraient vous peindre ma reconnaissance et mon admiration!...Ma fille, tombez à ses pieds, embrassez ses genoux; c'est votre bienfaitrice, votre ange tutélaire. En vous rendant l'honneur, elle vous rend bien plus que je ne vous ai donné...L'étrangère profondément émue verse des larmes d'attendrissement; elle prend la main d'Amélie et celle de Henri; puis s'adressant à madame de Valcé: "Hier, dit-elle, j'ai deviné leur amour; je suis venue les affliger; laissez-moi jouir aujourd'hui du bonheur qu'il m'est permis de leur rendre.—Hélas! dit madame de Valcé, une telle union fut long-tems ma plus chère espérance; à présent elle est impossible. Lisez, madame, lisez la lettre que M. de Pernillac vient de m'écrire, et voyez si je puis pardonner un tel procédé.—Oui, madame, s'écrie M. de Pernillac, en prenant et déchirant la lettre fatale. Mon fils et votre Amélie implorent mon pardon, leur bonheur en dépend: les punirez-vous d'une faute dont je suis seul coupable, et que je me reproche? Ah, maman! dit Amélie, si une lettre a pu vous brouiller avec M. de Pernillac, une autre lettre, il me semble, doit vous reconcilier avec lui. Lisez donc celle que j'ai reçue aussi ce matin. Aussitôt elle la présente à sa mère qui y lit ces mots: "*Plus Amélie sera malheureuse, plus je jure de l'aimer. Ce serment est sacré, comme s'il avait été prononcé à l'autel. Henri n'aura jamais d'autre femme qu'Amélie.*" Ah! tout est oublié; je vous pardonne, s'écrie madame de Valcé en tendant la main à M. de Pernillac. Viens, mon Henri, mon gendre, mon fils, viens recevoir le baiser d'une mère; ma fille est à toi.

Je voudrais peindre la joie de cette intéressante famille; mais le lecteur la devine. Le lendemain de ce jour fortuné, Henri conduisit Amélie à l'autel; la généreuse étrangère ne voulut pas rester plus long-tems au milieu des êtres dont elle venait d'assurer le bonheur. Elle craignit que les expressions de leur reconnaissance ne dévoilassent le secret de sa grandeur d'âme et de sa délicatesse, secret qu'ils avaient un si grand intérêt à tenir caché: elle partit pour l'Alsace, emportant avec elle le plus précieux des biens, le plaisir d'avoir fait une belle action.

DE L'ÉDUCATION CHEZ LES CHINOIS.

[Troisième Article.]

De la composition suivant les Rhéteurs Chinois.

Il y a trois genres de composition sur lesquels on examine les candidats littéraires dans les concours institués à la Chine; ce sont: 1° le *Wen-tchang* ou beau style; 2° la poésie; 3° et les *tsè*, plans ou projets relatifs à des matières politiques ou administratives. Ces projets doivent offrir la solution de questions telles que celles-ci: "Comment doit-on réprimer des brigands ou des pirates?"—"Comment peut-on prévenir des inondations locales? etc."

De ces trois genres de composition, le *Wen-tchang* est considéré comme le plus important. Dans les morceaux de cette espèce on a égard aux sentimens et au style. Des opinions hétérodoxes ou nouvelles, habillées du style le plus éblouissant, seraient rejetées à l'examen aussi bien que des sentimens approuvés qui seraient écrits dans un mauvais style. Le *Wen-tchang* est toujours l'amplification d'un texte pris dans les livres sacrés des Chinois, c'est-à-dire, dans les *Sse-chou* ou les cinq kings. J'emploie ici l'épithète de *sacrés* en parlant de ces livres, pour donner au lecteur une idée juste de la vénération dont ils sont l'objet et de l'autorité dont ils jouissent, l'épithète de *classiques* ne dirait pas assez.

Il y a de petits ouvrages où les règles de la composition sont expliquées de diverses manières, mais surtout par des exemples, à l'usage des jeunes gens qui étudient, dans la vue d'embrasser la profession littéraire ou plutôt de remplir des fonctions civiles dans l'état. Un seul petit volume, intitulé *Thsou-hio-ming-king* (le clair miroir de l'étudiant), contient l'analyse suivante des essais de *Wen-tchang*.

1. La première partie du travail consiste à *fendre, ouvrir le sujet proposé*, ce que l'auteur explique ainsi: "Ouvrir le sens au sujet, de la même manière qu'on ouvre en le brisant, un objet matériel pour voir ce qu'il renferme." A cet effet, il est nécessaire de bien observer (en supposant que l'on ait un chapitre à *ouvrir*) sur quel paragraphe de ce chapitre, sur quelle phrase de ce paragraphe et sur quel mot de cette phrase on doit insister de préférence, saisir ensuite ce qu'il y a d'essentiel dans l'idée première, et l'*ouvrir*. Cette opération par laquelle on *entre en matière* doit être concise et non diffuse, élégante et non vulgaire: elle doit aller droit au but et non pas se répandre comme un fleuve débordé.

Il y a différens modes d'entrer en matière, 1° on peut annoncer le sujet *explicitement*; 2° *implicitement* comme au moyen d'une allusion; 3° par la citation du texte pris dans son entier; 4° par la citation partielle de ce même texte; 5° on peut présenter d'abord l'idée principale et appeler ensuite l'attention sur les mots du sujet proposé; 6° on peut procéder d'une manière inverse, c'est-à-dire, commencer par attaquer la *surface* ou l'enveloppe verbale du sujet, et ensuite s'emparer du fond ou de l'idée principale; 7° on peut poser d'abord la question, puis la résoudre; 8° enfin, on peut présenter la solution de la question comme un théorème et ensuite le démontrer. Ces règles et les suivantes se nomment *kioué*.

2. La seconde partie du travail consiste à *reprendre son sujet*, c'est-à-dire, à revenir sur l'idée qu'on n'a encore exposée qu'imparfaitement et à l'expliquer.

Quand le début est régulier

(*tching*), c'est-à-dire, quand il présente l'idée principale d'une manière directe, alors la phrase suivante qui constitue la seconde partie du travail doit être oppositive ou inverse dans la forme. Si au contraire on a débuté sous une forme oppositive, il faut présenter la même idée dans la seconde phrase sous la forme régulière et directe, etc.

3. La troisième partie est *le commencement de la discussion* du sujet proposé. C'est ici que le *Wen-tchang* ou la composition proprement dite entre en carrière, et qu'il faut entamer la discussion de son sujet, avec assez d'art et de précision pour que celui qui n'a encore lu qu'une phrase voie aussitôt de quoi il s'agit. Il faut cependant alors user de réserve et prendre bien garde de tout dire dès l'abord; mais il en faut dire assez et seulement assez, pour que le lecteur saisisse la tendance de l'ouvrage. C'est d'après ce principe qu'on exige que, dans les mémoires adressés à l'empereur, une ou deux lignes, écrites au commencement, expriment l'objet général du mémoire.

4. Vient ensuite la *ramification* ou *division*. Le premier mot indique que la division dont il s'agit ici est une distinction de choses connexes dont il ne faut pas rompre l'enchaînement. Cette quatrième partie s'appelle la grande clef du *Wen-tchang*. Elle lie naturellement la discussion préliminaire, dont nous venons de parler, à la discussion plus complète qui lui succède. Lorsque cette ramification est bien conçue, elle est exempte à la fois d'*incohérence* et d'*identité*.

5. La *transition* est la partie de la composition par laquelle l'écrivain passe d'une idée à une autre. Dans tous les sujets qui présentent deux faces différentes, il faut quelques mots pour passer de la considération de la première à celle de la seconde.

6. La *division centrale* est la partie consacrée à la discussion régulière et directe du sujet considérée dans la forme. Cette discussion doit procéder sur deux *colonnes*, c'est-à-dire, sous une forme symétrique ou antithétique. Les doubles *colonnes* ou le parallélisme requis dans le *Wen-tchang*, sont appelées par les Chinois le *nerf du style*. Si le sujet se divise naturellement en deux idées, chacune d'elles constituera une *colonne*. S'il n'en renferme qu'une, la double considération du *fond* et de la *forme* servira de base aux deux *colonnes*. Les rhéteurs chinois disent qu'une *colonne* cachée vaut mieux qu'une *colonne* apparente.

Les méthodes d'amplification indiquées par notre auteur sont de diverses espèces. La première consiste à *emprunter une chemise*, c'est-à-dire, à revêtir son sujet d'une idée qui s'y rapporte exactement. La seconde méthode est celle de la *réflexion mutuelle;* elle consiste à rapprocher d'un sujet donné un autre sujet qui jette du jour sur le premier en même tems qu'il en reçoit. Une troisième méthode est de suivre, dans ses conséquences, la proposition inverse de celle que l'on veut établir pour rentrer ensuite dans celle-ci. Il y en a encore d'autres que je passe sous silence.

7. La *conclusion* doit offrir le développement de la dernière partie du jugement exprimé dans la *division centrale*. On peut conclure la discussion de plusieurs manières, soit en tirant une dernière conséquence de ce que l'on a précédemment établi, soit en fesant voir toute la portée de son sujet, soit en excitant l'admiration, soit en résumant la discussion première, soit en appelant les faits à l'appui du raisonnement, ou le raisonnement à l'appui des faits, soit en rapprochant la proposition directe de la proposition inverse, soit en combinant toutes les idées de la thèse, soit en les complétant, soit enfin en préparant ce qui va suivre. Dans tous les cas, et quel que soit le parti qu'on prenne, il faut prendre garde de se répéter.

8. La dernière partie du travail s'appelle en chinois le *nœud* de la composition. Elle se compose d'un petit nombre de phrases, que l'on peut comparer à des cordons servant à rassembler les différentes parties du sujet, pour en former un tout et les nouer ensemble.

Telles sont les huit parties, dans lesquelles l'auteur de l'ouvrage cité divise les compositions de l'espèce nommée *Wen-tchang*. On peut les réduire à quatre :

Ki-kou.—L'exorde.

Tchoung-kou.—La division centrale.

Mo-kou.—La conclusion ou le morceau final.

Kie-kou.—Le nœud.

Les compositions où l'on n'a pas égard à ces divisions se nomment *san-tso*, ou *san-touan*. Elles ne renferment que l'exorde, la discussion du sujet et la conclusion.

Explication de deux termes techniques.

Tchhouan, tour. L'excellence d'une composition est tout entière dans les *tours d'expression*. Les Chinois comparent les effets variés, produits par les tours heureux, à ceux que l'on observe au milieu des montagnes renommées pour la beauté de leurs sites, où l'horizon change d'un instant à l'autre, et présente à chaque *détour* une nouvelle scène aux yeux du voyageur.

Fan, opposition. Quand on a un jugement à exprimer la forme adversative est souvent regardée comme plus énergique que la forme directe. Les écrivains de l'antiquité appelés *Tsi-sse* (*auteurs politiques*), sont pleins de ce genre de figure, et l'on dit à la Chine qu'il n'y a rien de plus nerveux que leurs écrits. Or, ces auteurs ne disaient pas : « Si vous ne faites ainsi vous ne gagnerez point.» Mais bien : « Si vous ne faites ainsi vous souffrirez.» Dans le *Lun-iu*, au lieu de dire simplement : « *Kouan-chi* ne sait pas les rites ;» l'auteur a dit : « Si *Kouan-chi* sait les rites, qui est-ce qui ne les sait pas ?»

RECHERCHES STATISTIQUES

SUR LA VILLE DE PARIS ET LE DÉPARTEMENT DE LA SEINE, POUR 1823;

Tableaux dressés et réunis d'après les Ordres de M. le Comte Chabrol, préfet du département.

Fidèle à l'engagement qu'il a pris l'année dernière, le premier magistrat du département de la Seine fait paraître un nouveau volume de statistique, touchant la ville de Paris et les communes voisines. C'est un gage assuré, pour l'avenir, de la publication périodique de semblables recueils, et en même tems une preuve de l'utilité incontestable de la publicité en matière d'administration. Aussi, devons-nous un nouveau tribut de reconnaissance à celui qui a donné, et qui continue d'offrir un si bel exemple à ses collégues. En tout tems, on cherchera à marcher sur ses traces; et ces travaux, malgré l'aridité qui les accompagne et les difficultés qu'ils présentent, seront imités partout où les idées de bien public prévaudront sur les calculs d'une fausse prudence. Heureusement aujourd'hui, les méthodes, les procédés, sont à peu près fixés : il ne reste qu'à suivre la route

qui a été ouverte. Chacun des tableaux publiés dans les *Recherches statistiques* est un cadre prêt à recevoir également tous les faits déjà observés et tous les résultats à obtenir par la suite.

L'exactitude, la précision mathématique, sans lesquelles la statistique ne serait qu'une suite de compilations stériles et de fausses déductions, doit présider à la composition de ces sortes de tableaux : c'est aussi le mérite qui caractérise par-dessus tout les *Nouvelles Recherches*, comme celles qui ont paru en 1821 ; mais le plan en est beaucoup plus vaste ; on y trouve 104 tableaux, la plupart très-étendus, et qui ont exigé que le format in-4o fût substitué à celui du premier volume. Ils roulent sur les matières les plus variées, et sont assujettis à la distribution suivante : I. *Topographie :* Description physique et géométrique ; état de l'air et des eaux, etc. II. *Population :* Mouvement annuel, maisons habitées, établissemens publics, professions, etc. III. *Institutions civiles :* Administration, ordre judiciaire, force publique, distribution des secours, instruction, sciences et arts. IV. *Agriculture :* Récoltes, habitations rurales, bestiaux, consommations, etc. V. *Industrie :* Manufactures, commerce, arts et métiers. VI. *Finances :* Domaines, contributions, revenus. Chaque année, on se propose de publier une série de tableaux analogues, dans chacune de ces six branches capitales.

Comme ce volume est tout entier composé de faits et de résultats positifs, il est impossible d'en présenter une analyse raisonnée ; tout ce qu'on peut faire est donc de citer un nombre suffisant d'exemples, choisis parmi les résultats publiés, et d'exposer les conséquences générales les plus saillantes. C'est un moyen sûr, sinon de satisfaire, du moins d'éveiller la curiosité sur cet important ouvrage. Quant aux généralités sur les avantages de la statistique, c'est un lieu commun dont il serait désormais superflu de s'occuper.

Comme le climat et en général l'état physique exercent partout une influence marquée sur la vie, et surtout sur ce qui touche à l'existence d'une grande masse d'hommes rassemblés, il importait de réunir dans un centre commun les observations que l'on fait journellement à l'Observatoire de Paris. Toute la première partie du premier chapitre est remplie en conséquence par des *détails météorologiques*, traités avec le plus grand soin. On publie entre autres, dix-neuf années d'observations du thermomètre, faites de 1803 à 1821, plusieurs fois chaque jour, et qui fournissent un élément exact de l'état de la température à Paris. Il en résulte que le maximum de cette température répond constamment à deux ou trois heures après midi ; le minimum, au lever du soleil. Par chaque année, le maximum a lieu du 10 au 29 juillet, et il est de 19°,34 centigrades; le minimum s'observe du 8 au 22 janvier ; il est de 1°,77 au-dessus de o. Le vent dominant à Paris est celui du sud-ouest : on ne doit donc pas être surpris que les jours pluvieux ou couverts soient si nombreux chaque année. Ce nombre s'élève à 164, 185, et même 222.

Voici un aperçu de ce qui regarde *l'état des eaux*. La Bièvre alimente 102 usines ou établissemens, et dans Paris seul 90, dont le plus célèbre est la manufacture des frères Gobelins, qui lui ont donné leur nom. Un grand nombre d'habitans de la capitale sont loin de se douter de cette multitude d'usines et de fabriques papeteries, foreries, moulins, filatures, brasseries, distilleries, etc., entretenues dans Paris par ce courant d'eau ; qui n'est bien connu que des riverains.

La plupart des habitans des communes rurales sont réduits à boire des eaux de puits, peu salubres en général, ou des sources d'une qualité médiocre. C'est un point qui appelle toute la sollicitude de l'administration.

On mesure tous les jours avec soin la hauteur de la Seine au pont de la

Tournelle. Quand elle est parvenue à 5 mètres au-dessus du point de zéro, le Port-au-bled et les Champs-Elysées sont inondés.

Paris possède 65 fontaines et 124 bornes-fontaines. Chaque habitant consomme aujourd'hui 27 litres d'eau l'un dans l'autre. Il en pourra consommer 117 quand le canal de l'Ourcq sera achevé. Or, il faut un pouce en 24 heures à 1000 habitans, c'est-à-dire 19 litres, 1953:* ainsi, le canal fini, on aura plus de six fois la quantité nécessaire. Le canal de l'Ourcq fournira en tout 4000 pouces, dont la moitié sera concédée, et l'autre destinée à l'usage de la ville. On regrette que l'établissement si utile des eaux épurées du quai des Célestins ne fournisse encore que 2000 hectolitres, ou seulement la centième partie de la consommation actuelle.

Les expériences chimiques ont prouvé que l'eau de l'Ourcq tient le milieu, pour la pureté, entre l'eau de la Seine et celle d'Arcueil. Les sources de Belleville, des Prés-Saint-Gervais et de Ménil-Montant, sont beaucoup plus chargées de terres et de sels.

Ce que la navigation a éprouvé d'amélioration depuis peu d'années, est un point très-important pour le commerce de cette grande ville. Il est superflu d'énumérer les bateaux de toute espèce employée à la navigation de la haute et de la basse Seine, les marchandises chargées dessus, etc. Le nombre de ceux qui sont arrivés, en 1821, à Paris, par les affluens de l'Aube et de l'Yonne, est de 1433, sans compter les trains. Les canaux sont après la haute Seine, les voies qui fournissent le plus de bateaux marchands ; après viennent l'Yonne et la Marne. Quand le grand projet de canalisation de la France sera effectué, il existera 528 lieues de plus de canaux, utiles à la navigation de la Seine, et joignant à cette rivière l'Oise, l'Ourcq, l'Aine et la Loire-Inférieure.

* Un pouce fontainier fait 19 litres, 1953 en 24 heures.

La largeur de la Seine, au Jardin-du-Roi, est de 166 m.; au Pont-Neuf, 261 m.; au Pont Louis XVI, 146 m. Sa pente moyenne, entre les ponts de la Tournelle et de Louis XVI, est évaluée à 1 m. (distance 2300 m.) La vitesse par seconde varie de 1 m. o 3 c. à 1 m. 91 c. suivant que les eaux sont élevées de 1 m. 43 c. à 6 m. 82 c. au-dessus du zéro de l'échelle du Pont-Royal. Ce point est à o m. 58 au-dessus du fond de la Seine.

En 1658, année où l'on a observé les plus hautes eaux de la Seine, elles marquaient 8 m. 8o c. au-dessus du zéro du pont de la Tournelle ; et en 1767, année des plus basses eaux, o m. 27 c. au-dessous du même point, c'est-à-dire, qu'il y avait en ce point o m. 33 c. d'eau, ou un pied seulement.

La profondeur moyenne du canal de l'Ourcq est de 1 m. 5o c.; la vitesse par seconde est d'un pied. Le bassin de la Villette a 682 m. 16 c. sur 70 m. 17 c. ou la cinquième partie du jardin des Tuileries. Le fond est élevé de 23 m. 79 c. au-dessus du o du pont de la Tournelle. Le canal Saint-Denis, qui joint à la basse Seine, a 20 m. de largeur, 2 m. de profondeur, et 12 écluses. Pour aller de Paris à Saint-Denis, par ce canal, et revenir, il faut deux jours et une dépense de 173 francs, tandis que par la rivière il faut quatre jours et demi et 468 francs. Le commerce économise ainsi les frais de halage, le salaire des maîtres de pont et d'autres frais. Il profitera sans doute avec empressement d'un avantage aussi considérable. Ce bel ouvrage d'art est fini depuis deux ans et demi.

Hauteurs de différens points du département de la Seine.

Le point le plus élevé est le Mont-Valérien, dont le sommet est à 169 m. au-dessus de la mer, et à 110 m. au-dessus du o de la Tournelle ; Sceaux est à 100 m. Les rues les plus élevées de Paris sont celles d'Enfer (à l'Obser-

vatoire, 66 m. au-dessus du o du pont de la Tournelle), et la butte de l'Estrapade (68 m. 67 c.). L'abattoir de Rochechouard est le point le plus élevé de tous, 71 m. o2 c. Le sol de l'église Sainte-Geneviève est à 64 m., et le jardin du Luxembourg à 56. Comme la pureté de l'air est nécessairement relative à ces différentes élévations, toutes choses égales d'ailleurs, il est utile d'en connaître la mesure. La plate-forme de l'Observatoire est à 93 m. de hauteur. Paris est à 59 m. au-dessus du niveau de la mer.

Le sol le plus bas est celui des Champs-Elysées (38 m. 93 c.); aussi est-il couvert par les inondations de la Seine. Les endroits les plus bas ensuite sont les marais du Temple et de Popincourt, les places de Grève et du Palais-Bourbon, et les rues du Colombier, des Petites-Ecuries, de Provence, etc. (39 m. 29 c. à 39 m. 58 c.). Ce chapitre se termine par le tableau des distances des principaux lieux de Paris et des environs, à la méridienne et à la perpendiculaire de l'Observatoire.

Population.

Trente-trois tableaux sont consacrés à cette matière, qui est traitée avec le plus grand développement, en raison de son importance. Dix donnent tous les détails du mouvement de la population pendant 1819; autant pour 1820 et pour 1821; un autre présente le mouvement, pendant un siècle et demi, depuis 1670 jusqu'à 1821; le suivant, pendant un siècle (de 1710 à 1809), supputé de vingt en vingt ans. Le dernier est un tableau des décès, calculé de cinq en cinq ans, (de 1670 à 1787) et de vingt en vingt ans, (de 1670 à 1782). Chacun de ces tableaux mériterait qu'on s'y arrêtât spécialement, si l'espace nous le permettait.

Il est aisé de voir que l'on a eu, pour les cinq années 1817, 1818, 1819, 1820 et 1821, des ressources qui avaient manqué jusque-là : l'exactitude et la multiplicité des détails qu'on s'est procurés sont les résultats des soins que M. le préfet a pris à cet égard, pendant le cours de son administration. D'après le relevé des actes de l'état civil, on donne, comme l'année précédente, des détails sur les enfans naturels, sur les enfans mort-nés, sur les décès avec distinction d'âge, de sexe et d'état de mariage, sur les suicides, les morts par accident et par la petite vérole ; enfin, sur la vaccination gratuite. Rien n'était plus difficile que d'obtenir, sur ces divers objets si importans pour l'économie publique, des notions d'une exactitude précise ; peut-être est-ce la première fois qu'elles sont publiées avec cette condition, remplie dans toute sa rigueur. Il est si aisé de tirer des conséquences intéressantes de tous les résultats comparés ensemble, que nous laisserons au lecteur le plaisir de faire ces rapprochemens, nous bornant à un petit nombre de remarques. Au reste, plusieurs se trouvent déjà faites dans l'ouvrage même. C'est ainsi qu'on apprend, par une expérience d'un siècle et demi, qu'à Paris, les mois où la mortalité est la plus grande sont constamment Mars et Avril, et ceux où elle est la moindre, Août et Juillet. Le terme moyen est au 1er Janvier ; les mois de Décembre et de Juin sont *mortifères* au même degré. La différence des termes extrêmes est d'environ $\frac{5}{12}$ du moindre.

Il n'est pas moins curieux de connaître l'époque des moindres naissances, et celle de leur maximum. C'est ce que nous apprennent les tableaux du mouvement de la population. Dans les mois de Mars et Janvier, il naît le plus d'enfans. Juin, Novembre et Décembre sont ceux où il en naît le moins. D'où l'on peut inférer, avec assez de vraisemblance, que le plus grand nombre de conceptions productives a lieu, en Juillet et Mai ; et le moindre, en Mars et Avril. C'est aussi dans le mois de Mai qu'il y a le plus de mariages, et dans les mois de Mars et de Janvier qu'il y en a le moins.

Mais, un des résultats les plus importans à déduire du grand tableau de la population, de 1670 à 1821, c'est le rapport du nombre des naissances de garçons à celui des naissances de filles ; le premier est constamment supérieur au second. La proportion finale, pour les 77 dernières années (les seules depuis lesquelles on ait distingué les sexes dans les registres de l'état civil) est de 795,350 à 763,936, à peu près de 26 à 25, ou plus exactement 1041 à 1000. Ces nombres, à la vérité, renferment les enfans trouvés, parmi lesquels on compte sans doute moins d'enfans mâles qu'il n'en naît dans la réalité. En ayant égard à cette circonstance, le rapport deviendrait égal à celui des nombres 22 et 21. A Londres et à Naples, on a fait des observations analogues : le rapport trouvé dans la première de ces villes, est de 19 à 18, et dans la seconde, 22 à 21. Mais, ce phénomène observé en Europe, et dont le mystère est impénétrable pour nous, n'existe pas dans l'Orient, du moins généralement ; il paraît même que le nombre des naissances de filles excède celui des naissances de garçons en Egypte, en Nubie et dans l'île de Ceylan. Quant à la différence, dans le même sens, que l'on trouve entre les décès des garçons et ceux des filles, on n'en peut tirer une conséquence aussi exacte.

Nous terminerons ce court aperçu du chapitre de la population par quelques rapprochemens.

NOMBRE MOYEN, PAR ANNÉE, DE :

	Naissances.	Décès.	Mariages.	Enfans trouvés.	Enfans naturels.
De 1779 à 1789.	19,996.	19,934.	5,158.	5,714.	
De 1789 à 1799.	21,761.	22,473.	6,518.	4,075.	
De 1799 à 1809.	20,159.	20,601.	4,068.	4,335.	5,646.
De 1809 à 1819.	21,700.	21,233.	5,642.	5,065.	8,[illegible]

Il résulte de ce petit tableau, 1° que les naissances, et par conséquent la population, se sont accrues, depuis la grande commotion politique de 1789, à peu près dans le rapport de 200 à 212 ; 2° qu'il est arrivé constamment dans la capitale, surtout depuis la révolution, un grand nombre d'étrangers qui y sont morts ; 3° que le nombre des mariages est augmenté de $\frac{1}{18}$ environ, depuis 30 ans ; 4° que le nombre d'enfans trouvés a diminué de plus d'un quart. D'un autre côté, il paraît que celui des enfans naturels va croissant, depuis 1806 ; mais à cet égard, on manque de données certaines pour les années antérieures, parce que les enfans légitimes et les naturels étaient confondus, avant cette époque, sur les registres de l'état civil. Au reste, le nombre des enfans naturels, reconnus par leurs parens, a été d'environ 21 sur 54, en 1819 et 1820, et de 21 sur 71, en 1821. C'est presque à un sus.

Nous recommandons aux lecteurs curieux les trois tableaux publiés pour chacune des années 1819, 1820 et 1821, et relatifs aux décès (avec distinction d'âge, de sexe et d'état de mariage), aux morts accidentelles et aux suicides.

Passons au III^e Chapitre, des *Secours publics*. Le nombre des secours accordés par les bureaux de charité, a été, en 1819, de 85,150 ; en 1820, de 86,870; celui des admissions dans les hôpitaux ou hospices (en comptant les enfans trouvés), en 1819, de 77,513; en 1820, de 80,031. Dix individus de Paris, sur 84 ou 82, ont reçu des secours. La mortalité moyenne, dans les hôpitaux et les hospices, a été de 1 sur 7 environ. La dépense moyenne, par individu qu'on y reçoit, est de 110 fr. à 123 fr. par an.

Le nombre des femmes indigentes est de plus de moitié en sus des indigens du sexe masculin.

Un tableau entièrement neuf est celui des prêts faits par le Mont-de-piété sur nantissement. On remarque, avec surprise, dans le tableau des six années 1816 à 1821, que, toutes les années, les déposans ont constamment engagé pour la même somme de 18 millions ; la différence de la moindre somme à la plus forte, ne dépasse guère 600,000 fr. ; mais le retrait des articles déposés n'a été moyennement que de 13,611,277 fr. Celui des renouvellemens, de près de 4 millions.

La valeur moyenne d'un prêt en argenterie et en bijoux varie de 32 à 48 fr. ; en linge et hardes, de 6 fr. 20 c. à 9 f. 37 c., etc.

Le IV^e Chapitre renferme quatre tableaux, dont l'objet se rapporte à la *Police administrative*. En 1819, on a compté 271 noyés; en 1820, 270 ; en 1821, 310, etc. Ce nombre, comme on le voit, est renfermé entre des limites rapprochées. Le quart a été retiré de l'eau vivant. Près de la moitié des individus noyés se sont précipités volontairement.

Un autre tableau, publié aussi pour la première fois, est celui des incendies. Il renferme l'énumération de 15,321 incendies, arrivés dans les 27 années qui ont précédé l'an 1821. Par année, le terme moyen est de 585. On a peine à concevoir un nombre aussi considérable de ces funestes accidens. Comme il y a 26,801 maisons à Paris, et 224,922 ménages, il s'ensuit que, sur 10,000 maisons, il y a eu 217 incendies, et 26 sur 1,000 ménages. Dans ce nombre sont compris les feux de cheminée.

Nous passons sur les tableaux consacrés à l'*agriculture*, et qui présentent les récoltes des arrondissemens de Sceaux et de Saint-Denis, en 1820 et 1821, pour arriver au VI^e Chapitre, relatif aux *consommations*, lequel se divise en cinq tableaux. Dans le 1^{er}, on compare les consommations en tout genre pour 1819, 1820 et 1821, boissons, comestibles, fourrages, combustibles, matériaux, etc. En 1821, on a consommé 813,066 hectolitres de vin et 42,784 d'eau-de-vie, 571,565 têtes de bœufs, vaches, veaux, porcs ou moutons ; pour 867,984 fr. d'huîtres, et près de 12 millions de beurre et d'œufs ; 64,018,996 kilogrammes de sel ; 758,299 de tabac ; plus de 20 millions de bottes de foin et de paille ; plus d'un million de stères de bois et 2 millions d'hectolitres de charbon. On remarque que la consommation du charbon de terre augmente chaque année ; elle s'est élevée, en 1821, à 563,863 hectolitres ; son emploi pour la préparation du *gaz*, et dans un grand nombre de machines et d'usines, l'augmentera beaucoup encore ; il est à craindre que, la dépense croissant plus vite que l'extraction et les arrivages, le prix de cette matière si utile pour les arts ne devienne bientôt trop considérable, à moins que le prix du transport ne vienne à diminuer par l'exécution des projets de navigation intérieure.

La consommation de la chaux et du plâtre, des briques et des tuiles a presque doublé, depuis cinq à six ans.

On en est peu surpris, lorsqu'on sait que chaque année voit s'élever un millier de maisons; aussi voit-on Paris changer d'aspect avec une étonnante rapidité.

D'après un relevé fait sur les vingt et une années qui ont précédé 1821, un habitant dépense 0,46025 kilogramme de pain par jour, et 167 k. 90 par an. Un ménage 1 k. 34393 par jour, et 490 k. 58445 par an. La dépense annuelle en pain d'un habitant est de 58 fr. 64 c., et celle d'un ménage, de 171 fr. 21 c.

Un autre relevé de dix années apprend qu'on a vendu aux marchés de Sceaux, Paris et Poissy, année moyenne, pour 30 millions de francs et plus, de bœufs; pour plus de 12 millions fr. de vaches; pour 5 millions ½ fr., de veaux, et pour près de 9 millions, de moutons. Le prix moyen du premier de ces animaux a été de 301 fr. 91 c.; du second, 179 fr. 9 c.: du troisième, 67 fr. 11 c.; et dernier, 21 fr. 21 c.

Le chapitre de *l'industrie* et du *commerce* renferme un grand nombre de tableaux. Celui qui présente les exportations à la douane de Paris, en 1819 et 1820, n'est pas le moins curieux; le total s'en est élevé à 47,714,284 fr., en 1820; plus d'un million de moins que dans l'année précédente. Dans cette somme, entrent, pour la plus grande valeur, les étoffes et schals de soie et laine pour 8 millions; les modes, les draps, les merceries, les soieries, les rubans de soie et les plumes, pour 10 millions; les peaux, pour 2 millions ½; l'horlogerie pour 1 million ½; la porcelaine, pour près de 2 millions; l'orfèvrerie, la bijouterie, les perles et gemmes fausses, pour près de 5 millions; les meubles et la tabletterie, pour 1 million ⅓; les glaces, verres et cristaux, pour près d'un million; les batistes et linons, pour un million; la librairie, pour 2 millions ½, etc. En 1821, l'exportation a diminué de près de deux millions.

Paris exporte plus de la moitié des merceries, meubles, modes, gravures, etc., qui sortent de France, les ⅘ des objets d'horlogerie, instrumens, médicamens, métaux ouvrés, orfévrerie, objets d'art, cartes, gravures, musique, poterie, produits chimiques et tissus de soie. On peut juger par-là de l'étendue du commerce de cette place, et de l'importance de son industrie. Sous ce rapport, Paris a complètement changé de face depuis trente ans. Peut-être faut-il regretter que la France n'ait pas son Liverpool, et que tant de ressources et de lumières restent concentrées sur un seul point qui absorbe presque tout. L'activité du commerce de Paris est devenue telle que, les primes d'exportation, payées au commerce de France, n'ayant guère que décuplé, de 1819 à 1821, celles qu'on a payées au commerce de Paris ont plus que centuplé dans le même espace de tems. Ces primes portent principalement sur les sucres rafinés et les tissus de coton et de laine. Paris et ses environs possèdent 25 rafineries, dont on évalue le bénéfice net à 1,281,052 fr. Cette fabrication exige l'emploi de 1,680,000, kilog, de charbon animal et 151,000 hectol. de charbon fossile, pour une valeur de près d'un million, ce qui explique la cherté actuelle de ces matières; mais on sait que les chimistes s'étudient à en faire baisser le prix.

Voici des détails moins importans, mais aussi curieux. Paris compte 9,761 boutiques destinées à la seule vente des alimens, sans comprendre 5,000 marchands qui stationnent sur les halles et sur la voie publique. Les seuls marchands de vin sont au nombre de 2,333, tandis qu'on ne compte que 560 boulangers, 355 bouchers, 927 traiteurs, 787 cafés. Ainsi, le nombre des cabarets est plus que quadruple de celui des boulangers, et plus que sextuple de celui des bouchers. Il est vrai que ces derniers ne peuvent pas dépasser un certain nombre.

Il serait trop long d'extraire les tableaux relatifs à l'industrie, aux

tanneries, à la fabrication des tissus en soie et en laine, aux filatures de coton, à l'horlogerie, aux matières d'or et d'argent, etc.; tous construits d'après des données exactes, et publiés ici avec tous les détails nécessaires. Depuis 1810 jusqu'à 1821, le nombre des filatures a augmenté de 62 à 67. Or, en 1813, on pouvait fabriquer 2,270,000 paires de bas, dont le prix courant était alors de 2 francs, et 6,818,000 aunes de tissus, aussi à 2 fr. Aujourd'hui, l'emploi des machines a diminué ces prix d'un tiers. On estime que 1,600 ouvriers de tout âge et de tout sexe sont occupés aux filatures.— 7 à 8,000 s'occupent du travail des matières d'or et d'argent. En 1819, on a recensé, en France, 6 millions de pièces, représentant une valeur de 64 millions de francs. On estime que l'or manufacturé en France, en 1819, forme les 38 centièmes de l'or versé annuellement en Europe.

Année commune, on vend à Paris 120,000 montres et 15,000 pendules, environ pour 20 millions; le bénéfice net est de 3 millions ½. Les bronzes dorés vont à 5 millions ¼.

Chaque année, 35 à 40,000 chevaux ou mulets sont mis en vente au marché; le prix moyen d'un cheval est de 165 francs 62 centimes. Paris compte 12,800 chevaux appartenant aux particuliers; et 3,500 aux corps militaires.

On compte à Paris, 680 presses en activité, et 3 à 4,000 ouvriers d'imprimerie. On a calculé que, sur 100 ouvrages publiés, 68 regardent les belles-lettres, l'histoire ou la politique; 20, les sciences et les arts; 12, la théologie et la jurisprudence. Le prix d'une feuille d'impression, tirée à 1000 exemplaires, papier compris, est évalué, terme moyen, à 62 francs. On emploie par an 356,000 rames de papier, etc.

Il nous reste à passer en revue les tableaux qui concernent les *finances*. Le tableau des ventes mobiliaires, faites à Paris dans les dix années qui ont précédé 1822, présente des résultats curieux et absolument neufs; il a dû coûter des recherches infinies. L'exactitude avec laquelle il a été dressé ne laisse aucun doute sur les résultats qui suivent: 1° Le montant moyen annuel des ventes est de 8,821,158 francs; 2° les 4 dixièmes des ventes sont volontaires; c'est à peu près le même nombre que celui des ventes après décès. Le reste a lieu au Mont-de-piété, par autorité de justice, ou sur déshérence; 3° les livres et les objets d'arts (tableaux, gravures, bronzes, etc.) entrent pour les 2 quinzièmes des objets vendus (1,179,576 fr.), sans parler du Mont-de-piété, où il s'en vend beaucoup. Le reste se compose des meubles pour 7 dixièmes, des fonds de commerce pour 3 centièmes, etc.: 4° la perte que l'on éprouve en revendant les objets non usés, s'élève au tiers du prix d'achat; 5° le montant d'un mobilier moyen équivaut ordinairement à une année de revenu de son possesseur (à l'exclusion des grandes collections de livres et des objets de sciences et d'arts.)

Il y a long-tems que les économistes demandent la réduction du droit d'enregistement sur les mutations et sur toutes les espèces d'actes, afin de multiplier les transactions et la circulation des valeurs; mais il est à croire que, tant que les droits actuels produiront en six ans 72,185,687 francs, comme il en a été de 1815 à 1820, c'est à dire plus de 12 millions par an, le fisc n'en rabattra rien. Croirait-on que, dans ces six années, le nombre des actes enregistrés et des droits perçus, monte à près de 4 millions? c'est plus de 2,100 par jour. Quel mouvement quelle activité ne suppose pas cette immense quantité d'affaires!

Le montant des créances inscrites au bureau des hypothèques et du prix des ventes, est, année commune, de plus de 133 millions.

Un autre tableau très-intéressant est celui du *timbre:* en voici les

résultats généraux : année commune, le timbre sur les effets de commerce (principal et amendes), produit environ 1,200,000 francs ; sur le papier blanc, 1,800,000 francs ; pour les journaux, la musique, les affiches et annonces, les passeports, etc., un million ½. On remarque que le nombre des passeports, de 1815 à 1820, est descendu de 40,000 à 30,000. Au contraire, les journaux produisent près de moitié en sus, et les annonces presque le double.

Les *contributions indirectes* rapportent plus de 19 millions, année moyenne. En 1821, le produit a été égal à 1 fois ½ celui de 1816 et 1817. Les boissons y entrent pour 8 millions ½ ; les huiles pour 1 ; les tabacs pour 5 ½ ; les voitures publiques pour 1,400,000 francs. Les *cartes seules* produisent 127,000 francs.

Au sujet des *jeux de hasard*, il faut citer la *loterie*, ce gouffre hideux qui dévore de plus en plus la substance du peuple. En 1816, les joueurs n'ont guère versé que 19 millions ; en 1820, plus de 29 ; ils ont à la vérité retiré plus de 6 millions de plus ; au total, dans ces 5 années, ils ont perdu 32,194,000 : *c'est la fortune de 4 ou 5,000 familles*.

La *poste aux lettres* perçoit annuellement, à Paris seulement, 4 millions ½ environ. C'est toujours en Janvier qu'a lieu le maximum des recettes, et en Septembre le minimum. Chaque jour produit, l'un dans l'autre, 1,300 francs. Tous les jours, on jette dans les boîtes environ 38,000 lettres (dont 10,000 pour la petite poste) et 35,000 feuilles périodiques et prospectus. On met au rebut, chaque année, près de 144,000 paquets.

Contributions directes. — D'après un relevé fait sur les 14 années antérieures à 1822, elles montaient, avant 1815, à 22 millions environ par an ; aujourd'hui elles s'élèvent à 28 millions ; les *patentes* ont monté de 4 millions à 5 ; les *portes et fenêtres*, de 1,300,000 francs à 2 millions (ce qui vient des nombreuses maisons bâties depuis sept ans), et la *contribution foncière*, de 11 millions ½ à près de 14, pour le même motif ; mais cet effet remonte plus haut. C'est ce qu'éclaircit bien le tableau du rôle foncier dressé pour 1806, et composé avec un soin tout particulier. Les résultats sont énoncés au bas du tableau même ; en voici quelques-uns : 1° on compte 26,801 maisons, 920,238 portes et fenêtres, ou 34 ⅓ par maison ; 2° en 15 ans, le nombre des constructions s'est accru de 1/10, ou 2 fois ½ la masse des bâtimens de l'île Saint-Louis, prise pour objet de comparaison ; 3° la durée moyenne d'une maison à Paris est de 310 ans et demi, résultat qui peut-être est modifié par les circonstances provenant du fait de l'administration.

A Paris, le montant total des locations est de 59 millions ½ de francs ; le prix moyen du loyer d'une habitation est de 89 fr. 37 c. ; celui d'un patenté, de 758 fr. 47 c. ; par chaque maison, il y a 8, 13 locations ; leur valeur moyenne est de 289 fr. 6 c., et enfin, le revenu moyen d'une maison est de 2,350 fr. 12 c.

De 1815 à 1821, l'octroi de Paris s'est élevé de 18 millions à 26, somme brute ; un dixième du produit net appartient au trésor. Il reste à la ville 12 millions net.

Si Paris attire à lui la plus grande partie du commerce, il procure aussi à l'état des sommes considérables. Le dixième à peu près des sommes versées au trésor par la France entière est acquitté par la ville de Paris (81,423,366 francs, année commune). Dans cette somme, les domaines entrent pour 20 centièmes ; les douanes en fournissent 2 ; les contributions indirectes 24 ; la poste 5 ; la loterie 8 ; les contributions directes 34 ; et les jeux 7. Chaque habitant, l'un dans l'autre, paie par tête 114 fr. 20 c. ; tandis qu'un Français, en général, ne paie que 27 fr. 61 c. On paie donc ici à l'état

quatre fois autant que si l'on résidait ailleurs. Ce rapprochement nous apprend encore que l'habitant de Paris contribue au bénéfice que fait l'état sur la loterie, pour une somme dix-huit fois plus forte qu'un autre habitant du royaume.

Telle est la substance des 104 tableaux statistiques dont nous devons la publication aux soins de M. le comte de Chabrol. Pour ajouter à cet important travail un intérêt de plus, ce magistrat a permis que l'on publiât à la suite, son rapport au conseil général sur le grand projet des alignemens. C'est un point qui intéresse la salubrité publique, autant que l'embellissement de Paris. Il a ses difficultés, et la moindre n'est pas le tems considérable que doit exiger cette opération.

Il faut remonter à Sully pour trouver l'origine de la grande voirie, établissement auquel appartient la surveillance de cette opération. En 1783, la législation devint fixe ; il fut réglé que les rues nouvelles n'auraient pas moins de 30 pieds de large, et que les anciennes seraient élargies successivement ; l'alignement général fut ordonné et commencé au ministère de l'intérieur. C'est ce travail qui, bien qu'incomplet, sert aujourd'hui de règle aux alignemens particuliers, réclamés par les propriétaires. M. le préfet de la Seine, de son côté, a calculé que, par le projet général, 506,000 mètres carrés seraient ajoutés à la voie publique. Or, en suivant la marche actuelle, il faudrait plusieurs siècles ; car, par année, on n'agrandit la voie publique que de 500 mètres. Il faut donc se borner d'abord au travail le plus nécessaire et le plus urgent ; savoir, celui qui a pour objet l'élargissement des grandes communications principales, ou qui est prescrit pour la sûreté et la salubrité publiques, ou enfin qui doit contribuer à l'embellissement de la ville. Le montant des indemnités pour les alignemens des deux premières classes s'élève à 43 millions. Le mémoire explique les divers moyens par lesquels on pourrait hâter ce travail, de manière à l'achever en 40 années seulement. Ensuite, on expose le projet d'établissement des trottoirs dans les principales rues de Paris, objet des vœux d'une foule d'habitans, et dont l'utilité est si bien démontrée par l'expérience d'un grand nombre de villes d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie. L'on présente à cet égard des moyens d'exécution, parfaitement appropriés à l'entreprise. Ce mémoire est un modèle pour la clarté autant que pour la justesse des vues.

En terminant l'analyse de cet ouvrage, nous devons signaler au lecteur un autre mémoire qui le précède et dont l'importance sera sentie par tous ceux qui se sont occupés des questions relatives à la population. Ils reconnaîtront aisément la main savante et le style éloquent de l'auteur des *Notions générales sur la population*, imprimées en tête du recueil publié en 1822.

BAGATELLES.

CONTES ET BONS MOTS

Extraits d'un livre chinois.

Un buveur de profession ayant trouvé en songe une coupe d'excellent vin, se mit à le faire chauffer pour le savourer avec plus de délices. Mais au moment qu'il voulait s'abreuver de cette douce liqueur, il s'éveilla : "Insensé que je suis, s'écria-t-il, pourquoi ne me contentais-je pas de le boire froid."

Un homme voyant passer un marchand d'huîtres, l'appela pour en acheter et lui dit : "Combien la livre?" Le marchand, qui voulait s'amuser à ses dépens, lui répondit : "Par tout pays les huîtres se mesurent, et ne se pèsent pas?—Il faut que vous ayez l'ouïe bien dur, lui répliqua l'acheteur, n'avez-vous pas entendu que je vous demandais combien le pied?"

Un hôte fort avare craignait toujours de verser du vin à plein verre. Un convive prenant le sien se mit à le considérer attentivement, en disant : "Ce verre est trop profond, il faudrait en couper la moitié." L'hôte tout étonné lui en ayant demandé la raison, il répondit : "Si la partie supérieure ne peut contenir du vin, à quoi sert-elle?"

Un homme avait invité un de ses amis à dîner; mais bientôt après il se repentit de sa politesse et se promit bien de l'éloigner de sa table. Le convive arriva à l'heure indiquée; mais l'ayant entretenu quelques instans, il lui dit : "Si j'en crois un vieux proverbe, reconduire un ami équivaut à trois verres de vin : veuillez attendre un moment, je ferai avec vous quelques *lis*." Comme il craignait que l'autre ne trouvât quelque prétexte pour rester, il le prit aussitôt par le bras, et semblait disposé à le faire courir : "Doucement, doucement, s'écria le convive, je n'ai pas coutume de boire si vite."

Deux frères cultivaient la terre ensemble. L'aîné partit le premier pour préparer le dîner, et ensuite il appela son frère. Celui-ci lui cria à haute voix : "Attends que j'aie caché ma bêche, et aussitôt je reviendrai." Dès qu'il fut à table, son frère lui adressa de vifs reproches, et lui dit : "Quand on cache quelque chose il faut garder le silence, ou au moins n'en parler qu'à voix basse; car, en criant ainsi que vous, on s'expose à être volé." Le dîner fini, le plus jeune revient au champ, cherche sa bêche et ne trouve que la place. Aussitôt accourant vers son frère, il s'approche mystérieusement de son oreille, et lui dit tout bas : "Ma bêche est volée."

Les trois points de ressemblance.

Un homme ayant fait faire son portrait le peintre l'engagea à consulter les passans pour s'assurer s'il avait réussi. Celui-ci obéit, et demande au premier venu : "Cet endroit est-il ressemblant?" Notre connaisseur d'emprunt lui répond : "Le bonnet est très-ressemblant." Il fait une seconde question à un second qui lui dit : "L'habit est très-ressemblant." Il allait en interroger un troisième, lorsque le peintre l'arrêtant lui dit : "La ressemblance du bonnet et des habits n'est pas l'important de l'affaire, demandez seulement à Monsieur ce qu'il pense du visage." L'autre hésita fort longtems, enfin ne pouvant se dispenser de répondre il lui dit : "La barbe et les cheveux sont très-ressemblans."

Un lettré, lisant pendant la nuit s'aperçut qu'un voleur creusait avec bruit le mur de sa maison. Justement il avait devant le feu une théière d'eau bouillante; il la prend, se place à côté du mur et attend le voleur. L'ouverture faite notre homme avance d'abord les pieds; le lettré les sai-

sit et les arrose d'eau bouillante. Le voleur pousse un cri perçant et lui demande grâce. Mais, lui d'un ton de gravité, répond : " Attends seulement que j'ai vidé ma théière."

Un homme riche, demeurant entre deux forgerons, était continuellement importuné par le bruit du marteau, et se désolait de ne pouvoir reposer ni jour ni nuit. D'abord il leur recommanda de frapper plus doucement, et ensuite il leur fit de grandes promesses s'ils voulaient déloger sur l'heure. Nos deux champions firent semblant de l'écouter. Lui transporté de joie prépare un brillant dîner, et voulut les régaler splendidement. Le repas fini il leur demanda où ils allaient transporter leurs domiciles. L'un deux répondit : " Celui qui demeure à gauche ira à droite, celui qui demeure à droite ira à gauche."

Une dame venait de se marier, le troisième jour voyant son mari retourné, elle se glisse furtivement derrière lui et lui donne un baiser. Le mari se fâcha et lui dit qu'elle blessait toutes les convenances. " Pardon, pardon, s'écria-t-elle, je ne savais pas que c'était toi."

Il y avait dans une maison un enfant qui pleurait continuellement et importunait tout le monde. On appela un médecin. Celui-ci administra une potion dont il connaissait la vertu calmante, et voulut passer la nuit pour juger de l'efficacité du remède. Au bout de quelques heures, n'entendant plus aucun cri, il s'écria : " L'enfant est guéri." " Oui, lui répondit-on, l'enfant ne pleure plus, Mais la mère pousse des sanglots."

Un homme ayant pris une potion blanche, négligea d'aller remercier le médecin à qui il devait la santé. Celui-ci fut vivement fâché de son ingratitude. Un autre jour il alla trouver son médecin, et lui dit : " Quand un chien est malade, que faut-il lui donner ?" Celui-ci lui répondit ; " Une potion blanche."

Un homme était condamné à la cangue ; quelques-uns de ses parens l'ayant vu, lui demandèrent la cause de son châtiment. Il leur dit : " Comme je passais par hasard sur un chemin, je vis par terre une petite corde ; la croyant bonne à quelque chose, je la pris et m'en allai : voilà la cause de mon malheur." Ses parens lui repartirent : " Jamais le vol d'une corde n'a conduit personne à un tel supplice." Le voleur leur dit : Il est vrai qu'au bout de la corde il y avait quelque chose." On lui demanda ce que c'était : il leur répondit ; " C'était seulement deux petits bœufs de labour."

L'Amateur d'Antiquités.

Un homme riche était très-curieux d'objets antiques, sans savoir distinguer s'ils étaient vrais ou faux.

Un homme ayant imité une tasse vernissée du tems de l'empereur *Cheun*, le bâton foudroyant de *Tcheou-koung*, et la natte sur laquelle *Confucius* s'asséyait dans le *Hing-tang*, il voulut les acheter, quoiqu'ils coûtassent chacun 1,000 *taëls*.

Quand son coffre fut vide, d'une main il prit la tasse à vernissée de l'empereur *Cheun* ; de l'autre ; le bâton foudroyant de *Tcheou-koung* et il mit sur ses épaules la natte de *Confucius*, et, réduit à demander l'aumône, il disait encore aux passans : " Messieurs, je vous en supplie, donnez-moi quelques pièces antiques de la monnaie frappée par *Tai-koung*."

POÉSIE.

L'ABOLITION DE LA TRAITE DE NOIRS.

Poëme qui, au jugement de l'Académie Française, a remporté le Prix de Poésie, dans la Séance du 25 Août 1823.

TERRE aux noirs habitans, climat mystérieux,
Afrique, qui, rebelle à nos pas curieux,
De plus d'un Mungo-Park ensevelis l'audace,
Que de fois, en espoir m'égarant sur leur trace,
Je visite ces bords où les cieux bienfesans,
Au milieu des fléaux, ont caché leurs présens,
Ces cités, ces forêts, ces lacs intarissables!
Là, non loin du désert, vaste océan de sables,
Qu'agitent de l'Atlas les brûlans aquilons,
Des fleuves argentés baignent de frais vallons;
Le rocher ceint son front de bananiers fertiles;
Près du repaire affreux des tigres, des reptiles,
Bondit et la gazelle et le zèbre indompté.
Et, du Maure bravant l'errante avidité,
Le Nègre, sur la foi d'un talisman prospère,
Ose semer son champ, ose être époux et père.
Mais l'ignorance, hélas! voile encor ses regards.
Oh! si l'heureux génie et des lois et des arts,
Niger à tes enfans révélait sa lumière!
Si, de ce don sacré libérale héritière,
L'Europe....ah! trop long-tems, sourde aux cris du remord,
L'Europe n'eut pour eux que les fers et la mort.
Voyez-vous ce vaisseau qui sur les mers profondes
Vogue du Sénégal vers ces îles fécondes
Où pour nous des roseaux coule un miel savoureux?
Il emporte à l'exil des captifs malheureux.
Dans ce cachot flottant l'avarice inhumaine,
Plus serrés qu'au tombeau, les presse et les enchaîne.
L'air mugit, la mer s'enfle, et leurs membres heurtés
Sur le bois déchirant roulent ensanglantés.
Un vertige inconnu, triste enfant des tempêtes,
Promène ses douleurs dans leurs flancs, dans leurs têtes;
Et l'amour du pays, en fléau transformé,
Fièvre avide, s'attache à leur sein consumé.
A chaque instant, la mort au fond de cet abîme
Descend silencieuse et marque sa victime.
Ah! ne les plaignez pas! Dans leur adversité
La mort, c'est l'espérance, et c'est la liberté.
L'on dit même, l'on dit, que l'esclave intrépide,
Sans armes, sans secours, par un art homicide,
D'un éternel repos sait s'ouvrir les chemins:
Cette langue, interprète et lien des humains,

De leurs maux épanchés douce consolatrice,
Il en fait l'instrument de son dernier supplice,
Et, d'obscures douleurs à nos yeux attaqué,
Tombe, en l'engloutissant, dans son sein suffoqué.
Je vois les Blancs frémir, et, moins humains qu'avares,
Arracher l'Africain à ses tourmens barbares,
Ouvrir l'affreux cachot, rendre à son œil flétri
Ce ciel pur, ce soleil dont les feux l'ont nourri.
Ils voudraient par les jeux ranimer sa tristesse;
Mais ces infortunés, que la terreur oppresse,
Au doux bruit des concerts qui charmaient leurs beaux jours,
Sur leur chaîne étendus, restent muets et sourds.
Alors un fouet cruel, que la fureur déploie,
Inflige à leur misère et la danse et la joie.
De son tube fumant s'enivrant à long traits,
Le Négrier sur eux porte des yeux distraits:
"Ils sont noirs. La nature à ces âmes grossières,
Refusa nos penchans, nos vertus, nos lumières;
Esclaves abrutis pas leurs premiers liens,
C'est pour eux un bonheur de servir des Chrétiens."
Ainsi pensait Belmar. Une jeune Africaine
Fixe pourtant les yeux de l'altier capitaine.
Les captives pleuraient. Calme dans sa douleur,
Elle seule opposait le courage au malheur;
Tantôt les consoler d'un regard d'innocence
Tantôt du juste ciel invoquait la puissance,
Ou pressait sur son cœur, en soupirant tout bas,
Sa fille, tendre enfant qui dormait dans ses bras;
Et l'héroïque orgueil qui réprimait ses larmes
De sa beauté sauvage ennoblissait les charmes.
O vous dont les attraits, brillans comme les fleurs,
De la rose à l'albâtre unissent les couleurs,
Blanches filles d'Europe, excusez mon langage!
L'ébène pâlirait auprès de son visage;
Mais qu'importe qu'il soit ou d'ébène ou de lis?
D'un sentiment divin tous ses traits embellis
Révèlent un cœur tendre; en ses yeux, en son âme,
L'astre qui la brunit a répandu sa flamme,
Jadis le voyageur, à l'aspect du palmier
Qui signalait au loin son chaume hospitalier,
Oubliait le désert et la soif importune.
Ce généreux penchant, qui charmait sa fortune,
La suit dans sa misère, et pour d'autres malheurs
Sa pitié trouve encor des secours et des pleurs.
Oui, ce don d'alléger les peines qu'on partage,
De grâce et de pudeur ce touchant assemblage,
Cet instinct des bienfaits par nos maux excité.
Femmes, c'est votre empire, et voilà la beauté.

(Suite au Numéro prochain.)

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

ETATS-UNIS.

Statistique. — On compte, aux Etats-Unis, 500,000 enfans, dans les écoles publiques, 3,000 étudians dans les colléges qui confèrent les degrés, 1,200 étudians en académie, 500 dans les différens séminaires de théologie, et plus de 1,000 étudians en droit. Il y a environ 10,000 médecins, plus de 6,000 avocats; 9,000 temples, chapelles ou églises, et environ 5,000 ecclésiastiques. On a délivré 4,400 brevets pour des inventions nouvelles et utiles, des découvertes et des améliorations dans les arts. L'impression des livres coûte annuellement deux ou trois millions de dollars (le dollar vaut 5 fr. 25 c.); il paraît 1,000 journaux dans le pays. Il ya plus de cent bâtimens à vapeur. En général, les bâtimens américains font leur traversée en un tiers de tems de moins que les bâtimens anglais. Les médecins qui ne croient pas à la contagion de la fièvre jaune sont, à ceux qui y croient, dans la proportion de 567 à 28.

CHILI.

Journaux.—La presse est libre au Chili; l'administration la protège et la respecte. Il paraît en ce moment un grand nombre de journaux, les uns dans la ligne de l'opposition, d'autres en faveur du gouvernement, plusieurs simplement didactiques. Les plus recommandables sont: *El Tizon Republicano*, qui se fait remarquer par le talent, la franchise et la modération de ses rédacteurs: *El Despertador Araucano*, un des plus récens, mais qui paraît écrit dans l'intention de préparer un changement complet, dont le but serait de constituer l'administration de la manière la plus sage et la plus conforme à une saine politique. Il a déjà paru plusieurs Numéros d'un *Journal officiel*, intitulé *Bulletin des ordres et décrets du gouvernement; Boletin de las órdenes y decretos del gobierno.* Il contient une foule de dispositions sur la réforme. On y remarque l'attribution donnée au ministère de l'intérieur du département *des Cultes*, et non du culte et un décret qui a pour objet d'obtenir des renseignemens de tous les créanciers de l'état: ce qui prouve que l'on s'occupe de fonder le crédit public.

MOSCOU.

Instruction publique.—D'après un ordre de l'autorité, on s'occupe ici de traduire en russe tous les principaux ouvrages élémentaires anglais qui ont été réimprimés d'après le système d'interrogation généralement adopté en Angleterre. On sait que ce système consiste en questions adressées à l'élève sur ce qu'il vient de lire: il doit y répondre de lui-même, c'est-à-dire d'après l'impression que lui a laissée sa lecture. Les questions sont faites de manière à diriger toute son attention vers ce qu'il doit surtout retenir. On a tenté d'introduire ce système en France dans quelques écoles d'enseignement mutuel, et il est probable qu'il eût produit chez les Français des résultats aussi satisfesans. Malheureusement, les entraves qu'on a mises à ce mode d'enseignement, joint à l'esprit de routine qui règne généralement dans les écoles, ont fait négliger ce puissant moyen de hâter les progrès des enfans en développant plutôt leur intelligence. L'élève se trouvant appelé à répondre d'après lui-même, est, sans s'en douter, obligé de se rendre compte de ce qu'il a

lu, de s'en former une idée nette, de l'énoncer en termes clairs et précis. Sa mémoire, son jugement, son esprit, sont mis en mouvement sans efforts et sans travail. Des expériences répétées ont tellement démontré aux Anglais les divers avantages de cette méthode qu'ils se sont empressés de l'appliquer à tous leurs ouvrages élémentaires. Elle s'étend maintenant à la géographie, à l'histoire naturelle, universelle, sacrée, etc., à la théologie, aux principes de grammaire, à la composition anglaise et latine, à la poésie, aux arts et métiers, à la tenue des livres, à l'arithmétique, aux mathématiques, à la physique et à la philosophie, à l'astronomie, aux sciences générales, aux lois anglaises et à la constitution. Tous les ouvrages d'enseignement qui traitent de ces divers sujets sont suivis d'une foule de questions. Le seul ouvrage français, quoique fort incomplet, qui puisse donner une idée de ce système, est un *petit Manuel de Morale élémentaire à l'usage des écoles*, publié par Colas, libraire de la Société d'éducation.

TRANSYLVANIE.

Antiquités — Des ouvriers employés à creuser les fondemens d'un édifice dans la vallée de Hazeg, où l'on voit encore les ruines de la colonie romaine *Ulpia Trajana*, ont découvert à peu de profondeur au-dessous du sol, quelques salles longues de trente pieds et autant de largeur. Deux de ces salles ont été débarrassées des décombres qui les remplissaient, et qui cachaient un pavé de mosaïque parfaitement conservé. L'une est ornée d'une bordure composée de guirlandes de fleurs ; au centre sont représentées en figures grandes comme nature, " Priam et Hécube demandant à Achille de leur livrer le cadavre d'Hector." Le sujet de la seconde mosaïque est le jugement de Pâris. On espère que de nouvelles recherches amèneront la découverte d'antiquités encore plus curieuses.

LEIPZIG.

Nécrologie. — *Antoine Eberhard*, auteur de plusieurs écrits à l'usage de la jeunesse et sur l'enseignement, est mort à Leipzig, où il dirigeait une maison d'éducation. Il était âgé de 50 ans.

ITALIE.

Journaux.—Nous avons saisi plusieurs occasions de rendre compte des journaux Italiens les plus estimés. Nous pouvons maintenant assurer le public qu'il n'y a presque aucune ville de quelque importance qui n'ait un ou plusieurs journaux littéraires, plus ou moins intéressans. On en compte plus de trente, parmi lesquels on distingue surtout le *Journal arcadique* et les *Ephémérides littéraires* de Rome ; les *Opuscules scientifiques et littéraires* de Bologne ; le *Journal de physique* publié à Pavie, continué avec beaucoup de succès par les professeurs P. Configliacchi et G. Brugnatelli ; l'*Anthologie* de Florence, qui acquiert chaque mois plus d'intérêt par les soins et l'exactitude de M. G.-P. Vieuseux, auquel on doit d'avoir fondé dans cette ville un des meilleurs cabinets scientifiques et littéraires de l'Europe ; enfin, la *Bibliothèque Italienne* qui, sous quelques rapports, conserve toujours son influence par les lumières et le talent de critique de la plupart de ses rédacteurs. Nous ne parlons pas de plusieurs autres journaux qui paraissent à Naples, à Palerme, à Padoue, et surtout à Milan, et qui se distinguent plus ou moins chacun dans son genre. Outre le nombre considérable des journaux, on remarque encore en Italie une sorte d'ouvrages qui prouvent que le nombre des lecteurs et le goût des connaissances augmente tous les jours. Il suffit de rappeler les ouvrages de M. Romagnosi et de M. Giosa, pour ce qui regarde les sciences politiques économiques, les romans très-spirituels de M. Bartolotti, les comédies de M. Nota, et les essais dramatiques

qui se multiplient sur différens points. Nous citerons ceux de M. Nicolini, de M. Manzoni, etc. Les journaux eux-mêmes, et principalement la *Bibliothèque Italienne* de Milan, et l'*Anthologie* de Florence prouvent à chaque instant que leurs rédacteurs, et par conséquent leurs lecteurs ne s'occupent pas de l'étude d'une philologie stérile, mais des connaissances les plus solides et les plus utiles ; la littérature et la grammaire elle-même sont traitées avec cet esprit qui forme le caractère des nations les plus civilisées.

Nécrologie.—Errante.—Nous venons de recevoir une notice nécrologique sur le chevalier *Giuseppe Errante*, peintre, mort à Rome en 1821, rédigée par l'abbé François Cancellieri. Giuseppe Errante était né à Trapani (Sicile) en 1760. Ayant fait ses premières études dans son pays, il se rendit à Rome pour les perfectionner. Il devint l'ami de plusieurs savans, et surtout de l'abbé Spedadieri, son compatriote et l'un des philosophes les plus distingués de son tems. Il profita beaucoup de leurs entretiens, et, jeune encore, il se distingua dans le talent d'imiter les plus grands maîtres, tels que Raphaël, Titien, les Carraches, le Dominiquin, et surtout le Corrége au point que souvent on confondait la copie avec l'original. Son mérite fut apprécié par le roi des Deux Siciles ; mais les circonstances l'empêchèrent de profiter de sa protection, et il passa la plus grande partie de sa vie à Milan, où il se fit distinguer malgré l'éclat que jetait la célèbre Appiani, qui éclipsait tous les autres artistes ses contemporains. Il serait trop long d'indiquer ici ses meilleurs ouvrages. On a remarqué surtout son *Artémise pleurant sur les cendres de Mausole*, *la Mort du comte Ugolin au milieu de ses enfans*, *le Concours de la beauté*, *l'Endimion*, les divers tableaux de *Psyché*, etc. Plusieurs de ces sujets ont été gravés avec succès par ses élèves. Il fit les portraits de plusieurs littérateurs ses amis, qui lui prodiguèrent leurs vers et leurs éloges. Le duc de Monte-Léon, encore plus généreux, au moment où il était, comme lui, hors de sa patrie, lui affecta une pension de 60 ducats par mois. Il a enseigné une nouvelle manière de restaurer les tableaux. Il a publié aussi deux Mémoires, l'un sur les *couleurs employées* par les plus célèbres artistes italiens et flamands, l'autre, sous le titre d'*Essai sur les couleurs*. Très-habile à faire des armes, il croyait cet art aussi utile aux peintres modernes que la gymnastique l'avait été aux anciens. Il s'était proposé d'écrire un traité sur l'étude du mouvement des muscles d'un corps vivant en action. Mais, surpris par la mort, il ne put achever plusieurs ouvrages dont sa féconde imagination lui avait inspiré l'idée. On s'occupe de lui élever un monument, exécuté par le sculpteur sicilien Léonard Pennino.

PAYS-BAS.

Athénée de Bruxelles.—L'administration de cet établissement a décidé que l'ouvrage de M. *Marc-Antoine* JULIEN, *de Paris*, intitulé; *Essai sur l'emploi du tems*, dont la troisième édition française vient de paraître à Paris, serait compris au nombre des ouvrages donnés, chaque année, aux époques de distributions de prix.

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 24] *MAI,* 1824. [Tome IV.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

MÉLANGES.

POÉSIE

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET Cnie.; BOSSANGE ET Cnie.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 24.] *MAI*, 1824. [TOME IV.

BIOGRAPHIE.

MONGE (GASPARD, COMTE DE PELUSE),

SAVANT illustre, l'un des fondateurs de l'école Polytechnique, ministre de la marine sous le gouvernement républicain, et sénateur sous le règne impérial, naquit à Beaune en 1746. Il était l'aîné de trois frères que les plus heureuses dispositions portèrent, tous trois, au sortir de l'enfance, à l'étude des sciences exactes. Leur père, homme de bien et d'un sens droit, ne négligea rien pour leur éducation, quoique sa fortune fût très-bornée. Les oratoriens avaient un collège à Beaune, dans lequel les trois frères firent leurs premières études, et l'aîné s'y étant particulièrement distingué par son application et le rapide développement de talens précoces, fut bientôt envoyé à Lyon, dans un collége supérieur, dirigé, ainsi que le premier, par des PP. de l'Oratoire. Il y acquit les connaissances les plus étendues en physique et en chimie, mais s'appliqua surtout aux mathématiques, et, dès l'âge de 16 ans, ses maîtres le jugèrent digne de s'asseoir à côté d'eux et de professer lui-même. Revenu pendant les vacances au sein de sa famille, il forma le projet de tracer le plan de la ville de Beaune, et l'exécuta sur de grandes dimensions : son génie inventif suppléa à tous les instrumens qui lui manquaient, et après avoir complètement réussi, Monge fit hommage de son travail à sa ville natale. Ce plan, réduit, a depuis été gravé et mis à la tête de l'histoire de Beaune par Gaudriot. Un officier supérieur qui avait suivi toutes les opérations de Monge, et qui sut apprécier l'exactitude et l'élégance de ce travail, en recommanda l'auteur au chef de l'école du génie établie à Mézières ; mais les élèves de cette école appartenaient tous aux classes privilégiées, et la roture de Monge devint pour lui un titre d'exclusion : il ne put être admis que parmi les appareilleurs et conducteurs subalternes des travaux de fortification. Son habileté comme dessinateur lui valut quelques succès, dont il fut peu flatté, sentant bien qu'il y avait en lui des qualités plus estimables que la dextérité de la main. Le commandant de l'école le chargea cependant un jour d'un travail particulier: il s'agissait de faire promptement les calculs pratiques d'une opération de défilement. Monge inventa une méthode aussi sûre, mais bien plus expéditive, que les méthodes qui avaient été employées avant lui.

On lui contesta d'abord la solution qu'il donna du problème proposé, vu, disait-on, qu'il n'avait pas même pris le tems nécessaire pour passer par la longue série des calculs obligés. Le résultat qu'il offrit fut cependant reconnu rigoureusement exact, et après la plus scrupuleuse investigation, la méthode géométrique qu'il avait le premier inventée et employée fut aussi reconnue la meilleure. Ce triomphe en amena d'autres; la capacité du jeune et modeste appareilleur fut mise à de fréquentes épreuves, dont il se tira toujours avec une nouvelle gloire. Le célèbre Bossut, qui professait alors les mathématiques à Mézières, le demanda pour son suppléant; il fut attaché, au même titre, à l'abbé Nollet, pour l'enseignement de la physique, et il remplaça ce dernier, qui cessa ses fonctions l'année suivante. Monge avait à peine 20 ans à cette époque. Chéri de ses élèves, le jeune professeur ne se bornait pas à des leçons données du haut de sa chaire, ou à d'ingénieuses expériences, il leur fesait parcourir tous les environs de Mézières, riche en variétés de sites, en fabriques, en aspects géologiques, et les mettant ainsi en présence des phénomènes de la nature, comme des productions de l'industrie et des arts, il les enrichissait de connaissances aussi variées qu'utiles et étendues. Depuis long-tems Monge avait été conduit par ses essais mathématiques à la solution d'importans problèmes, travail qui lui servit à établir une doctrine nouvelle. Après avoir obtenu la démonstration géométrique, et par conséquent la certitude complète; passant de la théorie à la pratique, il fit l'application de ses découvertes aux différens arts de construction, et devint le fondateur d'une doctrine lumineuse et féconde, à laquelle il ne cessa de donner depuis tous les développemens nécessaires, et qui a reçu le nom de *Géométrie descriptive*. C'est un de ses principaux titres à la gloire et à la reconnaissance du public; mais les méthodes simples et uniformes du géomètre-inventeur, méthodes reconnues depuis si éminemment utiles, non-seulement aux architectes et constructeurs de grands ouvrages de fortifications, mais aussi aux charpentiers, maçons et tailleurs de pierre, se trouvaient en conflit avec l'ancienne routine de ces ouvriers. Il éprouva l'opposition la plus opiniâtre pour faire passer sa doctrine dans l'enseignement de l'école de Mézières. Un vieux charpentier y obtint même, pour prix de sa résistance, le droit d'enseigner, pendant le reste de sa vie, sa pratique particulière pour les tracés de charpente, en dépit de la théorie générale et des démonstrations géométriques de Monge. Ce ne fut qu'après 20 ans de lutte que cette dernière triompha. Il fut, à la vérité, permis à Monge de perfectionner la coupe des pierres; mais pendant long-tems ses améliorations en ce genre du travail restèrent ignorées du public. Le corps du génie s'en réserva la connaissance exclusive, et par suite de cet esprit de corps si souvent opposé à l'intérêt général, il fut défendu à Monge de donner de la publicité à ses procédés nouveaux. Il se dédommagea de cette contrainte par des recherches et découvertes intéressantes, et publia bientôt plusieurs mémoires sur le calcul intégral. Nommé correspondant de l'académie des sciences, il fut bientôt connu et recherché des savans les plus illustres de cette époque. Lavoisier, Condorcet, d'Alembert, le duc de la Rochefoucauld, le président Bochard de Saron, etc., etc., s'empressèrent à l'envie d'accueillir Monge dans la capitale, où ce dernier venait tous les ans passer ses vacances. Des amis aussi distingués, qui se plurent à faire valoir un savant modeste, peu occupé de se faire valoir lui-même, lui ouvrirent enfin les portes de l'académie des sciences en 1780. Il fut adjoint la même année à Bossut, professeur d'un cours d'hydrodynamique, que le ministre Turgot avait

fait ouvrir au Louvre. Il donnait, en outre, des leçons de mathématiques transcendantes à quelques élèves d'élite, qui se firent depuis une réputation distinguée dans les sciences, tels que Lacroix, Gay de Vernon et autres; mais il était obligé de leur cacher encore la théorie de la *Géométrie descriptive*. « Je fais « ici, leur disait-il, bien des choses « par le calcul, que je pourrais exé- « cuter de suite par la règle et le « compas, mais il ne m'est pas per- « mis de vous révéler ces secrets." Après la mort de Bezout en 1783, Monge fut nommé à la place d'examinateur de la marine, et quitta l'école de Mézières, où il s'était encore rendu tous les ans. Les élèves qu'il y avait formés, et parmi lesquels on compte les Carnot, Coulomb, Meusnier, Tinseau, Ferry, etc. firent honneur à leur maître. Il eut aussi la satisfaction de voir adopter enfin dans cette école sa théorie perfectionnée pour les tracés de charpente. Monge composa ensuite, à la sollicitation du maréchal de Castries, un *Traité de statique* pour les élèves de la marine, traité qui depuis a été compris parmi les ouvrages destinés aux aspirans à l'école Polytechnique. Lorsque le lycée de Paris fut formé, les premiers directeurs de cet établissement engagèrent Monge à y donner des leçons de physique. Il sut, devant un cercle d'auditeurs de l'un et l'autre sexe, appartenant presque exclusivement aux premières classes de la société, auditeurs peu instruits et en général assez frivoles, donner un vif attrait à la science. Son cours fut très-suivi, et contribua aux premiers succès d'un établissement qui se maintint pendant tous les orages de la révolution, et qui prospère encore aujourd'hui. Cette révolution vint bientôt jeter le savant professeur hors de la sphère des abstractions. Lancé dans l'arène politique, revêtu de hautes fonctions qu'il n'avait point sollicitées, et auxquelles il n'aspirait nullement, il se trouva au milieu de combattans acharnés, engagé dans une lutte qu'il n'avait pu prévoir, et à laquelle sa vie studieuse l'avait mal préparé. Monge était essentiellement bon, humain et généreux. Ses mœurs étaient douces et pures; mais quoiqu'il fût d'une bonhomie singulière, dans toutes les relations sociales, il n'en était pas moins très-susceptible d'enthousiasme. Dès 1789, il conçut, ainsi que tant d'autres amis sincères d'une sage liberté, les espérances les plus flatteuses sur la régénération politique de la France. Long-tems froissé dans sa jeunesse par les institutions féodales de l'ancienne monarchie et par les hommes à privilége, il crut qu'un nouvel ordre de choses établirait l'égalité entre les citoyens, et qu'à l'avenir les distinctions ne seraient plus accordées qu'à la prééminence du mérite et des talens. A d'anciens rapports scientifiques avaient succédé les liens d'une étroite amitié entre lui et Condorcet. Ce dernier, qui exerçait déjà une haute influence, fit nommer Monge ministre de la marine, après la journée du 10 août 1792; il fut en même tems chargé provisoirement du portefeuille du ministère de la guerre jusqu'à l'arrivée du général Servan, qui se trouvait à l'armée. La réunion des ministres formait à cette époque ce qu'on appelait le pouvoir exécutif, pouvoir qui, en effet, ne fesait qu'exécuter les ordres de la convention nationale et de ses comités. Ce fut en qualité de membre de ce conseil que Monge fut forcé de revêtir de sa signature, le 19 janvier 1793, l'ordre de mise à exécution du jugement du roi. On sait combien il a toujours regretté que son nom ait paru lié à cette sanglante catastrophe. Pendant toute la durée de son ministère, Monge sut donner une impulsion nouvelle aux travaux dans les différens ports de la France. La plus grande activité y succéda bientôt à une longue inertie. Il sauva son prédécesseur au ministère de la marine, M. Dubouchage, en l'éloignant

de Paris et en lui conférant un grade qui le remettait en activité de service. Il parvint aussi à conserver et à employer le célèbre Borda, qui voulait se retirer, et qui ne céda qu'aux vives instances d'un ancien ami ; mais il ne put empêcher l'émigration d'une foule d'officiers des plus distingués de la marine française, et ses choix pour les remplacer, choix, à la vérité, toujours influencés par les comités de la convention, furent rarement heureux. Monge se trouva bientôt déplacé dans un poste où sa volonté était sans cesse soumise à celle d'un parti dominateur, et où sa position le forçait de concourir à des mesures violentes, qui répugnèrent toujours à son caractère. Mais ayant accepté un ministère dans ces tems d'orage, il était devenu très-dangereux de l'abandonner volontairement, et de marquer ainsi son improbation des mesures générales et son opposition à la puissance du jour. Il résolut cependant de braver ce péril, et donna sa démission le 12 Février 1793 ; mais réélu cinq jours après, il fut forcé de conserver encore le portefeuille deux mois environ. Le 10 Avril, il déclara de nouveau que l'insuffisance de ses moyens, qu'il connaissait mieux que personne, ne lui permettait plus d'occuper le poste auquel il avait été deux fois appelé, et il conjura l'assemblée de lui nommer de suite un successeur. Sa démission fut acceptée par la convention nationale, mais il fut dénoncé le jour même à la redoutable société des Jacobins. On l'accusait non-seulement d'avoir abandonné son poste, mais encore d'être passé dans le camp ennemi, et de s'être donné aux *Girondins*. Il se défendit en prouvant qu'il avait été contrarié, dans la plupart des mesures qu'il proposait comme ministre, par tous les partis, et plus particulièrement par celui auquel on l'accusait de s'être dévoué ; il ajouta qu'il ne s'était jamais livré à aucune faction, et qu'il restait, tel qu'il l'avait toujours été, entièrement dévoué à la chose publique. On cessa enfin de poursuivre, même aux Jacobins, un savant inoffensif qui n'était redoutable à aucun parti ; mais on mit à l'épreuve son dévouement, dont il offrit bientôt à l'état des gages éclatans. Le comité de salut-public fit un appel aux savans. Près d'un million de Français s'étaient levés pour combattre la croisade européenne qui ménaçait leur patrie : jeunes et vieux demandaient des armes et des munitions de guerre. Le gouvernement n'avait pas à sa disposition la dixième partie du matériel nécessaire à cette masse de combattans : il fallut créer des fabriques nouvelles, inventer des procédés nouveaux, simplifier les anciens, terminer en peu de jours ce qui jusque-là avait coûté des mois de travail. L'ennemi fesait de rapides progrès : tout pressait à la fois, mais surtout le tems. On pourvut à tout. Monge prouva qu'en se vouant à la chose publique, il n'avait point prononcé un vœu stérile : à la tête d'une foule de savans et d'artistes, il passait les jours à surveiller et à diriger les travaux intérieurs, les nuits à écrire des instructions lumineuses. On décomposa des masses énormes d'alliages métalliques pour les besoins de l'artillerie ; on créa de l'acier, on perfectionna le fer, on tira du sol le salpêtre nécessaire aux nombreuses poudrières qui furent établies ; des fonderies, des foreries de canon s'élevèrent sous ses yeux ; il réalisa la promesse qu'il avait faite avec ses illustres collégues, Berthollet et Vandermonde, promesse qui avait paru bien audacieuse : « On montrera, « disaient-ils, la terre salpêtrée au- « jourd'hui, et en trois jours on en « chargera le canon. » Ces prodiges de l'activité et de l'industrie, dirigés par la science, firent rejaillir quelque honneur sur les hommes qui les avaient produits. Les savans échappés au glaive de la terreur obtinrent, après la chute de Robespierre, que le gouvernement s'occupât enfin de l'instruction publique. Une école

normale fut fondée; Monge en fit partie, et il jouit enfin du bonheur de mettre au jour sa *Géométrie descriptive*, condamnée depuis tant d'années au secret. Selon sa méthode, ou plutôt selon une série de méthodes nouvelles et ingénieuses, les modifications de l'étendue sont développées et combinées à l'aide du dessin, et les vérités qui résultent des formes des corps et de leurs positions respectives sont clairement démontrées; Monge prouva de plus combien d'avantages précieux pouvaient être retirés de sa doctrine, "pour la rectitude du jugement, le "perfectionnement de la main d'œuvre "dans les arts, la simplification des "machines, et pour une foule de "jouissances de la société." Des élèves dignes d'un tel maître ont depuis donné une plus grande étendue à ses méthodes et en ont fait de nombreuses applications aux arts. Monge n'avait d'abord, dans ces premières leçons, embrassé que cinq chefs d'opérations, la charpente, la coupe des pierres, le défilement, la perspective linéaire, et la distribution de la lumière et des ombres; mais bientôt une nouvelle institution, dont il avait conçu le plan, et dont il doit être regardé comme un des principaux fondateurs, vint ajouter à sa gloire, et lui a acquis des droits imprescriptibles à la reconnaissance de sa patrie: c'est l'établissement de l'école Polytechnique. Il fut puissamment secondé par Berthollet et Guyton-Morveau. Les députés Carnot, Fourcroy et Prieur, associèrent leurs noms à cette fondation si éminemment utile, en faisant adopter par la convention nationale le plan proposé, et en fesant décréter les premières mesures législatives. Les succès obtenus et les services rendus par l'école Polytechnique dispensent de tout nouvel éloge: elle a fleuri au milieu des orages, et les gouvernemens divers qui se sont succédés avec rapidité, ont rendu hommage à la sagesse de ses fondateurs, en respectant leur ouvrage. En 1796 Monge fut chargé par le directoire d'aller recueillir en Italie les chefs-d'œuvre des arts dont le vainqueur avait résolu d'enrichir sa patrie. Le général en chef Bonaparte fit l'accueil le plus flatteur au savant, qui, de son côté, concourut avec zèle à remplir les vues du guerrier. Par son expérience des procédés mécaniques, Monge facilita le déplacement des objets conquis. Il sut aussi employer les moyens les plus convenables pour restaurer des chefs-d'œuvre déjà fortement endommagés, et que la négligence laissait dépérir en Italie. Grâce à ses soins et à ceux des hommes distingués que le gouvernement lui avait adjoints, MM. Berthollet, Thouin, Labillardière, le peintre Barthélemy et le sculpteur Moitte, on a joui en France, jusqu'après la seconde restauration du gouvernement royal en 1815, de la vue du Laocoon, de l'Apollon du Belvédère, de la Vénus de Médicis, des tableaux des plus grands maîtres (parmi lesquels la *Vierge de Foligno*, et la *Transfiguration*, furent restaurés et rendus à leur fraîcheur première), d'une foule de monumens antiques, de manuscrits, entre autres du Vatican, d'échantillons des trois règnes de la nature. La statue de *Notre-Dame de Lorette* fut apportée en France vers la même époque. La mission de Monge durait depuis plus d'un an, quand le général en chef Bonaparte le chargea de retourner en France, et d'apporter au directoire-exécutif le premier traité de paix conclu avec l'Autriche à Campo-Formio. Après s'être acquitté, conjointement avec le général Berthier, de cette mission honorable, il retourna en Italie, et y reçut du général en chef l'invitation de l'accompagner dans l'expédition d'Égypte, avec l'élite de savans et d'artistes qui s'étaient déjà dévoués à la fortune du conquérant. Il s'embarqua avec le général Desaix à Civita-Vecchia, et rejoignit, en Juin 1798, l'armée française à Malte. Il prit part avec Berthollet, Denon et autres

savans, non-seulement aux explorations scientifiques qui eurent lieu dans la terre des merveilles, dans cette antique Egypte, qu'ils firent depuis si bien connaître, mais aussi aux mémorables faits d'armes des guerriers français. En traversant les déserts, Monge observa le phénomène connu sous le nom de *mirage*, qui se reproduit avec tant d'intensité sous le ciel brûlant de ces contrées arides. Il en décrivit les effets, et en assigna les causes. Les pyramides, l'obélisque et les ruines d'Héliopolis, les antiquités éparses dans la Basse-Egypte, le Mekias, puits construit par le calife Al-Mamoun, pour mesurer les eaux du Nil, etc., devinrent tour-à-tour l'objet de ses recherches, et furent décrits par lui. Un institut fut formé au Caire, sur le modèle de celui de France; et, sur la demande du général en chef, Monge en accepta la présidence. Les immenses services rendus par cette association d'hommes éclairés sont connus. L'armée se trouvait, après le désastre de la flotte à Aboukir, isolée de toute communication avec la France. Il fallut pourvoir non-seulement aux besoins journaliers des soldats, et renouveler le matériel de l'armée, mais créer les ustensiles nécessaires à tous les usages de la vie. Dans son rapport au ministre de la guerre, le général Berthier dit: "Les citoyens Monge et Berthollet "sont partout, s'occupent de tout, et "sont les premiers moteurs de tout "ce qui peut propager les sciences." Lors de la révolte du Caire, les mêmes, à la tête d'une poignée de savans, défendirent l'épée à la main le bâtiment de l'institut, où se trouvaient renfermés tous les documens et résultats des travaux de l'expédition. Ils parvinrent ainsi à sauver des fureurs de nouveaux Omar, ce dépôt précieux des sciences. Monge se rendit ensuite à Suez, rechercha les vestiges du canal commencé par les califes, pour communiquer de la Mer Rouge par le Nil, à la Méditerranée; visita les ruines de Peluse et la fontaine de Moïse. Il accompagna le général en chef dans la malheureuse expédition en Syrie. Pendant les pénibles marches de l'armée à travers les déserts, le soldat murmurait parfois contre le *vieux savant*, qu'il accusait d'avoir conseillé cette entreprise; mais bientôt le voyant hâletant lui-même sans perdre courage, et sachant encore ranimer celui du guerrier accablé dont il partageait les travaux et les fatigues, un sentiment général d'estime et d'affection prenait le dessus, et étouffait d'injustes plaintes. Devant Saint-Jean-d'Acre, Monge fut près de succomber aux atteintes d'une maladie dangereuse. Il se rétablit lentement, et eut encore la douleur de recevoir les derniers soupirs de son élève et de son ami, le général Caffarelli. Le général en chef Bonaparte ramena Monge en France, et le nomma, sous son consulat, président de la commission des sciences et des arts d'Egypte. Un nombre considérable de mémoires précieux sur ce pays, rédigés par les savans français, fut bientôt co-ordonné sous les auspices de Monge. On put enfin présenter à l'Europe étonnée le vaste et fidèle tableau de la patrie des Sésostris, des Pharaons, des Ptolomées, contrée si pleine de souvenirs poétiques et religieux, de monumens plus anciens que toutes nos connaissances, mais si déchue, si cruellement opprimée sous le joug despotique des mameloucks et des Ottomans. A peine de retour en France, Monge reprit ses fonctions de professeur à l'école Polytechnique; il se regardait en quelque sorte comme le père de cet établissement, et déjà 41 de ses enfans en étaient sortis pour faire partie de la colonie savante embarquée avec lui pour l'Egypte. Le chef du gouvernement honora toujours Monge de son amitié, et parvint enfin à triompher de la longue abnégation de cet homme modeste, qui n'ambitionnait point d'autre place que celle de professeur à l'école qu'il avait créée. Il fut

nommé d'abord membre du sénat; l'empereur lui donna ensuite le titre de comte de Peluse et la sénatorerie de Liège, le décora du grand-cordon de la légion-d'honneur et de l'ordre de la réunion, lui assigna une dotation en Westphalie, et lui fit, avant de partir pour la guerre de Russie, un don de 200,000 francs. Mais d'éclatans honneurs et toutes les faveurs de la fortune ne purent assurer à Monge, vers la fin de sa carrière, le calme et le bonheur que de longs services et d'honorables travaux semblaient lui avoir mérités. Les terribles revers des Français en Russie, la mort sanglante de tant de braves, portèrent d'abord au cœur de l'ami des braves les coups les plus sensibles. Il se rendit dans sa sénatorerie de Liége, y accueillit les débris de la division Macdonald, qui revenait dans l'état le plus déplorable, distribua parmi les soldats une somme de 12,000 francs, qui était alors tout l'argent qu'il possédait. Monge, qui avait célébré avec enthousiasme tant de victoires et de triomphes, eut bientôt de grandes défaites à déplorer. La chute de son ami et de son bienfaiteur fut suivie de mesures envers lui-même, qui lui parurent rigoureuses. Privé de tout emploi, il fut, même par suite d'une *épuration*, rayé, en 1816, du nombre des membres de l'institut; un de ses gendres fut exilé de France. Tant de secousses ébranlèrent son tempérament, jusque-là robuste. Le chagrin avait déjà, depuis quelque tems, altéré toutes ses facultés, lorsqu'il succomba enfin à ses peines le 28 Juillet 1818. Son ancien collégue au sénat et à l'institut, le respectable Berthollet, prononça sur sa tombe un éloge souvent interrompu par ses larmes. L'orateur avait personnellement à regretter une constante amitié de plus de cinquante années. Monge a beaucoup écrit, et plusieurs des journaux scientifiques de son tems ont été enrichis par lui d'analyses savantes et de mémoires encore fréquemment consultés. L'académie des sciences de Paris à publié dans ses collections; 1° *Mémoires sur la théorie des déblais et des remblais*, 1781; 2° *Mémoires sur le résultat de l'inflammation du gaz inflammable et de l'air déphlogistique dans les vaisseaux clos*, 1783; 3° *Mémoires sur une méthode d'intégrer les équations aux différences finies non linéaires*, 1783; 4° *sur l'Expression analytique de la génération des surfaces courbes et sur le Calcul intégral des équations aux différences partielles*, 1784; 5° *du Feu considéré dans ses différens états métalliques; sur l'effet des étincelles électriques excitées dans l'air fixe*, 1786, mémoire qui a été rédigé de concert avec Vandermonde et Berthollet; 6° *sur quelques effets d'attraction ou de répulsion apparente entre les molécules de matière*, 1787; 7° *Rapport sur le système général des poids et mesures*, 1789, mémoire fait de concert avec Lagrange et Borda. Le journal de l'école Polytechnique contient le cours complet de Monge sur la *Stéréotomie*, et la *Correspondance polytechnique*, rédigée par M. Hachette, et remplie de morceaux détachés du même. Il a coopéré au *Dictionnaire de physique de l'Encyclopédie méthodique*, et a fait insérer dans les *Annales de chimie* un *Mémoire sur quelques phénomènes de la vision*, un autre *sur les causes des principaux phénomènes de la météorologie; des Observations sur le mécanisme du feutrage*, et des *Notes sur la fabrication du fromage de Lodesan*. Dans le premier volume de la *Description de l'Egypte*, in-fol., Monge a inséré des *Observations sur la fontaine de Moïse*, et dans le premier volume de la *Décade égyptienne*, in-fol., *l'Explication du mirage*. On a encore de lui plusieurs mémoires sur la physique, "où l'on trouve, dit Delambre, (*Mémoires de l'institut*, 1806), des aperçus heureux, des vues fines, et des expériences curieuses." Les ouvrages publiés

séparément par Monge sont: 1° *Traité élémentaire de statique*, Paris, 1786, in-8vo. Cet ouvrage a eu cinq éditions, dont la dernière a été publiée en 1813. 2° *Description de l'art de fabriquer les canons*, Paris, an 2, in-4to.: jointe à la collection des arts et métiers d'Yverdun, elle en forme le 21e volume; 3° *Leçons de géométrie descriptive*, publiées dans le journal des écoles normales, Paris, an 3, et 3e édition, Paris, 1813, in-8vo.: 4o *Application de l'analyse à la géométrie des surfaces du premier et du deuxième degré*, 4e édition, Paris, 1809, in-4to. La première édition in-fol. avait paru à Paris, en l'an 3, sous le titre de: *Feuilles d'analyse appliquée à la géométrie*. Delambre rend le compte le plus favorable de ce dernier ouvrage, dans lequel on reconnaît un digne continuateur des travaux d'Euler, de Clairaut et de d'Alembert. Des deux frères de Monge qui se vouèrent ainsi que leur aîné à l'enseignement, le premier lui a succédé dans la place d'examinateur de la marine, et le second était professeur d'hydrographie à Anvers, où il mourut il y a quelques années.

MÉLANGES.

FAITS CURIEUX SUR LES SERPENS À SONNETTES.

Un Français, M. Neale, étant dans la Caroline du nord, chercha à se procurer quelques serpens à sonnettes, dans la vue de faire une collection. Plusieurs observations, suivies d'expériences, le portèrent à croire que cet animal venimeux était susceptible d'être apprivoisé. Nous ne savons pas quels sont les moyens qu'il a employés; mais le fait est qu'il a réussi d'une manière surprenante. Il insiste seulement sur le pouvoir de la musique, et prétend qu'une mélodie douce suffit pour calmer les plus grandes irritations de l'animal.—M. Neale est actuellement à Richmond (Virginie) où il fait une sorte d'exhibition de ses curiosités. Il a deux serpens à sonnettes vivans. Le mâle a 4 pieds 8 pouces de long et huit sonnettes à la queue; ce qui indique l'âge de neuf ans. La femelle est plus petite, et n'a que cinq cloches. Il l'a depuis trente mois. Leur docilité est si grande, qu'après leur avoir dit quelques mots, et les avoir caressés de la main, il les prend, comme si c'étaient des bouts de corde, les fait remonter le long de sa poitrine, autour de son col, les baise; tandis que l'un d'eux est autour de sa personne, il prend l'autre: loin de vouloir faire du mal à leur maître, ces redoutables reptiles semblent éprouver de l'attachement pour lui. Sa sécurité a un autre motif encore que l'éducation des serpens; il dit avoir un remède assuré contre leur morsure, et n'en fait pas un secret. Il faut, dit-il, commencer par se laver la bouche avec de l'huile chauffée, puis sucer la morsure. Ensuite on boit abondamment une décoction de racine de serpentaire, jusqu'à ce qu'elle opère comme un fort émétique; après quoi, l'on n'a rien à craindre.—M. Neale, entr'ouvrant la bouche de ses serpens, montre leurs crochets venimeux. Ils tiennent à la mâchoire supérieure; ils sont au nombre de deux de chaque côté, et se renouvellent, quand on les arrache. Ils sont aigus, recourbés en arrière, et couchés vers le gosier, quand l'animal ne veut pas en faire

usage. Le venin suinte d'une petite vésicule qui tient à la racine de la dent.—Ces animaux se dépouillent de leur peau, une fois tous les deux mois en été. Chaque année, sauf la première, ils prennent une nouvelle sonnette cornée, d'où ils tirent leur nom. Conséquemment, le nombre de ces sonnettes indique leur âge. Ils les secouent rarement, et seulement lorsqu'on les provoque, ou bien encore pour fixer l'attention de leur proie, c'est-à-dire, des animaux les plus vifs, tels que les oiseaux, les écureuils. M. Neale soutient que l'espèce de charme que le serpent exerce sur ces victimes est véritable, en ayant vu un exemple dans son jardin et par ses propres serpens: la victime, vaincue par son appréhension, tombe de branche en branche, de roc en roc, jusqu'à ce que son ennemi s'élance sur elle. Mais il nie que l'haleine de ces animaux ait rien de nauséabonde; ayant fréquemment reçu leurs caresses de très-près, il a pu se convaincre, au contraire, qu'elle est douce et agréable.—Au reste, le serpent à sonnettes n'est pas le seul qui s'apprivoise aisément. M. Neale en a apprivoisé de toutes les espèces. Ils obéissent tous à son commandement.

NOTICE

SUR LES VOYAGES DE M. DUVAUCEL.

Les collections d'histoire naturelle faites dans l'île de Sumatra par MM. Duvaucel et Diard, ont été reçues au Muséum d'histoire naturelle à Paris, et plusieurs des objets les plus remarquables qui en fesaient partie se voient maintenant dans les galeries de cet établissement.

Depuis cet envoi considérable, le zèle de ces deux voyageurs ne s'est point ralenti. Nous ne pouvons cependant parler en ce moment que des recherches de M. Duvaucel, son compagnon s'étant depuis long-tems rendu en Cochinchine, d'où l'on ne reçoit que rarement de ses nouvelles, et avec trop peu de suite pour être à portée d'apprécier ses travaux. La correspondance régulière de M. Duvaucel nous permet, au contraire, de le suivre dans ses excursions, et l'intérêt qu'elles ont pour la science nous fait un devoir d'en rendre compte.

A son retour de Padang, M. Duvaucel s'occupa pendant quelques mois à mettre en ordre les notes nombreuses que lui avait fournies son voyage dans l'intérieur de Sumatra, et se prépara à quitter de nouveau sa retraite de Chandernagor pour aller explorer le Sylhet, pays peu connu des naturalistes et digne de leur curiosité.

Muni des lettres du gouverneur général des Indes (le marquis de Hastings), lettres sans lesquelles un voyage de cette nature eût été impossible, M. Duvaucel s'embarqua sur l'Hougly, le 22 Juillet 1821, dans un bazarra, grand bateau plat, divisé ordinairement en deux chambres, percées chacune de 7 à 8 fenêtres. La suite de notre voyageur se composait d'un Malabar, bon chasseur et empailleur adroit, d'un jeune Malais ramené de Sumatra par M. Duvaucel, et qu'à l'imitation de Robinson, il a nommé Jumahat, (Vendredi), d'un peintre mulâtre fort habile, et enfin d'un cuisinier qui, suivant l'expression de son maître, savait encore mieux disséquer les animaux que les accommoder.

Le premier lieu remarquable que M. Duvaucel visita en quittant Chandernagor, fut la ville d'*Hougly*, dans

laquelle on voit un temple indou non moins révéré que les pagodes de Jagrenat, et où l'on célèbre la fête du Rott, chariot à 36 roues, sous lesquelles les pieux Indous viennent se faire écraser avec joie. C'est aussi dans ce lieu que se dresse "le *tcharock* ou grande potence à laquelle s'accrochent, au moyen d'un morceau de fer passé dans la peau du dos, les plus fidèles serviteurs de Wishnou, qu'on fait tourner ainsi jusqu'à ce qu'ils aient rendu l'âme;" enfin, c'est encore là que viennent se brûler, sur le corps de leurs maris, de jeunes veuves qui perdraient leur caste si elles restaient dans ce monde, lorsque leurs époux en sont sortis.

Toujours en remontant l'Hougly et sur la rive droite, M. Duvaucel aperçut *Gouptipara*, lieu saint habité par des bramés et couvert de pagodes, dans l'une desquelles on conserve précieusement la chevelure de la déesse Dourga. Ce lieu, célèbre aussi par les nombreuses troupes de singes qui en font leur séjour, excita la curiosité du voyageur, et voici comment il raconte son expédition: "Je suis donc entré à Gouptipara à peu près comme Pythagore à Bénarès, lui pour chercher des hommes, moi pour trouver des bêtes, ce qui est généralement plus facile. J'ai vu les arbres couverts de houlmann *(simia entellus)* à longues queues, qui à mon aspect se sont mis à fuir en poussant des cris affreux. Les Indous, en voyant mon fusil ont deviné, aussi bien que les singes, le sujet de ma visite, et douze d'entre eux sont venus au-devant de moi pour m'apprendre les dangers que je courrais en tirant sur des animaux qui ne sont rien moins que des princes métamorphosés. J'avais bien envie de ne pas écouter les avocats des macaques; cependant, à moitié convaincu, j'allais passer outre, lorsque je rencontrai sur ma route une princesse si séduisante que je ne pus résister au désir de la considérer de plus près; je lui lâchai un coup de fusil, et je fus alors témoin d'un trait vraiment touchant: la pauvre bête, qui portait un jeune singe sur son dos, fut atteinte près du cœur; elle sentit qu'elle était mortellement blessée; et, réunissant toutes ses forces, elle saisit son petit, l'accrocha à une branche et tomba morte à mes pieds. Un trait si maternel me fit plus d'impression que tous les discours des brames, et le plaisir d'avoir ce bel animal ne put l'emporter cette fois sur le regret d'avoir tué un être qui semblait tenir à la vie par ce qui la rend le plus respectable."

A côté de Gouptipara se trouve un village considérable où se réfugient tous les Indous qui perdent leur caste par une faute, que M. Duvaucel nous explique ainsi: "Lorsqu'un Bengali est prêt à mourir, on lui fait prononcer un certain mot: *Oriboll*, qui signifie simplement *j'appelle Dieu*, mais qu'on traduit ordinairement de cette manière: portez-moi auprès de la rivière et donnez l'extrême-onction à mes sens, en me mettant de la bourbe sacrée dans la bouche, dans le nez, les yeux et les oreilles; ce qu'on exécute à la lettre. Le moribond survit rarement à cette cérémonie: cependant, il en est qui résistent à la bourbe sacrée. Cette résurrection est considérée comme une marque de réprobation; et les malheureux qui n'ont pas pu mourir sont chassés pour toujours de leur caste et même de leur famille, comme des êtres repoussés par le ciel. Tels sont les réprouvés du village voisin de Gouptipara. J'aurais eu grande envie de voir cette assemblée de revenans qui sont tout honteux d'être au monde, après avoir prononcé *Oriboll*, qui dit plus qu'il n'est gros; mais il était 9 heures et la chaleur me chassait dans mon bazarra." Après avoir visité *Patoly* et *Coulbarria* sur la rivière de *Cossymbazar*, et enfin la plaine de *Plassey*, célèbre par la victoire qu'y remportèrent les Anglais sur un émir du Grand-Mogol,

et devenue maintenant une vaste plantation d'indigo; après avoir recueilli, dans tous ces lieux, des notes historiques et un grand nombre d'animaux peu ou point connus, M. Duvaucel reprit enfin la route directe du Sylhet, dont il s'était un peu détourné pour voir les endroits que nous venons de nommer.

La rivière de Jellinghy, où il entra en quittant celle de Cossymbazar, paraît lui avoir fourni une pêche abondante et une grande variété d'oiseaux de rivages. Enfin, le 16 Août, il entra dans le Gange; et le 18, il était à Commercally, ville dont l'industrie principale consiste à recueillir et à préparer les plumes de Marabout.

Dans sept ou huit villages que M. Duvaucel visita sur sa route, il retrouva ces usages bizarres et ces pratiques superstitieuses et cruelles, qui font moins d'honneur à la raison des Indous qu'à leur courageuse résignation.

Nous le suivrons à *Dacca*, où il comptait se procurer une escorte pour visiter les montagnes du Sylhet; mais, quand il y arriva, le gouverneur venait d'en partir pour les frontières de son gouvernement. Heureusement, il suffit à M. Duvaucel de montrer le sceau de la lettre du marquis de Hastings au sous-gouverneur pour que Son Excellence s'empressât de procurer au voyageur tout ce qui devait lui être nécessaire pour son expédition, et de plus un *parouanna* ou passeport, au moyen duquel il pourrait réclamer des secours de toute nature sur sa route. Nous mentionnons cette circonstance pour donner une idée de la vaste puissance de l'homme dont le cachet seul peut procurer un tel crédit à celui qui s'en trouve porteur.

M. Duvaucel quitta la ville de Dacca, le 27 Août, après y avoir fait ses récoltes ordinaires en zoologie et s'être muni d'un guide pour l'accompagner au Sylhet. Il remonta le Burampouter, l'un des plus grands fleuves du monde, dans lequel les Indous se purifient comme dans les eaux du Gange. « J'y ai vu, dit M. Duvaucel, le raja du Tanjaour en personne, qui quittait ses états lointains pour venir s'y purger de trois ou quatre homicides: et les rois qui ne veulent pas faire le voyage y envoient tous les ans une cruche en ambassade.»

Arrivé à la ville de Sylhet, capitale de la province, M. Duvaucel envoya au gouverneur de Dacca, qui s'y trouvait en ce moment, la lettre du marquis de Hastings. Le gouverneur vint le voir sur son bazarra et lui offrit une maison, une voiture, une paire d'éléphans et une chasse aux tigres pour le lendemain.

Les chasseurs, en traversant un village à leur retour, furent témoins d'une fête appelée *l'épreuve du feu*. « Des fakirs un peu charlatans, dit M. Duvaucel, fesaient quelques pas sur des charbons ardens, en invoquant toutes leurs divinités, et ce spectacle peu divertissant nous retint jusqu'à la nuit. Nous nous remîmes en route alors, et nos dames craignant la rencontre des tigres, nous fîmes porter des torches à tous nos domestiques, et nous plaçâmes à la tête de la troupe nos éléphans, dont l'un portait la musique qui fesait un bruit épouvantable, et les cinq autres, placés de front, un grand nombre de lumières. C'est ainsi que, sans mauvaises rencontres, nous rentrâmes à Sylhet; on y célébrait en ce moment une autre fête fort intéressante, qu'on nomme *la fête des vœux*: toutes les femmes dont les maris sont absens posent un lampion sur un petit autel flottant: et, après de longues prières, elles lancent l'autel au milieu des eaux. La rivière était chargée de lumières et ses bords couverts de femmes regardant avec inquiétude si leur offrande n'était pas renversée par le vent ou les flots.»

Nous transcrirons encore ici un passage du journal de M. Duvaucel, qui nous paraît devoir intéresser le lecteur: « En longeant les bords de

la rivière qui passe à Sylhet, on aperçoit, en certains endroits, de larges et profondes excavations qui sont les tombeaux d'une caste indoustanie nommée *Boshtoun*, dont les femmes sont encore plus courageuses que celles du Malabar. A la mort du mari, la famille creuse un trou cylindrique d'environ huit pieds de profondeur. On place au fond de ce trou un banc sur lequel on assied le défunt, couvert de ses meilleurs habits; la veuve s'assied sur les genoux du mort; et, quand la lampe est allumée, quand elle a reçu des fruits, du riz et tout ce qui doit servir au voyage, chacun des assistans jette sur les époux une poignée de terre; le martyr crie *Oriboll*, et la famille laisse tomber sur cet affreux tombeau une large trappe qu'on recouvre aussitôt de terre et de pierres. J'ai eu la curiosité de pénétrer dans deux de ces puits découverts par l'éboulement du sol, et j'y ai trouvé en effet des ossemens humains."

M. Duvaucel, désirant visiter les montagnes de Cossya et de Gentya qui se trouvent au-delà du territoire anglais, fut obligé d'en faire demander la permission au roi des montagnes: et pour employer les jours d'attente, il résolut d'aller voir un lieu nommé Chatthack, d'où viennent toutes les oranges qui se mangent au Bengale. "Dès cinq heures du matin, dit-il, j'étais en route pour l'orangerie du Bengale, située au pied des montagnes de Cossya; la rivière n'étant pas assez profonde pour soutenir mon grand bazarra, je le laissai à moitié chemin, sous la garde de vingt soldats, et, suivi de quarante autres, je m'embarquai sur une flotte de petits canots ornés de fleurs, avec un beau pavillon blanc sur celui de l'amiral et un bruyant orchestre sur ceux qui précédaient. Nous gagnâmes les premiers orangers, à l'heure où le soleil devient supportable, et ce passage subit d'une chaleur excessive à une douce fraîcheur, me disposa favorablement pour les jardins de Cossya. Les plus grands orangers ont environ quarante pieds de hauteur; mais ils manquent de ce touffu, de cette verdure, de ce vernis qu'on remarque à ceux de nos serres; leurs troncs aussi gros que le corps, leurs branches aussi fortes que les jambes, sont armés de longues épines et rongés par ce qu'on appelle de l'*échenillure*. Cette orangerie, d'environ 4 lieues carrées, n'est pas disposée régulièrement, comme elle le serait chez un peuple moins indolent. Les arbres y sont entassés sans ordre, sans symétrie, et la terre est couverte de plantes aussi nuisibles aux orangers qu'aux hommes. Les propriétaires de ce jardin sont des montagnards qui n'y descendent que pour cueillir les fruits qu'ils vendent aux Indous; mais ce commerce ne les enrichit point, à cause des droits excessifs auxquels ils sont soumis et qui absorbent leurs bénéfices. On trouve, au milieu du jardin, un temple en paille, consacré au dieu des orangers, dont je ne pus savoir le nom, parce que le fakir qui desservait l'autel ne le savait pas lui-même." L'ambassade que M. Duvaucel avait envoyée au roi Cossya pour obtenir la permission d'entrer sur son territoire eut un très-heureux succès par la précaution qu'il avait prise d'appuyer sa demande de deux aunes de drap rouge pour faire un manteau à Sa Majesté. "Il est à croire, dit-il, qu'elle fut très-sensible à cette attention; car elle m'envoya aussitôt quatre de ses officiers pour m'apporter son auguste autorisation. Le premier portait la royale boîte au bétel et m'invita à y prendre une *chique*, ce qui passe ici, comme à Sumatra, pour une insigne faveur. Le second couvrit ma table de six paquets d'oranges choisies renfermées dans des sacs en filet; le troisième me présenta une flèche dont la pointe brisée m'indiquait qu'on me recevrait en ami; et le quatrième m'offrit un collier en os de tortue garni d'or, avec un bel oiseau rouge, qui prévient les maux,

me dit-il, quand leurs femmes sont infidèles. Je reçus l'ambassade dans mon bazarra; et comme depuis longtems je m'occupais de recherches sur ces peuples, je profitai de ces quatre lettrés pour leur faire des questions qui devaient fortifier ou changer mes idées."

Notre voyageur partit enfin, suivi de 40 soldats indous, de ses domestiques, d'un interprète, des quatre chefs Cossya qui lui avaient rendu visite, et d'une foule d'Indiens qui profitaient de l'occasion pour faire un pélerinage à la caverne de Boubonne, appelée par les Indous *Caverne du Diable*, et située dans les états du roi de Cossya. Après une journée de marche fatigante, à travers un pays inondé par des rivières débordées et par une pluie continuelle, après une nuit passée au milieu de bois si touffus, qu'il fallait y marcher la hache à la main pour se frayer un passage, M. Duvaucel, suivi de sa troupe, arriva au pied d'une montagne, où l'attendaient un orchestre nombreux et le roi en personne, escorté de toute sa cour, de ses prêtres et de ses soldats. Voici la relation qu'il nous donne de cette entrevue: "Sa Majesté était un grand vieillard à figure tartaro-chinoise, vêtue d'une longue robe en drap bleu-de-ciel, avec le cou et les jambes nues, un beau poignard au côté, puis des bracelets, des jarretières, et un large collier en gros grains d'or brut. Derrière elle se trouvaient des esclaves portant le sac au bétel, l'arc et le carquois royaux, et des présens d'oranges, de bananes et de nois d'areek. La famille royale était sur les côtés, et se composait de cinq ou six grands diables tout débraillés, aussi sales que je l'étais moi-même en ce moment, armés jusqu'aux dents, et ressemblant à de véritables brigands.

"Après m'avoir fait un compliment que je ne compris pas, le roi des montagnes me présenta la main avec grâce et me conduisit ainsi jusqu'à l'entrée de la caverne de Boubonne, au travers d'une pluie battante, de rochers glissans et d'une immense quantité de sang-sues qui s'attachaient à nos jambes; pendant notre marche, nous étions étourdis par une musique infernale qui me privait du plaisir d'entendre Sa Majesté et m'ôtait l'embarras de lui répondre. Ce qui surprenait le plus le roi sauvage, ce n'était ni mes bas déchirés, ni mes habits en lambeaux, ni mon corps tout en sang, c'était de me voir lui lâcher respectueusement la main, de tems en tems, pour ramasser des colimaçons que je glissais dans ma poche; et j'ai lieu de croire que la cour n'était pas moins surprise, puisqu'à chaque fois que je me baissais, c'était des éclats de rire à couvrir la musique. Enfin, nous arrivâmes à la caverne, dont l'entrée est un trou étroit bordé par des rochers énormes. La suite du roi se grossissait sensiblement; et comme mes instructions me recommandaient une extrême défiance, j'imaginai de saluer Sa Majesté avec une décharge de soixante balles au travers d'un bois serré, pour lui faire concevoir l'effet de la poudre. Ce petit apologue réussit à merveille: mes hôtes se montraient avec crainte les traces de ma fusillade et me rendirent mon salut par un redoublement de tambours. Enfin, après une courte invocation à Satan, nous descendîmes dans la caverne, précédés par une douzaine de torches et le plus gros de la musique *pour effrayer les esprits*."

Il serait trop long de donner ici la description détaillée de cette caverne que M. Duvaucel a parcourue dans tous les sens. Nous terminerons seulement par un trait qui prouve jusqu'où peut aller la curiosité du naturaliste. "La route que nous suivions dans ce ténébreux labyrinthe était entrecoupée par des sentiers étroits conduisant à de profonds précipices; j'eus la curiosité d'examiner l'un de ceux dont l'entrée paraissait le plus practicable; et après avoir attaché ma personne et deux lanternes à l'extrémité d'une échelle de corde, j'en laissai filer vingt brasses dans l'intérieur du trou. L'entrée jusqu'à la quatrième

était assez étroite pour me permettre de toucher les rochers, soit des pieds, soit des mains; mais, vers la cinquième, le puits me parut s'élargir sensiblement. A cinquante pieds de profondeur, je ne sentais plus rien, malgré l'oscillation que j'imprimais à mon échelle par des secousses violentes, et, parvenu à la profondeur de quatre-vingt-dix pieds, je me trouvai suspendu au sommet d'une voûte immense qui me parut avoir la forme d'un cône renversé. La lueur insuffisante de mes fanaux ne m'en laissait pas voir le fond; mais je dois croire qu'il était à une distance considérable, puisque je n'entendis qu'au bout de douze secondes la chute d'une pierre que j'y laissai tomber. Remonté vers la caverne supérieure, j'en fis frapper le sol avec force en divers endroits éloignés, et j'entendis partout un bruit sonore et prolongé qui me fit présumer que toute la caverne, peut-être même toute la montagne, reposaient sur un vaste souterrain."

Cette expédition ne procura pas à M. Duvaucel toutes les richesses minéralogiques qu'il s'était flatté de rencontrer; mais il paraît satisfait de sa récolte zoologique. Après sa course des montagnes, il revint à Sylhet, où il trouva l'occasion d'envoyer en Europe ses lettres et le journal dont nous avons tiré les différens passages cités dans cet article.

Son séjour au Sylhet se prolongea jusqu'au mois de Décembre, et il y poursuivit ses recherches avec tant de zèle et si peu de ménagement pour sa santé, qu'il revint à Calcutta avec une fièvre dangereuse, appelée fièvre des bois, parce qu'on la prend ordinairement en parcourant ces forêts immenses, où les hommes ne pénètrent que rarement. Depuis cette époque, on a reçu de bonnes nouvelles de M. Duvaucel qui se préparait, en Septembre 1822 (date de ses dernières lettres), à faire le voyage du Thibet: il se flattait que les recommandations et les passe-ports qu'il avait obtenus du marquis d'Hastings aplaniraient pour lui les difficultés que font naître les précautions politiques, les jalousies nationales et surtout les différences de religions.

N.B. L'étendue et la nature de cet extrait, ne nous ont pas permis de parler des objets curieux d'histoire naturelle recueillis par M. Duvaucel pendant ses voyages au Bengale, à Sumatra et au Sylhet.

LES PROJETS DE BONHEUR.

NOUVELLE.

J'ai connu dans mes voyages un jeune homme nommé Eugène de Croizerolles: il m'a lui-même raconté son histoire; et comme dans ce récit il n'y avait rien à gagner pour son amour-propre ni pour sa fortune, je crois qu'il m'a dit la vérité. Si l'intérêt et l'orgueil étaient bannis de la terre, les hommes ne se donneraient pas la peine de mentir.

Eugène de Croizerolles avait vingt ans, une imagination très-vive; et beaucoup d'esprit naturel. Ses parens ne lui avaient laissé qu'une fortune très-modique; il vivait à la campagne, dans sa petite terre située aux environs de Moulins. Eugène, dans sa solitude, fesait souvent des *châteaux en Espagne;* c'est la richesse du pauvre, et cette richesse a bien son prix. Un jour qu'il avait passé quelques heures à la chasse aux environs d'une terre superbe dont le propriétaire, riche financier, habitait la capitale, il promenait un œil d'envie sur les bois magnifiques, sur les belles avenues de la demeure du financier. "Quel dommage, se disait-il, que je n'aie pas cinq à six cent mille francs! Cette belle terre

est à vendre, j'en ferais sur-le-champ l'acquisition, et dès qu'elle serait à moi........Voyons, que ferais-je, s'il me tombait des nues trente mille livres de rente? J'irais d'abord demander en mariage ma jolie petite cousine, Emilie d'Orfeuille. Nous nous aimons depuis deux ans; notre pauvreté seule s'oppose à notre bonheur. Plus d'obstacles, je suis riche pour Emilie et pour moi. Il me vient une idée, ajoute-t-il en souriant: oui, cela serait fort plaisant! j'épouse ma petite cousine sans lui parler de mon beau château; elle me croit toujours le pauvre Eugène. Au jour fixé pour la conduire chez moi, je pars avec elle dans une voiture très-simple, le soir, assez tard, et par des chemins détournés: elle croit venir habiter ma petite terre, et ne m'en aime pas moins. Tout-à-coup elle voit ces belles avenues magnifiquement illuminées; des lampions de toutes les couleurs dessinent agréablement les contours de ce beau château. Quelle surprise! quelle admiration! Emilie se croit transportée dans le palais des fées; elle me fait mille questions, et je ne réponds rien. Enfin la voiture s'arrête: deux laquais en livrées du meilleur goût viennent nous aider à descendre. Emilie me questionne de nouveau, je suis muet. Je la fais entrer dans un salon somptueusement meublé, et je me place auprès d'elle sur une ottomane. Elle jette un regard d'étonnement sur tout ce qui l'environne.—Où sommes-nous donc enfin?—Chez toi, ma chère amie.—Chez moi? vous êtes fou, mon cher Eugène. Ce château....—Il est à toi, je te le donne.—Quelle extravagance! où sont les maîtres de cette maison? nous devons au moins les saluer. Alors je la prends par la main, et la conduisant vers une glace: les voilà, lui dis-je, en fesant une profonde révérence à son image et à la mienne. Dans ce moment, un laquais vient annoncer que le souper est servi; nous passons dans un salon à manger, peint avec beaucoup de goût, et dans lequel nous attend un excellent souper. La surprise d'Emilie, est au comble quand elle ne voit que deux couverts mis; mais comme elle a voyagé, et que mon cuisinier est habile, son étonnement ne l'empêche pas de manger de très-bon appétit. Au dessert, les domestiques sont congédiés. Je raconte alors à ma chère Emilie par quel bonheur inespéré je me trouve en possession de cette belle terre. Elle croyait n'avoir épousé que le pauvre Eugène, et tout-à-coup elle se voit dame de château: quelle joie! quelles caresses? quelles expressions de reconnaissance et d'amour! que nous serons heureux!" Dans le moment où le bon Eugène achevait ce discours, son chien tomba en arrêt; il arme son fusil, tue une perdrix; et après avoir fait une chasse fort heureuse, il rentre dans son modeste ermitage.

A peine avait-il soupé, qu'on lui apporte une lettre timbrée de Paris. Eugène n'avait pas beaucoup de relations avec les habitans de la capitale; cette lettre le surprend, il l'ouvre, et lit ce qui suit:

"J'ai long-tems été chargé, Monsieur, des affaires de M. de Croizerolles, habitant de la Martinique, et votre parent. Cet homme respectable, dont vous ignoriez peut-être l'existence, avait formé depuis longtems le projet de réaliser sa fortune, et de venir se fixer en France. Déjà ses fonds étaient déposés entre mes mains; j'attendais le moment de son arrivée pour les lui remettre à lui-même, lorsque je viens d'apprendre qu'il est mort dans la traversée. Il ne laisse ni femme ni enfans, et son testament donne toute sa fortune à ses parens de Bourbonnais, dont vous êtes, je crois, l'unique rejetton; cette fortune se monte à sept cent mille francs, que j'aurai l'honneur de vous remettre lorsque vous voudrez bien vous présenter chez moi, muni de cette lettre et des papiers qui attestent que vous êtes l'unique héritier de la famille Croizerolles. Je vous prie, Monsieur, de partir sans

retard, et de me croire votre dévoué serviteur.

"ROBERTIN, *notaire*."

Celui qui pourrait peindre la joie extravagante d'Eugène, serait un habile peintre : toutes ses espérances se réalisent dans un instant ; ce rêve de son imagination n'est plus un rêve, ses illusions de bonheur ne sont plus des illusions. Partons, dit-il, partons ; allons annoncer cette bonne nouvelle à ma chère Emilie........ Mais non, cela n'est pas possible. Emilie est à Clermont chez sa tante ; il faut un jour pour aller, un jour pour revenir, et les préparatifs du voyage......Voilà trois jours de retard, et l'on m'enjoint de partir sur-le-champ ...... Ecrivons-lui ...... encore moins ; ce serait lui ôter le plaisir de la surprise. Il vaut mieux partir sans délai pour Paris ; je ne ferai que toucher barre ; je recevrai mes sept cent mille francs, j'achèterai la belle terre du financier, je reviendrai sans dire un mot de cette aventure ; j'irai sur-le-champ demander ma petite cousine en mariage, et, la noce finie, je la conduirai dans mon........dans son château. Ah ! de quelle félicité nous allons jouir ! comme nous nous aimerons ! A notre bonheur nous ajouterons encore le bonheur des autres. Nous ferons tout le bien que nous pourrons. Faire du bien ! faire des heureux ! quelle volupté ! c'est pour cela que l'on est riche.

Eugène ne ferma pas les yeux de la nuit. L'homme le plus sage n'eût pas mieux dormi peut-être. Il est question du bonheur de sa vie toute entière ; un instant vient de changer tous ses goûts, toutes ses habitudes, toute son existence. Il pense à la considération dont il va être entouré, à l'étonnement, à la petite jalousie de ses voisins riches ou pauvres ; il en jouit d'avance. Nous plaindrions les envieux si notre amour-propre n'était plus fort que notre pitié ; mais leurs souffrances sont un hommage qu'ils nous rendent, et nous oublions ce qu'il leur coûte. Eugène d'ailleurs forme des plans fort raisonnables pour son âge. Il règle la dépense de sa maison de manière à ne manger que son revenu. Il ne recevra chez lui qu'une société choisie, que des gens aimables, instruits, qui sauront tout à la fois lui plaire et lui donner de bons conseils ; car il se rend justice ; et quoiqu'il n'ait que vingt ans, il pense qu'il peut exister dans le monde des hommes plus sages et plus éclairés que lui. Il a le projet de demeurer toute l'année dans sa terre et de l'améliorer. Il partagera son tems entre l'agriculture et les lettres ; il aime passionnément la littérature ; il a même dans son portefeuille un certain nombre d'opuscules qui ne sont pas à dédaigner ; et que des connaisseurs de Moulins ont applaudis avec un enthousiasme très-vif. Les lettres, l'agriculture, une femme charmante et adorée, de jolis enfans, heureux fruits d'une union si chère ! quels élémens de félicité !

Dès le lendemain il prend la poste à Moulins, et en deux jours il arrive à Paris. Pour la première fois de sa vie il voyait la capitale. Je ne peindrai point l'effet que produisit sur sa jeune imagination cette vaste étendue d'édifices, ce bruit tumultueux et continuel, cette foule d'équipages qui semblent se multiplier à chaque pas, cette multitude toujours croissante de gens désœuvrés ou affairés que l'intérêt, le plaisir, la curiosité font mouvoir en tout sens. Il va descendre chez M. Robertin qui lui avait donné son adresse ; il lui montre les papiers qui le font reconnaître pour l'unique héritier des Croizerolles, et reçoit toute la fortune du bon parent qui, après s'être donné bien de la peine dans ce monde, a bien voulu passer dans l'autre pour enrichir un neveu qu'il ne connaissait pas.

Eugène a bonne envie de repartir sur-le-champ pour Moulins. Mais venir à Paris sans voir tout ce que cette ville renferme de curieux, pour un jeune homme qui a de l'imagination, de l'esprit, du goût pour les

arts, cette idée n'est pas supportable. Eugène est bien aise aussi de voir quelques gens de lettres, de montrer son portefeuille. Il a même apporté une certaine comédie en cinq actes, qui peut lui faire une grande réputation. Perdre ainsi le fruit de ses veilles, ce serait un meurtre. Il n'a pas travaillé seulement pour ses bois, pour ses champs et pour les habitans de Moulins. D'ailleurs, il a quelques connaissances à Paris, des amis de collége dont quelques-uns sont riches, mènent un genre de vie très-brillant, et peuvent lui procurer les moyens les plus agréables de satisfaire en peu de tems sa curiosité. Il songe cependant à sa petite cousine Emilie, et lui écrit; il la prie de n'être point inquiète, lui dit qu'une affaire très-importante l'a forcé de faire un voyage à Paris; mais que cette absence sera de courte durée. Il lui parle de son amour, et lui promet une éternelle fidélité.

Cette lettre écrite, il se fait conduire chez le jeune Charles de Fouville, l'un des compagnons de son enfance. Fouville est un jeune homme fort riche, fort élégant, d'une jolie tournure, et très-répandu dans le grand et beau monde. Il accueille Eugène avec le plus vif empressement, et lui demande par quel heureux hasard on le voit à Paris. Eugène lui raconte l'histoire de la succession. Excellente aventure! dit Charles, en riant; c'eût été bien dommage, en vérité, qu'un garçon de ton mérite n'eût pas de fortune! Du caractère dont je te connais, tu feras bon usage des bienfaits de la Providence.

Fouville donnait ce jour-là un déjeûner; il invite Eugène, qui bientôt voit arriver une douzaine de jeunes gens à la mode. Le déjeûner est excellent, les vins exquis, la conversation très-enjouée. C'est à qui fêtera l'ami du jeune Amphitryon; c'est à qui lui servira de *cicerone* dans les excursions qu'il médite. Eugène est dans le ravissement. Quel ton agréable et léger! quelles manières aimables et franches! quelle complaisance! Il se livre à toute la gaîté que lui inspire cette société brillante. Charles lui demande de quelle manière il compte employer ses fonds et manger son revenu. Eugène fait part aux jeunes convives de son projet d'acheter une belle terre, de son mariage prochain, et de l'agréable surprise qu'il veut causer à sa petite cousine. Tout le cercle partit à la fois d'un bruyant éclat de rire.— Parbleu! mon cher, tu es bien de ton village, lui dit Fouville, et tu mériterais bien que ton parent revînt de l'autre monde pour te reprendre une succession dont tu veux faire un usage aussi ridicule. Quant à moi, je crois de mon devoir de t'empêcher de faire une sottise et d'épouser une jeune personne sans fortune. N'as-tu pas de honte! un homme comme toi s'enterrer au fond d'une province, avec ta figure, ton esprit et tes talens! A propos de talens, continue Fouville je t'ai vu grand amateur de poésie. Au collége, tu tournais fort joliment des vers. Eugène avoue qu'il a toujours conservé ce goût, et qu'il lui doit les momens les plus heureux de sa vie. Charles le prie de leur réciter quelque morceau de sa composition; et le bon Eugène, après s'être fait tirer l'oreille, cède à cette invitation. Les vers qu'il récite sont applaudis avec le plus vif enthousiasme. Le méritaient-ils? je n'en sais rien, et je ne m'y connais guères; mais j'ai toujours eu une mince idée des succès de société. « Allons, allons, lui dit son ami, tu restes à Paris; un homme comme toi est fait pour vivre dans la capitale; c'est le centre du bon goût. L'imagination s'épuise dans la solitude; à Paris, c'est une source féconde dont les trésors se renouvellent sans cesse. —Nous vous ferons connaître les gens de lettres les plus distingués, lui dit l'un des convives.—Si vous avez envie de faire imprimer un recueil, dit un second, j'ai pour amis les critiques les plus célèbres.—Pour votre comédie lui dit un troisième, c'est

moi qui m'en charge. Je connais tous les acteurs et toutes les actrices du Théâtre Français ; ils font tout ce que je leur demande ; et d'après l'échantillon que nous venons de voir de votre talent, vous irez fort loin.— Je connais beaucoup Picard, dit l'un. —Et moi Duval, dit l'autre.—Je suis intimement lié avec Etienne, dit un troisième. — Andrieux, dit un quatrième, me communique toutes ses productions avant de les livrer au public. Enfin tous ces messieurs se trouvent avoir un homme à talent pour ami. Un homme à talent est l'ami de tout le monde.

Après le déjeûner, les jeunes gens montent sur de jolis chevaux, et vont faire une promenade au bois de Boulogne. Eugène est de la partie ; Fouville lui a prêté son plus beau cheval.

Ce cercle brillant et joyeux ne se sépare point de toute la journée. Eugène a déjà vu une partie des objets les plus curieux de Paris, il a passé la soirée au spectacle, et presque toute la nuit au bal, où il a vu des beautés bien supérieures à sa petite cousine Emilie, déployer des grâces qu'elle n'a pas.

Le lendemain assez tard, au moment où il vient de se lever, Charles entre dans sa chambre.—Eh bien, mon cher, que penses-tu de ta journée ?—J'en suis enivré.—Avoue que Paris est un séjour charmant.—Délicieux.—Et tu vas le quitter dans huit jours ?—Non, non, je suis déterminé à rester encore deux mois avec vous. —Bon ! et ta petite cousine Emilie, que dira-t-elle de cette longue absence ?—Oh ! je lui écrirai.—Elle te grondera.—Nous nous reconcilierons —Et puis vous vous marierez. Pauvre Eugène ; en vérité tu me ferais rire, si tu ne me fesais pitié, avec tes amours de province.—Mes amours de province ? ah ! si tu connaissais Emilie !—Je la connais assez pour me moquer de toi : a-t-elle les grâces de madame de Rémilly que tu as vue hier au bal ?—Non, mais. . . . — Danse-t-elle comme madame d'Ergeville ?—Non, mais. . —Se met-elle avec autant d'élégance et de goût que la jolie mad. de Jenissac ?—Non, cependant. . . . —Chante-t-elle comme madame d'Hermini ?—Oh non ; mais sa voix. . . . —Allons donc, sa voix ! ne parlons plus de cet enfantillage. Tu étais amoureux, je le conçois ; en province on n'a rien à faire, et l'oisiveté est la mère. . . . . . du ridicule. Je veux te parler d'une affaire plus importante, du placement de tes fonds. Tu voulais acheter une terre : c'est un projet extravagant. Il y a ici mille manières bien plus avantageuses de placer son argent. Nous trouvons des banquiers très-solides qui prennent le nôtre à un intérêt fort raisonnable. Avec sept cent mille francs je me fais fort de te procurer quarante mille livres de rente. Point de frais, point d'impôts, point de réparations, point d'embarras, c'est délicieux ! On n'achète une terre que lorsqu'on a le projet de s'enterrer. Je vais te conduire chez mon banquier, M. Corsanges ; c'est un fort honnête homme ; j'ai placé sur lui des sommes considérables, et je n'en ai jamais été dupe. Eugène approuve le plan que Charles lui propose.—Ce n'est pas tout, continue Charles ; il faut te mettre au niveau des gens riches. Tu as de la fortune, c'est pour en jouir. Il te faut des domestiques, un équipage dans le dernier goût. Pendant le séjour que tu feras à Paris, et qui durera, j'espère, plus long-tems que tu ne l'as projeté, il faut que tu tiennes ce qu'on appelle un bon ménage de garçon ; c'est le moyen d'attirer chez soi la meilleure compagnie, et d'être admis dans son sein ; c'est le moyen de voir les gens de lettres et les artistes. Je te conduirai dans les meilleures maisons de Paris ; tu donneras des fêtes ; toutes les portes te seront ouvertes, et tu meneras le genre de vie le plus agréable.

Eugène ne trouve pas une objection contre des conseils aussi sages. Il se livre à l'expérience de son ami, place son argent sur M. Corsanges,

et fait l'acquisition d'un charmant équipage. Il est enivré de sa situation nouvelle. Admis dans les cercles les plus brillans, dirigé par Charles qui taille en grand, et qui d'ailleurs passe pour un homme de goût, il donne des fêtes qui ne laissent rien à désirer. Il prie, à dîner un grand nombre de gens de lettres ; il leur lit ses vers au dessert, et ses vers sont trouvés admirables. Il invite aussi des acteurs, leur lit sa pièce, et reçoit des applaudissemens dont la sincérité n'est pas suspecte : il a grisé ses juges, et, comme dit le proverbe, *in vino veritas*.

Eugène est au comble du bonheur, recherché, prôné, fêté ; une multitude de goûts, de penchans qu'il ne se connaissait pas, se développent par la facilité qu'il trouve à les satisfaire. La soif du plaisir et la vanité, mère de toutes les folies, l'entraînent à qui mieux mieux vers sa ruine. La pauvre petite cousine Emilie est oubliée. Comment aurait-il pu garder son souvenir, au moment des plus brillans succès ; au moment où sa comédie vient d'être reçue avec les plus vifs applaudissemens ; au moment où son recueil de poésies fugitives, approuvé d'avance par tous les gens de goût, va paraître aux yeux du public, enlever tous les suffrages, et le placer au rang de nos poètes les plus agréables ? Quelle perspective à vingt ans, lorsque les séductions du luxe, du plaisir et de l'amour-propre ont encore tout l'attrait de la nouveauté !

Il est vrai que le bonheur dont jouit Eugène lui coûte un peu cher : les fêtes ont un peu dérangé ses finances ; il aurait vu dans un an disparaître une grande partie de sa fortune, si le jeu n'était venu à son secours. Il est heureux, il gagne des sommes considérables, et se promet bien de suivre cette veine de prospérité. Mais quel bonheur dure toujours ? La vie humaine est un jeu de hasard : tout est chance dans ce monde, tout dépend d'un coup de dé, et l'homme ne cesse de jouer qu'en cessant de vivre.

Une nuit funeste fait perdre au bon Eugène beaucoup plus d'argent qu'il n'en a gagné dans six mois. La veine épuisée dévore à mesure tout l'or de celui qui veut en tirer quelques paillettes. Eugène, en quinze jours, a perdu plus de cent mille écus. Cette perte lui fait ouvrir les yeux, il revient de son éblouissement, et se reproche son extravagance. Avec ce qui lui reste, il peut être encore riche en province, quoiqu'il ne le soit plus assez pour acheter cette belle terre, premier objet de ses désirs. Mais comment se décider à s'éloigner de Paris dans le moment où il est recherché de tout le monde, dans l'instant où ses poésies vont paraître ; où sa première comédie va être représentée sur le Théâtre Français ? On ne renonce pas si facilement à ses goûts, à ses plaisirs, aux jouissances de la vanité, et surtout à ses espérances.

Enfin, le Recueil est publié. Eugène est allé voir tous les critiques ; il leur a donné le dîner le plus exquis. Son ouvrage est recommandé aussi bien qu'ouvrage puisse l'être ; mais les ingrats journalistes n'ont pas eu l'esprit d'y voir même les traces du talent. Leurs oreilles, peu sensibles et peu délicates, n'ont pas trouvé dans de si jolis vers le moindre sentiment de l'harmonie. Il osent dire, les barbares, que ces vers là sont de la prose rimée, encore, encore...... pas trop bien rimée. Il est vrai qu'ils ont dit tout cela avec toute la politesse, tout le ménagement possibles ; ils ont rendu justice à l'esprit de l'auteur, et se sont plaints seulement de ce qu'il l'avait réservé pour une meilleure occasion. Eugène est furieux. Il attend, avec une vive impatience, que le succès de sa comédie le venge de ces insolens.

Il est enfin arrivé ce grand jour, où sa réputation littéraire ne sera plus douteuse ; on va jouer sa comédie ; sa cabale est prête, ses amis sont rassemblés en grand nombre. Il

a donné vingt dîners splendides pour s'assurer du succès de cette première représentation, si importante pour sa gloire. Il a envoyé cent bouteilles de *Madère sec* à un critique renommé ; il a joint à cet envoi un beau vase en argent, dont le couvercle est surmonté d'un oiseau, qui, les ailes déployées, semble tout prêt à prendre l'essor. Les acteurs sont dans les meilleures dispositions, et déjà l'on applaudit que la toile n'est pas encore levée. Tout présage le plus brillant succès, et ce présage sans doute n'eût pas été démenti, si, dès le second acte, un ennemi secret de l'auteur ne s'était emparé de l'esprit du plus grand nombre des spectateurs, et n'eût formé contre l'ouvrage une cabale furieuse, à laquelle la pièce ne put résister. Cet ennemi, qui joue au pauvre Eugène un tour aussi perfide, est l'ennemi juré de presque tous nos auteurs tragiques et comiques, c'est l'Ennui. Dès la première scène, il s'établit dans le parterre, il souffle de tous côtés l'impatience et la révolte. On commence par bâiller ; puis les murmures, puis les sifflets, mêlés de tumultueux éclats de rire, se font entendre de toutes parts. La cabale des amis est réduite au silence ; les acteurs troublés oublient leur rôle, et finissent par baisser la toile.

La douleur d'Eugène est facile à concevoir. Voilà toutes les illusions de son amour-propre détruites, toutes ses espérances dissipées. Gloire et fortune, tout lui échappe à la fois. Le lendemain, les journaux achèvent d'accabler l'auteur infortuné : le seul journaliste qui, dans ce concert de sanglantes critiques, cherche à le dédommager de sa chute, est celui à qui la veille il envoya ce beau vase d'argent surmonté d'un oiseau. Le *censeur* reconnaissant fait le plus bel éloge de la pièce, quoiqu'il ne l'ait pas entendue. Il tonne contre l'injustice du parterre, contre l'indécence et l'effronterie de la cabale. Je me souviens que cet article commençait par ces mots : *C'est un oiseau bien rare qu'une bonne comédie en cinq actes, etc.* . . . .

Eugène, après un échec aussi affligeant, ne songe plus qu'à s'éloigner de la capitale, sans dire adieu à ses nombreux amis, dont il redoute par-dessus tout, les consolations. Il forme le projet de réaliser les fonds qui lui restent, et de se retirer dans une province éloignée, où son nom même ne soit pas connu. Il va chez son banquier, pour lui redemander son argent. C'est là que l'attend un nouveau coup de foudre plus terrible que le premier. Il apprend que l'honnête M. Corsanges vient de partir dans la nuit, et qu'il fait une banqueroute complète, après avoir emporté la fortune d'une quantité de familles qui lui avaient donné toute leur confiance.

A cette nouvelle, Eugène reste comme anéanti. Il remonte dans sa voiture sans dire un seul mot. Rentré dans son appartement, il se livre à toute sa douleur. Il a des dettes ; son mobilier, sa petite terre du Bourbonnais, suffiront à peine pour les payer. Il se voit sans ressource, obligé de solliciter les secours de la pitié, après avoir reçu les hommages de la flatterie. Dans les premiers transports de sa fureur, il vole chez le jeune Fouville, son conseiller perfide. C'est lui qu'il accuse de sa ruine, il brûle d'en tirer vengeance. Mais, en arrivant chez Charles, il le trouve lui-même désespéré. Ce jeune étourdi, victime comme lui de son imprudence et de sa légèreté, avait placé presque toute sa fortune entre les mains de M. Corsanges. Le malheur de Charles désarme Eugène.

Il sort et dirige ses pas vers l'hôtel d'un homme en place qui jouit d'une grande fortune et d'un crédit très-étendu. Cet homme était un de ses amis, et lui avait cent fois offert ses bons offices. Eugène lui fait part de sa déplorable situation, et le prie en grâce de lui procurer quelque moyen

d'existence. " Je puis vous occuper utilement pour vous et pour moi, lui dit cet ami généreux ; j'ai beaucoup de dépêches à faire, c'est vous qui vous en chargerez, mais sous une condition : c'est que vous ne les mettrez pas en vers.

Il rentre chez lui, dévoré d'un sombre chagrin ; il n'avait tenu qu'à lui d'être riche, heureux et considéré ; le voilà critiqué, sifflé, bafoué, ruiné. Que faire ? que devenir ? C'est alors que l'image de sa petite cousine Emilie vient s'offrir à sa pensée. Pour ajouter à son malheur, ce premier amour qu'elle lui avait inspiré vient de renaître dans son cœur avec plus de force que jamais. " Emilie ! chère Emilie ! se dit-il, pourquoi n'ai-je pas suivi le premier mouvement de mon cœur ? il m'entraînait vers le bonheur en m'entraînant vers toi. De folles passions m'ont égaré. De quel front oserai-je me présenter devant toi, femme adorée ! quels reproches n'ai-je pas mérités ! que tu dois me mépriser !....ah ! je ne puis supporter cette idée. Je ne puis survivre à la perte de ton amour, de ton estime, de mes espérances, de mon honneur. Je n'ai plus qu'un seul parti à prendre, celui de m'arracher une vie que je traînerais dans l'opprobre, les regrets et la misère......A ces mots il ouvre son secrétaire, et saisit un pistolet ; il va se brûler la cervelle, quand la porte de son cabinet s'ouvre tout-à-coup. Il entend pousser un cri, il tourne les yeux, et voit sa petite cousine Emilie elle-même qui vole vers lui le désarme, et tombe évanouie dans ses bras.

Je ne dépeindrai point la joie et l'étonnement d'Eugène. Bientôt Emilie ouvre les yeux, les porte sur son amant avec un doux sourire, et lui dit : Tu te repens, tout est pardonné. Eugène est à ses genoux ; il baise et baigne de larmes les jolies mains qu'elle lui abandonne ; et, lui racontant l'histoire de sa brillante fortune et de ses extravagances, à commencer par les châteaux en Espagne qu'il avait faits à la chasse, jusqu'au moment de sa ruine complète, il implore mille fois un pardon qui vient de lui être accordé.

L'indulgente Emilie savait par cœur toutes les folies de son cousin. Quelque tems après le départ d'Eugène pour Paris, elle avait écrit à une amie intime qu'elle avait dans la capitale, et qui l'informait soigneusement de toutes les démarches du jeune étourdi. " J'étais sans cesse occupée de vous, lui dit-elle, J'avais l'espoir que vous reviendriez un jour de toutes vos erreurs. Tant que vous avez été dans une situation brillante, je me suis bien gardée de troubler vos plaisirs et vos illusions : mes lettres ou ma présence vous eussent reproché quelque chose, et les passions n'aiment pas les reproches. Mais lorsque j'ai su que vous aviez perdu la meilleure partie de votre fortune, quand j'ai vu dans les journaux la critique de vos ouvrages et la chute de votre pièce, je me suis dit : il est malheureux, volons à son secours. M. de S***, l'un de mes oncles, était à la veille de partir pour Paris ; il m'offre une place dans sa voiture, me dépose en arrivant chez mon ami qui loge heureusement dans cette rue, et prend lui-même un appartement dans un hôtel encore plus voisin de vous ; il apprend ce matin la banqueroute de Corsanges ; seul il m'en parle ; nous accourons ici ; vous étiez sorti, nous dit-on, et nous prenons le parti de vous attendre. De ce cabinet nous avons tout vu, tout observé. Heureuse de vous avoir arraché au désespoir le plus funeste, je voudrais faire plus, Eugène, je voudrais vous rendre vous-même au bonheur. Vous savez que je n'étais pas riche ; cependant ma fortune a pris un peu d'accroissement depuis votre départ du Bourbonnais. Une parente m'a laissé quelque chose en mourant. Je vous offre de partager avec moi ce que le ciel a bien voulu me donner, si toutefois ce cœur qui

n'a point changé peut vous dédommager des biens que vous avez perdus.

A peine Eugène avait-il eu le tems de se jeter aux pieds d'Emilie, et de lui bégayer une réponse dictée par la reconnaissance et le plus tendre amour, qu'il vit sortir du cabinet M. de S*** qui jusque-là n'avait pas voulu troubler les premiers transports des deux amans. Il les conduisit tous deux chez l'amie de sa nièce, et, quelques jours après, leur mariage fut célébré sans aucun appareil ; l'amour et l'amitié firent tous les frais de la noce, et dès le lendemain les deux jeunes époux reprirent le chemin du Bourbonnais.

Ils n'étaient plus qu'à quelques lieues de Moulins, lorsqu'ils furent surpris par la nuit. Les ténèbres devenant insensiblement plus épaisses, Emilie craignit de continuer plus long-tems sa route dans des chemins que le postillon pouvait à peine distinguer. Elle manifesta le désir de s'arrêter jusqu'au lendemain dans la première ferme. Le postillon exécute cet ordre et après quelques minutes il entre dans la cour d'une vaste métairie. Eugène et Emilie demandent au fermier de vouloir bien leur donner à souper et à coucher pour cette nuit. Les bons habitans des campagnes sont hospitaliers ; le fermier et la fermière s'empressent d'offrir aux voyageurs un souper frugal ; puis on leur donne une chambre dans laquelle est un bon lit. Ils se couchent, après s'être entretenus quelque tems de la bonhomie et de la cordialité de leurs hôtes. Chère Emilie, dit Eugène ! que j'aime une vie simple et tranquille ! Vois ces bons fermiers ; comme ils ont l'air heureux ; ils ne sont pas riches, mais ils ont le nécessaire, et peuvent encore donner l'hospitalité. Je travaillerai comme eux, et près de toi je serai plus heureux dans la médiocrité, que je ne l'étais sans toi au milieu de toutes les superfluités de l'opulence. Emilie sourit ; un doux sommeil ferma bientôt leurs yeux, et ils ne se réveillèrent qu'à huit heures du matin.

Après s'être levés, les deux époux sortent de la ferme. Emilie a manifesté le désir de faire une petite promenade à pied aux environs de cette belle métairie. A peine sont-ils sortis de la cour du fermier, qu'ils entrent dans une autre cour d'une vaste étendue, et plantée d'arbres magnifiques. Eugène aperçoit à droite et à gauche de belles avenues d'ormeaux, et à peu de distance un château fort élégamment bâti.—Ah ! ah ! dit-il, quelle est cette jolie terre ?—Ce pays est riant, dit Emilie.—Il est délicieux, répond Eugène. De beaux arbres, des eaux pures et abondantes, une charmante perspective........Cette habitation est un séjour enchanteur. Ah ! ma chère Emilie ! voilà ce que j'aurais dû t'offrir si.....—Ne rappelons point le passé, dit Emilie ; nous nous aimons, nous sommes réunis, nous n'avons rien à regretter. Eugène est curieux de visiter l'intérieur du château. Il rencontre un domestique et lui demande si les maîtres de cette maison l'habitent en ce moment.—Pas encore, lui répond le domestique, mais nous les attendons ; si vous le désirez, monsieur, il vous est permis d'entrer.

On les conduit dans un salon fort bien meublé. Emilie fait asseoir Eugène sur une ottomane ; le jeune homme promène un œil admirateur sur l'ameublement, sur les glaces, et répète à plusieurs reprises : Quel est donc l'heureux propriétaire de ce joli château ?—Et si c'était toi ? lui dit Emilie.—Je suis curieux de le connaître, poursuit Eugène, sans avoir l'air d'entendre le peu de mots qu'Emilie a prononcés ; comment se nomme-t-il ?—Eugène de Croizerolles, répond Emilie, en fixant les yeux sur les siens, pour saisir tout ce qui se passe dans son âme, et elle répète encore son nom ; Eugène se tait. Il interroge à son tour les yeux d'Emilie. Il ne peut concevoir que ce parc, ces avenues, ces bois, ces

prairies, cette ferme, puissent appartenir à sa femme ou à lui. Si cependant Emilie plaisante, il trouve le jeu bien cruel. Quelque coupable qu'il ait été, il la croyait trop généreuse pour le punir de cette manière. Il hésite encore: une larme roule dans ses yeux. Mais Emilie ne l'a pas plutôt aperçue, qu'elle se jette dans ses bras. Oui, mon cher Eugène, lui dit-elle, oui, tout ceci t'appartient, puisque mon amour te le donne. Deux mots feront cesser ton étonnement. Tu sais qu'avant ton départ pour Paris, madame d'Orban, ma tante, m'avait fait appeler auprès d'elle. Sa fille unique était dangereusement malade, et ma tante était dans de violantes inquiétudes pour un enfant qu'elle idolâtrait. Malgré tous mes soins et ceux de sa mère, ma jeune cousine mourut. Ma pauvre tante, qui ne respirait que pour elle, n'avait cessé de pleurer et de veiller pendant la longue et dangereuse maladie qui venait d'emporter ce qu'elle avait de plus cher au monde ; elle ne tarda pas à suivre sa fille au tombeau. Madame d'Orban avait une grande fortune ; touchée de mes soins et de mon attachement, elle m'a fait sa légataire universelle. J'ai vendu ses biens, qui m'éloignaient d'un pays où j'ai reçu le jour, où mon amour pour toi a pris naissance, et j'ai acheté cette jolie terre, avec l'espoir de te l'offrir. Pardonne si le plaisir de la surprise que j'ai voulu te ménager........—Ne parle point de pardon, mon Emilie, interrompt Eugène. Tu n'as pas voulu m'affliger, je le sais. A qui la faute, enfin, si cette surprise ne pouvait manquer d'avoir pour moi un peu d'amertume ? Ma punition est bien légère ; plût au ciel qu'en voulant te ménager une autre surprise, je ne me fusse pas attiré d'autre châtiment!.... Pendant un moment, son front s'obcurcit encore ; mais, reprenant bientôt sa sérénité : Non, dit-il, non, je ne suis point jaloux, ma chère Emilie. Ce triomphe t'appartenait. Toi seule tu méritais de réaliser ces projets rians que j'avais su former, et que des passions développées subitement par une prospérité inattendue, m'ont empêché d'exécuter ! Que d'amour ! quelle générosité ! quelle délicatesse ! Et j'avais pu....... Brisons là, mon ami, interrompt vivement Emilie. Bien d'autres à ta place n'auraient pas été plus sages que toi. J'ai toujours ouï dire que *les beaux projets, formés dans l'infortune, étaient souvent démentis par la prospérité.*—Et moi, dit Eugène, en l'embrassant de nouveau, je sens qu'on a bien raison lorsqu'on dit que le hasard peut nous procurer une fortune brillante, mais qu'un bonheur pur et durable ne peut nous être offert que par la vertu.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DU DOCTEUR EHRENBERG,

Ecrite le 27 Novembre 1821, *de sa tente près de* EH-SUAN, *dernière Ville de la Frontière méridionale de l'Egypte et adressée à M. le Docteur Koreff.*

Nous vous adressons quelques lignes pour vous faire part de nos démarches et de nos recherches. L'occasion qui s'offre à nous de faire passer des lettres au Caire est trop pressante pour nous permettre d'envoyer à S. Exc. le prince grand-chancelier notre troisième rapport. Nos premières écrits sont partis du Caire, le 30 Mars, et doivent parvenir par la voie d'Alexandrie et de Livourne. Nous espérons pouvoir, à notre arrivée à Dongola, remplir le devoir si honorable pour nous, de tenir S. Exc. au courant des principaux événemens de notre voyage.—Je supprime les circonstances qui ont contribué jusqu'ici à rendre notre séjour en Egypte assez désagréable. Nos plus grands ennemis ont été, pour moi, une fièvre nerveuse très-violente, et pour nous deux des ophthalmies, qui ont duré plusieurs mois. Cependant, quoique deux de nos compagnons soient morts: quoique trois autres, qui les avaient remplacés, aient perdu courage et nous aient quittés, nous conservons notre fermeté et nous nous avançons avec prudence.—Comme vous nous avez surtout recommandé les recherches sur les poisons connus en Egypte, nous avons déjà desséché les feuilles des plantes vénéneuses les plus connues dans ce pays.—Nous avons recueilli avec soin dans des flacons le suc de celles de ces plantes qui sont *laiteuses* (milchenden). Nous avons aussi recueilli le suc d'un vert jaunâtre extrait des dents venimeuses du Cerastes, du Naja-Haje, et nous avons commencé à conserver les dards du scorpion et les vessies qui servent de réceptacle au poison.—Voici un fait digne d'être connu: une *mygale*, qui ressemblait pour la grandeur au M. avicularia, mais en différait par plusieurs caractères distincts, à peine morte, exhala une odeur et un *feu bleuâtre* tellement forts, qu'elle en éclaira et remplit une salle vaste et bien aérée. Quant aux scorpions, nous en avons jusqu'à présent trouvé huit sortes différentes, dont cinq dans le désert de Lybie et près d'Alexandrie, et la plus grande sur les frontières de la Barbarie, près de Gasi Choltrebie. Nous en avons rencontré trois autres espèces, du Caire jusqu'à Essüan. Tous ces scorpions sont jaunes, tirant sur un brun noir, et nous avons eu occasion de les examiner assez bien. Ceux que l'on trouve dans la Haute-Egypte passent pour les plus venimeux; et comme celui que nous avons désigné sous le nom de *Scorpio* (Buthac) *Cahirinus* est le plus grand, et le plus commun, il est probable que toutes les relations ne se rapportent qu'à lui.—Un Franc, M. Rufeau ou Rousseau, qui s'occupe de rechercher les antiquités égyptiennes et de prendre des copies d'objets d'histoire naturelle, à Luxos, près de Thèbes, nous racontait qu'une de ses jeunes négresses venait de mourir des suites d'une piqûre de scorpion, au milieu des plus cruelles douleurs, et que, depuis peu de tems, il avait eu connaissance de plusieurs faits du même genre. Moi-même, quoique j'eusse déjà pris avec de grandes précautions plus de cent de ces animaux dans mes mains, j'ai été dernièrement blessé au doigt par l'un d'eux. Au moment de la piqûre, j'éprouvai une douleur péné-

trante qui m'ébranla comme une étincelle électrique. Quoique je ne négligeasse pas de sucer aussitôt avec force la blessure jusqu'à l'apparition du sang, le sentiment de la douleur devint plus vif, après quelques minutes. Je bandai fortement le doigt. Les douleurs, qui continuaient toujours, s'étendirent peu à peu jusqu'à la jointure de la main, et bientôt jusqu'au coude, dans la partie intérieure du bras, et se fesaient sentir comme une crampe. Au bout d'une heure, je n'éprouvai cette vive douleur qu'à la place de la blessure, dont les alentours commencèrent à s'enfler. Après trois heures, il ne restait plus dans le doigt qu'une sensation d'engourdissement, qui disparut le jour suivant. J'ignore si une disposition au sommeil que j'éprouvai le soir était causée par cette blessure ou par un catarrhe qui se déclarait.— Nous fûmes témoins d'un autre événement du même genre, au village de Saulin, province de Tajum. Un soir, le Kaimakahn entra dans notre appartement, poussant des cris, et demandant du secours. Il avait été piqué par un animal venimeux et souffrait de fortes douleurs. Le docteur Hemprich fit, à l'endroit blessé du doigt, une incision, et banda le doigt, qui saigna abondamment. Le lendemain, le blessé se trouva complètement guéri. Nos recherches sur le scorpion, auteur de la piqûre, furent infructueuses. Il paraît qu'en général la piqûre de scorpion est plus dangereuse pour les enfans que pour les hommes faits.—Lorsque les Arabes rencontrent des serpens ou des scorpions, ils les retiennent avec un bâton ou quelqu'autre instrument, puis brisent leurs dards avec des pierres ou avec un couteau. Jamais nous n'avons vu dans les mains d'un Arabe un animal venimeux non mutilé, c'est pourquoi lorsque des *schlangensänger* (avaleurs de serpens) ou autres Arabes nous apportaient de ces animaux, nous ne les avons presque jamais conservés dans l'esprit de vin.—Nous nous occupons de rassembler des détails sur ces divers objets.

VIE DE BOUDDHA.

(*Conclusion*.)

Une autre fois un puissant roi de la race des *Makha-Ransa* vint visiter en cérémonie le saint, lui présenta les *huit joyaux*, et lui adressa ces paroles : "Souverain, dont la puissance est sans bornes, grand héros qui a vaincu toutes les tentations, nous te prions de vouloir, par tes instructions salutaires, faire avancer le bonheur de l'humanité."— Mais cette prière ne le persuada pas non plus, jusqu'à ce que *Khourmousta-Tangri*, accompagné de trente-trois princes des génies, se présentât devant lui pour l'adorer. En lui remettant un *Doung**, il lui dit : "Inventeur du remède le plus efficace et de l'eau du salut, délivre enfin de leur misère tous ceux qui sont créés pour souffrir, et fais retentir tes instructions célestes pour les humains ensevelis dans un profond sommeil." Cinq disciples de *Bouddha* qui se trouvèrent présens, savoir ; *Djanchi-Godinia, Datol, Langba, Mingtsan* et *Sangdan*, furent saisis d'étonnement et s'écrièrent : "La sainteté de notre maître est véritable, fesons-lui notre première adoration." C'était le moment de leur épreuve ; ils fixèrent leurs yeux sur sa face pour se convaincre de sa sainteté. *Djanchi-Godinia* fut le premier dont la foi vainquit tous les doutes ; il

* *Doung* est une grande coquille de mer, qui sert d'instrument musical dans les temples des Bouddhistes.

tomba à genoux et adora son maître en lui rendant les honneurs divins, et en fesant neuf fois le tour de sa tente. Son exemple entraîna les quatre autres disciples, ils adorèrent tous *Chakia-mouni*, se présentèrent devant lui en disant : "Si tu es le "plus saint de tous les hommes, "daigne t'asseoir sur le trône des "saints des tems passés, qui est "établi à *Warnachi*, et commence "ta vocation d'instituteur universel." Une majesté divine rayonna alors sur la face du saint; et il se décida de céder à leurs instances. De suite il se transporta à *Warnachi* pour y faire son entrée. Trois fois il fit le tour de cet endroit avant de monter, absorbé en contemplation, sur le trône d'*Ortchilongi-ebektchi bourkhan*, d'*Altan-tchidaktchi* et de *Gerili-Sakiktchi*, qui étaient les fondateurs et princes des trois époques religieuses antérieures. A cette occasion on établit la place sacrée du *trône primitif de tous les saints*.

Chakia-mouni resta d'abord inconnu, et se voua aux préparatifs pour son nouvel état. Accompagné de ses disciples, il se rendit au bord de l'Océan, traversa les déserts, et récita en secret les conjurations nécessaires.

Les grands de l'empire venaient le visiter lorsque avec ses disciples il se trouvait dans leur voisinage. Un jour, deux marchands passèrent près de lui avec une caravane de cinq cents éléphans chargés; lorsqu'ils aperçurent *Chakia-mouni*, ils lui présentèrent des vases d'or et d'argent remplis de pierres précieuses, et dirent en l'adorant : "Seigneur, "nous sommes une caravane mar-"chande de cinq cents personnes, "fais-nous la grâce de nous com-"muniquer les prières que nous "devons réciter pour notre bonheur, "et pour la réussite de notre entre-"prise." Il accomplit leur demande, leur écrivit des prières pour le bonheur, et leur communiqua son premier ouvrage contenant des demandes et des réponses sur l'astronomie, et les vingt-huit signes du Zodiaque. Alors il se rendit à *Warnachi*, où il exposa sa doctrine au milieu d'une foule innombrable d'auditeurs de toutes les classes.

Dans la première année de son état de précepteur du genre humain, le 4e jour du mois moyen de l'été, *Chakia-mouni* instruisait ses cinq disciples sur l'origine et la nécessité de la foi, en leur disant : "L'état "universel de misère, c'est-à-dire le "monde humain est la première "vérité ; le chemin du salut est la "seconde vérité ; la tentation et la "séduction qu'on y rencontre sont "la troisième ; et la manière de les "combattre et de les vaincre est la "quatrième." Sur ces quatre vérités il leur donna l'explication suivante : "Dans le cours de la vie humaine, "aucun moment de plaisir ne peut "être égalé à la vérité ; aussi le "nomme ce monde un véritable état "de misère, et la pratique des pré-"ceptes de la foi le plus grand "bonheur. Considérez la quadruple "condition de l'homme ; les peines "de la naissance ; le cours de la "vie jusqu'au pénible état de la "vieillesse ; l'affliction d'être as-"sujéti aux maladies, et l'amer-"tume de la mort.—Quelle douleur "l'homme ne souffre-t-il pas à la nais-"sance ? Dans ce moment d'une "peine inexprimable, il est privé "de ses sens et suffoqué par des "douleurs aiguës. Examinez après "l'état misérable de l'homme, pen-"dant le cours de sa vie jusqu'à la "vieillesse ; la peau devient sèche, "ridée et ressemble à du vieux par-"chemin, la chair qui couvre les os "se sèche et se consume, le sang "même qui parcourt les veines di-"minue et perd de sa fluidité ; la "stature si droite de son corps se "courbe ; la faiblesse des yeux "commence, et bientôt ils n'aper-"çoivent plus les montagnes qui "s'élèvent devant eux ; le sens de "l'oreille devient si dur qu'il n'en-"tend pas même le son de la "trompe ; la bouche perd ses dents,

" et l'odorat disparaît. La diminu-
" tion des forces corporelles exige
" un bâton pour appui, et les facultés
" de l'âme se changent en distraction
" et en oubli, et disparaissent à la
" fin tout-à-fait, de même que le
" sens du goût se perd. — Considérez
" ensuite les maladies auxquelles
" l'homme est exposé pendant qu'il
" vit dans ce monde, à combien
" d'observations ne donnent-elles pas
" lieu ? Leur nombre monte à 420.
" Quelle misère de voir ses forces
" dépérir! Hors d'état de se lever
" à volonté, et contraint d'être cou-
" ché, l'homme n'a pas même pour
" lors du repos. Souvent il lui
" paraît que le cœur lui a monté au
" gosier, et que l'intérieur du corps
" soit rempli de vent. La nuit lui
" semble plus longue que le jour, et
" un jour a pour lui la durée d'un
" mois. Les mets les plus exquis
" sont pour lui sans saveur comme
" du bois, et les meilleurs coussins
" lui paraissent des épines; le blanc
" des yeux devient jaune, et le rouge
" de la peau et du sang prend une
" couleur bleuâtre. Intérieurement
" il commence à devenir son propre
" ennemi, le sentiment de sa misère
" augmente son découragement et
" son affliction, lorsqu'il s'écrie en
" soupirant : Hélas ! quand serais-je
" délivré de ces maux ! — Voilà
" l'homme gémissant de douleurs
" inouïes, et étendu comme un pois-
" son privé de son élément, et jeté
" sur le sable brûlant.

" La misère devient plus grande
" à l'approche de la mort. Alors
" vous êtes entouré de vos parens
" et amis, qui pleurent et se lamen-
" tent, et qui sont suffoqués par la
" douleur. Votre corps est étendu
" comme une montagne écroulée ;
" votre imagination voltige, sembla-
" ble à la flamme chassée par le vent,
" et des images terribles se présen-
" tent à vos yeux. Les forces vi-
" tales, qui diminuent d'un moment
" à l'autre, ressemblent à un terrain
" que les flots de l'eau emportent
" entièrement. La vie intérieure
" s'évapore comme la fumée, le feu
" qui chauffe le corps s'évanouit, et
" toute la chaleur extérieure se
" resserre dans le centre ; le naturel
" jadis si fougueux ressemble alors
" à la lueur froide du ver luisant.
" Toute activité intellectuelle se perd
" peu à peu dans la matière, les
" signes extérieurs de la vie parais-
" sent promettre la plus longue du-
" rée ; mais l'époque est écoulée
" pendant laquelle les esprits vitaux
" devaient être répandus dans le
" corps, et ils quittent ses membres
" pour se concentrer dans un seul
" point.

" Mais ce qui semblait être leur
" annihilation n'est souvent qu'une
" rude préparation, qui rend la vie
" semblable à une flamme privée de
" l'air extérieur. La destruction
" totale de la force vitale a différens
" degrés. En premier lieu sa trans-
" formation ressemble à l'ombre,
" quand la lune brille au ciel étoilé
" le plus clair ; de cette faculté
" sensitive momentanée elle passe au
" point de la faculté sensitive du
" *vide parfait*. De là elle entre
" dans l'état sensitif d'un rayon de
" soleil momentané, qui jette un
" éclat de couleurs élémentaires ; de
" cet état elle revient de nouveau à
" n'être qu'un point lumineux offus-
" qué par les nuages ; alors a lieu
" la dissolution et la destruction dé-
" finitive de toute qualité sensitive.
" Par cette triple contraction de la
" force vitale, les esprits vitaux qui
" ont leur demeure dans le cerveau
" et dans l'empire du nombril, se
" réunissent et se resserrent dans le
" cœur, pour s'y éteindre totale-
" ment."

Tel fut le contenu principal de la première séance dans laquelle *Chakia-mouni* exposa le système de sa nouvelle religion à ses cinq disciples. Ce système se trouve entièrement dans le grand ouvrage, appelé en tibétain *Gandjour*, dont le nom signifie *Instruction verbale*, et que ses sectateurs regardent comme la plus ferme colonne de sa doctrine. Il fut

écrit, par ses disciples, sous la dictée de leur maître, et consiste en 108 gros volumes. On y a joint encore 12 volumes de métaphysique, qui portent le nom de *Iæm*, et qui furent composés pour les îles de la mer de l'Inde. Chaque volume du *Gandjour* est accompagné d'un autre contenant le commentaire ; de sorte que le nombre de tous les volumes de cet ouvrage monte à 232, et alors il porte le nom de *Gandjour*. Ce corps immense exige pour son transport plusieurs chameaux. Il fut traduit en mongol par l'ordre de l'empereur *Khian-loung*, et imprimé en deux différens formats. On ne le vend pas sans une permission particulière, et le prix d'un exemplaire est de 1000 onces d'argent.

Chakia-mouni, prêchant à *Warnachi*, soutint souvent des discussions théologiques avec les adorateurs du feu de la Perse, nommé *Ters* dans les livres mongols d'ancienne date. Ces *Ters* étaient les ennemis jurés de la religion indienne. A l'époque de la réformation faite par *Chakia-mouni*, les sectateurs de *Chiwa* se sentirent trop faibles pour combattre sa nouvelle doctrine; alors *Dewadat*, l'oncle paternel et grand ennemi de *Chakia-mouni*, se mit à la tête de ses antagonistes et adopta la croyance des *Ters*, qu'il tâcha aussi d'introduire à la cour de plusieurs petits princes de l'Inde. Il fit venir six des principaux docteurs de cette secte pour les opposer à son neveu, à une grande fête où tous les princes étaient assemblés, croyant renverser par leur aide la nouvelle doctrine de *Bouddha ;* mais il échoua totalement contre la sagesse de l'homme-dieu. Les quinze rois présens à cette fête se réunirent tous les jours, depuis le premier jusqu'au 15 du premier mois ; les six docteurs des *Ters* essayèrent dans ces assemblées d'attaquer et de vaincre *Chakia-mouni* par des moyens magiques. Sans les craindre, il triompha d'eux de la manière la plus glorieuse, par sa sagesse et par la seule force de ses raisonnemens : de sorte qu'après quinze jours de discussion, le chef de ses adversaires fut contraint de se prosterner devant lui et de l'adorer; tous ceux qui étaient présens se levèrent et suivirent son exemple. Par cette dernière victoire sa gloire et sa doctrine se répandirent dans toute l'Inde. En mémoire de cet événement, ses sectateurs célèbrent, jusqu'à présent tous les ans, les quinze premiers jours du premier mois.

Les premiers préceptes de *Chakia-mouni* expliquaient son système sur la nature de l'homme. Ils étaient suivis des principes moraux qui font la base fondamentale de toute religion, parce qu'ils apprennent à vivre et à agir d'après les lois divines dans toutes les circonstances diverses, et qu'ils établissent une harmonie heureuse entre la nature et la société humaine. Il déclara à ses disciples que son âme avait déjà pénétré les dix premières lois fondamentales de l'humanité, à l'époque de chacune des trois époques antérieures de la véritable croyance. Il se glorifia d'être le premier des Brahmes, et le sage royal par excellence, qui avait passé par d'innombrables incarnations mondaines, et qui par sa propre force était parvenu à approfondir les principes de la foi véritable.

Il disait que le système de sa métaphysique existait déjà depuis les innombrables régénérations du monde et des planètes, et qu'il était fondé sur le principe que tout ce qui est créé et tout ce qui est pensé par l'homme rentrait finalement dans le vide et le néant. Les mêmes idées sont énoncées dans les propres paroles de *Chakia-mouni*, qui se trouvent conservées dans le livre intitulé *Ulligerun-dalai*. Le même ouvrage dit aussi que la masse des ossemens de ses corps, morts dans le péché pendant ses différentes incarnations, dépassait en grandeur des planètes entières ; que la quantité du sang répandu, par les innombrables déca-

pitations qu'il avait subies pour peine de ses crimes, égalait celle des eaux de l'Univers. Que *Chakia-mouni*, ayant reconnu sa scélératesse, se prit lui-même en horreur, et qu'enfin il avait été illuminé par un esprit, qu'il appelle son maître. Ce fut lui qui l'instruisit d'une manière miraculeuse et avec des peines infinies, dans les premiers principes de la morale. Le saint suivit les conseils du maître, et, pour profiter de son instruction, il renonça à l'empire et au trône. Alors le maître lui dit: "Le disciple doit avoir assez de fer-"meté pour se sacrifier lui-même; "sans pénitences corporelles, aucune "instruction ne peut prendre racine. "Sa première pénitence consiste en "ce que mille bougies allumées "doivent être appliquées à son "corps." *Chakia-mouni* consentit à se soumettre à cette épreuve; et, pour détruire les suites de son impiété, il se coucha pour laisser planter sur son corps un nombre infini de mèches allumées. En même tems il pria humblement son maître de l'instruire auparavant, puisqu'il pourrait mourir dans les douleurs. Son maître lui communiqua alors les quatre thèses suivantes:

"Les trésors peuvent être épuisés.

"Ce qui est élevé est exposé à la "chute.

"Ce qui est réuni peut être dis-"persé.

"Ce qui vit est assujéti à la mort."

Dans un moment *Bouddha* fut guéri de ses plaies, et son envie insatiable de s'instruire, nourrie par un nombre infini de maximes salutaires. Cependant cette envie ne le quitta pas, et bientôt il se soumit à une nouvelle pénitence, qui consista en ce qu'il se fit ficher un millier de clous dans le dos, pendant qu'il reçut l'instruction suivante:

"Tout ce qui est visible doit périr.

"Ce qui est créé est assujéti à une "fin déplorable.

"Toute croyance appartient au "royaume du néant.

"L'Univers n'existe que dans "l'imagination."

Le désir de s'instruire ne quitta pas encore le saint, qui se soumit à une troisième expiation en entrant dans un four ardent, comme son maître le lui avait prescrit. Deux des plus hauts génies le conduisirent par la main jusqu'à l'ouverture, et une troupe de mille autres anges éteignit de suite la flamme de neuf toises de hauteur, par une pluie de fleurs. Alors *Chakia-mouni*, absorbé en adoration et en humilité, reçut la troisième instruction, savoir:

"La force de la miséricorde éta-"blie sur des bases inébranlables.

"L'éloignement total de la cru-"auté.

"Une compassion sans bornes "envers toutes les créatures.

"Une constance imperturbable "dans la foi.

"Voilà les guides sur le chemin "de la sainteté."

La quatrième et dernière épreuve à laquelle le disciple se soumit, était l'offre de faire le sacrifice de son propre corps; le maître lui disait:

"Pour que mes doctrines ne "soient jamais oubliées, elles doivent "être écrites sur ta peau, avec un "poinçon fait de tes os et trempé "dans ton sang."

Il sortit glorieux de cette épreuve, comme des autres, et pendant qu'il souffrait il reçut les maximes fondamentales de toute morale, qui sont les règles de la marche dans la plus parfaite connaissance de soi-même, savoir: 1° De ne pas tuer; 2° de ne pas voler; 3° d'être chaste; 4° de ne pas porter un faux témoignage; 5° de ne pas mentir; 6° de ne pas jurer; 7° d'éviter toutes paroles impures; 8° d'être désintéressé; 9° de ne pas se venger; 10° de ne pas être superstitieux. Ces dix commandemens devinrent plus tard le principal fondement de sa nouvelle loi.

Bouddha, ayant répandu sa doctrine dans l'Hindoustan, disait, peu

de tems avant sa mort, qui arriva quand il était âgé de 80 ans, que cette doctrine existerait pendant 5000 ans; qu'alors il viendrait un autre homme-dieu, nommé *Maidari*, pour être le précepteur du genre humain. Pendant cette période, sa religion souffrirait des persécutions considérables, et ses sectateurs seraient obligés de quitter l'Inde pour se sauver dans les plus hautes montagnes du *Tibet*; qui deviendrait le pays et la résidence de la véritable croyance. De là elle devait se disperser dans le monde entier et parmi tous les peuples. La persécution, prédite par lui, arriva effectivement dans l'Hindoustan, quelques siècles après la naissance de J.-C.; les sectateurs de *Bouddha* se sauvèrent alors dans les montagnes du nord.

Au commencement du VII[e] siècle de notre ère, le roi *Srong-bdzan-sgambouo**, régnait à *H'lassa* (Lahsa) dans le Tibet. Ce prince, qui avait quelques connaissances de la religion de *Bouddha*, envoya son premier ministre *Touomi Sambouoda* dans l'Inde, pour y étudier la doctrine de *Chakia-mouni*. Revenu au Tibet, ce ministre composa deux alphabets pour sa patrie, dont l'un se nomme *Kdzab*, et l'autre *K'char*. Il avait pris l'indien pour modèle.

Srong-bdzan-sgambouo fut reconnu pour être une incarnation de *Khomchim-Botisato*. Il plaça à *H'lassa* le principal temple du pays. Un autre, nommé *Boudd'ala*, fut construit sur une très-haute montagne. Dans de beaux sites et aux bords des rivières, on établit des couvens et des écoles, parmi lesquels les plus célèbres sont celles de *Brèboung*, *Djachi-Loumbo*, *Galdan* et *Sera*. D'autres temples entourés de villes et un grand nombre d'écoles, furent fondés dans le *Tanggout* et dans le pays des treize princes d'*Andoo*, ou *Amdoa*; entre ces temples celui de *Djuma-kurè* est le plus considérable.

J'ai publié cette vie de *Bouddha*, pour que les personnes qui ne sont pas prévenues par la manie des systèmes, puissent la comparer avec les traditions sur *Odin* ou *Wodan*, qui se sont conservées chez les peuples de l'Europe septentrionale. On a voulu prouver l'identité d'*Odin* et de *Bouddha*, et de leurs croyances. Je pense cependant qu'on reviendra de cette hypothèse insoutenable si l'on réfléchit que la loi du sectateur indien, n'a commencé de se répandre au nord de l'Hindoustan que soixante ans après J.-C., et beaucoup plus tard dans le Tibet et dans d'autres contrées de l'Asie centrale.

Au reste, il n'y a pas la moindre ressemblance entre le culte bouddhique et celui d'Odin; comme on peut s'en convaincre au premier coup-d'œil jeté sur les descriptions de ce culte données par Pallas et par moi*.

La religion de *Bouddha*, s'est introduite sans peine parmi les nomades asiatiques, parce qu'elle venait d'un pays policé, comme l'Inde; elle captiva les esprits de ces barbares, par la solennité de ses cérémonies. Si elle avait ressemblé au culte grossier d'*Odin*, elle aurait difficilement produit un si grand

* *Pallas* (Mongol. Vœlker, etc. II, p. 10), appelle ce roi *Sarang-san-Gambo*. C'est vraisemblablement le fondateur de l'empire des *Thour-fan*. Les auteurs chinois l'appellent *Lun-tsan So-loung tsan*. Le nom tibétain de *Srong-bdzan* paraît être caché dans *So-loung-tsan*; d'autant plus que l'*o* dans *so* est bref, et que les Chinois n'ont pas de *r*, pour lequel ils mettent un *l*. Dans les années appelées *Khai-houang* (580 à 599 de J. C.), ce roi de Tibet soumit à son empire une grande partie de l'Asie centrale.

* Dans le premier volume de l'édition allemande de mon Voyage au mont Caucase.

effet. De même, je crois que la croyance chrétienne, privée de la pompe imposante du culte catholique, fera difficilement des progrès parmi les habitans farouches du Caucase, et chez les hordes mongoles de la Sibérie, malgré le zèle apparent des missionnaires anglais et écossais.

KLAPROTH.

LES LEÇONS

DE LA VÉNÉRABLE PARI-BANOU.

UN des descendans de ce grand Sultan des Indes à qui son épouse raconta des histoires pendant mille et une nuits, aussi amateur de contes que cet illustre Schariar dont il portait le nom, avait conquis le royaume de Cachemire. Les agrémens de ce pays le séduisirent tellement qu'il y fixa le siége de son empire, et appela à sa cour, non des savans et des politiques, mais les beaux esprits qui excellaient à inventer des contes. Les Arabes, si célèbres dans cet art, y étaient surtout accueillis avec distinction. Sa curiosité était si insatiable qu'elle ne tarda point à épuiser les imaginations les plus fécondes, et comme il avait la mémoire bonne et qu'il ne voulait pas entendre deux fois la même histoire, les plus ingénieux conteurs se trouvèrent enfin réduits à garder le silence. L'ambition d'être admis à la cour. l'espoir d'obtenir des récompenses, enhardirent quelques plats inventeurs à se présenter. Le Sultan, sans avoir beaucoup d'esprit, avait entendu jusque-là des récits tellement agréables, que ne pouvant en supporter de médiocres, il fit étrangler ceux qui osèrent abuser de sa patience, et ainsi refroidit tellement le génie des autres, que personne ne voulut se hasarder à divertir le Prince, de peur de blesser la délicatesse de son goût.

L'héritier présomptif de la couronne, à peine âgé de quatorze ans, s'annonçait déjà comme un prince de la plus belle espérance. On le nommait Habig, qui signifie *bien-aimé*, doux nom que justifiaient tous ceux qui s'approchaient de sa personne. La sultane Fatime, sa mère, l'adorait, et son père, le sultan Schariar II, prenait encore plus de plaisir à son entretien qu'aux plus ingénieux contes du monde. Ce qui l'attachait surtout à cet aimable Prince, c'était le goût héréditaire qu'il paraissait avoir aussi pour ces contes qui fesaient les délices du Sultan; tellement qu'Habig formait déjà le dessein, lorsqu'il aurait vingt ans, de parcourir toute la terre, afin de recueillir les histoires des différentes nations: projet hardi, qui transportait de joie le Sultan, mais qui désolait la Sultane.

« Eh quoi! Seigneur, dit-elle à son époux, souffrirez-vous que le Prince notre fils s'éloigne de ses états, et qu'il aille s'exposer à mille aventures périlleuses, pour satisfaire une vaine curiosité?

« N'appelez pas vaine une chose qui est au contraire fort utile, répondit le Sultan; car ce désir d'apprendre, soit ce qui s'est passé avant que nous fussions au monde, soit ce qui existe loin de nous, conduit presque toujours les princes à d'importantes découvertes, et leur fournit l'occasion de s'instruire beaucoup de vérités, qu'on n'oserait leur faire entendre ouvertement.

« Eh bien, Seigneur, poursuivait la Sultane, faites raconter des histoires au Prince, afin qu'il s'éclaire sans sortir de l'intérieur de son palais.

« Ne voyez-vous pas, répliqua

le Sultan, qu'il y a maintenant une telle disette d'esprit dans ce royaume, qu'il n'est plus d'écrivain ni d'analyste qui mérite la peine d'être écouté? Où trouver d'ailleurs un génie tellement universel qu'il puisse faire connaître au Prince les mœurs des différentes nations, comme il s'en instruirait par ses propres yeux, en voyageant?"

"Hélas! continua la Sultane, je crains que cela ne soit en effet très-difficile. Cependant rien ne nous empêche au moins de l'essayer, et si vous me permettez, Seigneur, de faire cette recherche, j'y apporterai un si grand zèle, et j'implorerai avec tant de dévotion le secours de Dieu, que peut-être aurai-je assez de bonheur pour réussir.

Le Sultan lui accorda ce qu'elle désirait. La Princesse, à qui la seule pensée du départ de son cher Habig causait un mortel désespoir (quoique sa grande jeunesse dût la rassurer pour long-tems), commença par répandre de grandes aumônes, et suivre habituellement les mosquées pendant un certain nombre de jours; puis elle fit publier à son de trompe, que les beaux esprits, les plus versés dans la connaissance des histoires étrangères, se présentassent au palais, pour instruire le Prince. Un si beau poste ne manqua point de tenter plusieurs savans, mais le souvenir des sévères exécutions du Sultan, réprima leur ambition, et fit que personne n'osa s'y exposer de nouveau. La proclamation ayant été faite également dans les autres provinces de l'empire, le plus chétif maître d'école, pour peu qu'il eût aperçu de loin les frontières, ou causé avec quelques marchands étrangers, se crut appelé aux honneurs et partit pour Sera, ville capitale du royaume de Cachemire. Les routes étaient couvertes d'ambitieux que le même espoir y attirait; mais tous, avertis en arrivant de ce qui s'était passé, ressentirent le même effroi que les savans de Sera, et s'en retournèrent sans tenter l'aventure.

La Sultane était près de tomber malade de chagrin, lorsqu'on lui amena une vieille femme, d'une figure vénérable, bizarrement vêtue, et dont toute la personne annonçait peu d'apparence; sa robe rayée de bandes larges et transversales, rouges et noires, était ceinte par un cordon rouge, dont les bouts pendant jusque sur les pieds, se terminaient par d'énormes glands; sur sa tête s'élevait une espèce de pyramide, de même étoffe que la robe, et de larges manches lui couvraient entièrement les mains à la manière des Chinoises. Cette femme, qui avait demandé à la Sultane une audience secrète, pénétra dans le palais sans paraître étonnée de sa splendeur, et se prosternant aux pieds de la Sultane, elle lui souhaita une félicité égale à son élévation: à ces mots la Sultane se mit à pleurer.

"La grandeur, répondit-elle à la vieille femme, n'est pas toujours la compagne de la joie; et il n'y a point de mère, tant obscure que puisse être sa condition, qui ne soit plus heureuse que moi-même; une curiosité importune n'agite point le cœur de son enfant, ni ne l'excite à affronter mille dangers pour s'instruire, au lieu que le mien, semblable aux petits de l'aigle, n'attend que d'avoir des ailes pour s'envoler.

"Illustre Princesse, répondit la vieille étrangère, je connais vos chagrins.... mais rassurez-vous, vos prières ont trouvé grâce devant Dieu: ce fils si cher s'instruira près de vous, sans s'exposer au danger des voyages.

"Ah! s'écria la Sultane, si vous avez rencontré un savant qui consente à se charger de l'éducation du Prince, il n'est point de récompenses que je ne sois prête à vous prodiguer; et lui-même peut se regarder comme le sujet le plus fortuné du royaume; hâtez-vous, ma bonne, de me le faire connaître.

"Princesse, répartit gravement l'étrangère, ce n'est point un savant que le ciel vous adresse, et vous avez

devant les yeux celle qui se flatte de remplir vos espérances."

La Sultane ne put retenir un geste de surprise qu'accompagna un sourire dédaigneux.

"Que votre altesse prenne garde de juger sur l'apparence, reprit aussitôt l'étrangère, et qu'elle veuille suspendre sa décision jusqu'à ce que je lui aie raconté un apologue d'un poëte Persan, dont je me souviens à cette heure. "Dans les premiers siècles du monde, lorsqu'un déluge universel eût fait périr la race méchante des hommes, à l'exception de Noé et de sa famille, qui se retirèrent dans l'arche, la terre fut repeuplée de nouveau. Deux Arabes rencontrèrent pour la première fois un chameau et un cheval, qui s'en laissèrent approcher sans crainte, n'ayant point encore l'expérience des dangers que court leur liberté entre les mains des hommes. Tous deux voulurent se saisir du cheval, dont les formes élégantes les séduisirent également, au lieu qu'ils méprisaient le chameau pour sa laideur; mais le plus fort s'étant emparé du cheval, le plus faible fut obligé de monter en pleurant sur l'animal difforme, et tous deux entreprirent de traverser un désert où l'on ne trouvait ni ruisseau ni pâturage. Le cheval, vaincu bientôt par la soif, la faim et la fatigue, tomba mort au bout de quelques jours. Le chameau, sobre, courageux et patient, porta les deux frères au terme de leur voyage, et leur rendit toute sa vie de nombreux services. Ils reconnurent alors que le vrai mérite a besoin d'être éprouvé, et que les dehors sont les moindres choses dont on doive tenir compte."

La Sultane, charmée de la grâce avec laquelle l'étrangère s'exprimait, commença à en prendre une meilleure opinion: elle lui demanda son nom, et le lieu de sa naissance; la vieille femme lui répondit:

"On m'appelle Pari-Banou; je suis née en Perse; dans la délicieuse vallée de Schiras, où s'élevaient autrefois les murs de Persépolis, capitale du vaste empire qu'Alexandre enleva à Darius. La beauté des lieux où je reçus le jour n'a point eu la puissance d'y retenir mes pas: une curiosité irrésistible m'a entraînée par toute la terre; j'ai voulu voir les pays où le soleil se couche, ceux qu'il brûle de ses rayons, et ceux qu'il n'éclaire pour ainsi dire qu'à regret. Ces voyages ont usé mes jours; mais ils m'ont appris aussi beaucoup de choses, ainsi que doit le supposer votre majesté."

Plus la vénérable Pari-Banou se fesait connaître, plus la Sultane prenait de confiance en elle: elle fit aussitôt prévenir le Sultan, qui ne manqua pas de s'indigner à la vue de l'étrange gouverneur qui se présentait pour son fils. La manière dont Pari Banou s'exprima, ne produisit pas sur lui une impression aussi favorable que sur la Sultane; soit qu'il eût moins d'esprit, soit qu'il se tînt plus sur ses gardes. Il lui déclara assez brutalement qu'on n'abusait point impunément de sa complaisance, et que pour peu qu'elle l'ennuyât, il la ferait étrangler comme les autres

"Grand Prince! répondit Pari-Banou sans s'émouvoir, quoique votre majesté ait une façon tellement particulière d'encourager les talens, que beaucoup de savans, à ma place, perdraient toute confiance dans les leurs, je ne laisserai pas de poursuivre mon dessein, et de me soumettre d'avance à la rigoureuse condition que vous m'imposez; mais, de mon côté, j'oserai aussi en faire une à votre majesté: c'est de ne point me retenir dans ce palais, de ne point faire suivre mes pas, et de m'accorder enfin la plus entière liberté, sans s'informer autrement de mon sort. Voilà l'unique récompense que je demande."

Schariar, quoique fort étonné de ce désintéressement, auquel il était loin de s'attendre (l'extérieur de Pari-Banou n'annonçant point l'opulence), lui accorda néanmoins ce qu'elle souhaitait. Le prince Habig ne l'eut

pas plutôt vue, qu'il se sentit attiré vers elle par une inclination secrète; elle lui inspira dès ce premier moment une confiance et une vénération qu'il lui exprima dans les termes les plus flatteurs. Pari-Banou, sensible à cet accueil, augura en elle-même que ce jeune Prince ne ferait pas étrangler les gens aussi légèrement que son père, puisqu'il était capable, dans un âge si tendre, d'accorder son estime à la vieillesse, quoiqu'elle fût dépourvue des apparences de la grandeur et de la fortune.

Au milieu des jardins du sérail, dans un emplacement où aboutissaient huit allées de citroniers, terminées chacune par un bassin de marbre, au centre duquel l'eau jaillissait en gerbes, se trouvait un pavillon octogone, bâti d'un marbre précieux, et décoré, tant au dehors que dans l'intérieur, avec une magnificence que les monarques d'Asie connaissent seuls. Ce pavillon, destiné aux plaisirs de la famille royale, fut le lieu des séances de Pari-Banou; elle trouva son illustre auditoire assis sur des coussins d'étoffes de soie à fleurs d'or, rehaussés d'une broderie en perles, et n'ayant autour d'eux que quelques eunuques et les femmes favorites de la Sultane. Un coussin moins riche, placé au pied de l'estrade de la famille souveraine, fut assigné à la vénérable étrangère. Après s'être prosternée trois fois devant les Princes et la Princesse, elle attendit que le Sultan lui donnât l'ordre de s'asseoir, et de commencer son premier récit, ce qu'elle fit en ces termes :

AVENTURES DE BÉHERGIOUR ET DE SES FRÈRES.

HISTOIRE INDIENNE.

Prince, avant de vous entretenir des nations européennes et des autres parties du monde, dont le nom de quelques-unes n'a peut-être jamais frappé votre oreille, permettez-moi de vous parler d'abord de l'Indostan, où régnèrent vos ancêtres, que des gouverneurs tiennent encore aujourd'hui au nom de votre illustre père, et dont vous êtes destiné à être vous-même le souverain. Il importe surtout aux princes de bien connaître les peuples qui se trouvent sous leur domination, afin de leur donner des lois conformes à leurs mœurs, seul moyen d'assurer leur bonheur. Les vastes états soumis au sceptre de votre glorieux père, ne suivent pas tous les mêmes coutumes ni la même religion. Les uns, éclairés par la vraie lumière, marchent sous les enseignes de notre grand Prophète; les autres adorent encore les idoles, et parmi ces derniers, on remarque les Banians, peuple doux et humain, paisible, bienfesant, qui traite les plus vils animaux avec une sensibilité que les hommes n'ont point ailleurs, même les uns pour les autres. Il est vrai qu'ils puisent dans leur croyance cette grande miséricorde, étant persuadés qu'après la mort les âmes passent dans le corps des bêtes; mais ils en conservent un esprit de douceur, qui fait qu'en blâmant leurs superstitions, on en aime cependant les effets.

Pleins d'une juste horreur pour le sang, la plupart des Banians vivent encore dans l'innocence du premier âge du monde. Vaincus et subjugués par tous ceux qui ont porté chez eux leurs armes, ils n'ont opposé à l'oppression qu'une patience inaltérable, n'exigeant, pour prix de leur parfaite obéissance, que la liberté de conserver leurs idoles et leurs pagodes. Ce ne sont point des vertus éclatantes que l'on rencontre chez un tel peuple : ses annales font peu de bruit dans l'univers; mais on trouve parmi eux des vertus modestes, dignes de servir d'exemples, ainsi que vous en jugerez vous-même par cette histoire.

« A quelques milles de la ville de Bénarès, dans la province du même nom, fameuse par son célèbre collége de Bramines, se voient dans la campagne les ruines d'un beau village habité autrefois par des Banians. Dans le tems de sa prospérité, il était garanti de la vive ardeur du soleil par une colline couverte de *thécas*, de *makarékaus* et d'autres arbres, que des mains bienfesantes, ou la nature elle-même, avaient plantés dans des tems reculés, et qui répandaient sur le village leur ombre favorable. Là, vivait une famille, la plus pauvre de la bourgade, si l'on n'a égard qu'à l'or et à l'argent; mais la plus riche en effet, si la vertu est comptée pour quelque chose. Le vénérable Altaf en était le chef. Son épouse Naama l'avait rendu père de quatre fils d'une merveilleuse beauté, et dont la naissance s'était suivie de si près, qu'ils se trouvaient tous quatre en âge d'être mariés. On les nommait Hégiage Mirza, Alcouloub et Béhergiour: ce dernier nom signifie aussi éclatant que le diamant: la beauté de ce jeune homme surpassant encore celle de ses frères. Leur union était parfaite: ils passaient leur vie à inventer chaque jour quelques nouveaux moyens de plaire à leurs parens, de leur procurer des douceurs, ou de s'éviter des fatigues les uns aux autres: ils ne rentraient jamais sous leur toît sans apporter de la racine de gingembre, propre à confire dans le vinaigre, et aussi des bananes, des mangoustes, ou des noix d'aréka pour mêler avec le bétel, feuilles d'un arbrisseau que les Indiens prennent un grand plaisir à mâcher, et dont ils se parfument la bouche. La piété filiale les arrachait à ce repos qui est si cher aux Indiens, qu'on les entend souvent répéter ces vers d'un de leurs poètes: « Il vaut mieux dormir que veiller; il vaut mieux être assis que debout; mais la mort est encore préférable.

« Une année les pluies qui ont coutume de fertiliser régulièrement ces contrées ne virent point arroser la terre; les arbres ne rapportèrent point de fruits, les sémences périrent. Le Gange resserré dans son lit, coula entre des rives stériles, et la famille d'Altaf, trop pauvre pour se procurer des vivres, devenus extrêmement chers, se vit avec effroi menacée de toutes les horreurs de la famine. Hégiage, l'aîné des quatre fils, dit à son père: ‹ Qu'allons-nous devenir? vous n'avez point d'argent pour acheter du riz, la terre ne nous promet, cette année, aucun secours; attendrons-nous paisiblement la mort la plus affreuse? Vendez-moi à quelque personne riche, et achetez ensuite du blé et du riz à Bénarès, pour vous nourrir, vous, ma mère et mes frères. »

« A ces paroles, Altaf pleura amèrement, sa femme, Naama, s'évanouit de douleur, et les trois autres frères s'abandonnèrent au désespoir. Chacun d'eux voulait se vendre à la la place d'Hégiage; mais il était l'aîné, triste privilége qui lui obtint de se sacrifier à la nécessité de sa famille. Son père ne s'y détermina cependant que lorsqu'ils eurent consommé tout ce qui leur restait de vivres, et que d'autres Banians du même village, aussi misérables que lui, lui en eussent donné l'exemple. Alors, triste et abattu, il partit secrètement avec son fils, pour éviter de cruels adieux et les plaintes de Naama, et se rendit à Bénarès, où il le vendit avantageusement. Avant de s'en séparer, Altaf le serra tendrement dans ses bras, lui remit une petite fiole qui contenait de l'eau du Gange, qui est pour les Indiens un fleuve sacré; puis, lui montrant une petite boîte de bois de sandal, exactement scellée, il ajouta: ‹ Mon cher enfant, lorsque tu vins au monde, un saint Fakir qui demeurait dans notre voisinage, et auquel ta mère fesait de tems en tems l'aumône, me donna pour toi cette petite boîte, scellée de son sceau, et, dans le même état que tu la vois aujourd'hui. Non-seulement il me défendit de l'ouvrir, mais il ajouta que je ne devais te la confier et te la faire connaître que dans le cas où tu

serais obligé de quitter la maison paternelle. Il dit encore, si je m'en souviens bien, que tu attendisses à être seul pour l'ouvrir. Reçois-la avec confiance, mon cher fils, car ce Fakir était un saint personnage. Il avait fait vœu de ne se laver jamais le corps, de ne se peigner ni la barbe ni les cheveux : il a fini ses jours dans une rude pénitence, et en tenant la queue d'une vache.'

" Après avoir ainsi parlé, Altaf embrassa encore son enfant, pleura de nouveau sur lui, et s'en retourna en le recommandant à ses dieux. Une nouvelle douleur l'attendait chez lui, où il trouva sa femme et ses enfans plongés dans le deuil : son absence et celle d'Hégiage ne leur permettant pas de douter que celui-ci les eût quittés pour jamais. Dès ce moment le bonheur de cette famille se changea en une longue série d'infortunes. L'année suivante, étant encore sèche et stérile, la misère publique augmenta : on ne voyait dans les campagnes que des malheureux, pâles, exténués, semblables à des ombres, cherchant avec avidité quelques racines amères échappées au fléau, et qu'ils arrachaient péniblement du sein de la terre.

" Mirza vit que le moment d'imiter son frère était venu. Ce nouveau sacrifice réveilla la douleur du premier ; mais on n'avait point d'autre ressource contre la mort. Altaf prit encore avec son deuxième fils le chemin de Bénarès. Il lui remit, comme à son frère, de l'eau du Gange et une boîte de bois de sandal que le Fakir lui avait aussi donnée pour son fils, avec les mêmes conditions. La troisième année n'étant pas plus heureuse, le cœur de ces infortunés en fut tellement abattu qu'ils se résignèrent plus aisément à la perte du généreux Alcouloub, qui abandonna à son tour la maison paternelle, emportant avec lui de l'eau du Gange et une petite boîte de sandal, troisième présent du bon Fakir.

Des enfans si dévoués auraient dû désarmer la colère du ciel ; mais, soit qu'il eût à punir quelque souverain puissant, dont le crime retombait sur le pauvre peuple, soit qu'il voulût éprouver la patience de ses élus, les nuages chargés de répandre les pluies fertiles passèrent encore sans s'y arrêter sur le pays de Bénarès, et ses malheureux habitans crurent que cette fois ils n'échapperaient point à la mort. Béhergiour dit à ses parens : ' Vendez-moi aussi afin que vous viviez."

" Altaf lui répondit : ' De quatre enfans que Wisnou nous avait donnés, il ne nous reste plus que toi : demeure donc pour nous fermer les yeux, et nous porter au bord du Gange, quand nous serons près de rendre le dernier soupir, afin que, purifiés par ses eaux saintes, nos âmes ne soient point condamnées à passer dans le corps de quelqu'animal immonde !'

" Sa mère lui en dit autant ; mais bientôt des maladies contagieuses s'étant jointes à la famine pour peupler les tombeaux, cette mère désespérée fut la première à souhaiter l'éloignement de son dernier fils. ' Laissons le partir, dit-elle en pleurant à son époux, il vaut mieux nous en séparer que de le voir expirer à nos yeux.'

" Altaf se détermina donc en gémissant à vendre encore le jeune et beau Béhergiour, reste de son infortunée famille.

" Mon pauvre enfant, dit ce malheureux père, j'ai donné à tes frères de l'eau du Gange, afin qu'elle les purifie en quelque lieu qu'ils se trouvent ; mais comme il ne m'en reste plus une goutte, et que je n'ai point d'argent pour acheter la permission d'en puiser, il m'est impossible de t'accorder ce dernier bienfait. Tu n'emporteras, hélas ! de notre héritage que nos regrets, notre bénédiction, et cette petite boîte semblable à celle de tes frères. Je ne sais encore quelle utilité tu en retireras, mais la confiance que j'avais dans la sainteté de celui qui t'en a fait don, me laisse espérer que c'est quelque

talisment propre à conserver la vertu."

" Le père et le fils se dirent adieu à plusieurs reprises. Altaf s'en retourna désespéré, et Béhergiour, avec d'autres Indiens que la nécessité obligeait comme lui de se vendre, suivit son maître qui était un riche marchand de Siam. Arrivés dans cette ville, capitale du royaume du même nom, tous les esclaves passèrent entre les mains de différens maîtres, et Béhergiour, dont la beauté était remarquable, fut vendu fort cher au premier Mandarin de la cour, qui apprenant qu'il était né parmi les laboureurs, lui confia la culture de ses jardins. Son sort lui eût paru assez doux s'il avait pu oublier son pays et sa famille, et perdre la pensée qu'il ne les reverrait peut-être jamais, mais au contraire elle l'occupait continuellement et lui arrachait des larmes intarrissables. La tristesse inspire naturellement des choses touchantes: Béhergiour, qui avait autant d'esprit que de beauté, composa sur ses malheurs des vers qu'il prenait plaisir à chanter, en cultivant les fleurs de son jardin. ' Qui me rendra le tamarin que mes pères avaient planté à l'entrée de ma cabane, et dont l'ombre majestueuse la protège à l'heure de midi? disait-il dans ces vers. Qui me le rendra, hélas! Les oiseaux de paradis se reposent sur ses branches, lorsqu'ils viennent visiter le pays des Banians, dans la saison où mûrissent les noix de muscade. Que n'ai-je comme eux des ailes! Quand le soleil disparaît, les fruits du tamarin se cachent sous les feuilles; ainsi depuis que j'ai perdu de vue le ciel de mon pays, mon triste cœur renferme en lui-même tous ses sentimens.'

" Une des filles du Mandarin l'ayant aperçu au travers d'une jalousie, lorsqu'il chantait ces paroles, fut si touchée de sa beauté et de sa tristesse, qu'elle envoya secrètement une vieille femme s'informer de son nom et de ses malheurs. Mieux instruite de son sort, il n'en parut que plus intéressant aux yeux de la jeune Princesse, qui, naturellement vive et passionnée, lui proposa, toujours par l'intermédiaire de la confidente, de l'épouser et de s'enfuir avec elle; mais Béhergiour repoussa généreusement cette offre. ' Je suis le bien de celui qui m'a acheté, répondit-il; sa volonté peut seule me rendre libre, et quand il me dirait: Retourne dans ton pays, je ne consentirais point encore à lui enlever sa fille.'

" Cette sage réponse fit rentrer dans son devoir la fille du Mandarin, qui, loin de s'en offenser, redoubla au contraire d'estime pour le jeune esclave, et continua de lui en donner des preuves, par mille douceurs qu'elle lui fesait parvenir secrètement. Elle lui promit même de s'employer auprès de son père, dont elle était tendrement chérie, pour lui faire obtenir sa liberté; mais l'intention du Mandarin étant d'offrir au Roi ce bel esclave, les prières de la Princesse demeurèrent sans effet.

" Un jour, le fils d'Altaf se trouvant seul et de loisir, vint à se ressouvenir de la boîte de bois de sandal, qu'il avait oubliée jusque-là dans l'un des plis de sa ceinture. Il rompit le cachet, ouvrit la boîte, et pensa d'abord être suffoqué par une épaisse vapeur qui s'en échappa, remplit toute la chambre, et lui laissa voir, en se dissipant, un Génie d'un aspect assez agréable, mais qui n'en effraya pas moins le jeune esclave.

" Le Génie dit à Béhergiour: ' Je te remercie de m'avoir délivré de cette étroite prison où le Fakir m'avait renfermé par surprise. En récompense de ce service, je te donne ces lunettes, dont les verres sont composés d'une matière si merveilleuse, qu'avec leur secours, la vue pénètre dans le corps humain, aussi aisément qu'on aperçoit le fond d'un bassin à travers une eau limpide. Tu découvriras ainsi la cause de toutes les maladies que les plus savans médecins ne font que deviner, et tu n'auras besoin que de peu d'efforts pour

apprendre à y appliquer le remède. Ces lunettes sont faites de manière qu'une fois placées devant les yeux, elles deviennent invisibles, et cette circonstance est d'autant plus nécessaire, que le secret seul peut t'en assurer la possession. Apprends encore que j'y suis intéressé autant que toi, puisqu'en le révélant, tu m'obligerais à rentrer dans cette boîte ; mais avant de subir ma captivité, je tirerais de toi une vengeance aussi éclatante que je me montre généreux en cet instant.'

"Le Génie disparut sans qu'il fût possible à Béhergiour de savoir par où ni comment il était sorti de la chambre. Il mit aussitôt les merveilleuses lunettes, et s'étant regardé lui-même, il vit avec une surprise inexprimable l'intérieur de son propre corps, la circulation du sang, les mouvemens réguliers du cœur, les ramifications des veines et des artères. Ce spectacle lui parut si admirable qu'il serait demeuré tout le jour à le contempler, si l'heure du travail ne l'eût rappelé dans les jardins. Il garda devant les yeux les surprenantes lunettes, curieux d'éprouver la vérité des paroles du Génie, et en effet aucun des autres jardiniers ne sembla s'en apercevoir. Tout-à-coup des cris et des pleurs partis du palais du Mandarin, alarmèrent les esclaves qui s'imaginèrent que la jeune Princesse sa fille, la même dont Béhergiour avait reçu tant de marques de bonté, venait de rendre le dernier soupir, car depuis quelque tems, une maladie extraordinaire la fesait dépérir. Une esclave parut, tenant entre ses bras un singe extrêmement rare, dont la femme du Mandarin raffolait, et qui, saisi d'un mal soudain, paraissait presque mort. On l'éloignait des yeux de sa maîtresse désolée. Béhergiour s'approchant de l'esclave, examina le singe, et déclara qu'une boule d'ivoire arrêtée dans son gosier était la seule cause de son état ; qu'il suffisait de la déplacer pour lui rendre la vie. En disant cela, il lui enfonça ses doigts dans la gorge et retira la boule d'ivoire, au grand étonnement de ceux qui l'entouraient. Le singe reprit peu à peu ses forces et se mit à sauter et à gambader. Cette aventure fit grand bruit dans le palais. Le Mandarin, surpris, demanda à Béhergiour s'il ne pourrait point aussi guérir la jeune Princesse, à la maladie de laquelle les médecins ne connaissaient rien. Béhergiour répondit qu'il ne promettait point de la guérir, mais qu'il découvrirait certainement la cause de son mal, ce qui était déjà un grand acheminement à sa guérison. On le conduisit auprès de la Princesse, qui lui dit d'une voix mourante, sans être arrêtée par la présence de son père : 'Pauvre esclave! pourquoi tenter une entreprise qui te coûtera peut-être la vie ? car si je meurs, on t'accusera d'avoir hâté ma perte, et de t'être vanté d'une science mensongère. Ne sais-tu pas que les plus habiles médecins y ont échoué ? D'ailleurs, à quoi me servirait de vivre, puisque je ne puis être heureuse ? j'ose le déclarer devant mon père, ta beauté, ton esprit, tes malheurs, et surtout ta sagesse, m'ont charmée. Ta piété filiale t'a seule réduit à l'esclavage ; aussi, quoique tu ne sois pas né prince, je me serais estimée heureuse de porter le nom de ton épouse ; mais dès que je ne dois point l'espérer, je préfère la mort à la vie.'

"La princesse paraissait si proche du tombeau que le Mandarin n'osa lui reprocher sa hardiesse ; il garda le silence, se contentant de pousser de profonds soupirs : car cette fille lui était extrêmement chère, quoiqu'elle ne fût pas née de son épouse légitime. Béhergiour, fort touché de ce qu'il venait d'entendre, se mit à genoux au bord du lit de la Princesse, et lui répliqua avec beaucoup de modestie : 'Généreuse Princesse, quand le trépas le plus cruel lui serait réservé, votre humble esclave n'en ferait pas moins tous ses efforts pour vous rappeler à la vie. Puissent donc le

grand Brahma et son frère Wisnou, qu'on adore dans mon pays, seconder mon entreprise! Mais surtout ne vous abaissez pas jusqu'à aimer un malheureux esclave, qui, même avant sa disgrâce, n'était pas digne de vous.'

" Après avoir dit ces paroles, que le Mandarin ne put s'empêcher d'admirer en secret, Béhergiour étant passé dans un appartement voisin pour placer devant ses yeux les merveilleuses lunettes, revint auprès de la malade. Il n'eut pas de peine à découvrir dans son estomac un ver noir et velu qui était la cause de ses souffrances. Chacun de ses mouvemens causait de vives douleurs à la Princesse, et Béhergiour, qui les voyait distinctement, les lui prédisait de minute en minute, avec une exactitude qui surprenait étrangement le père et la fille. L'Indien se fit apporter les remèdes prescrits par les médecins et il vit qu'au lieu de tuer ou d'affaiblir le ver, ils ne servaient qu'à le nourrir et à augmenter sa vigueur. Il observa qu'il se jetait surtout avidement sur les substances amères, ce qui engagea Béhergiour à ne lui en donner que de douces auxquelles il ne touchait point : ce nouveau régime soutenu avec constance, soulagea beaucoup la malade, et détruisit enfin le monstre, dont le cadavre fut rejeté par la Princesse, à l'aide d'un violent vomitif. Le Mandarin et ses médecins, qui, jusqu'à ce moment, avaient un peu douté de l'existence de ce ver, crièrent au miracle en le voyant. Les médecins, plus mécontens que satisfaits d'une cure si merveilleuse, avaient de la peine à dissimuler leur jalousie; mais le Mandarin, transporté de joie de la guérison de sa fille, ne pensait qu'au moyen d'en récompenser dignement le jeune esclave. Il lui reprocha néanmoins de l'avoir trompé, en se donnant pour un simple laboureur : mais Béhergiour lui répliqua qu'il lui avait parlé selon la vérité, et que la cabane de son père fesait encore partie du village de Seringham, dans la province de Bénarès.

" Si tu es réellement laboureur, reprit le Mandarin, comment exerces-tu donc la médecine d'une manière si miraculeuse, que les plus habiles gens de ce royaume ne savent rien au prix de toi ?

" Seigneur, repartit l'Indien, apprenez que je ne puis satisfaire là-dessus votre curiosité sans perdre aussitôt mon savoir, et peut-être la vie, et ne vous offensez point de mon silence.

" Tu m'imposes là une loi bien rigoureuse, continua le Mandarin, et certes, sans l'obligation que je reconnais te devoir, je ne me contenterais pas de cette réponse ; mais apprends-moi du moins ce qu'il me convient de faire pour te récompenser ?

" Seigneur, répliqua Béhergiour, la misère seule m'a arraché des bras d'un père et d'une mère dont j'étais devenu l'unique appui. Maintenant que je possède un secret avec lequel je ne puis manquer d'être riche, si vous croyez devoir quelque chose à votre esclave, je vous supplie de m'accorder ma liberté, et de me laisser retourner dans ma patrie."

" Le Mandarin fut fort mécontent de ces paroles, ne pouvant se résoudre à se séparer d'un si habile médecin. Cependant, comme il ne pouvait se dispenser de reconnaître le service de Béhergiour, il lui dit, après y avoir un peu rêvé : ' Ne pense point à me quitter, Béhergiour ; réjouis-toi, au contraire, de la faveur inouïe que je te prépare ; non-seulement je te rends la liberté, mais je joins à ce présent la main de la Princesse ma fille, avec de grands trésors pour sa dot : je n'ai point oublié qu'elle t'aime, et le talent surprenant que tu possèdes me fait passer sur l'obscurité de ta naissance.'

" Prince, le Mandarin ayant prononcé ces paroles d'un ton qui ne permettait pas de réplique, Béhergiour fut obligé de se soumettre à son sort, dont la grandeur le touchait moins que le regret de demeurer malgré lui dans cette terre d'exil. On prit l'heure de sa naissance, et on l'envoya aux devins avec celle de la Princesse pour savoir si le mariage serait

heureux, selon l'usage des Siamois; ensuite Béhergiour fit trois visites à sa future épouse, lui offrant du bétel et des fruits. A la troisième entrevue, les parens réunis lui comptèrent la dot de la Princesse, qui avait sur la tête un cercle d'or, comme fille d'un Mandarin. On fit venir des danseurs et des baladins pour égayer le festin des noces, et quelques jours après, les Talapoins, ou prêtres du pays, vint bénir les nouveaux mariés.

« Béhergiour fit des cures si merveilleuses, que, dès la première année de son établissement, le roi de Siam le prit pour son médecin. Il examinait chaque jour l'intérieur du corps de Sa Majesté, pour savoir si ses organes n'étaient point menacés de quelque dérangement: inspection qui lui donnait la facilité non-seulement de guérir les maladies, mais encore de les prévenir; ce qui rendait ses occupations continuelles, car au lieu que les médecins ordinaires ne sont appelés que par ceux qui souffrent, Béhergiour voyait affluer dans sa maison ceux encore qui avaient peur de souffrir; aussi se trouva-t-il tout-à-coup le plus riche du royaume. Mais ni les faveurs de la fortune, ni l'amitié des courtisans, ni la considération dont il jouissait, ni la tendresse même de son épouse ne pouvaient lui faire oublier sa famille, et au milieu de sa prospérité il n'était qu'un malheureux esclave, le roi lui ayant déclaré que, pour rien au monde, il ne lui permettrait de quitter ses états.

« Cependant, plus Béhergiour acquiérait de renommée, plus le Mandarin devenait curieux d'approfondir son secret: il le tourmenta inutilement pour l'obtenir, et voyant qu'il demeurait impénétrable, il excita sa fille à employer pour cela toute sa puissance sur le cœur d'un époux. La Princesse, qui brûlait aussi de s'en instruire, le pressa chaque jour à cet égard. D'abord Béhergiour lui répondit en riant, se contentant de l'amuser par de fausses confidences; mais l'indiscrète princesse renouvelant ses instances, il lui déclara sérieusement qu'il ne pouvait la satisfaire sans mourir. Soit qu'elle ajoutât peu de foi à ces paroles, soit qu'elle les eût oubliées, peu de tems après elle revint encore tourmenter son mari avec des larmes, des prières et des reproches qui n'excitèrent en lui qu'un juste ressentiment. ‘ Quoi! s'écria-t-il, est-ce donc ainsi que mes jours vous sont chers! vous ne craignez pas de m'exposer à la mort pour satisfaire votre curiosité! Ingrate Princesse! non, vous ne méritez pas que je vous sacrifie le bonheur d'un père et d'une mère.’

« Béhergiour irrité résolut d'abandonner secrètement le royaume de Siam, et son épouse elle-même qui l'y avait jusque-là retenu. Chargé d'or, d'argent et de bijoux précieux qu'il cacha dans ses habits, après avoir demandé au roi la permission de passer trois jours dans une de ses campagnes, il se déguisa et marcha jour et nuit, jusqu'à ce qu'il eut atteint le royaume d'Ava, où délivré de toute inquiétude, il acheta des chameaux et des esclaves, et partit pour son pays, avec une suite convenable à sa nouvelle fortune.

« Prince, retournons maintenant dans la chaumière d'Altaf et de Naama et voyons à quoi ils s'occupaient, pendant que leur fils s'avançait vers eux sans qu'ils s'en doutassent. C'était l'heure du repas du matin; les vieux époux fesait cuire des bananes sous la cendre, et leur table, couverte d'une large feuille qui leur servait de nappe, était garnie en outre de riz, d'ananas, de figues, une grande abondance ayant succédé à la longue disette de ce pays. Les bananes se trouvant cuites, Altaf se mit à manger, en pressant son épouse de suivre son exemple; mais au lieu de répondre à cette invitation, Naama lui dit en pleurant: ‘ La terre ne produit plus rien qui ne me soit amer. Ces fruits, que je trouvais délicieux, quand mes fils me les apportaient de la forêt, sont devenus pour moi des poisons, dont le seul aspect me tue, et ce riz ne peut plus soutenir mes forces, depuis qu'il n'est plus cultivé par leurs

mains. Hélas ! que sont-ils devenus ? et à quoi nous sert maintenant notre abondance ?'

"Altaf, sentant sa propre douleur se réveiller à ces paroles, ne trouva plus à son tour le courage de manger. 'Il est vrai, répondit-il à Naama, que le ciel s'est montré bien rigoureux envers nous ! Ces quatre années de disette ne semblent s'être succédés les unes aux autres que pour nous enlever nos chers enfans ; et lorsqu'il nous aurait été indifférent de mourir, à cause de notre profonde douleur, la fertilité est revenue.' Les pauvres vieillards saisis de tristesse, se cachèrent le visage entre leurs mains, et continuaient de pleurer, lorsqu'une de leurs voisines les engagea à venir voir passer un seigneur qui traversait en ce moment leur village ; mais ils ne voulurent pas seulement détourner la tête. Alors plusieurs habitans du village entrèrent en s'écriant : 'Altaf, Naama réjouissez-vous, voici le plus jeune de vos fils, le beau Béhergiour, qui vient, monté sur un chameau et accompagné d'une troupe d'esclaves.'

"Au même instant Béhergiour se jeta lui-même entre leurs bras. Les regrets auxquels ils s'abandonnaient, un instant auparavant, vous feront aisément deviner, Prince, quel dût être l'excès de leur joie. Dès que les premiers mouvemens s'en furent un peu calmés, et que les amis et les voisins les eurent laissés libres, Altaf demanda à Béhergiour s'il s'était racheté de l'esclavage : 'Car, ajouta-t-il, quelque douceur que nous cause ton retour, nous ne pouvons te garder près de nous si tu as un maître, puisque ce serait dérober la propriété d'autrui. Un de tes frères est revenu depuis ton départ ; mais nous l'avons renvoyé à son maître, n'ayant pas de quoi payer sa liberté.

"Soyez tranquille, lui répondit Béhergiour, je suis affranchi, je suis riche, je suis marié, et c'est mon seul amour pour vous qui me ramène dans ma patrie. Vous savez que je n'ai jamais trahi la vérité ; croyez-m'en donc sur ma parole, car il m'est arrivé des choses que je n'ai point la permission de vous révéler ; mais apprenez que je possède des connaissances surprenantes, avec lesquelles vous vivrez désormais dans l'abondance.

"Il leur raconta ensuite tout ce qu'il pouvait leur confier de ses aventures sans trahir son secret, leur montra l'or et les diamans qu'il avait apportés, et leur apprit que son dessein était d'aller chercher ses frères, de les racheter et de les ramener aussi dans leur pays. La douceur de cette espérance fut un peu troublée par la nécessité d'une nouvelle séparation ; mais le passé leur inspirant quelque confiance pour l'avenir, Altaf dit à son fils : 'Lorsque ton frère Alcouloub vint nous rendre visite, presqu'aussitôt après ton départ, il nous dit qu'il était esclave du roi de Boutan. A la vérité cette déclaration me sembla fort extraordinaire, parce qu'il ne paraissait nullement fatigué d'un si long voyage, et nous parlait de son maître comme s'il ne l'eût quitté que de la veille ; mais sa sincérité, qui ne s'est jamais démentie, ne me permet pas de l'accuser de mensonge, et j'aime mieux supposer qu'il y avait dans son aventure, ainsi que dans la tienne, quelque chose de particulier qu'il n'a pu nous apprendre. Je pense donc, mon cher fils, qu'il serait raisonnable de commencer tes recherches par le royaume de Boutan.'

"Béhergiour, trouvant ce conseil fort sage, prit peu de jours après le chemin de Gorreshepour, où il rejoignit la caravane de Patna."

Ici Pari-Banou interrompant l'histoire de Béhergiour : "Prince dit-elle au jeune Habig, permettez-moi de remettre à demain le reste de ces aventures, dont le récit est encore assez étendu. Je me flatte que ce que je vous en ai déjà appris peut vous fournir le sujet de plus d'une réflexion utile. La piété filiale des quatre frères est un bel exemple, que leur condition obscure ne doit pas faire dédaigner, car les sentimens de

la nature sont les mêmes pour les Princes et pour les sujets. Vous remarquerez aussi combien les grands, même dans leur reconnaissance, peuvent se montrer injustes et tyranniques, lorsqu'ils n'ont pas la générosité de sacrifier noblement leurs propres intérêts à ceux des autres, comme firent le Mandarin et le roi de Siam, dont les bienfaits pesaient autant que des chaînes sur le malheureux Béhergiour."

A ces mots Pari-Banou, s'étant inclinée respectueusement, s'éloigna du palais, laissant son illustre auditoire charmé de cette première séance, et fort impatient d'entendre la suite de ses aventures.

(*La suite au numéro prochain*).

POÉSIE.

L'ABOLITION DE LA TRAITE DES NOIRS.

Poëme qui, au jugement de l'Académie Française, a remporté le Prix de Poésie, dans la séance du 25 *Août* 1823.

[FIN.]

L'impétueux Belmar, sans s'abaisser à plaire,
D'un insolent amour réclamant le salaire,
Obsède la captive, et souvent sa fureur
Mêle aux dons impuissans l'outrage et la terreur.
Vain espoir! Néali, bravant sa violence,
Oppose à ses transports un dédaigneux silence.
— " Vile esclave, dit-il, te verrai-je à la fois
Repousser mes bienfaits, insulter à mes droits ?
Un Blanc souffrira-t-il ton mépris ou ta haine ?
— Tes droits et tes bienfaits ! lui répond l'Africaine,
Où sont-ils ? Est-ce donc mon pays désolé ?
Mon époux malheureux de tes fers accablé ?
Nos tourmens ? notre exil sur un lointain rivage ?
Et mon sein désormais fécond pour l'esclavage ?
O ma mère, en tes bras libre j'ouvris les yeux !
Le Grand Fleuve, aux seuls Noirs accordé par les cieux,
Qui refuse son onde à vos mers étonnées,
Cachait dans ses replis nos tribus fortunées.
Epouse de Sélim, près de lui chaque jour
Souriaient à mes voeux la fortune et l'amour.
Ah j'ignorais ta race et ses trames perfides.
Tout à coup le bruit court que, d'esclaves avides,
Les Blancs, fils de la mer, sont venus sur nos bords
De leurs arts séducteurs déployer les trésors.
Les Blancs ! ce cri fatal en cent partis contraires
Arme les nations, les familles, les frères.
De monts en monts résonne en long rugissement
Du bruyant tabala le sombre roulement.
Guerre ! guerre ! Au butin le crime plein de joie
Vole, et l'homme partout dans l'homme a vu sa proie.
L'un, au sein des combats, où l'a trahi le sort,
Trouve la servitude en méritant la mort.

'autre, en son champ natal qu'a moissonné la guerre,
Pour un vil aliment est vendu par son père.
Avec tous ses enfans celui-là condamné,
A ses accusateurs par les lois est donné ;
Les lois qui grâce à vous, sur ce fatal rivage,
N'ont qu'un mot : l'esclavage, et toujours l'esclavage !
Nous espérions encore échapper à ces maux.
Almoran, dont l'empire embrassait nos hameaux,
Indulgent souverain, régna long-tems en père.
Mais la hutte royale a vu votre émissaire
Etaler les colliers, les glaives, les mousquets.
Et ces liqueurs de feu qui troublent vos banquets.
Cent esclaves paîront ces fatales richesses ;
Et le courtier de sang, mêlant à ses caresses
L'enivrante boisson qu'il tient de votre main,
D'un exécrable impôt ravit l'ordre inhumain.
Et nous, au doux éclat de la lune naissante
Qui ranimait du soir la brise caressante,
Sous l'ébénier en fleurs, au chant du bengali,
Nous dansions. A grands flots versés par Néali,
Le lait et l'hydromel au doux plaisir invitent,
Et du gai tambourin les sons se précipitent.
Tout à coup le feu brûle et dévore nos toits.
De la cime des monts, de l'épaisseur des bois,
Du sein même du fleuve où rayonnent les flammes,
Fondent, le glaive en main, des ravisseurs infâmes.
Au fracas du salpêtre ils s'élancent sur nous ;
Tout subit leurs liens, ou tombe sous leurs coups ;
Leur avare fureur saisit jusqu'à l'enfance.
Nuit de crime et de deuil ! Nos vieillards sans défense
Pressaient, les yeux en pleurs, ces bras ensanglantés.
On les égorgea tous..... Qui les eût achetés ?
Ainsi marche à l'exil la nation plaintive ;
L'incendie et la mort restent seuls sur la rive.
De déserts en déserts on nous traîne expirans.
La fatigue, la soif, les sables dévorans,
Allument dans nos flancs les douleurs homicides,
Et disputent nos jours à des maîtres avides.
Enfin nous découvrons ton navire fatal
Prêt à nous arracher au doux pays natal.
A cet horrible aspect poussant un cri de rage,
Un peuple tout entier se couche sur la plage,
Et du soleil des Blancs refusant le flambeau,
Au sol qui l'enfanta demande son tombeau.
Vous paraissez alors, et votre main barbare
A son gré nous choisit, à son gré nous sépare.
Du moins tout ce que j'aime a suivi mes destins !
Ah ! pourquoi nous traîner vers ces climats lointains ?
C'en est assez, cruels ! achevez vos victimes ;
Différer leur trépas c'est prolonger vos crimes."
Elle dit ; les soupirs, les sanglots renaissans,

Trahissent sa faiblesse et troublent ses accens.
Le farouche Belmar, à l'aspect de ses larmes,
D'une chaste pitié ne connaît point les charmes,
" Va, laisse là, dit-il, ivre de son pouvoir,
Et ton sauvage hymen, et ton vain désespoir ;
Me plaire désormais est ta vertu suprême."
" — Je suis à mon époux.—Tu n'es plus à toi-même.
Tremble !" Mais sa menace en vain frappe les airs.
—" Moi trahir mon époux ! mon époux dans les fers !
Ah ! plutôt, insensé, tu verras, lui dit-elle,
L'ange blanc de la mort m'enlever sur son aile."
D'orgueil et de courroux à ces mots transporté,
L'ardent marin se livre à sa férocité,
Commande son supplice, innocente ou coupable,
De chaînes, de tourmens ordonne qu'on l'accable.
Tout déplore son sort ; ses bourreaux gémissans
Egarent à dessein leurs coups compatissans ;
Et sa fille, aux genoux d'un maître sanguinaire,
S'écrie : " Ah ! frappe moi, mais grâce pour ma mère !"
L'intrépide Africaine excite leur courroux.
" Non, non, point de pitié, dit-elle ; hâtez-vous.
" Ah ! ne l'épargnez pas cette beauté funeste ;
Puisqu'elle plaît aux Blancs, Néali la déteste.
Déchirez, mutilez ces charmes odieux,
Et que je sois bientôt effroyable à vos yeux."
Dans leur sombre demeure, où ces cris retentissent,
Les captifs menaçans sous leurs liens frémissent.
Sélim lève sa tête ; écumant, égaré,
Il rugit, il agite un bras désespéré ;
Sur son front ténébreux ses regards étincellent.
" Amis, qui veut me suivre aux périls qui m'appellent ?
Tous, tous !" Mordant alors le chanvre résineux,
D'une bouche sanglante il déchire ses nœuds,
Libre, saisit un fer, dégage les plus braves,
Fond sur les oppresseurs. Armés de leurs entraves,
Déjà des Blancs surpris ils répandent le sang.
Vain succès, qu'en revers change un art tout-puissant !
La mort en plomb sifflant s'élance sur leurs têtes ;
Comme de verts épis sous la faux des tempêtes
Ils tombent. C'en est fait ! Sélim même, abattu,
Expire.... Infortunés ! vainement leur vertu
S'élève à ces exploits que notre orgueil publie :
Morts pour la liberté, la gloire les oublie ;
Leur sang demeure esclave, et leurs tristes lambeaux
Pour vœux ont le blasphème, et les mers pour tombeau
Au pied d'un mât cruel, l'Africaine enchaînée,
Dans un hymne de mort pleurant leur destinée,
A sa langue plaintive ouvrait un libre cours,
Prête à lui demander d'homicides secours,
Toutefois sur sa fille abaissant sa paupière,
Un moment elle hésite....Hélas ! elle était mère ;

Elle aimait trop encor pour mourir sans regret.
Mais quand Belmar vainqueur à ses yeux reparaît :
" Ah ! dit-elle, aux fureurs de cette race infâme,
Quoi ! j'abandonnerais et ta fille et ta femme,
Sélim ! Non, je saurai briser ce joug fatal.
Enfant, réjouis-toi ! sous le palmier natal,
Ce soir tu reverras le plus tendre des pères.
Et toi, qui nous ravis jusques au nom de frères,
Qui pour nous opprimer cherches à nous flétrir,
Blanc, connais-nous du moins en nous voyant mourir ;
Vois par quelle vertu, sous ces fers qu'il abhorre,
Maître de son trépas, l'esclave est libre encore."
Néali, sur sa fille à ces mots s'élançant,
Cruelle par pitié, l'étouffe en l'embrassant,
Et, d'un effort terrible au jour soudain ravie,
Exhale en cris muets sa douleur et sa vie.
Vaisseau, fatal vaisseau, témoin de tant d'horreurs,
Puissent sur toi les vents épuisant leurs fureurs
Unir au fond des mers les bourreaux aux victimes !
Mais quoi ! le négrier, partout, souillé des crimes,
Sur des trésors sanglans porte une avide main.
Français vous tous, Chrétiens, d'un commerce inhumain,
Qu'à ma voix dans vos cœurs naisse l'horreur profonde.
Et vous, Rois, vous, Sénat de l'Europe et du monde,
Quand sous l'olive en fleurs reconnaissant nos droits,
Aux peuples affranchis vous promettiez des lois,
Sur ces vils trafiquans des jours de l'innocence
Votre sceptre indigné déploya sa puissance.
Achevez vos desseins. Rois, au milieu des mers,
Quel que soit leur drapeau, poursuivez ces pervers,
Quoi ! de vos pavillons au meurtre, au sacrilége,
Les lois prostitûraient l'auguste privilége !
Ah ! frappez : la patrie étouffera ses pleurs ;
Le sang, de leur bannière effaça les couleurs.
Liguez-vous, sur les flots prêtez-vous le tonnerre.
Quelle union plus sainte aux trônes de la terre
Peut du trône céleste attirer les bienfaits ?
Que l'Afrique par vous ravie à leurs forfaits,
Puisse adoucir ses mœurs, repeupler son rivage
Et du bandeau des arts ceindre son front sauvage.
Alors, de leurs destins connaissant mieux le prix,
Le planteur pour les serfs sur sa glèbe nourris
Saura par le bonheur féconder l'hyménée ;
Alors, ô Liberté, sous ta loi fortunée,
Joyeux, viendront s'unir d'innombrables mortels,
Le maître conduira l'esclave à tes autels ;
Et le dieu qui pour tous rêpand ses dons prospères
Bénira ses enfans dans des peuples de frères.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Egypte.

Culture du Cotonnier.—Un Français, M. Jumel, imagina, il y a quatre ans, de transplanter en Egypte le cotonnier du Brésil. L'essai lui réussit, et le pacha ordonna bientôt d'étendre la culture de cet arbuste. Le produit de la récolte s'accrut, la deuxième et la troisième années, dans une progression rapide. Depuis le commencement de la quatrième, il a déjà été envoyé à Marseille 600,000 kilogrammes de coton. La culture du cotonnier, qui, par l'ordre exprès du pacha, a pris le nom de *Jumel*, est permise dans toute l'Egypte sans restriction. Le pacha veut l'étendre, dit-il, jusqu'aux sources du Nil. Ce nouveau coton d'Egypte est excellent; il remplace parfaitement celui de Fernambouc, et paraît même plus pur et plus blanc. Ses qualités et son bas prix le feront sans doute employer dans les manufactures.

Vienne.

Bateau à Vapeur.—Au mois d'Octobre, le bateau à vapeur, *le François*, le premier qui ait encore navigué sur le Danube, a fait, pour la première fois le trajet de Vienne à Pesth, et de Pesth à Vienne, avec un chargement de 1,500 quintaux.

Weimar.

Fête en l'honneur de Gœthe.—Le 28 Août 1823, les amis de Gœthe ont célébré le soixante-quatorzième anniversaire de la naissance de ce grand poëte, et à la même occasion son heureuse guérison. M. Auguste Gœthe, son fils, assistait au banquet, où il occupait une place d'honneur. Plusieurs poëtes y apportèrent leur tribut, en stances et en sonnets, dans lesquels ils exprimaient leur enthousiasme pour le talent de leur ami et maître. On y couronna aussi les deux médecins qui ont soigné Gœthe pendant sa dangereuse maladie.

Lubeck.

Manuscrit de littérature ancienne.—Il y a quelques mois qu'à l'occasion d'une sollennité scolaire, le docteur Gœring a publié un programme qui contient des renseignemens fort intéressans sur un manuscrit où sont des extraits des *Lettres de Sénèque*, des *Dix livres de Diogène Laërce* et *des Institutes de Justinien*. Ce manuscrit se trouve maintenant à la bibliothèque de Magdebourg.

Nécrologie.

Christian Gotthilf Hermann.—Né à Erfurt en 1765. Hermann étudia avec succès à l'Université de cette ville et à celle de Gœttingue, les sciences théologiques, la philosophie et la philologie. De retour dans sa ville natale, il y obtint, en 1789, une première place à l'école des prédicateurs (*Prediger Schule*); en 1790, il fut nommé professeur à l'Université d'Erfurt; en 1793, professeur au Gymnase évangelique, et deux ans après il fut nommé membre de l'Académie des sciences d'Erfurt. Pendant la domination des Français en Westphalie, il se distingua par son zèle à conserver les écoles confiées à ses soins. Lorsque la ville et le territoire d'Erfurt furent soumis à la Prusse, il eut, en 1820, comme doyen, la surintendance de ce diocèse. Il est mort presque subitement, le 26 Août dernier, âgé de 58 ans et six mois. Outre plusieurs dissertations et mémoires moins considérables, il a publié les ouvrages suivans: *Vergleichung der Theorieen, etc.* (Comparaisons des théories sur le beau de Kant et d'Hemsterhuis). Erfurt 1792, 8vo.—*Lehrbuch der christlichen Religion, etc.* (livre élémentaire de la religion chrétienne à l'usage des classes supérieures du Gymnase). Erfurt, 1796, 8vo.—Enfin il a dirigé avec talent et avec zèle, de 1793 à 1800, les Annales scientifiques d'Erfurt (*Erfurter Gelehrten-Nachrichten*).

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 25] *JUIN*, 1824. [TOME IV.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

MÉLANGES.

POÉSIE

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET C^nie.; BOSSANGE ET C^nie.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 25.] *JUIN*, 1824. [Tome IV.

BIOGRAPHIE.

Maury (Jean-Siffrein),

Cardinal prêtre de la sainte église romaine, du titre de Très-Sainte-Trinité, au mont Pincius, archevêque, évêque de Montefiascone et de Corneto, naquit à Valréas ou Vauréas, dans l'ancien comtat venaissin, le 26 Juin 1746. C'est de bien bas qu'il prit l'essor pour arriver bien haut, et il ne nous en paraît que plus recommandable. Si l'on en croit la renommée, né dans une condition, inférieure encore à celle du cardinal Dubois, et même du cardinal Alberoni, ce prince de l'église, ainsi que J. B. Rousseau, eût pour père un de ces artisans qui, dit Voltaire,

> Viennent de ma chaussure
> Prendre à genoux la forme et la mesure;

on dit même que cet artisan ne travaillait pas en neuf. Cet honnête homme ne s'imaginait pas que le plus intrépide défenseur des priviléges de la noblesse sortirait de son échoppe. Qui peut jurer de rien? N'est-ce pas d'une maison noble qu'est sorti Mirabeau, le plus ferme champion de la cause populaire? Comme l'enfant montrait plus d'esprit qu'il n'en fallait pour suivre la profession de son père, on crut pouvoir en faire un prêtre: on l'envoya au collége. Maury ne trompa point les espérances de sa famille. Ses études finies, il entra au séminaire de Saint-Charles d'Avignon, puis à celui de Saint-Garde. Avant l'âge de 20 ans, fixé à Paris, il se plaça d'abord comme instituteur dans une maison particulière. Plus occupé de ses propres succès que de ceux de son élève, il composa et publia, dès 1766, un *Eloge funèbre du dauphin*, et un *Eloge de Stanislas*, ouvrages moins recommandables par leur valeur réelle que par l'extrême jeunesse de leur auteur. Un an après, il concourut pour l'*Elóge de Charles V* et pour *les Avantages de la paix*, sujets de prix proposés par l'académie française. Ces deux pièces ayant été accueillies assez favorablement, Maury, qui était entré dans les ordres, s'adonna particulièrement à l'éloquence de la chaire. D'heureux essais lui obtinrent l'honneur de prononcer, devant l'académie française, le panégyrique *de saint Louis*; et celui de *saint Augustin*, devant l'assemblée du clergé de France. Devenu le prédicateur à la mode, l'abbé Maury, après avoir brillé dans les chaires de Paris, fut appelé à Versailles pour prêcher, devant le roi, l'Avent et le Carême. Ce n'est pas seulement à son talent

qu'il fut redevable de ces succès. A ce talent très-élevé, il joignait une habileté de conduite qu'on était loin d'attendre d'un caractère aussi inconsidéré que le sien. Pour arriver aux dignités de l'église, il avait besoin de plaire aux prélats; et de plaire aux philosophes pour arriver aux dignités littéraires. Prenant dans l'occasion le langage de chacun, il sut si bien se concilier les partis les plus opposés, qu'également porté par la cour, par le clergé et par les encyclopédistes, il obtint une abbaye sur la recommendation de l'académie, et une place à l'académie par le crédit de quelques abbés. Celui avec lequel il eut les rapports les plus utiles, est l'abbé de Boismont, avec lequel il composa les *Lettres secrètes sur l'état actuel du clergé*, et de *la Religion en France*, et qui lui résigna le riche prieuré de Lions en Picardie, bénéfice de 20,000 livres de rentes. C'était aussi un homme fort distingué que l'abbé de Boismont. Le but des assiduités de l'abbé Maury n'avait pas échappé à sa pénétration. Assuré du bénéfice, celui-ci, au reste, ne fut pas ingrat. Du vivant même de son bienfaiteur, auquel il espérait succéder aussi à l'académie, il rassemblait les matériaux de son éloge; l'abbé de Boismont s'en aperçut un jour aux questions multipliées que Maury lui fesait sur les circonstances de sa vie; antérieures à leur liaison: "L'abbé, lui dit-il gaîment, vous prenez ma mesure." Ce n'est pas toutefois du fauteuil de l'abbé de Boismont qu'hérita l'abbé Maury, mais de celui de Le Franc de Pompignan, dont il vint occuper la place le 27 Janvier, 1785. L'éloge de cet ennemi déclaré de la philosophie était d'obligation pour son successeur. Maury sut encore, en cette occasion, ménager tous les partis. Son discours étonna surtout par la noble franchise de cet exorde: "Messieurs, s'il se trouve au milieu de cette assemblée un jeune homme né avec l'amour des lettres et la passion du travail, mais isolé, sans intrigue, sans appui, destiné à lutter dans cette capitale contre tous les découragemens de la solitude; et si l'incertitude de l'avenir, affaiblissant le ressort de l'émulation dans son âme, il est encore assez fier néanmoins, ou plutôt assez sage pour n'attendre jamais aucune espèce d'avancement que de son application et de ses progrès, qu'il jette sur moi les yeux dans ce moment, et qu'il ouvre son cœur à l'espérance." Le reste de l'exorde ne répond pas à la fierté de ce début; on trouve néanmoins dans ce discours plusieurs passages remarquables, et entre autres, ce trait heureux par lequel le récipiendaire désigne son prédécesseur: "L'écrivain justement célèbre, qui entre aujourd'hui dans la postérité;" et l'heureuse énumération qu'il fait de l'immortel cortége au milieu duquel Louis XIV, "appuyé sur tant de grands hommes qu'il sut mettre et conserver à leur place, se présente aux regards de la postérité." Au faîte des honneurs littéraires, et comblé des dons de la fortune, sans toutefois posséder 800 fermes, ainsi que les gens mal instruits se plaisaient à le répéter, l'abbé Maury ne semblait pas pouvoir monter plus haut, lorsque la convocation des états-généraux ouvrit à son ambition une carrière nouvelle et plus vaste. Nommé, en 1789, député du clergé par le bailliage de Péronne, il préféra les intérêts de l'ordre qu'il avait adopté à ceux de l'ordre où il était né. Personne non plus ne défendit la vieille monarchie avec plus d'audace, et nous dirions, avec plus d'éloquence, si Cazalès n'avait pas combattu pour la même cause. Dès les premières séances des états, Maury saisit avec empressement toutes les occasions de manifester les opinions qu'il avait embrassées. Son zèle pensa lui devenir funeste. Le prenant pour le chef d'un parti dont il n'était que le trompette, la populace, à l'animadversion de laquelle il avait été sig-

nalé par des plébéiens qui le regardaient comme un transfuge, et par des écrivains furibonds, il y en a dans tous les partis, l'avait poursuivi d'abord avec des injures, puis avec des menaces : l'effet pouvait s'ensuivre. Le 14 Juillet, le sang ayant coulé dans Paris, l'abbé Maury, qui avait plus d'audace que d'intrépidité, crut pouvoir quitter son poste. La cocarde en tête, l'uniforme sur le dos, protégé par les couleurs de la révolution qu'il combattait, il sortait du royaume, quand, reconnu à Péronne sous son déguisement, il fut arrêté. La qualité d'aristocrate le compromettait ; le titre de député le protégea. Réclamé par l'assemblée dont il était membre, il revint sain et sauf à Paris reprendre ses fonctions, c'est-à-dire, reproduire ses opinions à la tribune, qu'il n'abandonna qu'en 1791, époque où l'assemblée constituante se sépara après avoir rempli sa mission. Doué de plus de talent que de prudence, Maury nuisit beaucoup aux vrais intérêts nationaux, sans servir la cause royale, qu'il défendait à tort et à travers. Intraitable sur tous les points ; par une opposition plus propre à irriter les esprits qu'à les arrêter, il a souvent provoqué l'exagération des mesures, qu'avec plus de prudence il eût fait modifier. Il est à la tête de ceux qui alors ont fait perdre tout à la royauté, en voulant tout lui conserver. Antagoniste et non pas rival de Mirabeau, ce grenadier politique revenait continuellement à la charge pour se faire battre. Il finit néanmoins par trouver dans son opiniâtreté une protection contre les conséquences que semblait provoquer son imprudence. On riait de le voir s'obstiner à chercher des coups ; et, dans cette guerre où il s'illustra surtout par ses défaites, c'est au ridicule qu'il dut peut-être son inviolabilité. Il eut aussi quelques obligations à quelques mots plaisans par lesquels il répondit à des cris de proscription. Aussi gai que ses agresseurs étaient furibonds, c'est par des traits heureux qu'il se tira plus d'une fois de péril. *Y verrez-vous plus clair?* répondit-il à la canaille qui le poursuivait en criant : *l'abbé Maury à la lanterne.—Envoyons-le dire la messe à tous les diables,* disaient des forcenés qui le serraient d'assez près ; *soit, mais vous viendrez me la servir,* leur répliqua-t-il en leur présentant deux pistolets, *voilà mes burettes.* Il ne demeurait même pas en reste avec les dames de la halle. L'une d'elles lui ayant dit, en termes trop techniques pour être répétés ici, que les aristocrates *n'auraient pas le dessus : Mesdames,* leur répondit-il, *vous savez bien qu'on n'en meurt pas.—Faites-donc taire ces sans-culottes,* s'écria-t-il un jour, au sein même de l'assemblée, en désignant deux dames de la cour qui exposaient un peu trop haut, sur la révolution, des opinions opposées à celles que défendait le côté droit. Ces saillies et l'attitude soldatesque qu'il avait sous le petit manteau, lui avaient acquis à la longue une espèce de popularité en dépit de ses opinions. L'impudence est quelquefois prise pour le courage. Après la séparation de l'assemblée constituante, empressé de recueillir le prix de son dévouement, l'abbé Maury se rendit d'abord en Allemagne auprès des chefs de l'émigration, qui le félicitèrent de n'avoir pas désespéré de leur cause. Poursuivant sa course triomphale, il partit ensuite pour Rome, où des dignités de toutes les couleurs l'attendaient. Pie VI ne crut pas pouvoir trop récompenser l'orateur qui dans toutes les circonstances, et surtout quand il avait été question de réunir le Comtat à la France, avait si chaudement défendu les droits du saint-siége. Nommé archevêque *in partibus* de Nice, en 1792, Maury fut envoyé bientôt après, en qualité d'ambassadeur de la cour de Rome, à Francfort, pour y assister à l'élection de l'empereur François II. Là, brusque et indiscret comme à la

tribune, il prouva que les talens diplomatiques n'étaient pas les siens. Il n'en fut pas moins bien traité à son retour, par le pape, qui lui donna l'évêché de Montefiascone, et de Corneto, et le fit cardinal en 1794. Prince de l'église, Maury vécut tranquille, tantôt à Rome, tantôt dans son diocèse, jusqu'en 1798, époque où la révolution française vint l'y rejoindre. Echappé aux commissaires du directoire, avec lesquels il se croisa sur la route, il se sauva d'abord à Sienne, puis à Venise. Dans cette dernière circonstance, il avait échangé la soutane écarlate contre une blouse de charretier. De Venise il passa à Pétersbourg, d'où, après les victoires de Souwarrow, il retourna à Venise, pour assister au conclave qui se tint dans cette ville, en 1799, après la mort de Pie VI. Ramené dans Rome par le nouveau pape, il y résida avec le caractère d'ambassadeur de Louis XVIII, qui habitait alors Mittau. Cependant Napoléon s'était élevé au pouvoir suprême. Le cardinal, malgré son caractère diplomatique, crut pouvoir écrire à cet empereur des Français, en 1804, une lettre dans laquelle il lui exprimait son admiration et son dévouement pour le nouveau souverain que le pape lui-même avait reconnu en le sacrant. Plus d'un sentiment le poussa probablement à cette démarche. La France lui manquait. Indépendamment du besoin de rentrer dans sa patrie, il éprouvait peut-être aussi celui de se montrer riche et puissant aux lieux où on l'avait connu si faible et si pauvre. En conséquence d'une lettre où ses vieilles affections étaient sacrifiées à ses nouveaux intérêts, Maury, qui avait été présenté à Napoléon à Gênes, obtint la permission de faire, en 1806, un voyage à Paris. On ne lui permit toutefois d'y résider qu'après qu'il se fut tout-à-fait discrédité, et qu'à l'instigation de Fouché, il eut sollicité, dans la maison d'un prince de la famille impériale, non encore roi, une place d'aumônier, que Napoléon ne lui refusa pas. Déclaré cardinal français, Maury fut dès-lors un des courtisans les plus assidus de l'empereur. C'est après ces aberrations politiques qu'une femme d'esprit disait en regardant le portrait gravé du cardinal, *je ne l'aime qu'avant la lettre.* Quant à lui, voici comment il se défendait lorsqu'on lui reprochait d'avoir été inconséquent à ses principes : "C'est à la chose que je tiens ; je suis sorti de France à la chute de la monarchie, j'y reviens à son rétablissement." Cet aumônier du prince Jérôme ne le suivit pas à Stutgard quand ce prince fut devenu roi. Pendant les sept années qui s'écoulèrent entre l'époque de son retour en France et celle de la restauration, il occupa quelquefois l'attention publique, mais ce ne fut pas toujours à son avantage. Nommé à l'institut, non-seulement parce que, ainsi que feu Suard, il avait été de l'académie française, mais parce qu'il avait mérité d'en être, il eut les mêmes prétentions que le cardinal Dubois. Comme ce fils de l'apothicaire de Brives-la-Gaillarde, il voulut être *monseigneur* dans la république des lettres ; défaut d'humilité qui scandalisa tous ses confrères, aux ecclésiastiques près. Cette prétention, appuyée par un calcul de Napoléon, fut satisfaite, mais elle attira sur Maury une foule d'épigrammes. On oublia la guerre de Pologne pour ne s'occuper que du nouveau récipiendaire. C'est ce que voulait le prince. Comme Alcibiade, il avait coupé la queue à son chien, pour détourner de dessus lui-même l'attention des Athéniens. Pour surcroît de disgrâce, l'on ne retrouva pas l'académicien dans le membre de l'institut ; son discours de réception, prolixe et diffus, différait en cela aussi du premier, qu'il respirait plutôt la vanité que la fierté. La séance où il le prononça ne fut pour Maury, comme pour son auditoire, qu'un long supplice. Chénier, fesant allusion à cela disait

Je n'y ai pas assisté, mais j'ai été le voir passer. Maury s'était vanté un moment d'être grand-maître de l'université : peut-être est-ce pour cela qu'il ne le fut pas. Orateur, littérateur, académicien, prélat, il avait cependant tout ce qu'il fallait pour occuper dignement cette importante place, tout, la décence exceptée. L'empereur n'ayant pas trouvé chez le cardinal Fesch, son oncle, toute la docilité, qu'il désirait dans un archevêque de Paris, confia l'administration provisoire de ce diocèse, le 14 Octobre 1810, au cardinal Maury. Cette faveur acheva de le perdre dans l'opinion. L'espérance du prince toutefois ne fut pas trompée. Complaisant avec lui, le cardinal n'eut de difficultés qu'avec son chapitre, qu'il fatigua, dans leurs relations temporelles, par l'esprit de tracasserie qui avait succédé en lui à l'esprit de turbulence. Quant au spirituel, il n'appela guère l'attention sur lui que par la prédication, et ce ne fut pas avec succès. Dans la chaire comme à l'académie, il se montra fort au-dessous de sa réputation. Ses sermons rappelaient les dernières homélies de l'archevêque de Grenade; et ses mandemens, où il se croyait obligé de rendre compte des opérations de l'armée, semblaient moins sortir du cabinet d'un prélat que d'un bureau d'état-major. De tout tems Maury avait méconnu les convenances. Plus il s'élevait plus il le prouvait, et plus on s'étonnait de son élévation. La seconde partie de sa fortune ne peut guère être expliquée que par les circonstances; quant à la première, elle est justifiée par son talent, talent qui, sans être du premier ordre, est d'un ordre fort élevé. Ses ouvrages les plus remarquables, comme orateur sacré, sont : 1° un *Essai sur l'éloquence de la chaire*; 2° un *Panégyrique de saint Louis*, 1772; 3° un *Panégyrique de saint Augustin*, 1775; 4° un *Discours préliminaire, pour servir de préface à la première édition des Sermons de Bossuet*; comme orateur profane, 5° un *Eloge de Fénélon*, qui a obtenu l'accessit à l'académie française, en 1771; 6° un *Discours de réception à l'académie française*, 1786; 7° un *Discours de réception*, contenant l'*Eloge de l'abbé de Rédonvillier*, lu à l'institut le 7 Mai 1807. Ces diverses pièces ont été recueillies et publiées, en 2 volumes, en 1810, par Gabriel Warée. On s'étonne et on regrette de n'y pas trouver le *Panégyrique de saint Vincent-de-Paule*, composition où la piété la plus douce est alliée à la plus ardente charité : c'est sans contredit le chef-d'œuvre de l'abbé Maury. Orateur politique, il a parlé dans toutes les circonstances importantes toujours avec éclat, mais rarement avec fruit. Ses discours, disséminés dans les journaux, seront problablement réunis quelque jour : il en est plusieurs qui méritent d'être conservés, tels que ceux qu'il prononça sur le *veto* du roi, sur les pensions, sur l'impôt, sur la compagnie des Indes, sur les papiers-monnaie, sur le droit de faire la paix et la guerre qu'il réclamait pour le roi, sur les journées des 5 et 6 Octobre, 1789, occasion qu'il saisit pour attaquer M. Necker. La diatribe dans laquelle il réfute l'opinion de Menou sur la réunion du Comtat à la France, mérite aussi d'être rappelée; jamais l'ironie n'a peut-être été employée avec plus d'habileté que dans cette pièce. On ne doit pas oublier non plus le discours où il s'opposa au *déplacement des quatre figures des nations enchaînées au pied de la statue de Louis XIV, à la place des Victoires* : on est étonné d'y retrouver le philosophe dans l'aristocrate. « Je crois, disait l'abbé Maury, qu'il ne faut pas toucher à la statue de Louis XIV : la philosophie doit consacrer ce monument, pour montrer à la postérité comment on flattait les rois. Il fut trop flatté pendant sa vie, mais trop méconnu après sa mort; c'est un roi qui n'avait

à lui confier ses jours, mais il forma aussitôt le généreux dessein d'aller visiter la malade, afin d'essayer de la guérir, et sans s'arrêter au danger de quitter la caravane, il suivit cette inspiration bienfesante. La Montagnarde, pénétrée de reconnaissance, se mit en chemin à l'instant même, tantôt marchant devant Béhergiour, tantôt le portant sur ses épaules dans les passages les plus dangereux. Parmi divers aspects remarquables qu'il aperçut dans ce trajet, il distingua avec surprise les noires tours d'un château bâti dans un abîme extrêmement profond, qui ressemblait à un vaste puits. Aucun chemin ne paraissait y conduire, sa conductrice lui apprit qu'on appelait cet édifice le palais des Génies ; qu'il était plein d'une foule de malheureux que leurs enchantemens y retenaient captifs. Elle ajouta qu'une fois l'année, ces infortunés avaient la permission d'écrire à leurs parens pour implorer leurs secours, et d'abandonner leurs lettres au hasard des vents, ce qui ne réussissait presque jamais, parce que personne n'était assez hardi pour se tenir dans le voisinage du palais, et qu'au bout de vingt-quatre heures, un animal qui était fée, les avalait toutes l'une après l'autre.

« Cette époque, dit Béhergiour, est-elle passée depuis long-tems ?— Ce sera dans trois jours, répondit la Montagnarde, et il nous tarde déjà que ce triste moment soit écoulé, car les gémissemens de ces malheureux percent alors les airs, et se font entendre jusque dans nos maisons : ce qui nous cause autant de pitié que de crainte. »

« Ils arrivèrent bientôt dans la chaumière où gisait une pauvre femme, mère de la Montagnarde. Voir la malade et la guérir, ne fut pour le fils d'Altaf que l'affaire d'un moment. Elle avait dans le corps un abcès qu'il opéra si adroitement que la maladie se termina tout de suite ; ce qui surprit si fort ces malheureuses créatures, et les transporta tellement qu'elles étaient tentées de prendre Béhergiour pour un Dieu. Elles ne savaient que lui offrir pour prix d'un si grand service, lorsque Béhergiour leur demanda pour toute récompense de le laisser attendre dans leur chaumière le jour où les prisonniers des génies livreraient aux vents leurs lettres aventureuses, parce que son dessein était d'aller les recueillir, et de tâcher de les délivrer, par ce moyen, de leur affreuse prison. Les Montagnardes, consternées, le conjurèrent en vain de renoncer à une entreprise si périlleuse ; au jour indiqué, après s'être fait donner les meilleurs renseignemens qu'il put obtenir, il se rendit vers le redoutable palais, muni d'une longue corde pour descendre dans l'abîme, et d'un sac pour ramasser les lettres. Quoiqu'il eût emporté tout ce qu'il avait pu trouver de cordes dans ces pauvres villages de montagne, il fut obligé de prendre beaucoup de peine pour parvenir au fond de l'abîme, que le soleil n'éclairait jamais de ses rayons, bien qu'il fût cependant plus vaste qu'on ne le supposait d'en haut. Béhergiour s'assit en silence, en attendant que les prisonniers jetassent leurs lettres, et d'abord il ne tarda point à se voir assaillir par une multitude d'animaux bizarres et fantastiques qui s'efforçaient de l'épouvanter ; mais sans se laisser vaincre ni par leurs cris, ni par leurs insultes, il se contenta de s'en défendre courageusement avec une pique qu'il tenait à la main. Ces animaux, ne pouvant réussir à lui faire prendre la fuite, se retirèrent d'eux-mêmes, et le silence qui succéda à leur retraite ne tarda point à être interrompu par les pleurs et les lamentations des prisonniers, qui parurent sur la plateforme du palais, tenant chacun une lettre à la main. La distance empêchait Béhergiour de distinguer leurs traits, mais leurs gémissemens et le bruit des chaînes dont ils étaient chargés, parvenaient jusqu'à lui, et lui inspiraient une tendre compassion. Tout-à-coup un nuage intercepta la lumière du jour, c'étaient les lettres qui vo-

laient toutes à-la-fois. Il y en avait un si grand nombre que le sol de l'abîme s'en trouva couvert, sans compter que le vent en dispersa beaucoup en dehors de l'abîme, et dans des gouffres remplis d'eau. Béhergiour recueillit à la hâte toutes celles qu'il put apercevoir, les jetant pêle-mêle dans son sac, jusqu'à ce que l'obscurité, qui se répandait de bonne heure dans cet abîme, l'obligea d'en sortir.

"Les Montagnardes l'avaient pleuré comme mort; elles se livrèrent, en l'apercevant, à la joie la plus vive. Il passa la soirée à examiner les adresses de ces lettres : il y en avait pour tous les pays du monde; mais quelles furent sa surprise et sa douleur en lisant sur l'une d'elles le nom de son père Altaf, écrit de la main d'Hégiage, son frère aîné, et en apprenant que ses trois frères languissaient ensemble dans ce château, en butte à la haine de Tamaraca, mère des Génies, et de son fils Ourlouf. Hégiage ajoutait qu'il n'y avait guère d'apparence que cette lettre parvînt jamais à sa destination; mais que, quand ils seraient assez heureux pour que le hasard la fît tomber entre les mains de leur père, ils ne supposaient pas comment un pauvre vieillard sans fortune et sans crédit pourrait les délivrer.

"Ces derniers mots firent espérer à Béhergiour qu'en offrant de l'or à Tamaraca, il réussirait à racheter ses malheureux frères, et, plein de cet espoir, il partit de nouveau de cette cabane pour descendre une seconde fois dans l'abîme. En fesant le tour du palais, non sans être tourmenté comme la veille par des figures hideuses, il remarqua quatre portes de différens métaux. La première à laquelle il s'arrêta était de fer, avec un énorme maillet d'acier, que Béhergiour souleva avec peine en y mettant les deux mains. La porte s'ouvrit, violemment ébranlée par un vent furieux, qui renversa si rudement le pauvre Indien qu'il en demeura un moment sans connaissance. En revenant à lui, il vit que la porte s'était refermée, de sorte que, n'osant s'exposer à une nouvelle secousse, il alla frapper à une porte d'airain, dont le maillet était d'argent. Un torrent rapide s'écoula par cette porte et manqua de noyer l'intrépide Béhergiour, qui, mouillé de la tête aux pieds, mais sans perdre courage, s'empara du maillet d'or, qui brillait sur la porte d'argent. L'expérience du passé l'engagea à se tenir sur ses gardes, en s'éloignant un peu de cette troisième porte : ce qui lui sauva la vie, car une flamme ardente qui s'en échappa l'aurait infailliblement consumé. Elle se referma aussitôt comme les autres. Il ne restait plus qu'une porte d'or avec un maillet en diamant, et l'Indien, repoussé déjà par trois élémens déchaînés contre lui, s'attendait à périr à cette quatrième entrée, dont la magnificence lui fesait supposer une garde encore plus redoutable que celle des autres. Je dois avouer, Prince, que Béhergiour, désespérant de sauver ses frères, fut au moment de renoncer à son entreprise; mais la réflexion ranima son courage. "Eh quoi! se dit-il en lui-même, abandonnerai-je mes frères dans cette affreuse prison? pourquoi suis-je venu recueillir leur lettre, si ma lâcheté m'empêche d'en faire usage? J'ai laissé à mes parens de quoi finir leurs jours dans l'abondance, qui peut m'arrêter maintenant? mourons s'il le faut, mais mourons en accomplissant notre devoir."

"Après s'être ainsi exhorté lui-même, Béhergiour implora la protection de la déesse Lanthila, qui commande aux Génies, et retournant d'un pas assuré jusqu'à la porte d'or, il fit retentir trois fois de suite le maillet de diamant. Il fut bien agréablement surpris d'entendre une musique harmonieuse, et de voir ouvrir cette porte par deux Nymphes de la plus grande beauté, qui chantaient ensemble ces paroles : "Celui qui a résisté à l'air, à l'eau et à la flamme, qui sont trois terribles élémens, peut se présenter à la porte d'or, et après

avoir frappé trois coups avec le maillet de diamant, déclarer son nom et ce qui l'amène dans le palais des Génies. Si sa visite est agréée, la reine Tamaraca et le prince Ourlouf nous ordonnent de le conduire au bain dans une cuve de porphyre, et de répandre sur lui des parfums inconnus aux simples mortels. Si au contraire sa présence les irrite, nous le jeterons dans une citerne bourbeuse, où il servira de pâture aux serpens."

"Ces chants, malgré leur douceur, n'étaient pas fort encourageans; mais Béhergiour, qui avait déjà fait le sacrifice de sa vie, répondit d'une voix ferme qu'il était Béhergiour, fils d'Altaf, et qu'il venait proposer à la Reine une rançon pour ses frères, qu'elle retenait captifs dans ce palais. Le bruit éclatant d'une fanfare couvrit la moitié de ces paroles, une multitude de voix répétèrent comme en triomphe: Béhergiour! Béhergiour! vive Béhergiour! et les deux Nymphes le prenant chacune par la main, l'introduisirent dans le palais, dont les salles représentaient au naturel des bocages de myrtes et de roses, rafraîchis par des bassins où l'eau formait d'agréables cascades. Du haut de la voûte une pluie de fleurs, semées par des mains invisibles, se répandait sur lui. Les nymphes le conduisirent au bain dans la précieuse cuve dont elles avaient parlé: ce qui étonna et rassura tout-à-la-fois Béhergiour, qui ne pouvait comprendre le motif d'une si brillante réception, quoiqu'il en tirât un augure favorable.

"Lorsque les Nymphes l'eurent parfumé et revêtu d'une robe brodée en perles, et retenue autour du corps par une ceinture parsemée de rubis, elles l'emmenèrent hors de la salle du bain, à la porte de laquelle il trouva une vingtaine de Génies subalternes qui l'accompagnèrent en dansant et en jouant des instrumens jusqu'auprès de la Reine qui l'attendait sur son trône, Béhergiour eut d'abord assez de peine à distinguer sous de riches étoffes d'or, toutes éblouissantes de pierres précieuses, un petit squelette noir et hideux qui était la reine Tamaraca, mère des Génies. Elle avait alors cinq cents ans, et ne se comptait guère que dans son été, ayant mille ans révolus à passer sur la terre. Le prince Ourlouf, son plus jeune fils, qui n'étant âgé que de deux cents ans, n'avait point encore de barbe, se tenait respectueusement sur les marches du trône, où il formait un quadrille avec trois urnes d'or, placées, ainsi que lui, sur les mêmes degrés. La Reine fesant signe à Béhergiour de s'approcher, lui tendit quelque chose que le jeune Indien prit d'abord pour une patte de singe, mais qu'il reconnut ensuite pour une des mains de la Reine, qu'il se résigna à baiser respectueusement par amitié pour ses pauvres frères. Alors la Reine lui dit d'une voix qui répondait parfaitement au reste de sa personne: "Béhergiour, quelque service que tu puisses souhaiter de moi, je suis prête à te l'accorder, pourvu que ce ne soit point la liberté de tes frères, car si je te dois, ainsi que le prince Ourlouf, une juste reconnaissance, tes frères ne méritent que notre haine.

"Grande Reine, répondit Béhergiour, vous n'ignorez pas que la faveur que vous m'interdisez si cruellement est le seul motif qui m'ait conduit ici. De quel bonheur pourrai-je jouir, tant que ces infortunés gémiront dans vos chaînes? et comment me trouvai-je, sans le savoir, dans les bonnes grâces de votre Majesté, tandis qu'elle se montre si rigoureuse envers le reste de ma famille?

"As-tu donc oublié, lui répliqua le génie Ourlouf, ce que je te dis dans le royaume de Siam, en sortant de la boîte du Fakir? Ne te déclarai-je pas que ma liberté dépendait de ta discrétion? En vain le Mandarin et la Princesse ton épouse ont essayé de pénétrer le fond de ton âme, tu as mieux aimé t'en séparer que de les satisfaire, et ton père lui-même ignore ton secret

aussi bien que les autres. Tes frères n'ayant pas eu la même sagesse, ont condamné les miens à une captivité qui sera sans doute éternelle. Regarde, ajouta-t-il en tirant de chaque urne une boîte semblable à celle de Béhergiour, voici l'étroite prison où les Génies mes frères sont resserrés; une puissance au-dessus de la nôtre nous empêche de leur rendre la liberté, et leur malheureuse mère est réduite à les pleurer vivans, sur cet étrange cercueil."

"Pendant ce discours, Béhergiour se rappelait peu à peu la figure du Génie, qu'il n'avait vu qu'un moment, et il cherchait en lui-même une réponse à ses justes plaintes, lorsqu'une espèce de murmure assez semblable à celui que font entendre plusieurs chats rassemblés, le fit tressaillir désagréablement. C'était la Reine qui pleurait, attendrie par les dernières paroles de son fils Ourlouf. Béhergiour s'efforçant adroitement de savoir jusqu'où allait sur lui la puissance des Génies, s'écria: "Hélas! quelqu'avantage que j'aie retiré de votre présent, le malheur de mes frères me cause une si grande affliction que je ne me sens point le courage de vous remercier. Comment des Génies qui sont des êtres supérieurs, ont-ils pu se confier imprudemment à la fragilité des hommes! que n'emportâtes-vous ces fatales boîtes?

"Une loi bizarre s'y oppose, répondit le Génie, qui n'apercevait point la finesse de Béhergiour. Tant que tu ne trahiras point ton secret, nous ne pouvons ni te ravir cette boîte, ni te priver de ta liberté....

"C'est tout ce qu'il m'importe de savoir, interrrompit brusquement Béhergiour, et maintenant, si la vôtre vous est chère, vous me rendrez mes frères sans balancer, car pour moi je suis résolu à partager leur captivité, et à vous réduire par-là à la triste situation de vos frères, si vous ne m'accordez ce que je demande."

"Le Génie et sa mère poussèrent un cri de rage à ces paroles, et reconnurent que Béhergiour avait été plus habile qu'eux; mais le mal était irréparable.

"Imprudent! répartit la Reine, tu ne sais pas à quel supplice tu t'exposes en voulant partager le sort de nos captifs. Je te permets d'en juger par tes propres yeux, afin que tu prennes une résolution plus raisonnable."

"Elle traça aussitôt quelques cercles magiques qui changèrent le lieu de la scène. Béhergiour se trouva au milieu d'un vaste souterrain dans lequel étaient rangés symétriquement des étuis de fer, d'où partait un bruit sourd de chaînes et de gémissemens. Un mouvement de baguette fit ouvrir en même tems tous ces étuis qui laissèrent voir des visages pâles et décharnés, parmi lesquels Béhergiour reconnut ses frères; mais, par un effet de la magie, ceux-ci ne l'apercevaient point. Tous les étuis se refermèrent, à l'exception de ceux des fils d'Altaf, que des démons en arrachèrent avec violence pour les torturer, sans se soucier ni de leurs cris, ni des prières de Béhergiour. Ils étaient traités plus rigoureusement que les autres, parce que leur crime était plus grand. Ce triste spectacle disparut enfin, et Béhergiour se retrouva au pied du trône de Tamaraca. La méchante Reine lui voyant le visage couvert de pleurs, lui demanda s'il persistait à venger ses frères aux dépens de lui-même. "Oui, cruelle que vous êtes, lui répondit Béhergiour indigné. Plus leur malheur m'est connu, plus je fais serment de le partager, puisqu'il m'est impossible de les y soustraire. Nous ne sommes heureusement que de faibles mortels, réduits à un petit nombre de jours. Le trépas nous affranchira tôt ou tard; mais toi, barbare Ourlouf, tu gémiras pendant des siècles, et cette pensée sera pour nous une consolation."

"Ourlouf, tremblant d'effroi, se jeta aux pieds de sa mère pour en obtenir la liberté de ses captifs: car il

lui semblait déjà être dans la fatale boîte. Alors Tamaraca s'adressant à Béhergiour : " Si je te rends tes frères, afin de conserver le seul fils qui me reste, lui dit-elle, qui me répondra de ta fidélité ? Ne conviens-tu pas toi-même que les hommes sont fragiles ? Est-il juste que tu jouisses en paix de tous les avantages du traité, tandis que nous aurons toujours lieu de te craindre ? Non-seulement je te rendrai tes frères, mais je te donnerai encore des présens qui vous enrichiront à jamais, toi et ta famille, quand vos jours dureraient autant que les nôtres, si tu consens à me livrer cette boîte avec les merveilleuses lunettes (car ces deux objets sont inséparables), d'où dépend la liberté de mon fils."

" Béhergiour ayant réfléchi un moment à cette proposition, la trouva si raisonnable, qu'il y consentit de bon cœur, sentant d'ailleurs quelque plaisir à rompre toute intelligence avec les persécuteurs de sa famille. Le traité fut religieusement exécuté de part et d'autre, et dans la joie qu'éprouvait le Génie de se voir désormais sans inquiétude, il voulut se charger encore du voyage des quatre frères, qui se trouvèrent transportés par enchantement, avec toutes leurs richesses, dans la maison du vénérable Altaf.

" Prince, ce bon père et son épouse pensèrent mourir de joie à la vue de leurs enfans réunis. Ils allaient de l'un à l'autre, les comblant de caresses, et ne pouvant se rassasier d'entendre les douceurs que ceux-ci leur disaient. Béhergiour, délivré de l'obligation qui lui fermait la bouche, leur raconta alors tout ce que j'ai eu l'honneur de vous apprendre. Le bon Altaf fut étrangement scandalisé de ce qu'un saint homme, comme paraissait être le Fakir, eût eu commerce avec ces mauvais Génies, et il approuva fort Béhergiour de s'être défait des lunettes, quelques lucratives qu'elles fussent. Puis, se tournant du côté d'Hégiage, il désira savoir ce qui lui était arrivé; et comment il avait encouru la disgrâce de la reine Tamaraca. Hégiage baissa les yeux d'un air confus, Mirza en fit autant.

" Alcouloub, prenant la parole : " Pour moi, mon père, je ne pense point avoir mérité les mauvais traitemens que j'ai subis dans cet infernal palais, et vous conviendrez vous-même, en m'écoutant, de l'injustice de cette méchante petite vieille, qui ressemble bien moins à une femme qu'à une guenon. Je vous ai dit que j'avais été vendu au roi de Boutan, qui me fit son pourvoyeur. Comme mon frère Béhergiour, je comptais tirer si peu de parti de la boîte du Fakir, que je n'y pensai que longtems après mon départ. Je l'ouvris avec les mêmes circonstances, et le Génie qui s'en échappa me fit don d'un collier d'une matière inconnue, qu'il suffisait de mettre au cou pour se transporter où on voulait, me recommandant aussi la plus parfaite discrétion. Mon premier soin fut d'essayer le collier, et comme aucun endroit du monde ne m'attirait mieux que votre cabane, je souhaitai de m'y retrouver : je n'eus besoin pour cela que de mettre le collier, et de tenir les yeux fermés pendant un quart d'heure ; en les ouvrant je me trouvai assis sous le tamarin planté à votre porte. La joie que vous eûtes de me revoir ne vous empêcha pas de satisfaire à la probité, et après m'avoir comblé de caresses, vous m'ordonnâtes de retourner auprès de mon maître. J'étais parti précisément à l'heure où mon service m'appelait en sa présence ; il punissait sévèrement les fautes les plus légères, de sorte que je n'étais pas sans inquiétude pour mon retour. J'imaginai de l'apaiser par des présens magnifiques, ce qui m'était d'autant plus facile que j'avais sur moi beaucoup d'or destiné à ses provisions. Au lieu donc de m'en retourner tout droit dans le royaume de Boutan, j'allai prendre dans différens endroits de l'Asie, ce que son sol ou ses manufactures produisent de plus rare. Un tapis de

Perse, un sabre de Damas, des porcelaines du Japon, des étoffes de soie de la Chine, des mousselines de Sérengé et du riz de Navapoura, le plus délicieux de toute l'Asie. Arrivé au palais du Roi mon maître, avec tous ces objets qui m'y avaient suivi, sans que je sache comment, j'appris qu'il était dans une furieuse colère contre moi, et qu'il n'était pas de châtiment auquel je ne dusse m'attendre. Dès qu'il me fut permis de le voir j'allai me prosterner à ses genoux, et le supplier de me faire grâce en faveur des objets précieux que je lui apportais, l'assurant étourdiment que je ne m'étais absenté que pour les aller quérir moi-même sur les lieux, afin qu'ils fussent plus dignes d'un si grand Roi. " Imprudent esclave ! s'écria-t-il, la crainte te trouble-t-elle la raison, ou oserais-tu espérer de me convaincre d'une imposture aussi grossière ? Dans vingt-quatre heures un homme peut-il aller en Perse, à la Chine et dans l'Indostan ? Tu mourras certainement puisque tu as eu la hardiesse de mentir au Roi.

" Sire, lui répondis-je tout tremblant, si je puis prouver à votre Majesté que je ne lui ai rien dit que de vrai, accordera-t-elle la vie à son esclave ?"

" Le roi m'en fit serment, alors je le suppliai de faire venir les premiers négocians de la ville, dont plusieurs voyageaient chaque année, les uns en Chine, les autres dans l'Indostan, les autres en Perse et au Japon. Tous reconnurent la marque des fabricans chez lesquels j'avais pris les marchandises, et convinrent qu'à moins d'y avoir été, on ne pouvait dépeindre comme je le fesais, la situation de leurs magasins, avec le nom des places et des rues qui y aboutissaient. La colère du Roi changeant alors d'objet : " Misérable, reprit-il, de pareilles choses ne peuvent se faire que par le secours de la magie, et puisque tu as autant de puissance, il faut que tu changes en diamans les pierres qui pavent la cour de mon palais."

" Je protestai au Roi que je n'étais point magicien, que toute ma puissance se bornait à ce que j'avais déjà entrepris pour son service. Il m'ordonna alors de lui déclarer de quel moyen je me servais, et comme je m'en excusais en alléguant le danger que cette indiscrétion me ferait courir, le Roi, plus irrité que jamais, fit venir le bourreau pour me couper la tête. Cette terrible vue triompha de tout mon courage, je découvris la vérité. Au même instant un vif éblouissement me déroba la vue du Roi et de sa cour, je me sentis saisir par les cheveux et enlever en l'air, que je fendais avec rapidité, quoique sans rien apercevoir. Mon éblouissement ne se dissipa qu'au pied du trône de Tamaraca, qui me reprocha mon crime, et après m'avoir fait torturer, m'enferma dans un étui semblable à ceux qui contenaient déjà mes malheureux frères."

" Tel fut le récit d'Alcouloub. Son père convint qu'il s'était trouvé dans une situation fort embarassante, et qu'entre deux dangers, il avait dû nécessairement choisir le moins apparent : mais qu'il les aurait évités l'un et l'autre en restant fidèlement auprès de son maître.

" Mirza prenant alors la parole : " Je dois avouer, dit il en rougissant, que le motif qui m'a fait tomber entre les mains de Tamaraca est bien moins excusable ; cependant il est si naturel d'être indigné de l'injustice et de l'ingratitude des hommes, que j'ose espérer que vous m'accorderez aussi quelqu'indulgence. Ma destinée me rendit esclave d'un Iman turc de la la ville d'Alep, dans le royaume de Syrie (les Imans tiennent dans leur pays le même rang que les Brahmes parmi nous.) Celui-ci, plein d'orgueil et d'ambition, était fort jaloux d'un autre Iman, qui, ayant plus de lumières et de connaissances, jouissait d'une grande faveur auprès du pacha d'Alep, et dirigeait

tous ses conseils. Le Génie m'avait fait don d'un petit livre qui instruisait également du présent, du passé et de l'avenir. Il suffisait d'y insérer une question écrite, le lendemain on trouvait la réponse sur les feuillets blancs, dont les caractères s'effaçaient ensuite d'eux-mêmes. J'aurais pu tirer par mes propres moyens un grand parti de ce livre merveilleux : mais mon isolement dans un pays étranger ne m'inspirant pas pour cela assez de hardiesse, je déclarai à mon maître, autant que je pouvais le faire, la singularité de ce trésor, et je lui offris de s'en servir pendant un an, au bout duquel il m'accorderait ma liberté et un dédommagement capable de me faire vivre heureux dans ma famille. L'Iman, qui parut douter d'abord de la vérité de mes paroles, n'en fut pas plutôt convaincu, qu'il accepta mes offres avec joie, et me jura de tenir fidèlement à sa promesse. Cet important secret ne tarda point à lui procurer une considération, qui força son rival étonné de s'humilier devant lui, et le Pacha, le regardant comme un homme inspiré, ne fesait rien que d'après ses conseils. Il était comme un Roi, ou plutôt comme un Dieu parmi son peuple. L'année écoulée, il voulut me retenir par des caresses, me flatter des plus pompeuses espérances; mais je n'écoutai rien, aucune faveur ne pouvant me dédommager du bonheur de vivre près de vous. Alors l'Iman, aussi injuste qu'ingrat, médita de m'emprisonner, et de me forcer par la violence de lui continuer mes services. Averti de cet infâme dessein, par un autre esclave, qui possédait toute sa confiance, mais qui m'était aussi secrètement attaché, je m'écriai avec indignation : " Perfide Iman, est-ce ainsi que tu reconnais mes services? Mais je t'arracherai ce masque par lequel tu en imposes aux gens de bien, et je rendrai ta honte aussi subite que j'ai rendu ta gloire."

" Austitôt m'échappant de la maison, je courus au palais du Pacha, à l'heure qu'il rendait la justice, et ayant eu le bonheur d'en être remarqué, je portai mes plaintes contre l'Iman, dont je découvris l'ingratitude et l'infidélité. Tous les assistans révéraient tellement l'imposteur, qu'un murmure universel s'éleva contre moi. Le Pacha me dit de prendre garde à ce que j'avançais, parce qu'il me ferait mourir, si j'étais convaincu de calomnie envers un si saint personnage; mais je persistai dans ma déclaration. On voulut entendre aussi l'Iman, qui, se rappellant que je ne pouvais révéler mon secret sans me perdre, ainsi que je lui en avais fait la confidence, en prit assurance de me démentir publiquement. Décidé à m'exposer à tout pour satisfaire ma vengeance, je tirai de mon sein le livre merveilleux.... Un accident semblable à celui d'Acoulcoub termina cet étrange procès, et me fit reconnaître que je venais de tomber sous la puissance des Génies.

" Mon fils, répartit Altaf, on a bien raison de dire que la vengeance est aveugle, et qu'elle encourt sa perte avec indifférence, pourvu qu'elle entraîne en même tems celle de son ennemi. Si tu avais accordé quelque chose à l'Iman, une année de plus même, s'il était nécessaire, peut-être la justice se serait-elle réveillée dans son cœur. Maintenant, Hégiage, il ne reste plus que toi à parler, ne nous raconteras-tu pas aussi tes aventures?

" Mon père, répondit Hégiage, avec un grand soupir, je n'ai pas moins de confiance dans votre bonté que mes frères; mais il en coûte toujours de confesser ses faiblesses. La crainte perdit Alcouloub, une juste indignation fit le malheur de Mirza; moi, je ne puis accuser que moi-même de mon infortune. J'avais reçu du génie un flacon rempli d'une eau enchantée, dont une seule goutte répandue sur les vêtemens d'une personne, la forçait, sans qu'elle s'en aperçut, de déclarer ses plus secrets

desseins. J'aurais fait peu de cas d'un pareil présent, si je n'eus été en position d'en faire usage pour les intérêts du roi de Samarcande qui m'avait acheté, et dont j'espérais gagner la faveur par ce moyen. Le premier degré qui m'éleva jusqu'à lui fut la découverte d'une conspiration qui se tramait contre sa personne. Comme je n'étais qu'un esclave et que les conspirateurs tenaient un rang à la cour, on exigea de ma part des preuves irrécusables. Quelques gouttes de l'eau enchantée, jetées sur les coupables, à l'insu de tout le monde, me les fit obtenir de leur propre bouche. Le roi, aussi surpris qu'indigné, après avoir satisfait à la justice, voulut m'acheter un si beau secret, et témoigna beaucoup de douleur de ce que je ne pouvais ni le vendre, ni même le révéler; mais, afin de s'attacher au moins celui qui en était possesseur, il me revêtit des premières dignités de son royaume. L'ambition fit de rapides progrès dans mon esprit; en fort peu de tems je me trouvai aussi avide de richesses et de distinctions que si je fusse né dans un palais. Le Roi avait beau me combler d'honneurs, tellement que j'étais après lui le premier de ses Etats, je ne me sentais point satisfait. L'eau enchantée, en démasquant journellement une foule de traîtres et de flatteurs, m'attira un grand nombre d'ennemis. Il n'était point de courtisan qui ne tremblât de paraître en ma présence. Un d'eux, hélas! peut-être le plus perfide de tous, s'insinua tellement dans mon amitié, que je ne voulus pas tenter sur lui l'épreuve du flacon, moins par excès de confiance que par excès de faiblesse, aimant mieux douter de la sincérité d'un homme si habile à flatter mes penchans, que de me priver de sa société, en obtenant la preuve de sa fourberie. Il ne m'entretenait que de pensées ambitieuses, exaspérait mes désirs, et mettait mon mérite au-dessus de toute la Cour, au-dessus du Roi même. Je ne lui avais point caché le danger auquel m'exposerait une indiscrétion, à l'occasion de la faculté que j'avais de forcer les coupables à se découvrir eux-mêmes, l'assurant avec feu que cette seule circonstance m'empêchait de la lui révéler, à lui qui était mon meilleur ami. Le flatteur ne me pressait point à cet égard, mais il excitait vivement le Roi à ne négliger aucun moyen de me gagner, lui fesant entendre que la raison que j'alléguais n'était qu'une imposture, une adresse, pour me rendre nécessaire à Sa Majesté. Le Roi, qui désirait ardemment posséder un si important secret, ne voulut jamais employer contre moi la violence, parce que c'était un prince juste; mais il crut pouvoir essayer de me séduire par des dons magnifiques, et me fesant appeler près de lui: "Hégiage, me dit-il, la mort d'un frère qui ne laisse point d'héritier, m'invite à monter sur le trône de Kaboul, et à joindre cette couronne à la mienne, mais je désire moins un vaste royaume qu'un état dont tous les sujets soient heureux. Je voudrais pour cela ne m'entourer que de ministres fidèles, que d'hommes vertueux, dont la bouche fût toujours d'accord avec le cœur: car, faute de connaître ceux qui méritent réellement sa confiance, un roi se trouve exposé à la placer indignement. Aussi estimai-je le secret que tu possèdes si fort au-dessus d'une couronne, que je te fais roi de Kaboul, si tu consens à me le livrer.

"A cette offre séduisante j'embrassai les genoux du Roi, en le nommant le plus généreux des mortels, et en l'assurant que je n'aurais point attendu cet excès de bonté, sans les justes craintes que me donnait la suite de mon indiscrétion. Le Roi me voyant ébranlé, m'encouragea par l'espérance que les menaces qu'on m'avait faites ne tendaient peut-être qu'à m'effrayer. Mon ambition saisit avidemment cette ressource, et la perspective d'une couronne me fermant les yeux sur tout le reste, je révélai mon fatal secret."

« En achevant ces mots, Hégiage se cacha le visage avec confusion. Ses frères l'embrassèrent tendrement en lui adressant des paroles consolantes, et le vieil Altaf se joignant à eux : " Nul homme n'est à l'abri des faiblesses, mon cher fils, lui dit-il ; mais puisqu'après avoir été puni de ta faute, tu as encore le mérite d'en être honteux, je ne veux plus m'en souvenir. Hélas ! sans ton aveuglement, au lieu d'envier la condition des rois, tu l'aurais trouvée pénible, en voyant de combien de trompeurs était environné celui que tu servais, quoiqu'il fût un excellent Prince."

« Tous ces récits achevés, et lorsqu'ils eurent goûté à loisir la douceur de se retrouver ensemble après tant de malheurs, Béhergiour, se souvenant de son épouse, envoya à Siam un serviteur fidèle pour s'en informer et l'inviter à venir le rejoindre, n'osant reparaître lui-même dans ce royaume. Le serviteur, à son retour, lui apprit que la Princesse était morte du regret de l'avoir offensé, et Béhergiour, touché de cette preuve de tendresse, fit vœu, par respect pour sa mémoire, de ne jamais prendre une autre épouse. Il concentra toutes ses affections dans sa famille, que ses frères augmentèrent par d'heureux mariages. Il devint l'appui fidèle de son vieux père et de sa mère Naama, qui, après avoir joui long-tems d'une félicité constante, expirèrent tour-à-tour entre ses bras, purifiés, selon leur croyance, par les eaux du Gange, au bord duquel ce fils religieux les porta à leur dernier soupir."

Dès que la vénérable Pari-Banou eut achevé ce premier récit, le sultan Schariar II la regardant d'un air plein de joie, s'écria que si elle savait beaucoup d'histoires semblables à celle-là, elle devait s'estimer fort heureuse, parce qu'il ne se lasserait jamais de l'entendre. Il ajouta qu'elle pouvait dès ce moment même lui demander tout ce qu'elle voulait, jurant par le Prophète qu'il ne lui refuserait rien ; et, sans attendre sa réponse, il donna ordre de lui préparer dans le palais un logement magnifique, avec de nombreux esclaves pour la servir. Pari-Banou, aussi peu émue des caresses que des menaces du Sultan, le pria de se ressouvenir des seules conditions qu'elle avait exigées, qui étaient de la laisser parfaitement libre. Le Sultan paraissait presqu'offensé d'un désintéressement si extraordinaire, lorsque le Prince Habig prenant la parole : « Sire, dit-il, n'imitons pas le roi de Siam en répandant comme lui des bienfaits tyranniques. Votre Majesté trouvera assez d'occasion d'exercer sa munificence, sans gêner la volonté de cette illustre dame. Pour moi, je crois que de si simples apparences cachent à nos yeux quelque personne considérable, et je vous conjure, par votre tendresse pour moi, de ne point m'exposer à perdre des leçons qui me semblent salutaires.

« Mon fils, repartit le Sultan, je vous accorde ce que vous désirez, car je vois que vous ne négligez pas l'instruction, et que les exemples qu'on vous présente produisent de bons fruits ; mais apprenez que tout autre que cette femme vénérable s'attirerait certainement ma vengeance, en paraissant dédaigner mes grâces.

« Sire, continua Pari-Banou, ne m'accusez point de montrer un orgueil condamnable ; mais que l'histoire même que je viens de raconter à votre majesté la fasse ressouvenir qu'il est des circonstances où, faute de pouvoir tout expliquer, on paraît bizarre et quelquefois criminel."

DE L'INSTINCT.

L'INSTINCT est une faculté purement animale, qui se met en exercice d'elle-même. Il constitue toute l'intelligence des brutes, intelligence très-limitée et stationnaire, et qui n'a rien de commun avec celle départie à l'homme, dont les limites ne sauraient être posées, bien qu'elles ne soient pas infinies. Chez l'animal, l'intelligence se borne à la répétition constante des menus actes, auxquels la volonté paraît être absolument étrangère ; car, s'il y avait volonté, ou, pour mieux dire, capacité, soit d'étendre, soit de restreindre, soit de perfectionner, ce ne serait plus l'instinct, mais l'intelligence, telle que nous la concevons, avec toute sa puissance, avec tous les prodiges qu'elle enfante chaque jour. C'est alors que l'on pourrait, avec raison, assimiler les animaux à l'homme.

L'instinct bien observé se borne donc, pour chaque animal, au sentiment de sa conservation, à l'obéissance aux lois de la réproduction, à l'affection de la femelle pour ses petits, au soin de leur défense, à la satisfaction du besoin de la nutrition, à la distinction, par l'odorat, des alimens qui lui sont propres, comme aussi des plantes qui lui sont salutaires dans l'état de maladie. A l'égard de certaines qualités que l'on remarque dans les animaux domestiques, et qui semblent participer de la volonté humaine, telles que, pour les bêtes de somme, la docilité de se laisser imposer des fardeaux; pour le chien, l'obéissance à la voix de son maître, qui l'appelle ; enfin, l'attachement apparent de ces animaux pour l'homme ; tout cela est dû, bien certainement, à l'éducation, qu'ils reçoivent, et particulièrement le chien dont la fibre plus sensible se prête avec docilité aux impressions que lui communique son maître, et dont le caractère naturellement féroce, s'adoucit assez facilement sous la main qui la caresse et le nourrit. C'est ici l'intelligence humaine qui, à force de soins et de persévérance, communique à l'animal des qualités d'emprunt et hors de sa nature.

On ne saurait peut-être refuser à diverses espèces d'animaux le don de la mémoire, ce qui semble indiquer qu'ils possèdent, jusqu'à certain point, la faculté de réfléchir, c'est-à-dire, de donner de la suite à leurs sensations, qui sont, au reste, en très-petit nombre et rentrent toujours dans la même sphère. N'oublions pas que cette mémoire, si elle existe, est toute de sensation, et non de réflexion, comme celle de l'homme ; la différence est grande.

Mais dira-t-on peut-être, comment ne pas attribuer à l'intelligence, c'est-à-dire, à la combinaison, cette faculté qu'ont les animaux de prévoir certaines actions de leur maître ? Hé! bien, non ! c'est encore le même principe qui agit en eux dans ce cas, je veux dire que c'est par une conséquence nécessaire de la répétition des mêmes actions qui ont déjà frappé ses sens et parlé à sa mémoire, que le chien paraît deviner les intentions de son maître. Il en est de même du cheval, de l'éléphant et d'autres animaux domestiques, chez qui certains actes, participant en apparence de l'intelligence humaine, peuvent faire supposer l'esprit de combinaison.

Je n'ignore pas que l'homme, dans l'état de nature, n'a guère plus d'intelligence que certains animaux ; mais faut-il en conclure pour cela que son intelligence ne soit qu'un pur instinct ? non certes : l'intelligence existe en lui ; seulement elle y sommeille comme chez l'enfant ; elle n'attend, pour se développer, que le secours

de l'éducation et celui des circonstances. Ce qui le prouve incontestablement, c'est qu'on est arrivé assez promptement en Europe, à développer l'intelligence commune à la race humaine, chez plusieurs sauvages, soit des mers du Sud, soit du Nord de l'Amérique, du moment qu'on a pu parvenir à établir avec eux des signes fixes de communication. Témoin Potavéri que M. de Bougainville amena d'Otahïti en France, il y a à peine un demi-siècle. Il serait cependant ridicule de penser que les sauvages, en général, dont la fibre a fort peu de souplesse, soient susceptibles d'arriver, sans l'intermédiaire du tems qui perfectionne nos organes, à ce dégré d'intelligence (fruit d'une longue civilisation) auquel l'homme doit, et ses lumières, et jusqu'au développement des sentimens moraux renfermés dans son âme; jusque-là les facultés instinctives prédominent ou plutôt elles jouent seules un rôle dans les actions de l'homme. Opposons maintenant à l'instinct, proprement dit tant qu'il n'est pas sorti de l'état de nature, l'intelligence considérée comme la raison humaine. Celle-ci repose sur la faculté d'assembler, de combiner des idées, de les comparer entre elles, (ce qui constitue le jugement,) enfin de saisir cette multitude infinie de rapports qui composent l'ensemble des connaissances humaines. Quelle distance immense n'y a-t-il pas de l'instinct de la brute et de ses œuvres à l'intelligence de l'homme et à ses inconcevables prodiges?.... Vouloir assimiler l'un à l'autre, autant vaudrait comparer l'obscurité de la nuit à l'éclat d'un beau jour; il est au surplus une vérité incontestable, c'est que la place est assignée, ici-bas, aux diverses espèces animées par la nature même, comme par l'étendue de leur intelligence, seule et véritable échelle à laquelle on puisse les mesurer.

Pour terminer, je dirai que l'instinct peut être considéré, si l'on veut, comme une intelligence relative, c'est-à-dire, comme la manifestation d'un certain nombre de sensations qui, probablement, chez les animaux, remplacent les idées, et cependant leur sont communes avec l'homme; ce qui a pu donner le change sur leur intelligence, considérée à tort, comme raisonnement ou motif calculé de leurs actions.

Résumons; les facultés instinctives, tirant leur source d'une impulsion secrète et indépendante de toute volonté, il s'en suit qu'elles sont autres que les facultés rationnelles, facultés d'un ordre bien plus élevé, puisque leur siége est dans l'âme. Et ce noble attribut exclusivement à qui appartient-il, si ce n'est à l'homme, l'être le plus distingué entre tous les êtres créés?

DESCRIPTION DU TEMPLE DE JUPITER A OLYMPIE.*

« Le temple de Jupiter fut construit, dans le siècle dernier, des dépouilles enlevées par les Eléens à quelques peuples qui s'étaient révoltés contre eux; il est d'ordre dorique, entouré de colonnes et construit d'une pierre tirée des carrières voisines, mais aussi éclatante et aussi dure, quoique plus légère, que le marbre de Paros. Il a de hauteur soixante-huit pieds, de longueur deux cent trente, de largeur quatre-vingt-quinze.

Un architecte habile, nommé Libon, fut chargé de la construction de cet édifice. Deux sculpteurs non moins habiles enrichirent par de savantes compositions les frontons de ces deux façades. Dans l'un de ces frontons on voit, au milieu d'un grand nombre de figures, Œnomaüs et Pélops, prêts à se disputer, en présence de Jupiter, le prix de la course; dans l'autre, le combat des Centaures et des Lapithes. La porte d'entrée est de bronze, ainsi que la porte du côté opposé. On a gravé sur l'une et sur l'autre une partie des travaux d'Hercule. Des pièces de marbre, taillées en forme de tuiles, couvrent le toit: au sommet de chaque fronton s'élève une victoire en bronze doré; à chaque angle, un grand vase de même métal et également doré.

Le temple est divisé par des colonnes en trois nefs ou portiques. On y trouve, de même que dans le vestibule, quantité d'offrandes que la piété et la reconnaissance ont consacrées au Dieu; mais loin de se fixer sur ces objets, les regards se portent rapidement sur la statue et sur le trône de Jupiter. Ce chef-d'œuvre de Phidias et de la sculpture fait au premier aspect une impression que l'examen ne sert qu'à rendre plus profonde.

La figure de Jupiter est en or et en ivoire, et, quoiqu'assise, elle s'élève presqu'au plafond du temple. De la main droite, elle tient une victoire également d'or et d'ivoire; de la gauche, un sceptre travaillé avec goût, enrichi de diverses espèces de métaux et surmonté d'un aigle. La chaussure est en or, ainsi que le manteau, sur lequel on a gravé des animaux, des fleurs, et surtout des lis.

Le trône porte sur quatre pieds, ainsi que sur des colonnes intermédiaires de même hauteur. Les matières les plus riches, les arts les plus nobles concourent à l'embellir; il est tout brillant d'or, d'ivoire, d'ébène et de pierres précieuses, partout décoré de peintures et de bas-reliefs.

Quatre de ces bas-reliefs sont appliqués sur la face antérieure de chacun des pieds de devant; le plus haut représente quatre Victoires dans l'attitude de danseuses; le second, des Sphinx qui enlèvent les enfans des Thébains; le troisième, Apollon et Diane perçant de leurs traits les enfans de Niobé; le dernier, enfin, deux autres Victoires.

Phidias profita des moindres espaces pour multiplier les ornémens. Sur les quatre traverses qui lient les pieds du trône, je comptai trente-sept figures; les unes représentant des lutteurs, les autres le combat d'Hercule contre les Amazones. Au-dessus de la tête de Jupiter, dans la partie supérieure du trône, on voit d'un côté les trois Grâces qu'il eut d'Eurymone, et les trois Saisons, qu'il eut de Thémis. On distingue quantité d'autres bas-reliefs, tant sur le marche-pied que sur la base de l'estrade qui soutient cette masse énorme; la plupart exécutés en or et représentant les divinités de l'Olympe. Aux pieds de Jupiter on lit cette inscription: *Je suis l'ouvrage de Phidias, Athénien, fils de Charmidès.* Outre son nom, l'artiste, pour éter-

* Par un Ancien.

niser la mémoire et la beauté d'un jeune homme de ses amis, appelé Pantarcès, grava son nom sur un des doigts de Jupiter,

On ne peut approcher du trône autant qu'on le désirerait. A une certaine distance on est arrêté par une balustrade qui règne tout autour et qui est ornée de peintures excellentes, de la main de Panénus, élève et parent de Phidias. C'est le même qui, conjointement avec Colotès, autre disciple de ce grand homme, fut chargé des principaux détails de cet ouvrage surprenant. On dit qu'après l'avoir achevé, Phidias ôta le voile dont il l'avait couvert, consulta le goût du public et se réforma lui-même, d'après l'avis de la multitude.

On est frappé de la grandeur de l'entreprise, de la richesse de la matière, de l'excellence du travail, de l'heureux accord de toutes les parties; mais on l'est bien plus encore de l'expression sublime que l'artiste à su donner à la tête de Jupiter. La divinité même y paraît empreinte avec tout l'éclat de la puissance, toute la profondeur de la sagesse, toute la douceur de la bonté. Auparavant les artistes ne représentaient le maître des dieux qu'avec des traits communs, sans noblesse et sans caractère distinctif. Phidias fut le premier qui atteignit, pour ainsi dire, la majesté divine, et sût ajouter un nouveau motif au respect des peuples, en leur rendant sensible ce qu'ils avaient adoré. Dans quelles sources avait-il donc puisé ces hautes idées? Des poëtes diraient qu'il était monté dans le ciel, ou que le Dieu était descendu sur la terre; mais il répondit d'une manière plus simple et plus noble à ceux qui lui fesaient la même question; il cita les vers d'Homère, où ce poëte dit qu'un regard de Jupiter suffit pour ébranler l'Olympe. Ces vers, en réveillant dans l'âme de Phidias l'image du vrai beau, de ce beau qui n'est aperçu que par l'homme de génie, produisirent le Jupiter d'Olympie; et quel que soit le sort de la religion qui domine dans la Grèce, le Jupiter d'Olympie servira toujours de modèle aux artistes qui voudront représenter dignement l'Etre Suprême.

Les Eléens connaissent le prix du monument qu'ils possèdent; ils montrent encore aux étrangers l'atelier de Phidias; ils ont répandu leurs bienfaits sur les descendans de ce grand artiste, et les ont chargés d'entretenir la statue dans tout son éclat. Comme le temple et l'enceinte sacrée sont dans un endroit marécageux, un des moyens qu'on emploie pour défendre l'ivoire contre l'humidité, c'est de verser fréquemment de l'huile au pied du trône, sur une partie du pavé destiné à la recevoir.

AMESTAN ET MÉLÉDIN,

OU L'EXPÉRIENCE À L'EPREUVE.

CONTE.

" J'ÉTAIS dans ma jeunesse d'un caractère ardent et passionné. J'aimais les femmes avec fureur. Je croyais de bonne foi à leurs discours, à leurs caresses. Elles me disaient que j'étais le plus bel homme de la Perse, et je me croyais beau; elles vantaient mon esprit extraordinaire, et je me croyais un esprit supérieur. Avec leurs éloges séduisans, leurs propos flatteurs, elles m'ont conduit à ma perte. J'étais autrefois très-riche, et à peine me reste-t-il de quoi terminer tranquillement mes jours: O Mélédin! que la jeunesse est extravagante! Si j'avais su dans mon printems ce que je sais aujourd'hui, je serais encore un des plus riches commerçans d'Ispahan; et je suis bien pauvre".—" Oui, sans doute, répond Mélédin, si nous avions su l'un et l'autre à vingt ans ce que nous savons à quatre-vingts, que de sottises nous aurions évitées! Quelle différence dans notre fortune! En vérité, l'expérience vient bien mal-à-propos, lorsqu'on n'a plus besoin de ses conseils. A quoi bon savoir, quand on n'a plus le tems de mettre à profit? Pour moi, mon cher Amestan, c'est la vanité qui m'a perdu. Je n'étais pas un sot, je le savais bien, mais j'avais un tel désir de briller, de jouer un rôle par mon esprit, que je n'ai jamais su modérer ma maudite langue. C'est mon indiscrétion qui m'a empêché de parvenir au faîte des grandeurs. Si je pouvais revenir à vingt ans! Certes, avec l'expérience que j'ai acquise, je ne ferais plus de semblables étourderies. Je saurais tempérer mon orgueil, attendre le moment de parler, et donner de la prudence même à mes regards."

Ainsi deux bon vieillards à l'ombre d'un palmier solitaire, à l'entrée de la grotte de Maaran, s'entretenaient des erreurs de leur jeunesse. Tous deux étaient devenus sages à leurs dépens. " O puissant Mahomet! s'écriaient-ils ensemble, il est donc vrai que nous ne reviendrons plus à vingt ans! Nous ne pourrons profiter de nos malheurs, de nos fautes, et de cette sagesse que le tems nous a donnée!"

Comme ils parlaient ainsi, un bruit léger se fait entendre à l'entrée de la grotte; le bruit approche, ils lèvent les yeux et aperçoivent un génie, qui s'avance vers eux, et leur dit avec une douceur inexprimable: " Amestan, Mélédin, ne craignez point ma présence. Je ne viens ici que pour vous rendre heureux. J'habite depuis long-tems cette grotte solitaire, et j'étais sur le point d'en sortir pour parcourir le monde, lorsque j'ai entendu vos plaintes. Elles m'ont paru justes; j'ai pris pitié de vous. Il est sûr que le ciel vous traite avec une extrême rigueur; il vous donne la sagesse quand elle ne vous est plus bonne à rien; il vous apprend à vivre lorsque vous n'avez plus qu'à mourir. Je veux réparer cette injustice, et, si vous le désirez, vous rendre les jours brillans de votre jeunesse, votre vigueur première, votre première beauté. Parlez, quel âge voulez-vous avoir? —Vingt ans, vingt ans, s'écrient à la fois les deux vieillards.—Je le crois bien, répond le génie. Eh bien, soit, vous n'avez que vingt ans."

En effet, quelle subite métamorphose! A peine le génie a-t-il parlé, qu'un sang plus vif coule dans leurs veines. Leurs jarrets tremblans reprennent leur force et leur élasticité; leurs corps usés se redressent; leurs fronts chauves se garnissent de beaux

cheveux qui flottent en longs anneaux sur leurs épaules; leurs longues barbes disparaissent, et font place à un léger duvet. Le génie leur présente un miroir dans lequel ils se regardent avec admiration, avec orgueil. Ils sautent de joie, ils ne se possèdent plus, et ne peuvent se lasser de contempler la beauté de leurs traits, la richesse de leur taille et la souplesse de leurs mouvemens.

Ils tombent ensemble aux pieds du génie bienfesant qui les relève et leur dit en souriant : " Ecoutez, mes amis; avant de me remercier, il faut voir si vous saurez profiter de mes dons ; s'ils vous seront utiles ou nuisibles. Mélédin, prenez cet anneau merveilleux ; toutes les fois que vous le porterez à votre doigt, vous connaîtrez le secret de l'homme que vous regarderez en face. Partez pour Ispahan avec ce précieux trésor. Pour vous, Amestan, vous resterez ici. Pendant mon absence, vous serez l'intendant de mon palais, dont cette grotte forme l'entrée, et le gardien de mes immenses richesses. Vous trouverez ici tous les biens, et vous n'aurez qu'à désirer pour voir tous vos désirs accomplis. Je n'exige de vous qu'une seule chose, qui n'est ni bien pénible, ni bien difficile; c'est de veiller attentivement sur un jardin magnifique que j'aime par-dessus tout. Faites qu'aucun mortel n'y porte un pied téméraire, et songez que vous êtes perdu vous-même, si vous avez l'imprudence d'y pénétrer. Si au bout de l'année, je suis content de votre zèle et de votre fidélité, je comblerai le plus cher de vos vœux ; vous retournerez à Ispahan et vous serez le plus riche et le plus puissant seigneur de cette superbe cité."

Les deux nouveaux jeunes gens tombent encore aux pieds du génie. Ils ne peuvent contenir les expressions de leur joie, de leur ivresse. Le plus brillant avenir se déploie devant eux. Ils se séparent, et Mélédin prend la route d'Ispahan, muni du merveilleux anneau. Amestan reste avec le génie, qui le conduit dans sa grotte. Après avoir erré pendant quelque tems dans l'obscurité, Amestan découvre le palais du génie. Ce palais est de la plus noble et de la plus élégante architecture; il repose sur d'immenses colonnades de pierres précieuses. Les degrés qui y conduisent sont de l'or le plus pur. Amestan ébloui d'un si vif éclat, ne peut proférer une parole. " Voilà ta demeure, dit le génie ; commande dans ces lieux. Tes ordres seront exécutés comme les miens, par mille esclaves tout prêts à obéir à tes moindres volontés. Adieu, je te quitte pour quelques jours; songe à mon jardin, et souviens-toi de l'ordre que je t'ai donné".

A ces mots le génie s'éloigne, et Amestan reste seul maître de ce séjour fortuné. Une multitude d'esclaves se rangent autour de lui pour recevoir ses ordres, et lui donnent à peine le tems de désirer. On lui sert un repas magnifique ; et pendant qu'il goûte les mets les plus exquis, une musique enchanteresse se fait entendre; des esclaves dansent dans une salle voisine du lieu du festin, et lui font admirer les grâces et la souplesse de leurs corps dans une variété infinie d'attitudes. Bientôt un concert de voix harmonieuses célèbre la beauté d'Amestan qui savoure en même tems les vins les plus recherchés ; car le génie était un gourmet; il avait la cave la mieux fournie de l'univers. On sait que les génies ne sont pas soumis, comme les mortels, aux lois sévères du Coran, et que le prophète n'a défendu le vin qu'aux enfans d'Adam, faibles créatures, toujours prêtes à abuser des plus grands bienfaits de la divinité.

Le repas fini, d'autres esclaves portent en triomphe des cassolettes de vermeil, et dans un instant l'intendant du bon génie se voit entouré, d'un nuage de parfums. On le porte sur un lit d'un duvet plus élastique et plus fin que l'édredon, et là, il se livre aux douceurs d'un sommeil paisible, bercé par d'aimables songes enfans légers et rians du jour qui vient de finir.

Au lever de l'Aurore on le fait

entrer dans une salle de bain décorée de mille tableaux voluptueux. Au sortir du bain, deux esclaves le posent sur des cousins, pétrissent mollement ses muscles dilatés, assouplissent ses membres, puis enveloppent sa tête dans un sachet d'aromates. La volupté circule dans toutes ses veines; il respire avec délice, et se croit transporté dans le sixième ciel.

Chaque jour amène de nouveaux plaisirs, et le bon Amestan ne conçoit pas comment ses esclaves peuvent dans le même instant deviner et exécuter ses moindres désirs. Cependant aucune femme ne s'était encore présentée à ses regards. Il s'en est bien aperçu. "Pourquoi cette précaution du génie? dit-il; s'est-il donc défié de ma sagesse et de ma prudence? Certes, il a grand tort. Il aurait pu remplir son palais des plus belles femmes de l'Europe et de l'Asie; leurs charmes ne m'auraient point séduit; j'ai été trop long-tems leur dupe pour ne pas les connaître, et pour les redouter. J'ai de l'expérience à présent, j'ai de l'expérience, et si je suis jamais amoureux... Mais non, je devine l'intention du génie; il n'a pas voulu que la vue de ce sexe trompeur troublât mes jouissances, en me rappelant d'importuns souvenirs. Il me juge mal; je ne sens pour les femmes ni haine, ni colère; la plus belle ne me ferait pas sortir de mon heureuse insensibilité."

Cependant quelquefois il se disait: "Au milieu de tous les plaisirs que le génie me procure, il me semble qu'il manque quelque chose à mon bonheur. A présent que la jeunesse et la beauté me sont rendues, je voudrais savoir ce que les femmes penseraient de moi; sans doute elles feraient tous leurs efforts pour me plaire: ce manège m'amuserait beaucoup, et m'amuserait sans danger, grâce à mon expérience. Toutes réflexions faites, j'aimerais mieux qu'il y eût des femmes ici."

Il était dans cette disposition d'esprit depuis cinq ou six jours, lorsqu'il lui prit envie de visiter le jardin confié à sa garde. Après avoir parcouru le plus beau vallon de l'univers, il arrive au penchant d'une colline: il aperçoit une enceinte fermée par des murs d'argent d'une prodigieuse épaisseur. Cette enceinte renferme le jardin du génie; une grille d'or massif en laisse apercevoir les beautés, mais en défend l'entrée. Amestan y parvint sans peine, et regarde avec admiration un séjour qui semble être le modèle ou la copie du paradis de Mahomet.

"O le beau lieu! dit Amestan. Quel dommage que le génie m'en ait interdit l'entrée!" Bientôt il aperçoit, à travers la grille, un essaim de jeunes filles belles comme les houris, qui s'avancent vers lui. Elles sont sans voile, et un vêtement leger dessine élégamment les contours de leur taille. La gaîté, le désir de plaire brillent dans leurs yeux. A l'aspect d'Amestan elles semblent étonnées, elles se regardent, elles se parlent en secret, elles semblent lui sourire, et bientôt elles l'invitent, par des signes, à venir partager leur charmante demeure. Amestan reste immobile, et l'une d'elles prend enfin la parole pour lui adresser, au nom de ses compagnes, la même invitation. Elle y mêle les louanges les plus flatteuses pour Amestan, et, dès qu'elle a fini de parler, ses jeunes amies marient leurs voix au son de divers instrumens qu'elles manient avec autant de grâce que de légèreté, et forment en même tems des danses animées et voluptueuses.

Amestan prend plaisir à ces tableaux variés. Son amour-propre jouit des efforts que ces jeunes beautés font pour le séduire; mais il n'est point séduit; il est trop sage, il a trop d'expérience; il rit et s'amuse de toutes ces tentatives inutiles.

Cependant il aperçoit dans un lieu solitaire, sous un bosquet de myrtes, une jeune fille séparée de ses compagnes; elle est assise au bord d'un ruisseau qui coule avec lenteur. Ses regards sont attachés tristement sur

ces eaux limpides et fugitives; elle soupire, lève ses beaux yeux vers le ciel, et, dans sa touchante mélancolie, semble oublier tout l'univers.

Amestan remarque qu'elle ne daigne pas même le regarder, et, sans le vouloir, sans y penser, il ne regarde qu'elle; il suit, il épie tous ses mouvemens, et ne s'éloigne de la grille qu'au moment où cette jeune et intéressante beauté s'enfonce sous la voûte la plus sombre du bocage, et disparaît. Amestan regarde encore pendant quelque tems la place qu'elle vient d'occuper, et retourne au palais du génie en pensant au spectacle dont ses yeux viennent d'être témoins. "Ah! ah! se dit-il à lui-même, je ne suis plus étonné que le génie n'ait point voulu placer des femmes auprès de moi, pour égayer ma solitude. C'est un plaisir qu'il a voulu réserver pour lui seul. Il a le plus beau sérail du monde, et c'est moi qu'il a choisi pour en être le gardien! Fonctions bien flatteuses pour l'amour-propre d'un homme de vingt ans, tout rempli du feu de la jeunesse! Je rougis, en vérité, de penser qu'il m'ait cru digne de jouer un pareil rôle. Quel honneur pour moi lorsque, de retour à Ispahan, j'entendrai le peuple dire: ce jeune homme a bien mérité la fortune dont il jouit, il a été le gardien fidèle du plus beau sérail de l'Asie. On rira, on se moquera de moi, et je n'oserai me montrer au milieu des jeunes gens de mon âge."

Le sommeil vint suspendre ces tristes réflexions. Mais ce ne fut point un sommeil paisible. Amestan voit en songe cette jeune beauté solitaire et pensive; elle verse des larmes, et celles d'Amestan ne tardent pas à couler. Il voudrait voler vers elle pour la consoler, mais une funeste barrière s'oppose à ses désirs. Il croit secouer la grille du jardin, il l'ébranle, elle va s'ouvrir lorsqu'une voix terrible lui crie: "Arrête, insensé, que fais-tu? souviens-toi des ordres qui te sont donnés." A ces mots, Amestan se réveille. Une sueur brûlante coule sur ses joues, un feu subtil circule dans ses veines. Il se lève en tremblant, il se promène avec une violente agitation, en attendant le réveil du jour.

Dès le premier rayon de l'aurore, il vole au jardin du génie. Il s'approche de la grille, et bientôt il voit venir toutes les jeunes beautés de la veille. Elles sont parées avec coquetterie; la gaîté brille dans leurs yeux, et leur sourire a tout à la fois quelque chose de doux et de malicieux. A l'aspect d'Amestan elles se mettent à rire, et disent, en le saluant: "Bonjour, beau gardien de sérail. Avez-vous bien dormi cette nuit? Que votre teint est frais ce matin! A ces mots elles s'éloignent et laissent Amestan, qui rougit de honte et frémit de colère.

Cependant il n'a point vu celle qui l'occupe tout entier. C'est en vain qu'il la cherche des yeux, elle ne reparaît point; le plus profond silence règne dans l'enceinte du jardin. Après avoir attendu vainement plus de six heures, il prend le parti de retourner à son palais. "Je reviendrai ce soir, dit-il, je la verrai, je l'entendrai peut-être. Le génie ne m'a point défendu de la voir, de l'entendre, de l'aimer et de m'en faire aimer. La seule chose qu'il m'ait interdite, c'est l'entrée de ce beau jardin confié à mes soins. Oh! si j'étais aimé! Mais que dis-je, malheureux!.......Moi, j'aimerais encore? Qui me dit que la plus profonde perfidie n'est pas cachée sous ces traits ingénus? Mais non, sa vertu, sa candeur égalent sans doute sa beauté céleste. Elle n'a point cherché à me séduire comme ses compagnes; elle n'a point fait parade, comme elles, de ses talens et de ses grâces; elle a trop de pudeur; son âme est le sanctuaire de l'innocence et de la vertu, comme son front en est l'image. La grille fatale me sépare d'elle. Qu'importe? cherchons toujours à lui plaire, possédons son cœur, n'est-ce pas le premier de tous les biens? Quand l'année sera ré-

volue, quand le génie voudra exécuter les brillantes promesses qu'il m'a faites, je lui dirai : « Gardez, gardez tous vos trésors, et donnez-moi seulement celle que j'aime."

Vers la sixième heure du jour, il se lève, et retourne au jardin du génie ; il arrive à la grille, et, promenant au loin ses avides regards, il cherche partout celle dont il est si vivement épris. Mais le jardin lui semble désert. On n'entend que le chant des oiseaux qui l'habitent. Amestan reste long-tems dans l'attente ; déjà la nuit approche, et il commence à se désespérer. Tout-à-coup il entend, assez près de lui, des soupirs et des sanglots. Il écoute, il regarde, et reconnaît la maîtresse de son cœur sous un groupe de citronniers et d'aloës. Elle est appuyée sur une de ses compagnes, et toutes deux semblent être dans une profonde méditation. Enfin, l'amie de cette jeune beauté prend la parole et dit : « Ah ! ma chère Améline ! pourquoi vous abandonner à la douleur? Que pouvez-vous regretter dans ce lieu de délices ? Que manque-t-il à votre félicité ? Le génie vous aime avec passion ; il ne tient qu'à vous de régner ici, de partager toute sa puissance et ses richesses, si vous consentez à partager son amour : et vous pleurez lorsque toutes vos compagnes envient votre destinée ! Confiez vos peines à l'amitié, et puisse Mahomet m'accorder cette éloquence qui console, ce baume qui calme la douleur et guérit les plus profondes blessures de l'âme.—Hélas ! c'est en vain, répond Améline, que tu chercherais à me consoler. Mon sort est affreux, et la mort seule peut me rendre le repos. Je suis fille unique d'une mère qui m'adore, qui, dans sa pauvreté, n'avait que moi pour soutien de son existence. Ce génie puissant m'a vue, il m'a aimée, il m'a arrachée des bras de cette mère si tendre et si chérie. Je crois la voir dans les larmes, dans le désespoir, privée de son unique appui, de celle qui fesait tout son bonheur. Peut-être n'a-t-elle pu résister à sa douleur, peut-être ma mère n'est plus. Que me font à moi ces richesses, cette puissance dont tu me parles ? J'étais heureuse dans ma pauvreté ; je ne demandais au ciel que ma mère. Si j'étais restée auprès d'elle, peut-être un jour un époux pauvre comme moi, mais choisi par mon cœur, eût partagé avec moi les soins que je lui prodiguais ; nos jours auraient coulé dans la paix et l'innocence. Ce génie babare m'a tout ravi."

A ces mots, la jeune et belle Améline sort du bosquet et passe devant la grille où l'amoureux Amestan était immobile, avide de recueillir les moindres paroles qu'elle laissait échapper. En la voyant si près de lui, il ne peut contenir ses transports, et il s'écrie : « Améline, Améline, douce et angélique créature ! Je t'aime, je brûle pour toi du plus tendre et du plus violent amour !" La jeune fille se détourne, regarde Amestan, et ses joues se couvrent d'une vive rougeur. « Améline, continue Amestan, ne t'éloigne pas, reste encore près de moi, ton absence me ferait mourir." Améline regarde encore le beau jeune homme qui lui parle ; elle voudrait marcher plus lentement, mais sa compagne l'entraîne, en lui disant : « Fuyons, fuyons le nouveau gardien de ce sérail ; il vient ici pour nous épier. Peut-être a-t-il entendu nos discours." Ces mots portent l'épouvante dans le cœur d'Améline, qui s'éloigne avec rapidité.

Amestan n'est pas mécontent de sa soirée. Il a vu Améline, il l'a entendue, il lui a parlé, elle connaît l'amour qu'elle a fait naître. Qu'elle est belle, dit-il, et que son histoire est touchante ! Au sein des grandeurs, elle regrette l'humble chaumière où sa piété filiale trouvait en elle-même toutes les jouissances ! Que de vertu ! que d'innocence ! Ah ! sans doute, Améline est bien supérieure à tout son sexe. Ce n'est pas une femme, c'est un ange ! Son cœur est pur

comme le ciel même. Elle ne peut tromper.

Cependant une triste réflexion vient l'affliger. Il se rappelle le discours de la compagne d'Améline. Elle me méprise, dit-il en lui-même; elle me croit le vil gardien de ce sérail! Il se rappelle encore que le génie est amoureux d'Améline, et il désespère d'obtenir un pareil trésor d'un rival.

Trois jours entiers se passent sans qu'Amestan puisse revoir la belle Améline. Qui peindrait son inquiétude? Qu'est-elle devenue? Le génie l'aurait-il enlevée de ces lieux? Aurait-elle succombé à sa douleur?.. Les idées les plus lugubres remplissent la tête et le cœur du pauvre Amestan. Enfin, le quatrième jour, vers la septième heure du soir, il revoit celle qu'il aime. Elle est près de lui, elle ne peut le voir, mais il peut la regarder et l'entendre. Elle paraît moins abattue, et jamais elle n'avait été si belle. Amestan la contemple avec admiration; mais quelle est son ivresse lorsqu'il entend les discours qu'elle adresse à son amie! "C'est en vain, chère Nirza, disait-elle, que tu veux me prévenir contre ce jeune homme que nous avons aperçu l'autre jour. Non, il ne venait point ici pour nous épier et pour nous perdre. As-tu remarqué sa beauté? Comme ses traits sont nobles et touchans! avec quelle tendresse ses regards étaient attachés sur moi! Il m'aime, je n'en doute pas; il me l'a dit avec cet accent du cœur que le mensonge ne saurait imiter. Depuis ce jour, je ne vois plus, je n'entends plus que lui. Je sens que je l'aime pour la vie."

Oh! comme le cœur d'Amestan est ému! comme son sang bouillonne dans ses veines! Il est aimé, il ne peut en douter. Améline ne cherche point à le tromper; elle le croit bien loin: elle épanche son cœur dans le sein de la confiance et de l'amitié. Elle continue: "Oui, depuis ce moment mon existence est changée; l'espérance est entrée dans mon cœur; car s'il est vrai qu'il m'aime comme il me l'a dit, comme il l'a juré, comme je le crois, tu sais, mon amie, qu'il ne tient qu'à lui de nous rendre à jamais heureux."

C'est ici que l'attention d'Amestan redouble encore s'il est possible. Que dis-je? toute son âme est comme suspendue aux lèvres d'Améline qui poursuit: "Oui, s'il osait, dit-elle, il pourrait nous rendre heureux! Tu sais, ma chère Nirza, que le pouvoir du génie ne tient qu'à un événement qui détruirait tout son empire sur nous. Tu sais que nous serons libres lorsqu'un jeune homme aura mis le pied dans ces lieux, et que ces jardins, ce palais magnifique doivent être la récompense de notre libérateur. Oh! puissent tous ces biens appartenir un jour à celui que j'aime!"

"Grand dieu! serait-il vrai? s'écrie soudain Amestan, dans un transport de joie inexprimable. Je posséderais Améline! Je la rendrais maîtresse de ce beau séjour!" A ces mots, il ébranle fortement la grille d'or qui n'était qu'à demi fermée. Elle s'ouvre, il s'élance, il tombe aux pieds d'Améline; mais, ciel........ Quel étonnement!.... Améline a disparu: ces jardins, ces palais, il n'en reste pas même de trace; ils se sont dissipés comme de légers nuages, et le bon Amestan se retrouve à l'entrée de la grotte de Maaran, sous le palmier solitaire, dans le lieu même où le génie s'est offert à ses yeux pour la première fois. Qui peindrait son étonnement, sa confusion et sa douleur? Ses forces sont épuisés, son corps est courbé presque jusqu'à terre et chancelle sur ses genoux arqués et tremblans; une longue barbe blanche descend sur sa poitrine; des rides profondes sillonnent ses joues creuses et livides, et son front, dégarni de cheveux, ne peut supporter les faibles rayons du soleil couchant. Il a vu tout d'un coup s'envoler sa jeunesse, sa vigueur, sa beauté. De vingt ans, le voilà revenu à quatre-vingts. Il reste long-tems plongé

dans un morne silence et dans une immobile stupeur. Ses regards sont fixés sur la terre; il n'ose les promener autour de lui, de crainte de rencontrer quelque fâcheux témoin de sa honte. Sa triste rêverie est bientôt interrompue; il entend marcher auprès de lui, il lève les yeux et reconnaît........ Mélédin, son ami Mélédin, qui revient aussi vieux, aussi cassé que lui.

Les deux vieillards se regardent long-tems sans oser rompre le silence. Cependant leur réunion les console un peu. Mélédin prend, le premier, la parole et dit: Te voilà donc, bel Amestan?—Te voilà donc, beau Mélédin?—Hélas! oui, me voilà. Notre jeunesse n'a pas duré long-tems.—C'est notre faute.—Qu'avons-nous fait?—Des sottises. Je le vois bien. Alors Amestan raconte son aventure à Mélédin, qui lui dit, à son tour, comment il a su profiter des bienfaits du génie.

"Tu n'as pas oublié, mon cher Amestan, que le génie me mit au doigt un anneau précieux, à l'aide duquel je devais connaître tous les secrets des hommes que je regarderais en face. Beau, rajeuni, plein de vigueur et de santé, je retourne à Ispahan, formant d'avance les projets les plus brillans. Je me voyais riche, puissant, considéré. Quel moyen, disais-je, pour faire, en peu de tems, une immense fortune! Je vais bien m'amuser du spectacle de toutes les passions, de toutes les petitesses, de toutes les ruses, de toutes les fourberies des hommes. Si je veux, il ne tiendra qu'à moi de passer pour l'homme le plus savant de la terre, pour un être doué d'un esprit supérieur. Je pourrai même prédire l'avenir, et presque toujours à coup sûr.

Comme je réfléchissais à toutes ces choses, j'arrive à Ispahan, par les jardins de Zusfa, et je traversais la grande et belle rue de Soéarbach, lorsque je vois venir une petite vieille, enveloppée d'une longue mante, et portant une corbeille sous le bras, avec un air mystérieux. Je soulève le voile de cette vieille, je la regarde en face, et je lui dis en riant: "Ah! ah! ma bonne; ce n'est pas moi que vous cherchez; le magnifique seigneur *Akélibé* serait bien content s'il savait de quelle jolie commission vous vous chargez." La vieille parut interdite et très-effrayée. "Au nom du prophète, ne me trahissez pas, dit-elle; il est vrai qu'une des femmes du seigneur *Akélibé* est éperduement amoureuse d'un jeune homme de cette ville; elle lui a donné rendez-vous dans le lieu où je porte cette corbeille pleine de fruits et de vins délicieux. Je vous en conjure, seigneur, n'abusez pas du secret que vous avez su découvrir." Je mourais de faim et de soif, et je dis à la vieille: "Ne craignez rien, ma bonne; je serai discret si vous voulez me laisser cette corbeille, car je n'ai ni bu, ni mangé d'aujourd'hui." La vieille n'hésita pas; elle laissa tomber la corbeille et s'enfuit. Je m'emparai des provisions destinées aux deux amans, et j'entrai dans un beau caravanserail, où je fis un excellent souper, riant de cette aventure, et bénissant le génie dont le merveilleux anneau me procurait un si bon repas. Je pensai à toi, je bus à ta santé, et je priai le prophète de te continuer sa protection.

Je n'avais pas encore achevé mon souper, que je vois quatre jeunes gens entrer dans le caravanserail. Ils se placent auprès de moi, se font servir des glaces, et se mettent à raconter quelques aventures galantes qui excitèrent ma curiosité. Je veux m'égayer avec ces aimables convives, et je crois leur faire le plus grand plaisir en leur racontant l'histoire du seigneur *Akélibé*. Je cherche à mettre dans mon récit beaucoup d'esprit et de gaîté; je l'assaisonne d'une foule de traits plaisans, que me fournissent le bon vin, la bonne humeur et le désir de briller. Je suis assez content du rôle que je joue; lorsque le plus jeune de mes quatre auditeurs se lève, m'interrompt brusquement, et dit à ses compagnons: "Voilà l'homme que nous cherchons, celui qui connaît le secret de mon amour. Amis, il

faut nous assurer de son silence, et, pour cela, je ne vois qu'un seul moyen, c'est de nous défaire de sa personne. A l'instant les quatre inconnus fondent sur moi avec impétuosité; ils étaient armés de gros bâtons, ils me frappent avec tant de violence qu'ils m'auraient bientôt assommé, si mes cris n'eussent attiré à mon secours tous les esclaves employés au service du caravanserail. Les quatre inconnus s'éloignent précipitamment et me laissent plus mort que vif. Heureusement mes blessures n'étaient pas dangereuses, et grâces aux soins qui me furent prodigués, je fus guéri en peu de jours.

Je n'avais pas encore mis le pied dans ma maison depuis le jour de ma nouvelle métamorphose, et je voulais y rentrer; mais j'éprouvais une grande difficulté. « Comment, disais-je en moi-même, comment parviendrai-je à me faire reconnaître de ma famille et de mes esclaves? Me voilà plus jeune que mes enfans; si je dis que je suis leur père, ils se moqueront de moi, et me chasseront honteusement de ma propre maison. » J'imagine un moyen qui doit me réussir. J'écris au chef de mes esclaves, et je lui mande qu'un voyage indispensable doit me tenir pendant long-tems éloigné d'Ispahan. Je lui enjoins de recevoir le porteur de cette lettre comme un autre moi-même, et de lui obéir en toutes choses, jusqu'à mon retour, dont je ne fixe point le moment. J'arrive chez moi muni de cet ordre, qui est aussitôt exécuté; je me vois introduit dans ma maison, j'y dispose de tout, comme à mon ordinaire, et seulement sous un nom emprunté. Cependant je crus m'apercevoir que l'absence de leur père ne déplaisait pas à mes enfans; ils se livraient sans contrainte et sans calcul à toutes leurs fantaisies. Mon fils aîné voulait m'enlever une jeune et belle esclave que je venais d'acheter pour moi; je le surpris même un jour aux genoux de cette jeune beauté; je me permis des remontrances assez vives; on me répondit par un sourire moqueur; je perdis patience, on me manqua de respect. J'oublie le rôle que je dois jouer, mon sang s'allume et bouillonne dans mes veines; je me mets en fureur, mon fils me répond par des injures. Je veux employer la menace pour rappeler ce jeune téméraire à la raison; toute la famille se révolte contre moi. Je déclare à mes enfans que je suis leur père; ils me déclarent que je suis un fou et me mettent à la porte.

Ne pouvant réclamer un titre et des droits que personne n'aurait cru légitimes, j'allai m'établir dans une petite maison située sur la place de l'Atméidan. Tous les matins je me promenais sur cette belle place où les marchands de toutes les nations viennent étaler leurs immenses richesses. Là, je pouvais contempler à mon aise le tableau mouvant de toutes les passions humaines. Je voyais les acheteurs, les vendeurs, les curieux, les honnêtes gens et les fripons. Je portais à mon doigt l'anneau du génie, et je m'amusais à découvrir les plus secrètes pensées de tous les hommes qui passaient et repassaient devant moi; je lisais sur la figure de tous les marchands le véritable prix de chaque chose, et j'acquérais une instruction qui pouvait m'être fort utile un jour, si je n'avais mieux aimé montrer mes connaissances que de les mettre à profit. Je donnais d'excellens conseils aux acheteurs, je leur indiquais le prix réel des objets dont ils étaient tentés; mais ce rôle ne me réussit pas, les dupes furent toujours dupes en dépit de mes conseils, et doutèrent d'une science qui contrariait leurs désirs. Je vis bientôt que les caprices et les passions des honnêtes gens font une grande partie de l'adresse des fripons, et que l'homme qui désire vivement est déjà à demi trompé.

Cependant après avoir recueilli un bon nombre d'observations neuves et piquantes, je cherchai à me produire dans les grandes assemblées, dans les jeux et les fêtes publiques. Je me fis connaître, et sans laisser deviner le secret de mon anneau, je disais sur tous les gens que je rencontrais, des choses si curieuses et

qui se trouvaient si conformes à la vérité, que je passai bientôt pour un homme extraordinaire ; je triomphais, je jouissais avec orgueil de l'éclat d'une brillante réputation, lorsqu'insensiblement je vis chacun s'éloigner de moi, même ceux que mes discours avaient d'abord amusés. On me fuyait comme un homme dangereux ; tous ceux à qui j'avais fait part de mes observations sur les autres les avaient trouvées si justes, qu'ils craignaient aussi d'être démasqués à leur tour. J'entendis plusieurs fois bourdonner à mes oreilles que j'étais un homme perfide et méchant, et je vis sur quelques figures le projet à demi formé de me jeter dans la rivière du Sanderon.

Jusqu'ici je n'avais songé qu'à satisfaire ma vanité ; je n'avais rien fait encore pour ma fortune. Un jour que je me promenais, selon ma coutume, sur la place de l'Atméidan, un grand bruit se fait entendre. On dit autour de moi que le grand roi Scha-Séfi sort de son palais et qu'il va traverser la rue de Scéarbach, pour se rendre avec toutes ses femmes dans les jardins de Zurfa. Bientôt s'ouvrent les portes du palais ; on étend sur les degrés de marbre blanc les plus riches tapis de la Perse, et Scha-Séfi descend escorté de tous les grands de son empire.

Il monte un superbe coursier arabe, tout resplendissant de perles, de diamans et de pierres précieuses. Les courtisans, les seigneurs de sa suite sont aussi montés sur des chevaux d'un grand prix. Cette magnifique cavalcade traverse, au pas, toute la rue. Les femmes sont portées dans des litières couvertes de riches tapis et d'étoffes de soie et d'argent. Le visir est auprès du roi qui lui parle avec familiarité. « Le grand-visir est plus que jamais en faveur," disent plusieurs politiques qui se trouvent près de moi. Je regarde attentivement le grand roi, et, fier de pouvoir montrer ma pénétration, je dis, assez haut pour être entendu de ceux qui m'environnent : « Demain le grand-visir recevra le fatal cordon." Tout le monde se regarde en souriant ; on me montre au doigt, on se moque de ma prédiction.

Cependant la foule se dissipe, chacun se retire chez soi, et le lendemain, au lever du soleil, on apprend que le grand-visir a perdu la vie. Cette nouvelle circule dans tout Ispahan avec ma prophétie. Chacun se dit : Quel est cet homme qui possède ainsi le talent de deviner ? Certes, il faut qu'il soit inspiré par le prophète, ou qu'il soit doué d'un esprit supérieur à celui des autres hommes." Dans tous les cercles, on ne parle que de moi. Si je parais, on s'attroupe pour me voir, et je deviens l'objet de la curiosité générale. Le roi, le grand Scha-Séfi lui-même, me fait appeler ; il veut me voir, m'interroger, m'entendre. Quel bonheur ! quelle gloire ! que je vais bien profiter de cette audience ! Je monte au palais du roi, je suis introduit auprès de sa personne auguste et sacrée, je puis le contempler face à face dans tout l'éclat de sa puissance. Je me prosterne à ses pieds, il m'ordonne de me relever, et me dit : Qui es-tu, toi qui prédis l'avenir ? Qui t'as dit que mon grand-visir mourrait aujourd'hui ?—O le plus sage et le plus puissant des rois ! lui répondis-je ; roi plus brillant que cet astre qui dispense la lumière au monde, je te dirai la vérité. Je puis te rendre les plus importans services, car je puis lire, d'un seul regard, dans les replis les plus profonds du cœur humain. Je puis distinguer ceux qui t'aiment de ceux qui te haïssent, et déjouer les complots des ennemis de ta grandeur. Aucun secret ne m'est caché.—Aucun secret ! me répond le roi ; je veux l'éprouver. Réponds-moi donc ; pourquoi ai-je fait mourir mon grand-visir ?—Parce qu'il a eu l'imprudence de vous rappeler la loi du prophète qui défend aux croyans de boire du vin.—Qu'ai-je fait hier au soir, avant de m'endormir ?—Vous avez fumé des aromates, et vous avez vidé six coupes de vin de Schiras.—Quel rêve ai-je fait pendant

mon sommeil ? — Vous avez rêvé, seigneur, que vous étiez le soleil ; que la mer roulait le vin le plus délicieux, et que vous la pompiez de vos rayons. — A qui ai-je donné audience ce matin ? — A l'ambassadeur de la Chine. — Qu'ai-je fait à cette audience ? — Vous vous êtes endormi, seigneur. — Il suffit, dit le grand roi, en fronçant le sourcil d'un air terrible. Allez, sortez de ma présence. Je ne veux pas qu'il existe sur la terre un homme qui connaisse mes plus secrètes pensées, et qui puisse lire jusqu'au fond de mon cœur. Allez. — O mon cher Amestan ! quelle fut ma surprise, quelle fut ma terreur ! Je m'attendais aux plus brillantes récompenses, et le roi venait de prononcer l'arrêt de ma mort ! Je sors du palais, je descends les degrés avec précipitation ; mais à peine suis-je dans la rue, que je sens mes genoux s'affaiblir et chanceler, mon corps s'affaisser, une longue barbe effleure ma poitrine ; je me retrouve à quatre-vingts ans, et l'anneau merveilleux a disparu."

" A peine avais-je fait une centaine de pas dans la rue, que je vois arriver les gardes du roi. L'un d'eux me saisit fortement par le bras et me dit : " Vieux barbon, aurais-tu rencontré, par hasard, un jeune homme de vingt ans, dont la figure est belle, le teint coloré, les cheveux blonds, les yeux pleins de feu ? Il sort dans ce moment du palais de Scha-Séfi, et sans doute il a pris le même chemin que toi. — Que voulez-vous faire de ce jeune homme ? demandai-je en tremblant. — Nous voulons lui couper la tête. Ces paroles me font frémir de terreur, mon sang se glace dans mes veines, le peu de cheveux que je possède se dresse sur mon front ; la crainte du danger me fait perdre la raison. Je me jette à genoux, et je m'écrie : " Ah, seigneurs, prenez pitié de moi ; grâce ! grâce ! Je suis ce jeune infortuné que vous cherchez." Les gardes étaient loin de s'attendre à cette réponse. Ma figure ne ressemblait guères à celle dont on leur avait donné le signalement. Ils se mettent à rire et s'éloignent. Ma terreur se dissipe par degrés, je recouvre assez de raison pour penser que ma nouvelle métamorphose me met à l'abri des poursuites de mes ennemis. Je traverse toute la ville, et je reviens en ce lieu, avec l'espérance de t'y rencontrer ; elle n'a pas été déçue."

" Hélas ! non, dit Amestan, nous n'avons pas été plus sages l'un que l'autre. Qu'avons-nous fait des présens du génie ! Ah ! s'il voulait encore nous les rendre ! — Nous nous conduirions mieux, dit Mélédin ; nous étions si jeunes ! — Vous vous trompez, leur répond une voix extrêmement douce, qu'ils reconnaissent pour celle de leur génie protecteur ; vous vous trompez, ô bons vieillards ! ce vœu que vous formez encore prouve que l'expérience ne peut vous corriger. Ce n'est ni l'expérience, ni la raison qui manquent aux hommes dans leur jeunesse. L'ignorance n'est point la cause de leurs erreurs et de leurs folies, mais leurs passions qui font taire la raison et oublier les leçons de l'expérience. Après vingt naufrages, le pilote met encore à la voile ; il s'embarque de nouveau sur cette mer orageuse qui a pensé vingt fois devenir son tombeau. Les enfans ont l'expérience des folies de leurs pères, et n'en sont ni meilleurs ni plus sages. En vain les générations passées instruisent les générations à venir ; les guerres les plus funestes, les révolutions les plus terribles couvriront de deuil, de sang et de larmes ce petit globe où vos passions s'agiteront jusqu'au dernier des jours. Rendre à la vieillesse sa vigueur première et ses penchans, c'est lui rendre toutes les erreurs de la jeunesse. Vous, Mélédin, vous étiez vain, indiscret, léger, inconsidéré ; vous avez été mille fois dupe de votre indiscrétion et de votre vanité. Redevenez jeune encore, vous serez encore dupe des mêmes défauts. Vous, Amestan, vous aimiez passionnément les femmes, vous avez été cent fois dupe de cette passion ; qu'on vous rende vos belles années,

vous serez trompé cent fois, mille fois encore. La dernière femme que vous aimerez vous paraîtra toujours plus belle, plus tendre et plus vertueuse que toutes les autres, et vous direz d'elle ce que vous disiez d'Améline : *C'est un ange, son cœur est pur comme le ciel même ; elle ne peut tromper.*"

"Cessez donc d'accuser le ciel d'injustice et de rigueur. L'expérience est le réveil qui dissipe les erreurs de vos songes, elle est moins douce, moins riante que vos illusions ; mais il faut en jouir comme de la vérité.

EXTRAITS DU MAHA BAHRATA.

POÈME ÉPIQUE DES BRAHMANES.

Le roi Dushmanta avait rencontré dans la solitude Sakontala, fille adoptive d'un saint hermite : enchanté de sa beauté, il s'unit à elle par les liens du mariage. Un fils naquit de leur hymen, et le roi promit à la mère de le faire nommer son successeur à l'empire. Mais Dushmanta oublia son épouse ; elle resta dans la solitude jusqu'à l'époque de la sixième année de son enfant. Alors l'infortunée quitta le désert, se présenta à la cour de Dushmanta, où elle le trouva assis sur son trône, les grands rassemblés. Le roi refusa de reconnaître l'enfant, et Sakontalà lui parla en ces termes.

" Prince élevé, vous me connaissez ; pourquoi me répliquez-vous : Je ne te connais pas ? Pourquoi me mentir sans crainte, comme un homme de basse extraction ? Votre cœur sait fort bien si je dis vrai ou si je trompe. En rejetant cet enfant de l'amour, vous vous faites un affront à vous-même. Il n'y a que moi qui le sache, voilà ce que vous pensez en vous-même. Vous ignorez donc l'existence du vieillard qui, dans votre propre cœur, a les yeux ouverts sur vous* ? Il connaît toutes les actions du criminel, et vous ne redoutez pas de commettre le mal à sa face ? Vous vous dites, quand la mauvaise action est consommée : Personne ne sait que ce fut moi ; mais tous les dieux le savent, l'homme en a lui-même connaissance dans son fort intérieur. Le soleil et la lune, le feu et l'air, les cieux, la terre et la mer, le cœur en nous-mêmes, l'abîme, oui, le jour et la nuit, les divisions du tems, le dieu de la justice, tout contemple l'action des hommes. Le dieu de la mort, demeurant dans de vastes profondeurs, efface les actions coupables de celui dont l'esprit invisible qui, en nous-mêmes, contemple nos actions, se montre satisfait ; mais celui que sa propre conscience repousse, cet être pervers, le dieu de la mort le frappe en personne, en le saisissant au milieu de son crime. Ne me dédaignez pas, moi, l'épouse fidèle ; que vous-même vous vous êtes choisie ; cessez de ne faire aucune attention à moi, à moi qu'il faut que vous sachiez estimer, à moi la femme qui vous a été destinée. Oh ! pourquoi me regarder avec mépris, comme si j'étais un être d'un rang inférieur ? Ce n'est pas dans un désert que j'exhale ici mes plaintes ; pourquoi ne m'écoutez-vous pas ? Mais si, Dushmanta, vous ne voulez pas m'adresser une seule parole, à moi la suppliante, ma tête se brisera à l'instant même en mille morceaux !

" Le témoignage des voyans de l'antiquité proclame que l'époux renaît au monde par celle qui devient mère par lui*. La femme est la moitié de l'homme, elle est le

* C'est-à-dire, *la conscience.*

* Le fils, appelé le *sauveur* du père, dans les doctrines indiennes, est regardé

plus intime de tous les amis ; c'est elle qui est la source du salut, c'est elle qui est la racine du sauveur*. Elles sont des amies pour l'homme solitaire, et le consolent par leur doux langage ; comme les pères, elles vous exhortent à remplir vos devoirs ; comme les mères, elles vous adoucissent vos peines dans le malheur. Lorsque l'épouse meurt la première, elle regarde en arrière d'elle, après son époux, et l'attend ; mais si l'homme bien aimé succombe le premier, la femme le suit sur-le-champ et de bonne grâce. Voilà, mon roi ! pourquoi l'on désire avec tant d'instances de contracter les liens du mariage, l'homme possède son épouse dans ce monde comme dans l'autre monde. Les sages pensent que le fils est semblable à lui-même né de lui-même ; et c'est pourquoi le mari doit estimer sa femme comme si elle était sa mère, elle qui est la mère de son fils. Le père se réjouit, comme le bienheureux dans le ciel, de voir le fils né de sa femme, à l'instar de l'image que réfléchit une glace fidèle. Les hommes, fussent-ils même consumés par les douleurs de l'âme, eussent-ils même à souffrir de maladie, se réjouiraient encore à la vue de leurs femmes, ainsi que les ondes rafraîchissent l'homme dans le voyage. Qu'y a-t-il de plus sublime que de voir l'enfant se lever de la terre où il a joué, et s'adresser à son père, en lui serrant les membres avec une douce contrainte ? Pourquoi donc dédaignez-vous celui-ci, que vous-même vous avez formé, ce fils, qui regarde de côté en vous envisageant plein d'amour et de timidité ? Les oiseaux eux-mêmes ne brisent pas leurs œufs, et les soignent ; comment, se peut-il que vous, qui connaissez la justice, vous abandonniez votre fils légitime ? Les étoffes, les femmes, les ondes ne sont pas aussi douces au toucher, que l'aimable attouchement d'un enfant qui vous embrasse. Que l'enfant aux regards charmans, que voilà, vous presse ici de même en se jetant dans vos bras ! Non, le monde entier n'a pas un sentiment aussi séducteur que l'attouchement d'un enfant. Regardez votre fils, un autre vous-même, comme si vous vous miriez dans le miroir d'une source limpide. Ainsi qu'on prend le feu du foyer domestique pour allumer les flammes du sanctuaire, de même celui-ci est provenu de vous, il est vous-même, uniquement vous, sans être séparé.

« Un chasseur errait dans la bruyère, il pensait à poursuivre les bêtes fauves ; ce fut moi, prince, qui devins captive ; hélas ! une simple fille, dans le bois sacré de son père. La plus belle des nymphes folâtres des cieux, on l'appelle Menoka, descendit de l'empyrée, et me conçut dans les bras de Wiswarmitra. La femme céleste me donna le jour sur le flanc des montagnes remplies de neige ; la méchante m'abandonna et partit, comme si j'étais l'enfant d'une autre. Quel crime aurais-je commis dans une vie précédente, pour avoir été abandonnée des miens comme enfant, et pour être maintenant délaissée par vous ? Ainsi que cela vous plaira, je vais donc partir et retourner, abandonnée, vers ma chaumière ; mais il ne faut pas que vous quittiez l'enfant, car il est à vous-même.

comme le père lui-même, sous une nouvelle enveloppe.

* Le fils peut racheter, d'après la croyance des Brahmanes, par des œuvres pieuses, les crimes que le père aurait commis dans cette vie.

LETTRE ET VERS INEDITS DE J.-J. ROUSSEAU.

On se plaît à recueillir, avec trop de soin peut-être, les moindres bagatelles échappées à la plume des grands écrivains. Le patriarche de notre littérature moderne, M. François de Neufchâteau, qui fait lui-même cette réflexion, nous adresse deux morceaux inédits de l'immortel auteur de l'*Emile*, qu'il croit dignes d'occuper un instant l'attention de nos lecteurs; nous croyons qu'ils partageront son opinion, et qu'ils lui sauront gré de les avoir extraits pour nous de son portefeuille. Le premier de ces morceaux est un distique où l'on peut connaître la façon de penser de J.-J. Rousseau sur le grand prince qui lui avait donné asile dans l'état de Neuchâtel.

Sur le roi de Prusse, Frédéric-*le-Grand*.

Sa gloire et son profit, voilà son Dieu, sa loi;
Il pense en philosophe, et se conduit en roi.

N. B. Ces vers ont été copiés, dans le tems, par quelqu'un qui atteste les avoir vus écrits au bas du portrait de ce prince, en estampe, dans la chambre de J.-J. Rousseau, à Montmorency.

La seconde pièce est une lettre très-curieuse du philosophe de Genève, adressée, en 1763, à M. Grumet, doyen-curé d'Amberieux, et syndic du clergé des états de Belley, pour lui recommander sa gouvernante. Cette lettre à été copiée sur l'original par un homme qui se piquait d'imiter l'écriture et l'orthographe de Rousseau.

A Moitiers-Travers, le 21 Août 1765.

Vos bontés, Monsieur, pour ma gouuernante et pour moy sont sans cesse présentes à mon cœur et au sien. A force d'y penser nous voila tentés d'en user encore et peut-être d'en abuser. Il faut vous communiquer nôtre idée, afin que vous voyiez si elle ne vous sera point importune et si vous voudrez bien porter l'humanité jusques ày acquiescer. L'état de deperissement où je suis ne peut dûrer et à moins d'un changement bien imprevû je dois naturellement auant la fin de l'hiuer trouuer un repos que les hommes ne pourront plus troubler*. Mon unique regret sera de laisser ici cette bonne et honneste fille sans appuy et sans amis, et de ne pouvoir pas mesme lui assurer la possession des guenilles que je puis lui laisser. Elle s'en tirera comme elle pourra. Il ne faut pas lutter inutilement contre la nécessité. Mais comme elle est bonne catholique, elle ne veut pas rester dans un pais d'une autre religion que la sienne quand son attachement pour moy ne l'y retiendra plus. Elle ne voudrait pas non plus retourner à Paris, il y fait trop cher uiure et la uie bruyante de ce pais la n'est point de son gout. Elle voudrait trouuer dans quelque province reculée ou l'on uecut à bon compte un petit asile soit dans quelque communauté de filles, soit en prenant son petit menage dans un village ou ailleurs, pouruû quelle y soit tranquille.

J'ai songé Monsieur au pais que vous habitez lequel a ce me semble les auantages quelle cherche et n'est pas bien éloigné d'ici.

Voudriez vous bien auoir la charité de lui accorder votre protection et vos conseils deuenir son patron et lui tenir lieu de pere. Il me semble que je ne serois plus en peine d'elle en la laissant sous vôtre garde, et il me semble aussi qu'un pareil soin n'est pas moins digne de vôtre bon cœur que de vôtre ministere. C'est

* Rousseau a survécu quinze ans à la date de cette lettre. Mademoiselle Le Vasseur, sa gouvernante, dont il est ici question, a été depuis sa femme, et ensuite celle de M. Montretout.

je vous assure une bonne et honneste fille qui me sert depuis vint ans avec l'attachement d'une fille à son père plu tost que d'un domestique a son maitre. Elle est-très bornée, et elle à des deffauts sans doute c'est le sort de l'humanité. Mais elle a des vertus rares, un cœur excellent, une honnesteté de mœurs, une fidélité et un désinteressement a toute épreuue. Voila de quoy je reponds apres vint ans d'experience. D'ailleurs elle n'est plus jeune elle ne veut d'établissement d'aucune espece. Je souhaite quelle passe ses jours dans une honnête independance et qu'elle ne serue personne après moy. Elle n'a pas pour cela de grandes ressources mais elle sçaura se contenter de peu. Tout son reuenu se borne à une pension viagere de trois cent francs que lui a fait mon libraire*. Le peu d'argent que je pourrez lui laisser seruira pour son voyage et pour son petit emenagement. Voila, tout, monsieur, voyez si cela pourra suffire à cette pauure fille pour subsister dans le pais ou vous ête et si par la connaissance que vous auez du local vous voudrez bien lui en faciliter les moyens. Si vous y consentez, je ferez ce qu'il faut pour qu'en cas d'accident elle aille vous joindre, et je n'aurez plus de soucy pour elle si je puis me flatter quelle vincra sous vos yeux.

Un mot de réponse Monsieur, je vous en supplie, afin que je prenne mes arraugements. Je vous demande pardon du désordre de ma lettre mais je souffre beaucoup, et dans cet état ma main ny ma tête ne sont pas aussi libre que je voudrais bien. Je me flatte, Monsieur, que cette lettre vous atteste mes sentiments pour vous; ainsi je n'y ajouterez rien davantage que les assurances de mon respect.

Signé : Rousseau.

P. S. Je suis obligé de vous preuenir, Monsieur, que par la Suisse, il faut affranchir jusques à Pontarlier. Quoique votre precedente lettre me soit parueuuë, il serait fort douteux que j'eusse le mesme bonheur une seconde fois. Je sens toute mon indiscretion, mais ou je me trompe fort, ou vous ne regretterez pas de payer le plaisir de faire du bien.

N. B. *Le cachet de la lettre n'est autre chose que la fameuse devise de J.-J.* : VITAM IMPENDERE VERO.

---

* Marc-Michel Rey.

POÉSIE.

JUDITH,

POEME COURONNÉ LE 3 MAI 1823, A L'ACADEMIE DES JEUX FLORAUX.

" Volez, a dit l'impie ; armez de toutes parts
La pointe de vos traits et la faux de vos chars ;
Que du nord au midi le flambeau de la guerre
De sa clarté sanglante épouvante la terre.
Marchez, enfans d'Amon, marchez fils d'Ismaël,
Plongez vos bras vainqueurs dans le sang d'Israël ;
Abandonnez ses rois à la fureur du glaive ;
Sur leurs trônes brisés que mon trône s'élève.
Si leur jaloux orgueil outragea ma grandeur,
Je remets ma réponse à votre fer vengeur.
Sion n'a pas daigné, quand l'univers m'encense,
Par ses ambassadeurs saluer ma puissance ;
Eh bien ! soyez l'orage, enfans de l'aquilon,
Qui renverse ses tours au niveau du sillon."
Il ordonne ; à sa voix le Chaldéen s'élance,
S'arme du cimeterre et revêt sa vaillance.
Le Mède au casque d'or, le Parthe aux traits d'airain,
Des sources de l'Euphrate aux rives de Jourdain,
Précédés de la crainte et suivis du ravage,
Aux Hébreux consternés apportent l'esclavage.
Ils combattent ; leur glaive est un feu dévorant,
Leur voix est un tonnerre et leur course un torrent.
Déjà l'ange de mort plane sur Béthulie ;
Tu bravais l'Eternel, l'Eternel t'humilie ;
Peuple ; de tes erreurs voilà le juste prix ;
C'est la foudre à la main qu'il punit tes mépris.
Aveugle à sa lumière et sourd à sa parole,
N'as-tu pas de Baal servi l'impure idole ?
Et courbant à ses pieds des fronts obéissans,
Offert au Dieu mortel un sacrilége encens ?
La Soif à l'oeil brûlant, la Famine au teint blême
T'entraînent chaque jour vers ton heure suprême ;
Tu péris sans soutien, et les tems ne sont plus
Où de tes saints aïeux les errantes tribus
Voyaient dans le désert à la voix de Moïse,
D'un fertile rocher jaillir l'onde soumise,
Et des cieux entr'ouverts les palais bienfesans
Du pain miraculeux leur verser les présens.
O peuple de Jacob ! les coups de la tempête
Comme un frêle roseau vont-ils briser ta tête ?....
Mais non ; ton cœur préfère en son lâche transport
La honte du tribut à l'honneur de la mort.
Armé contre Ozias, jusqu'aux pieds d'Holopherne
Tu veux que son orgueil humblement se prosterne,

La pierre balancée a menacé ses jours....
Peut-il de ce torrent seul enchaîner le cours?
Il cède....Aux premiers feux de la cinquième aurore,
Si le secours promis se fait attendre encore,
Tous au bruit des tambours, les rameaux dans les mains,
A l'étranger vainqueur soumettront leurs destins.
Or, une jeune veuve au sein de Béthulie,
Vivait dans sa vertu saintement recueillie;
Fidèle à son époux, même après son trépas,
L'hymen d'un roi puissant ne la tenterait pas:
Elle est chaste, elle est belle entre toutes les femmes.
Dans ses yeux grands et noirs brillent de douces flammes,
Et son teint où du lis éclate la blancheur
Des roses du Carmel respire la fraîcheur,
Comme un souple palmier sa taille se balance;
Un modeste sourire anime son silence;
Elle parle, et sa bouche, interprète du ciel,
Ressemble au pur rayon d'où s'épanche le miel.
Tout entière à ce Dieu, son soutien et sa joie,
Judith vit dans sa crainte et marche dans sa voie,
Et quand du peuple élu l'aveuglement fatal
Porte un encens transfuge au temple de Baal
Pensive, elle confie à sa jeune mémoire
De l'Hébreu des vieux jours la merveilleuse histoire,
Ou médite en secret ce livre solennel
Sur les tables de feu tracé par l'Eternel.
Que de fois, dans ces tems d'opprobre et de misère,
Elle s'assit en pleurs sur son lit solitaire!
Que de fois, renfermée en ses réduits pieux,
Et courbant sous la cendre un front religieux,
Au nom des fils d'Aaron, volontaire victime,
Elle offrit sa vertu pour racheter leur crime!
" Dieu de Moïse, ô toi, dont l'appui protecteur
D'Israël fugitif entourait le malheur,
As-tu donc méconnu l'alliance sacrée
Qu'au faîte du Sina ta voix nous a jurée?
Du livre des vivans effaces-tu l'Hébreu?
Ou n'est-il plus ton peuple, ou n'es-tu plus son Dieu?
Le jeûne penitent ni l'austère cilice
Ne peuvent-ils fléchir ta sévère justice?
Epargne au repentir la leçon du cercueil,
Ne laisse pas l'impie en son farouche orgueil
De ton temple envahi déshonorer l'enceinte,
Sur l'autel des parfums renverser l'arche sainte
Et de l'antique Ephod profanant la splendeur,
Vouer au Dieu sans force un culte sans pudeur
Pour relever Juda penchant vers sa ruine
Fais d'une veuve obscure une illustre héroïne.
Oui, si l'enfant rival du géant Philistin,
Sous la fronde intrépide abattit son destin,
J'emploirai, pour punir un tyran sacrilége,

La force de l'épée ou l'adresse du piège ;
Par un chemin sanglant qu'il descende au tombeau
Et qu'Israël me doive un triomphe si beau!"
Dieu qui jusqu'à ses pieds voit monter sa prière,
Soudain frappe Judith des traits de sa lumière,
Comme une jeune vigne aux sommets d'Engaddi,
Baissant un front brûlé sous le vent du midi,
Renaît plus belle encor quand sa tige épuisée
Reçoit les pleurs féconds de la fraîche rosée ;
Son espoir se ranime et d'un noble dessein
Le germe courageux se forme dans son sein.
Tout s'apprête ; déjà la lampe vigilante
Répand sur les lambris sa lueur vacillante ;
Déjà sont déployés ces tissus éclatans
Dans le cèdre poli renfermés si long-tems,
A la voix de Judith, la nourrice fidèle
Qui sous les ans courbée, est jeune encor de zèle ;
Salomith fait couler sur ses chastes attraits
Des flots voluptueux de myrrhe et d'aloès.
Tombez, voiles de deuil! brillez, voiles de fête!
Que la perle en bandeau serpente sur sa tête:
Que les colliers d'onyx et les bracelets d'or
Déroulent à l'envi leur mobile trésor.
Que sur le lin flottant la pourpre deux fois teinte
Eclate confondue à la molle hyacinthe,
Et d'un léger réseau que les plis indiscrets
Laissent d'un sein de lis deviner les secrets.
O parure innocente, ô pieux artifices,
Soyez d'un crime heureux les glorieux complices !
A l'heure où désertant son humide prison
Le soleil, de sa pourpre embrase l'horizon,
Judith fuit Béthulie.... Anges, veillez sur elle
Et ceignez sa vertu d'une vertu nouvelle.
Ses yeux ont vu bientôt flotter au loin épars
Des rois de l'aquilon les nombreux étendards.
Ce n'est plus cette veuve, amante du mystère,
Qui dans l'ombre cachait sa pudeur solitaire:
Ses pas, déjà formés au tumulte des camps,
D'un peuple d'ennemis osent franchir les rangs.
Sous un pavillon d'or où des tapis de soie
Le luxe oriental à longs plis se déploie,
Holopherne, entouré des chefs et des soldats,
Allume dans leur sein la flamme des combats,
Et, vainqueur en espoir, à leur brûlant courage
Promet six jours de meurtre et six jours de pillage.
Le belliqueux conseil, à l'aspect de Judith,
Long-tems sur elle attache un regard interdit,
Se lève ; et tous, vaincus par l'éclat de ses charmes,
Déposent à ses pieds leurs triomphantes armes.
Judith parle, et le Ciel, pour la première fois,
Façonne à l'imposture et son cœur et sa voix :

" O mon maître, salut ! si l'austère vieillesse
Est l'arbre aux fruits divins où mûrit la sagesse,
Le Seigneur à son gré dans un sein jeune encor
D'une raison précoce épanche le trésor.
Guerrier, cède sans crainte aux avis d'une femme :
Ton seul honneur m'anime et mon seul Dieu m'enflamme,
Ce Dieu qui par tes mains frappant un peuple ingrat,
Va changer en palais la tente d'un soldat:
De succès en succès tu t'élèves au trône,
Et le casque t'instruit à porter la couronne,
Transfuge d'Israël, Judith vient contre lui
Te demander asile et t'offrir un appui.
Par de secret chemins dirigeant tes cohortes,
Moi-même de nos murs je t'ouvrirai les portes :
Et soumis sans obstacle à ta suprême loi,
Juda dans son vainqueur va saluer son roi.
Ordonne, j'obéis." La pieuse héroïne
Aux pieds de l'étranger profondément s'incline.
Lève-toi, répond-il ; non, l'Orient jamais
N'offrit à l'œil des rois de plus divins attraits,
Mon âme à tes conseils se livre tout entière.
La sagesse a brillé, je marche à sa lumière.
Toi, pour mieux cimenter l'accord de nos destins,
Par ta douce présence embellis nos festins."
Holopherne a parlé ; ses esclaves s'empressent ;
Les couches de Sétim de toutes parts se dressent.
Aux sons harmonieux du cistre et du nébel
S'apprête des banquets l'appareil solennel.
Des coteaux d'Engaddi la grappe parfumée
Prodigue aux coupes d'or sa liqueur enflammée
Et les mets savoureux dans l'argent des bassins
Embarrassent le choix des regards incertains.
Tantôt par ses refus, Judith avec adresse
D'un maître suppliant irrite la tendresse,
Et tantôt de ses yeux l'insidieux poison
En mille ardens désirs égare sa raison.
Mais tandis qu'Holopherne imprudemment se livre,
Au perfide bonheur dont le charme l'enivre,
La mort l'enveloppant d'invisibles filets,
S'assied, pâle convive, à ses rians banquets ;
Pour lui seul menaçante, une clameur secrète
Se mêle aux champs joyeux de la bruyante fête ;
Il se trouble, il frissonne, et son œil éperdu
Voit briller sur sa tête un glaive suspendu :
Tel ce roi réprouvé de l'infidèle ville
D'une morne terreur frémissait immobile,
Quand sur le mur de flamme un redoutable bras
En traits mystérieux écrivait son trépas.
L'astre des jours finit sa carrière éclatante ;
Les banquets ont cessé ; jusqu'au fond de sa tente
Judith, les yeux baissés, portant ses pas muets,
Du voile de la feinte entoure ses projets.

Comme un chaste manteau, sa pudeur l'environne,
Et d'un bandeau sacré la vertu la couronne.
Des vapeurs de l'ivresse Holopherne accablé
Sous le poids du sommeil a bientôt chancelé;
Fatigué de la lutte, il cède, et sa paupière
Pour ne plus s'y rouvrir se ferme à la lumière.
Voici donc ce moment par ta haine imploré!
Dieu te livre, ô Judith, un vainqueur abhorré:
La nuit règne profonde et cette armée immense
S'endort comme un seul homme en un vaste silence.
Lève-toi! quel courroux s'allume sur ces traits
Où respiraient naguère et l'amour et la paix!
D'un pas ferme et hardi tu marches vers la couche,
Où sommeille étendu ton ennemi farouche.
A peine as-tu saisi ce glaive criminel,
Instrument et vengeur du meurtre d'Israël,
Un trouble involontaire ébranle ton audace;
Ton cœur épouvanté frémit......Ton sang se glace....
Le fer deux fois se lève et retombe deux fois....
Mais le ciel a parlé; tu cèdes à sa voix,
Tu frappes le tyran, tu fais tomber sa tête,
Et tes pieuses mains emportent leur conquête.
O nuit, redouble encor tes voiles ténébreux!
Rends la chaste exilée à l'amour des Hébreux,
Et que Juda, sauvé par sa sainte victoire,
Du fond de ses malheurs remonte vers sa gloire.
Dans Béthulie en deuil elle entre avec le jour.
Quels transports d'allégresse accueillent son retour
On s'arme, on vole, on part et sa voix pacifique
Au sortir du combat, entonne ce cantique;
" Béni soit le seigneur! son glorieux reveil
A plongé nos tyrans dans l'éternel sommeil.
L'étranger s'écriait dans son avide joie
Israël m'appartient, Israël est ma proie:
Israël par sa chute, instruisant l'univers,
Va tomber sous mon glaive ou ramper dans mes fers.
Son trône, je le hais; ses autels, je les brave;
Ses rois seront mon peuple, et son Dieu, mon esclave,
O téméraire espoir! ô sacrilége orgueil!
Du haut de son triomphe il descend au cercueil,
Et Dieu fesant pâlir le soleil de sa gloire,
Dans la nuit du néant rejette sa mémoire.
Béni soit le Seigneur! son glorieux réveil
A plongé nos tyrans dans l'éternel sommeil,
Où sont ces chars tonnans aux traces enflammées
D'où la faux du trépas moissonnait nos armées?
Où sont ces fils du Nord, brillans d'or et d'acier,
A la lance rapide, au glaive meurtrier?
Nuit de sang! jour de pleurs! un seul homme succombe
Deux cent mille soldats l'escortent dans la tombe,
Et sous les traits vengeurs de son brûlant courroux
L'ange du Dieu vivant les a renversés tous.

Leur grandeur disparaît comme un jour qui s'efface.
Comme une ombre qui fuit, comme un torrent qui passe.
Béni soit le Seigneur! son glorieux réveil
A plongé nos tyrans dans l'éternel sommeil.
La paix, dans le tombeau long-tems ensevelie.
De son souffle fécond rajeunit Béthulie.
O rives de l'Euphrate, abreuvez-vous de pleurs!
O rives du Jourdain, embaumez-vous de fleurs!
Chants d'ivresse, éclatez! Jérusalem captive
Ne fléchira jamais sous le joug de Ninive.
Si l'arbre de Jacob, de ses rameaux flétris
Voyait déjà la terre engloutir les débris,
Dieu parle, il se redresse, et vainqueur de l'orage
Lève en paix jusqu'aux cieux son paternel ombrage
Béni soit le Seigneur! son glorieux réveil
A plongé nos tyrans dans l'éternel sommeil."

LE ROSIER ET LA RONCE.

FABLE.

Un fort joli rosier s'adressant à la ronce:
Voisine, lui dit-il, pourquoi de vos piquans
Vous voit-on, chaque jour déchirer les passans.
Quel plan de vie! entre nous il annonce
Un naturel des plus méchans.
La ronce l'écoutait, et voici sa réponse,
Dans vos propos c'est mettre un peu d'aigreur;
Il vous sied bien de censurer les autres!
Je montre mes piquans; mais vous cachez les vôtres,
Et le piége chez vous est tendu sous la fleur.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

ILE DE SUMATRA. PALEMBANG.

Administration.—Le sort de ce pays est changé, et tout semble lui promettre un meilleur avenir. Le sultan a renoncé à son pouvoir, et prévenu lui-même ses ci-devant sujets, qu'ils sont soumis à l'autorité immédiate du gouverneur général envoyé par le roi des Pays-Bas. Le sultan conserve le faste de ses titres; on lui assigne un revenu fixe, et il continue à exercer une sorte d'autorité, sous les ordres des délégués du gouverneur général résidant à Batavia. Tous ces arrangemens entre les vainqueurs et les vaincus seraient peu dignes d'attention, si les peuples n'en tiraient aucun avantage; mais quelques-unes des maximes d'une bonne administration commencent à être appliquées à cette extrémité de l'Asie. Les corvées pour les travaux publics sont supprimées; chacun jouit et dispose librement de ses propriétés et des fruits de son travail. Plus de réquisitions, ni de taxations arbitraires. Les impôts sont répartis avec uniformité; les employés salariés par le gouvernement; les administrés soustraits à toute autre contribution que celles qu'ils versent au trésor public. Malheureusement, ces améliorations sont l'effet d'une ordonnance, d'un acte révocable: le bien est sans garantie; et, si le pouvoir qui l'a fait, cessait de protéger ces contrées, le despotisme y reparaîtrait avec tous les fléaux qu'il mène à sa suite. Le seul moyen d'assurer le bonheur d'une colonie, c'est d'y créer une nation, et de lui donner un gouvernement national.

CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Population.—M. Colebrooke a publié un état de la colonie du Cap en 1822, d'où nous tirons les faits suivans:—La population de la colonie du Cap a augmenté dans la progression suivante: en 1798, selon M. Barrow, on comptait 61,947 habitans; en 1806, d'après un recensement, 75,145; en 1810, *id.*, 81,122; en 1814, *id.*, 84,069; en 1819, *id.*, 99,026; en 1821, *id.*, 116,044; en 1822, par estimation, 120,000. Il y avait, en 1818, 42,854 blancs, 22,980 Hottentots, 33,320 nègres: il y a maintenant 28,835 Hottentots et 32,188 nègres. Dans la population libre on compte sur 50 individus un décès et au-delà de deux naissances. La ville du Cap a 1,748 maisons et 18,422 habitans, parmi lesquels 7,534 nègres esclaves. Les revenus de la colonie s'élevaient, en 1821, à 1,463,510 rixdalers, et les dépenses à 1,249,908.—Les Anglais ont singulièrement encouragé depuis quelque tems la culture de la vigne dans cette partie de leurs colonies, et de nombreuses importations se font actuellement de ce point dans la Grande-Bretagne.

MOSCOU.

Industrie.—Atelier pour la teinture et l'apprêt des draps.—De toutes les branches de l'industrie manufacturière, il n'en est aucune qui ait fait en Russie des progrès aussi rapides que les fabriques de draps. Comme il s'agit avant tout de satisfaire aux besoins les plus pressans de l'Etat, et que des produits perfectionnés ne sont que le fruit d'une industrie et d'une civilisation avancées: ce sont aussi les draps communs et de moyenne qualité qui ont été fabriqués en plus grande quantité. Non-seulement les armées de terre et de mer sont habillées de drap russe, le gouvernement a, chaque année, à sa disposition un excédant de plusieurs millions d'*archines* (mesure russe qui équivaut à près des $\frac{4}{7}$ de l'aune française), qu'il ne peut employer pour

son propre service. Il résulte de là une tendance nécessaire vers la fabrication de draps d'une qualité supérieure. C'est pour favoriser cet esprit d'amélioration dans nos fabriques russes, que le ministère des finances, par l'ordre de l'empereur, vient d'instituer à Moscou un atelier pour la teinture et l'apprêt des draps. Dans cet atelier seront admis 150 élèves, pris dans toutes les classes et dans toutes les conditions : outre leur habillement, qui est à leur charge, ils seront tenus de payer la somme de 250 roubles par an ; tous les autres frais seront au compte du gouvernement. La durée du cours d'apprentissage est de deux années, et l'établissement, dont la direction a été confiée à M. le conseiller des manufactures Heuten, est fondé pour six années, au bout desquelles il est présumable qu'un nombre assez considérable de chefs d'atelier se trouvera réparti sur tous les points de la Russie.

Nijnoi-Novogorod.

Commerce.—La foire de cette ville a fini cette année, le 3 Septembre. On estime à 94 millions 580,000 roubles la valeur des marchandises qui y ont été apportées, notamment pour 12 millions de thé de la Chine, 5 millions de fourrures de la Sibérie, 10 millions 800,000 roubles d'ouvrage en cuivre, fer, et autres métaux. Le commerce doit avoir retiré de la foire de Nijnoi-Novogorod un profit net de 3 millions de roubles.

Kazan.

Université.—Un grand nombre d'établissemens nouveaux consacrés à l'instruction publique ont été fondés récemment dans les divers districts ressortissans de cette université, et ceux qui existaient déjà ont reçu des améliorations considérables, dus à la munificence de fonctionnaires publics ou de particuliers éclairés, amis de la civilisation et de leurs pays. Le cercle de cette université comprend seize gouvernemens, dont la population, composée de différens peuples, s'élève à plus de 8 millions d'habitans, et fournit environ 6,000 étudians. Le curateur actuel de cette université, M. Michel Magnitsky, a fixé l'attention des membres de cet établissement sur divers perfectionnemens qu'il propose d'y introduire. Parmi les dispositions qu'il a prises, et dont l'énumération intéresse plus particulièrement les professeurs eux-mêmes, nous avons remarqué celle-ci, qui ne peut manquer d'avoir les résultats les plus avantageux. Il veut que les étudians les plus distingués qui auront fait des études solides, et seront bien instruits dans les langues russe, grecque et latine, soient envoyés dans les pays étrangers, tels que l'Allemagne, la France, et l'Angleterre, pour y acquérir de plus vastes connaissances, surtout en chimie, science qui est encore bien loin, en Russie, du degré de perfection où elle est parvenue en France. Le curateur propose aussi de charger les professeurs, destinés à faire le premier voyage, d'établir des communications régulières entre l'université de Kazan et les plus célèbres académies de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre, en souscrivant aux recueils scientifiques qu'elles publient et en choisissant pour correspondans des hommes connus par leur érudition et leurs principes. Cette université va acquérir un cabinet vaste et complet d'instrumens physiques et autres, nécessaire pour un grand observatoire : elle a déjà acheté un cabinet de médailles antiques grecques et romaines. Son observatoire, le plus oriental de toute l'Europe, offre tous les moyens de faire des observations suivies, dont la communication peut devenir très-utile au monde savant. M. Simonof, qui a enrichi de plusieurs dons le musée et le cabinet d'histoire naturelle de l'université, et dont le nom est attaché avec gloire à l'une

des plus célèbres expéditions maritimes russes, a fait une observation très-intéressante, au mois de Janvier 1823, sur une *éclipse de lune*.

Ce jeune professeur, qui est au nombre de ceux que l'université de Kazan a envoyés dans les pays étrangers, se trouve en ce moment à Paris, où il est chargé de faire fabriquer plusieurs instrumens pour l'observatoire de cette université. Nous sommes entrés en relation avec lui, et nous attendons de ses communications et de celles de nos autres correspondans en Russie la connaissance des principaux faits relatifs à l'histoire de la civilisation et des sciences chez une nation qu'un siècle seul a presque mise au niveau des peuples qui l'avaient précédée dans cette carrière. Nous avons eu le plaisir de voir également à Paris, il y a deux ans, M. *Michel Soltikof*, ancien curateur de l'université de Kazan, dont les membres lui conservent un souvenir d'estime pour son caractère et les services qu'il a rendus aux lettres et à ceux qui les cultivent, pendant tout le tems qu'a duré son administration. L'un de nos collaborateurs, M. *Héreau*, qui a été attaché à la même université en qualité de professeur de langue française, se trouve heureux d'avoir cette occasion de lui adresser un hommage dont la justice ne sera sans doute contestée par personne.

FRIEDRICHSFELDE, près BERLIN.

Ecole rurale.—Depuis le mois de Mars 1822, il existe ici une *école de campagne*, fondée par M. C. de Treskow, dans le but d'élever des enfans pauvres et orphelins, afin de les mettre en état de gagner leur vie. Le fondateur, en adoptant les principes de M. de *Fellenberg*, a préféré le nom d'*école de campagne* à celui d'*école de pauvres*, pour éviter à ces enfans toute application humiliante, et parce que leur destinée probable étant de devenir laboureurs, jardiniers, métayers, régisseurs de fonds de terre, etc.; ce nom donne l'idée du but de l'institution. A quelques exceptions près, que les circonstances peuvent rendre nécessaires, les enfans sont admis dans l'établissement à l'âge de neuf ans, et obligés d'y rester jusqu'à leur seizième année accomplie. Le nombre des élèves ne dépassera pas celui de vingt; il y en a maintenant dix-huit. Aucun de ses enfans n'a manifesté de vices qui eussent pu être contagieux pour ses camarades; on n'a même pas eu recours à des punitions pendant la première année, Dans les accords faits avec les parens, le fondateur s'est réservé la faculté d'exclure de l'école ceux dont l'incapacité serait évidente ou dont l'exemple serait nuisible. Une gaieté constante règne parmi les élèves: ils se plaisent dans leur séjour actuel, et ne voudraient pas recommencer leur vie antérieure. Aucun n'a été malade, et ceux qui, au commencement, étaient faibles se sont beaucoup fortifiés. M. *Schaeffer*, leur instituteur, dirige l'école avec toute la sagacité et le zèle d'un homme qui a senti la beauté et l'utilité de sa tâche. Les occupations et l'emploi du tems diffèrent, suivant la saison: en été, il y a trois heures de leçons, chaque jour indistinctement; en hiver, il y en a quatre à cinq. On instruit les élèves dans leur religion, et on leur enseigne la lecture, l'écriture, le calcul et le chant. (On devrait y ajouter, un cours d'histoire naturelle). Afin de proportionner l'ouvrage à la force des élèves, ils sont partagés en quatre divisions, dirigées chacune par le plus actif et le plus intelligent, qui est responsable pour sa division. Les travaux ordinaires pendant la belle saison consistent à bêcher, à râteler le foin, à ramasser les pierres, à planter et arracher les pommes de terre, à faire la moisson, etc.; en hiver, ils pilent du gypse, soignent les greniers, etc. Afin de préparer ces jeunes gens à l'état qu'ils doivent embrasser, il leur est permis de s'en occuper ex-

clusivement les deux dernières années de leur séjour à l'école : les jardins, les ateliers du charron et du maréchal, la laiterie, les écuries, etc., leur sont ouverts pour cet effet. A l'âge de quatorze ans, ils peuvent se décider : deux seulement avaient atteint cet âge à la fin de la première année de l'existence de l'école ; presque tous les autres n'ont aujourd'hui que neuf à douze ans. Ceux qui répondront à l'attente du fondateur pourront prolonger leur séjour, et jouir, pour leur carrière future, de tous les moyens de perfectionnement qu'il sera en état de leur offrir.—Quelques élèves sont instruits de manière à pouvoir seconder l'instituteur : ils communiquent déjà aux plus jeunes l'instruction qu'ils ont reçue.—Pendant l'été, le vêtement des élèves consiste en vestes et pantalons de toile ; en hiver, ils sont habillés de drap, mais ont toujours la tête et le cou nus. Quand la saison le permet, ils marchent à pieds nus ; pour l'hiver, on leur fournit des souliers, des bas et des gants de laine. Leur nourriture est abondante, mais simple. Une femme fait la cuisine, nétoie les chambres, répare le linge et les autres pièces d'habillement. L'instituteur couche dans le dortoir avec les élèves, ceux-ci ont chacun une paillasse, un drap, un oreiller de crin ; en été, une couverture de laine, et deux en hiver. Chaque élève a ses outils numérotés, et est responsable de leur conservation ; une armoire, également numérotée, contient tous les objets consacrés à son usage, qui sont notés sur un livret portant son nom, et dont il est dépositaire. Le fondateur tient un régistre, qui indique l'âge de chaque enfant, l'état physique et moral dans lequel il était lors de son admission, ses progrès, ses défauts, etc.—Dans la première année, les frais de l'Ecole se sont élevées à 1078 écus de Prusse (environ 3,795 fr.) ; mais en déduisant de cette somme 581 écus (environ 2,045 fr.) pour les journées de l'instituteur et des élèves (estimées à très-bas prix), ainsi que pour la détérioration du mobilier et des outils M. de *Treskow* pense que le déficit n'est que de 497 écus (1,750 fr.) Le journal du travail, où l'arrivée des élèves se trouve consignée, donne une moyenne de 12 garçons ½ pour la première année.—Les frais d'entretien, en déduisant 25 écus (88 fr.) pour le travail de chaque élève, se sont élevés par tête à 40 écus (141 fr.) M. de *Treskow* estime qu'on peut établir à moins de frais de semblables écoles, et que par la suite le déficit sur 20 têtes n'excèdera pas 500 écus (1,760 fr.) : on doit même croire qu'il n'atteindra pas cette somme.

CANTON DE GENÈVE

Société pour l'avancement des arts.—Classe des beaux-arts.—Prix proposés.—Le concours ouvert pour une médaille destinée à consacrer la mémoire de la réunion de Genève à la Suisse, a fait naître un grand nombre de projets qui ont été soumis au jugement du Comité des beaux-arts. Plusieurs de ces ouvrages offraient des idées ingénieuses et nouvelles ; mais aucun ne remplissait d'une manière tout-à-fait satisfaisante la condition essentielle du programme. Le comité a estimé qu'il devait apporter une scrupuleuse sévérité dans un jugement dont le résultat pouvait être la production d'un monument durable de l'état des arts à Genève, et ce motif l'a décidé à ne couronner aucun des projets qui lui avaient été adressés ; mais il a reconnu en même tems que quelques ouvrages avaient été fort près d'atteindre le but, ce qui donne lieu d'espérer que ce résultat sera obtenu par un nouveau concours. En conséquence, le comité à arrêté de faire un nouvel appel aux artistes et aux amateurs, et de les inviter à concourir de nouveau pour le projet de médaille dont il s'agit.—Un généreux

citoyen, aussi distingué par son patriotisme que par son goût vif et éclairé pour les beaux arts, M. *de Sellon*, a fait à la Société l'offre d'une somme de *douze cents francs*, destinée à être donnée en prix à l'auteur génevois ou établi à Genève, du meilleur tableau peint à l'huile, représentant un trait tiré de l'histoire de notre république ou de celle des Suisses; plus, un accessit de *deux cent quarante francs*, à adjuger à l'artiste, dont l'ouvrage approchera le plus de celui qu'on aura couronné. La Société, en acceptant avec reconnaissance l'offre du donateur, a chargé une commission, principalement composée de membres de son Comité des beaux-arts, de lui présenter des traits historiques jugés plus ou moins convenables à ce concours, parmi lesquels elle choisirait celui qu'elle jugerait préférable. Les faits signalés par la commission, comme entrant plus ou moins dans les vues du donateur, ont été au nombre de dix. Les suffrages de la Société se sont réunis sur le suivant: *La Délivrance de* BONNIVARD, *prisonnier dans le château de Chillon.* Ce trait, commun à l'histoire de Genève et à celle de la Suisse, pourrait fournir au peintre de beaux détails. Le prieur de Saint-Victor, *Bonnivard*, à qui Genève avait de grandes obligations (entre autres l'établissement de sa bibliothèque publique), gémissait, depuis six ans, enchaîné à l'un des piliers des voûtes souterraines du château de Chillon, lorsqu'en 1536, les troupes bernoises, s'étant emparées de ce fort, délivrèrent le prisonnier. —Afin de laisser aux artistes qui voudront concourir une certaine liberté dans l'exécution de cet ouvrage, la Société n'a rien limité, quant au nombre des figures, ni à leur grandeur au-dessus du *minimum* de 12 pouces. Le concours est ouvert jusqu'au 1er Octobre 1824.

MILAN.

Législation de la presse. — Le comte de Strassoldo, président du gouvernement de Milan, vient de publier un avertissement, par lequel il rappelle qu'une décision rendu par la chancellerie aulique, a défendu aux sujets de S. M. I. de faire imprimer dans les pays étrangers leurs propres ouvrages et ceux d'autrui, sans en avoir reçu la permission du bureau de censure, et déclaré cette disposition également applicable aux gravures de toute espèce, soit sur cuivre, soit sur pierre, dans lesquelles sont compris les cartes géographiques, les ouvrages de musique et les estampes. Enfin, M. de Strassoldo fait observer que cette défense s'étend non-seulement aux artistes et éditeurs qui font des entreprises pour leur propre compte, mais encore à ceux qui dans l'état exécutent de semblables travaux pour le compte d'éditeurs étrangers, et les envoient à leurs commettans pour les faire graver en pays étranger.

VENISE.

Hommage à Canova.—*L'Académie des beaux-arts* s'est réunie pour l'inauguration du petit monument qu'elle a consacré à la mémoire de l'immortel Canova, en attendant qu'un monument plus digne de lui soit élevé, comme on en a le projet, dans l'une des plus belles églises de la ville qui se glorifie de l'avoir vu naître. Son cœur a été placé d'abord dans un vase de cristal scellé des armes de l'Académie, puis dans une urne de porphyre garnie d'ornemens en cuivre doré. Cette opération a été constatée par un notaire, qui en a dressé procès verbal en présence des membres de l'Académie; ce procès verbal a été aussi déposé dans l'urne. Le président de l'Académie a prononcé ensuite un discours relatif à la circonstance.

CANTON DE SCHAFFOUSE.

Pistolet à cinq coups.—M. *Fischer*, fils du membre de la Société helvétique des sciences naturelles, qui présidera la session de cette an-

née, vient de fabriquer un pistolet qui tire cinq coups de suite. Cette arme a un canon long, et cinq autres petits qui, tournent autour du premier au moyen d'un ressort et d'un bouton de pression, qui les amène, l'un après l'autre, devant l'ouverture inférieur du canon long. On tire de cette manière les cinq coups de suite, sans qu'il soit besoin d'autre chose que de tourner le canon et d'armer la batterie. Celle-ci est plus épaisse que les batteries ordinaires : elle est creuse, et contient suffisamment de poudre pour amorcer sept ou huit fois. Lorsqu'on arme le pistolet, un ressort fait ouvrir le magasin à poudre, d'où il s'échappe la quantité de poudre nécessaire, qui tombe dans le bassinet. Quand la batterie est frappée, un ressort fait fermer le magasin, de manière à empêcher toute communication avec le feu. Dans le cas même où la jointure ne serait pas assez exacte pour empêcher le feu de prendre à la poudre du magasin, une ouverture, ménagée dans le haut, donnerait issue à l'explosion, qui, dès lors, ne présenterait aucun danger.

BERNE.

Beaux-Arts.—Une exposition pour les beaux-arts doit avoir lieu à Berne, dans le courant de l'été prochain. Le gouvernement, voulant y joindre une exposition des produits de l'industrie cantonnale, a invité les citoyens à y envoyer des échantillons des divers objets fabriqués dans le canton. Les frais d'expédition et de retour sont à la charge du gouvernement.

ZURICH.

Médaille en l'honneur d'Escher de la Linth.—Le célèbre graveur Bruckmann, de Heilbronn, vient de publier une médaille à la mémoire de notre respectable compatriote *Escher de la Linth.* Cette médaille, destinée au public, est mise à la portée de toutes les fortunes ; on peut l'avoir en or, en argent ou en bronze. L'exécution en est parfaite. D'un côté, l'on voit l'image d'Escher, avec cette légende : J.-C. ESCHERUS LIMAGIANUS TURICENSIS, *nat.* 24 *aug.* 1767. *ob.* 9 *mart.* 1823. Sur le revers, on lit ces mots entourés d'une couronne de chêne : INGENIO, CANDORE, VIRTUTE CIVIS OPTIMUS. L'image des bienfaiteurs de la patrie est une portion du patrimoine que tout bon citoyen aime à léguer à ses enfans.

TURIN.

Expériences physiologiques sur le système nerveux.—Le docteur Bellingeri, dans la séance de l'Académie royale des sciences de Turin, du 22 Février 1824, a lu un mémoire dans lequel, par des expériences faites sur des agneaux et des chevaux, il prouve les propositions suivantes : 1o que les racines postérieures des nerfs lombaires et sacrés produisent seulement les mouvemens d'extension dans les membres abdominaux ; 2o que les seules racines postérieures servent à la sensation du tact ; 3o que les racines antérieures produisent les mouvements de fléxion des extrémités abdominales, et ne servent point au tact ; 4o que les faisceaux postérieurs de la moelle épinière servent aux mouvemens d'extension des extrémités postérieures, et n'ont aucune influence sur le tact ; 5o que la substance blanche de la moelle épinière et les filamens nerveux qui naissent de cette substance servent aux mouvemens ; 6o que la substance cendrée de cette moelle et les filamens nerveux qui proviennent de la même substance soit destinés à la sensation du tact.

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.